Le Français

PAR LA «MÉTHODE NATURE»

RÉDIGÉ PAR L'AUTEUR DE
«L'ANGLAIS PAR LA MÉTHODE NATURE»
ARTHUR M. JENSEN

Approuvé et préfacé par
les professeurs de français ci-dessous:

M. THEODOR ELWERT
Université de Mayence

M. PAUL FALK
Université d'Upsal

M. BENGT HASSELROT
Université d'Upsal

M. MARIO PEI
Université de Columbia

M. CARLO PELLEGRINI
Université de Florence

M. EMILIO PERUZZI
Université de Washington

M. HOLGER STEN
Université de Copenhague

M. HANS SØRENSEN
Université de Copenhague

M. VEIKKO VÄÄNÄNEN
Université d'Helsingfors

M. A. H. VAN DER WEEL
Université d'Amsterdam

THE NATURE METHOD INSTITUTES

AMSTERDAM · BRUXELLES · COPENHAGUE
HELSINGFORS · LONDRES · MILAN · MUNICH
OSLO · PARIS · STOCKHOLM · VIENNE · ZURICH

DEUXIÈME ÉDITION REVUE
EN JUILLET 1958.

Printed by

H. VEENMAN & ZONEN, WAGENINGEN,
HOLLAND

PRÉFACE

Stimulés par l'énorme intérêt que notre cours d'anglais, « English by the Nature Method », a suscité dans toute une série de pays de l'Europe Occidentale, aussi bien parmi les linguistes que dans le grand public, et dont la manifestation la plus remarquable peut-être est l'inscription depuis 1945 d'un demi-million d'élèves, nous avons résolu d'appliquer à d'autres langues les principes de la « Méthode Nature ». « Le Français par la Méthode Nature » suit donc entièrement le modèle anglais, tout en y apportant, cela va de soi, les changements de détail exigés par la différence considérable des deux langues.

L'élaboration de cet ouvrage a demandé plusieurs années et a été dirigée et contrôlée dans toutes ses phases par le créateur de la « Méthode Nature », M. Arthur M. Jensen, sur qui repose ainsi l'entière responsabilité en ce qui concerne l'application des principes de la « Méthode Nature » au texte français. M. Arthur M. Jensen a eu pour collaborateurs un groupe de spécialistes de la langue et de la culture françaises ainsi que de l'enseignement pratique du français. Ces collaborateurs ont eu pour tâche très importante de rédiger le texte même du cours et de le soumettre à une vérification particulièrement nécessaire dans un cas où il s'agissait de créer de toutes pièces un véritable « roman » inédit qui ne contienne que des mots appartenant à une liste idéale établie préalablement et se pliant aux règles très strictes de la « Méthode Nature » concernant l'introduction de mots nouveaux.

Nous tenons à remercier nos savants collaborateurs de tous pays pour l'application et la vigilance inlassables avec lesquelles ils ont effectué cette œuvre de vérification et de révision linguistique. Sans leur participation, nous n'aurions pu nous sentir sûrs d'avoir créé un cours qui fût en même temps intéressant à lire et d'un style correct et qui conservât néanmoins tous les avantages pédagogiques qu'offrait la « Méthode Nature » dans le modèle anglais.

Nous tenons en outre à reconnaître l'effort qui, sous la direction de M. Arthur M. Jensen, a été fourni par M. Oleg Koefoed (auteur de la majeure partie du texte même) et M. et Mme Ejgil Grièse au cours de la rédaction proprement dite des différentes parties du cours.

En ce qui concerne la transcription phonétique, M. Arthur M. Jensen a adopté le système de signes établi par l'« Association Phonétique Internationale », s'appuyant en outre sur l'avis de phonéticiens français tels que M. Pierre Fouché (« Traité de Prononciation française ») et M. Ph. Martinon (« Comment on prononce le français ») et de dictionnaires tels que le « Harrap's Standard French and English Dictionary » et le « Dictionnaire phonétique de la langue française » de MM. Alfred Barbeau et Émile Rodhe.

Nous remercions les éminents linguistes qui se sont chargés de donner, dans une préface à ce cours, une description et une appréciation de la « Méthode Nature », telle qu'elle est notamment réalisée dans « Le Français par la Méthode Nature ». Leur jugement aimable et objectif nous a été un précieux encouragement. Pour des raisons d'ordre pratique, nous avons choisi de réunir ces préfaces dans un fascicule séparé, encarté dans le premier fascicule du cours.

Il ne nous reste plus qu' à faire un court exposé des principes fondamentaux de la « Méthode Nature », principes qui régissent également le présent cours de français.

1) Le vocabulaire mis à la disposition des élèves correspond à peu près aux 3000 premiers mots de la liste de fréquences et d'étendues (« frequency and range ») de Vander Beke. Il a été démontré que 90 à 95 mots sur 100 d'un texte français de difficulté moyenne appartiennent justement à ces 3000 mots. Il en résulte que notre cours amène l'élève qui le suit jusqu'au bout, à ce degré précis de maturité linguistique qui lui permettra de lire et de comprendre par ses propres moyens des textes français ordinaires.

2) Le texte du cours a été aménagé de façon à inclure graduellement tous les mots du vocabulaire idéal dressé préalablement. La fréquence des mots nouveaux introduits dans le texte est si basse, — 25 à 30 mots connus par mot nouveau, — et le contexte est si clair que l'élève

comprend d'emblée ces mots nouveaux et les absorbe aisément et naturellement.

3) Nous avons évité tout apprentissage mécanique de mots, qu'il s'agisse de traductions, de fixation prolongée d'images pourvues de texte, de répétitions incessantes et fatigantes des mêmes phrases à peine variées ou de pur rabâchage du même texte succinct. Au lieu de tout cela, notre élève rencontre tant de fois les mêmes mots dans un texte suivi et très riche en variation, qu'ils deviennent inconsciemment et aisément son patrimoine spirituel.

4) Les connaissances grammaticales nécessaires sont acquises immédiatement par la lecture du texte même. Les formes grammaticales sont incorporées dans le texte systématiquement et graduellement, ainsi que le vocabulaire proprement dit, de sorte que l'élève en acquiert la maîtrise sans rabâchage. La fréquence des nouveaux faits de grammaire introduits dans le texte est également très basse, et la faible proportion de phénomènes nouveaux par rapport aux phénomènes connus en permet l'assimilation facile.

5) En conséquence, notre texte est d'un bout à l'autre « immédiatement compréhensible », c'est-à-dire que le sens des mots nouveaux et des formes grammaticales ressort immédiatement du contexte. Cela permet à l'élève de s'assimiler la langue étrangère directement, sans le truchement de sa langue maternelle. Comme d'autre part, ainsi que nous l'avons dit, la fréquence des mots nouveaux introduits dans le texte d'un chapitre donné est très basse, l'élève saisit la valeur de ces mots immédiatement et imperceptiblement, de même qu'il est dès le début mis en mesure de penser entièrement dans la langue étrangère, dans les limites de ses nouvelles connaissances. Cela rend l'acquisition de la nouvelle langue extrêmement rapide et presque automatique.

6) La « Méthode Nature » fait lire à l'élève des textes beaucoup plus longs que ceux que l'on ose généralement présenter à des débutants. L'élève se familiarise ainsi rapidement avec le grand nombre de locutions et expressions idiomatiques dont se compose toute langue vivante. L'acquisition du langage nouveau se fait ainsi dans la plupart des cas par propositions et non pas mot par mot.

7) Il n'est laissé aucun doute quant à la prononciation des mots et des phrases de la langue apprise. Chaque ligne du texte proprement dit est accompagnée d'une ligne en transcription phonétique qui indique la prononciation correcte à l'aide de l'alphabet phonétique, très simple à apprendre.

Qu'il nous soit permis de formuler l'espoir que « Le Français par la Méthode Nature » trouvera auprès du public le même accueil bienveillant que son modèle anglais, « English by the Nature Method ». Aucun effort n'a été épargné pour faire du « Français par la Méthode Nature » un digne pendant du cours anglais.

LES ÉDITEURS

LES DUCLOS

Madame Duclos



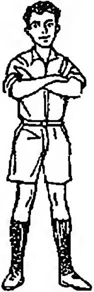
une femme

Monsieur Duclos



un homme

Jean



un garçon

Nicole



une fille

Henri



un garçon

Yvonne



une fille

Monsieur Duclos est un homme. Madame Duclos
məsjø dyklo ɛ -t œ̃ -n ɔm. madam dyklo

est une femme. Jean est un garçon, et Henri est un
ɛ -t yn fam. ʒɑ̃ ɛ -t œ̃ garsɔ̃, e ɑ̃ri ɛ -t œ̃

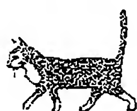
garçon. Jean et Henri sont deux (2) garçons. Nicole
garsɔ̃. ʒɑ̃ e ɑ̃ri sɔ̃ dø garsɔ̃. nikɔl

est une fille, et Yvonne est aussi une fille. Nicole et
ɛ -t yn fi:j, e ivɔn ɛ -t osi yn fi:j. nikɔl e

un
une

Jean est **un** garçon.
Nicole est **une** fille.

un garçon
un homme
une femme
une fille



chat



chien

c' = ce

-s

un (1) garçon
deux (2) garçons

une (1) fille
deux (2) filles

un (1) chien
deux (2) chiens

est
sont

Jean est un garçon. Jean et Henri sont deux garçons.

h..

homme [*ɔm*]
Henri [*ɑ̃ri*]

Yvonne sont deux filles. Minet est un chat. Médor
ivɔn sɔ̃ dø fi:j. minɛ ɛ -t œ̃ ʃa. medɔ:r

est un chien. Fido est aussi un chien. Médor et Fido
ɛ -t œ̃ ʃjɛ̃. fido ɛ -t osi œ̃ ʃjɛ̃. medɔ:r e fido

sont deux chiens.
sɔ̃ dø ʃjɛ̃.

Médor, est-ce un chien? Oui, c'est un chien. Minet,
medɔ:r, ɛs œ̃ ʃjɛ̃? wi, sɛ -t œ̃ ʃjɛ̃. minɛ,

est-ce aussi un chien? Non, c'est un chat. Fido, est-ce
ɛs osi œ̃ ʃjɛ̃? nɔ̃, sɛ -t œ̃ ʃa. fido, ɛs

un chien? Oui, c'est un chien. Monsieur Duclos, est-ce
œ̃ ʃjɛ̃? wi, sɛ -t œ̃ ʃjɛ̃. məsjø dyklo, ɛs

un homme? Oui, c'est un homme. Madame Duclos,
œ̃ -n ɔm? wi, sɛ -t œ̃ -n ɔm. madam dyklo,

est-ce une femme? Oui, c'est une femme. Jean, est-ce
ɛs yn fam? wi, sɛ -t yn fam. ʒɑ̃, ɛs

aussi une femme? Non, c'est un garçon. Yvonne,
osi yn fam? nɔ̃, sɛ -t œ̃ garsɔ̃. ivɔn,

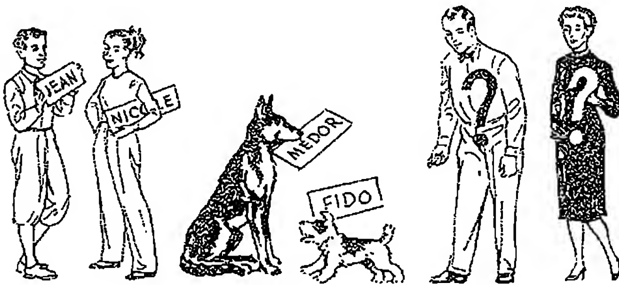
est-ce aussi un garçon? Non, c'est une fille. Henri,
ɛs osi œ̃ garsɔ̃? nɔ̃, sɛ -t yn fi:j. ɑ̃ri,

est-ce un garçon? Oui, c'est un garçon.
ɛs œ̃ garsɔ̃? wi, sɛ -t œ̃ garsɔ̃.

Le garçon, c'est Jean. La fille, c'est Nicole. Les chiens,
lə garsɔ̃, sɛ ʒɑ̃. la fi:j, sɛ nikɔl. le ʃjɛ̃,

ce sont Médor et Fido. Qui est la femme? C'est
sə sɔ̃ medɔ:r e fido. ki ɛ la fam? sɛ

Madame Duclos. Qui est l'homme? L'homme, c'est
madam dyklo. ki ɛ lɔm? lɔm, sɛ



le
(l' = le)
Le garçon, c'est Jean.
L'homme, c'est Monsieur Duclos.

Monsieur Duclos. Qui sont les deux chiens? Les deux
məsjø dyklo. ki sɔ̃ le dø ʃjɛ̃? le dø

chiens, ce sont Médor et Fido. Qui est le garçon? Le
ʃjɛ̃, sə sɔ̃ medɔ:r e fido. ki ɛ lə garsɔ̃? lə

garçon, c'est Jean. Qui est la fille? C'est Nicole. Qui
garsɔ̃, sɛ ʒɑ̃. ki ɛ la fi:j? sɛ nikɔl. ki

sont les Duclos? Ce sont Monsieur et Madame Duclos,
sɔ̃ le dyklo? sə sɔ̃ məsjø e madam dyklo,

les deux garçons, Jean et Henri, et les deux filles, Nicole
le dø garsɔ̃, ʒɑ̃ e ɑ̃ri, e le dø fi:j, nikɔl

et Yvonne.
e ivɔn.

Jean a un chien, et Nicole a aussi un chien. Médor
ʒɑ̃ a œ̃ ʃjɛ̃, e nikɔl a osi œ̃ ʃjɛ̃. medɔ:r

est le chien de Jean, et Fido est le chien de Nicole.
ɛ lə ʃjɛ̃ də ʒɑ̃, e fido ɛ lə ʃjɛ̃ də nikɔl.

Yvonne a un chat; Minet est le chat d'Yvonne. Médor,
ivɔn a œ̃ ʃa; minɛ ɛ lə ʃa divɔn. medɔ:r,

est-ce le chien d'Henri? Non, c'est le chien de Jean.
ɛs lə ʃjɛ̃ dɑ̃ri? nɔ̃, sɛ lə ʃjɛ̃ də ʒɑ̃.

le
la
les

Le garçon, c'est Jean.
La fille, c'est Nicole.
Les garçons, ce sont Jean et Henri.
Les filles, ce sont Nicole et Yvonne.

qui est...?
c'est
qui sont...?
ce sont

Qui est l'homme?
C'est Monsieur Duclos.
Qui sont les garçons?
Ce sont Jean et Henri.

de
d'

Médor est le chien de Jean.
Minet est le chat d'Yvonne.

Minet, est-ce le chat de Nicole? Non, c'est le chat
minɛ, ɛs lə ʃa də nikɔl? nɔ̃, sɛ lə ʃa

d'Yvonne. Fido, est-ce le chien de Nicole? Oui, c'est
divɔn. fido, ɛs lə ʃjɛ̃ də nikɔl? wi, sɛ

le chien de Nicole. L'homme, est-ce Monsieur Duclos?
lə ʃjɛ̃ də nikɔl. lɔm, ɛs məsjø dyklo?

Oui, c'est Monsieur Duclos. La femme, est-ce Madame
wi, sɛ məsjø dyklo. la fam, ɛs madam

Duclos? Oui, c'est Madame Duclos.
dyklo? wi, sɛ madam dyklo.



Monsieur Duclos est le père de Jean; Jean est le fils
məsjø dyklo ɛ lə pɛːr də ʒɑ̃; ʒɑ̃ ɛ lə fis

de Monsieur Duclos. Henri est aussi le fils de Monsieur
də məsjø dyklo. ɑ̃ri ɛ -t osi lə fis də məsjø

Duclos. Monsieur Duclos est le père de Nicole et
dyklo. məsjø dyklo ɛ lə pɛːr də nikɔl e

d'Yvonne; Nicole et Yvonne sont les filles de Monsieur
divɔn; nikɔl e ivɔn sɔ̃ le fiːj də məsjø

il
elle

Jean est un garçon; il a un chien.
Yvonne est une fille; elle a un chat.

Duclos. Monsieur Duclos a deux fils; il a aussi deux
dyklo. məsjø dyklo a dø fis; il a osi dø

filles. Madame Duclos est la mère de Jean, d'Henri,
fiːj. madam dyklo ɛ la mɛːr də ʒɑ̃, dɑ̃ri,

de Nicole et d'Yvonne. Madame Duclos a deux fils;
də nikɔl e divɔn. madam dyklo a dø fis;

elle a aussi deux filles.
ɛl a osi dø fiːj.

a-t-il . . .?
il a

Jean, a-t-il un frère?
Oui, il a un frère.

Jean, a-t-il un père? Oui, il a un père. Qui est le
ʒɑ̃, a -t il œ̃ pɛːr? wi, il a œ̃ pɛːr. ki ɛ lə

père de Jean? C'est Monsieur Duclos. Monsieur
pɛ:r də ʒɑ̃? sɛ məsjø dyklo. məsjø

Duclos, a-t-il deux fils? Oui, il a deux fils. Qui sont
dyklo, a -t il dø fis? wi, il a dø fis. ki sɔ̃

les fils de Monsieur Duclos? Ce sont Jean et Henri.
le fis də məsjø dyklo? sə sɔ̃ ʒɑ̃ e ɑ̃ri.

Yvonne, a-t-elle une mère? Oui, elle a une mère. Qui
ivɔn, a -t ɛl yn mɛ:r? wi, ɛl a yn mɛ:r. ki

est la mère d'Yvonne? C'est Madame Duclos. Madame
ɛ la mɛ:r divɔn? sɛ madam dyklo. madam

Duclos, a-t-elle deux fils et deux filles? Oui, elle a
dyklo, a -t ɛl dø fis e dø fi:j? wi, ɛl a

deux fils et deux filles. Qui sont les fils et les filles
dø fis e dø fi:j. ki sɔ̃ le fis e le fi:j

de Monsieur et Madame Duclos? Ce sont Jean, Henri,
də məsjø e madam dyklo? sə sɔ̃ ʒɑ̃, ɑ̃ri,

Nicole et Yvonne.
nikɔl e ivɔn.

Jean est le frère de Nicole; Nicole est la sœur de Jean.
ʒɑ̃ ɛ lə frɛ:r də nikɔl; nikɔl ɛ la sœ:r də ʒɑ̃.

Nicole est aussi la sœur d'Henri et d'Yvonne. Elle a
nikɔl ɛ -t osi la sœ:r dɑ̃ri e divɔn. ɛl a

deux frères et une sœur. Henri est le frère de Jean, de
dø frɛ:r e yn sœ:r. ɑ̃ri ɛ lə frɛ:r də ʒɑ̃, də

Nicole et d'Yvonne; il a deux sœurs et un frère. Jean
nikɔl e divɔn; il a dø sœ:r e œ̃ frɛ:r. ʒɑ̃

et Henri ont deux sœurs; ils ont aussi un père et une
e ɑ̃ri ɔ̃ dø sœ:r; il -z ɔ̃ -t osi œ̃ pɛ:r e yn

un fils
deux fils

a
ont

Jean a un chien.
Jean et Henri ont
un père.

ils
elles

Jean et Henri sont deux garçons; ils ont deux sœurs. Nicole et Yvonne sont deux filles; elles ont deux frères.

mère. Nicole et Yvonne ont deux frères, et elles ont
mɛ:r. nikɔl e ivɔn ɔ̃ dø frɛ:r, e ɛl -z ɔ̃

aussi un père et une mère.
-t osi œ̃ pɛ:r e yn mɛ:r.

Jean et Henri, ont-ils deux sœurs? Oui, ils ont deux
ʒɑ̃ e ɑ̃ri, ɔ̃ -t il dø sœ:r? wi, il -z ɔ̃ dø

sœurs. Nicole et Yvonne, ont-elles un père? Oui, elles
sœ:r. nikɔl e ivɔn, ɔ̃ -t ɛl œ̃ pɛ:r? wi, ɛl

ont un père. Ont-elles aussi une mère? Oui, elles ont
-z ɔ̃ -t œ̃ pɛ:r. ɔ̃ -t ɛl osi yn mɛ:r? wi, ɛl -z ɔ̃

une mère. Monsieur et Madame Duclos, ont-ils deux
-t yn mɛ:r. məsjø e madam dyklo, ɔ̃ -t il dø

fils et deux filles? Oui, ils ont deux fils et deux filles.
fis e dø fi:j? wi, il -z ɔ̃ dø fis e dø fi:j.

Nicole et Jean, ont-ils un frère et une sœur? Oui, ils
nikɔl e ʒɑ̃, ɔ̃ -t il œ̃ frɛ:r e yn sœ:r? wi, il

ont un frère et une sœur. Qui sont-ils? Ce sont Henri
-z ɔ̃ -t œ̃ frɛ:r e yn sœ:r. ki sɔ̃ -t il? sə sɔ̃ ɑ̃ri

et Yvonne.
e ivɔn.

Médor et Fido, sont-ils les chiens d'Henri? Non, Médor
medɔ:r e fido, sɔ̃ -t il le ʃjɛ̃ dɑ̃ri? nɔ̃, medɔ:r

et Fido ne sont pas les chiens d'Henri; Médor est le
e fido nə sɔ̃ pa le ʃjɛ̃ dɑ̃ri; medɔ:r ɛ lə

chien de Jean, et Fido est le chien de Nicole. Jean et
ʃjɛ̃ də ʒɑ̃, e fido ɛ lə ʃjɛ̃ də nikɔl. ʒɑ̃ e

Henri, sont-ils deux hommes? Non, ce ne sont pas
ɑ̃ri, sɔ̃ -t il dø -z ɔm? nɔ̃, sə nə sɔ̃ pa

deux hommes; ce sont deux garçons. Nicole et Yvonne,
dø -z ɔm; sə sɔ̃ dø garsɔ̃. nikɔl e ivɔn,

sont-ce=sont-ils
sont-ce = sont-elles

sont-ce aussi deux garçons? Non, ce ne sont pas deux
sɔ̃s osi dø garsɔ̃? nɔ̃, sə nə sɔ̃ pa dø

garçons; ce sont deux filles. Jean, est-ce le père
garsɔ̃; sə sɔ̃ dø fi:j. ʒɑ̃, ɛs lə pɛ:r

d'Henri? Non, ce n'est pas le père d'Henri; c'est le
dɑ̃ri? nɔ̃, sə nɛ pa lə pɛ:r dɑ̃ri; sɛ lə

n' = ne

frère d'Henri. Yvonne, est-ce la mère de Nicole? Non,
frɛ:r dɑ̃ri. ivɔn, ɛs la mɛ:r də nikɔl? nɔ̃,

ce n'est pas la mère de Nicole; c'est la sœur de Nicole.
sə nɛ pa la mɛ:r də nikɔl; sɛ la sœ:r də nikɔl.

ne . . . pas
ce
n' . . . pas
c'

Nicole, a-t-elle un chat? Non, elle n'a pas un chat,
nikɔl, a -t ɛl œ̃ ʃa? nɔ̃, ɛl na pa œ̃ ʃa,

elle a un chien. Yvonne et Henri n'ont pas deux sœurs;
ɛl a œ̃ ʃjɛ̃. ivɔn e ɑ̃ri nɔ̃ pa dø sœ:r;

Jean et Henri ne sont pas deux filles; ce sont deux garçons.
Nicole n'est pas un garçon; c'est une fille.

Henri a un frère et deux sœurs, Yvonne a deux frères
ɑ̃ri a œ̃ frɛ:r e dø sœ:r, ivɔn a dø frɛ:r

et une sœur.
e yn sœ:r.

EXERCICE A.

Monsieur Duclos est un —. Madame Duclos est une —. Jean et Henri sont deux —. Nicole et Yvonne sont deux —. Médor est le chien — Jean. Minet est le chat —'Yvonne. Monsieur Duclos est le — de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne. Madame Duclos est la — de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne.

MOTS:
Monsieur
Madame
est
sont
un
une
un homme

une femme
un garçon
une fille
et
aussi
un chat
un chien
ce
c'
est-ce . . .?
sont-ce . . .?
oui
non
le
l'
la
les
qui . . .?
a
ont
de
d'
un père
une mère
un fils
une fille
il
ils
elle
elles
a-t-il . . .?
a-t-elle . . .?
ont-ils . . .?
ont-elles . . .?
un frère
une sœur

Jean et Henri sont les — de Monsieur et Madame Duclos. Monsieur et Madame Duclos ont aussi deux —; ce sont Nicole et Yvonne. Nicole et Yvonne sont les — de Jean et d'Henri, et Jean et Henri sont les — de Nicole et d'Yvonne. Médor et Fido — sont pas deux chats; ce sont deux chiens. Jean —'a — un chat; il a un chien.

EXERCICE B.

Jean, est-ce un garçon? . . . Henri, a-t-il un frère? . . . Qui est le père de Jean? . . . Nicole, est-ce un garçon? . . . Yvonne, a-t-elle une sœur? . . . Qui est la sœur d'Yvonne? . . . Qui sont le père et la mère? . . . Ont-ils deux fils? . . . Nicole et Yvonne, ont-elles deux sœurs? . . .

EXERCICE C.

est sont a ont

Yvonne — un chat. Minet — le chat d'Yvonne. Jean et Henri — deux garçons. Monsieur et Madame Duclos — deux fils; ce — Jean et Henri. Jean — un frère; le frère de Jean, c'— Henri. Jean et Henri — deux sœurs.

un une le la l' les

— mère, c'est Madame Duclos. — père, c'est Monsieur Duclos. — chiens, ce sont Médor et Fido. Yvonne est — fille. Henri est — garçon. —'homme, c'est Monsieur

Duclos. Les deux garçons sont — fils de Monsieur et Madame Duclos. Nicole est — fille; c'est — sœur d'Yvonne, de Jean et d'Henri. Fido est — chien; c'est — chien de Nicole.

il ils elle elles

Henri a un frère; — a aussi deux sœurs. Nicole et Yvonne sont deux filles; — ont deux frères. Yvonne n'a pas un chien; — a un chat. Les fils de Monsieur et Madame Duclos, ce sont Jean et Henri; — ont deux sœurs. Monsieur et Madame Duclos ont deux fils; — ont aussi deux filles.

ne . . . pas
n' . . . pas
sont-ils . . .?
c'est
deux

Duclos
Jean
Henri
Nicole
Yvonne
Minet
Médor
Fido

LA FAMILLE



Jean, Henri, Nicole et Yvonne sont quatre (4) enfants;
ʒɑ̃, ɑ̃ri, nikɔl e ivɔn sɔ̃ katr ɑ̃fɑ̃;

M. = Monsieur
Mme = Madame

ce sont les enfants de M. et Mme Duclos. M. et Mme
sə sɔ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ də məsjø e madam dyklo. məsjø e madam

père / mère } parents

Duclos sont les parents de Jean, d'Henri, de Nicole et
dyklo sɔ̃ le parɑ̃ də ʒɑ̃, dɑ̃ri, də nikɔl e

d'Yvonne; ce sont le père et la mère de Jean, d'Henri,
divɔn; sə sɔ̃ lə pɛ:r e la mɛ:r də ʒɑ̃, dɑ̃ri,

de Nicole et d'Yvonne. M. et Mme Duclos ont quatre
də nikɔl e divɔn. məsjø e madam dyklo ɔ̃ katr

fils / filles } enfants

enfants; ils ont deux fils et deux filles. Les parents et
ɑ̃fɑ̃; il -z ɔ̃ dø fis e dø fi:j. le parɑ̃ e

les quatre enfants sont une famille.
le katr ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t yn fami:j.

Il y a un père dans la famille Duclos, il y a une mère
il ja œ̃ pɛ:r dɑ̃ la fami:j dyklo, il ja yn mɛ:r

dans la famille, et il y a deux fils et deux filles dans la
dɑ̃ la fami:j, e il ja dø fis e dø fi:j dɑ̃ la

famille. M. Duclos, Mme Duclos, Jean, Henri, Nicole
fami:j. məsjø dyklo, madam dyklo, ʒɑ̃, ɑ̃ri, nikɔl

et Yvonne sont six (6) personnes. Un homme est une
e ivɔn sɔ̃ si pɛrsɔn. œ̃ -n ɔm ɛ -t yn

personne; une femme est une personne; un garçon est
pɛrsɔn; yn fam ɛ -t yn pɛrsɔn; œ̃ garsɔ̃ ɛ

une personne, et une fille est aussi une personne. Il y a
-t yn pɛrsɔn, e yn fi:j ɛ -t osi yn pɛrsɔn. il ja

six personnes dans la famille Duclos.
si pɛrsɔn dɑ̃ la fami:j dyklo.

Y a-t-il un père dans la famille? Oui, il y a un père
ja -t il œ̃ pɛ:r dɑ̃ la fami:j? wi, il ja œ̃ pɛ:r

dans la famille. Y a-t-il aussi une mère dans la famille?
dɑ̃ la fami:j. ja -t il osi yn mɛ:r dɑ̃ la fami:j?

Oui, il y a aussi une mère dans la famille. Combien de
wi, il ja osi yn mɛ:r dɑ̃ la fami:j. kɔ̃bjɛ̃ də

garçons y a-t-il dans la famille? Il y a deux garçons
garsɔ̃ ja -t il dɑ̃ la fami:j? il ja dø garsɔ̃

dans la famille. Combien de filles y a-t-il dans la
dɑ̃ la fami:j. kɔ̃bjɛ̃ də fi:j ja -t il dɑ̃ la

famille? Il y a deux filles dans la famille.
fami:j? il ja dø fi:j dɑ̃ la fami:j.

Combien de frères Yvonne a-t-elle? Elle a deux frères.
kɔ̃bjɛ̃ də frɛ:r ivɔn a -t ɛl? ɛl a dø frɛ:r.

Combien d'enfants M. et Mme Duclos ont-ils? Ils ont
kɔ̃bjɛ̃ dɑ̃fɑ̃ məsjø e madam dyklo ɔ̃ -t il? il -z ɔ̃

quatre enfants. Combien de personnes y a-t-il dans la
katr ɑ̃fɑ̃. kɔ̃bjɛ̃ də pɛrsɔn ja -t il dɑ̃ la

il y a = il est
il y a = ils sont

Il y a un père dans la famille.
Il y a deux fils dans la famille.

garçons } enfants
filles }

y a-t-il . . . ?
il y a

Y a-t-il quatre enfants dans la famille?
Oui, **il y a** quatre enfants dans la famille.

famille Duclos? Il y a six personnes dans la famille
fami:j dyklo? il ja si pɛrsɔn dɑ̃ la fami:j

Duclos. Qui sont les six personnes? Ce sont les
dyklo. ki sɔ̃ le si pɛrsɔn? sə sɔ̃ le

parents et les quatre enfants. Jean, est-ce un enfant?
parɑ̃ e le katr ɑ̃fɑ̃. ʒɑ̃, ɛs œ̃ -n ɑ̃fɑ̃?

l'

Jean est l'enfant.
L'homme, c'est M. Duclos.

Oui, c'est un enfant. Est-ce l'enfant de M. et Mme
wi, sɛ -t œ̃ -n ɑ̃fɑ̃. ɛs lɑ̃fɑ̃ də məsjø e madam

Duclos? Oui, c'est l'enfant de M. et Mme Duclos.
dyklo? wi, sɛ lɑ̃fɑ̃ də məsjø e madam dyklo.

Les deux garçons et les deux filles sont les enfants de
le dø garsɔ̃ e le dø fi:j sɔ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ də

du = de le
des = de les

la mère, et ce sont aussi les enfants du père; ce sont les
la mɛ:r, e sə sɔ̃ -t osi le -z ɑ̃fɑ̃ dy pɛ:r; sə sɔ̃ le

du
de l'
de la
des

enfants des parents. Le nom de la mère est Mme
-z ɑ̃fɑ̃ de parɑ̃. lə nɔ̃ də la mɛ:r ɛ madam

Le nom du père est M. Duclos.
Le nom de l'homme est M. Duclos.
Le nom de la mère est Mme Duclos.
Les noms des fils sont Jean et Henri.
Les noms des filles sont Nicole et Yvonne.

Duclos. Le nom du père est M. Duclos. Les noms
dyklo. lə nɔ̃ dy pɛ:r ɛ məsjø dyklo. le nɔ̃

des fils sont Jean et Henri, et les noms des filles sont
de fis sɔ̃ ʒɑ̃ e ɑ̃ri, e le nɔ̃ de fi:j sɔ̃

Nicole et Yvonne.
nikɔl e ivɔn.

Le nom de l'homme est M. Duclos, et le nom de la
lə nɔ̃ də lɔm ɛ məsjø dyklo, e lə nɔ̃ də la

femme est Mme Duclos. M. Duclos est le mari de
fam ɛ madam dyklo. məsjø dyklo ɛ lə mari də

Mme Duclos, et Mme Duclos est la femme de M. Duclos.
madam dyklo, e madam dyklo ɛ la fam də məsjø dyklo.

La femme de M. Duclos est la mère des garçons et des
la fam də məsjø dyklo ɛ la mɛ:r de garsɔ̃ e de

filles. Le mari de Mme Duclos est le père des enfants.
fi:j. lə mari də madam dyklo ɛ lə pɛ:r de -z ɑ̃fɑ̃.

Quel est le nom de la femme? Le nom de la femme est
kɛl ɛ lə nɔ̃ də la fam? lə nɔ̃ də la fam ɛ

Mme Duclos. Quel est le nom de l'homme? Le nom
madam dyklo. kɛl ɛ lə nɔ̃ də lɔm? lə nɔ̃

de l'homme est M. Duclos. Quels sont les noms des
də lɔm ɛ məsjø dyklo. kɛl sɔ̃ le nɔ̃ de

deux garçons? Ce sont Jean et Henri. Quels sont les
dø garsɔ̃? sə sɔ̃ ʒɑ̃ e ɑ̃ri. kɛl sɔ̃ le

noms des deux filles? Ce sont Nicole et Yvonne.
nɔ̃ de dø fi:j? sə sɔ̃ nikɔl e ivɔn.

Minet, est-ce un chien ou un chat? C'est un chat.
minɛ, ɛs œ̃ ʃjɛ̃ u œ̃ ʃa? sɛ -t œ̃ ʃa.

Jean, a-t-il un chien ou un chat? Il a un chien. Quel est
ʒɑ̃, a -t il œ̃ ʃjɛ̃ u œ̃ ʃa? il a œ̃ ʃjɛ̃. kɛl ɛ

le nom du chien de Jean? C'est Médor. Y a-t-il une
lə nɔ̃ dy ʃjɛ̃ də ʒɑ̃? sɛ medɔ:r. ja -t il yn

ou deux filles dans la famille? Il y a deux filles dans
u dø fi:j dɑ̃ la fami:j? il ja dø fi:j dɑ̃

la famille. Y a-t-il six enfants dans la famille? Non,
la fami:j. ja -t il si -z ɑ̃fɑ̃ dɑ̃ la fami:j? nɔ̃,

il n'y a pas six enfants dans la famille. Combien
il nja pa si -z ɑ̃fɑ̃ dɑ̃ la fami:j. kɔ̃bjɛ̃

d'enfants y a-t-il dans la famille? Il y a quatre enfants
dɑ̃fɑ̃ ja -t il dɑ̃ la fami:j? il ja katr ɑ̃fɑ̃

homme - mari
femme - femme
garçon - fils
fille - fille

M. Duclos est un **homme**; c'est le **mari** de Mme Duclos.
Mme Duclos est une **femme**; c'est la **femme** de M. Duclos.
Jean est un **garçon**; c'est le **fils** de M. et Mme Duclos.
Nicole est une **fille**; c'est la **fille** de M. et Mme Duclos.

quel?
quels?

Quel est le nom du père?
Quels sont les noms des enfants?

il y a
il n'y a pas

Il y a deux garçons dans la famille.
Il n'y a pas six enfants dans la famille.

dans la famille. Y a-t-il quatre garçons dans la famille?
dɑ̃ la fami:j. ja -t il katrə garsɔ̃ dɑ̃ la fami:j?

Non, il n'y a pas quatre garçons dans la famille; il y a
nɔ̃, il nja pɑ katrə garsɔ̃ dɑ̃ la fami:j; il ja

deux garçons dans la famille. Nicole, a-t-elle une ou
dø garsɔ̃ dɑ̃ la fami:j. nikɔl, a -t ɛl yn u

deux sœurs? Elle a une sœur. Quel est le nom de la
dø sœ:r? ɛl a yn sœ:r. kɛl ɛ lə nɔ̃ də la

sœur de Nicole? C'est Yvonne.
sœ:r də nikɔl? sɛ ivɔn.

EXERCICE A.

Les deux garçons et les deux filles sont quatre —. M. et Mme Duclos sont les — des enfants. Le père, la mère et les quatre enfants sont une —. Il y a six — dans la famille. M. Duclos est le — de Mme Duclos. Mme Duclos est la — de M. Duclos. — y a deux garçons dans la famille.

Il y a un père et une mère — la famille. — d'enfants M. et Mme Duclos ont-ils? Ils ont — enfants. Combien — filles y a-t-il dans la famille? Il — a deux filles dans la famille. · — est le nom du père? Le — du père est M. Duclos. Nicole, a-t-elle un chien — un chat? Elle a un chien. — a-t-il deux hommes dans la famille? Non, il —'y a — deux hommes dans la famille; il y a un homme dans la famille. L'homme, c'est — Duclos. Il y — aussi une femme dans la famille. C'est Mme Duclos.

MOTS:
quatre
un enfant

EXERCICE B.

Y a-t-il un ou deux garçons dans la famille? ... Quels sont les noms des garçons? ... Combien de personnes y a-t-il dans la famille Duclos? ... Qui sont les parents des quatre enfants? ... Yvonne, a-t-elle un chien ou un chat? ... Quel est le nom du chat d'Yvonne? ... Y a-t-il quatre filles dans la famille? ... Combien de frères Nicole et Yvonne ont-elles? ...

EXERCICE C.

du de l' de la des

M. Duclos est le mari — — femme. Les parents — enfants sont M. et Mme Duclos. Le nom — père est M. Duclos. La femme — —'homme est Mme Duclos. Les noms — deux chiens sont Médor et Fido. Le nom — — sœur d'Yvonne est Nicole. Le nom — frère de Jean est Henri.

M.
Mme
parents
une famille
dans
il y a
y a-t-il ...?
il n'y a pas
six
une personne
combien de ...?
du
de l'
de la
des
un nom
un mari
une femme
quel ...?
quels ...?
ou

L'ANNÉE

	JANVIER	FEVRIER	MARS	AVRIL
Dimanche	6 13 20 27	3 10 17 24	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Lundi	7 14 21 28	4 11 18 25	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Mardi	1 8 15 22 29	5 12 19 26	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Mercredi	2 9 16 23 30	6 13 20 27	5 12 19 26	2 9 16 23 30
Jeudi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	6 13 20 27	3 10 17 24
Vendredi	4 11 18 25	1 8 15 22 29	7 14 21 28	4 11 18 25
Samedi	5 12 19 26	2 9 16 23	1 8 15 22 29	5 12 19 26

	MAI	JUIN	JUILLET	AOUT
Dimanche	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24 31
Lundi	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25
Mardi	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26
Mercredi	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27
Jeudi	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28
Vendredi	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29
Samedi	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30

	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE
Dimanche	7 14 21 28	5 12 19 26	2 9 16 23 30	7 14 21 28
Lundi	1 8 15 22 29	6 13 20 27	3 10 17 24	1 8 15 22 29
Mardi	2 9 16 23 30	7 14 21 28	4 11 18 25	2 9 16 23 30
Mercredi	3 10 17 24	1 8 15 22 29	5 12 19 26	3 10 17 24 31
Jeudi	4 11 18 25	2 9 16 23 30	6 13 20 27	4 11 18 25
Vendredi	5 12 19 26	3 10 17 24 31	7 14 21 28	5 12 19 26
Samedi	6 13 20 27	4 11 18 25	1 8 15 22 29	6 13 20 27

Septembre est un mois. Octobre est un mois. Novembre
sɛptɑ̃:br ɛ -t œ̃ mwa. ɔktɔbr ɛ -t œ̃ mwa. nɔvɑ̃:br

un mois
deux mois

et décembre sont deux mois. Il y a douze (12) mois:
e desɑ̃:brə sɔ̃ dø mwa. il ja du:z mwa:

un (1), deux (2), trois (3), quatre (4), cinq (5), six (6),
œ̃, dø, trwa, katr, sɛ̃:k, sis,

sept (7), huit (8), neuf (9), dix (10), onze (11), douze (12).
sɛt, ɥit, nœf, dis, ɔ̃:z, du:z.

Les douze mois sont: janvier, février, mars, avril, mai,
le du:z mwa sɔ̃: ʒɑ̃vje, fevrije, mars, avril, mɛ,

juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre,
ʒɥɛ̃, ʒɥijɛ, u, sɛptɑ̃:br, ɔktɔbr, nɔvɑ̃:br,

décembre. Janvier est le premier (1er) mois. Février
desɑ̃:br. ʒɑ̃vje ɛ lə prəmje mwa. fevrije

est le deuxième (2e) mois. Mars est le troisième (3e)
ɛ lə døzjɛm mwa. mars ɛ lə trwazjɛm

mois. Avril est le quatrième (4e) mois. Mai est le
mwa. avril ɛ lə katrijɛm mwa. mɛ ɛ lə

cinquième (5e) mois. Juin est le sixième (6e) mois.
sɛ̃kjɛm mwa. ʒɥɛ̃ ɛ lə sizjɛm mwa.

Juillet est le septième (7e) mois. Août est le huitième
ʒɥijɛ ɛ lə sɛtjɛm mwa. u ɛ lə ɥitjɛm

(8e) mois. Septembre est le neuvième (9e) mois.
mwa. sɛptɑ̃:br ɛ lə nœvjɛm mwa.

Octobre est le dixième (10e) mois. Novembre est le
ɔktɔbr ɛ lə dizjɛm mwa. nɔvɑ̃:br ɛ lə

onzième (11e) mois. Décembre est le douzième (12e)
ɔ̃zjɛm mwa. desɑ̃:br ɛ lə duzjɛm

mois.
mwa.

Il y a douze mois dans une année. Janvier est le
il ja du:z mwa dɑ̃ -z yn ane. ʒɑ̃vje ɛ lə

premier mois de l'année. Décembre est le dernier mois
prəmje mwa də lane. desɑ̃:br ɛ lə dɛrnje mwa

de l'année. Une année a douze mois. Un mois a quatre
də lane. yn ane a du:z mwa. œ̃ mwa a katrə

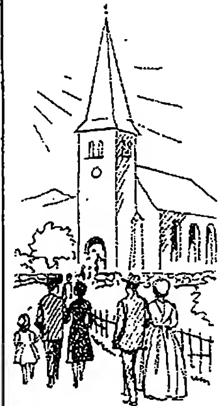
semaines. Trois mois ont treize (13) semaines. Une
səmɛn. trwa mwa ɔ̃ trɛ:z səmɛn. yn

semaine a sept jours. Deux semaines ont quatorze (14)
səmɛn a sɛt ʒu:r. dø səmɛn ɔ̃ katɔrzə

jours. Les sept jours de la semaine sont: dimanche,
ʒu:r. le sɛt ʒu:r də la səmɛn sɔ̃ : dimɑ̃:ʃ,

un - premier
deux - deuxième
trois - troisième
quatre - quatrième
cinq - cinquième
six - sixième
sept - septième
huit - huitième
neuf - neuvième
dix - dixième
onze - onzième
douze - douzième
treize - treizième

le huitième
le onzième



Dimanche

lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi.
lœ̃di, mardi, mɛrkrədi, ʒødi, vɑ̃drədi, samdi.

Dimanche est le premier jour de la semaine. Samedi
dimɑ̃:ʃ ɛ lə prəmje ʒu:r də la səmɛn. samdi

est le dernier jour de la semaine.
ɛ lə dɛrnje ʒu:r də la səmɛn.

Les mois de l'année ont trente et un (31), trente (30) ou
le mwa də lane ɔ̃ trɑ̃:t e œ̃, trɑ̃:t u

le mois de janvier = janvier

vingt-huit (28) jours. Le mois de janvier a trente et
vɛ̃tɥi ʒu:r. lə mwa də ʒɑ̃vje a trɑ̃:t e

un jours; les mois de mars, de mai, de juillet, d'août,
œ̃ ʒu:r; le mwa də mars, də mɛ, də ʒɥijɛ, du,

d'octobre et de décembre ont aussi trente et un jours.
dɔktɔbr e də desɑ̃:br ɔ̃ -t osi trɑ̃:t e œ̃ ʒu:r.

Avril, juin, septembre et novembre ont trente jours.
avril, ʒɥɛ̃, sɛptɑ̃:br e nɔvɑ̃:br ɔ̃ trɑ̃:t ʒu:r.

Le mois de février a vingt-huit ou vingt-neuf (29) jours.
lə mwa də fevrije a vɛ̃tɥi -t u vɛ̃tnœf ʒu:r.

Combien de mois y a-t-il dans une année? Il y a douze
kɔ̃bjɛ̃ də mwa ja -t il dɑ̃ -z yn ane? il ja du:z

mois dans une année. Combien de semaines y a-t-il
mwa dɑ̃ -z yn ane. kɔ̃bjɛ̃ də səmɛn ja -t il

dans un mois? Il y a quatre semaines dans un mois.
dɑ̃ -z œ̃ mwa? il ja katrə səmɛn dɑ̃ -z œ̃ mwa.

Combien de semaines y a-t-il dans trois mois? Il y a
kɔ̃bjɛ̃ də səmɛn ja -t il dɑ̃ trwa mwa? il ja

treize semaines dans trois mois. Combien de jours
trɛ:z səmɛn dɑ̃ trwa mwa. kɔ̃bjɛ̃ də ʒu:r

y a-t-il dans une semaine? Il y a sept jours dans une
ja -t il dɑ̃ -z yn səmɛn? il ja sɛt ʒu:r dɑ̃ -z yn

semaine. Quels sont les sept jours de la semaine? Les
səmɛn. kɛl sɔ̃ le sɛt ʒu:r də la səmɛn? le

sept jours de la semaine sont: dimanche, lundi, mardi,
sɛt ʒu:r də la səmɛn sɔ̃ : dimɑ̃:ʃ, lœ̃di, mardi,

mercredi, jeudi, vendredi, samedi.
mɛrkrədi, ʒødi, vɑ̃drədi, samdi.

Y a-t-il trente et un jours dans le mois de juin? Non,
ja -t il trɑ̃:t e œ̃ ʒu:r dɑ̃ lə mwa də ʒyɛ̃? nɔ̃,

il n'y a pas trente et un jours dans le mois de juin; juin
il nja pa trɑ̃:t e œ̃ ʒu:r dɑ̃ lə mwa də ʒyɛ̃; ʒyɛ̃

a seulement trente jours. Y a-t-il aussi trente jours
a sœlmɑ̃ trɑ̃:t ʒu:r. ja -t il osi trɑ̃:t ʒu:r

dans le mois de février? Non, il n'y a pas trente jours
dɑ̃ lə mwa də fevrije? nɔ̃, il nja pa trɑ̃:t ʒu:r

dans le mois de février; février a seulement vingt-huit
dɑ̃ lə mwa də fevrije; fevrije a sœlmɑ̃ vɛ̃tyi

ou vingt-neuf jours.
-t u vɛ̃tnœf ʒu:r.

Quel est le premier mois de l'année? Janvier est le
kɛl ɛ lə prəmje mwa də lane? ʒɑ̃vje ɛ lə

premier mois de l'année. Quel est le dernier mois de
prəmje mwa də lane. kɛl ɛ lə dɛrnje mwa də

l'année? Décembre est le dernier mois de l'année. Quel
lane? desɑ̃:br ɛ lə dɛrnje mwa də lane. kɛl

est le premier jour de la semaine? Dimanche est le
ɛ lə prəmje ʒu:r də la səmɛn? dimɑ̃:ʃ ɛ lə

l' = le
l' = la
l'homme
(un homme)
l'année
(une année)

premier jour de la semaine. Quel est le dernier jour
prəmje ʒu:r də la səmɛn. kɛl ɛ lə dɛrnje ʒu:r

de la semaine? Samedi est le dernier jour de la semaine.
də la səmɛn? samdi ɛ lə dɛrnje ʒu:r də la səmɛn.

Le premier jour de la semaine, est-ce samedi ou
lə prəmje ʒu:r də la səmɛn, ɛs samdi u

dimanche? C'est dimanche. Quel est le deuxième jour
dimɑ̃:ʃ? sɛ dimɑ̃:ʃ. kɛl ɛ lə døzjɛm ʒu:r

de la semaine? Lundi est le deuxième jour de la
də la səmɛn? lœ̃di ɛ lə døzjɛm ʒu:r də la

semaine. Mardi est le troisième jour de la semaine.
səmɛn. mardi ɛ lə trwazjɛm ʒu:r də la səmɛn.

Mercredi est le quatrième jour de la semaine. Jeudi
mɛrkrədi ɛ lə katrijɛm ʒu:r də la səmɛn. ʒødi

est le cinquième jour de la semaine. Vendredi est le
ɛ lə sɛ̃kjɛm ʒu:r də la səmɛn. vɑ̃drədi ɛ lə

sixième jour de la semaine. Samedi est le septième
sizjɛm ʒu:r də la səmɛn. samdi ɛ lə sɛtjɛm

jour de la semaine; c'est aussi le dernier jour de la
ʒu:r də la səmɛn; sɛ -t osi lə dɛrnje ʒu:r də la

semaine.
səmɛn.

Quel est le douzième mois de l'année? Décembre est
kɛl ɛ lə duzjɛm mwa də lane? desɑ̃:br ɛ

le douzième mois de l'année; c'est aussi le dernier mois
lə duzjɛm mwa də lane; sɛ -t osi lə dɛrnje mwa

de l'année. Quel est le neuvième mois de l'année?
də lane. kɛl ɛ lə nœvjɛm mwa də lane?

Septembre est le neuvième mois de l'année. Quel est le
sɛptɑ̃:br ɛ lə nœvjɛm mwa də lane. kɛl ɛ lə

huitième jour de la semaine? Il n'y a pas de huitième
ɥitjɛm ʒu:r də la səmɛn? il nja pa də ɥitjɛm

jour dans la semaine; une semaine a seulement sept
ʒu:r dɑ̃ la səmɛn; yn səmɛn a sœlmɑ̃ sɛt

jours. Quel est le treizième (13e) mois de l'année? Il
ʒu:r. kɛl ɛ lə trɛzjɛm mwa də lane? il

n'y a pas de treizième mois dans l'année; une année a
nja pa də trɛzjɛm mwa dɑ̃ lane; yn ane a

seulement douze mois. Combien de jours le mois de
sœlmɑ̃ du:z mwa. kɔ̃bjɛ̃ də ʒu:r lə mwa də

mars a-t-il? Il a trente et un jours. Combien de jours
mars a-t il? il a trɑ̃:t e œ̃ ʒu:r. kɔ̃bjɛ̃ də ʒu:r

le mois d'avril a-t-il? Il a trente jours.
lə mwa davril a-t il? il a trɑ̃:t ʒu:r.

il n'y a pas de

Il n'y a pas de huitième jour dans la semaine.

EXERCICE A.

Dimanche est un —. Il y a sept jours dans une —. Les sept jours de la semaine sont: —, —, —, —, —, — et —. Janvier est un —. Une — a douze mois. Les douze mois de l'année sont: —, —, —, —, —, —, —, —, —, —, — et —. Il y a douze mois: un (1), — (2), — (3), — (4), — (5), — (6), — (7), — (8), — (9), — (10), — (11), — (12). Trois mois ont — (13) semaines. Deux semaines ont — (14) jours. Le mois de février a — (28) ou — (29) jours. Le mois de juin a — (30) jours. Juillet a — et — (31) jours. Janvier est le — mois de l'année. Février est le — mois de l'année. Août est

MOTS:
trois
cinq
sept
huit
neuf
dix
onze
douze
treize
quatorze
vingt-huit
vingt-neuf
trente
trente et un
janvier
février
mars
avril
mai
juin

le — mois de l'année. Septembre est le — mois de l'année. Décembre est le douzième mois — l'année; c'est aussi le — mois de l'année. Il n'y a — de treizième mois dans l'année; une année a — douze mois. Il n'y a pas — huitième jour dans la semaine; une semaine a seulement — jours.

EXERCICE B.

Combien de semaines y a-t-il dans un mois? ... Combien de mois une année a-t-elle? ... Quels sont les sept jours de la semaine? ... Quel est le premier mois de l'année? ... Quel est le dernier mois de l'année? ... Combien de jours y a-t-il dans le mois de février? ...

EXERCICE C.

garçon garçons fille filles chien chiens
semaine semaines fils fils mois mois

Médor est un —. Jean et Henri sont deux —. Un mois a quatre —. Henri est le — de M. et Mme Duclos. Juillet et août sont deux —. Il y a sept jours dans une —. Jean est un —. Yvonne est une —. Jean et Henri sont les — de M. et Mme Duclos. M. et Mme Duclos ont aussi deux —. Médor et Fido sont deux —. Il y a trente jours dans le — de septembre.

juillet
août
septembre
octobre
novembre
décembre
premier
deuxième
troisième
quatrième
cinquième
sixième
septième
huitième
neuvième
dixième
onzième
douzième
treizième
dernier
une année
un mois
une semaine
un jour
dimanche
lundi
mardi
mercredi
jeudi
vendredi
samedi
seulement
il n'y a pas de

LES GRANDS-PARENTS


M. Gaston Leroux
(68 ans)


Mme Jacqueline Leroux
(59 ans)

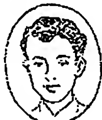

M. François Duclos
(70 ans)


Mme Denise Duclos
(65 ans)


Mme Lucienne Duclos
(38 ans)


M. Pierre Duclos
(40 ans)


Nicole
(15 ans)


Jean
(13 ans)


Henri
(8 ans)


Yvonne
(5 ans)

M. Duclos a un père. Le nom de son père est M.
məsjø dyklo a œ̃ pɛ:r. lə nɔ̃ də sɔ̃ pɛ:r ɛ məsjø

François Duclos. Il a aussi une mère. Le nom de sa
frɑ̃swa dyklo. il a osi yn mɛ:r. lə nɔ̃ də sa

mère est Mme Denise Duclos. Les noms de ses parents
mɛ:r ɛ madam dəni:z dyklo. le nɔ̃ də se parɑ̃

sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos.
sɔ̃ məsjø frɑ̃swa dyklo e madam dəni:z dyklo.

Mme Duclos a aussi un père et une mère. Les noms de
madam dyklo a osi œ̃ pɛ:r e yn mɛ:r. le nɔ̃ də

ses parents sont M. et Mme Leroux. Le nom de son
se parɑ̃ sɔ̃ məsjø e madam ləru. lə nɔ̃ də sɔ̃

père est M. Gaston Leroux, et le nom de sa mère est
pɛ:r ɛ məsjø gastɔ̃ ləru, e lə nɔ̃ də sa mɛ:r ɛ

Mme Jacqueline Leroux.
madam ʒaklin ləru.

Les parents de M. Duclos sont les grands-parents de
le parɑ̃ də məsjø dyklo sɔ̃ le grɑ̃parɑ̃ də

Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne. M. François
ʒɑ̃, dɑ̃ri, də nikɔl e divɔn. məsjø frɑ̃swa

Duclos et Mme Denise Duclos sont leurs grands-parents.
dyklo e madam dəni:z dyklo sɔ̃ lœr grɑ̃parɑ̃.

M. François Duclos est leur grand-père, et Mme Denise
məsjø frɑ̃swa dyklo ɛ lœr grɑ̃pɛ:r, e madam dəni:z

Duclos est leur grand-mère.
dyklo ɛ lœr grɑ̃mɛ:r.

Les enfants de M. Duclos ont quatre grands-parents;
le -z ɑ̃fɑ̃ də məsjø dyklo ɔ̃ katrə grɑ̃parɑ̃;

M. François Duclos et Mme Denise Duclos sont leurs
məsjø frɑ̃swa dyklo e madam dəni:z dyklo sɔ̃ lœr

grands-parents, et M. et Mme Leroux sont aussi
grɑ̃parɑ̃, e məsjø e madam ləru sɔ̃ -t osi

leurs grands-parents. M. Leroux est leur grand-père,
lœr grɑ̃parɑ̃. məsjø ləru ɛ lœr grɑ̃pɛ:r,

et Mme Leroux est leur grand-mère.
e madam ləru ɛ lœr grɑ̃mɛ:r.

Gaston est le prénom de M. Leroux. Le prénom de
gastɔ̃ ɛ lə prenɔ̃ də məsjø ləru. lə prenɔ̃ də

Mme Leroux est Jacqueline. Leur nom de famille est
madam ləru ɛ ʒaklin. lœr nɔ̃ də fami:j ɛ

son
sa
ses

M. Duclos a un père; le nom de son père est M. François Duclos. M. Duclos a une mère; le nom de sa mère est Mme Denise Duclos. Les noms de ses parents sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos. Mme Duclos a un père; le nom de son père est M. Leroux. Mme Duclos a une mère; le nom de sa mère est Mme Leroux. Les noms de ses parents sont M. et Mme Leroux.

leur
leurs

M. Leroux est le grand-père de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne: c'est **leur** grand-père. Mme Leroux est leur grand-mère. M. et Mme Leroux sont leurs grands-parents.

Leroux, et leurs prénoms sont Gaston et Jacqueline.
ləru, e lœr prenɔ̃ sɔ̃ gastɔ̃ e ʒaklin.

Ils ont le même nom de famille, mais ils n'ont pas le
il -z ɔ̃ lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j, mɛ il nɔ̃ pa lə

même prénom.
mɛ:m prenɔ̃.

Mme Duclos n'a pas le même nom de famille que son
madam dyklo na pa lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə sɔ̃

père et sa mère; elle a un autre nom de famille que son
pɛ:r e sa mɛ:r; ɛl a œ̃ -n o:trə nɔ̃ də fami:j kə sɔ̃

père et sa mère; son nom de famille est Duclos. Jean
pɛ:r e sa mɛ:r; sɔ̃ nɔ̃ də fami:j ɛ dyklo. ʒɑ̃

a le même nom de famille que son père et sa mère; son
a lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə sɔ̃ pɛ:r e sa mɛ:r; sɔ̃

nom de famille est Duclos. Mais il a un autre prénom
nɔ̃ də fami:j ɛ dyklo. mɛ il a œ̃ -n o:trə prenɔ̃

que son père et sa mère; son prénom est Jean, et les
kə sɔ̃ pɛ:r e sa mɛ:r; sɔ̃ prenɔ̃ ɛ ʒɑ̃, e le

prénoms de son père et de sa mère sont Pierre et
prenɔ̃ də sɔ̃ pɛ:r e də sa mɛ:r sɔ̃ pjɛ:r e

Lucienne. Nicole a aussi le même nom de famille que
lysjɛn. nikɔl a osi lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə

ses parents, mais elle a un autre prénom; son prénom
se parɑ̃, mɛ ɛl a œ̃ -n o:trə prenɔ̃; sɔ̃ prenɔ̃

est Nicole.
ɛ nikɔl.

Henri, a-t-il le même prénom que son père? Non, il a
ɑ̃ri, a -t il lə mɛ:m prenɔ̃ kə sɔ̃ pɛ:r? nɔ̃, il a

même ... que
autre ... que

Jean a le **même** nom de famille **que** son père.
Mme Duclos a un **autre** nom de famille **que** son père.

un autre prénom que son père; le prénom de son père
œ̃ -n o:trə prenɔ̃ kə sɔ̃ pɛ:r; lə prenɔ̃ də sɔ̃ pɛ:r

est Pierre. Mais Henri et son père ont le même nom
ɛ pjɛ:r. mɛ ɑ̃ri e sɔ̃ pɛ:r ɔ̃ lə mɛ:m nɔ̃

de famille. Nicole, a-t-elle le même prénom que sa
də fami:j. nikɔl, a -t ɛl lə mɛ:m prenɔ̃ kə sa

mère? Non, elle a un autre prénom que sa mère, mais
mɛ:r? nɔ̃, ɛl a œ̃ -n o:trə prenɔ̃ kə sa mɛ:r, mɛ

elle a le même nom de famille que sa mère; elle a aussi
ɛl a lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə sa mɛ:r; ɛl a osi

le même nom de famille que son père.
lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə sɔ̃ pɛ:r.

Qui sont les grands-parents de Jean? M. et Mme
ki sɔ̃ le grɑ̃parɑ̃ də ʒɑ̃? məsjø e madam

Leroux sont ses grands-parents, et M. François Duclos
ləru sɔ̃ se grɑ̃parɑ̃, e məsjø frɑ̃swa dyklo

et Mme Denise Duclos sont aussi ses grands-parents.
e madam dəni:z dyklo sɔ̃ -t osi se grɑ̃parɑ̃.

M. et Mme Leroux et M. et Mme Duclos, sont-ce aussi
məsjø e madam ləru e məsjø e madam dyklo, sɔ̃s osi

les grands-parents de Nicole? Oui, ce sont aussi ses
le grɑ̃parɑ̃ də nikɔl? wi, sə sɔ̃ -t osi se

grands-parents.
grɑ̃parɑ̃.

un an = une année

Nicole a quinze (15) ans; son anniversaire est le seize
nikɔl a kɛ̃:z ɑ̃; sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r ɛ lə sɛ:z

(16) avril. Jean a treize ans; son anniversaire est le
avril. ʒɑ̃ a trɛ:z ɑ̃; sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r ɛ lə

sept juin. Henri a huit ans et Yvonne a cinq ans; leurs
sɛt ʒyɛ̃. ɑ̃ri a ɥi -t ɑ̃ e ivɔn a sɛ̃ -k ɑ̃; lœr

anniversaires sont le dix-sept (17) août et le dix-neuf
-z anivɛrsɛ:r sɔ̃ lə dissɛt u e lə diznœf

(19) juillet.
ʒɥijɛ.

Henri est un petit garçon. Son frère Jean n'est pas un
ɑ̃ri ɛ -t œ̃ pəti garsɔ̃. sɔ̃ frɛ:r ʒɑ̃ nɛ pa œ̃

petit garçon; c'est un grand garçon. Yvonne est une
pəti garsɔ̃; sɛ -t œ̃ grɑ̃ garsɔ̃. ivɔn ɛ -t yn

petite fille, mais sa sœur Nicole n'est pas une petite
pətit fi:j, mɛ sa sœ:r nikɔl nɛ pa yn pətit

fille; c'est une grande fille.
fi:j; sɛ -t yn grɑ̃:d fi:j.

Henri est plus petit que Jean, mais il est plus grand
ɑ̃ri ɛ ply pəti kə ʒɑ̃, mɛ il ɛ ply grɑ̃

qu'Yvonne. Nicole est plus grande qu'Henri et Yvonne,
kivɔn. nikɔl ɛ ply grɑ̃:d kɑ̃ri e ivɔn,

mais elle n'est pas plus grande que Jean. Nicole a
mɛ ɛl nɛ pa ply grɑ̃:d kə ʒɑ̃. nikɔl a

quinze ans; Jean a seulement treize ans, mais il est
kɛ̃:z ɑ̃; ʒɑ̃ a sœlmɑ̃ trɛ:z ɑ̃, mɛ il ɛ

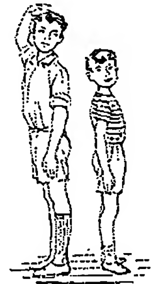
aussi grand que Nicole. Mme Duclos est plus grande
-t osi grɑ̃ kə nikɔl. madam dyklo ɛ ply grɑ̃:d

que ses enfants, mais elle n'est pas aussi grande que
kə se -z ɑ̃fɑ̃, mɛ ɛl nɛ pa osi grɑ̃:d kə

son mari. M. Duclos est plus grand que sa femme.
sɔ̃ mari. məsjø dyklo ɛ ply grɑ̃ kə sa fam.

sept
le septième
le sept

Une semaine a sept jours. Samedi est le septième jour de la semaine. L'anniversaire de Jean est le sept juin.



grand petit

petit
petite

Henri est un petit garçon. Yvonne est une petite fille.

grand
grande

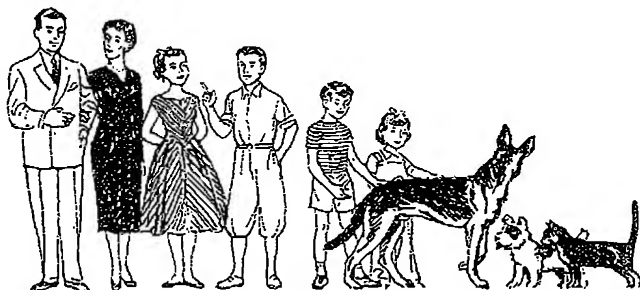
Jean est un grand garçon. Nicole est une grande fille.

qu' = que

Jean est aussi grand que Nicole = Jean n'est pas plus grand que Nicole, et il n'est pas plus petit que Nicole.

plus ... que
aussi ... que
ne ... pas aussi ... que

Henri est **plus** grand **que** sa sœur Yvonne.
Jean est **aussi** grand **que** Nicole, mais il **n'**est **pas aussi** grand **que** son père.



Yvonne est plus petite que sa sœur; elle est la plus
ivɔn ɛ ply pətit kə sa sœ:r; ɛl ɛ la ply

petite fille de la famille. Elle est aussi plus petite
pətit fi:j də la fami:j. ɛl ɛ -t osi ply pətit

que ses frères; elle est la plus petite des enfants.
kə se frɛ:r; ɛl ɛ la ply pətit de -z ɑ̃fɑ̃.

grand
plus grand
le plus grand

Jean est un **grand** garçon.
Il est **plus grand** que son frère.
Il est **le plus grand** des deux garçons.

Henri est plus petit que son frère Jean; il est le plus
ɑ̃ri ɛ ply pəti kə sɔ̃ frɛ:r ʒɑ̃; il ɛ lə ply

petit des deux garçons. Nicole est plus grande que sa
pəti de dø garsɔ̃. nikɔl ɛ ply grɑ̃:d kə sa

sœur Yvonne; elle est la plus grande des deux filles.
sœ:r ivɔn; ɛl ɛ la ply grɑ̃:d de dø fi:j.

grande
plus grande
la plus grande

Nicole est une **grande** fille.
Elle est **plus grande** que sa sœur.
Elle est **la plus grande** des quatre enfants.

Fido est plus petit que Médor. Médor a trois ans, et
fido ɛ ply pəti kə medɔ:r. medɔ:r a trwa -z ɑ̃, e

Fido n'a que six mois. Le chat, Minet, a deux ans.
fido na kə si mwa. lə ʃa, minɛ, a dø -z ɑ̃.

Minet est plus petit que Médor, mais il est aussi grand
minɛ ɛ ply pəti kə medɔ:r, mɛ il ɛ -t osi grɑ̃

que Fido.
kə fido.

n' ... que =
ne ... que =
seulement

Nicole, est-elle aussi grande que sa mère? Non, elle
nikɔl, ɛ -t ɛl osi grɑ̃:d kə sa mɛ:r? nɔ̃, ɛl

n'est pas aussi grande que sa mère; elle est plus petite
nɛ pa osi grɑ̃:d kə sa mɛ:r; ɛl ɛ ply pətit

que sa mère. Yvonne, est-elle aussi grande que sa
kə sa mɛ:r. ivɔn, ɛ -t ɛl osi grɑ̃:d kə sa

sœur? Non, elle n'est pas aussi grande que sa sœur;
sœ:r? nɔ̃, ɛl nɛ pa osi grɑ̃:d kə sa sœ:r;

Nicole est une grande fille, et Yvonne n'est qu'une
nikɔl ɛ -t yn grɑ̃:d fi:j, e ivɔn nɛ kyn

petite fille.
pətit fi:j.

Henri, est-ce le plus grand des deux garçons? Non,
ɑ̃ri, ɛs lə ply grɑ̃ de dø garsɔ̃? nɔ̃,

c'est Jean qui est le plus grand des deux garçons; c'est
sɛ ʒɑ̃ ki ɛ lə ply grɑ̃ de dø garsɔ̃; sɛ

un grand garçon, et Henri n'est qu'un petit garçon.
-t œ̃ grɑ̃ garsɔ̃, e ɑ̃ri nɛ kœ̃ pəti garsɔ̃.

Médor, est-ce le plus petit des deux chiens? Non, c'est
medɔ:r, ɛs lə ply pəti de dø ʃjɛ̃? nɔ̃, sɛ

Fido qui est le plus petit des deux chiens; il n'a que six
fido ki ɛ lə ply pəti de dø ʃjɛ̃; il na kə si

mois. Minet, est-il plus grand ou plus petit que Fido?
mwa. minɛ, ɛ -t il ply grɑ̃ u ply pəti kə fido?

Il est aussi grand que Fido.
il ɛ -t osi grɑ̃ kə fido.

Nicole n'a que quinze ans; elle est jeune. Son grand-père,
nikɔl na kə kɛ̃:z ɑ̃; ɛl ɛ ʒœn. sɔ̃ grɑ̃pɛ:r,

jeune
jeune

Jean a treize ans; **il est jeune.** Nicole a quinze ans; **elle est jeune.**

vieux
vieille

M. François Duclos a soixante-dix ans; **il est vieux.** Mme Denise Duclos a soixante-huit ans; **elle est vieille.**

une grand-mère
deux grand-mères

M. Gaston Leroux, a soixante-huit (68) ans; il est vieux.
məsjø gastɔ̃ ləru, a swasɑ̃tyi -t ɑ̃; il ɛ vjø.

L'autre grand-père de Nicole, M. François Duclos, a
lo:trə grɑ̃pɛ:r də nikɔl, məsjø frɑ̃swa dyklo, a

soixante-dix (70) ans; il est plus vieux que M. Leroux.
swasɑ̃tdi -z ɑ̃; il ɛ ply vjø kə məsjø ləru.

La mère de Nicole, Mme Duclos, a trente-huit (38) ans;
la mɛ:r də nikɔl, madam dyklo, a trɑ̃tyi -t ɑ̃;

elle est plus jeune que son mari, M. Duclos, qui a
ɛl ɛ ply ʒœn kə sɔ̃ mari, məsjø dyklo, ki a

quarante (40) ans. M. Pierre Duclos est plus jeune que
karɑ̃:t ɑ̃. məsjø pjɛ:r dyklo ɛ ply ʒœn kə

son père, et il est aussi plus jeune que M. Leroux, le
sɔ̃ pɛ:r, e il ɛ -t osi ply ʒœn kə məsjø ləru, lə

père de sa femme; il est le plus jeune des trois hommes.
pɛ:r də sa fam; il ɛ lə ply ʒœn de trwa -z ɔm.

La mère de M. Duclos n'est pas jeune; elle est vieille.
la mɛ:r də məsjø dyklo nɛ pa ʒœn; ɛl ɛ vjɛ:j.

Elle a soixante-huit (68) ans. Mme Leroux n'est pas
ɛl a swasɑ̃tyi -t ɑ̃. madam ləru nɛ pa

aussi vieille que la mère de M. Duclos; Mme Leroux
osi vjɛ:j kə la mɛ:r də məsjø dyklo; madam ləru

n'a que cinquante-neuf (59) ans. Mme Denise Duclos
na kə sɛ̃kɑ̃tnœ -v ɑ̃. madam dəni:z dyklo

est plus vieille que Mme Leroux; elle est la plus vieille
ɛ ply vjɛ:j kə madam ləru; ɛl ɛ la ply vjɛ:j

des deux grand-mères, mais son mari est plus vieux.
de dø grɑ̃mɛ:r, mɛ sɔ̃ mari ɛ ply vjø.

Henri, est-il plus âgé que son frère Jean? Non, il
ɑ̃ri, ɛ -t il ply -z ɑʒe kə sɔ̃ frɛ:r ʒɑ̃? nɔ̃, il

n'est pas plus âgé que son frère; c'est Jean qui est le
nɛ pa ply -z ɑʒe kə sɔ̃ frɛ:r; sɛ ʒɑ̃ ki ɛ lə

plus âgé des deux garçons. Est-ce le plus âgé des
ply -z ɑʒe de dø garsɔ̃. ɛs lə ply -z ɑʒe de

quatre enfants? Non, ce n'est pas le plus âgé des
katr ɑ̃fɑ̃? nɔ̃, sə nɛ pa lə ply -z ɑʒe de

enfants; c'est Nicole qui est la plus âgée des enfants.
-z ɑ̃fɑ̃; sɛ nikɔl ki ɛ la ply -z ɑʒe de -z ɑ̃fɑ̃.

Nicole a quinze ans, et Jean n'a que treize ans; Nicole
nikɔl a kɛ̃:z ɑ̃, e ʒɑ̃ na kə trɛ:z ɑ̃; nikɔl

est de deux ans plus âgée que Jean. Elle est de sept
ɛ də dø -z ɑ̃ ply -z ɑʒe kə ʒɑ̃. ɛl ɛ də sɛ

ans plus âgée qu'Henri, et elle est de dix ans plus âgée
-t ɑ̃ ply -z ɑʒe kɑ̃ri, e ɛl ɛ də di -z ɑ̃ ply -z ɑʒe

que sa sœur Yvonne.
kə sa sœ:r ivɔn.

Quel âge Henri a-t-il? Il a huit ans. Et quel âge Yvonne
kɛl ɑ:ʒ ɑ̃ri a -t il? il a ɥi -t ɑ̃. e kɛl ɑ:ʒ ivɔn

a-t-elle? Elle a cinq ans. Quel âge M. Gaston Leroux
a -t ɛl? ɛl a sɛ̃ -k ɑ̃. kɛl ɑ:ʒ məsjø gastɔ̃ ləru

a-t-il? Il a soixante-huit ans. Quel âge Mme Denise
a -t il? il a swasɑ̃tɥi -t ɑ̃. kɛl ɑ:ʒ madam dəni:z

Duclos a-t-elle? Elle a aussi soixante-huit ans; elle a
dyklo a -t ɛl? ɛl a osi swasɑ̃tɥi -t ɑ̃; ɛl a

le même âge que M. Leroux. La mère des enfants,
lə mɛ:m ɑ:ʒ kə məsjø ləru. la mɛ:r de -z ɑ̃fɑ̃,

âgé = vieux

âgé
âgée

Jean est plus âgé qu'Henri.
Nicole est plus âgée que Jean.

âge
âgé

Quel âge Henri a-t-il?
Il a huit ans; il est de trois ans plus âgé qu'Yvonne.

Mme Lucienne Duclos, a-t-elle le même âge que
madam lysjɛn dyklo, a -t ɛl lə mɛ:m ɑ:ʒ kə

son mari? Non, elle n'a pas le même âge que son
sɔ̃ mari? nɔ̃, ɛl na pɑ lə mɛ:m ɑ:ʒ kə sɔ̃

mari; elle est de deux ans plus jeune que son mari.
mari; ɛl ɛ də dø -z ɑ̃ ply ʒœn kə sɔ̃ mari.

L'anniversaire de Nicole, est-ce le seize avril? Oui, son
lanivɛrsɛ:r də nikɔl, ɛs lə sɛ:z avril? wi, sɔ̃

-anniversaire est le seize avril. Quand est-ce l'anniversaire
-n anivɛrsɛ:r ɛ lə sɛ:z avril. kɑ̃ -t ɛs lanivɛrsɛ:r

de Jean? C'est le sept juin. L'anniversaire d'Henri,
də ʒɑ̃? sɛ lə sɛt ʒɥɛ̃. lanivɛrsɛ:r dɑ̃ri,

est-ce le même jour? Non, ce n'est pas le même jour.
ɛs lə mɛ:m ʒu:r? nɔ̃, sə nɛ pɑ lə mɛ:m ʒu:r.

Quand est-ce son anniversaire? C'est le dix-sept août.
kɑ̃ -t ɛs sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r? sɛ lə dissɛt u.

Quand est-ce l'anniversaire de Mme Denise Duclos?
kɑ̃ -t ɛs lanivɛrsɛ:r də madam dəni:z dyklo?

C'est le vingt (20) octobre. L'anniversaire de M. Leroux,
sɛ lə vɛ̃ ɔktɔbr. lanivɛrsɛ:r də məsjø ləru,

est-ce le même jour? Non, son anniversaire n'est pas
ɛs lə mɛ:m ʒu:r? nɔ̃, sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r nɛ pɑ

le même jour. Quand est-ce son anniversaire? C'est le
lə mɛ:m ʒu:r. kɑ̃ -t ɛs sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r? sɛ lə

dix-huit (18) octobre; il est de deux jours plus âgé
dizɥit ɔktɔbr; il ɛ də dø ʒu:r ply -z ɑʒe

que Mme Denise Duclos.
kə madam dəni:z dyklo.

EXERCICE A.

M. Leroux est le — des quatre enfants. Mme Leroux est leur —. Jacqueline est le — de Mme Leroux. Mme Duclos a un — nom de famille que ses parents, mais Nicole a le — nom de famille que son père et sa mère. M. et Mme Duclos ont le même nom de famille, — ils n'ont pas le même prénom. C'est Yvonne — est la plus jeune des enfants; elle n'a — cinq ans.

Nicole — quinze ans; elle est de deux — plus âgée que son frère Jean. Quel — Jean a-t-il? Il a — ans. L'— de Jean, est-ce le sept juin? —, son anniversaire est le sept juin. — est-ce l'anniversaire de Nicole? C'est — seize avril.

EXERCICE B.

Qui est M. Leroux? ... Quels sont les prénoms de M. et de Mme Leroux? ... Combien de grands-parents les enfants ont-ils?... M. Leroux, est-ce le plus vieux des grands-parents? ... La mère des quatre enfants, est-elle plus âgée que son mari? . . . Quand est-ce l'anniversaire d'Henri? ...

EXERCICE C.

son sa ses leur leurs

Henri a le même nom de famille que — parents, mais il a un autre prénom que — père et — mère. — prénoms sont Pierre et Lucienne, et — nom de famille est Duclos.

MOTS:
son
sa
ses
grands-parents
leurs
leur
un grand-père
une grand-mère
un prénom
un nom de famille
même
mais
que
qu'
même ... que
autre ... que
quinze
un an
un anniversaire
seize
dix-sept
dix-neuf
petit
grand
plus grand
le plus grand
plus
plus petit
le seize avril
autre

aussi . . . que
le plus petit
n'a que
n'est que
qui
jeune
soixante-huit
vieux
soixante-dix
trente-huit
quarante
vieille
cinquante-neuf
ne (n') . . . que
de . . . ans plus âgé
quel âge a-t-il?
âgé
un âge
quand . . .?
vingt
dix-huit
est-il . . .?
est-elle . . .?

François
Denise
Leroux
Gaston
Jacqueline
Pierre
Lucienne

M. et Mme Leroux ont une fille: Mme Lucienne Duclos est — fille. M. Pierre Duclos a un père et une mère: — parents sont M. François Duclos et Mme Denise Duclos. — père est le grand-père des enfants, et sa mère est — grand-mère.

grand grande petit petite âgé âgée vieux vieille

Nicole est une — fille. Yvonne est une — fille. Elle n'a que cinq ans. Nicole est plus — que Jean, et Jean est plus — qu'Henri. Jean est un — garçon, et Henri est un — garçon. Mme Denise Duclos a soixante-huit ans; elle est —. Mais son fils, M. Pierre Duclos, n'est pas —; il est jeune.

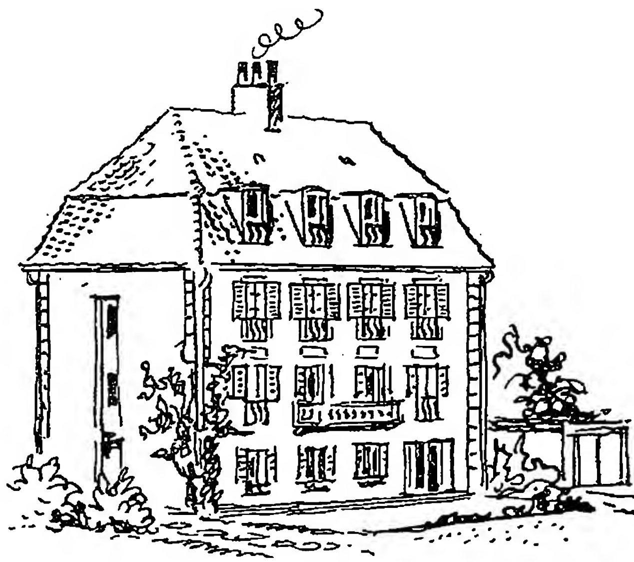
plus le plus la plus

Yvonne est — petite que Nicole; elle est — — petite des deux sœurs. Mme Leroux est — jeune que Mme Denise Duclos; elle est — — jeune des deux grand-mères. Jean est de cinq ans — âgé qu'Henri; il est — — âgé des deux frères.

aussi aussi . . . que

M. Leroux a soixante-huit ans, et Mme Denise Duclos a — soixante-huit ans; M. Leroux est — vieux — Mme Denise Duclos, mais il n'est pas — vieux — M. François Duclos. Médor est un chien et Fido est — un chien. Fido n'est pas — grand — Médor, mais il est — grand — Minet.

VILLES ET PAYS



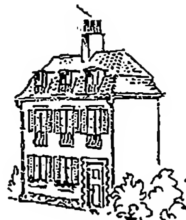
M. Duclos a une maison; c'est une grande et vieille
məsjø dyklo a yn mɛzɔ̃; sɛ -t yn grɑ̃:d e vjɛ:j

maison. La famille Duclos demeure dans la maison.
mɛzɔ̃. la fami:j dyklo dəmœ:r dɑ̃ la mɛzɔ̃.

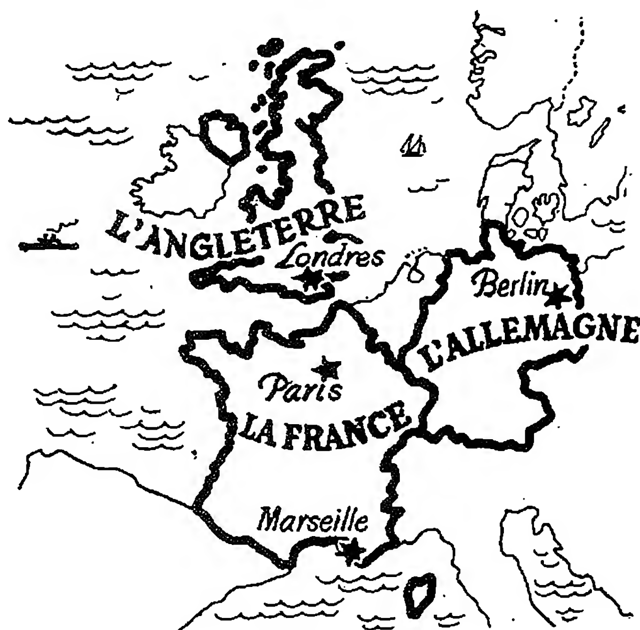
Une autre famille demeure aussi dans la maison; ce
yn o:trə fami:j dəmœ:r osi dɑ̃ la mɛzɔ̃; sə

sont M. et Mme Lebrun et leurs deux enfants, Paul
sɔ̃ məsjø e madam ləbrœ̃ e lœr dø -z ɑ̃fɑ̃, pɔl

et Louise.
e lwi:z.



une maison



à ɔ: dans

La maison de M. Duclos est à Paris. Les parents de
la mɛzɔ̃ də məsjø dyklo ɛ -t a pari. le parɑ̃ də

demeure
demeurent

Jean demeure à Paris.
M. et Mme Duclos demeurent à Paris.

Mme Duclos, M. et Mme Leroux, demeurent aussi à
madam dyklo, məsjø e madam ləru, dəmœ:r osi a

Paris, mais ils ne demeurent pas dans la même maison
pari, mɛ il nə dəmœ:r pa dɑ̃ la mɛ:m mɛzɔ̃

que la famille Duclos. Les parents de M. Duclos ne
kə la fami:j dyklo. le parɑ̃ də məsjø dyklo nə

demeurent pas à Paris; ils demeurent à Marseille.
dəmœ:r pa a pari; il dəmœ:r a marsɛ:j.

Paris est une ville; Marseille est aussi une ville. Paris
pari ɛ -t yn vil; marsɛ:j ɛ -t osi yn vil. pari

est la plus grande ville de France. Paris et Marseille
ɛ la ply grɑ̃:d vil də frɑ̃:s. pari e marsɛ:j

sont en France. Londres est en Angleterre; c'est la plus
sɔ̃ -t ɑ̃ frɑ̃:s. lɔ̃:dr ɛ -t ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r; sɛ la ply

grande ville d'Angleterre. Berlin est en Allemagne;
grɑ̃:d vil dɑ̃glətɛ:r. bɛrlɛ̃ ɛ -t ɑ̃ -n almaɲ;

Berlin est la plus grande ville d'Allemagne.
bɛrlɛ̃ ɛ la ply grɑ̃:d vil dalmaɲ.

L'Angleterre est un grand pays. La France est aussi un
lɑ̃glətɛ:r ɛ -t œ̃ grɑ̃ peji. la frɑ̃:s ɛ -t osi œ̃

grand pays; c'est un plus grand pays que l'Angleterre.
grɑ̃ peji; sɛ -t œ̃ ply grɑ̃ peji kə lɑ̃glətɛ:r.

La France a quarante-deux millions (42.000.000)
la frɑ̃:s a karɑ̃tdø miljɔ̃

d'habitants; c'est un grand nombre d'habitants. Mais
dabitɑ̃; sɛ -t œ̃ grɑ̃ nɔ̃:brə dabitɑ̃. mɛ

l'Angleterre a un plus grand nombre d'habitants que la
lɑ̃glətɛ:r a œ̃ ply grɑ̃ nɔ̃:brə dabitɑ̃ kə la

France: l'Angleterre a cinquante millions (50.000.000)
frɑ̃:s: lɑ̃glətɛ:r a sɛ̃kɑ̃:t miljɔ̃

d'habitants. La France est un plus grand pays que
dabitɑ̃. la frɑ̃:s ɛ -t œ̃ ply grɑ̃ peji kə

l'Angleterre, mais l'Angleterre a plus d'habitants que
lɑ̃glətɛ:r, mɛ lɑ̃glətɛ:r a ply dabitɑ̃ kə

la France. L'Allemagne a plus d'habitants que
la frɑ̃:s. lalmaɲ a ply dabitɑ̃ kə

l'Angleterre: il y a soixante-huit millions (68.000.000)
lɑ̃glətɛ:r: il ja swasɑ̃tɥi miljɔ̃

à
dans
en

M. Duclos et sa famille demeurent **à Paris, dans une** grande **maison.** Paris est **en France.**

un million = 1.000.000

un habitant de Paris = une personne qui demeure à Paris

«30» est un nombre; «68» est aussi un nombre.

plus d'habitants = un plus grand nombre d'habitants

le plus d'habitants = le plus grand nombre d'habitants

un pays
deux pays

où?
ou

Où demeure Jean, à Paris ou à Marseille? Il demeure à Paris.

quel?
quelle?

Quel est le nom du père de Jean? Quelle est la plus grande ville de la France? Dans quel pays est Marseille? Dans quelle ville demeure la famille Duclos?

d'habitants en Allemagne. C'est l'Allemagne qui a le
dabitɑ̃ ɑ̃ -n almaɲ. sɛ lalmaɲ ki a lə

plus d'habitants des trois pays.
ply dabitɑ̃ de trwa peji.

Dans quel pays est Marseille? Marseille est en France.
dɑ̃ kɛl peji ɛ marsɛ:j? marsɛ:j ɛ -t ɑ̃ frɑ̃:s.

Où est Paris? Paris est aussi en France. Dans quel
u ɛ pari? pari ɛ -t osi ɑ̃ frɑ̃:s. dɑ̃ kɛl

pays est Londres? Londres est en Angleterre. Où est
peji ɛ lɔ̃:dr? lɔ̃:dr ɛ -t ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r. u ɛ

Berlin? Berlin est en Allemagne. Quelle est la plus
bɛrlɛ̃? bɛrlɛ̃ ɛ -t ɑ̃ -n almaɲ. kɛl ɛ la ply

grande ville de France? Paris est la plus grande ville
grɑ̃:d vil də frɑ̃:s? pari ɛ la ply grɑ̃:d vil

de France.
də frɑ̃:s.

Qui sont Paul et Louise? Ce sont deux enfants qui de-
ki sɔ̃ pɔl e lwi:z? sə sɔ̃ dø -z ɑ̃fɑ̃ ki də-

meurent dans la maison de M. Duclos. Où demeure la
mœ:r dɑ̃ la mɛzɔ̃ də məsjø dyklo. u dəmœ:r la

famille Duclos? Elle demeure à Paris. Les parents de
fami:j dyklo? ɛl dəmœ:r a pari. le parɑ̃ də

M. Duclos, demeurent-ils aussi à Paris? Non, ils ne de-
məsjø dyklo, dəmœ:r -t il osi a pari? nɔ̃, il nə də-

meurent pas à Paris. Dans quelle ville demeurent-ils?
mœ:r pa a pari. dɑ̃ kɛl vil dəmœ:r -t il?

Ils demeurent à Marseille. Dans quelle ville demeurent
il dəmœ:r a marsɛ:j. dɑ̃ kɛl vil dəmœ:r

les parents de Mme Duclos? Ils demeurent à Paris.
le parã də madam dyklo? il dəmœ:r a pari.

Où demeure la famille Lebrun? La famille Lebrun
u dəmœ:r la fami:j ləbrœ̃? la fami:j ləbrœ̃

demeure aussi à Paris, dans la maison de M. Duclos.
dəmœ:r osi a pari, dã la mɛzɔ̃ də məsjø dyklo.

La famille Duclos demeure en France; c'est une famille
la fami:j dyklo dəmœ:r ã frã:s; sɛ -t yn fami:j

française. Jean est un jeune garçon français; son frère
frãsɛ:z. ʒã ɛ -t œ̃ ʒœn garsɔ̃ frãsɛ; sɔ̃ frɛ:r

Henri est un petit garçon français. Nicole est une jeune
ãri ɛ -t œ̃ pəti garsɔ̃ frãsɛ. nikɔl ɛ -t yn ʒœn

fille française; sa sœur Yvonne est une petite fille fran-
fi:j frãsɛ:z; sa sœ:r ivɔn ɛ -t yn pətit fi:j frã-

çaise. Les quatre enfants ont un père français et une
sɛ:z. le katr ãfã ɔ̃ -t œ̃ pɛ:r frãsɛ e yn

mère française; c'est un Français qui est leur père et
mɛ:r frãsɛ:z; sɛ -t œ̃ frãsɛ ki ɛ lœr pɛ:r e

une Française qui est leur mère; M. Duclos est Français
yn frãsɛ:z ki ɛ lœr mɛ:r; məsjø dyklo ɛ frãsɛ

et Mme Duclos est Française. Paul et Louise Lebrun
e madam dyklo ɛ frãsɛ:z. pɔl e lwi:z ləbrœ̃

ont un père français, mais ils n'ont pas une mère
ɔ̃ -t œ̃ pɛ:r frãsɛ, mɛ il nɔ̃ pa yn mɛ:r

française; leur mère est une jeune Anglaise. Mme
frãsɛ:z; lœr mɛ:r ɛ -t yn ʒœn ãglɛ:z. madam

Lebrun a un père anglais et une mère anglaise qui
ləbrœ̃ a œ̃ pɛ:r ãglɛ e yn mɛ:r ãglɛ:z ki

français
française

Jean est **un** jeune garçon **français.**
Nicole est **une** jeune fille **française.**

un Français = un homme français ou un garçon français

une Française = une femme française ou une jeune fille française

un Anglais
deux Anglais

un Français
deux Français

demeurent en Angleterre. Le prénom de Mme Lebrun
dəmœ:r ã -n ãglətɛ:r. lə prenɔ̃ də madam ləbrœ̃

est Nelly. Son prénom est anglais, mais son nom de
ɛ nɛli. sɔ̃ prenɔ̃ ɛ -t ãglɛ, mɛ sɔ̃ nɔ̃ də

famille est français.
fami:j ɛ frãsɛ.

Les parents de Mme Lebrun sont deux Anglais. Les
le parã də madam ləbrœ̃ sɔ̃ dø -z ãglɛ. le

Anglais sont les habitants de l'Angleterre. Les Fran-
-z ãglɛ sɔ̃ le -z abitã də lãglətɛ:r. le frã-

çais sont les habitants de la France. Les Allemands
sɛ sɔ̃ le -z abitã də la frã:s. le -z almã

sont les habitants de l'Allemagne.
sɔ̃ le -z abitã də lalmaɲ.

«Jean, qui est ton père?» «Mon père, c'est M. Duclos.»
«ʒã, ki ɛ tɔ̃ pɛ:r?» «mɔ̃ pɛ:r, sɛ məsjø dyklo.»

«Ton père, a-t-il une maison?» «Oui, mon père a une
«tɔ̃ pɛ:r, a -t il yn mɛzɔ̃?» «wi, mɔ̃ pɛ:r a yn

maison.» «Où est la maison de ton père?» «La maison
mɛzɔ̃.» «u ɛ la mɛzɔ̃ də tɔ̃ pɛ:r?» «la mɛzɔ̃

de mon père est à Paris.» «Qui demeure dans la
də mɔ̃ pɛ:r ɛ -t a pari.» «ki dəmœ:r dã la

maison?» «Mon père, ma mère, mon frère Henri et mes
mɛzɔ̃?» «mɔ̃ pɛ:r, ma mɛ:r, mɔ̃ frɛ:r ãri e me

sœurs Nicole et Yvonne demeurent dans la maison — et
sœ:r nikɔl e ivɔn dəmœ:r dã la mɛzɔ̃ — e

aussi la famille Lebrun. Mon chien Médor, Fido, le
osi la fami:j ləbrœ̃. mɔ̃ ʃjɛ̃ medɔ:r, fido, lə

mon
ma
mes

Jean: «**Mon père** a une maison.»
Nicole: «Le nom de **ma sœur** est Yvonne.»
Jean: «M. et Mme Leroux sont **mes grands-parents.**»

ton
ta
tes

«**Ton père,** a-t-il une maison, Jean?»
«Quel est le nom de **ta mère,** Henri?»
«Où demeurent **tes grands-parents** Leroux, Henri?»

chien de ma sœur Nicole, et Minet, le chat de ma
ʃjɛ̃ də ma sœ:r nikɔl, e minɛ, lə ʃa də ma

sœur Yvonne, sont aussi dans la maison.»
sœ:r ivɔn, sɔ̃ -t osi dɑ̃ la mɛzɔ̃.»

«Henri, où demeurent tes grands-parents, M. et Mme
«ɑ̃ri, u dəmœ:r te grɑ̃parɑ̃, məsjø e madam

Duclos?» «Mes grands-parents, M. et Mme Duclos,
dyklo?» «me grɑ̃parɑ̃, məsjø e madam dyklo,

demeurent à Marseille, dans une grande maison.» «Tes
dəmœ:r a marsɛ:j, dɑ̃ -z yn grɑ̃:d mɛzɔ̃.» «te

autres grands-parents, M. et Mme Leroux, demeurent-ils
-z o:trə grɑ̃parɑ̃, məsjø e madam ləru, dəmœ:r -t il

aussi à Marseille?» «Non, ils ne demeurent pas à
osi a marsɛ:j?» «nɔ̃, il nə dəmœ:r pa a

Marseille, mais à Paris.» «Est-ce Paris ou Marseille
marsɛ:j, mɛ a pari.» «ɛs pari u marsɛ:j

qui a le plus d'habitants?» «C'est Paris qui a le plus
ki a lə ply dabitɑ̃?» «sɛ pari ki a lə ply

d'habitants. Mais Londres a plus d'habitants que Paris;
dabitɑ̃. mɛ lɔ̃:dr a ply dabitɑ̃ kə pari;

Paris a quatre millions d'habitants, et Londres a huit
pari a katrə miljɔ̃ dabitɑ̃, e lɔ̃:dr a ɥi

millions d'habitants.»
miljɔ̃ dabitɑ̃.»

Jean parle français; il est Français, et les Français
ʒɑ̃ parl frɑ̃sɛ; il ɛ frɑ̃sɛ, e le frɑ̃sɛ

parlent français. Les Anglais parlent anglais. Mme
parl frɑ̃sɛ. le -z ɑ̃glɛ parl ɑ̃glɛ. madam

Lebrun est Anglaise; elle parle anglais, mais elle parle
ləbrœ̃ ɛ -t ɑ̃glɛ:z; ɛl parl ɑ̃glɛ, mɛ ɛl parl

aussi français. En France elle parle français et en
osi frɑ̃sɛ. ɑ̃ frɑ̃:s ɛl parl frɑ̃sɛ e ɑ̃

Angleterre elle parle anglais. M. Duclos est Français;
-n ɑ̃glətɛ:r ɛl parl ɑ̃glɛ. məsjø dyklo ɛ frɑ̃sɛ;

il parle français. Il parle aussi anglais et allemand.
il parl frɑ̃sɛ. il parl osi ɑ̃glɛ e almɑ̃.

M. Duclos n'est pas Allemand, mais il parle allemand;
məsjø dyklo nɛ pa almɑ̃, mɛ il parl almɑ̃;

il n'est pas Anglais, mais il parle anglais.
il nɛ pa ɑ̃glɛ, mɛ il parl ɑ̃glɛ.

Quelle langue parlent les Français? Ils parlent français.
kɛl lɑ̃:g parl le frɑ̃sɛ? il parl frɑ̃sɛ.

Quelle langue parlent les Anglais? Ils parlent anglais.
kɛl lɑ̃:g parl le -z ɑ̃glɛ? il parl ɑ̃glɛ.

on ɔ: les personnes

On parle anglais en Angleterre et on parle français en
ɔ̃ parl ɑ̃glɛ ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r e ɔ̃ parl frɑ̃sɛ ɑ̃

on parle
parle-t-on?
On parle français en France.
Parle-t-on anglais en Angleterre?

France. Quelle langue parle-t-on en Allemagne? On
frɑ̃:s. kɛl lɑ̃:g parlə -t ɔ̃ ɑ̃ -n almaɲ? ɔ̃

parle allemand en Allemagne. Mme Lebrun, est-elle
parl almɑ̃ ɑ̃ -n almaɲ. madam ləbrœ̃, ɛ -t ɛl

qui
Mme Lebrun est **une Anglaise qui** parle français.
Paul et Louise **sont deux enfants qui** demeurent dans la maison de M. Duclos.

Française? Non, Mme Lebrun est une Anglaise qui
frɑ̃sɛ:z? nɔ̃, madam ləbrœ̃ ɛ -t yn ɑ̃glɛ:z ki

parle français.
parl frɑ̃sɛ.

«Jean, où est Londres?» «Londres est en Angleterre.»
«ʒɑ̃, u ɛ lɔ̃:dr?» «lɔ̃:dr ɛ -t ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r.»

«Est-ce une grande ou une petite ville?» «C'est une
«ɛs yn grɑ̃:d u yn pətit vil?» «sɛ -t yn

grande ville. Londres a plus d'habitants que Paris et
grɑ̃:d vil. lɔ̃:dr a ply dabitɑ̃ kə pari e

que Berlin.» «Quelle langue parle-t-on en Angleterre?»
kə bɛrlɛ̃.» «kɛl lɑ̃:g parlə -t ɔ̃ ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r?»

«On parle anglais.»
«ɔ̃ parl ɑ̃glɛ.»

«Parles-tu anglais, Jean?» «Non, je ne parle pas anglais;
«parl ty ɑ̃glɛ, ʒɑ̃?» «nɔ̃, ʒə nə parl pa ɑ̃glɛ;

je ne parle que français, mais mon père parle anglais.»
ʒə nə parl kə frɑ̃sɛ, mɛ mɔ̃ pɛ:r parl ɑ̃glɛ.»

«Parle-t-il aussi allemand?» «Oui, il parle aussi
«parlə -t il osi almɑ̃?» «wi, il parl osi

allemand.» «Ta mère, parle-t-elle aussi allemand et
almɑ̃.» «ta mɛ:r, parlə -t ɛl osi almɑ̃ e

anglais, Jean?» «Non, ma mère ne parle que français.»
ɑ̃glɛ, ʒɑ̃?» «nɔ̃, ma mɛ:r nə parl kə frɑ̃sɛ.»

«Demeures-tu en Angleterre ou en France, Jean?» «Je
«dəmœ:r ty ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r u ɑ̃ frɑ̃:s, ʒɑ̃?» «ʒə

demeure en France.» «Où demeures-tu en France?»
dəmœ:r ɑ̃ frɑ̃:s.» «u dəmœ:r ty ɑ̃ frɑ̃:s?»

«Je demeure à Paris.» «Demeures-tu dans la maison de
«ʒə dəmœ:r a pari.» «dəmœ:r ty dɑ̃ la mɛzɔ̃ də

ton père et de ta mère?» «Oui, je demeure dans la
tɔ̃ pɛ:r e də ta mɛ:r?» «wi, ʒə dəmœ:r dɑ̃ la

maison de mon père et de ma mère.»
mɛzɔ̃ də mɔ̃ pɛ:r e də ma mɛ:r.»

il parle
elle parle
parle-t-il?
parle-t-elle?

M. Duclos demeure en France; **il parle** français.
M. Duclos, **parle-t-il** anglais?
Mme Duclos demeure en France; **elle parle** français.
Mme Duclos, **parle-t-elle** allemand?

parle
parles
parle

M. Duclos: «**Je** parle anglais. Parles-**tu** anglais, Henri?»
Henri est Français; **il** parle français.

MOTS:

un Allemand
un Anglais
une Anglaise
un Français
une Française
un habitant
une langue
une maison
un nombre
un pays
une ville
allemand
anglais
français

je demeure
il demeure
elle demeure
ils demeurent
demeures-tu?
demeurent-ils?
il parle
ils parlent
parles-tu?
parle-t-il?
parle-t-elle?
parle-t-on?
je
tu
on
mon
ma
mes
ton
ta
tes
à
en
où?
plus de
le plus de
quelle?
quarante-deux
cinquante
un million
l'Allemagne
l'Angleterre
la France
Berlin
Londres
Marseille

EXERCICE A.

M. Duclos a une grande et vieille —. La famille Duclos — dans la maison. La maison est — Paris. Londres est une —. Londres est — Angleterre. La France et l'Allemagne sont deux —. Les Français sont les — de la France. Les Français — français. La France a quarante-deux — d'habitants; c'est un grand — d'habitants. L'Angleterre a — d'habitants que la France.

— est Marseille? Marseille est en —. — langue parlent les Français? Les Français parlent —. Quelle — parle-t-on en Angleterre? — parle anglais. «Jean, quelle langue parles- —?» «— parle français.»

EXERCICE B.

Où est la maison de M. Duclos? ... Qui demeure dans la maison de M. Duclos? ... Combien d'habitants y a-t-il en France? ... Quelle langue parle-t-on en France? ... Quel est le prénom de Mme Lebrun? ... Jean, parle-t-il anglais? ...

EXERCICE C.

mon ma mes. ton ta tes

«Jean, qui est — père?» «— père, c'est M. Duclos.» «Henri, où demeurent — grands-parents, M. et Mme Leroux?» «— grands-parents, M. et Mme Leroux, demeurent à Paris.» «Yvonne, quel est le prénom de — mère?» «Le prénom de — mère est Lucienne.»

parle parles parlent demeure demeures demeurent

Les Français — en France et ils — français. M. Duclos — à Paris. Mme Lebrun: «Je — anglais et français; Henri, —-tu aussi anglais et français?» M. Duclos — français, anglais et allemand. Mme Leroux: «Je — à Paris; —-tu aussi à Paris, Yvonne?»

Paris
Louise
Nelly
Paul
Lebrun

RÉSUMÉ

[*rezyme*]

« Maison », « ville », « quarante », « plus », « petit » sont cinq mots [*mo*]. Ce sont cinq mots français. « Où » est aussi un mot français.

« Paris est une ville », « Pierre est un garçon », « Londres est en Angleterre » sont trois phrases [*fra:z*]. Ce sont trois phrases françaises. « Minet est un chat » est aussi une phrase française. Dans la phrase « Minet est un chat », il y a quatre mots.

La phrase « Demeures-tu en France? » est une question [*kɛstjɔ̃*]. La phrase « Ton père, parle-t-il allemand? » est aussi une question. La phrase « Oui, il parle allemand » est une réponse [*repɔ̃:s*]. Les deux phrases « Où est Paris? » et « Paris est en France » sont une question et une réponse. Les phrases « Demeures-tu à Paris? » et « Oui, je demeure à Paris » sont aussi une question et une réponse.

Exemples [*egzɑ̃:plə*] de questions et de réponses:

Médor, est-ce un chien? Oui, c'est un chien. Médor et Fido, sont-ce les chiens de Jean? Non, ce ne sont pas

les chiens de Jean. Nicole et Yvonne, sont-elles deux femmes? Non, elles ne sont pas deux femmes. Jean, a-t-il un chien? Oui, il a un chien. Y a-t-il deux filles dans la famille? Oui, il y a deux filles dans la famille. Combien de frères Yvonne a-t-elle? (*ou:* Combien Yvonne a-t-elle de frères?) Elle a deux frères. Qui sont-ils? Ce sont Jean et Henri. Quel âge Jean a-t-il? (*ou:* Quel âge a Jean?) Il a treize ans. Quelle langue les enfants parlent-ils? (*ou:* Quelle langue parlent les enfants?) Ils parlent français. Dans quel pays les Duclos demeurent-ils? (*ou:* Dans quel pays demeurent les Duclos?) Ils demeurent en France.

EXERCICE

est-il . . .?	**sont-ils . . .?**
est-elle . . .?	**sont-elles . . .?**
est-ce . . .?	**sont-ce . . .?**
a-t-il . . .?	**ont-ils . . .?**
a-t-elle . . .?	**ont-elles . . .?**

y a-t-il . . .?

Question: . . .? Oui, Minet est un chat. *Q.:* . . .? Oui, Nicole a une sœur. *Q.:* . . .? Non, Fido est un chien. *Q.:* . . .? Oui, Jean a un frère. *Q.:* . . .? Oui, Jean et Nicole sont les enfants de M. et Mme Duclos. *Q.:* . . .? Non, Nicole a seulement une sœur. *Q.:* . . .? Oui, Médor est dans la maison. *Q.:* . . .? Oui, Yvonne et Nicole ont deux frères. *Q.:* . . .? Oui, il y a deux garçons dans la maison. *Q.:* . . .? Oui, Minet et Fido sont aussi dans la maison. *Q.:* . . .? Oui, Jean et Henri ont deux sœurs. *Q.:* . . .? Non, Yvonne et Nicole ne sont pas dans la maison. *Q.:* . . .? Non, il y

a seulement deux chiens dans la maison. *Q.:* ...? Oui, la mère est dans la maison.

parles-tu...?	**demeures-tu...?**
parle-t-il...?	**demeure-t-il...?**
parle-t-elle...?	**demeure-t-elle...?**
parlent-ils...?	**demeurent-ils...?**
parlent-elles...?	**demeurent-elles...?**

Question: ...? Oui, les Duclos demeurent à Paris. *Q.:* Jean, ...? Oui, mon père parle anglais. *Q.:* Nicole, ...? Non, je ne parle pas anglais. *Q.:* Henri, ...? Oui, mon frère demeure à Paris. *Q.:* Jean, ...? Non, je ne demeure pas à Marseille. *Q.:* Tes sœurs, ...? Non, elles ne parlent pas anglais.

Combien...? **Où...?** **Quand...?** **Quel...?** **Quelle...?** **Dans quel...?**

Question: ...? L'anniversaire de Jean, c'est le sept juin. *Q.:* ...? Les enfants parlent français. *Q.:* ...? Il y a six personnes dans la famille. *Q.:* ...? La famille Duclos demeure en France. *Q.:* ...? En Angleterre, on parle anglais. *Q.:* ...? Yvonne a une sœur. *Q.:* ...? Le prénom de M. Duclos est Pierre. *Q.:* ...? Paris est en France. *Q.:* ...? Henri a huit ans.

LA FAMILLE LEROUX

Mme Duclos a un frère. Son nom est M. Charles
madam dyklo a œ̃ frɛ:r. sɔ̃ nɔ̃ ɛ məsjø ʃarl

Leroux. C'est l'oncle des quatre enfants de M. et Mme
ləru. sɛ lɔ̃:klə de katr ɑ̃fɑ̃ də məsjø e madam

Duclos. Sa femme, Mme Anne Leroux, est leur tante.
dyklo. sa fam, madam a:n ləru, ɛ lœr tɑ̃:t.

M. et Mme Charles Leroux ont deux enfants, un fils
məsjø e madam ʃarl ləru ɔ̃ dø -z ɑ̃fɑ̃, œ̃ fis

et une fille. Le nom de leur fils est Marcel, et le nom
e yn fi:j. lə nɔ̃ də lœr fis ɛ marsɛl, e lə nɔ̃

de leur fille est Monique. Marcel est le cousin de Jean,
də lœr fi:j ɛ mɔnik. marsɛl ɛ lə kuzɛ̃ də ʒɑ̃,

d'Henri, de Nicole et d'Yvonne, et Monique est leur
dɑ̃ri, də nikɔl e divɔn, e mɔnik ɛ lœr

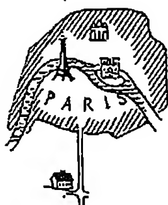
cousine. M. Charles Leroux et sa famille ne
kuzin. məsjø ʃarl ləru e sa fami:j nə

demeurent pas dans la ville, mais en dehors de la ville;
dəmœ:r pa dɑ̃ la vil, mɛ ɑ̃ dəɔ:r də la vil;

ils demeurent à la campagne.
il dəmœ:r a la kɑ̃paɲ.

«Jean et Henri, quel est le nom de votre oncle?»
«ʒɑ̃ e ɑ̃ri, kɛl ɛ lə nɔ̃ də vɔtr ɔ̃:kl?»

Jean et Henri: «Le nom de notre oncle est M. Charles
ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «lə nɔ̃ də nɔtr ɔ̃:kl ɛ məsjø ʃarl



en dehors de Paris


la campagne

Leroux.» «M. Leroux, est-ce aussi l'oncle de vos sœurs
ləru.» «məsjø ləru, ɛs osi lɔ̃:klə də vo sœ:r

Nicole et Yvonne?» Jean et Henri: «Oui, c'est aussi
nikɔl e ivɔn?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «wi, sɛ -t osi

l'oncle de nos sœurs Nicole et Yvonne.» «Mme Leroux,
lɔ̃:klə də no sœ:r nikɔl e ivɔn.» «madam ləru,

est-ce votre tante?» Jean et Henri: «Oui, c'est notre
ɛs vɔtrə tɑ̃:t?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «wi, sɛ nɔtrə

tante.»
tɑ̃:t.»

«Combien votre mère a-t-elle de frères?» Jean et Henri:
«kɔ̃bjɛ̃ vɔtrə mɛ:r a -t ɛl də frɛ:r?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri:

«Elle a un frère: notre oncle Charles.» «Combien votre
«ɛl a œ̃ frɛ:r: nɔtr ɔ̃:klə ʃarl.» «kɔ̃bjɛ̃ vɔtr

oncle et votre tante ont-ils d'enfants?» Jean et Henri:
ɔ̃:kl e vɔtrə tɑ̃:t ɔ̃ -t il dɑ̃fɑ̃?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri:

«Ils ont deux enfants: Marcel et Monique. Marcel est
«il -z ɔ̃ dø -z ɑ̃fɑ̃: marsɛl e mɔnik. marsɛl ɛ

notre cousin et Monique est notre cousine.» «Sont-ils
nɔtrə kuzɛ̃ e mɔnik ɛ nɔtrə kuzin.» «sɔ̃ -t il

aussi le cousin et la cousine de vos sœurs?» Jean et
osi lə kuzɛ̃ e la kuzin də vo sœ:r?» ʒɑ̃ e

Henri: «Oui, ils sont aussi le cousin et la cousine de nos
ɑ̃ri: «wi, il sɔ̃ -t osi lə kuzɛ̃ e la kuzin də no

sœurs.»
sœ:r.»

«Nicole et Yvonne, votre oncle et sa famille, demeurent-ils
«nikɔl e ivɔn, vɔtr ɔ̃:kl e sa fami:j, dəmœ:r -t il

notre
votre
nos
vos

Jean et Henri: « **Notre père**, c'est M. Duclos. » « Et qui est **votre mère**? » « **Notre mère**, c'est Mme Duclos. » « M. Duclos, est-ce aussi **votre père**, Nicole et Yvonne? » « Oui. M. et Mme Duclos sont **nos parents**. » « Sont-ils aussi **vos parents**, Jean et Henri? » « Oui. »

Combien votre mère a-t-elle de frères? = Combien de frères votre mère a-t-elle?

en ville? » Nicole et Yvonne: « Non, ils demeurent en
ɑ̃ vil?» nikɔl e ivɔn: «nɔ̃, il dəmœ:r ɑ̃

dehors de la ville; ils demeurent à la campagne.»
dəɔ:r də la vil; il dəmœ:r a la kɑ̃paɲ.»

«Nicole et Yvonne, demeurez-vous aussi à la campagne?»
«nikɔl e ivɔn, dəmœre vu osi a la kɑ̃paɲ?»

Nicole et Yvonne: «Non, nous ne demeurons pas à la
nikɔl e ivɔn: «nɔ̃, nu nə dəmœrɔ̃ pa a la

campagne.» «Où demeurez-vous?» Nicole et Yvonne:
kɑ̃paɲ.» «u dəmœre vu?» nikɔl e ivɔn:

«Nous demeurons à Paris.» «Quelle langue parlez-vous?»
«nu dəmœrɔ̃ a pari.» «kɛl lɑ̃:g parle vu?»

Nicole et Yvonne: «Nous parlons français.» «Quelle
nikɔl e ivɔn: «nu parlɔ̃ frɑ̃sɛ.» «kɛl

langue parlent vos frères?» «Nos frères parlent aussi
lɑ̃:g parl vo frɛ:r?» «no frɛ:r parl osi

français.» «Combien de langues votre père parle-t-il?»
frɑ̃sɛ.» «kɔ̃bjɛ̃ də lɑ̃:g vɔtrə pɛ:r parlə -t il?»

«Notre père parle trois langues; il parle français, anglais
«nɔtrə pɛ:r parl trwa lɑ̃:g; il parl frɑ̃sɛ, ɑ̃glɛ

et allemand.»
e almɑ̃.»

«Jean et Henri, votre mère, a-t-elle deux frères?» Jean
«ʒɑ̃ e ɑ̃ri, vɔtrə mɛ:r, a -t ɛl dø frɛ:r?» ʒɑ̃

et Henri: «Non, elle n'a qu'un frère.» «Votre père, a-t-il
e ɑ̃ri: «nɔ̃, ɛl na kœ̃ frɛ:r.» «vɔtrə pɛ:r, a -t il

aussi un frère?» Jean et Henri: «Non, il n'a pas un frère,
osi œ̃ frɛ:r?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «nɔ̃, il na pa œ̃ frɛ:r,

---

en ville = dans la ville

(je) -e
(tu) -es
(il, elle) -e
(nous) -ons
(vous) -ez
(ils, elles) -ent

Jean: «**Je** parle français.
Tu parles aussi français, Henri.»
M. Duclos est Français; **il** parle français.
Jean et Henri: «**Nous** parlons français.»
«**Vous** parlez français, Nicole et Yvonne.»
Les habitants de l'Angleterre sont Anglais; **ils** parlent anglais.

mais une sœur.» «Combien de sœurs avez-vous, Jean
mɛ yn sœ:r.» «kɔ̃bjɛ̃ də sœ:r ave vu, ʒɑ̃

et Henri?» Jean et Henri: «Nous avons deux sœurs.»
e ɑ̃ri?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «nu -z avɔ̃ dø sœ:r.»

«Combien de cousins avez-vous?» Jean et Henri: «Nous
«kɔ̃bjɛ̃ də kuzɛ̃ ave vu?» ʒɑ̃ e ɑ̃ri: «nu

n'avons qu'un cousin; c'est Marcel.» «Quel âge a votre
navɔ̃ kœ̃ kuzɛ̃; sɛ marsɛl.» «kɛl a:ʒ a vɔtrə

cousin Marcel?» «Il a quatorze ans.» «Combien
kuzɛ̃ marsɛl?» «il a katɔrz ɑ̃.» «kɔ̃bjɛ̃

d'enfants y a-t-il dans la famille de votre oncle?» «Il
dɑ̃fɑ̃ ja -til dɑ̃ la fami:j də vɔtr ɔ̃:kl?» «il

n'y a que deux enfants dans la famille de notre oncle.»
nja kə dø -z ɑ̃fɑ̃ dɑ̃ la fami:j də nɔtr ɔ̃:kl.»

«Nicole et Yvonne, êtes-vous les cousines de Marcel et
«nikɔl e ivɔn, ɛt vu le kuzin də marsɛl e

de Monique?» Nicole et Yvonne: «Oui, nous sommes
də mɔnik?» nikɔl e ivɔn: «wi, nu sɔm

leurs cousines.» «Yvonne, es-tu plus âgée que ta
lœr kuzin.» «ivɔn, ɛ ty ply -z aʒe kə ta

cousine?» Yvonne: «Non, je ne suis pas plus âgée que
kuzin?» ivɔn: «nɔ̃, ʒə nə sɥi pa ply -z aʒe kə

ma cousine.» «Quel âge as-tu?» Yvonne: «J'ai cinq
ma kuzin.» «kɛl a:ʒ a ty?» ivɔn: «ʒe sɛ̃

ans.» «Et quel âge a Monique?» Yvonne: «Elle a douze
-k ɑ̃.» «e kɛl a:ʒ a mɔnik?» ivɔn: «ɛl a du:z

ans.» «As-tu le même nom de famille que ton cousin
ɑ̃.» «a ty lə mɛ:m nɔ̃ də fami:j kə tɔ̃ kuzɛ̃

il n'y a que = il y a seulement

j' = je

(j') ai
(tu) as
(il, elle) a
(nous) avons
(vous) avez
(ils, elles) ont

Jean: «J'ai un frère et deux sœurs.»
«As-tu un cousin, Henri?»
Une semaine a sept jours.
Jean et Henri: «Nous avons deux sœurs.»
«Quel âge avez-vous, Jean et Henri?»
M. et Mme Duclos ont quatre enfants.

(je) suis
(tu) es
(il, elle) est
(nous) sommes
(vous) êtes
(ils, elles) sont

Jean: «**Je suis** Français. **Tu es** aussi Français, Henri.» **Dimanche est** le premier jour de la semaine. Jean et Henri: «**Nous sommes** deux garçons français.» «Combien de personnes **êtes-vous** dans votre famille, Nicole et Yvonne?» **M. et Mme Duclos sont** les parents de Jean.

et ta cousine?» Yvonne: «Non, je n'ai pas le même nom
e ta kuzin?» ivɔn: «nɔ̃, ʒə ne pa lə mɛ:m nɔ̃

de famille que mon cousin et ma cousine. Leur nom de
də fami:j kə mɔ̃ kuzɛ̃ e ma kuzin. lœr nɔ̃ də

famille est Leroux; ce sont les enfants de mon oncle, M.
fami:j ɛ ləru; sə sɔ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ də mɔ̃ -n ɔ̃:klə, məsjø

Leroux. Mon nom de famille est Duclos; je suis la fille
ləru. mɔ̃ nɔ̃ də fami:j ɛ dyklo; ʒə sɥi la fi:j

de M. Duclos.»
də məsjø dyklo.»

«Jean, es-tu Anglais ou Français?» Jean: «Je suis
«ʒɑ̃, ɛ ty ɑ̃glɛ u frɑ̃sɛ?» ʒɑ̃: «ʒə sɥi

Français.» «As-tu un cousin anglais?» Jean: «Non,
frɑ̃sɛ.» «a ty œ̃ kuzɛ̃ ɑ̃glɛ?» ʒɑ̃: «nɔ̃,

mais j'ai un cousin français.» «Nicole et Yvonne,
mɛ ʒe œ̃ kuzɛ̃ frɑ̃sɛ.» «nikɔl e ivɔn,

combien de frères avez-vous?» Nicole et Yvonne: «Nous
kɔ̃bjɛ̃ də frɛ:r ave vu?» nikɔl e ivɔn: «nu

avons deux frères.» «Qui sont vos frères?» Nicole et
-z avɔ̃ dø frɛ:r.» «ki sɔ̃ vo frɛ:r?» nikɔl e

Yvonne: «Nos frères, ce sont Jean et Henri.» «Combien
ivɔn: «no frɛ:r, sə sɔ̃ ʒɑ̃ e ɑ̃ri.» «kɔ̃bjɛ̃

d'enfants êtes-vous dans votre famille?» Nicole et
dɑ̃fɑ̃ ɛt vu dɑ̃ vɔtrə fami:j?» nikɔl e

Yvonne: «Nous sommes quatre enfants dans notre
ivɔn: «nu sɔm katr ɑ̃fɑ̃ dɑ̃ nɔtrə

famille.»
fami:j.»

EXERCICE A.

Le frère de Mme Duclos est l'— de Jean, d'Henri, de Nicole et d'Yvonne; sa femme est leur —. Nicole est la — de Monique et de Marcel; Jean est leur —. Marcel et Monique et leurs parents demeurent à la —, mais la famille Duclos ne demeure pas en — de la ville; elle demeure — Paris. «Jean et Henri, parlez- — anglais?» «Non, — ne parlons pas anglais; nous ne parlons — français.»

EXERCICE B.

Qui est M. Charles Leroux? ... Combien a-t-il d'enfants? ... La famille Leroux, demeure-t-elle à Paris? ... Combien M. Duclos parle-t-il de langues? ... Quel âge a Marcel? ... Marcel, est-il plus jeune que Jean? ... Combien Jean a-t-il de cousins? ... Quel est le nom de famille d'Yvonne? ... Quelle langue parlent les frères d'Yvonne et de Nicole? ...

EXERCICE C.

notre nos votre vos

«Nicole et Yvonne, — frères Jean et Henri, parlent-ils anglais?» Nicole et Yvonne: «Non, — frères ne parlent pas anglais. Mais — père parle anglais.» «Quel âge — mère a-t-elle?» Nicole et Yvonne: «— mère a trente-huit ans.» «Est-elle plus âgée que — père?» Nicole et Yvonne: «Non, elle est de deux ans plus jeune que — père.»

MOTS:
un cousin
une cousine

un oncle
une tante
j'ai
tu as
nous avons
vous avez
as-tu?
avez-vous?
nous demeurons
vous demeurez
demeurez-vous?
je suis
tu es
nous sommes
vous êtes
es-tu?
êtes-vous?
nous parlons
vous parlez
parlez-vous?
il n'y a que . . .
j'
nous
vous
notre
nos
votre
vos
à la campagne
en dehors de
en ville
Anne
Charles
Marcel
Monique

(je) **demeure, parle**	(nous) **demeurons, parlons**
(tu) **demeures, parles**	(vous) **demeurez, parlez**
(il, elle) **demeure, parle**	(ils, elles) **demeurent, parlent**

Les parents de Mme Lebrun — en Angleterre. Ils — anglais; leur fille, Mme Lebrun, — anglais et français. Mme Lebrun est Anglaise, mais elle — en France. «Jean et Henri, dans quelle ville — -vous?» Jean et Henri: «Nous — à Paris.» «— -vous anglais?» «Non, nous ne — pas anglais; nous ne — que français.» «Nicole, où — -tu?» Nicole: «Je — à Paris, dans la maison de mon père.» «Quelle langue — -tu?» «Je — français.»

(je) **suis**	(j')**ai**
(tu) **es**	(tu) **as**
(il, elle) **est**	(il, elle) **a**
(nous) **sommes**	(nous) **avons**
(vous) **êtes**	(vous) **avez**
(ils, elles) **sont**	(ils, elles) **ont**

Les Français — les habitants de la France. Jean demeure en France; il — Français. «Jean, combien — -tu de sœurs?» Jean: «J' — deux sœurs.» «— -tu le fils de M. Duclos?» «Oui, je — son fils.» «Combien de cousins — -vous, Nicole et Yvonne?» «Nous — un cousin: Marcel.» Nicole — un chien, et Yvonne — un chat. «Jean et Henri, — -vous les cousins de Marcel et de Monique?» «Oui, nous — leurs cousins.» Marcel et Monique — deux cousins.

RÉSUMÉ

ne . . . pas **ne . . . que**

n' . . . pas **n' . . . que**

Les Duclos *ne* demeurent *pas* à Marseille. Henri *ne* parle *pas* anglais. Il *n'*est *pas* Anglais. L'année *n'*a *pas* treize mois. Il *n'*y a *pas* huit jours dans une semaine.

il **ne** (demeure) **pas** . . .
il **n'**(a) **pas** . . .
il **n'**y a **pas** . . .

Henri *ne* parle *que* français. Jean *n'*a *que* treize ans. Yvonne *n'*est *qu'*une petite fille. Il *n'*y a *que* sept jours dans une semaine. Il *n'*y a *que* douze mois dans une année.

il **ne** (parle) **que** . . .
il **n'**(a) **que** . . .
il **n'**y a **que** . . .

EXERCICE

Non + ne . . . pas

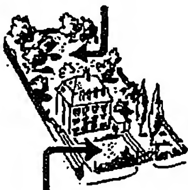
Question: Nicole, parle-t-elle anglais? *Réponse:* Non, . . . *Q.:* Jean et Henri, sont-ils vieux? *R.:* Non, . . . *Q.:* Yvonne, est-elle aussi grande que Nicole? *R.:* Non, . . . *Q.:* M. François Duclos, est-ce le père de Nicole? *R.:* Non, . . . *Q.:* Fido et Médor, sont-ce deux chats? *R.:* Non, . . .

Non + ne . . . que

Question: Jean, parle-t-il anglais et français? *Réponse:* Non, . . . français. *Q.:* Y a-t-il trente jours dans le mois de février? *R.:* Non, . . . vingt-huit ou vingt-neuf jours. *Q.:* Yvonne, a-t-elle deux sœurs? *R.:* Non, . . . sœur. *Q.:* M. et Mme Duclos, ont-ils cinq enfants? *R.:* Non, . . . quatre enfants.

LE JARDIN

derrière la maison



devant la maison

La maison de M. Duclos est dans un jardin. Le jardin
la mɛzɔ̃ də məsjø dyklo ɛ dɑ̃ -z œ̃ ʒardɛ̃. lə ʒardɛ̃

est en deux parties: une partie du jardin est devant la
ɛ -t ɑ̃ dø parti: yn parti dy ʒardɛ̃ ɛ dəvɑ̃ la

maison; l'autre partie est derrière la maison. La partie
mɛzɔ̃; lo:trə parti ɛ dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃. la parti

du jardin derrière la maison est plus grande que la
dy ʒardɛ̃ dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃ ɛ ply grɑ̃:d kə la

partie devant la maison.
parti dəvɑ̃ la mɛzɔ̃.



un arbre

Il y a un grand nombre d'arbres dans le jardin de M.
il ja œ̃ grɑ̃ nɔ̃:brə darbrə dɑ̃ lə ʒardɛ̃ də məsjø

Duclos. Dans la grande partie du jardin derrière la
dyklo. dɑ̃ la grɑ̃:d parti dy ʒardɛ̃ dɛrjɛ:r la

beaucoup de = un grand nombre de

maison, il y a beaucoup d'arbres, mais devant la maison,
mɛzɔ̃, il ja boku darbr, mɛ dəvɑ̃ la mɛzɔ̃,

peu de = un petit nombre de

il n'y a que peu d'arbres.
il nja kə pø darbr.

«Jean, la maison de ton père, est-elle dans un jardin?»
«ʒɑ̃, la mɛzɔ̃ də tɔ̃ pɛ:r, ɛ -t ɛl dɑ̃ -z œ̃ ʒardɛ̃?»

des ɔ: un nombre de

«Oui, elle est dans un grand jardin.» «Y a-t-il des arbres
«wi, ɛl ɛ dɑ̃ -z œ̃ grɑ̃ ʒardɛ̃.» «ja -t il de -z arbrə

dans votre jardin?» «Oui, il y a beaucoup d'arbres dans
dɑ̃ vɔtrə ʒardɛ̃?» «wi, il ja boku darbrə dɑ̃

notre jardin. Il y a aussi des fleurs et des buissons dans
nɔtrə ʒardɛ̃. il ja osi de flœ:r e de byisɔ̃ dɑ̃

notre jardin.» «Les arbres de votre jardin, sont-ils
nɔtrə ʒardɛ̃.» «le -z arbrə də vɔtrə ʒardɛ̃, sɔ̃ -t il

grands?» «Oui, les arbres de notre jardin sont grands.»
grɑ̃?» «wi, le-z arbrə də nɔtrə ʒardɛ̃ sɔ̃ grɑ̃.»

«Dans quelle partie du jardin y a-t-il des arbres?»
«dɑ̃ kɛl parti dy ʒardɛ̃ ja -t il de -z arbr?»

«Il y a des arbres devant la maison, et il y a des arbres
«il ja de -z arbrə dəvɑ̃ la mɛzɔ̃, e il ja de -z arbrə

derrière la maison. Mais devant la maison il n'y a que
dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃. mɛ dəvɑ̃ la mɛzɔ̃ il nja kə

deux arbres; les autres arbres sont derrière la maison.
dø -z arbr; le -z o:trə -z arbrə sɔ̃ dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃.

Les deux arbres devant la maison sont grands; ils sont
le dø -z arbrə dəvɑ̃ la mɛzɔ̃ sɔ̃ grɑ̃; il sɔ̃

plus hauts que notre maison. Il y a aussi un buisson
ply o kə nɔtrə mɛzɔ̃. il ja osi œ̃ byisɔ̃

devant la maison; mais il n'est pas haut, il est bas.
dəvɑ̃ la mɛzɔ̃; mɛ il nɛ pa o, il ɛ ba.

Dans notre jardin, il y a peu de buissons hauts.» «Les
dɑ̃ nɔtrə ʒardɛ̃, il ja pø də byisɔ̃ o.» «le

arbres derrière la maison, sont-ils aussi hauts que les
-z arbrə dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃, sɔ̃ -t il osi o kə le

deux arbres devant la maison?» «Non, ils sont plus bas
dø -z arbrə dəvɑ̃ la mɛzɔ̃?» «nɔ̃, il sɔ̃ ply ba

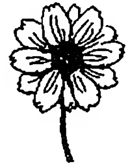
que les deux arbres devant la maison.»
kə le dø -z arbrə dəvɑ̃ la mɛzɔ̃.»

un
des

Jean est **un** garçon.
Jean, Henri et Marcel sont **des** garçons.

grand
grands

Le jardin est **grand.**
Les arbres sont **grands.**



une fleur



un buisson

haut
hauts
haute
hautes

Un arbre est plus haut qu'un buisson.
Les buissons ne sont pas hauts.
La maison n'est pas haute.
Les maisons ne sont pas hautes.

«Votre maison, est-elle haute, Jean?» «Non, elle n'est
«vɔtrə mɛzɔ̃, ɛ -t ɛlə o:t, ʒɑ̃?» «nɔ̃, ɛl nɛ

pas haute; elle est basse. Notre maison n'a que trois
pa o:t; ɛl ɛ ba:s. nɔtrə mɛzɔ̃ na kə trwa

étages. Dans la partie de Paris où nous demeurons,
-z eta:ʒ. dɑ̃ la parti də pari u nu dəmœrɔ̃,

il y a beaucoup de maisons basses qui n'ont que peu
il ja boku də mɛzɔ̃ ba:s ki nɔ̃ kə pø

d'étages.»
deta:ʒ.»

Les arbres et les buissons sont des plantes. L'herbe est
le -z arbr e le bɥisɔ̃ sɔ̃ de plɑ̃:t. lɛrb ɛ

aussi une plante; c'est une plante basse. Les arbres sont
-t osi yn plɑ̃:t; sɛ -t yn plɑ̃:t ba:s. le -z arbrə sɔ̃

des plantes hautes; les buissons sont des plantes basses.
de plɑ̃:tə o:t; le bɥisɔ̃ sɔ̃ de plɑ̃:t ba:s.

Les arbres et les buissons ont des feuilles. Les feuilles
le -z arbr e le bɥisɔ̃ ɔ̃ de fœ:j. le fœ:j

sont vertes; l'herbe est aussi verte: les feuilles et l'herbe
sɔ̃ vɛrt; lɛrb ɛ -t osi vɛrt: le fœ:j e lɛrb

ont la même couleur. Les fleurs ne sont pas vertes;
ɔ̃ la mɛ:m kulœ:r. le flœ:r nə sɔ̃ pa vɛrt;

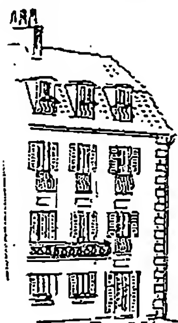
elles ont beaucoup d'autres couleurs.
ɛl -z ɔ̃ boku do:trə kulœ:r.

En hiver, dans les mois de décembre, de janvier et de
ɑ̃ -n ivɛ:r, dɑ̃ le mwa də desɑ̃:br, də ʒɑ̃vje e də

février, il n'y a pas de feuilles sur les arbres, et il n'y a pas
fevrije, il nja pa də fœ:j syr le -z arbr, e il nja pa

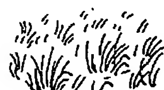


un arbre haut — un arbre bas



une maison de 3 étages

l'herbe (l' = la)



l'herbe

bas
bas
basse
basses

Le buisson est bas.
Les buissons sont bas.
La maison est basse.
Les maisons sont basses.

de fleurs dans les jardins. Mais en mars, qui est le
də flœ:r dɑ̃ le ʒardɛ̃. mɛ ɑ̃ mars, ki ɛ lə

premier mois du printemps, les arbres et les buissons
prəmje mwa dy prɛ̃tɑ̃, le -z arbr e le bɥisɔ̃

ont leurs premières petites feuilles. Au printemps, les
ɔ̃ lœr prəmjɛ:r pətit fœ:j. o prɛ̃tɑ̃, le

jardins ont aussi leurs premières fleurs.
ʒardɛ̃ ɔ̃ -t osi lœr prəmjɛ:r flœ:r.

Juin, juillet et août sont les mois d'été. Septembre,
ʒɥɛ̃, ʒɥijɛ e u sɔ̃ le mwa dete. sɛptɑ̃:br,

octobre et novembre sont les mois d'automne. En été
ɔktɔbr e nɔvɑ̃:brə sɔ̃ le mwa dotɔn. ɑ̃ -n ete

et en automne, il y a des fruits sur les arbres et sur les
e ɑ̃ -n otɔn, il ja de frɥi syr le -z arbr e syr le

buissons. Dans le jardin de M. Duclos, il y a des
bɥisɔ̃. dɑ̃ lə ʒardɛ̃ də məsjø dyklo, il ja de

pommes, des poires et beaucoup d'autres fruits en été
pɔm, de pwa:r e boku do:trə frɥi ɑ̃ -n ete

et en automne. En juin, les fruits ne sont pas mûrs:
e ɑ̃ -n otɔn. ɑ̃ ʒɥɛ̃, le frɥi nə sɔ̃ pa my:r:

ils sont petits et verts. Mais en août et aussi en
il sɔ̃ pəti e vɛ:r. mɛ ɑ̃ -n u e osi ɑ̃

septembre, le premier mois de l'automne, les fruits sont
sɛptɑ̃:br, lə prəmje mwa də lotɔn, le frɥi sɔ̃

mûrs.
my:r.

De juin à septembre, il y a des fruits sur les arbres;
də ʒɥɛ̃ a sɛptɑ̃:br, il ja de frɥi syr le -z arbr;



une feuille

hiver = décembre, janvier et février

printemps = mars, avril et mai

été = juin, juillet et août

automne = septembre, octobre et novembre

en
au (= à + le)

en été
en automne
en hiver
au printemps



une pomme



une poire

de juin à septembre ɔ: en juin, juillet, août et septembre

quand?
quand

Quand mange-t-on les pommes? On mange les pommes **quand** elles sont mûres.

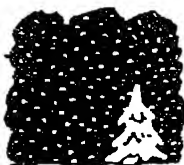


les feuilles tombent

des jours où ɔ: des jours quand



Jean mange une pomme.



la neige tombe

il y a des feuilles sur les arbres de mars à novembre.
il ja de fœ:j syr le -z arbrə də mars a nɔvɑ̃:br.

En automne les feuilles tombent; elles tombent à terre.
ɑ̃ -n otɔn le fœ:j tɔ̃:b; ɛl tɔ̃:b a tɛ:r.

Quand les fruits sont mûrs, ils tombent aussi à terre.
kɑ̃ le frɥi sɔ̃ my:r, il tɔ̃:b osi a tɛ:r.

On mange les pommes et les poires quand elles sont
ɔ̃ mɑ̃:ʒ le pɔm e le pwa:r kɑ̃ -t ɛl sɔ̃

mûres; on ne mange pas les petits fruits verts qui ne
my:r; ɔ̃ nə mɑ̃:ʒ pa le pəti frɥi vɛ:r ki nə

sont pas mûrs.
sɔ̃ pa my:r.

En hiver, il y a des jours où la neige tombe. La neige
ɑ̃ -n ivɛ:r, il ja de ʒu:r u la nɛ:ʒ tɔ̃:b. la nɛ:ʒ

est blanche; les jours où la neige tombe, le jardin de
ɛ blɑ̃:ʃ; le ʒu:r u la nɛ:ʒ tɔ̃:b, lə ʒardɛ̃ də

M. Duclos est blanc; les arbres et les buissons sont
məsjø dyklo ɛ blɑ̃; le -z arbr e le bɥisɔ̃ sɔ̃

blancs, et la terre est blanche aussi. Mais en été, quand
blɑ̃, e la tɛ:r ɛ blɑ̃:ʃ osi. mɛ ɑ̃ -n ete, kɑ̃

il y a des feuilles sur les arbres, le jardin est vert.
-t il ja de fœ:j syr le -z arbr, lə ʒardɛ̃ ɛ vɛ:r.

«Jean, que manges-tu?» «Je mange une pomme.» «Et
«ʒɑ̃, kə mɑ̃:ʒ ty?» «ʒə mɑ̃:ʒ yn pɔm.» «e

que manges-tu, Yvonne?» «Je mange une poire.» «La
kə mɑ̃:ʒ ty, ivɔn?» «ʒə mɑ̃:ʒ yn pwa:r.» «la

poire que tu manges, est-elle mûre?» «Oui, elle est
pwa:r kə ty mɑ̃:ʒ, ɛ -t ɛl my:r?» «wi, ɛl ɛ

mûre; je ne mange que des fruits mûrs.» «Avez-vous
my:r; ʒə nə mɑ̃:ʒ kə de frɥi my:r.» «ave vu

des fruits dans votre jardin, Jean?» «Oui, nous avons
de frɥi dɑ̃ vɔtrə ʒardɛ̃, ʒɑ̃?» «wi, nu -z avɔ̃

beaucoup de fruits dans notre jardin.» «La pomme que tu
boku də frɥi dɑ̃ nɔtrə ʒardɛ̃.» «la pɔm kə ty

manges, est-ce une pomme de votre jardin?» «Oui, c'est
mɑ̃:ʒ, ɛs yn pɔm də vɔtrə ʒardɛ̃?» «wi, sɛ

une pomme de notre jardin. C'est la première pomme
-t yn pɔm də nɔtrə ʒardɛ̃. sɛ la prəmjɛ:r pɔm

mûre de notre jardin.» «Que mange Henri?» «Il mange
my:r də nɔtrə ʒardɛ̃.» «kə mɑ̃:ʒ ɑ̃ri?» «il mɑ̃:ʒ

une poire; la poire qu'il mange est aussi un fruit de notre
yn pwa:r; la pwa:r kil mɑ̃:ʒ ɛ -t osi œ̃ frɥi də nɔtrə

jardin.» «Quand mange-t-on les fruits?» «On mange les
ʒardɛ̃.» «kɑ̃ mɑ̃:ʒ -t ɔ̃ le frɥi?» «ɔ̃ mɑ̃:ʒ le

fruits quand ils sont mûrs.» «Quand les fruits sont-ils
frɥi kɑ̃ -t il sɔ̃ my:r.» «kɑ̃ le frɥi sɔ̃ -t il

mûrs?» «Ils sont mûrs en août et en septembre.»
my:r?» «il sɔ̃ my:r ɑ̃ -n u e ɑ̃ sɛptɑ̃:br.»

«Qu'y a-t-il dans votre jardin, Henri?» «Dans notre
«kja -t il dɑ̃ vɔtrə ʒardɛ̃, ɑ̃ri?» «dɑ̃ nɔtrə

jardin il y a des arbres et des buissons et beaucoup
ʒardɛ̃ il ja de -z arbr e de bɥisɔ̃ e boku

d'autres plantes.» «Qu'y a-t-il sur les arbres et sur les
do:trə plɑ̃:t.» «kja -t il syr le -z arbr e syr le

buissons?» «Sur les arbres et sur les buissons il y a des
bɥisɔ̃?» «syr le -z arbr e syr le bɥisɔ̃ il ja de

blanc
blanche

Le jardin est **blanc.**
La neige est **blanche.**

que?
que

«Que mange-tu, Jean?»
«Je mange une pomme, et la pomme **que je mange** est mûre.»

premier
première

Mars est **le premier** mois du printemps.
Jean mange **la première** pomme mûre du jardin.

qu' = que

feuilles. Nous avons aussi des arbres et des buissons
fœ:j. nu -z avɔ̃ osi de -z arbr e de bɥisɔ̃

qui ont des fruits.» «Quand les arbres ont-ils des fruits?»
ki ɔ̃ de frɥi.» «kɑ̃ le -z arbr ɔ̃ -t il de frɥi?»

«Ils ont des fruits en été et en automne.»
«il -z ɔ̃ de frɥi ɑ̃ -n ete e ɑ̃ -n otɔn.»

«De quelle couleur sont les feuilles?» «Les feuilles sont
«də kɛl kulœ:r sɔ̃ le fœ:j?» «le fœ:j sɔ̃

vertes.» «De quelle couleur est la neige?» «La neige
vɛrt.» «də kɛl kulœ:r ɛ la nɛ:ʒ?» «la nɛ:ʒ

est blanche.» «Quels sont les mois d'hiver?» «Ce sont
ɛ blɑ̃:ʃ.» «kɛl sɔ̃ le mwa divɛ:r?» «sə sɔ̃

décembre, janvier et février.» «Quels sont les mois de
desɑ̃:br, ʒɑ̃vje e fevrije.» «kɛl sɔ̃ le mwa də

printemps?» «Ce sont mars, avril et mai.» «Y a-t-il des
prɛ̃tɑ̃?» «sə sɔ̃ mars, avril e mɛ.» «ja -t il de

fruits sur les arbres au printemps?» «Non, au printemps
frɥi syr le -z arbr o prɛ̃tɑ̃?» «nɔ̃, o prɛ̃tɑ̃

il n'y a pas de fruits sur les arbres. Au printemps, il y a
il nja pa də frɥi syr le -z arbr. o prɛ̃tɑ̃, il ja

des fleurs sur les arbres.» «Les arbres que vous avez
de flœ:r syr le -z arbr.» «le -z arbrə kə vu -z ave

dans votre jardin, sont-ils grands?» «Oui, les arbres
dɑ̃ vɔtrə ʒardɛ̃, sɔ̃ -t il grɑ̃?» «wi, le -z arbrə

que nous avons dans notre jardin sont grands.»
kə nu -z avɔ̃ dɑ̃ nɔtrə jardɛ̃ sɔ̃ grɑ̃.»

EXERCICE A.

Derrière la maison de M. Duclos, il y a — d'arbres, mais devant la maison, il n'y a que — d'arbres. En hiver, il y a des jours — la neige tombe. Décembre, janvier et février sont les mois d'—. Mars, avril et mai sont les mois de —. Juin, juillet et août sont les mois d'—. Septembre, octobre et novembre sont les mois d'—. — printemps, il y a des fleurs sur les arbres. — mars à novembre, il y a des feuilles — les arbres. En novembre, les feuilles —; elles tombent — terre.

Quand — -t-on les pommes? On mange les pommes — elles sont mûres. De quelle — est l'herbe? L'herbe — verte. «— manges-tu, Yvonne?» «Je — une poire.» «La poire — tu manges, est-ce une poire de votre jardin?» «Oui, c'est une poire de — jardin.»

EXERCICE B.

Combien la maison de M. Duclos a-t-elle d'étages? ... Y a-t-il beaucoup d'arbres devant la maison? ... Qu'y a-t-il dans le jardin de M. Duclos? ... Que mange Jean? ... Quand y a-t-il des feuilles sur les arbres? ... De quelle couleur est la neige? ...

EXERCICE C.

un une des **le la les**

Paris est — ville. La maison de M. Duclos est dans — jardin. Dans le jardin, il y a — arbres et — buissons.

MOTS:
un arbre
un buisson
une couleur
un étage
une feuille
une fleur
un fruit
l'herbe (l'=la)
un jardin
la neige
une partie
une plante
une poire
une pomme
un printemps
un été
un automne
un hiver
la terre
bas
basse

blanc
blanche
haut
mûr
première
vert
il tombe
ils tombent
je mange
tu manges
il mange
au
beaucoup de
de quelle couleur?
peu de
des arbres
devant
derrière
où
quand
qu'?
que?
sur
à terre
au printemps
qu'y a-t-il?
en automne
en hiver
en mars
en été

— arbres devant la maison sont grands. En hiver, il y a — jours où — neige tombe. — jours où la neige tombe, — jardin de M. Duclos est blanc. Les arbres, les buissons et l'herbe sont — plantes.

bas basse   blanc blanche   premier première

En hiver, quand la neige tombe, le jardin de M. Duclos est —. Il y a un buisson — devant la maison de M. Duclos. Jean mange la — pomme mûre. L'herbe est verte et la neige est —. Septembre est le — mois de l'automne. La maison de M. Duclos n'est pas haute, elle est —.

petit petits   petite petites
haut hauts   haute hautes
bas bas   basse basses

En mars, les arbres ont leurs premières — feuilles. Un arbre est une plante —. Une maison qui n'a que deux étages est une maison —. Les deux arbres devant la maison sont plus — que les autres arbres du jardin. Henri n'est pas un grand garçon; c'est un — garçon. Le buisson devant la maison de M. Duclos n'est pas —, il est —. Quand les fruits sont — et verts, ils ne sont pas mûrs. Les buissons ne sont pas hauts; ils sont —. Yvonne est une — fille. Les arbres sont des plantes —. Dans la partie de Paris où Jean demeure, il y a beaucoup de maisons —.

RÉSUMÉ

le frère	**mon** frère **ton** frère **son** frère	la sœur	**ma** sœur **ta** sœur **sa** sœur

Jean: « *Mon* père parle anglais et allemand. » M. Lebrun: « Jean, *ton* grand-père, demeure-t-il à Paris? » Henri n'est pas aussi grand que *son* frère Jean.

le père
grand-père
frère

Nicole: « *Mon* pays, c'est la France. » Marcel: « Est-ce une pomme de *ton* jardin, Jean? » Marcel est le cousin de Jean, *son* nom de famille est Leroux.

le pays
jardin
nom

Yvonne: « *Ma* sœur Nicole a quinze ans. » Louise: « *Ta* mère, est-elle à Paris, Nicole? » Monique n'a pas le même nom de famille que *sa* cousine Nicole.

la sœur
mère
cousine

Henri: « *Ma* pomme est mûre. » M. Duclos: « Où est *ta* petite fleur, Yvonne? » M. Duclos demeure dans *sa* maison.

la pomme
fleur
maison

le frère	**notre** frère **votre** frère **leur** frère	la sœur	**notre** sœur **votre** sœur **leur** sœur

Jean et Nicole: « *Notre* frère Henri a huit ans. » M. Lebrun: « Quel âge a *votre* père, Jean et Henri? » Les enfants ont le même nom de famille que *leur* grand-père Duclos.

le père
grand-père
frère

Jean et Nicole: « La France est *notre* pays. » Monique: « Avez-vous des poires dans *votre* jardin, Nicole et Yvonne? » Marcel et Monique sont le cousin et la cousine de Jean; *leur* nom de famille est Leroux.

le pays
jardin
nom

la sœur
mère
cousine

Yvonne et Henri: « *Notre* sœur, Nicole, a quinze ans. » M. Lebrun: « Où est *votre* mère, Jean et Henri? » Nicole et Yvonne ne demeurent pas dans la même maison que *leur* cousine Monique.

la pomme
fleur
maison

Yvonne et Henri: « C'est *notre* première pomme. » M. Lebrun: « Est-ce *votre* fleur, Yvonne et Nicole? Elle est grande! » M. et Mme Duclos demeurent dans *leur* maison.

	mes frères	mes sœurs
	tes frères	tes sœurs
les frères	ses frères	ses sœurs
les sœurs		
	nos frères	nos sœurs
	vos frères	vos sœurs
	leurs frères	leurs sœurs

les fils
grands-pères
frères

M. Duclos: « Jean et Henri sont *mes* fils. » M. Lebrun: « Où demeurent *tes* grands-pères, Nicole? » Nicole n'a pas le même âge que *ses* frères.

les pays
arbres
fruits

Mme Lebrun: « La France et l'Angleterre sont *mes* deux pays. » M. François Duclos: « *Tes* arbres sont hauts, Pierre. » M. Duclos mange *ses* premiers fruits mûrs.

les sœurs
cousines
grand-mères

Jean: « Yvonne et Nicole sont *mes* sœurs. » M. Duclos: « Où sont *tes* cousines, Marcel? » Nicole ne demeure pas dans la même maison que *ses* grand-mères.

les pommes
fleurs
poires

Nicole: « Où sont *mes* fleurs? » Mme Duclos: « *Tes* fleurs sont dans la maison, Nicole. » M. Duclos mange *ses* premières poires mûres.

les fils
grands-pères
frères

Mme Duclos: « Où sont *nos* fils, Pierre? » M. Lebrun: « Quel âge ont *vos* deux grands-pères, Nicole et Henri? »

Nicole et Yvonne ont le même nom de famille que *leurs* frères.

M. et Mme Lebrun: « *Nos* deux pays sont la France et l'Angleterre. » M. Lebrun: « Il y a des fruits sur *vos* arbres, M. Duclos. » M. et Mme Duclos mangent *leurs* fruits.

les pays
arbres
fruits

Jean et Henri: « *Nos* sœurs sont dans le jardin. » Mme Duclos: « Où sont *vos* cousines, Marcel et Monique? » Les enfants ont deux grand-mères; *leurs* grand-mères n'ont pas le même nom de famille.

les sœurs
cousines
grand-mères

Jean et Nicole: « *Nos* pommes sont mûres. » Mme Lebrun: « *Vos* fleurs, sont-elles hautes, Nicole et Yvonne? » Jean et Henri mangent *leurs* poires.

les pommes
fleurs
poires

EXERCICE

mon	**ma**	**notre**	**notre**
ton	**ta**	**votre**	**votre**
son	**sa**	**leur**	**leur**

mes	**nos**
tes	**vos**
ses	**leurs**

Jean: « Le nom de famille de — cousine Monique est Leroux. » Mme Duclos: « — deux filles sont à la campagne. » Jean: « — père a une sœur. » Yvonne: « — parents ne sont pas vieux. » Jean: « — chien est dans le jardin. »

mon
ma
mes

« Yvonne, qui demeure dans la maison de — père? » « Nicole, où demeure le frère de — mère? » « — cousin Marcel, est-il Français, Jean? » Mme Lebrun: « —

ton
ta
tes

grands-parents, demeurent-ils à Paris, Nicole? » « Marcel, quel est le nom de famille de — cousines? »

son
sa
ses

M. Charles Leroux et — famille demeurent à la campagne. Yvonne: « Mon père ne demeure pas dans la même ville que — parents. » Monique n'a pas le même nom de famille que — cousin Henri.

M. Duclos demeure dans — maison. Mme Duclos mange les fruits de — jardin. Elle mange — premières poires mûres.

notre
notre
nos

Marcel et Monique: « — maison est en dehors de Paris. » Mme Duclos: « Où est — fils Henri, Pierre? » Marcel et Monique: « — cousins sont les fils de M. Duclos. » Jean: « Où sont — sœurs, Henri? »

votre
votre
vos

Mme Lebrun: « Où est — mère, Jean et Henri? » « Et où sont — cousins, Marcel et Monique? » Mme Duclos: « — sœurs, sont-elles dans le jardin, Jean et Henri? » M. Lebrun: « Mangez-vous des fruits de — jardin, Jean et Henri? »

leur
leur
leurs

M. et Mme Duclos parlent la même langue que — parents. Les parents de Mme Lebrun ne demeurent pas dans la même ville que — fille Nelly. Henri et Yvonne mangent des poires de — jardin. Marcel et Monique sont les enfants de M. Leroux; — père est le frère de Mme Duclos.

L'HEURE

Un jour a douze heures; une nuit a aussi douze heures.
œ̃ ʒu:r a du:z œ:r; yn nɥi a osi du:z œ:r.

Un jour et une nuit ont vingt-quatre (24) heures. Une
œ̃ ʒu:r e yn nɥi ɔ̃ vɛ̃tkatr œ:r. yn

heure a soixante (60) minutes. Une demi-heure a trente
œ:r a swasɑ̃:t minyt. yn dəmiœ:r a trɑ̃:t

minutes. Un quart d'heure a quinze minutes. Une
minyt. œ̃ ka:r dœ:r a kɛ̃:z minyt. yn

minute a soixante secondes.
minyt a swasɑ̃:t səgɔ̃:d.

Combien d'heures une nuit a-t-elle? Une nuit a douze
kɔ̃bjɛ̃ dœ:r yn nɥi a -t ɛl? yn nɥi a du:z

heures. Combien de secondes une minute a-t-elle? Une
œ:r. kɔ̃bjɛ̃ də səgɔ̃:d yn minyt a -t ɛl? yn

minute a soixante secondes. Combien de minutes un
minyt a swasɑ̃:t səgɔ̃:d. kɔ̃bjɛ̃ də minyt œ̃

quart d'heure a-t-il? Un quart d'heure a quinze minutes.
ka:r dœ:r a -t il? œ̃ ka:r dœ:r a kɛ̃:z minyt.

«Quelle heure est-il, Nicole?» «Il est deux heures.»
«kɛl œ:r ɛ -t il, nikɔl?» «il ɛ dø -z œ:r.»

«Quelle heure est-il, Jean?» «Il est deux heures cinq.»
«kɛl œ:r ɛ -t il, ʒɑ̃?» «il ɛ dø -z œ:r sɛ̃:k.»

«Quelle heure est-il, Henri?» «Il est deux heures et
«kɛl œ:r ɛ -t il, ɑ̃ri?» «il ɛ dø -z œ:r e



la nuit

quart
un quart
Il est deux heures **et quart.**
Il est trois heures **moins un quart.**







quart.» «Quelle heure est-il, Jean?» «Il est deux
ka:r.» «kɛl œ:r ɛ -t il, ʒɑ̃?» «il ɛ dø

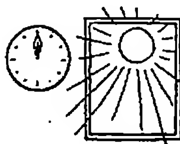
demi-
demie
Une **demi**-heure a trente minutes.
Il est deux heures et **demie.**

heures et demie.» «Quelle heure est-il, Yvonne?» «Il
-z œ:r e dəmi.» «kɛl œ:r ɛ -t il, ivɔn?» «il







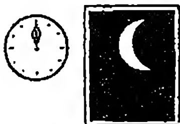

midi

est trois heures moins un quart.» «Quelle heure est-il,
ɛ trwa -z œ:r mwɛ̃ -z œ̃ ka:r.» «kɛl œ:r ɛ -t il,

Nicole?» «Il est trois heures moins cinq.»
nikɔl?» «il ɛ trwa -z œ:r mwɛ̃ sɛ̃:k.»

il est midi = il est douze heures

La première partie du jour est le matin; c'est le matin
la prəmjɛ:r parti dy ʒu:r ɛ lə matɛ̃; sɛ lə matɛ̃


minuit

de six heures à midi. De midi à dix-huit heures, c'est
də si -z œ:r a midi. də midi a dizɥi -t œ:r, sɛ

l'après-midi; c'est l'après-midi entre midi et dix-huit
laprɛmidi; sɛ laprɛmidi ɑ̃:trə midi e dizɥi

il est minuit = il est vingt-quatre heures

heures. Entre dix-huit heures et minuit, c'est le soir.
t-œ:r. ɑ̃:trə dizɥi -t œ:r e minɥi, sɛ lə swa:r.

L'après-midi est après le matin; le soir est après
laprɛmidi ɛ -t aprɛ lə matɛ̃; lə swa:r ɛ -t aprɛ

l'après-midi.
laprɛmidi.

La nuit, les enfants de la famille Duclos sont au lit.
la nɥi, le -z ɑ̃fɑ̃ də la fami:j dyklo sɔ̃ -t o li.

Jean et Nicole sont au lit de neuf heures du soir à six
ʒɑ̃ e nikɔl sɔ̃ -t o li də nœ -v œ:r dy swa:r a si

heures et demie du matin; Yvonne et Henri sont au lit
-z œ:r e dəmi dy matɛ̃; ivɔn e ɑ̃ri sɔ̃ -t o li

de huit heures du soir à sept heures moins un quart.
də ɥi -t œ:r dy swa:r a sɛ -t œ:r mwɛ̃ -z œ̃ ka:r.

Yvonne et Henri vont au lit à huit heures, et Nicole et
ivɔn e ɑ̃ri vɔ̃ -t o li a ɥi -t œ:r, e nikɔl e

Jean vont au lit à neuf heures. Nicole et Jean vont au
ʒɑ̃ vɔ̃ -t o li a nœ -v œ:r. nikɔl e ʒɑ̃ vɔ̃ -t o

lit une heure plus tard qu'Yvonne et Henri. Les parents
li yn œ:r ply ta:r kivɔn e ɑ̃ri. le parɑ̃

vont au lit à onze heures ou à minuit; il est tard quand
vɔ̃ -t o li a ɔ̃:z œ:r u a minɥi; il ɛ ta:r kɑ̃

ils vont au lit. Les parents vont au lit plus tard que
-t il vɔ̃ -t o li. le parɑ̃ vɔ̃ -t o li ply ta:r kə

leurs enfants.
lœr -z ɑ̃fɑ̃.

Le matin et l'après-midi, Jean, Nicole et Henri sont à
lə matɛ̃ e laprɛmidi, ʒɑ̃, nikɔl e ɑ̃ri sɔ̃ -t a

l'école. L'école commence à huit heures du matin. Le
lekɔl. lekɔl kɔmɑ̃:s a ɥi -t œ:r dy matɛ̃. lə

la nuit

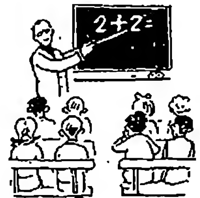
Quand les enfants sont-ils au lit? Ils sont au lit **la nuit.**

neuf heures du soir = vingt et une (21) heures



un lit

il est tard = c'est tard



à l'école

matin, les enfants sont à l'école de huit heures à midi,
matɛ̃, le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t a lekɔl də ɥi -t œ:r a midi,

et l'après-midi, ils sont à l'école de deux heures à quatre
e laprɛmidi, il sɔ̃ -t a lekɔl də dø -z œ:r a katr

heures. Ils sont à l'école six heures par jour. Entre
œ:r. il sɔ̃ -t a lekɔl si -z œ:r par ʒu:r. ɑ̃:trə

midi et deux heures, ils sont à la maison.
midi e dø -z œ:r, il sɔ̃ -t a la mɛzɔ̃.

En France, les enfants commencent l'école quand ils ont
ɑ̃ frɑ̃:s, le -z ɑ̃fɑ̃ kɔmɑ̃:s lekɔl kɑ̃ -t il -z ɔ̃

six ans. Yvonne n'a que cinq ans; elle ne va pas à l'école.
si -z ɑ̃. ivɔn na kə sɛ̃ -k ɑ̃; ɛl nə va pa a lekɔl.

Mais Jean, Nicole et Henri vont à l'école. Ils vont à
mɛ ʒɑ̃, nikɔl e ɑ̃ri vɔ̃ -t a lekɔl. il vɔ̃ -t a

l'école cinq jours par semaine; les cinq jours de la
lekɔl sɛ̃ ʒu:r par səmɛn; le sɛ̃ ʒu:r də la

semaine où ils vont à l'école sont: lundi, mardi,
səmɛn u il vɔ̃ -t a lekɔl sɔ̃: lœ̃di, mardi,

mercredi, vendredi et samedi. Le jeudi et le dimanche,
mɛrkrədi, vɑ̃drədi e samdi. lə ʒødi e lə dimɑ̃:ʃ,

ils ne vont pas à l'école. Les jours où les enfants ne
il nə vɔ̃ pa a lekɔl. le ʒu:r u le -z ɑ̃fɑ̃ nə

vont pas à l'école, ils sont à la maison.
vɔ̃ pa a lekɔl, il sɔ̃ -t a la mɛzɔ̃.

«Nicole, combien de jours par semaine vas-tu à l'école?»
«nikɔl, kɔ̃bjɛ̃ də ʒu:r par səmɛn va ty a lekɔl?»

«Je vais à l'école cinq jours par semaine.» «Quels jours
«ʒə vɛ -za lekɔl sɛ̃ ʒu:r par səmɛn.» «kɛl ʒu:r

ne vas-tu pas à l'école?» «Je ne vais pas à l'école le
nə va ty pa a lekɔl?» «ʒə nə vɛ pa a lekɔl lə

jeudi et le dimanche.» «Ta sœur Yvonne, va-t-elle aussi
ʒødi e lə dimɑ̃:ʃ.» «ta sœ:r ivɔn, va -t ɛl osi

à l'école?» «Non, Yvonne ne va pas à l'école.» «Pourquoi
a lekɔl?» «nɔ̃, ivɔn nə va pa a lekɔl.» «purkwa

Yvonne ne va-t-elle pas à l'école?» «Elle ne va pas à
ivɔn nə va -t ɛl pa a lekɔl.» «ɛl nə va pa a

l'école parce qu'elle n'a que cinq ans.»
lekɔl pars kɛl na kə sɛ̃ -k ɑ̃.»

«Jean et Henri, allez-vous à l'école?» «Oui, nous allons
«ʒɑ̃ e ɑ̃ri, ale vu a lekɔl?» «wi, nu -z alɔ̃

à l'école.» «Allez-vous à l'école chaque jour de la
-za lekɔl.» «ale vu a lekɔl ʃak ʒu:r də la

semaine?» «Non, nous n'allons pas à l'école chaque jour
səmɛn?» «nɔ̃, nu nalɔ̃ pa a lekɔl ʃak ʒu:r

de la semaine: il y a deux jours par semaine où nous
də la səmɛn: il ja dø ʒu:r par səmɛn u nu

n'allons pas à l'école.» «Quels jours allez-vous à l'école?»
nalɔ̃ pa a lekɔl.» «kɛl ʒu:r ale vu a lekɔl?»

«Nous allons à l'école lundi, mardi, mercredi, vendredi
«nu -z alɔ̃ -za lekɔl lœ̃di, mardi, mɛrkrədi, vɑ̃drədi

et samedi.» «A quelle heure allez-vous à l'école, le
e samdi.» «a kɛl œ:r ale vu a lekɔl, lə

matin?» «Le matin, nous allons à l'école à sept heures
matɛ̃?» «lə matɛ̃, nu -z alɔ̃ -za lekɔl a sɛ -t œ:r

et demie. A sept heures et demie nous quittons la
e dəmi. a sɛ -t œ:r e dəmi nu kitɔ̃ la

pourquoi?
parce que

Pourquoi Yvonne ne va-t-elle pas à l'école?
Parce qu'elle n'a que cinq ans.

(je) vais
(tu) vas
(il, elle) va
(nous) allons
(vous) allez
(ils, elles) vont

Jean: «**Je vais** à l'école. **Vas-tu** aussi à l'école, Yvonne?» **Yvonne** ne va pas à l'école.
Jean et Henri: «Aujourd'hui, **nous n'allons** pas à l'école. **Allez-vous** à l'école, Marcel et Monique?»
Le jeudi, **les enfants** ne **vont** pas à l'école, en France.

à quelle heure? = quand?



Les enfants arrivent à l'école.

maison, et à huit heures moins cinq nous arrivons à
mɛzɔ̃, e a ɥi -t œ:r mwɛ̃ sɛ̃:k nu -z arivɔ̃ a

l'école; nous commençons l'école à huit heures.» «A
lekɔl; nu kɔmɑ̃sɔ̃ lekɔl a ɥi -t œ:r.» «a

quelle heure Paul et Louise Lebrun quittent-ils la
kɛl œ:r pɔl e lwi:z ləbrœ̃ kit -t il la

maison?» «Ils quittent aussi la maison à sept heures et
mɛzɔ̃?» «il kit osi la mɛzɔ̃ a sɛ -t œ:r e

demie et ils arrivent à l'école à huit heures moins cinq.»
dəmi e il -z ari:v a lekɔl a ɥi -t œ:r mwɛ̃ sɛ̃:k.»

«Combien d'heures êtes-vous à l'école chaque jour?»
«kɔ̃bjɛ̃ dœ:r ɛt vu a lekɔl ʃak ʒu:r?»

«Nous sommes à l'école six heures par jour.» «L'école,
«nu sɔm -z a lekɔl si -z œ:r par ʒu:r.» «lekɔl,

commence-t-elle à la même heure chaque matin?» «Oui,
kɔmɑ̃:s -t ɛl a la mɛ:m œ:r ʃak matɛ̃?» «wi,

elle commence à la même heure chaque matin.» «A
ɛl kɔmɑ̃:s a la mɛ:m œ:r ʃak matɛ̃.» «a

quelle heure commence l'école, le matin?» «Le matin,
kɛl œ:r kɔmɑ̃:s lekɔl, lə matɛ̃?» «lə matɛ̃,

l'école commence à huit heures.» «A quelle heure
lekɔl kɔmɑ̃:s a ɥi -t œ:r.» «a kɛl œ:r

commencez-vous l'école, l'après-midi?» «L'après-midi,
kɔmɑ̃se vu lekɔl, laprɛmidi?» «laprɛmidi,

nous commençons l'école à deux heures.» «Où êtes-vous
nu kɔmɑ̃sɔ̃ lekɔl a dø -z œ:r.» «u ɛt vu

entre midi et deux heures?» «Entre midi et deux heures,
ɑ̃:trə midi e dø -z œ:r?» «ɑ̃:trə midi e dø -z œ:r,

nous sommes à la maison.» «A quelle heure quittez-vous
nu sɔm -z a la mɛzɔ̃.» «a kɛl œ:r kite vu

l'école, l'après-midi?» «L'après-midi, nous quittons
lekɔl, lapremidi?» «lapremidi, nu kitɔ̃

l'école à quatre heures.» «Et quand arrivez-vous à la
lekɔl a katr œ:r.» «e kɑ̃ arive vu a la

maison?» «Nous arrivons à la maison une demi-heure
mɛzɔ̃?» «nu -z arivɔ̃ a la mɛzɔ̃ yn dəmiœ:r

plus tard.»
ply ta:r.»

«Jean, quelle heure est-il?» «Il est trois heures moins
«ʒɑ̃, kɛl œ:r ɛ -t il?» «il ɛ trwa -z œ:r mwɛ̃

un quart.» «Pourquoi n'es-tu pas à l'école?» «Je ne suis
-z œ̃ ka:r.» «purkwa nɛ ty pa a lekɔl?» «ʒə nə sɥi

pas à l'école parce que c'est aujourd'hui jeudi, et le
pa a lekɔl pars kə sɛ -t oʒurdɥi ʒødi, e lə

jeudi je ne vais pas à l'école. Aujourd'hui, je suis à la
ʒødi ʒə nə vɛ pa a lekɔl. oʒurdɥi, ʒə sɥi-z a la

maison.» «Ta sœur Nicole, est-elle aussi à la maison
mɛzɔ̃.» «ta sœ:r nikɔl, ɛ -t ɛl osi a la mɛzɔ̃

aujourd'hui?» «Non, elle n'est pas à la maison
oʒurdɥi?» «nɔ̃, ɛl nɛ pa a la mɛzɔ̃

aujourd'hui. Louise Lebrun et Nicole sont à la campagne
oʒurdɥi. lwi:z ləbrœ̃ e nikɔl sɔ̃ -t a la kɑ̃paɲ

aujourd'hui.»
oʒurdɥi.»

«A quelle heure vas-tu au lit, Jean?» «Je vais au
«a kɛl œ:r va ty o li, ʒɑ̃?» «ʒə vɛ -zo


Les enfants quittent l'école.

MOTS:

une école
une demie
une heure
une demi-heure
un quart d'heure
une minute
une seconde
un lit
un matin
un après-midi
un soir
une nuit
chaque
je vais
tu vas
il va

nous allons
vous allez
ils vont
vas-tu?
va-t-elle?
allez-vous?
vont-ils?
nous arrivons
vous arrivez
ils arrivent
arrivez-vous?
il commence
nous commençons
vous commencez
ils commencent
commence-t-elle?
commencez-vous?
nous quittons
vous quittez
ils quittent
quittez-vous?
quittent-ils?
après
aujourd'hui
entre
midi
minuit
moins
par
pourquoi?
parce que
tard
vingt-quatre

lit à neuf heures du soir.» «Et à quelle heure Yvonne
li a nœ -v œ:r dy swa:r.» «e a kɛl œ:r ivɔn

et Henri vont-ils au lit?» «Ils vont au lit à huit heures.»
e ãri vɔ̃ -t il o li?» «il vɔ̃ -t o li a ɥi -t œ:r.»

«Pourquoi vas-tu au lit plus tard qu'Yvonne et Henri?»
«purkwa va ty o li ply ta:r kivɔn e ãri?»

«Parce que je suis plus âgé qu'Yvonne et Henri.»
«pars kə ʒə sɥi ply -z aʒe kivɔn e ãri.»

EXERCICE A.

Une — a soixante minutes. Un jour et une — ont vingt-quatre heures. Un — d'heure a quinze minutes. De six heures à midi, c'est le —. Après le matin, c'est l'—. Après dix-huit heures, c'est le —. Les enfants ne sont pas à l'école — midi et deux heures. Ils sont à l'école six heures — jour.

Les enfants ne vont pas à l'école — jour de la semaine; — dimanche et le jeudi, ils sont — la maison. Jean va au lit une heure plus — qu'Yvonne et Henri. «Yvonne, — ne vas-tu pas à l'école?» «Je ne vais pas à l'école — que je n'ai que cinq ans.» «A — heure vas-tu au lit, Yvonne?» «Je vais au lit — huit heures du soir.»

EXERCICE B.

Combien de jours par semaine les enfants vont-ils à l'école? ... A quelle heure l'école commence-t-elle, le matin? ... A quelle heure les enfants quittent-ils la maison, le matin? ... A quelle heure les enfants arrivent-ils à l'école? ... Pourquoi Jean n'est-il pas à l'école aujourd'hui? ... Pourquoi Louise Lebrun et Nicole ne sont-elles pas à la maison aujourd'hui? ...

EXERCICE C.

(je) **vais**	(nous) **allons**
(tu) **vas**	(vous) **allez**
(il, elle) **va**	(ils, elles) **vont**

«Nicole et Jean, combien de jours par semaine —-vous à l'école?» «Nous — à l'école cinq jours par semaine.» Henri — au lit à huit heures; ses parents — au lit trois ou quatre heures plus tard. «Yvonne, —-tu à l'école?» «Non, je ne — pas à l'école.»

soixante
à la maison
à l'école
à quelle heure?
à huit heures
au lit
quelle heure est-il?
deux heures et quart
deux heures et demie

RÉSUMÉ

je parl-**e**	**nous** parl-**ons**
tu parl-**es**	**vous** parl-**ez**
il parl-**e**	**ils** parl-**ent**

Les mots « demeure », « parles », « quittons », « arrivent » sont des *verbes* [*vɛrb*]. Les mots « vais », « mange », « sont », « êtes » sont aussi des verbes.

Les mots « (je) demeure », « (tu) demeures », « (il) demeure », « (nous) demeurons », « (vous) demeurez », « (ils) demeurent » sont des formes [*fɔrm*] d'un verbe.

je demeure
tu demeures
il demeure
nous demeur**ons**
vous demeur**ez**
ils demeur**ent**

Les formes « (je) parle », « (tu) parles », « (il) parle », « (nous) parlons », « (vous) parlez », « (ils) parlent » sont des formes d'un autre verbe.

« (Nous) quittons », « (vous) quittez », « (ils) quittent » sont trois formes d'un troisième verbe. Quelles sont les autres formes du même verbe? Ce sont: « (je) quitte », « (tu) quittes », « (il) quitte ».

je quitte
tu quittes
il quitte
nous quitt**ons**
vous quitt**ez**
ils quitt**ent**

j'arrive
tu arrives
il arrive
nous arrivons
vous arrivez
ils arrivent

« (Nous) arrivons », « (vous) arrivez », « (ils) arrivent » sont trois formes d'un quatrième verbe. Quelles sont les trois autres formes du même verbe? Ce sont: « (j') arrive », « (tu) arrives », « (il) arrive ».

je commence
tu commences
il commence
nous commençons
vous commencez
ils commencent

« (Il) commence », « (nous) commençons », « (vous) commencez », « (ils) commencent » sont quatre formes d'un cinquième verbe. Quelles sont les deux autres formes du même verbe? Ce sont: « (je) commence » et « (tu) commences ».

EXERCICE

M. Lebrun: « Nicole et Yvonne, demeur—-vous en France? » Nicole et Yvonne: « Oui, nous demeur— en France, parce que nos parents demeur— en France. » M. Lebrun: « Jean, à quelle heure quitt—-tu la maison, le matin? » Jean: « Je quitt— la maison à sept heures et demie. » « Et à quelle heure arriv—-tu à l'école? » « J'arriv— à l'école à huit heures moins cinq. » La petite Yvonne ne quitt— pas la maison le matin, elle ne va pas à l'école. M. Duclos: « Paul et Louise, commenc—-vous l'école à la même heure chaque matin? » Paul et Louise: « Oui, nous commenç— l'école à huit heures. » Marcel: « Jean, demeur—-tu dans la maison de ton père? » Jean: « Oui, je demeur— dans sa maison. » Le matin, Nicole, Jean et Henri quitt— la maison à sept heures et demie.

L'ANNIVERSAIRE

Il est six heures du matin. Les quatre enfants sont
il ɛ si-z œ:r dy matɛ̃. le katr ɑ̃fɑ̃ sɔ̃

dans leurs lits et dorment. Les quatre enfants?
dɑ̃ lœr li e dɔrm. le katr ɑ̃fɑ̃?

Non, il y a une petite fille qui ne dort pas. Qui
nɔ̃, il ja yn pətit fi:j ki n(ə) dɔ:r pa. ki

est cette petite fille? C'est Yvonne: Nicole dort,
ɛ sɛt pətit fi:j? sɛ-t ivɔn: nikɔl dɔ:r,

mais la petite Yvonne ne dort pas. Il n'est que six
mɛ la p(ə)tit ivɔn nə dɔ:r pa. il nɛ k(ə) si

heures, mais, dans son petit lit, Yvonne ne dort plus.
-z œ:r, mɛ, dɑ̃ sɔ̃ p(ə)ti li, ivɔn nə dɔ:r ply.

Pourquoi ne dort-elle plus? Les autres matins, à
purkwa n(ə) dɔ:r-t ɛl ply? le-z o:trə matɛ̃, a

six heures, Yvonne dort encore. Les autres matins,
si-z œ:r, ivɔn dɔ:r ɑ̃kɔ:r. le-z o:trə matɛ̃,

oui, mais ce matin, le matin du dix-neuf juillet, n'est
wi, mɛ sə matɛ̃, lə matɛ̃ dy diznœf ʒɥijɛ, nɛ

pas un matin comme les autres. C'est aujourd'hui
pa œ̃ matɛ̃ kɔm le-z o:tr. sɛ-t oʒurdɥi

l'anniversaire d'Yvonne, et ce matin est le premier
lanivɛrsɛ:r divɔn, e sə matɛ̃ ɛ l(ə) prəmje

de sa septième année. Aujourd'hui, le dix-neuf
d(ə) sa sɛtjɛm ane. oʒurdɥi, lə diznœf

il dort
ils dorment

ne . . . plus

A six heures moins cinq, Yvonne dort, mais à six heures, elle ne dort plus.

encore

Yvonne, dort-elle **encore?**
Non, elle ne dort **plus.**

ce petit garçon
cette petite fille

a
avait

Aujourd'hui, Yvonne a six ans. **Hier,** elle avait cinq ans.

juillet, Yvonne a six ans. Hier, le dix-huit juillet,
ʒɥijɛ, ivɔn a si-z ɑ̃. ijɛ:r, lə dizɥit ʒɥijɛ,

Yvonne avait encore cinq ans. Hier, Yvonne était
ivɔn avɛ-t ɑ̃kɔ:r sɛ̃-k ɑ̃. ijɛ:r, ivɔn etɛ

encore une petite fille; aujourd'hui elle est une
-t ɑ̃kɔ:r yn pətit fi:j; oʒurdɥi ɛl ɛ-t yn

est
était

Aujourd'hui, c'est le dix-neuf juillet. **Hier,** c'était le dix-huit juillet.

cette année = l'année où nous sommes

grande fille. Ce n'est pas beaucoup, six ans, mais
grɑ̃:d fi:j. sə nɛ pa boku, si-z ɑ̃, mɛ

cette année, en octobre, Yvonne ira à l'école comme
sɛt ane, ɑ̃-n ɔktɔbr, ivɔn ira a lekɔl kɔm

Nicole et les deux garçons.
nikɔl e le dø garsɔ̃.

va
ira

Yvonne ne va pas encore à l'école. **En octobre** elle ira à l'école.

Yvonne ne va pas encore à l'école, parce qu'on est
ivɔn nə va pa-z ɑ̃kɔ:r a lekɔl, pars kɔ̃-n ɛ

encore en été, mais le premier (1er) octobre, elle ira
-t ɑ̃kɔ:r ɑ̃-n ete, mɛ l(ə) prəmje ɔktɔbr, ɛl ira

à l'école comme les grands enfants. Est-ce que les
a lekɔl kɔm le grɑ̃-z ɑ̃fɑ̃. ɛs kə le

est-ce que les enfants vont? = les enfants, vont-ils?

autres enfants vont à l'école aujourd'hui? Non,
-z o:trə-z ɑ̃fɑ̃ vɔ̃-t a lekɔl oʒurdɥi? nɔ̃,

parce qu'en juillet, août et septembre, il n'y a pas
pars kɑ̃ ʒɥijɛ, u e sɛptɑ̃:br, il nja pa

d'école. Ce sont les trois mois de vacances des en-
dekɔl. sə sɔ̃ le trwa mwa d(ə) vakɑ̃:s de-z ɑ̃-

pas = ne ... pas

fants. M. Duclos a aussi des vacances, mais pas trois
fɑ̃. məsjø dyklo a osi de vakɑ̃:s, mɛ pa trwa

mois: il n'a qu'un mois de vacances: le mois d'août.
mwa: il na kœ̃ mwa d(ə)vakɑ̃:s: lə mwa du.

Les lits où dorment les deux sœurs sont dans
le li u dɔrm le dø sœ:r sɔ̃ dɑ̃

une grande chambre: c'est la chambre à coucher de
-zyn grɑ̃:d ʃɑ̃:br: sɛ la ʃɑ̃:br a kuʃe d(ə)

Nicole et d'Yvonne. Les parents ont aussi leur
nikɔl e divɔn. le parɑ̃ ɔ̃-t osi lœr

chambre à coucher, qui est plus grande que la
ʃɑ̃:br a kuʃe, ki ɛ ply grɑ̃:d kə la

chambre des filles.
ʃɑ̃:brə de fi:j.

Est-ce que les garçons dorment dans une ou deux
ɛs kə le garsɔ̃ dɔrm dɑ̃-zyn u dø

chambres? Les deux garçons dorment dans une
ʃɑ̃:br? le dø garsɔ̃ dɔrm dɑ̃-zyn

chambre; elle est plus grande que la chambre des
ʃɑ̃:br; ɛl ɛ ply grɑ̃:d kə la ʃɑ̃:brə de

filles, mais pas aussi grande que la chambre des
fi:j, mɛ pa osi grɑ̃:d kə la ʃɑ̃:brə de

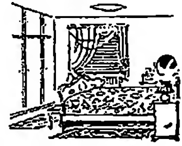
parents. Est-ce que les deux sœurs et les deux
parɑ̃. ɛs kə le dø sœ:r e le dø

frères auront deux chambres seulement, quand ils
frɛ:r ɔrɔ̃ dø ʃɑ̃:brə sœlmɑ̃, kɑ̃-t il

seront plus grands? Non, quand les enfants seront
sərɔ̃ ply grɑ̃? nɔ̃, kɑ̃ le-zɑ̃fɑ̃ s(ə)rɔ̃

plus grands — quand Nicole et Jean auront dix-sept
ply grɑ̃ — kɑ̃ nikɔl e ʒɑ̃ ɔrɔ̃ dissɛt

et quinze ans — les quatre enfants n'auront plus
e kɛ̃:z ɑ̃ — le katr ɑ̃fɑ̃ nɔrɔ̃ ply


une chambre à coucher

ont
auront

Cette année, les enfants **ont** deux chambres; plus tard, ils **auront** quatre chambres.

sont
seront

Cette année, Henri et Yvonne **sont** petits; plus tard, ils **seront** grands.

deux chambres à coucher, mais quatre: chaque
dø ʃã:br a kuʃe, mɛ katr: ʃak

il aura
ils auront

enfant aura sa chambre.
ãfã ɔra sa ʃã:br.

Quand Nicole aura dix-sept ans, est-ce qu'elle ira
kã nikɔl ɔra dissɛt ã, ɛs kɛl ira

encore à l'école? Oui, elle ira encore à l'école quand
ãkɔ:r a lekɔl? wi, ɛl ira ãkɔ:r a lekɔl kã

elle aura dix-sept ans, mais quand elle aura dix-huit
-t ɛl ɔra dissɛt ã, mɛ kã -t ɛl ɔra dizɥi

ans, elle n'ira plus à l'école. Est-ce que Jean ira à
-t ã, ɛl nira ply -z a lekɔl. ɛs kə ʒã ira a

l'école, quand il aura dix-huit ans? Non, il n'ira
lekɔl, kã -t il ɔra dizɥi -t ã? nɔ̃, il nira

plus à l'école quand il aura dix-huit ans.
ply -z a lekɔl kã -t il ɔra dizɥi -t ã.

maman = mère

A six heures et demie, la maman d'Yvonne va dans
a si -z œ:r e d(ə)mi, la mãmã divɔn va dã



une poupée

la chambre des filles et appelle Yvonne: « Yvonne! »
la ʃã:brə de fi:j e apɛl ivɔn: « ivɔn! »

Yvonne, qui ne dort pas: « Oui, maman! » La
ivɔn, ki n(ə) dɔ:r pa: « wi, mãmã! » la

maman: « Bonjour, ma petite! » Yvonne: « Bonjour,
mãmã: « bɔ̃ʒu:r, ma p(ə)tit! » ivɔn: « bɔ̃ʒu:r,

qu'est-ce que tu as? = qu'as-tu?

maman! Qu'est-ce que tu as pour ta petite Yvonne? »
mãmã! kɛs kə ty a pur ta p(ə)tit ivɔn? »

La maman: « J'ai une grande poupée pour ma petite
la mãmã: « ʒe yn grã:d pupe pur ma p(ə)tit

fille! » Et elle donne la poupée à Yvonne. Mme
fi:j! » e ɛl dɔn la pupe a ivɔn. madam

Duclos est une bonne mère pour Yvonne et pour
dyklo ɛ -t yn bɔn mɛ:r pur ivɔn e pur

ses autres enfants!
se -z o:trə -z ɑ̃fɑ̃!

Ce n'est pas la dernière année que maman donne
sə nɛ pa la dɛrnjɛ:r ane kə mɑ̃mɑ̃ dɔn

une poupée à Yvonne. L'année prochaine Yvonne
yn pupe a ivɔn. lane prɔʃɛn ivɔn

ne sera pas une grande fille, elle n'aura que sept
nə s(ə)ra pa yn grɑ̃:d fi:j, ɛl nɔra k(ə) sɛ

ans, et on donne encore des poupées à une petite
-t ɑ̃, e ɔ̃ dɔn ɑ̃kɔ:r de pupe a yn pətit

fille de sept ans.
fi:j də sɛ -t ɑ̃.

Yvonne a beaucoup de poupées. Quand maman
ivɔn a boku d(ə) pupe. kɑ̃ mɑ̃mɑ̃

avait l'âge d'Yvonne, elle n'avait qu'une grande
avɛ la:ʒ divɔn, ɛl navɛ kyn grɑ̃:d

poupée; le nom de la poupée était Éliane. Aujourd'hui,
pupe; lə nɔ̃ d(ə) la pupe etɛ eljan. oʒurdɥi,

Éliane est la plus grande poupée de sa fille Yvonne.
eljan ɛ la ply grɑ̃:d pupe d(ə) sa fi:j ivɔn.

Yvonne a trois petites poupées et trois grandes pou-
ivɔn a trwa p(ə)tit pupe e trwa grɑ̃:d pu-

pées. Hier elle n'avait que deux grandes poupées,
pe. ijɛ:r ɛl navɛ k(ə) dø grɑ̃:d pupe,

un bon père
une bonne mère

le dernier jour
la dernière année

l'année prochaine
= l'année après cette année

il **sera**
ils **seront**

mais maintenant, elle a trois grandes poupées.
mɛ mɛ̃tnɑ̃, ɛl a trwa grɑ̃:d pupe.

Quand maman donne la poupée à Yvonne, Yvonne dit:
kɑ̃ mɑ̃mɑ̃ dɔn la pupe a ivɔn, ivɔn di:

« Oh! la grande poupée! Merci, maman! » et après
« o! la grɑ̃:d pupe! mɛrsi, mɑ̃mɑ̃! » e aprɛ

elle appelle sa sœur et ses frères: « Nicole! Jean!
ɛl apɛl sa sœ:r e se frɛ:r: « nikɔl! ʒɑ̃!

Henri! » Deux minutes plus tard, les trois autres
ɑ̃ri! » dø minyt ply ta:r, le trwa -z o:trə

enfants ne dorment plus. Henri dit: « Oh! Est-il
-z ɑ̃fɑ̃ n(ə) dɔrm ply. ɑ̃ri di: « o! ɛ -t il

déjà sept heures? » Yvonne: « Non, il n'est que
deʒa sɛ -t œ:r? » ivɔn: « nɔ̃, il nɛ k(ə)

six heures et demie, mais c'est aujourd'hui mon
si -z œ:r e d(ə)mi, mɛ sɛ -t oʒurdɥi mɔ̃

anniversaire! »
-n anivɛrsɛ:r! »

il donne
ils donnent

Nicole et ses frères donnent leurs cadeaux à Yvonne,
nikɔl e se frɛ:r dɔn lœr kado a ivɔn,

et maintenant elle a déjà quatre cadeaux: la grande
e mɛ̃tnɑ̃ ɛl a deʒa katrə kado: la grɑ̃:d

poupée de maman, un petit chien de son frère Henri,
pupe d(ə) mɑ̃mɑ̃, œ̃ p(ə)ti ʃjɛ̃ d(ə) sɔ̃ frɛ:r ɑ̃ri,

de sa sœur Nicole un lit pour la poupée Éliane, et
də sa sœ:r nikɔl œ̃ li pur la pupe eljan, e

de son grand frère Jean une maison pour la plus
d(ə) sɔ̃ grɑ̃ frɛ:r ʒɑ̃ yn mɛzɔ̃ pur la ply

petite poupée. « Merci, Henri! Merci, Nicole! Merci,
p(ə)tit pupe. « mɛrsi, ɑ̃ri! mɛrsi, nikɔl! mɛrsi,

Jean! » dit Yvonne. Le lit de poupée est un bon
ʒɑ̃! » di ivɔn. lə li d(ə) pupe ɛ -t œ̃ bɔ̃

cadeau, parce qu'Yvonne n'avait pas de grand lit
kado, pars kivɔn navɛ pa d(ə) grɑ̃ li

pour sa poupée Éliane. Elle a une bonne sœur et
pur sa pupe eljan. ɛl a yn bɔn sœ:r e

deux bons frères! Est-ce qu'Yvonne aura quatre
dø bɔ̃ frɛ:r! ɛs kivɔn ɔra katrə

cadeaux seulement? Non! Quatre cadeaux, c'est
kado sœlmɑ̃? nɔ̃! katrə kado, sɛ

déjà beaucoup, mais plus tard, elle aura encore plus
deʒa boku, mɛ ply ta:r, ɛl ɔra ɑ̃kɔ:r ply

de cadeaux.
d(ə) kado.

A sept heures, c'est papa qui, le dernier, dit: « Bonjour,
a sɛ -t œ:r, sɛ papa ki, lə dɛrnje, di: « bɔ̃ʒu:r,

Yvonne! » et après il donne son cadeau à la petite fille.
ivɔn! » e aprɛ il dɔn sɔ̃ kado a la p(ə)tit fi:j.

Qu'est-ce qu'il donne à Yvonne? Un jardin pour
kɛs kil dɔn a ivɔn? œ̃ ʒardɛ̃ pur

la maison de la petite poupée. C'est un jardin
la mɛzɔ̃ d(ə) la p(ə)tit pupe. sɛ -t œ̃ ʒardɛ̃

avec des arbres, des fleurs et beaucoup d'herbe verte.
avɛk de -z arbr, de flœ:r e boku dɛrb vɛrt.

Qu'est-ce que la petite dit à son père? Elle dit:
kɛs kə la p(ə)tit di a sɔ̃ pɛ:r? ɛl di:

lit de poupée = lit pour une poupée

-eau
-eaux

un cadeau
deux cadeaux

papa = père

le dernier ɔ: après les autres

son
sa
ses

Papa donne **son** cadeau à **sa** fille. Yvonne appelle **sa** sœur et **ses** frères.

« Merci, mon petit papa! » M. Duclos est un aussi
« mɛrsi, mɔ̃ p(ə)ti papa! » məsjø dyklo ɛ -t œ̃ -n osi

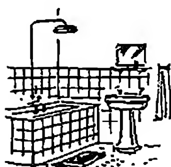
bon père pour ses enfants que sa femme est une
bɔ̃ pɛ:r pur se -z ɑ̃fɑ̃ kə sa fam ɛ -t yn

bonne mère.
bɔn mɛ:r.

Maintenant, il est sept heures et quart, et Yvonne
mɛ̃tnɑ̃, il ɛ sɛ- t œ:r e ka:r, e ivɔn

toute la famille ɔ: le père, la mère et les enfants

a les cadeaux de toute la famille; maman va
a le kado də tut la fami:j; mɑ̃mɑ̃ va



une salle de bains

avec Yvonne dans la salle de bains, où elle lave sa
avɛk ivɔn dɑ̃ la sal də bɛ̃, u ɛl la:v sa

petite fille. Est-ce que maman lave aussi les autres
p(ə)tit fi:j. ɛs kə mɑ̃mɑ̃ la:v osi le -z o:trə

enfants? Non, elle ne lave plus les autres; quand
-z ɑ̃fɑ̃? nɔ̃, ɛl nə la:v ply le -z o:tr; kɑ̃

lave
lavait

Maman **lave** Yvonne chaque jour.
Elle **lavait** Henri quand il était petit.

il avait
ils **avaient**

Henri n'avait que cinq ans, c'était maman qui lavait
-t ɑ̃ri navɛ k(ə) sɛ̃ -k ɑ̃, setɛ mɑ̃mɑ̃ ki lavɛ

Henri, et c'était maman qui lavait Nicole et Jean
ɑ̃ri, e setɛ mɑ̃mɑ̃ ki lavɛ nikɔl e ʒɑ̃

quand ils avaient l'âge d'Yvonne. Aujourd'hui, elle
kɑ̃ -t il -z avɛ la:ʒ divɔn. oʒurdɥi, ɛl

ne lave qu'Yvonne. L'année prochaine, maman
nə la:v kivɔn. lane prɔʃɛn, mɑ̃mɑ̃

n'ira plus dans la salle de bains avec Yvonne, parce
nira ply dɑ̃ la sal də bɛ̃ avɛk ivɔn, pars

que l'année prochaine Yvonne sera une grande fille.
kə lane prɔʃɛn ivɔn səra yn grɑ̃:d fi:j.

Mais aujourd'hui, à quelle heure est-ce que maman
mɛ ozurdɥi, a kɛl œ:r ɛs kə mãmã

lave Yvonne? Elle lave Yvonne à sept heures et
la:v ivɔn? ɛl la:v ivɔn a sɛ -t œ:r e

quart: les jeudis, les dimanches et les jours de
ka:r: le ʒødi, le dimã:ʃ e le ʒu:r də

vacances elle lave Yvonne à sept heures et quart.
vakã:s ɛl la:v ivɔn a sɛ -t œ:r e ka:r.

Henri et les deux autres se lavent à sept heures, et
ãri e le dø -z o:trə sə la:v a sɛ -t œ:r, e

à sept heures et demie c'est papa qui se lave. Les
a sɛ -t œ:r e d(ə)mi sɛ papa ki s(ə) la:v. le

autres jours il se lave à sept heures et quart, après
-z o:trə ʒu:r il sə la:v a sɛ -t œ:r e ka:r, aprɛ

les enfants, mais avant sa femme, qui se lave la
le -z ãfã, mɛ avã sa fam, ki s(ə) la:v la

dernière, quand les enfants ne sont plus à la maison.
dɛrnjɛ:r, kã le -z ãfã n(ə) sɔ̃ ply -z a la mɛzɔ̃.

Avant les vacances, les trois grands enfants se lavaient
avã le vakã:s, le trwa grã -z ãfã s(ə) lavɛ

déjà à six heures et demie.
deʒa a si -z œ:r e d(ə)mi.

Quand Henri n'allait pas encore à l'école (quand il
kã -t ãri nalɛ pa -z ãkɔ:r a lekɔl [kã -t il

avait l'âge d' Yvonne), il allait dans la salle de bains
avɛ la:ʒ divɔn], il alɛ dã la sal də bɛ̃

avec maman à sept heures et quart, comme Yvonne
avɛk mãmã a sɛ -t œ:r e ka:r, kɔm ivɔn

les jeudis = chaque jeudi

il lave
ils lavent

il se lave
ils se lavent

avant
après

Le dix-sept juillet est avant le dix-huit juillet.
Le dix-huit juillet est après le dix-sept juillet.

il lavait
ils lavaient

va
allait

Henri va à l'école. Quand il n'avait que quatre ans, il n'allait pas à l'école.

aujourd'hui, et Yvonne n'allait pas dans la salle
ozurdyi, e ivɔn nalɛ pa dɑ̃ la sal

de bains avant sept heures et demie avec maman
də bɛ̃ avɑ̃ sɛ -t œ:r e d(ə)mi avɛk mɑ̃mɑ̃

également = aussi

également.
egalmɑ̃.

moins le quart = moins un quart

Maintenant, il est huit heures moins le quart, et toute
mɛ̃tnɑ̃, il ɛ ɥi -t œ:r mwɛ̃ l(ə) ka:r, e tut

la famille est à table. Hier, mercredi, les enfants
la fami:j ɛ -t a tabl. ijɛ:r, mɛrkrədi, le -z ɑ̃fɑ̃

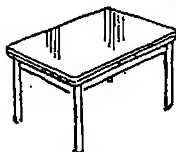
il était
ils étaient

étaient également à table à huit heures moins le quart,
etɛ -t egalmɑ̃ a tabl a ɥi -t œ:r mwɛ̃ l(ə) ka:r,

parce qu'hier était aussi un jour de vacances,
pars kijɛ:r etɛ -t osi œ̃ ʒu:r də vakɑ̃:s,

il allait
ils allaient

mais en juin, quand les enfants allaient encore à
mɛ ɑ̃ ʒɥɛ̃, kɑ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ alɛ ɑ̃kɔ:r a


une table

l'école, ils n'allaient pas à table à huit heures moins
lekɔl, il nalɛ pa a tabl a ɥi -t œ:r mwɛ̃

le quart, mais déjà à sept heures dix, parce que
l(ə) ka:r, mɛ deʒa a sɛ -t œ:r dis, pars kə

l'école commence à huit heures.
lekɔl kɔmɑ̃:s a ɥi -t œ:r.

Juillet est un mois de vacances, août et septembre
ʒɥijɛ ɛ -t œ̃ mwa d(ə) vakɑ̃:s, u e sɛptɑ̃:brə

sont également des mois de vacances. En juin, les
sɔ̃ -t egalmɑ̃ de mwa d(ə) vakɑ̃:s. ɑ̃ ʒɥɛ̃, le

grands enfants allaient à l'école, mais en août et en
grɑ̃ -z ɑ̃fɑ̃ alɛ -t a lekɔl, mɛ ɑ̃ -n u e ɑ̃

septembre, les enfants n'iront pas à l'école. Est-ce
sɛptɑ̃:br, le -z ɑ̃fɑ̃ nirɔ̃ pa a lekɔl. ɛs

qu'ils seront à la maison tout l'été? Non, ils ne
kil sərɔ̃ -t a la mɛzɔ̃ tu lete? nɔ̃, il nə

seront pas à la maison du premier au trente et un
s(ə)rɔ̃ pa a la mɛzɔ̃ dy prəmje o trɑ̃:t e œ̃

août, quand papa aura ses vacances. Le premier
u, kɑ̃ papa ɔra se vakɑ̃:s. lə prəmje

août, les enfants et leurs parents iront à Nice, où
u, le -z ɑ̃fɑ̃ e lœr parɑ̃ irɔ̃ -t a nis, u

le père de M. Duclos a une petite maison. Il y aura
l(ə) pɛ:r də məsjø dyklo a yn pətit mɛzɔ̃. il jɔra

aussi les grands-parents Duclos à Nice; ils seront
osi le grɑ̃parɑ̃ dyklo a nis; il sərɔ̃

à Nice tout l'été, de juin à octobre. Avant, quand
-t a nis tu lete, də ʒɥɛ̃ a ɔktɔbr. avɑ̃, kɑ̃

Nicole et Jean n'allaient pas encore à l'école, ils
nikɔl e ʒɑ̃ nalɛ pa -z ɑ̃kɔ:r a lekɔl, il

allaient déjà à Nice au mois de juin, avec maman.
-z alɛ deʒa a nis o mwa d(ə) ʒɥɛ̃, avɛk mɑ̃mɑ̃.

Papa allait à Nice au mois d'août, comme maintenant.
papa alɛ -t a nis o mwa du, kɔm mɛ̃tnɑ̃.

« Ce n'est pas beaucoup, un mois de vacances, »
« sə nɛ pa boku, œ̃ mwa d(ə) vakɑ̃:s, »

dit papa.
di papa.

Quand toute la famille est à table, le matin, il y a
kɑ̃ tut la fami:j ɛ -t a tabl, lə matɛ̃, il ja

il **ira**
ils **iront**

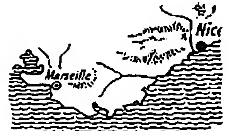
tout le jour
toute la nuit

du = de + le
au = à + le

le **premier** août
le deux août
le trois août
le . . . .
le trente et un août

il y a
il y aura

Maintenant, **il y a** seulement les grands-parents à Nice; plus tard, **il y aura** aussi la famille Duclos.



ce matin ɔ: le matin d'aujourd'hui	six personnes; ce matin également, mais ce soir à *si pɛrsɔn; sə matɛ̃ egalmɑ̃, mɛ sə swaːr a*
dîner **Le dîner** est à sept heures ɔ: on mange à sept heures	sept heures, au dîner, il y aura plus de six personnes *sɛ -t œːr, o dine, il jɔra ply d(ə) si pɛrsɔn*
	à table. Il y aura onze personnes ce soir: il y aura *a tabl. il jɔra ɔ̃ːz pɛrsɔn sə swaːr: il jɔra*
	les six personnes de la famille Duclos et il y aura *le si pɛrsɔn də la famiːj dyklo e il jɔra*
plus ... que plus de	les grands-parents Leroux et l'oncle André avec sa *le grɑ̃parɑ̃ ləru e lɔ̃ːkl ɑ̃dre avɛk sa*
Nicole est **plus** âgée **que** Jean. Il y aura **plus de** six personnes à table ce soir.	femme Claire, qui est la sœur de M. Duclos, et *fam klɛːr, ki ɛ la sœːr də məsjø dyklo, e*
	Ginette, leur petite fille de sept ans. Et Yvonne *ʒinɛt, lœr pətit fiːj də sɛ -t ɑ̃. e ivɔn*
	aura encore cinq cadeaux ce soir! *ɔra ɑ̃kɔːr sɛ̃ kado sə swaːr!*
	Au dîner d'anniversaire de Nicole et de Jean, il y a *o dine danivɛrsɛːr də nikɔl e də ʒɑ̃, il ja*
	aussi les grands-parents Leroux, mais pas au dîner *osi le grɑ̃parɑ̃ ləru, mɛ pa o dine*
	d'anniversaire d'Henri, parce que son anniversaire *danivɛrsɛːr dɑ̃ri, pars kə sɔ̃ -n anivɛrsɛːr*
	est en août, et en août, la famille est à Nice. *ɛ -t ɑ̃ -n u, e ɑ̃ -n u, la famiːj ɛ -t a nis.*
Aujourd'hui, il y a ... Hier, il y avait ... Plus tard, il y aura ...	A l'anniversaire de Nicole, cette année, il y avait *a lanivɛrsɛːr də nikɔl, sɛt ane, il javɛ*
	l'oncle Charles et la tante Anne avec leur fils Marcel *lɔ̃ːklə ʃarl e la tɑ̃ːt aːn avɛk lœr fis marsɛl*

et leur fille Monique. Cette année, Nicole a quinze
e lœr fi:j mɔnik. sɛt ane, nikɔl a kɛ̃:z

ans. L'année passée elle avait quatorze ans, et il
ɑ̃. lane pase ɛl avɛ katɔrz ɑ̃, e il

y avait également son oncle Charles et sa tante
javɛ -t egalmɑ̃ sɔ̃ -n ɔ̃:klə ʃarl e sa tɑ̃:t

Anne à son anniversaire.
a:n a sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r.

A l'anniversaire de Jean, il y avait cette année,
a lanivɛrsɛ:r də ʒɑ̃, il javɛ sɛt ane,

comme l'année passée et les autres années, « l'oncle
kɔm lane pase e le -z o:trə -z ane, « lɔ̃:klə

Lebrun » avec sa femme, leur fils Paul et leur fille
ləbrœ̃ » avɛk sa fam, lœr fis pɔl e lœr fi:j

Louise, qui a le même âge que Jean.
lwi:z, ki a l(ə) mɛ:m a:ʒ kə ʒɑ̃.

A l'anniversaire d'Henri, l'année passée, comme les
a lanivɛrsɛ:r dɑ̃ri, lane pase, kɔm le

autres années, il y avait les grands-parents Duclos
-z o:trə -z ane, il javɛ le grɑ̃parɑ̃ dyklo

de Marseille, qui étaient à Nice avec leur fils et sa
d(ə) marsɛ:j, ki etɛ -t a nis avɛk lœr fis e sa

famille. Cette année, à l'anniversaire d'Henri, il
fami:j. sɛt ane, a lanivɛrsɛ:r dɑ̃ri, il

y aura aussi le cousin de Mme Duclos, Jérôme Perrier,
jɔra osi l(ə) kuzɛ̃ d(ə) madam dyklo, ʒero:m pɛrje,

avec sa femme Mireille et leurs deux petites filles.
avɛk sa fam mirɛ:j e lœr dø p(ə)tit fi:j.

l'année passée = l'année avant cette année

MOTS:
un bain
un cadeau
deux cadeaux
une chambre
une chambre à coucher
un dîner
une maman
un papa
une poupée
une salle
une salle de bains
une table
les vacances
bon
bonne
dernière
prochaine
tout
il allait
ils allaient
il ira
ils iront
il appelle
il avait
ils avaient
il aura
ils auront
il dit
il donne
ils donnent
il dort
ils dorment
il était
ils étaient

EXERCICE A.

Aujourd'hui, le dix-neuf juillet, Yvonne a six —; —, le dix-huit juillet, elle n'avait que cinq ans. Hier, Yvonne était — une petite fille; aujourd'hui, elle n'est — une petite fille, elle est une grande fille. Les lits où dorment Nicole et Yvonne sont dans une grande —; les deux sœurs ont la même chambre à —.

A six heures et demie, Mme Duclos va dans la chambre des deux filles et dit à Yvonne: « —, ma petite! » « Bonjour, —! » dit Yvonne. Le — de Mme Duclos à Yvonne est une grande poupée. Quand Mme Duclos donne la — à Yvonne, Yvonne dit: « —, maman! » M. Duclos, le — d'Yvonne, donne aussi un cadeau à sa petite fille; c'est un jardin — la maison de sa petite poupée, avec des fleurs et — d'herbe verte.

Dans la salle de — on se lave. A sept heures et quart, Mme Duclos va — Yvonne dans la salle de bains où elle — sa petite fille. Les trois autres enfants — lavent à sept heures.

Juillet est un mois de —; août et septembre sont — des mois de vacances. Les grands-parents Duclos seront à Nice — l'été. — année Nicole a quinze ans. L'année — elle avait quatorze ans. L'année — elle aura seize ans. Le premier octobre, Yvonne ira à l'école — les grands enfants. A huit heures moins le quart du matin, la famille Duclos est à —.

Est-ce — M. Duclos se lave avant ou après sa femme? Il se lave — sa femme. —'est-ce que Nicole donne à Yvonne? Elle donne un lit de — à sa petite sœur.

EXERCICE B.

Quels sont les trois mois de vacances des quatre enfants? ... Est-ce que Nicole et Yvonne dorment dans une ou deux chambres? ... Qu'est-ce que Mme Duclos donne à Yvonne? ... Est-ce que Mme Duclos lave les trois grands enfants? ... A quelle heure la famille Duclos est-elle à table? ... Où le père de M. Duclos a-t-il une petite maison? ... Qui est le cousin de Mme Duclos? ...

EXERCICE C.

dort dorment

Nicole et Yvonne — dans une grande chambre. Yvonne — dans un petit lit. Nicole — dans un lit qui est plus grand que le lit de sa petite sœur. A sept heures du matin, Yvonne ne — plus. A cinq heures du matin, les quatre enfants — encore.

lavait	**lavaient**	**allait**	**allaient**
avait	**avaient**	**était**	**étaient**

Quand Mme Duclos — une petite fille, elle — une grande poupée; le nom de la poupée — Éliane. Quand Henri — l'âge d'Yvonne, il — dans la salle de bains avec sa mère à sept heures et quart du matin. C'était Mme Duclos qui — Nicole et Jean, quand ils — l'âge d'Yvonne. Hier, mercredi, les enfants — à table à huit heures moins le quart, mais en juin, quand ils — encore à l'école, ils — déjà à table à sept heures dix. Avant les vacances, les trois grands enfants se — déjà à six heures et demie du matin.

il sera
ils seront
il lave
il se lave
ils se lavent
il lavait
ils se lavaient
ce
cette
se
avant
avec
bonjour!
comme
déjà
également
encore
pas encore
hier
maintenant
merci
ne . . . plus
ne . . . plus que
oh!
pas
pour
à l'anniversaire de . . .
à table
l'année passée
ce matin
ce soir
cette année
est-ce que . . .?
qu'est-ce que . . .?
il y avait

il y aura
André
Claire
Éliane
Ginette
Jérôme
Mireille
Perrier
Nice

aura auront sera seront ira iront

Le premier octobre Yvonne — à l'école comme les trois grands enfants. Quand Jean et Henri —-ils deux chambres à coucher? Quand ils — plus grands. Quand Nicole et Jean — dix-huit ans, ils n'— plus à l'école. M. Duclos ne — pas à la maison au mois d'août quand il — ses vacances; il — à Nice avec sa famille.

RÉSUMÉ

Avant:
(L'imparfait)
avait
allait
était

« L'année passée, Nicole *avait* quatorze ans. » « Cette année, elle *a* quinze ans. » « L'année prochaine, elle *aura* seize ans. »

Maintenant:
(Le présent)
a
va
est

Les formes « avait », « a » et « aura » sont trois formes d'un verbe. On appelle la forme « avait » *l'imparfait* [*lɛ̃parfɛ*] du verbe; la forme « a » est *le présent* [*lə prezɑ̃*] du même verbe; et la forme « aura » est *le futur* [*lə fyty:r*] du même verbe.

Plus tard:
(Le futur)
aura
ira
sera

L'année passée, Jean *allait* à l'école. » « Cette année, il *va* aussi à l'école. » « Mais quand il aura dix-huit ans, il n'*ira* plus à l'école. »

Les formes « allait », « va » et « ira » sont l'imparfait, le présent et le futur d'un autre verbe.

Et les formes « était », « est » et « sera » sont l'imparfait, le présent et le futur d'un troisième verbe.

« Jean *allait* à l'école. » « Henri et Nicole *allaient* aussi à l'école. »

« Allait » et « allaient » sont deux formes de l'imparfait d'un verbe.

« M. Duclos *était* à Paris. » « M. et Mme Duclos *étaient* à Paris. »

« Était » et « étaient » sont deux formes de l'imparfait d'un autre verbe.

« Yvonne *aura* six ans. » « Henri et Nicole *auront* neuf ans et seize ans. »

« Aura » et « auront » sont deux formes du futur d'un verbe.

« Mme Duclos *ira* à Nice. » « Les enfants *iront* aussi à Nice. »

« Ira » et « iront » sont deux formes du futur d'un autre verbe.

L'imparfait:
-ait
-aient

il avait
ils avaient

il allait
ils allaient

il était
ils étaient

Le futur:
-ra
-ront

il aura
ils auront

il ira
ils iront

il sera
ils seront

EXERCICE

avait avaient était étaient allait allaient
aura auront sera seront ira iront

Hier, Yvonne n' — que deux grandes poupées. L'année prochaine, Yvonne — sept ans. M. Duclos — à la maison hier. Ce soir, il — aussi à la maison. Jeudi prochain, les enfants n' — pas à l'école. Quand Nicole et Jean — aussi petits que leur sœur Yvonne, ils n' — pas à l'école. Quand ils — dix-huit ans, ils n' — plus à l'école. Yvonne ne va pas encore à l'école, mais elle

— à l'école en octobre, après les vacances. Quand Henri — l'âge d'Yvonne, maman — avec son petit garçon dans la salle de bains. Il est maintenant huit heures du matin; à deux heures, les enfants ne — pas dans la maison, mais dans le jardin. Quand Jean et Nicole — petits, ils n' — qu'une chambre. L'année passée, à l'anniversaire de Nicole, il y — l'oncle Charles et sa femme. L'année prochaine, à l'anniversaire de Jean, il y — M. et Mme Lebrun.

LE DÉJEUNER

A huit heures moins le quart aujourd'hui, la famille
a yi -t œ:r mwɛ̃ l(ə) ka:r ozurdyi, la fami:j

Duclos était à table. Dans la famille Duclos, le
dyklo etɛ -t a tabl. dɑ̃ la fami:j dyklo, lə

petit déjeuner est à huit heures moins le quart; ils
p(ə)ti dezœne ɛ -t a yi -t œ:r mwɛ̃ l(ə) ka:r; il

mangent chaque matin à la même heure. (Dans
mɑ̃:ʒ ʃak matɛ̃ a la mɛ:m œ:r. [dɑ̃

beaucoup de familles françaises, le petit déjeuner
boku d(ə) fami:j frɑ̃sɛ:z, lə p(ə)ti dezœne

est à sept heures et demie ou à huit heures.)
ɛ -t a sɛ -t œ:r e d(ə)mi u a yi -t œ:r.]

Maintenant, il est midi et demi. Les Duclos sont à
mɛ̃tnɑ̃, il ɛ midi e d(ə)mi. le dyklo sɔ̃ -t a

table. Mangent-ils ou ont-ils mangé? Ils n'ont pas
tabl. mɑ̃:ʒ -t il u ɔ̃ -t il mɑ̃ʒe? il nɔ̃ pa

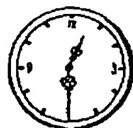
encore mangé. Dans la famille Duclos, le déjeuner
-z ɑ̃kɔ:r mɑ̃ʒe. dɑ̃ la fami:j dyklo, lə dezœne

est à midi et demi, comme dans beaucoup de familles
ɛ - ta midi e d(ə)mi, kɔm dɑ̃ boku d(ə) fami:j

françaises. Les Duclos déjeunent-ils toujours à la
frɑ̃sɛ:z. le dyklo dezœn -t il tuʒu:r a la

même heure? Non, pas toujours: beaucoup de di-
mɛ:m œ:r? nɔ̃, pa tuʒu:r: boku də di-

il mange
ils **mangent**



midi et demi

mangent
ont mangé

A midi et demi, les Duclos **mangent**. Ils quittent la table quand ils **ont mangé**.

déjeunent ɔ: mangent le déjeuner ou le petit déjeuner

l'on = on

on
l'on

Il est midi ou midi et demi quand on déjeune. La salle à manger est la pièce **où l'on** mange.

ni dans le jardin, **ni** dans la maison = **pas** dans le jardin, **et pas** dans la maison

pièce

Dans la maison de M. Duclos il y a huit **pièces**.

manches, ils déjeunent à midi ou à midi et quart.
mã:ʃ, il deʒœn a midi u a midi e ka:r.

Maintenant, les enfants sont à table, dans la salle
mɛ̃tnã, le-z ãfã sɔ̃-t a tabl, dã la sal

à manger, qui est la pièce où l'on mange; mais
a mãʒe, ki ɛ la pjɛs u lɔ̃ mã:ʒ; mɛ

entre huit heures et demie et midi, ils n'étaient ni
ã:trə ɥi-t œ:r e d(ə)mi e midi, il netɛ ni

dans la salle à manger, ni dans une autre pièce:
dã la sal a mãʒe, ni dã-z yn o:trə pjɛs:

ils n'étaient pas dans la maison, ils étaient dans le
il netɛ pa dã la mɛzɔ̃, il-z etɛ dã l(ə)

jardin. Les matins où ils ne vont pas à l'école, les
ʒardɛ̃. le matɛ̃ u il nə vɔ̃ pa a lekɔl, le

enfants vont dans le jardin quand ils ont mangé.
-z ãfã vɔ̃ dã l(ə) ʒardɛ̃ kã-t il-z ɔ̃ mãʒe.

Quand on va à table, Henri est toujours le dernier,
kã-t ɔ̃ va a tabl, ãri ɛ tuʒu:r lə dɛrnje,

mais quand on a mangé, il est toujours le premier
mɛ kã-t ɔ̃-n a mãʒe, il ɛ tuʒu:r lə prəmje

dans le jardin. Ce matin aussi, c'est Henri qui, le
dã l(ə) ʒardɛ̃. sə matɛ̃ osi, sɛ-t ãri ki, lə

premier, est allé dans le jardin, et après Henri, c'est
prəmje, ɛ-t ale dã l(ə) ʒardɛ̃, e aprɛ ãri, sɛ

Yvonne qui est allée dans le jardin avec ses cadeaux:
-t ivɔn ki ɛ-t ale dã l(ə) ʒardɛ̃ avɛk se kado:

la grande poupée, cadeau de maman, la maison pour
la grã:d pupe, kado d(ə) mãmã, la mɛzɔ̃ pur

va
est allé

Il est neuf heures: Yvonne va dans le jardin. Henri est allé dans le jardin à huit heures et demie.

la poupée, cadeau de Jean, le petit chien, cadeau
la pupe, kado d(ə) ʒɑ̃, lə p(ə)ti ʃjɛ̃, kado

d'Henri, et le jardin, cadeau de papa.
dɑ̃ri, e l(ə) ʒardɛ̃, kado d(ə) papa.

Louise Lebrun et son frère Paul sont aussi allés dans
lwi:z ləbrœ̃ e sɔ̃ frɛ:r pɔl sɔ̃-t osi ale dɑ̃

le jardin ce matin. Louise a dit: « Bon anniver-
l(ə) ʒardɛ̃ sə matɛ̃. lwi:z a di: « bɔn anivɛr-

saire! » à Yvonne, et elle a donné un petit chat blanc
sɛ:r!» a ivɔn, e ɛl a dɔne œ̃ p(ə)ti ʃa blɑ̃

à la petite fille. Maintenant, Yvonne a deux chats:
a la p(ə)tit fi:j. mɛ̃tnɑ̃, ivɔn a dø ʃa:

Minet et le petit chat blanc. (Yvonne n'a pas encore
minɛ e l(ə) pəti ʃa blɑ̃. [ivɔn na pa-z ɑ̃kɔ:r

donné de nom au petit chat blanc.) Minet n'est pas
dɔne d(ə) nɔ̃ o p(ə)ti ʃa blɑ̃.] minɛ nɛ pa

blanc; il est noir comme la nuit. Paul a donné à
blɑ̃; il ɛ nwa:r kɔm la nɥi. pɔl a dɔne a

Yvonne une grande balle de cinq couleurs, et
ivɔn yn grɑ̃:d bal də sɛ̃ kulœ:r, e

maintenant, Yvonne a trois balles, mais la balle de
mɛ̃tnɑ̃, ivɔn a trwa bal, mɛ la bal də

Paul est la plus grande.
pɔl ɛ la ply grɑ̃:d.

A midi, maman a appelé les enfants: « Jean! Nicole!
a midi, mɑ̃mɑ̃ a aple le-z ɑ̃fɑ̃: « ʒɑ̃! nikɔl!

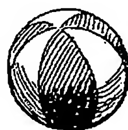
Il est midi! A table! Où sont les autres? » Jean et
il ɛ midi! a tabl! u sɔ̃ le-z o:tr? » ʒɑ̃ e

dit
a dit

Le matin, quand Mme Duclos appelle ses enfants, elle dit: « Bonjour! »
Ce matin, Louise a dit: « Bon anniversaire! » à Yvonne.

donne
a donné

noir ↔ blanc


une balle

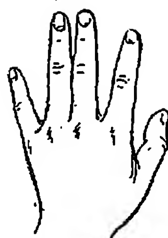
appelle
a appelé

Nicole ont appelé les deux autres: « Yvonne! Henri! »
nikɔl ɔ̃ -t aple le dø -z o:tr: « ivɔn! ɑ̃ri! »

et les quatre enfants sont allés dans la maison.
e le katr ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t ale dɑ̃ la mɛzɔ̃.

Les deux garçons et Nicole sont allés dans la salle de
le dø garsɔ̃ e nikɔl sɔ̃ -t ale dɑ̃ la sal də

bains, mais pas Yvonne: Yvonne est allée dans la salle
bɛ̃, mɛ pa ivɔn: ivɔn ɛ -t ale dɑ̃ la sal



une main

à manger avec ses cadeaux. Quand maman, un quart
a mɑ̃ʒe avɛk se kado. kɑ̃ mɑ̃mɑ̃, œ̃ ka:r

d'heure plus tard, est allée dans la salle à manger,
dœ:r ply ta:r, ɛ -t ale dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe,

elle a dit: « Mais Yvonne! Tes mains sont noires,
ɛl a di: « mɛ ivɔn! te mɛ̃ sɔ̃ nwa:r,

elles sont aussi noires que Minet! On ne va pas
ɛl sɔ̃ -t osi nwa:r kə minɛ! ɔ̃ n(ə) va pa

Yvonne a les mains noires = les mains d'Yvonne sont noires

à table quand on a les mains noires, et l'on va
a tabl kɑ̃ -t ɔ̃ -n a le mɛ̃ nwa:r, e lɔ̃ va

toujours dans la salle de bains avant le déjeuner.
tuʒu:r dɑ̃ la sal də bɛ̃ avɑ̃ l(ə) deʒœne.

est
a été

Yvonne est dans la salle à manger; elle n'a pas été dans la salle de bains.

Nicole! Yvonne n'a pas été dans la salle de bains!
nikɔl! ivɔn na pa ete dɑ̃ la sal də bɛ̃!

Elle a les mains noires parce qu'elle a été dans le
ɛl a le mɛ̃ nwa:r pars kɛl a ete dɑ̃ l(ə)

matinée = matin

jardin toute la matinée. »
ʒardɛ̃ tut la matine. »

Quand maman a appelé Nicole, qui était dans une
kɑ̃ mɑ̃mɑ̃ a aple nikɔl, ki etɛ dɑ̃ -z yn

autre pièce, Yvonne et Nicole sont allées dans la
o:trə pjɛs, ivɔn e nikɔl sɔ̃ -t ale dɑ̃ la

salle de bains, où Nicole a lavé les petites mains
sal də bɛ̃, u nikɔl a lave le p(ə)tit mɛ̃

noires d'Yvonne.
nwa:r divɔn.

Les autres jours, Nicole ne lave pas les mains de
le-z o:trə ʒu:r, nikɔl nə la:v pa le mɛ̃ d(ə)

sa petite sœur, mais aujourd'hui, c'est Nicole qui a
sa p(ə)tit sœ:r, mɛ oʒurdɥi, sɛ nikɔl ki a

lavé les mains d'Yvonne. Les mains d'Henri étaient
lave le mɛ̃ divɔn. le mɛ̃ dɑ̃ri etɛ

noires également, mais Nicole n'a pas lavé les
nwa:r egalmɑ̃, mɛ nikɔl na pa lave le

mains de son frère; elle n'a lavé que les mains
mɛ̃ d(ə) sɔ̃ frɛ:r; ɛl na lave kə le mɛ̃

d'Yvonne.
divɔn.

A midi et demi, Henri (il était dans la salle à
a midi e d(ə)mi, ɑ̃ri [il etɛ dɑ̃ la sal a

manger, qui est sur le devant de la maison) a dit:
mɑ̃ʒe, ki ɛ syr lə d(ə)vɑ̃ d(ə) la mɛzɔ̃] a di:

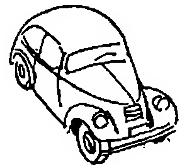
« Une auto! C'est papa qui vient! » C'était
« yn oto! sɛ papa ki vjɛ̃ ! » setɛ

M. Duclos. Chaque jour, mais pas le dimanche,
məsjø dyklo. ʃak ʒu:r, mɛ pa lə dimɑ̃:ʃ,

il rentre à la maison à midi et demi dans son
il rɑ̃:tr a la mɛzɔ̃ a midi e d(ə)mi dɑ̃ sɔ̃

il est allé
elle est allée
ils sont allés
elles sont allées

lave
a lavé



une auto

devant
le devant

Une partie du jardin est devant la maison.
La salle à manger est sur le devant de la maison.

vient ⟷ va

rentre à la maison ⟷ quitte la maison

sa
son

M. Duclos a **une** maison; **sa** maison est grande.
Il a **une** auto; **son** auto est noire.

auto noire. M. Lebrun rentre aussi à la maison
-n oto nwa:r. məsjø ləbrœ̃ rɑ̃:tr osi a la mɛzɔ̃

à midi et demi, mais il ne vient pas en auto. M.
a midi e d(ə)mi, mɛ il nə vjɛ̃ pa ɑ̃-n oto. məsjø

Lebrun n'a pas d'auto.
ləbrœ̃ na pa doto.

Quand papa rentre à la maison, il dit toujours:
kɑ̃ papa rɑ̃:tr a la mɛzɔ̃, il di tuʒu:r:

« Bonjour, Lucienne! Bonjour, mes enfants! Est-ce
« bɔ̃ʒu:r, lysjɛn! bɔ̃ʒu:r, me-zɑ̃fɑ̃! ɛs

sage ɔ: bonne

que tu as été une petite fille sage, Yvonne? » Et
kə ty a ete yn pətit fi:j sa:ʒ, ivɔn? » e

Yvonne dit toujours: « Oui, papa, j'ai été sage toute
ivɔn di tuʒu:r: « wi, papa, ʒe ete sa:ʒ tut

la matinée. » Mais aujourd'hui, c'est l'anniversaire
la matine. » mɛ oʒurdɥi, sɛ lanivɛrsɛ:r

d'Yvonne, et papa n'a pas dit: « Est-ce que tu
divɔn, e papa na pa di: « ɛs kə ty

as été une petite fille sage? » à Yvonne. Il a
a ete yn pətit fi:j sa:ʒ? » a ivɔn. il a

seulement dit: « Bonjour! » à sa femme et à ses
sœlmɑ̃ di: « bɔ̃ʒu:r! » a sa fam e a se

enfants, et il est allé avec toute la famille dans
-zɑ̃fɑ̃, e il ɛ-t ale avɛk tut la fami:j dɑ̃

la salle à manger.
la sal a mɑ̃ʒe.



Maman assied Yvonne sur une chaise.

C'est toujours maman qui assied Yvonne à table,
sɛ tuʒu:r mɑ̃mɑ̃ ki asje ivɔn a tabl,

et elle assied Yvonne sur une chaise plus haute que
e ɛl asje ivɔn syr yn ʃɛ:z ply o:t kə

les autres. Mais aujourd'hui, maman assied Yvonne
le -z o:tr. mɛ oʒurdɥi, mɑ̃mɑ̃ asje ivɔn

sur une chaise comme les autres, entre Nicole et
syr yn ʃɛ:z kɔm le -z o:tr, ɑ̃:trə nikɔl e

papa, parce que c'est son anniversaire, et elle assied
papa, pars kə sɛ sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r, e ɛl asje

Henri devant Yvonne, entre papa et Jean. Devant
ɑ̃ri d(ə)vɑ̃ - ivɔn, ɑ̃:trə papa e ʒɑ̃. dəvɑ̃

chaque personne, sur la table, il y a une assiette.
ʃak pɛrsɔn, syr la tabl, il ja yn asjɛt.

Il y a aussi un verre devant chaque personne, et
il ja osi œ̃ vɛ:r dəvɑ̃ ʃak pɛrsɔn, e

sur la table, il y a une grande bouteille verte.
syr la tabl, il ja yn grɑ̃:d butɛ:j vɛrt.

Qu'y a-t-il dans la bouteille? Il y a du vin. Papa
kja -t il dɑ̃ la butɛ:j? il ja dy vɛ̃. papa

verse du vin dans son verre, dans le verre de sa
vɛrs dy vɛ̃ dɑ̃ sɔ̃ vɛ:r, dɑ̃ l(ə) vɛ:r də sa

femme et dans les verres des grands enfants.
fam e dɑ̃ le vɛ:r de grɑ̃ -z ɑ̃fɑ̃.

Il y a des vins de deux couleurs: des vins blancs
il ja de vɛ̃ də dø kulœ:r: de vɛ̃ blɑ̃

et des vins rouges. A midi, il y a toujours du vin
e de vɛ̃ ru:ʒ. a midi, il ja tuʒu:r dy vɛ̃

rouge dans la bouteille, mais ce soir, au dîner d'anni-
ru:ʒ dɑ̃ la butɛ:j, mɛ sə swa:r, o dine dani-


une assiette


un verre

du
des

Il y a **du** vin dans les verres.
Il y a **des** arbres dans le jardin.


une bouteille


Grand-mère boit.

du
ne ... pas de
Grand-mère boit **du** vin blanc; elle **ne** boit **pas de** vin rouge.

de l' = de la

rouge
Le vin est **rouge**. Yvonne a une balle **rouge**.

beaucoup de
un peu de
Il n'y a pas **beaucoup de** vin dans le verre d'Yvonne: il y a seulement **un peu de** vin dans son verre.

versaire, il y aura du vin rouge dans deux bouteilles
versɛ:r, il jɔra dy vɛ̃ ru:ʒ dɑ̃ dø butɛ:j

et du vin blanc dans une autre bouteille. Le vin
e dy vɛ̃ blɑ̃ dɑ̃ -z yn o:trə butɛ:j. lə vɛ̃

blanc sera pour grand-mère Leroux, qui ne boit pas
blɑ̃ s(ə)ra pur grɑ̃mɛ:r ləru, ki n(ə) bwa pa

de vin rouge.
d(ə) vɛ̃ ru:ʒ.

La petite Yvonne ne boit pas de vin rouge et pas
la p(ə)tit ivɔn nə bwa pa d(ə) vɛ̃ ru:ʒ e pa

de vin blanc: à six ans, une petite fille ne boit que
d(ə) vɛ̃ blɑ̃: a si -z ɑ̃, yn pətit fi:j nə bwa k(ə)

de l'eau à table. (L'eau n'est ni rouge, ni blanche,
də lo a tabl. [lo nɛ ni ru:ʒ, ni blɑ̃:ʃ,

l'eau n'a pas de couleur.) Papa verse comme toujours
lo na pa d(ə) kulœ:r.] papa vɛrs kɔm tuʒu:r

de l'eau dans le verre d'Yvonne, mais aujourd'hui,
də lo dɑ̃ l(ə) vɛ:r divɔn, mɛ oʒurdɥi,

il verse aussi du vin rouge dans l'eau d'Yvonne.
il vɛrs osi dy vɛ̃ ru:ʒ dɑ̃ lo divɔn.

Il ne verse pas beaucoup de vin dans l'eau d'Yvonne,
il nə vɛrs pa boku d(ə) vɛ̃ dɑ̃ lo divɔn,

il ne verse qu'un peu de vin à la petite fille.
il nə vɛrs kœ̃ pø d(ə) vɛ̃ a la p(ə)tit fi:j.

C'est la première fois qu'Yvonne boit du vin, et
sɛ la prəmjɛ:r fwa kivɔn bwa dy vɛ̃, e

elle dit: « Nicole! Jean! Il y a du vin dans mon
ɛl di: « nikɔl! ʒɑ̃! il ja dy vɛ̃ dɑ̃ mɔ̃

verre! » Nicole dit: « Oui, Yvonne est une grande
vɛ:r! » nikɔl di: « wi, ivɔn ɛ -t yn grɑ̃:d

fille. » Mais Henri dit: « Ha, ha, Yvonne! Il n'y a
fi:j. » mɛ ɑ̃ri di: « ha, ha, ivɔn! il nja

pas de vin dans ton verre, il y a de l'eau avec
pa d(ə) vɛ̃ dɑ̃ tɔ̃ vɛ:r, il ja d(ə) lo avɛk

un peu de vin! Et de l'eau avec du vin, ce
œ̃ pø d(ə) vɛ̃! e d(ə) lo avɛk dy vɛ̃, sə

n'est pas du vin! » Henri n'est pas sage! « Henri!
nɛ pa dy vɛ̃! » ɑ̃ri nɛ pa sa:ʒ! « ɑ̃ri!

C'est l'anniversaire d'Yvonne! » dit papa, et Henri
sɛ lanivɛrsɛ:r divɔn! » di papa, e ɑ̃ri

dit: « Pardon, Yvonne! C'est un peu de vin que tu
di: « pardɔ̃, ivɔn! sɛ -t œ̃ pø d(ə) vɛ̃ kə ty

as dans ton verre. » Maintenant, Henri est un petit
a dɑ̃ tɔ̃ vɛ:r. » mɛ̃tnɑ̃, ɑ̃ri ɛ -t œ̃ p(ə)ti

garçon sage; il a dit « Pardon! » à Yvonne.
garsɔ̃ sa:ʒ; il a di « pardɔ̃! » a ivɔn.

Sur la table, devant les assiettes, il y a également
syr la tabl, dəvɑ̃ le -z asjɛt, il ja egalmɑ̃

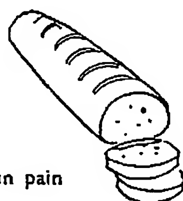
du pain. Il y avait aussi du pain sur la table ce
dy pɛ̃. il javɛ -t osi dy pɛ̃ syr la tablə sə

matin, et il y aura également du pain sur la table
matɛ̃, e il jɔra egalmɑ̃ dy pɛ̃ syr la tablə

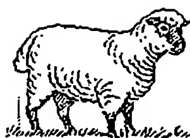
ce soir à dîner. Matin, midi et soir, les Français
sə swa:r a dine. matɛ̃, midi e swa:r, le frɑ̃sɛ

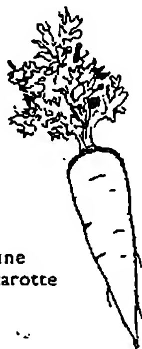
mangent beaucoup de pain. Beaucoup de fois, égale-
mɑ̃:ʒ boku d(ə) pɛ̃. boku d(ə) fwa, egal-

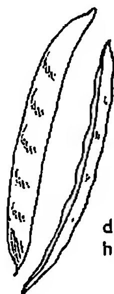
sage
Une petite fille sage.
Un petit garçon sage.


un pain

une fois
deux fois


un mouton


une carotte


des haricots


des champignons

ment, les enfants mangent du pain à quatre heures,
mã, le -z ãfã mã:ʒ dy pɛ̃ a katr œ:r,

mais pas les grandes personnes, qui ne mangent que
mɛ pa le grã:d pɛrsɔn, ki n(ə) mã:ʒ kə

trois fois par jour: le petit déjeuner le matin, le
trwa fwa par ʒu:r: lə p(ə)ti deʒœne l(ə) matɛ̃, lə

déjeuner à midi, et le dîner le soir.
deʒœne a midi, e l(ə) dine l(ə) swa:r.

Aujourd'hui, au déjeuner, il y a du mouton avec des
oʒurdɥi, o deʒœne, il ja dy mutɔ̃ avɛk de

carottes, des haricots et des champignons. Yvonne
karɔt, de ariko e de ʃãpiɲɔ̃. ivɔn

dit: « Oh, maman, merci! Du mouton et des cham-
di: « o, mãmã, mɛrsi! dy mutɔ̃ e de ʃã-

pignons! C'est bon! » Yvonne aime beaucoup le
piɲɔ̃! sɛ bɔ̃! » ivɔn ɛ:m boku l(ə)

mouton et elle aime aussi les champignons, mais elle
mutɔ̃ e ɛl ɛ:m osi le ʃãpiɲɔ̃, mɛ ɛl

n'aime ni les carottes, ni les haricots. « Les carottes
nɛ:m ni le karɔt, ni le ariko. « le karɔt

et les haricots, ce n'est pas bon! » dit-elle. Les autres
e le ariko, sə nɛ pa bɔ̃! » di-t ɛl. le -z o:trə

fois, quand il y a du mouton, maman donne toujours
fwa, kã -t il ja dy mutɔ̃, mãmã dɔn tuʒu:r

aussi un peu de carottes ou de haricots à Yvonne,
osi œ̃ pø d(ə) karɔt u də ariko a ivɔn,

mais aujourd'hui, dans l'assiette de la petite, il n'y a
mɛ oʒurdɥi, dã lasjɛt də la p(ə)tit, il nja

que des champignons avec le mouton. Aujourd'hui,
k(ə) de ʃɑ̃piɲɔ̃ avɛk lə mutɔ̃. oʒurdɥi,

maman n'a donné ni des carottes, ni des haricots à
mɑ̃mɑ̃ na dɔne ni de karɔt, ni de ariko a

Yvonne, parce qu'elle aime beaucoup sa petite fille.
ivɔn, pars kɛl ɛ:m boku sa p(ə)tit fi:j.

Après le déjeuner, à une heure et quart, les parents
aprɛ l(ə) deʒœne, a yn œ:r e ka:r, le parɑ̃

et les grands enfants vont dans le jardin, mais
e le grɑ̃ -z ɑ̃fɑ̃ vɔ̃ dɑ̃ l(ə) ʒardɛ̃, mɛ

Yvonne va dans sa chambre, et de une heure et
ivɔn va dɑ̃ sa ʃɑ̃:br, e də yn œ:r e

demie à trois heures, elle est dans son petit lit,
d(ə)mi a trwa -z œ:r, ɛl ɛ dɑ̃ sɔ̃ p(ə)ti li,

comme beaucoup d'autres petites filles et d'autres
kɔm boku do:trə pətit fi:j e do:trə

petits garçons en France. Et à deux heures moins le
pəti garsɔ̃ ɑ̃ frɑ̃:s. e a dø -z œ:r mwɛ̃ l(ə)

quart, papa quitte la maison dans son auto.
ka:r, papa kit la mɛzɔ̃ dɑ̃ sɔ̃ -n oto.

de haricots
d'habitants

Yvonne ne mange pas de [*də*] haricots aujourd'hui.
La France a beaucoup d'habitants.

les haricots
[*le ariko*]
les habitants
[*le -z abitɑ̃*]

Yvonne n'aime ni les carottes, ni les [*le*] haricots.
Les [*lez*] habitants de la France parlent français.

EXERCICE A.

Dans la famille Duclos le — est à midi et demi. On mange dans la salle à —. Mme Duclos assied Yvonne sur une — entre Nicole et M. Duclos. Dans l'— d'Yvonne il y a du mouton et des —. Dans les assiettes

MOTS:
une assiette
une auto
une balle
une bouteille
une carotte
une chaise
un champignon
un déjeuner
un petit déjeuner
le devant
l'eau (l' = la)
une fois
une grande personne
des haricots
une main
une matinée
un mouton
une pièce
le pain
une salle à manger
un verre
le vin
noir
rouge
sage
il aime
allé
il est allé
elle est allée
ils sont allés
elles sont allées

des autres enfants il y a aussi des carottes et des —; mais Yvonne n'— pas les carottes et les haricots. Devant l'assiette de chaque personne il y a un —. Dans les verres il y a du —. C'est M. Duclos qui — le vin dans les verres. Dans le verre d'Yvonne il y a du vin et de l'—; il y a beaucoup d'eau dans son verre, mais seulement un — de vin. C'est la première fois qu'Yvonne — du vin.

Le vin est blanc ou —. L'eau n'est — blanche — rouge. Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, il y aura sur la table du vin rouge dans deux — et du — blanc dans une autre bouteille.

Les grandes personnes mangent trois — par jour. Beaucoup de fois les enfants mangent du — à quatre heures. Minet n'est pas blanc, mais —. Paul a donné à Yvonne une — de cinq couleurs. Six fois par semaine, M. Duclos — à la maison à midi et demi dans son — noire.

EXERCICE B.

A quelle heure les Duclos déjeunent-ils? ... Dans quelle pièce mangent-ils? ... Qu'est-ce qu'il y a dans le verre d'Yvonne? ... Est-ce qu'il y a des carottes et des haricots dans l'assiette d'Yvonne? ... Qui verse du vin dans les verres des enfants? ... Combien Yvonne a-t-elle de balles? ... Mme Leroux, boit-elle du vin blanc ou du vin rouge? ... Quel cadeau M. Duclos a-t-il donné à sa petite fille? ... De quelle

couleur sont les mains d'Yvonne quand elle a été dans le jardin? ... Qui a lavé les mains d'Yvonne, avant le déjeuner? ... Que dit M. Duclos quand il rentre à la maison à midi? ...

EXERCICE C.

appelé donné lavé mangé été
allé allée allés allées

A midi et demi, les Duclos sont à table, mais ils n'ont pas encore —. Louise a — un petit chat blanc à Yvonne. Ce matin, Henri est — dans le jardin. Après Henri, c'est Yvonne qui est — dans le jardin avec ses cadeaux. Avant le déjeuner, Mme Duclos a —: « Jean! Nicole! » Jean et Nicole ont — les deux autres enfants. Mme Duclos a dit à Nicole: « Nicole! Yvonne n'a pas — dans la salle de bains! » Nicole et Yvonne sont — dans la salle de bains. Dans la salle de bains, Nicole a — les mains d'Yvonne. Après le déjeuner, quand Henri a —, il est toujours le premier dans le jardin. A midi, les quatre enfants sont — dans la maison.

du de l' des

Il y a — vins de deux couleurs: il y a — vins blancs et — vins rouges. Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, il y a — vin rouge et — vin blanc sur la table. M. Duclos verse — —'eau et — vin dans le verre d'Yvonne, parce que c'est aujourd'hui son anniversaire. Les autres jours, Yvonne ne boit que — —'eau. Dans l'assiette d'Yvonne, il y a — mouton et — champignons. Avec le mouton les Duclos mangent — pain.

appelé
il a appelé
ils ont appelé
il assied
il boit
dit
il a dit
donné
il a donné
été
j'ai été
tu as été
il a été
ils déjeunent
lavé
il a lavé
ils mangent
mangé
il a mangé
ils ont mangé
il verse
il vient
il rentre
l'on
de l'eau
du vin
ne ... ni ... ni
pardon!
toujours
à midi
à six ans
bon anniversaire!
en auto
midi et demi
un peu de
il aime beaucoup

il a, il verse,
il donne, il ...:

il (a) **du** vin
il (a) **des** carottes
il **n'(a)pas de** vin
il **n'(a)pas de** carottes

RÉSUMÉ

du ... **pas de ...**
des ... **pas de ...**

Grand-père a *du* vin rouge dans son verre. Grand-mère n'a pas *de* vin rouge dans son verre. M. Duclos verse *du* vin à Nicole et à Yvonne. Les autres jours, il ne verse pas *de* vin à Yvonne. Maman donne *des* champignons à Yvonne. Elle ne donne pas *de* haricots à la petite. Il y a *du* mouton et *des* champignons dans l'assiette d'Yvonne, mais il n'y a pas *de* carottes et il n'y a pas *de* haricots.

EXERCICE

Qu'y a-t-il dans le verre de M. Duclos? ... M. Duclos, verse-t-il du vin rouge à Yvonne les autres jours? Non, il ne ... Grand-mère, boit-elle du vin rouge? Non, elle ne ... Que boit Yvonne à déjeuner, aujourd'hui? ... Y a-t-il des carottes dans son assiette? Non, ...

L'APRES-MIDI

Après le déjeuner, maman a dit à Yvonne: « Tante
aprɛ l(ə) deʒœne, mãmã a di a ivɔn: « tã:t

Claire viendra cet après-midi avec ta petite cousine
klɛ:r vjɛ̃dra sɛt aprɛmidi avɛk ta p(ə)tit kuzin

Ginette. » Et Yvonne a demandé: « Et l'oncle André,
ʒinɛt. » e ivɔn a d(ə)mãde: « e lɔ̃:kl ãdre,

est-ce qu'il viendra aussi cet après-midi? » « Non,
ɛs kil vjɛ̃dra osi sɛt aprɛmidi? » « nɔ̃,

l'oncle André ne viendra pas avant l'heure du dîner.
lɔ̃:kl ãdre n(ə) vjɛ̃dra pa avã lœ:r dy dine.

C'est seulement tante Claire et Ginette qui viendront
sɛ sœlmã tã:t klɛ:r e ʒinɛt ki vjɛ̃drɔ̃

cet après-midi. »
sɛt aprɛmidi. »

Le jour de l'anniversaire d'Yvonne, tante Claire et
lə ʒu:r də lanivɛrsɛ:r divɔn, tã:t klɛ:r e

Ginette viennent toujours dans l'après-midi, et elles
ʒinɛt vjɛn tuʒu:r dã laprɛmidi, e ɛl

ont toujours un cadeau pour la petite fille. L'année
-z ɔ̃ tuʒu:r œ̃ kado pur la p(ə)tit fi:j. lane

passée, Ginette lui a donné une grande balle rouge
pase, ʒinɛt lɥi a dɔne yn grã:d bal ru:ʒ

et verte avec de petits chiens et de petits chats noirs.
e vɛrt avɛk də p(ə)ti ʃjɛ̃ e də p(ə)ti ʃa nwa:r.

vient
viendra

Tante Claire **vient** toujours à l'anniversaire d'Yvonne. Aujourd'hui, elle **viendra** quand il sera trois heures.

ce matin
cet après-midi

il viendra
ils viendront

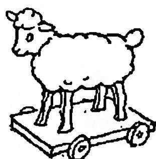
il vient
ils viennent

Ginette lui a donné = Ginette a donné à Yvonne

des
de

un chien
des chiens
un petit chien
de petits chiens

le rouge = la couleur rouge



un petit mouton

C'était une belle balle! Le rouge et le vert sont de
setɛ -t yn bɛl bal! lə ru:ʒ e l(ə) vɛ:r sɔ̃ d(ə)

belles couleurs. Tante Claire lui a donné un petit
bɛl kulœ:r. tɑ̃:t klɛ:r lɥi a dɔne œ̃ p(ə)ti

mouton blanc. Yvonne lui a dit: « Merci, tante
mutɔ̃ blɑ̃. ivɔn lɥi a di: « mɛrsi, tɑ̃:t

Claire! » et elle a dit: « Merci pour la belle
klɛ:r! » e ɛl a di: « mɛrsi pur la bɛl

donné
donnera

balle! » à Ginette. Que donnera Ginette à sa petite
bal! » a ʒinɛt. kə dɔnra ʒinɛt a sa p(ə)tit

cousine, quand elle viendra cet après-midi? Et que lui
kuzin, kɑ̃ -t ɛl vjɛ̃dra sɛt aprɛmidi? e kə lɥi

donnera sa tante? Ah! deux personnes devant le
dɔnra sa tɑ̃:t? a! dø pɛrsɔn dəvɑ̃ l(ə)

jardin! Ce sont tante Claire et la petite cousine. « Bon
ʒardɛ̃! sə sɔ̃ tɑ̃:t klɛ:r e la p(ə)tit kuzin. « bɔn

il dit
ils disent

anniversaire! » disent-elles à Yvonne, et tante Claire
anivɛrsɛ:r! » di:z -t ɛl a ivɔn, e tɑ̃:t klɛ:r

un beau chien
une belle balle

lui dit: « J'ai un beau cadeau pour ma petite Yvonne! »
lɥi di: « ʒe œ̃ bo kado pur ma p(ə)tit ivɔn! »

qu'est-ce que c'est = qu'est-ce?

« Qu'est-ce que c'est, tante Claire, qu'est-ce que c'est? »
« kɛs kə sɛ, tɑ̃:t klɛ:r, kɛs kə sɛ? »

demande
a demandé

demande Yvonne, et tante Claire lui donne une bague
dəmɑ̃:d ivɔn, e tɑ̃:t klɛ:r lɥi dɔn yn bag

avec une petite fleur blanche. C'est une belle petite
avɛk yn pətit flœ:r blɑ̃:ʃ. sɛ -t yn bɛl pətit



une bague

bague, et Yvonne dit: « Oh, merci, tante Claire!
bag, e ivɔn di: « o, mɛrsi, tɑ̃:t klɛ:r!

C'est un beau cadeau, et c'est ma première bague. »
sɛ -t œ̃ bo kado, e sɛ ma prəmjɛ:r bag. »

Puis Yvonne appelle sa sœur: « Nicole! Nicole! »
pɥi ivɔn apɛl sa sœ:r: « nikɔl! nikɔl! »

et elle lui montre son cadeau. « Quelle belle petite
e ɛl lɥi mɔ̃:trə sɔ̃ kado. « kɛl bɛl pətit

bague! » dit Nicole, et puis elle demande: « Qu'est-ce
bag! » di nikɔl, e pɥi ɛl dəmɑ̃:d: « kɛs

qu'il y a sur la bague? Une fleur? » « Oui, c'est
kil ja syr la bag? yn flœ:r? » « wi, sɛ

une belle petite fleur blanche, » dit Yvonne, et elle
-t yn bɛl pətit flœ:r blɑ̃:ʃ, » di ivɔn, e ɛl

montre la petite bague à sa sœur.
mɔ̃:trə la p(ə)tit bag a sa sœ:r.

« Mais il y a aussi le cadeau de Ginette, » dit tante
« mɛ il ja osi l(ə) kado d(ə) ʒinɛt, » di tɑ̃:t

Claire à Yvonne, et Ginette lui donne une balle qui
klɛ:r a ivɔn, e ʒinɛt lɥi dɔn yn bal ki

est encore plus grande et qui a des couleurs encore
ɛ -t ɑ̃kɔ:r ply grɑ̃:d e ki a de kulœ:r ɑ̃kɔ:r

plus belles que la balle rouge et verte de l'année
ply bɛl kə la bal ru:ʒ e vɛrt də lane

passée. Puis les deux fillettes, les autres enfants et
pase. pɥi le dø fijɛt, le -z o:trə -z ɑ̃fɑ̃ e

leur tante vont dans la maison.
lœr tɑ̃:t vɔ̃ dɑ̃ la mɛzɔ̃.

Yvonne montre ses deux cadeaux à sa maman et dit:
ivɔn mɔ̃:trə se dø kado a sa mɑ̃mɑ̃ e di:

puis = après

qu'est-ce qu'il y a? = qu'y a-t-il?


Yvonne montre la bague à sa sœur.

plus
encore plus

Henri est **plus** grand qu'Yvonne, mais Jean est **encore plus** grand.

fillette = petite fille

« Cette belle balle est de Ginette, et cette bague est
« sɛt bɛl bal ɛ d(ə) ʒinɛt, e sɛt bag ɛ

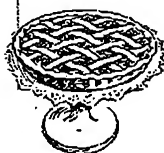
de tante Claire. N'est-elle pas belle, cette petite
də tɑ̃:t klɛ:r. nɛ -t ɛl pa bɛl, sɛt pətit

bague? » « Oui, » dit maman. « Et quelle belle balle!
bag? » « wi, » di mɑ̃mɑ̃. « e kɛl bɛl bal!

un beau chien
deux beaux chiens

Ce sont de beaux cadeaux. » Puis Yvonne et les
sə sɔ̃ d(ə) bo kado. » pɥi ivɔn e le

autres vont dans la salle à manger, où, sur la table,
-z o:trə vɔ̃ dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe, u, syr la tabl,



une tarte

il y a deux grandes tartes, avec beaucoup de fruits.
il ja dø grɑ̃:d tart, avɛk boku d(ə) frɥi.

il aime
ils aiment

« Oh! » disent les deux fillettes et Henri, qui aiment
« o! » di:z le dø fijɛt e ɑ̃ri, ki ɛ:m

beaucoup les tartes de Mme Duclos.
boku le tartə də madam dyklo.



un morceau de tarte

Il y a beaucoup de tarte pour chaque enfant, et
il ja boku də tart pur ʃak ɑ̃fɑ̃, e

chaque fois qu'un des enfants donne son assiette à
ʃak fwa kœ̃ de -z ɑ̃fɑ̃ dɔn sɔ̃ -n asjɛt a

Mme Duclos et lui dit: « Encore un peu de tarte,
madam dyklo e lɥi di: « ɑ̃kɔ:r œ̃ pø də tart,

il demande
ils demandent

maman! » ou « encore un peu de tarte, tante
mɑ̃mɑ̃! » u « ɑ̃kɔ:r œ̃ pø də tart, tɑ̃:t

demande:
(1) Nicole **demande**: «Qu'est-ce qu'il y a sur la bague?»
(2) Jean **demande un morceau** de tarte.

Lucienne! » elle lui donne un morceau de tarte. Mais
lysjɛn! » ɛl lɥi dɔn œ̃ mɔrso də tart. mɛ

quand les enfants demandent un morceau de tarte
kɑ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ d(ə)mɑ̃:d œ̃ mɔrso də tart

pour la quatrième fois, elle leur dit: « Non, mes
pur la katrijɛm fwa, ɛl lœr di: « nɔ̃, me

enfants, vous mangez trop! » Elle ne leur donne pas
-z ɑ̃fɑ̃, vu mɑ̃ʒe tro! » ɛl nə lœr dɔn pɑ

plus de trois morceaux, mais ce sont de grands
ply də trwa mɔrso, mɛ sə sɔ̃ d(ə) grɑ̃

morceaux.
mɔrso.

un morceau
deux morceaux

Devant leurs assiettes avec leurs morceaux de tarte,
dəvɑ̃ lœr -z asjɛt avɛk lœr mɔrso də tart,

les enfants ont des tasses. Qu'est-ce qu'il y a dans
le -z ɑ̃fɑ̃ ɔ̃ de tɑ:s. kɛs kil ja dɑ̃


une tasse

les tasses? Il y a du chocolat dans les tasses. Quand
le tɑ:s? il ja dy ʃɔkɔla dɑ̃ le tɑ:s. kɑ̃

les enfants mangent de la tarte, à un anniversaire,
le -z ɑ̃fɑ̃ mɑ̃:ʒ də la tart, a œ̃ -n anivɛrsɛ:r,

ils boivent du chocolat. Quand les enfants vont à
il bwa:v dy ʃɔkɔla. kɑ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ vɔ̃ -t a

il boit
ils boivent

l'école, ils mangent du chocolat à quatre heures, mais
lekɔl, il mɑ̃:ʒ dy ʃɔkɔla a katr œ:r, mɛ

avec la tarte ils ne mangent pas, mais boivent le
avɛk la tart il nə mɑ̃:ʒ pɑ, mɛ bwa:v lə

chocolat.
ʃɔkɔla.

La petite Yvonne, qui aime beaucoup le chocolat de
la p(ə)tit ivɔn, ki ɛ:m boku l(ə) ʃɔkɔla d(ə)

sa mère, demande toujours une deuxième et une
sa mɛ:r, dəmɑ̃:d tuʒu:r yn døzjɛm e yn

Maman donne de la tarte à **Henri** = elle **lui** donne de la tarte.
Elle donne de la tarte à **Yvonne** = elle **lui** donne de la tarte.
Elle donne de la tarte à **Henri et à Jean** = elle **leur** donne de la tarte.
Elle donne de la tarte à **Ginette et à Yvonne** = elle **leur** donne de la tarte.

troisième tasse de chocolat après la première. « C'est
trwazjɛm ta:s də ʃɔkɔla aprɛ la prəmjɛ:r. « sɛ

bon! » disent les enfants quand ils boivent leur
bɔ̃! » di:z le -z ɑ̃fɑ̃ kɑ̃ -t il bwa:v lœr

chocolat. Aujourd'hui, Yvonne a demandé une
ʃɔkɔla. ozurdɥi, ivɔn a d(ə)mɑ̃de yn

quatrième tasse à sa mère, mais maman a dit: « Non,
katrijɛm ta:s a sa mɛ:r, mɛ mɑ̃mɑ̃ a di: « nɔ̃,

Yvonne, quatre tasses, c'est trop! » Elle n'a donné
ivɔn, katrə ta:s, sɛ tro! » ɛl na dɔne

à Yvonne que trois morceaux de tarte et trois tasses
a ivɔn kə trwa mɔrso də tart e trwa ta:s

de chocolat.
də ʃɔkɔla.

Yvonne demande à Ginette: « Est-ce que ta maman
ivɔn dəmɑ̃:d a ʒinɛt: « ɛs kə ta mɑ̃mɑ̃

te donne aussi seulement trois tasses de chocolat à
tə dɔn osi sœlmɑ̃ trwa ta:s də ʃɔkɔla a

ton anniversaire? » Ginette: « Oh, non! Maman ne me
tɔ̃ -n anivɛrsɛ:r? » ʒinɛt: « o, nɔ̃! mɑ̃mɑ̃ n(ə) mə

donne que deux tasses de chocolat. Maman me dit
dɔn kə dø ta:s də ʃɔkɔla. mɑ̃mɑ̃ m(ə) di

toujours que trois tasses, c'est déjà trop! » Et tante
tuʒu:r kə trwa ta:s, sɛ deʒa tro! » e tɑ̃:t

Claire dit: « Oui: une fois, à un anniversaire,
klɛ:r di: « wi: yn fwa, a œ̃ -n anivɛrsɛ:r,

Ginette a bu quatre tasses de chocolat. Mais
ʒinɛt a by katrə ta:s də ʃɔkɔla. mɛ

demande . . . à . . .
Yvonne **demande** à sa maman: « Où est Minet? »
Yvonne **demande** une quatrième tasse de chocolat à sa maman.

je — me
tu — te
Yvonne: « **Je** suis sage; papa **me** donnera un cadeau. »
Papa: « **Tu** es sage; papa **te** donnera un cadeau. »

boit
a bu

l'après-midi, quand les autres enfants sont allés au
laprɛmidi, kã le-z o:trə-z ãfã sɔ̃-t ale o

jardin, Ginette est allée à la maison. Elle est allée
ʒardɛ̃, ʒinɛt ɛ-t ale a la mɛzɔ̃. ɛl ɛ-t ale

au lit, et le soir, elle n'a pas mangé son dîner, mais
o li, e l(ə) swa:r, ɛl na pa mãʒe sɔ̃ dine, mɛ

a seulement bu un peu d'eau. Ce n'est pas bon pour
a sœlmã by œ̃ pø do. sə nɛ pa bɔ̃ pur

une petite fille, quatre tasses de chocolat! »
yn pətit fi:j, katrə ta:s də ʃɔkɔla! »

Quand les enfants ont bu leur chocolat et mangé leur
kã le-z ãfã ɔ̃ by lœr ʃɔkɔla e mãʒe lœr

tarte, Mme Duclos leur a demandé: « Et maintenant,
tart, madam dyklo lœr a d(ə)mãde: « e mɛ̃tnã,

mes enfants? » et Jean et Nicole lui ont dit: « Mainte-
me-z ãfã? » e ʒã e nikɔl lɥi ɔ̃ di: « mɛ̃t-

nant, nous allons au jardin. » Les enfants sont
nã, nu-z alɔ̃-z o ʒardɛ̃. » le-z ãfã sɔ̃

allés au jardin, mais maman est restée dans la maison
-t ale o ʒardɛ̃, mɛ mãmã ɛ rɛste dã la mɛzɔ̃

maman reste dans = maman ne quitte pas

avec tante Claire.
avɛk tã:t klɛ:r.

reste
est resté

Dans le jardin, Yvonne a encore une fois montré ses
dã l(ə) ʒardɛ̃, ivɔn a ãkɔ:r yn fwa mɔ̃tre se

beaux cadeaux à Ginette, et sa petite cousine lui a
bo kado a ʒinɛt, e sa p(ə)tit kuzin lɥi a

demandé: « Qui est-ce qui t'a donné cette belle
d(ə)mãde: « ki ɛs ki ta dɔne sɛt bɛl

qui est-ce qui ...? = qui ...?

m' = me
t' = te

montre
a montré

maison de poupée? » « C'est Jean qui m'a donné
mɛzɔ̃ d(ə) pupe? » « sɛ ʒɑ̃ ki ma dɔne

cette maison, » a dit Yvonne. Puis, quand elle a
sɛt mɛzɔ̃, » a di ivɔn. pɥi, kɑ̃ -t ɛl a

montré à Ginette le petit chat blanc, la fillette lui a
mɔ̃tre a ʒinɛt lə p(ə)ti ʃa blɑ̃, la fijɛt lɥi a

demandé: « Et qui est-ce qui t'a donné ce petit
d(ə)mɑ̃de: « e ki ɛs ki ta dɔne s(ə) pəti

chat, Yvonne? » Yvonne lui a dit: « C'est Louise
ʃa, ivɔn? » ivɔn lɥi a di: « sɛ lwi:z

qui m'a donné ce beau petit chat! » Ginette: « Est-ce
ki ma dɔne s(ə) bo p(ə)ti ʃa! » ʒinɛt: « ɛs

que c'est Nicole qui t'a donné cette grande poupée? »
kə sɛ nikɔl ki ta dɔne sɛt grɑ̃:d pupe? »

« Non, ce n'est pas Nicole, c'est maman qui m'a
« nɔ̃, sə nɛ pa nikɔl, sɛ mɑ̃mɑ̃ ki ma

donné cette grande poupée. »
dɔne sɛt grɑ̃:d pupe. »

Yvonne a demandé à sa cousine: « Est-ce que l'oncle
ivɔn a d(ə)mɑ̃de a sa kuzin: « ɛs kə lɔ̃:kl

André me donnera aussi un cadeau quand il viendra
ɑ̃dre m(ə) dɔnra osi œ̃ kado kɑ̃ -t il vjɛ̃dra

ce soir? » Ginette: « Oui, papa te donnera un beau
sə swa:r? » ʒinɛt: « wi, papa tə dɔnra œ̃ bo

cadeau. Il m'a montré ton cadeau ce matin. » Yvonne:
kado. il ma mɔ̃tre tɔ̃ kado sə matɛ̃. » ivɔn:

« Qu'est-ce qu'il me donnera, Ginette? » Mais Gi-
« kɛs kil mə dɔnra, ʒinɛt? » mɛ ʒi-

nette n'a pas dit à sa petite cousine ce que lui donnera
nεt na pa di a sa p(ə)tit kuzin sə kə lɥi dɔnra

son papa!
sɔ̃ papa!

A cinq heures, Yvonne a demandé à sa maman:
a sɛ̃ -k œ:r, ivɔn a d(ə)mɑ̃de a sa mɑ̃mɑ̃:

« Maman, à quelle heure viendront l'oncle André et
« mɑ̃mɑ̃, a kεl œ:r vjɛ̃drɔ̃ lɔ̃:kl ɑ̃dre e

papa? » « Ils viendront à six heures, Yvonne. »
papa? » « il vjɛ̃drɔ̃ a si -z œ:r, ivɔn. »

« Et grand-papa et grand-maman, à quelle heure
« e grɑ̃papa e grɑ̃mɑ̃mɑ̃, a kεl œ:r

viendront-ils? » « Comme les autres fois, Yvonne!
vjɛ̃drɔ̃ -t il? » « kɔm le -z o:trə fwa, ivɔn!

Ils viendront à six heures et quart, un peu après
il vjɛ̃drɔ̃ a si -z œ:r e ka:r, œ̃ pø aprε

papa. » « Et tante Mireille, maman, est-ce qu'elle
papa. » « e tɑ̃:t mirε:j, mɑ̃mɑ̃, εs kεl

viendra aussi ce soir? » « Non, tante Mireille
vjɛ̃dra osi sə swa:r? » « nɔ̃, tɑ̃:t mirε:j

et l'oncle Jérôme ne viennent qu'à l'anniversaire
e lɔ̃:klə ʒero:m nə vjεn ka lanivεrsε:r

d'Henri. » « Et pourquoi ne viennent-ils pas à mon
dɑ̃ri. » « e purkwa n(ə) vjεn -t il pa a mɔ̃

anniversaire, maman? » a demandé Yvonne, qui
-n anivεrsε:r, mɑ̃mɑ̃? » a d(ə)mɑ̃de ivɔn, ki

aime beaucoup sa tante Mireille et son oncle Jérôme;
ε:m boku sa tɑ̃:t mirε:j e sɔ̃ -n ɔ̃:klə ʒero:m;

ce que ɔ: le cadeau que

grand-papa = grand-père
grand-maman = grand-mère

mais sa maman lui a dit: « Yvonne, une petite fille
mɛ sa mãmã lɥi a di: « ivɔn, yn pətit fi:j

sage ne demande pas toujours: pourquoi? pourquoi?
sa:ʒ nə d(ə)mã:d pa tuʒu:r: purkwa? purkwa?

pourquoi? » Et Yvonne est allée au jardin, où elle
purkwa? » e ivɔn ɛ-t ale o ʒardɛ̃, u ɛl

est restée de cinq heures à six heures et demie. Quand
ɛ rɛste d(ə) sɛ̃-k œ:r a si-z œ:r e d(ə)mi. kã

vient
est venu

le papa de Ginette est venu, il a dit: « Bon anniver-
l(ə) papa d(ə) ʒinɛt ɛ v(ə)ny, il a di: « bɔn anivɛr-

saire! » à Yvonne et lui a donné son cadeau: une
sɛ:r! » a ivɔn e lɥi a dɔne sɔ̃ kado: yn

belle petite auto rouge. Ginette lui a dit: « Papa,
bɛl pətit oto ru:ʒ. ʒinɛt lɥi a di: « papa,

nous avons bu du chocolat et mangé de la tarte:
nu-z avɔ̃ by dy ʃɔkɔla e mãʒe d(ə) la tart:

beaucoup de chocolat et beaucoup de tarte! » Comme
boku d(ə) ʃɔkɔla e boku də tart! » kɔm

Yvonne, Ginette aime beaucoup le chocolat et les
ivɔn, ʒinɛt ɛ:m boku l(ə) ʃɔkɔla e le

combien de

Combien de personnes y a-t-il dans la famille?
Combien de tarte les enfants mangent-ils?

tartes de tante Lucienne. « Combien de tarte as-tu
tartə də tã:t lysjɛn. « kɔ̃bjɛ̃ də tart a ty

mangé? » lui a demandé son papa, et Ginette lui a dit:
mãʒe? » lɥi a d(ə)mãde sɔ̃ papa, e ʒinet lɥi a di:

« J'ai mangé un morceau, et puis encore un, et quand
« ʒe mãʒe œ̃ mɔrso, e pɥi ãkɔ:r œ̃, e kã

j'ai mangé le deuxième morceau, tante Lucienne m'a
ʒe mãʒe l(ə) døzjɛm mɔrso, tã:t lysjɛn ma

donné un troisième morceau. » L'oncle André: « Et
dɔne œ̃ trwasjɛm mɔrso. » lɔ̃:kl ɑ̃dre: « e

combien de chocolat as-tu bu? Trois tasses également?
kɔ̃bjɛ̃ d(ə) ʃɔkɔla a ty by? trwa ta:s egal-

ment? » Ginette: « Non, je n'ai bu que deux tasses
mɑ̃? » ʒinɛt: « nɔ̃, ʒə ne by k(ə) dø ta:s

de chocolat. Après la deuxième tasse, je n'ai plus bu
də ʃɔkɔla. aprɛ la døzjɛm ta:s, ʒə ne ply by

de chocolat. »
d (ə) ʃɔkɔla. »

Puis, Yvonne a montré ses beaux cadeaux à l'oncle
pɥi, ivɔn a mɔ̃tre se bo kado a lɔ̃:kl

André, et cinq minutes plus tard papa est venu également.
ɑ̃ndre, e sɛ̃ minyt ply ta:r papa ɛ v(ə)ny egal-

ment. Puis, la grand-mère Leroux est aussi venue
mɑ̃. pɥi, la grɑ̃mɛ:r ləru ɛ -t osi v(ə)ny

avec son mari, et papa, grand-père et l'oncle André
avɛk sɔ̃ mari, e papa, grɑ̃pɛ:r e lɔ̃:kl ɑ̃dre

sont allés dans la maison. Grand-mère et tante Claire
sɔ̃ -t ale dɑ̃ la mɛzɔ̃. grɑ̃mɛ:r e tɑ̃:t klɛ:r

sont restées un peu au jardin avec les fillettes.
sɔ̃ rɛste œ̃ pø o ʒardɛ̃ avɛk le fijɛt.

La petite Yvonne aime sa grand-mère et elle lui
la p(ə)tit ivɔn ɛ:m sa grɑ̃mɛ:r e ɛl lɥi

montre toujours ses cadeaux quand elle et grand-père
mɔ̃:trə tuʒu:r se kado kɑ̃ -t ɛl e grɑ̃pɛ:r

viennent à son anniversaire. L'année passée, ils sont
vjɛn a sɔ̃ -n anivɛrsɛ:r. lane pase, il sɔ̃

déjà venus à trois heures de l'après-midi, et grand-
deʒa v(ə)ny a trwa -z œ:r də laprɛmidi, e grã-

mère est restée plus de deux heures et demie dans
mɛ:r ɛ rɛste ply də dø -z œ:r e d(ə)mi dã

le jardin avec les petits. Mais cette année, comme
l(ə) ʒardɛ̃ avɛk le p(ə)ti. mɛ sɛt ane, kɔm

les autres années, ils ne sont pas venus avant six
le -z o:trə -z ane, il nə sɔ̃ pa v(ə)ny avã si

heures et quart, et grand-maman n'est restée qu'un
-z œ:r e ka:r, e grãmãmã nɛ rɛste kœ̃

peu plus d'un quart d'heure au jardin.
pø ply dœ̃ ka:r dœ:r o ʒardɛ̃.

EXERCICE A.

Yvonne — à sa mère: « Est-ce que l'oncle André viendra — après-midi? » Tante Claire donne à Yvonne une — avec une petite fleur blanche, et Ginette — donne une grande balle. Yvonne dit à sa tante: « Merci pour le — cadeau! » et à Ginette: « Merci pour la — balle! » Elle — la petite bague à sa sœur Nicole. Yvonne et Ginette sont deux petites filles, ou deux —.

Sur la table de la salle à manger, il y a deux grandes —, avec beaucoup de fruits. Yvonne mange trois

grands — de tarte; puis elle — un quatrième morceau à sa mère. Mme Duclos lui dit: « Non, mes enfants, vous mangez —! »

Avec la tarte les enfants boivent du —. Yvonne boit trois — de chocolat. Après le chocolat, Yvonne et les autres enfants sont allés — jardin, mais Mme Duclos et tante Claire sont — dans la maison.

Ginette dit à Yvonne: « Mon père — donnera un cadeau ce soir. C'est un — cadeau! » — Yvonne lui demande: « Qu'est-ce qu'il — donnera, Ginette? » Mais Ginette ne dit pas ce — lui donnera son père.

EXERCICE B.

Qui a donné la petite bague à Yvonne? ... Qui est-ce qui lui a donné la grande balle? ... Qu'est-ce que l'oncle André a donné à Yvonne? ... Que dit Mme Duclos aux enfants quand ils demandent une quatrième tasse de chocolat? ... Combien Ginette mange-t-elle de tarte? ... Combien Yvonne a-t-elle de chats? ... De quelle couleur sont les deux chats? ...

EXERCICE C.

vient viennent viendra viendront
venu venue venus venues

Mme Duclos dit à Yvonne: « Tante Claire et Ginette — cet après-midi, mais l'oncle André ne — pas avant

MOTS:

une bague
le chocolat
une fillette
une grand-maman
un grand-papa
un morceau
une tarte
une tasse
beau
belle
beaux
ils aiment
ils boivent
bu
il demande

ils demandent
demandé
ils disent
il donnera
il montre
montré
resté
elle est restée
ils viennent
venu
ils sont venus
il viendra
ils viendront
cet
me
m'
te
t'
lui
leur
puis
quel!
trop
au jardin
cet après-midi
l'heure du dîner
qu'est-ce que
c'est?
qui est-ce
qui...?
ce que

l'heure du dîner.» Tante Mireille et l'oncle Jérôme ne sont pas — à l'anniversaire d'Yvonne; ils ne — qu'à l'anniversaire d'Henri. Le soir de l'anniversaire d'Yvonne, M. Duclos est — cinq minutes plus tard que l'oncle André. La grand-mère Leroux est — avec son mari à six heures et quart. Cinq personnes sont — à l'anniversaire d'Yvonne. Six fois par semaine, M. Lebrun — à la maison à midi et demi.

boit **boivent** **bu**
dit **disent** **dit**

A son anniversaire Yvonne a — du vin rouge. Tante Claire et Ginette —: « Bon anniversaire! » à Yvonne. « C'est bon! » disent les enfants quand ils — du chocolat. Yvonne —: « J'aime beaucoup le chocolat! » A son anniversaire elle — toujours trois tasses de chocolat. Ginette a — à son père: « J'ai — deux tasses de chocolat! »

me **m'** **te** **t'** **lui** **leur**

Mme Duclos donne une grande poupée à Yvonne, et Nicole — donne un lit de poupée. Yvonne demande à Ginette: « Est-ce que ta mère — donne trois tasses de chocolat à ton anniversaire? » « Non! » dit Ginette, « Maman ne — donne que deux tasses de chocolat. » Chaque année, les grands-parents Leroux viennent à l'anniversaire d'Yvonne et la petite fille — montre toujours ses cadeaux. Ginette: « Qui est-ce qui —'a donné ce petit chat, Yvonne? » Yvonne:

« C'est Louise qui —'a donné ce beau petit chat. » L'oncle André a dit: « Bon anniversaire! » à Yvonne et — a donné une petite auto rouge; Yvonne — a dit: « Merci pour le beau cadeau! »

RÉSUMÉ

ne . . . pas **ne . . . que**

ne . . . plus **ne . . . ni . . . ni** **ne . . . pas encore**

La petite Yvonne *n*'aime *pas* les carottes. A son anniversaire, elle boit un peu de vin, mais les autres jours, elle *ne* boit *que* de l'eau. A huit heures du matin, les enfants *ne* dorment *plus*. Le soir, à huit heures et demie, Jean *ne* dort *pas encore*. M. Duclos *ne* dort *ni* à neuf heures, *ni* à dix heures, mais à onze heures ou à minuit.

il **n'**aime **pas** les carottes
il **ne** boit **que** de l'eau
il **ne** dort **plus**
il **ne** dort **pas encore**
il **ne** dort **ni** à huit heures, **ni** à neuf heures

EXERCICE

Jean, ira-t-il encore à l'école quand il aura dix-huit ans? Non, ... Yvonne, va-t-elle déjà à l'école? Non, ... Mme Duclos, donne-t-elle des carottes et des haricots à Yvonne? Non, ... Grand-mère, boit-elle de l'eau à dîner? Non, ... Yvonne, boit-elle du vin rouge et du vin blanc, au déjeuner? Non, ... Les grands-parents Leroux, viennent-ils à l'anniversaire d'Henri? Non, ... Quand papa rentre à la maison, reste-t-il une demi-heure avec sa petite fille, au jardin? Non, ...

ne ... pas	**ne ... plus**	**ne ... pas encore**
n'a pas ...	**n'a plus ...**	**n'a pas encore ...**
n'est pas ...	**n'est plus ...**	**n'est pas encore ...**

il ne boit pas
il ne boit plus
il ne boit pas encore

La petite Yvonne *ne* boit *pas* de vin. Grand-mère *ne* boit *plus* de chocolat, maintenant. Henri *ne* boit *pas encore* beaucoup de vin, mais un peu de vin seulement.

il n'a pas bu
il n'a plus bu
il n'a pas encore bu

La petite Yvonne *n'*a *pas* bu de vin blanc au déjeuner. Après sa deuxième tasse, Ginette *n'*a *plus* bu de chocolat. L'oncle André *n'*a *pas encore* donné son cadeau à Yvonne.

il n'est pas venu
il n'est plus venu
il n'est pas encore venu

L'oncle Jérôme *n'*est *pas* venu à l'anniversaire d'Yvonne. Quand grand-mère est venue, l'oncle André est allé dans la maison, et il *n'*est *plus* allé dans le jardin, avant le dîner. « Papa *n'*est *pas encore* venu, maman? » demande Yvonne.

ne ... que	**ne ... ni ... ni**
n'a ... que	**n'a ... ni ... ni**
n'est ... que	**n'est ... ni ... ni**

il ne boit que ...
il ne boit ni ..., ni ...
il n'a bu que ...
il n'a bu ni ..., ni ...

Grand-mère ne boit pas de vin rouge au dîner, elle *ne* boit *que* du vin blanc. Yvonne *n'*aime *ni* les carottes, *ni* les haricots.

Grand-mère *n'*a bu *que* du vin blanc, à dîner, ce soir. Mme Duclos *n'*a donné *ni* des carottes, *ni* des haricots à Yvonne au déjeuner.

il n'est venu que ...
il n'est venu ni ..., ni ...

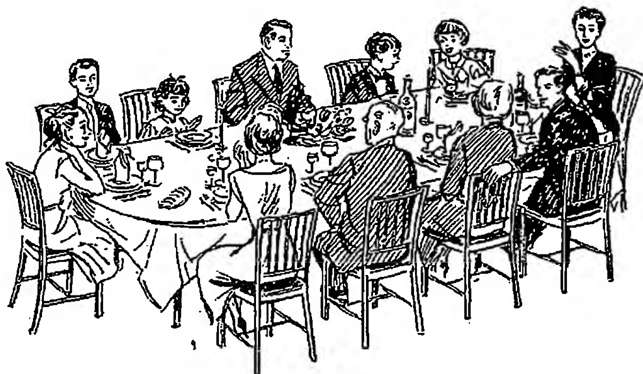
Aujourd'hui, avant le dîner, grand-mère *n'*est restée *qu'*un peu plus d'un quart d'heure dans le jardin.

Tante Mireille *n*'est venue *ni* à l'anniversaire d'Yvonne, *ni* à l'anniversaire de Nicole.

EXERCICE

Les enfants, ont-ils bu du vin avec leur tarte? Non, ... bu ... Ginette, a-t-elle mangé quatre morceaux de tarte? Non, ... mangé ... trois morceaux. M. Lebrun, est-il venu à l'anniversaire d'Yvonne? Non, ... venu ... Yvonne, a-t-elle déjà donné un nom au petit chat blanc, cadeau de Louise? Non, ... donné ... Papa, a-t-il donné une poupée et un petit mouton à Yvonne, à son anniversaire? Non, ... donné ... Grand-mère, est-elle restée une heure au jardin avec Yvonne? Non, ... restée ... quart d'heure avec Yvonne.

LE DINER



A sept heures, maman a appelé: « A table! » et
a sɛt œ:r, mãmã a aple: « a tabl! » e

maintenant, toute la famille est dans la salle à
mɛ̃tnã, tut la fami:j ɛ dã la sal a

manger, autour de la table. Maman assied Yvonne
mãʒe, otu:r də la tabl. mãmã asje ivɔn

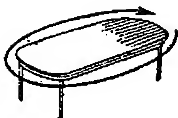
à la droite de papa, puis Henri s'assied à la gauche
a la drwat də papa, pɥi ãri sasje a la go:ʃ

de papa. Grand-papa Leroux s'assied en face de papa,
də papa. grãpapa ləru sasje ã fas də papa,

et grand-maman Leroux s'assied à la droite de son
e grãmãmã ləru sasje a la drwat də sɔ̃

mari. Puis, les autres personnes: enfants et grandes
mari. pɥi, le -z o:trə pɛrsɔn: ãfã e grã:d

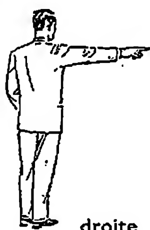
personnes, s'asseyent également.
pɛrsɔn, sasɛ:j egalmã.



autour de la table

s' = se

en face de = devant



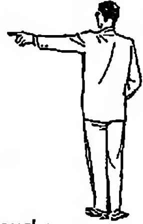
droite

il s'assied
ils s'asseyent

L'oncle André et tante Claire s'asseyent à la droite
lɔ̃:kl ɑ̃dre e tɑ̃:t klɛ:r sasɛ:j a la drwat

et à la gauche des grands-parents, l'oncle André à
e a la go:ʃ de grɑ̃parɑ̃, lɔ̃:kl ɑ̃dre a

la droite de grand-mère et tante Claire à la gauche
la drwat də grɑ̃mɛ:r e tɑ̃:t klɛ:r a la go:ʃ



gauche

de grand-père. Maman s'assied à la droite d'André
də grɑ̃pɛ:r. mɑ̃mɑ̃ sasje a la drwat dɑ̃dre

Blanc, puis la petite Ginette et Jean s'asseyent, l'une
blɑ̃, pɥi la p(ə)tit ʒinɛt e ʒɑ̃ sasɛ:j, lyn

entre maman et Henri, l'autre entre Yvonne et Nicole,
ɑ̃:trə mɑ̃mɑ̃ e ɑ̃ri, lo:tr ɑ̃:tr ivɔn e nikɔl,

qui s'assied en face de maman.
ki sasje ɑ̃ fas də mɑ̃mɑ̃.



une bonne

Quand toute la famille s'est assise autour de la table,
kɑ̃ tut la fami:j sɛ-t asi:z otu:r də la tabl,

maman dit à Amélie: « Le dîner, Amélie! » Qui
mɑ̃mɑ̃ di a ameli: « lə dine, ameli! » ki

est Amélie? C'est la bonne des Duclos. Amélie
ɛ ameli? sɛ la bɔn de dyklo. ameli

s'assied
s'est assis

Henri s'assied après son grand-père, qui s'est assis avant tous les autres.

met une grande soupière sur la table. Qu'est-ce
mɛ yn grɑ̃:d supjɛ:r syr la tabl. kɛs

qu'il y a dans la soupière? Dans la soupière il y a
kil ja dɑ̃ la supjɛ:r? dɑ̃ la supjɛ:r il ja



une soupière

de la soupe. La bonne a mis la soupière sur la
d(ə) la sup. la bɔn a mi la supjɛ:r syr la

table, et maman verse de la soupe dans les assiettes
tabl, e mɑ̃mɑ̃ vɛrs də la sup dɑ̃ le-z asjɛt

met
a mis

des grandes personnes, puis dans les assiettes des
de grɑ̃:d pɛrsɔn, pɥi dɑ̃ le-z asjɛt de

enfants. La bonne a mis une bouteille de vin rouge
-z ɑ̃fɑ̃. la bɔn a mi yn butɛ:j də vɛ̃ ru:ʒ

devant papa et une devant l'oncle André, et elle a
dəvɑ̃ papa e yn dəvɑ̃ lɔ̃:kl ɑ̃dre, e ɛl a

mis une bouteille de vin blanc devant grand-mère
mi yn butɛ:j də vɛ̃ blɑ̃ d(ə)vɑ̃ grɑ̃mɛ:r

Leroux, qui ne boit que du vin blanc, pas de vin
ləru, ki n(ə) bwa k(ə) dy vɛ̃ blɑ̃, pa d(ə) vɛ̃

rouge.
ru:ʒ.

toutes les assiettes = chaque assiette

Maman a versé de la soupe dans toutes les assiettes.
mɑ̃mɑ̃ a vɛrse d(ə) la sup dɑ̃ tut le -z asjɛt.

verse
a versé

Puis, l'oncle André est allé autour de la table et a
pɥi, lɔ̃:kl ɑ̃dre ɛ -t ale otu:r də la tabl e a

versé du vin dans les verres de toutes les grandes
vɛrse dy vɛ̃ dɑ̃ le vɛ:r də tut le grɑ̃:d

personnes.
pɛrsɔn.

tous les garçons
toutes les filles

Il a versé du vin blanc à grand-mère, et du vin rouge
il a vɛrse dy vɛ̃ blɑ̃ a grɑ̃mɛ:r, e dy vɛ̃ ru:ʒ

à tous les autres. Et quand il a versé du vin dans les
a tu le -z o:tr. e kɑ̃ -t il a vɛrse dy vɛ̃ dɑ̃ le

verres de M. et Mme Leroux, de M. et Mme Duclos
vɛ:r də məsjø e madam ləru, də məsjø e madam dyklo

et de sa femme, il a versé du vin dans son propre
e də sa fam, il a vɛrse dy vɛ̃ dɑ̃ sɔ̃ prɔprə

verre. Puis, papa et maman ont versé un peu de
vɛ:r. pɥi, papa e mãmã ɔ̃ vɛrse œ̃ pø d(ə)

vin dans les verres d'Yvonne, de Ginette et d'Henri et
vɛ̃ dã le vɛ:r divɔn, də ʒinɛt e dãri e

un peu plus dans les verres de Jean et de Nicole.
œ̃ pø ply dã le vɛ:r də ʒã e də nikɔl.

Et maintenant, toutes les personnes autour de la table
e mɛ̃tnã, tut le pɛrsɔn otu:r də la tabl

ont de la soupe et du vin: on mange.
ɔ̃ d(ə) la sup e dy vɛ̃: ɔ̃ mã:ʒ.

Qui est assis à la droite d'Yvonne? C'est Jean
ki ɛ -t asi a la drwat divɔn? sɛ ʒã

qui est assis à sa droite. Jean est assis entre
ki ɛ -t asi a sa drwat. ʒã ɛ -t asi ã:tr

Yvonne et Nicole. Et qui est-ce qui est assis à la
ivɔn e nikɔl. e ki ɛs ki ɛ -t asi a la

gauche d'Yvonne? C'est papa: il est assis entre
go:ʃ divɔn? sɛ papa: il ɛ -t asi ã:tr

Yvonne et Henri. Maman est assise entre Ginette
ivɔn e ãri. mãmã ɛ -t asi:z ã:trə ʒinɛt

et l'oncle André, elle a Ginette à sa droite.
e lɔ̃:kl ãdre, ɛl a ʒinɛt a sa drwat.

Tante Claire, qui est assise en face d'Yvonne, lui
tã:t klɛ:r, ki ɛ -t asi:z ã fas divɔn, lɥi

demande: « Yvonne, qu'est-ce que ta maman t'a
d(ə)mã:d: « ivɔn, kɛs kə ta mãmã ta

donné pour ton anniversaire? » « Elle m'a donné
dɔne pur tɔ̃ -n anivɛrsɛ:r? » « ɛl ma dɔne

s'est assis
est assis

Quand on s'est assis, on est assis.

il est assis
elle est assise

une belle poupée. » « Est-ce qu'elle a un nom,
yn bɛl pupe. » « ɛs kɛl a œ̃ nɔ̃,

elle s'appelle = son nom est

ta poupée? » « Mais oui, elle s'appelle Loulou. »
ta pupe? » « mɛ wi, ɛl sapɛl lulu. »

« Est-ce que c'est la plus grande de tes poupées? »
« ɛs kə sɛ la ply grɑ̃:d də te pupe? »

mais oui = oui!
mais non = non!

« Mais non, ce n'est pas la plus grande. La plus
« mɛ nɔ̃, sə nɛ pa la ply grɑ̃:d. la ply

grande de mes poupées s'appelle Éliane. » « Et
grɑ̃:d də me pupe sapɛl eljan. » « e

Henri, qu'est-ce qu'il t'a donné? » « Il m'a donné
ɑ̃ri, kɛs kil ta dɔne? » « il ma dɔne

joli = beau

un joli petit chien. » « Quel nom a-t-il? » « Il
œ̃ ʒɔli p(ə)ti ʃjɛ̃. » « kɛl nɔ̃ a-t il? » « il

s'appelle Toutou. » « J'aime ce nom, c'est un joli
sapɛl tutu. » « ʒɛ:m sə nɔ̃, sɛ-t œ̃ ʒɔli

nom. Et que t'a donné grand-maman? » « Grand-
nɔ̃. e kə ta dɔne grɑ̃mɑ̃mɑ̃? » « grɑ̃-

couleur chocolat = qui a la même couleur que le chocolat

maman m'a donné une petite poupée couleur chocolat
mɑ̃mɑ̃ ma dɔne yn pətit pupe kulœ:r ʃɔkɔla

qui s'appelle Zambo. C'est une jolie poupée! »
ki sapɛl zɑ̃bo. sɛ-t yn ʒɔli pupe! »

Yvonne a beaucoup de poupées, et toutes ses poupées
ivɔn a boku d(ə) pupe, e tut se pupe

ont de jolis noms: l'une des petites poupées s'appelle
ɔ̃ d(ə) ʒɔli nɔ̃: lyn de p(ə)tit pupe sapɛl

il s'appelle
ils s'appellent

Mimi, et les trois autres s'appellent Annette, Zambo
mimi, e le trwa-z o:trə sapɛl anɛt, zɑ̃bo

et Gigi. Les trois grandes s'appellent Loulou, Éliane
e ʒiʒi. le trwa grɑ̃:d sapɛl lulu, eljan

et Lucette. Yvonne aime beaucoup toutes ses poupées.
e lysɛt. ivɔn ɛ:m boku tut se pupe.

Maintenant, tous les enfants ont mangé leur soupe.
mɛ̃tnɑ̃, tu le -z ɑ̃fɑ̃ ɔ̃ mɑ̃ʒe lœr sup.

Yvonne aussi? Non, pas Yvonne: il y a encore de
ivɔn osi? nɔ̃, pa ivɔn: il ja ɑ̃kɔ:r də

la soupe dans son assiette. Maman lui demande: « Ma
la sup dɑ̃ sɔ̃ -n asjɛt. mɑ̃mɑ̃ lɥi d(ə)mɑ̃:d: « ma

petite Yvonne ne mange pas sa soupe aujourd'hui? »
p(ə)tit ivɔn nə mɑ̃:ʒ pa sa sup oʒurdɥi? »

« Non, » répond Yvonne, « pas aujourd'hui. Tous les
« nɔ̃, » repɔ̃ ivɔn, « pa oʒurdɥi. tu le

répond ⟷ demande

autres jours, oui, mais pas aujourd'hui. » « Pourquoi
-z o:trə ʒu:r, wi, mɛ pa oʒurdɥi. » « purkwa

pas? » demande encore maman. « Parce que c'est
pa? » dəmɑ̃:d ɑ̃kɔ:r mɑ̃mɑ̃. « pars kə sɛ

encore = encore une fois

de la soupe de tomates. Je n'aime pas les tomates, »
d(ə) la sup də tɔmat. ʒə nɛ:m pa le tɔmat, »

répond Yvonne.
repɔ̃ ivɔn.


une tomate

Qu'est-ce que c'est, une tomate? Une tomate est un
kɛs kə sɛ, yn tɔmat? yn tɔmat ɛ -t œ̃

fruit d'une belle couleur rouge. En France, on mange
frɥi dyn bɛl kulœ:r ru:ʒ. ɑ̃ frɑ̃:s, ɔ̃ mɑ̃:ʒ

beaucoup de tomates. Mais tous les petits Fran-
boku də tɔmat. mɛ tu le p(ə)ti frɑ̃-

çais n'aiment pas les tomates. Les autres jours,
sɛ nɛ:m pa le tɔmat. le-z o:trə ʒu:r,

Yvonne mange sa soupe de tomates, mais aujourd'hui,
ivɔn mɑ̃:ʒ sa sup də tɔmat, mɛ oʒurdɥi,

parce que c'est son anniversaire, Yvonne ne mange
pars kə sɛ sɔ̃-n anivɛrsɛ:r, ivɔn nə mɑ̃:ʒ

pas sa soupe. Que mangeront les enfants et leurs
pa sa sup. kə mɑ̃ʒrɔ̃ le-z ɑ̃fɑ̃ e lœr

parents après la soupe? Ils mangeront du veau.
parɑ̃ aprɛ la sup? il mɑ̃ʒrɔ̃ dy vo.

Qu'est-ce qu'ils mangeront avec le veau? Ils mange-
kɛs kil mɑ̃ʒrɔ̃ avɛk lə vo? il mɑ̃ʒ-

ront des carottes, des pommes de terre et des
rɔ̃ de karɔt, de pɔm də tɛ:r e de

petits pois. Jean et Henri aiment beaucoup les
p(ə)ti pwa. ʒɑ̃ e ɑ̃ri ɛ:m boku le

petits pois et les carottes, mais Nicole et sa petite
p(ə)ti pwa e le karɔt, mɛ nikɔl e sa p(ə)tit

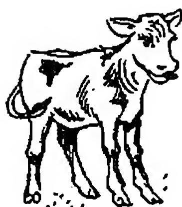
sœur aiment plus les pommes de terre. Est-ce
sœ:r ɛ:m ply le pɔm də tɛ:r. ɛs

qu'Yvonne ne mangera ni carottes ni petits pois
kivɔn nə mɑ̃ʒra ni karɔt ni p(ə)ti pwa

aujourd'hui? Non, pas aujourd'hui, parce que
oʒurdɥi? nɔ̃, pa oʒurdɥi, pars kə

c'est son anniversaire, et à son anniversaire, elle ne
sɛ sɔ̃-n anivɛrsɛ:r, e a sɔ̃-n anivɛrsɛ:r, ɛl nə

mange pas de carottes et pas de petits pois, dit
mɑ̃:ʒ pa d(e) karɔt e pa d(ə) pəti pwa, di



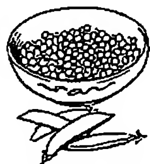
un veau



une pomme de terre

il mange
il mangera

il mangera
ils mangeront



des petits pois

Yvonne. Tous les autres jours elle mange les ca-
ivɔn. tu le-z o:trə ʒu:r ɛl mɑ̃:ʒ le ka-

rottes et les petits pois que maman met dans son
rɔt e le p(ə)ti pwa kə mɑ̃mɑ̃ mɛ dɑ̃ sɔ̃

assiette, parce qu'Yvonne est une petite fille sage.
-n asjɛt, pars kivɔn ɛ -t yn pətit fi:j sa:ʒ.

Mais aujourd'hui, maman ne met que des pommes
mɛ oʒurdɥi, mɑ̃mɑ̃ n(ə) mɛ k(ə) de pɔm

de terre dans son assiette.
də tɛ:r dɑ̃ sɔ̃ -n asjɛt.

A droite et à gauche de l'assiette de chaque per-
a drwat e a go:ʃ də lasjɛt də ʃak pɛr-

sonne il y a à droite un couteau, et à gauche une
sɔn il ja a drwat œ̃ kuto, e a go:ʃ yn

fourchette. Avec le couteau, on coupe. Qu'est-ce
furʃɛt. avɛk lə kuto, ɔ̃ kup. kɛs

qu'on coupe avec le couteau? On coupe la viande:
kɔ̃ kup avɛk lə kuto? ɔ̃ kup la vjɑ̃:d:

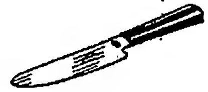
la viande de veau; la viande de mouton. On coupe
la vjɑ̃:d də vo, la vjɑ̃:d də mutɔ̃. ɔ̃ kup

aussi beaucoup de légumes: les carottes, les haricots,
osi boku d(ə) legym: le karɔt, le ariko,

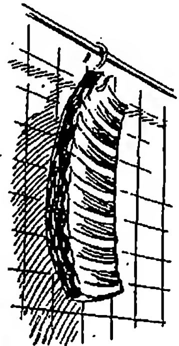
les pommes de terre. Mais on ne coupe pas tous
le pɔm də tɛ:r. mɛ ɔ̃ n(ə) kup pa tu

les légumes. On ne coupe pas les petits pois. On
le legym. ɔ̃ n(ə) kup pa le p(ə)ti pwa. ɔ̃

mange les petits pois avec la fourchette. La petite
mɑ̃:ʒ le p(ə)ti pwa avɛk la furʃɛt. la p(ə)tit


un couteau


une fourchette

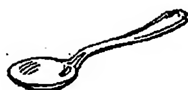

un morceau de viande

Yvonne coupe aussi ses légumes avec un petit couteau,
ivɔn kup osi se legym avɛk œ̃ p(ə)ti kuto,

mais son couteau ne coupe pas la viande. C'est
mɛ sɔ̃ kuto n(ə) kup pa la vjɑ̃:d. sɛ

encore maman qui lui coupe sa viande, puis Yvonne
-t ɑ̃kɔ:r mɑ̃mɑ̃ ki lɥi kup sa vjɑ̃:d, pɥi ivɔn

mange la viande avec sa petite fourchette.
mɑ̃:ʒ la vjɑ̃:d avɛk sa p(ə)tit furʃɛt.



une cuiller

Devant l'assiette de chaque personne (ou à droite
dəvɑ̃ lasjɛt də ʃak pɛrsɔn (u a drwat

de l'assiette), il y a une cuiller. Avec la cuiller on
də lasjɛt), il ja yn kɥijɛ:r. avɛk la kɥijɛ:r ɔ̃

mange
mangeait

mange la soupe. Quand Yvonne était plus petite,
mɑ̃:ʒ la sup. kɑ̃ -t ivɔn etɛ ply p(ə)tit,

elle mangeait aussi ses légumes avec une cuiller.
ɛl mɑ̃ʒɛ osi se legym avɛk yn kɥijɛ:r.

Elle ne mangeait pas encore de viande, et elle avait
ɛl nə mɑ̃ʒɛ pa -z ɑ̃kɔ:r də vjɑ̃:d, e ɛl avɛ

la cuiller dans sa main droite et une petite four-
la kɥijɛ:r dɑ̃ sa mɛ̃ drwat e yn pətit fur-

chette dans sa main gauche. Nicole aussi, quand
ʃɛt dɑ̃ sa mɛ̃ go:ʃ. nikɔl osi, kɑ̃

elle était petite, mangeait ses légumes avec une
-t ɛl etɛ p(ə)tit, mɑ̃ʒɛ se legym avɛk yn

cuiller et elle avait aussi une petite fourchette dans
kɥijɛ:r e ɛl avɛ -t osi yn pətit furʃɛt dɑ̃

la main gauche. Aujourd'hui, Nicole et Yvonne
la mɛ̃ go:ʃ. oʒurdɥi, nikɔl e ivɔn

mangent leur viande et leurs légumes comme deux
mɑ̃:ʒ lœr vjɑ̃:d e lœr legym kɔm dø

grandes personnes, avec une fourchette et un couteau.
grɑ̃:d pɛrsɔn, avɛk yn furʃɛt e œ̃ kuto.

Après le dîner, maman dit à Yvonne: « Et mainte-
aprɛ l(ə) dine, mɑ̃mɑ̃ di a ivɔn: « e mɛ̃t-

nant, Yvonne, au lit! » « Non, maman, pas encore! »
nɑ̃, ivɔn, o li! » « nɔ̃, mɑ̃mɑ̃, pa -z ɑ̃kɔ:r! »

répond Yvonne. « Encore une demi-heure, » dit ma-
repɔ̃ ivɔn. « ɑ̃kɔ:r yn dəmiœ:r, » di mɑ̃-

man, « mais à huit heures et demie, ma petite fille
mɑ̃, « mɛ a ɥi -t œ:r e d(ə)mi, ma p(ə)tit fi:j

ira au lit! » Et Yvonne va au jardin avec sa petite
ira o li! » e ivɔn va o ʒardɛ̃ avɛk sa p(ə)tit

cousine Ginette, mais à huit heures et demie, maman
kuzin ʒinɛt, mɛ a ɥi -t œ:r e d(ə)mi, mɑ̃mɑ̃

appelle: « Yvonne! » et cette fois, la petite fille
apɛl: « ivɔn! » e sɛt fwa, la p(ə)tit fi:j

dit: « Bonne nuit! » à ses grands-parents, à sa tante
di: « bɔn nɥi! » a se grɑ̃parɑ̃, a sa tɑ̃:t

et à tous les autres, qui lui disent également: « Bonne
e a tu le -z o:tr, ki lɥi di:z egalmɑ̃: « bɔn

nuit! » et elle va dans sa chambre.
nɥi! » e ɛl va dɑ̃ sa ʃɑ̃:br.

Maman et Yvonne vont dans la salle de bains où
mɑ̃mɑ̃ e ivɔn vɔ̃ dɑ̃ la sal də bɛ̃ u

maman lave la petite fille, puis elles vont dans la
mɑ̃mɑ̃ la:v la p(ə)tit fi:j, pɥi ɛl vɔ̃ dɑ̃ la

couche = met au lit

chambre à coucher des filles, où maman couche
ʃã:br a kuʃe de fi:j, u mãmã kuʃ

Yvonne dans son petit lit. Les autres jours, maman
ivɔn dã sɔ̃ p(ə)ti li. le-z o:trə ʒu:r, mãmã

couche la petite à huit heures, mais aujourd'hui, elle
kuʃ la p(ə)tit a ɥi-t œ:r, mɛ oʒurdɥi, ɛl

ne ... qu'à = ne ... pas ... avant

ne couche Yvonne qu'à huit heures et demie, parce
nə kuʃ ivɔn ka ɥi-t œ:r e d(ə)mi, pars

que c'est son anniversaire.
kə sɛ sɔ̃-n anivɛrsɛ:r.

Maman couche Yvonne dans son petit lit, et autour
mãmã kuʃ ivɔn dã sɔ̃ p(ə)ti li, e otu:r

de la fillette, elle met tous ses cadeaux. Puis maman
də la fijɛt, ɛl mɛ tu se kado. pɥi mãmã

dit: « Bonne nuit, ma petite Yvonne! » et Yvonne
di: « bɔn nɥi, ma p(ə)tit ivɔn! » e ivɔn

dit à maman: « Bonne nuit! » Et cinq minutes plus
di a mãmã: « bɔn nɥi! » e sɛ̃ minyt ply

tard, elle dort, et la grande poupée dort aussi.
ta:r, ɛl dɔ:r, e la grã:d pupe dɔ:r osi.

EXERCICE A.

Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, Mme Duclos assied sa petite fille à la — de son père. Henri s'assied à la — de son père. Puis, les autres personnes s'asseyent — de la table. La — des Duclos s'appelle Amélie.

Elle met une grande — sur la table. Il y a de la — dans la soupière. La bonne a — des bouteilles de vin sur la table. L'oncle André a — du vin dans les verres des autres grandes personnes, puis il a versé du vin dans son — verre.

« Pourquoi ne manges-tu pas ta soupe de —, Yvonne? » demande Mme Duclos. « Parce que je n'aime pas les tomates, » — Yvonne.

Après la soupe de tomates les Duclos mangent du —. Avec le veau ils mangent des carottes, des pommes de — et des petits —. Les carottes, les pommes de terre et les petits pois sont des —. On coupe avec un —. On coupe la — et beaucoup de légumes. On mange la soupe avec une —. On mange la viande et les légumes avec une —.

A huit heures et demie Mme Duclos — Yvonne dans son petit lit. Autour de la fillette elle — tous ses cadeaux. Toutes les poupées ont de — noms.

EXERCICE B.

Est-ce qu'Henri s'assied à la droite ou à la gauche de son père? ... Quel est le nom de la bonne des Duclos? ... Qui met la soupière sur la table? ... Qu'est-ce qu'il y a dans la soupière? ... Qui est-ce qui ne mange pas sa soupe? ... Pourquoi Yvonne ne mange-t-elle pas sa soupe? ... Que mangent les Duclos avec le veau? ... Qu'est-ce qu'on coupe avec le couteau? ...

MOTS:
une bonne
un couteau
une cuiller
une fourchette
un légume
les petits pois
une pomme de terre
la soupe
une soupière
une tomate
un veau
la viande
couleur chocolat
droite
gauche
joli
propre
tous
toutes
il s'appelle
il s'assied
ils s'asseyent
assis
il est assis
elle est assise
il s'est assis
elle s'est assise
il couche
il coupe
il mangeait
il mangera
ils mangeront

il met
mis
il répond
versé
s'
autour de
en face de
à droite de
à gauche de
à la droite de
à la gauche de
à sa droite
à sa gauche
ils aiment plus
bonne nuit!
mais oui!
mais non!
Amélie
Annette
Gigi
Loulou
Lucette
Mimi
Toutou
Zambo
Blanc

EXERCICE C.

met **mis**

La bonne des Duclos a — une grande soupière sur la table. Mme Duclos — du veau et des pommes de terre dans l'assiette d'Yvonne; elle ne — pas de carottes et de petits pois dans son assiette. C'est Amélie qui a — des bouteilles de vin sur la table.

assied **asseyent** **assis** **assise**

Jean s'est — à la droite d'Yvonne. L'oncle André et tante Claire s'— à la droite et à la gauche des grands-parents Leroux. Henri s'— à la gauche de son père. Mme Duclos s'est — entre Ginette et l'oncle André.

tout **toute** **tous** **toutes**

— les petits Français n'aiment pas les tomates. — la famille donne des cadeaux à Yvonne. Cette année, les grands-parents Duclos seront à Nice — l'été. — les poupées d'Yvonne ont de jolis noms.

du **de la** **de l'** **des**

Au dîner d'anniversaire d'Yvonne, les Duclos mangent — — soupe de tomates. Après la soupe ils mangent — veau. Avec le veau ils mangent — carottes et — pommes de terre. Toutes les personnes autour de la table boivent — vin. Yvonne boit également — vin, mais avec — —'eau.

RÉSUMÉ

« Jean *est allé* à l'école avec sa sœur. » « L'oncle André *est venu* avec sa femme. » « Jean *s'est assis* à table. » « Maman *a appelé* les enfants. » « Elle *a lavé* la petite fille. »

Les formes « est allé », « est venu », « s'est assis », « a appelé » et « a lavé » s'appellent *le passé composé* [*lə pase kɔ̃poze*].

« Henri *est allé* dans la salle de bains. » « Nicole *est allée* dans la salle de bains avant Henri. » « Les deux garçons *sont allés* dans la salle de bains après leurs sœurs. » « Les filles *sont allées* dans le jardin avec les garçons. »

Les formes « est allé », « est allée », « sont allés » et « sont allées » sont quatre formes du passé composé du même verbe.

« Nicole *a appelé* Yvonne. » « Les garçons *ont mangé* beaucoup de tarte. » « Les filles *ont bu* du chocolat. »

On dit: « Il est *resté* » et « Elle est *restée,* » mais on dit: « Il a *mangé* » et « Elle a *mangé* ». Quand le passé composé d'un verbe est avec « a » ou « ont », la deuxième partie du passé composé (mangé, donné, mis, . . .) reste la même. Mais quand le passé composé d'un verbe est avec « est » ou « sont », la deuxième partie du passé composé n'est pas toujours la même (allé, allée, allés, allées; resté, restée, restés, restées; assis, assise, assis, assises; . . .)

Le passé composé

il est allé
il est resté
il est venu
il s'est assis

Le passé composé avec « est » et « sont »

Il / Jean / Le garçon	est allé
Elle / Nicole / La fille	est allée
Ils / Jean et Paul / Les garçons	sont allés
Elles / Nicole et Louise / Les filles	sont allées
Paul et Louise / Les garçons et les filles	sont allés

Le passé composé avec « a » et « ont »

Il a / Elle a / Ils ont / Elles ont	mangé

EXERCICE

allé	**allée**	**allés**	**allées**	**appelé**	**donné**	
resté	**restée**	**restés**	**restées**	**lavé**	**mangé**	**été**
venu	**venue**	**venus**	**venues**	**montré**	**versé**	
assis	**assise**	**assis**	**assises**	**demandé**	**mis**	**bu**

Jean s'est assi— entre Nicole et Yvonne. Maman s'est assi— entre Ginette et l'oncle André. L'oncle a vers— du vin à grand-mère. La bonne a mi— une bouteille de vin blanc sur la table. Les grands-parents sont ven— un peu avant six heures. Grand-mère et tante Claire sont rest— dans le jardin. Papa est ven— avant M. Leroux. Yvonne n'a pas mang— de haricots au déjeuner. Les trois enfants ont donn— des cadeaux à Yvonne. Maman est all— dans le jardin. Marcel et Monique ne sont pas ven— à l'anniversaire d'Yvonne. Maman a appel—: « A table! » Toutes les personnes sont all— dans la salle à manger. Les grands-parents se sont assi— en face de papa. Papa n'est pas rest— dans le jardin. Tante Claire est rest— avec Yvonne et les deux autres fillettes. M. et Mme Duclos sont rest— à Nice. Yvonne a montr— ses cadeaux à Ginette. Tante Mireille n'est pas ven— aujourd'hui. Les trois hommes sont all— dans la maison. Ginette et sa maman sont ven— à trois heures. Les deux garçons sont rest— dans le jardin avec les fillettes. Ginette a demand—: « Qui t'a donn— ce cadeau? » Toutes les personnes se sont assi— autour de la table.

UN MATIN

C'est aujourd'hui samedi, et c'est le 20 (vingt) juillet.
sɛ -t ozurdyi samdi, e sɛ l(ə) vɛ̃ ʒyijɛ.

Les enfants sont en vacances, mais ils sont encore
le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t ɑ̃ vakɑ̃:s, mɛ il sɔ̃ -t ɑ̃kɔ:r

à Paris. Quelle heure est-il? Il est sept heures et
a pari. kɛl œ:r ɛ -t il? il ɛ sɛ -t œ:r e

demie. Est-ce que tous les enfants sont encore dans
d(ə)mi. ɛs kə tu le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t ɑ̃kɔ:r dɑ̃

leurs lits? Oui, ils sont tous dans leurs lits, mais
lœr li? wi, il sɔ̃ tus dɑ̃ lœr li, mɛ

ils ne dorment pas tous.
il nə dɔrm pa tus.

La maman des enfants entre dans la chambre des
la mɑ̃mɑ̃ de -z ɑ̃fɑ̃ ɑ̃:trə dɑ̃ la ʃɑ̃:brə de

fillettes, comme tous les matins. Elle demande:
fijɛt, kɔm tu le matɛ̃. ɛl dəmɑ̃:d:

« Dors-tu encore, Nicole? » « Non, maman, »
« dɔ:r ty ɑ̃kɔ:r, nikɔl? » « nɔ̃, mɑ̃mɑ̃, »

répond Nicole, « je ne dors plus. » Puis Nicole
repɔ̃ nikɔl, « ʒə n(ə) dɔ:r ply. » pɥi nikɔl

demande à Yvonne: « Dors-tu, Yvonne? » et Yvonne
dəmɑ̃:d a ivɔn: « dɔ:r ty, ivɔn? » e ivɔn

répond également: « Non, je ne dors plus. » Maman
repɔ̃ egalmɑ̃: « nɔ̃, ʒə n(ə) dɔ:r ply. » mɑ̃mɑ̃

tous [*tu*]
tous [*tus*]
Tous [*tu*] les enfants sont dans leurs lits.
Les enfants sont **tous** [*tus*] dans leurs lits.

entre dans ɔ: vient dans

s'assied sur une chaise entre les lits des deux fillettes
sasje syr yn ʃɛ:z ã:trə le li de dø fijɛt

dort
a dormi

et demande à Yvonne: « As-tu bien dormi, ma petite
e d(ə)mã:d a ivɔn: « a ty bjɛ̃ dɔrmi, ma p(ə)tit

fille? » « Oui, merci, maman, j'ai bien dormi, »
fi:j? » « wi, mɛrsi, mãmã, ʒe bjɛ̃ dɔrmi, »

répond Yvonne. Puis, maman lui dit: « Aujourd'hui,
repɔ̃ ivɔn. pɥi, mãmã lɥi di: « oʒurdɥi,

tante Claire viendra avec Ginette. » « A quelle
tã:t klɛ:r vjɛ̃dra avɛk ʒinɛt. » « a kɛl

heure viendront-elles? » « Elles viendront à neuf
œ:r vjɛ̃drɔ̃ -t ɛl? » « ɛl vjɛ̃drɔ̃ a nœ

heures et demie. » « Et quelle heure est-il mainte-
-v œ:r e d(ə)mi. » « e kɛl œ:r ɛ -t il mɛ̃t-

nant, maman? » « Il est sept heures et demie. »
nã, mãmã? » « il ɛ sɛ -t œ:r e d(ə)mi. »

dans deux heures
= deux heures
plus tard

« Alors elles viendront dans deux heures! » « Oui,
« alɔ:r ɛl vjɛ̃drɔ̃ dã dø -z œ:r! » « wi,

elles viendront dans deux heures, » répond maman,
ɛl vjɛ̃drɔ̃ dã dø -z œ:r, » repɔ̃ mãmã,

puis elle se lève de la chaise et quitte la chambre des
pɥi ɛl sə lɛ:v də la ʃɛ:z e kit la ʃã:brə de

fillettes.
fijɛt.

sort ⟷ entre

Quand maman sort de la chambre des fillettes, elle
kã mãmã sɔ:r də la ʃã:brə de fijɛt, ɛl

va dans le jardin avec les chiens, puis elle entre dans
va dã l(ə) ʒardɛ̃ avɛk le ʃjɛ̃, pɥi ɛl ã:trə dã

la chambre des garçons, où elle demande: « Jean,
la ʃã:brə de garsɔ̃, u ɛl dəmã:d: « ʒã,

Henri, dormez-vous? » « Non, maman, nous ne
ãri, dɔrme vu? » « nɔ̃, mãmã, nu n(ə)

dormons pas, » répond Jean, mais Henri ne répond
dɔrmɔ̃ pa, » repɔ̃ ʒã, mɛ ãri n(ə) repɔ̃

pas. Il répond seulement après que sa maman lui
pa. il repɔ̃ sœlmã aprɛ k(ə) sa mãmã lɥi

a demandé une deuxième fois: « Dors-tu, Henri? »
a d(ə)mãde yn døzjɛm fwa: « dɔ:r ty, ãri? »

Alors il répond: « Non, je ne dors pas ... » Sou-
alɔ:r il repɔ̃: « nɔ̃, ʒə n(ə) dɔ:r pa ... » su-

vent, le matin, quand leur mère demande à Jean et
vã, lə matɛ̃, kã lœr mɛ:r dəmã:d a ʒã e

à Henri: « Dormez-vous? » ils répondent: « Non,
a ãri: « dɔrme vu? » il repɔ̃:d: « nɔ̃,

maman, nous ne dormons pas. » Mais souvent
mãmã, nu n(ə) dɔrmɔ̃ pa. » mɛ suvã

ils dorment cinq minutes plus tard! Aujourd'hui,
il dɔrm sɛ̃ minyt ply ta:r! oʒurdɥi,

maman ne sort pas de la chambre des garçons quand
mãmã n(ə) sɔ:r pa d(ə) la ʃã:brə de garsɔ̃ kã

elle a appelé: elle sort seulement après que Jean a
-t ɛl a aple: ɛl sɔ:r sœlmã aprɛ k(ə) ʒã a

quitté son lit.
kite sɔ̃ li.

Que fait Nicole après que maman a quitté la chambre
kə fɛ nikɔl aprɛ k(ə) mãmã a kite la ʃã:brə

je dors
tu dors
il dort
nous dormons
vous dormez
ils dorment

souvent = beaucoup de fois

il répond
ils répondent

quitte
a quitté

elle se lève ɔ: elle quitte son lit

des fillettes? Elle se lève, appelle Yvonne, qui se
de fijɛt? ɛl sə lɛ:v, apɛl ivɔn, ki s(ə)

lève également, et les deux sœurs vont dans la salle
lɛ:v egalmɑ̃, e le dø sœ:r vɔ̃ dɑ̃ la sal

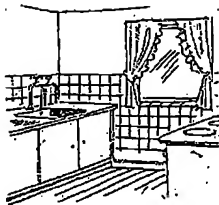
de bains. Que fait Nicole dans la salle de bains?
də bɛ̃. kə fɛ nikɔl dɑ̃ la sal də bɛ̃?

Elle se lave. Yvonne se lave aussi. Est-ce qu'elle se
ɛl sə la:v. ivɔn sə la:v osi. ɛs kɛl sə

lave elle-même? Oui, aujourd'hui elle se lave elle-
la:v ɛlmɛ:m? wi, oʒurdɥi ɛl sə la:v ɛl-

même, mais hier, c'est maman qui a lavé Yvonne.
mɛ:m, mɛ ijɛ:r, sɛ mɑ̃mɑ̃ ki a lave ivɔn.

Que fait maman après qu'elle a quitté la chambre
kə fɛ mɑ̃mɑ̃ aprɛ kɛl a kite la ʃɑ̃:brə



une cuisine

des garçons? Elle va dans la cuisine, où elle reste
de garsɔ̃? ɛl va dɑ̃ la kɥizin, u ɛl rɛst

une demi-heure. Et que fait-elle dans la cuisine?
yn dəmiœ:r. e kə fɛ-t ɛl dɑ̃ la kɥizin?

Elle fait le petit déjeuner de la famille. Dans la
ɛl fɛ l(ə) pəti deʒœne d(ə) la fami:j. dɑ̃ la

cuisine on fait le petit déjeuner, le déjeuner et le
kɥizin ɔ̃ fɛ l(ə) pəti deʒœne, lə deʒœne e l(ə)

dîner. Ce sont les trois repas. Les enfants ont
dine. sə sɔ̃ le trwa rəpa. le-z ɑ̃fɑ̃ ɔ̃

un repas
deux repas

aussi un quatrième repas à quatre heures de l'après-
-t osi œ̃ katrijɛm rəpa a katr œ:r də laprɛ-

midi. Ce repas s'appelle le goûter. Mais le goûter
midi. sə r(ə)pa sapɛl lə gute. mɛ l(ə) gute

des enfants est un petit repas qu'on ne fait pas dans
d e -z ãfã ɛ -t œ̃ p(ə)ti r(ə)pa kɔ̃ n(ə) fɛ pa dã

la cuisine: le goûter des enfants, c'est un morceau
la kɥizin: lə gute de -z ãfã, sɛ -t œ̃ mɔrso

de chocolat avec du pain, ou des fruits. Les enfants
d (ə) ʃɔkɔla avɛk dy pɛ̃, u de frɥi. le -z ãfã

aiment beaucoup leur goûter.
ɛ:m boku lœr gute.

Les fillettes sont restées dans la salle de bains un
le fijɛt sɔ̃ rɛste dã la sal də bɛ̃ œ̃

peu plus d'un quart d'heure: de sept heures et demie
pø ply dœ̃ ka:r dœ:r: də sɛ -t œ:r e d(ə)mi

à huit heures moins le quart. Nicole s'est lavée
a ɥi -t œ:r mwɛ̃ l(ə) ka:r. nikɔl sɛ lave

la première, et puis, Yvonne s'est lavée aussi. Quand
la prəmjɛ:r, e pɥi, ivɔn sɛ lave osi. kã

Jean s'est levé à huit heures moins vingt, il est aussi
ʒã sɛ l(ə)ve a ɥi -t œ:r mwɛ̃ vɛ̃, il ɛ -t osi

allé à la salle de bains, mais quand il a demandé:
ale a la sal də bɛ̃, mɛ kã -t il a d(ə)mãde:

« Qui est dans la salle de bains? Est-ce toi, Nicole? »
« ki ɛ dã la sal də bɛ̃? ɛs twa, nikɔl? »

les fillettes n'ont pas répondu.
le fijɛt nɔ̃ pa repɔ̃dy.

Alors Jean a demandé encore une fois: « Est-ce toi
alɔ:r ʒã a d(ə)mãde ãkɔ:r yn fwa: « ɛs twa

qui es dans la salle de bains, Nicole? » et cette fois
ki ɛ dã la sal də bɛ̃, nikɔl? » e sɛt fwa

lave
a lavé
se lave
s'est lavé

il a lavé
elle a lavé
il s'est lavé
elle s'est lavée

se lève
s'est levé

répond
a répondu

est-ce toi qui es?
= es-tu?

c'est moi qui suis = je suis

Nicole lui a répondu: « Oui, c'est moi qui suis dans
nikɔl lɥi a repɔ̃dy: « wi, sɛ mwa ki sɥi dɑ̃

je me lave
tu te laves
il (elle) se lave
nous nous lavons
vous vous lavez
ils (elles) se lavent

la salle de bains! » « Que fais-tu? » « Je me lave! »
la sal də bɛ̃! » « kə fɛ ty? » « ʒə m(ə) la:v!»

« Tu te laves encore? Mais il est déjà huit heures
« ty t(ə) la:v ɑ̃kɔ:r? mɛ il ɛ deʒa ɥi -t œ:r

moins le quart! » « Oui, » lui a répondu Nicole,
mwɛ̃ l(ə) ka:r! » « wi, » lɥi a repɔ̃dy nikɔl,

« mais Yvonne est avec moi et elle ne s'est pas encore
« mɛ ivɔn ɛ -t avɛk mwa e ɛl nə sɛ pɑ -z ɑ̃kɔ:r

lavée. » « Tu ne t'es pas encore lavée, Yvonne?
lave. » « ty n(ə) tɛ pɑ -z ɑ̃kɔ:r lave, ivɔn?

Oh! là là! = Oh!

Oh! là là! » dit Jean. Yvonne ne répond pas.
o! la la! » di ʒɑ̃. ivɔn nə repɔ̃ pɑ.

« Yvonne, tu te laves trop! » dit Jean encore.
« ivɔn, ty t(ə) la:v tro! » di ʒɑ̃ ɑ̃kɔ:r.

« Non, » lui répond alors Yvonne, « je ne me lave
« nɔ̃, » lɥi repɔ̃ alɔ:r ivɔn, « ʒə n(ə) mə la:v

pas trop! C'est toi qui te laves trop peu! Henri et
pa tro! sɛ twa ki t(ə) la:v trɔ pø! ɑ̃ri e

toi, vous vous lavez trop peu, comme tous les garçons. »
twa, vu vu lave trɔ pø, kɔm tu le garsɔ̃. »

« Nous nous lavons trop peu? Ah, non! Je ne me
« nu nu lavɔ̃ trɔ pø? a, nɔ̃! ʒə n(ə) mə

lave pas trop peu, » dit Jean; « je me lave les
la:v pa trɔ pø, » di ʒɑ̃; « ʒə m(ə) la:v le


une oreille

je me lave les mains = je lave mes r s

mains, les oreilles et . . . » « Tu te laves les oreilles?
mɛ̃, le -z ɔrɛ:j e . . . » « ty t(ə) la:v le -z ɔrɛ:j?

Une oreille par jour, oui, » dit la petite Yvonne
yn ɔrɛ:j par ʒu:r, wi, » di la p(ə)tit ivɔn

de la salle de bains. Son frère Jean commence:
də la sal də bɛ̃. sɔ̃ frɛ:r ʒã kɔmã:s:

« Oh! Je me lave une... » mais à ce moment sa
« o! ʒə m(ə) la:v yn ... » mɛ a sə mɔmã sa

mère, de la cuisine, lui demande: « Jean, que fais-tu
mɛ:r, də la kɥizin, lɥi d(ə)mã:d: « ʒã, kə fɛ ty

devant la salle de bains? Est-ce que tu ne t'es pas
d(ə)vã la sal də bɛ̃? ɛs kə ty n(ə) tɛ pa

encore lavé? » « Non, maman, je ne me suis pas
-z ãkɔ:r lave? » « nɔ̃, mãmã, ʒə n(ə) mə sɥi pa

encore lavé. » « Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas
-z ãkɔ:r lave. » « purkwa ɛs kə ty n(ə) tɛ pa

encore lavé? Il est tard. » « Oui, maman, mais les
-z ãkɔ:r lave? il ɛ ta:r. » « wi, mãmã, mɛ le

filles ... » commence Jean, mais au même moment,
fi:j ... » kɔmã:s ʒã, mɛ o mɛ:m mɔmã,

les deux fillettes quittent la salle de bains, et Yvonne
le dø fijɛt kit la sal də bɛ̃, e ivɔn

dit à son frère: « Maintenant, je me suis lavée, mon
di a sɔ̃ frɛ:r: « mɛ̃tnã, ʒə m(ə) sɥi lave, mɔ̃

petit Jean! »
p(ə)ti ʒã! »

Après que ses sœurs ont quitté la salle de bains,
aprɛ k(ə) se sœ:r ɔ̃ kite la sal də bɛ̃,

Jean se lave aussi. Où vont les deux fillettes quand
ʒã s(ə) la:v osi. u vɔ̃ le dø fijɛt kã

moment ɔ: seconde

ne ... pas ...
ne me ... pas
ne te ... pas
ne se ... pas

Maman **ne** lave **pas Yvonne.**
Yvonne: « Maman **ne me** lave **pas.** »
Jean: « Je **ne me** lave **pas** trop peu! »
Maman, à Yvonne: « Je **ne te** lave **pas** aujourd'hui. »
Yvonne, à Jean: « Tu **ne te** laves **pas** avant moi chaque matin. »
Jean **ne se** lave **pas** à sept heures.
Yvonne et Nicole **ne se** lavent **pas** trop peu.

lavé
lavée

Jean ne s'est pas lavé.
Nicole s'est lavée.
Jean dit: « Hier, je me suis lavé à sept heures. »
Yvonne dit: « Maintenant, je me suis lavée ».



Yvonne s'habille.

elles ont quitté la salle de bains? Elles vont dans
-t ɛl -z ɔ̃ kite la sal də bɛ̃? ɛl vɔ̃ dã

leur chambre où elles s'habillent. Maintenant,
lœr ʃã:br u ɛl sabi:j. mɛ̃tnã,

Yvonne s'habille elle-même, mais c'est la première
ivɔn sabi:j ɛlmɛ:m, mɛ sɛ la prəmjɛ:r

année qu'elle s'habille elle-même. L'année passée,
ane kɛl sabi:j ɛlmɛ:m. lane pase,

habille
habillait

c'était maman qui habillait la petite, comme elle
setɛ mãmã ki abijɛ la p(ə)tit, kɔm ɛl

habillait Henri quand il avait cinq ans. Jean
abijɛ ãri kã -t il avɛ sɛ̃ -k ã. ʒã

s'habille
s'habillait

s'habillait déjà lui-même à quatre ans et demi, et
sabijɛ deʒa lɥimɛ:m a katr ã e d(ə)mi, e

il s'habille lui-même
elle s'habille elle-même

Nicole s'habillait elle-même à quatre ans. Mais à
nikɔl sabijɛ ɛlmɛ:m a katr ã. mɛ a

quatre ans, Henri ne s'habillait pas encore lui-même.
katr ã, ãri n(ə) sabijɛ pa -z ãkɔ:r lɥimɛ:m.

Nicole et Yvonne se sont levées, elles se sont lavées,
nikɔl e ivɔn sə sɔ̃ l(ə)ve, ɛl sə sɔ̃ lave,

s'habille
s'est habillé

puis elles se sont habillées, et maintenant, à huit
pɥi ɛl sə sɔ̃ -t abije, e mɛ̃tnã, a ɥi

heures, elles sont dans la cuisine. Maman leur
-t œ:r, ɛl sɔ̃ dã la kɥizin. mãmã lœr

demande: « Où sont Jean et Henri? Est-ce qu'ils
dəmã:d: « u sɔ̃ ʒã e ãri? ɛs kil

ne se sont pas encore lavés? » C'est Jean lui-même
nə sə sɔ̃ pa -z ãkɔ:r lave? » sɛ ʒã lɥimɛ:m

(il entre dans la cuisine à ce moment) qui répond:
[il ã:trə dã la kɥizin a sə mɔmã] ki repɔ̃:

« Si, maman, je me suis levé, lavé et habillé. »
« si, mãmã, ʒə m(ə) sɥi l(ə)ve, lave e abije. »

« Bonjour, Jean, » disent Nicole et Yvonne, « nous
« bɔ̃ʒu:r, ʒã, » di:z nikɔl e ivɔn, « nu

nous sommes levées avant toi et Henri aujourd'hui! »
nu sɔm ləve avã twa e ãri oʒurdɥi! »

« Oui, » dit Jean, « mais hier, c'est moi qui me suis
« wi, » di ʒã, « mɛ ijɛ:r, sɛ mwa ki m(ə) sɥi

levé avant vous! » « Un jour, c'est toi, un jour
l(ə)ve avã vu! » « œ̃ ʒu:r, sɛ twa, œ̃ ʒu:r

ce sont tes sœurs. Tu t'es levé et tu t'es lavé le
sə sɔ̃ te sœ:r. ty tɛ l(ə)ve e ty tɛ lave l(ə)

premier hier, mais aujourd'hui ce sont tes sœurs, »
prəmje ijɛ:r, mɛ oʒurdɥi sə sɔ̃ te sœ:r, »

dit maman. « Mais où est Henri? » « Je ne sais
di mãmã. « mɛ u ɛ ãri? » « ʒə n(ə) se

pas, » répond Jean, « n'est-il pas dans la salle de
pa, » repɔ̃ ʒã, « nɛ -t il pa dã la sal də

bains? » « Non, » dit maman, « il n'est pas dans la
bɛ̃? » « nɔ̃, » di mãmã, « il nɛ pa dã la

salle de bains. Ne s'est-il pas encore levé? » « Je
sal də bɛ̃. nə sɛ -t il pa -z ãkɔ:r ləve? » « ʒə

ne sais pas, » répond Jean encore une fois. « Tu ne
n(ə) se pa, » repɔ̃ ʒã ãkɔ:r yn fwa. « ty n(ə)

sais pas? Mais ne viens-tu pas de ta chambre? »
se pa? mɛ n(ə) vjɛ̃ ty pa də ta ʃã:br? »

si ɔ: oui

oui
si

« Est-ce que tu t'es levé? » « **Oui.** » « **Ne** t'es-tu **pas** levé? » « **Si.** »

je me suis lavé(e)
tu t'es lavé(e)
il (elle) s'est lavé(e)
nous nous sommes lavé(e)s
vous vous êtes lavé(e)s
ils (elles) se sont lavé(e)s

je viens
tu viens
il vient

je sais
tu sais
il sait

« Si, je viens de ma chambre. Henri était encore
« si, ʒə vjɛ̃ d(ə) ma ʃɑ̃:br. ɑ̃ri etɛ -t ɑ̃kɔ:r

dans son lit, quand j'étais dans la chambre. » « Mais
dɑ̃ sɔ̃ li, kɑ̃ ʒetɛ dɑ̃ la ʃɑ̃:br. » « mɛ

alors, il ne s'est pas encore levé! Ne sait-il pas qu'il
alɔ:r, il nə sɛ pa -z ɑ̃kɔ:r ləve! nə se -t il pa kil

est déjà huit heures? La petite Yvonne s'est levée
ɛ deʒa ɥi -t œ:r? la p(ə)tit ivɔn sɛ l(ə)ve

à sept heures et demie, et Henri est encore au lit!
a sɛ -t œ:r e d(ə)mi, e ɑ̃ri ɛ -t ɑ̃kɔ:r o li!

Les autres se lèvent toujours avant Henri! »
le -z o:trə sə lɛ:v tuʒu:r avɑ̃ ɑ̃ri!»

Alors Jean va dans sa chambre et demande à son
alɔ:r ʒɑ̃ va dɑ̃ sa ʃɑ̃:br e d(ə)mɑ̃:d a sɔ̃

frère: « Henri, que fais-tu? Nous nous sommes tous
frɛ:r: « ɑ̃ri, kə fɛ ty? nu nu sɔm tus

levés et lavés. Sais-tu que les filles se sont levées
ləve e lave. se ty k(ə) le fi:j sə sɔ̃ l(ə)ve

avant moi? Et tu es encore dans ton lit! » « Je
avɑ̃ mwa? e ty ɛ -z ɑ̃kɔ:r dɑ̃ tɔ̃ li! » « ʒə

dors! » lui répond Henri. « Henri, tu ne dors pas!
dɔ:r! » lɥi repɔ̃ ɑ̃ri. « ɑ̃ri, ty n(ə) dɔ:r pa!

Sais-tu quelle heure il est? » « Non, je ne sais pas. »
se ty kɛl œ:r il ɛ? » « nɔ̃, ʒə n(ə) se pa. »

« Il est huit heures! » « C'est bien, je me lève,
« il ɛ ɥi -t œ:r! » « sɛ bjɛ̃, ʒə m(ə) lɛ:v,

je me lève! Mais tu sais que le dimanche, je me
ʒə m(ə) lɛ:v! mɛ ty se kə l(ə) dimɑ̃:ʃ, ʒə m(ə)

lève avant toi et les filles. Le dimanche, vous
lɛ:v avɑ̃ twa e le fi:j. lə dimɑ̃:ʃ, vu

vous levez toujours tard, » dit alors Henri. « Oui, »
vu l(ə)ve tuʒu:r ta:r, » di alɔ:r ɑ̃ri. « wi, »

lui répond Jean, « tu te lèves souvent avant nous
lɥi repɔ̃ ʒɑ̃, « ty t(ə) lɛ:v suvɑ̃ avɑ̃ nu

le dimanche, mais nous nous levons avant toi les
l(ə) dimɑ̃:ʃ, mɛ nu nu l(ə)vɔ̃ avɑ̃ twa le

autres jours de la semaine, quand nous sommes
-z o:trə ʒu:r də la s(ə)mɛn, kɑ̃ nu sɔm

en vacances! » Mais Henri est déjà dans la salle
-z ɑ̃ vakɑ̃:s! » mɛ ɑ̃ri ɛ deʒa dɑ̃ la sal

de bains, où il se lave.
də bɛ̃, u il sə la:v.

Quand papa, cinq minutes plus tard, demande de la
kɑ̃ papa, sɛ̃ minyt ply ta:r, dəmɑ̃:d də la

salle à manger: « Henri, que fais-tu? Te laves-tu? »
sal a mɑ̃ʒe: « ɑ̃ri, kə fɛ ty? tə la:v ty? »

Henri répond: « Oui, papa, je me lave! Je viens
ɑ̃ri repɔ̃: « wi, papa, ʒə m(ə) la:v! ʒə vjɛ̃

dans cinq minutes! » Et cinq minutes plus tard
dɑ̃ sɛ̃ minyt! » e sɛ̃ minyt ply ta:r

il s'est lavé et il s'habille. A huit heures douze
il sɛ lave e il sabi:j. a ɥi -t œ:r du:z

il s'est habillé, et il entre dans la salle à manger.
il sɛ - t abije, e il ɑ̃:trə dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe.

Maintenant, les enfants sont tous dans la salle à
mɛ̃tnɑ̃, le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ tus dɑ̃ la sal a

je me lève
tu te lèves
il se lève
nous nous levons
vous vous levez
ils se lèvent

tu te . . .
te . . . -tu?

Papa dit:
« **Tu te** laves toujours le dernier, Henri. **Te** laves-tu encore? »

manger. Quand Henri entre dans la salle à manger,
mãʒe. kã -t ãri ã:trə dã la sal a mãʒe,

Nicole lui dit: « Bonjour, mon petit Henri! Est-ce
nikɔl lɥi di: « bɔ̃ʒu:r, mɔ̃ p(ə)ti -t ãri! ɛs

que tu as bien dormi? Tu dors trop peu ... » Et
kə ty a bjɛ̃ dɔrmi? ty dɔ:r trɔ pø ... » e

Yvonne lui demande: « Pourquoi te lèves-tu après
ivɔn lɥi d(ə)mã:d: « purkwa t(ə) lɛ:v ty aprɛ

nous, tous les dimanches? » « Mais je ne me lève
nu, tu le dimã:ʃ? » « mɛ ʒə n(ə) mə lɛ:v

pas après vous tous les dimanches! Beaucoup de
pa aprɛ vu tu le dimã:ʃ! boku də

dimanches, je me lève avant vous! » « Pas tous les
dimã:ʃ, ʒə m(ə) lɛ:v avã vu! » « pa tu le

dimanches, non, » dit Nicole, « mais tu te lèves
dimã:ʃ, nɔ̃, » di nikɔl, « mɛ ty t(ə) lɛ:v

après nous beaucoup d'autres jours de la semaine. »
aprɛ nu boku do:trə ʒu:r də la s(ə)mɛn. »

« Seulement quand nous sommes en vacances! » dit
« sœlmã kã nu sɔm -z ã vakã:s! » di

Henri. « Mais je ne vous parle pas! » « C'est bien,
ãri. « mɛ ʒə n(ə) vu parl pa! » « sɛ bjɛ̃,

je vous parle = je parle avec vous

c'est bien, » dit maman. « Jean et Henri, je sais bien
sɛ bjɛ̃, » di mãmã. « ʒã e ãri, ʒə se bjɛ̃

que vous vous êtes souvent levés avant vos sœurs,
kə vu vu -z ɛt suvã l(ə)ve avã vo sœ:r,

mais je sais aussi que, d'autres fois, c'est Nicole et
mɛ ʒə se osi kə, do:trə fwa, sɛ nikɔl e

Yvonne qui se sont levées les premières. » Quand
ivɔn ki sə sɔ̃ l(ə)ve le prəmjɛ:r. » kɑ̃

maman a parlé, les enfants mangent leur petit
mɑ̃mɑ̃ a parle, le -z ɑ̃fɑ̃ mɑ̃:ʒ lœr pəti

déjeuner. Ils mangent de huit heures à huit heures
deʒœne. il mɑ̃:ʒ də ɥi -t œ:r a ɥi -t œ:r.

et demie, et quand ils ont tous mangé ils vont dans
e. d(ə)mi, e kɑ̃ -t il -z ɔ̃ tus mɑ̃ʒe, il vɔ̃ dɑ̃

le jardin, parce qu'à neuf heures et demie, tante
l(ə) ʒardɛ̃, pars ka nœ -v œ:r e. d(ə)mi, tɑ̃:t

Claire viendra avec Ginette.
klɛ:r vjɛ̃dra avɛk ʒinɛt.

EXERCICE A.

A sept heures et demie, Mme Duclos — dans la chambre des fillettes. Elle demande à Yvonne: « As-tu — dormi, ma petite? » Puis elle — de leur chambre et va dans le jardin avec les chiens.

Que — Nicole après que Mme Duclos a quitté la chambre des fillettes? Elle se — et va dans la salle de bains. Quand elle s'est lavée, elle s'—.

Le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner sont trois —. Mme Duclos fait les trois repas dans la —. A quatre heures de l'après-midi, beaucoup d'enfants ont un quatrième repas qui s'appelle le —.

MOTS:

une cuisine
un goûter
un moment
une oreille
un repas
je dors
tu dors
vous dormez
dormi
nous dormons
j'étais
il entre
tu fais
il fait
il s'habille
ils s'habillent
il habillait
il s'habillait
habillé
habillée
je me suis habillé
je me suis habillée
il s'est habillé
ils se sont habillés
elles se sont habillées
je me lave
tu te laves

te laves-tu?
tu t'es lavé
tu t'es lavée
je me suis lavé
je me suis lavée
il s'est lavé
elle s'est lavée
ils se sont lavés
elles se sont lavées
il se lève
ils se lèvent
levé
levée
il s'est levé
nous nous sommes levés
nous nous sommes levées
vous vous êtes levés
vous vous êtes levées
ils se sont levés
elles se sont levées
quitté
ils répondent
répondu
je sais
tu sais
il sait
il sort
je viens
tu viens
moi

« Est-ce que c'est — qui es dans la salle de bains, Nicole? » demande Jean. « Oui, Jean, c'est — qui suis dans la salle de bains. » Yvonne dit à Jean: « Tu te laves seulement une — par jour! » A huit heures, Henri est encore dans son lit; il ne — pas quelle heure il est.

EXERCICE B.

Que fait Mme Duclos dans la cuisine le matin? ... Quels sont les trois grands repas? ... Est-ce qu'Henri s'est levé le premier ou le dernier ce matin? ... Où va Henri quand il a quitté la salle de bains? ... Que fait-il dans sa chambre? ... Que demande Nicole à Henri quand il entre dans la salle à manger? ...

EXERCICE C.

je **me** lave	nous **nous** lavons
tu **te** laves	vous **vous** lavez
il (elle) **se** lave	ils (elles) **se** lavent

Hier, c'est Mme Duclos qui a lavé Yvonne, mais aujourd'hui, Yvonne — lave elle-même. Jean: « Tu — laves trop, Yvonne! » Yvonne: « Non, je ne — lave pas trop! » Chaque matin, Jean et Henri et leurs deux sœurs — lavent dans la salle de bains. Mme Duclos: « Jean et Henri, est-ce que vous — lavez encore? » « Oui, maman, nous — lavons encore. »

je **me suis** lavé(e)	nous **nous sommes** lavé(e)s
tu **t'es** lavé(e)	vous **vous** êtes lavé(e)s
il (elle) **s'est** lavé(e)	ils (elles) **se sont** lavé(e)s

Samedi, Nicole et Yvonne — — lavées avant leurs frères. Mme Duclos: « Vous — — lavés tard, ce matin, Jean et Henri. » Nicole et Yvonne: « Ce matin, nous — — lavées avant nos frères. » Jean: « Est-ce que tu ne —' — pas encore lavée, Yvonne? » « Non, Jean, je ne — — pas encore lavée. » Ce matin, Henri —' — lavé le dernier de toute la famille.

RÉSUMÉ

Les mots « (un) homme », « (une) femme », « (un) pays », « (une) ville », « (une) plante », « (un) arbre » sont des *substantifs* [*sybstãtif*]. « (Un) verre », « (une) bouteille », « (un) oncle », « (un) fruit », « (une) maison » sont aussi des substantifs.

Les mots « grand », « petit », « haut », « français », « bon », « jeune » sont des *adjectifs* [*adʒɛktif*]. Les mots « anglais », « vert », « rouge », « première », « basse », « belle » sont aussi des adjectifs.

Avant les substantifs, on met les adjectifs: petit/petite, grand/grande, bon/bonne, beau/belle, vieux/vieille, jeune/jeune, autre/autre, même/même, premier/première, deuxième/deuxième, .../....., dernier/dernière. (Un petit garçon, un bon père, le dernier mois.)

toi
lui-même
elle-même
alors
après que
bien
si
souvent
trop peu
à ce moment
en vacances
d'autres fois
je me lave les mains
je vous parle
oh! là là!
tous les matins

Substantifs:

un	oncle, arbre, fruit, pays, ...	une	fille, balle, fleur, ville, ...

Adjectifs:

grand	grande
haut	haute
vieux	vieille
anglais	anglaise
......	......

Avant les substantifs:

petit	jeune
bon	même
vieux	premier
grand	deuxième
autre	......
beau	dernier

Après les substantifs:
vert français haut
noir anglais bas
rouge allemand mûr
....

Après les substantifs, on met les adjectifs: blanc/blanche, rouge/rouge, vert/verte, noir/noire (et les autres adjectifs de couleurs), français/française, anglais/anglaise (et les autres adjectifs de pays et de langues), haut/haute, bas/basse, mûr/mûre, sage/sage. (Du vin blanc, un chat noir, une pomme mûre.)

une **grande** famille

La famille Duclos est une *grande* famille. Henri est un *petit* garçon. Mme Lebrun est une *jeune* femme. Yvonne a une *belle petite* fleur.

une famille **française**

La famille Duclos est une famille *française*. Henri est un garçon *français*. Mme Lebrun est une femme *anglaise*. Yvonne a une fleur *blanche*.

une **grande** famille **française**

La famille Duclos est une *grande* famille *française*. Henri est un *petit* garçon *français*. Mme Lebrun est une *jeune* femme *anglaise*. Yvonne a une *belle petite* fleur *blanche*.

EXERCICE

Où met-on l'adjectif « bon » dans la phrase: « Médor est un chien »? *Réponse:* « Médor est un *bon* chien. » Où met-on l'adjectif « petite » dans la phrase: « Yvonne est une fille »? *Réponse:* ... Et l'adjectif « mûre » dans: « C'est une poire »? *R.:* ... Et l'adjectif « blanc » dans: « Yvonne a un mouton »? *R.:* ... Et l'adjectif « rouge » dans: « Henri a une balle »? *R.:* ...

Où met-on les adjectifs « grande » et « française » dans: « Paris est une ville »? *R.:* ... Et les adjectifs « sage » et « petite » dans: « Yvonne est une fille »? *R.:* ... Et les adjectifs « belle » et « rouge » dans: « Ginette a une balle »? *R.:* ... Et les adjectifs « petit » et « noir » dans: « Minet est un chat »? *R.:* ... Et les adjectifs « première » et « mûre » dans: « Jean mange la pomme »? *R.:* ... Et les adjectifs « beau » et «blanc » dans: « Tante Claire a donné un mouton à Yvonne »? *R.:* ... Et les adjectifs « petite » et « blanche » dans: « Yvonne a une fleur sur sa bague »? *R.:* ... Et les adjectifs « grand » et « vert » dans: « Il y a un buisson devant la maison »? *R.:* ...

Où met-on les adjectifs « beau », « petit » et « blanc » dans: « Tante Claire a donné un mouton à Yvonne »? *R.:* ... Et les adjectifs « belle », « petite » et « rouge » dans: « Henri a une auto »? *R.:* ...

UNE PROMENADE AU BOIS

Quand les enfants sont dans le jardin, Nicole dit
kɑ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ dɑ̃ l(ə) ʒardɛ̃, nikɔl di

à Henri: « Henri, tu ne t'es pas lavé les oreilles,
a ɑ̃ri: « ɑ̃ri, ty n(ə) tɛ pa lave le -z ɔrɛ:j,

aujourd'hui! » « Mais si, » répond Henri, « je me
oʒurdɥi! » « mɛ si, » repɔ̃ ɑ̃ri, « ʒə m(ə)

lave les oreilles chaque jour! » « Ce n'est pas vrai! »
la:v le -z ɔrɛ:j ʃak ʒu:r! » « s(ə) nɛ pa vrɛ! »

dit Yvonne; « hier tu ne t'es pas lavé les oreilles.
di ivɔn; « ijɛ:r ty n(ə) tɛ pa lave le -z ɔrɛ:j.

les oreilles noires comme = les oreilles aussi noires que

Tu avais les oreilles noires comme ... comme ... »
ty avɛ le -z ɔrɛ:j nwa:r kɔm ... kɔm ... »

« Tu avais les oreilles noires comme les mains
« ty avɛ le -z ɔrɛ:j nwa:r kɔm le mɛ̃

journée = jour

d'Yvonne, quand elle a été toute la journée dans le
divɔn, kɑ̃ -t ɛl a ete tut la ʒurne dɑ̃ l(ə)

jardin, » dit la grande sœur Nicole. Yvonne: « Oh,
ʒardɛ̃, » di la grɑ̃:d sœ:r nikɔl. ivɔn: « o,

j'avais
tu avais
il (elle) avait

Nicole! » Et Henri dit: « Ce n'est pas vrai! Je n'avais
nikɔl! » e ɑ̃ri di: « s(ə) nɛ pa vrɛ! ʒə navɛ

pas les oreilles noires, hier! » « C'est bien, c'est
pa le -z ɔrɛ:j nwa:r, ijɛ:r! » « sɛ bjɛ̃, sɛ

arrivé
est arrivé

bien, Henri, » dit Nicole, « tante Claire est arrivée. »
bjɛ̃, ɑ̃ri, » di nikɔl, « tɑ̃:t klɛ:r ɛ -t arive. »

Oui, tante Claire et Ginette sont arrivées, et une
wi, tɑ̃:t klɛ:r e ʒinɛt sɔ̃ -t arive, e yn

demi-heure plus tard, tante Claire sort du jardin
dəmiœ:r ply ta:r, tɑ̃:t klɛ:r sɔ:r dy ʒardɛ̃

avec son neveu Jean, son neveu Henri, ses deux
avɛk sɔ̃ nəvø ʒɑ̃, sɔ̃ nəvø ɑ̃ri, se dø

nièces Nicole et Yvonne, et la petite Ginette. Où
njɛs nikɔl e ivɔn, e la p(ə)tit ʒinɛt. u

vont-ils? Ils vont au bois. Tante Claire va souvent
vɔ̃ -t il? il vɔ̃ -t o bwa. tɑ̃:t klɛ:r va suvɑ̃

au bois avec ses neveux et ses nièces. Que font les
o bwa avɛk se n(ə)vø e se njɛs. kə fɔ̃ le

enfants quand ils sont au bois? Ils font beaucoup
-z ɑ̃fɑ̃ kɑ̃ -t il sɔ̃ -t o bwa? il fɔ̃ boku

de choses: ils vont en bateau, ils mangent des glaces,
d(ə) ʃo:z: il vɔ̃ -t ɑ̃ bato, il mɑ̃:ʒ de glas,

ils jouent avec d'autres enfants, et ils parlent avec
il ʒu avɛk do:trə -z ɑ̃fɑ̃, e il parl avɛk

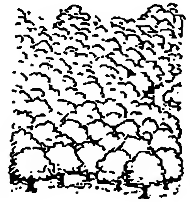
tante Claire.
tɑ̃:t klɛ:r.

Quand Jean, Nicole et les petits jouent avec d'autres
kɑ̃ ʒɑ̃, nikɔl e le p(ə)ti ʒu avɛk do:trə

enfants, ils jouent souvent à la balle. Mais d'autres
-z ɑ̃fɑ̃, il ʒu suvɑ̃ a la bal. mɛ do:trə

fois il n'y a que les jeunes Duclos et la petite Ginette,
fwa il nja k(ə) le ʒœn dyklo e la p(ə)tit ʒinɛt,

et alors ils ne jouent pas à la balle, parce qu'on
e alɔ:r il nə ʒu pa a la bal, pars kɔ̃



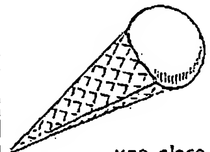
un bois

neveu = fils du frère ou de la sœur

nièce = fille du frère ou de la sœur

un neveu
deux neveux

il fait
ils font



une glace



un bateau

ils jouent à la balle = ils jouent avec une balle

ne joue pas aussi bien à la balle quand on
n(ə) ʒu pa osi bjɛ̃ a la bal kɑ̃ -t ɔ̃

est quatre ou cinq que quand on est dix. Souvent,
-n ɛ katr u sɛ̃:k kə kɑ̃ -t ɔ̃ -n ɛ dis. suvɑ̃,

quand les enfants sont au bois, ils vont au lac avec
kɑ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t o bwa, il vɔ̃ -t o lak avɛk



un lac

leur tante. Que font-ils, quand ils sont arrivés au
lœr tɑ̃:t. kə fɔ̃ -t il, kɑ̃ -t il sɔ̃ -t arive o

lac? Ils vont en bateau. C'est un joli lac avec
lak? il vɔ̃ -t ɑ̃ bato. sɛ -t œ̃ ʒɔli lak avɛk

beaucoup d'arbres, de fleurs et d'autres plantes.
boku darbr, də flœ:r e do:trə plɑ̃:t.

En été, il y a beaucoup de personnes qui vont en
ɑ̃ -n ete, il ja boku d(ə) pɛrsɔn ki vɔ̃ -t ɑ̃

bateau sur le lac, et en automne aussi. Comment
bato syr lə lak, e ɑ̃ -n otɔn osi. kɔmɑ̃



un kiosque

est-il, le bateau? C'est un joli petit bateau vert.
ɛ -t il, lə bato? sɛ -t œ̃ ʒɔli p(ə)ti bato vɛ:r.

Il y a aussi une autre chose que les enfants et leur
il ja osi yn o:trə ʃo:z kə le -z ɑ̃fɑ̃ e lœr

tante font souvent. Quand ils ont été en bateau, ils
tɑ̃:t fɔ̃ suvɑ̃. kɑ̃ -t il -z ɔ̃ -t ete ɑ̃ bato, il

vont au petit kiosque où ils mangent de grandes
vɔ̃ -t o p(ə)ti kjɔsk u il mɑ̃:ʒ də grɑ̃:d

glaces. Les dimanches où ils vont au lac, tante
glas. le dimɑ̃:ʃ u il vɔ̃ -t o lak, tɑ̃:t

aux = à + les

Claire donne souvent des glaces aux enfants. Sa
klɛ:r dɔn suvɑ̃ de glas o -z ɑ̃fɑ̃. sa

petite nièce Yvonne demande toujours une glace au
p(ə)tit njɛs ivɔn dəmɑ̃:d tuʒu:r yn glas o

chocolat. (On fait les glaces avec du chocolat, des
ʃɔkɔla. [ɔ̃ fɛ le glas avɛk dy ʃɔkɔla, de

fruits et d'autres choses.) Henri aime manger des
frɥi e do:trə ʃo:z.] ɑ̃ri ɛ:m mɑ̃ʒe de

glaces au chocolat, mais il préfère manger des
glas o ʃɔkɔla, mɛ il prefɛ:r mɑ̃ʒe de

glaces aux fruits. Son frère aussi aime beaucoup
glas o frɥi. sɔ̃ frɛ:r osi ɛ:m boku

les glaces aux fruits, et les deux garçons et Nicole
le glas o frɥi, e le dø garsɔ̃ e nikɔl

demandent souvent une glace aux fraises. Le petit
dəmɑ̃:d suvɑ̃ yn glas o frɛ:z. lə p(ə)ti

kiosque du lac a toujours de bonnes glaces aux fraises
kjɔsk dy lak a tuʒu:r də bɔn glas o frɛ:z

et au chocolat. Il y a d'autres glaces également: on ne
e o ʃɔkɔla. il ja do:trə glas egalmɑ̃: ɔ̃ n(ə)

fait pas seulement des glaces aux fruits avec des
fɛ pa sœlmɑ̃ de glas o frɥi avɛk de

fraises, mais avec beaucoup d'autres fruits également.
frɛ:z, mɛ avɛk boku do:trə frɥi egalmɑ̃.

Tante Claire a quitté le jardin avec ses neveux et
tɑ̃:t klɛ:r a kite l(ə) ʒardɛ̃ avɛk se n(ə)vø e

ses nièces et la petite Ginette à dix heures. Une
se njɛs e la p(ə)tit ʒinɛt a di-z œ:r. yn

demi-heure plus tard, ils étaient au bois. Comment
dəmiœ:r ply ta:r, il-z etɛ-t o bwa. kɔmɑ̃

glace au chocolat = glace avec du chocolat

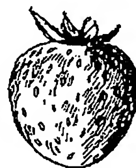
manger
a mangé
mange

Henri aime **manger** des glaces: il **a mangé** une glace hier; il **mange** une glace aujourd'hui.

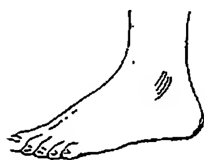
préfère = aime plus

glace aux fruits = glace avec des fruits

glace aux fraises = glace avec des fraises



une fraise



un pied

sont-ils allés au bois? Sont-ils allés en auto ou à
sɔ̃ -t il ale o bwa? sɔ̃ -t il ale ɑ̃ -n oto u a

pied? Ils vont souvent au bois en auto, avec papa,
pje? il vɔ̃ suvɑ̃ o bwa ɑ̃ -n oto, avɛk papa,

mais seulement le dimanche. Aujourd'hui, ils sont
mɛ sœlmɑ̃ l(ə) dimɑ̃:ʃ. oʒurdɥi, il sɔ̃

aime bien = aime beaucoup

allés à pied. La petite Yvonne aime bien aller au
-t ale a pje. la p(ə)tit ivɔn ɛ:m bjɛ̃ ale o

bois à pied, mais les garçons préfèrent aller en auto:
bwa a pje, mɛ le garsɔ̃ prefɛ:r ale ɑ̃ -n oto:

aller
est allé
va
allait
ira

« Quand je serai grand, » dit Henri, « j'aurai une belle
« kɑ̃ ʒə səre grɑ̃, » di ɑ̃ri, « ʒɔre yn bɛl

auto comme l'auto de papa. » « C'est une belle
oto, kɔm loto d(ə) papa. » « sɛ -t yn bɛl

auto, » dit Jean, « mais je préfère l'auto de grand-
oto, » di ʒɑ̃, « mɛ ʒ(ə) prefɛ:r loto d(ə) grɑ̃-

père Leroux. Ah! quelle auto! »
pɛ:r ləru. a! kɛl oto! »

Comment est-elle, l'auto de M. Leroux? C'est une
kɔmɑ̃ ɛ -t ɛl, loto d(ə) məsjø ləru? sɛ -t yn

grande auto noire. « Elle est trop grande pour moi, »
grɑ̃:d oto nwa:r. « ɛl ɛ trɔ grɑ̃:d pur mwa, »

dit Henri. « Et pour moi aussi, » dit Yvonne. « Mais
di ɑ̃ri. « e pur mwa osi, » di ivɔn. « mɛ

non, mes enfants, » leur dit Jean, « c'est vous qui
nɔ̃, me -z ɑ̃fɑ̃, » lœr di ʒɑ̃, « sɛ vu ki

êtes trop petits pour une véritable auto! » « Non, ce
ɛt trɔ p(ə)ti pur yn veritabl oto! » « nɔ̃, s(ə)

n'est pas vrai! Ce n'est pas nous qui sommes trop
nɛ pa vrɛ! s(ə) nɛ pa nu ki sɔm trɔ

petits, c'est toi qui es ... » « Henri, Yvonne, Jean,
p(ə)ti, sɛ twa ki ɛ ... » « ɑ̃ri, ivɔn, ʒɑ̃,

vous êtes tous trop petits! » dit tante Claire; « vous
vu -z ɛt tus trɔ p(ə)ti! » di tɑ̃:t klɛ:r; « vu

parlez trop! » « C'est vrai, vous parlez trop! » dit
parle tro! » « sɛ vrɛ, vu parle tro! » di

Nicole, comme une véritable grande sœur. « Quand
nikɔl, kɔm yn veritablə grɑ̃:d sœ:r. « kɑ̃

j'avais ton âge, Henri ...» commence-t-elle, mais au
ʒavɛ tɔ̃ -n a:ʒ, ɑ̃ri ...» kɔmɑ̃:s -t ɛl, mɛ o

même moment, tante Claire dit: « Mes enfants, nous
mɛ:m mɔmɑ̃, tɑ̃:t klɛ:r di: « me -z ɑ̃fɑ̃, nu

sommes arrivés au lac! Voulez-vous aller en bateau? »
sɔm -z arive o lak! vule vu ale ɑ̃ bato? »

« Oui! Oui! Nous aimons aller en bateau, » disent tous
« wi! wi! nu -z ɛmɔ̃ ale ɑ̃ bato, » di:z tu

les enfants, et cinq minutes plus tard, tous les six sont
le -z ɑ̃fɑ̃, e sɛ̃ minyt ply ta:r, tu le sis sɔ̃

sur le lac dans un joli bateau vert. « Tante Claire, »
syr lə lak dɑ̃ -z œ̃ ʒɔli bato vɛ:r. « tɑ̃:t klɛ:r, »

demande Yvonne, « comment s'appelle cette fleur
dəmɑ̃:d ivɔn, « kɔmɑ̃ sapɛl sɛt flœ:r

comment s'appelle = quel est le nom de

rouge? » « Où est-elle? » « Elle est là, à droite de
ru:ʒ? » « u ɛ -t ɛl? » « ɛl ɛ la, a drwat- də

ce bateau blanc! » « Je ne sais pas, Yvonne. »
s(ə) bato blɑ̃! » « ʒə n(ə) se pa, ivɔn. »

« Est-ce que tu sais comment elle s'appelle, Nicole? »
« ɛs kə ty se kɔmɑ̃ ɛl sapɛl, nikɔl? »

« Non, je ne sais pas. » « Et papa, est-ce qu'il sait
« nɔ̃, ʒə n(ə) se pa. » « e papa, ɛs kil se

comment elle s'appelle, la jolie fleur rouge? » « Oh,
kɔmɑ̃ ɛl sapɛl, la ʒɔli flœ:r ru:ʒ? » « o,

tout = toutes les choses

oui, papa sait tout! » dit Henri. Mais son frère Jean
wi, papa se tu! » di ɑ̃ri. mɛ sɔ̃ frɛ:r ʒɑ̃

dit: « Il sait beaucoup de choses, mais il ne sait pas
di: « il se boku d(ə) ʃo:z, mɛ il nə se pa

tout. Tout, c'est trop pour une personne. »
tu. tu, sɛ tro pur yn pɛrsɔn. »

fait
a fait

La tante et les enfants ont fait une jolie promenade
la tɑ̃:t e le-z ɑ̃fɑ̃ ɔ̃ fɛ yn ʒɔli prɔmnad

sur le lac, et ils sont maintenant devant le kiosque
syr lə lak, e il sɔ̃ mɛ̃tnɑ̃ d(ə)vɑ̃ l(ə) kjɔsk

du lac. Quand ils ont fait une promenade en bateau,
dy lak. kɑ̃-t il-z ɔ̃ fɛ yn prɔmnad ɑ̃ bato,

les enfants mangent toujours une glace, et aujourd'hui
le-z ɑ̃fɑ̃ mɑ̃:ʒ tuʒu:r yn glas, e oʒurdɥi

aussi, leur tante leur dit: « Maintenant, vous aurez
osi, lœr tɑ̃:t lœr di: « mɛ̃tnɑ̃, vu-z ɔre

voulez-vous une glace? ɔ: voulez-vous manger une glace?

des glaces! Voulez-vous une belle glace au chocolat,
de glas! vule vu yn bɛl glas o ʃɔkɔla,

mes enfants? » « Oui, » répond Yvonne, « je veux
me-z ɑ̃fɑ̃? » « wi, » repɔ̃ ivɔn, « ʒə vø

une grande glace au chocolat, comme la semaine
yn grɑ̃:d glas o ʃɔkɔla, kɔm la s(ə)mɛn

passée! » « Et Ginette? » demande sa mère. « Une
pase! » « e zinɛt? » dəmɑ̃:d sa mɛ:r. « yn

glace au chocolat pour moi aussi, maman, » dit
glas o ʃɔkɔla pur mwa osi, mɑ̃mɑ̃, » di

Ginette. « Pas pour moi, » dit Jean, qui préfère les
ʒinɛt. « pa pur mwa, » di ʒɑ̃, ki prefɛ:r le

glaces aux fruits, « je veux une glace aux fraises,
glas o frɥi, « ʒə vø yn glas o frɛ:z,

mais une grande glace aux fraises. » « Bien, mes
mɛ yn grɑ̃:d glas o frɛ:z. » « bjɛ̃, me

petits, » dit la dame du kiosque, « vous aurez deux
p(ə)ti, » di la dam dy kjɔsk, « vu-z ɔre dø

grandes glaces au chocolat et une grande glace
grɑ̃:d glas o ʃɔkɔla e yn grɑ̃:d glas

aux fraises. » « Et vous, Nicole et Henri, que voulez-
o frɛ:z. » « e vu, nikɔl e ɑ̃ri, kə vule

vous? » demande tante Claire. « Nous voulons deux
vu? » dəmɑ̃:d tɑ̃:t klɛ:r. « nu vulɔ̃ dø

glaces aux fraises, comme Jean, » répond Henri pour
glas o frɛ:z, kɔm ʒɑ̃, » repɔ̃ ɑ̃ri pur

les deux. « Et que veut Madame? » demande la
le dø. « e kə vø madam? » dəmɑ̃:d la

dame du kiosque à tante Claire. «Est-ce que tu ne
dam dy kjɔsk a tɑ̃:t klɛ:r. « ɛs kə ty n(ə)

veux pas une glace au chocolat, comme moi? » lui
vø pa yn glas o ʃɔkɔla, kɔm mwa? » lɥi

demande Yvonne. « Si, je veux une belle glace au
d(ə)mɑ̃:d ivɔn. « si, ʒə vø yn bɛl glas o

dame = femme

Madame
dame

Madame Duclos
est **une dame.**

que veut Madame?
= que voulez-
vous, Madame?

chocolat, Madame, comme ma petite nièce, » dit tante
ʃɔkɔla, madam, kɔm ma p(ə)tit njɛs, » di tɑ̃:t

ce garçon
cette fillette
ces garçons
ces fillettes

Claire. « Elles sont bonnes, ses glaces, » disent les
klɛ:r. « ɛl sɔ̃ bɔn, se glas, » di:z le

enfants à la dame du kiosque.
-z ɑ̃fɑ̃ a la dam dy kjɔsk.

Que font les enfants quand ils ont mangé leurs glaces?
kə fɔ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ kɑ̃ -t il -z ɔ̃ mɑ̃ʒe lœr glas?

Nicole et les deux garçons parlent avec leur tante;
nikɔl e le dø garsɔ̃ parl avɛk lœr tɑ̃:t;

ils sont assis sur les petites chaises vertes devant le
il sɔ̃ -t asi syr le p(ə)tit ʃɛ:z vɛrt dəvɑ̃ l(ə)

kiosque. Yvonne et Ginette sont assises dans l'herbe;
kjɔsk. ivɔn e ʒinɛt sɔ̃ -t asi:z dɑ̃ lɛrb;

elles jouent avec de grandes feuilles. « Que faites-
ɛl ʒu avɛk də grɑ̃:d fœ:j. « kə fɛt

vous, Yvonne et Ginette? » demande tante Claire.
vu, ivɔn e ʒinɛt? » dəmɑ̃:d tɑ̃:t klɛ:r.

« Nous jouons, maman, » répond Ginette. « Mais
« nu ʒwɔ̃, mɑ̃mɑ̃, » repɔ̃ ʒinɛt. « mɛ

Ces feuilles-là = les feuilles qui sont là

qu'est-ce que vous faites avec ces feuilles-là? »
kɛs kə vu fɛt avɛk se fœ:j la? »

un bateau
deux bateaux

demande sa mère. « Nous faisons de petits bateaux.
dəmɑ̃:d sa mɛ:r. « nu fəzɔ̃ d(ə) pəti bato.

je fais
tu fais
il fait
nous faisons
vous faites
ils font

Nous avons déjà fait un bateau, » dit Yvonne et
nu -z avɔ̃ deʒa fɛ œ̃ bato, » di ivɔn e

elle montre un joli bateau à sa tante. « Mais nous
ɛl mɔ̃:tr œ̃ ʒɔli bato a sa tɑ̃:t. « mɛ nu

aurons deux bateaux; un pour Yvonne et un pour
-z ɔrɔ̃ dø bato, œ̃ pur ivɔn e œ̃ pur

moi, » dit Ginette. « Et cette table-là sera le lac. »
mwa, » di ʒinɛt. « e sɛt tablə la s(ə)ra lə lak. »

Les deux fillettes mettent leurs bateaux sur une des
le dø fijɛt mɛt lœr bato syr yn de

petites tables devant le kiosque et disent à tante
p(ə)tit tablə dəvɑ̃ l(ə) kjɔsk e di:z a tɑ̃:t

Claire: « Maintenant, nous faisons une promenade
klɛ:r: « mɛ̃tnɑ̃, nu fəzɔ̃ yn prɔmnad

sur le lac. » Quand les fillettes ont fait cinq ou six
syr lə lak. » kɑ̃ le fijɛt ɔ̃ fɛ sɛ̃:k u si

promenades sur le « lac » avec leurs « bateaux », tante
prɔmnad syr lə « lak » avek lœr « bato », tɑ̃:t

Claire demande aux cinq enfants: « Que faites-vous,
klɛ:r dəmɑ̃:d o sɛ̃-k ɑ̃fɑ̃: « kə fɛt vu,

mes enfants? Vous ne voulez pas jouer à la balle? »
me -z ɑ̃fɑ̃? vu n(ə) vule pa ʒwe a la bal? »

« Si, mais avec qui? » « Mais avec ces enfants-là. »
« si, mɛ avɛk ki? » « mɛ avɛk se -z ɑ̃fɑ̃ la. »

« Non, » disent Henri et Yvonne, « ils sont trop
« nɔ̃, » di:z ɑ̃ri e ivɔn, « il sɔ̃ trɔ

grands. » « Pourquoi? Mais non, ils ne sont pas trop
grɑ̃. » « purkwa? mɛ nɔ̃, il nə sɔ̃ pa trɔ

grands. » « Ils disent que nous sommes trop petits,
grɑ̃. » « il di:z kə nu sɔm trɔ p(ə)ti,

Yvonne et moi, » répond Henri, « ils ne veulent pas
ivɔn e mwa, » repɔ̃ ɑ̃ri, « il nə vœl pa

je mets
tu mets
il met
nous mettons
vous mettez
ils mettent

jouer
a joué
joue

je veux
tu veux
il veut
nous voulons
vous voulez
ils veulent

jouer à la balle avec nous. » « Ils ne veulent pas
ʒwe a la bal avɛk nu. » « il nə vœl pa

jouer avec vous? Ce n'est pas bien! » A ce moment,
ʒwe avɛk vu? s(ə) nɛ pa bjɛ̃! » a sə mɔmɑ̃,

trois autres enfants du même âge que Jean et Nicole
trwa -z o:trə -z ɑ̃fɑ̃ dy mɛ:m a:ʒ kə ʒɑ̃ e nikɔl

viennent là où les jeunes Duclos sont assis avec leur
vjɛn la u le ʒœn dyklo sɔ̃ -t asi avɛk lœr

tante, et ces enfants veulent bien jouer avec les petits.
tɑ̃:t, e se -z ɑ̃fɑ̃ vœl bjɛ̃ ʒwe avɛk le p(ə)ti.

Ce sont des enfants qui vont à la même école qu'Henri
sə sɔ̃ de -z ɑ̃fɑ̃ ki vɔ̃ -t a la mɛ:m ekɔl kɑ̃ri

et son frère.
e sɔ̃ frɛ:r.

Une heure plus tard, les enfants sont assis dans l'herbe
yn œ:r ply ta:r, le -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -t asi dɑ̃ lɛrb

et le plus jeune des trois autres enfants, Claude,
e l(ə) ply ʒœn de trwa -z o:trə -z ɑ̃fɑ̃, klo:d,

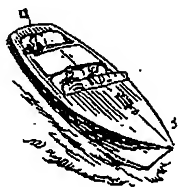
demande à Henri: « Qu'est-ce que vous avez fait
dəmɑ̃:d a ɑ̃ri: « kɛs kə vu -z ave fɛ

aujourd'hui? » Henri: « Nous avons fait une belle
oʒurdɥi? » ɑ̃ri: « nu -z avɔ̃ fɛ yn bɛl

promenade sur le lac. » Yvonne: « Dans un joli
prɔmnad syr lə lak. » ivɔn: « dɑ̃ -z œ̃ ʒɔli

petit bateau vert! » Jean: « Quand je serai grand,
p(ə)ti bato vɛ:r! » ʒɑ̃: « kɑ̃ ʒə səre grɑ̃,

j'aurai un grand bateau à moteur! » Claude: « Un
ʒɔre œ̃ grɑ̃ bato a mɔtœ:r! » klo:d: « œ̃


un bateau à moteur

véritable bateau à moteur? Comme ces deux bateaux-
veritablə bato a mɔtœ:r? kɔm se dø bato

là? » Jean: « Plus beau encore que ces bateaux-là. »
la? » ʒɑ̃: « ply bo ɑ̃kɔ:r kə se bato la. »

Claude: « Auras-tu aussi un bateau, quand tu seras
klo:d: « ɔra ty osi œ̃ bato, kɑ̃ ty s(ə)ra

grande, Nicole? » Nicole: « Non, quand je serai
grɑ̃:d, nikɔl? » nikɔl: « nɔ̃, kɑ̃ ʒə səre

grande, je n'aurai pas de bateau à moteur. Les
grɑ̃:d, ʒə nɔre pa d(ə) bato a mɔtœ:r. le

bateaux à moteur sont pour les garçons. J'aurai
bato a mɔtœ:r sɔ̃ pur le garsɔ̃. ʒɔre

deux filles et deux garçons. » Jean: « Comme
dø fi:j e dø garsɔ̃. » ʒɑ̃: « kɔm

nous? » Nicole: « Ah, non! pas comme vous! »
nu? » nikɔl: « a, nɔ̃! pa kɔm vu! »

Henri: « Tu n'auras pas d'enfants, ce sont les mamans
ɑ̃ri: « ty nɔra pa dɑ̃fɑ̃, sə sɔ̃ le mɑ̃mɑ̃

seulement qui ont des enfants! » Nicole: « Oui, mais
sœlmɑ̃ ki ɔ̃ de-z ɑ̃fɑ̃! » nikɔl: « wi, mɛ

je serai aussi une maman, quand je serai grande. »
ʒə səre osi yn mɑ̃mɑ̃, kɑ̃ ʒə səre grɑ̃:d. »

Henri: « Tu seras une maman? Mais qui sera le
ɑ̃ri: « ty s(ə)ra yn mɑ̃mɑ̃? mɛ ki s(ə)ra l(ə)

papa? » Nicole: « Je ne sais pas encore, mais je
papa? » nikɔl: « ʒə n(ə) se pa-z ɑ̃kɔ:r, mɛ ʒə

sais qu'il sera beau et grand et....bon! » Yvonne:
se kil səra bo e grɑ̃ e .... bɔ̃! » ivɔn:

je serai
tu seras
il sera

j'aurai
tu auras
il aura
nous aurons
vous aurez
ils auront

« Non, tu ne seras pas une maman! » Nicole: « Mais
« nɔ̃, ty n(ə) səra pa yn mãmã! » nikɔl: « mɛ

pourquoi pas, Yvonne? » Yvonne: « Parce que tu
purkwa pa, ivɔn? » ivɔn: « pars kə ty

seras toujours ma sœur! »
s(ə)ra tuʒu:r ma sœ:r! »

Alors, Nicole demande à sa tante: « Tante Claire,
alɔ:r, nikɔl dəmã:d a sa tã:t: « tã:t klɛ:r,

est-ce que je n'aurai pas d'enfants quand je serai
ɛs kə ʒ(ə) nɔre pa dãfã kã ʒə səre

grande? » Claire Blanc: «Mais oui, ma petite, tu
grã:d? » klɛ:r blã: « mɛ wi, ma p(ə)tit, ty

auras beaucoup d'enfants. » Nicole: « Est-ce que
ɔra boku dãfã. » nikɔl: « ɛs kə

tu avais aussi des frères, quand tu étais petite? »
ty avɛ osi de frɛ:r, kã ty etɛ p(ə)tit? »

j'étais
tu étais
il était

Claire Blanc: « Oui, quand j'étais petite comme toi,
klɛ:r blã: « wi, kã ʒetɛ p(ə)tit kɔm twa,

j'avais deux frères; l'un était comme Henri, l'autre
ʒavɛ dø frɛ:r; lœ̃ etɛ kɔm ãri, lo:tr

il avait deux ans de plus = il était de deux ans plus âgé

était plus grand: il avait deux ans de plus que moi. »
etɛ ply grã: il avɛ dø -z ã d(ə) ply k(ə) mwa.»

Nicole: « Tu étais jolie, quand tu étais petite, tante
nikɔl: « ty etɛ ʒɔli, kã ty etɛ p(ə)tit, tã:t

Claire! » Claire: « Mais je ne sais pas, Nicole!
klɛ:r! » klɛ:r: « mɛ ʒə n(ə) se pa, nikɔl!

Pourquoi? » « Parce que l'oncle André dit toujours
purkwa? » « pars kə lɔ̃:kl ãdre di tuʒu:r

que tu étais une jolie petite fille à six ans. Ce n'est
kə ty etɛ -z yn ʒɔli p(ə)tit fi:j a si -z ɑ̃. s(ə) nɛ

pas vrai? » Claire: « Ce que dit l'oncle André est
pa vrɛ? » klɛ:r: « sə kə di lɔ̃:kl ɑ̃dre ɛ

toujours vrai! » Nicole: « Tante Claire, est-ce que
tuʒu:r vrɛ! » nikɔl: « tɑ̃:t klɛ:r, ɛs kə

j'étais jolie comme toi, à six ans? » Claire: « Tu
ʒetɛ ʒɔli kɔm twa, a si -z ɑ̃? » klɛ:r: « ty

étais beaucoup plus jolie que moi! Tu étais une
etɛ boku ply ʒɔli k(ə) mwa! ty etɛ -z yn

véritable poupée! » « Merci, tante Claire! »
veritablə pupe! » « mɛrsi, tɑ̃:t klɛ:r! »

A ce moment, Claude et les deux autres enfants
a sə mɔmɑ̃, klo:d e le dø -z o:trə -z ɑ̃fɑ̃

disent: « Oh! Monsieur Duchêne! Monsieur Du-
di:z: « o! məsjø dyʃɛ:n! məsjø dy-

chêne! » Qui est ce Monsieur Duchêne? C'est un
ʃɛ:n! » ki ɛ s(ə) məsjø dyʃɛ:n? sɛ -t œ̃

vieux monsieur qui vient souvent au bois et qui a
vjø məsjø ki vjɛ̃ suvɑ̃ o bwa e ki a

monsieur = homme

toujours de bonnes choses pour les enfants. Ils aiment
tuʒu:r də bɔn ʃo:z pur le -z ɑ̃fɑ̃. il -z ɛ:m

Monsieur
monsieur

Monsieur Duclos est un **monsieur.**

beaucoup Monsieur Duchêne, plus encore que la dame
boku məsjø dyʃɛ:n, ply -z ɑ̃kɔ:r kə la dam

du kiosque. Le vieux monsieur demande à Yvonne:
dy kjɔsk. lə vjø məsjø d(ə)mɑ̃:d a ivɔn:

« Alors, Yvonne, as-tu fait une promenade en bateau,
« alɔ:r, ivɔn, a ty fɛ yn prɔmnad ɑ̃ bato,

merci ɔ: non, merci

aujourd'hui? » Yvonne: « Oui, Monsieur Duchêne,
oʒurdɥi? » ivɔn: « wi, məsjø dyʃɛ:n,

je fais souvent une promenade en bateau quand je
ʒə fɛ suvɑ̃ yn prɔmnad ɑ̃ bato kɑ̃ ʒə

suis au bois avec ma tante Claire. » M. Duchêne:
sɥi-z o bwa avɛk ma tɑ̃:t klɛ:r. » məsjø dyʃɛ:n:

« Dans le grand bateau blanc? » Yvonne: « Non,
« dɑ̃ l(ə) grɑ̃ bato blɑ̃? » ivɔn: « nɔ̃,

quand nous faisons une promenade sur le lac, nous
kɑ̃ nu fəzɔ̃ yn prɔmnad syr lə lak, nu

allons toujours dans ce beau bateau vert. » M. Du-
-z alɔ̃ tuʒu:r dɑ̃ sə bo bato vɛ:r. » məsjø dy-

chêne: « Quel bateau vert? » Yvonne: « Ce bateau-
ʃɛ:n: « kɛl bato vɛ:r? » ivɔn: « sə bato

là! » M. Duchêne: « C'est vrai, il est beau! » Puis,
la! » məsjø dyʃɛ:n: « sɛ vrɛ, il ɛ bo! » pɥi,

il demande à Henri: « Veux-tu une glace, Henri? »
il dəmɑ̃:d a ɑ̃ri: « vø ty yn glas, ɑ̃ri? »

Henri: « Merci, Monsieur Duchêne, j'ai déjà mangé
ɑ̃ri: « mɛrsi, məsjø dyʃɛ:n, ʒe deʒa mɑ̃ʒe

une glace aux fraises. » M. Duchêne: « Et ta sœur,
yn glas o frɛ:z. » məsjø dyʃɛ:n: « e ta sœ:r,

veut-elle une glace ou autre chose? » Henri: « Non,
vø-t ɛl yn glas u o:trə ʃo:z? » ɑ̃ri: « nɔ̃,

elle ne veut ni une glace, ni autre chose. » M. Du-
ɛl nə vø ni yn glas, ni o:trə ʃo:z. » məsjø dy-

chêne: « C'est vrai, Nicole? » Nicole: « Oui, c'est
ʃɛ:n: « sɛ vrɛ, nikɔl? » nikɔl: « wi, sɛ

vrai, M. Duchêne. » Jean: « Mais Claude et moi,
vrɛ, məsjø dyʃɛ:n. » *ʒɑ̃:* « *mɛ klo:d e mwa,*

nous voulons bien une glace, M. Duchêne! » Nicole:
nu vulɔ̃ bjɛ̃ yn glas, məsjø dyʃɛ:n! » *nikɔl:*

« Mais tu as déjà mangé une glace, Jean! » Jean:
« *mɛ ty a deʒa mɑ̃ʒe yn glas, ʒɑ̃!* » *ʒɑ̃:*

« C'est vrai, mais c'était à onze heures et demie!
« *sɛ vrɛ, mɛ setɛ -t a ɔ̃:z œ:r e d(ə)mi!*

Maintenant, il est midi, et nous voulons bien une
mɛ̃tnɑ̃, il ɛ midi, e nu vulɔ̃ bjɛ̃ yn

autre glace. » Et M. Duchêne et les deux garçons
o:trə glas. » *e məsjø dyʃɛ:n e le dø garsɔ̃*

vont au kiosque, où la dame donne deux grandes
vɔ̃ -t o kjɔsk, u la dam dɔn dø grɑ̃:d

glaces aux fraises à Jean et à Claude. « C'est bon! »
glas o frɛ:z a ʒɑ̃ e a klo:d. « *sɛ bɔ̃!* »

disent-ils; « merci, Monsieur Duchêne! »
di:z -t il; « *mɛrsi, məsjø dyʃɛ:n!* »

EXERCICE A.

Mme Claire Blanc est la tante de Jean et d'Henri, et Jean et Henri sont ses —. Mme Blanc est également la tante de Nicole et d'Yvonne, et Nicole et Yvonne sont ses —. Tante Claire va souvent au — avec ses neveux et ses nièces. Vont-ils toujours au bois — auto? Pas toujours, mais les —, oui.

MOTS:

un bateau
deux bateaux
un bateau à moteur
un bois
une chose
une dame
une fraise
une glace
une journée
un kiosque
un lac
un monsieur
un moteur
un neveu
deux neveux
une nièce
un pied
une promenade
véritable
vrai
aller
arrivé

arrivée
arrivés
arrivées
ils sont assis
j'avais
tu avais
j'aurai
tu auras
nous aurons
vous aurez
tu étais
je serai
tu seras
je fais
nous faisons
vous faites
ils font
fait
jouer
il joue
nous jouons
ils jouent
manger
je mets
tu mets
nous mettons
vous mettez
ils mettent
je préfère
il préfère
ils préfèrent
je veux
tu veux
il veut
nous voulons
vous voulez

Aujourd'hui, ils sont allés à —. Yvonne aime bien — au bois à pied, mais Henri — aller en auto. Au bois les enfants font beaucoup de —: ils vont en —, ils mangent des — et ils — à la balle avec d'autres enfants. Il y a des bateaux verts et des bateaux blancs sur le —.

La tante et les enfants font une jolie — en bateau sur le lac. Jean dit que quand il sera grand, il aura un grand bateau à —. Après la promenade en bateau ils vont au petit — du lac où ils mangent des —. C'est une — qui a le kiosque. Yvonne demande toujours une glace — chocolat, mais Nicole et ses deux frères préfèrent les glaces aux —. Tante Claire dit: « Ce que dit l'oncle André est toujours —! »

EXERCICE B.

Où va tante Claire avec les enfants? ... La tante et les enfants, vont-ils au bois en auto ou à pied? ... Qu'y a-t-il sur le lac? ... Que mangent toujours les enfants quand ils ont fait une promenade en bateau? ... Où mangent-ils les glaces? ... Que font Yvonne et Ginette quand elles ont mangé leur glace? ... Comment s'appelle-t-il, le vieux monsieur qui vient au kiosque du lac? ... Combien Nicole aura-t-elle d'enfants quand elle sera grande? ... Qu'aura Jean quand il sera grand? ...

EXERCICE C.

ce cet cette ces
ce...-là cet...-là cette...-là ces...-là

« — petite fille-—, c'est ma cousine Ginette, » dit Henri à Claude. Mme Duclos, à Yvonne: « Tante Claire viendra — après-midi. » Tante Claire demande aux cinq enfants: « Voulez-vous jouer à la balle avec — enfants-—? » Yvonne, à M. Duchêne: « Nous avons fait une promenade sur le lac dans — bateau-—. » Tante Claire, à M. Duchêne: « — deux garçons sont mes neveux et — deux fillettes sont mes nièces. » Ginette demande à Nicole: « Comment s'appelle — vieux monsieur? » — année, Yvonne ira à l'école comme sa sœur et ses frères.

(j')**aurai**	(nous) **aurons**
(tu) **auras**	(vous) **aurez**
(il, elle) **aura**	(ils, elles) **auront**

Tante Claire dit aux enfants: « Maintenant, vous — des glaces. » Yvonne et Ginette, à Nicole et aux garçons: « Nous — de grandes glaces au chocolat. » Henri, à Jean: « Est-ce que tu — une auto quand tu seras grand? » Jean: « Oui, j' — une grande auto comme grand-père Leroux. » Nicole — deux garçons et deux petites filles quand elle sera grande. Jean et Henri — des autos et des bateaux quand ils seront grands.

ils veulent
aux
ce bateau-là
ces
ces enfants-là
cette table-là
comment
là
il a les oreilles noires
à pied
allé au bois
il aime bien
aller à pied
aller en auto
aller en bateau
nous voulons bien
au chocolat
aux fraises
aux fruits
autre chose
aussi bien que
comment s'appelle ...?
les deux
deux ans de plus que ...
une glace au ...
ils jouent à la balle
Claude
Duchêne

RÉSUMÉ

... me donne ...	**... m'a donné ...**
... ne me donne pas ...	**... ne m'a pas donné ...**

... me dit ...
... ne me dit pas ...
... m'a dit ...
... ne m'a pas dit ...

Jean: « Henri *me* dit qu'il dort, mais ce n'est pas vrai! » Jean: « Pourquoi Nicole *ne me* dit-elle *pas* que c'est elle qui est dans la salle de bains? » Yvonne: « Ce matin, maman *m*'a dit qu'elle avait un cadeau pour sa petite fille. » Tante Claire: « Jean *ne m*'a *pas* dit quelle glace il veut. »

... te donne ...
... ne te donne pas ...
... t'a donné ...
... ne t'a pas donné ...

Mme Duclos: « Tante Claire *te* donne toujours de beaux cadeaux, Yvonne. » Yvonne: « Est-ce que ta maman *ne te* donne *pas* trois morceaux de tarte, Ginette? » M. Duclos: « Est-ce tante Claire qui *t*'a donné ce petit mouton, Yvonne? » Henri: « Est-ce que maman *ne t*'a *pas* donné trois tasses de chocolat, Yvonne? »

... lui répond
... ne lui répond pas
... lui a répondu
... ne lui a pas répondu

Quand Mme Duclos appelle Yvonne, le matin, la fillette *lui* répond: « Oui, maman! » Mais quand Mme Duclos appelle Henri, il *ne lui* répond *pas* toujours. Quand Jean a demandé à Henri: « Dors-tu, Henri? » son frère *lui* a répondu: « Oui, je dors! » Quand Jean a demandé: « Qui est dans la salle de bains? » Nicole *ne lui* a *pas* répondu.

Les fillettes ne répondent pas quand Jean *leur* demande: « Qui est dans la salle de bains? » Quand Mme Duclos entre dans la chambre des garçons, ce matin, elle *ne leur* demande *pas:* « Dormez-vous? » plus d'une fois. Quand les enfants ont fait une promenade en bateau, tante Claire *ne leur* a *pas* demandé: « Que voulez-vous? » mais: « Voulez-vous une glace au chocolat? »

... **leur** demande ...
... **ne leur** demande **pas** ...
... **leur** a demandé ...
... **ne leur** a **pas** demandé ...

EXERCICE

M. Duclos, à sa femme: « Est-ce qu'Henri t'a répondu, ce matin? » Mme Duclos: « Non, ... » Est-ce que la maman de Ginette lui donne beaucoup de chocolat, à son anniversaire? Non, ... La dame du kiosque a-t-elle dit: « Bonjour, mes enfants! » à Jean et à Nicole? Non, ... Yvonne, à Ginette: « Quand tu as bu trois tasses de chocolat, ta maman te demande-t-elle: « Veux-tu une quatrième tasse? » » Ginette: « Non, ... » M. Duclos a-t-il donné plus d'un cadeau à sa petite fille, ce matin? Non, ...

« Est-ce que Ginette t'a donné deux balles, Yvonne? » Yvonne: « Non, ... » « Est-ce que ta maman te donne quatre tasses de chocolat, Ginette? » Ginette: « Oh, non, ...! » Quand son père appelle Jean, est-ce que Jean lui répond toujours? Non, ... Quand Mme Duclos a appelé Henri ce matin, est-ce qu'il lui a répondu? Non, ... Quand Mme Duclos entre

dans la chambre des garçons, le matin, est-ce qu'elle leur dit bonjour? Non, ... Nicole: « Henri, est-ce que maman t'a dit bonjour ce matin? » Henri: « Non, ... » Est-ce que M. Duclos demande aux garçons: « Dormez-vous? » Non, ... La dame du kiosque a-t-elle demandé à Yvonne: « Que veux-tu? » Non, ...

LES DUCLOS VONT A SAINT-GIL

Un samedi, après le déjeuner, M. Duclos dit à sa
œ̃ samdi, aprɛ l(ə) deʒœne, məsjø dyklo di a sa

famille: « Je n'irai pas en ville cet après-midi. Que
fami:j: « ʒə nire pa ɑ̃ vil sɛt aprɛmidi. kə

voulez-vous faire? Voulez-vous faire une prome-
vule vu fɛ:r? vule vu fɛ:r yn prɔm-

nade au bois? » Les enfants répondent: « Non! Nous
nad o bwa? » le -z ɑ̃fɑ̃ repɔ̃:d: « nɔ̃! nu

voulons aller à la campagne! » M. Duclos: « Chez
vulɔ̃ ale a la kɑ̃paɲ! » məsjø dyklo: « ʃe

l'oncle Charles et tante Anne? » Les enfants:
lɔ̃:klə ʃarl e tɑ̃:t a:n? » le -z ɑ̃fɑ̃:

« Oui! » (L'oncle Charles, c'est Charles Leroux, le
« wi! » [lɔ̃:klə ʃarl, sɛ ʃarl ləru, lə

frère de Mme Lucienne Duclos. Tante Anne est sa
frɛ:r də madam lysjɛn dyklo. tɑ̃:t a:n ɛ sa

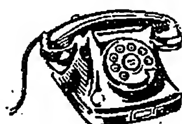
femme. La famille Duclos va souvent chez les
fam. la fami:j dyklo va suvɑ̃ ʃe le

Leroux. Les Leroux ne demeurent pas à Paris, mais
ləru. le ləru n(ə) dəmœ:r pa a pari, mɛ

dans une jolie petite ville qui s'appelle Saint-Gil, et
dɑ̃ -z yn ʒɔli p(ə)tit vil ki sapɛl sɛ̃ ʒil, e

les enfants aiment beaucoup aller à Saint-Gil.)
le -z ɑ̃fɑ̃ ɛ:m boku ale a sɛ̃ ʒil.]

à quelle heure est-ce que c'est que ...? = à quelle heure est-ce que ...?


un téléphone

« Bien, » dit M. Duclos, « nous irons chez ton frère,
« bjɛ̃, » di məsjø dyklo, « nu-z irɔ̃ ʃe tɔ̃ frɛ:r.

Lucienne. » Yvonne: « A quelle heure est-ce que
lysjɛn. » ivɔn: « a kɛl œ:r ɛs kə

c'est que nous irons à Saint-Gil, papa? » M. Duclos:
sɛ k(ə) nu-z irɔ̃-z a sɛ̃ ʒil, papa? » məsjø dyklo:

« Je ne sais pas encore, Yvonne. Mais l'oncle Charles
« ʒə n(ə) se pa-z ɑ̃kɔ:r, ivɔn. mɛ lɔ̃:klə ʃarl

a le téléphone, et il est à Saint-Gil aujourd'hui. » Et
a l(ə) telefɔn, e il ɛ-t a sɛ̃ ʒil oʒurdɥi. » e

M. Duclos demande le numéro 36-45 (trente-six
məsjø dyklo d(ə)mɑ̃:d lə nymero trɑ̃tsis

quarante-cinq) à Saint-Gil.
karɑ̃tsɛ̃:k a sɛ̃ ʒil.

C'est Charles Leroux qui répond: « Allô! » M. Duclos:
sɛ ʃarl ləru ki repɔ̃: « alo! » məsjø dyklo:

« Est-ce toi, Charles? » Ch. Leroux: « Oui, c'est moi.
« ɛs twa, ʃarl? » ʃarl ləru: « wi, sɛ mwa.

Est-ce Pierre? » « Oui, c'est Pierre Duclos. » « Bon-
ɛs pjɛ:r? » « wi, sɛ pjɛ:r dyklo. » « bɔ̃-

jour, Pierre! Comment vas-tu? » « Merci, je vais
ʒu:r, pjɛ:r! kɔmɑ̃ va ty? » « mɛrsi, ʒə vɛ

bien, et toi, tu vas bien, oui? » « Bien, merci! Et
bjɛ̃, e twa, ty va bjɛ̃, wi? » « bjɛ̃, mɛrsi! e

Lucienne, comment va-t-elle? » « Elle va bien aussi,
lysjɛn, kɔmɑ̃ va-t ɛl? » « ɛl va bjɛ̃ osi,

merci. Les enfants vont bien également: toute
mɛrsi. le-z ɑ̃fɑ̃ vɔ̃ bjɛ̃ egalmɑ̃: tut

la famille va bien. Et chez toi, à Saint-Gil? »
la fami:j va bjɛ̃. e ʃe twa, a sɛ̃ ʒil? »

« Ici tout va bien également. » Pierre Duclos:
« isi tu va bjɛ̃ egalmɑ̃. » pjɛ:r dyklo:

« Charles, je te téléphone pour te demander une
« ʃarl, ʒə tə telefɔn pur tə d(ə)mɑ̃de yn

chose: serez-vous chez vous cet après-midi et de-
ʃo:z: sərе vu ʃe vu sɛt aprɛmidi e d(ə)-

main? » « Mais oui, nous serons à la maison. Vous
mɛ̃? » « mɛ wi, nu s(ə)rɔ̃-zala mɛzɔ̃. vu

voulez venir cet après-midi? » Et Charles Leroux
vule v(ə)ni:r sɛt aprɛmidi? » e ʃarl ləru

dit à sa femme: « Anne, c'est Pierre qui nous télé-
di a sa fam: « a:n, sɛ pjɛ:r ki nu tele-

phone pour nous demander si nous serons à la maison
fɔn pur nu d(ə)mɑ̃de si nu s(ə)rɔ̃-zala mɛzɔ̃

demain. Ils veulent venir cet après-midi. » « Mais
d(ə)mɛ̃. il vœl vəni:r sɛt aprɛmidi. » « mɛ

oui, Charles, nous serons chez nous toute la journée, »
wi, ʃarl, nu s(ə)rɔ̃ ʃe nu tut la ʒurne, »

répond sa femme. Ch. Leroux, au téléphone, à Pierre
repɔ̃ sa fam. ʃarl ləru, o telefɔn, a pjɛ:r

Duclos: « Allô! Pierre? Anne dit aussi que nous
dyklo: « alo! pjɛ:r? a:n di osi k(ə) nu

serons chez nous. » « Bien, alors nous viendrons
s(ə)rɔ̃ ʃe nu. » « bjɛ̃, alɔ:r nu vjɛ̃drɔ̃

ce soir ou cet après-midi. Sais-tu à quelle heure il
sə swa:r u sɛt aprɛmidi. se ty a kɛl œ:r il

ici ←→ là

demander
a demandé
demande

chez vous ɔ: à la maison

demain = le jour après aujourd'hui

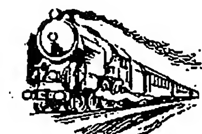
venir
est venu
vient

je serai
tu seras
il sera
nous serons
vous serez
ils seront

chez nous ɔ: à la maison

pour ɔ: à

part de = quitte


un train

encore une chose = une chose de plus

y a un train de Paris pour Saint-Gil? » « Oui, il y a
ja œ̃ trɛ̃ d(ə) pari pur sɛ̃ ʒil? » « wi, il ja

un train qui part de Paris à 14h.45 (quatorze heures
œ̃ trɛ̃ ki pa:r də pari a katɔrz œ:r

quarante-cinq) et arrive à Saint-Gil à 16h.20 (seize
karɑ̃tsɛ̃:k e ari:v a sɛ̃ ʒil a sɛ:z

heures vingt). Je ne sais pas si vous voulez venir
œ:r vɛ̃. ʒə n(ə) se pa si vu vule v(ə)ni:r

par un train qui part de Paris plus tard, mais ... »
par œ̃ trɛ̃ ki pa:r də pari ply ta:r, mɛ ... »

« Non, non, nous viendrons par ce train-là. C'est une
« nɔ̃, nɔ̃, nu vjɛ̃drɔ̃ par sə trɛ̃ la. sɛ -t yn

bonne heure. » « C'est bien. Alors vous serez ici
bɔn œ:r. » « sɛ bjɛ̃. alɔ:r vu s(ə)re-zisi

à l'heure du goûter. Ah! encore une chose: pour
a lœ:r dy gute. a! ɑ̃kɔ:r yn ʃo:z: pur

combien de jours viendrez-vous? » « Nous ne vien-
kɔ̃bjɛ̃ d(ə) ʒu:r vjɛ̃dre vu? » « nu n(ə) vjɛ̃-

drons que pour deux jours cette fois: aujourd'hui,
drɔ̃ k(ə) pur dø ʒu:r sɛt fwa: oʒurdɥi,

samedi, et demain, dimanche. Une autre fois nous
samdi, e d(ə)mɛ̃, dimɑ̃:ʃ. yn o:trə fwa nu

viendrons pour une semaine, ou c'est vous qui vien-
vjɛ̃drɔ̃ pur yn səmɛn, u sɛ vu ki vjɛ̃-

drez chez nous, à Paris. Tu sais, c'est joli ici, en été
dre ʃe nu, a pari. ty se, sɛ ʒɔli isi, ɑ̃ -n ete

ou en automne. » « Oui, c'est vrai. Nous viendrons
u ɑ̃ -n otɔn. » « wi, sɛ vrɛ. nu vjɛ̃drɔ̃

au mois de septembre, mais cette fois, c'est encore
o mwa d(ə) sɛptɑ̃:br, mɛ sɛt fwa, sɛ -t ɑ̃kɔ:r

vous qui viendrez à Saint-Gil. » « A 16h.20 (seize
vu ki vjɛ̃dre a sɛ̃ ʒil. » « a sɛ:z

heures vingt)! » « Oui, pour le goûter! »
œ:r vɛ̃! » « wi, pur lə gute! »

Pierre Duclos, à sa femme: « C'est une belle chose,
pjɛ:r dyklo, a sa fam: « sɛ -t yn bɛl ʃo:z,

le téléphone! » « Oui, on demande un numéro, la
lə telefɔn! » « wi, ɔ̃ d(ə)mɑ̃:d œ̃ nymero, la

personne à qui on téléphone répond: « Allô! » et
pɛrsɔn a ki ɔ̃ telefɔn repɔ̃: « alo! » e

on parle avec elle comme si elle était ici, dans la
ɔ̃ parl avɛk ɛl kɔm si ɛl etɛ -t isi, dɑ̃ la

même pièce! » « Et c'est une chose plus belle
mɛ:m pjɛs! » « e sɛ -t yn ʃo:z ply bɛl

encore pour les femmes que pour les hommes! » « Et
ɑ̃kɔ:r pur le fam kə pur le -z ɔm! » « e

pourquoi? » « Mais parce que vous autres femmes,
purkwa? » « mɛ pars kə vu -z o:trə fam,

vous autres ɔ: vous

vous téléphonez cent (100) fois par jour: matin, midi
vu telefɔne sɑ̃ fwa par ʒu:r: matɛ̃, midi

et soir! » « Oh, et vous autres hommes, est-ce que
e swa:r! » « o, e vu -z o:trə -z ɔm, ɛs kə

vous ne téléphonez pas souvent? » « Si, nous télé-
vu n(ə) telefɔne pa suvɑ̃? » « si, nu tele-

phonons souvent, c'est vrai, mais... » « Et vous
fɔnɔ̃ suvɑ̃, sɛ vrɛ, mɛ ... » « e vu

nous autres ɔ: nous

ne téléphonez pas aussi souvent que nous autres
n(ə) telefɔne pa osi suvɑ̃ k(ə) nu -z o:trə

femmes? » « Si, mais ... » « Non, Pierre, pas de
fam? » « si, mɛ ... » « nɔ̃, pjɛ:r, pa d(ə)

« mais »! Tu sais bien que quand nous téléphonons,
« mɛ »! ty se bjɛ̃ kə kɑ̃ nu telefɔnɔ̃,

il dit
vous dites
ils disent

vous autres, vous dites: « Ah! ces femmes! Elles télé-
vu -z o:tr, vu dit: « a! se fam! ɛl tele-

phonent à toutes les heures du jour: elles téléphonent
fɔn a tut le -z œ:r dy ʒu:r: ɛl telefɔn

quand on part, le matin, et elles téléphonent encore
kɑ̃ -t ɔ̃ pa:r, lə matɛ̃, e ɛl telefɔn ɑ̃kɔ:r

quand on arrive à la maison, l'après-midi. Les femmes
kɑ̃ -t ɔ̃ -n ari:v a la mɛzɔ̃, laprɛmidi. le fam

parlent trop! » Mais quand c'est vous autres
parl tro! » mɛ kɑ̃ sɛ vu -z o:trə

hommes qui téléphonez, oh, alors c'est autre chose!
-z ɔm ki telefɔne, o, alɔ:r sɛ -t o:trə ʃo:z!

Quand tu téléphones, ce n'est pas (comme ta femme)
kɑ̃ ty telefɔn, s(ə) nɛ pa [kɔm ta fam]

pour de petites choses, oh non! Quand tu téléphones,
pur də p(ə)tit ʃo:z, o nɔ̃! kɑ̃ ty telefɔn,

moins ⟷ plus

et tu sais que tu ne téléphones pas moins souvent
e ty se kə ty n(ə) telefɔn pa mwɛ̃ suvɑ̃

que moi, c'est pour ... » « C'est bien, c'est bien,
k(ə) mwa, sɛ pur ... » « sɛ bjɛ̃, sɛ bjɛ̃,

Lucienne! Je te demande pardon! C'est vrai: je
lysjɛn! ʒə tə d(ə)mɑ̃:d pardɔ̃! sɛ vrɛ: ʒə

téléphone beaucoup et tu téléphones moins souvent
telefɔn boku e ty telefɔn mwɛ̃ suvɑ̃

que moi! C'est bien, ma petite femme? » « Bien,
k(ə) mwa! sɛ bjɛ̃, ma p(ə)tit fam? » « bjɛ̃,

mon grand mari . . . A quelle heure part notre
mɔ̃ grɑ̃ mari . . . a kɛl œ:r pa:r nɔtrə

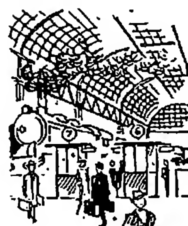
train? » « Il part de Paris à 14h.45 (quatorze heures
trɛ̃? » « il pa:r də pari a katɔrz œ:r

quarante-cinq) et arrive à Saint-Gil à 16h.20 (seize
karɑ̃tsɛ̃:k e ari:v a sɛ̃ ʒil a sɛ:z

heures vingt). » « Merci! Alors nous avons encore
œ:r vɛ̃. » « mɛrsi! alɔ:r nu -z avɔ̃ ɑ̃kɔ:r

une heure. Irons-nous à la gare en auto? » « Oui,
yn œ:r. irɔ̃ nu a la ga:r ɑ̃ -n oto? » « wi,

nous irons à la gare en auto. »
nu -z irɔ̃ -z a la ga:r ɑ̃-n oto. »


une gare

Jean, qui aime moins aller par le train qu'en auto,
ʒɑ̃, ki ɛ:m mwɛ̃ ale par lə trɛ̃ kɑ̃ -n oto,

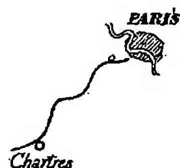
demande à son père: « Papa, pourquoi n'irons-nous
dəmɑ̃:d a sɔ̃ pɛ:r: « papa, purkwa nirɔ̃ nu

pas à Saint-Gil en auto? » C'est sa mère qui répond:
pa a sɛ̃ ʒil ɑ̃ -n oto? » sɛ sa mɛ:r ki repɔ̃:

« Tu sais bien que papa n'aime pas aller en auto le
« ty se bjɛ̃ k(ə) papa nɛ:m pa ale ɑ̃ -n oto lə

samedi et le dimanche parce qu'il va en auto tous les
samdi e lə dimɑ̃:ʃ pars kil va ɑ̃ -n oto tu le

jours, mais vous irez en auto de Saint-Gil à Chartres,
ʒu:r, mɛ vu -z ire -z ɑ̃ -n oto d(ə) sɛ̃ ʒil a ʃartrə,



avec l'oncle Charles. Vous aurez une jolie journée,
avɛk ɔ̃:klə ʃarl. vu -z ɔre yn ʒɔli ʒurne,

demain. Alors, que dites-vous, mes enfants? »
dəmɛ̃. alɔ:r, kə dit vu, me -z ɑ̃fɑ̃? »

« Oh, merci, maman! » disent les enfants, et Yvonne
« o, mɛrsi, mɑ̃mɑ̃! » di:z le -z ɑ̃fɑ̃, e ivɔn

demande: « Maman, avons-nous le temps de jouer
dəmɑ̃:d: « mɑ̃mɑ̃, avɔ̃ nu l(ə) tɑ̃ d(ə) ʒwe

un peu avec Paul et Louise? » « Vous n'avez pas
œ̃ pø avɛk pɔl e lwi:z? » « vu nave pa

beaucoup de temps: le train part à 14h.45 (quatorze
boku də tɑ̃: lə trɛ̃ pa:r a katɔrz

heures quarante-cinq), et il est maintenant une heure
œ:r karɑ̃tsɛ̃:k, e il ɛ mɛ̃tnɑ̃ yn œ:r

et demie. Vous avez trois quarts (¾) d'heure seule-
e d(ə)mi. vu -z ave trwa ka:r dœ:r sœl-

ment. » « Merci, ma petite maman. Nicole, Henri,
mɑ̃. » « mɛrsi, ma p(ə)tit mɑ̃mɑ̃. nikɔl, ɑ̃ri,

vous venez? Tu viens, Jean? » appelle Yvonne.
vu v(ə)ne? ty vjɛ̃, ʒɑ̃? » apɛl ivɔn.

je viens
tu viens
il vient
nous venons
vous venez
ils viennent

« Oui, nous venons, » répondent les autres.
« wi, nu v(ə)nɔ̃, » repɔ̃:d le -z o:tr.

Puis, Yvonne appelle Paul et Louise, et tous les six
pɥi, ivɔn apɛl pɔl e lwi:z, e tu le sis

vont dans le jardin. « Nous avons le temps de jouer
vɔ̃ dɑ̃ l(ə) ʒardɛ̃. « nu -z avɔ̃ l(ə) tɑ̃ d(ə) ʒwe

trois quarts d'heure, » dit Nicole. Paul: « Pourquoi
trwa ka:r dœ:r, » di nikɔl. pɔl: « purkwa

trois quarts d'heure seulement? Où irez-vous cet
trwa ka:r dœ:r sœlmɑ̃? u ire vu sɛt

après-midi? Vous ne serez pas à la maison? » « Non,
apremidi? vu n(ə) səre pa a la mɛzɔ̃? » « *nɔ̃,*

nous serons chez notre oncle Charles, à Saint-Gil. »
nu s(ə)rɔ̃ ʃe nɔtr ɔ̃:klə ʃarl, a sɛ̃ ʒil. »

« Serez-vous à Saint-Gil demain aussi? » « Oui, toute
« *səre vu a sɛ̃ ʒil dəmɛ̃ osi?* » « *wi, tut*

la journée. Nous viendrons à Paris lundi matin. »
la ʒurne. nu vjɛ̃drɔ̃ a pari lœ̃di matɛ̃. »

« Irez-vous en auto? » « Non, nous irons par le train.
« *ire vu ɑ̃-n oto?* » « *nɔ̃, nu-z irɔ̃ par lə trɛ̃.*

Mais nous irons en auto de la maison à la gare. »
mɛ nu-z irɔ̃-z ɑ̃-n oto d(ə) la mɛzɔ̃ a la ga:r. »

« Quand je serai grand, » commence Jean comme
« *kɑ̃ ʒə səre grɑ̃,* » *kɔmɑ̃:s ʒɑ̃ kɔm*

toujours, « j'irai toujours et toute la journée en auto! »
tuʒu:r, « *ʒire tuʒu:r e tut la ʒurne ɑ̃-n oto!* »

Nicole: « N'iras-tu plus à pied, quand tu seras grand,
nikɔl: « *nira ty ply a pje, kɑ̃ ty s(ə)ra grɑ̃,*

mon petit Jean? » « Non, j'irai seulement en auto! »
mɔ̃ p(ə)ti ʒɑ̃? » « *nɔ̃, ʒire sœlmɑ̃ ɑ̃-n oto!* »

« Iras-tu aussi en auto de ta chambre à la salle de
« *ira ty osi ɑ̃-n oto də ta ʃɑ̃:br a la sal də*

bains, mon petit frère? » « Nicole! Je... » dit
bɛ̃, mɔ̃ p(ə)ti frɛ:r? » « *nikɔl! ʒə ...* » *di*

Jean, mais Nicole n'est déjà plus là; elle est derrière
ʒɑ̃, mɛ nikɔl nɛ deʒa ply la, ɛl ɛ dɛrjɛ:r

j'irai
tu iras
il ira
nous irons
vous irez
ils iront

le grand arbre. Alors Jean demande à son père,
lə grɑ̃ -t arbr. alɔ:r ʒɑ̃ d(ə)mɑ̃:d a sɔ̃ pɛ:r,

qui est dans la maison: « Papa, n'est-ce pas vrai
ki ɛ dɑ̃ la mɛzɔ̃: « papa, nɛs pa vrɛ

que quand nous serons grands, Paul et moi, nous
kə kɑ̃ nu s(ə)rɔ̃ grɑ̃, pɔl e mwa, nu

aurons une auto? » « Mais Jean, je ne sais pas
-z ɔrɔ̃ yn oto? » « mɛ ʒɑ̃, ʒə n(ə) se pa

si Paul et toi, vous aurez une auto quand vous
si pɔl e twa, vu -z ɔre yn oto kɑ̃ vu

serez grands. » « Oui, mais papa, quand vous
s(ə)re grɑ̃. » « wi, mɛ papa, kɑ̃ vu

j'étais
tu étais
il était
nous étions
vous étiez
ils étaient

étiez petits garçons, est-ce que tes parents et les
-z etje p(ə)ti garsɔ̃, ɛs kə te parɑ̃ e le

parents de l'oncle Lebrun n'avaient pas d'auto? »
parɑ̃ d(ə) lɔ̃:klə ləbrœ̃ navɛ pa doto? »

« Non, non, Jean, quand nous étions petits, Le-
« nɔ̃, nɔ̃, ʒɑ̃, kɑ̃ nu -z etjɔ̃ p(ə)ti, lə-

brun et moi, nos parents n'avaient pas d'auto. »
brœ̃ e mwa, no parɑ̃ navɛ pa doto. »

« Et vous n'aviez pas d'auto chez toi, quand tu étais
« e vu navje pa doto ʃe twa, kɑ̃ ty etɛ

jeune homme? » » Non, nous n'avions pas d'auto
ʒœn ɔm? » « nɔ̃, nu navjɔ̃ pa doto

alors ɔ: à ce moment-là

alors, et mes parents n'ont pas encore d'auto au-
alɔ:r, e me parɑ̃ nɔ̃ pa -z ɑ̃kɔ:r doto o-

jourd'hui. » « Qu'est-ce que vous aviez alors? »
ʒurdɥi. » « kɛs kə vu -z avje alɔ:r? «

« Mais, mon petit Jean, nous n'avions ni auto, ni autre
« mɛ, mɔ̃ p(ə)ti ʒɑ̃, nu navjɔ̃ ni oto, ni o:trə

chose. Nous étions comme des millions d'autres per-
ʃo:z. nu -z etjɔ̃ kɔm de miljɔ̃ do:trə pɛr-

sonnes. Mais quand vous serez grands, Paul et toi, les
sɔn. mɛ kɑ̃ vu s(ə)re grɑ̃, pɔl e twa, le

choses ne seront plus comme aujourd'hui, et qui sait
ʃo:z nə s(ə)rɔ̃ ply kɔm oʒurdɥi, e ki se

si vous n'aurez pas votre auto, vous autres. ». Alors,
si vu nɔre pa vɔtr oto, vu -z o:tr. » alɔ:r,

Jean va au jardin et dit à Paul: « Paul, papa a dit
ʒɑ̃ va o ʒardɛ̃ e di a pɔl: « pɔl, papa a di

que quand nous serons grands, nous aurons une auto,
kə kɑ̃ nu s(ə)rɔ̃ grɑ̃, nu -z ɔrɔ̃ yn oto,

nous aussi! » « Et moi aussi! » dit alors Henri,
nu osi! » « e mwa osi! » di alɔ:r ɑ̃ri,

mais Yvonne: « Ha! Quand aurez-vous vos autos?
mɛ ivɔn: « ha! kɑ̃ ɔre vu vo -z oto?

Dans dix ans, pas avant! Vous serez vieux! » Jean
dɑ̃ di -z ɑ̃, pa avɑ̃! vu s(ə)re vjø! » ʒɑ̃

et Paul ne répondent pas. De grands garçons qui
e pɔl nə repɔ̃:d pa. də grɑ̃ garsɔ̃ ki

disent: « Nous aurons une auto, » ne répondent pas
di:z: « nu -z ɔrɔ̃ yn oto, » nə repɔ̃:d pa

à de petits enfants comme Henri et Yvonne.
a d(ə) pəti -z ɑ̃fɑ̃ kɔm ɑ̃ri e ivɔn.

A ce moment le jeune Bernard Michel, un des amis
a sə mɔmɑ̃ l(ə) ʒœn bɛrna:r miʃɛl, œ̃ de -z ami

j'avais
tu avais
il avait
nous avions
vous aviez
ils avaient

de Jean et de Paul, qui a le même âge et va à la même
d(ə) ʒɑ̃ e d(ə) pɔl, ki a l(ə) mɛ:m a:ʒ e va a la mɛ:m

école, entre dans le jardin. « Bonjour, Paul! Bon-
ekɔl, ɑ̃:trə dɑ̃ l(ə) ʒardɛ̃. « bɔ̃ʒu:r, pɔl! bɔ̃-

jour, Jean! » dit-il à ses amis. « Comment allez-
ʒu:r, ʒɑ̃! » di -t il a se -z ami. « kɔmɑ̃ -t ale

vous? » « Bien, merci. Et toi? » « Bien aussi,
vu? » « bjɛ̃, mɛrsi. e twa? » « bjɛ̃ osi,

merci. Voulez-vous venir au bois avec moi? » Paul,
mɛrsi. vule vu v(ə)ni:r o bwa avɛk mwa?» pɔl,

à son ami Bernard: « Je veux bien, mais nous ne
a sɔ̃ -n ami bɛrna:r: « ʒə vø bjɛ̃, mɛ nu n(ə)

viendrons pas tous les deux. Jean ne viendra pas. »
vjɛ̃drɔ̃ pa tu le dø. ʒɑ̃ n(ə) vjɛ̃dra pa. »

Bernard: « Tu ne viendras pas, Jean? Pourquoi?
bɛrna:r: « ty n(ə) vjɛ̃dra pa, ʒɑ̃? purkwa?

Où iras-tu? » Jean: « Je ne viendrai pas parce que
u ira ty? » ʒɑ̃: « ʒə n(ə) vjɛ̃dre pa pars kə

j'irai chez notre oncle Charles avec toute la famille. »
ʒire ʃe nɔtr ɔ̃:klə ʃarl avɛk tut la fami:j. »

Bernard: « Mais, est-ce que vous n'étiez pas à Saint-
bɛrna:r: « mɛ, ɛs kə vu netje pa a sɛ̃

Gil la semaine passée? » Jean: « Si, et nous étions
ʒil la s(ə)mɛn pase? » ʒɑ̃: « si, e nu -z etjɔ̃

également à Saint-Gil la semaine avant. Tu sais, les
-z egalmɑ̃ a sɛ̃ ʒil la s(ə)mɛn avɑ̃. ty se, le

petits, ils aiment beaucoup l'oncle et la tante. »
p(ə)ti, il -z ɛ:m boku lɔ̃:kl e la tɑ̃:t. »

tous les deux

Jean a treize ans, et Bernard a également treize ans: ils ont **tous les deux** treize ans.

je vien**drai**
tu vien**dras**
il vien**dra**
nous vien**drons**
vous vien**drez**
ils vien**dront**

Nicole: « Oh! Tu parles comme si c'était seulement
nikɔl: « o! ty parl kɔm si setɛ sœlmã

les petits qui ... »
le· p(ə)ti ki ... »

A ce moment M. Duclos appelle: « Il est deux heures
a sə mɔmã məsjø dyklo apɛl: « il ɛ dø -z œ:r

et quart. On part!. Jean, Nicole, Henri, Yvonne! Vous
e ka:r. ɔ̃ pa:r! ʒã, nikɔl, ãri, ivɔn! vu

venez? » « Oui, papa! Nous venons dans deux
v(ə)ne?» « wi, papa! nu v(ə)nɔ̃ dã dø

minutes, » dit Jean, puis il dit à son ami Bernard:
minyt, » di ʒã, pɥi il di a sɔ̃ -n ami bɛrna:r:

« Alors, mon vieux, quand viendras-tu la semaine
« alɔ:r, mɔ̃ vjø, kã vjɛ̃dra ty la s(ə)mɛn

prochaine? » Bernard: « Je viendrai lundi ou
prɔʃɛn? » bɛrna:r: « ʒə vjɛ̃dre lœ̃di u

mardi. Et vous, serez-vous à la maison lundi? » Jean:
mardi. e vu, səre vu a la mɛzɔ̃ lœ̃di? » ʒã:

« Nous? Oui. Cette fois nous ne restons à Saint-Gil
« nu? wi. sɛt fwa nu n(ə) rɛstɔ̃ a sɛ̃ ʒil

qu'un jour et demi. Mais pourquoi restez-vous tou-
kœ̃ ʒu:r e d(ə)mi. mɛ purkwa rɛste vu tu-

jours à Paris, vous autres? Tu m'as dit une fois que
ʒu:r a pari, vu -z o:tr? ty ma di yn fwa k(ə)

vous aviez de la famille à la campagne, vous aussi,
vu -z avje d(ə) la fami:j a la kãpaɲ, vu osi,

non? » Bernard: « Si, nous avions un oncle, un
nɔ̃? » bɛrna:r: « si, nu -z avjɔ̃ œ̃ -n ɔ̃:kl, œ̃

on ɔ: nous

mon vieux
On dit souvent **mon vieux** à ses amis.

cousin de mon père, à Senlis, à une heure de Paris,
kuzɛ̃ d(ə) mɔ̃ pɛ:r, a sɑ̃li:s, a yn œ:r də pari,

mais maintenant, il est en Angleterre. » Jean: « Ah,
mɛ mɛ̃tnɑ̃, il ɛ -t ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r.» ʒɑ̃: « a,

c'est vrai, vous étiez à Londres l'été passé. » « Oui,
sɛ vrɛ, vu -z etje -z a lɔ̃:drə lete pase. » « wi,

nous étions chez mon oncle. »
nu -z etjɔ̃ ʃe mɔ̃ -n ɔ̃:kl. »

« Jean, tu viens, oui ou non? » appelle encore une
« ʒɑ̃, ty vjɛ̃, wi u nɔ̃? » apɛl ɑ̃kɔ:r yn

fois M. Duclos. « Oui, papa, je viens dans une demi-
fwa məsjø dyklo. « wi, papa, ʒə vjɛ̃ dɑ̃ -z yn dəmi-

seconde! » répond Jean. Bernard: « Alors, je vien-
zgɔ̃:d! » repɔ̃ ʒɑ̃. bɛrna:r: « alɔ:r, ʒə vjɛ̃-

drai lundi après-midi. Bon dimanche! » Jean:
dre lœ̃di aprɛmidi. bɔ̃ dimɑ̃:ʃ! » ʒɑ̃:

« Merci, mon vieux! Et quand tu viendras, on ira
« mɛrsi, mɔ̃ vjø! e kɑ̃ ty vjɛ̃dra, ɔ̃ -n ira

au bois. »
o bwa. »

EXERCICE A.

La famille Duclos va souvent — les Leroux. M. Duclos demande le — 36-45 à Saint-Gil. C'est M. Charles Leroux qui est au — et qui répond: « Allô! » M. Leroux demande à M. Duclos: « Comment —-tu, Pierre? » « Merci, je vais —, » répond M. Duclos.

Puis il demande: « Serez-vous chez vous cet après-midi et —, Charles? » Charles Leroux dit à sa femme: « Anne, c'est Pierre qui nous demande — nous serons à la maison demain. » « Mais oui, Charles, nous serons à la maison toute la —. » Et Charles Leroux dit à Pierre Duclos: « —! Pierre? Anne dit que nous serons chez —. » Pierre Duclos, à Charles Leroux: « Sais-tu à quelle heure il y a un — de Paris à Saint-Gil? » « Oui, il y a un train qui — de Paris à 14h.45. » M. Duclos: « Alors nous viendrons — ce train-là. » M. Leroux: « C'est bien. Alors vous serez — à l'heure du goûter. »

M. Duclos, à sa femme: « Vous — femmes, vous téléphonez — (100) fois par jour. » Mme Duclos: « Oh, tu ne téléphones pas — souvent que moi? » Yvonne, à sa mère: « Avons-nous le — de jouer avec Paul et Louise? » Les Duclos iront en auto de la maison à la —. Jean et Paul ont un — qui s'appelle Bernard Michel.

EXERCICE B.

Où les Duclos iront-ils samedi après-midi? ... Iront-ils à Saint-Gil en auto ou par le train? ... A quelle heure part leur train? ... Que répond M. Duclos quand M. Leroux lui demande: « Comment vas-tu, Pierre? » ... Pour combien de jours les Duclos viendront-ils à Saint-Gil? ... Pourquoi les Duclos n'iront-ils pas à Saint-Gil en auto? ... Qui est Bernard Michel? ...

MOTS:
un ami
une demi-seconde
une gare
un numéro
un téléphone
le temps

un train
joli
il arrive
nous avions
vous aviez
demander
vous dites
nous étions
vous étiez
nous serons
vous serez
faire
j'irai
tu iras
nous irons
vous irez
il part
nous restons
vous restez
je téléphone
tu téléphones
il téléphone
nous télépho-
nons
vous téléphonez
ils téléphonent
venir
nous venons
vous venez
je viendrai
tu viendras
nous viendrons
vous viendrez
allô!
chez
demain

EXERCICE C.

(je) **viens**	(nous) **venons**
(tu) **viens**	(vous) **venez**
(il, elle) **vient**	(ils, elles) **viennent**

« Nicole et Henri, —-vous au jardin avec moi? » demande Yvonne. « Oui, nous — dans un moment, » répondent Nicole et Henri. Quand Paul et Louise — au jardin, ils jouent avec les autres. M. Duclos — à la maison chaque jour à midi et demi. Mme Duclos, à Jean: « Est-ce que tu — de la salle de bains? » « Non, je — de ma chambre. »

(j') **étais**	(j') **avais**
(tu) **étais**	(tu) **avais**
(il, elle) **était**	(il, elle) **avait**
(nous) **étions**	(nous) **avions**
(vous) **étiez**	(vous) **aviez**
(ils, elles) **étaient**	(ils, elles) **avaient**

Quand tante Claire — petite comme Nicole, elle — deux frères. Nicole: « Tante Claire, est-ce que j'— jolie comme toi, à six ans? » « Tu — beaucoup plus jolie que moi, Nicole. » Yvonne: « Maman, — -tu un chat quand tu — une petite fille comme moi? » « Oui, Yvonne, à six ans, j'— un petit chat blanc et noir. » Hier, mercredi, les Duclos — à table à huit heures moins le quart, parce qu'hier c'— un jour de vacances. C'était Mme Duclos qui lavait Nicole et Jean quand ils — l'âge d'Yvonne. Jean, à son père: « Quand vous — petits garçons, l'oncle Lebrun et toi, est-ce que vous — une auto, chez vous? » « Non, Jean, quand nous — petits, nous n' — pas d'auto. »

(j') **irai**	(je) **viendrai**
(tu) **iras**	(tu) **viendras**
(il, elle) **ira**	(il, elle) **viendra**
(nous) **irons**	(nous) **viendrons**
(vous) **irez**	(vous) **viendrez**
(ils, elles) **iront**	(ils, elles) **viendront**

Le premier août, les Duclos — à Nice, où le père de M. Duclos a une petite maison. En octobre, Yvonne — à l'école comme les grands enfants. M. Leroux demande à M. Duclos: « Pour combien de jours — -vous chez nous? » « Nous — pour deux jours, » répond M. Duclos. Bernard Michel, à Jean: « Où — -tu cet après-midi? » Jean: « J'— à Saint-Gil. » M. Leroux, à sa femme: « Pierre et Lucienne — avec leurs enfants cet après-midi. » Jean, à son ami Bernard: « Quand — -tu la semaine prochaine? » Bernard: « Je — lundi ou mardi. » Paul, à Nicole et à Jean: « Est-ce que vous — à Saint-Gil en auto? » Nicole: « Non, nous — par le train. » Jean ne — pas au bois avec Bernard cet après-midi.

(je) **serai**	(nous) **serons**
(tu) **seras**	(vous) **serez**
(il, elle) **sera**	(ils, elles) **seront**

Demain, les Duclos — à Saint-Gil. Paul, à Jean: « Est-ce que tu — à la maison demain? » « Non, Paul, je — à la campagne. » Quand Jean — grand, il aura une belle auto. Pierre Duclos, au téléphone, à Charles Leroux: « Anne et toi, — -vous chez vous cet après-midi et demain? » « Mais oui, Pierre, nous — à la maison les deux jours. »

ici
moins souvent
si
oui?
à quelle heure est-ce que c'est que . . .?
aller à la campagne
aller par le train
aller en ville
chez nous
chez vous
comme si
est-ce que c'est que . . .?
comment vas-tu?
je vais bien
je te demande pardon!
c'est une belle chose
nous autres
vous autres
vous autres femmes
tous les deux
mon vieux
trente-six
quarante-cinq
cent
Bernard Michel

RÉSUMÉ

je me lave	**je ne me lave pas**
je me suis lavé	**je ne me suis pas lavé**

je me lève
je ne me lève **pas**
je me suis levé
je ne me suis **pas** levé

Henri: « Le dimanche, *je me* lève avant toi, Nicole! » Jean: « *Je ne me* lève *pas* toujours après toi, Nicole! » Yvonne: « Ce matin, *je me* suis levée avant les autres. » Nicole: « Hier, *je ne me* suis *pas* levée avant huit heures! »

tu t'habilles
tu ne t'habilles **pas**
tu t'es habillé
tu ne t'es **pas** habillé

Papa: « Est-ce que *tu t'*habilles la première aujourd'hui, Yvonne? » Yvonne: « Oui, papa! » Papa: « Mais les autres jours, *tu ne t'*habilles *pas* la première! Est-ce que *tu t'*es habillée avant les autres hier? » « Non, papa! » « Et le jour avant hier, *tu ne t'*es *pas* habillée la première? » « Non. »

il se lave
il ne se lave **pas**
il s'est lavé
il ne s'est **pas** lavé

Nicole est dans la salle de bains, *elle se* lave. *Elle ne se* lave *pas* toujours la première, mais ce matin, *elle s'*est lavée avant les autres. Beaucoup de fois, Jean se lave le premier, mais ce matin, *il ne s'*est *pas* lavé le premier.

nous nous levons
nous ne nous levons **pas**
nous nous sommes levés
nous ne nous sommes **pas** levés

Yvonne et Nicole: « *Nous nous* levons souvent avant les garçons. » Jean et Henri: « Oh, *nous ne nous* levons *pas* toujours après vous! » Les filles: « Non, mais ce matin, *nous nous* sommes levées les premières. » Jean: « C'est vrai, *nous ne nous* sommes *pas* levés avant vous, aujourd'hui. »

Maman: « Aujourd'hui, *vous vous* habillez les premiers, Henri et Yvonne. » Nicole, à Jean et Henri: « Est-ce que *vous ne vous* habillez *pas* avant nous, ce matin? » M. Duclos: « Jean! Henri! Est-ce que *vous vous* êtes habillés? » Jean: « Non, papa! » « Pourquoi est-ce que *vous ne vous* êtes *pas* habillés? »

vous vous habillez
vous ne vous habillez **pas**
vous vous êtes habillés
vous ne vous êtes **pas** habillés

Les deux filles sont dans la salle de bains, *elles se* lavent. *Elles ne se* lavent *pas* toujours les premières, mais ce matin, *elles se* sont lavées avant les garçons. Souvent, les deux garçons se lavent les premiers, mais ce matin, *elles se* sont lavées avant les garçons.

ils se lavent
ils ne se lavent **pas**
ils se sont lavés
ils ne se sont **pas** lavés

EXERCICE

Où met-on les mots « ne » et « pas » dans la phrase: « Maman, je me suis lavé »? *Réponse:* « Maman, je ne me suis pas lavé. » Et où met-on les mots « ne » et « pas » dans: « Les enfants se lèvent à six heures, le matin »? *R.:* « . . . » Et dans: « Les filles se sont levées les premières, ce matin »? *R.:* « . . . » Et dans: « Nous nous lavons dans la cuisine »? *R.:* « . . . » Et dans: « Jean et Henri, vous vous êtes levés »? *R.:* « . . . » Et dans: « Nous nous sommes levés »? *R.:* « . . . » Et dans: « Tu t'es lavée la première »? *R.:* « . . . » Et dans: « Henri, tu te lèves, maintenant »? *R.:* « . . . » Et dans: « Jean s'est lavé avant ses sœurs »? *R.:* « . . . »

LE VOYAGE

Les Duclos ont quitté la maison à deux heures
le dyklo ɔ̃ kite la mɛzɔ̃ a dø -z œ:r

et quart, et ils sont arrivés à la Gare de Lyon à
e ka:r, e il sɔ̃ -t arive a la ga:r də ljɔ̃ a

deux heures et demie. Le train n'est pas encore
dø -z œ:r e d(ə)mi. lə trɛ̃ nɛ pa -z ãkɔ:r

avec eux ɔ: avec les Duclos

là, et M. Lebrun, qui est venu avec eux, a donné des
la, e məsjø ləbrœ̃, ki ɛ v(ə)ny avɛk ø, a dɔne de

glaces aux enfants. Ce sont Henri et Yvonne qui ont
glas o -z ãfã. sə sɔ̃ ãri e ivɔn ki ɔ̃

demandé des glaces à M. Lebrun. Henri a dit: « Il
d(ə)mãde de glas a məsjø ləbrœ̃. ãri a di: « il

y a de bonnes glaces au kiosque de la gare! » Et
ja d(ə) bɔn glas o kjɔsk də la ga:r! » e

nous ɔ: à nous

Yvonne: « Oh, oui, oncle Lebrun, veux-tu nous
ivɔn: « o, wi, ɔ̃:klə ləbrœ̃, vø ty nu

donner
a donné
donne

donner une glace? » M. Lebrun lui a répondu:
dɔne yn glas? » məsjø ləbrœ̃ lɥi a repɔ̃dy:

« Avec plaisir, ma petite Yvonne! » M. Lebrun est
« avɛk plɛzi:r, ma p(ə)tit ivɔn! » məsjø ləbrœ̃ ɛ

un bon ami des enfants, et c'est un plaisir pour lui
-t œ̃ bɔn ami de -z ãfã, e sɛ -t œ̃ plɛzi:r pur lɥi

de leur donner les glaces qu'ils lui demandent. Et
d(ə) lœr dɔne le glas kil lɥi d(ə)mã:d. e

puis, quand c'est la petite Yvonne qui lui demande
pɥi, kɑ̃ sɛ la p(ə)tit ivɔn ki lɥi d(ə)mɑ̃:d

quelque chose, il ne dit jamais « non ». Maintenant,
kɛlkə ʃo:z, il nə di ʒamɛ « nɔ̃ ». mɛ̃tnɑ̃,

quelque chose = une chose

les enfants ont mangé leurs glaces, et à 14h.40
le -z ɑ̃fɑ̃ ɔ̃ mɑ̃ʒe lœr glas, e a

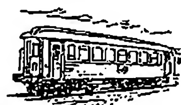
jamais←→toujours

(quatorze heures quarante), le train est entré en gare.
katɔrz œ:r karɑ̃:t, lə trɛ̃ ɛ -t ɑ̃tre ɑ̃ ga:r.

entrer
est entré
entre

C'est un train de sept wagons seulement. Ce n'est
sɛ -t œ̃ trɛ̃ d(ə) sɛt vagɔ̃ sœlmɑ̃. s(ə) nɛ

pas beaucoup. Le dimanche, les trains sont plus
pa boku. lə dimɑ̃:ʃ, le trɛ̃ sɔ̃ ply



un wagon

longs; ils ont dix wagons et plus encore. Il y a des
lɔ̃; il -z ɔ̃ di vagɔ̃ e ply -z ɑ̃kɔ:r. il ja de

wagons de Ie (première), de IIe (deuxième) et de
vagɔ̃ də prəmjɛ:r, də døzjɛm e də

IIIe (troisième) classe. Quand les Duclos voyagent
trwazjɛm kla:s. kɑ̃ le dyklo vwaja:ʒ

voyagent par le train ɔ: vont par le train

par le train, ils vont toujours en IIe classe.
par lə trɛ̃, il vɔ̃ tuʒu:r ɑ̃ døzjɛm kla:s.

A la même seconde où le train est entré en gare,
a la mɛ:m səgɔ̃:d u l(ə) trɛ̃ ɛ -t ɑ̃tre ɑ̃ ga:r,

Henri est monté dans un wagon: il veut toujours
ɑ̃ri ɛ mɔ̃te dɑ̃ -z œ̃ vagɔ̃: il vø tuʒu:r

monter dans le train avant les autres. Mais son père
mɔ̃te dɑ̃ l(ə) trɛ̃ avɑ̃ le -z o:tr. mɛ sɔ̃ pɛ:r



Henri monte dans le wagon.

a dit: « Non, Henri! tu es monté dans un wagon de
a di: « nɔ̃, ɑ̃ri! ty ɛ mɔ̃te dɑ̃ -z œ̃ vagɔ̃ d(ə)

monter
est monté
monte

Ie classe, et tu sais bien que nous allons en IIe
prəmjɛ:r kla:s, e ty se bjɛ̃ k(ə) nu -z alɔ̃ -z ɑ̃ døzjɛm

classe. » M. Duclos et les autres sont allés à un
kla:s.» məsjø dyklo e le -z o:trə sɔ̃ -t ale a œ̃

wagon de IIe classe, mais Henri n'est pas venu avec
vagɔ̃ də døzjɛm kla:s, mɛ ɑ̃ri nɛ pa v(ə)ny avɛk

eux. Il n'est pas encore descendu du train parce que
ø. il nɛ pa -z ɑ̃kɔ:r desɑ̃dy dy trɛ̃ pars kə

deux vieilles dames ont commencé à monter dans
dø vjɛ:j dam ɔ̃ kɔmɑ̃se a mɔ̃te dɑ̃

le wagon. Alors M. Duclos a appelé: « Henri, tu
l(ə) vagɔ̃. alɔ:r məsjø dyklo a aple: « ɑ̃ri, ty

ne viens pas? Pourquoi ne réponds-tu pas? » Henri
n(ə) vjɛ̃ pa? purkwa n(ə) repɔ̃ ty pa? » ɑ̃ri

n'a pas répondu, mais une des vieilles dames lui a
na pa repɔ̃dy, mɛ yn de vjɛ:j dam lɥi a

descendre↔monter

demandé: « Veux-tu descendre, ou veux-tu rester
d(ə)mɑ̃de: « vø ty desɑ̃:dr, u vø ty rɛste

dans le wagon? Est-ce ton papa qui appelle? Ne
dɑ̃ l(ə) vagɔ̃? ɛs tɔ̃ papa ki apɛl? nə

répondre
a répondu
répond

veux-tu pas répondre à ton père? » « Merci, Ma-
vø ty pa repɔ̃:dr a tɔ̃ pɛ:r? » « mɛrsi, ma-

dame, » a dit Henri, et puis il a répondu à son
dam, » a di ɑ̃ri, e pɥi il a repɔ̃dy a sɔ̃

père: « Je viens, papa: je descends dans une seconde! »
pɛ:r: « ʒə vjɛ̃, papa: ʒə desɑ̃ dɑ̃ -z yn səgɔ̃:d! »

Et quand la vieille dame est montée dans le wagon,
e kɑ̃ la vjɛ:j dam ɛ mɔ̃te dɑ̃ l(ə) vagɔ̃,

Henri est descendu. Les autres étaient déjà arrivés
ãri ɛ desãdy. le -z o:tr etɛ deʒa arive

devant leur wagon, et Yvonne a dit à son
d(ə)vã lœr vagɔ̃, e ivɔn a di a sɔ̃

frère: « Cette fois, mon petit Henri, c'est moi qui
frɛ:r: « sɛt fwa, mɔ̃ p(ə)ti -t ãri, sɛ mwa ki

monte la première dans le wagon, et c'est toi qui
mɔ̃:t la prəmjɛ:r dã l(ə) vagɔ̃, e sɛ twa ki

montes le dernier! » Mais Henri a seulement dit:
mɔ̃:t lə dɛrnje! » mɛ ãri a sœlmã di:

« Ah! je ne réponds pas à de petites filles qui
« a! ʒə n(ə) repɔ̃ pa a d(ə) pətit fi:j ki

parlent trop! »
parl tro! »

Puis, quand toute la famille est montée dans le
pɥi, kã tut la fami:j ɛ mɔ̃te dã l(ə)

wagon, M. Lebrun, qui n'est pas monté avec eux,
vagɔ̃, məsjø ləbrœ̃, ki nɛ pa mɔ̃te avɛk ø,

parce qu'il reste à Paris, a dit: « Bon voyage! »
pars kil rɛst a pari, a di: « bɔ̃ vwaja:ʒ! »

« Merci! » ont répondu les Duclos, et Pierre Duclos
« mɛrsi! » ɔ̃ repɔ̃dy le dyklo, e pjɛ:r dyklo

a dit: « Ce n'est pas un long voyage de Paris à Saint-
a di: « s(ə) nɛ pa œ̃ lɔ̃ vwaja:ʒ də pari a sɛ̃

Gil: ce n'est qu'un voyage d'un peu plus d'une heure
ʒil: s(ə) nɛ kœ̃ vwaja:ʒ dœ̃ pø ply dyn œ:r

et demie. On le fait de 14h.45 (quatorze heures
e d(ə)mi. ɔ̃ lə fɛ d(ə) katɔrz œ:r

je réponds
tu réponds
il répond

le ɔ: le voyage

quarante-cinq) à 16h.20 (seize heures vingt). » Lu-
karãtsɛ̃:k a sɛ:z œ:r vɛ̃ . » ly-

cienne Duclos: « Et en deuxième classe, c'est un vrai
sjɛn dyklo: « e ã døzjɛm kla:s, sɛ -t œ̃ vrɛ

plaisir d'aller à Saint-Gil par le train. » M. Lebrun:
plɛzi:r dale a sɛ̃ ʒil par lə trɛ̃. » məsjø ləbrœ̃:

« Vous faites beaucoup de ces petits voyages de plaisir,
« vu fɛt boku d(ə) se p(ə)ti vwaja:ʒ də plɛzi:r,

vous autres. Il y a plus de trois mois que nous n'avons
vu -z o:tr. il ja ply də trwa mwa k(ə) nu navɔ̃

pas été à la campagne. » Lucienne Duclos: « Oui, c'est
pa ete a la kãpaɲ. » lysjɛn dyklo: « wi, sɛ

vrai, nous faisons souvent de petits voyages: c'est
vrɛ, nu fəzɔ̃ suvã d(ə) pəti vwaja:ʒ: sɛ

parce que nous n'aimons pas les voyages trop longs. »
pars kə nu nɛmɔ̃ pa le vwaja:ʒ trɔ lɔ̃. »

Pierre Duclos: « Oui, après un long voyage, même
pjɛ:r dyklo: « wi, aprɛ -z œ̃ lɔ̃ vwaja:ʒ, mɛ:m

quand on voyage en Ie (première) classe, où on est
kã -t ɔ̃ vwaja:ʒ ã prəmjɛ:r kla:s, u ɔ̃ -n ɛ

bien assis, on est fatigué, et alors, ce n'est plus un
bjɛ̃ -n asi, ɔ̃ -n ɛ fatige, e alɔ:r, s(ə) nɛ ply œ̃

voyage de plaisir. » Pierre Lebrun: « C'est vrai. »
vwaja:ʒ də plɛzi:r. » pjɛ:r ləbrœ̃: « sɛ vrɛ. »

Le train a maintenant quitté la gare, et Jean demande
lə trɛ̃ a mɛ̃tnã kite la ga:r, e ʒã d(ə)mã:d

à son père: « Papa, pourquoi est-ce que nous
a sɔ̃ pɛ:r: « papa, purkwa ɛs kə nu

il y a . . . que

M. Lebrun a été à la campagne le vingt-sept avril. En juillet, il dit: « **Il y a** trois mois **que** je n'ai pas été à la campagne. »

ne faisons pas plus de longs voyages? » M. Duclos:
n(ə) fəzɔ̃ pa ply d(ə) lɔ̃ vwaja:ʒ? » məsjø dyklo:

« Mais Jean, nous ne faisons pas de longs voyages,
« mɛ ʒɑ̃, nu n(ə) fəzɔ̃ pa d(ə) lɔ̃ vwaja:ʒ,

parce qu'après un voyage de 12 heures ou plus
pars kaprɛ -z œ̃ vwaja:ʒ də du:z œ:r u ply

encore, on est toujours fatigué. » Mais Jean dit:
-z ɑ̃kɔ:r, ɔ̃ -n ɛ tuʒu:r fatige. » mɛ ʒɑ̃ di:

« Quand je serai grand, je ferai beaucoup de voyages!
« kɑ̃ ʒə səre grɑ̃, ʒə fəre boku d(ə) vwaja:ʒ!

J'irai en Afrique, en Australie, je ferai de grandes
ʒire ɑ̃ -n afrik, ɑ̃ -n ɔstrali, ʒə fəre d(ə) grɑ̃:d

choses! » Nicole: « Qui fera de grandes choses?
ʃo:z! » nikɔl: « ki fəra d(ə) grɑ̃:d ʃo:z?

Toi? Mon petit Jean ... » Jean: « Oui, moi! Paul
twa? mɔ̃ p(ə)ti ʒɑ̃ ... » ʒɑ̃: « wi, mwa! pɔl

et moi, nous ferons des choses que tu ne feras jamais,
e mwa, nu fərɔ̃ de ʃo:z kə ty n(ə) fəra ʒamɛ,

parce que tu es une fille! » Nicole: « Et que ferez-
pars kə ty ɛ -z yn fi:j! » nikɔl: « e kə fəre

vous, Paul et toi, mon petit frère? » Jean: « Je ne
vu, pɔl e twa, mɔ̃ p(ə)ti frɛ:r? » ʒɑ̃: « ʒə n(ə)

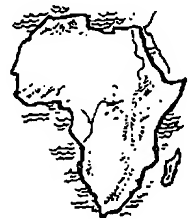
sais pas encore, mais ... » Nicole: « Ah, ah! M. Jean
se pa -z ɑ̃kɔ:r, mɛ ... » nikɔl: « a, ha! məsjø ʒɑ̃

ne sait pas! Avec lui, c'est toujours la même chose:
n(ə) se pa! avɛk lɥi, sɛ tuʒu:r la mɛ:m ʃo:z:

il parle trop! » Henri: « C'est vrai; il parle beau-
il parl tro! » ɑ̃ri: « sɛ vrɛ; il parl bo-

faire
il fera

je ferai
tu feras
il fera
nous ferons
vous ferez
ils feront



l'Afrique



l'Australie

avec lui = avec Jean

rien ←→ tout	coup et il ne fait rien! » Jean: « Je ne fais rien? *ku e il nə fɛ rjɛ̃! » ʒɑ̃: « ʒə n(ə) fɛ rjɛ̃?*
vous ɔ: à vous	Et qui vous a fait un beau petit bateau, à toi et à *e ki vu-z a fɛ œ̃ bo p(ə)ti bato, a twa e a*
	Yvonne, la semaine passée? Et l'année passée, n'est-ce *ivɔn, la s(ə)mɛn pase? e lane pase, nɛs*
c'est moi qui ai = j'ai	pas moi qui vous ai fait votre grand bateau blanc? » *pa mwa ki vu-z e fɛ vɔtrə grɑ̃ bato blɑ̃? »*
c'est toi qui as = tu as	Henri: « Oui, c'est toi qui nous as fait les bateaux, *ɑ̃ri: « wi, sɛ twa ki nu-z a fɛ le bato,*
	c'est vrai. » Mme Duclos: « Oui, Henri, ce n'est pas *sɛ vrɛ. » madam dyklo: « wi, ɑ̃ri, s(ə) nɛ pa*
c'est lui qui parle = il parle	toujours lui qui parle trop, tu sais? Il y a des fois *tuʒu:r lɥi ki parl tro, ty se? il ja de fwa*
	où c'est toi. Et il y a des jours, où, à l'école, c'est *u sɛ twa. e il ja de ʒu:r, u, a lekɔl, sɛ*
	toi qui ne fais rien! » *twa ki n(ə) fɛ rjɛ̃! »*
	Les enfants des Duclos sont comme beaucoup d'autres *le-z ɑ̃fɑ̃ de dyklo sɔ̃ kɔm boku do:trə*
	enfants. Jean, c'est le grand frère. C'est lui qui dit *-z ɑ̃fɑ̃. ʒɑ̃, sɛ l(ə) grɑ̃ frɛ:r. sɛ lɥi ki di*
	qu'il aura les belles autos, les grands bateaux, quand *kil ɔra le bɛl-z oto, le grɑ̃ bato, kɑ̃*
	il sera grand. C'est lui aussi qui fera les longs *-t il səra grɑ̃. sɛ lɥi osi ki f(ə)ra le lɔ̃*
	voyages, qui ira en Afrique, en Australie. Il n'a *vwaja:ʒ, ki ira ɑ̃-n afrik, ɑ̃-n ɔstrali. il na*

encore rien fait, c'est vrai, mais il a le temps: c'est
ãkɔ:r rjɛ̃ fɛ, sɛ vrɛ, mɛ il a l(ə) tã: sɛ

seulement dans quatre ou cinq ans qu'il sera un
sœlmã dã katr u sɛ̃-k ã kil səra œ̃

homme.
-n ɔm.

Le petit frère de la famille, c'est Henri. Toujours
lə p(ə)ti frɛ:r də la fami:j, sɛ-t ãri. tuʒu:r

le premier quand on va au bois, toujours le dernier
lə prəmje kã-t ɔ̃ va o bwa, tuʒu:r lə dɛrnje

quand son frère, sa sœur et lui vont à l'école. Quand
kã sɔ̃ frɛ:r, sa sœ:r e lɥi vɔ̃-t a lekɔl. kã

lui ɔ: Henri

les enfants sont chez l'oncle Leroux, on ne sait jamais
le-z ãfã sɔ̃ ʃe lɔ̃:klə ləru, ɔ̃ n(ə) se ʒamɛ

où est Henri. Un jour, il est dans un arbre. Que
u ɛ ãri. œ̃ ʒu:r, il ɛ dã-z œ̃-n arbr. kə

fait-il là? On l'appelle, il vient. « Que faisais-tu
fɛ-t il la? ɔ̃ lapɛl, il vjɛ̃. « kə fəzɛ ty

l' = le

on l'appelle ɔ: on appelle Henri.

dans l'arbre? » lui demande-t-on. « Je faisais une
dã larbr? » lɥi d(ə)mã:d-t ɔ̃. « ʒə fəzɛ yn

maison, » répond-il. Un autre jour, il est en bateau
mɛzɔ̃, » repɔ̃-t il. œ̃-n o:trə ʒu:r, il ɛ-t ã bato

avec un de ses amis, sur le petit lac qui est derrière
avɛk œ̃ d(ə) se-z ami, syr lə p(ə)ti lak ki ɛ dɛrjɛ:r

la maison de l'oncle. On l'appelle, et quand il vient,
la mɛzɔ̃ d(ə) lɔ̃:kl. ɔ̃ lapɛl, e kã-t il vjɛ̃,

on lui demande: « Que faisiez-vous sur le lac,
ɔ̃ lɥi d(ə)mã:d: « kə fəzje vu syr lə lak,

je faisais
tu faisais
il faisait
nous faisions
vous faisiez
ils faisaient

faire
a fait
fait
faisait
fera

je mangeais
tu mangeais
il mangeait
nous mangions
vous mangiez
ils mangeaient

vrai ɔ: véritable

avec elle ɔ: avec Nicole

Henri? » « Nous faisions une promenade. » Deux
ãri? » « nu fəzjɔ̃ yn prɔmnad. » dø

petits garçons de huit ans seulement, et ils faisaient
p(ə)ti garsɔ̃ də ɥi-t ã sœlmã, e il fəzɛ

une promenade en bateau! Un autre jour encore,
yn prɔmnad ã bato! œ̃-n o:trə ʒu:r ãkɔ:r,

il est au bois. Que faisait-il? « Je mangeais des
il ɛ-t o bwa. kə fəzɛ-t il? « ʒə mãʒɛ de

fraises! » dit-il. La dernière fois, quand M. Duclos
frɛ:z! » di-t il. la dɛrnjɛ:r fwa, kã məsjø dyklo

a appelé les enfants, cinq minutes avant d'aller à la
a aple le-z ãfã, sɛ̃ minyt avã dale a la

gare, ils étaient tous là, mais pas Henri. Où était-il?
ga:r, il-z etɛ tus la, mɛ pa ãri. u etɛ-t il?

Il était dans un des plus grands arbres et mangeait
il etɛ dã-z œ̃ de ply grã-z arbr e mãʒɛ

des fruits! C'est vrai, ce que sa sœur Nicole dit de
de frɥi! sɛ vrɛ, s(ə) kə sa sœ:r nikɔl di d(ə)

lui: « On ne sait jamais où il est, cet Henri! »
lɥi: « ɔ̃ n(ə) se ʒamɛ u il ɛ, sɛt ãri! »

Les deux fillettes sont comme toutes les fillettes
le dø fijɛt sɔ̃ kɔm tut le fijɛt

de leur âge: Nicole est la « grande sœur ». Elle
də lœr a:ʒ: nikɔl ɛ la « grã:d sœ:r ». ɛl

n'est pas encore une vraie femme, mais elle sera
nɛ pa-z ãkɔ:r yn vrɛ fam, mɛ ɛl səra

une femme dans deux, trois ans. C'est avec elle
yn fam dã dø, trwa-z ã. sɛ-t avɛk ɛl

qu'Yvonne et Henri vont au bois quand tante Claire
kivɔn e ɑ̃ri vɔ̃-t o bwa kɑ̃ tɑ̃:t klɛ:r

ne vient pas et quand maman n'a pas le temps. C'est
nə vjɛ̃ pa e kɑ̃ mɑ̃mɑ̃ na pa l(ə) tɑ̃. sɛ

elle qui va souvent dans la salle de bains avec Yvonne,
ɛl ki va suvɑ̃ dɑ̃ la sal də bɛ̃ avɛk ivɔn,

le matin. C'est elle aussi qui appelle Yvonne quand
lə matɛ̃. sɛ ɛl osi ki apɛl ivɔn kɑ̃

maman dit qu'il est l'heure de dîner.
mɑ̃mɑ̃ di kil ɛ lœ:r də dine.

La petite Yvonne est une jolie petite fille. Son
la p(ə)tit ivɔn ɛ-t yn ʒɔli p(ə)tit fi:j. sɔ̃

père dit souvent: « Ma petite Yvonne est la plus
pɛ:r di suvɑ̃: « ma p(ə)tit ivɔn ɛ la ply

jolie de toutes les fillettes de France! » Mais Yvonne
ʒɔli də tut le fijɛt də frɑ̃:s! » mɛ ivɔn

n'est pas seulement une jolie fillette: c'est également
nɛ pa sœlmɑ̃ yn ʒɔli fijɛt: sɛ-t egalmɑ̃

une grande petite fille: quand maman dit à Nicole
yn grɑ̃:d pətit fi:j: kɑ̃ mɑ̃mɑ̃ di a nikɔl

de faire quelque chose pour Yvonne, Yvonne dit
də fɛ:r kɛlkə ʃo:z pur ivɔn, ivɔn di

toujours: « Je veux le faire moi-même! Je veux
tuʒu:r: « ʒə vø lə fɛ:r mwamɛ:m! ʒə vø

le ɔ: ce que maman dit à Nicole de faire

me laver moi-même, et je veux manger toute seule! »
m(ə) lave mwamɛ:m, e ʒə vø mɑ̃ʒe tut sœl!»

toute seule ɔ: moi-même

Il y a deux ou trois mois seulement qu'elle a
il ja dø-z u trwa mwa sœlmɑ̃ kɛl a

commencé à se laver elle-même, mais il y a plus
kɔmɑ̃se a s(ə) lave ɛlmɛ:m, mɛ il ja ply

de trois ans qu'elle a commencé à manger toute
də trwa -z ɑ̃ kɛl a kɔmɑ̃se a mɑ̃ʒe tut

seule. Maintenant, elle a commencé aussi à s'asseoir
sœl. mɛ̃tnɑ̃, ɛl a kɔmɑ̃se osi a saswa:r

toute seule
ɔ: elle-même

toute seule à table, et quand maman veut asseoir
tut sœl a tabl, e kɑ̃ mɑ̃mɑ̃ vø aswa:r

Yvonne à table, elle dit: « Non, maintenant je
ivɔn a tabl, ɛl di: « nɔ̃, mɛ̃tnɑ̃ ʒ(ə)

s'asseoir
s'est assis
s'assied

m'assieds toute seule! »
masje tut sœl! »

Les quatre enfants sont de bons amis. Ils ne font
le katr ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ d(ə) bɔ̃ -z ami. il nə fɔ̃

pas toujours ce qu'ils disent: souvent, quand Henri
pa tuʒu:r s(ə) kil di:z: suvɑ̃, kɑ̃ -t ɑ̃ri

demande à Jean de lui faire quelque chose, Jean,
d(ə)mɑ̃:d a ʒɑ̃ d(ə) lɥi fɛ:r kɛlkə ʃo:z, ʒɑ̃,

avant de le faire, lui répond: « Pourquoi ne le fais-tu
avɑ̃ d(ə) lə fɛ:r, lɥi repɔ̃: « purkwa n(ə) lə fɛ ty

pas toi-même? » mais c'est lui qui le fait chaque
pa twamɛ:m? » mɛ sɛ lɥi ki l(ə) fɛ ʃak

fois, parce qu'il est un bon frère. Et quand Yvonne
fwa, pars kil ɛ -t œ̃ bɔ̃ frɛ:r. e kɑ̃ -t ivɔn

dire
a dit
dit

demande à Nicole de dire quelque chose à papa ou
dəmɑ̃:d a nikɔl də di:r kɛlkə ʃo:z a papa u

à maman, Nicole également, avant de le dire, répond
a mɑ̃mɑ̃, nikɔl egalmɑ̃, avɑ̃ d(ə) lə di:r, repɔ̃

souvent: « Pourquoi ne le dis-tu pas toi-même?
suvɑ̃: « purkwa n(ə) lə di ty pa twamɛ:m?

Quand je te dis de faire quelque chose, tu ne le
kɑ̃ ʒ(ə) tə di d(ə) fɛ:r kɛlkə ʃo:z, ty n(ə) lə

fais jamais! » Et elle dit souvent: « Quand j'aurai
fɛ ʒamɛ! » e ɛl di suvɑ̃: « kɑ̃ ʒɔre

des enfants, ils feront tout eux-mêmes! Les fillettes
de -z ɑ̃fɑ̃, il fərɔ̃ tu ømɛ:m! le fijɛt

se laveront elles-mêmes, et les garçons se lèveront
sə lavrɔ̃ ɛlmɛ:m, e le garsɔ̃ s(ə) lɛvrɔ̃

tout seuls à six heures et demie tous les jours!
tu sœl a si -z œ:r e d(ə)mi tu le ʒu:r!

Et à huit heures les garçons et les filles iront à
e a ɥi -t œ:r le garsɔ̃ e le fi:j irɔ̃ -t a

l'école tout seuls et pas avec leur maman. A
lekɔl tu sœl e pa avɛk lœr mɑ̃mɑ̃. a

quatre heures les filles feront elles-mêmes leur goûter,
katr œ:r le fi:j fərɔ̃ ɛlmɛ:m lœr gute,

et tous les enfants le mangeront tout seuls dans
e tu le -z ɑ̃fɑ̃ l(ə) mɑ̃ʒrɔ̃ tu sœl dɑ̃

le jardin. » « Tes enfants ne seront pas comme
l(ə) ʒardɛ̃. » « te -z ɑ̃fɑ̃ n(ə) sərɔ̃ pa kɔm

vous, » lui dit alors sa mère, « parce que vous ne
vu, » lɥi di alɔ:r sa mɛ:r, « pars kə vu n(ə)

faites pas tout vous-mêmes, et même toi, ma grande
fɛt pa tu vumɛ:m, e mɛ:m twa, ma grɑ̃:d

Nicole, tu n'as pas toujours tout fait toi-même, tu
nikɔl, ty na pa tuʒu:r tu fɛ twamɛ:m, ty

je dis
tu dis
il dit

moi-même
toi-même
lui-même
elle-même
nous-mêmes
vous-mêmes
eux-mêmes
elles-mêmes

Je me lave
moi-même.
Tu te laves
toi-même.
Il se lave
lui-même.
Elle se lave
elle-même.
Nous nous lavons
nous-mêmes.
Vous vous lavez
vous-mêmes.
Ils se lavent
eux-mêmes.
Elles se lavent
elles-mêmes.

tout seuls
ɔ: eux-mêmes

sais? Il n'y a pas beaucoup d'années que vous avez
se? il nja pa boku dane kə vu-z ave

commencé à aller à l'école tout seuls.» «Nous
kɔmɑ̃se a ale a lekɔl tu sœl.» «nu

n'allions pas à l'école tout seuls quand nous étions
naljɔ̃ pa a lekɔl tu sœl kɑ̃ nu-z etjɔ̃

petits?» «Non, quand vous étiez petits, vous n'alliez
p(ə)ti?» «nɔ̃, kɑ̃ vu-z etje p(ə)ti, vu nalje

pas à l'école tout seuls.» «Avec qui allions-nous
pa a lekɔl tu sœl.» «avɛk ki aljɔ̃ nu

à l'école alors?» «Vous alliez à l'école avec moi
a lekɔl alɔ:r?» «vu-z alje-z a lekɔl avɛk mwa

ou avec grand-mère qui, alors, demeurait chez nous.»
u avɛk grɑ̃mɛ:r ki, alɔ:r, dəmœrɛ ʃe nu.»

«Mais maintenant nous faisons tout nous-mêmes.
«mɛ mɛ̃tnɑ̃ nu fəzɔ̃ tu numɛ:m.

Nous nous lavons nous-mêmes et nous allons à l'école
nu nu lavɔ̃ numɛ:m e nu-z alɔ̃-z a lekɔl

tout seuls.» «Oui, vous êtes de grands enfants!»
tu sœl.» «wi, vu-z ɛt də grɑ̃-z ɑ̃fɑ̃!»

Les enfants et leurs parents ont parlé tout le temps,
le-z ɑ̃fɑ̃ e lœr parɑ̃ ɔ̃ parle tu l(ə) tɑ̃,

et maintenant, il est 16h.20 (seize heures vingt) et le
e mɛ̃tnɑ̃, il ɛ sɛ:z œ:r vɛ̃ e l(ə)

train est arrivé à la gare de Saint-Gil. C'est ici que
trɛ̃ ɛ-t arive a la ga:r də sɛ̃ ʒil. sɛ-t isi k(ə)

les Duclos descendent, non? Si, mais il y a deux
le dyklo desɑ̃:d, nɔ̃? si, mɛ il ja dø

---

tout seuls
ɔ: vous-mêmes

j'allais
tu allais
il allait
nous allions
vous alliez
ils allaient

me
te
lui
nous
vous
leur

Yvonne: «Papa **me** donne un cadeau, et il **te** donne aussi un cadeau, Henri.» Henri dit que son père **lui** donne aussi un cadeau. Henri et Yvonne: «Papa **nous** donne des cadeaux. Votre père **vous** donne aussi des cadeaux, Paul et Louise.» Paul et Louise disent que leur père **leur** donne des cadeaux.

vieilles dames qui descendent du wagon avant les
vjɛ:j dam ki desɑ̃:d dy vagɔ̃ avɑ̃ le

Duclos, et puis, au moment où Henri veut descendre,
dyklo, e pɥi, o mɔmɑ̃ u ɑ̃ri vø desɑ̃:dr,

un vieux monsieur lui dit: « Pardon, jeune homme! »
œ̃ vjø məsjø lɥi di: « pardɔ̃, ʒœn ɔm! »

et descend avant lui. Les deux fillettes sont derrière
e desɑ̃ avɑ̃ lɥi. le dø fijɛt sɔ̃ dɛrjɛ:r

le monsieur; ce sont elles qui descendent après lui,
lə məsjø; sə sɔ̃ ɛl ki desɑ̃:d aprɛ lɥi,

et avant de descendre, elles disent également à Henri:
e avɑ̃ də desɑ̃:dr, ɛl di:z egalmɑ̃ a ɑ̃ri:

« Pardon, jeune homme! » Après que les fillettes
« pardɔ̃, ʒœn ɔm! » aprɛ k(ə) le fijɛt

sont descendues, ce sont les garçons qui descendent, et
sɔ̃ desɑ̃dy, sə sɔ̃ le garsɔ̃ ki desɑ̃:d, e

après eux les parents avec les valises. Quand les Duclos
aprɛ ø le parɑ̃ avɛk le vali:z. kɑ̃ le dyklo

vont à Saint-Gil pour deux ou trois jours, ils n'ont
vɔ̃ -t a sɛ̃ ʒil pur dø -z u trwa ʒu:r, il nɔ̃

que deux petites valises; ils n'aiment pas voyager
kə dø p(ə)tit vali:z; il nɛ:m pa vwajaʒe

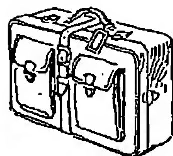
avec beaucoup de valises. Mais quand ils font de
avɛk boku d(ə) vali:z. mɛ kɑ̃ -t il fɔ̃ d(ə)

longs voyages, ils ont deux ou trois grandes valises.
lɔ̃ vwaja:ʒ, il -z ɔ̃ dø -z u trwa grɑ̃:d vali:z.

Maintenant, toute la famille est descendue. Qui leur
mɛ̃tnɑ̃, tut la fami:j ɛ desɑ̃dy. ki lœr

lui ɔ: Henri

descendre
est descendu
descend



une valise

dit: « Bonjour »? Sont-ce les Leroux? Oui, ce sont
di: « bɔ̃ʒu:r »? sɔ̃s le ləru? wi, sə sɔ̃

eux. Les deux familles quittent la gare. On monte
ø. le dø fami:j kit la ga:r. ɔ̃ mɔ̃:t

dans la grande auto de Charles Leroux, et cinq
dɑ̃ la grɑ̃:d oto d(ə) ʃarl ləru, e sɛ̃

minutes plus tard, on est arrivé à la belle maison
minyt ply ta:r, ɔ̃ -n ɛ -t arive a la bɛl mɛzɔ̃

des Leroux.
de ləru.

EXERCICE A.

Les Duclos arrivent à la Gare de Lyon à 14h.30; M. Lebrun est venu avec —. Yvonne: « Oncle Lebrun, veux-tu — donner une glace? » « Avec —! » répond M. Lebrun. M. Lebrun ne dit — « non » quand c'est la petite Yvonne qui lui demande — chose. A 14h.40, le train est entré — gare. C'est un train de sept — seulement; les dimanches, les trains sont plus —. Il y a des wagons de Ie, de IIe et de IIIe —.

Henri est — dans un wagon de Ie classe. Une vieille dame lui demande: « Veux-tu rester dans le wagon ou veux-tu —, mon ami? » M. Lebrun, qui n'ira pas à Saint-Gil, dit aux Duclos: « Bon —! » Après un long voyage, même en Ie classe, où on est bien assis, on est —. Henri dit: « Tu parles trop, Jean, et tu ne fais —! » Il — — plus de trois mois — M. Lebrun

et sa famille n'ont pas été à la campagne. Quand les Duclos vont à Saint-Gil pour deux ou trois jours, ils n'ont que deux petites —.

EXERCICE B.

Qui est-ce qui est venu à la gare avec les Duclos? ... Est-ce que les Duclos vont à Saint-Gil en IIe ou en IIIe classe? ... A quelle heure le train arrive-t-il à la gare de Saint-Gil? ... Est-ce que les Duclos ont de grandes valises quand ils vont à Saint-Gil? ... Les Duclos vont-ils à pied de la gare de Saint-Gil à la maison des Leroux? ...

EXERCICE C.

me te lui nous vous leur

Jean, à Henri et à Yvonne: « Je — ferai un beau bateau la semaine prochaine. » M. Lebrun est un bon ami des quatre jeunes Duclos et il — donne souvent des glaces. M. Duclos, à sa femme: « Je — demande pardon, Lucienne! ». Tante Claire aime bien la petite Yvonne et — donne toujours de beaux cadeaux. Ginette, à Yvonne: « Maman ne — donne jamais plus de deux tasses de chocolat à mon anniversaire! » Henri et Yvonne: « C'est Jean qui — a fait nos bateaux. » M. Lebrun ne dit jamais « non » quand c'est Yvonne qui — demande quelque chose.

MOTS:
une classe
un plaisir
une valise
un voyage
un wagon
fatigué
long
quelque
nous aimons
nous allions
vous alliez
asseoir
je m'assieds
commencé (à)
il demeurait
descendre
je descends
il descend
ils descendent
descendu
dire
je dis
tu dis
donner
entré
je faisais
tu faisais
il faisait
nous faisions
vous faisiez
ils faisaient
je ferai
tu feras
il fera
nous ferons
vous ferez

ils feront
laver
ils laveront
il se lèveront
je mangeais
monter
tu montes
il monte
monté
parlé
répondre
je réponds
tu réponds
rester
on voyage
ils voyagent
voyager
eux
moi-même
toi-même
nous-mêmes
vous-mêmes
eux-mêmes
elles-mêmes
toute seule
tout seuls
avant de
ne ... jamais
rien
ne ... rien
il y a ... que
quelque chose
un voyage de
plaisir
l'Afrique
l'Australie
Lyon

moi toi lui elle
nous vous eux elles

« Pardon, jeune homme! » dit le vieux monsieur à Henri et descend du train avant —. Nicole et Yvonne descendent après le vieux monsieur, et après —, c'est Henri qui descend. Jean dit à Henri: « Ce matin, tu t'es levé après —, » et Henri lui répond: « C'est vrai, mais tu sais que le dimanche, je me lève avant —. » Quand Ginette vient au jardin, Yvonne joue avec —. M. Duclos, à ses enfants: « Aujourd'hui j'irai avec — à la campagne. » Yvonne, à Henri: « L'oncle Lebrun viendra à la gare avec —. »

RÉSUMÉ

moi	**nous**
toi	**vous**
lui, elle	**eux, elles**

Avant le mot *aussi* et après les mots *chez, pour, à, comme, avec, après, avant, de, que, même, et, pas,* on a les formes *moi, toi, lui, elle; nous, vous, eux, elles.*

« Je veux jouer à la balle, » dit Nicole. « *Moi aussi,* je veux jouer à la balle, » dit Yvonne. Henri veut jouer à la balle *lui aussi.*

Yvonne: « Est-ce *pour moi*, cette balle? » Ginette: « Oui, c'est *pour toi!* » Yvonne dit à ses frères qu'elle ne veut pas jouer *avec eux*. Mme Lebrun: « Je parle français, mais je ne parle pas la langue de mon mari aussi bien *que lui*. » M. Duclos, au téléphone: « Bonjour, Charles! Serez-vous *chez vous*, aujourd'hui? » Henri se lève tard, mais à huit heures, *même lui* est levé. « Mais je me lève souvent *avant vous*, » dit-il aux fillettes. Dans le train, Jean s'est assis en face de son père, et Yvonne s'est assise à gauche *de lui*.

moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux, elles } aussi

chez, pour, à, comme, avec, après, avant, de, que, même, et, pas } moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux, elles

Après *c'est* et *ce sont*, on a les mêmes formes: *moi*, *toi*, ... « Est-ce que *c'est toi* qui as la balle? » demande Yvonne à Nicole. « Oui, *c'est elle!* » répond Jean. Aujourd'hui, les garçons se lèvent les derniers, mais souvent *ce sont eux* qui se lèvent les premiers.

c'est { moi, toi, lui, elle, nous, vous

ce sont { eux, elles

Quand il n'y a pas de verbe dans la phrase, on a également les mêmes formes:

« Je vais au jardin! » dit Jean. « *Moi aussi!* » dit Paul. « *Pas moi!* » dit Yvonne, qui joue avec sa poupée. « *Et toi?* » demande Jean à Henri qui mange une pomme. « *Moi?* » demande Henri. « Oui, *toi!* » lui répond son frère.

« Moi? » « Nous? »
« Toi? » « Vous? »
« Lui! » « Elle! »
« Eux! » « Elles! »

EXERCICE

Tante Claire appelle les enfants: « Venez-vous au bois avec —? » « Oui, nous venons avec —! » répondent les enfants. Tante Claire demande à Mme

Duclos: « Et —, Lucienne, viens-tu aussi? » « Non, merci, » répond Mme Duclos. « Mais un autre jour, je viendrai, — aussi. »

« Vous parlez trop! » dit M. Duclos à sa femme. « Non, » lui répond-elle, « c'est — autres hommes qui parlez trop! Ce n'est pas —! » Et M. Duclos lui dit que c'est vrai: ce ne sont pas — qui parlent trop. « Qui veut du chocolat? » demande M. Lebrun, « —, Yvonne? » « Oui, —! » répond Yvonne. « Et — aussi! » répondent les autres enfants. « Et —, » demande M. Lebrun à M. et Mme Duclos, « voulez-vous aussi du chocolat? » « —? » lui répondent-ils, « non, merci! » « Tes frères, veulent-ils une glace? » demande M. Lebrun à Nicole. « Qui? —? » lui répond-elle, « oh, oui! »

Est-ce Yvonne qui préfère les glaces au chocolat? Oui, c'est —. Est-ce que ce sont Jean et Henri qui veulent des glaces aux fraises? Oui, ce sont —.

LES VERBES FRANÇAIS

Chez les Leroux, cette fois, il y a un jeune Anglais
ʃe le ləru, sɛt fwa, il ja œ̃ ʒœn ɑ̃glɛ

de seize ans qui s'appelle John Clark. C'est un
d(ə) sɛ:z ɑ̃ ki sapɛl dʒɔn kla:k. sɛ -t œ̃

neveu de Mme Nelly Lebrun. Il est arrivé en France
n(ə)vø d(ə) madam nɛli ləbrœ̃. il ɛ -t arive ɑ̃ frɑ̃:s

la semaine passée, et maintenant il est à Saint-Gil pour
la s(ə)mɛn pase, e mɛ̃tnɑ̃ il ɛ -t a sɛ̃ ʒil pur

une semaine. Puis, il ira à Paris chez son oncle et
yn səmɛn. pɥi, il ira a pari ʃe sɔ̃ -n ɔ̃:kl e

sa tante. Il parle français, mais il le parle mal
sa tɑ̃:t. il parl frɑ̃sɛ, mɛ il lə parl mal

encore. Il dit toujours à sa tante: « Tante Nelly,
ɑ̃kɔ:r. il di tuʒu:r a sa tɑ̃:t: « tɑ̃:t nɛli,

la langue française est une langue difficile! Je ne
la lɑ̃:g frɑ̃sɛ:z ɛ -t yn lɑ̃:g difisil! ʒə n(ə)

parlerai jamais bien le français! » « Oui, pour un
parləre ʒamɛ bjɛ̃ l(ə) frɑ̃sɛ! » « wi, pur œ̃

Anglais, le français est difficile à parler. »
-n ɑ̃glɛ, lə frɑ̃sɛ ɛ difisil a parle. »

« C'est vrai, » dit aussi M. Duclos, « le français
« sɛ vrɛ, » di osi məsjø dyklo, « lə frɑ̃sɛ

est une langue difficile. Mais pourquoi dites-vous que
ɛ -t yn lɑ̃:g difisil. mɛ purkwa dit vu kə

mal ⟷ bien

difficile

Le français est difficile.
C'est **une** langue difficile.

français
le français
John **parle** français, mais il ne parle pas **bien** le français.
Le français est une belle langue.

parler
a parlé
parle

vous

On dit souvent « vous » (et pas « tu ») à une personne qui n'est pas un petit enfant.

je parlerai
tu parleras
il parlera
nous parlerons
vous parlerez
ils parleront

je dis
tu dis
il dit
nous disons
vous dites
ils disent

qui
que

Ce qui est sur la table est une poire.
Ce que je mange est une poire.

je sais
tu sais
il sait
nous savons
vous savez
ils savent

vous ne le parlerez jamais bien? Vous ne le parlez
vu n(ə) lə parləre ʒamɛ bjɛ̃? vu n(ə) lə parle

pas mal. » John Clark: « Merci, M. Duclos, mais
pa mal. » dʒɔn kla:k: « mɛrsi, məsjø dyklo, mɛ

je sais que ce n'est pas vrai. Et savez-vous ce qui
ʒə se kə s(ə) nɛ pa vrɛ. e save vu s(ə) ki

est le plus difficile pour moi? Ce sont les verbes:
ɛ l(ə) ply difisil pur mwa? sə sɔ̃ le vɛrb:

pourquoi dites-vous en français: nous faisons, mais:
purkwa dit vu ɑ̃ frɑ̃sɛ: nu fəzɔ̃, mɛ:

vous faites, nous sommes, mais: vous êtes? Et pour-
vu fɛt, nu sɔm, mɛ: vu z-ɛt? e pur-

quoi dites-vous: nous disons, mais: vous dites? C'est
kwa dit vu: nu dizɔ̃, mɛ: vu dit? sɛ

ce qui est difficile! » « C'est vrai. Nous savons,
s(ə) ki ɛ difisil! » « sɛ vrɛ. nu savɔ̃,

nous autres Français, que notre langue est
nu -z o:trə frɑ̃sɛ, kə nɔtrə lɑ̃:g ɛ

difficile, » lui dit M. Duclos. « Il y a des Français
difisil, » lɥi di məsjø dyklo. « il ja de frɑ̃sɛ

également qui ne savent pas toujours ce qu'on dit
egalmɑ̃ ki n(ə) sa:v pa tuʒu:r s(ə) kɔ̃ di

en français. Mais ne voulez-vous pas faire une
ɑ̃ frɑ̃sɛ. mɛ n(ə) vule vu pa fɛ:r yn

petite promenade avec moi? Alors, je vous parlerai
pətit prɔmnad avɛk mwa? alɔ:r, ʒə vu parləre

un peu plus des verbes français. » « Oui, merci! »
œ̃ pø ply de vɛrb frɑ̃sɛ. » « wi, mɛrsi! »

répond John, et M. Duclos commence à parler:
repɔ̃ dʒɔn, e məsjø dyklo kɔmɑ̃:s a parle·:

« Vous savez ce que c'est qu'un verbe? » « Oui,
« vu save s(ə) kə sɛ kœ̃ vɛrb? » « wi,

c'est ce qui dit qu'on fait une chose: je p a r l e, je
sɛ s(ə) ki di kɔ̃ fɛ yn ʃo:z: ʒə parl, ʒə

m a n g e, je d o r s, je v a i s sont des verbes. »
mɑ̃:ʒ, ʒə dɔ:r, ʒə vɛ sɔ̃ de vɛrb. »

« Bien! Vous savez également ce que c'est que le
« bjɛ̃! vu save egalmɑ̃ s(ə) kə sɛ k(ə) lə

présent des verbes? » « Oui, quand on parle de ce
prezɑ̃ de vɛrb? » « wi, kɑ̃ -t ɔ̃ parl də s(ə)

qu'on fait maintenant, on dit: je v i e n s, je p r é-
kɔ̃ fɛ mɛ̃tnɑ̃, ɔ̃ di: ʒə vjɛ̃, ʒə pre-

f è r e, je me l a v e, et alors le verbe est au pré-
fɛ:r, ʒə m(ə) la:v, e alɔ:r lə vɛrb ɛ -t o pre-

sent. » « C'est bien. Et quand on dit: hier, j'étais
zɑ̃. » « sɛ bjɛ̃. e kɑ̃ -t ɔ̃ di: ijɛ:r, ʒetɛ

à Paris, la semaine passée, j'avais ma tante à dîner,
-z a pari, la s(ə)mɛn pase, ʒavɛ ma tɑ̃:t a dine,

ou: l'année passée, je demeurais à Nice, comment
u: lane pase, ʒə dəmœrɛ a nis, kɔmɑ̃

appelle-t-on les formes: j' é t a i s, j' a v a i s, je
apɛl -t ɔ̃ le fɔrm: ʒetɛ, ʒavɛ, ʒə

d e m e u r a i s? » « On appelle ces formes l'impar-
dəmœrɛ? » « ɔ̃ -n apɛl se fɔrm lɛ̃par-

fait des verbes. Le présent des verbes dit ce qu'on
fɛ de vɛrb. lə prezɑ̃ de vɛrb di s(ə) kɔ̃

ce que c'est qu'un verbe = ce qu'est un verbe

vous-même (à une personne)
vous-mêmes (à plus d'une personne)

fait, l'imparfait des verbes dit ce qu'on faisait. »
fɛ, lɛ̃parfɛ de vɛrb di s(ə) kɔ̃ fəzɛ. »

« Et maintenant, autre chose: quand vous parlez de
« *e mɛ̃tnɑ̃, o:trə ʃo:z: kɑ̃ vu parle d(ə)*

vous-même, vous dites: je d e m e u r e, n'est-ce pas? »
vumɛ:m, vu dit: ʒə dəmœ:r, nɛs pa? »

« Oui, et quand je parle à Jean ou à Nicole, je dis:
« *wi, e kɑ̃ ʒ(ə) parl a ʒɑ̃ u a nikɔl, ʒə di:*

tu d e m e u r e s. » « Et quand on parle d'une autre
ty dəmœ:r. » « *e kɑ̃ -t ɔ̃ parl dyn o:trə*

personne, que dit-on? » « On dit: il ou elle d e-
pɛrsɔn, kə di-t ɔ̃? » « *ɔ̃ di: il u ɛl də-*

m e u r e. » « Quand vous êtes avec d'autres personnes
mœ:r. » « *kɑ̃ vu -z ɛt avɛk do:trə pɛrsɔn*

et quand vous parlez de vous-même et de ces per-
e kɑ̃ vu parle d(ə) vumɛ:m e d(ə) se pɛr-

sonnes, vous dites: nous d e m e u r o n s, n'est-ce
sɔn, vu dit: nu dəmœrɔ̃, nɛs

pas? » « Oui. » « Et quand on parle à d'autres per-
pa? » « *wi.* » « *e kɑ̃ -t ɔ̃ parl a do:trə pɛr-*

sonnes, que dit-on? » « Alors on dit: vous d e-
sɔn, kə di-t ɔ̃? » « *alɔ:r ɔ̃ di: vu də-*

facile ⟷ difficile

m e u r e z. » « C'est bien, John. C'est facile, n'est-ce
mœre. » « *sɛ bjɛ̃, dʒɔn. sɛ fasil, nɛs*

pas? » « Oh, oui! Ce n'est pas difficile! » « Et alors,
pa? » « *o, wi! s(ə) nɛ pa difisil!* » « *e alɔ:r,*

quand on parle d'autres personnes... » « ...on dit:
kɑ̃ -t ɔ̃ parl do:trə pɛrsɔn... » « *...ɔ̃ di:*

ils ou elles d e m e u r e n t. » « Oui, c'est juste, John!
il u ɛl dəmœ:r. » « wi, sɛ ʒyst, dʒɔn!

Vous avez dit, John, que quand vous parlez à Jean
vu -z ave di, dʒɔn, kə kɑ̃ vu parle a ʒɑ̃

ou à Nicole, vous dites: tu d e m e u r e s. Mais quand
u a nikɔl, vu dit: ty dəmœ:r. mɛ kɑ̃

vous me parlez, vous ne dites pas: tu d e m e u r e s ? »
vu m(ə) parle, vu n(ə) dit pa: ty dəmœ:r? »

me ɔ: à moi

« Oh, non, M. Duclos, je dis: vous d e m e u r e z, Monsieur. » « Et maintenant, comment s'appellent toutes
« o, nɔ̃, məsjø dyklo, ʒə di: vu dəmœre, məsjø. » « e mɛ̃tnɑ̃, kɔmɑ̃ sapɛl tut

ces formes du présent de d e m e u r e r : je d e m e u r e,
se fɔrm dy prezɑ̃ də dəmœre: ʒə dəmœ:r,

demeurer
a demeuré
demeure

tu d e m e u r e s, il d e m e u r e, etc. (et cætera)? »
ty dəmœ:r, il dəmœ:r, ɛtsetera? »

« Elles s'appellent... ah, oui, je sais: je d e m e u r e
« ɛl sapɛl... a, wi, ʒə se: ʒə dəmœ:r

est la première personne de ... » « La première personne du singulier. Je d e m e u r e, tu d e m e u r e s
ɛ la prəmjɛ:r pɛrsɔn də ... » « la prəmjɛ:r pɛrsɔn dy sɛ̃gylje. ʒə dəmœ:r, ty dəmœ:r

et il d e m e u r e sont les trois personnes du singulier. » «Maintenant, je sais, Monsieur! Nous d e m e u r o n s est la première personne du pluriel, et
e il dəmœ:r sɔ̃ le trwa pɛrsɔn dy sɛ̃gylje.» « mɛ̃tnɑ̃, ʒə se, məsjø! nu dəmœrɔ̃ ɛ la prəmjɛ:r pɛrsɔn dy plyrjɛl, e

vous d e m e u r e z et ils d e m e u r e n t sont la
vu dəmœre e il dəmœ:r sɔ̃ la

deuxième et la troisième personne du pluriel. »
døzjɛm e la trwazjɛm pɛrsɔn dy plyrjɛl. »

« Bien, John! Bien! Et quand on dit: je d e m e u r e,
« bjɛ̃, dʒɔn! bjɛ̃! e kɑ̃ -t ɔ̃ di: ʒə dəmœ:r,

tu d e m e u r e s, il d e m e u r e, etc., c'est le
ty dəmœ:r, il dəmœ:r, ɛtsetera, sɛ l(ə)

présent de quel verbe? » « Vous l'avez dit vous-
prezɑ̃ d(ə) kɛl vɛrb? » « vu lave di vu-

même, Monsieur: c'est le présent du verbe d e-
mɛ:m, məsjø: sɛ l(ə) prezɑ̃ dy vɛrb də-

m e u r e r. » « C'est juste. Savez-vous maintenant
mœre. » « sɛ ʒyst. save vu mɛ̃tnɑ̃

quel est le présent d'un verbe comme t é l é p h o-
kɛl ɛ l(ə) prezɑ̃ dœ̃ vɛrb kɔm telefɔ-

n e r ? Ce n'est pas un verbe difficile. » « Oh, non,
ne? s(ə) nɛ pa œ̃ vɛrb difisil. » « o, nɔ̃,

c'est un verbe facile! Le présent de t é l é p h o n e r
sɛ -t œ̃ vɛrb fasil! lə prezɑ̃ də telefɔne

est: je t é l é p h o n e, tu t é l é p h o n e s, il t é l é-
ɛ: ʒə telefɔn, ty telefɔn, il tele-

p h o n e, nous t é l é p h o n o n s, vous t é l é p h o-
fɔn, nu telefɔnɔ̃, vu telefɔ-

n e z, ils t é l é p h o n e n t. » « C'est juste. Mais
ne, il telefɔn. » « sɛ ʒyst. mɛ

vous savez bien que les verbes en - e r, comme
vu save bjɛ̃ kə le vɛrb ɑ̃ e, kɔm

d e m e u r e r, l a v e r, e n t r e r, j o u e r, d e-
dəmœre, lave, ãtre, ʒwe, də-

m a n d e r, etc., sont tous des verbes faciles? » « Oui,
mãde, ɛtsetera, sɔ̃ tus de vɛrb fasil? » « wi,

oui! » « Alors, quel est le présent du verbe j o u e r ? »
wi! » « alɔ:r, kɛl ɛ l(ə) prezã dy vɛrb ʒwe? »

« Le présent du verbe j o u e r est: je j o u e, tu
« lə prezã dy vɛrb ʒwe ɛ: ʒə ʒu, ty

j o u e s, il j o u e, nous j o u o n s, vous j o u e z, ils
ʒu, il ʒu, nu ʒwɔ̃, vu ʒwe, il

j o u e n t. » « Et le présent du verbe e n t r e r ? »
ʒu. » « e l(ə) prezã dy vɛrb ãtre? »

« Le présent d'e n t r e r est: j'e n t r e, tu e n t r e s,
« lə prezã dãtre ɛ: ʒã:tr, ty ã:tr,

il e n t r e, nous e n t r o n s, vous e n t r e z, ils
il ã:tr, nu -z ãtrɔ̃, vu -z ãtre, il

e n t r e n t. » « C'est juste. »
-z ã:tr. » « sɛ ʒyst. »

« Le présent des verbes en - e r est facile, M. Duclos,
« lə prezã de vɛrb ã e ɛ fasil, məsjø dyklo,

c'est vrai, mais le présent de beaucoup d'autres
sɛ vrɛ, mɛ l(ə) prezã d(ə) boku do:trə

verbes est difficile! » « Oui, c'est vrai, mais nous
vɛrb ɛ difisil! » « wi, sɛ vrɛ, mɛ nu

ne parlerons aujourd'hui que du présent des verbes
n(ə) parlərɔ̃ oʒurdɥi kə dy prezã de vɛrb

faciles en - e r. Nous parlerons des autres verbes
fasil ã e. nu parlərɔ̃ de -z o:trə vɛrb

pouvez-vous me dire? ɔ: savez-vous?

un autre jour. » « M. Duclos, voulez-vous me parler
œ̃ -n o:trə ʒu:r.» « məsjø dyklo, vule vu m(ə) parle

un peu de l'imparfait des verbes en -er? » « Avec
œ̃ pø d(ə) lɛ̃parfɛ de vɛrb ɑ̃ e? » « avɛk

plaisir, John! Vous n'êtes pas encore fatigué? »
plɛzi:r, dʒɔn! vu nɛt pa -z ɑ̃kɔ:r fatige? »

« Oh, non! » « Alors, pouvez-vous me dire quel
« o, nɔ̃! » « alɔ:r, puve vu m(ə) di:r kɛl

est l'imparfait du verbe aller, ou est-ce
ɛ lɛ̃parfɛ dy vɛrb ale, u ɛs

trop difficile? » « Non, Monsieur, c'est: j'allais,
trɔ difisil ?» « nɔ̃, məsjø, sɛ: ʒalɛ,

tu allais, il allait, nous allions, vous
ty alɛ, il alɛ, nu -z aljɔ̃, vu

alliez, ils allaient. » « Bien, et pouvez-
-z alje, il -z alɛ. » « bjɛ̃, e puve

vous me dire quel est l'imparfait du verbe
vu m(ə) di:r kɛl ɛ lɛ̃parfɛ dy vɛrb

entrer? » « Oh, oui, c'est facile: j'entrais, tu
ɑ̃tre? » « o, wi, sɛ fasil: ʒɑ̃trɛ, ty

entrais, il entrait, nous entrions, vous
ɑ̃trɛ, il ɑ̃trɛ, nu -z ɑ̃trijɔ̃, vu

entriez, ils entraient. » « C'est juste. Pouvez-
-z ɑ̃trije, il -z ɑ̃trɛ. » « sɛ ʒyst. puve

vous me donner, vous-même, un autre exemple? »
vu m(ə) dɔne, vumɛ:m, œ̃ -n o:tr egzɑ̃:pl? »

« Oui, l'imparfait du verbe jouer est: je jouais,
« wi, lɛ̃parfɛ dy vɛrb ʒwe ɛ: ʒə ʒwɛ,

tu jouais, il jouait, nous jouions, vous
ty ʒwɛ, il ʒwɛ, nu ʒujɔ̃, vu

jouiez, ils jouaient. » « Oui, c'est un bon
ʒuje, il ʒwɛ. » « wi, sɛ-t œ̃ bɔn

exemple. Et maintenant, vous pouvez me dire l'im-
egzɑ̃:pl. e mɛ̃tnɑ̃, vu puve m(ə) di:r lɛ̃-

parfait de tous les verbes en -er, n'est-ce pas? »
parfɛ də tu le vɛrb ɑ̃ e, nɛs pa? »

« Oh, non, M. Duclos! » « Mais oui, mais oui, John,
« o, nɔ̃, məsjø dyklo! » « mɛ wi, mɛ wi, dʒɔn,

c'est facile. Voulez-vous un autre exemple? L'impar-
sɛ fasil. vule vu œ̃-n o:tr egzɑ̃:pl? lɛ̃par-

fait de téléphoner est: je téléphon-ais, tu
fɛ də telefɔne. ɛ: ʒə telefɔnɛ, ty

téléphon-ais, il téléphon-ait, nous téléphon-
telefɔnɛ, il telefɔnɛ, nu telefɔn-

ions, vous téléphon-iez, ils téléphon-aient.
jɔ̃, vu telefɔnje, il telefɔnɛ.

A vous! L'imparfait du verbe arriver! » « C'est:
a vu! lɛ̃parfɛ dy vɛrb arive! » « sɛ:

à vous! ɔ: maintenant, vous!

j'arriv-ais, tu arriv-ais, il arriv-ait, nous
ʒarivɛ, ty arivɛ, il arivɛ, nu

arriv-ions, vous arriv-iez, ils arriv-aient. »
-z arivjɔ̃, vu -z arivje, il -z arivɛ. »

« C'est juste! Est-ce difficile? » « Oh, non, mainte-
« sɛ ʒyst! ɛs difisil? » « o, nɔ̃, mɛ̃t-

nant, c'est facile. Merci, Monsieur Duclos! »
nɑ̃, sɛ fasil. mɛrsi, məsjø dyklo! »

Pierre Duclos: « Mais l'imparfait des autres verbes
pjɛ:r dyklo: « mɛ lɛ̃parfɛ de -z o:trə vɛrb

n'est pas beaucoup plus difficile que l'imparfait des
nɛ pa boku ply difisil kə lɛ̃parfɛ de

verbes en -er. Quand vous avez une forme de
vɛrb ɑ̃ e. kɑ̃ vu -z ave yn fɔrm də

l'imparfait d'un verbe, la deuxième personne du
lɛ̃parfɛ dœ̃ vɛrb, la døzjɛm pɛrsɔn dy

pluriel, par exemple, vous avez aussi toutes les autres
plyrjɛl, par egzɑ̃:plə, vu -z ave osi tut le -z o:trə

formes. » « Comment, Monsieur Duclos? » « Si
fɔrm. » « kɔmɑ̃, məsjø dyklo? » « si

je vous donne par exemple la forme: vous disiez,
ʒ(ə) vu dɔn par egzɑ̃:plə la fɔrm: vu dizje,

qui est la deuxième personne du pluriel de l'impar-
ki ɛ la døzjɛm pɛrsɔn dy plyrjɛl də lɛ̃par-

fait de dire, ne pouvez-vous pas me donner
fɛ də di:r, nə puve vu pa m(ə) dɔne

toutes les formes? » « Si, Monsieur. Ce sont: je
tut le fɔrm? » « si, məsjø: sə sɔ̃: ʒə

disais, tu disais, il disait, nous disions,
dizɛ, ty dizɛ, il dizɛ, nu dizjɔ̃,

vous disiez, ils disaient. » « C'est juste!
vu dizje, il dizɛ. » « sɛ ʒyst!

Et n'est-ce pas facile? » « Si, mais alors, si nous
e nɛs pa fasil? » « si, mɛ alɔ:r, si nu

avons une forme de l'imparfait d'un verbe, nous
-z avɔ̃ yn fɔrm də lɛ̃parfɛ dœ̃ vɛrb, nu

je disais
tu disais
il disait
nous disions
vous disiez
ils disaient

avons toutes les autres formes également? »
-z avɔ̃ tut le -z o:trə fɔrm egalmɑ̃? »

« Oui. » « Ne pouvez-vous pas me donner encore un
« wi. » « nə puve vu pa m(ə) dɔne ɑ̃kɔ:r œ̃

exemple, Monsieur Duclos? » « Avec plaisir! Si
-n egzɑ̃:plə, məsjø dyklo? » « avɛk plɛzi:r! si

vous avez la forme: tu faisais, qui est la deuxième
vu -z ave la fɔrm: ty fəzɛ, ki ɛ la døzjɛm

personne du singulier de l'imparfait de faire (au
pɛrsɔn dy sɛ̃gylje d(ə) lɛ̃parfɛ də fɛ:r [o

présent nous disons: tu fais), ne pouvez-vous pas
prezɑ̃ nu dizɔ̃: ty fɛ], nə puve vu pa

me donner toutes les formes? » « Si, Monsieur,
m(ə) dɔne tut le fɔrm? » « si, məsjø,

l'imparfait de faire est: je faisais, tu fai-
lɛ̃parfɛ də fɛ:r ɛ: ʒə fəzɛ, ty fə-

sais, il faisait, nous faisions, vous fai-
zɛ, il fəzɛ, nu fəzjɔ̃, vu fə-

siez, ils faisaient. » « C'est bien! Et encore
zje, il fəzɛ. » « sɛ bjɛ̃! e ɑ̃kɔ:r

un dernier exemple: si je vous donne la forme: je
œ̃ dɛrnjɛ -r egzɑ̃:pl: si ʒ(ə) vu dɔn la fɔrm: ʒə

venais, première personne du singulier de l'impar-
vənɛ, prəmjɛ:r pɛrsɔn dy sɛ̃gylje d(ə) lɛ̃par-

fait de venir, vous pouvez bien me donner
fɛ də vənir, vu puve bjɛ̃ m(ə) dɔne

toutes les formes, n'est-ce pas? » « Oui, ce sont: je
tut le fɔrm, nɛs pa? » « wi, sə sɔ̃: ʒə

je venais
tu venais
il venait
nous venions
vous veniez
ils venaient

venir
est venu
vient
venait
viendra

venais, tu venais, il venait, nous venions,
vənɛ, ty vənɛ, il vənɛ, nu vənjɔ̃,

vous veniez, ils venaient, n'est-ce pas? »
vu vənje, il vənɛ, nɛs pa? »

« Oui. C'est facile, n'est-ce pas? Et le futur des verbes
« wi: sɛ fasil, nɛs pa? e l(ə) fyty:r de vɛrb

n'est pas plus difficile. » « Le futur d'un verbe,
nɛ pa ply difisil. » « lə fyty:r dœ̃ vɛrb,

c'est... » « C'est ce qui dit ce qu'on fera plus tard
sɛ... » « sɛ s(ə) ki di s(ə) kɔ̃ f(ə)ra ply ta:r.

Le présent dit ce qu'on fait, l'imparfait dit ce qu'on
lə prezɑ̃ di s(ə) kɔ̃ fɛ, lɛ̃parfɛ di s(ə) kɔ̃

faisait, et le futur dit ce qu'on fera. Et maintenant,
fəzɛ, e l(ə) fyty:r di s(ə) kɔ̃ f(ə)ra. e mɛ̃tnɑ̃,

à vous, John! Un exemple: quel est le futur
a vu, dʒɔn! œ̃ -n egzɑ̃:pl: kɛl ɛ l(ə) fyty:r

du verbe parler? » « C'est: je parlerai, tu
dy vɛrb parle? » « sɛ: ʒə parləre, ty

parleras, il parlera, nous parlerons, vous
parləra, il parləra, nu parlərɔ̃, vu

parlerez, ils parleront. » « C'est juste. Et
parləre, il parlərɔ̃. » « sɛ ʒyst. e

un autre exemple? » « Le futur du verbe de-
œ̃ -n o:tr egzɑ̃:pl? » « lə fyty:r dy vɛrb də-

mander est: je demanderai, tu deman-
mɑ̃de ɛ: ʒə dəmɑ̃dre, ty dəmɑ̃-

deras, il demandera, nous demanderons,
dra, il dəmɑ̃dra, nu dəmɑ̃drɔ̃,

vous demanderez, ils demanderont. » « Et
vu dəmãdre, il dəmãdrɔ̃. » « e

c'est la même chose pour tous les verbes en -er,
sɛ la mɛ:m ʃo:z pur tu le vɛrb ã e,

n'est-ce pas? » « Je ne sais pas, M. Duclos, mais si
nɛs pa? » « ʒə n(ə) se pa, məsjø dyklo, mɛ si

vous le dites, alors c'est vrai. » « Merci! Mais ce
vu l(ə) dit, alɔ:r sɛ vrɛ. » « mɛrsi! mɛ s(ə)

n'est pas vrai que vous ne le savez pas, John. Vous
nɛ pa vrɛ kə vu n(ə) lə save pa, dʒɔn. vu

savez bien quel est le futur de donner, non? »
save bjɛ̃ kɛl ɛ l(ə) fyty:r də dɔne, nɔ̃? »

« Oh, oui, c'est: je donne-rai, tu donne-ras, il
« o, wi, sɛ: ʒə dɔnre, ty dɔnra, il

donne-ra, nous donne-rons, vous donne-rez,
dɔnra, nu dɔnrɔ̃, vu dɔnre,

ils donne-ront. » « Eh bien! tous les verbes en
il dɔnrɔ̃. » « e bjɛ̃! tu le vɛrb ã

-er font leur futur en: -rai, -ras, -ra, -rons,
e fɔ̃ lœr fyty:r ã: -re, -ra, -ra, -rɔ̃,

-rez, -ront. Comme: je lave-rai, tu lave-ras,
-re, -rɔ̃. kɔm: ʒə lavre, ty lavra,

il lave-ra, nous lave-rons, vous lave-rez, ils
il lavra, nu lavrɔ̃, vu lavre, il

lave-ront. »
lavrɔ̃. »

« C'est vrai. Et les autres verbes, Monsieur Duclos? »
« sɛ vrɛ. e le-z o:trə vɛrb, məsjø dyklo? »

« Pour les autres verbes, c'est la même chose qu'avec
« pur le-z o:trə vɛrb, sɛ la mɛ:m ʃo:z kavɛk

l'imparfait: si vous avez une des formes du futur,
-lɛ̃parfɛ: si vu -z ave yn de fɔrm dy fyty:r,

vous avez toutes les autres formes. Si je vous
vu -z ave tut le -z o:trə fɔrm. si ʒ(ə) vu

donne par exemple la forme: il i r a, troisième per-
dɔn par egzɑ̃:plə la fɔrm: il ira, trwazjɛm pɛr-

sonne du singulier du futur du verbe a l l e r, ne
sɔn dy sɛ̃gylje dy fyty:r dy vɛrb ale, nə

pouvez-vous pas me donner toutes les formes du
puve vu pa m(ə) dɔne tut le fɔrm dy

futur d'a l l e r ? » « Si... ce sont: j'i r a i, tu i r a s, il
fyty:r dale? » « si... sə sɔ̃: ʒire, ty ira, il

i r a, nous i r o n s, vous i r e z, ils i r o n t. » « C'est
ira, nu -z irɔ̃, vu -z ire, il -z irɔ̃. » « sɛ

juste! A vous, maintenant: un autre exemple! » « Si
ʒyst! a vu, mɛ̃tnɑ̃: œ̃-n o:tr egzɑ̃:pl! » « si

j'ai la forme... la forme... » « Si vous avez la
ʒe la fɔrm... la fɔrm... » « si vu -z ave la

forme: vous f e r e z... » « ...deuxième personne
fɔrm: vu f(ə)re... » « ...døzjɛm pɛrsɔn

du pluriel du futur de f a i r e, les formes du futur
dy plyrjɛl dy fyty:r də fɛ:r, le fɔrm dy fyty:r

sont: je f e r a i, tu f e r a s, il f e r a, nous f e r o n s,
sɔ̃: ʒə f(ə)re, ty f(ə)ra, il fəra, nu f(ə)rɔ̃,

vous f e r e z, ils f e r o n t. Et si j'ai la forme: ils
vu f(ə)re, il fərɔ̃. e si ʒe la fɔrm: il

dironts, troisième personne du pluriel du futur de
dirɔ̃, trwazjɛm pɛrsɔn dy plyrjɛl dy fyty:r də

dire, les formes du futur sont: je dirai, tu
di:r, le fɔrm dy fyty:r sɔ̃: ʒə dire, ty

diras, il dira, nous dirons, vous direz, ils
dira, il dira, nu dirɔ̃, vu dire, il

diront. C'est facile! »
dirɔ̃. sɛ fasil! »

Les deux amis, M. Duclos et le jeune John Clark, ont
le dø-z ami, məsjø dyklo e l(ə) ʒœn dʒɔn kla:k, ɔ̃

déjà fait une longue promenade, et M. Duclos n'a plus
deʒa fɛ yn lɔ̃:g prɔmnad, e məsjø dyklo na ply

qu'une petite chose à dire à John sur les verbes
kyn pətit ʃo:z a di:r a dʒɔn syr le vɛrb

français. C'est déjà beaucoup pour aujourd'hui.
frɑ̃sɛ. sɛ deʒa boku pur oʒurdɥi.

« Encore une chose, John: quelles sont les formes
« ɑ̃kɔ:r yn ʃo:z, dʒɔn: kɛl sɔ̃ le fɔrm

des verbes qui disent ce qu'on a fait, ce matin,
de vɛrb ki di:z sə kɔ̃-n a fɛ, sə matɛ̃,

par exemple? » « Ce sont les formes comme: j'ai
par egzɑ̃:pl? » « sə sɔ̃ le fɔrm kɔm: ʒe

mangé, j'ai parlé, j'ai dormi, je suis
mɑ̃ʒe, ʒe parle, ʒe dɔrmi, ʒə sɥi

resté, je suis allé, je me suis levé, etc. »
rɛste, ʒə sɥi-z ale, ʒə m(ə) sɥi l(ə)ve, ɛtsetera. »

« Oui, et comment s'appellent ces formes? » « C'est
« wi, e kɔmɑ̃ sapɛl se fɔrm? » « sɛ

je dirai
tu diras
il dira
nous dirons
vous direz
ils diront

dire
a dit
dit
disait
dira

long
longue

Le train est long.
La promenade est longue.

le passé des verbes. » « Oui, mais quel passé? »
l(ə) pase de vɛrb.» «wi, mɛ kɛl pase?»

« Je ne sais pas, M. Duclos. » « C'est le passé com-
«ʒə n(ə) se pa, məsjø dyklo.» « sɛ l(ə) pase kɔ̃-

posé. » « Pourquoi composé? » « Parce qu'il y a
poze.» «purkwa kɔ̃poze?» «pars kil ja

deux parties; la première est: j'ai ou je suis, et
dø parti; la prəmjɛ:r ɛ: ʒe u ʒə sɥi, e

la deuxième est: mangé, parlé, dormi, resté,
la døzjɛm ɛ: mɑ̃ʒe, parle, dɔrmi, rɛste,

etc. » « C'est difficile! » « Oui, mais nous ne par-
ɛtsetera.» «sɛ difisil!» «wi, mɛ nu n(ə) par-

lerons aujourd'hui que du passé composé des verbes
lərɔ̃ oʒurdɥi kə dy pase kɔ̃poze de vɛrb

en -er, et la deuxième partie du passé composé de
ɑ̃ e, e la døzjɛm parti dy pase kɔ̃poze d(ə)

ces verbes est toujours en -é. Par exemple: j'ai
se vɛrb ɛ tuʒu:r ɑ̃ e. par egzɑ̃:plə: ʒe

parlé, j'ai habillé, j'ai lavé, des verbes
parle, ʒe abije, ʒe lave, de vɛrb

parler, habiller, laver, etc. Maintenant, vous pouvez
parle, abije, lave, ɛtsetera. mɛ̃tnɑ̃, vu puve

aussi me donner des exemples, n'est-ce pas, John? »
osi m(ə) dɔne de-z egzɑ̃:plə, nɛś pa, dʒɔn?»

« Oui, Monsieur. Le passé composé de demander
«wi, məsjø. lə pase kɔ̃poze də dəmɑ̃de

est: j'ai demandé, le passé composé de jouer
ɛ: ʒe dəmɑ̃de, lə pase kɔ̃poze də ʒwe

MOTS:
le français
le présent
le futur

est: j'ai j o u é, le passé composé d'a l l e r est: je
ɛ: ʒe ʒwe, lə pase kɔ̃poze dale ɛ: ʒə

suis a l l é...» «Etc. C'est juste, John. Et ce sera
sɥi -z ale ... » «ɛtsetera. sɛ ʒyst, dʒɔn. e sə s(ə)ra

tout pour aujourd'hui! »
tu pur oʒurdɥi! »

Maintenant, les deux amis sont à la maison, et John
mɛ̃tnɑ̃, le dø -z ami sɔ̃ -t a la mɛzɔ̃, e dʒɔn

dit encore une dernière fois: « Le présent d'un verbe
di ɑ̃kɔ:r yn dɛrnjɛ:r fwa: « lə prezɑ̃ dœ̃ vɛrb

dit ce qu'on fait, le futur dit ce qu'on fera, l'imparfait
di s(ə) kɔ̃ fɛ, lə fyty:r di s(ə) kɔ̃ f(ə)ra, lɛ̃parfɛ

dit ce qu'on faisait, et le passé composé dit ce qu'on
di s(ə) kɔ̃ fəzɛ, e l(ə) pase kɔ̃poze di s(ə) kɔ̃

a fait. Maintenant les verbes français sont un peu
-n a fɛ. mɛ̃tnɑ̃ le vɛrb frɑ̃sɛ sɔ̃ -t œ̃ pø

plus faciles. »
ply fasil. »

EXERCICE A.

John Clark parle français, mais il le parle encore —. Il dit toujours à sa tante Nelly que le français est une langue —. « Parle », « mange », « demeure » sont des —. M. Duclos demande à John: « Vous savez

l'imparfait
le singulier
le pluriel
difficile
facile
juste
longue
arriver
j'arrivais
tu arrivais
il arrivait
nous arrivions
vous arriviez
ils arrivaient
je demanderai
tu demanderas
il demandera
nous demanderons
vous demanderez
ils demanderont
demeurer
je demeurais
nous disons
je disais
tu disais
il disait
nous disions
vous disiez
ils disaient
vous avez dit
je dirai
tu diras
il dira
nous dirons
vous direz
ils diront

je donnerai
tu donneras
nous donnerons
vous donnerez
ils donneront
entrer
tu entres
nous entrons
vous entrez
ils entrent
j'entrais
tu entrais
il entrait
nous entrions
vous entriez
ils entraient
habiller
je joue
tu joues
vous jouez
je jouais
tu jouais
il jouait
nous jouions
vous jouiez
ils jouaient
je laverai
tu laveras
il lavera
nous laverons
vous laverez
parler
je parlerai
nous parlerons
vous parlerez
vous pouvez

ce — c'est qu'un verbe? » « Oui, c'est ce — dit qu'on fait une chose, » lui répond John.

Quand on parle de ce —'on fait maintenant, le verbe est au —. L' — des verbes dit ce qu'on faisait, et le — des verbes dit ce qu'on fera. « J'ai parlé » est la première personne du passé — de « parler ». M. Duclos, à John: « Pouvez-vous me donner un ou deux — du passé composé? » John: « Oui, c'est —! J'ai versé, j'ai quitté, je suis monté, je suis entré sont de bons exemples, n'est- — —? » « C'est —, John! »

EXERCICE B.

John Clark, parle-t-il bien ou mal le français? . . . Dit-il à M. Duclos ce qui est le plus difficile pour lui quand il parle français? . . . Savez-vous ce que c'est qu'un verbe? . . . Savez-vous quel est le présent du verbe « entrer »? . . .

EXERCICE C.

Imparfait des verbes en -er
Imparfait d'avoir et d'être
Imparfait de dire, faire, venir et aller

M. Duclos dit à Henri: « Quand j' — petit, j' — toujours à l'école le premier. » Quand Nicole et Yvonne — plus petites, Mme Duclos — dans leur

chambre à sept heures et demie et pas à six heures et demie. Les grands enfants ne jouent pas souvent avec les petits enfants; quand la petite Yvonne n' — que deux ans, Nicole, Jean et Henri ne — pas avec elle. Ils —: « Yvonne est trop petite. » Quand les enfants — plus petits, c'est avec grand-mère qu'ils — à l'école. « Que — - tu dans l'arbre? » demande M. Duclos à son fils Henri. « Quand vous — petits, Jean et Nicole, » dit grand-père Duclos, « nous — à votre anniversaire chaque année, parce que nous — à Paris. »

Futur des verbes en -er
Futur d'avoir et d'être
Futur de faire, dire et aller

« Je ne — jamais le français comme Jean et Nicole, » dit John Clark à M. Duclos. « Mais si, John, » lui dit M. Duclos, « dans trois mois vous — bien le français. » Jean et Nicole: « L'année prochaine nous — un beau cadeau à notre petite sœur. » Quand les enfants — à l'école, en octobre, ils ne se — pas à la même heure que maintenant. « Quand je — grand, » dit Jean, « j' — en Afrique et en Australie. » « Et toi, Nicole, que — -tu, quand tu — grande? » « J' — quatre enfants, » répond Nicole. « Que — -tu à ta tante, quand elle te — ton cadeau? » demande Mme Duclos à Yvonne, et Yvonne répond: « Je lui — merci! »

je suis resté
nous savons
vous savez
ils savent
téléphoner
je téléphonais
tu téléphonais
il téléphonait
nous téléphonions
vous téléphoniez
ils téléphonaient
je venais
tu venais
il venait
nous venions
vous veniez
ils venaient
j'allais
tu allais
vous-même
etc.
mal
à vous!
au présent
ce que c'est que . . .
ce qui
eh bien!
en français
n'est-ce pas?
font leur future
en . . .
par exemple
John
Clark

RÉSUMÉ

c'est moi qui . . . **c'est toi qui . . .**
c'est lui qui . . . **c'est elle qui . . .**
c'est nous qui . . . **c'est vous qui . . .**
ce sont eux qui . . .
ce sont elles qui . . .

. . . moi qui { **ai . . .** / **suis . . .** / **dis . . .** / **lave . . .** }

Jean: « C'est moi qui *suis* descendu le premier! » Henri: « Ce n'est pas moi qui *ai* mangé la pomme d'Yvonne! » Yvonne: « C'est moi qui *dis* que je veux une glace! » Nicole: « C'est moi qui *lave* les mains d'Yvonne, aujourd'hui! »

. . . toi qui { as . . . / es . . . / **dis . . .** / laves . . . }

Yvonne: « Jean, c'est toi qui *as* mangé ma pomme! » Ginette: « Henri, c'est toi qui *es* assis sur ma poupée! » Nicole: « Jean, est-ce toi qui *dis* que ce n'est pas vrai? » Mme Duclos: « Nicole, c'est toi qui *laves* les fruits, aujourd'hui! »

. . . **lui** / **elle** qui { **a . . .** / **est . . .** / **dit . . .** / **lave . . .** }

Jean dit que c'est lui qui *a* répondu le premier. Henri dit que ce n'est pas lui qui *est* assis sur la poupée de Ginette.

. **nous** qui { **avons . . .** / **sommes . . .** / **disons . . .** / **lavons . . .** }

Jean et Nicole: « C'est nous qui *disons* oh! là là! » Nicole et Yvonne: « C'est nous qui nous *lavons* les mains les premières, avant le déjeuner. »

. **vous** qui { **avez . . .** / **êtes . . .** / **dites . . .** / **lavez . . .** }

M. Duclos: « Jean et Henri, c'est vous qui *êtes* toujours les derniers! » Nicole et Yvonne: « C'est vous qui *dites* non, Jean et Henri! »

. . **eux** / **elles** qui { **ont . . .** / **sont . . .** / **disent . . .** / **lavent . . .** }

M. et Mme Duclos vont à Saint-Gil; ce sont eux qui *ont* téléphoné à Charles Leroux. M. Lebrun est un

bon ami des fillettes, et ce sont elles qui lui *ont* demandé des glaces, à la gare.

Yvonne: « C'est *moi* qui *me* suis lavée la première, aujourd'hui! » Henri: « Oui, mais hier, est-ce *toi* aussi qui *t*'es lavée la première? » Yvonne, à son frère: « Non, hier ce n'est pas *moi* qui *me* suis lavée la première. » M. Duclos: « C'est *toi* qui *te* lèves toujours le dernier, Henri! » Henri dit que ce n'est pas vrai: ce n'est pas toujours *lui* qui *se* lève le dernier, dans la famille; le dimanche, c'est souvent *lui* qui *se* lève avant les autres. Jean: « Henri, demain, ce ne sont pas les filles qui se laveront les premières, comme aujourd'hui! Ah, non! Demain, c'est *nous* qui *nous* laverons avant les filles! » « Non! » dit Yvonne, « ce n'est pas *nous* qui *nous* laverons les dernières, c'est *vous* qui *vous* laverez les derniers. » Henri et Yvonne sont les plus jeunes, ce sont *eux* qui *se* sont assis à droite et à gauche de M. Duclos.

se laver

c'est **moi** qui **me** . . .
c'est **toi** qui **te** . . .
c'est **lui** qui **se** . . .
c'est **nous** qui **nous** . . .
c'est **vous** qui **vous** . . .
ce sont **eux** qui **se** . . .

EXERCICE

c'est moi qui ai	**c'est toi qui as**
c'est moi qui parle	**c'est toi qui parles**
c'est moi qui ai parlé	**c'est toi qui as parlé**
c'est moi qui suis	**c'est toi qui es**
c'est moi qui me lave	**c'est toi qui te laves**
c'est moi qui me suis lavé	**c'est toi qui t'es lavé, etc.**

Yvonne: « Qui a ma balle? Henri, est-ce ... ma balle? » Henri: « Oui, ... ta balle! » Mme Duclos: « Qui est-ce qui m'appelle? Henri et Yvonne, est-ce

... m'...?» Henri et Yvonne: «Oui, maman, ... t'...!» M. Lebrun: «N'est-ce pas ... allemand, M. Duclos?» M. Duclos: «Oui, M. Lebrun, c'est moi qui parle allemand.» «Qui est-ce qui a mangé mes poires?» demande Mme Duclos, «... mes poires, Jean et Henri?» Jean et Henri répondent que ... pas ... les poires de leur mère. M. Duclos: «Henri, ...!» Henri: «Non, ce n'est pas toujours moi qui me lave après les autres!» Jean: «Qui est-ce qui se lave, maintenant? Yvonne et Nicole, ...?» Yvonne et Nicole répondent: «Oui, ..., maintenant!» Mme Duclos: «Henri, ... la pomme?» Henri: «Non, maman, ce n'est pas moi qui ai mangé la pomme!» M. Duclos dit à Henri que ... après Jean, mais Henri dit: «Non, papa, ce n'est pas toujours moi qui me lève après Jean! Souvent, ... après moi!» Mme Duclos demande: «Qui est-ce qui est dans la salle de bains? Jean, ... pas ... dans la salle de bains?» Jean répond à sa mère que ... pas ... dans la salle de bains, mais Henri. «Qui est-ce qui se lave?» demande Nicole, «..., Henri?» Et Henri répond à sa sœur: «Oui, Nicole, ...» «Qui est-ce qui s'est levé le premier, aujourd'hui?» demande M. Duclos, «... les premiers, Jean et Nicole?» Et Jean et Nicole répondent à leur père que ... les premiers, ce matin.

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE

Dimanche matin. Cinq heures et demie. Dans la
dimɑ̃:ʃ matɛ̃. sɛ̃-k œ:r e d(ə)mi. dɑ̃ la

grande maison des Leroux à Saint-Gil, tous les enfants
grɑ̃:d mɛzɔ̃ de ləru, a sɛ̃ ʒil, tu le-z ɑ̃fɑ̃

dorment. Tous sauf Henri. Quand il est à Saint-Gil,
dɔrm. tus sof ɑ̃ri. kɑ̃-t il ɛ-t a sɛ̃ ʒil,

sauf Henri ɔ: mais pas Henri

il se lève toujours longtemps avant les autres et fait
il sə lɛ:v tuʒu:r lɔ̃tɑ̃ avɑ̃ le-z o:tr e fɛ

longtemps = long temps

une petite promenade. Ce matin aussi, il se lève à
yn pətit prɔmnad. sə matɛ̃ osi, il sə lɛ:v a

cinq heures et demie et appelle: « Eh! » Qui est-ce
sɛ̃-k œ:r e d(ə)mi e apɛl : « e! » ki ɛs

qu'il appelle? Il appelle John Clark: « John! Tu dors?
kil apɛl? il apɛl dʒɔn kla:k: « dʒɔn! ty dɔ:r?

Il est six heures moins le quart! » John: « Qu'est-ce
il ɛ si-z œ:r mwɛ̃ l(ə) ka:r! » dʒɔn: « kɛs

qu'il y a? » Henri: « Viens, John! Nous allons faire
kil ja? » ɑ̃ri : « vjɛ̃, dʒɔn! nu-z alɔ̃ fɛ:r

il va faire = il fera

une belle promenade! » John: « Maintenant? » Henri:
yn bɛl prɔmnad! » dʒɔn: « mɛ̃tnɑ̃? » ɑ̃ri:

pendant que = en même temps que

« Oui, pendant que les autres dorment. Viens! »
« wi, pɑ̃dɑ̃ k(ə) le-z o:trə dɔrm. vjɛ̃! »

John: « Bien, je viens. »
dʒɔn: « bjɛ̃, ʒə vjɛ̃. »

Henri dit: « Viens! » à John ɔ: il lui dit de venir.

je sors
tu sors
il sort
nous sortons
vous sortez
ils sortent

John se lève et se lave, et le jeune Anglais et son
dʒɔn sə lɛ:v e s(ə) la:v, e l(ə) ʒœn ãglɛ e sɔ̃

petit ami français sortent de la maison. Mais avant,
p(ə)ti -t ami frãsɛ sɔrt də la mɛzɔ̃. mɛ avã,

il prend
ils prennent

ils vont une minute à la cuisine, où ils prennent du
il vɔ̃ -t yn minyt a la kɥizin, u il prɛn dy

il va donner = il donnera

pain. A qui vont-ils le donner? Ils vont le donner
pɛ̃. a ki vɔ̃ -t il lə dɔne? il vɔ̃ l(ə) dɔne

aux petits cochons.
o p(ə)ti kɔʃɔ̃.



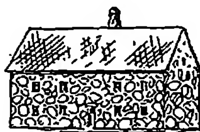
un cochon

Derrière la maison des Leroux, il y a une autre
dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃ de ləru, il ja yn o:trə

celle ɔ: la maison

maison, mais elle n'est pas comme celle où demeure
mɛzɔ̃, mɛ ɛl nɛ pa kɔm sɛl u d(ə)mœ:r

la famille. C'est une ferme. Dans une ferme il y a
la fami:j. sɛ -t yn fɛrm. dã -z yn fɛrm il ja



une ferme

beaucoup d'animaux. Le chat est un animal, le chien
boku danimo. lə ʃa ɛ -t œ̃ -n animal, lə ʃjɛ̃

un animal
deux animaux

aussi. Les Leroux ont deux chiens: celui qui est à
osi. le ləru ɔ̃ dø ʃjɛ̃: səlɥi ki ɛ -t a

celui ɔ: le chien

la ferme s'appelle Brutus, celui qui est à la maison
la fɛrm sapɛl bryty:s, səlɥi ki ɛ -t a la mɛzɔ̃

s'appelle Roi.
sapɛl rwa.

« Combien d'animaux a ton oncle? » demande John.
« kɔ̃bjɛ̃ danimo a tɔ̃ -n ɔ̃:kl? » dəmã:d dʒɔn.

il en a beaucoup ɔ: il a beaucoup d'animaux

« Je ne sais pas, » dit Henri, « mais il en a beaucoup:
« ʒə n(ə) se pa, » di ãri, « mɛ il ã -n a boku :

Je crois qu'il en a plus de cent. » John: « Plus
ʒə krwa kil ɑ̃ -n a ply d(ə) sɑ̃. » dʒɔn: « ply

de cent! C'est beaucoup! » Henri: « Oui, mais c'est
d(ə) sɑ̃! sɛ boku! » ɑ̃ri: « wi, mɛ sɛ

une grande ferme, tu sais? » Il n'y a qu'une ferme
-t yn grɑ̃:d fɛrm, ty sɛ? » il nja kyn fɛrm

plus grande à Saint-Gil: la ferme de M. Dulac. C'est
ply grɑ̃:d a sɛ̃ ʒil: la fɛrm də məsjø dylak. sɛ

celle qui est derrière la gare.
sɛl ki ɛ dɛrjɛ:r la ga:r.

celle ɔ: la ferme

« Viens! » dit Henri; « nous allons dire bonjour aux
« vjɛ̃! » di ɑ̃ri; « nu -z alɔ̃ di:r bɔ̃ʒu:r o

il va dire = il dira

cochons. » Ils sont jolis quand ils sont encore jeunes,
kɔʃɔ̃. » il sɔ̃ ʒɔli kɑ̃ -t il sɔ̃ -t ɑ̃kɔ:r ʒœn,

les petits cochons, avec leur belle couleur rose. (Plus
le p(ə)ti kɔʃɔ̃, avɛk lœr bɛl kulœ:r ro:z. [ply

tard, quand ils sont plus grands, leur couleur n'est
ta:r, kɑ̃ -t il sɔ̃ ply grɑ̃, lœr kulœ:r nɛ

La couleur rose est une couleur entre le rouge et le blanc.

plus rose, mais un peu noire.) La petite Yvonne aussi
ply ro:z, mɛ œ̃ pø nwa:r.] la p(ə)tit ivɔn osi

aime beaucoup leur parler. Quand elle est à Saint-Gil,
ɛ:m boku lœr parle. kɑ̃ -t ɛl ɛ -t a sɛ̃ ʒil,

leur ɔ: aux cochons

la première chose qu'elle fait, le matin, c'est d'aller
la prəmjɛ:r ʃo:z kɛl fɛ, lə matɛ̃, sɛ dale

dire bonjour aux jolis petits cochons roses de la ferme.
di:r bɔ̃ʒu:r o ʒɔli p(ə)ti kɔʃɔ̃ ro:z də la fɛrm.

L'oncle Charles lui a dit la dernière fois: « Si tu es
lɔ̃:klə ʃarl lɥi a di la dɛrnjɛ:r fwa: « si ty ɛ

sage pendant toute l'année, je te donnerai un petit
sɛ:ʒ pɑ̃dɑ̃ tut lane, ʒə tə dɔnre œ̃ p(ə)ti

cochon à ton anniversaire. » « Et si je suis sage
kɔʃɔ̃ a tɔ̃ -n anivɛrsɛ:r. » « e si ʒə sɥi sa:ʒ

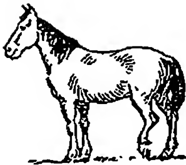
pendant.... deux ans, est-ce que tu me donneras
pɑ̃dɑ̃ .... dø -z ɑ̃, ɛs kə tym(ə) dɔnra

aussi un petit cheval? » lui a demandé Yvonne.
osi œ̃ p(ə)ti ʃəval? » lɥi a d(ə)mɑ̃de ivɔn.

« Non, je ne te donnerai pas un petit cheval, mais
« nɔ̃, ʒən(ə) tə dɔnre pa œ̃ p(ə)ti ʃ(ə)val, mɛ

tu auras un autre petit cochon, si tu veux. » « Oh,
ty ɔra œ̃ -n o:trə pəti kɔʃɔ̃, si ty vø. » « o,

oui, je veux bien! »
wi, ʒə vø bjɛ̃! »


un cheval

Yvonne aime beaucoup les animaux. « Si papa et
ivɔn ɛ:m boku le -z animo. « si papa e

maman avaient une maison à la campagne, » dit-elle,
mɑ̃mɑ̃ avɛ -t yn mɛzɔ̃ a la kɑ̃paɲ, » di -t ɛl,

« j'aurais beaucoup de petits animaux. » Quand elle
« ʒɔrɛ boku d(ə) pəti -z animo. » kɑ̃ -t ɛl

le dit, son frère Henri lui dit souvent: « Ma petite,
lə di, sɔ̃ frɛ:r ɑ̃ri lɥi di suvɑ̃: « ma p(ə)tit,

si tu avais tous les animaux que tu veux, notre maison
si ty avɛ tu le -z animo k(ə) ty vø, nɔtrə mɛzɔ̃

ne serait pas une maison, mais une ferme, et tes
n(ə) sərɛ pa yn mɛzɔ̃, mɛ yn fɛrm, e te

animaux auraient toutes nos chambres. Un cochon
-z animo ɔrɛ tut no ʃɑ̃:br. œ̃ kɔʃɔ̃

aurait

Yvonne: « Papa n'a pas une maison à la campagne, mais si papa avait une maison à la campagne, **j'aurais** de petits animaux. ».

serait

Yvonne n'a pas tous les animaux qu'elle veut, mais si elle les avait, la maison de son papa **serait** une ferme.

aurait ta chambre et celle de Nicole, un veau aurait
ɔrɛ ta ʃã:br e sɛl də nikɔl, œ̃ vo ɔrɛ

ma chambre et celle de Jean, un petit cheval aurait
ma ʃã:br e sɛl də ʒã, œ̃ p(ə)ti ʃ(ə)val ɔrɛ

la chambre de papa et de maman; la salle à manger
la ʃã:brə də papa e də mãmã; la sal a mãʒe

serait la chambre de quelque autre animal. » Yvonne
s(ə)rɛ la ʃãbrə də kɛlk o:tr animal.» ivɔn

répond seulement: « Oh ... » parce qu'elle sait bien
repɔ̃ sœlmã: « o ... » pars kɛl se bjɛ̃

que ce que dit Henri est vrai.
kə s(ə) kə di ãri ɛ vrɛ.

Où sont les deux amis maintenant? Sont-ils devant
u sɔ̃ le dø -z ami mɛ̃tnã? sɔ̃ -t il dəvã

les cochons? Oui, et John demande à Henri: « Com-
le kɔʃɔ̃? wi, e dʒɔn dəmã:d a ãri: « kɔ̃-

bien de cochons a ton oncle? » Henri: « Je crois
bjɛ̃ d(ə) kɔʃɔ̃ a tɔ̃ -n ɔ̃:kl? » ãri: « ʒə krwa

qu'il en a plus de trente-cinq (35), mais tu sais, c'est
kil ã -n a ply də trãtsɛ̃:k, mɛ ty se, sɛ

comme pour les autres animaux: je ne sais jamais,
kɔm pur le -z o:trə -z animo: ʒə n(ə) se ʒamɛ,

quand nous venons à Saint-Gil, s'il n'y a pas quelques
kã nu v(ə)nɔ̃ a sɛ̃ ʒil, sil nja pa kɛlkə

cochons ou quelques autres animaux, qu'il n'y avait
kɔʃɔ̃ u kɛlkə -z o:trə -z animo, kil njavɛ

pas un mois avant. La dernière fois, par exemple,
pa œ̃ mwa avã. la dɛrnjɛ:r fwa, par egzã:pl,

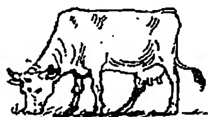
celle de Nicole ɔ: la chambre de Nicole

j'aurais
tu aurais
il aurait
nous aurions
vous auriez
ils auraient

je serais
tu serais
il serait
nous serions
vous seriez
ils seraient

c'est comme pour ɔ: c'est la même chose qu'avec

il y en avait cinq ɔ: il y avait cinq cochons



une vache

il y en a vingt ɔ: il y a vingt vaches



un verre de lait

n'en donnent que 20 litres ɔ: ne donnent que 20 litres de lait

quand je suis venu dire bonjour aux cochons, il y en
kɑ̃ ʒə sɥi v(ə)ny di:r bɔ̃ʒu:r o kɔʃɔ̃, il jɑ̃

avait cinq de plus qu'une semaine avant! »
-n avɛ sɛ̃:k də ply kyn səmɛn avɑ̃! »

Après avoir donné leur pain aux cochons, les deux
aprɛ-z avwa:r dɔne lœr pɛ̃ o kɔʃɔ̃, le dø

amis vont dans la partie de la ferme où sont les
-z ami vɔ̃ dɑ̃ la parti d(ə) la fɛrm u sɔ̃ le

vaches le matin. Il y en a vingt à la ferme. Ce
vaʃ lə matɛ̃. il jɑ̃-n a vɛ̃ a la fɛrm. sə

sont de bonnes vaches qui donnent beaucoup de lait.
sɔ̃ d(ə) bɔn vaʃ ki dɔn boku d(ə) lɛ.

Il y en a deux qui donnent plus de 40 litres de lait
il jɑ̃-n a dø ki dɔn ply d(ə) karɑ̃:t litrə də lɛ

par jour. Les autres n'en donnent que 20 ou 25 litres
par ʒu:r. le-z o:trə nɑ̃ dɔn kə vɛ̃ u vɛ̃tsɛ̃ litrə

par jour, mais c'est également beaucoup. Beaucoup
par ʒu:r, mɛ sɛ-t egalmɑ̃ boku. boku

de vaches ne donnent que 15 litres par jour.
d(ə) vaʃ nə dɔn kə kɛ̃:z litrə par ʒu:r.

John Clark, qui n'a jamais été dans une ferme, sauf
dʒɔn kla:k, ki na ʒamɛ-z ete dɑ̃-z yn fɛrm, sof

ici, à Saint-Gil, demande à Henri: « Henri, qu'est-ce
isi, a sɛ̃ ʒil, dəmɑ̃:d a ɑ̃ri: « ɑ̃ri, kɛs

qu'on donne aux vaches pour avoir beaucoup de
kɔ̃ dɔn o vaʃ pur avwa:r boku d(ə)

lait? Je sais qu'elles mangent de l'herbe, mais est-ce
lɛ? ʒə se kɛl mɑ̃:ʒ də lɛrb, mɛ ɛs

qu'on ne leur donne pas autre chose également? »
kɔ̃ n(ə) lœr dɔn pa o:trə ʃo:z egalmɑ̃? »

« Oh, si, mon vieux, » lui répond Henri, « on
« o, si, mɔ̃ vjø, » lɥi repɔ̃ ɑ̃ri, « ɔ̃

leur donne beaucoup d'autres choses. » John: « Par
lœr dɔn boku do:trə ʃo:z. » dʒɔn: « par

exemple? » Henri: « Des betteraves, par exemple.
egzɑ̃:pl? » ɑ̃ri: « de bɛtra:v, par egzɑ̃:pl.

Veux-tu leur en donner? » John: « Oui, je veux
vø ty lœr ɑ̃ dɔne? » dʒɔn: « wi, ʒə vø

bien. Mais où sont-elles? Je ne les vois pas. »
bjɛ̃. mɛ u sɔ̃-t ɛl? ʒə n(ə) le vwa pa. »

Henri: « Il y en a là, à droite. » Henri et John
ɑ̃ri: « il jɑ̃-n a la, a drwat. » ɑ̃ri e dʒɔn

prennent des betteraves pour les donner à une grande
prɛn de bɛtra:v pur le dɔne a yn grɑ̃:d

vache noire et blanche. Quand la vache voit les
vaʃ nwa:r e blɑ̃:ʃ. kɑ̃ la vaʃ vwa le

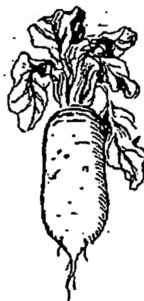
betteraves, elle les mange avec grand plaisir. Les
bɛtra:v, ɛl le mɑ̃:ʒ avɛk grɑ̃ plɛzi:r. le

deux garçons restent pendant dix minutes devant la
dø garsɔ̃ rɛst pɑ̃dɑ̃ di minyt dəvɑ̃ la

grande vache, parce que John veut la voir manger.
grɑ̃:d vaʃ, pars kə dʒɔn vø la vwa:r mɑ̃ʒe.

Il a vu beaucoup de vaches quand il est venu de
il a vy boku d(ə) vaʃ kɑ̃-t il ɛ v(ə)ny d(ə)

Londres à Paris, et alors, il les a vues manger de
lɔ̃:dr a pari, e alɔ:r, il le-z a vy mɑ̃ʒe d(ə)



une betterave

veux-tu leur en donner ɔ: veux-tu leur donner des betteraves

les ɔ: les betteraves

il y en a ɔ: il y a des betteraves

voir
a vu
voit

la ɔ: la vache

la voir manger ɔ: la voir pendant qu'elle mange

vu
vues

Il a **vu** les vaches; il les a **vues**.

l'herbe, mais il n'a jamais vu une vache manger des
lɛrb, mɛ il na ʒamɛ vy yn vaʃ mɑ̃ʒe de

betteraves ou autre chose dans une ferme. Mainte-
bɛtra:v u o:trə ʃo:z dɑ̃-z yn fɛrm. mɛ̃t-

a fini de manger = ne mange plus

nant, la vache a fini de manger. Elle n'a plus de
nɑ̃, la vaʃ a fini d(ə) mɑ̃ʒe. ɛl na ply d(ə)

betteraves.
bɛtra:v.

Il est six heures et quart; les garçons ont fini leur
il ɛ si-z œ:r e ka:r; le garsɔ̃ ɔ̃ fini lœr

rentrer à la maison ɔ: aller ou venir à la maison

petite promenade et rentrent à la maison. Tous les
pətit prɔmnad e rɑ̃:tr a la mɛzɔ̃. tu le

il est levé = il s'est levé et il s'est habillé

autres enfants sont levés, et quand John et Henri
-z o:trə -z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ l(ə)ve, e kɑ̃ dʒɔn e ɑ̃ri

rentrent, on leur demande: « D'où venez-vous, vous
rɑ̃:tr, ɔ̃ lœr dəmɑ̃:d: « du v(ə)ne vu, vu

deux? » « Nous venons de la ferme où nous sommes
dø? » « nu v(ə)nɔ̃ d(ə) la fɛrm u nu sɔm

appelé
appelée

allés voir les cochons et les vaches: nous les avons vus
-z ale vwa:r le kɔʃɔ̃ e le vaʃ; nu le -z avɔ̃ vy

Il a appelé Yvonne; il l'a appelée.

manger. » Yvonne: « Oh, Henri, pourquoi est-ce que
mɑ̃ʒe. » ivɔn: « o, ɑ̃ri, purkwa ɛs kə

il dort (le présent)
il dormait (l'imparfait)

vous ne m'avez pas appelée? » Henri: « Parce que tu
vu n(ə) mave pa aple? » ɑ̃ri: « pars kə ty

s'était levée

dormais, ma petite! Et même si tu t'étais levée
dɔrmɛ, ma p(ə)tit! e mɛ:m si ty tetɛ l(ə)ve

Quand John et Henri sont allés à la ferme, Yvonne ne s'était pas encore **levée**.

avant nous, je ne t'aurais pas appelée, parce que nous
avɑ̃ nu, ʒə n(ə) tɔrɛ pa aple, pars kə nu

n'avions pas le temps ce matin. » Yvonne: « Oh, tu
navjɔ̃ pa l(ə) tɑ̃ s(ə) matɛ̃. » ivɔn: « o, ty

sais, si j'avais été levée, quand vous êtes allés à la
sɛ, si ʒavɛ -z ete l(ə)ve, kɑ̃ vu -z ɛt -z ale a la

ferme, je serais allée avec vous, même si M. Henri avait
fɛrm, ʒə s(ə)rɛ -z ale avɛk vu, mɛ:m si məsjø ɑ̃ri avɛ

dit non! » Henri: « Et moi, je ne t'aurais pas parlé!
di nɔ̃! » ɑ̃ri: « e mwa, ʒə n(ə) tɔrɛ pa parle!

Et John ne t'aurait pas parlé non plus! » Yvonne:
e dʒɔn nə tɔrɛ pa parle nɔ̃ ply! » ivɔn:

« Ce n'est pas vrai! N'est-ce pas, John? Est-ce que
« s(ə) nɛ pa vrɛ! nɛs pa, dʒɔn? ɛs kə

tu ne m'aurais pas parlé non plus, si j'étais allée
ty n(ə) mɔrɛ pa parle nɔ̃ ply, si ʒetɛ -z ale

avec vous ce matin? » John: « Oh, si, si tu étais
avɛk vu s(ə) matɛ̃? » dʒɔn: « o, si, si ty etɛ

venue, je t'aurais parlé! » Au même moment, Henri
v(ə)ny, ʒə tɔrɛ parle! » o mɛ:m mɔmɑ̃ ɑ̃ri

sort de la chambre et va au jardin. Les autres
sɔ:r də la ʃɑ̃:br e va o ʒardɛ̃. le -z o:trə

restent au premier étage.
rɛst o prəmjɛ -r eta:ʒ.

Peu de temps après, tante Anne appelle: « Êtes-
pø də tɑ̃ aprɛ, tɑ̃:t a:n apɛl: « ɛt

vous levés? Oui? Alors venez! » Les enfants
vu l(ə)ve? wi? alɔ:r vəne! » le -z ɑ̃fɑ̃

qu'elle appelle descendent. Celle qui entre la première
kɛl apɛl desɑ̃:d. sɛl ki ɑ̃:trə la prəmjɛ:r

aurais appelé

John, à Yvonne: « Tu n'étais pas levée, alors je n'ai pas appelé. Mais si tu avais été levée, j'**aurais appelé**.»

serais allée

Yvonne: « Je n'étais pas levée, mais si j'avais été levée, je **serais allée** avec vous. »

non plus

A cinq heures et demie, Yvonne n'était pas levée, et Nicole n'était pas levée **non plus**: elles étaient au lit toutes les deux.

viens!
venez!

Henri, à **John**: « **Viens**, John! »
Tante Anne, aux enfants: « **Venez**, mes enfants! »

y ɔ: dans la salle à manger



une jambe

il est ɔ: c'est

appelé

Il a appelé Henri; il l' a appelé.

dans la salle à manger, c'est Yvonne; elle a de bonnes
dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe, sɛ -t ivɔn; ɛl a d(ə) bɔn

petites jambes. Et celui qui y entre le dernier, c'est
pətit ʒɑ̃:b. e səlɥi ki jɑ̃:trə lə dɛrnje, sɛ

Henri, pas parce qu'il n'a pas de bonnes jambes, mais
-t ɑ̃ri, pa pars kil na pa d(ə) bɔn ʒɑ̃:b, mɛ

parce qu'il était déjà monté dans un grand arbre quand
pars kil etɛ deʒa mɔ̃te dɑ̃ -z œ̃ grɑ̃ -t arbrə kɑ̃

Nicole l'a appelé. Il est souvent nécessaire d'appeler
nikɔl la aple. il ɛ suvɑ̃ nesesɛ:r daple

Henri deux ou trois fois le matin, quand il est dans
ɑ̃ri dø -z u trwa fwa l(ə) matɛ̃, kɑ̃ -t il ɛ dɑ̃

le jardin. Ce matin aussi, Nicole l'a appelé trois
l(ə) ʒardɛ̃. sə matɛ̃ osi, nikɔl la aple trwa

fois: Henri n'est venu qu'à la troisième fois. Quand
fwa: ɑ̃ri nɛ v(ə)ny ka la trwazjɛm fwa. kɑ̃

il est entré dans la salle à manger, sa mère lui a
-t il ɛ -t ɑ̃tre dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe, sa mɛ:r lɥi a

dit: « Si tu n'étais pas venu dans cinq minutes, Henri,
di: « si ty netɛ pa v(ə)ny dɑ̃ sɛ̃ minyt, ɑ̃ri,

nous aurions fini de déjeuner, et tu n'aurais pas mangé
nu -z ɔrjɔ̃ fini də deʒœne, e ty nɔrɛ pa mɑ̃ʒe

ce matin. » « Oh, vous n'auriez pas tout mangé; il
sə matɛ̃. » « o, vu nɔrje pa tu mɑ̃ʒe; il

serait bien resté quelque chose pour moi. » « Je ne
sərɛ bjɛ̃ rɛste kɛlkə ʃo:z pur mwa. » « ʒə n(ə)

crois pas, Henri. Tes sœurs et ton frère auraient
krwa pa, ɑ̃ri. te sœ:r e tɔ̃ frɛ:r ɔrɛ

tout mangé. » Et son père dit: « Pourquoi est-il
tu mãʒe. » e sɔ̃ pɛ:r di: « purkwa ɛ -t il

nécessaire d'appeler ce garçon trois ou quatre fois
nesesɛ:r daple s(ə) garsɔ̃ trwa -z u katrə fwa

tous les matins? Si j'étais ta mère, Henri, je ne
tu le matɛ̃? si ʒetɛ ta mɛ:r, ɑ̃ri, ʒə n(ə)

t'aurais pas donné ton déjeuner aujourd'hui! Ta
tɔrɛ pa dɔne tɔ̃ deʒœne oʒurdɥi! ta

mère est trop bonne! » A cela, Henri ne répond
mɛ:r ɛ trɔ bɔn! » a səla, ɑ̃ri n(ə) repɔ̃

cela = ce + là

rien, parce qu'il sait que c'est vrai. Et s'il avait
rjɛ̃, pars kil se kə sɛ vrɛ. e sil avɛ

s'il = si + il

répondu non, ses parents ne lui auraient pas donné
repɔ̃dy nɔ̃, se parɑ̃ n(ə) lɥi ɔrɛ pa dɔne

de fruits, ni au déjeuner, ni au dîner non plus.
d(ə) frɥi, ni o deʒœne, ni o dine nɔ̃ ply.

Après avoir mangé, les enfants sortent de la salle
aprɛ -z avwa:r mɑ̃ʒe, le -z ɑ̃fɑ̃ sɔrt də la sal

à manger, et les garçons prennent leurs balles.
a mɑ̃ʒe, e le garsɔ̃ prɛn lœr bal.

« Venez! » disent-ils à leurs sœurs, et tous sortent
« vəne! » di:z -t il a lœr sœ:r, e tus sɔrt

dans le jardin. Yvonne demande: « Qu'est-ce que
dɑ̃ l(ə) ʒardɛ̃. ivɔn dəmɑ̃:d: « kɛs kə

nous allons faire? » Henri: « Nous allons jouer à
nu -z alɔ̃ fɛ:r? » ɑ̃ri: « nu -z alɔ̃ ʒwe a

il va jouer = il jouera

la balle, et dans une heure nous irons à la ferme,
la bal, e dɑ̃ -z yn œ:r nu -z irɔ̃ -z a la fɛrm,

où nous allons voir les cochons manger.» John:
u nu -z alɔ̃ vwa:r le kɔʃɔ̃ mɑ̃ʒe.» dʒɔn:

vu
vus

Il a vu les cochons;
il les a vus.

« Oh, oui! Je ne les ai jamais vus manger, sauf
« o, wi! ʒə n(ə) le -z e ʒamɛ vy mɑ̃ʒe, sof

ce matin avec toi, quand nous étions à la ferme.
sə matɛ̃ avɛk twa, kɑ̃ nu -z etjɔ̃ -z a la fɛrm.

Qu'est-ce qu'ils mangent, Henri?» Henri: « Je ne
kɛs kil mɑ̃:ʒ, ɑ̃ri?» ɑ̃ri: « ʒə n(ə)

veux plus vous parler, M. John.» Yvonne: « Mais
vø ply vu parle, məsjø dʒɔn.» ivɔn: « mɛ

moi, je veux bien te le dire: ils mangent un peu
mwa, ʒə vø bjɛ̃ tə l(ə) di:r: il mɑ̃:ʒ œ̃ pø

de tout. Et tu sais, ils sont comme Henri. Papa
də tu. e ty se, il sɔ̃ kɔm ɑ̃ri. papa

lui dit souvent que s'il se lavait un peu plus
lɥi di suvɑ̃ kə sil sə lavɛ œ̃ pø ply

rarement ⟷ souvent

rarement, il serait un vrai petit cochon.» Henri:
rarmɑ̃, il sərɛ -t œ̃ vrɛ p(ə)ti kɔʃɔ̃.» ɑ̃ri:

vu
vus
vue
vues

Il a vu le cochon;
il l'a vu.
Il a vu les cochons;
il les a vus.
Il a vu les cochons et les vaches;
il les a vus.
Il a vu la vache;
il l'a vue.
Il a vu les vaches;
il les a vues.

« Je serais un petit cochon, mais toi, si tu ne te laves
« ʒə s(ə)rɛ -z œ̃ p(ə)ti kɔʃɔ̃, mɛ twa, si ty n(ə) tə la:v

pas, tu seras un grand cochon. Et cela, c'est vrai!»
pa, ty s(ə)ra œ̃ grɑ̃ kɔʃɔ̃. e səla, sɛ vrɛ!»

« Qu'est-ce qui est vrai?» « Que tu seras un cochon!»
« kɛs ki ɛ vrɛ?» « kə ty s(ə)ra œ̃ kɔʃɔ̃!»

Après avoir joué un peu plus d'une demi-heure, les
aprɛ -z avwa:r ʒwe œ̃ pø ply dyn dəmiœ:r, le

enfants sont fatigués et s'asseyent un moment dans
-z ɑ̃fɑ̃ sɔ̃ fatige e sasɛ:j œ̃ mɔmɑ̃ dɑ̃

l'herbe. « Est-ce que c'est vrai, John, » demande
lɛrb: « ɛs kə sɛ vrɛ, dʒɔn, » dəmɑ̃:d

Nicole, « que tu n'as jamais vu des animaux manger? »
nikɔl, « kə ty na ʒamɛ vy de -z animo mɑ̃ʒe? »

« Oui, c'est vrai. J'ai vu des animaux manger de
« wi, sɛ vrɛ. ʒe vy de -z animo mɑ̃ʒe d(ə)

l'herbe à la campagne, mais c'est tout. » « Mais
lɛrb a la kɑ̃paɲ, mɛ sɛ tu. » « mɛ

alors, tu n'as jamais vu une ferme non plus? » « Non,
alɔ:r, ty na ʒamɛ vy yn fɛrm nɔ̃ ply? » « nɔ̃,

à Londres, nous allons rarement à la « vraie » cam-
a lɔ̃:dr, nu -z alɔ̃ rarmɑ̃ a la « vrɛ » kɑ̃-

pagne, parce que pour y aller, il est nécessaire de
paɲ, pars kə pur jale, il ɛ nesɛsɛ:r də

y ɔ: à la campagne

faire un long voyage. Londres est beaucoup plus
fɛ:r œ̃ lɔ̃ vwaja:ʒ. lɔ̃:dr ɛ boku ply

grand que Paris. Vous n'avez jamais été à Londres? »
grɑ̃ k(ə) pari. vu nave ʒamɛ -z ete a lɔ̃:dr? »

Nicole: « Non, nous n'y avons jamais été, mais papa
nikɔl: « nɔ̃, nu njavɔ̃ ʒamɛ -z ete; mɛ papa

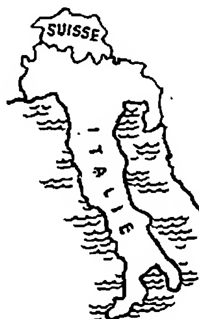
y ɔ: à Londres

y a été beaucoup de fois. Nous avons été une fois
ja ete boku d(ə) fwa. nu -z avɔ̃ -z ete yn fwa

en Italie et une fois en Suisse, mais tu sais, nous
ɑ̃ -n itali e yn fwa ɑ̃ sɥis, mɛ ty se, nu

allons rarement dans d'autres pays que la France
-z alɔ̃ rarmɑ̃ dɑ̃ do:trə peji k(ə) la frɑ̃:s

pour nos vacances. » Jean: « Ce n'est pas parce
pur no vakɑ̃:s. » ʒɑ̃: « s(ə) nɛ pa pars



l'Italie et la Suisse

y ɔ: dans d'autres pays

que nous n'aurions pas aimé y aller, mais c'est maman
kə nu nɔrjɔ̃ pa ɛme jale, mɛ sɛ mɑ̃mɑ̃

qui ne veut pas. L'année passée, quand papa est
ki n(ə) vø pa. lane pase, kɑ̃ papa ɛ

allé à Londres en avril, je serais venu avec plaisir. »
-t ale a lɔ:dr ɑ̃ -n avril, ʒə s(ə)rɛ v(ə)ny avɛk plɛzi:r. »

John: « Alors tu serais venu chez nous, et nous
dʒɔn: « alɔ:r ty s(ə)rɛ v(ə)ny ʃe nu, e nu

aurions fait beaucoup de belles promenades dans les
-z ɔrjɔ̃ fɛ boku d(ə) bɛl prɔmnad dɑ̃ le

grands jardins de Londres. Je sais que vous les
grɑ̃ ʒardɛ̃ d(ə) lɔ̃:dr. ʒə se kə vu le

auriez aimés, ces grands jardins. Et papa vous
-z ɔrje ɛme, se grɑ̃ ʒardɛ̃. e papa vu

aurait parlé d'autres choses que je ne sais pas, et
-z ɔrɛ parle do:trə ʃo:z kə ʒə n(ə) se pa, e

vous auriez été dans la vieille ville. » Henri: « Tout
vu -z ɔrje -z ete dɑ̃ la vjɛ:j vil. » ɑ̃ri: « tu

cela, c'est bien, mais même si tu m'avais donné une
s(ə)la, sɛ bjɛ̃, mɛ mɛ:m si ty mavɛ dɔne yn

belle auto, dix fois plus belle que celle de papa,
bɛl oto, di fwa ply bɛl kə sɛl də papa,

je ne serais pas allé en Angleterre. » Nicole:
ʒə n(ə) sərɛ pa ale ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r. » nikɔl:

y ɔ: en Angleterre

« Ce n'est pas vrai, John, il y serait allé avec plaisir,
« s(ə) nɛ pa vrɛ, dʒɔn, il i s(ə)rɛ -t ale avɛk plɛzi:r,

mais tu sais, il est encore trop jeune. » John: « Je
mɛ ty se, il ɛ -t ɑ̃kɔ:r trɔ ʒœn. » dʒɔn: « ʒə

crois aussi que tu serais venu en Angleterre, Henri.
krwa osi kə ty s(ə)rɛ v(ə)ny ɑ̃ -n ɑ̃glətɛ:r, ɑ̃ri.

Tu y aurais vu beaucoup de belles choses, tu sais? »
ty jɔrɛ vy boku d(ə) bɛl ʃo:z, ty se? »

Henri veut répondre, mais au même moment, l'oncle
ɑ̃ri vø repɔ̃:dr, mɛ o mɛ:m mɔmɑ̃, lɔ̃:klə

Charles appelle: « Je vais à la ferme, mes amis!
ʃarl apɛl: « ʒə vɛ -z a la fɛrm, me -z ami!

Venez avec moi! » « Nous venons! Nous venons! »
vəne avɛk mwa! » « nu v(ə)nɔ̃! nu v(ə)nɔ̃! »

disent-ils tous, et cinq minutes plus tard, Henri et
di:z -t il tus, e sɛ̃ minyt ply ta:r, ɑ̃ri e

John sont de bons amis, comme ce matin, à six
dʒɔn sɔ̃ d(ə) bɔ̃ -z ami, kɔm sə matɛ̃, a si

heures.
-z œ:r.

EXERCICE A.

Ce dimanche à cinq heures et demie, tous les enfants dorment, — Henri. Quand Henri est à la campagne, il se lève — avant les autres. Henri n'aime pas se laver, et il se lave —. Henri et John vont faire une promenade — que les autres enfants dorment.

« Qu'est-ce que nous — faire? » demande John à Henri. « Nous allons — une promenade. » Pourquoi — -ils du pain à la cuisine? Ils prennent du pain pour — donner aux animaux. A quels animaux — -

MOTS:
un animal
deux animaux
une betterave
un cheval
un cochon
une ferme
une jambe
le lait
un litre
une vache
nécessaire
rose
j'aurais
tu aurais
il aurait
nous aurions
vous auriez
ils auraient
il aurait aimé
il aurait appelé
il aurait donné
il aurait fini de
il aurait mangé
il aurait parlé
il aurait vu
il avait dit
il avait répondu
avoir
avoir donné
je crois
il dormait
il est levé
il s'était levé
il avait été levé

ils le donner? Ils vont le donner aux petits —. Que feront les enfants après le petit déjeuner? Ils — jouer dans le jardin. Nicole, va-t-elle jouer — la balle avec sa petite sœur? Oui, elle — jouer à la balle avec Yvonne et les garçons.

Après le petit déjeuner, l'oncle Charles appelle les enfants: « —! Nous allons voir les animaux de la —. » John n'a jamais — beaucoup d'animaux en même temps à la campagne, et c'est la première fois qu'il — des vaches et des cochons manger des betteraves.

EXERCICE B.

Quelle est la première chose que fait Yvonne quand elle vient à la ferme? ... Combien d'animaux y a-t-il à la ferme? ... Que fait Yvonne quand elle est avec les animaux de la ferme? ... Yvonne, qu'aurait-elle fait si elle s'était levée en même temps que les deux garçons? ... John, pourquoi reste-t-il devant la vache, quand il lui a donné les betteraves? ...

EXERCICE C.

j'aurais	**tu aurais**	**il aurait**
nous aurions	**vous auriez**	**ils auraient**

« Si nous avions une maison à la campagne, » dit Yvonne, « j' — beaucoup d'animaux. » « Si tu avais tous les animaux que tu veux, » lui dit son frère,

« nous n' — plus une maison, mais une ferme, parce que tes animaux — toutes nos chambres. » « M' — - tu demandé de venir avec vous, John, si je m'étais levée en même temps que vous? » demande Yvonne. John lui répond que si elle s'était levée en même temps que lui et Henri, il lui — demandé de venir.

je serais	**tu serais**	**il serait**
nous serions	**vous seriez**	**ils seraient**

Si Henri se lavait encore plus rarement, il — un petit cochon. « Je — allée à Londres avec plaisir, l'année passée, » dit Nicole, « et toi aussi, Jean, tu y — allé avec plaisir, n'est-ce pas? » Les enfants — restés toute la journée à la ferme, si l'oncle Charles n'avait pas été avec eux. « — - vous allés à la ferme avec moi, si je m'étais levée? » demande Yvonne, et John lui répond: « Oh, oui! Nous — allés à la ferme avec toi, si tu t'étais levée! »

y **en** (Voulez-vous répondre avec **y**, **en**, ou **y** + **en**?)

John, à Henri: « As-tu été à Londres? » Henri: « Non, je ... été. » Henri, serait-il allé à Londres avec plaisir avec son père? Oui, il ... avec plaisir. John, à Nicole: « Combien de vaches a ton oncle? » Nicole: « Il ... beaucoup. » Y a-t-il beaucoup d'animaux à la ferme? Qui, il ... beaucoup. Que prend-on pour aller de Paris à Nice? On ... aller. Combien de cochons y a-t-il à la ferme? Il ... plus de trente.

il était venu
fini
il prend
ils prennent
rentrer
je serais
tu serais
il serait
nous serions
vous seriez
ils seraient
il serait allé
il serait resté
il serait venu
je sors
tu sors
nous sortons
vous sortez
ils sortent
viens!
venez!
voir
je vois
il voit
vu
cela
celle
celui
en
longtemps
pendant que
pendant
quelques
rarement
sauf
y

d'où
nous allons faire
il est nécessaire
il y en a
même si
s'
ne ... pas non plus
qu'est-ce qui?
qui est-ce que?
vingt-cinq
trente-cinq
Italie
Suisse
Brutus
Dulac
Roi

qui **que**

Les Leroux ont deux chiens, celui — est à la ferme s'appelle Brutus. Les deux garçons, — prennent-ils à la cuisine? A — vont-ils donner le pain? La ferme de M. Dulac est celle — est derrière la gare. La vache — veut voir John est une grande vache noire et blanche. C'est une des deux vaches — donnent le plus de lait.

RÉSUMÉ

me		Il **me** lave.	Il **me** donne un cadeau.
nous		Il **nous** lave.	Il **nous** donne un cadeau.
te		Il **te** lave.	Il **te** donne un cadeau.
vous		Il **vous** lave.	Il **vous** donne un cadeau.
le	**lui**	Il **le** lave.	Il **lui** donne un cadeau.
la	**lui**	Il **la** lave.	
les	**leur**	Il **les** lave.	Il **leur** donne un cadeau.

laver
asseoir
appeler
habiller
etc.

Yvonne: « Maman ne *me* lave pas, aujourd'hui. » Jean et Henri: « Maman *nous* appelle. » Mme Duclos à Yvonne: « C'est Nicole qui *te* lavera, aujourd'hui. » Nicole, à Jean et à Henri: « Maman *vous* appelle. » Yvonne dit que sa maman ne *la* lave pas, aujourd'hui. Henri n'est plus petit, ce n'est plus sa mère qui *le* lave. Jean et Henri disent que leur mère *les* appelle.

Yvonne, à tante Claire: « Est-ce que tu *me* donneras une glace, tante Claire? » M. Duclos, à sa femme: « Qui est-ce qui *nous* téléphone? » Mme Duclos, à Yvonne: « Maman *te* donnera du chocolat, si tu es sage. » M. Duclos, à Charles et Anne Leroux: « Je *vous* téléphonerai demain. » Maman dit à Yvonne qu'elle *lui* donnera du chocolat. Mme Duclos dit à son mari qu'un monsieur *lui* téléphone. M. Duclos dit à Charles et Anne Leroux qu'il *leur* téléphonera demain.

donner à
dire à
téléphoner à
demander à
etc.

EXERCICE I

Henri: « Moi, je — assieds à la gauche de papa! » Jean et Henri: « Maman — a donné du chocolat. » Mme Duclos est dans la cuisine, et Nicole — demande s'il y a encore du lait. M. Duclos dit que Charles et Anne Leroux sont à Saint-Gil, et il — téléphone. La poupée d'Yvonne a été dans le jardin, et Yvonne — lave. Jean et Henri, qui sont dans un arbre: « Maman, est-ce toi qui — appelles? » Mme Duclos: « Tu t'es levée, Yvonne? Alors, je — habillerai moi aussi. » Henri: « Papa — donnera un beau cadeau à mon anniversaire. » Yvonne appelle Henri, mais son frère ne — répond pas. Henri a été dans le jardin, et il est noir: sa mère — lave. Mme Duclos, à ses enfants: « Je — donnerai un petit cadeau si vous êtes sages. » Les tomates sont de bons fruits, mais Yvonne ne — aime pas.

Il {le / la} lavé.

Il l' a lavé(e).

Il ne {le / la} lave pas.

Il ne l' a pas lavé(e).

Il les lave.

Il les a lavé(e)s.

Il ne les lave pas.

Il ne les a pas lavé(e)s.

Yvonne a joué dans le jardin, et sa mère *la lave.* Hier aussi, sa mère *l'a lavée.* Mais si elle n'a pas les mains noires, sa mère *ne la lave pas,* quand elle a joué dans le jardin. Ce matin, Yvonne est allée dans la salle de bains avec sa sœur, mais Nicole *ne l'a pas lavée*: Yvonne s'est lavée elle-même. Quand les poupées d'Yvonne sont noires, elle *les lave.* Elle *les a lavées* hier. Mais elle *ne les a pas lavées* aujourd'hui.

EXERCICE II

Yvonne lave son mouton: — — lave. (Elle le lave.) Mme Duclos appelle Jean et Henri: — — appelle. Nicole a habillé sa sœur: — — — habillée. Mme Duclos n'a pas habillé Henri: — — — — — habillé. Maman assied Yvonne à la droite de papa: — — assied à la droite de papa. Jean n'appelle pas Henri: — — — — —. Henri lave les chiens: — — lave.

LA FERME ET LE LAC

« Qu'est-ce que nous allons faire à la ferme? » demande
« kɛs kə nu -z alɔ̃ fɛ:r a la fɛrm? » dəmɑ̃:d

Yvonne à son oncle. « Nous allons voir les animaux.
ivɔn a sɔ̃ -n ɔ̃:kl. « nu -z alɔ̃ vwa:r le -z animo.

Hier il y avait deux veaux qui n'allaient pas bien. »
ijɛ:r il javɛ dø vo ki nalɛ pa bjɛ̃. »

un veau
deux veaux

John: « Le veau, c'est l'enfant de la vache, n'est-ce
dʒɔn: « lə vo, sɛ lɑ̃fɑ̃ d(ə) la vaʃ, nɛs

pas? » M. Leroux: « Oui, mais on ne dit pas l'enfant
pa? » məsjø ləru: « wi, mɛ ɔ̃ n(ə) di pa lɑ̃fɑ̃

d'un animal en français, on dit le petit d'un animal.
dœ̃ -n animal ɑ̃ frɑ̃sɛ, ɔ̃ di lə p(ə)ti dœ̃ -n animal.

Le veau est le petit de la vache. » Yvonne: « Oncle
lə vo ɛ l(ə) pəti d(ə) la vaʃ. » ivɔn: « ɔ̃:klə

Charles, est-ce qu'ils sont malades, les deux veaux? »
ʃarl, ɛs kil sɔ̃ malad, le dø vo? »

ils sont malades = ils ne vont pas bien

« Ils étaient malades hier, mais je crois qu'au-
« il -z etɛ malad ijɛ:r, mɛ ʒ(ə) krwa ko-

jourd'hui, ils ne sont plus malades. » Yvonne: « Oncle
ʒurdɥi, il nə sɔ̃ ply malad. » ivɔn: « ɔ̃:klə

Charles, ce ne sont pas mon veau et celui d'Henri
ʃarl, sə n(ə) sɔ̃ pa mɔ̃ vo e səlɥi dɑ̃ri

celui d'Henri ɔ: le veau d'Henri

qui sont malades, non? » « Non, Yvonne, ton veau et
ki sɔ̃ malad, nɔ̃? » « nɔ̃, ivɔn, tɔ̃ vo e

ceux ɔ: les veaux

celui d'Henri vont bien. Ceux qui sont malades, ce
səlɥi dãri vɔ̃ bjɛ̃. sø ki sɔ̃ malad, sə

sont les deux veaux des deux petites vaches blanches.
sɔ̃ le dø vo de dø p(ə)tit vaʃ blã:ʃ.

Marcel et Monique disent que ce sont leurs veaux. »
marsɛl e mɔnik di:z kə sə sɔ̃ lœr vo. »

avoir
a eu
a
avait
aura

John, qui n'a jamais eu d'animaux, même pas de chien
dʒɔn, ki na ʒamɛ-zy danimo, mɛ:m pa d(ə) ʃjɛ̃

ou de chat, demande à Yvonne: « C'est vrai que vous
u d(ə) ʃa, dəmã:d a ivɔn: « sɛ vrɛ kə vu

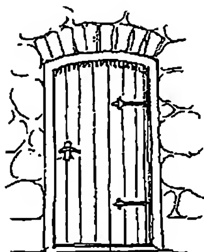
avez des veaux, toi et Henri? » Yvonne: « Oui,
-z ave de vo, twa e ãri? » ivɔn: « wi,

veux-tu les voir? » John: « Oh, oui, avec grand
vø ty le vwa:r? » dʒɔn: « o, wi, avɛk grã

plaisir! » Yvonne: « Nous allons aussi voir mon
plɛzi:r! » ivɔn: « nu-z alɔ̃ osi vwa:r mɔ̃

veau et celui d'Henri, n'est-ce pas, oncle Charles? »
vo e səlɥi dãri, nɛs pa, ɔ̃:klə ʃarl? »

« Oui, nous allons les voir dans un moment. Nous
« wi, nu-z alɔ̃ le vwa:r dã-z œ̃ mɔmã. nu



une porte

sommes arrivés. » M. Leroux et ses jeunes amis sont
sɔm-z arive. » məsjø ləru e se ʒœn-z ami sɔ̃

devant une grande porte. « Entrez! » dit M. Leroux.
d(ə)vã-t yn grã:d pɔrt. « ãtre! » di məsjø ləru.

Les deux veaux malades ne vont pas encore bien,
le dø vo malad nə vɔ̃ pa-z ãkɔ:r bjɛ̃,

mais ils ont commencé à manger, et c'est déjà beau-
mɛ il-z ɔ̃ kɔmãse a mãʒe, e sɛ deʒa bo-

coup, parce qu'ils n'iront jamais bien s'ils ne mangent
ku, pars kil nirɔ̃ ʒamɛ bjɛ̃ sil nə mɑ̃:ʒ

pas. M. Leroux aime beaucoup ses animaux. Quand
pa. məsjø ləru ɛ:m boku se -z animo. kɑ̃

il vient les voir, à la ferme, il s'arrête toujours devant
-t il vjɛ̃ le vwa:r, a la fɛrm, il sarɛt tuʒu:r dəvɑ̃

chaque animal pour voir s'il a assez d'herbe et d'eau
ʃak animal pur vwa:r sil a ase dɛrb e do

et pour lui demander s'il va bien. Il est vrai que de
e pur lɥi d(ə)mɑ̃de sil va bjɛ̃. il ɛ vrɛ kə də

toutes les fermes de Saint-Gil, c'est celle de M. Leroux
tut le fɛrm də sɛ̃ ʒil, sɛ sɛl də məsjø ləru

qui a les plus beaux animaux. Et même si les
ki a le ply bo -z animo. e mɛ:m si le

autres fermes ont aussi de belles vaches, ce sont
-z o:trə fɛrm ɔ̃ -t osi d(ə) bɛl vaʃ, sə sɔ̃

celles de M. Leroux qui donnent le plus de lait.
sɛl də məsjø ləru ki dɔn lə ply d(ə) lɛ.

Après avoir regardé les deux veaux malades pendant
aprɛ -z avwa:r rəgarde le dø vo malad pɑ̃dɑ̃

quelques minutes, les enfants et leur oncle vont voir
kɛlkə minyt, le -z ɑ̃fɑ̃ e lœr ɔ̃:klə vɔ̃ vwa:r

ceux d'Yvonne et d'Henri. « Regarde, John! » dit
sø divɔn e dɑ̃ri. « rəgardə, dʒɔn! » di

Yvonne, « est-ce qu'il n'est pas joli, mon veau? »
ivɔn, « ɛs kil nɛ pa ʒɔli, mɔ̃ vo? »

John: « Où est-il? » Yvonne: « C'est celui-là!
dʒɔn: « u ɛ -t il? » ivɔn: « sɛ səlɥila!

assez ɔ: pas trop peu

celles ɔ: les vaches

regardé ɔ: vu (pendant quelque temps)

ce — celui
cette — celle
ces — ceux
ces — celles

Ce cheval est celui de M. Leroux.
Cette vache est celle qui donne le plus de lait.
Ces animaux sont ceux de Jean.
Ces filles sont celles des Duclos.

celui-là = celui qui est là

A droite de la grande vache noire. » « Ah, oui, je
a drwat də la grɑ̃:d vaʃ nwa:r. » « *a, wi, ʒə*

le tien ɔ: ton veau

le vois maintenant. Il est joli! Et où est le tien,
l(ə) vwa mɛ̃tnɑ̃. il ɛ ʒɔli! e u ɛ l(ə) tjɛ̃,

le mien ɔ: mon veau

Henri? » Henri: « Le mien, c'est celui-ci. Il est
ɑ̃ri? » *ɑ̃ri:* « *lə mjɛ̃, sɛ səlɥisi. il ɛ*

celui-ci = celui qui est ici

beau aussi. Il est plus beau que celui d'Yvonne. »
bo osi. il ɛ ply bo k(ə) səlɥi divɔn. »

« Ah, non, le tien n'est pas plus joli que le mien!
« *a, nɔ̃, lə tjɛ̃ nɛ pa ply ʒɔli k(ə) lə mjɛ̃!*

John, peux-tu me dire quel veau est le plus joli,
dʒɔn, pø ty m(ə) di:r kɛl vo ɛ l(ə) ply ʒɔli,

le sien ɔ: son veau

le mien ou le sien? » John: « Je ne sais pas,
lə mjɛ̃ u lə sjɛ̃? » *dʒɔn:* « *ʒə n(ə) se pa,*

Yvonne. » M. Leroux: « John ne peut pas te dire
ivɔn. » *məsjø ləru:* « *dʒɔn nə pø pa tə di:r*

si ton veau est plus beau que celui de ton frère,
si tɔ̃ vo ɛ ply bo k(ə) səlɥi də tɔ̃ frɛ:r,

mais moi, je peux te dire que vos deux veaux sont
mɛ mwa, ʒə pø tə di:r kə vo dø vo sɔ̃

ils sont également beaux = l'un est aussi beau que l'autre

également beaux. »
-t egalmɑ̃ bo. »

Nicole: « Moi, je n'ai pas d'animaux à la ferme
nikɔl: « *mwa, ʒə ne pa danimo a la fɛrm*

maintenant, mais une fois, j'ai eu un petit cochon.
mɛ̃tnɑ̃, mɛ yn fwa, ʒe y œ̃ p(ə)ti kɔʃɔ̃.

Il était joli, plus joli que tous ceux qu'il y a à la
il etɛ ʒɔli, ply ʒɔli k(ə) tu sø kil ja a la

ferme cette année. » John: « Et tu ne l'as plus? »
fɛrm sɛt ane. » dʒɔn: « e ty n(ə) la ply? »

Nicole: « Oh, non, je l'ai eu pendant un an, puis
nikɔl: « o, nɔ̃, ʒə le y pɑ̃dɑ̃-t œ̃-n ɑ̃, pɥi

nous l'avons mangé. » John: « Pauvre petit cochon! »
nu lavɔ̃ mɑ̃ʒe. » dʒɔn: « po:vrə pəti kɔʃɔ̃! »

Yvonne: « Mon veau, on ne le mangera jamais! »
ivɔn: « mɔ̃ vo, ɔ̃ n(ə) lə mɑ̃ʒra ʒamɛ! »

Henri: « Pas maintenant, mais un jour il sera
ɑ̃ri: « pa mɛ̃tnɑ̃, mɛ œ̃ ʒu:r il səra

il sera ɔ: ce sera

nécessaire de le manger, et le mien aussi. » Yvonne:
nesɛsɛ:r də l(ə) mɑ̃ʒe, e l(ə) mjɛ̃ osi. » ivɔn:

« Le tien, si tu veux, mais pas le mien! L'oncle
« lə tjɛ̃, si ty vø, mɛ pa l(ə) mjɛ̃! lɔ̃:klə

Charles a dit qu'on ne le mangera jamais. N'est-ce
ʃarl a di kɔ̃ n(ə) lə mɑ̃ʒra ʒamɛ. nɛs

pas, oncle Charles? » M. Leroux: « C'est vrai,
pa, ɔ̃:klə ʃarl? » məsjø ləru: « sɛ vrɛ,

Yvonne; on ne mangera pas ton veau, parce que c'est
ivɔn; ɔ̃ n(ə) mɑ̃ʒra pa tɔ̃ vo, pars kə sɛ

une petite vache; un jour, elle nous donnera
-t yn pətit vaʃ; œ̃ ʒu:r, ɛl nu dɔnra

beaucoup de bon lait. »
boku d(ə) bɔ̃ lɛ. »

Après les vaches et les veaux, l'oncle et les enfants
aprɛ le vaʃ e le vo; lɔ̃:kl e le -z ɑ̃fɑ̃

vont regarder les chevaux. L'oncle Charles en a
vɔ̃ r(ə)garde le ʃ(ə)vo. lɔ̃:klə ʃarl ɑ̃-n a

un cheval
deux chevaux

cinq ou six. John s'arrête longtemps devant ceux
sɛ̃:k u sis. dʒɔn sarɛt lɔ̃tɑ̃ d(ə)vɑ̃ sø

qui sont à droite de la porte. « Ils sont beaux,
ki sɔ̃-t a drwat də la pɔrt. « il sɔ̃ bo,

ceux-ci = ceux qui sont ici

ceux-ci, Yvonne, » dit-il, puis il dit à M. Leroux:
søsi, ivɔn, » di-t il, pɥi il di a məsjø ləru:

« Si j'avais, moi aussi, un oncle à la campagne,
« si ʒavɛ, mwa osi, œ̃-n ɔ̃:kl a la kɑ̃paɲ,

aimerais

Yvonne: « Je n'ai pas de cheval, mais si j'avais un petit cheval, je l'aimerais beaucoup. »

j'aimerais avoir un cheval comme celui-là, le grand
ʒɛmrɛ avwa:r œ̃ ʃ(ə)val kɔm səlɥila, lə grɑ̃

noir à gauche des deux blancs. » Jean: « Moi, c'est
nwa:r a go:ʃ de dø blɑ̃. » ʒɑ̃: « mwa, sɛ

celui-ci que je préfère. » John: « C'est vrai qu'il est
səlɥisi kə ʒ(ə) prefɛ:r. » dʒɔn: « sɛ vrɛ kil ɛ

beau aussi, celui-là. » Jean: « C'est le plus beau de
bo osi, səlɥila. » ʒɑ̃: « sɛ l(ə) ply bo də

tous, et si un jour il a un petit, l'oncle Charles a
tus, e si œ̃ ʒu:r il a œ̃ p(ə)ti, lɔ̃:klə ʃarl a

dit que je l'aurai, n'est-ce pas? » M. Leroux: « Oui,
di kə ʒ(ə) lɔre, nɛs pa? » məsjø ləru: « wi,

c'est vrai. »
sɛ vrɛ. »

ces chevaux-ci = les chevaux qui sont ici

Nicole: « Ces chevaux-ci sont beaux, c'est vrai,
nikɔl: « se ʃ(ə)vo si sɔ̃ bo, sɛ vrɛ,

ceux-là = ceux qui sont là

mais regardez ceux-là, à gauche de l'autre porte!
mɛ r(ə)garde søla, a go:ʃ də lo:trə pɔrt!

Ce sont ceux que je préfère. » John: « Pourquoi,
sə sɔ̃ sø kə ʒ(ə) prefɛ:r. » dʒɔn: « purkwa,

Nicole? » Jean: « Parce qu'ils sont petits et que la
nikɔl? » ʒɑ̃: « pars kil sɔ̃ p(ə)ti e k(ə) la

pauvre Nicole ne peut pas monter sur un cheval pour
po:vrə nikɔl nə pø pa mɔ̃te syr œ̃ ʃ(ə)val pur

hommes. C'est seulement nous autres grandes per-
ɔm. sɛ sœlmɑ̃ nu-z o:trə grɑ̃:d pɛr-

sonnes qui pouvons monter sur de vrais chevaux.
sɔn ki puvɔ̃ mɔ̃te syr də vrɛ ʃ(ə)vo.

Les fillettes ne peuvent pas. » Nicole: « Je peux
le fijɛt nə pœ:v pa. » nikɔl: « ʒə pø

bien, pardon, et je crois que ces chevaux-ci sont aussi
bjɛ̃, pardɔ̃, e ʒ(ə) krwa kə se ʃ(ə)vo si sɔ̃-t osi

hauts que ceux-là. » M. Leroux: « Ceux-là sont
o k(ə) søla. » məsjø ləru: « søla sɔ̃

plus hauts, Nicole, mais pas beaucoup, c'est vrai. »
ply o, nikɔl, mɛ pa boku, sɛ vrɛ. »

Jean: « Quels chevaux préfères-tu, oncle Charles? »
ʒɑ̃: « kɛl ʃəvo prefɛ:r ty, ɔ̃:klə ʃarl? »

M. Leroux: « Je crois que, comme toi, je préfère
məsjø ləru: « ʒə krwa kə, kɔm twa, ʒə prefɛ:r

ceux-ci. Mais les autres sont très beaux également. »
søsi. mɛ le-z o:trə sɔ̃ trɛ bo egalmɑ̃. »

Jean parle de chevaux avec l'oncle pendant une
ʒɑ̃ parl də ʃ(ə)vo avɛk lɔ̃:klə pɑ̃dɑ̃-t yn

demi-heure encore. Il aime beaucoup les chevaux,
dəmiœ:r ɑ̃kɔ:r. il ɛ:m boku le ʃ(ə)vo,

plus encore que les autos, et il aimerait encore plus
ply-z ɑ̃kɔ:r kə le-z oto, e il ɛmrɛ ɑ̃kɔ:r ply

parce que ... et que ... = parce que ... et parce que ...

je peux
tu peux
il peut
nous pouvons
vous pouvez
ils peuvent

très

Un homme de 100 ans est très vieux.

avoir un beau cheval qu'une auto. Il dit souvent à
-z avwa:r œ̃ bo ʃ(ə)val kyn oto. il di suvɑ̃ a

son père: « Papa, si nous avions une petite maison
sɔ̃ pɛ:r: « papa, si nu -z avjɔ̃ yn pətit mɛzɔ̃

la nôtre ɔ: notre maison

derrière la nôtre, j'aimerais y avoir un ou deux
dɛrjɛ:r la no:trə, ʒɛmrɛ i avwa:r œ̃ u dø

y ɔ: dans la petite maison

chevaux comme ceux de l'oncle Charles. » Mais
ʃ(ə)vo kɔm sø d(ə) lɔ̃:klə ʃarl. » mɛ

son père lui répond toujours: « Oui, Jean, mais tu
sɔ̃ pɛ:r lɥi repɔ̃ tuʒu:r: « wi, ʒɑ̃, mɛ ty

le nôtre ɔ: notre jardin

sais bien que dans un jardin comme le nôtre on
se bjɛ̃ kə dɑ̃ -z œ̃ ʒardɛ̃ kɔm lə no:tr ɔ̃

ne peut pas avoir de chevaux; il y a trop de fleurs
n(ə) pø pa avwa:r də ʃ(ə)vo; il ja tro d(ə) flœ:r

et de fruits. Si nous avions des chevaux, ils
e d(ə) frɥi. si nu -z avjɔ̃ de ʃ(ə)vo, il

mangeraient

M. Duclos: « Nous n'avons pas de chevaux, mais si nous avions des chevaux, ils **mangeraient** tout. »

mangeraient tout. » « Oui, mais si j'avais un cheval,
mɑ̃ʒrɛ tu. » « wi, mɛ si ʒavɛ œ̃ ʃ(ə)val,

est-ce que tu ne crois pas que tu me donnerais une
ɛs kə ty n(ə) krwa pa kə ty m(ə) dɔnrɛ yn

donnerais

Jean: « Je n'ai pas de cheval, mais si j'avais un cheval, je lui **donnerais** beaucoup de bonnes choses à manger. »

partie du jardin pour mon cheval? » « Mais Jean,
parti dy ʒardɛ̃ pur mɔ̃ ʃ(ə)val? » « mɛ ʒɑ̃,

notre jardin n'est pas assez grand, et je crois que
nɔtrə ʒardɛ̃ nɛ pa ase grɑ̃, e ʒ(ə) krwa kə

ton pauvre cheval n'aurait jamais assez à manger,
tɔ̃ po:vrə ʃəval nɔrɛ ʒamɛ -z ase a mɑ̃ʒe,

ou c'est nous qui n'aurions plus ni herbe, ni fleurs.
u sɛ nu ki nɔrjɔ̃ ply ni ɛrb, ni flœ:r.

Nous ne pouvons pas avoir un cheval dans notre
nu n(ə) puvɔ̃ pa avwa:r œ̃ ʃ(ə)val dɑ̃ nɔtrə

jardin; ce sont seulement les enfants qui demeurent
ʒardɛ̃; sə sɔ̃ sœlmɑ̃ le-z ɑ̃fɑ̃ ki d(ə)mœ:r

à la campagne qui peuvent avoir des chevaux.»
a la kɑ̃paɲ ki pœ:v-tavwa:r de ʃ(ə)vo.»

Après avoir vu les chevaux, on sort de la ferme, et
aprɛ-z avwa:r vy le ʃ(ə)vo, ɔ̃ sɔ:r də la fɛrm, e

l'oncle dit aux enfants: «Maintenant, je ne peux
lɔ̃:klə di o-z ɑ̃fɑ̃: «mɛ̃tnɑ̃, ʒə n(ə) pø

plus rester avec vous; j'ai d'autres choses à faire.
ply rɛste avɛk vu; ʒe do:trə ʃo:z a fɛ:r.

Mais cet après-midi, nous irons à Chartres en auto.»
mɛ sɛt aprɛmidi, nu-z irɔ̃-z a ʃartr ɑ̃-n oto.»

«Merci! Merci!» disent les enfants, et quand l'oncle
«mɛrsi! mɛrsi!» di:z le-z ɑ̃fɑ̃, e kɑ̃ lɔ̃:kl

est parti, Jean dit aux autres: «Alors, qu'est-ce
ɛ parti, ʒɑ̃ di o-z o:trə: «alɔ:r, kɛs

que nous allons faire maintenant?» Henri: «Allons
kə nu-z alɔ̃ fɛ:r mɛ̃tnɑ̃?» ɑ̃ri: «alɔ̃

au lac!» Tous les autres sauf John: «Oui, allons
-z o lak!» tu le-z o:trə sof dʒɔn: «wi, alɔ̃

au lac!» Jean: «Tu n'iras pas au lac avec nous,
-z o lak!» ʒɑ̃: «ty nira pa o lak avɛk nu,

John?» «Non, je rentrerai à la maison. Mais allez
dʒɔn?» «nɔ̃, ʒə rɑ̃trəre a la mɛzɔ̃. mɛ ale

au lac, vous autres!» Yvonne: «Non, si tu ne vas
-z o lak, vu-z o:trə!» ivɔn: «nɔ̃, si ty n(ə) va

il part
il est parti

allons!
allez!

Jean dit: «**Allons** au lac!» = il demande **aux autres** d'aller au lac **avec lui**.
Jean dit: «**Allez** au lac!» = il demande **aux autres** d'aller au lac.

pas au lac, je n'y irai pas non plus! » John: «Mais
pa o lak, ʒə ni ire pa nɔ̃ ply!» dʒɔn: «mɛ

... Bien! Alors, je vais au lac, moi aussi.» Yvonne:
... bjɛ̃! alɔ:r, ʒə vɛ-z o lak, mwa osi.» ivɔn:

« Merci, John! » Henri: « Qui arrivera le premier? »
« mɛrsi, dʒɔn! » ɑ̃ri: « ki arivra l(ə) prəmje? »

Tous: « Moi! Moi! » Henri: « Un, deux, trois, partez! »
tus: « mwa! mwa! » ɑ̃ri: « œ̃, dø, trwa, parte! »

je pars
tu pars
il part
nous partons
vous partez
ils partent

et ils partent comme de petits chevaux.
e il part kɔm də p(ə)ti ʃ(ə)vo.

Le « lac », comme l'appelle Henri, est un très petit
lə « lak », kɔm lapɛl ɑ̃ri, ɛ-t œ̃ trɛ p(ə)ti

lac, mais il y a de l'eau et un petit bateau, c'est
lak, mɛ il ja d(ə) lo e œ̃ p(ə)ti bato, sɛ

tout ce qui est nécessaire. Autour du « lac » il y a
tu s(ə) ki ɛ nesesɛ:r. otu:r dy « lak » il ja

des arbres, qu'Yvonne appelle « de très grands arbres
de-z arbrə, kivɔn apɛl « də trɛ grɑ̃-z arbrə

d'Afrique », et sur l'eau il y a souvent des canards.
dafrik », e syr lo il ja suvɑ̃ de kana:r.


un canard

Pour les enfants, ce ne sont pas des canards, mais
pur le-z ɑ̃fɑ̃, sə n(ə) sɔ̃ pa de kana:r, mɛ

des bateaux, et quand ils y sont, on joue aux pirates.
de bato, e kɑ̃-t il-z i sɔ̃, ɔ̃ ʒu o pirat.

Les autres fois, quand les canards sont à la
le-z o:trə fwa, kɑ̃ le kana:r sɔ̃-t a la

ferme, on joue à faire de très longs voyages autour
fɛrm, ɔ̃ ʒu a fɛ:r də trɛ lɔ̃ vwaja:ʒ otu:r


un pirate

du « lac ». Mais ils préfèrent jouer aux pirates.
dy « lak ». mɛ il prefɛ:r ʒwe o pirat.

Qui est-ce qui arrivera le premier au lac aujourd'hui?
ki ɛs ki arivra l(ə) prəmje o lak oʒurdɥi?

Jean ou Marcel? Quand ils sont partis de la
ʒɑ̃ u marsɛl? kɑ̃ -t il sɔ̃ parti d(ə) la

ferme, c'est Jean qui était devant les autres, mais
fɛrm, sɛ ʒɑ̃ ki etɛ d(ə)vɑ̃ le -z o:trə, mɛ

cela ne veut rien dire; parce que, souvent, Jean
s(ə)la n(ə) vø rjɛ̃ di:r, pars kə, suvɑ̃, ʒɑ̃

est devant les autres quand les enfants partent, et
ɛ d(ə)vɑ̃ le -z o:trə kɑ̃ le -z ɑ̃fɑ̃ part, e

puis, un peu avant d'arriver au lac, il dit: « Oh! je
pɥi, œ̃ pø avɑ̃ darive o lak, il di: « o! ʒə

n'en peux plus, » et c'est Marcel qui arrive le premier.
nɑ̃ pø ply, » e sɛ marsɛl ki ari:v lə prəmje.

je n'en peux plus = je suis fatigué

Henri aimerait bien arriver le premier un jour,
ɑ̃ri ɛmrɛ bjɛ̃ arive l(ə) prəmje œ̃ ʒu:r,

mais il n'est pas encore assez grand. Il est toujours
mɛ il nɛ pa -z ɑ̃kɔ:r ase grɑ̃. il ɛ tuʒu:r

arrivé le troisième, sauf une fois où Jean est tombé.
arive l(ə) trwazjɛm, sof yn fwa u ʒɑ̃ ɛ tɔ̃be.

tomber
est tombé
tombe

Ce jour-là, Henri est arrivé avant son grand frère.
sə ʒu:r la, ɑ̃ri ɛ -t arive avɑ̃ sɔ̃ grɑ̃ frɛ:r.

Aujourd'hui, c'est Jean qui arrive avant les autres.
oʒurdɥi, sɛ ʒɑ̃ ki ari:v avɑ̃ le -z o:tr.

« Venez, vous autres! Le grand bateau du Pirate
« vəne, vu -z o:tr! lə grɑ̃ bato dy pirat

être
a été
est
était
sera

Noir est déjà là! » dit-il. Quand on joue aux pirates,
nwa:r ɛ deʒa la! » di -t il. kɑ̃ -t ɔ̃ ʒu o pirat,

Jean veut toujours être le Pirate Noir. « Marcel,
ʒɑ̃ vø tuʒu:r ɛ:trə lə pirat nwa:r. « marsɛl,

aller

va!
allons!
allez!

Monique, montez dans le bateau et restez là! Henri,
mɔnik, mɔ̃te dɑ̃ l(ə) bato e rɛste la! ɑ̃ri,

monte dans le grand arbre et dis-moi si tu vois les
mɔ̃:t dɑ̃ l(ə) grɑ̃ -t arbr e di mwa si ty vwa le

rester
(et les autres verbes en -er)

reste!
restons!
restez!

bateaux du Pirate Rouge! Nous deux, restons ici,
bato dy pirat ru:ʒ! nu dø, rɛstɔ̃ isi,

Yvonne! Ah, Henri! avant de monter, donne-moi mon
ivɔn! a, ɑ̃ri! avɑ̃ d(ə) mɔ̃te, dɔn mwa mɔ̃

grand couteau noir! Et toi, Nicole, va à l'autre bord
grɑ̃ kuto nwa:r! e twa, nikɔl, va a lo:trə bɔ:r

du Grand Lac! Tu seras le Pirate Blanc, le plus grand
dy grɑ̃ lak! ty s(ə)ra l(ə) pirat blɑ̃, lə ply grɑ̃

ennemi ⟷ ami

ennemi du Pirate Noir. Et toi, John, monte dans
-t ɛnmi dy pirat nwa:r. e twa, dʒɔn, mɔ̃:t dɑ̃

le bateau avec mes hommes! Marcel et Monique,
l(ə) bato avɛk me -z ɔm! marsɛl e mɔnik,

dire

dis!
disons!
dites!

dites-moi si nous avons assez de couteaux! » Marcel:
dit mwa si nu -z avɔ̃ ase d(ə) kuto! » marsɛl:

« Oui, nous en avons beaucoup. » Jean: « Bien!
« wi, nu -z ɑ̃ -n avɔ̃ boku. » ʒɑ̃: « bjɛ̃!

un couteau
deux couteaux

Donnez un des couteaux à John, et dites-lui ce que
dɔne œ̃ de kuto a dʒɔn, e dit lɥi s(ə)kə

font les grands pirates, comme le Pirate Noir et
fɔ̃ le grɑ̃ pirat, kɔm lə pirat nwa:r e

ses hommes, quand ils partent contre leurs ennemis! »
se -z ɔm, kɑ̃ -t il part kɔ̃:trə. lœr -z ɛnmi! »

Nicole est déjà partie, et Henri est monté dans
nikɔl ɛ deʒa parti, e ɑ̃ri ɛ mɔ̃te dɑ̃

l'arbre. Il regarde à droite et à gauche. Jean:
larbrə. il rəgard a drwat e a go:ʃ. ʒɑ̃:

« Alors, que vois-tu? » Henri: « Je vois mille (1000)
« alɔ:r, kə vwa ty? » ɑ̃ri: « ʒə vwa mil

bateaux de pirates! » Jean: « Sont-ce les mille
bato d(ə) pirat! » ʒɑ̃: « sɔ̃s le mil

bateaux de mon ennemi, le Pirate Rouge? » Henri:
bato d(ə) mɔ̃ -n ɛnmi, lə pirat ru:ʒ? » ɑ̃ri:

« Oui, je crois que ce sont les siens! Ils ont quitté
« wi, ʒə krwa kə sə sɔ̃ le sjɛ̃! il -z ɔ̃ kite

l'autre bord du lac. Ils viennent tous par ici!
lo:trə bɔ:r dy lak. il vjɛn tus par isi!

Est-ce que je peux descendre? » Jean: « Oui,
ɛs kə ʒ(ə) pø desɑ̃:dr? » ʒɑ̃: « wi,

descends! Mais avant de descendre, dis-moi encore
desɑ̃! mɛ avɑ̃ də desɑ̃:dr, di mwa ɑ̃kɔ:r

si tu vois les mille et un bateaux du plus grand de
si ty vwa le mil e œ̃ bato dy ply grɑ̃ d(ə)

mes ennemis, le Pirate Blanc? » « Oui, je les vois!
me -z ɛnmi, lə pirat blɑ̃? » « wi, ʒə le vwa!

Ils viennent aussi par ici! » Jean: « Alors, descends!
il vjɛn -t osi par isi! » ʒɑ̃: « alɔ:r, desɑ̃!

— Non! Reste là un moment! Je vais monter
— nɔ̃! rɛst la œ̃ mɔmɑ̃! ʒə vɛ mɔ̃te


le bord du lac

les siens ɔ: ses bateaux

par ici ɔ: où nous sommes

descendre
descends!
descendons!
descendez!

venir
viens!
venons!
venez!

je vois
tu vois
il voit

dans l'arbre moi-même.» Jean monte, lui aussi,
dɑ̃ larbrə mwamɛ:m.» ʒɑ̃ mɔ̃:t, lɥi osi,

et dit alors à ses hommes: «Deux mille bateaux
e di alɔ:r a se-z ɔm: «dø mil bato

le nôtre ɔ: notre bateau

contre le nôtre, mes amis!» Monique: «Deux
kɔ̃:trə lə no:trə, me-z ami!» mɔnik: «dø

mille bateaux! Descendez, Jean et Henri!» Les
mil bato! desɑ̃de, ʒɑ̃ e ɑ̃ri!» le

deux pirates descendent, et le grand Pirate Noir
dø pirat desɑ̃:d, e l(ə) grɑ̃ pirat nwa:r

appelle ses hommes: «Henri, Yvonne, montons dans
apɛl se-z ɔm: «ɑ̃ri, ivɔn, mɔ̃tɔ̃ dɑ̃



un drapeau de pirate

le bateau! Yvonne, donne-moi le drapeau noir des
l(ə) bato! ivɔn, dɔn mwa l(ə) drapo nwa:r de

pirates! Quand un pirate a beaucoup d'ennemis, il
pirat! kɑ̃-t œ̃ pirat a boku dɛnmi, il

est grand, et le Pirate Noir a contre lui vingt mille
ɛ grɑ̃, e l(ə) pirat nwa:r a kɔ̃:trə lɥi vɛ̃ mil

ennemis. Le Pirate Noir est un très grand pirate.»
ɛnmi. lə pirat nwa:r ɛ-t œ̃ trɛ grɑ̃ pirat.»

Jean, le drapeau ... = Jean, qui a le drapeau ...

à la main = dans la main

Et Jean, le drapeau noir à la main, appelle ses
e ʒɑ̃, lə drapo nwa:r a la mɛ̃, apɛl se

ennemis. De l'autre bord du Grand Lac, le Pirate
-z ɛnmi. də lo:trə bɔ:r dy grɑ̃ lak, lə pirat

Blanc l'a vu et il est parti contre lui. Pauvres
blɑ̃ la vy e il ɛ parti kɔ̃:trə lɥi. po:vrə

lui ɔ: le Pirate Noir

canards qui sont entre les deux ennemis! Ils
kana:r ki sɔ̃-t ɑ̃:trə le dø-z ɛnmi! il

aimeraient bien être à la ferme maintenant. Ce
-z ɛmrɛ bjɛ̃ ɛ:tr a la fɛrm mɛ̃tnɑ̃. s(ə)

n'est pas toujours un plaisir pour un canard d'être
nɛ pa tuʒu:r œ̃ plɛzi:r pur œ̃ kana:r dɛ:tr

un bateau de pirates!
œ̃ bato d(ə) pirat!

EXERCICE A.

Avant de quitter les chevaux, l'oncle Charles regarde s'ils ont — d'herbe et d'eau. Puis Jean dit aux autres enfants : « Maintenant, — jouer au lac! » Henri dit: « Un, deux, trois! » et les enfants — comme de petits chevaux. C'est Yvonne qui est — la dernière, mais elle n'arrive pas la dernière.

« Si j'avais un oncle à la campagne, » dit John, « j' — un petit cheval. Je lui — beaucoup d'herbe et d'autres bonnes choses. » « Je crois que si tu avais des animaux, » lui dit M. Leroux, « ils — trop, et ce n'est pas bien pour les animaux de manger trop. »

EXERCICE B.

Où vont les enfants quand ils ont fini de regarder les animaux? ... Que font-ils quand ils sont arrivés au lac? ... Que demande Jean à Henri quand celui-ci est monté dans l'arbre? ... Et que lui répond Henri? ... Les « pirates » ont-ils assez de couteaux? ...

MOTS:
le bord
un canard
deux chevaux
deux couteaux
deux veaux
un drapeau
un ennemi
un petit
un pirate
une porte
malade
pauvre
j'aimerais
il aimerait
ils aimeraient
va!
allons!
allez!
s'arrêter
tu crois
descends!
descendons!
descendez!
dis!
disons!
dites!

tu donnerais
entrez!
être
eu
ils mangeraient
monte!
montons!
montez!
je pars
tu pars
nous partons
vous partez
ils partent
parti
partez!
je peux
tu peux
il peut
nous pouvons
ils peuvent
tu préfères
regarder
il regarde
regarde!
regardez!
je rentrerai
reste!
restons!
restez!
venons!
tu vois
tombé
le mien
le tien
le sien
le nôtre

EXERCICE C.

celui-(ci)	**celle-(ci)**	**ceux-(ci)**	**celles-(ci)**
celui-(là)	**celle-(là)**	**ceux-(là)**	**celles-(là)**

La vache qui donne le plus de lait, c'est —-ci, mais les enfants préfèrent —-là, parce qu'elle a un plus joli veau. « Mon veau, c'est —-ci, » dit Henri, « — d'Yvonne est là. ». « J'aimerais avoir des chevaux comme —-là, » dit John à M. Leroux. « Moi, je préfère —-ci, » dit Jean, « ils sont plus grands. » Il y a beaucoup de belles vaches à Saint-Gil, mais ce sont — de M. Leroux qui donnent le plus de lait.

le mien **le tien** **le sien**

« Donne-moi ton couteau, » dit Jean à un des « pirates », « le — est trop petit. » « Veux-tu le —? » lui demande John. « Oui, donne-moi le —, si tu veux, » lui répond Jean. Jean dit souvent que son couteau n'est pas assez long, et il dit alors à un des autres « pirates » de lui donner le —.

(je) peux	**(nous) pouvons**
(tu) peux	**(vous) pouvez**
(il, elle) peut	**(ils, elles) peuvent**

M. Leroux ne — pas aller au lac avec les enfants quand ils quittent les animaux. « — -nous jouer avec ta balle, Nicole? » demandent Yvonne et Henri à leur grande sœur. « Oui, vous — jouer avec ma balle, mais pendant une heure seulement, » répond Nicole. Les petits canards du lac aimeraient être à la ferme,

mais ils ne — pas quitter le lac: il y a trop de pirates. « — -tu me dire combien d'ennemis tu vois, Henri? » demande Jean. « Non, » lui répond Henri, « je ne — pas, parce qu'il y en a plus de deux mille. »

monte! montez! reste! restez! donne! donnez! va! allez! dis! dites! descends! descendez! viens! venez!

« — -moi combien de bateaux tu vois, Henri! » dit Jean. « — dans le bateau! » dit le Pirate Noir aux autres pirates, et toi, Henri, — dans cet arbre! » « — -moi aussi un petit cochon! » dit Nicole à son oncle. Quand Henri lui a dit combien d'ennemis il y a, Jean lui dit: « Maintenant, — de l'arbre! » Puis il dit: « Non, ne — pas, je monte moi-même! ». Et il dit aux autres pirates: « Vous, — dans le bateau, je viens dans une seconde! » « — jouer dans le jardin, » dit Mme Leroux aux enfants quand ils ont fini de manger. « — jouer à la balle avec moi! » dit Nicole à John. « Monique! Marcel! Jean! Nicole! — dans la salle à manger! » dit Mme Leroux aux enfants, qui sont encore dans leurs chambres, au premier étage. « — où tu es! » dit le Pirate Noir à son ami, « et vous autres, » dit-il à ses hommes, « — -moi si nous avons assez de couteaux. » « John n'a pas de couteau, » disent Marcel et Monique, et Jean leur dit alors: « — un de vos couteaux à John! » « — demander à maman si nous pouvons aller faire une promenade, » dit Nicole à sa sœur.

la nôtre
les siens
ces . . .-ci
celles
ceux
celui-ci
celui-là
ceux-ci
ceux-là
contre
très
assez à manger
assez de
assez grand
il aimerait bien
il aimerait encore plus
cela ne veut rien dire
dis-moi!
dites-lui!
donne-moi!
donnez!
à la main
également beaux
je n'en peux plus
on joue aux pirates
que
même pas
par ici
le plus de
il est vrai que
il sera nécessaire
mille

RÉSUMÉ

qui **que**

Qui?

Qui est M. Leroux? *Qui* sont les grands-parents de Jean? *Qui* lave les enfants?

Que?

Que mangeront les enfants? *Que* fait Mme Duclos dans la cuisine? *Que* font les enfants, quand ils sont au bois?

qui

C'est Jean *qui* s'est levé le premier. C'est vous *qui* téléphonez. C'est sa mère *qui* répond. Les parents ont une chambre *qui* est plus grande que la chambre des filles.

que

C'est un peu de vin *que* vous avez dans votre verre. Ce sont les vaches *que* tu as vues. Ce sont les cochons *que* tu as vus. Ce sont les filles *que* tu as vues.

Qui est-ce qui?

« *Qui est-ce qui* mange une pomme? » (*Réponses:* « C'est Jean qui mange une pomme, » *ou:* « Celui qui mange une pomme, c'est Jean. »)

« *Qui est-ce qui* appelle Yvonne? » (*Réponses:* « C'est Nicole qui appelle Yvonne, » *ou:* « Celle qui appelle Yvonne, c'est Nicole. »)

« *Qui est-ce qui* mange des pommes? » (*Réponses:* « Ce sont Jean et Nicole qui mangent des pommes, » *ou:* « Ceux qui mangent des pommes, ce sont Jean et Nicole. »)

« *Qui est-ce qui* mange de l'herbe? » (*Réponses:* « Ce sont les chevaux et les vaches qui mangent de l'herbe, » *ou:* « Ceux qui mangent de l'herbe, ce sont les cheveaux et les vaches. »)

« *Qui est-ce qui* appelle Henri et Jean? » (*Réponses*: « Ce sont Nicole et Yvonne qui appellent Henri et Jean, » *ou:* « Celles qui appellent Henri et Jean, ce sont Nicole et Yvonne. »)

Qui est-ce que?

« *Qui est-ce que* Nicole appelle? » (*Réponses:* « Nicole appelle Yvonne, » *ou*: « C'est Yvonne que Nicole appelle, » *ou*: « Celle que Nicole appelle, c'est Yvonne. »)

« *Qui est-ce que* Nicole et Henri appellent? » (*Réponses*: « Nicole et Henri appellent Yvonne et Jean, » *ou:* « Ce sont Yvonne et Jean que Nicole et Henri appellent, » *ou*: « Ceux que Nicole et Henri appellent, ce sont Yvonne et Jean. »)

Qu'est-ce qui?

« *Qu'est-ce qui* est blanc en hiver? » (*Réponses*: « C'est le jardin qui est blanc en hiver, » *ou*: « Ce qui est blanc en hiver, c'est le jardin. »)

« *Qu'est-ce qui* est mûr? » (*Réponses:* « Ce sont les pommes qui sont mûres, » *ou*: « Ce qui est mûr, ce sont les pommes. »).

Qu'est-ce que?

« *Qu'est-ce que* Jean mange? » (*Réponses:* « C'est une pomme que Jean mange, » *ou*: « Ce que Jean mange, c'est une pomme. »)

« *Qu'est-ce que* Jean et Nicole mangent? » (*Réponses*: « Ce sont des pommes que Jean et Nicole mangent, » *ou*: « Ce que Jean et Nicole mangent, ce sont des pommes. »)

EXERCICE

Grand-mère boit un verre de vin. — est-ce — grand-mère boit? C'est un verre de vin — boit grand-mère. — — boit grand-mère, c'est un verre de vin. — est-ce — boit un verre de vin? C'est grand-mère — boit un verre de vin. — — boit un verre de vin, c'est grand-mère.

Nicole répond: « Oui, maman! » — est-ce — Nicole répond? C'est: « Oui, maman » — Nicole répond. — — Nicole répond, c'est: « Oui, maman ». — est-ce — répond: « Oui, maman »? C'est Nicole — répond: « Oui, maman ». — — répond: « Oui, maman », c'est Nicole.

Le veau est malade. — est-ce — est malade? C'est le veau — est malade. — — est malade, c'est le veau.

La soupe est bonne. — est-ce — est bon? C'est la soupe — est bonne. — — est bon, c'est la soupe.

John regarde la vache noire. — est-ce — John regarde? C'est la vache noire — John regarde. — — John regarde, c'est la vache noire. — est-ce — regarde la vache noire? C'est John — regarde la vache noire. — — regarde la vache noire, c'est John.

Henri et son frère Jean quittent l'école. — est-ce — quitte l'école? Ce sont Henri et Jean — quittent l'école. — — quittent l'école, ce sont Henri et Jean. — est-ce — quittent Henri et Jean? C'est l'école — Jean et Henri quittent. — — Jean et Henri quittent, c'est l'école.

PROMENADE A CHARTRES

Les Leroux et les Duclos sont assis autour de la
le ləru e le dyklo sɔ̃-t asi otu:r də la

grande table de la salle à manger. On déjeune.
grɑ̃:d tablə də la sal a mɑ̃ʒe. ɔ̃ deʒœn.

On a mangé la viande et les légumes et on est
ɔ̃-n a mɑ̃ʒe la vjɑ̃:d e le legym e ɔ̃-n ɛ

maintenant arrivé aux fruits:
mɛ̃tnɑ̃ arive o frɥi.

Yvonne: « Maman, donne-moi du melon! » Mme
ivɔn: « mɑ̃mɑ̃, dɔn mwa dy məlɔ̃! » madam

Duclos: « Ma petite Yvonne, tu sais bien que quand
dyklo: « ma p(ə)tit ivɔn, ty se bjɛ̃ kə kɑ̃

on demande quelque chose à sa maman, on dit:
-t ɔ̃ d(ə)mɑ̃:d kɛlkə ʃo:z a sa mɑ̃mɑ̃, ɔ̃ di:

« Donne-moi cela, s'il te plaît, » n'est-ce pas? » Yvonne:
« dɔn mwa s(ə)la, sil tə plɛ, » nɛs pa? » ivɔn:

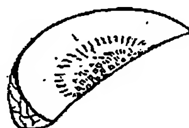
« Oui, maman. Donne-moi du melon, s'il te plaît,
« wi, mɑ̃mɑ̃. dɔn mwa dy məlɔ̃, sil tə plɛ,

ma petite maman. » Mme Duclos: « Voilà, Yvonne!
ma p(ə)tit mɑ̃mɑ̃. » madam dyklo: « vwala, ivɔn!

Tu es une petite fille sage. » Et elle lui en donne
ty ɛ-z yn pətit fi:j sa:ʒ. » e ɛl lɥi ɑ̃ dɔn

une belle tranche. Puis elle dit à Jean: « Jean,
yn bɛl trɑ̃:ʃ. pɥi ɛl di a ʒɑ̃: « ʒɑ̃,


un melon


une tranche

s'il te plaît = si c'est un plaisir pour toi

voilà
Quand on donne quelque chose à une personne, on dit souvent **« voilà! »**

donne-lui-en une tranche = donne-lui une tranche **de melon**

John n'a pas de melon, donne-lui-en une belle tranche
dʒɔn na pa d(ə)məlɔ̃, dɔn lɥi ɑ̃ yn bɛl trɑ̃:ʃ

et donnes-en aussi une tranche à Henri, s'il te plaît! »
e dɔn -z ɑ̃ osi yn trɑ̃:ʃ a ɑ̃ri, sil tə plɛ! »

il en a mangé une ɔ: il a mangé **une tranche**

Jean: « Il en a déjà mangé une, tu sais, maman? »
ʒɑ̃: « il ɑ̃ -n a deʒa mɑ̃ʒe yn, ty se, mɑ̃mɑ̃? »

donne!
donnes-en!
Donne une tranche de melon à Henri!
Donnes-en une tranche à Henri!

Henri: « Oui, mais je peux bien en manger encore
ɑ̃ri: « wi, mɛ ʒ(ə) pø bjɛ̃ ɑ̃ mɑ̃ʒe ɑ̃kɔ:r

une! » Jean: « Non, mon petit, les autres en auront
yn! » ʒɑ̃: « nɔ̃, mɔ̃ p(ə)ti, le -z o:tr ɑ̃ -n ɔrɔ̃

avant toi, tu manges toujours trop! » Henri: « C'est
avɑ̃ twa, ty mɑ̃:ʒ tuʒu:r tro! » ɑ̃ri: « sɛ

donne-la-moi = donne-moi la tranche

ma tranche, Jean, donne-la-moi! » Mme Duclos:
ma trɑ̃:ʃ, ʒɑ̃, dɔn la mwa! » madam dyklo:

« Jean, donne-lui cette tranche-là, s'il te plaît, mais
« ʒɑ̃, dɔn lɥi sɛt trɑ̃:ʃ la, sil tə plɛ, mɛ

ne lui donne pas plus de deux tranches! » Yvonne:
n(ə) lɥi dɔn pa ply də dø trɑ̃:ʃ! » ivɔn:

« Combien de tranches peux-tu manger, Henri? »
« kɔ̃bjɛ̃ d(ə) trɑ̃:ʃ pø ty mɑ̃ʒe, ɑ̃ri? »

Henri: « Moi? Je peux manger dix melons! » Nicole:
ɑ̃ri: « mwa? ʒə pø mɑ̃ʒe di m(ə)lɔ̃! » nikɔl:

« Si tu mangeais dix melons, tu serais malade, Henri.
« si ty mɑ̃ʒɛ di m(ə)lɔ̃, ty s(ə)rɛ malad, ɑ̃ri.

donne-le-moi ɔ: donne-moi le melon

Un melon, c'est déjà trop. » Henri: « Donne-le-moi,
œ̃ m(ə)lɔ̃, sɛ deʒa tro. » ɑ̃ri: « dɔn lə mwa,

ce melon, et tu vas voir si je serai malade ou non
s(ə) məlɔ̃, e ty va vwa:r si ʒə səre malad u nɔ̃

après l'avoir mangé. » Mme Duclos: « Non, non,
aprɛ lavwa:r mɑ̃ʒe. » madam dyklo: « nɔ̃, nɔ̃,

Nicole, je l'ai dit: ne lui donne plus de melon, il en
nikɔl, ʒə le di: nə lɥi dɔn ply d(ə) məlɔ̃, il ɑ̃

a assez mangé maintenant. »
-n a ase mɑ̃ʒe mɛ̃tnɑ̃. »

en ɔ: de melon

Quand John a mangé sa deuxième tranche, Anne
kɑ̃ dʒɔn a mɑ̃ʒe sa døzjɛm trɑ̃:ʃ, a:n

Leroux dit à Jean: « Jean, John n'a mangé que deux
ləru di a ʒɑ̃: « ʒɑ̃, dʒɔn na mɑ̃ʒe k(ə) dø

tranches de melon, et je vois qu'il en reste une.
trɑ̃:ʃ də m(ə)lɔ̃, e ʒ(ə) vwa kil ɑ̃ rɛst yn.

il en reste une = il y en a encore une

Ne peux-tu pas la manger, John? Si, n'est-ce pas?
nə pø ty pa la mɑ̃ʒe, dʒɔn? si, nɛs pa?

Jean, donne-la-lui! » Henri: « Non, ne la lui donne
ʒɑ̃, dɔn la lɥi! » ɑ̃ri: « nɔ̃, nə la lɥi dɔn

pas! Il en a déjà mangé deux comme moi, et c'est
pa! il ɑ̃ -n a deʒa mɑ̃ʒe dø kɔm mwa, e sɛ

assez! » Mme Duclos: « Henri! Comment peux-tu ...
-t ase! » madam dyklo: « ɑ̃ri! kɔmɑ̃ pø ty ...

Si tu ne peux pas être sage, tu n'auras pas de
si ty n(ə) pø pa ɛ:trə sa:ʒ, ty nɔra pa d(ə)

fruits ce soir et tu n'iras pas à Chartres avec
frɥi sə swa:r e ty nira pa a ʃartr avɛk

ton oncle! » Henri: « Oh, maman, ne me dis pas ça!
tɔ̃ -n ɔ̃:kl! » ɑ̃ri: « o, mɑ̃mɑ̃, nə m(ə) di pa sa!

ça = cela

Maman, ma petite maman ... » Mme Duclos: « Bien,
mɑ̃mɑ̃, ma p(ə)tit mɑ̃mɑ̃ ... » madam dyklo: « bjɛ̃,

bien, tu iras à Chartres, mais à une condition: c'est
bjɛ̃, ty ira a ʃartrə, mɛ a yn kɔ̃disjɔ̃: sɛ

que tu vas demander pardon à John!» Henri:
k(ə) ty va d(ə)mɑ̃de pardɔ̃ a dʒɔn!» ɑ̃ri:

«Pardonne-moi, John ...» John: «Ce n'est rien,
«pardɔn mwa, dʒɔn ....» dʒɔn: «s(ə) nɛ rjɛ̃,

Henri.» Puis à Jean: «Jean, je crois que je ne
ɑ̃ri.» pɥi a ʒɑ̃: «ʒɑ̃, ʒə krwa k(ə) ʒə n(ə)

peux pas manger cette tranche. Donne-la-lui, s'il
pø pa mɑ̃ʒe sɛt trɑ̃:ʃ. dɔn la lɥi, sil

te plaît.» Jean: «Ah, non! Je ne la lui donnerai
tə plɛ.» ʒɑ̃: «a, nɔ̃! ʒə n(ə) la lɥi dɔnre

pas! Si tu ne peux pas la manger, je la mangerai
pa! si ty n(ə) pø pa la mɑ̃ʒe, ʒə la mɑ̃ʒre

moi-même. Mais je ne la lui donnerai pas, après ce
mwa mɛ:m. mɛ ʒə n(ə) la lɥi dɔnre pa, aprɛ s(ə)

qu'il t'a dit.» Henri ne dit rien, et Jean mange
kil ta di.» ɑ̃ri n(ə) di rjɛ̃, e ʒɑ̃ mɑ̃:ʒ

le melon.
lə m(ə)lɔ̃.

Après le déjeuner, les deux familles sortent dans le
aprɛ l(ə) deʒœne, le dø fami:j sɔrt dɑ̃ l(ə)

jardin, et les enfants commencent à jouer à la balle.
ʒardɛ̃, e le-z ɑ̃fɑ̃ kɔmɑ̃:s a ʒwe a la bal.

Mais quand ils ont joué pendant dix minutes, un
mɛ kɑ̃-t il-z ɔ̃ ʒwe pɑ̃dɑ̃ di minyt, œ̃

monsieur qui s'est arrêté devant la grille du jardin
məsjø ki sɛ-t arɛte d(ə)vɑ̃ la gri:j dy ʒardɛ̃


une grille

appelle Jean: « Dites-moi, jeune homme, c'est bien
apɛl ʒɑ̃: « dit mwa, ʒœn ɔm, sɛ bjɛ̃

ici que demeure M. Charles Leroux? » Jean: « Mais
-n isi kə d(ə)mœ:r məsjø ʃarl ləru? » ʒɑ̃: « mɛ

oui, Monsieur, c'est bien ici. Entrez, s'il vous plaît! »
wi, məsjø, sɛ bjɛ̃-nisi. ɑ̃tre, sil vu plɛ! »

c'est bien ici = c'est vrai que c'est ici

Le monsieur: « Merci, mon ami. » Jean (à son oncle
lə məsjø: « mɛrsi, mɔ̃ -n ami. » ʒɑ̃ [a sɔ̃ -n ɔ̃:klə

s'il te plaît
s'il vous plaît

qui est dans une autre partie du jardin): « Oncle
ki ɛ dɑ̃ -z yn o:trə parti dy ʒardɛ̃]: « ɔ̃:klə

Entre, s'il te plaît! Entrez, s'il vous plaît!

Charles, il y a un monsieur qui te demande! » Ch.
ʃarl, il ja œ̃ məsjø ki tə dəmɑ̃:d! » ʃarl

te demande ɔ: veut te parler

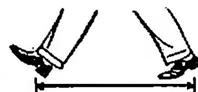
Leroux, à Jean: « Je viens! » (A sa femme): « Un
ləru a ʒɑ̃: « ʒə vjɛ̃! » [a sa fam]: « œ̃

homme qui me demande? Qui est-ce que ça
-n ɔm ki m(ə) dəmɑ̃:d? ki ɛs kə sa

peut être? » Il va à la grille du jardin, et quand
pø -t ɛ:tr? » il va a la gri:j dy ʒardɛ̃, e kɑ̃

il est à dix pas de l'homme, il lui dit: « Bonjour,
-t il ɛ -t a di pa d(ə) lɔm, il lɥi di: « bɔ̃ʒu:r,

Monsieur! Vous voulez me parler? » Le monsieur:
məsjø! vu vule m(ə) parle? » lə məsjø:


un pas

« Bonjour, Monsieur! Je suis M. Monnet, de
« bɔ̃ʒu:r, məsjø! ʒə sɥi məsjø mɔnɛ, də

Genève. Notre ami Jean Étienne m'a demandé
ʒənɛ:v. nɔtr ami ʒɑ̃ etjɛn ma d(ə)mɑ̃de



d'aller vous saluer si je venais un jour en France.
dale vu salɥe si ʒ(ə) vənɛ œ̃ ʒu:r ɑ̃ frɑ̃:s.

alors ɔ: parce que je suis maintenant en France

Alors je suis venu.» M. Leroux: «Jean Étienne est un
alɔ:r ʒə sɥi v(ə)ny. » məsjø ləru: « ʒɑ̃ etjɛn ɛ -t œ̃

de mes bons amis. Venez, Monsieur, s'il vous plaît,
d(ə) me bɔ̃ -z ami. vəne, məsjø, sil vu plɛ,

je vais vous présenter à ma femme.» Et un moment
ʒə vɛ vu prezɑ̃te a ma fam. » e œ̃ mɔmɑ̃

après: «Anne, je te présente M. Monnet, un ami de
aprɛ: « a:n, ʒə tə prezɑ̃:t məsjø mɔnɛ, œ̃ -n ami d(ə)

Jean Étienne qui lui a demandé de venir nous
ʒɑ̃ etjɛn ki lɥi a d(ə)mɑ̃de də v(ə)ni:r nu

saluer s'il venait en France. Monsieur, je vous
salɥe sil vənɛ ɑ̃ frɑ̃:s. məsjø, ʒə vu

présente Mme Duclos, ma sœur, et son mari, M.
prezɑ̃:t madam dyklo, ma sœ:r, e sɔ̃ mari, məsjø

Duclos.»
dyklo. »

Pendant quelques minutes on parle de la Suisse, de
pɑ̃dɑ̃ kɛlkə minyt ɔ̃ parl də la sɥis, də

Paris, des amis de Genève, puis M. Monnet dit
pari, de -z ami d(ə) ʒənɛ:v, pɥi məsjø mɔnɛ di

à Mme Leroux: «Quelle jolie petite fille! Est-ce
a madam ləru: « kɛl ʒɔli p(ə)tit fi:j! ɛs

la vôtre ɔ: votre fille

la mienne ɔ: ma fille

la vôtre, Madame?» Mme Duclos: «Non, c'est la
la vo:trə, madam? » madam dyklo: « nɔ̃, sɛ la

mienne, Monsieur.» Monnet: «Comment s'appelle-
mjɛn, məsjø. » mɔnɛ: « kɔmɑ̃ sapɛl

t-elle?» Mme Duclos: «Elle s'appelle Yvonne.
-t ɛl? » madam dyklo: « ɛl sapɛl ivɔn.

Yvonne! Viens, je vais te présenter au monsieur! »
ivɔn! vjɛ̃, ʒə vɛ t(ə) prezɑ̃te o məsjø! »

Yvonne arrive et sa mère la présente, puis M. Mon-
ivɔn ari:v e sa mɛ:r la prezɑ̃:t, pɥi məsjø mɔ-

net lui demande: « C'est ta petite fille, la poupée que
nɛ lɥi d(ə)mɑ̃:d: « *sɛ ta p(ə)tit fi:j, la pupe k(ə)*

tu as là? » Yvonne: « Non, Monsieur, cette poupée
ty a la? » *ivɔn:* « *nɔ̃, məsjø, sɛt pupe*

n'est pas la mienne, c'est celle de Monique. » M.
nɛ pa la mjɛn, sɛ sɛl də mɔnik. » *məsjø*

Monnet: « Ah, alors, la tienne est à Paris? » Yvonne:
mɔnɛ: « *a, alɔ:r, la tjɛn ɛ-t a pari?* » *ivɔn:*

« Oui, Monsieur. Quand je suis à Saint-Gil, je joue
« *wi, məsjø. kɑ̃ ʒə sɥi-z a sɛ̃ ʒil, ʒə ʒu*

toujours avec la poupée de Monique. La mienne
tuʒu:r avɛk la pupe d(ə) mɔnik. la mjɛn

n'aime pas les voyages. » La petite fille de Monique
nɛ:m pa le vwaja:ʒ. » *la p(ə)tit fi:j də mɔnik*

est une jolie poupée, c'est vrai, mais comme toutes
ɛ-t yn ʒɔli pupe, sɛ vrɛ, mɛ kɔm tut

les mamans, grandes et petites, Yvonne préfère la
le mɑ̃mɑ̃, grɑ̃:d-z e p(ə)tit, ivɔn prefɛ:r la

sienne. Et puis, sa grande poupée Éliane a été la
sjɛn. e pɥi, sa grɑ̃:d pupe eljan a ete la

poupée de maman avant d'être la sienne, alors elle
pupe d(ə) mɑ̃mɑ̃ avɑ̃ dɛ:trə la sjɛn, alɔ:r ɛl

l'aime encore plus. Mais comme elle a dit à M.
lɛ:m ɑ̃kɔ:r plys. mɛ kɔm ɛl a di a məsjø

la ɔ: Yvonne

la tienne ɔ: ta poupée

le mien
la mienne

Ce veau est le mien.
Cette poupée est la mienne.

le tien
la tienne

Ce veau est le tien.
Cette poupée est la tienne.

le sien
la sienne

Ce veau est le sien.
Cette poupée est la sienne.

et puis, . . . ɔ: et encore une chose: . . .

Monnet, Éliane ne quitte jamais Paris avec Yvonne.
mɔnɛ, eljan nə kit ʒamɛ pari avɛk ivɔn.

« Dites-moi, M. Monnet, » dit Anne Leroux, « vous
« dit mwa, məsjø mɔnɛ, » di a:n ləru, « vu

> vous resterez bien? ɔ: vous resterez, n'est-ce pas?

resterez bien à dîner, ce soir? » M. Monnet:
rɛstəre bjɛ̃ a dine, sə swa:r? » məsjø mɔnɛ:

« Avec plaisir, Madame. » M. Leroux: « Très bien!
« avɛk plɛzi:r, madam. » məsjø ləru: « trɛ bjɛ̃!

> irai
> irais

Alors vous me pardonnerez si je vous quitte pour
alɔ:r vu m(ə) pardɔnre si ʒ(ə) vu kit pur

> J'ai dit: « J'irai à Chartres. »
> J'ai dit **que j'irais** à Chartres.

trois ou quatre heures, M. Monnet. J'ai dit aux
trwa -zu katr œ:r, məsjø mɔnɛ. ʒe di o

enfants ce matin que j'irais à Chartres avec eux; je
-z ɑ̃fɑ̃ s(ə) matɛ̃ kə ʒirɛ -z a ʃartr avɛk ø; ʒə

> y ɔ: à Chartres

n'ai qu'une chose à faire: c'est d'y aller. Ce sont
ne kyn ʃo:z a fɛ:r: sɛ di ale. sə sɔ̃

> à condition de faire = seulement si l'on fait

des enfants très faciles, à condition de faire ce
de -z ɑ̃fɑ̃ trɛ fasil, a kɔ̃disjɔ̃ d(ə) fɛ:r s(ə)

qu'ils veulent. Alors, je vous demande pardon encore
kil vœl. alɔ:r, ʒə vu d(ə)mɑ̃:d pardɔ̃ ɑ̃kɔ:r

une fois. » M. Leroux appelle les enfants, et ils vont
yn fwa. » məsjø ləru apɛl le -z ɑ̃fɑ̃, e il vɔ̃

vers l'auto qui est derrière la maison.
vɛ:r loto ki ɛ dɛrjɛ:r la mɛzɔ̃.

Yvonne: « Moi, je veux m'asseoir à côté de toi, oncle
ivɔn: « mwa, ʒə vø maswa:r a kote də twa, ɔ̃:klə

Charles! » Henri: « Oh, oncle Charles, tu m'as dit
ʃarl! » ɑ̃ri: « o, ɔ̃:klə ʃarl, ty ma di

hier que c'est moi qui serais à côté de toi aujour-
ijɛ:r kə sɛ mwa ki s(ə)rɛ-z a kote də twa oʒur-

d'hui! » Charles Leroux: « C'est vrai, Henri, mais je
dɥi! » ʃarl ləru: « sɛ vrɛ, ɑ̃ri, mɛ ʒ(ə)

crois que cette fois-ci, c'est John que je vais asseoir à
krwa kə sɛt fwa si, sɛ dʒɔn kə ʒ(ə) vɛ aswa:r a

côté de moi parce qu'il n'a pas vu la campagne entre
kote d(ə)mwa pars kil na pa vy la kɑ̃paɲ ɑ̃:trə

Saint-Gil et Chartres: Venez, John, asseyez-vous ici,
sɛ̃ ʒil e ʃartrə: vəne, dʒɔn, asɛje vu isi,

et toi, Yvonne, assieds-toi à côté de John! » John
e twa, ivɔn, asje twa a kote də dʒɔn! » dʒɔn

s'assied à droite de M. Leroux, et la petite Yvonne,
sasje a drwat də məsjø ləru, e la p(ə)tit ivɔn,

qui comme toujours veut être avec son oncle Charles,
ki kɔm tuʒu:r vø-t ɛ:tr avɛk sɔ̃-n ɔ̃:klə ʃarl,

s'assied à côté de John. L'oncle Charles: « Bien! Et
sasje a kote də dʒɔn. lɔ̃:klə ʃarl: « bjɛ̃! e

maintenant, vous autres, asseyez-vous tous derrière! »
mɛ̃tnɑ̃, vu-z o:tr, asɛje vu tus dɛrjɛ:r! »

Quand ils sont tous assis, on part.
kɑ̃-t il sɔ̃ tus asi, ɔ̃ pa:r.

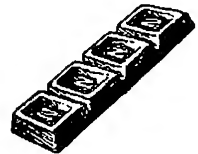
Dix minutes plus tard, M. Leroux dit: « Dis-moi,
di minyt ply ta:r, məsjø ləru di: « di mwa,

Yvonne, tante Anne ne t'a-t-elle pas donné une ta-
ivɔn, tɑ̃:t a:n nə ta-tɛl pa dɔne yn ta-

blette de chocolat? Donne-la-nous! » Yvonne: « Si,
blɛt də ʃɔkɔla? dɔn la nu! » ivɔn: « si,

je m'assieds
tu t'assieds
il s'assied
nous nous asseyons
vous vous asseyez
ils s'asseyent

assieds-toi!
asseyons-nous!
asseyez-vous!


une tablette de chocolat

oncle Charles. Voilà! » Et elle donne une grande ta-
ɔ̃:klə ʃarl. vwala! » e ɛl dɔn yn grɑ̃:d ta-

blette de chocolat à son oncle, qui arrête l'auto un
blɛt də ʃɔkɔla a sɔ̃-n ɔ̃:klə, ki arɛt loto œ̃

moment et donne un morceau à chacun des enfants:
mɔmɑ̃ e dɔn œ̃ mɔrso a ʃakœ̃ de-z ɑ̃fɑ̃:

chacun des enfants = chaque enfant

« Voilà, mes amis! Mangez! » Chacun dit: « Merci! » et
« vwala, me-z ami! mɑ̃ʒe! » ʃakœ̃ di: « mɛrsi! » e

on repart. John: « Dites-moi, s'il vous plaît, M. Leroux,
ɔ̃ r(ə)pa:r. dʒɔn: « dit mwa, sil vu plɛ, məsjø ləru,

on repart = on part encore une fois

Chartres, est-ce une grande ville? » M. Leroux: « Non,
ʃartr, ɛs yn grɑ̃:d vil? » məsjø ləru: « nɔ̃,

pas très grande, il n'y a que vingt-six mille (26.000)
pa trɛ grɑ̃:d, il nja k(ə) vɛ̃tsi mil

habitants. Mais il y a une belle cathédrale, n'est-ce
abitɑ̃. mɛ il ja yn bɛl katedral, nɛs

il y a ɔ: il y a là

pas, vous autres? » « Oh, oui! » répondent les
pa, vu-z o:tr? » « o, wi! » repɔ̃:d le

autres, et chacun croit nécessaire de dire à John tout
-z o:tr, e ʃakœ̃ krwa nesesɛ:r də di:r a dʒɔn tu

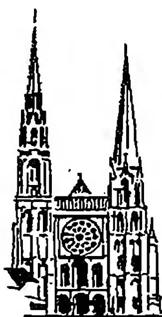
croit nécessaire = croit qu'il est nécessaire

ce qu'il sait de la belle ville et de la belle cathédrale,
s(ə) kil se d(ə) la bɛl vil e d(ə) la bɛl katedral,

une des plus belles de France.
yn de ply bɛl də frɑ̃:s.

Pendant qu'ils parlent, John regarde autour de lui,
pɑ̃dɑ̃ kil parl, dʒɔn rəgard otu:r də lɥi,

et chaque fois qu'il voit une belle ferme ou une belle
e ʃak fwa kil vwa yn bɛl fɛrm u yn bɛl



la cathédrale de Chartres

maison, il dit: « Quelle belle maison! Quelle belle
mɛzɔ̃, il di: « kɛl bɛl mɛzɔ̃! kɛl bɛl

ferme! Mais je crois que la vôtre est plus belle
fɛrm! mɛ ʒ(ə) krwa k(ə) la vo:tr ɛ ply bɛl

encore. De toutes les fermes de cette partie de la
ɑ̃kɔ:r. də tut le fɛrm də sɛt parti d(ə) la

France, c'est la vôtre qui est la plus belle, M. Le-
frɑ̃:s, sɛ la vo:trə ki ɛ la ply bɛl, məsjø lə-

roux. » « Ça, c'est vrai! » disent Marcel et Monique,
ru. » « sa, sɛ vrɛ! » di:z marsɛl e mɔnik,

parce que, comme ils disent, la ferme de leur père
pars kə, kɔm il di:z, la fɛrm də lœr pɛ:r

est aussi la leur, et quand ils seront grands, ce sera
ɛ -t osi la lœ:r, e kɑ̃ -t il sərɔ̃ grɑ̃, sə s(ə)ra

vraiment la leur. A une condition: c'est qu'ils
vrɛmɑ̃ la lœ:r. a yn kɔ̃disjɔ̃: sɛ kil

la leur ɔ: leur ferme

resteront à Saint-Gil.
rɛstərɔ̃ a sɛ̃ ʒil.

Les enfants et leur oncle restent à Chartres deux
le -z ɑ̃fɑ̃ e lœr ɔ̃:klə rɛst a ʃartrə dø

heures, et à cinq heures, après avoir vu la cathédrale
-z œ:r, e a sɛ̃ -k œ:r, aprɛ -z avwa:r vy la katedral

et une partie de la ville, on repart. « C'est vraiment
e yn parti d(ə) la vil, ɔ̃ r(ə)pa:r. « sɛ vrɛmɑ̃

une très belle cathédrale! » dit John, et Henri: « Ça,
yn trɛ bɛl katedral! » di dʒɔn, e ɑ̃ri: « sa,

mon vieux, c'est vrai! Et je crois que si nous
mɔ̃ vjø, sɛ vrɛ! e ʒə krwa k(ə) si nu

mangeons la deuxième tablette de chocolat, elle sera
mɑ̃ʒɔ̃ la døzjɛm tablɛt də ʃɔkɔla, ɛl səra

plus belle encore! » « Toi avec ton chocolat! » dit
ply bɛl ɑ̃kɔ:r! » « twa avɛk tɔ̃ ʃɔkɔla! » di

Nicole. Mais que fait-elle? Elle demande à Yvonne
nikɔl. mɛ kə fɛ -t ɛl? ɛl dəmɑ̃:d a ivɔn

de lui donner la tablette, et elle en donne un bon
də lɥi dɔne la tablɛt, e ɛl ɑ̃ dɔn œ̃ bɔ̃

morceau à chacun des autres. Et pendant tout le
mɔrso a ʃakœ̃ de -z o:tr. e pɑ̃dɑ̃ tu l(ə)

voyage de Chartres à Saint-Gil, les enfants parlent
vwaja:ʒ də ʃartr a sɛ̃ ʒil, le -z ɑ̃fɑ̃ parl

de ce qu'ils ont vu. Et comme font souvent les
də s(ə) kil -z ɔ̃ vy. e kɔm fɔ̃ suvɑ̃ le

enfants, ils parlent tous en même temps: pendant
-z ɑ̃fɑ̃, il parl tus ɑ̃ mɛ:m tɑ̃: pɑ̃dɑ̃

que les filles parlent d'une chose, les garçons parlent
k(ə) le fi:j parl dyn ʃo:z, le garsɔ̃ parl

d'une autre chose.
dyn o:trə ʃo:z.

Avant le dîner, M. Duclos et John font une petite
avɑ̃ l(ə) dine, məsjø dyklo e dʒɔn fɔ̃ -t yn pətit

promenade autour de la ferme, et John dit à son
prɔmnad otu:r də la fɛrm, e dʒɔn di a sɔ̃

grand ami: « M. Duclos, voulez-vous me dire, s'il vous
grɑ̃ -t ami: « məsjø dyklo, vule vu m(ə) di:r, sil vu

plaît, comment on appelle la forme: je s e r a i s, du verbe
plɛ, kɔmɑ̃ ɔ̃ -n apɛl la fɔrm: ʒə s(ə)rɛ, dy vɛrb

être?» M. Duclos: «On l'appelle le conditionnel.
ɛ:trə?» məsjø dyklo: «ɔ̃ lapɛl lə kɔ̃disjɔnɛl.

Quand, par exemple, Jean dit: «Si j'étais grand,
kɑ̃, par ɛgzɑ̃:plə, ʒɑ̃ di: «si ʒetɛ grɑ̃,

j'aurais une auto,» le conditionnel est: j'aurais.»
ʒɔrɛ yn oto,» lə kɔ̃disjɔnɛl ɛ: ʒɔrɛ.»

John: «Ah, je vois. Mais n'est-ce pas une forme
dʒɔn: «a, ʒə vwa. mɛ nɛs pa yn fɔrm

très difficile?» M. Duclos: «Oh, non! Nous avons
trɛ difisil?» məsjø dyklo: «o, nɔ̃! nu -z avɔ̃

déjà parlé du futur des verbes, et le conditionnel,
deʒa parle dy fyty:r de vɛrb, e l(ə) kɔ̃disjɔnɛl,

c'est la première partie du futur plus la dernière
sɛ la prəmjɛ:r parti dy fyty:r plys la dɛrnjɛ:r

plus ɔ: et

partie de l'imparfait. Un exemple: le futur du verbe
parti d(ə) lɛ̃parfɛ. œ̃ -n ɛgzɑ̃:plə: lə fyty:r dy vɛrb

aimer est: j'aime-rai, tu aime-ras, il aime-ra,
ɛme ɛ: ʒɛmre, ty ɛmra, il ɛmra,

nous aime-rons, vous aime-rez, ils aime-ront.
nu -z ɛmrɔ̃, vu -z ɛmre, il -z ɛmrɔ̃.

L'imparfait d'aimer est: j'aim-ais, tu aim-ais,
lɛ̃parfɛ dɛme ɛ: ʒɛmɛ, ty ɛmɛ,

il aim-ait, nous aim-ions, vous aim-iez, ils
il ɛmɛ, nu -z ɛmjɔ̃, vu -z ɛmje, il

aim-aient. Et le conditionnel est? A vous, John!»
-z ɛmɛ. e l(ə) kɔ̃disjɔnɛl ɛ? a vu, dʒɔn!»

«C'est j'aime-rais, tu aime-rais, il aime-rait,
«sɛ ʒɛmrɛ, ty ɛmrɛ, il ɛmrɛ,

nous aime-r i o n s, vous aime-r i e z, ils aime-r a i e n t. »
nu -z ɛmərjɔ̃, vu -z ɛmərje, il -z ɛmrɛ. »

M. Duclos: « Est-ce encore un peu difficile? Un autre
məsjø dyklo: « ɛs ɑ̃kɔ:r œ̃ pø difisil? œ̃ -n o:tr

exemple. Le futur d'a r r i v e r est... ? » John: « Ne
egzɑ̃:pl. lə fyty:r darive ɛ... ? » dʒɔn: « nə

me le dites pas, M. Duclos! c'est: j'arrive-r a i, tu arrive-
m(ə) lə dit pa, məsjø dyklo! sɛ: ʒarivre, ty ariv-

r a s, il arrive-r a, nous arrive-r o n s, vous arrive-
ra, il arivra, nu -z arivrɔ̃, vu -z ariv-

r e z, ils arrive-r o n t. » M. Duclos: « Et l'imparfait
re, il -z arivrɔ̃. » məsjø dyklo: « e lɛ̃parfɛ

du même verbe? » John: « C'est: j'arriv-a i s, tu
dy mɛ:m vɛrb? » dʒɔn: « sɛ: ʒarivɛ, ty

arriv-a i s, il arriv-a i t, nous arriv-i o n s, vous
arivɛ, il arivɛ, nu -z arivjɔ̃, vu

arriv-i e z, ils arriv-a i e n t. » M. Duclos: « Bien, et
-z arivje, il -z arivɛ. » məsjø dyklo: « bjɛ̃, e

alors le conditionnel? » John: « C'est j'arrive-r a i s,
alɔ:r lə kɔ̃disjɔnɛl? » dʒɔn: « sɛ ʒarivrɛ,

tu arrive-r a i s, il arrive-r a i t, nous arrive-r i o n s,
ty arivrɛ, il arivrɛ, nu -z arivərjɔ̃,

vous arrive-r i e z, ils arrive-r a i e n t. » M. Duclos:
vu -z arivərje, il -z arivrɛ. » məsjø dyklo:

« C'est facile, n'est-ce pas? » John: « Pas très facile,
« sɛ fasil, nɛs pa? » dʒɔn: « pa trɛ fasil,

mais ce n'est pas vraiment difficile non plus. »
mɛ s(ə) nɛ pa vrɛmɑ̃ difisil nɔ̃ ply. »

M. Duclos: « Donnez-moi un autre exemple de con-
məsjø dyklo: « dɔne mwa œ̃ -n o:tr egzɑ̃:plə də kɔ̃-

ditionnel vous-même! » John: « Le conditionnel du
disjɔnɛl vumɛ:m! » dʒɔn: « lə kɔ̃disjɔnɛl dy

verbe ê t r e?» M.Duclos: «Si vous voulez.» John: « Je
vɛrb ɛ:trə? » məsjø dyklo: « si vu vule. » dʒɔn: « ʒə

se-r a i s, tu se-r a i s, il se-r a i t, nous se-r i o n s,
s(ə)rɛ, ty s(ə)rɛ, il sərɛ, nu sərjɔ̃,

vous se-r i e z, ils se-r a i e n t. » M. Duclos: « Et
vu sərje, il sərɛ. » məsjø dyklo: « e

maintenant a l l e r. » John: « J'i-r a i s, tu i-r a i s, il
mɛ̃tnɑ̃ ale. » dʒɔn: « ʒirɛ, ty irɛ, il

i-r a i t, nous i-r i o n s, vous i-r i e z, ils i-r a i e n t. »
irɛ, nu -z irjɔ̃, vu -z irje, il -z irɛ. »

M. Duclos: « Et de v e n i r ? » John: « Je v i e n-
məsjø dyklo: « e d(ə) vəni:r? » dʒɔn: « ʒə vjɛ̃-

d r a i s, tu v i e n d r a i s, il v i e n d r a i t, nous
drɛ, ty vjɛ̃drɛ, il vjɛ̃drɛ, nu

v i e n d r i o n s, vous v i e n d r i e z, ils v i e n-
vjɛ̃drijɔ̃, vu vjɛ̃drije, il vjɛ̃-

d r a i e n t. » M. Duclos: « C'est juste! Et c'est la même
drɛ. » məsjø dyklo: « sɛ ʒyst! e sɛ la mɛ:m

chose pour le conditionnel de tous les verbes: une
ʃo:z pur lə kɔ̃disjɔnɛl də tu le vɛrb: yn

partie du futur et une partie de l'imparfait, et vous
parti dy fyty:r e yn parti d(ə) lɛ̃parfɛ, e vu

avez le conditionnel! C'est facile maintenant. »
-z ave l(ə) kɔ̃disjɔnɛl! sɛ fasil mɛ̃tnɑ̃. »

John dit: merci! une dernière fois, puis les deux
dʒɔn di: mɛrsi! yn dɛrnjɛ:r fwa, pɥi le dø

amis rentrent à la maison, pendant que John dit:
-z ami rɑ̃:tr a la mɛzɔ̃, pɑ̃dɑ̃ kə dʒɔn di:

« Un peu de futur et un peu d'imparfait. Le condi-
« œ̃ pø d(ə) fyty:r e œ̃ pø dɛ̃parfɛ. lə kɔ̃di-

tionnel de faire est: je ferais, tu ferais,
sjɔnɛl də fɛ:r ɛ: ʒə f(ə)rɛ, ty f(ə)rɛ,

il ferait, nous ferions, vous feriez, ils
il fərɛ, nu fərjɔ̃, vu fərje, il

feraient. ‚Et alors, je peux dire que le condi-
fərɛ. e alɔ:r, ʒə pø di:r kə l(ə) kɔ̃di-

tionnel c'est la forme qui dit ce qu'on ferait si ... ou
sjɔnɛl sɛ la fɔrm ki di s(ə) kɔ̃ f(ə)rɛ si ... u

à la condition que ... Je vois. Et comme pour le
a la kɔ̃disjɔ̃ kə ... ʒə vwa. e kɔm pur lə

futur, si j'ai une forme du conditionnel, j'ai aussi
fyty:r, si ʒe yn fɔrm dy kɔ̃disjɔnɛl, ʒe osi

toutes les autres formes. »
tut le-z o:trə fɔrm. »

MOTS:
une cathédrale
une condition
le conditionnel
un côté
une grille
un melon
un pas
une tablette
une tranche
aimer
nous aimerions
vous aimeriez
j'aimais

EXERCICE A.

Quand les enfants ont mangé leur première — de melon, Mme Duclos dit à Jean: « John n'a pas de melon, donne-—— encore une tranche. » Jean ne veut pas — encore une tranche à Henri, mais Henri dit: « C'est ma tranche, donne-—-moi! »

Quand tous ont mangé deux tranches de melon, Mme Leroux voit qu'il — reste encore une, et elle dit à John: « John, mangez cette tranche, s'il — plaît! » « Merci, Madame, » dit John, et Mme Leroux dit à Jean: « John veut manger cette tranche, donne-— —, Jean. » « Oui, tante Anne, » dit Jean, « je — lui —, si tu veux. »

EXERCICE B.

Jean, donne-t-il le melon de John à Henri? ... Que dit John quand il demande du chocolat à M. Leroux? ... Que mangent les enfants quand ils sont en auto avec M. Leroux? ... Que dit-on quand on donne quelque chose à une personne? ... Que font M. Leroux et les enfants quand ils ont vu la cathédrale? ... Pourquoi M. Monnet est-il venu à Saint-Gil? ...

EXERCICE C.

le mien	**le tien**	**le sien**
la mienne	**la tienne**	**la sienne**
le (la) nôtre	**le (la) vôtre**	**le (la) leur**

« Quelle jolie poupée, » dit M. Monnet à Yvonne, « est-ce la —? » « Non, Monsieur, » lui répond Yvonne, « ce n'est pas — mienne, c'est celle de Monique. » M.

tu aimais
il aimait
nous aimions
vous aimiez
ils aimaient
il s'est arrêté
j'arriverai
tu arriveras
il arrivera
nous arriverons
vous arriverez
ils arriveront
j'arriverais
tu arriverais
il arriverait
nous arriverions
vous arriveriez
ils arriveraient
assieds-toi!
asseyons-nous!
asseyez-vous!
il croit
je ferais
tu ferais
il ferait
nous ferions
vous feriez
ils feraient
j'irais
tu irais
il irait
nous irions
vous iriez
ils iraient
mangez
vous
pardonnerez

présenter
on repart
il reste
vous resterez
saluer
je viendrais
tu viendrais
il viendrait
nous viendrions
vous viendriez
ils viendraient
la mienne
la tienne
la sienne
la vôtre
la leur
alors
ça
chacun
vers
vraiment
à condition de faire
à côté de
cette . . . -ci
cette . . . -là
il croit nécessaire
dites-moi!
donne-lui!
donnes-en
ne lui donne pas!
ne t'a-t-elle pas donné?
donne-le-moi!

Monnet demande à Mme Leroux si la jolie petite fille qu'il voit est la —, mais Mme Leroux lui répond que ce n'est pas — sienne. « Alors c'est la —! » dit-il à Mme Duclos. « Non, » dit M Duclos, « c'est la —! » Il y a beaucoup de belles fermes à Saint-Gil, mais les Leroux préfèrent la —. Yvonne: « Ce veau-ci, c'est le —. Et celui-là, c'est le —, Henri. » John aime bien le cheval noir, mais ce n'est pas le —.

je m'assieds	**tu t'assieds**	**il s'assied**
nous nous asseyons	**vous vous asseyez**	**ils s'asseyent**

Quand les enfants vont en auto avec l'oncle Charles, Henri et Yvonne s' — à côté de lui. Mais aujourd'hui, M. Leroux dit: « John, —-vous à côté de moi. Vous autres, —-vous derrière. » Et John dit: merci! et s' — à droite de M. Leroux. « Les autres fois, tu sais, » dit Henri à John, « je m' — toujours entre l'oncle Charles et Yvonne. Nous nous — à côté de lui tous les deux. » Yvonne dit à John: « Tu t' — à côté de l'oncle Charles, et moi, je m' — à côté de toi. »

Le conditionnel des verbes en -er et de être, aller, venir et faire.

« Si j'étais grande, » dit Nicole, « j' (aimer) — avoir un beau cheval. » Yvonne dit à son oncle qu'il lui a dit qu'elle (être) — à côte de lui aujourd'hui. Jean a souvent dit à John que quand il (être) — grand, il (faire) — de longs voyages. « Et moi, » lui dit John, « si j'étais grand, j' (aller) — en France chaque année. » « Est-ce que tu (venir) — nous voir? » lui demande

Nicole. « Oh, oui, je (venir) — vous voir chaque fois. » Puis il demande: « Et vous, Nicole et Yvonne, que (faire) —-vous, si vous étiez grandes? » « Je te donnerai une tranche de melon parce que tu es sage, Yvonne, » dit Mme Duclos, « mais si tu n'étais pas sage, je ne te (donner) — pas de melon. » Henri dit qu'il (manger) — dix melons, si sa mère les lui donnait. M. Monnet a dit à son ami Jean Étienne que si un jour il allait à Saint-Gil, il (saluer) — les Leroux.

RÉSUMÉ

donne-le à . . . !
donne-la à . . . !
donne-les à . . . !

donne-moi . . . !	**donne-le-moi!**
donne-lui . . . !	**donne-le-lui!**
donne-nous . . . !	**donne-le-nous!**
donne-leur . . . !	**donne-le-leur!**

M. Leroux, à Nicole: « Si tu as encore des poires, *donne-les* aux autres! » Nicole: « J'en ai une. » M. Leroux: « *Donne-la* à John! »

Jean: « Oncle Charles, *donne-moi* du chocolat! » Yvonne: « Oui, *donne-nous* du chocolat! » Henri: « John a mangé son chocolat, *donne-lui* une poire! »

donne-la-moi!
donne-la-lui!
donne-lui-en!
donnes-en . . .!
ne la lui donne pas!
donne-la-nous
je ne la lui donnerai pas
un monsieur qui te demande
ne me dit pas!
pardonne-moi!
on part de
je te présente
s'il te plaît
s'il vous plaît
vingt-six mille
Genève
Étienne
Monnet

donne-le-moi!
donne-la-moi!
donne-les-moi!
donne-le-lui!
donne-la-lui!
donne-les-lui!

Yvonne: « Tu as ma poupée, Nicole, *donne-la-moi!* » Mme Duclos: « Oui, Nicole, c'est la poupée de ta sœur, *donne-la-lui!* » Jean: « Henri, si tu as notre chocolat, *donne-le-nous!* » M. Duclos: « Oui, Henri, si tu as leur chocolat, *donne-le-leur!* »

il me le donne	**il ne me le donne pas**
il te le donne	**il ne te le donne pas**
il le lui donne	**il ne le lui donne pas**
il nous le donne	**il ne nous le donne pas**
il vous le donne	**il ne vous le donne pas**
il le leur donne	**il ne le leur donne pas**

me le
te le
le lui
nous le
vous le
le leur

me la
te la
la lui
nous la
vous la
la leur

me les
te les
les lui
nous les
vous les
les leur

Yvonne: « Maman, Henri a une balle, mais il *ne me la donne pas.* » Mme Duclos: « Henri a une balle, et il *ne te la donne pas?* Ce n'est pas un bon frère! J'ai deux petits cadeaux pour lui, mais s'il *ne te donne pas* la balle, je *ne les lui donnerai pas.* » Henri: « Oh, quand tu as un cadeau pour nous, maman, tu *nous le donnes* toujours! » « Oui, quand vous êtes sages, je *vous le donne.* Mais aujourd'hui, tu n'es vraiment pas sage. » Quand Mme Duclos a de petits cadeaux pour ses enfants, elle *les leur donne* seulement s'ils ont été sages. Nicole: « Ils ont mangé trop de chocolat, oncle Charles, *ne leur donne pas* l'autre tablette! » Charles Leroux: « Mangez votre chocolat, John, et *ne le donnez pas* à Henri! » Yvonne: « Si ton chocolat n'est pas bon, *ne nous le donne pas!* » Nicole: « Non, *ne le leur donne pas,* Henri! »

EXERCICE

L'oncle Charles a une balle.

Yvonne: « Oncle Charles, — — — — — — ! »

Yvonne: « — — — — — — ! »

« Donne-moi la balle! »
« Donne-la-moi! »

L'oncle Charles donne la balle à Yvonne.

Il — — — —.

Il — — —.

Yvonne: « L'oncle Charles — — — —. »

Yvonne: « Il — — —. »

Henri, à Yvonne: « L'oncle Charles — — — —. »

Henri, à Yvonne: « Il — — —. »

Il lui donne la balle.
Il la lui donne.

Jean a une pomme, John n'a pas de pomme.

Mme Duclos: « Jean, — — — — — — ! »

Mme Duclos: « Jean, — — — — — — ! »

Yvonne est dans le jardin avec une poupée, tante Claire et Ginette arrivent.

Mme Duclos: « Yvonne, montre ta poupée à tante Claire et à Ginette! »

Mme Duclos: « — — — — — — ! »

Mme Duclos: « — — — — — — ! »

Yvonne montre sa poupée à Ginette et à tante Claire.

Elle — — — —.

Elle — — —.

Yvonne a un petit mouton; Ginette veut le voir.

Ginette: « Yvonne, — — — ton mouton! »

Ginette: « — — — — — — ! »

Nicole, à Yvonne: « Montre ton mouton à Ginette! »

Nicole: « — — — — — — ! »

Yvonne montre son mouton à Ginette.
Elle — — — —.
Elle — — —.

M. Duclos: « Jean, dis à maman quelle heure il est! »
« Dis-le-lui! »

Tante Claire: «Donne ta poupée à Yvonne, Ginette! »
« — - — - —! »

« Jean et Henri, dites à Yvonne qu'il est tard! »
« — - — - —! »

Yvonne: « Papa, coupe-moi ma viande, s'il te plaît! »
« — - — - —! »

Jean et Yvonne: « Maman, ne nous donne pas ces fruits! »
« — — — — —! »

Maman: « Ne me donne pas ton assiette, Yvonne! »
« — — — — —! »

Monique et Marcel: « Dis-nous où tu vas, Jean! »
« — - — - —! »

Mme Duclos: « André, verse le vin aux enfants! »
« — - — - —! »

Jean: « Ne dis pas à Nicole où nous allons, Henri! »
« — — — — —! »

Claire: « Ne donne pas ta balle à ces garçons, Henri! »
« — — — — —! »

Ginette: « Montre-moi ta bague, Yvonne! »
« — - — - —! »

Mme Duclos: « Oui, montre tes cadeaux à Ginette! »
« — - — - —! »

Maman: « Ne donne pas ce melon aux garçons, Pierre! »
« — — — — —! »

VILLEBOURG

Villebourg est une petite ville de France de trente
vilbu:r ɛ -tyn pətit vil də frɑ̃:s də trɑ̃:t

mille (30.000) habitants. De Paris à Villebourg, il
mil abitɑ̃. də pari a vilbu:r, il

y a un peu plus de trois cents (300) kilomètres. Pour
ja œ̃ pø ply d(ə) trwa sɑ̃ kilɔmɛtr. pur

y aller, on peut prendre le train ou l'auto. Cinq ou
i ale, ɔ̃ pø prɑ̃:drə lə trɛ̃ u loto. sɛ̃ -ku

six fois par jour, il y a des trains qui partent de
si fwa par ʒu:r, il ja de trɛ̃ ki part də

Paris et s'arrêtent à Villebourg, mais deux de ces
pari e sarɛt a vilbu:r, mɛ dø d(ə) se

trains s'arrêtent à toutes les villes entre Paris
trɛ̃ sarɛt a tut le vil ɑ̃:trə pari

et Villebourg. On ne va pas à Villebourg par ces
e vilbu:r. ɔ̃ n(ə) va pa a vilbu:r par se

trains-là si l'on n'a pas beaucoup de temps, parce
trɛ̃ la si lɔ̃ na pa boku d(ə) tɑ̃, pars

qu'ils mettent plus de six heures à faire les trois
kil mɛt ply d(ə) si -zœ:r a fɛ:r le trwa

cents kilomètres entre les deux villes. Les autres
sɑ̃ kilɔmɛtr ɑ̃:trə le dø vil. le -zo:trə

trains ne s'arrêtent que trois fois avant Villebourg,
trɛ̃ n(ə) sarɛt kə trwa fwa avɑ̃ vilbu:r,

de France = français

prendre
il prend
ils prennent

ils mettent 6 heures à faire 300 kilomètres = ils font 300 kilomètres en 6 heures

et ils ne mettent que trois heures et demie à faire
e il nə mɛt kə trwa -zœ:r e d(ə)mi a fɛ:r



un autocar

les trois cents kilomètres.
le trwa sɑ̃ kilɔmɛtr.

Si l'on préfère l'auto, on peut prendre un autocar
si lɔ̃ prefɛ:r loto, ɔ̃ pø prɑ̃:dr œ̃ -notɔka:r

qui quitte Paris a neuf heures et demie et arrive à
ki kit pari a nœ -vœ:r e d(ə)mi e ari:v a

Villebourg à deux heures trois quarts de l'après-
vilbu:r a dø -zœ:r trwa ka:r də laprɛ-

deux heures trois quarts = trois heures moins le quart

midi. C'est un très bon autocar, il ne met qu'un
midi. sɛ -tœ̃ trɛ bɔn otɔka:r, il nə mɛ kœ̃

peu plus de cinq heures à faire les trois cent vingt
pø ply d(ə) sɛ̃ -kœ:r a fɛ:r le trwa sɑ̃ vɛ̃

cent
cents

cent (100)
trois cents (300)
trois cent vingt (320)

(320) kilomètres qu'il y a de Paris à Villebourg en
kilɔmɛtrə kil ja d(ə) pari a vilbu:r ɑ̃

auto. Il y a aussi un autre autocar, à midi et demi,
-noto. il ja osi œ̃ -no:tr otɔka:r, a midi e d(ə)mi,

mais il n'est pas aussi bon que le premier.
mɛ il nɛ pa osi bɔ̃ kə l(ə) prəmje.

La première chose que l'on voit, quand on arrive à
la prəmjɛ:r ʃo:z kə lɔ̃ vwa, kɑ̃ -tɔ̃ -nari:v a

Villebourg par le train, c'est la gare. Ce n'est
vilbu:r par lə trɛ̃, sɛ la ga:r. s(ə) nɛ

pas une très grande gare, mais pour une ville de
pa yn trɛ grɑ̃:d ga:r, mɛ pur yn vil də

trente mille habitants seulement, c'est une assez
trɑ̃:t mil abitɑ̃ sœlmɑ̃, sɛ -tyn ase

assez grande ɔ: pas très grande, mais pas petite non plus

grande gare; beaucoup de villes de cinquante mille
grɑ̃:d ga:r; boku d(ə) vil də sɛ̃kɑ̃:t mil

habitants ou plus ont des gares plus petites que
abitɑ̃ u ply ɔ̃ de ga:r ply p(ə)tit kə

celle de Villebourg. Il y a quelques années
sɛl də vilbu:r. il ja kɛlk -zane

seulement qu'on a construit la jolie gare de Ville-
sœlmɑ̃ kɔ̃ -na kɔ̃strɥi la ʒɔli ga:r də vil-

construit ɔ: fait

bourg. Là où est maintenant la nouvelle gare, il
bu:r. la u ɛ mɛ̃tnɑ̃ la nuvɛl ga:r, il

nouvelle ←→ vieille

y avait avant une vieille gare, plus petite et beau-
javɛ -tavɑ̃ yn vjɛ:j ga:r, ply p(ə)tit e bo-

coup moins belle. La nouvelle gare a été construite
ku mwɛ̃ bɛl. la nuvɛl ga:r a ete kɔ̃strɥit

la gare a été construite = on a construit la gare

en dix-neuf cent cinquante (1950), l'année où la ville
ɑ̃ diznœf sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t, lane u la vil

a eu huit cents ans.
a y ɥi sɑ̃ -zɑ̃.

A côté de Paris, qui a plus de deux mille ans, Ville-
a kote d(ə) pari, ki a ply də dø mil ɑ̃, vil-

bourg est une ville très jeune, mais à côté de beau-
bu:r ɛ -tyn vil trɛ ʒœn, mɛ a kote d(ə) bo-

construite
construites

coup d'autres villes de France, c'est une assez vieille
ku do:trə vil də frɑ̃:s, sɛ -tyn ase vjɛ:j

La maison a été construite.
Les maisons ont été construites.

ville. Les premières maisons de Villebourg ont été
vil. le prəmjɛ:r mɛzɔ̃ d(ə) vilbu:r ɔ̃ -tete

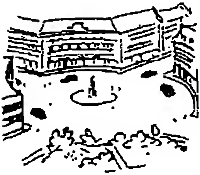
construites en onze cent cinquante (1150). C'est
kɔ̃strɥit ɑ̃ ɔ̃:zə sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t. sɛ

on a fondé la ville ɔ: on a construit les premières maisons de la ville

l'année où la ville a été fondée: onze cent cinquante.
lane u la vil a ete fɔ̃de: ɔ̃:zə sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t.

Devant la gare de Villebourg, il y a une grande place
dəvɑ̃ la ga:r də vilbu:r, il ja yn grɑ̃:d plas

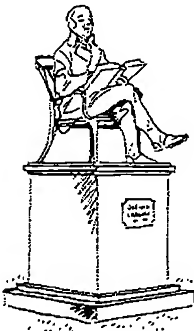
qui s'appelle Place Georges Laferre. C'est une
ki sapɛl plas ʒɔrʒ lafɛ:r. sɛ -tyn


une place

très belle place, avec beaucoup de fleurs, d'herbe
trɛ bɛl plas, avɛk boku d(ə) flœ:r, dɛrb

et d'arbres. Avant, il y avait ici, autour de la pe-
e darbr. avɑ̃, il javɛ -tisi, otu:r də la p(ə)-

tite place de la gare, beaucoup de petites maisons
tit plas də la ga:r, boku d(ə) pətit mɛzɔ̃


une statue

de deux étages. Aujourd'hui, il y a cinq nouvelles
də dø -zeta:ʒ. oʒurdɥi, il ja sɛ̃ nuvɛl

maisons de sept étages, les plus hautes de la ville.
mɛzɔ̃ d(ə) sɛt eta:ʒ, le ply o:t də la vil.

Elles ont été construites en même temps que la nou-
ɛl -zɔ̃ -tete kɔ̃strɥit ɑ̃ mɛ:m tɑ̃ k(ə) la nu-

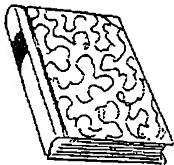
velle gare.
vɛl ga:r.

Sur la place, devant la gare, il y a une grande sta-
syr la plas, dəvɑ̃ la ga:r, il ja yn grɑ̃:d sta-

posé = mis

tue blanche. Elle représente un homme assez vieux,
ty blɑ̃:ʃ. ɛl rəprezɑ̃:t œ̃ -nɔm ase vjø,

mais encore beau. Sa main droite est posée sur un
mɛ ɑ̃kɔ:r bo. sa mɛ̃ drwat ɛ poze syr œ̃


un livre

livre. C'est un gros livre: il a plus de mille pages.
li:vr. sɛ -tœ̃ gro li:vr: il a ply d(ə) mil pa:ʒ.

Quel est ce livre? C'est l'histoire de la ville depuis l'an-
kεl ε s(ə) li:vr? sε listwa:r də la vil dəpɥi la-

née où elle a été fondée jusqu'à dix-huit cent cinquante
ne u εl a ete fɔ̃de ʒyska dizɥi sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t.

(1850). De onze cent cinquante à dix-huit cent
də ɔ̃:zə sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t a dizɥi sɑ̃

cinquante, il y a sept cents ans: sept siècles. C'est
sɛ̃kɑ̃:t, il ja sεt sɑ̃ -zɑ̃: sεt sjεkl. sε

beaucoup, sept siècles d'histoire en un livre, même si
boku, sεt sjεklə distwa:r ɑ̃ œ̃ li:vr, mε:m si

c'est un livre de mille pages. C'est pour cela que
sε -tœ̃ li:vrə də mil pa:ʒ. sε pur s(ə)la k(ə)

Georges Laferre (car c'est lui qui a écrit ce gros livre)
ʒɔrʒ lafε:r [ka:r sε lɥi ki a ekri sə gro li:vr]

a une grande statue blanche sur la nouvelle place de
a yn grɑ̃:d staty blɑ̃:ʃ syr la nuvεl plas də

la gare.
la ga:r.

Voilà ce que l'on voit quand on sort de la gare de
vwala s(ə) kə lɔ̃ vwa kɑ̃ -tɔ̃ sɔ:r də la ga:r də

Villebourg. Et le jour où commence notre histoire,
vilbu:r. e l(ə) ʒu:r u kɔmɑ̃:s nɔtr istwa:r,

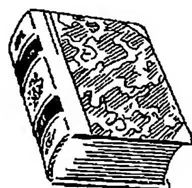
deux hommes sont arrêtés devant la statue de Georges
dø -zɔm sɔ̃ -tarεte d(ə)vɑ̃ la staty d(ə) ʒɔrʒ

Laferre. L'un est assez grand, un peu gros, il a
lafε:r. lœ̃ ε -tase grɑ̃, œ̃ pø gro, il a

quarante-cinq ans ou un peu plus, et il a une pe-
karɑ̃tsɛ̃ -kɑ̃ u œ̃ pø ply, e il a yn pə-

depuis = de

jusqu'à = à



un gros livre

un siècle = cent ans

car = parce que

voilà ce que l'on voit = c'est cela que l'on voit

tite valise à la main. L'autre est plus jeune, il
tit vali:z a la mɛ̃. lo:tr ɛ ply ʒœn, il

a un peu plus de trente ans; il n'est pas aussi grand que
a œ̃ pø ply d(ə) trɑ̃:t ɑ̃; il nɛ pa osi grɑ̃ k(ə)

son ami, et il est moins gros également. Il a aussi
sɔ̃ -nami, e il ɛ mwɛ̃ gro egalmɑ̃. il a osi

une petite valise à la main. Ils sont venus par le
yn pətit vali:z a la mɛ̃. il sɔ̃ v(ə)ny par lə

douze heures cinquante-cinq = une heure moins cinq

train de douze heures cinquante-cinq.
trɛ̃ də du:z œ:r sɛ̃kɑ̃tsɛ̃:k.

Qui sont ces deux hommes? Nous allons voir. Ici à
ki sɔ̃ se dø -zɔm? nu -zalɔ̃ vwa:r. isi a

on les connaît = on sait qui ils sont

Villebourg, on ne les connaît pas, car c'est la pre-
vilbu:r, ɔ̃ n(ə) le kɔnɛ pa, ka:r sɛ la prə-

mière fois qu'ils viennent, ou peut-être la deuxième,
mjɛ:r fwa kil vjɛn, u pœtɛ:trə la døzjɛm,

mais pas plus. Si l'on est venu à Villebourg
mɛ pa ply. si lɔ̃ -nɛ v(ə)ny a vilbu:r

je connais
tu connais
il connaît
nous connaissons
vous connaissez
ils connaissent

plus de deux fois, on vous connaît et on sait ce que
ply də dø fwa, ɔ̃ vu kɔnɛ e ɔ̃ se s(ə) kə

vous venez faire. C'est la même chose dans toutes les
vu v(ə)ne fɛ:r. sɛ la mɛ:m ʃo:z dɑ̃ tut le

petites villes: vous n'y connaissez peut-être qu'une
p(ə)tit vil: vu ni kɔnɛse pœtɛ:trə kyn

ou deux personnes, si vous n'y êtes venu que rarement,
u dø pɛrsɔn, si vu ni ɛt vəny k(ə) rarmɑ̃,

mais les habitants de la ville, eux, vous connaissent.
mɛ le -zabitɑ̃ d(ə) la vil, ø, vu kɔnɛs.

Le plus âgé des deux hommes a appelé un petit garçon
lə ply -zaʒe de dø -zɔm a aple œ̃ p(ə)ti garsɔ̃

qui les regardait: « Petit! Viens ici! Comment t'ap-
ki le r(ə)gardɛ: «pəti! vjɛ̃ isi! kɔmɑ̃ ta-

pelles-tu? » « Je m'appelle Pierre Fournier, Monsieur. »
pɛl ty?» «ʒə mapɛl pjɛ:r furnje, məsjø.»

« Eh bien, Pierre, si je te donne cent francs, peux-
«e bjɛ̃, pjɛ:r, si ʒ(ə) tə dɔn sɑ̃ frɑ̃, pø

tu nous dire où demeure M. Arthur Doumier? » « Le
ty nu di:r u d(ə)mœ:r məsjø arty:r dumje?» «lə

vieux M. Doumier? Oh oui, Monsieur! Il demeure dans
vjø məsjø dumje? o wi, məsjø! il dəmœ:r dɑ̃

la même rue que nous. C'est à vingt minutes d'ici. » « C'est
la mɛ:m ry k(ə) nu. sɛ -ta vɛ̃ minyt disi.» «sɛ

la rue des Roses, n'est-ce pas? » « Oui, Monsieur, au
la ry de ro:z, nɛs pa?» «wi, məsjø, o

numéro treize. Nous, on demeure au numéro onze. »
nymero trɛ:z. nu, ɔ̃ d(ə)mœ:r o nymero ɔ̃:z.»

« Alors, veux-tu nous conduire à la rue des Roses,
«alɔ:r, vø ty nu kɔ̃dɥi:r a la ry de ro:z,

s'il te plaît? » « Oui, Monsieur, » répond Pierre. Et
sil tə plɛ?» «wi, məsjø,» repɔ̃ pjɛ:r. e

le petit garçon et les deux hommes prennent la rue
l(ə) pəti garsɔ̃ e le dø -zɔm prɛn la ry

Napoléon Ier (premier).
napɔleɔ̃ prəmje.

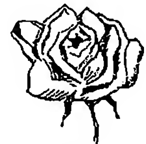
Dans la rue Napoléon Ier, à droite et à gauche, il
dɑ̃ la ry napɔleɔ̃ prəmje, a drwat e a go:ʃ, il

petit! ɔ: petit garçon!



100 francs


une rue


une rose

nous, on demeure = nous, nous demeurons

conduire ɔ: aller avec (pour montrer)

d'abord = avant autre chose


un docteur

A, B, C sont des lettres.

aucun ɔ: pas un

Un bon docteur guérit les malades.

y a d'abord les nouvelles maisons de sept étages,
ja dabɔ:r le nuvɛl mɛzɔ̃ d(ə) sɛt eta:ʒ,

puis des maisons plus basses, de trois ou quatre
pɥi de mɛzɔ̃ ply ba:s, də trwa -zu katr

étages seulement. C'est ce qui était la « nouvelle
eta:ʒ sœlmɑ̃. sɛ s(ə) ki etɛ la «nuvɛl

ville » quand la nouvelle gare n'était pas encore con-
vil» kɑ̃ la nuvɛl ga:r netɛ pa -zɑ̃kɔ:r kɔ̃-

struite. Dans la première de ces maisons plus basses
strɥit. dɑ̃ la prəmjɛ:r də se mɛzɔ̃ ply ba:s

(au numéro six) demeure le docteur Onésime Pirot. Son
[o nymero sis] dəmœ:r lə dɔktœ:r ɔnezim piro. sɔ̃

nom est écrit en grandes lettres à droite de la porte, car
nɔ̃ ɛ -tekri ɑ̃ grɑ̃:d lɛtr a drwat də la pɔrt, ka:r

le docteur Pirot est un grand homme. « C'est chez le
lə dɔktœ:r piro ɛ -tœ̃ grɑ̃ -tɔm. «sɛ ʃe l(ə)

docteur Pirot que l'on vient si l'on est très malade, » dit
dɔktœ:r piro kə lɔ̃ vjɛ̃ si lɔ̃ -nɛ trɛ malad,» di

Pierre. Et c'est un bon docteur. On dit à Villebourg
pjɛ:r. e sɛ -tœ̃ bɔ̃ dɔktœ:r. ɔ̃ di a vilbu:r

qu'aucun des docteurs de Paris n'est aussi bon que lui.
kokœ̃ de dɔktœ:r də pari nɛ -tosi bɔ̃ kə lɥi.

Souvent, quand aucun des autres docteurs de Villebourg
suvɑ̃, kɑ̃ -tokœ̃ de -zo:trə dɔktœ:r də vilbu:r

ne peut rien faire pour le malade, le docteur Pirot, en
nə pø rjɛ̃ fɛ:r pur lə malad, lə dɔktœ:r piro, ɑ̃

quelques semaines, guérit le malade.
kɛlk səmɛn, geri l(ə) malad.

Le mois dernier, un malade est venu d'une ville à cent
lə mwa dɛrnje, œ̃ malad ɛ v(ə)ny dyn vil a sɑ̃

kilomètres de Villebourg, il est monté chez le docteur
kilɔmɛtrə də vilbu:r, il ɛ mɔ̃te ʃe l(ə) dɔktœ:r

Pirot (qui demeure au premier étage) et lui a dit:
piro [ki d(ə)mœ:r o prəmjɛ -reta:ʒ] e lɥi a di:

« Docteur, aucun des médecins de ma ville ne peut rien
«dɔktœ:r, okœ̃ de medsɛ̃ d(ə) ma vil nə pø rjɛ̃

faire pour moi. Ce sont de bons médecins, mais aucun
fɛ:r pur mwa. sə sɔ̃ d(ə) bɔ̃ medsɛ̃, mɛ okœ̃

n'est aussi bon que vous. Docteur, je sais que vous
nɛ -tosi bɔ̃ k(ə) vu. dɔktœ:r, ʒə se k(ə) vu

guérissez beaucoup de malades que les autres ne peuvent
gerise boku d(ə) malad kə le -zo:trə nə pœ:v

pas guérir. Oh, si vous me guérissez, moi aussi, je ferai
pa geri:r. o, si vu m(ə) gerise, mwa osi, ʒəf(ə)re

tout pour vous! Car vous pouvez me guérir, n'est-ce pas,
tu pur vu! ka:r vu puve m(ə) geri:r, nɛs pa,

docteur? » Le docteur Pirot n'a pas dit oui. Il a
dɔktœ:r?» lə dɔktœ:r piro na pa di wi. il a

d'abord demandé au malade: «Voulez-vous me donner
dabɔ:r dəmɑ̃de o malad: «vule vu m(ə) dɔne

trois jours pour vous répondre? » Puis, quand le malade,
trwa ʒu:r pur vu repɔ̃:dr?» pɥi, kɑ̃ l(ə) malad,

après ces trois jours, lui a demandé: « Alors, docteur,
aprɛ se trwa ʒu:r, lɥi a d(ə)mɑ̃de: «alɔ:r, dɔktœ:r,

pouvez-vous me guérir? » il lui a répondu: « Oui, je vais
puve vu m(ə) geri:r?» il lɥi a repɔ̃dy: «wi, ʒə vɛ

médecin = docteur

guérir

je guéris
tu guéris
il guérit
nous guérissons
vous guérissez
ils guérissent

vous guérir en trois semaines.» Ça, c'est un grand
vu geri:r ã trwa s(ə)mɛn.» sa, sɛ -tœ̃ grã

médecin! C'est pour cela que son nom est écrit en
medsɛ̃! sɛ pur s(ə)la k(ə) sɔ̃ nɔ̃ ɛ -tekri ã

grandes lettres à droite de la porte de sa maison.
grã:d lɛtr a drwat də la pɔrt də sa mɛzɔ̃.

Mais pourquoi un médecin comme le docteur Pirot
mɛ purkwa œ̃ medsɛ̃ kɔm lə dɔktœ:r piro

reste-t-il à Villebourg? Pourquoi ne va-t-il pas à Paris?
rɛst -til a vilbu:r? purkwa n(ə) va -til pa a pari?

Si on le demande au docteur, il vous répond: «Ma
si ɔ̃ l(ə) dəmã:d o dɔktœ:r, il vu repɔ̃: «ma

famille demeure à Villebourg depuis sept siècles.
fami:j dəmœ:r a vilbu:r dəpɥi sɛt sjɛkl.

Le premier Pirot, Auguste Charles André, est venu de
lə prəmje piro, ɔgyst ʃarl ãdre, ɛ v(ə)ny də

Lyon à Villebourg en douze cent trente-sept (1237),
ljɔ̃ a vilbu:r ã du:zə sã trãtsɛt,

et depuis cette année-là aucun Pirot n'a quitté la ville.
e d(ə)pɥi sɛt ane la okœ̃ piro na kite la vil.

Ce n'est pas Onésime Pirot qui la quittera le premier!»
s(ə) nɛ pa ɔnezim piro ki la kitra l(ə) prəmje!»

A ce moment, un homme vient vers les deux amis et dit
a s(ə) mɔmã, œ̃ -nɔm vjɛ̃ vɛr le dø -zami e di

au petit garçon: «Ah, te voilà, Pierre! Maman t'appelle,
o p(ə)ti garsɔ̃: «a, tə vwala, pjɛ:r! mãmã tapɛl,

te voilà ɔ: tu es là

tu sais? Il est déjà deux heures moins vingt.» «Oui,
ty se? il ɛ deʒa dø -zœ:r mwɛ̃ vɛ̃.» «wi,

mais papa ...» « Pierre, rentre à la maison! » « Bien,
mɛ papa...» «pjɛ:r, rã:tr a la mɛzɔ̃!» «bjɛ̃,

papa. Au revoir, Messieurs! » « Au revoir, Pierre,
papa. o rəvwa:r, mesjø!» «o rəvwa:r, pjɛ:r,

et voilà tes cent francs. » « Merci, Monsieur! »
e vwala te sã frã.» «mɛrsi, məsjø!»

Pierre est parti, et son père dit aux deux hommes:
pjɛ:r ɛ parti, e sɔ̃ pɛ:r di o dø -zɔm:

« Je vous demande pardon, Messieurs, mais l'école
«ʒə vu d(ə)mã:d pardɔ̃, mesjø, mɛ lekɔl

commence à deux heures, n'est-ce pas. Alors ... » « Oh,
kɔmã:s a dø -zœ:r, nɛs pa. alɔ:r...» «o,

cela ne fait rien, Monsieur, si vous pouvez nous con-
s(ə)lan(ə) fɛ rjɛ̃, məsjø, si vu puve nu kɔ̃-

duire chez M. Arthur Doumier. » « Mais avec plaisir,
dɥi:r ʃe məsjø arty:r dumje.» «mɛ avɛk plɛzi:r,

Messieurs. Venez! » « Merci beaucoup, Monsieur. Mais
mesjø. vəne!» «mɛrsi boku, məsjø. mɛ

je crois que nous ferions bien de nous présenter, » dit
ʒə krwa k(ə) nu fərjɔ̃ bjɛ̃ d(ə) nu prezãte,» di

le plus âgé des deux amis. « Je suis Jean-Paul Martial,
l(ə) ply -zaʒe de dø -zami. «ʒə sɥi ʒã pɔl marsjal,

de Paris. » « Et moi, » dit le plus jeune, « je suis André
də pari.» «e mwa,» di l(ə) ply ʒœn, «ʒə sɥi ãdre

Comaux, de Paris également. »
kɔmo, də pari egalmã.»

« Vous êtes venus par le train, Messieurs? » demande le
«vu -zɛt vəny par lə trɛ̃, mesjø?» dəmã:d lə

au revoir ←→ bonjour

je vous demande pardon = pardon!

père du petit garçon. « Oui, par le train de Paris. »
pɛ:r dy p(ə)ti garsɔ̃. «wi, par lə trɛ̃ d(ə) pari.»

rien bu ni rien mangé = rien bu et rien mangé

« Mais vous êtes fatigués, alors! » « Oh, non, c'est un
«mɛ vu -zɛt fatige, alɔ:r!» «o, nɔ̃, sɛ -tœ̃


un café

bon train et nous sommes venus en première classe, mais
bɔ̃ trɛ̃ e nu sɔm vəny ɑ̃ prəmjɛ:r kla:s, mɛ

nous n'avons rien bu ni rien mangé depuis ce matin,
nu navɔ̃ rjɛ̃ by ni rjɛ̃ mɑ̃ʒe d(ə)pɥi s(ə) matɛ̃,

c'est vrai. » « Vous voulez peut-être prendre un verre de
sɛ vrɛ.» «vu vule pœtɛ:trə prɑ̃:dr œ̃ vɛ:r də

vin ou autre chose dans un très bon petit café, à cinq
vɛ̃ u o:trə ʃo:z dɑ̃ -zœ̃ trɛ bɔ̃ p(ə)ti kafe, a sɛ̃

allons-y ɔ: allons au café

minutes d'ici? » « Avec plaisir. » « Allons-y alors. C'est
minyt disi?» «avɛk plɛzi:r.» «alɔ̃ -zi alɔ:r. sɛ

Il a été fondé par J. C. = J. C. l'a fondé

un très vieux café, vous savez. Il a été fondé en seize
-tœ̃ trɛ vjø kafe, vu save. il a ete fɔ̃de ɑ̃ sɛ:zə

fondé
fondée

cent cinquante-huit (1658) par Jean Courtelet. Et
sɑ̃ sɛ̃kɑ̃tɥit par ʒɑ̃ kurtəlɛ. e

Il a été fondé.
Elle a été fondée.

depuis cette année-là, ce sont toujours des Courtelet
d(ə)pɥi sɛt ane la, sə sɔ̃ tuʒu:r de kurtəlɛ

un Courtelet
des Courtelet

qui ont été les propriétaires du Café de France. (C'est
ki ɔ̃ -tete le prɔprietɛ:r dy kafe d(ə) frɑ̃:s. [sɛ

Le propriétaire d'une chose est la personne qui a cette chose.

le nom de ce petit café.) Je crois qu'il y a peu de monde
l(ə)nɔ̃ d(ə) sə p(ə)ti kafe.] ʒə krwa kil ja pø d(ə) mɔ̃:d

peu de monde = peu de personnes

maintenant, parce qu'il est deux heures, mais à midi ou
mɛ̃tnɑ̃, pars kil ɛ dø -zœ:r, mɛ a midi u

à midi et demi le Café de France est plein de monde.
a midi e d(ə)mi lə kafe d(ə) frɑ̃:s ɛ plɛ̃ d(ə) mɔ̃:d.

C'est comme si tous les hommes de Villebourg venaient
sɛ kɔm si tu le -zɔm də vilbu:r vənɛ

là à midi. »
la a midi.»

Cinq minutes plus tard, M. Fournier s'arrête devant
sɛ̃ minyt ply ta:r, məsjø furnje sarɛt dəvɑ̃

une vieille maison et dit: « Le voilà, le café. Nous
-tyn vjɛ:j mɛzɔ̃ e di: «lə vwala, lə kafe. nu

sommes arrivés. Cette petite porte noire, Messieurs,
sɔm -zarive. sɛt pətit pɔrt nwa:r, mesjø,

c'est la porte du plus vieux café de Villebourg. L'année
sɛ la pɔrt dy ply vjø kafe d(ə) vilbu:r. lane

où il a été fondé est écrite là, à gauche: seize cent
u il a ete fɔ̃de ɛ -tekrit la, a go:ʃ: sɛ:zə sɑ̃

cinquante-huit. » C'est une jolie maison rouge et noire,
sɛ̃kɑ̃tɥit.» sɛ -tyn ʒɔli mɛzɔ̃ ru:ʒ e nwa:r,

avec quatre petites fenêtres au premier étage et trois
avɛk katrə pətit fənɛ:tr o prəmjɛ -reta:ʒ e trwa

fenêtres au deuxième. A droite de la porte, dans la rue,
f(ə)nɛ:tr o døzjɛm. a drwat də la pɔrt, dɑ̃ la ry,

il y a une petite statue qui représente un homme assez
il ja yn pətit staty ki r(ə)prezɑ̃:t œ̃ -nɔm ase

vieux et un enfant qui le regarde. « On dit que cela
vjø e œ̃ -nɑ̃fɑ̃ ki l(ə) rəgard. «ɔ̃ di k(ə) s(ə)la

représente Jean Courtelet lui-même, le premier proprié-
r(ə)prezɑ̃:t ʒɑ̃ kurtəlɛ lɥimɛ:m, lə prəmje prɔprie-

taire, avec son fils, » dit M. Fournier, « mais il y a aussi
tɛ:r, avɛk sɔ̃ fis,» di məsjø furnje, «mɛ il ja osi

écrit
écrite

Le nom est écrit.
L'année est écrite.



une fenêtre

beaucoup de personnes qui disent que ce n'est pas un
boku d(ə) pɛrsɔn ki di:z kə s(ə) nɛ pa œ̃

Courtelet. Et maintenant, entrons, Messieurs! » Et les
kurtəlɛ. e mɛ̃tnɑ̃, ɑ̃trɔ̃, mesjø!» e le

trois hommes entrent dans le café.
trwa -zɔm ɑ̃:trə dɑ̃ l(ə) kafe.

quatre-vingts (80)
quatre-vingt-cinq (85)

En ce moment, comme l'a dit M. Fournier, il y a très peu
ɑ̃ s(ə) mɔmɑ̃, kɔm la di məsjø furnje, il ja trɛ pø



le garçon

de monde: seulement un vieux monsieur de quatre-vingts
d(ə) mɔ̃:d: sœlmɑ̃ œ̃ vjø məsjø də katrəvɛ̃

(80) ou quatre-vingt-cinq (85) ans, qui boit son petit
u katrəvɛ̃sɛ̃ -kɑ̃, ki bwa sɔ̃ p(ə)ti

verre. (Il est là depuis midi.) Les deux amis et M.
vɛ:r. [il ɛ la d(ə)pɥi midi.] le dø -zami e məsjø

Fournier s'asseyent à une table devant la fenêtre et
furnje sasɛ:j a yn tablə dəvɑ̃ la f(ə)nɛ:tr e

M. Fournier appelle le garçon: « Gaston! Donnez-nous
məsjø furnje apɛl lə garsɔ̃: «gastɔ̃! dɔne nu

cognac maison
= cognac de la maison
= cognac de votre café

trois verres de cognac maison! Et pleins, n'est-ce
trwa vɛ:r də kɔɲak mɛzɔ̃! e plɛ̃, nes

pas? » « Bien, M. Fournier, » dit le garçon. « C'est un
pa?» «bjɛ̃, məsjø furnje,» di l(ə) garsɔ̃. «sɛ -tœ̃

très bon cognac, Messieurs, » dit M. Fournier aux deux
trɛ bɔ̃ kɔɲak, mesjø,» di məsjø furnje o dø

hommes, « un petit verre ou deux par jour, après le dé-
-zɔm, «œ̃ p(ə)ti vɛ:r u dø par ʒu:r, aprɛ l(ə)de-

jeuner ou le dîner, guérissent un malade en quelques
ʒœne u l(ə) dine, geris œ̃ malad ɑ̃ kɛlk

jours! Car c'est un cognac de plus de quatre-vingts ans.
ʒu:r! ka:r sɛ -tœ̃ kɔɲak də ply d(ə) katrəvɛ̃ -zɑ̃.

Il a été mis en bouteilles par le père du propriétaire,
il a ete mi ɑ̃ butɛ:j par lə pɛ:r dy prɔprietɛ:r,

M. Armand Courtelet, au siècle dernier. Les Courtelet,
məsjø armɑ̃ kurtəlɛ, o sjɛklə dɛrnje. le kurtəlɛ,

vous savez, ont toujours aimé les bons vins. Moi qui ai
vu save, ɔ̃ tuʒu:r ɛme le bɔ̃ vɛ̃. mwa ki e

bu beaucoup de cognacs, et de très bons, je n'en ai jamais
by boku d(ə) kɔɲak, e də trɛ bɔ̃, ʒə nɑ̃ -ne ʒamɛ

bu d'aussi bon que celui du Café de France. »
by dosi bɔ̃ k(ə) səlɥi dy kafe d(ə) frɑ̃:s.»

en . . . d'aussi bon ɔ: d'aussi bon cognac

A ce moment, le garçon arrive avec les trois verres.
a s(ə) mɔmɑ̃, lə garsɔ̃ ari:v avɛk le trwa vɛ:r.

«Voilà votre cognac, Messieurs! » dit-il, et il pose les trois
«vwala vɔtrə kɔɲak, mesjø!» di -til, e il po:z le trwa

verres sur la table. « Merci beaucoup, Gaston! » lui dit
vɛ:r syr la tabl. «mɛrsi boku, gastɔ̃!» lɥi di

M. Fournier, et les trois hommes boivent un peu. « Très
məsjø furnje, e le trwa -zɔm bwa:v œ̃ pø. «trɛ

bon! » dit le plus âgé des deux amis. « N'est-ce pas?
bɔ̃!» di l(ə) ply -zaʒe de dø -zami. «nɛs pa?

C'est pour cela, Messieurs, que l'on connaît le Café de
sɛ pur s(ə)la, mesjø, kə lɔ̃ kɔnɛ l(ə) kafe d(ə)

France dans toute cette partie du pays. Et regardez: les
frɑ̃:s dɑ̃ tut sɛt parti dy peji. e r(ə)garde: le

trois verres sont vraiment pleins. Ce n'est qu'une
trwa vɛ:r sɔ̃ vrɛmɑ̃ plɛ̃. s(ə) nɛ kyn

petite chose, mais vous savez bien que ce sont ces petites
pətit ʃo:z, mɛ vu save bjɛ̃ k(ə) sə sɔ̃ se p(ə)tit

choses qui font les bonnes maisons. » Quand les trois
ʃo:z ki fɔ̃ le bɔn mɛzɔ̃.» kɑ̃ le trwa

hommes ont bu leur cognac, M. Fournier appelle le
-zɔm ɔ̃ by lœr kɔɲak, məsjø furnje apɛl lə

garçon et demande: « Cela fait combien, Gaston? »
garsɔ̃ e d(ə)mɑ̃:d: «s(ə)la fɛ kɔ̃bjɛ̃, gastɔ̃?»

« Trois cent soixante francs, M. Fournier. » M. Fournier
«trwa sɑ̃ swasɑ̃:t frɑ̃, məsjø furnje.» məsjø furnje

lui donne quatre cents francs. Le plus âgé des deux
lɥi dɔn katrə sɑ̃ frɑ̃. lə ply -zaʒe de dø

hommes veut lui donner deux cent cinquante francs,
-zɔm vø lɥi dɔne dø sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t frɑ̃,

mais M. Fournier dit: « Non, merci! C'est un petit ca-
mɛ məsjø furnje di: «nɔ̃, mɛrsi! sɛ -tœ̃ p(ə)ti ka-

partons!
partez!

deau de notre ville. Partons, Messieurs! » Les trois
do d(ə) nɔtrə vil. partɔ̃, mesjø!» le trwa

hommes disent au revoir au garçon et sortent.
-zɔm di:z o r(ə)vwa:r o garsɔ̃ e sɔrt.

« Et maintenant, » dit M. Martial, « je crois que ce serait
«e mɛ̃tnɑ̃,» di məsjø marsjal, «ʒə krwa k(ə) sə s(ə)rɛ

une très belle chose de prendre un bon déjeuner. Si vous
-tyn trɛ bɛl ʃo:z də prɑ̃:dr œ̃ bɔ̃ deʒœne. si vu

avez le temps, Monsieur Fournier, nous allons vous
-zave l(ə) tɑ̃, məsjø furnje, nu -zalɔ̃ vu

Dans un café, on boit; dans un **restaurant**, on mange.

demander de nous conduire à un restaurant où l'on
d(ə)mɑ̃de d(ə) nu kɔ̃dɥi:r a œ̃ rɛstɔrɑ̃ u lɔ̃

mange bien.» «Avec plaisir, Messieurs. Il y a, à dix
mɑ̃:ʒ bjɛ̃.» «avɛk plɛzi:r, mesjø. il ja, a di

minutes d'ici, un très vieux restaurant où l'on mange
minyt disi, œ̃ trɛ vjø rɛstɔrɑ̃ u lɔ̃ mɑ̃:ʒ

vraiment bien.» «Est-il aussi vieux que le Café de
vrɛmɑ̃ bjɛ̃.» «ɛ-til osi vjø k(ə) lə kafe d(ə)

France?» «Pas aussi vieux, non, mais il a plus de cent
frɑ̃:s?» «pa osi vjø, nɔ̃, mɛ il a ply d(ə) sɑ̃

cinquante (150) ans: il a été fondé en dix-sept cent
sɛ̃kɑ̃:t ɑ̃: il a ete fɔ̃de ɑ̃ dissɛt sɑ̃

quatre-vingt-trois (1783), je ne sais plus par qui. Il
katrəvɛ̃trwa, ʒə n(ə) se ply par ki. il

s'appelle «Au Chat Blanc».»
sapɛl «o ʃa blɑ̃».»

«Le voilà! Le nom est écrit en lettres noires sur la
«lə vwala! lə nɔ̃ ɛ-tekri ɑ̃ lɛtrə nwa:r syr la

le ɔ: le restaurant

maison. Et voilà le nom du propriétaire: Jacques
mɛzɔ̃. e vwala l(ə) nɔ̃ dy prɔprietɛ:r: ʒa:k

Artiolet.» Les trois hommes entrent, et M. Fournier,
artjɔlɛ.» le trwa-zɔm ɑ̃:tr, e məsjø furnje,

qui n'a plus le temps, dit: «Si vous voulez, Messieurs,
ki na ply l(ə) tɑ̃, di: «si vu vule, mesjø,

je viendrai après votre déjeuner pour vous conduire
ʒə vjɛ̃dre aprɛ vɔtrə deʒœne pur vu kɔ̃dɥi:r

chez M. Doumier.» «Merci beaucoup, Monsieur Fournier,
ʃe məsjø dumje.» «mɛrsi boku, məsjø furnje,

mais vous n'en avez peut-être pas le temps.» «Oh, si,
mɛ vu nɑ̃-nave pœtɛ:trə pa l(ə) tɑ̃.» «o, si,

après trois heures de l'après-midi, j'aurai le temps. »
aprɛ trwa -zœ:r də laprɛmidi, ʒɔre l(ə) tɑ̃.»

« Bien, alors nous déjeunerons d'abord, et puis nous irons
«bjɛ̃, alɔ:r nu deʒœnrɔ̃ dabɔ:r, e pɥi nu -zirɔ̃

tous les trois chez M. Doumier. » « Au revoir, Mes-
tu le trwa ʃe məsjø dumje.» «o r(ə)vwa:r, me-

sieurs! » « Au revoir, M. Fournier! Et merci! »
sjø!» «o r(ə)vwa:r, məsjø furnje! e mɛrsi!»

M. Fournier a quitté le restaurant, les deux amis
məsjø furnje a kite l(ə) rɛstɔrɑ̃, le dø -zami

s'asseyent à une bonne table et appellent le garçon.
sasɛ:j a yn bɔn tabl e apɛl lə garsɔ̃.

Cinq minutes plus tard, le garçon a posé devant eux
sɛ̃ minyt ply ta:r, lə garsɔ̃ a poze d(ə)vɑ̃ ø

des assiettes, des verres, etc. Il leur a donné une
de -zasjɛt, de vɛ:r, ɛtsetera. il lœr a dɔne yn

demi-bouteille de vin rouge, des tomates, des cham-
dəmibutɛ:j də vɛ̃ ru:ʒ, de tɔmat, de ʃɑ̃-

pignons et d'autres bonnes choses, et les deux amis
piɲɔ̃ e do:trə bɔn ʃo:z, e le dø -zami

commencent à manger.
kɔmɑ̃:s a mɑ̃ʒe.

« Le cognac du Café de France guérit peut-être un ma-
«lə kɔɲak dy kafe d(ə) frɑ̃:s geri pœtɛ:tr œ̃ ma-

lade en quelques jours. » dit M. Martial, « mais un
lad ɑ̃ kɛlk ʒu:r,» di məsjø marsjal, «mɛ œ̃

bon déjeuner, cela guérit un malade en une heure. »
bɔ̃ deʒœne, s(ə)la geri œ̃ malad ɑ̃ yn œ:r.»

MOTS:

un autocar
un café
un cognac
une demi-bouteille
un docteur
une fenêtre
un franc
un garçon
une histoire
un kilomètre
une lettre

« C'est ce que dit aussi mon grand-père, et il a
«sɛ s(ə) kə di osi mɔ̃ grɑ̃pɛ:r, e il a

eu quatre-vingt-quatre (84) ans le mois dernier, et
y katrəvɛ̃katr ɑ̃ l(ə) mwa dɛrnje, e

n'a pas été malade depuis dix-neuf cent cinq (1905), »
na pa ete malad dəpɥi diznœf sɑ̃ sɛ:k,»

dit André Comaux.
di ɑ̃dre komo.

Pendant cinq minutes, aucun des deux amis ne dit
pɑ̃dɑ̃ sɛ̃ minyt, okœ̃ de dø -zami n(ə) di

un mot: ils mangent. C'est seulement quand ils ont
œ̃ mo: il mɑ̃:ʒ. sɛ sœlmɑ̃ kɑ̃ -til -zɔ̃

fini de manger les premières choses que leur a
fini d(ə) mɑ̃ʒe le prəmjɛ:r ʃo:z kə lœr a

apportées le garçon que les deux hommes ont le temps
apɔrte l(ə) garsɔ̃ kə le dø -zɔm ɔ̃ l(ə) tɑ̃

de regarder autour d'eux, et de voir quelles autres
d(ə) rəgarde otu:r dø, e d(ə) vwa:r kɛl -zo:trə

personnes il y a dans le restaurant.
pɛrsɔn il ja dɑ̃ l(ə) rɛstɔrɑ̃.

EXERCICE A.

Villebourg est une petite ville de — — (30.000) habitants, à trois cents — de Paris. La gare de Villebourg n'est pas aussi grande que les gares de Paris, mais pour une petite ville, c'est une — grande gare. Devant la gare, il y a

un livre
une maison
un malade
un médecin
Messieurs
une page
une place
un propriétaire
un restaurant
une rose
une rue
un siècle
une statue
gros
nouvelle
plein
apporté(e)
conduire
il connaît
vous connaissez
ils connaissent
construit(e)
elle a été construite
il a écrit
il est écrit
elle a été fondée
guérir
il guérit
vous guérissez
ils guérissent
partons!
elle est posée
prendre
représenter
assez
aucun ... ne

car
d'abord
depuis
jusqu'à
peut-être
voilà
cent cinquante
quatre-vingts
quatre-vingt-quatre
quatre-vingt-cinq
trois cents
trois cent vingt
quatre cents
huit cents
huit cent cinq
onze cent cinquante
douze cent trente-sept
dix-huit cent cinquante
dix-neuf cent cinquante
dix-neuf cent cinq
dix-sept cent quatre-vingt-trois
seize cent cinquante-huit
trente mille
à deux heures trois quarts
à côté de

une belle —. Sur la place, il y a une belle — qui représente un homme assis. La main droite de cet homme est — sur un livre. C'est un très — livre de mille pages. L'homme que représente la statue est celui qui a — ce livre: Georges Laferre. C'est pour — que la place de la gare s'appelle Place Laferre. Dans la rue Napoléon Ier, il y a d' — les nouvelles maisons de sept étages, puis des maisons plus basses. Dans une de ces maisons, au — six, demeure le docteur Pirot. Le docteur Pirot est un grand —. Son nom est écrit en grandes — à droite de la porte. — autre médecin ne guérit un malade en aussi peu de temps que lui.

Quand M. Fournier demande aux deux amis s'ils veulent prendre quelque chose dans un —, ils lui répondent: « Merci —, Monsieur! » A cette heure-ci il n'y a que peu de — dans le café. Les trois hommes s'asseyent à une table devant la —. Puis, ils appellent le — et lui demandent trois verres de cognac. Quand le garçon vient avec le cognac, il dit: « — vos cognacs, Messieurs! » Le Café de France est un bon café: les trois verres sont vraiment —.

Quand les trois hommes ont bu leur cognac, les deux amis demandent à M. Fournier de les — à un bon restaurant. Ils vont au Chat Blanc qui est — dix minutes du Café de France. Le nom du — est M. Jacques Artiolet. On mange très bien au Chat Blanc, et M. Martial dit qu'un bon déjeuner — un malade en une heure. C'est ce que dit aussi le grand-père de Comaux, qui a eu quatre-vingt-quatre ans le mois —. Il n'a pas été malade — dix-neuf cent cinq.

EXERCICE B.

Que peut-on prendre pour aller de Paris à Villebourg? ... Combien d'heures le train met-il à faire les trois cents kilomètres de Paris à Villebourg? ... En quelle année la nouvelle gare a-t-elle été construite? ... Que représente la petite statue devant le Café de France? ... Quel livre Georges Laferre a-t-il écrit? ... Pourquoi connaît-on le docteur Pirot dans Villebourg et dans beaucoup d'autres villes? ... Depuis combien de temps les Pirot demeurent-ils à Villebourg? ... Que donnent les deux hommes au petit Pierre Fournier? ... Que dit Pierre Fournier quand il quitte les deux hommes? ... Quelle est l'année où a été fondé le Café de France? ... Dans quelle rue demeure M. Doumier et à quel numéro? ...

EXERCICE C.

trois cents	**trois cent vingt**
quatre-vingts	**quatre-vingt-deux**

La nouvelle gare de Villebourg a été construite en — — — (1950). Cette année-là, la ville a eu — — (800) ans. Il y a — — (300) kilomètres de Paris à Villebourg par le train, mais — — — (320) kilomètres par l'autocar. Beaucoup de personnes disent que la statue devant le Café de France est de — — — — — (1680). Quand les trois hommes entrent dans le café, il n'y a qu'un vieux monsieur de — — (80) ou — — — — (85) ans.

à vingt minutes de
allons-y
au revoir
d'ici
en même temps que
le mois dernier
merci beaucoup
ils mettent ... à faire
nous ferions bien de
pour cela
peu de monde
plein de monde
te (le) voilà
André Comaux
Armand Courtelet
Arthur Doumier
Auguste Charles André
les Courtelet
Georges Laferre
Jacques Artiolet
Napoléon
Onésime Pirot
Jean Courtelet
Jean-Paul Martial
Pierre Fournier
Villebourg

je connais	**nous connaissons**
tu connais	**vous connaissez**
il connaît	**ils connaissent**

Si vous avez été à Villebourg deux ou trois fois, les habitants de la ville vous conn—, même si vous ne les conn— pas. Aucun des deux hommes ne conn— encore Villebourg. M. Martial, à Pierre Fournier: « Pierre, est-ce que tu conn— M. Arthur Doumier? » Pierre: « Oh, oui, Monsieur, je le conn— très bien! » M. Martial, au père de Pierre: « Nous conn— déjà votre fils, Monsieur, et maintenant, nous vous conn—, vous aussi. »

RÉSUMÉ

moi, je . . .	**nous, nous . . .**
toi, tu . . .	**vous, vous . . .**
lui . . .	**eux . . .**
elle . . .	**elles . . .**

« *Jean* va au bois, mais *moi, je* ne vais pas au bois. » « *Jean* ira au bois, Nicole, mais *toi, tu* n'iras pas au bois. » « *Jean et Henri* vont au bois, mais *nous, nous* n'allons pas au bois. » « *Les garçons* iront au bois, Nicole et Yvonne, mais *vous, vous* n'irez pas au bois. »

Ces quatre phrases sont à la *première* ou à la *deuxième* personne. A la *troisième* personne, on *peut* dire:

« Nicole ne va pas au bois, » dit Jean, mais lui, il va au bois. « Jean va au bois, » dit Nicole, mais elle, elle

ne va pas au bois. « Les filles ne vont pas au bois, » disent les garçons, mais eux, ils vont au bois. « Les garçons iront au bois, » disent les filles, mais elles, elles n'iront pas au bois.

Mais on *préfère* dire, à la troisième personne: « *Nicole* n'ira pas au bois, » dit Jean, mais *lui* ira au bois. « *Jean* va au bois, » dit Nicole, mais *elle* n'ira pas au bois. « *Les filles* n'iront pas au bois, » disent les garçons, mais *eux* iront au bois. « *Les garçons* iront au bois, » disent les filles, mais *elles* n'iront pas au bois.

lui = lui, il
elle = elle, elle

eux = eux, ils
elles = elles, elles

EXERCICE

Le verbe avoir

avoir	
a eu	**il y a eu**
a	**il y a**
avait	**il y avait**
aura	**il y aura**

Les habitants de Villebourg veulent — beaucoup de fleurs sur la Place Laferre. Il y a quelques années, Villebourg n'— qu'une vieille gare. Maintenant, la ville — une nouvelle gare. La gare a été construite l'année où la ville — huit cents ans. En l'an dix-neuf cent quatre-vingts, Villebourg — huit cent trente ans. A Villebourg, il y — aujourd'hui trente mille habitants. En dix-neuf cent dix, il n'y — que vingt-cinq

mille habitants à Villebourg. Dans cinquante ans, il y — plus de trente mille habitants. Il n'y — jamais — plus de cinquante millions d'habitants, en France.

j'ai	**nous avons**
tu as	**vous avez**
il a	**ils ont**

Jean et Henri: « Nous — mangé nos pommes, maman, —-tu encore des pommes? » « Non, je n'— plus de pommes. Et si vous — mangé toutes vos pommes, c'est assez! » Jean et Henri — mangé quatre pommes. Yvonne n'en — mangé qu'une.

LE VIEUX DOCTEUR

Dans le restaurant où sont assis nos deux amis, il n'y a
dã l(ə) rɛstɔrã u sɔ̃ -tasi no dø -zami, il nja

qu'eux et un vieux monsieur qui lit un livre en buvant
kø e œ̃ vjø məsjø ki li œ̃ li:vr ã byvã

un verre de cognac. Quand les deux hommes sont entrés,
œ̃ vɛ:r də kɔɲak. kã le dø -zɔm sɔ̃ -tãtre,

il les a salués, puis il a appelé le garçon et lui a dit:
il le -za salɥe, pɥi il a aple l(ə) garsɔ̃ e lɥi a di:

« Apportez-moi encore un verre de cognac. » Quand le
«apɔrte mwa ãkɔ:r œ̃ vɛ:r də kɔɲak.» kã l(ə)

garçon lui a apporté son verre de cognac, il a posé son
garsɔ̃ lɥi a apɔrte sɔ̃ vɛ:r də kɔɲak, il a poze sɔ̃

livre sur la table et a commencé à boire son cognac en
li:vrə syr la tabl e a kɔmãse a bwa:r sɔ̃ kɔɲak ã

regardant les deux hommes. Et maintenant, il se
r(ə)gardã le dø -zɔm. e mɛ̃tnã, il sə

demande: « Qui sont ces deux hommes? C'est la pre-
d(ə)mã:d: «ki sɔ̃ se dø -zɔm? sɛ la prə-

mière fois que je les vois au Chat Blanc. Ils ne sem-
mjɛ:r fwa kə ʒ(ə) le vwa o ʃa blã. il nə sã:-

blent pas être de Villebourg, parce qu'ils ne parlent
blə pa ɛ:trə də vilbu:r, pars kil nə parl

pas comme les gens d'ici et qu'ils ne sont pas habillés
pa kɔm le ʒã disi e kil nə sɔ̃ pa abije

en buvant ɔ: pendant qu'il boit

boire
a bu
boit

en regardant ɔ: pendant qu'il regarde

il se demande ɔ: il demande à lui-même

ils ne semblent pas être ɔ: je ne crois pas qu'ils sont

les gens = les personnes

d'ici ɔ: de Villebourg

et qu'ils = et parce qu'ils

	comme les gens d'ici non plus. Viennent-ils de Paris? *kɔm le ʒɑ̃ disi nɔ̃ ply. vjɛn -til də pari?*
cela ɔ: ces gens-là	Je me demande qui cela peut être...» Puis, quand il *ʒə m(ə) dəmɑ̃:d ki s(ə)la pø -tɛ:tr...» pɥi, kɑ̃ -til*
une moitié = ½	a bu la moitié de son cognac, il se dit: «Je vais leur *a by la mwatje d(ə) sɔ̃ kɔɲak, il sə di: «ʒə vɛ lœr*
savoir il sait	parler. Je veux savoir qui c'est.» Et le monsieur se *parle. ʒə vø savwa:r ki sɛ.» e l(ə) məsjø s(ə)*
en les saluant ɔ: pendant qu'il les salue	lève, va à la table des deux amis, et leur demande en *lɛ:v, va a la tablə de dø -zami, e lœr dəmɑ̃:d ɑ̃*
 une bouche	les saluant: «Pardon, Messieurs, ne venez-vous pas de *le salɥɑ̃: «pardɔ̃, mesjø, nə v(ə)ne vu pa d(ə)* Paris?» André Comaux, qui a la bouche pleine, ne *pari?» ɑ̃dre kɔmo, ki a la buʃ plɛn, nə*
il a la bouche pleine = sa bouche est pleine	répond pas, car on ne peut pas parler en mangeant. *repɔ̃ pa, ka:r ɔ̃ n(ə) pø pa parle ɑ̃ mɑ̃ʒɑ̃.*
en mangeant ɔ: pendant que l'on mange	Mais M. Martial répond: «Si, nous venons de Paris *mɛ məsjø marsjal repɔ̃: «si, nu v(ə)nɔ̃ d(ə) pari*
connaître il connaît	et sommes à Villebourg depuis une heure seulement. *e sɔm -za vilbu:r dəpɥi yn œ:r sœlmɑ̃.*
permettre / **mettre** je **permets** / je **mets** tu **permets** / tu **mets** il **permet** / il **met** nous **permettons** / nous **mettons** vous **permettez** / vous **mettez** ils **permettent** / ils **mettent**	Mais... ai-je le plaisir de vous connaître, Mon- *mɛ... ɛ:ʒ lə plɛzi:r də vu kɔnɛ:tr, mə-* sieur...?» «Non, non, mais... permettez-moi de me *sjø...?» «nɔ̃, nɔ̃, mɛ... pɛrmɛte mwa d(ə) mə* présenter: docteur Jérôme Passavant.» Jean-Paul Mar- *prezɑ̃te: dɔktœ:r ʒero:m pasavɑ̃.» ʒɑ̃ pɔl mar-*
je suis heureux ɔ: c'est un plaisir pour moi	tial: «Je suis très heureux de vous connaître, docteur *sjal: «ʒə sɥi trɛ -zœrø d(ə) vu kɔnɛ:tr, dɔktœ:r*

Passavant. Permettez-moi maintenant de vous présen-
pasavã. pɛrmɛte mwa mɛ̃tnã d(ə) vu prezã-

ter mon ami, M. André Comaux, et moi-même:
te mɔ̃ -nami, məsjø ãdre komo, e mwamɛ:m:

Jean-Paul Martial, tous les deux de Paris.» Et André
ʒã pɔl marsjal, tu le dø d(ə) pari.» e ãdre

Comaux, qui n'a plus la bouche pleine, dit aussi au
komo, ki na ply la buʃ plɛn, di osi o

vieux monsieur: «Très heureux de vous connaître!»
vjø məsjø: «trɛ -zœrø d(ə) vu konɛ:tr!»

Alors, le docteur dit: «Permettez-moi de m'asseoir à
alɔ:r, lə dɔktœ:r di: «pɛrmɛte mwa d(ə) maswa:r a

votre table, Messieurs.» Et il sourit en disant cela,
vɔtrə tablə, mesjø.» e il suri ã dizã s(ə)la,

car il sait très bien que les deux amis pensent qu'il
ka:r il se trɛ bjɛ̃ k(ə) le dø -zami pã:s kil

parle trop et qu'il ferait bien de rester à sa table.
parlə tro e kil fərɛ bjɛ̃ d(ə) rɛste a sa tabl.

Mais ce n'est pas vrai, car les deux hommes lui sourient
mɛ s(ə) nɛ pa vrɛ, ka:r le dø -zɔm lɥi suri

aussi et lui disent tous les deux en même temps:
osi e lɥi di:z tu le dø ã mɛ:m tã:

« Asseyez-vous, docteur, nous serons très heureux de
«asɛje vu, dɔktœ:r, nu s(ə)rɔ̃ trɛ -zœrø d(ə)

vous avoir à notre table. Alors, nous aurons le plaisir
vu -zavwa:r a nɔtrə tabl. alɔ:r, nu -zɔrɔ̃ l(ə) plɛzi:r

de connaître trois des habitants de cette jolie ville:
də konɛ:trə trwa de -zabitã d(ə) sɛt ʒɔli vil:



Il sourit.

en disant ɔ: pendant qu'il dit

je souris
tu souris
il sourit
nous sourions
vous souriez
ils sourient

heureux

il est heureux
ils sont heureux

vous-même et M. Fournier, et le petit Pierre. »
vumɛːm e məsjø furnje, e l(ə) pəti pjɛːr.»

en s'asseyant ɔ: pendant qu'il s'assied

« Je me demande souvent, » dit le docteur en s'asseyant
«ʒə m(ə) dəmɑ̃ːd suvɑ̃,» di l(ə) dɔktœːr ɑ̃ sasɛjɑ̃

à la table des deux amis, « pourquoi les gens viennent
a la tablə de dø -zami, «purkwa le ʒɑ̃ vjɛn

à Villebourg. Nous n'avons même pas une belle cathé-
-ta vilbuːr. nu navɔ̃ mɛːm pa yn bɛl kate-

XIIe = 12e (douzième)

drale du XIIe siècle, comme Chartres, nous n'avons
dral dy duzjɛm sjɛkl, kɔm ʃartrə, nu navɔ̃

rien, vraiment. » M. Martial, qui se dit que ce bon
rjɛ̃, vrɛmɑ̃.» məsjø marsjal, ki s(ə) di kə s(ə) bɔ̃

vieux docteur dit cela pour savoir pourquoi ils sont
vjø dɔktœːr di s(ə)la pur savwaːr purkwa il sɔ̃

venus, ne répond pas et sourit en le regardant. Le
v(ə)ny, nə repɔ̃ pa e suri ɑ̃ l(ə) rəgardɑ̃. lə

continuer ⟷ s'arrêter

docteur continue: «Vous, par exemple, Messieurs, pour-
dɔktœːr kɔ̃tiny: «vu, par egzɑ̃ːplə, mesjø, pur-

quoi êtes-vous venus à Villebourg? Je sais très bien
kwa ɛt vu v(ə)ny a vilbuːr? ʒə se trɛ bjɛ̃

cela ɔ: pourquoi vous êtes venus à Villebourg

que cela n'est pas mon affaire, mais je pense que vous
kə s(ə)la nɛ pa mɔ̃ -nafɛːr, mɛ ʒ(ə) pɑ̃ːs kə vu

n'êtes pas venus de Paris pour déjeuner au Chat Blanc. »
nɛt pa v(ə)ny d(ə) pari pur deʒœne o ʃa blɑ̃.»

M. Martial et son ami sourient encore une fois, mais
məsjø marsjal e sɔ̃ -nami suri ɑ̃kɔːr yn fwa, mɛ

comme aucun des deux ne dit rien cette fois-ci non
kɔm okœ̃ de dø n(ə) di rjɛ̃ sɛt fwa si nɔ̃

plus, le docteur continue, et les deux amis écoutent ce
ply, lə dɔktœ:r kɔ̃tiny, e le dø -zami ekut s(ə)

qu'il dit en mangeant et en buvant. « Je me demande
kil di ɑ̃ mɑ̃ʒɑ̃ e ɑ̃ byvɑ̃. «ʒə m(ə) dəmɑ̃:d

si vous n'êtes pas venus pour parler à quelqu'un. Au
si vu nɛt pa v(ə)ny pur parle a kɛlkœ̃. o

vieux M. Doumier, par exemple.» M. Martial ne
vjø məsjø dumje, par egzɑ̃:pl.» məsjø marsjal nə

dit rien, mais il ne sourit plus. « N'est-ce pas? » con-
di rjɛ̃, mɛ il nə suri ply. «nɛs pa?» kɔ̃-

tinue le docteur, et regarde les deux personnes en
tiny l(ə) dɔktœ:r, e r(ə)gard le dø pɛrsɔn

souriant, car il aime beaucoup jouer un peu avec les gens.
surjɑ̃, ka:r il ɛ:m boku ʒwe œ̃ pø avɛk le ʒɑ̃.

«Vous ne dites pas oui, mais... je crois que j'ai deviné
«vu n(ə) dit pa wi, mɛ... ʒə krwa k(ə) ʒe d(ə)vine

pourquoi vous êtes venus: vous êtes venus pour voir
purkwa vu -zɛt vəny: vu -zɛt vəny pur vwa:r

Arthur Doumier. Et je sais qu'en ce moment vous pen-
arty:r dumje. e ʒ(ə) se kɑ̃ s(ə) mɔmɑ̃ vu pɑ̃-

sez: « Ce vieux docteur devine ce que nous n'avons
se: «sə vjø dɔktœ:r dəvin sə kə nu navɔ̃

dit à personne dans cette ville. Est-ce qu'il lit nos
di a pɛrsɔn dɑ̃ sɛt vil. ɛs kil li no

pensées comme on lit un livre? » Non, Messieurs, je
pɑ̃se kɔm ɔ̃ li œ̃ li:vr?» nɔ̃, mesjø, ʒə

ne lis pas les pensées des autres. Si je devine juste,
n(ə) li pa le pɑ̃se de -zo:tr. si ʒ(ə) dəvin ʒyst,

écouter

On **écoute** avec les oreilles.

quelqu'un = quelque personne

en souriant ɔ: pendant qu'il sourit

à personne = à aucune personne

une pensée = ce que l'on pense

je lis
il lit

c'est parce que mon ami Doumier m'a parlé un peu
sɛ pars kə mɔ̃ -nami dumje ma parle œ̃ pø

de cette affaire. »
d(ə) sɛt afɛ:r.»

Le docteur s'arrête de parler pour boire un peu de son
lə dɔktœ:r sarɛt də parle pur bwa:r œ̃ pø d(ə) sɔ̃

cognac, puis, après un moment, il continue et les deux
kɔɲak, pɥi, aprɛ -zœ̃ mɔmɑ̃ il kɔ̃tiny e le dø

en se demandant
ɔ: pendant qu'ils
se demandent

amis écoutent ce qu'il dit en se demandant si vraiment
-zami ekut s(ə) kil di ɑ̃ s(ə) dəmɑ̃dɑ̃ si vrɛmɑ̃

le docteur a deviné tout ce qu'ils viennent faire à
l(ə) dɔktœ:r a d(ə)vine tu s(ə) kil vjɛn fɛ:r a

Villebourg.
vilbu:r.

boire
je bois
tu bois
il boit
nous buvons
vous buvez
ils boivent

« Mais, Messieurs, je vois que vous ne mangez rien
«mɛ, mesjø, ʒə vwa k(ə) vu n(ə) mɑ̃ʒe rjɛ̃

et que vous ne buvez pas non plus. Ce que je vous
e k(ə) vu n(ə) byve pa nɔ̃ ply. s(ə) kə ʒ(ə) vu

dis, vous pouvez très bien l'écouter en mangeant et
di, vu puve trɛ bjɛ̃ lekute ɑ̃ mɑ̃ʒɑ̃ e

en buvant. Mais vous avez peut-être fini? Je sais
ɑ̃ byvɑ̃. mɛ vu -zave pœtɛ:trə fini? ʒə se

cela ɔ: que vous ne
mangez pas

que cela n'est pas mon affaire, mais je vois que vous
k(ə) s(ə)la nɛ pa mɔ̃ -nafɛ:r, mɛ ʒ(ə) vwa k(ə) vu

n'avez pas mangé la moitié de ce que le garçon vous a
nave pa mɑ̃ʒe la mwatje də s(ə) kə l(ə) garsɔ̃ vu -za

apporté. » Le jeune Comaux dit seulement en souriant:
apɔrte.» lə ʒœn kɔmo di sœlmɑ̃ ɑ̃ surjɑ̃:

« Continuez, docteur! » « Bien, mais je n'ai plus beaucoup
«kɔ̃tinɥe, dɔktœ:r!» «bjɛ̃, mɛ ʒ(ə) ne ply boku

à vous dire, Messieurs, sauf que s'il m'a été facile de
a vu di:r, mesjø, sof kə sil ma ete fasil də

m' ɔ: pour moi

deviner qui vous étiez et pourquoi vous étiez venus à
d(ə)vine ki vu -zetje e purkwa vu -zetje v(ə)ny a

Villebourg, c'est parce que mon ami Arthur Doumier
vilbu:r, sɛ pars kə mɔ̃ -nami arty:r dumje

m'a dit la semaine dernière que deux personnes vien-
ma di la s(ə)mɛn dɛrnjɛ:r kə dø pɛrsɔn vjɛ̃-

draient le voir un de ces jours pour lui parler d'une
drɛ l(ə) vwa:r œ̃ d(ə) se ʒu:r pur lɥi parle dyn

le ɔ: Doumier

affaire de famille. Alors, quand vous êtes entrés, je
afɛ:r də fami:j. alɔ:r, kɑ̃ vu -zɛt -zɑ̃tre, ʒə

vous ai salués en me disant: « Ces gens-là ne semblent
vu -ze salɥe ɑ̃ m(ə) dizɑ̃: «se ʒɑ̃ la n(ə) sɑ̃:blə

pas être d'ici. Ils ont tous les deux une valise à la
pa ɛ:trə disi. il -zɔ̃ tu le dø yn vali:z a la

main, et à Villebourg, personne ne déjeune à
mɛ̃, e a vilbu:r, pɛrsɔn nə deʒœn a

personne ne ɔ: aucune personne ne

cette heure-ci. Je suis sûr qu'ils sont venus par le
sɛt œ:r si. ʒə sɥi sy:r kil sɔ̃ v(ə)ny par lə

train de Paris. » Et quand je vous ai salués, j'ai pensé:
trɛ̃ d(ə) pari.» e kɑ̃ ʒ(ə) vu -ze salɥe, ʒe pɑ̃se:

« Je veux savoir qui c'est, car c'est peut-être de ces
«ʒə vø savwa:r ki sɛ, ka:r sɛ pœtɛ:trə də se

deux messieurs que me parlait Arthur mercredi dernier.
dø mesjø kə m(ə) parlɛ arty:r mɛrkrədi dɛrnje.

puis-je? = est-ce que je peux?

Que vais-je faire? Puis-je leur demander qui ils sont?
kə vɛ:ʒ fɛ:r? pɥi:ʒ lœr dəmãde ki il sɔ̃?

Non. Puis-je me présenter? Non plus, car je ne sais
nɔ̃. pɥi:ʒ mə prezãte? nɔ̃ ply, ka:r ʒə n(ə) se

il veut
il voudra

pas s'ils voudront me parler; mais je vais me présenter. »
pa sil vudrɔ̃ mə parle; mɛ ʒ(ə) vɛ m(ə) prezãte.»

Et me voilà. » En parlant, le docteur s'est levé, et quand
e mə vwala.» ã parlã, lə dɔktœ:r sɛ l(ə)ve, e kã

il a fini, il salue les deux amis en souriant. Va-t-il les
-til a fini, il saly le dø -zami ã surjã. va -til le

quitter?
kite?

lorsque = quand

Non, car, lorsque le docteur a fini de parler, M.
nɔ̃, ka:r, lɔrskə lə dɔktœ:r a fini d(ə) parle, məsjø

Martial lui demande de rester en lui disant: « Doc-
marsjal lɥi d(ə)mã:d də rɛste ã lɥi dizã: «dɔk-

puisque = parce que

teur, permettez-moi maintenant, puisque vous avez
tœ:r, pɛrmɛte mwa mɛ̃tnã, pɥisk vu -zave

poser une question = demander quelque chose

deviné pourquoi nous sommes ici, de vous poser quel-
d(ə)vine purkwa nu sɔm -zisi, də vu poze kɛl-

ques questions. Car s'il y a quelqu'un à Villebourg qui
kə kɛstjɔ̃. ka:r sil ja kɛlkœ̃ a vilbu:r ki

peut nous dire ce que nous ne savons pas encore
pø nu di:r sə k(ə) nu n(ə) savɔ̃ pa -zãkɔ:r

de cette affaire, je crois que c'est vous. » « Posez-moi
də sɛt afɛ:r, ʒə krwa k(ə) sɛ vu.» «poze mwa

toutes les questions que vous voudrez, M. Martial,
tut le kɛstjɔ̃ k(ə) vu vudre, məsjø marsjal,

j'ai fini de parler de moi, je parlerai seulement
ʒe fini d(ə) parle d(ə) mwa, ʒə parləre sœlmɑ̃

pour vous répondre, si je peux.» «Je suis sûr que, si
pur vu repɔ̃:dr, si ʒ(ə) pø.» «ʒə sɥi sy:r kə, si

vous voulez, vous pouvez répondre à ce que je vous
vu vule, vu puve repɔ̃:dr a s(ə) kə ʒ(ə) vu

demanderai, car vous semblez très bien connaître M.
d(ə)mɑ̃dre, ka:r vu sɑ̃ble trɛ bjɛ̃ kɔnɛ:trə məsjø

Doumier. Docteur, voici ma première question: Arthur
dumje. dɔktœ:r, vwasi ma prəmjɛ:r kɛstjɔ̃: arty:r

voici ɔ: vous avez ici

Doumier a-t-il un fils?» «Je ne sais à quel fils vous
dumje a-til œ̃ fis?» «ʒə n(ə) se a kɛl fis vu

je ne sais = je ne sais pas

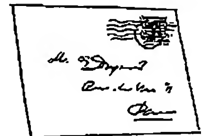
pensez, car Arthur Doumier a eu deux fils. Je dis «a
pɑ̃se, ka:r arty:r dumje a y dø fis. ʒə di «a

eu», parce que l'un, Jean-Pierre, est mort en 1935 (dix-
y», pars kə lœ̃, ʒɑ̃ pjɛ:r, ɛ mɔ:r ɑ̃ diz-

neuf cent trente-cinq) à l'âge de vingt-sept ans, et
nœf sɑ̃ trɑ̃tsɛ̃:k a la:ʒ də vɛ̃tsɛt ɑ̃, e

l'autre, Henri, est parti pour l'Afrique en 1940 (dix-
lo:tr, ɑ̃ri, ɛ parti pur lafrik ɑ̃ diz-

neuf cent quarante). En 1941 (dix-neuf cent quarante
nœf sɑ̃ karɑ̃:t. ɑ̃ diznœf sɑ̃ karɑ̃:t



une lettre

et un) il a écrit deux lettres à son père, qui a été
e œ̃ il a ekri dø lɛtr a sɔ̃ pɛ:r, ki a ete

bien heureux de les lire (les deux lettres venaient
bjɛ̃ -nœrø d(ə) le li:r [le dø lɛtrə vənɛ

lire
il lit

d'une personne de Suisse). Mais depuis ce temps-là,
dyn pɛrsɔn də sɥis]. mɛ d(ə)pɥi s(ə) tɑ̃ la,

rien. Son père a écrit une fois à cette personne,
rjɛ̃. sɔ̃ pɛːr a ekri yn fwa a sɛt pɛrsɔn,

Henri n'a pas répondu. Nous ne savons pas où il est,
ɑ̃ri na pa repɔ̃dy. nu n(ə) savɔ̃ pa u il ɛ,

il est peut-être mort, qui sait? Aucun de ses amis de
il ɛ pœtɛːtrə mɔːr, ki sɛ? okœ̃ d(ə) se -zami d(ə)

Villebourg et de Paris ne sait rien. » « C'est à ce fils-là
vilbuːr e d(ə) pari nə sɛ rjɛ̃.» «sɛ -ta s(ə) fis la

penser à
On pense à quelque chose.

que nous pensons, » dit M. Martial, « et nous savons
k(ə) nu pɑ̃sɔ̃,» di məsjø marsjal, «e nu savɔ̃

maintenant que son père est vraiment M. Arthur
mɛ̃tnɑ̃ kə sɔ̃ pɛːr ɛ vrɛmɑ̃ məsjø artyːr

Doumier, 13, rue des Roses, à Villebourg. Merci, doc-
dumje, trɛːz, ry de roːz, a vilbuːr. mɛrsi, dɔk-

j'ai promis de ne plus poser = j'ai dit que je ne poserais plus

teur! » « Monsieur Martial, je vous ai promis de ne plus
tœːr!» «məsjø marsjal, ʒə vu -ze prɔmi d(ə) nə ply

vous poser de questions, mais permettez-moi de vous
vu poze d(ə) kɛstjɔ̃, mɛ pɛrmɛte mwa d(ə) vu

en ... une dernière ɔ: une dernière question

en poser une dernière, puisque vous semblez connaître
-zɑ̃ poze yn dɛrnjɛːr, pɥisk vu sɑ̃ble kɔnɛːtr

Henri. Savez-vous où Henri est allé après sa dernière
ɑ̃ri. save vu u ɑ̃ri ɛ -tale aprɛ sa dɛrnjɛːr

partir
est parti
part

lettre? Il avait écrit qu'il allait partir pour une autre
lɛtr? il avɛ -tekri kil alɛ partiːr pur yn oːtrə

partie de l'Afrique, mais comme je vous l'ai dit, nous ne
parti d(ə) lafrik, mɛ kɔm ʒə vu le di, nu n(ə)

savons s'il l'a fait. Et si vous savez où il est allé, peut-
savɔ̃ sil la fɛ. e si vu save u il ɛ -tale, pœ-

être savez-vous s'il vit encore ou s'il est mort? » « Doc-
tɛ:trə save vu sil vi ɑ̃kɔ:r u sil ɛ mɔ:r?» «dɔk-

teur, je peux vous répondre une chose seulement: Henri
tœ:r, ʒə pø vu repɔ̃:dr yn ʃo:z sœlmɑ̃: ɑ̃ri

Doumier ne vit plus, il est mort en Afrique en 1943 (dix-
dumje n(ə) vi ply, il ɛ mɔ:r ɑ̃ -nafrik ɑ̃ diz-

neuf cent quarante-trois). J'étais son ami. J'ai promis à
nœf sɑ̃ karɑ̃ttrwa. ʒetɛ sɔ̃-nami. ʒe prɔmi a

Henri et ... à une autre personne d'aller voir son père
ɑ̃ri e ... a yn o:trə pɛrsɔn dale vwa:r sɔ̃ pɛ:r

quand un jour je rentrerais en France. » « Mais si
kɑ̃ -tœ̃ ʒu:r ʒə rɑ̃trərɛ ɑ̃ frɑ̃:s.» «mɛ si

Henri est mort en 1943, pourquoi
ɑ̃ri ɛ mɔ:r ɑ̃ diznœf sɑ̃ karɑ̃ttrwa, purkwa

n'êtes-vous pas venu avant, M. Martial? Pourquoi
nɛt vu pa v(ə)ny avɑ̃, məsjø marsjal? purkwa

n'avez-vous pas écrit à son père? » « Je vais vous
nave vu pa ekri a sɔ̃ pɛ:r?» «ʒə vɛ vu

dire pourquoi. C'est la première fois que je suis
di:r purkwa. sɛ la prəmjɛ:r fwa kə ʒə sɥi

en France depuis 1940. Mais j'ai écrit
-zɑ̃ frɑ̃:s dəpɥi diznœf sɑ̃ karɑ̃:t. mɛ ʒe ekri

au père d'Henri. Je lui ai écrit trois lettres depuis 1945
o pɛ:r dɑ̃ri. ʒə lɥi e ekri trwa lɛtrə dəpɥi

(dix-neuf cent quarante-cinq), mais les deux premières
diznœf sɑ̃ karɑ̃tsɛ̃:k, mɛ le dø prəmjɛ:r

fois on m'a répondu qu'il n'y avait aucun Arthur
fwa ɔ̃ ma repɔ̃dy kil njavɛ okœ̃ -narty:r

il vit ⟷ il est mort

venu
venus

Vous êtes venu, Monsieur.
Vous êtes venus, Messieurs.

voir
je vois
tu vois
il voit
nous voyons
vous voyez
ils voient

Doumier dans la ville où j'avais écrit. Voyez-vous,
dumje dã la vil u ʒavɛ ekri. vwaje vu,

Henri ne m'avait jamais dit le nom de ses parents ni de
ãri nə mavɛ ʒamɛ di l(ə) nɔ̃ d(ə) se parã ni d(ə)

sa ville: entre 1940 et 1943,
sa vil: ã:trə diznœf sã karã:t e diznœf sã karãttrwa,

en Afrique, ceux qui étaient venus de France
ã -nafrik, sø ki etɛ v(ə)ny d(ə) frã:s

ne parlaient pas beaucoup d'eux-mêmes, vous le savez.
nə parlɛ pa boku døme:m, vu l(ə) save.

C'est seulement quelques jours après qu'il est mort
sɛ sœlmã kɛlk ʒu:r aprɛ kil ɛ mɔ:r

que sa femme Marie-Anne m'a montré une vieille
kə sa fam mari a:n ma mɔ̃tre yn vjɛ:j

lettre de son père. (Vous avez dit vous-même qu'une
lɛtrə də sɔ̃ pɛ:r. [vu -zave di vumɛ:m kyn

fois, il avait écrit en Suisse.) Il était très difficile de
fwa, il avɛ -tekri ã sɥis.] il etɛ trɛ difisil də

lire le nom de la ville d'où elle venait. Nous en
li:r lə nɔ̃ d(ə) la vil du ɛl vənɛ. nu -zã

avons deviné une partie, et nous avons pensé que c'était
-navɔ̃ d(ə)vine yn parti, e nu -zavɔ̃ pãse kə setɛ

Villebourg, mais nous n'en étions pas sûrs. Et il y a en
vilbu:r, mɛ nu nã -netjɔ̃ pa sy:r. e il ja ã

France cinq ou six villes qui s'appellent Villebourg!
frã:s sɛ̃ -ku si vil ki sapɛl vilbu:r!

Celle-ci est la quatrième ville de ce nom où nous
sɛlsi ɛ la katrijɛm vil də s(ə) nɔ̃ u nu

venons demander si M. Arthur Doumier y demeure. »
v(ə)nɔ̃ d(ə)mɑ̃de si məsjø arty:r dumje i d(ə)mœ:r.»

Quand Jean-Paul Martial a fini de parler, aucun des
kɑ̃ ʒɑ̃ pɔl marsjal a fini d(ə) parle, okœ̃ de

hommes ne dit rien pendant quelques minutes, puis,
-zɔm nə di rjɛ̃ pɑ̃dɑ̃ kɛlk minyt, pɥi,

le docteur parle le premier. « Messieurs, puisque
lə dɔktœ:r parl lə prəmje. «mesjø, pɥisk

c'est comme cela, je crois que je vais vous conduire
sɛ kɔm sa, ʒə krwa k(ə) ʒə vɛ vu kɔ̃dɥi:r

moi-même chez mon ami. Mais je pense qu'il dort en
mwamɛ:m ʃe mɔ̃ -nami. mɛ ʒ(ə) pɑ̃:s kil dɔ:r ɑ̃

ce moment, alors, mangez d'abord les beaux fruits que
s(ə) mɔmɑ̃, alɔ:r, mɑ̃ʒe dabɔ:r le bo frɥi kə

vous a apportés le garçon pendant que nous parlions,
vu -za apɔrte l(ə) garsɔ̃ pɑ̃dɑ̃ k(ə) nu parljɔ̃,

et buvez ce bon vin. Vous n'en avez bu que la moitié. »
e byve s(ə) bɔ̃ vɛ̃. vu nɑ̃ -nave by k(ə) la mwatje.»

A ce moment, quelqu'un appelle de la rue: « Jérôme! »
a s(ə) mɔmɑ̃, kɛlkœ̃ apɛl də la ry: «ʒero:m!»

Le docteur Passavant se lève, puis il dit: « Messieurs,
lə dɔktœ:r pasavɑ̃ s(ə) lɛ:v, pɥi il di: «mesjø,

je crois que nous pouvons partir dans un moment. Vous
ʒə krwa k(ə) nu puvɔ̃ parti:r dɑ̃ -zœ̃ mɔmɑ̃. vu

voyez ce monsieur qui m'appelle? C'est mon ami Arthur
vwaje s(ə) məsjø ki mapɛl? sɛ mɔ̃ -nami arty:r

Doumier. » Puis il sort dans la rue, parle un moment
dumje.» pɥi il sɔ:r dɑ̃ la ry, parl œ̃ mɔmɑ̃

MM. = Messieurs

s'en vont = partent

à son ami, et tous les deux entrent dans le restaurant.
a sɔ̃ -nami, e tu le dø ɑ̃:trə dɑ̃ l(ə) rɛstɔrɑ̃.

« Messieurs, voici le père d'Henri. Arthur, je te présente
«mesjø, vwasi l(ə) pɛ:r dɑ̃ri. arty:r, ʒə tə prezɑ̃:t

MM. Martial et Comaux. Et maintenant, je ne sais si
mɛsjø marsjal e kɔmo. e mɛ̃tnɑ̃, ʒə n(ə) se si

vous ne préférez pas quitter le restaurant. » « M.
vu n(ə) prefere pa kite l(ə) rɛstɔrɑ̃.» «məsjø

Doumier veut peut-être rester ici quelques minutes. »
dumje vø pœtɛ:trə rɛste isi kɛlk minyt.»

« Non, non, Messieurs, » dit M. Doumier, « si vous
«nɔ̃, nɔ̃, mesjø,» di məsjø dumje, «si vu

voulez me parler de mon fils, allons chez moi!
vule m(ə) parle d(ə) mɔ̃ fis, alɔ̃ ʃe mwa!

Voyez-vous, depuis qu'Henri est parti pour l'Afrique,
vwaje vu, dəpɥi kɑ̃ri ɛ parti pur lafrik,

je sors très peu. Il n'est pas facile d'être vieux quand
ʒə sɔ:r trɛ pø. il nɛ pa fasil dɛ:trə vjø kɑ̃

on n'a plus ses enfants à la maison. Alors, ce que
-tɔ̃ na ply se -zɑ̃fɑ̃ a la mɛzɔ̃. alɔ:r, s(ə) kə

j'aime, quand je suis chez moi, c'est d'écouter les mille
ʒɛ:m, kɑ̃ ʒə sɥi ʃe mwa, sɛ dekute le mil

pensées qui viennent et qui s'en vont, et qui me parlent
pɑ̃se ki vjɛn e ki sɑ̃ vɔ̃, e ki m(ə) parl

du temps où ils étaient là. »
dy tɑ̃ u il -zetɛ la.»

Quand il voit que les trois hommes et le vieux Doumier
kɑ̃ -til vwa kə le trwa -zɔm e l(ə) vjø dumje

s'en vont, le garçon vient à leur table. Il se demande
sã vɔ̃, lə garsɔ̃ vjɛ̃ a lœr tabl. il sə d(ə)mã:d

d'abord pourquoi ils n'ont pas mangé les fruits qu'il
dabɔ:r purkwa il nɔ̃ pa mãʒe le frɥi kil

leur a apportés il y a une demi-heure, mais quand
lœr a apɔrte il ja yn dəmiœ:r, mɛ kã

M. Martial lui donne mille francs pour le déjeuner
məsjø marsjal lɥi dɔn mil frã pur lə deʒœne

plus cent cinquante francs pour lui-même, il sourit et
plys sã sɛ̃kã:t frã pur lɥimɛ:m, il suri e

lui dit merci. Et les quatre hommes s'en vont en le
lɥi di mɛrsi. e le katr ɔm sã vɔ̃ ã l(ə)

saluant.
salɥã.

Quand ils ont fait cent mètres, le docteur Passavant
kã -til -zɔ̃ fɛ sã mɛtr, lə dɔktœ:r pasavã

s'arrête et dit aux deux amis: « Et vos fruits! Je
sarɛt e di o dø -zami: «e vo frɥi! ʒə

vous ai demandé si vous préfériez quitter le restau-
vu -ze d(ə)mãde si vu preferje kite l(ə) rɛstɔ-

rant, et je n'ai pas pensé que vous n'aviez peut-être
rã, e ʒ(ə) ne pa pãse k(ə) vu navje pœtɛ:trə

pas fini! Je vous demande mille fois pardon! » Mais
pa fini! ʒə vu d(ə)mã:d mil fwa pardɔ̃! » mɛ

Martial lui dit en souriant qu'ils ont très bien mangé
marsjal lɥi di ã surjã kil -zɔ̃ trɛ bjɛ̃ mãʒe

et qu'ils avaient fini avant de quitter le restaurant.
e kil -zavɛ fini avã d(ə) kite l(ə) rɛstɔrã.

il ɔ: le garçon

«Vraiment?» demande encore une fois Passavant, et il
«vrɛmã?» dəmã:d ãkɔ:r yn fwa pasavã, e il

ne le croit que lorsque Comaux, lui aussi, lui dit qu'ils
nə l(ə) krwa kə lɔrskə komo, lɥi osi, lɥi di kil

avaient vraiment fini de déjeuner avant de quitter le
-zavɛ vrɛmã fini d(ə) deʒœne avã d(ə) kite l(ə)

restaurant.
rɛstɔrã.

EXERCICE A.

Les deux hommes qui sont entrés dans le restaurant ne — pas être de Villebourg. « Ils ne sont pas comme les — d'ici, » se dit le docteur, « je me — d'où ils viennent. » Quand il a bu la — (½) de son cognac, il se lève et va à la table des deux amis. Quand le docteur les salue, André Comaux ne répond pas, parce qu'il a la bouche —. M. Martial demande: « Ai-je le plaisir de vous —? » « Non, » lui répond le docteur, puis il dit: « — -moi de me présenter. »

Les deux hommes sont — les deux de Paris. Quand le docteur s'est présenté, il demande: « — -je m'asseoir à votre table, Messieurs? » Le docteur dit que Villebourg n'a — pas une cathédrale, comme Chartres. Pendant qu'il parle, les deux amis l'— en mangeant. Le docteur leur demande s'ils ne sont pas venus pour parler à —. Quand il dit le nom de M. Doumier, les deux amis pensent qu'il a — ce qu'ils n'ont dit à —. Il semble avoir deviné leurs —. Le docteur lit son livre en — un verre de cognac. Il boit son cognac en — les deux hommes qui sont entrés dans le restaurant. Quel-

ques minutes plus tard, il va à leur table et leur demande en les — s'ils sont de Paris. Il est — que les deux hommes sont venus de Paris, et il pense qu'ils sont venus pour parler à M. Doumier d'une — de famille. « Je pense que vous êtes venus parler au vieux Doumier, » dit le docteur, et il sourit en — cela. M. Martial l'avait écouté en —, mais maintenant, il ne sourit plus.

Le docteur a deviné juste, et les deux amis veulent lui — quelques questions. Ils sont sûrs qu'il peut — à ce qu'ils lui demanderont. Et voici la première — de M. Martial: « Arthur Doumier a-t-il un fils? » « Oui, » répond le docteur, « mais on ne sait s'il — encore ou s'il est mort. » Le fils de M. Doumier n'a écrit que deux — à son père, en 1941.

EXERCICE B.

Que dit le vieux monsieur au garçon quand il a bu son premier verre de cognac? ... Que lit-il en buvant son cognac? ... Pourquoi le jeune Comaux ne répond-il pas au docteur? ... Que disent les deux amis au docteur quand il s'est présenté? ... Qu'est-ce que M. Martial a promis à Henri Doumier? ... Combien de cognac le docteur a-t-il bu quand il se lève pour aller saluer les deux amis? ... Pourquoi le docteur a-t-il deviné qui sont les deux amis et pourquoi ils sont venus à Villebourg? ... Qu'est-ce que le docteur a fait quand les deux amis sont entrés dans le restaurant? ... Le jeune Doumier vit-il encore? ... Pour quel pays est-il parti en 1940? ... Combien M. Martial donne-t-il au garçon du restaurant? ...

MOTS:

une affaire
une bouche
les gens
une lettre
MM
la moitié
une pensée
une question
heureux
sûr
ai-je?
apporter
en s'asseyant
boire
en buvant
vous buvez
connaître
continuer
se demander
deviner
il se dit
en disant
écouter
lire
je lis
il lit
en mangeant
il est mort

en parlant
partir
penser
vous permettez
poser
il a promis
puis-je?
en regardant
en saluant
savoir
sembler
il sourit
en souriant
il vit
voir
vous voyez
ils s'en vont
aucun(e)
personne
comme
ne . . . même pas
lorsque
quelqu'un
pour savoir
puisque
voici
dix-neuf cent quarante
dix-neuf cent quarante-cinq
dix-neuf cent quarante et un
dix-neuf cent quarante-trois
dix-neuf cent trente-cinq
à l'âge de

EXERCICE C.

salué	**salués**
apporté	**apportés**

Le docteur a salu— les deux hommes. Quand il les a salu—, il est allé à leur table. Le garçon a apport— les fruits. Les deux amis n'ont pas mangé les fruits que le garçon leur a apport—. Le docteur a dit aux deux hommes: « Je vous ai salu— en me disant que vous n'étiez pas d'ici. » Quand le garçon a-t-il apport— les fruits aux deux amis? Il les a apport— pendant qu'ils parlaient.

je souris	**nous sourions**
tu souris	**vous souriez**
il sourit	**ils sourient**

Le docteur — en parlant aux deux messieurs, et ceux-ci lui — aussi. «Vous —?» demande le docteur aux deux hommes. « Oui, nous — parce que nous pensons à ce que vous nous avez dit. » « Moi, je — souvent, » dit André Comaux, « quand je suis avec des amis. » André Comaux ne dit pas: « Tu —, » mais: «Vous — » à son ami, M. Martial.

je vois	**nous voyons**
tu vois	**vous voyez**
il voit	**ils voient**

« — -vous le nom de cette place? » demande M. Martial à son ami. « Oui, je le —, c'est la Place Georges Laferre. » M. Martial, à Pierre: « — -tu souvent M. Doumier? »

« Oui, Monsieur! Nous le — souvent parce qu'il demeure dans la même rue que nous. » M. Fournier — les deux messieurs en même temps qu'ils le —.

je bois	**nous buvons**
tu bois	**vous buvez**
il boit	**ils boivent**

Le docteur — un cognac, et les deux amis — aussi un cognac. « — -vous toujours le même cognac? » demande de Martial à Passavant. « Oui, je — toujours ce cognac-là, il est très bon. » «Apres le dîner, nous — aussi souvent ce cognac, » dit Comaux. « Tu — trop! » dit souvent Doumier à son ami Passavant.

bien heureux
partir pour
poser une question
s'arrêter de
venir demander
me voilà
Jean-Pierre
Jérôme Passavant
Marie-Anne

RÉSUMÉ

il y a . . . **il y a . . . que**

Avec un verbe à *l'imparfait,* « il y a (dix) ans » dit la même chose que « (dix) ans avant cette année-ci ».

« *Il y a* dix ans, Villebourg *avait* une vieille gare » ou «Villebourg avait une vieille gare, il y a dix ans. »

Avec l'imparfait:
il y a . . . ans = . . . ans avant cette année-ci

Avec un verbe au *passé composé,* « il y a (dix) ans (que) » dit la même chose que « (dix) ans avant cette année-ci ».

« *Il y a* cinq ans, Villebourg *a eu* sa nouvelle gare » ou «Villebourg a eu sa nouvelle gare il y a cinq ans » ou « *Il y a* cinq ans *que* Villebourg *a eu* sa nouvelle gare. »

Avec le passé composé:
il y a . . . ans (que) = . . . ans avant cette année-ci

Avec le présent: il y a ... ans que .. = ... depuis .. ans

Mais avec un verbe au *présent*, « il y a (dix) ans que ... » dit la même chose que « ... depuis (dix) ans ».

« *Il y a* cinq ans *que* Villebourg *a* sa nouvelle gare. »

EXERCICE

Nous sommes en 1951. Henri est parti pour l'Afrique en 1940.

Comment dit-on, avec les trois mots « il y a », qu'Henri est parti dix ans avant l'année où nous sommes? *Réponse:* ... Et comment peut-on le dire également? *R.:* ... Comment dit-on que dix ans avant l'année où nous sommes, Henri était à Villebourg? *R.:* ...

Il est 15 heures. Jean est arrivé à la maison à 14 heures.

Comment dit-on, avec les trois mots « il y a », que Jean est à la maison depuis une heure? *R.:* ... Comment dit-on qu'il est arrivé une heure avant l'heure qu'il est maintenant? *R.:* ... Et comment peut-on le dire également? *R.:* ... Comment dit-on qu'une heure avant l'heure qu'il est maintenant, Jean n'était pas arrivé? *R.:* ...

Le verbe être

être	
a été	**était**
est	**sera**

Henri n'— plus à Villebourg en 1941. M. Doumier — — heureux quand son fils lui a écrit. « Il n'— pas facile d'— vieux, » dit-il. Les quatre hommes quittent le restaurant: dans cinq minutes, ils — chez M. Doumier.

je suis	**nous sommes**
tu es	**vous êtes**
il est	**ils sont**

« Nous — venus voir le père d'Henri, » dit M. Martial. « Je sais qui vous —, » dit Passavant, qui — l'ami de M. Doumier. « Je — heureux de vous voir, » dit le père. «Oui, tu — heureux, » lui dit son ami, « et je crois que ces messieurs, eux aussi, — heureux de te voir.»

CHEZ M. DOUMIER

sortir — partir
est sorti — est parti
sort — part

Quand les quatre hommes sont sortis du restaurant,
kɑ̃ le katr ɔm sɔ̃ sɔrti dy rɛstɔrɑ̃,

il attend ɔ: il reste où il est pour voir

le garçon attend quelques moments en regardant par
lə garsɔ̃ atɑ̃ kɛlk mɔmɑ̃ ɑ̃ r(ə)gardɑ̃ par

la fenêtre pour voir s'il n'y a pas quelqu'un qui vient,
la f(ə)nɛ:trə pur vwa:r sil nja pa kɛlkœ̃ ki vjɛ̃,

lui ɔ: à sa femme

puis il va téléphoner à sa femme. Voici ce qu'il lui dit:
pɥi il va telefɔne a sa fam. vwasi s(ə) kil lɥi di:

« Allô! C'est toi, Ernestine?... Oui, c'est Gaston. Tu
«alo! sɛ twa, ɛrnɛstin? ... wi, sɛ˙ gastɔ̃. ty

dont ɔ: de qui

t' ɔ: à toi

sais qui est arrivé par le train de Paris? Les deux
se ki ɛ -tarive par lə trɛ̃ d(ə) pari? le dø

dont t'a parlé A. = dont A. t'a parlé

hommes dont t'a parlé Amélie, la bonne de M. Dou-
-zɔm dɔ̃ ta parle ameli, la bɔn də məsjø du-

je dis
j'ai dit
je me dis
je me suis dit

mier. — Oh, ils ne me l'ont pas dit, mais quand j'ai
mje. — o, il nə m(ə) lɔ̃ pa di, mɛ kɑ̃ ʒe

il peut avoir ɔ: il semble avoir

vu qu'ils s'en allaient avec le vieux Doumier, je me
vy kil sɑ̃ -nalɛ -tavɛk lə vjø dumje, ʒə m(ə)

suis dit: « Ce sont eux! »... Comment sont-ils? Eh bien,
sɥi di: «sə sɔ̃ ø!» ... kɔmɑ̃ sɔ̃ -til? e bjɛ̃,

l'un est un jeune homme. Il peut avoir trente ans.
lœ̃ ɛ -tœ̃ ʒœn ɔm. il pø -tavwa:r trɑ̃:t ɑ̃.


une cigarette

Il est très bien habillé, il a une cigarette à la bouche,
il ɛ trɛ bjɛ̃ -nabije, il a yn sigarɛt a la buʃ,

il parle peu et écoute beaucoup. L'autre est plus âgé,
il parl pø e ekut boku. lo:tr ɛ ply -zaʒe,

il peut avoir environ quarante-cinq ans. Il est bien
il pø -tavwa:r ãvirɔ̃ karãtsɛ̃ -kã. il ɛ bjɛ̃

environ = un peu plus ou un peu moins

habillé lui aussi, mais pas aussi bien que le jeune. Il
-nabije lɥi osi, mɛ pa osi bjɛ̃ k(ə) lə ʒœn. il

parle peu également, mais il semble savoir beaucoup
parl pø egalmã, mɛ il sã:blə savwa:r boku

de choses qu'il ne dit pas. J'ai écouté un peu ce qu'il
d(ə) ʃo:z kil nə di pa. ʒe ekute œ̃ pø s(ə) kil

racontait au docteur Passavant, et veux-tu que je te
rakɔ̃tɛ o dɔktœ:r pasavã, e vø ty kə ʒ(ə) tə

raconter quelque chose = dire quelque chose

dise quelque chose? Eh bien, la personne dont il vient
di:z kɛlkə ʃo:z? e bjɛ̃, la pɛrsɔn dɔ̃ -til vjɛ̃

(je) dis
(je) dise

parler au vieux Doumier, c'est son fils Henri. Tu sais,
parle o vjø dumje, sɛ sɔ̃ fis ãri. ty sɛ,

Crois-tu que je dis...?
Veux-tu que je dise...?

celui qui est parti pour l'Afrique en 40. Il a raconté
səlɥi ki ɛ parti pur lafrik ã karã:t. il a rakɔ̃te

40 ɔ: 1940

au docteur que le jeune homme est mort en 43 et
o dɔktœ:r kə l(ə) ʒœn ɔm ɛ mɔ:r ã karãttrwa e

qu'il lui a promis d'aller voir son père quand il viendrait
kil lɥi a prɔmi dale vwa:r sɔ̃ pɛ:r kã -til vjɛ̃drɛ

en France. Il a raconté aussi qu'il l'a promis à une autre
ã frã:s. il a rakɔ̃te osi kil la prɔmi a yn o:trə

l' ɔ: d'aller voir le père d'Henri

personne. Qu'est-ce que tu en penses? Veux-tu que
pɛrsɔn. kɛs kə ty ã pã:s? vø ty kə

en ɔ: de cela

je te dise ce que je crois, moi? Eh bien, je crois que
ʒ(ə) tə di:zə sə kə ʒə krwa, mwa? e bjɛ̃, ʒə krwa k(ə)

cette « autre personne », c'est la femme du jeune Dou-
set «o:trə pɛrsɔn», sɛ la fam dy ʒœn du-

mier! Je sais bien qu'il n'avait pas de femme en partant,
mje! ʒə se bjɛ̃ kil navɛ pa d(ə) fam ɑ̃ partɑ̃,

quelque Française = une Française

mais je suis sûr qu'il a trouvé quelque jolie petite
mɛ ʒə sɥi sy:r kil a truve kɛlk ʒɔli p(ə)tit

dont ɔ: avec qui

Française dont il a eu un enfant, et maintenant,
frɑ̃sɛ:z dɔ̃ -til a y œ̃ -nɑ̃fɑ̃, e mɛ̃tnɑ̃,

(il) prend
(il) prenne

Elle croit qu'il prend...
Elle veut qu'il prenne...

elle veut que le grand-père prenne le petit. Tu vas
ɛl vø k(ə) lə grɑ̃pɛ:r prɛn lə p(ə)ti. ty va

voir si ce que je dis là n'est pas juste. Maintenant, je
vwa:r si s(ə) kə ʒ(ə) di la nɛ pa ʒyst. mɛ̃tnɑ̃, ʒə

m'en vais, il y a un monsieur qui attend. Je te télé-
mɑ̃ vɛ, il ja œ̃ məsjø ki atɑ̃. ʒə tə tele-

phonerai quand il s'en ira.» Et le garçon va voir qui
fɔnre kɑ̃ -til sɑ̃ -nira.» e l(ə) garsɔ̃ va vwa:r ki

est arrivé.
ɛ -tarive.

Parisien = habitant de Paris

Mais où sont maintenant nos deux Parisiens? Ils sont
mɛ u sɔ̃ mɛ̃tnɑ̃ no dø parizjɛ̃? il sɔ̃

le 13 ɔ: le numéro 13

déjà devant le 13 de la rue des Roses, et M. Fournier
deʒa d(ə)vɑ̃ l(ə) trɛ:z də la ry de ro:z, e məsjø furnje

est avec eux. Ils l'ont rencontré dans la rue cinq
ɛ -tavɛk ø. il lɔ̃ rɑ̃kɔ̃tre dɑ̃ la ry sɛ̃

en quittant ɔ: au moment où ils quittaient

minutes avant, en quittant le restaurant. M. Fournier
minyt avɑ̃, ɑ̃ kitɑ̃ l(ə) rɛstɔrɑ̃. məsjø furnje

il venait prendre = il venait pour prendre

venait prendre les deux Parisiens, comme il l'avait
v(ə)nɛ prɑ̃:drə le dø parizjɛ̃, kɔm il lavɛ

promis. Quand il a vu qu'ils avaient déjà rencontré
prɔmi. kɑ̃ -til a vy kil -zavɛ deʒa rɑ̃kɔ̃tre

son voisin il a dit: « Messieurs, puisque M. Doumier
sɔ̃ vwazɛ̃ il a di: «mesjø, pɥisk məsjø dumje

est venu vous prendre lui-même, je m'en vais. » «Vous
ɛ v(ə)ny vu prɑ̃:drə lɥimɛ:m, ʒə mɑ̃ vɛ.» «vu

vous en allez, M. Fournier, » lui a dit son voisin, « mais
vu -zɑ̃ -nale, məsjø furnje, » lɥi a di sɔ̃ vwazɛ̃, « mɛ

pourquoi? Restez avec nous. Vous vous en irez plus
purkwa? rɛste avɛk nu. vu vu -zɑ̃ -nire ply

tard! » « Bien, alors, je m'en irai quand nous serons arri-
ta:r! » « bjɛ̃, alɔ:r, ʒə mɑ̃ -nire kɑ̃ nu s(ə)rɔ̃ -zari-

vés chez vous. » « Quand nous serons arrivés devant la
ve ʃe vu. » « kɑ̃ nu s(ə)rɔ̃ -zarive d(ə)vɑ̃ la

maison de notre ami, » dit le docteur, « nous nous en
mɛzɔ̃ d(ə) nɔtr ami, » di l(ə) dɔktœ:r, « nu nu -zɑ̃

irons tous les deux. » « Non, Jérôme, tu ne t'en iras
-nirɔ̃ tu le dø.» «nɔ̃, ʒero:m, ty n(ə) tɑ̃ -nira

que quand je te le dirai, » dit le vieux Doumier, « car
kə kɑ̃ ʒ(ə) tə l(ə) dire,» di l(ə) vjø dumje, «ka:r

si ce que ces messieurs ont à me raconter me fait trop
si s(ə) kə se mesjø ɔ̃ -ta m(ə) rakɔ̃te mə fɛ tro

de mal, j'aurai peut-être besoin de toi comme médecin. »
d(ə) mal, ʒɔre pœtɛ:trə bəzwɛ̃ d(ə) twa kɔm medsɛ̃.»

Martial: « Monsieur Doumier, je sais que ce que nous
marsjal: «məsjø dumje, ʒə se kə s(ə) kə nu

avons à vous raconter vous fera beaucoup de mal, mais
-zavɔ̃ a vu rakɔ̃te vu f(ə)ra boku d(ə) mal, mɛ

voisin

Doumier et Fournier sont **voisins** parce qu'ils demeurent aux numéros 13 et 11 de la même rue.

il a besoin d'un médicin = un médicin lui est nécessaire

une nouvelle = une chose nouvelle que l'on raconte

(il) vient
(il) vienne

Vous dites qu'il vient.
Vous voulez qu'il vienne.

nous avons aussi de bonnes nouvelles pour vous. Mais
nu -zavɔ̃ osi d(ə) bɔn nuvɛl pur vu. mɛ

si vous voulez que le docteur Passavant vienne avec
si vu vule kə l(ə) dɔktœ:r pasavɑ̃ vjɛn avɛk

nous, nous serons très heureux, puisque le docteur est
nu, nu s(ə)rɔ̃ trɛ -zœrø, pɥisk lə dɔktœ:r ɛ

votre ami. » « Oui, oui, je veux qu'il vienne. Mais nous
vɔtr ami.» «wi, wi, ʒə vø kil vjɛn. mɛ nu

sommes arrivés, Messieurs. Alors, vous vous en allez
sɔm -zarive, mesjø. alɔ:r, vu vu -zɑ̃ -nale

vraiment, M. Fournier? » « Oui, je m'en vais. Au
vrɛmɑ̃, məsjø furnje?» «wi, ʒə mɑ̃ vɛ. o

revoir, Messieurs. » « Au revoir, M. Fournier. » M.
r(ə)vwa:r, mesjø.» «o r(ə)vwa:r, məsjø furnje.» məsjø

Fournier s'en va et nos deux Parisiens entrent avec M.
furnje sɑ̃ va e no dø parizjɛ̃ ɑ̃:tr avɛk məsjø

Doumier dans le beau jardin de sa maison.
dumje dɑ̃ l(ə) bo ʒardɛ̃ d(ə) sa mɛzɔ̃.

il demeure seul ɔ: il n'y a aucune autre personne dans la maison

sa femme est morte il y a cinq ans = il y a cinq ans que sa femme est morte

Le vieux M. Doumier demeure seul, car sa femme
lə vjø məsjø dumje d(ə)mœ:r sœl, ka:r sa fam

est morte il y a cinq ans, ses deux fils sont morts eux
ɛ mɔrt il ja sɛ̃ -kɑ̃, se dø fis sɔ̃ mɔ:r ø

aussi, et sa fille Josette demeure à Paris, avec sa petite
osi, e sa fi:j ʒozɛt dəmœ:r a pari, avɛk sa p(ə)tit

fille Odette. Le mari de Josette est mort en 1951 (dix-
fi:j ɔdɛt. lə mari d(ə) ʒozɛt ɛ mɔ:r ɑ̃ diz-

neuf cent cinquante et un), et elle ne veut pas encore
nœf sɑ̃ sɛ̃kɑ̃:t e œ̃, e ɛl nə vø pa -zɑ̃kɔ:r

quitter Paris. Son père aimerait beaucoup qu'elle vienne
kite pari. sɔ̃ pɛ:r ɛmrɛ boku kɛl vjɛn

à Villebourg, mais elle préfère rester à Paris. « Je ne
a vilbu:r, mɛ ɛl prefɛ:r rɛste a pari. « ʒə n(ə)

suis pas seule, » écrit-elle souvent à son père, « tu sais
sɥi pa sœl, » ekri -tɛl suvɑ̃ a sɔ̃ pɛ:r, « ty se

bien que j'ai ici beaucoup de bons amis et de bonnes
bjɛ̃ kə ʒe isi boku d(ə) bɔ̃ -zami e d(ə) bɔn

amies. » Alors, son père ne parle plus de cela, mais il
-zami.» alɔ:r, sɔ̃ pɛ:r nə parlə ply d(ə) s(ə)la, mɛ il

aimerait beaucoup qu'elle lui dise: « Mon cher papa, si
ɛmrɛ boku kɛl lɥi di:z: «mɔ̃ ʃɛ:r papa, si

tu veux que je vienne demeurer avec toi, je viendrai. »
ty vø k(ə) ʒə vjɛn dəmœre avɛk twa, ʒə vjɛ̃dre.»

Quelquefois, quand il se sent très seul, il se dit qu'il
kɛlkəfwa, kɑ̃ -til sə sɑ̃ trɛ sœl, il sə di kil

aimerait peut-être aussi qu'elle lui dise: « Cher papa,
ɛmrɛ pœtɛ:tr osi kɛl lɥi di:zə: « ʃɛ:r papa,

je ne peux pas venir à Villebourg, mais je veux que tu
ʒə n(ə) pø pa v(ə)ni:r a vilbu:r, mɛ ʒ(ə) vø k(ə) ty

viennes à Paris. » Ces dernières nuits, après avoir reçu
vjɛn a pari. » se dɛrnjɛ:r nɥi, aprɛ -zavwa:r rəsy

la lettre de M. Martial, le vieux Doumier s'est dit
la lɛtrə də məsjø marsjal, lə vjø dumje sɛ di

bien des fois, en parlant dans ses pensées à sa fille
bjɛ̃ de fwa, ɑ̃ parlɑ̃ dɑ̃ se pɑ̃se a sa fi:j

Josette: « Ah, ma chère fille, tu ne sais pas combien
ʒozɛt: « a, ma ʃɛ:r fi:j, ty n(ə) se pa kɔ̃bjɛ̃

un ami
une amie

quelquefois = quelques fois

se sen**tir** par**tir**
s'est senti est parti
se sent part

(que) je vienne
(que) tu viennes
(qu') il vienne

bien des fois = souvent

cher
chère

mon cher ami
ma chère amie

j'aimerais que tu me dises de venir demeurer avec vous
ʒɛmrɛ k(ə) ty m(ə) di:z də v(ə)ni:r dəmœre avɛk vu

deux. Mais j'aimerais que tu prennes ton vieux père
dø. mɛ ʒɛmrɛ k(ə) ty prɛn tɔ̃ vjø pɛ:r

chez toi parce que tu le veux toi-même, et non parce
ʃe twa pars kə ty l(ə) vø twamɛ:m, e nɔ̃ pars

qu'il te le demande. »
kil tə l(ə) dəmɑ̃:d. »

Josette n'est-elle pas une bonne fille? Oh, si, mais
ʒozɛt nɛ -tɛl pa yn bɔn fi:j? o, si, mɛ

elle aimait beaucoup son mari, et maintenant, depuis
ɛl ɛmɛ boku sɔ̃ mari, e mɛ̃tnɑ̃, dəpɥi

sa mort, elle vit avec les souvenirs du temps heureux
sa mɔ:r, ɛl vi avɛk le suvni:r dy tɑ̃ œrø

où elle l'avait encore. Elle aime aussi son père, mais
u ɛl lavɛ ɑ̃kɔ:r. ɛl ɛ:m osi sɔ̃ pɛ:r, mɛ

elle ne peut pas le prendre chez elle maintenant. Dans
ɛl nə pø pa l(ə) prɑ̃:drə ʃe -zɛl mɛ̃tnɑ̃. dɑ̃

quelques années peut-être, quand le souvenir de son
kɛlk -zane pœtɛ:tr, kɑ̃ l(ə) suvni:r də sɔ̃

cher Paul ne sera plus toute la journée avec elle.
ʃɛ:r pɔl nə s(ə)ra ply tut la ʒurne avɛk ɛl.

Nous avons dit que le vieux M. Doumier demeure
nu -zavɔ̃ di kə l(ə) vjø məsjø dumje d(ə)mœ:r

seul dans sa maison, mais ce n'est pas juste. Le vieux
sœl dɑ̃ sa mɛzɔ̃, mɛ s(ə) nɛ pa ʒyst. lə vjø

Doumier ne demeure pas entièrement seul, puisque
dumje n(ə) dəmœ:r pa ɑ̃tjɛrmɑ̃ sœl, pɥisk

il veut que
il aimerait que

Il veut qu'il vienne (dise, prenne).
Il aimerait qu'il vienne (dise, prenne).

les souvenirs ɔ: ce qui reste dans les pensées

sa vieille bonne Amélie demeure avec lui. C'est une
sa vjɛ:j bɔn ameli d(ə)mœ:r avɛk lɥi. sɛ -tyn

brave femme, mais elle parle souvent trop, et elle ne
bra:v fam, mɛ ɛl parl suvɑ̃ tro, e ɛl nə

raconte pas seulement à ses amies tout ce que fait et
rakɔ̃:t pa sœlmɑ̃ a se -zami tu s(ə) kə fɛ e

dit son maître, mais elle lit même souvent les lettres
di sɔ̃ mɛ:tr, mɛ ɛl li mɛ:m suvɑ̃ le lɛtrə

qu'il reçoit de Paris ou d'autres villes. La fille de M.
kil rəswa d(ə) pari u do:trə vil. la fi:j də məsjø

Doumier le sait, et elle a souvent dit à son père:
dumje l(ə) se, e ɛl a suvɑ̃ di a sɔ̃ pɛ:r:

« Papa, j'aimerais que tu prennes une autre bonne,
«papa, ʒɛmrɛ k(ə) ty prɛn yn o:trə bɔn,

Amélie n'est pas assez sûre. » Mais son père lui répond
ameli nɛ pa ase sy:r.» mɛ sɔ̃ pɛ:r lɥi repɔ̃

toujours en souriant: « Ma petite, je sais qu'Amélie lit
tuʒu:r ɑ̃ surjɑ̃: «ma p(ə)tit, ʒə se kameli li

mes lettres et raconte ce que je fais, mais elle est entière-
me lɛtr e rakɔ̃:t s(ə) kə ʒ(ə) fɛ, mɛ ɛl ɛ -tɑ̃tjɛr-

ment sûre. Elle ne prend jamais rien dans la maison
mɑ̃ sy:r. ɛl nə prɑ̃ ʒamɛ rjɛ̃ dɑ̃ la mɛzɔ̃

et elle ne reçoit pas beaucoup d'argent: seulement
e ɛl nə r(ə)swa pa boku darʒɑ̃: sœlmɑ̃

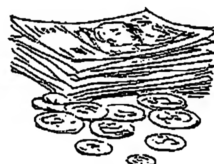
6.000 francs par mois. Si Amélie s'en va, qui veux-tu
si mil frɑ̃ par mwa. si ameli sɑ̃ va, ki vø ty

que je prenne? »
kə ʒ(ə) prɛn?»

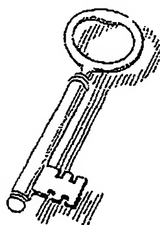
brave = bon, bonne

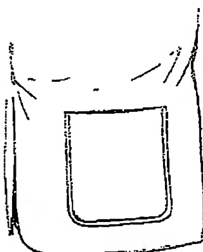
même ɔ: également

il reçoit
il a reçu


de l'argent

(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne


une clef


une poche

une vieille ɔ: une vieille femme

Nous avons présenté la petite famille de M. Doumier,
nu -zavɔ̃ prezɑ̃te la p(ə)tit fami:j də məsjø dumje,

voyons ce qu'il fait maintenant. Nous avons vu que,
vwajɔ̃ s(ə) kil fɛ mɛ̃tnɑ̃. nu -zavɔ̃ vy kə,

quand M. Fournier les a quittés, les quatre hommes
kɑ̃ məsjø furnje le -za kite, le katr ɔm

sont entrés dans le jardin de M. Doumier. En ce
sɔ̃ -tɑ̃tre dɑ̃ l(ə) ʒardɛ̃ d(ə) məsjø dumje. ɑ̃ s(ə)

moment, ils sont devant la porte de la maison, et M.
mɔmɑ̃, il sɔ̃ d(ə)vɑ̃ la pɔrt də la mɛzɔ̃, e məsjø

Doumier cherche sa clef: « Où peut-elle être, cette clef? »
dumje ʃɛrʃ sa kle: « u pø -tɛl ɛ:trə, sɛt kle? »

se dit-il, « je suis sûr que je l'ai mise dans ma poche en
sə di -til, « ʒə sɥi sy:r kə ʒ(ə) le mi:z dɑ̃ ma pɔʃ ɑ̃

partant, où est-elle maintenant? » Et M. Doumier
partɑ̃, u ɛ -tɛl mɛ̃tnɑ̃? » e məsjø dumje

cherche dans toutes ses poches, mais ne trouve pas la
ʃɛrʃ dɑ̃ tut se pɔʃ, mɛ n(ə) tru:v pa la

clef. « Il est vrai que je l'oublie quelquefois à la maison,
kle. «il ɛ vrɛ kə ʒ(ə) lubli kɛlkəfwa a la mɛzɔ̃,

dans ma chambre, » se dit-il. Pendant qu'il cherche sa
dɑ̃ ma ʃɑ̃:br,» sə di -til. pɑ̃dɑ̃ kil ʃɛrʃ sa

clef, Amélie, la bonne, regarde les quatre hommes par
kle, ameli, la bɔn, rəgard le katr ɔm par

la fenêtre de sa cuisine. C'est une petite vieille d'en-
la f(ə)nɛ:trə də sa kɥizin. sɛ -tyn pətit vjɛ:j dɑ̃-

viron soixante ans, elle a les cheveux blancs et les yeux
virɔ̃ swasɑ̃:t ɑ̃, ɛl a le ʃ(ə)vø blɑ̃ e le -zjø

noirs, et elle se parle souvent à elle-même. « Il a encore
nwa:r, e ɛl sə parl suvã a ɛlmɛ:m. «il a ãkɔ:r

oublié sa clef sur la table de sa chambre, le pauvre
ublie sa kle syr la tablə də sa ʃã:br, lə po:vrə

vieux. Et il la cherche, il la cherche! Je suis sûre qu'il
vjø. e il la ʃɛrʃ, il la ʃɛrʃ! ʒə sɥi sy:r kil

croit l'avoir mise dans sa poche en partant! Quel
krwa lavwa:r mi:z dã sa pɔʃ ã partã! kɛl

homme! Je crois qu'il l'a oubliée vingt fois depuis
ɔm! ʒə krwa kil la ublie vɛ̃ fwa d(ə)pɥi

dimanche dernier! » Et pendant qu'elle va ouvrir la
dimã:ʃ dɛrnje!» e pãdã kɛl va uvri:r la

porte, elle continue à parler: « Je me demande qui sont
pɔrt, ɛl kɔ̃tiny a parle: «ʒə m(ə) dəmã:d ki sɔ̃

les deux nouveaux. Ce sont peut-être les deux mes-
le dø nuvo. sə sɔ̃ pœtɛ:trə le dø me-

sieurs qui ont écrit cette lettre à M. Arthur, la semaine
sjø ki ɔ̃ -tekri sɛt lɛtr a məsjø arty:r, la s(ə)mɛn

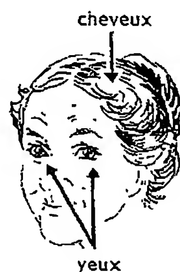
dernière. Voyons comment ils sont. Je crois qu'ils ont
dɛrnjɛ:r. vwajɔ̃ kɔmã il sɔ̃. ʒə krwa kil -zɔ̃

de l'argent, car ils ont de très belles valises. » « Ma
d(ə) larʒã, ka:r il -zɔ̃ d(ə) trɛ bɛl vali:z.» «ma

chère Amélie, » dit M. Doumier en souriant quand
ʃɛ:r ameli,» di məsjø dumje ã surjã kã

elle ouvre la porte, « je crois que j'ai oublié mes clefs. »
-tɛl u:vrə la pɔrt, «ʒə krwa k(ə) ʒe ublie me kle.»

« Oui, et vous les avez oubliées hier aussi. Voulez-vous
«wi, e vu le -zave ublie ijɛ:r osi. vule vu



un vieux ɔ: un vieux monsieur

elle va ouvrir = elle va pour ouvrir

ouvrir
j'ouvre
tu ouvres
il ouvre
nous ouvrons
vous ouvrez
ils ouvrent

que je vous dise où vous les avez mises? Car ce n'est
kə ʒ(ə) vu di:z u vu le -zave mi:z? ka:r s(ə) nɛ

pas seulement la clef de la maison que vous avez oubliée,
pa sœlmɑ̃ la kle d(ə) la mɛzɔ̃ k(ə) vu -zave ublie,

ce sont toutes vos clefs. Eh bien, vous les avez mises
sə sɔ̃ tut vo kle. e bjɛ̃, vu le -zave mi:z

sur la table de votre chambre, et pas dans votre poche! »
syr la tablə də vɔtrə ʃɑ̃:br, e pa dɑ̃ vɔtrə pɔʃ!»

« C'est vrai, Amélie, c'est entièrement vrai. Mais main-
«sɛ vrɛ, ameli, sɛ -tɑ̃tjɛrmɑ̃ vrɛ. mɛ mɛ̃-

tenant, entrons! Voilà deux nouveaux arrivés, ils vont
tnɑ̃, ɑ̃trɔ̃! vwala dø nuvo -zarive, il vɔ̃

demeurer chez nous. Ils viennent de Paris et m'ap-
d(ə)mœre ʃe nu. il vjɛn də pari e ma-

portent des nouvelles d'Henri. » « Pas de bonnes nou-
pɔrt de nuvɛl dɑ̃ri.» «pa d(ə) bɔn nu-

velles, je le lis dans leurs yeux. » Et Amélie s'en va.
vɛl, ʒə l(ə) li dɑ̃ lœr -zjø.» e ameli sɑ̃ va.

Mais elle s'arrête à la porte et demande: « Ils restent
mɛ ɛl sarɛt a la pɔrt e d(ə)mɑ̃:d: «il rɛst

pour dîner? » « Mais oui, chère Amélie. » « Le docteur
pur dine?» «mɛ wi, ʃɛ:r ameli.» «lə dɔktœ:r

aussi? » « Oui, le docteur aussi. » « Bien! » Et Amélie
osi?» «wi, lə dɔktœ:r osi.» «bjɛ̃!» e ameli

quitte la chambre. Quand Amélie est sortie de la
kit la ʃɑ̃:br. kɑ̃ -tameli ɛ sɔrti d(ə) la

fermer ←→ ouvrir

chambre, son maître ferme la porte et attend quelques
ʃɑ̃:br, sɔ̃ mɛ:trə fɛrm la pɔrt e atɑ̃ kɛlk

instants, puis, quand il est sûr qu'elle ne reste pas
-zɛ̃stɑ̃, pɥi, kɑ̃ -til ɛ sy:r kɛl nə rɛst pa

derrière la porte, mais s'en va dans sa cuisine, il dit
dɛrjɛ:r la pɔrt, mɛ sɑ̃ va dɑ̃ sa kɥizin, il di

aux deux Parisiens: « Puis-je vous offrir un petit verre
o dø parizjɛ̃: « pɥi:ʒ vu -zɔfri:r œ̃ p(ə)ti vɛ:r

de cognac? Ou une cigarette? » « Pas de cognac à cette
də kɔɲak? u yn sigarɛt? » « pa d(ə) kɔɲak a sɛt

heure-ci, » dit Martial, « mais une cigarette avec plaisir.
œ:r si, » di marsjal, « mɛ yn sigarɛt avɛk plɛzi:r.

Je fume beaucoup de cigarettes. » « Et vous, Monsieur
ʒə fym boku d(ə) sigarɛt. » « e vu, məsjø

Comaux? Ne puis-je pas vous offrir quelque chose?
kɔmo? nə pɥi:ʒ pa vu -zɔfri:r kɛlkə ʃo:z?

Prenez une cigarette! » « Une cigarette, merci,
prəne yn sigarɛt! » « yn sigarɛt, mɛrsi,

Monsieur. » M. Doumier prend aussi une cigarette
məsjø. » məsjø dumje prɑ̃ osi yn sigarɛt

en disant: « Depuis que ma chère femme est morte, je
ɑ̃ dizɑ̃: « dəpɥi k(ə) ma ʃɛ:r fam ɛ mɔrt, ʒə

fume trop, je le sais, mais j'ai besoin de quelque chose
fym tro, ʒə l(ə) se, mɛ ʒe bəzwɛ̃ d(ə) kɛlkə ʃo:z

pour oublier. Et si je ne fume pas, je pense trop. Le soir,
pur ublie. e si ʒə n(ə) fym pa, ʒə pɑ̃:s tro. lə swa:r,

vous savez, on se sent souvent très seul avec tous ses
vu save, ɔ̃ sə sɑ̃ suvɑ̃ trɛ sœl avɛk tu se

souvenirs. Je lis aussi, mais je n'ai pas besoin de livres,
suvni:r. ʒə li osi, mɛ ʒ(ə) ne pa bəzwɛ̃ d(ə) li:vr,

instant = moment

offrir = donner

ouvrir
j'ouvre
tu ouvres
il ouvre
nous ouvrons
vous ouvrez
ils ouvrent

offrir
j'offre
tu offres
il offre
nous offrons
vous offrez
ils offrent

prendre
je prends
tu prends
il prend
nous prenons
vous prenez
ils prennent

j'ai besoin de quelque jeune personne dans ma maison.
ʒe bəzwɛ̃ d(ə) kɛlk ʒœn pɛrsɔn dɑ̃ ma mɛzɔ̃.

J'ai une fille à Paris, mais depuis que son mari est
ʒe yn fi:j a pari, mɛ d(ə)pɥi k(ə) sɔ̃ mari ɛ

mort, elle préfère demeurer seule avec sa fillette...
mɔ:r, ɛl prefɛ:r dəmœre sœl avɛk sa fijɛt...

Mais je vous demande pardon, Messieurs, je parle et
mɛ ʒ(ə) vu d(ə)mɑ̃:d pardɔ̃, mesjø, ʒə parl e

je parle, et je sais que vous êtes venus de Paris pour
ʒə parl, e ʒə se k(ə) vu -zɛt vəny d(ə) pari pur

m'apporter des nouvelles de mon fils. Où est mon fils,
mapɔrte de nuvɛl də mɔ̃ fis. u ɛ mɔ̃ fis,

Messieurs? Vit-il encore, ou...?» «Cher Monsieur Dou-
mesjø? vi -til ɑ̃kɔ:r, u...?» «ʃɛ:r məsjø du-

mier,» commence Jean-Paul Martial, «il y a des choses
mje,» kɔmɑ̃:s ʒɑ̃ pɔl marsjal, «il ja de ʃo:z

qu'il est bien difficile de dire à un père. M. Doumier...»
kil ɛ bjɛ̃ difisil də di:r a œ̃ pɛ:r. məsjø dumje...»

M. Martial s'arrête un instant, puis continue: «M.
məsjø marsjal sarɛt œ̃ -nɛ̃stɑ̃, pɥi kɔ̃tiny: «məsjø

Doumier, votre fils était un beau jeune homme et un
dumje, vɔtrə fis etɛ -tœ̃ bo ʒœn ɔm e œ̃

bon garçon.» «Il était? Ah... Je comprends, je com-
bɔ̃ garsɔ̃.» «il etɛ? a... ʒə kɔ̃prɑ̃, ʒə kɔ̃-

prends...» Doumier fait quelques pas en regardant
prɑ̃...» dumje fɛ kɛlk pa ɑ̃ r(ə)gardɑ̃

par la fenêtre, et Passavant et les deux amis ne voient
par la f(ə)nɛ:tr, e pasavɑ̃ e le dø -zami n(ə) vwa

prendre
prends
prends
prend
prenons
prenez
prennent

comprendre
je comprends
tu comprends
il comprend
nous comprenons
vous comprenez
ils comprennent

que ses cheveux blancs et ses oreilles un peu trop
k(ə) se ʃ(ə)vø blɑ̃ e se -zɔrɛ:j œ̃ pø tro

grandes. Arthur Doumier regarde les belles fleurs du
grɑ̃:d. arty:r dumje r(ə)gard le bɛl flœ:r dy

jardin. Il les a vues bien des fois, mais il aime les
ʒardɛ̃. il le -za vy bjɛ̃ de fwa, mɛ il ɛ:m le

regarder. Quelquefois, quand il se sent très seul, il ne
r(ə)garde. kɛlkəfwa, kɑ̃ -til sə sɑ̃ trɛ sœl, il nə

fait pas seulement de longues promenades dans son
fɛ pa sœlmɑ̃ d(ə) lɔ̃:g prɔmnad dɑ̃ sɔ̃

jardin, mais parle même à ses fleurs, comme à des
ʒardɛ̃, mɛ parl mɛ:m a se flœ:r, kɔm a de

personnes.
pɛrsɔn.

M. Martial attend quelques minutes, puis il dit: « Cher
məsjø marsjal atɑ̃ kɛlk minyt, pɥi il di: « ʃɛ:r

M. Doumier, il y a une chose que vous n'avez pas
məsjø dumje, il ja yn ʃo:z kə vu nave pa

devinée, quand vous nous avez vus. C'est que s'il est
d(ə)vine, kɑ̃ vu nu -zave vy. sɛ k(ə) sil ɛ

vrai que vous n'avez plus de fils, vous avez trouvé
vrɛ k(ə) vu nave ply d(ə) fis, vu -zave truve

une fille, et les enfants dont vous avez besoin pour
yn fi:j, e le -zɑ̃fɑ̃ dɔ̃ vu -zave bəzwɛ̃ pur

ne pas être seul. » « Une fille? Des enfants? Cette
nə pa ɛ:trə sœl. » « yn fi:j? de -zɑ̃fɑ̃? sɛt

fois, je ne vous comprends pas, M. Martial. » « Cher
fwa, ʒə n(ə) vu kɔ̃prɑ̃ pa, məsjø marsjal. » « ʃɛ:r

Monsieur, j'ai bien des choses à vous raconter, et vous
məsjø, ʒe bjɛ̃ de ʃo:z a vu rakɔ̃te, e vu

elles ɔ: ces choses

pouvez être sûr qu'elles ne vous feront pas de mal.
puve -zɛ:trə sy:r kɛl nə vu f(ə)rɔ̃ pa d(ə) mal.

je n'ai plus que = maintenant, je n'ai que

Je n'ai plus que de bonnes nouvelles. »
ʒə ne ply k(ə) də bɔn nuvɛl.»

M. Martial attend un instant, puis, quand il a fini de
məsjø marsjal atɑ̃ œ̃ -nɛ̃stɑ̃, pɥi, kɑ̃ -til a fini d(ə)

fumer sa cigarette, il commence: « Un peu plus de deux
fyme sa sigarɛt, il kɔmɑ̃:s: «œ̃ pø ply də dø

ans avant sa mort, votre fils a rencontré à Casablanca
-zɑ̃ avɑ̃ sa mɔ:r, vɔtrə fis a rɑ̃kɔ̃tre a kazablɑ̃ka

une jeune fille qui s'appelait Marie-Anne Bourdier. Il l'a
yn ʒœn fi:j ki saplɛ mari a:n burdje. il la

aimée et elle l'a aimé aussi, et un mois plus tard, elle
ɛme e ɛl la ɛme osi, e œ̃ mwa ply ta:r, ɛl

était sa femme. Un an après, ils avaient un petit garçon
etɛ sa fam. œ̃ -nɑ̃ aprɛ, il -zavɛ -tœ̃ p(ə)ti garsɔ̃

il appelle
il appelait
il a appelé

qu'ils ont appelé Arthur, en souvenir de vous, et deux
kil -zɔ̃ -taple arty:r, ɑ̃ suvni:r də vu, e dø

ans après une petite fille, qu'ils ont appelée Jeanne,
-zɑ̃ -zaprɛ yn pətit fi:j, kil -zɔ̃ -taple ʒa:n,

en souvenir de votre femme. Deux beaux enfants.
ɑ̃ suvni:r də vɔtrə fam. dø bo -zɑ̃fɑ̃.

Mais voilà, environ deux mois plus tard, Henri est mort,
mɛ vwala, ɑ̃virɔ̃ dø mwa ply ta:r, ɑ̃ri ɛ mɔ:r,

et Marie-Anne est restée seule avec ses enfants. Elle
e mari a:n ɛ rɛste sœl avɛk se -zɑ̃fɑ̃. ɛl

demeure maintenant chez ses parents. Quand, en
dəmœ:r mɛ̃tnɑ̃ ʃe se parɑ̃. kɑ̃, ɑ̃

quittant Casablanca, je lui ai dit que j'allais en France
kitɑ̃ kazablɑ̃ka, ʒə lɥi e di k(ə) ʒalɛ -zɑ̃ frɑ̃:s

pour trouver le père de son mari, elle nous a appelés,
pur truve l(ə) pɛ:r də sɔ̃ mari, ɛl nu -za aple,

son cousin, M. André Comaux, et moi, pour nous dire
sɔ̃ kuzɛ̃, məsjø ɑ̃dre kɔmo, e mwa, pur nu di:r

qu'elle aimerait que le père d'Henri les prenne chez
kɛl ɛmrɛ kə l(ə) pɛ:r dɑ̃ri le prɛn ʃe

lui, ses deux petits et elle, car elle voulait leur montrer
lɥi, se dø p(ə)ti e ɛl, ka:r ɛl vulɛ lœr mɔ̃tre

il veut
il voulait

leur pays et faire d'eux de vrais petits Français. Elle
lœr peji e fɛ:r dø də vrɛ p(ə)ti frɑ̃sɛ. ɛl

a dit également que s'il ne voulait pas qu'elle vienne
a di egalmɑ̃ kə sil nə vulɛ pa kɛl vjɛn

demeurer chez lui, elle irait demeurer à Paris
dəmœre ʃe lɥi, ɛl irɛ d(ə)mœre a pari

avec les enfants. Et elle a dit à André de vous
avɛk le -zɑ̃fɑ̃. e ɛl a di a ɑ̃dre d(ə) vu

dire que si vous vouliez qu'elle vienne chez vous,
di:r kə si vu vulje kɛl vjɛn ʃe vu,

elle serait pour vous une très bonne fille. Après la
ɛl sərɛ pur vu yn trɛ bɔn fi:j. aprɛ la

mort de son mari, Marie-Anne avait souvent parlé de
mɔ:r də sɔ̃ mari, mari a:n avɛ suvɑ̃ parle d(ə)

vous, et elle avait souvent dit que, quand elle
vu, e ɛl avɛ suvɑ̃ di kə, kɑ̃ -tɛl

vous aurait trouvé, elle quitterait l'Afrique et irait en
vu -zɔrɛ truve, ɛl kitrɛ lafrik e irɛ -tɑ̃

France pour y rester. Avant la mort d'Henri, elle aimait
frɑ̃:s pur i rɛste. avɑ̃ la mɔ:r dɑ̃ri, ɛl ɛmɛ

beaucoup l'Afrique, mais ils y avaient été trop heureux,
boku lafrik, mɛ il -zi avɛ -tete trɔ -pœrø,

et il y a des choses que l'on oublie seulement si l'on
e il ja de ʃo:z kə lɔ̃ -nubli sœlmɑ̃ si lɔ̃

quitte le pays où on les a vues et aimées. »
kit lə peji u ɔ̃ le -za vy e ɛme.»

Quand M. Martial a parlé, aucun des hommes ne
kɑ̃ məsjø marsjal a parle, okœ̃ de -zɔm nə

dit rien pendant de longues minutes. Puis M. Doumier
di rjɛ̃ pɑ̃dɑ̃ d(ə) lɔ̃:g minyt. pɥi məsjø dumje

regarde les deux amis et dit: « J'ai reçu aujourd'hui
r(ə)gard le dø -zami e di: «ʒe r(ə)sy oʒurdɥi

la nouvelle de la mort de mon fils, c'est vrai, mais
la nuvɛl də la mɔ:r də mɔ̃ fis, sɛ vrɛ, mɛ

vous m'avez en même temps donné une fille et pas
vu mave ɑ̃ mɛ:m tɑ̃ dɔne yn fi:j e pa

un, mais deux petits-enfants. Oui, Messieurs, je veux
œ̃, mɛ dø p(ə)tizɑ̃fɑ̃. wi, mesjø, ʒə vø

bien que Marie-Anne vienne en France et que le petit
bjɛ̃ kə mari a:n vjɛn ɑ̃ frɑ̃:s e k(ə) lə p(ə)ti

Arthur et la petite Jeanne viennent avec elle. J'ai assez
-tarty:r e la p(ə)tit ʒa:n vjɛn -tavɛk ɛl. ʒe ase

d'argent pour leur offrir bien des choses. »
darʒɑ̃ pur lœr ɔfri:r bjɛ̃ de ʃo:z.»

bien des
beaucoup de

Je peux leur offrir bien des choses.
Je peux leur offrir beaucoup de choses.

Amélie entre au même instant et demande si son
ameli ã:tr o mɛ:m ɛ̃stã e d(ə)mã:d si sɔ̃

maître a besoin de quelque chose. « Non, merci, Amélie, »
mɛ:tr a bəzwɛ̃ d(ə) kɛlkə ʃo:z. « nɔ̃, mɛrsi, ameli, »

lui répond M. Doumier, puis il dit: « Amélie, notre
lɥi repɔ̃ məsjø dumje, pɥi il di: « ameli, nɔtr

Henri n'est plus, mais sa femme vit en Afrique. Elle
ãri nɛ ply, mɛ sa fam vi ã -nafrik. ɛl

n'est plus ɔ: est mort

a deux petits enfants, et ils viendront tous les trois
a dø p(ə)ti -zãfã, e il vjɛ̃drɔ̃ tu le trwa

demeurer chez nous. » La vieille ne répond rien, elle
d(ə)mœre ʃe nu. » la vjɛ:j nə repɔ̃ rjɛ̃, ɛl

sort de la chambre et ferme la porte. Puis elle se
sɔ:r də la ʃã:br e fɛrm la pɔrt. pɥi ɛl sə

dit: « C'est vrai qu'il a besoin de quelqu'un de jeune
di: « sɛ vrɛ kil a bəzwɛ̃ d(ə) kɛlkœ̃ d(ə) ʒœn

quelqu'un de jeune ɔ: quelque jeune personne

dans la maison, maintenant que sa femme est morte,
dã la mɛzɔ̃, mɛ̃tnã k(ə) sa fam ɛ mɔrt,

mais je me demande comment elle est, cette Française
mɛ ʒə m(ə) dəmã:d kɔmã ɛl ɛ, sɛt frãsɛ:z

d'Afrique. Si quelqu'un me demandait ce que j'en
dafrik. si kɛlkœ̃ m(ə) dəmãdɛ s(ə) kə ʒã

pense, de cette affaire, eh bien, je dirais que je n'en
pã:s, də sɛt afɛ:r, e bjɛ̃, ʒə dirɛ kə ʒ(ə) nã

pense rien avant d'avoir vu cette femme-là. Je vais voir
pã:s rjɛ̃ avã davwa:r vy sɛt fam la. ʒə vɛ vwa:r

ce que j'en pense, de cette affaire = ce que je pense de cette affaire

quand elle sera arrivée. Mais je sais ce qu'il s'est dit, le
kã -tɛl səra arive. mɛ ʒ(ə) se s(ə) kil sɛ di, lə

vieux: il s'est dit que maintenant, il ne serait plus seul
vjø: il sɛ di k(ə) mɛ̃tnɑ̃, il nə s(ə)rɛ ply sœl

avec cette vieille Amélie, qu'on ne lui dirait plus qu'il
avɛk sɛt vjɛ:j ameli, kɔ̃ nə lɥi dirɛ ply kil

oublie ses clefs et que, quand on a les cheveux blancs,
ubli se kle e kə, kɑ̃ -tɔ̃ -na le ʃ(ə)vø blɑ̃,

on ne parle pas à des roses pendant des heures. »
ɔ̃ n(ə) parl pa a de ro:z pɑ̃dɑ̃ de -zœ:r. »

Oui, le maître d'Amélie serait bien heureux, mais il
wi, lə mɛ:trə dameli s(ə)rɛ bjɛ̃ -nœrø, mɛ il

ne peut oublier que s'il est vrai qu'il a maintenant une
nə pø ublie kə sil ɛ vrɛ kil a mɛ̃tnɑ̃ yn

fille et deux petits-enfants, son fils Henri, lui, n'est
fi:j e dø p(ə)tizɑ̃fɑ̃, sɔ̃ fis ɑ̃ri, lɥi, nɛ

plus. Il a eu trois enfants, et de ces trois, seule sa
ply. il a y trwa -zɑ̃fɑ̃, e d(ə) se trwa, sœl sa

seule ɔ: seulement

fille Josette vit encore.
fi:j ʒozɛt vi ɑ̃kɔ:r.

EXERCICE A.

Après leur déjeuner, les quatre hommes sont — du restaurant. Le garçon téléphone à sa femme et lui dit que les deux hommes qui sont arrivés sont ceux — a parlé Amélie. Il dit que le plus jeune avait — trente

ans et qu'il avait une — à la bouche. Quand il a — à sa femme ce que les deux hommes ont dit au docteur, il lui demande: « Qu'est-ce que tu — penses? » Il pense lui-même que le fils de M. Doumier a — quelque Française en Afrique et que cette Française est maintenant sa femme.

Les deux amis et le docteur ont — M. Fournier en quittant le restaurant. M. Fournier — les prendre pour aller chez M. Doumier. M. Doumier est le — de M. Fournier. M. Doumier demande au docteur de rester, parce qu'il aura peut-être — de lui. Mais M. Martial lui dit que ce qu'il a à lui raconter ne lui fera pas trop de —. Il a même quelques très bonnes — pour lui.

M. Doumier ne demeure pas entièrement — dans sa maison: il y a avec lui sa bonne, Amélie. Sa femme est — il y a cinq ans. Quelquefois, quand il se — très seul, il se dit qu'il — beaucoup que sa fille vienne demeurer à Villebourg. Car il a assez d'— pour deux grandes personnes et un enfant: 80.000 par mois, c'est assez, à Villebourg. Et M. Doumier ne donne que 6.000 par mois à Amélie, mais elle aime beaucoup son — et ne veut pas le quitter.

Quand M. Doumier arrive devant sa maison, il — sa clef, mais ne la trouve pas. Elle n'est dans aucune de ses —. Il l'a — sur la table de sa chambre. Amélie, qui regarde — la fenêtre, le sait bien. Amélie est une petite vieille aux — blancs et aux — noirs. Elle — avoir soixante ans, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. Pendant qu'elle se parle à elle-même, elle va — la porte à son maître et aux trois autres hommes.

EXERCICE B.

Que fait le garçon quand les trois hommes sont sortis du restaurant? ... Qu'est-ce que M. Martial a promis au jeune Henri Doumier? ... Pourquoi Josette, la fille de M. Doumier, ne peut-elle pas prendre son père chez elle? ... Pourquoi Josette veut-elle que son père prenne une autre bonne? ... Que cherche M. Doumier quand il est arrivé devant la porte de sa maison? ... Que demande-t-il aux deux hommes quand ils sont restés seuls? ... En souvenir de qui Henri et Marie-Anne ont-ils appelé leurs enfants Arthur et Jeanne? ... Combien d'années avant sa mort Henri a-t-il rencontré sa femme? ...

EXERCICE C.

appelé	**appelés**	**appelée**	**appelées**
aimé	**aimés**	**aimée**	**aimées**
mis	**mis**	**mise**	**mises**

M. Doumier a-t-il appel— sa bonne? Non, il ne l'a pas appel—, elle est venue elle-même. Marie-Anne Doumier a deux enfants qu'elle a appel— Arthur et Jeanne. Si elle avait eu deux filles, elle les aurait peut-être appel— Marie et Jeanne, mais nous ne le savons pas. Marie-Anne a beaucoup aim— son mari, et il l'a aim—, lui aussi. Quand ils ont eu des enfants, il les a beaucoup aim —. Marie-Anne veut venir en France parce qu'il y a

MOTS:

une amie
l'argent
un arrivé
le besoin
les cheveux
une cigarette
une clef
un instant
un maître
le mal
la mort
une nouvelle
un Parisien
petits-enfants
une poche
un souvenir
une vieille
un vieux
un voisin
les yeux
cher
chère
nouveaux
seul
sûr
il attend
chercher
je comprends

en Afrique trop de choses qu'elle a aim—. Le garçon avait mi— des fruits devant les deux Parisiens, mais ils ne les ont pas mangés. Mais ils ont mangé les légumes qu'il avait mi— devant eux. Où le vieux Doumier avait-il mi— ses clefs? Il les avait mi— sur la table. Pendant qu'il cherchait la clef de sa maison, il pensait: « Où est-ce que je l'ai mi—? »

j'ouvre	**nous ouvrons**
tu ouvres	**vous ouvrez**
il ouvre	**ils ouvrent**

C'est Amélie qui — la porte à son maître. « Si nous — la porte, nous allons voir si Amélie écoute, » dit Doumier. « Si vous — la fenêtre, vous allez voir le jardin, » dit-il à Martial. « Si j'— cette lettre, » s'est dit Amélie, « je vais voir ce que cet homme écrit au vieux Doumier! » Puis elle se dit: « Si tu — cette lettre, Amélie, tu feras une chose qui n'est pas bien. Les bonnes n'— pas les lettres de leurs maîtres! » Mais un instant plus tard, elle — la lettre.

je prends	**nous prenons**
tu prends	**vous prenez**
il prend	**ils prennent**

« — -vous du cognac après le dîner? » demande Doumier. « Oui, merci, » lui répond Martial, « nous — souvent

se dire
(que) je dise
(que) tu dises
(qu') il dise
il écrit
fermer
fumer
vous vous en allez
je m'en vais
tu t'en iras
il s'en ira
nous nous en irons
offrir
oublier
ouvrir
il ouvre
en partant
il peut avoir
prendre
prenez!
(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne
quitter
en quittant
raconter
il reçoit
il a reçu
rencontrer
il se sent
il est sorti
trouver
(que) je vienne
(que) tu viennes
(qu') il vienne

ils voient
nous voyons
il voulait
vous vouliez
dont
quelque
après que
depuis que
entièrement
environ
maintenant que
même
par
quelquefois
dix-neuf cent cinquante et un
avoir besoin de
en avoir à raconter
bien des fois
elle se parle à elle-même
en souvenir de
me fait mal
ne . . . que quand
nouveau(x) arrivé(s)
Ernestine
Odette
Josette
Bourdier

du cognac à cette heure-ci. » « Et toi, Jérôme? Tu en — toujours un petit verre après le dîner, je crois.» « Oui,» répond Passavant, « j'en — même souvent deux verres. » « C'est vrai, » dit Doumier à Martial, « le docteur — toujours du cognac après le dîner, et souvent, lui et un de ses amis en — un verre après le déjeuner. »

que **je dise**	que **je vienne**	que **je prenne**
que **tu dises**	que **tu viennes**	que **tu prennes**
qu'**il dise**	qu'**il vienne**	qu'**il prenne**

«Veux-tu que je te — ce que je pense? » dit le garçon à sa femme. « J'aimerais que tu — à Villebourg, » dit le vieux Doumier à sa fille. D'autres fois, il se dit qu'il aimerait qu'elle le — chez elle. Le docteur veut s'en aller avec M. Fournier, mais son ami veut qu'il — avec lui et les deux Parisiens. Dans ses pensées, M. Doumier dit à sa fille: « J'aimerais que tu me — de venir demeurer chez toi, à Paris. » La femme d'Henri, dans ses pensées, dit au père de son mari: « J'aimerais que tu nous — chez toi, les enfants et moi. » Josette veut que son père — une autre bonne, mais M. Doumier lui répond: « Qui veux-tu que je —, si Amélie s'en va? » « Si le père d'Henri ne veut pas que je — demeurer chez lui, je m'en irai à Paris, » dit Marie-Anne. M. Doumier veut que M. Comaux — à sa cousine Marie-Anne de venir demeurer chez lui à Villebourg avec ses deux enfants.

RÉSUMÉ

Le passé composé avec le verbe avoir

Il a reçu	le . . .	Le . . .	qu'il a	reçu
	la . . .	La . . .		reçue
	les . . .	Les . . .		reçus
	les . . .	Les . . .		reçues

a) Il a salué *le* monsieur. b) *Le* monsieur *qu'*il a salué est M. Doumier.

a) Il a salué *la* dame. b) *La* dame *qu'*il a salué*e* est Mme Fournier.

a) Il a salué *le* monsieur et *la* dame. b) *Le* monsieur et *la* dame *qu'*il a salué*s* sont M. et Mme Fournier.

a) Il a salué *les* messieurs. b) *Les* messieurs *qu'*il a salué*s* sont M. Doumier et M. Fournier.

a) Il a salué *les* dames. b) *Les* dames *qu'*il a salué*es* sont Mme Fournier et Mme Duclos.

Dans les phrases de gauche (a), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *après* le verbe, la deuxième partie du passé composé (salué) reste la même.

Dans les phrases de droite (b), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *avant* le verbe, la deuxième partie du passé composé a les mêmes formes que si c'était un adjectif.

Voici encore des exemples:

a) Il a mangé *un* melon. b) *Le* melon *qu'*il a mangé est bon.

salué	âgé
saluée	âgée
salués	âgés
saluées	âgées

a) Il a mangé *une* poire. b) *La* poire *qu*'il a mangée est bonne.

a) Il a mangé *un* melon et *une* poire. b) *Le* melon et *la* poire *qu*'il a *mangés* sont bons.

a) Il a mangé *des* melons. b) *Les* melons *qu*'il a *mangés* sont bons.

a) Il a mangé *des* poires. b) *Les* poires *qu*'il a *mangées* sont bonnes.

Il a apporté	le . . . la . . . les . . . les . . .	Il	l'a		apporté apportée
			les a		apportés apportées

a) Il a salué *le* monsieur. b) Il *l*'a salué.

a) Il a salué *la* dame. b) Il *l*'a *saluée*.

a) Il a salué *le* monsieur et *la* dame. b) Il *les* a *salués*.

a) Il a salué *les* messieurs. b) Il *les* a *salués*.

a) Il a salué *les* dames. b) Il *les* a *saluées*.

Dans les phrases de gauche (a), où les mots « monsieur », « dame », etc. sont *après* le verbe, la deuxième partie du passé composé (salué) reste la même.

Dans les phrases de droite (b), où les mots « l' » (= le monsieur, la dame) et « les » (= les messieurs, les dames) sont *avant* le verbe, la deuxième partie du passé composé a les mêmes formes que si c'était un adjectif.

Voici encore des exemples:

a) Il a écrit *un* livre. b) Il *l'*a écri*t*.

a) Il a écri*t* *une* lettre. b) Il *l'*a écri*te*.

a) Il a écri*t* *un* livre et *une* lettre. b) Il *les* a écri*ts*.

a) Il a écri*t* *des* livres. b) Il *les* a écri*ts*.

a) Il a écri*t* *des* lettres. b) Il *les* a écri*tes*.

EXERCICE

Le garçon a salu— les trois hommes. Quand ils se sont assis, le garçon a mi— des assiettes et des verres sur la table. Quand le garçon a apport— la viande, les trois hommes l'ont mang—. Ils ont vers— du vin dans leurs verres, et ils l'ont b—. Le déjeuner que le garçon leur a apport— est très bon. Quand ils l'ont mang—, M. Doumier est venu. Les trois hommes l'ont salu— et ont quitt— le restaurant. M. Passavant a raconté— aux deux amis que le jeune Doumier avait écri— très peu de lettres à son père. La dernière lettre qu'il avait écri— était venue de Suisse. Quand on est arrivé devant la maison de M. Doumier, celui-ci s'est dit: « Où ai-je mi— ma clef? L'ai-je mi— dans ma poche? Non. » Il l'a cherch— mais il ne l'a pas trouv—. Amélie, qui l'a v— par la fenêtre, s'est dit: « Ah, il cherche ses clefs, mais moi, je les ai v— dans sa chambre. Il les a mi— sur sa table ce matin. » M. Martial raconte

mis
mise
mis
mises

bu
bue
bus
bues

écrit
écrite
écrits
écrites

vu
vue
vus
vues

que la jeune fille qu'Henri a aim— s'appelle Marie-Anne. Les deux jeunes gens ont eu un garçon qu'ils ont appel— Arthur et une fille qu'ils ont appel— Jeanne.

Le verbe faire

faire	
a fait	**faisait**
fait	**fera**

« Que — Amélie? » se demande M. Doumier, qui sait qu'il y a une chose qu'Amélie aime —: c'est d'écouter aux portes. Elle l'a toujours —. Elle le — déjà quand les enfants de M. Doumier étaient petits, et la fille de M. Doumier sait qu'elle le — toujours.

je fais	**nous faisons**
tu fais	**vous faites**
il fait	**ils font**

« Que —-vous? » demande Mme Duclos à ses enfants. « Nous ne — rien, maman! » C'est ce que répondent toujours les enfants quand ils — une chose qui n'est pas très bien. « Ce n'est pas vrai! » dit alors Mme Duclos, « Jean, que —-tu? » « Mais maman, je ne — rien, » lui répond Jean. Et c'est vrai, maintenant, les enfants ne — plus rien.

L'HOMME AU COUTEAU

Quand Amélie est sortie, Monsieur Doumier est venu
kã -tameli ɛ sɔrti, məsjø dumje ɛ vny

s'asseoir devant les deux Parisiens et leur a dit:
saswa:r dəvã le dø parizjɛ̃ e lœr a di:

« Maintenant, Messieurs, je veux que vous me disiez
«mɛ̃tnã, mesjø, ʒə vø k vu m dizje

comment mon pauvre fils est mort, et tout ce qu'il a
kɔmã mɔ̃ po:vrə fis ɛ mɔ:r, e tu s kil a

fait avant de mourir. » « Pourquoi voulez-vous que nous
fɛ avã d muri:r.» «purkwa vule vu kə nu

vous disions comment il est mort, Monsieur Doumier?
vu dizjɔ̃ kɔmã il ɛ mɔ:r, məsjø dumje?

Henri est mort d'une maladie d'Afrique. C'est une
ãri ɛ mɔ:r dyn maladi dafrik. sɛ -tyn

histoire très triste. Mais le nom de sa maladie ne
istwa:r trɛ trist. mɛ l nɔ̃ d sa maladi nə

vous dirait rien, puisque c'est une maladie entière-
vu dirɛ rjɛ̃, pɥisk sɛ -tyn maladi ãtjɛr-

ment inconnue en France. Aujourd'hui, on meurt
mã -tɛ̃kɔny ã frã:s. oʒurdɥi, ɔ̃ mœ:r

rarement de cette maladie, car les médecins la
rarmã d sɛt maladi, kar le medsɛ̃ la

guérissent presque toujours, mais en dix-neuf cent
geris prɛsk tuʒu:r, mɛ ã diznœf sã

(que) je dise
(que) tu dises
(que) nous disions
(que) vous disiez

malade
maladie

Un malade a une maladie.

inconnu = que l'on ne connaît pas

mourir
est mort
meurt

cela n'est pas possible ɔ: on ne peut pas faire cela

quarante-trois (1943), cela n'était pas encore possible. »
karãttrwa, sla netɛ pa -zãkɔ:r pɔsibl.»

heureux
heureusement

Je suis **heureux**. Cette maladie est **heureusement** inconnue.

« Combien de temps a-t-il été malade? » « Heureusement
«kɔ̃bjɛ̃ d tã a -til ete malad?» «œrøzmã

pour lui, il est mort en deux semaines. » « Deux
pur lɥi, il ɛ mɔ:r ã dø smɛn.» «dø

semaines? Mais c'est long, deux semaines! » « Non,
smɛn? mɛ sɛ lɔ̃, dø smɛn!» «nɔ̃,

Monsieur Doumier, vous savez bien qu'il y a des
məsjø dumje, vu save bjɛ̃ kil ja de

parfois = quelquefois

maladies que l'on a des mois, parfois des années avant
maladi kə lɔ̃ -na de mwa, parfwa de -zane avã

de mourir. » « Oui, c'est vrai... Mais maintenant, je
d muri:r.» «wi, sɛ vrɛ... mɛ mɛ̃tnã, ʒə

veux que vous me disiez tout ce qu'il a fait entre
vø k vu m dizje tu s kil a fɛ ã:trə

1940 et 1943. »
diznœf sã karã:t e diznœf sã karãttrwa.»

« Bien, M. Doumier, et puisque vous voulez que nous
«bjɛ̃, məsjø dumje, e pɥisk vu vule k nu

vous disions tout ce que nous savons, je vais vous
vu dizjɔ̃ tu s kə nu savɔ̃, ʒə vɛ vu

connaître
a connu
connaît

raconter d'abord comment j'ai connu votre fils. C'était
rakɔ̃te dabɔ:r kɔmã ʒe kɔny vɔtrə fis. setɛ

en 1941, et c'était une très belle journée
-tã diznœf sã karã:t e œ̃, e setɛ -tyn trɛ bɛl ʒurne

il y a de nombreux cafés = il y a beaucoup de cafés

du mois de mai. J'étais assis dans un des nombreux
dy mwa d mɛ. ʒetɛ -zasi dã -zœ̃ de nɔ̃brø

cafés de la ville de Casablanca avec mon ami André.
kafe d la vil də kazablɑ̃ka avɛk mɔ̃ -nami ɑ̃dre.

Il était trois heures de l'après-midi; nous avions fait
il etɛ trwa -zœ:r də laprɛmidi; nu -zavjɔ̃ fɛ

un très bon déjeuner, nous avions bu une tasse de
œ̃ trɛ bɔ̃ deʒœne, nu -zavjɔ̃ by yn ta:s də

café noir et fumé deux ou trois cigarettes. Nous
kafe nwa:r e fyme dø -zu trwa sigarɛt. nu

regardions les gens et les autos qui passaient dans la
rgardjɔ̃ le ʒɑ̃ e le -zoto ki pasɛ dɑ̃ la

rue. Nous ne disions rien ou presque rien.
ry. nu n dizjɔ̃ rjɛ̃ u prɛskə rjɛ̃.

A cette heure, il n'y avait que très peu de personnes
a sɛt œ:r, il njavɛ kə trɛ pø d pɛrsɔn

dans le café. Une de ces personnes était un jeune
dɑ̃ l kafe. yn də se pɛrsɔn etɛ -tœ̃ ʒœn

Français d'environ vingt ans. Il était assis à cinq
frɑ̃sɛ dɑ̃virɔ̃ vɛ̃ -tɑ̃. il etɛ -tasi a sɛ̃

mètres de notre table et fumait de nombreuses ciga-
mɛtrə də nɔtrə tabl e fymɛ d nɔ̃brø:zə siga-

rettes presque noires, en regardant, comme nous, les
rɛt prɛsk nwa:r, ɑ̃ rgardɑ̃, kɔm nu, le

gens passer dans la rue. Il semblait être très nerveux,
ʒɑ̃ pase dɑ̃ la ry. il sɑ̃blɛ ɛ:trə trɛ nɛrvø,

car il fumait une cigarette après l'autre. Il se levait
kar il fymɛ yn sigarɛt aprɛ lo:tr. il sə lvɛ

souvent et allait vers la porte. Parfois, il s'arrêtait
suvɑ̃ e alɛ vɛr la pɔrt. parfwa, il sarɛtɛ

fait ɔ: mangé

café noir ɔ: café sans lait

un kilomètre = 1000 mètres

regarder les gens passer = regarder les gens qui passaient

revenait = venait encore une fois

avant d'y arriver et revenait à sa table, mais d'autres
avã di arive e rəvənɛ a sa tabl, mɛ do:trə

fois, il allait jusqu'à la porte, regardait à droite et à
fwa, il alɛ ʒyska la pɔrt, rəgardɛ a drwat e a

de plus en plus = plus et plus

gauche dans la rue, puis revenait à sa table, de plus
go:ʃ dã la ry, pɥi rəvnɛ a sa tabl, də ply

en plus nerveux. Nous nous sommes dit: « Il attend
-zã ply nɛrvø. nu nu sɔm di: «il atã

c'est clair ɔ: on le comprend bien

quelqu'un, c'est clair, mais qui est-ce qu'il attend? »
kelkœ̃, sɛ klɛ:r, mɛ ki ɛs kil atã?»

il attend
il a attendu

Nous n'avons pas attendu la réponse pendant long-
nu navɔ̃ pa atãdy la repɔ̃:s pãdã lɔ̃-

réponse ⟷ question

à cet instant même = à ce même instant

temps, elle est venue à cet instant même. Un homme
tã, ɛl ɛ vny a sɛt ɛ̃stã mɛ:m. œ̃ -nɔm

sans s'arrêter ɔ: il ne s'est pas arrêté

est entré dans le café, est allé sans s'arrêter et sans
ɛ -tãtre dã l kafe, ɛ -tale sã sarɛte e sã

regarder aucune des autres personnes jusqu'à la table
rgarde okyn de -zo:trə pɛrsɔn ʒyska la tablə

du jeune homme, s'est assis sans saluer et a commencé
dy ʒœn ɔm, sɛ -tasi sã salɥe e a kɔmãse

à parler à voix basse. Le jeune homme lui répondait
a parle a vwa ba:s. lə ʒœn ɔm lɥi repɔ̃dɛ

également à voix basse, et pas un mot de ce qu'ils
egalmã a vwa ba:s, e pa -zœ̃ mo d sə kil

disaient ne venait jusqu'à notre table. Ils ont parlé
dizɛ nə vnɛ ʒyska nɔtrə tabl. il -zɔ̃ parle

comme cela ɔ: à voix basse

durant = pendant

comme cela durant un peu plus de dix minutes.
kɔm sla dyrã -tœ̃ pø ply də di minyt.

A trois heures et quart, nous nous sommes levés et
a trwa -zœ:r e ka:r, nu nu sɔm ləve e

nous sommes allés vers la porte pour quitter le café.
nu sɔm -zale vɛr la pɔrt pur kite l kafe.

A cet instant même, l'homme qui était venu un peu
a sɛt ɛ̃stɑ̃ mɛ:m, lɔm ki etɛ vny œ̃ pø

avant a dit quelque chose à très haute voix, puis, sou-
avɑ̃ a di kɛlkə ʃo:z a trɛ o:t vwa, pɥi, su-

dain, il s'est levé. Le jeune homme s'est levé égale-
dɛ̃, il sɛ lve. lə ʒœn ɔm sɛ lve egal-

ment, et nous avons vu alors que l'autre tenait un
mɑ̃, e nu -zavɔ̃ vy alɔ:r kə lo:trə tənɛ œ̃

long couteau à la main. Nous nous sommes dit tous
lɔ̃ kuto a la mɛ̃. nu nu sɔm di tu

les deux: « Ça n'ira pas comme cela! » Puis nous
le dø: «sa nira pa kɔm sla!» pɥi nu

avons fait un bond de deux mètres, et un instant plus
-zavɔ̃ fɛ œ̃ bɔ̃ də dø mɛtr, e œ̃ -nɛ̃stɑ̃ ply

tard, l'homme était à terre à côté de la table. Son
ta:r, lɔm etɛ -ta tɛ:r a kote d la tabl. sɔ̃

couteau était à dix mètres de là, je tenais son bras
kuto etɛ -ta di mɛtrə də la, ʒə tənɛ sɔ̃ bra

droit, André le tenait par son bras gauche, le jeune
drwa, ɑ̃dre l tənɛ par sɔ̃ bra go:ʃ, lə ʒœn

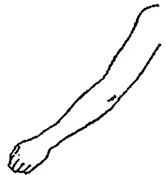
homme était assis sur lui. D'autres hommes sont
ɔm etɛ -tasi syr lɥi. do:trə -zɔm sɔ̃

arrivés, ils ont pris l'homme au couteau par les deux
-tarive, il -zɔ̃ pri lɔm o kuto par le dø

soudain = dans le même instant



un bond



un bras

le ɔ: l'homme

prendre
a pris
prend

l'homme au couteau = l'homme avec le couteau

un bras
deux bras

bras et sont sortis avec lui, et nous sommes restés
bra e sɔ̃ sɔrti avɛk lɥi, e nu sɔm rɛste

dans le café avec le jeune Français. Qui était cet
dɑ̃ l kafe avɛk lə ʒœn frɑ̃sɛ. ki etɛ sɛt

homme? Je ne le sais pas. Henri ne nous l'a jamais
ɔm? ʒə n lə se pa. ɑ̃ri nə nu la ʒamɛ

raconté, et nous ne le lui avons pas demandé. Mais
rakɔ̃te, e nu n lə lɥi avɔ̃ pa dmɑ̃de. mɛ

je reviens à mon histoire.
ʒə rəvjɛ̃ a mɔ̃ -nistwa:r.

« Messieurs, » nous a dit Henri, « sans vous, je crois
«mesjø,» nu -za di ɑ̃ri, «sɑ̃ vu, ʒə krwa

que je serais mort. Vous êtes Français? » «Oui, tous
k ʒə srɛ mɔ:r. vu -zɛt frɑ̃sɛ?» «wi, tu

les deux. Je suis Jean-Paul Martial, et voici mon ami,
le dø. ʒə sɥi ʒɑ̃ pɔl marsjal, e vwasi mɔ̃ -nami,

M. André Comaux. Nous demeurons tous les deux
məsjø ɑ̃dre kɔmo. nu dmœrɔ̃ tu le dø

à Casablanca, en ce moment, mais nous sommes de
a kazablɑ̃ka, ɑ̃ s mɔmɑ̃, mɛ nu sɔm də

Paris. » « Moi, je ne suis pas de Paris, je suis de ...,
pari.» «mwa, ʒə n sɥi pa d pari, ʒə sɥi də...,

d'une autre ville, une petite ville. Je m'appelle Henri
dyn o:trə vil, yn pətit vil. ʒə mapɛl ɑ̃ri

Dupont. » (C'est plus tard seulement qu'il nous a dit
dypɔ̃.» [sɛ ply ta:r sœlmɑ̃ kil nu -za di

son vrai nom.) « Si vous avez le temps, » a-t-il con-
sɔ̃ vrɛ nɔ̃.] «si vu -zave l tɑ̃,» a -til kɔ̃-

tinué, « j'aimerais que vous preniez quelque chose
tinɥe, «ʒɛmrɛ k vu prənje kɛlkə ʃo:z

avec moi. » «Volontiers. Et je crois que vous avez
avɛk mwa.» «vɔlɔ̃tje. e ʒə krwa k vu -zave

vous-même besoin de quelque chose après cette affaire.
vumɛ:m bəzwɛ̃ d kɛlkə ʃo:z aprɛ sɛt afɛ:r.

Voulez-vous que nous prenions trois verres de whisky? »
vule vu k nu prənjɔ̃ trwa vɛ:r də wiski?»

«Volontiers, Messieurs, » nous a dit le jeune homme,
«vɔlɔ̃tje, mesjø,» nu -za di l ʒœn ɔm,

« mais puisque c'est moi qui veux que vous preniez
«mɛ pɥisk sɛ mwa ki vø k vu prənje

un verre, permettez-moi d'appeler le garçon. »
œ̃ vɛ:r, pɛrmɛte mwa daple l garsɔ̃.»

Nous sommes restés ensemble deux heures. Nous
nu sɔm rɛste ɑ̃sɑ̃:blə dø -zœ:r. nu

avons bu encore quelques verres et fumé de nom-
-zavɔ̃ by ɑ̃kɔ:r kɛlk vɛ:r e fyme d nɔ̃-

breuses cigarettes. Henri qui, avant l'arrivée de
brø:zə sigarɛt. ɑ̃ri ki, avɑ̃ larive d

« l'homme au couteau » semblait être de plus en plus
«lɔm o kuto» sɑ̃blɛ ɛ:trə də ply -zɑ̃ ply

nerveux, était maintenant très calme. Il parlait beau-
nɛrvø, etɛ mɛ̃tnɑ̃ trɛ kalm. il parlɛ bo-

coup et à haute voix, mais il ne parlait ni de sa famille,
ku e a o:t vwa, mɛ il nə parlɛ ni d sa fami:j,

ni de ce qu'il faisait avant de venir en Afrique. Il
ni d sə kil fəzɛ avɑ̃ d vənir ɑ̃ -nafrik. il

volontiers = avec plaisir

ensemble = l'un avec l'autre ou les autres

arrivé
une arrivée

L'homme n'était pas **arrivé**.
C'était avant **l'arrivée** de l'homme.

calme ⟷ nerveux

à **haute** voix
à voix **basse**

il est différent de = il n'est pas comme

nous parlait des gens qu'il avait connus au Maroc,
nu parlɛ de ʒɑ̃ kil avɛ kɔny o marɔk,

à Casablanca et dans d'autres villes de ce pays très
a kazablɑ̃ka e dɑ̃ do:trə vil də sə pɛji trɛ

différent de la France. Parfois il s'arrêtait et nous
diferɑ̃ d la frɑ̃:s. parfwa il sarɛtɛ e nu

posait une question, et alors, c'était presque toujours
pozɛ yn kɛstjɔ̃, e alɔ:r, setɛ prɛsk tuʒu:r

André qui lui répondait. Il a parlé durant ces deux
ɑ̃dre ki lɥi repɔ̃dɛ. il a parle dyrɑ̃ se dø

heures presque sans s'arrêter, et après ces deux heures,
-zœ:r prɛsk sɑ̃ sarɛte, e aprɛ se dø -zœ:r,

c'était comme si nous l'avions connu durant de nombreuses années.
setɛ kɔm si nu lavjɔ̃ kɔny dyrɑ̃ d nɔ̃brø:z -zane.

Puis, soudain, Henri s'est levé et nous a dit: « Il est
pɥi, sudɛ̃, ɑ̃ri sɛ lve e nu -za di: «il ɛ

tard, Messieurs, je vous demande pardon, je vais vous
ta:r, mesjø, ʒə vu dmɑ̃:d pardɔ̃, ʒə vɛ vu

quitter, mais je veux que vous veniez dîner chez moi
kite, mɛ ʒə vø k vu vənje dine ʃe mwa

un de ces jours. Je demeure seul dans une petite rue
œ̃ d se ʒu:r. ʒə dəmœ:r sœl dɑ̃ -zyn pətit ry

très calme, c'est parfois même un peu triste, et je
trɛ kalm, sɛ parfwa mɛ:m œ̃ pø trist, e ʒə

suis toujours très heureux quand quelqu'un vient me
sɥi tuʒu:r trɛ -zœrø kɑ̃ kɛlkœ̃ vjɛ̃ m

voir le soir. J'aimerais beaucoup que vous veniez
vwa:r lə swa:r. ʒɛmrɛ boku kə vu vənje

tous les deux.» C'est encore André qui lui a répondu:
tu le dø.» sɛ -tãkɔ:r ãdre ki lɥi a repɔ̃dy:

«Nous serons très heureux de venir, Monsieur Dupont,
«nu srɔ̃ trɛ -zœrø d vəni:r, məsjø dypɔ̃

mais si vous voulez que nous venions chez vous, je
mɛ si vu vule k nu vənjɔ̃ ʃe vu, ʒə

veux, moi, que vous veniez passer une soirée avec nous,
vø, mwa, kə vu vənje pase yn sware avɛk nu,

dans la maison de mon oncle. J'ai une très jolie cou-
dã la mɛzɔ̃ d mɔ̃ -nɔ̃:kl. ʒe yn trɛ ʒɔli ku-

sine de votre âge qui sera heureuse de vous connaître.»
zin də vɔtr a:ʒ ki sra œrø:z də vu kɔnɛ:tr.»

«Je ne sais si elle sera heureuse, mais je viendrai
«ʒə n se si ɛl səra œrø:z, mɛ ʒ vjɛ̃dre

volontiers. Et maintenant, Messieurs, au revoir. Vien-
vɔlɔ̃tje. e mɛ̃tnã, mesjø, o rvwa:r. vjɛ̃-

drez-vous ce soir?» «Il nous est impossible de venir
dre vu sə swa:r?» «il nu -zɛ -tɛ̃pɔsiblə də vni:r

ce soir, car nous attendons nous-mêmes quelques
sə swa:r, kar nu -zatãdɔ̃ numɛ:m kɛlk

personnes, mais demain soir, cela nous sera possible.»
pɛrsɔn, mɛ dmɛ̃ swa:r, sla nu sra pɔsibl.»

«Très bien, je vous attendrai.»
«trɛ bjɛ̃, ʒə vu -zatãdre.»

«Et voilà, cher Monsieur Doumier,» a dit Jean-Paul
«e vwala, ʃɛ:r məsjø dumje,» a di ʒã pɔl

soirée = soir

passer une soirée avec nous ɔ: être avec nous pendant une soirée

Il est heureux.
Elle est heureuse.
Ils sont heureux.
Elles sont heureuses.

impossible ←→ possible

j'attends
tu attends
il attend
nous attendons
vous attendez
ils attendent

il attend
il attendra

voilà comment ɔ: vous voyez comment

Martial, « comment nous avons connu votre fils Henri. »
marsjal, «kɔmɑ̃ nu -zavɔ̃ kɔny vɔtrə fis ɑ̃ri.»

« Racontez-moi votre première soirée chez lui, » lui a
«rakɔ̃te mwa vɔtrə prəmjɛːr sware ʃe lɥi.» lɥi a

demandé le vieux Doumier, en posant sa main sur le
dmɑ̃de l vjø dumje, ɑ̃ pozɑ̃ sa mɛ̃ syr lə

bras du jeune homme. « Racontez-moi comment était
bra dy ʒœn ɔm. «rakɔ̃te mwa kɔmɑ̃ etɛ

sa maison, de quoi vous avez parlé, combien de temps
sa mɛzɔ̃, də kwa vu -zave parle, kɔ̃bjɛ̃ d tɑ̃

vous êtes restés ensemble. Je veux que vous me disiez
vu -zɛt rɛste ɑ̃sɑ̃ːbl. ʒə vø k vu m dizje

tout, parce que, vous le savez bien, tout intéresse un
tu, pars kə, vu l save bjɛ̃, tu -tɛ̃terɛs œ̃

père, les grandes choses comme les plus petites. Depuis
pɛːr, le grɑ̃ːd ʃoːz kɔm le ply ptit. dəpɥi

qu'Henri est parti et jusqu'à ces jours-ci, j'ai bien des
kɑ̃ri ɛ parti e ʒyska se ʒuːr si, ʒe bjɛ̃ de

fois passé toute la nuit à penser à ce que m'avait écrit
fwa pase tut la nɥi a pɑ̃se a s kə mavɛ -tekri

Henri, pour avoir une idée de ce qu'il faisait et pour
ɑ̃ri, pur avwaːr yn ide d sə kil fəzɛ e pur

savoir comment il vivait. »
savwaːr kɔmɑ̃ il vivɛ.»

« Je vous comprends très bien, cher Monsieur Doumier, »
«ʒə vu kɔ̃prɑ̃ trɛ bjɛ̃, ʃɛːr məsjø dumje,»

lui a répondu Martial, « mais je peux heureusement
lɥi a repɔ̃dy marsjal, «mɛ ʒ pø œrøzmɑ̃

cela m'intéresse ɔ: je veux bien le savoir

j'ai passé la nuit à penser = j'ai pensé pendant toute la nuit

une idée = une pensée

il vit
il vivait

seul
seule
seule-ment

heureux
heureuse
heureuse-ment

vous raconter presque tout ce qu'Henri a fait depuis
vu rakɔ̃te prɛsk tu s kɑ̃ri a fɛ dəpɥi

le jour où nous nous sommes rencontrés, puisque depuis
l ʒu:r u nu nu sɔm rɑ̃kɔ̃tre, pɥisk dəpɥi

cet après-midi, nous nous sommes vus presque chaque
sɛt aprɛmidi, nu nu sɔm vy prɛsk ʃak

jour.
ʒu:r.

Quand nous sommes venus chez lui, le premier soir,
kɑ̃ nu sɔm vəny ʃe lɥi, lə prəmje swa:r,

il était déjà huit heures et demie. Un peu tard pour
il etɛ deʒa ɥi -tœ:r e dmi. œ̃ pø ta:r pur

dîner, mais il nous avait été impossible de venir avant.
dine, mɛ il nu -zavɛ -tete ɛ̃pɔsiblə də vni:r avɑ̃.

Il n'y avait personne dans la rue où il demeurait,
il njavɛ pɛrsɔn dɑ̃ la ry u il dəmœrɛ,

sauf un petit homme noir qui parlait à voix basse à
sof œ̃ pti -tɔm nwa:r ki parlɛ a vwa ba:s a

son chat. Quand nous avons passé devant eux, le
sɔ̃ ʃa. kɑ̃ nu -zavɔ̃ pase dvɑ̃ ø, lə

chat a fait soudain un grand bond et a disparu dans
ʃa a fɛ sudɛ̃ œ̃ grɑ̃ bɔ̃ e a dispary dɑ̃

la nuit. Alors le petit homme, après avoir regardé
la nɥi. alɔ:r lə pti -tɔm, aprɛ -zavwa:r rəgarde

où allait son chat, nous a dit quelque chose en une
u alɛ sɔ̃ ʃa, nu -za di kɛlkə ʃo:z ɑ̃ -nyn

langue inconnue — on parle beaucoup de langues à
lɑ̃:g ɛ̃kɔny – ɔ̃ parl boku d lɑ̃:g a

nous nous rencontrons ɔ: l'un de nous rencontre l'autre

il a disparu ɔ: soudain, il n'était plus là

disparaître	connaître
a disparu	a connu
disparaît	connaît

Casablanca — puis a disparu, lui aussi. Nous n'avons
kazablãka – pɥi a dispary, lɥi osi. nu navɔ̃

personne d'autre = aucune autre personne

rencontré personne d'autre, et je crois que nous
rãkɔ̃tre pɛrsɔn doːtr, e ʒə krwa k nu

il serait triste ɔ: cela serait triste

nous sommes dit tous les deux qu'il serait très triste
nu sɔm di tu le dø kil sərɛ trɛ trist

vivre
il vit

de vivre tout seul dans cette rue. Mais après notre
də viːvrə tu sœl dã sɛt ry. mɛ aprɛ nɔtr

arrivée chez Henri, ces idées noires ont disparu.
arive ʃe ãri, se -zide nwaːr ɔ̃ dispary.

ouvrir
a ouvert
ouvre

C'est Henri lui-même qui nous a ouvert la porte. Il
sɛ -tãri lɥimɛːm ki nu -za uvɛːr la pɔrt. il

y avait derrière lui une petite fille noire, mais elle a
javɛ dɛrjɛːr lɥi yn pətit fiːj nwaːr, mɛ ɛl a

disparu dans une des chambres quand elle a vu les
dispary dã -zyn de ʃãːbrə kã -tɛl a vy le

deux hommes blancs. « C'est Fatima, ma petite amie, »
dø -zɔm blã. «sɛ fatima, ma ptit ami,»

nous a dit Henri. « C'est la fille de ma bonne. Elle
nu -za di ãri. «sɛ la fiːj də ma bɔn. ɛl

est un peu nerveuse quand elle voit de nouvelles
ɛ -tœ̃ pø nɛrvøːz kã -tɛl vwa də nuvɛl

personnes, mais je suis sûr qu'elle reviendra dans
pɛrsɔn, mɛ ʒə sɥi syːr kɛl rəvjɛ̃dra dã

quelques minutes. »
kɛlk minyt.»

Puis, quand nous sommes entrés, il nous a demandé:
pɥi, kã nu sɔm -zãtre, il nu -za dmãde:

«Voulez-vous que nous prenions quelque chose avant
«vule vu k nu prənjɔ̃ kɛlkə ʃo:z avɑ̃

de dîner?» Et sans attendre notre réponse, il nous
də dine?» e sɑ̃ -zatɑ̃:drə nɔtrə repɔ̃:s, il nu

a versé deux verres de vin et nous les a donnés en
-za vɛrse dø vɛ:r də vɛ̃ e nu le -za dɔne ɑ̃

disant: «Toute l'Afrique est dans ce vin, Messieurs,
dizɑ̃: «tut lafrik ɛ dɑ̃ s vɛ̃, mesjø,

il est impossible de ne pas penser à ce beau pays
il ɛ -tɛ̃pɔsiblə də n pa pɑ̃se a s bo peji

quand on le boit.» Il avait raison: depuis cette
kɑ̃ -tɔ̃ l bwa.» il avɛ rɛzɔ̃: dəpɥi sɛt

soirée, chaque fois que l'un de nous boit ce vin, il
sware, ʃak fwa k lœ̃ d nu bwa s vɛ̃, il

pense aux belles soirées calmes de ce pays entièrement
pɑ̃:s o bɛl sware kalm də sə peji ɑ̃tjɛrmɑ̃

différent de tous les autres, et que l'on aime de plus
diferɑ̃ d tu le -zo:tr, e kə lɔ̃ -nɛ:m də ply

en plus. Je n'ai jamais bu de meilleur vin.
-zɑ̃ ply. ʒə ne ʒamɛ by d mɛjœ:r vɛ̃.

Depuis que nous nous sommes vus ce soir-là,
dəpɥi k nu nu sɔm vy sə swa:r la,

Henri et nous, nous avons bu de nombreux verres
ɑ̃ri e nu, nu -zavɔ̃ by d nɔ̃brø vɛ:r

de ce vin. Nous en avons bu chaque fois que
də sə vɛ̃. nu -zɑ̃ -navɔ̃ by ʃak fwa k

nous avons été ensemble. Ah, nous avons passé
nu -zavɔ̃ -zete ɑ̃sɑ̃:bl. a, nu -zavɔ̃ pase

attendre
a attendu
attend

il a raison ɔ: ce qu'il dit est juste

grand
plus grand
le plus grand

bon
meilleur
le meilleur

beaucoup d'heures heureuses chez votre fils à Casablan-
boku dœ:r œrø:zə ʃe vɔtrə fis a kazablɑ̃-

ca! Après le dîner — et je n'ai jamais depuis fait
ka! aprɛ l dine — e ʒə ne ʒamɛ dəpɥi fɛ

un meilleur dîner en Afrique — nous avons passé
œ̃ mɛjœ:r dine ɑ̃ -nafrik — nu -zavɔ̃ pase

quelque temps à parler et à fumer. De quoi avons-
kɛlk tɑ̃ a parle e a fyme. də kwa avɔ̃

nous parlé? De mille choses différentes. Il ne m'est
nu parle? də mil ʃo:z diferɑ̃:t. il nə mɛ

pas possible aujourd'hui de vous dire tout ce que
pa pɔsibl oʒurdɥi d vu di:r tu s kə

nous nous sommes dit. Nous avons parlé de notre
nu nu sɔm di. nu -zavɔ̃ parle d nɔtrə

cher pays, des voyages que nous avions faits, de cette
ʃɛ:r pei, de vwaja:ʒ kə nu -zavjɔ̃ fɛ, də sɛt

Afrique que nous aimions tous les trois. Nous nous
afrik kə nu -zɛmjɔ̃ tu le trwa. nu nu

sommes demandé s'il serait un jour possible de rentrer
sɔm dəmɑ̃de sil sərɛ -tœ̃ ʒu:r pɔsiblə də rɑ̃tre

en France. Puis, Henri nous a montré quelques beaux
ɑ̃ frɑ̃:s. pɥi, ɑ̃ri nu -za mɔ̃tre kɛlk bo

livres qu'il avait.
li:vrə kil avɛ.

Un peu plus tard, la petite Fatima est entrée. Je
œ̃ pø ply ta:r, la ptit fatima ɛ -tɑ̃tre. ʒə

crois que je ne vous ai pas dit qu'elle avait alors
krwa kə ʒə n vu -ze pa di kɛl avɛ -talɔ:r

depuis ɔ: depuis ce soir-là

nous avons passé quelque temps à parler ɔ: nous avons parlé pendant quelque temps

douze ans et qu'elle était comme une petite sœur
du:z ã e kɛl etɛ kɔm yn pətit sœ:r

pour Henri. Elle était encore un peu nerveuse, mais
pur ãri. ɛl etɛ -tãkɔ:r œ̃ pø nɛrvø:z, mɛ

Henri lui a pris la main et lui a dit: « Alors, Fatima,
ãri lɥi a pri la mɛ̃ e lɥi a di: «alɔ:r, fatima,

veux-tu rester quelques minutes avec nous? » « Qui
vø ty rɛste kɛlk minyt avɛk nu?» «ki

sont ces deux hommes?» a demandé la petite. « Ah,
sɔ̃ se dø -zɔm?» a dmãde la ptit. «a,

tu veux qu'ils te disent leurs noms? Mais nous allons
ty vø kil tə di:z lœr nɔ̃? mɛ nu -zalɔ̃

leur demander cela: Messieurs, Fatima veut que vous
lœr dəmãde sla: mesjø, fatima vø k vu

lui disiez vos noms. » « Moi, je suis André. » « Et moi,
lɥi dizje vo nɔ̃.» «mwa, ʒə sɥi ãdre.» «e mwa,

je suis Jean-Paul. » « Et maintenant, Fatima, » lui dit
ʒə sɥi ʒã pɔl.» «e mɛ̃tnã, fatima,» lɥi di

Henri, « veux-tu qu'ils te prennent la main pour faire
ãri, «vø ty kil tə prɛn la mɛ̃ pur fɛ:r

une petite promenade dans le jardin? Non? Il est
yn pətit prɔmnad dã l ʒardɛ̃? nɔ̃? il ɛ

vrai que tu es trop grande pour cela. Mais tu veux
vrɛ k ty ɛ trɔ grã:d pur sla. mɛ ty vø

bien venir avec nous, n'est-ce pas? »
bjɛ̃ vni:r avɛk nu, nɛs pa?»

Fatima a dit oui, et nous avons fait une jolie petite
fatima a di wi, e nu -zavɔ̃ fɛ yn ʒɔli ptit

---

il lui a pris la main ɔ: il a pris sa main

dire
(que) je dise
(que) tu dises
(qu') il dise
(que) nous disions
(que) vous disiez
(qu') ils disent

prendre
(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne
(que) nous **prenions**
(que) vous **preniez**
(qu') ils prennent

promenade dans le jardin qu'Henri avait derrière sa
promnad dɑ̃ l ʒardɛ̃ kɑ̃ri avɛ dɛrjɛːr sa

maison. Fatima ne nous regardait plus nerveusement,
mɛzɔ̃. fatima nə nu rgardɛ ply nɛrvøzmɑ̃,

comme un petit animal. Nous avons tous les quatre
kɔm œ̃ pti -tanimal. nu -zavɔ̃ tu le katrə

passé un très beau moment.
pase œ̃ trɛ bo mɔmɑ̃.

Fatima ne vivait que pour Henri, il était tout pour
fatima n vivɛ k pur ɑ̃ri, il etɛ tu pur

elle. Quand il lui a demandé après notre promenade:
ɛl. kɑ̃ -til lɥi a dmɑ̃de aprɛ nɔtrə prɔmnad:

«Veux-tu qu'ils viennent une autre fois?» elle a
«vø ty kil vjɛn yn oːtrə fwa?» ɛl a

ouvert ses grands yeux noirs, l'a regardé et a ré-
uvɛːr se grɑ̃ -zjø nwaːr, la rgarde e a re-

pondu: «Si tu veux. Fatima veut tout ce que veut
pɔ̃dy: «si ty vø. fatima vø tu s kə vø

Henri. Si tu veux qu'ils viennent, Fatima le veut
ɑ̃ri. si ty vø kil vjɛn, fatima l vø

aussi.» «Nous sommes très heureux, Fatima. Si tu
osi.» «nu sɔm trɛ -zœro, fatima. si ty

veux vraiment que nous venions, nous reviendrons très
vø vrɛmɑ̃ k nu vənjɔ̃, nu rəvjɛ̃drɔ̃ trɛ

volontiers,» a dit André en souriant. Fatima nous a
vɔlɔ̃tje,» a di ɑ̃dre ɑ̃ surjɑ̃. fatima nu -za

regardés un instant, puis d'un bond, elle a disparu.
rgarde œ̃ -nɛ̃stɑ̃, pɥi, dœ̃ bɔ̃, ɛl a dispary.

venir
(que) je vienne
(que) tu viennes
(qu') il vienne
(que) nous venions
(que) vous veniez
(qu') ils viennent

« Il y a des soirs, » a dit Henri, quand elle est sortie,
«il ja de swa:r,» a di ãri, kã -tɛl ɛ sɔrti,

« où sans elle, cette maison serait très triste. J'ai
«u sã -zɛl, sɛt mɛzɔ̃ srɛ trɛ trist. ʒe

bien fait de prendre chez moi la mère avec cette petite.
bjɛ̃ fɛ də prã:drə ʃe mwa la mɛ:r avɛk sɛt pətit.

Avant, je n'avais que le whisky, et ce n'est pas bien
avã, ʒə navɛ k lə wiski, e s nɛ pa bjɛ̃

de boire pour passer le temps. Mais depuis le jour
də bwa:r pur pase l tã. mɛ dəpɥi l ʒu:r

où nous nous sommes rencontrés, comme elle dit —
u nu nu sɔm rãkɔ̃tre, kɔm ɛl di –

parce qu'elle veut être ma femme, vous savez, quand
pars kɛl vø -tɛ:trə ma fam, vu save, kã

elle sera assez grande — le whisky ne m'intéresse
-tɛl səra ase grã:d – lə wiski n mɛ̃terɛs

plus. »
ply.»

Pendant que nous parlions, nous sommes rentrés dans
pãdã k nu parljɔ̃, nu sɔm rãtre dã

la maison, où nous avons encore passé quelque temps
la mɛzɔ̃, u nu -zavɔ̃ ãkɔ:r pase kɛlk tã

à parler des nombreuses choses qui intéressaient
a parle de nɔ̃brø:zə ʃo:z ki ɛ̃terɛsɛ

alors les Français d'Afrique — et ceux de France
alɔ:r le frãsɛ dafrik e sø d frã:s

également, c'est clair. Il était très tard quand nous
egalmã, sɛ klɛ:r. il etɛ trɛ ta:r kã nu

nous sommes levés pour quitter Henri. «Vous ne
nu sɔm ləve pur kite ɑ̃ri. «vu n

voulez pas que nous prenions un dernier verre de vin
vule pa kə nu prənjɔ̃ œ̃ dɛrnje vɛ:r də vɛ̃

ou une dernière tasse de café, Messieurs?» nous a
u yn dɛrnjɛ:r ta:s də kafe, mesjø?» nu -za

demandé votre fils, mais nous lui avons dit merci et
dmɑ̃de vɔtrə fis, mɛ nu lɥi avɔ̃ di mɛrsi e

il est sorti avec nous pour faire une petite prome-
il ɛ sɔrti avɛk nu pur fɛ:r yn pətit prɔm-

nade.
nad.

« Quand Fatima sera votre femme, » a commencé André,
«kɑ̃ fatima sra vɔtrə fam,» a kɔmɑ̃se ɑ̃dre,

mais Henri l'a arrêté en souriant: « A quoi pensez-vous,
mɛ ɑ̃ri la arɛte ɑ̃ surjɑ̃: «a kwa pɑ̃se vu,

mon cher Comaux? Fatima ne sera jamais ma femme! »
mɔ̃ ʃɛ:r komo? fatima n səra ʒamɛ ma fam!»

« C'est ce que vous dites, vous, mais je crois que
«sɛ s kə vu dit, vu, mɛ ʒə krwa k

Fatima, elle, va vous attendre jusqu'à sa mort. Vous
fatima, ɛl, va vu -zatɑ̃:drə ʒyska sa mɔ:r. vu

savez bien qu'en Afrique, une petite fille de douze
save bjɛ̃ kɑ̃ -nafrik, yn pətit fi:j də du:z

ans est déjà presque une femme. » Henri n'a rien dit
ɑ̃ ɛ deʒa prɛsk yn fam.» ɑ̃ri na rjɛ̃ di

d'abord. Puis: « Si vous avez raison, » nous a-t-il dit,
dabɔ:r. pɥi: «si vu -zave rɛzɔ̃,» nu -za -til di,

« il est clair que ce que je fais n'est pas bien. Mais
«il ɛ klɛ:r kə s kə ʒ fɛ nɛ pa bjɛ̃. mɛ

elle oublierait peut-être tout cela, si elle ne vivait
ɛl ublirɛ pœtɛ:trə tu sla, si ɛl nə vivɛ

plus dans la même maison que moi. »
ply dɑ̃ la mɛ:m mɛzɔ̃ k mwa.»

C'est moi qui ai répondu: « Non, je ne crois pas, mais
sɛ mwa ki e repɔ̃dy: «nɔ̃, ʒə n krwa pa, mɛ

je crois que tout cela ne fait rien. Si cela vous intéresse
ʒə krwa k tu sla n fɛ rjɛ̃. si sla vu -zɛ̃terɛs

de savoir ce que je pense de cette affaire, voilà: moi,
də savwa:r sə k ʒə pɑ̃:s də sɛt afɛ:r, vwala: mwa,

j'attendrais encore deux ou trois ans, puis je trouverais
ʒatɑ̃drɛ ɑ̃kɔ:r dø -zu trwa -zɑ̃, pɥi ʒə truvrɛ

un mari pour Fatima, et tout serait oublié en très peu
œ̃ mari pur fatima, e tu srɛ -tublie ɑ̃ trɛ pø

de temps. Fatima est très jolie et elle vous aime
d tɑ̃. fatima ɛ trɛ ʒɔli e ɛl vu -zɛ:m

beaucoup, mais je crois qu'elle n'est pas très différente
boku, mɛ ʒə krwa kɛl nɛ pa trɛ diferɑ̃:t

des autres fillettes de son âge. Elle aussi oubliera le
de -zo:trə fijɛt də sɔ̃ -na:ʒ. ɛl osi ublira l

premier homme qu'elle a aimé quand elle aura un
prəmjɛ -rɔm kɛl a ɛme kɑ̃ -tɛl ɔra œ̃

mari et de nombreux enfants. A douze ans, on parle
mari e d nɔ̃brø -zɑ̃fɑ̃. a du:z ɑ̃, ɔ̃ parl

facilement d'attendre jusqu'à sa mort, mais on ne le
fasilmɑ̃ datɑ̃:drə ʒyska sa mɔ:r, mɛ ɔ̃ n lə

fait jamais. » «Vous avez peut-être raison, » a dit Henri.
fɛ ʒamɛ.» «vu -zave pœtɛ:trə rɛzɔ̃,» a di ɑ̃ri.

Puis nous nous sommes dit au revoir et nous nous
pɥi nu nu sɔm di o rvwa:r e nu nu

sommes quittés. »
sɔm kite.»

A cet instant même, la vieille Amélie est entrée et
a sɛt ɛ̃stɑ̃ mɛ:m, la vjɛ:j ameli ɛ -tɑ̃tre e

a dit: « On dîne dans un quart d'heure. » « Merci,
a di: «ɔ̃ din dɑ̃ -zœ̃ ka:r dœ:r.» «mɛrsi,

Amélie, » lui a dit M. Doumier. Et Martial a dit:
ameli,» lɥi a di məsjø dumje. e marsjal a di:

« Pendant que nous dînerons, je vous raconterai com-
«pɑ̃dɑ̃ k nu dinrɔ̃, ʒə vu rakɔ̃tre kɔ-

ment Henri et sa jeune femme, la cousine d'André, se
mɑ̃ ɑ̃ri e sa ʒœn fam, la kuzin dɑ̃dre, sə

sont connus. » « Non, M. Martial, » a dit André, « puis-
sɔ̃ kɔny.» «nɔ̃, məsjø marsjal,» a di ɑ̃dre, «pɥis-

que Marie-Anne est ma cousine, c'est moi qui raconterai
kə mari a:n ɛ ma kuzin, sɛ mwa ki rakɔ̃tre

comment ils se sont connus. » «Vous avez raison, André,
kɔmɑ̃ il sə sɔ̃ kɔny.» «vu -zave rɛzɔ̃, ɑ̃dre,

car je n'étais pas avec eux quand ils se sont rencontrés
kar ʒə netɛ pa avɛk ø kɑ̃ -til sə sɔ̃ rɑ̃kɔ̃tre

la première fois. J'étais dans la maison. » Un quart
la prəmjɛ:r fwa. ʒetɛ dɑ̃ la mɛzɔ̃.» œ̃ ka:r

d'heure plus tard, les quatre hommes étaient à table.
dœ:r ply ta:r, le katr ɔm etɛ -ta tabl.

EXERCICE A.

Quand M. Doumier demande à ses nouveaux amis de lui raconter comment Henri est mort, ils lui disent que c'est une histoire très —. M. Doumier veut savoir de — son fils est mort. Mais il ne connaît pas le nom de la — d'Henri, parce qu'elle est heureusement — en France. Henri a été malade pendant deux semaines seulement, et il y a des maladies que l'on a des mois et — même des années.

M. Martial raconte au vieux Doumier comment il a — son fils. Il dit qu'il l'a vu la première fois dans un des — cafés de Casablanca. M. Martial et son ami avaient — de nombreuses cigarettes. Ils — les gens qui passaient dans la rue, et ne parlaient presque pas. Henri était assis à quelques mètres des deux amis: il semblait être très —, car il fumait beaucoup de cigarettes. Il se levait souvent pour aller à la porte, mais il n'allait pas toujours —'à la porte.

L'homme qui s'est assis à la table d'Henri Doumier a commencé à parler à — basse. Les deux hommes ont parlé — un peu moins d'un quart d'heure. Puis, l'homme a dit quelques mots à très — voix. Et —, il s'est levé: il tenait un couteau à la main. Quand les deux autres Français ont vu cela, ils ont fait un — de deux mètres. Un instant plus tard, l'homme — couteau était à terre à côté de la table.

MOTS:

une arrivée
un bond
un bras
du café
une idée
une maladie
un mètre
la raison
une réponse
une soirée
le subjonctif
une voix
le whisky
calme

clair
différent
heureuse
impossible
inconnu
meilleur
nerveux
nerveuse
nombreux
nombreuse(s)
possible
triste
attendre
j'attendrai
il a attendu
il a connu
dîner
(que) nous disions
(que) vous disiez
(qu') ils disent
il a disparu
il intéresse
il meurt
mourir
il a ouvert
passer (dans la rue)
passer (une soirée)
il a pris
(que) nous prenions
(que) vous preniez
(qu') ils prennent
il répondait
il revenait
il reviendra
je tenais
il tenait

Les deux hommes ont demandé à Henri: «Voulez-vous prendre un verre de — avec nous?» «—,» a-t-il répondu. Les trois hommes sont restés — pendant trois heures. Henri n'était plus nerveux, il était très —. Ils ont parlé de beaucoup de choses différentes en — de nombreuses cigarettes. Avant — quitter le jeune Doumier, André lui a dit: «Venez passer une — à la maison de mon oncle. Ma jolie cousine sera très — de vous voir.»

Le vieux M. Doumier veut que les deux hommes lui disent tout, parce que tout — un père. Et M. Doumier a souvent — toute la nuit à penser aux lettres d'Henri, pour avoir une — de ce que son fils faisait et de comment il —.

EXERCICE B.

Que faisaient les deux Français dans le café? ... Pourquoi le vieux Doumier passait-il les nuits à penser à ce qu'avait écrit son fils? ... Pourquoi Martial et Comaux ne sont-ils pas venus chez Henri avant huit heures et demie? ... Qu'a fait le petit homme noir qu'ils ont rencontré dans la rue où demeurait Henri, quand ils ont passé devant lui? ... Que dit Martial en parlant du vin qu'Henri leur a donné le premier soir? ... Comment les trois hommes ont-ils passé le temps après le dîner? ... Qu'ont fait les trois hommes et Fatima après que la fillette est entrée dans la chambre? ... De quoi les trois hommes ont-ils parlé, le soir chez Henri Doumier? ...

EXERCICE C.

nous nous sommes vus (rencontrés, quittés, connus)
ils se sont vus (rencontrés, quittés, connus)

« Après le jour où nous nous sommes —, votre fils et nous, » dit Martial à M. Doumier, « nous nous sommes — presque tous les jours. » « Le premier soir où Henri a été chez nous, nous nous sommes — très tard, » dit-il également. Comaux raconte comment Henri Doumier et sa cousine se sont —. Martial était dans la maison quand les deux jeunes gens se sont — la première fois. Henri et ses deux nouveaux amis se sont — en parlant de Fatima. Après ce premier soir, ils se sont souvent —.

que nous disions (prenions, venions)
que vous disiez (preniez, veniez)
qu'ils disent (prennent, viennent)

« Je veux que vous me — ce qu'a fait mon fils, » dit le vieux Doumier. «Voulez-vous que nous — chez vous demain soir? » demande Martial à Henri. « J'aimerais que vous — un verre de whisky, » dit Henri aux deux amis. La petite Fatima veut que les deux nouveaux arrivés lui — leurs noms. Elle ne veut pas qu'ils — sa main. «Veux-tu que ces messieurs — demain également? » demande Henri à la petite. « Elle veut que nous lui — nos noms, » dit Comaux à Henri en parlant de Fatima. «Voulez-vous que nous — un verre de vin avant de partir? » demande Henri à M. Martial. Et plus tard il lui dit: « Je veux que vous — me voir une autre fois. »

(que) nous venions
(que) vous veniez
(qu') ils viennent
il vivait
vivre
vouloir
durant
ensemble
facilement
heureusement
nerveusement
parfois
sans
soudain
volontiers
à cet instant même
ne ... personne d'autre
cela nous sera possible
de plus en plus
de quoi
j'ai bien fait
il a raison
il nous est impossible
il vient me voir
l'homme au couteau
nous nous sommes rencontrés
nous nous sommes dit
pas un ... ne ...
dix-neuf cent quarante-trois
Fatima
Maroc

RÉSUMÉ

Dans les derniers chapitres vous avez rencontré de nouvelles formes des verbes « dire », « venir » et « prendre »:

(que) je dise	(que) je vienne
(que) tu dises	(que) tu viennes
(qu') il dise	(qu') il vienne
(que) nous disions	(que) nous venions
(que) vous disiez	(que) vous veniez
(qu') ils disent	(qu') ils viennent

(que) je prenne
(que) tu prennes
(qu') il prenne
(que) nous prenions
(que) vous preniez
(qu') ils prennent

On appelle ces formes le *subjonctif* [*sybʒɔ̃ktif*] des verbes « dire », « venir » et « prendre ».

Voici trois phrases:

« Je *veux que* vous me *disiez* comment mon fils est mort. » « J'*aimerais que* tu *viennes* à Villebourg. » « Marie-Anne *veut que* tu la *prennes* chez toi, Arthur. » Nous voyons que dans ces trois phrases, les verbes « dire », « venir » et « prendre » sont au subjonctif. Pourquoi y a-t-il, dans ces trois phrases, le subjonctif et pas le présent que nous connaissons: « dites », « viens » et « prends »? C'est parce que, dans ces trois phrases, les formes des verbes « dire », « ve-

nir » et « prendre » viennent après « je veux que », « tu veux que », « il veut que », etc. (formes du verbe *vouloir* [*vulwa:r*] + que) ou après le *conditionnel* du verbe *aimer* + que: « j'aimerais que », « tu aimerais que », etc. Et le verbe qui, dans une phrase, vient après le verbe *vouloir* + *que* ou après le *conditionnel* du verbe *aimer* + *que* est toujours au subjonctif.

vouloir
il veut

+ = plus [*plys*]

EXERCICE

(Le présent et le subjonctif des verbes « dire », « venir » et « prendre ».)

« Pourquoi ne p—-vous pas encore du café, M. Martial? Je veux que vous en p— encore une tasse. » « J'aimerais que vous me d— comment vous avez connu mon fils, » dit Doumier. Il veut également que les deux amis lui d— comment Henri a connu sa femme. « Puisque vous voulez que je vous d— tout, je vais commencer! »

« Si le père d'Henri nous p—, je serai très heureuse! » a dit Marie-Anne. Elle aimerait beaucoup qu'il les p— elle et les deux enfants. Et Doumier aimerait, lui, qu'elle v— à Villebourg. Si elle v—, il ne sera plus seul dans sa grande maison.

« Vous nous quittez, M. Fournier? J'aimerais que vous v— avec nous, » dit Doumier. « Merci, M. Doumier, » répond Fournier, « si vous voulez que je v—, je viendrai une autre fois. » « Toi, Jérôme, » dit Doumier à Passavant, « je veux que tu v— avec nous. » « Ah,

j'aimerais que ma fille me d— un jour qu'elle v— à Villebourg, » dit Doumier, « mais je serai très heureux aussi si elle me d— de venir à Paris. »

Le verbe dire

dire	
a dit	**disait**
dit	**dira**

« Peux-tu nous — où demeure M. Doumier? » a demandé Martial à Pierre. Pierre lui — — que M. Doumier était leur voisin. M. Doumier — à Amélie qu'elle peut s'en aller dans sa cuisine. Plus tard, il lui — d'apporter le café, quand lui et ses nouveaux amis seront dans le salon. Il sait que s'il ne lui — pas d'aller à la cuisine, elle resterait derrière la porte, pour écouter.

je dis	**nous disons**
tu dis	**vous dites**
il dit	**ils disent**

« Maintenant, je serai heureux si vous me — tout ce que vous savez de mon fils, » — M. Doumier. « Tu — tout? Je crois que c'est trop, » — Passavant. Alors, les deux amis leur — comment ils ont connu Henri. « Mais si nous vous — tout, nous n'aurons pas fini avant la semaine prochaine, » — Martial. Et un peu plus tard, il demande: « Est-ce que ce que je vous — vous intéresse? » « Oh, oui! » lui répond M. Doumier.

AU JARDIN DES BOURDIER

Quand tout le monde s'est assis à sa place à table,
kɑ̃ tu l mɔ̃:d sɛ -tasi a sa plas, a tabl,

André commence à raconter.
ɑ̃dre komɑ̃:s a rakɔ̃te.

« Comme il nous l'avait promis, Henri est venu un
«kɔm il nu lavɛ prɔmi, ɑ̃ri ɛ vny œ̃

soir dîner chez mon oncle et ma tante. Quand il est
swa:r dine ʃe mɔ̃ -nɔ̃:kl e ma tɑ̃:t. kɑ̃ -til ɛ

arrivé, il n'y avait dans la maison que mon oncle et
-tarive, il njavɛ dɑ̃ la mɛzɔ̃ kə mɔ̃ -nɔ̃:kl e

M. Martial. J'étais dans le jardin avec ma cousine.
məsjø marsjal. ʒetɛ dɑ̃ l ʒardɛ̃ avɛk ma kuzin.

Ma tante était en ville et nous ne l'attendions que
ma tɑ̃:t etɛ -tɑ̃ vil e nu n latɑ̃djɔ̃ kə

pour l'heure du dîner, à huit heures environ. Quand
pur lœ:r dy dine, a ɥi -tœ:r ɑ̃virɔ̃. kɑ̃

Henri est venu, mon oncle m'a appelé et je suis rentré
-tɑ̃ri ɛ vny, mɔ̃ -nɔ̃:klə ma aple e ʒə sɥi rɑ̃tre

dans la maison pour le saluer. Mais comme Marie-
dɑ̃ la mɛzɔ̃ pur lə salɥe. mɛ kɔm mari

Anne était restée dans le jardin, après avoir parlé
a:n etɛ rɛste dɑ̃ l ʒardɛ̃, aprɛ -zavwa:r parle

avec le jeune homme pendant un court instant je lui
avɛk lə ʒœn ɔm pɑ̃dɑ̃ -tœ̃ ku:r ɛ̃stɑ̃ ʒə lɥi

tout le monde = toutes les personnes

attendre
a attendu
attend
attendait
attendra

comme ɔ: parce que

après avoir parlé ɔ: après que j'ai parlé

court ←→ long

ai dit d'aller dans le jardin, lui aussi, et j'ai crié à
e di dale dɑ̃ l ʒardɛ̃, lɥi osi, e ʒe krie a

crier = dire à très haute voix

Marie-Anne par la fenêtre: « Cousine! Voilà Henri
mari a:n par la fnɛ:tr: «kuzin! vwala ɑ̃ri

dont ɔ: de qui

Dupont, dont je t'ai parlé. Je lui ai dit que tu étais
dypɔ̃, dɔ̃ ʒ te parle. ʒə lɥi e di kə ty etɛ

la plus jolie fille de Casablanca! » Et je lui ai dit
la ply ʒɔli fi:j də kazablɑ̃ka!» e ʒə lɥi e di

son plus joli sourire ɔ: le plus joli sourire de Marie-Anne

de lui montrer son plus joli sourire!
də lɥi mɔ̃tre sɔ̃ ply ʒɔli suri:r!

Marie-Anne est devenue toute rouge et a ouvert la
mari a:n ɛ dəvny tut ru:ʒ e a uvɛ:r la

bouche pour me répondre, mais n'a rien dit, car déjà,
buʃ pur mə repɔ̃:dr, mɛ na rjɛ̃ di, kar deʒa,

Henri était devant elle. Comme c'était une très
ɑ̃ri etɛ dvɑ̃ -tɛl. kɔm setɛ -tyn trɛ

belle soirée, je suis resté à la fenêtre. Mon oncle et
bɛl sware, ʒə sɥi rɛste a la fnɛ:tr. mɔ̃ -nɔ̃:kl e

M. Martial parlaient de choses qui, pour moi,
məsjø marsjal parlɛ d ʃo:z ki, pur mwa,

n'avait aucun intérêt pour moi ɔ: ne m'intéressait pas

n'avaient aucun intérêt. J'ai vu que les deux jeunes
navɛ okœ̃ -nɛ̃terɛ. ʒe vy k le dø ʒœn

nous nous donnons
vous vous donnez
ils se donnent

gens se sont donné la main — en se présentant, je
ʒɑ̃ sə sɔ̃ dɔne la mɛ̃ – ɑ̃ sə prezɑ̃tɑ̃, ʒə

pense. Marie-Anne a souri, encore un peu rouge
pɑ̃:s. mari a:n a suri, ɑ̃kɔ:r œ̃ pø ru:ʒ

après ce que je lui avais dit. Puis, les deux nouveaux
aprɛ s kə ʒə lɥi avɛ di. pɥi, le dø nuvo

amis sont allés jusqu'à la grille du jardin et sont
-zami sɔ̃ -tale ʒyska la griːj dy ʒardɛ̃ e sɔ̃

revenus. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient, car
rəvny. ʒə nɑ̃tɑ̃dɛ pa s kil sə dizɛ, kar

ils parlaient très bas. Comme je ne voulais pas les
il parlɛ trɛ ba. kɔm ʒə n vulɛ pa le

déranger, je ne suis pas, moi, descendu dans le
derɑ̃ʒe, ʒə n sɥi pa, mwa, desɑ̃dy dɑ̃ l

jardin. Quand deux personnes veulent parler ensemble,
ʒardɛ̃. kɑ̃ dø pɛrsɔn vœl parle ɑ̃sɑ̃ːbl,

une troisième personne dérange souvent. Mais c'est
yn trwazjɛm pɛrsɔn derɑ̃ːʒ suvɑ̃. mɛ sɛ

Marie-Anne elle-même qui, en arrivant devant la
mari aːn ɛlmɛːm ki, ɑ̃ -narivɑ̃ dvɑ̃ la

maison, m'a crié: « André, viens avec nous, le jardin
mɛzɔ̃, ma krie: «ɑ̃dre, vjɛ̃ avɛk nu, lə ʒardɛ̃

est très beau, ce soir, tu sais? » Je me suis demandé
ɛ trɛ bo, sə swaːr, ty sɛ?» ʒə m sɥi dmɑ̃de

pourquoi elle disait cela, car le jardin ne me semblait
purkwa ɛl dizɛ sla, kar lə ʒardɛ̃ n mə sɑ̃blɛ

pas plus beau que les autres soirs. Mais quand j'y
pa ply bo k le -zoːtrə swaːr. mɛ kɑ̃ ʒi

suis descendu, j'ai vu une autre chose que je n'avais
sɥi desɑ̃dy, ʒe vy yn oːtrə ʃoːz kə ʒə navɛ

pu voir de la fenêtre, parce qu'il était déjà assez
py vwaːr də la fnɛːtr, pars kil etɛ deʒa ase

tard, et on ne voyait plus très bien. J'ai vu que ma
taːr, e ɔ̃ n vwajɛ ply trɛ bjɛ̃. ʒe vy k ma

entendre **attendre**
a entendu **a attendu**
entend **attend**
entendait **attendait**
entendra **attendra**

nous nous disons
vous vous dites
ils se disent

il peut
il a pu

il voit
il voyait

elle était devenue plus belle que jamais ɔ: elle n'avait jamais été plus belle

cousine, qui avait toujours été très jolie, était en ces
kuzin, ki avɛ tuʒu:r ete trɛ ʒɔli, etɛ -tɑ̃ se

dix minutes devenue plus belle que jamais. Elle nous
di minyt dəvny ply bɛl kə ʒamɛ. ɛl nu

fais!
faisons!
faites!

a pris tous les deux par le bras, et nous a dit: « Faisons
-za pri tu le dø par lə bra, e nu -za di: «fəzɔ̃

une petite promenade autour du jardin avant de
yn pətit prɔmnad otu:r dy ʒardɛ̃ avɑ̃ də

autour du jardin ɔ: dans le jardin

dîner! »
dine!»



un oiseau

Soudain, dans un arbre, un oiseau a commencé à chanter.
sudɛ̃, dɑ̃ -zœ̃ -narbr, œ̃ -nwazo a kɔmɑ̃se a ʃɑ̃te.

Un autre oiseau lui a répondu, puis un troisième.
œ̃ -no:tr wazo lɥi a repɔ̃dy, pɥi œ̃ trwazjɛm.

Marie-Anne, qui aimait beaucoup le chant des oiseaux,
mari a:n, ki ɛmɛ boku l ʃɑ̃ de -zwazo,

s'est arrêtée pour mieux entendre. « Ecoutez! Quel
sɛ -tarɛte pur mjø -zɑ̃tɑ̃:dr. «ekute! kɛl

un oiseau
deux oiseaux

joli chant d'amour! » « Oui ... » lui a répondu Henri,
ʒɔli ʃɑ̃ damu:r!» «wi...» lɥi a repɔ̃dy ɑ̃ri,

bon	bien
meilleur	mieux
le meilleur	le mieux

mais moi, je lui ai demandé avec un sourire qu'elle
mɛ mwa, ʒə lɥi e dmɑ̃de avɛk œ̃ suri:r kɛl

n'a heureusement pas vu: « Un chant d'amour? Qui
na œrøzmɑ̃ pa vy: «œ̃ ʃɑ̃ damu:r? ki

te dit que c'est un chant d'amour, ma petite cousine? »
t di kə sɛ -tœ̃ ʃɑ̃ damu:r, ma ptit kuzin?»

Je suis sûr qu'elle est devenue de nouveau toute rouge
ʒə sɥi sy:r kɛl ɛ dəvny də nuvo tut ru:ʒ

de nouveau = encore une fois

en me répondant: « Mais je ne sais pas, André, ce
ã m repɔ̃dã: «mɛ ʒə n se pa, ãdre, s

n'est peut-être pas vrai. » « Je suis sûr que vous avez
nɛ pœtɛ:trə pa vrɛ.» «ʒə sɥi sy:r kə vu -zave

raison, Mlle Marie-Anne! » a dit alors Henri,
rɛzɔ̃, madmwazɛl mari a:n!» a di alɔ:r ãri,

« et si vous écoutez mieux, M. Comaux, vous enten-
«e si vu -zekute mjø, məsjø kɔmo, vu -zãtã-

drez vous aussi de quoi chantent ces oiseaux. » « Oh!
dre vu osi də kwa ʃã:t se -zwazo.» «o!

là là! Si vous êtes deux contre un, » leur ai-je dit,
la la! si vu -zɛt dø kɔ̃:tr œ̃,» lœr ɛ:ʒ di,

« je ne dirai plus rien! » Et nous avons continué notre
«ʒə n dire ply rjɛ̃!» e nu -zavɔ̃ kɔ̃tinɥe nɔtrə

petite promenade, sans rien dire pendant quelques
pətit prɔmnad, sã rjɛ̃ di:r pãdã kɛlk

minutes.
minyt.

Marie-Anne nous tenait toujours par le bras, et rien
mari a:n nu tnɛ tuʒu:r par lə bra, e rjɛ̃

ne semblait changé. Mais j'ai compris pourquoi ma
n sãblɛ ʃãʒe. mɛ ʒe kɔ̃pri purkwa ma

cousine m'avait dit que le jardin était si beau, ce
kuzin mavɛ di kə l ʒardɛ̃ etɛ si bo, sə

soir-là. J'ai compris que si le jardin lui semblait
swa:r la. ʒe kɔ̃pri kə si l ʒardɛ̃ lɥi sãblɛ

différent, c'est qu'il était changé par quelque chose de
diferã, sɛ kil etɛ ʃãʒe par kɛlkə ʃo:z də

---

répondre, a répondu, répond, répondait, répondra — attendre, a attendu, attend, attendait, attendra

devenir, est devenu, devient, devenait, deviendra — venir, est venu, vient, venait, viendra

Mlle = Mademoiselle

On dit « Mademoiselle » à une dame qui n'a pas encore de mari.

sans rien dire = sans dire aucune chose

changé ɔ: devenu différent

comprendre, a compris, comprend — prendre, a pris, prend

nouveau pour elle: son premier amour. Et l'amour
nuvo pur ɛl: sɔ̃ prəmjɛ -ramu:r. e lamu:r

change bien des choses, vous le savez bien. Puis, Henri
ʃɑ̃:ʒ bjɛ̃ de ʃo:z, vu l save bjɛ̃. pɥi, ɑ̃ri

a commencé de nouveau à parler. Il ne parlait que
a kɔmɑ̃se d nuvo a parle. il nə parlɛ k

de choses dont il aurait pu aussi bien parler à
də ʃo:z dɔ̃ -til ɔrɛ py osi bjɛ̃ parle a

d'autres personnes: de différentes choses qu'il avait
do:trə pɛrsɔn: də diferɑ̃:t ʃo:z kil avɛ

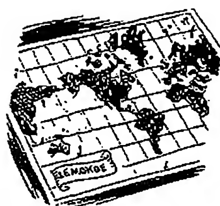
lire
a lu
lit

vues en Afrique, de livres qu'il avait lus, de per-
vy ɑ̃ -nafrik, də li:vrə kil avɛ ly, də pɛr-

sonnes qu'il avait connues. Marie-Anne l'écoutait avec
sɔn kil avɛ kɔny. mari a:n lekutɛ avɛk

un grand intérêt. Les deux nouveaux amis sem-
œ̃ grɑ̃ -tɛ̃terɛ. le dø nuvo -zami sɑ̃-

blaient avoir entièrement oublié que j'étais avec eux,
blɛ avwa:r ɑ̃tjɛrmɑ̃ -tublie kə ʒetɛ -zavɛk ø,



et à ce moment, ils auraient aussi bien pu être les
e a s mɔmɑ̃, il -zɔrɛ -tosi bjɛ̃ py ɛ:trə le

seules personnes au monde. Je comprenais très bien
sœl pɛrsɔn o mɔ̃:d. ʒə kɔ̃prənɛ trɛ bjɛ̃

il comprend
il comprenait

pourquoi ma cousine était si belle, ce soir. »
purkwa ma kuzin etɛ si bɛl, sə swa:r.»

André Comaux s'arrête un moment de raconter.
ɑ̃dre kɔmo sarɛt œ̃ mɔmɑ̃ d rakɔ̃te.

personne ne ɔ: aucune personne ne

Autour de la table, personne ne dit rien. Le vieux
otu:r də la tabl, pɛrsɔn nə di rjɛ̃. lə vjø

père, seulement, murmure: « Mon pauvre petit ... Tu
pɛ:r, sœlmã, myrmy:r: «mɔ̃ po:vrə pəti... ty

aurais peut-être été très heureux, si tu avais vécu ... »
ɔrɛ pœtɛ:tr ete trɛ -zœrø, si ty avɛ veky...»

Mais il murmure cela si bas que personne ne l'entend,
mɛ il myrmy:r sla si ba kə pɛrsɔn nə lãtã,

sauf son ami Passavant, qui lui répond, en murmurant
sof sɔ̃ -nami pasavã, ki lɥi repɔ̃, ã myrmyrã

lui aussi: « Mais ils ont été heureux, Arthur. » Puis,
lɥi osi: «mɛ il -zɔ̃ -tete œrø, arty:r.» pɥi,

André Comaux recommence à raconter:
ãdre komo rəkɔmã:s a rakɔ̃te:

« Je crois que si personne ne les avait appelés, les
«ʒə krwa k si pɛrsɔn nə le -zavɛ -taple, le

deux amoureux auraient pu rester dans le jardin toute
dø -zamurø ɔrɛ py rɛste dã l ʒardɛ̃ tut

la soirée et toute la nuit. Mais heureusement, ma tante,
la sware e tut la nɥi. mɛ œrøzmã, ma tã:t,

qui était rentrée un peu après huit heures, nous a
ki etɛ rãtre œ̃ pø aprɛ ɥi -tœ:r, nu -za

crié de rentrer dîner. « Oui, maman, nous venons
krie d rãtre dine. «wi, mãmã, nu vnɔ̃

tout de suite! » lui a crié Marie-Anne, et elle nous a
tutsɥit!» lɥi a krie mari a:n, e ɛl nu -za

dit: « La promenade est finie, Messieurs, on dîne! »
di: «la prɔmnad ɛ fini, mesjø, ɔ̃ din!»

« Attendez un instant, Mademoiselle! » lui a dit Henri,
«atãde œ̃ -nɛ̃stã, madmwazɛl!» lɥi a di ãri,

---

murmurer = parler à voix très basse

vivre
a vécu
vit
vivait
vivra

répondre	attend**re**
répon**ds**	atten**ds**
répon**ds**	atten**ds**
répon**d**	atten**d**
répon**dons**	atten**dons**
répon**dez**	atten**dez**
répon**dent**	atten**dent**

recommencer = commencer de nouveau

Un amoureux est quelqu'un qui aime.

nous ɔ: à nous

tout de suite ɔ: dans un instant

et il lui a donné une belle rose rouge. La jeune fille
e il lɥi a dɔne yn bɛl ro:z ru:ʒ. la ʒœn fi:j

lui a souri, et j'entendrai toujours le « Merci! » qu'elle
lɥi a suri, e ʒãtãdre tuʒu:r lə «mɛrsi!» kɛl

tout bas ɔ: très bas

lui a dit tout bas en prenant la rose. Nous sommes
lɥi a di tu ba ã prənã la ro:z. nu sɔm

rentrés dans la maison, et j'ai pu voir ma cousine
rãtre dã la mɛzɔ̃, e ʒe py vwa:r ma kuzin

beaucoup mieux que pendant notre courte promenade.
boku mjø k pãdã nɔtrə kurt prɔmnad.

Ah, qu'elle était belle à ce moment! Ce qui lui était
a, kɛl etɛ bɛl a s mɔmã! s ki lɥi etɛ

arrivé dans le jardin, est-ce que cela l'avait changée?
-tarive dã l ʒardɛ̃, ɛs kə sla lavɛ ʃãʒe?

Elle était si belle que mon oncle a dit: « Regardez
ɛl etɛ si bɛl kə mɔ̃ -nɔ̃:kl a di: «rəgarde

Marie-Anne! Elle est plus jolie que jamais, ce soir!
mari a:n! ɛl ɛ ply ʒɔli k ʒamɛ, sə swa:r!

Qu'est-ce qui t'est arrivé, fillette? Tu as eu quelque
kɛs ki tɛ -tarive, fijɛt? ty a y kɛlk

tout
toute

Il devient tout rouge.
Elle devient toute rouge.

bonne nouvelle? » Et tout le monde, à table, a dit que
bɔn nuvɛl?» e tu l mɔ̃:d, a tabl, a di k

Marie-Anne était vraiment très jolie. La jeune fille
mari a:n etɛ vrɛmã trɛ ʒɔli. la ʒœn fi:j

est devenue toute rose pour la troisième fois, ce soir,
ɛ dəvny tut ro:z pur la trwazjɛm fwa, sə swa:r,

et a répondu qu'il n'y avait vraiment rien. »
e a repɔ̃dy kil njavɛ vrɛmã rjɛ̃.»

« Mais moi, savez-vous ce qui m'est arrivé? » demande
«mɛ mwa, save vu s ki mɛ -tarive?» dəmɑ̃:d

André à Martial. « Non? » C'est le vieux docteur qui
ɑ̃dre a marsjal. «nɔ̃?» sɛ l vjø dɔktœ:r ki

lui répond avec un petit sourire: « Oh, je crois que je
lɥi repɔ̃ avɛk œ̃ pti suri:r: «o, ʒə krwa k ʒə

le devine. » « Qu'est-ce que vous devinez, docteur? »
l dəvin.» «kɛs kə vu dvine, dɔktœ:r?»

lui demande le jeune homme, qui n'attendait pas un
lɥi dmɑ̃:d lə ʒœn ɔm, ki natɑ̃dɛ pa œ̃

instant cette réponse. « Eh, eh! Je vous le dirai plus
-nɛ̃stɑ̃ sɛt repɔ̃:s. «e, e! ʒə vu l dire ply

tard. Continuez, continuez, » lui répond Passavant.
ta:r. kɔ̃tinɥe, kɔ̃tinɥe,» lɥi repɔ̃ pasavɑ̃.

André le regarde avec un intérêt plus grand qu'avant.
ɑ̃dre l rəgard avɛk œ̃ -nɛ̃terɛ ply grɑ̃ kavɑ̃.

« Quel homme, ce vieux docteur! » se dit-il, puis il dit
«kɛl ɔm, sə vjø dɔktœ:r!» sə di -til, pɥi il di

à haute voix: « Eh bien, voilà! Ce qui m'est arrivé ce
a o:t vwa: «e bjɛ̃, vwala! s ki mɛ -tarive sə

soir, c'est que je suis devenu pour la première fois
swa:r, sɛ k ʒə sɥi dəvny pur la prəmjɛ:r fwa

amoureux de ma jolie cousine! » « Comment? » dit
amurø d ma ʒɔli kuzin!» «kɔmɑ̃?» di

Martial, « vous avez été amoureux de Marie-Anne
marsjal, «vu -zave -zete amurø d mari a:n

pendant toutes ces années et vous ne me l'avez jamais
pɑ̃dɑ̃ tut se -zane e vu n mə lave ʒamɛ

dit? » « Cher Martial, » lui répond Comaux, « j'ai fait
di?» «ʃɛ:r marsjal,» lɥi repɔ̃ kɔmo, «ʒe fɛ

tout pour ne pas y penser et pour l'oublier, et je
tu pur nə pa i pɑ̃se e pur lublie, e ʒə

crois que je l'ai presque oublié aujourd'hui. Vous
krwa kə ʒ le presk ublie oʒurdɥi. vu

savez bien que Marie-Anne est toujours aussi amou-
save bjɛ̃ kə mari a:n ɛ tuʒu:r osi amu-

reuse de son Henri que ce premier soir. La mort de
rø:z də sɔ̃ -nɑ̃ri kə sə prəmje swa:r. la mɔ:r də

son mari n'a rien changé à son amour. Il n'y a pas
sɔ̃ mari na rjɛ̃ ʃɑ̃ʒe a sɔ̃ -namu:r. il nja pa

de place pour moi dans sa vie. Je l'ai aimée trop
də plas pur mwa dɑ̃ sa vi. ʒə le ɛme trɔ

tard, c'est tout. »
ta:r, sɛ tu.»

« Mais dites-moi, » lui demande Martial, « êtes-vous
«mɛ dit mwa,» lɥi dmɑ̃:d marsjal, «ɛt vu

bien sûr que tout cela est fini et que vous n'aimez
bjɛ̃ sy:r kə tu sla ɛ fini e k vu nɛme

plus Marie-Anne? » Comaux ne répond pas tout de
ply mari a:n?» kɔmo n repɔ̃ pa tut-

suite. Après quelques instants, il dit tout bas: « Je ne
sɥit. aprɛ kɛlk -zɛ̃stɑ̃, il di tu ba: «ʒə n

sais pas... Peut-être... Voyez-vous, j'aimais Marie-
se pa... pœtɛ:tr... vwaje vu, ʒɛmɛ mari

Anne telle qu'elle était ce premier soir. Quand je
a:n tɛl kɛl etɛ sə prəmje swa:r. kɑ̃ ʒ

-eux
-euse

Il est amoureux. Elle est amoureuse.

vivre
la vie

Marie-Anne veut vivre en France. Elle veut passer sa vie en France.

telle qu'elle était = comme elle était

pense à elle, je vois une jeune femme aux regards
pɑ̃:s a ɛl, ʒə vwa yn ʒœn fam o rəga:r

souriants, qui donne le bras à son mari. Il n'y avait
surjɑ̃, ki dɔn lə bra a sɔ̃ mari. il njavɛ

qu'un homme au monde pour elle, c'était Henri.
kœ̃ -nɔm o mɔ̃:d pur ɛl, setɛ -tɑ̃ri.

Depuis le jour où elle est devenue la femme d'Henri,
dəpɥi l ʒu:r u ɛl ɛ dəvny la fam dɑ̃ri,

je ne me suis pas demandé une seule fois si je l'aimais ou
ʒə n mə sɥi pa dmɑ̃de yn sœl fwa si ʒə lɛmɛ u

non. Et je crois que je ne connaîtrai jamais un amour tel
nɔ̃. e ʒə krwa k ʒə n kɔnɛtre ʒamɛ œ̃ -namu:r tɛl

que le leur.» «Qui sait, qui sait... D'autres aussi ont
kə lə lœ:r.» «ki se, ki se... do:tr osi ɔ̃

connu un tel amour,» dit le docteur, mais André ne
kɔny œ̃ tɛl amu:r,» di l dɔktœ:r, mɛ ɑ̃dre n

l'entend pas et, après un court instant, il recommence:
lɑ̃tɑ̃ pa e, aprɛ -zœ̃ ku:r ɛ̃stɑ̃, il rəkɔmɑ̃:s:

«Pauvre Marie-Anne! Après que son père lui a dit
«po:vrə mari a:n! aprɛ k sɔ̃ pɛ:r lɥi a di

qu'elle était belle, c'est la bonne des Bourdier, Kabila,
kɛl etɛ bɛl, sɛ la bɔn de burdje, kabilɛ,

qui lui a dit avec un grand sourire: «Mam'selle Marie-
ki lɥi a di avɛk œ̃ grɑ̃ suri:r: «mamzɛl mari

Anne est bien jolie, ce soir. Kabila croit qu'un petit
a:n ɛ bjɛ̃ ʒɔli, sə swa:r. kabila krwa kœ̃ pti

oiseau a chanté quelque chose de bien agréable à son
-twazo a ʃɑ̃te kɛlkə ʃo:z də bjɛ̃ -nagreabl a sɔ̃

regarder
un regard

Marie-Anne **regarde** Henri avec un **regard** souriant.

tel
telle

un jeune homme tel qu'Henri
une jeune fille telle que Marie-Anne

entendre	attendre
entends	attends
entends	attends
entend	attend
entendons	attendons
entendez	attendez
entendent	attendent

être agréable = faire du plaisir

oreille, dans le jardin. Et Monsieur est un bien beau
-nɔrɛ:j, dɑ̃ l ʒardɛ̃. e məsjø ɛ -tœ̃ bjɛ̃ bo

jeune homme,» a-t-elle dit en regardant Henri. Je
ʒœn ɔm,» a -tɛl di ɑ̃ rgardɑ̃ ɑ̃ri. ʒə

crois bien qu'à ce moment il aurait aimé être à cent
krwa bjɛ̃ ka s mɔmɑ̃ il ɔrɛ -tɛme ɛ:tr a sɑ̃

kilomètres de tous ces gens et de leurs regards. Car
kilɔmɛtrə də tu se ʒɑ̃ e d lœr rəga:r. kar

la mère de Marie-Anne, qui n'avait entendu que les
la mɛ:r də mari a:n, ki navɛ -tɑ̃tɑ̃dy k le

tout haut ←→ tout bas

derniers mots de Kabila, a dit tout haut: « Un bien
dɛrnje mo d kabila, a di tu o: «œ̃ bjɛ̃

beau jeune homme, Kabila.» Comme tout cela n'était
bo ʒœn ɔm, kabila.» kɔm tu sla netɛ

vraiment pas agréable pour les pauvres jeunes gens,
vrɛmɑ̃ pa agreablə pur le po:vrə ʒœn ʒɑ̃,

j'ai commencé à parler d'autre chose, et cinq minutes
ʒe kɔmɑ̃se a parle do:trə ʃo:z, e sɛ̃ minyt

plus tard, tout le monde avait oublié ce qu'avait dit la
ply ta:r, tu l mɔ̃:d avɛ -tublie s kavɛ di la

bonne.»
bɔn.»

Comaux s'arrête, et c'est le vieux docteur qui dit
kɔmo sarɛt, e sɛ l vjø dɔktœ:r ki di

alors: « Messieurs, je ne sais pas si vous pensez comme
alɔ:r: «mesjø, ʒə n se pa si vu pɑ̃se kɔm

moi, mais je crois que, même si Henri est mort si jeune,
mwa, mɛ ʒə krwa kə, mɛ:m si ɑ̃ri ɛ mɔ:r si ʒœn,

il a été plus heureux que bien d'autres, qui ont eu
il a ete ply -zœrø k bjɛ̃ do:tr, ki ɔ̃ -ty

une vie plus longue, mais n'ont jamais aimé. Et
yn vi ply lɔ̃:g, mɛ nɔ̃ ʒamɛ -zɛme. e

maintenant, puisque sa jeune femme vit, ne crois-tu
mɛ̃tnɑ̃, pɥisk sa ʒœn fam vi, nə krwa ty

pas, Arthur, que M. Comaux peut lui dire que nous
pa, arty:r, kə məsjø kɔmo pø lɥi di:r kə nu

voulons tous qu'elle vienne à Villebourg et qu'elle y
vulɔ̃ tus kɛl vjɛn a vilbu:r e kɛl i

reste?» «Oh, oui, oui!» lui répond Doumier. «Et je
rɛst?» «o, wi, wi!» lɥi repɔ̃ dumje. «e ʒ

veux qu'elle vienne avec ses deux enfants. Dites-le-lui,
vø kɛl vjɛn avɛk se dø -zɑ̃fɑ̃. dit lə lɥi,

M. Comaux!»
məsjø kɔmo!»

Comaux dit qu'il le fera, puis M. Doumier appelle
kɔmo di kil lə fra, pɥi məsjø dumje apɛl

Amélie pour lui demander d'apporter les fruits.
ameli pur lɥi dmɑ̃de dapɔrte le frɥi.

EXERCICE A.

André a commencé à raconter quand — le — s'est assis à table. «Nous n'— ma tante que pour l'heure du dîner,» dit-il. Puis, il continue: «J'ai parlé avec Henri pendant un — instant, puis j'ai — à Marie-Anne qui était dans le jardin: «Voilà M. Dupont —

je t'ai parlé! » Je lui ai dit également qu'elle était très jolie, et elle est — toute rouge. Mon oncle et Martial parlaient de choses sans — pour moi. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que les jeunes gens se sont — la main. Puis, ils sont allés —'à la grille. Je n'— pas ce qu'ils se disaient, et comme je ne voulais pas les —, je ne suis pas descendu au jardin.

Quand, plus tard, j'y suis descendu, j'ai vu ce que je n'avais — voir de la fenêtre. C'est que ma cousine était devenue — belle que —. « — une petite promenade! » nous a-t-elle dit. Soudain, dans un arbre, un — a commencé à chanter. Marie-Anne aimait beaucoup le — des oiseaux. Elle s'est arrêtée pour mieux l'—. Puis, elle a dit que c'était un chant d'— qu'ils chantaient. Et Henri m'a dit que si j'écoutais —, j'entendrais aussi de quoi ils chantaient.

Rien ne semblait —, dans le jardin. Mais j'ai — pourquoi ma cousine était — belle, ce soir-là, et pourquoi le jardin était — beau. L'amour de Marie-Anne avait tout changé. Quand Henri a commencé à parler — nouveau, il a parlé de livres qu'il avait — et de beaucoup d'autres choses. Il parlait comme si lui et Marie-Anne avaient été les seules personnes au —. »

MOTS:

l'amour
un chant
un intérêt
Mademoiselle
Mlle
le monde
un oiseau
les oiseaux
une place
un regard
un sourire
la vie
agréable
amoureux (de)
amoureuse (de)
court
seul
souriant
il m'est arrivé
il t'est arrivé
nous attendions
changer

EXERCICE B.

Que murmure le vieux Doumier, quand André lui raconte comment Henri a connu Marie-Anne? . . .

Quelle est la seule personne qui entend ce qu'il murmure? ... Et que lui répond tout bas cette personne? ... Combien de temps les deux amoureux auraient-ils pu rester dans le jardin si on ne les avait pas appelés? ... Qu'a crié Marie-Anne à sa mère quand sa mère l'a appelée? ... Qu'a dit alors Henri à la jeune fille et que lui a-t-il donné? ... Qu'est-ce qui avait changé Marie-Anne? ... Que dit son père quand elle entre dans la salle à manger? ... Qu'arrive-t-il à André, ce soir-là? ... Pourquoi n'a-t-il jamais parlé de son amour? ... Que lui demande Martial quand il dit qu'il a été amoureux de Marie-Anne? ... Pourquoi André ne se demande-t-il plus s'il aime Marie-Anne ou non, depuis qu'elle est devenue la femme d'Henri? ... Qu'a dit Kabila quand elle a vu Marie-Anne, ce soir-là? ...

EXERCICE C.

bon	**bonne**	**bien**
meilleur	**meilleure**	**mieux**
le meilleur	**la meilleure**	**le mieux**

Martial et Comaux aiment le café d'Amélie parce qu'il est —. Amélie aime faire le café, et elle le fait très —. Amélie aime lire les lettres de son maître, et ce n'est pas —, mais la vieille bonne de Doumier est une — personne; elle est une — personne que beaucoup d'autres bonnes. Elle a fait un — dîner pour M. Doumier et ses nouveaux amis, elle l'a fait — que dans beaucoup de grands restaurants. « Quand on ne se sent pas —, » dit M. Fournier, « la — chose est de

chanter
je comprenais
il a compris
crier
déranger
il est devenu
ils se disent
entendre
j'entendais
vous entendiez
vous entendrez
il a entendu
faisons!
elle est finie
il a lu
murmurer
il a pu
recommencer
il a souri
il a vécu
il voyait
tel
telle
tout haut
toute rouge
mieux
si
bien d'autres
bien sûr
de nouveau
en ville
ils se sont donné la main
parler bas
personne ne ...
plus ... que jamais
ou non
rien ne ...
quelque chose de nouveau
sans rien dire
tout de suite
tout le monde

boire un verre de — cognac.» Et il dit que le cognac du Café de France est le — cognac de la ville. Aucun autre café de Villebourg n'a de — cognac. Martial, lui, pense que le — est de manger un — dîner.

attendre	
a attendu	**attendait**
attend	**attendra**

Mme Bourdier était en ville, mais sa famille l'— pour l'heure du dîner. « Ma cousine est dans le jardin, je crois qu'elle vous —,» a dit André à Henri. Marie-Anne n'— pas — longtemps, Henri est descendu tout de suite au jardin. «Vous savez que les femmes n'aiment pas —,» a-t-il dit à Comaux. « Oh, elle vous — bien un peu! » lui avait dit M. Bourdier, mais Henri ne l'a pas entendu.

j'attends	**nous attendons**
tu attends	**vous attendez**
il attend	**ils attendent**

« Qui — -vous ce soir, M. Bourdier? » avait demandé un ami, et M. Bourdier avait répondu: « J'— un jeune Français, un ami de mon neveu. » « Tu l'— ce soir, papa? » avait demandé Marie-Anne. « Cela m'intéresse de le voir, André m'a beaucoup parlé de lui. » C'est pour cela que Marie-Anne, ce soir, — Henri. A huit heures, M. Bourdier a demandé: « Pourquoi ne dînons-nous pas? Qui — -nous? » « On — ma tante, » lui a répondu André. « Oh, pardon, c'est vrai, elle est en ville. » Chez les Bourdier, si une personne n'est pas là à l'heure des repas, les autres l'— toujours.

RÉSUMÉ (1)

Nous **les** avons vus. Nous **leur** avons demandé...
Nous **nous** sommes vus. Nous **nous** sommes demandé...

Dans la phrase: « Nous nous sommes vus ce matin, » on a la forme *vus* avec *-s*. Dans la phrase: « Nous nous sommes demandé si c'était vrai, » on a la forme *demandé* sans *-s*. Pourquoi? Pourquoi n'a-t-on pas la forme « demandés », avec *-s*, comme vus? Voyons un peu.

Deux hommes: « Nous nous sommes vus. »
Deux femmes: « Nous nous sommes vues. »

Que dit la première phrase? Elle dit que « les gens *que* nous avons *vus* ce matin, c'est nous ». Et que dit la deuxième phrase? Elle dit que « les gens *à qui* nous avons *demandé* si c'était vrai, c'est nous ». Nous voyons que c'est seulement quand « nous nous sommes (demandé) » dit la même chose que « nous avons (demandé) *à nous-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: demandé (sans *-s*).

Vous **les** avez connus. Vous **leur** avez dit...
Vous **vous** êtes connus. Vous **vous** êtes dit..

Dans la phrase: «Vous vous êtes connus à Paris,» *connus* est écrit avec *-s*. Dans la phrase: «Vous vous êtes dit que c'était bien,» *dit* est écrit sans *-s*. La première phrase dit que « les gens *que* vous avez *connus* à Paris, c'est vous ». La deuxième phrase dit que « les gens *à qui* vous avez *dit* que c'était bien, c'est vous ». Et c'est seulement quand « vous vous êtes (dit) »

A deux hommes: «Vous vous êtes connus. »
A deux femmes: «Vous vous êtes connues. »

dit la même chose que « vous avez (dit) *à vous-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: dit (sans -*s*).

Ils **les** ont quittés. Ils **leur** ont donné ...
Ils **se** sont quittés. Ils **se** sont donné ...

De deux hommes: « Ils se sont quittés. »

De deux femmes: « Elles se sont quitt**ées.** »

Dans les deux phrases: « Ils se sont quittés à dix heures » et « Ils se sont donné la main, » nous voyons que c'est seulement quand « ils se sont (donné) » dit la même chose que « ils ont (donné) *à eux-mêmes* » que la deuxième partie du passé composé reste la même qu'au masculin singulier: donné (sans -*s*).

Nous pouvons dire que dans les phrases: « Nous nous sommes ... », «Vous vous êtes ... », « Ils (elles) se sont ... », la deuxième partie du passé composé reste toujours la même qu'au masculin singulier (sans -*e*, -*s* ou -*es*) si les mots: « nous nous sommes ... », « vous vous êtes ... », « ils (elles) se sont ... » disent la même chose que « nous avons ... *à nous-mêmes* », « vous avez ... *à vous-mêmes* » et « ils (elles) ont ... *à eux (elles)-mêmes.* »

EXERCICE I

Henri et Marie-Anne se sont rencontr— chez les Bourdier. Quand ils se sont v—, ils se sont donn— la main et se sont di— bonjour. Henri et Marie-Anne: « Quand nous nous sommes v—, nous nous sommes sour— et nous nous sommes pri— la main. Nous nous sommes parl— longtemps. »

M. Doumier, à André: « Comment vous êtes-vous conn—, Henri et vous? Quand vous êtes-vous quitt—, le premier soir? » Quand M. Fournier et son voisin M. Doumier se sont rencontr—, ils se sont salu—, puis ils se sont demand—: « Comment allez-vous? » et se sont répond— en même temps: « Très bien, merci! »

RÉSUMÉ (2)

Nous avons vu plus d'une fois, dans les chapitres 21 à 25, que les formes d'un verbe étaient « comme » celles d'un autre verbe, par exemple que les formes du verbe *entendre* étaient « comme » les formes du verbe *attendre*. Les verbes *attendre* et *entendre* sont deux verbes de la même « famille ». Nous connaissons un troisième verbe de cette famille, c'est le verbe *répondre*.

Pourquoi disons-nous que ces verbes sont une *famille?* Parce que, dans chacune des formes de ces trois verbes, la deuxième partie est la même d'un verbe à l'autre, et la première partie seulement est différente. Par exemple: att*endait,* ent*endait* et répo*ndait,* ou att*endons,* ent*endons* et répo*ndons.*

Quand nous avons toutes les formes d'un verbe d'une famille, et une forme seulement d'un autre verbe de la même famille, nous pouvons trouver toutes les autres formes de ce deuxième verbe. Prenons un exemple! Si nous avons toutes les formes du verbe *attendre: attendre, a attendu, attend, attendait, attendra,* et si nous avons

une forme de deux autres verbes de la même famille: *répondra* et *a entendu,* quelles sont les autres formes de ces deux verbes? Voyons:

att**endre**	a attendu	attend	atten**dait**	atten**dra**
répon**dre**	a répon**du**	répond	répon**dait**	répon**dra**
enten**dre**	a enten**du**	entend	enten**dait**	enten**dra**

Nous appelons cette famille de verbes *la famille d'attendre.*

EXERCICE II

André a dit à M. Doumier qu'il répon— à ses questions, et il a répon— à toutes les questions que M. Doumier lui a posées, mais à cette question-ci il ne répon— pas. Il ne sait pas s'il peut répon—. « Si je vous répon—, ce que je dirais ne serait peut-être pas vrai, » dit-il.

Quand on est dans le wagon d'un train, c'est souvent difficile d'enten— ce que disent les autres personnes. Si l'on ne parle pas assez haut, celui à qui vous parlez n'enten— pas. « Je vous demande pardon, » dit-il alors, « je n'ai pas enten— ce que vous avez dit; si vous le dites encore une fois, je l'enten— peut-être mieux. » Et peut-être, s'il est vieux, le monsieur dira qu'il enten— mieux quand il était jeune.

L'AMOUR D'HENRI

Quand tout le monde a fini de dîner, M. Doumier
kɑ̃ tu l mɔ̃:d a fini də dine, məsjø dumje

dit: « Maintenant, Messieurs, je crois que nous allons
di: «mɛ̃tnɑ̃, mesjø, ʒə krwa k nu -zalɔ̃

fumer un cigare. Mais d'abord nous allons demander
fyme œ̃ siga:r. mɛ dabɔ:r nu -zalɔ̃ dmɑ̃de

à Amélie de nous faire une tasse de café. » « Bonne
a ameli də nu fɛ:r yn ta:s də kafe.» «bɔn

idée, » dit le docteur Passavant. « Amélie! » appelle
ide,» di l dɔktœ:r pasavɑ̃. «ameli!» apɛl

M. Doumier, « vous nous ferez une tasse de votre
məsjø dumje, «vu nu fre yn ta:s də vɔtrə

bon café, n'est-ce pas? » « Bien, M. Doumier. Et
bɔ̃ kafe, nɛs pa?» «bjɛ̃, məsjø dumje. e

où le prendrez-vous? » « Nous le prendrons au salon, »
u l prɑ̃dre vu?» «nu l prɑ̃drɔ̃ o salɔ̃,»

lui répond son maître, et tout le monde sort de la salle
lɥi repɔ̃ sɔ̃ mɛ:tr, e tu l mɔ̃:d sɔ:r də la sal

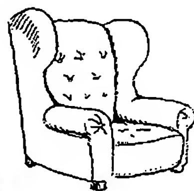
à manger. Dans le salon, on s'assied dans de bons
a mɑ̃ʒe. dɑ̃ l salɔ̃, ɔ̃ sasje dɑ̃ d bɔ̃

fauteuils, puis M. Doumier demande: « Cigare ou
fotœ:j, pɥi mesjø dumje dmɑ̃:d: «siga:r u

cigarette, Messieurs? » « Cigare, » répond le docteur.
sigarɛt, mesjø?» «siga:r,» repɔ̃ l dɔktœ:r.


un cigare

prendre
il prendra


un fauteuil

« Cigarette, s'il vous plaît, M. Doumier, » répondent
«sigarɛt, s'il vu plɛ, məsjø dumje,» repɔ̃:d

André Comaux et son ami.
ɑ̃dre kɔmo e sɔ̃ -nami.

Quand chacun a pris un cigare ou une cigarette,
kɑ̃ ʃakœ̃ a pri œ̃ siga:r u yn sigarɛt,

M. Doumier prend un très beau briquet, cadeau
məsjø dumje prɑ̃ œ̃ trɛ bo brikɛ, kado



un briquet

d'anniversaire de sa fille, et demande: « Puis-je vous
danivɛrsɛ:r də sa fi:j, e dmɑ̃:d: «pɥi:ʒ vu

donner du feu, Messieurs? » « Merci, » lui répond le
dɔne dy fø, mesjø?» «mɛrsi,» lɥi repɔ̃ l

docteur. André et M. Martial, qui ont déjà allumé
dɔktœ:r. ɑ̃dre e məsjø marsjal, ki ɔ̃ deʒa alyme

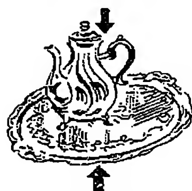
leurs cigarettes avec leurs propres briquets, répondent:
lœr sigarɛt avɛk lœr prɔprə brikɛ, repɔ̃:d:

remercier = dire merci

« Nous vous remercions, M. Doumier, mais c'est déjà
«nu vu rəmɛrsjɔ̃, məsjø dumje, mɛ sɛ deʒa

fait. »
fɛ.»

une cafetière



Quand tout le monde a allumé sa cigarette ou son
kɑ̃ tu l mɔ̃:d a alyme sa sigarɛt u sɔ̃

cigare, Amélie entre avec un grand plateau sur lequel
siga:r, ameli ɑ̃:tr avɛk œ̃ grɑ̃ plato syr ləkɛl

elle a mis tout ce qui est nécessaire pour le café. Le
ɛl a mi tu s ki ɛ nesɛsɛ:r pur lə kafe. lə

café est dans une très belle cafetière. Elle a appartenu
kafe ɛ dɑ̃ -zyn trɛ bɛl kaftjɛ:r. ɛl a apartəny

à la grand-mère, puis à la mère de Mme Doumier,
a la grãmɛ:r, pɥi a la mɛ:r də madam dumje,

et on dit qu'elle a appartenu à Napoléon III. Napoléon
e ɔ̃ di kɛl a apartəny a napɔleɔ̃ trwa. napɔleɔ̃

III n'était pas aussi grand que Napoléon Ier, mais,
trwa netɛ pa osi grã k napɔleɔ̃ prəmje, mɛ,

comme dit toujours le docteur Passavant, pour une
kɔm di tuʒu:r lə dɔktœ:r pasavã, pur yn

cafetière, c'est assez d'avoir appartenu au « petit »
kaftjɛ:r, sɛ -tase davwa:r apartəny o «pti»

Napoléon. Quand elle a mis la cafetière sur la table
napɔleɔ̃. kã -tɛl a mi la kaftjɛ:r syr la tabl

et placé une tasse et une soucoupe devant chaque
e plase yn ta:s e yn sukup dəvã ʃak

personne, Amélie dit: «Voilà, M. Doumier! J'espère
pɛrsɔn, ameli di: «vwala, məsjø dumje! ʒɛspɛ:r

que le café sera bon, aujourd'hui.» « Je n'en doute
kə l kafe sra bɔ̃, oʒurdɥi.» «ʒə nã dut

pas, Amélie. Votre café est toujours très bon. Ma
pa, ameli. vɔtrə kafe ɛ tuʒu:r trɛ bɔ̃. ma

femme disait que c'était le meilleur café de Ville-
fam dizɛ k setɛ l mɛjœ:r kafe d vil-

bourg,» lui répond son maître avec un sourire.
bu:r,» lɥi repɔ̃ sɔ̃ mɛ:tr avɛk œ̃ suri:r.

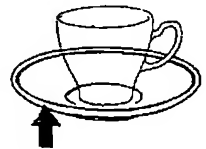
Amélie ne dit rien, mais elle sort du salon en souriant.
ameli n di rjɛ̃, mɛ ɛl sɔ:r dy salɔ̃ ã surjã.

« Elle est toujours ainsi,» dit M. Doumier quand
«ɛl ɛ tuʒu:r ɛ̃si,» di məsjø dumje kã

appartenir **tenir**
a appartenu **a tenu**
appartient **tient**
appartenait **tenait**
appartiendra **tiendra**

Napoléon Ier (premier)
Napoléon III (trois)

placer = poser



une soucoupe

je n'en doute pas = j'en suis sûr

ainsi = comme cela

	elle est sortie. « Amélie ne me remercie jamais, mais *-tɛl ɛ sɔrti. «ameli n mə rmɛrsi ʒamɛ, mɛ*
il m'écoute ɔ: il écoute ce que je dis	avez-vous vu le sourire avec lequel elle m'a écouté? *ave vu vy l suri:r avɛk ləkɛl ɛl ma ekute?*
	Et vous allez voir que dans cinq ou dix minutes, elle *e vu -zale vwa:r kə dɑ̃ sɛ̃ -ku di minyt, ɛl*
il nous faut... = nous avons besoin de...	va venir nous demander s'il ne nous faut pas quelque *va vni:r nu dmɑ̃de sil nə nu fo pa kɛlkə*
	chose. Elle sait très bien qu'il ne nous faut rien, mais *ʃo:z. ɛl se trɛ bjɛ̃ kil nə nu fo rjɛ̃, mɛ*
il peut il pourra	quand elle reviendra je pourrai lui dire encore une *kɑ̃ -tɛl rəvjɛ̃dra ʒə pure lɥi di:r ɑ̃kɔ:r yn*
	fois que je trouve son café très, très bon et que vous *fwa kə ʒ tru:v sɔ̃ kafe trɛ, trɛ bɔ̃ e kə vu*
délicieux ɔ: très bon à boire	aussi le trouvez délicieux. Car il est délicieux, ne *osi l truve delisjø. kar il ɛ delisjø, nə*
	trouvez-vous pas? » « Oh, oui, » disent André et M. *truve vu pa?» «o, wi,» di:z ɑ̃dre e məsjø*
	Martial. « Nous n'avons jamais bu un meilleur café, *marsjal. «nu navɔ̃ ʒamɛ by œ̃ mɛjœ:r kafe,*
	même pas en Afrique, et on fait un bon café à Casa- *mɛ:m pa ɑ̃ -nafrik, e ɔ̃ fɛ œ̃ bɔ̃ kafe a kaza-*
content = heureux	blanca. » «Vous verrez combien elle sera contente, *blɑ̃ka.» «vu vere kɔ̃bjɛ̃ ɛl səra kɔ̃tɑ̃:t,*
voir a vu voit voyait verra	quand je vais le lui dire. Je crois même qu'elle sera *kɑ̃ ʒ vɛ lə lɥi di:r. ʒə krwa mɛ:m kɛl səra*
	si contente que je pourrai lui demander de préparer *si kɔ̃tɑ̃:t kə ʒ pure lɥi dmɑ̃de d prepare*

les chambres d'amis pour cette nuit.» «Mais non, M.
le ʃɑ̃:brə dami pur sɛt nɥi.» «mɛ nɔ̃, məsjø

Doumier,» lui disent les deux Parisiens, «ce n'est pas
dumje,» lɥi di:z le dø parizjɛ̃, «s nɛ pa

nécessaire. Nous pouvons très bien aller à l'hôtel.»
nesesɛ:r. nu puvɔ̃ trɛ bjɛ̃ ale a lɔtɛl.»

«Mais vous n'y pensez pas! Nous avons deux très
«mɛ vu ni pɑ̃se pa! nu -zavɔ̃ dø trɛ

belles chambres d'amis dont les fenêtres donnent sur
bɛl ʃɑ̃:brə dami dɔ̃ le fnɛ:trə dɔn syr

la plus belle partie du jardin, et vous parlez d'aller
la ply bɛl parti dy ʒardɛ̃, e vu parle dale

à l'hôtel! Je vous le répète: j'espère bien que vous
a lɔtɛl! ʒə vu l repɛt: ʒɛspɛ:r bjɛ̃ k vu

n'y pensez pas.» «Cher M. Doumier, si vous voulez
ni pɑ̃se pa.» «ʃɛ:r məsjø dumje, si vu vule

absolument que nous restions, nous acceptons avec
absɔlymɑ̃ k nu rɛstjɔ̃, nu -zaksɛptɔ̃ avɛk

grand plaisir. Et si Amélie accepte aussi, vous allez
grɑ̃ plɛzi:r. e si ameli . aksɛpt osi, vu -zale

pouvoir lui dire qu'elle n'est pas une femme, mais un
puvwa:r lɥi di:r kɛl nɛ pa yn fam, mɛ œ̃

ange.» A ce moment, Amélie entre.
-nɑ̃:ʒ.» a s mɔmɑ̃, ameli ɑ̃:tr.

«Je suis venue voir s'il ne vous faut pas quelque
«ʒə sɥi vny vwa:r sil nə vu fo pa kɛlkə

chose,» dit-elle. «Non, Amélie, je vous remercie,» lui
ʃo:z,» di -tɛl. «nɔ̃, ameli, ʒə vu rmɛrsi,» lɥi

chambre d'amis = chambre pour les amis

vous n'y pensez pas = vous ne pensez pas à cela

les fenêtres donnent sur le jardin = on voit le jardin par les fenêtres

répéter
a répété
répète

absolument ɔ: vraiment

accepter = dire oui [*di:rə wi*]

pouvoir
a pu
peut
pouvait
pourra


un ange

répond le vieux Doumier, « mais ces messieurs me
repɔ̃ l vjø dumje, «mɛ se mesjø mə

prier ɔ: demander

prient de vous dire qu'ils n'ont jamais bu un café
pri d vu di:r kil nɔ̃ ʒamɛ by œ̃ kafe

aussi délicieux que celui que vous nous avez fait ce
osi delisjø k səlɥi k vu nu -zave fɛ sə

soir. » « Jamais, Amélie, » dit M. Martial, « même
swa:r.» «ʒamɛ, ameli,» di məsjø marsjal, «mɛ:m

pas en Afrique. » Amélie ne remercie pas, mais le
pa ɑ̃ -nafrik.» ameli n rəmɛrsi pa, mɛ l

sourire avec lequel elle écoute ces choses, si agréables
suri:r avɛk ləkɛl ɛl ekut se ʃo:z, si agreabl

à entendre pour les oreilles d'une vieille bonne, montre
a ɑ̃tɑ̃:drə pur le -zɔrɛ:j dyn vjɛ:j bɔn, mɔ̃:trə

qu'elle est encore plus contente que la première fois.
kɛl ɛ -tɑ̃kɔ:r ply kɔ̃tɑ̃:t kə la prəmjɛ:r fwa.

« Chère Amélie, » lui dit alors son maître, « j'ai prié
«ʃɛ:r ameli,» lɥi di alɔ:r sɔ̃ mɛ:tr, «ʒe prie

ces messieurs de rester ici cette nuit, au lieu d'aller
se mesjø d rɛste isi sɛt nɥi, o ljø dale

à l'hôtel. Vous pourriez peut-être préparer les chambres
a lɔtɛl. vu purje pœte:trə prepare le ʃɑ̃:brə

qu'en dites-vous ɔ: que pensez-vous de cela

d'amis... Qu'en dites-vous? » Et elle répond: « Aller
dami... kɑ̃ dit vu?» e ɛl repɔ̃: « ale

à l'hôtel? Mais j'espère bien qu'ils n'y pensent pas?
a lɔtɛl? mɛ ʒɛspɛ:r bjɛ̃ kil ni pɑ̃:s pa?

Puisque nous avons deux chambres d'amis qui donnent
pɥisk nu -zavɔ̃ dø ʃɑ̃:brə dami ki dɔn

sur le jardin. Et puis, il n'y a pas un seul bon hôtel
syr lə ʒardɛ̃. e pɥi, il nja pa œ̃ sœl bɔn ɔtɛl

à Villebourg, vous le savez bien. Vous pourriez aussi
a vilbu:r, vu l save bjɛ̃. vu purje osi

bien rentrer à Paris, Messieurs, que de passer la nuit
bjɛ̃ rɑ̃tre a pari, mesjø, kə d pase la nɥi

dans un de ces hôtels! Je vais vous préparer vos
dɑ̃ -zœ̃ d se -zɔtɛl! ʒə vɛ vu prepare vo

chambres tout à l'heure, vous pourrez y monter quand
ʃɑ̃:brə tu -ta lœ:r, vu pure i mɔ̃te kɑ̃

tout à l'heure ɔ: dans quelques instants

vous aurez fini votre café.» «Amélie, vous êtes un
vu -zɔre fini vɔtrə kafe.» «ameli, vu -zɛt œ̃

ange!» lui disent les deux amis en même temps.
-nɑ̃:ʒ!» lɥi di:z le dø -zami ɑ̃ mɛ:m tɑ̃.

Amélie ne répond rien, et ne remercie pas, mais sort
ameli n repɔ̃ rjɛ̃, e n rəmɛrsi pa, mɛ sɔ:r

en se disant: «A l'hôtel! Quelle idée! Ces Parisiens,
ɑ̃ s dizɑ̃: «a lɔtɛl! kɛl ide! se parizjɛ̃,

ce ne sont pas des gens comme les autres.»
sə n sɔ̃ pa de ʒɑ̃ kɔm le -zo:tr.»

«Vous avez entendu, Messieurs,» dit le vieux Doumier
«vu -zave ɑ̃tɑ̃dy, mesjø,» di l vjø dumje

en souriant, quand la bonne est sortie, «non seulement
ɑ̃ surjɑ̃, kɑ̃ la bɔn ɛ sɔrti, «nɔ̃ sœlmɑ̃

non seulement = pas seulement

Amélie accepte, mais elle veut absolument que vous
ameli aksɛpt, mɛ ɛl vø absɔlymɑ̃ k vu

restiez. Je vous promets, Messieurs, que vous passerez
rɛstje. ʒə vu prɔmɛ, mesjø, kə vu pasre

vous passerez des jours agréables = vous aurez des jours agréables

promettre	mettre
promets	mets
promets	mets
promet	met
promettons	mettons
promettez	mettez
promettent	mettent

à Villebourg des jours très agréables. » « Nous n'en
a vilbu:r de ʒu:r trɛ -zagreabl.» «nu nɑ̃

doutons pas, cher M. Doumier, car nous y avons
dutɔ̃ pa, ʃɛ:r məsjø dumje, kar nu -zi avɔ̃

déjà passé une très belle soirée. » « Merci, Messieurs,
deʒa pase yn trɛ bɛl sware.» «mɛrsi, mesjø,

et maintenant, si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais
e mɛ̃tnɑ̃, si vu nɛt pa trɔ fatige, ʒə vɛ

vous prier de me raconter ce qui est arrivé après
vu prie də m rakɔ̃te s ki ɛ -tarive aprɛ

cette première soirée dont nous a parlé M. Comaux. »
sɛt prəmjɛ:r sware dɔ̃ nu -za parle məsjø kɔmo.»

« Mais avec plaisir, » dit André, « je ne suis absolument
«mɛ avɛk plɛzi:r,» di ɑ̃dre, «ʒə n sɥi absɔlymɑ̃

pas fatigué. »
pa fatige.»

Il prend une cigarette, le vieux Doumier lui donne
il prɑ̃ yn sigarɛt, lə vjø dumje lɥi dɔn

du feu, tout le monde s'assied encore mieux dans les
dy fø, tu l mɔ̃:d sasje ɑ̃kɔ:r mjø dɑ̃ le

bons fauteuils du salon, et André commence à raconter.
bɔ̃ fotœ:j dy salɔ̃, e ɑ̃dre kɔmɑ̃:s a rakɔ̃te.

lequel
laquelle

un jour, pendant lequel . . .
une soirée, pendant laquelle . . .

« Après cette première soirée, pendant laquelle Henri
«aprɛ sɛt prəmjɛ:r sware, pɑ̃dɑ̃ lakɛl ɑ̃ri

et ma belle cousine ont compris qu'ils étaient faits l'un
e ma bɛl kuzin ɔ̃ kɔ̃pri kil -zetɛ fɛ lœ̃

pour l'autre, Henri est venu presque tous les jours
pur lo:tr, ɑ̃ri ɛ vny prɛsk tu le ʒu:r

chez mon oncle. Au bout d'une semaine — c'est Marie-
ʃe mɔ̃ -nɔ̃:kl. o bu dyn səmɛn — sɛ mari

Anne qui me l'a raconté plus tard — Henri a fait le
a:n ki m la rakɔ̃te ply ta:r — ɑ̃ri a fɛ l

premier pas: il lui a dit qu'il l'aimait. Elle le savait
prəmje pa: il lɥi a di kil lɛmɛ. ɛl lə savɛ

très bien, il est vrai, mais c'était autre chose de l'en-
trɛ bjɛ̃, il ɛ vrɛ, mɛ setɛ -to:trə ʃo:z də lɑ̃-

tendre. Bien entendu, Marie-Anne lui a dit aussi qu'elle
tɑ̃:dr. bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy, mari a:n lɥi a di osi kɛl

l'aimait. Elle n'avait même pas besoin de le dire, cela
lɛmɛ. ɛl navɛ mɛ:m pa bəzwɛ̃ də l di:r, sla

se voyait à chaque mot qu'elle disait, à tout ce qu'elle
s vwajɛ a ʃak mo kɛl dizɛ, a tu s kɛl

faisait. Tout le monde savait combien elle était amou-
fəzɛ. tu l mɔ̃:d savɛ kɔ̃bjɛ̃ ɛl etɛ -tamu-

reuse de votre fils. Elle était non seulement très
rø:z də vɔtrə fis. ɛl etɛ nɔ̃ sœlmɑ̃ trɛ

amoureuse, elle était follement amoureuse d'Henri.
-zamurø:z, ɛl etɛ fɔlmɑ̃ -tamurø:z dɑ̃ri.

S'il lui avait demandé de partir avec lui pour l'Austra-
sil lɥi avɛ dmɑ̃de d parti:r avɛk lɥi pur lɔstra-

lie, la Chine, l'Alaska, pour n'importe quel pays du
li, la ʃin, lalaska, pur nɛ̃pɔrt kɛl peji dy

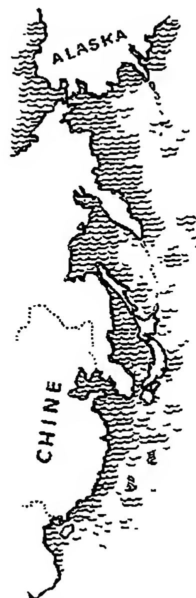
monde, elle aurait accepté. Et je suis sûr qu'elle
mɔ̃:d, ɛl ɔrɛ -taksɛpte. e ʒə sɥi sy:r kɛl

aurait accepté avec joie. Vous auriez pu lui demander
ɔrɛ -taksɛpte avɛk ʒwa. vu -zɔrje py lɥi dmɑ̃de

au bout de ɔ: après

il sait
il savait

bien entendu, Marie-Anne ... = on comprend bien que Marie-Anne ...



la Chine et l'Alaska

follement amoureux ɔ: si amoureux que l'on ne sait pas ce que l'on fait

la joie = le plaisir

vous auriez ɔ: on aurait

de faire n'importe quoi pour Henri, elle l'aurait fait
d fɛ:r nɛ̃pɔrt kwa pur ɑ̃ri, ɛl lɔrɛ fɛ

tout de suite. Mais lui aussi, vous savez, aurait fait
tutsɥit. mɛ lɥi osi, vu save, ɔrɛ fɛ

n'importe quoi pour sa Marie-Anne. Il était tout aus-
nɛ̃pɔrt kwa pur sa mari a:n. il etɛ tu -to-

si amoureux de Marie-Anne que Marie-Anne était
si amurø d mari a:n kə mari a:n etɛ

amoureuse de lui. Il ne vivait que pour elle, il ne
-tamurø:z də lɥi. il nə vivɛ k pur ɛl, il nə

auprès de = avec

vivait que pendant les heures qu'il passait auprès de
vivɛ k pɑ̃dɑ̃ le -zœ:r kil pasɛ oprɛ d

celle qu'il aimait. Il l'appelait son ange, et sa plus
sɛl kil ɛmɛ. il laplɛ sɔ̃ -nɑ̃:ʒ, e sa ply

grande joie était de la regarder parler, sourire, aller
grɑ̃:d ʒwa etɛ d la rgarde parle, suri:r, ale

et venir dans la maison. Lui aussi aurait donné n'im-
e vni:r dɑ̃ la mɛzɔ̃. lɥi osi ɔrɛ dɔne nɛ̃-

le reste = ce qui reste

porte quoi pour pouvoir passer le reste de sa vie auprès
pɔrt kwa pur puvwa:r pase l rɛst də sa vi oprɛ

d'elle, je n'en doute pas. En un mot, ils étaient aussi
dɛl, ʒə nɑ̃ dut pa. ɑ̃ -nœ̃ mo, il -zetɛ -tosi

amoureux l'un de l'autre que deux jeunes gens peuvent
amurø lœ̃ d lo:trə kə dø ʒœn ʒɑ̃ pœ:v

l'être. Et je crois que nous autres, qui n'avons pas
lɛ:tr. e ʒə krwa k nu -zo:tr, ki navɔ̃ pa

aimé comme eux...»
ɛme kɔm ø...»

Ici, le docteur Passavant arrête André d'un geste de
isi, lə dɔktœ:r pasavɑ̃ arɛt ɑ̃dre dœ̃ ʒɛst də

la main. « Mon jeune ami, » lui dit-il, « c'est de vous-
la mɛ̃. «mɔ̃ ʒœn ami,» lɥi di-til, «sɛ d vu-

même que vous parlez, je pense, car je crois bien
mɛ:m kə vu parle, ʒə pɑ̃:s, kar ʒə krwa bjɛ̃

qu'il y a une personne parmi nous qui a aimé tout
kil ja yn pɛrsɔn parmi nu ki a ɛme tu

parmi = entre

aussi... follement — puisque vous avez vous-même
-tosi... fɔlmɑ̃ – pɥisk vu -zave vumɛ:m

employé ce mot — qu'Henri et Marie-Anne. Une
ɑ̃plwaje s mo – kɑ̃ri e mari a:n. yn

autre fois, si vous restez assez longtemps parmi nous,
o:trə fwa, si vu rɛste ase lɔ̃tɑ̃ parmi nu,

je vous promets de vous raconter une belle histoire
ʒə vu prɔmɛ d vu rakɔ̃te yn bɛl istwa:r

d'amour. Mais je vous demande pardon de vous avoir
damu:r. mɛ ʒ vu dmɑ̃:d pardɔ̃ d vu -zavwa:r

interrompu. Je vous prie de continuer. Je ne dirai
ɛ̃tɛrɔ̃py. ʒə vu pri d kɔ̃tinɥe. ʒə n dire

interrompu = arrêté

plus rien. »
ply rjɛ̃.»

M. Doumier n'a rien dit quand son ami le docteur a
məsjø dumje na rjɛ̃ di kɑ̃ sɔ̃ -nami l dɔktœ:r a

interrompu André, il a seulement fait un petit geste
ɛ̃tɛrɔ̃py ɑ̃dre, il a sœlmɑ̃ fɛ œ̃ pti ʒɛst

de la main et a regardé Passavant en souriant à quel-
də la mɛ̃ e a rgarde pasavɑ̃ ɑ̃ surjɑ̃ a kɛl-

à ɔ: en pensant à

que beau souvenir. André comprend que ce souvenir
kə bo suvni:r. ãdre kɔ̃prã kə sə suvni:r

est celui d'une grande joie passée, tout aussi grande
ɛ səlɥi dyn grã:d ʒwa pase, tu -tosi grã:d

et belle que l'amour d'Henri et de Marie-Anne. « Mais
e bɛl kə lamu:r dãri e d mari a:n. «mɛ

ce grand amoureux dont parle le docteur, qui cela
sə grã -tamurø dɔ̃ parl lə dɔktœ:r, ki sla

qui cela peut-il être = qui est-ce que cela peut être

peut-il être? » se dit-il. « Est-ce peut-être le vieux
pø -til ɛ:tr?» sə di -til. «ɛs pœtɛ:trə lə vjø

Doumier? Ou le docteur lui-même? Le docteur? Je
dumje? u l dɔktœ:r lɥimɛ:m? lə dɔktœ:r? ʒə

ne vois pas très bien le docteur comme un homme
n vwa pa trɛ bjɛ̃ l dɔktœ:r kɔm œ̃ -nɔm

follement amoureux d'une femme, même très belle.
fɔlmã -tamurø dyn fam, mɛ:m trɛ bɛl.

M. Doumier alors? Oui, cela pourrait bien être lui.
məsjø dumje alɔ:r? wi, sla purɛ bjɛ̃ ɛ:trə lɥi.

Je crois que l'histoire à laquelle pense le docteur est
ʒə krwa k listwa:r a lakɛl pã:s lə dɔktœ:r ɛ

celle du vieux Doumier. Je vais le demander au
sɛl dy vjø dumje. ʒə vɛ l dəmãde o

docteur tout à l'heure, si nous sommes seuls un instant.
dɔktœ:r tu -ta lœ:r, si nu sɔm sœl œ̃ -nɛ̃stã.

Nous allons voir. » Et André continue son histoire:
nu -zalɔ̃ vwa:r.» e ãdre kɔ̃tiny sɔ̃ -nistwa:r:

« Quand vous m'avez interrompu, cher docteur, » dit-il
«kã vu mave ɛ̃tɛrɔ̃py, ʃɛ:r dɔktœ:r,» di -til

en souriant, « je disais qu'au bout d'une semaine Henri
ã surjã, «ʒə dizɛ ko bu dyn səmɛn ãri

avait dit à Marie-Anne qu'il l'aimait et qu'elle lui
avɛ di a mari a:n kil lɛmɛ e kɛl lɥi

avait répondu qu'elle aussi l'aimait. Après ce jour-là,
avɛ repõdy kɛl osi lɛmɛ. aprɛ sə ʒu:r la,

bien entendu, il est revenu encore plus souvent chez
bjɛ̃ -nãtãdy, il ɛ rəvny ãkɔ:r ply suvã ʃe

mon oncle et ma tante. N'importe quel autre jeune
mõ -nõ:kl e ma tã:t. nɛ̃pɔrt kɛl o:trə ʒœn

homme aurait maintenant demandé à celle qu'il aimait,
ɔm ɔrɛ mɛ̃tnã dmãde a sɛl kil ɛmɛ,

d'être sa femme. C'est aussi ce qu'a fait Henri, mais
dɛ:trə sa fam. sɛ -tosi s ka fɛ ãri, mɛ

au lieu de le lui demander le même jour, il ne l'a fait
o ljø d lə lɥi dmãde l mɛ:m ʒu:r, il nə la fɛ

le lui demander ɔ: lui demander d'être sa femme

que quelques jours plus tard. Pourquoi, si vraiment
kə kɛlk ʒu:r ply ta:r. purkwa, si vrɛmã

il était amoureux? Eh bien, parce qu'il voulait donner
il etɛ -tamurø? e bjɛ̃, pars kil vulɛ dɔne

à Marie-Anne le temps de penser à ce qu'elle lui avait
a mari a:n lə tã d pãse a s kɛl lɥi avɛ

dit. « Il est si facile de dire oui, » me disait-il, « mais
di. «il ɛ si fasil də di:rə wi,» mə dizɛ -til, «mɛ

cela veut dire que l'on accepte de passer le reste de
sla vø di:r kə lõ -naksɛpt də pase l rɛst də

sa vie auprès d'un homme que, quelques jours avant,
sa vi oprɛ dœ̃ -nɔm kə, kɛlk ʒu:r avã,

connaître
a connu
connaît
connaissait
connaîtra

on ne connaissait même pas. Et c'est long, toute une
õ n kɔnɛsɛ mɛ:m pa. e sɛ lõ, tut yn

vie! » Ainsi, ce n'est que trois semaines plus tard, je
vi!» ɛ̃si, s nɛ kə trwa smɛn ply ta:r, ʒə

crois, que Marie-Anne et Henri se sont promis de ne
krwa, kə mari a:n e ɑ̃ri sə sõ prɔmi də n

plus jamais se quitter. Et au bout de deux mois, ils
ply ʒamɛ s kite. e o bu də dø mwa, il

étaient mari et femme. »
-zetɛ mari e fam.»

André s'arrête un instant, prend une cigarette, remer-
ɑ̃dre sarɛt œ̃ -nɛ̃stɑ̃, prɑ̃ yn sigarɛt, rəmɛr-

cie M. Doumier qui veut lui donner du feu, en disant
si məsjø dumje ki vø lɥi dɔne dy fø, ɑ̃ dizɑ̃

qu'il préfère l'allumer lui-même, puis continue:
kil prefɛ:r lalyme lɥimɛ:m, pɥi kõtiny:

« Il m'est impossible de vous dire la joie avec laquelle
«il mɛ -tɛ̃pɔsiblə də vu di:r la ʒwa avɛk lakɛl

Marie-Anne racontait à tous ses amis qu'elle n'était
mari a:n rakõtɛ a tu se -zami kɛl netɛ

plus Mlle Bourdier, mais Mme Doumier. Et
ply madmwazɛl burdje, mɛ madam dumje. e

puis, même si elle n'avait dit à personne combien
pɥi, mɛ:m si ɛl navɛ di a pɛrsɔn kõbjɛ̃

elle était contente, tout le monde l'aurait deviné, car
ɛl etɛ kõtɑ̃:t, tu l mõ:d lɔrɛ dvine, kar

cela se voyait à son sourire, aux petits gestes heureux
sla s vwajɛ a sõ suri:r, o pti ʒɛst œrø

qu'elle faisait, et cela se voyait à ce qu'elle pouvait
kεl fəzε, e sla s vwajε a s kεl puvε

parfois rester de longues minutes à regarder une fleur,
parfwa rεste də lɔ̃:g minyt a rgarde yn flœ:r,

un enfant, un jeune animal sans rien entendre, pleine
œ̃ -nɑ̃fɑ̃, œ̃ ʒœn animal sɑ̃ rjε̃ -nɑ̃tɑ̃:dr, plεn

de ses pensées heureuses. Et même ceux qui ne
də se pɑ̃se œrø:z. e mε:m sø ki n

connaissaient pas Henri, se disaient, après avoir entendu
kɔnεsε pa ɑ̃ri, sə dizε, aprε -zavwa:r ɑ̃tɑ̃dy

Marie-Anne parler du meilleur mari du monde, que
mari a:n parle dy mεjœ:r mari dy mɔ̃:d, kə

ces jeunes gens étaient faits l'un pour l'autre. Nous
se ʒœn ʒɑ̃ etε fε lœ̃ pur lo:tr. nu

autres hommes, nous pouvons parfois ne pas montrer
-zo:trə -zɔm, nu puvɔ̃ parfwa nə pa mɔ̃tre

ce que nous sentons, mais les femmes, elles ne peuvent
s kə nu sɑ̃tɔ̃, mε le fam, εl nə pœ:v

pas ne pas le montrer; quand une femme est heureuse,
pa nə pa l mɔ̃tre; kɑ̃ -tyn fam ε -tœrø:z,

cela se voit. Même des gens qui, une minute avant,
sla s vwa. mε:m de ʒɑ̃ ki, yn minyt avɑ̃,

ne la connaissaient pas, ne l'avaient jamais vue, sentent
nə la kɔnεsε pa, nə lavε ʒamε vy, sɑ̃:t

à chaque mot qu'elle dit, à chacun de ses sourires,
a ʃak mo kεl di, a ʃakœ̃ d se suri:r,

à chacun de ses gestes que cette femme aime et est aimée.
a ʃakœ̃ d se ʒεst kə sεt fam ε:m e ε -tεme.

nous pouvons ne pas montrer ɔ: il nous est possible de ne pas montrer

sentir
je sens
tu sens
il sent
nous sentons
vous sentez
ils sentent

partir
je pars
tu pars
il part
nous partons
vous partez
ils partent

Mais je crois que j'ai employé le verbe « aimer » plus
mɛ ʒə krwa kə ʒe ãplwaje l vɛrb «eme» ply

de cent fois pendant les dix dernières minutes,
də sã fwa pãdã le di dɛrnjɛ:r minyt,

et je pense que c'est trop. Le reste de l'histoire d'Henri
e ʒ pã:s kə sɛ tro. lə rɛst də listwa:r dãri

et de Marie-Anne est comme n'importe quelle autre
e d mari a:n ɛ kɔm nɛ̃pɔrt kɛl o:trə

très belle histoire d'amour; elle nous intéresse plus
trɛ bɛl istwa:r damu:r; ɛl nu -zɛ̃terɛs ply

qu'une autre, bien entendu, puisque nous connaissons
kyn o:tr, bjɛ̃ -nãtãdy, pɥisk nu kɔnɛsɔ̃

les deux personnes, mais je crois que nous pouvons
le dø pɛrsɔn, mɛ ʒə krwa k nu puvɔ̃

maintenant parler d'un autre chapitre de la vie d'Henri
mɛ̃tnã parle dœ̃ -no:trə ʃapitrə də la vi dãri

et de Marie-Anne. »
e d mari a:n.»

Au même instant où André s'arrête, la vieille bonne
o mɛ:m ɛ̃stã u ãdre sarɛt, la vjɛ:j bɔn

Amélie entre dans le salon et dit: « Voilà! Ces mes-
ameli ã:trə dã l salɔ̃ e di: «vwala! se me-

sieurs peuvent monter dans les chambres d'amis. »
sjø pœ:v mɔ̃te dã le ʃã:brə dami.»

« Merci, Amélie, » lui dit M. Doumier, puis, aux
«mɛrsi, ameli,» lɥi di məsjø dumje, pɥi, o

autres: « Montons, Messieurs, vous avez entendu ce
-zo:tr: «mɔ̃tɔ̃, mesjø, vu -zave ãtãdy s

qu'a dit Amélie. Vous allez voir si ce ne sont pas de
ka di ameli. vu -zale vwa:r si s nə sɔ̃ pa də

jolies chambres; elles donnent sur la partie du jardin
ʒɔli ʃɑ̃:br; ɛl dɔn syr la parti dy ʒardɛ̃

où j'ai mes plus belles roses. Cela ne se voit pas le
u ʒe me ply bɛl ro:z. sla n sə vwa pa l

soir, mais demain matin, je vous promets que vous
swa:r, mɛ dmɛ̃ matɛ̃, ʒə vu promɛ k vu

allez me remercier. Et tout à l'heure, après que nous
-zale m rəmɛrsje. e tu -ta lœ:r, aprɛ k nu

serons montés dans vos chambres avec vos valises,
srɔ̃ mɔ̃te dɑ̃ vo ʃɑ̃:br avɛk vo vali:z,

peut-être prendrez-vous un petit verre de cognac dans
pœtɛ:trə prɑ̃dre vu œ̃ pti vɛ:r də kɔɲak dɑ̃

le salon avant de vous coucher?» «Avec plaisir, M.
l salɔ̃ avɑ̃ d vu kuʃe?» «avɛk plɛzi:r, məsjø

Doumier,» répond M. Martial, «mais je vous répète
dumje,» repɔ̃ məsjø marsjal, «mɛ ʒ vu repɛt

qu'il n'est vraiment pas nécessaire de faire tout cela
kil nɛ vrɛmɑ̃ pa nesesɛ:r də fɛ:r tu sla

pour nous.» «Ce n'est pas nécessaire, il est vrai, mais
pur nu.» «s nɛ pa nesesɛ:r, il ɛ vrɛ, mɛ

cela me donne du plaisir, Messieurs. Et j'espère que
sla m dɔn dy plɛzi:r, mesjø. e ʒɛspɛ:r kə

vous serez contents d'être restés au lieu d'être allés
vu sre kɔ̃tɑ̃ dɛ:trə rɛste o ljø dɛ:tr ale

à l'hôtel, comme vous vouliez d'abord.» «Je ne peux
a lɔtɛl, kɔm vu vulje dabɔ:r.» «ʒə n pø

pas vous dire combien nous sommes contents, M.

pa vu di:r kɔ̃bjɛ̃ nu sɔm kɔ̃tɑ̃, məsjø

Doumier! Mais nous ne pouvions pas, en arrivant...»

dumje! mɛ nu n puvjɔ̃ pa, ɑ̃ -narivɑ̃...»

«Vous ne pouviez pas,» dit le docteur Passavant, «savoir

«vu n puvje pa,» di l dɔktœ:r pasavɑ̃, «savwa:r

quel homme était Arthur Doumier, vous avez raison.

kɛl ɔm etɛ arty:r dumje, vu -zave rɛzɔ̃.

Et quand vous aurez passé quelques jours parmi nous,

e kɑ̃ vu -zɔre pase kɛlk ʒu:r parmi nu,

vous verrez qu'il n'est pas toujours nécessaire d'em-

vu vere kil nɛ pa tuʒu:r nesesɛ:r dɑ̃-

ployer beaucoup de mots pour dire que l'on se sent

plwaje boku d mo pur di:r kə lɔ̃ sə sɑ̃

bien auprès de quelqu'un. Un sourire, un geste le

bjɛ̃ oprɛ d kɛlkœ̃. œ̃ suri:r, œ̃ ʒɛst lə

disent aussi bien.» «Vous avez raison, docteur.»

di:z osi bjɛ̃.» «vu -zave rɛzɔ̃, dɔktœ:r.»

Quand tout le monde est sorti du salon, Amélie écoute

kɑ̃ tu l mɔ̃:d ɛ sɔrti dy salɔ̃, ameli ekut

un moment, puis elle prend le plateau, le place sur

œ̃ mɔmɑ̃, pɥi ɛl prɑ̃ l plato, lə plas syr

une chaise, et commence à placer sur le plateau la

yn ʃɛ:z, e kɔmɑ̃:s a plase syr lə plato la

cafetière (celle qui a appartenu à Napoléon III), les

kaftjɛ:r [sɛl ki a apartəny a napɔleɔ̃ trwa], le

tasses et les soucoupes. Quand elle arrive à la tasse

ta:s e le sukup. kɑ̃ -tɛl ari:v a la ta:s

d'André Comaux, elle dit: « Quel petit cochon, de jeune
dãdre komo, ɛl di: «kɛl pəti kɔʃɔ̃, də ʒœn

homme! Voilà qu'il a employé la belle table de Mme
ɔm! vwala kil a ɑ̃plwaje la bɛl tablə də madam

Doumier au lieu de la soucoupe pour y poser sa tasse!
dumje o ljø d la sukup pur i poze sa tɑ:s!

Et maintenant, ils vont boire du cognac. Je me demande
e mɛ̃tnɑ̃, il vɔ̃ bwa:r dy kɔɲak. ʒə m dəmɑ̃:d

où il va poser son verre, cette fois-ci. Ah, ces jeunes
u il va poze sɔ̃ vɛ:r, sɛt fwa si. a, se ʒœn

gens! Ils ne pensent pas à ce qu'ils font! »
ʒɑ̃! il nə pɑ̃:s pa a s kil fɔ̃!»

Quand Amélie a fini de mettre sur la table du salon
kɑ̃ -tameli a fini d mɛtrə syr la tablə dy salɔ̃

les verres et la bouteille de cognac, elle sort. Elle
le vɛ:r e la butɛ:j də kɔɲak, ɛl sɔ:r. ɛl

préfère sa cuisine au salon. Elle s'est une fois assise
prefɛ:r sa kɥizin o salɔ̃. ɛl sɛ -tyn fwa asi:z

dans un des grands fauteuils, mais cela a été la seule
dɑ̃ -zœ̃ de grɑ̃ fotœ:j, mɛ sla a ete la sœl

fois. « Ils sont trop grands, » a-t-elle dit, « et ne sont
fwa. «il sɔ̃ trɔ grɑ̃,» a -tɛl di, «e n sɔ̃

pas pour une femme comme moi. » Quand c'est Amélie
pa pur yn fam kɔm mwa.» kɑ̃ sɛ -tameli

qui le dit, cela veut dire que c'est trop agréable, et qu'elle
ki l di, sla vø di:r kə sɛ trɔ -pagreabl, e kɛl

préfère les chaises de sa cuisine aux fauteuils du salon.
prefɛ:r le ʃɛ:z də sa kɥizin o fotœ:j dy salɔ̃.

voilà qu'il a ɔ: maintenant, il a

préférer une chose à une autre = aimer une chose plus qu'une autre

c' ɔ: d'être assise dans un fauteuil

Un moment après qu'Amélie est sortie, M. Doumier
œ̃ mɔmɑ̃ aprɛ kameli ɛ sɔrti, məsjø dumje

rentre dans le salon avec ses amis. « Eh bien, vous
rɑ̃:trə dɑ̃ l salɔ̃ avɛk se -zami. «e bjɛ̃, vu

êtes contents, Messieurs? » demande-t-il. « Oh, Mon-
-zɛt kɔ̃tɑ̃, mesjø?» dəmɑ̃:d -til. «o, mə-

sieur Doumier, » lui répondent les deux amis, « nous
sjø dumje,» lɥi repɔ̃:d le dø -zami, «nu

sommes non seulement contents, mais très heureux
sɔm nɔ̃ sœlmɑ̃ kɔ̃tɑ̃, mɛ trɛ -zœrø

d'être venus à Villebourg et de vous avoir connus,
dɛ:trə vəny a vilbu:r e d vu -zavwa:r kɔny,

vous et le docteur. » « C'est trop, Messieurs. » « Non,
vu e l dɔktœ:r.» «sɛ tro, mesjø.» «nɔ̃,

et je vous promets que vous allez l'entendre beaucoup
e ʒ vu prɔmɛ k vu -zale lɑ̃tɑ̃:drə boku

de fois encore pendant que nous serons ici. » M. Dou-
d fwa ɑ̃kɔ:r pɑ̃dɑ̃ k nu srɔ̃ -zisi.» məsjø du-

mier sourit au lieu de répondre, puis, quand on
mje suri o ljø d repɔ̃:dr, pɥi, kɑ̃ -tɔ̃

s'assied de nouveau, il demande: « Dites-moi, Monsieur
sasje d nuvo, il dəmɑ̃:d: «dit mwa, məsjø

Comaux, qu'a fait la petite Fatima quand son grand
kɔmo, ka fɛ la ptit fatima kɑ̃ sɔ̃ grɑ̃

ami et maître a pris une autre femme qu'elle? Vous
-tami e mɛ:tr a pri yn o:trə fam kɛl? vu

ne nous en avez rien dit. »
nə nu -zɑ̃ -nave rjɛ̃ di.»

« Ça, c'est une longue histoire, » répond André, « mais
«sa, sɛ -tyn lɔ̃:g istwa:r,» repɔ̃ ɑ̃dre, «mɛ

si vous n'êtes pas trop fatigués, je vais vous la raconter. »
si vu nɛt pa trɔ fatige, ʒə vɛ vu la rakɔ̃te.»

« Personne n'est fatigué, » lui dit M. Doumier, « ce
«pɛrsɔn nɛ fatige,» lɥi di məsjø dumje, «sə

soir, nous nous sentons tous jeunes et pourrions vous
swa:r, nu nu sɑ̃tɔ̃ tus ʒœn e purjɔ̃ vu

écouter pendant des heures encore. » « Eh bien, voilà, »
-zekute pɑ̃dɑ̃ de -zœ:r ɑ̃kɔ:r.» «e bjɛ̃, vwala,»

commence André, et tout le monde écoute son histoire
kɔmɑ̃:s ɑ̃dre, e tu l mɔ̃:d ekut sɔ̃ -nistwa:r

sans dire un mot.
sɑ̃ di:r œ̃ mo.

EXERCICE A.

« Messieurs, » dit M. Doumier quand on a fini de dîner, « allons au —, fumer un cigare. » Tout le monde — de la salle à manger et s'assied dans les bons — du salon. Quand chacun a pris une cigarette ou un —, M. Doumier demande: « Puis-je vous donner du —? » Il a un très beau — que sa fille lui a donné à son anniversaire. Mais André et Martial ont déjà — leurs cigarettes, ils lui répondent: « Nous vous —, M. Doumier, mais c'est fait. »

Amélie apporte tout ce qui est nécessaire pour le café sur un grand —. Il y a une très belle — pour le café. Elle a — à Napoléon III. Amélie place devant chaque

personne une tasse et une —. Quand elle est —, son maître demande aux Parisiens si le café est bon. « Oh, oui, » répondent-ils, « il est —! » « Amélie sera très — quand je le lui dirai, » dit alors le vieux Doumier. Il dit également qu'il lui demandera de — les chambres d'amis. C'étaient de très belles chambres qui — sur le jardin. M. Martial, qui trouve que c'est trop, dit: « Nous — aller à l'hôtel. » «Vous n'— pensez pas! » lui répond M. Doumier. Il veut — que les deux amis restent.

Quand Amélie entre au salon quelques minutes plus tard, son maître lui dit: «Vous — peut-être préparer les chambres d'—, Amélie? » « Je vais les préparer — à l'heure, » dit Amélie. Alors M. Doumier dit aux deux amis: « Je vous promets que vous passerez quelques journées très — à Villebourg. » « Je n'en — pas, » lui répond Martial.

Quand André recommence son histoire, il dit qu'au — d'une semaine, Henri a dit à Marie-Anne qu'il l'aimait. Cela a été très agréable pour la jeune fille de l'—. Et elle aimait aussi son Henri, bien —. Elle était — amoureuse de lui. Elle aurait fait n'— quoi pour rester avec celui qu'elle aimait. Et pour Henri, c'était une — de la regarder. Il aurait aimé passer le — de sa vie auprès d'elle. Marie-Anne n'avait pas besoin de dire — elle était contente d'être la femme d'Henri. Cela se — à tout ce qu'elle faisait. « Car les femmes, » dit André, « ne — pas ne pas montrer ce qu'elles sentent quand elles sont heureuses. »

MOTS:

un ange
un briquet
une cafetière
un cigare
un fauteuil
un feu
un geste
un hôtel
une joie
un mot
une négation
un plateau
un reste
un salon
une soucoupe
content
délicieux
le meilleur
accepter
allumer
appartenir
il a appartenu
il connaissait
douter
employer
il espère
il a interrompu
placer
il pourra
il pourrait
pouvoir
il pouvait
vous prendrez
préparer

EXERCICE B.

A qui a appartenu la belle cafetière de M. Doumier? ... Que dit M. Doumier à sa bonne quand elle lui dit: « J'espère que le café sera bon »? ... Que dit-il aux deux Parisiens quand Amélie est sortie sans remercier? ... Pourquoi les chambres d'amis de M. Doumier sont-elles de très bonnes chambres? ... Que dit M. Martial en parlant d'Amélie? ... Quand Henri a-t-il fait le premier pas et a dit à Marie-Anne qu'il l'aimait? ... Où Marie-Anne serait-elle allée avec Henri? ... Quel mot a employé André en parlant de l'amour des deux jeunes gens? ... Que s'est-il demandé quand le docteur lui a parlé d'une autre belle histoire d'amour? ... Pourquoi Henri n'a-t-il pas demandé à Marie-Anne d'être sa femme le même jour où il lui a dit qu'il l'aimait? ... Comment voyait-on que Marie-Anne était très heureuse? ... Pourquoi Amélie dit-elle, en regardant la tasse d'André: « Ah, ces jeunes gens »? ...

EXERCICE C.

connaître	
a connu	**connaissait**
connaît	**connaîtra**

« Je suis très heureux d'avoir — votre fils, » dit Comaux à M. Doumier. « J'espère qu'un jour, vous — également ma fille Josette, » lui dit le vieux. « Je serai très content de — toute votre famille, » dit Comaux, qui — maintenant le père et le fils. « —-vous Villebourg avant d'y être venu cette fois-ci, M. Martial? » « Non, je ne — pas votre ville. »

prier
je promets
remercier
répéter
il répète
il savait
sentir
nous sentons
ils sentent
tenir
il a tenu
vous verrez
chacun
lequel
laquelle
absolument
ainsi
auprès de
follement
parmi
au bout de
au lieu de
aussi bien
bien entendu
cela se voyait
cela veut dire
une chambre d'amis
je n'en doute pas
les fenêtres donnent sur ...
ne plus jamais
n'importe quel
n'importe quoi
non seulement
il nous faut
préférer ... à ...
tout à l'heure
tout aussi ... que
toute une vie
voilà que
l'Alaska
la Chine

voir

a vu	**voyait**
voit	**verra**

Quand on regarde par la fenêtre de la chambre d'André, on — le jardin. On le — mal ce soir, mais demain, on le — mieux. Le soir, on ne peut pas — toutes les très belles fleurs du jardin, et les deux amis n'ont pas encore — les roses de M. Doumier. Quand ils sont arrivés, on — encore très bien, mais personne n'a pensé à descendre au jardin pour aller — les fleurs.

pouvoir

a pu	**pouvait**
peut	**pourra**

Si l'on est grand, on — voir le jardin par la fenêtre de la chambre d'Amélie. Quand Henri était petit, il ne — pas voir le jardin, quand il était chez Amélie. « Quand je serai grand, » disait-il, « je — voir tout le jardin. » Une fois, il est monté sur une chaise, et a — voir un morceau du jardin. Mais il aurait aimé — voir le reste également.

RÉSUMÉ (1)

ne . . . aucun(e) **ne . . . personne**

Qu'y a-t-il de différent entre la *négation* [negasjɔ̃] « ne . . . aucun(e) » et la négation « ne . . . personne »? Voici! La négation « ne . . . aucun(e) » est employée quand on parle de personnes, d'animaux ou de choses; elle dit la même chose que « ne . . . pas un(e) seul(e) », et le mot « aucun(e) » a les mêmes deux for-

Je ne vois aucun chat, aucune fleur, ni aucun petit garçon.

mes (masculin et féminin) qu'un adjectif. La négation « ne ... personne » est employée seulement quand on parle de personnes; elle dit la même chose que « ne ... pas une seule personne », et le mot « personne » ne change jamais.

Il n'y a dans cette maison aucun petit garçon ni aucune petite fille.

Je ne vois personne.

Il n'y a personne dans cette maison.

ne ... aucun(e)	**aucun(e) ne ...**
ne ... personne	**personne ne ...**
ne ... rien	**rien ne ...**

Dans les négations « ne ... pas », « ne ... plus », « ne ... que » et « ne ... jamais », les mots « pas », « plus », « que » et « jamais » viennent toujours après le mot « ne » (ou « n' »). On dit: « Il *n'*a *pas* de frères », « Je *ne* suis *plus* un enfant », « Nous *n'*avons *que* trois poires », « Ils *ne* sont *jamais* à la maison ».

Mais dans les négations avec « aucun(e) », « rien » et « personne », ces trois mots peuvent venir *après* ou *avant* le mot « ne ». On dit: « Nous *ne* connaissons *aucune* famille anglaise », «Vous *ne* mangez *rien* », « Il *n'*y a *personne* dans cette chambre » — et on dit: « Dans cette famille, *aucun* garçon *n'*a plus de dix ans », « *Rien ne* m'intéresse, dans cette ville », « *Personne ne* sait où demeure M. Dujardin ». Nous voyons que le mot « ne » vient *toujours* à la même place: avant le verbe.

EXERCICE I

Répondez avec une négation avec « aucun(e) », « rien » ou « personne ».

Question: « Est-ce que quelqu'un a vu mon chien? »

Réponse: « Non, . . . » *Q.:* «Voulez-vous quelque chose avec votre café? » *R.:* « Non, . . . » *Q.:* « Avez-vous rencontré quelqu'un au bois? » *R.:* « Non, . . . » *Q.:* « Est-ce que quelque chose est tombé à terre? » *R.:* « Non, . . . » *Q.:* « Avez-vous une fille de vingt ans, Madame? » *R.:* « Non, . . . » *Q.:* « Quelqu'un vous a-t-il parlé, à la gare? » *R.:* « Non, . . . » *Q.:* « L'un de vos enfants parle-t-il anglais? » *R.:* « Non, . . . »

RÉSUMÉ (2)

EXERCICE II

Les verbes aller et s'en aller

(s'en) aller

(s'en) est allé	**(s'en) allait**
(s'en) va	**(s'en) ira**

Quand on est arrivé à la porte de M. Doumier, M. Fournier s'en —. « Mais toi, Jérôme, tu ne veux pas t'en —? » demande M. Doumier. « Si tu veux, je resterai et je ne m'en — pas, » dit Passavant. « Merci, je ne serais pas content si tu t'en —. » Et Passavant ne s'en — pas.

je (m'en) vais	**nous (nous en) allons**
tu (t'en) vas	**vous (vous en) allez**
il (s'en) va	**ils (s'en) vont**

« A quelle heure t'en — —, Jean? » demande Mme Duclos à son fils. « Je m'en — à trois heures, maman. » Jean — au bois avec son ami. « — -vous avec vos frères, Nicole et Yvonne? » demande M. Duclos. « Oui, nous — avec Jean et Henri. » A trois heures, les enfants s'en —.

FATIMA ET MARIE-ANNE

Voici l'histoire de la petite Fatima, telle que l'a
vwasi listwa:r də la ptit fatima, tɛl kə la

racontée André Comaux ce soir-là, à Villebourg: Après
rakɔ̃te ɑ̃dre komo sə swa:r la, a vilbu:r: aprɛ

avoir fait la connaissance de la belle Marie-Anne,
-zavwa:r fɛ la kɔnɛsɑ̃:s də la bɛl mari a:n,

Henri a cessé de passer une partie de ses soirées avec la
ɑ̃ri a sɛse d pase yn parti d se sware avɛk la

petite Fatima, comme avant. Il a cessé, après le dîner,
ptit fatima, kɔm avɑ̃. il a sɛse, aprɛ l dine,

de s'asseoir avec elle dans le petit jardin et de lui
də saswa:r avɛk ɛl dɑ̃ l pəti ʒardɛ̃ e də lɥi

raconter des histoires.
rakɔ̃te de -zistwa:r.

Fatima aimait beaucoup ces moments si calmes: on
fatima ɛmɛ boku se mɔmɑ̃ si kalm: ɔ̃

n'entendait que l'eau de la petite fontaine et la
nɑ̃tɑ̃dɛ k lo d la ptit fɔ̃tɛn e la

voix d'Henri. Fatima aimait Henri de tout son petit
vwa dɑ̃ri. fatima ɛmɛ ɑ̃ri də tu sɔ̃ pti

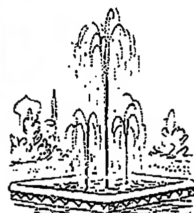
cœur. Elle n'avait plus son père: elle l'avait perdu
kœ:r. ɛl navɛ ply sɔ̃ pɛ:r: ɛl lavɛ pɛrdy

neuf ans plus tôt. Elle avait alors trois ans. Henri
nœ -vɑ̃ ply to. ɛl avɛ -talɔ:r trwa -zɑ̃. ɑ̃ri

fait la connaissance de = connu

cesser ←→ commencer

comme avant ɔ: comme il le faisait avant


une fontaine


un cœur

elle a perdu son père ɔ: son père est mort

tôt ←→ tard

était pour elle un grand frère et le meilleur ami du
etɛ pur ɛl œ̃ grɑ̃ frɛ:r e l mɛjœ:r ami dy

monde. Quand il rentrait à la maison, le soir ou
mɔ̃:d. kɑ̃ -til rɑ̃trɛ a la mɛzɔ̃, lə swa:r u

l'après-midi, Fatima lui prenait la main en souriant
lapremidi, fatima lɥi prənɛ la mɛ̃ ɑ̃ surjɑ̃

de joie et de bonheur. Son petit cœur battait, elle
d ʒwa e d bɔnœ:r. sɔ̃ pti kœ:r batɛ, ɛl

était très heureuse. Et quand, vers huit heures, Henri
etɛ trɛ -zœrø:z. e kɑ̃, vɛr ɥi -tœ:r, ɑ̃ri

sortait avec elle dans le petit jardin pour lui raconter
sɔrtɛ avɛk ɛl dɑ̃ l pəti ʒardɛ̃ pur lɥi rakɔ̃te

une histoire, et lui disait: «Voyons, Fatima, où nous
yn istwa:r, e lɥi dizɛ: «vwajɔ̃, fatima, u nu

sommes-nous arrêtés, hier soir?» elle battait des mains
sɔm nu arɛte, ijɛ:r swa:r?» ɛl batɛ de mɛ̃

avec un petit cri de joie, puis elle s'asseyait aux pieds
avɛk œ̃ pti kri d ʒwa, pɥi ɛl sasɛjɛ o pje

de son ami et écoutait. La fontaine chantait sa jolie
d sɔ̃ -nami e ekutɛ. la fɔ̃tɛn ʃɑ̃tɛ sa ʒɔli

chanson. Fatima était très heureuse à ces moments-là.
ʃɑ̃sɔ̃. fatima etɛ trɛ -zœrø:z a se mɔmɑ̃ la.

Mais depuis plusieurs jours — depuis qu'il avait fait
mɛ dəpɥi plyzjœ:r ʒu:r — dəpɥi kil avɛ fɛ

la connaissance de Marie-Anne — Henri était diffé-
la kɔnɛsɑ̃:s də mari a:n — ɑ̃ri etɛ dife-

rent. Quand il rentrait dîner, le soir, il disait quelques
rɑ̃. kɑ̃ -til rɑ̃trɛ dine, lə swa:r, il dizɛ kɛlk

prendre
a pris
prend
prenait
prendra

mon bonheur est très grand = je suis très heureux

vers huit heures = un peu avant huit heures

il sort
il sortait

crier
un cri

Fatima **crie** de joie.
Elle dit oui avec **un cri de joie.**

il s'assied
il s'asseyait

la chanson = le chant

plusieurs = plus d'un

mots seulement à Fatima. (Avant, il lui demandait
mo sœlmã a fatima. [avã, il lɥi dmãdɛ

toujours ce qu'elle avait fait au cours de l'après-midi.)
tuʒu:r s kɛl avɛ fɛ o ku:r də laprɛmidi.]

au cours de = durant

Après le dîner, il ne s'asseyait plus près de la fon-
aprɛ. l dine, il nə sasɛjɛ ply prɛ d la fɔ̃-

près de ɔ: à

taine, avec sa petite amie à ses pieds. Le cœur de
tɛn, avɛk sa ptit ami a se pje. lə kœ:r də

Fatima ne battait plus de bonheur, car depuis plusieurs
fatima n batɛ ply d bɔnœ:r, kar dəpɥi plyzjœ:r

jours, le bonheur de Fatima s'était transformé en mal-
ʒu:r, lə bɔnœ:r də fatima setɛ trãsfɔrme ã ma-

transformer = changer

le malheur ←→ le bonheur

heur.
lœ:r.

Au cours de la semaine qui a suivi la soirée où
o ku:r də la smɛn ki a sɥivi la sware u

a suivi ɔ: est venu après

Henri avait fait la connaissance de Marie-Anne,
ãri avɛ fɛ la kɔnɛsã:s də mari a:n,

cela a été comme cela chaque soir. Henri rentrait,
sla a ete kɔm sla ʃak swa:r. ãri rãtrɛ,

disait quelques mots seulement à Fatima, dînait vite,
dizɛ kɛlk mo sœlmã a fatima, dinɛ vit,

vite = en peu de temps

en quelques minutes, puis sortait de nouveau. Avant cela,
ã kɛlk minyt, pɥi sɔrtɛ d nuvo. avã sla,

Henri sortait rarement le soir, une ou deux fois par
ãri sɔrtɛ rarmã l swa:r, yn u dø fwa par

semaine seulement. Maintenant, il passait toutes les
səmɛn sœlmã. mɛ̃tnã, il pasɛ tut le

soirées avec Marie-Anne, et pas une seule avec Fatima.
sware avɛk mari a:n, e pa -zyn sœl avɛk fatima.

Puis, un soir, Henri est rentré en chantant de joie.
pɥi, œ̃ swa:r, ɑ̃ri ɛ rɑ̃tre ɑ̃ ʃɑ̃tɑ̃ d ʒwa.

Il a pris les deux mains de Fatima et lui a dit: « Fa-
il a pri le dø mɛ̃ d fatima e lɥi a di: «fa-

tima, je suis le plus heureux des hommes! Viens vite
tima, ʒə sɥi l ply -zœrø de -zɔm! vjɛ̃ vit

au jardin! » Là, ils se sont assis parmi les fleurs,
o ʒardɛ̃!» la, il sə sɔ̃ -tasi parmi le flœ:r,

à côté de la fontaine, et Henri a dit à Fatima: « Elle
a kote d la fɔ̃tɛn, e ɑ̃ri a di a fatima: «ɛl

m'aime, Fatima, elle m'aime! » Le cœur de la
mɛ:m, fatima, ɛl mɛ:m!» lə kœ:r də la

petite s'est arrêté de battre un instant, puis elle a
ptit sɛ -tarɛte d batr œ̃ -nɛ̃stɑ̃, pɥi ɛl a

sourire
il sourit

crié: « Non, non, ce n'est pas vrai! Elle ne t'aime
krie: «nɔ̃, nɔ̃, s nɛ pa vrɛ! ɛl nə tɛ:m



regarder avec étonnement (m)

pas! » Henri a cessé de sourire et a regardé la fillette
pa!» ɑ̃ri a sɛse d suri:r e a rgarde la fijɛt

avec étonnement: pourquoi disait-elle cela? Puis
avɛk etɔnmɑ̃: purkwa dizɛ -tɛl sla? pɥi

il lui a dit à voix basse: « Mais Fatima, elle me l'a
il lɥi a di a vwa ba:s: «mɛ fatima, ɛl mə la

dit elle-même ce soir, et puis, même si elle ne me
di ɛlmɛ:m sə swa:r, e pɥi, mɛ:m si ɛl nə m

savoir
a su
sait

l'avait pas dit, je l'aurais su. Mais pourquoi es-tu
lavɛ pa di, ʒə lɔrɛ sy. mɛ purkwa ɛ ty

soudain si malheureuse? Je croyais que tu serais
sudɛ̃ si malœrø:z? ʒə krwajɛ k ty srɛ

contente de me voir heureux. » « Elle ne peut pas t'ai-
kɔ̃tɑ̃:t də m vwa:r œrø.» «ɛl nə pø pa tɛ-

mer comme moi! Personne ne pourra jamais t'aimer
me kɔm mwa! pɛrsɔn nə pura ʒamɛ tɛme

comme moi! » a crié la fillette.
kɔm mwa!» a krie la fijɛt.

Henri était de plus en plus étonné. Fatima était-elle
ɑ̃ri etɛ d ply -zɑ̃ ply -zetɔne. fatima etɛ -tɛl

vraiment amoureuse de lui, comme Comaux le lui
vrɛmɑ̃ amurø:z də lɥi, kɔm kɔmo lə lɥi

avait dit? Alors, il lui a dit: « Mais Fatima, tu n'es
avɛ di? alɔ:r, il lɥi a di: «mɛ fatima, ty nɛ

qu'une enfant, elle est une jeune fille, c'est tout à
kyn ɑ̃fɑ̃, ɛl ɛ -tyn ʒœn fi:j, sɛ tu -ta

fait différent! » « Je serai aussi une jeune fille un
fɛ diferɑ̃!» «ʒə sre osi yn ʒœn fi:j œ̃

jour! » a crié la fillette, et Henri a compris combien
ʒu:r!» a krie la fijɛt, e ɑ̃ri a kɔ̃pri kɔ̃bjɛ̃

Fatima l'aimait. Il a aussi compris qu'à ce moment,
fatima lɛmɛ. il a osi kɔ̃pri ka s mɔmɑ̃,

elle était très malheureuse. Il lui en avait trop raconté.
ɛl etɛ trɛ malœrø:z. il lɥi ɑ̃ -navɛ tro rakɔ̃te.

« Que puis-je faire? » s'est-il dit. Il a regardé la fillette,
«kə pɥi:ʒ fɛ:r?» sɛ -til di. il a rgarde la fijɛt,

qui était maintenant assise à ses pieds. Ses grands
ki etɛ mɛ̃tnɑ̃ asi:z a se pje. se grɑ̃

il croit
il croyait

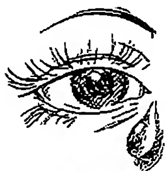
l'étonnement
étonné

un enfant
une enfant

Il est un enfant.
Elle est une enfant.

tout à fait = entièrement

en ɔ: de cette affaire


une larme

yeux noirs étaient pleins de larmes, elle attendait un
-zjø nwa:r etɛ plɛ̃ d larm, ɛl atɑ̃dɛ œ̃

mot de lui. « Fatima, » lui a-t-il dit, « je vais te dire
mo də lɥi. «fatima,» lɥi a -til di, «ʒə vɛ t di:r

quelque chose. Je t'aime beaucoup, Fatima, tu seras
kɛlkə ʃo:z. ʒə tɛ:m boku, fatima, ty sra

toujours ma petite amie, mais comprends-tu, tu ne
tuʒu:r ma ptit ami, mɛ kɔ̃prɑ̃ ty, ty n

pourras jamais être ma femme. J'aime Marie-Anne, et
pura ʒamɛ -zɛ:trə ma fam. ʒɛ:m mari a:n, e

elle m'aime aussi, elle sera un jour ma femme. Tu
ɛl mɛ:m osi, ɛl səra œ̃ ʒu:r ma fam. ty

comprends? Et tu seras notre petite amie, tout à
kɔ̃prɑ̃? e ty sra nɔtrə pətit ami, tu -ta

fait comme tu as été mon amie jusqu'ici, je te le
fɛ kɔm ty a ete mɔ̃ -nami ʒyskisi, ʒə tə l

jusqu'ici ɔ: jusqu'à maintenant

promets. Tu vas voir que toi aussi, tu vas aimer ma
prɔmɛ. ty va vwa:r kə twa osi, ty va ɛme ma

Marie-Anne, elle est si jolie et si bonne! » « Non,
mari a:n, ɛl ɛ si ʒɔli e si bɔn!» «nɔ̃,

je n'aimerai jamais Marie-Anne! Je ne serai jamais
ʒə nɛmre ʒamɛ mari a:n! ʒə n səre ʒamɛ

son amie! » a crié la fillette. « Mais Fatima ... »
sɔ̃ -nami!» a krie la fijɛt. «mɛ fatima...»

a commencé Henri. Mais à son grand étonnement, Fa-
a kɔmɑ̃se ɑ̃ri. mɛ a sɔ̃ grɑ̃ -tetɔnmɑ̃, fa-

tima s'est levée tout à coup, et a commencé à chanter.
tima sɛ lve tu -ta ku, e a kɔmɑ̃se a ʃɑ̃te.

tout à coup = soudain

Il n'y avait plus une larme dans ses yeux, et il a
il njavɛ ply -zyn larm dɑ̃ se -zjø, e il a

semblé à Henri que l'enfant s'était tout à coup trans-
sɑ̃ble a ɑ̃ri k lɑ̃fɑ̃ setɛ tu -ta ku trɑ̃s-

formée en femme.
fɔrme ɑ̃ fam.

« Je ne comprends pas, » s'est-il dit, « il y a cinq
«ʒə n kɔ̃prɑ̃ pa,» sɛ -til di, «il ja sɛ̃

minutes, elle avait les yeux pleins de larmes, elle
minyt, ɛl avɛ le -zjø plɛ̃ d larm, ɛl

pleurait, elle était très malheureuse. Et maintenant,
plœrɛ, ɛl etɛ trɛ malœrø:z. e mɛ̃tnɑ̃,

voilà qu'elle chante, et il y a dans ses yeux quelque
vwala kɛl ʃɑ̃:t, e il ja dɑ̃ se -zjø kɛlkə

chose que je n'aime pas. » C'était une Fatima tout
ʃo:z kə ʒ nɛ:m pa.» setɛ -tyn fatima tu

à fait différente de l'autre, et qu'Henri ne connais-
-ta fɛ diferɑ̃:t də lo:tr, e kɑ̃ri n kɔnɛ-

sait pas.
sɛ pa.

Toujours chantant, la fillette est rentrée dans la
tuʒu:r ʃɑ̃tɑ̃, la fijɛt ɛ rɑ̃tre dɑ̃ la

maison, et Henri est resté seul. Son étonnement
mɛzɔ̃, e ɑ̃ri ɛ rɛste sœl. sɔ̃ -netɔnmɑ̃

était toujours aussi grand. Il a peu dormi cette
etɛ tuʒu:r osi grɑ̃. il a pø dɔrmi sɛt

nuit. Au cours des longues heures qu'il a passées à
nɥi. o ku:r de lɔ̃:g -zœ:r kil a pase a


Fatima pleure.

toujours chantant ɔ: sans cesser de chanter

il est toujours aussi grand ɔ: il n'est pas devenu plus petit

tantôt à Marie-Anne, tantôt à Fatima ɔ: un moment à Marie-Anne, un moment après à Fatima

penser tantôt à Marie-Anne, tantôt à cette petite
pɑ̃se tɑ̃to a mari aːn, tɑ̃to a sɛt pətit

fille dont le malheur lui faisait mal, il a sem-
fiːj dɔ̃ l malœːr lɥi fəzɛ mal, il a sɑ̃-

blé plusieurs fois à Henri que quelqu'un, dans
ble plyzjœːr fwa a ɑ̃ri kə kɛlkœ̃, dɑ̃

la maison, chantait et parlait à voix basse. La chan-
la mɛzɔ̃, ʃɑ̃tɛ e parlɛ a vwa bɑːs. la ʃɑ̃-

gai ←→ triste

son était tantôt triste, tantôt très gaie, et c'était
sɔ̃ etɛ tɑ̃to trist, tɑ̃to trɛ ge, e setɛ

une voix de fillette qui la chantait. Il avait appelé:
-tyn vwa d fijɛt ki la ʃɑ̃tɛ. il avɛ -taple:

s'est tu ɔ: a cessé de chanter

« Fatima! » mais chaque fois, la voix s'était tue,
«fatima!» mɛ ʃak fwa, la vwa setɛ ty,

et Henri n'avait rien entendu pendant une ou deux
e ɑ̃ri navɛ rjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy pɑ̃dɑ̃ yn u dø

heures. Puis, la voix avait recommencé à chanter,
-zœːr. pɥi, la vwa avɛ rkɔmɑ̃se a ʃɑ̃te,

et quand de nouveau il avait appelé, elle s'était tue
e kɑ̃ d nuvo il avɛ -taple, ɛl setɛ ty

de nouveau. Et la nuit avait passé...
d nuvo. e la nɥi avɛ pase...

Le matin, Henri s'était levé très tôt. Il avait peu
lə matɛ̃, ɑ̃ri setɛ lve trɛ to. il avɛ pø

dormi et voulait faire une promenade. En se lavant, il
dɔrmi e vulɛ fɛːr yn prɔmnad. ɑ̃ s lavɑ̃, il

il voudrait savoir = il aimerait savoir

s'est dit qu'il voudrait bien savoir si c'était Fatima
sɛ di kil vudrɛ bjɛ̃ savwaːr si setɛ fatima

qu'il avait entendue chanter et parler toute la nuit.
kil avɛ -tãtãdy ʃãte e parle tut la nɥi.

Il n'a pas attendu longtemps. Pendant qu'il buvait
il na pa atãdy lɔ̃tã. pãdã kil byvɛ

son café, la petite est arrivée et lui a demandé:
sɔ̃ kafe, la ptit ɛ -tarive e lɥi a dmãde:

« Tu as aimé la chanson que j'ai chantée cette nuit,
«ty a ɛme la ʃãsɔ̃ kə ʒe ʃãte sɛt nɥi,

Henri? » « Ah, c'était toi qui chantais! » lui a
ãri?» «a, setɛ twa ki ʃãtɛ!» lɥi a

dit Henri, puis: « Oui, je t'ai entendue plusieurs
di ãri, pɥi: «wi, ʒə te ãtãdy plyzjœ:r

fois au cours de la nuit. C'était une chanson de ton
fwa o ku:r də la nɥi. setɛ -tyn ʃãsɔ̃ d tɔ̃

pays, je pense? Elle était tantôt gaie, tantôt triste, je
peji, ʒə pã:s? ɛl etɛ tãto ge, tãto trist, ʒə

n'ai jamais entendu de chanson comme celle-là. Et tu
ne ʒamɛ -zãtãdy d ʃãsɔ̃ kɔm sɛlla. e ty

sais, je n'en ai pas compris un seul mot! Tu ne l'as ja-
se, ʒə nã -ne pa kɔ̃pri œ̃ sœl mo! ty n la ʒa-

mais chantée avant, je crois? » « Non, on la chante rare-
mɛ ʃãte avã, ʒə krwa?» «nɔ̃, ɔ̃ la ʃã:t rar-

ment... » « Mais qu'est-ce que c'est que cette chanson? »
mã...» «mɛ kɛs kə sɛ kə sɛt ʃãsɔ̃?»

« Tu le sauras un jour. » « Tu ne veux pas me le dire? »
«ty l sɔra œ̃ ʒu:r.» «ty n vø pa m lə di:r?»

« Pas ce matin, une autre fois. » Et Fatima a demandé
«pa s matɛ̃, yn o:trə fwa.» e fatima a dmãde

boire
a bu
boit
buvait
boira

savoir
a su
sait
savait
saura

tout à coup: « Est-ce qu'elle est belle, Marie-Anne? »
tu -ta ku: «ɛs kɛl ɛ bɛl, mari a:n?»

« Oui, Fatima, elle est très belle. Veux-tu la con-
«wi, fatima, ɛl ɛ trɛ bɛl. vø ty la kɔ-

naître? » « Oui, je voudrais bien faire sa connaissance. »
nɛ:tr?» «wi, ʒə vudrɛ bjɛ̃ fɛ:r sa kɔnɛsɑ̃:s.»

Henri a été très étonné, mais cette fois, cela a été
ɑ̃ri a ete trɛ -zetɔne, mɛ sɛt fwa, sla a ete

un étonnement agréable. Fatima avait-elle compris au
œ̃ -netɔnmɑ̃ agreabl. fatima avɛ -tɛl kɔ̃pri o

cours de la nuit qu'elle ferait mieux d'accepter Marie-
ku:r də la nɥi kɛl fərɛ mjø daksɛpte mari

la future femme = celle qui sera la femme

Anne comme future femme de « son » Henri? Il a dit
a:n kɔm fyty:r fam də «sɔ̃» -nɑ̃ri? il a di

à la fillette: «Veux-tu venir avec moi, Fatima? »
a la fijɛt: «vø ty vni:r avɛk mwa, fatima?»

« Oui. »
«wi.»

Henri était très content de savoir que Fatima avait
ɑ̃ri etɛ trɛ kɔ̃tɑ̃ d savwa:r kə fatima avɛ

accepté sa future femme, et il a dit: « Je vais t'em-
-taksɛpte sa fyty:r fam, e il a di: «ʒə vɛ tɑ̃-

mener avec moi chez M. et Mme Bourdier, alors, et
mne avɛk mwa ʃe məsjø e madam burdje, alɔ:r, e

je vais te présenter à Marie-Anne! » Avec un cri de
ʒ vɛ tə prezɑ̃te a mari a:n!» avɛk œ̃ kri d

joie, Fatima a dansé plusieurs fois autour d'Henri, en
ʒwa, fatima a dɑ̃se plyzjœ:r fwa otu:r dɑ̃ri, ɑ̃


Fatima danse.

battant des mains. (Elle dansait toujours quand elle
batã de mɛ̃. [ɛl dãsɛ tuʒu:r kã -tɛl

était contente.)
etɛ kɔ̃tã:t.]

Les deux amis sont sortis ensemble vers dix heures
le dø -zami sɔ̃ sɔrti ãsã:blə vɛr di -zœ:r

pour aller chez Marie-Anne. Cela peut sembler
pur ale ʃe mari a:n. sla pø sãble

étrange: un jeune Français qui veut présenter une
etrã:ʒ: œ̃ ʒœn frãsɛ ki vø prezãte yn

petite Arabe aux parents de sa future femme.
pətit arab o parã d sa fyty:r fam.

Mais pour Henri, comme pour les Bourdier, une petite
mɛ pur ãri, kɔm pur le burdje, yn pətit

Arabe n'était pas différente d'une petite Française. Et
arab netɛ pa diferã:t dyn pətit frãsɛ:z. e

puis, Marie-Anne voulait, elle aussi, faire la connais-
pɥi, mari a:n vulɛ, ɛl osi, fɛ:r la kɔnɛ-

sance de Fatima.
sã:s də fatima.

En arrivant chez les Bourdier, les parents de Marie-
ã -narivã ʃe le burdje, le parã d mari

Anne, Henri et Fatima ont été reçus par Kabila, la
a:n, ãri e fatima ɔ̃ -tete rsy par kabila, la

bonne. Mme Bourdier a été un peu étonnée, mais très
bɔn. madam burdje a ete œ̃ pø etɔne, mɛ trɛ

contente de voir la petite Fatima, et a dit à Henri:
kɔ̃tã:t də vwa:r la ptit fatima, e a di a ãri:



une Arabe

«Vous ne m'aviez pas dit, hier, que Fatima viendrait
«vu n mavje pa di, ijɛ:r, kə fatima vjɛ̃drɛ

avec vous ce matin.» « Non, Madame Bourdier, mais
avɛk vu s matɛ̃.» «nɔ̃, madam burdje, mɛ

je ne l'ai su moi-même que ce matin, quand la petite
ʒə n le sy mwamɛ:m kə s matɛ̃, kɑ̃ la ptit

m'a dit qu'elle voulait bien faire la connaissance de
ma di kɛl vulɛ bjɛ̃ fɛ:r la kɔnɛsɑ̃:s də

Marie-Anne. Je lui ai dit que si elle voulait, je pouvais
mari a:n. ʒə lɥi e di k si ɛl vulɛ, ʒə puvɛ

l'emmener avec moi tout de suite. Elle a dit oui, et
lɑ̃mne avɛk mwa tutsɥit. ɛl a di wi, e

nous voilà tous les deux.»
nu vwala tu le dø.»

En ce moment, Marie-Anne est entrée dans le salon, et
ɑ̃ s mɔmɑ̃, mari a:n ɛ -tɑ̃tre dɑ̃ l salɔ̃, e

Henri a présenté Fatima à sa future femme. Au cours
ɑ̃ri a prezɑ̃te fatima a sa fyty:r fam. o ku:r

la matinée = le matin jusqu'à midi

de la matinée qu'ils ont passée chez les Bourdier, Fatima
də la matine kil -zɔ̃ pase ʃe le burdje, fatima

n'a pas cessé de parler avec Marie-Anne. Elle semblait
na pa sese d parle avɛk mari a:n. ɛl sɑ̃blɛ

très gaie, battait parfois des mains avec de petits cris
trɛ ge, batɛ parfwa de mɛ̃ avɛk də pti kri

de bonheur, puis tout à coup regardait Marie-Anne
d bɔnœ:r, pɥi tu -ta ku rəgardɛ mari a:n

sans sourire, comme une femme, et pas comme une
sɑ̃ suri:r, kɔm yn fam, e pa kɔm yn

enfant. Puis, elle souriait de nouveau, et le pauvre
ãfã. pɥi, ɛl surjɛ d nuvo, e l po:vr

Henri ne comprenait plus rien.
ãri n kɔ̃prənɛ ply rjɛ̃.

Avant de partir, Fatima a voulu voir la chambre de
avã d parti:r, fatima a vuly vwa:r la ʃã:brə də

Marie-Anne. Elle et Marie-Anne se sont prises par la
mari a:n. ɛl e mari a:n sə sɔ̃ pri:z par la

main et sont allées dans la chambre à coucher de la
mɛ̃ e sɔ̃ -tale dã la ʃã:br a kuʃe d la

jeune fille. Henri les a suivies, ensuite tous les
ʒœn fi:j. ãri le -za sɥivi, ãsɥit tu le

trois sont sortis dans le jardin où ils ont passé une
trwa sɔ̃ sɔrti dã l ʒardɛ̃ u il -zɔ̃ pase yn

demi-heure à parler de cent choses différentes. Après
dəmiœ:r a parle d sã ʃo:z diferã:t. aprɛ

cela, on est allé dire au revoir à Mme Bourdier et à
sla, ɔ̃ -nɛ -tale di:r o rvwa:r a madam burdje e a

son mari, et ensuite Henri et Fatima ont quitté la
sɔ̃ mari, e ãsɥit ãri e fatima ɔ̃ kite la

maison des Bourdier.
mɛzɔ̃ de burdje.

Quand ils ont été seuls dans la rue, Henri a demandé
kã -til -zɔ̃ -tete sœl dã la ry, ãri a dmãde

à la fillette: « Eh bien, Fatima, comment trouves-tu
a la fijɛt: «e bjɛ̃, fatima, kɔmã tru:v ty

ma future femme? » « Elle est très belle. » « Com-
ma fyty:r fam?» «ɛl ɛ trɛ bɛl.» «kɔ̃-

sourire
a souri
sourit
souriait
sourira

vouloir
a voulu
veut
voulait
voudra

ensuite = puis

prends-tu pourquoi je l'aime, maintenant?» L'enfant
prã ty purkwa ʒ lɛ:m, mɛ̃tnã?» lãfã

n'a pas répondu, et quand ils sont rentrés, elle est
na pa repɔ̃dy, e kã -til sɔ̃ rãtre, ɛl ɛ

allée au jardin, n'a pas voulu manger, et est restée
-tale o ʒardɛ̃, na pa vuly mãʒe, e ɛ rɛste

tout l'après-midi assise près de la fontaine. Deux
tu laprɛmidi asi:z prɛ d la fɔ̃tɛn. dø

ou trois fois, sa mère a voulu lui faire manger quelque
-zu trwa fwa, sa mɛ:r a vuly lɥi fɛ:r mãʒe kɛlkə

chose, mais elle a refusé chaque fois. «Je n'ai pas
ʃo:z, mɛ ɛl a rəfyze ʃak fwa. «ʒə ne pa

faim,» disait-elle. «Mais tu n'as rien mangé depuis
fɛ̃,» dizɛ -tɛl. «mɛ ty na rjɛ̃ mãʒe dəpɥi

ce matin, Fatima!» «Je sais bien, mais je n'ai pas
s matɛ̃, fatima!» «ʒə se bjɛ̃, mɛ ʒə ne pa

faim.»
fɛ̃.»

Elle a répondu la même chose à Henri. «Comme tu
ɛl a repɔ̃dy la mɛ:m ʃo:z a ãri. «kɔm ty

veux,» lui a alors dit Henri, et il s'est assis lui aussi
vø,» lɥi a alɔ:r di ãri, e il sɛ -tasi lɥi osi

près de la fontaine. Les autres fois, quand il s'asseyait
prɛ d la fɔ̃tɛn. le -zo:trə fwa, kã -til sasɛjɛ

auprès de Fatima, elle lui prenait la main et lui
oprɛ d fatima, ɛl lɥi prənɛ la mɛ̃ e lɥi

demandait: «Veux-tu que je te chante quelque chose?»
dmãdɛ: «vø ty kə ʒ tə ʃã:t kɛlkə ʃo:z?»

il veut lui faire manger quelque chose = il lui dit de manger quelque chose

refuser ⟷ accepter

Quand on n'a pas mangé depuis longtemps, on a faim.

ou bien: «Veux-tu que je danse un peu pour toi,
u bjɛ̃: «vø ty kə ʒ dɑ̃:s œ̃ pø pur twa,

Henri?» Mais cette fois-ci, elle ne lui a rien dit, et
ɑ̃ri?» mɛ sɛt fwa si, ɛl nə lɥi a rjɛ̃ di, e

c'est Henri qui lui a dit: «Fatima, je voudrais que tu
sɛ -tɑ̃ri ki lɥi a di: «fatima, ʒə vudrɛ k ty

me chantes la chanson que tu chantais cette nuit.»
m ʃɑ̃:t la ʃɑ̃sɔ̃ k ty ʃɑ̃tɛ sɛt nɥi.»

Il croyait qu'elle refuserait, mais à son grand étonne-
il krwajɛ kɛl rəfyzrɛ, mɛ a sɔ̃ grɑ̃ -tetɔn-

ment, au lieu de refuser, elle s'est levée et a commencé
mɑ̃, o ljø d rəfyze, ɛl sɛ lve e a kɔmɑ̃se

à danser en battant des mains et en chantant
a dɑ̃se ɑ̃ batɑ̃ de mɛ̃ e ɑ̃ ʃɑ̃tɑ̃

l'étrange chanson. Quand elle s'est tue, Henri lui
letrɑ̃:ʒ ʃɑ̃sɔ̃. kɑ̃ -tɛl sɛ ty, ɑ̃ri lɥi

a dit: «Je voudrais que tu me racontes ce que tu
a di: «ʒə vudrɛ k ty m rakɔ̃:t sə kə ty

as chanté.» «Pas encore. Un jour tu le sauras, mais
a ʃɑ̃te.» «pa -zɑ̃kɔ:r. œ̃ ʒu:r ty l sɔra, mɛ

pas aujourd'hui.» Henri a alors voulu entendre la
pa oʒurdɥi.» ɑ̃ri a alɔ:r vuly ɑ̃tɑ̃:drə la

chanson encore une fois, mais Fatima a refusé.
ʃɑ̃sɔ̃ ɑ̃kɔ:r yn fwa, mɛ fatima a rfyze.

Après le dîner, le jeune homme a voulu de nouveau
aprɛ l dine, lə ʒœn ɔm a vuly d nuvo

emmener la fillette chez les Bourdier, mais elle lui
ɑ̃mne la fijɛt ʃe le burdje, mɛ ɛl lɥi

ou bien = ou

que je chante
que tu chantes

a dit: « Je ne veux pas que tu sortes, je veux que
a di: «ʒə n vø pa k ty sɔrt, ʒə vø k

tu restes avec moi. » « C'est impossible, Fatima, j'ai
ty rɛst avɛk mwa.» «sɛ -tɛ̃pɔsibl, fatima, ʒe

promis à Marie-Anne de venir à huit heures et demie,
prɔmi a mari a:n də vni:r a ɥi -tœ:r e dmi,

et il est déjà huit heures et quart. Tu ne trouves
e il ɛ deʒa ɥi -tœ:r e ka:r. ty n tru:v

mal ⟷ bien

pas que ce serait mal de ne pas y aller? Mais c'est
pa k sə srɛ mal də n pa i ale? mɛ sɛ

vrai: je ne peux pas t'emmener avec moi. Tu n'as pas
vrɛ: ʒə n pø pa tɑ̃mne avɛk mwa. ty na pa

mangé ton dîner, ton déjeuner non plus. » « Si tu
mɑ̃ʒe tɔ̃ dine, tɔ̃ deʒœne nɔ̃ ply.» «si ty

veux que je mange, je mangerai tout de suite, mais
vø kə ʒ mɑ̃:ʒ, ʒə mɑ̃ʒre tutsɥit, mɛ

seulement si tu restes à la maison. » « Ma petite Fa-
sœlmɑ̃ si ty rɛst a la mɛzɔ̃.» «ma ptit fa-

tima, je veux absolument que tu manges, mais je ne
tima, ʒə vø absɔlymɑ̃ k ty mɑ̃:ʒ, mɛ ʒə n

resterai pas à la maison, » a dit le jeune homme, en-
rɛstəre pa a la mɛzɔ̃,» a di l ʒœn ɔm, ɑ̃-

suite il s'en est allé, après avoir dit à la mère de
sɥit il sɑ̃ -nɛ -tale, aprɛ -zavwa:r di a la mɛ:r də

Fatima de faire manger quelque chose à la fillette.
fatima də fɛ:r mɑ̃ʒe kɛlkə ʃo:z a la fijɛt.

Heureusement pour lui, il n'a pas vu le regard avec
œrø:zmɑ̃ pur lɥi, il na pa vy l rəga:r avɛk

lequel Fatima a dit à voix basse: « Eh bien, va chez
ləkɛl fatima a di a vwa ba:s: «e bjɛ̃, va ʃe

elle, puisque tu le veux! » Il a seulement pensé: « Cela
-zɛl, pɥisk ty l vø!» il a sœlmɑ̃ pɑ̃se: «sla

me fait mal de la voir si différente. Je crois que je
m fɛ mal də la vwa:r si diferɑ̃:t. ʒə krwa k ʒə

ferais bien de rentrer assez tôt, ce soir. Marie-Anne
frɛ bjɛ̃ d rɑ̃tre ase to, sə swa:r. mari a:n

me pardonnera. »
mə pardɔnra.»

Mais la cousine d'André était si belle, ce soir-là,
mɛ la kuzin dɑ̃dre etɛ si bɛl, sə swa:r la,

et le jardin était si beau que les deux amoureux y
e l ʒardɛ̃ etɛ si bo kə le dø -zamurø i

sont restés très longtemps à parler de leur bonheur
sɔ̃ rɛste trɛ lɔ̃tɑ̃ a parle d lœr bɔnœ:r

futur. C'est pourquoi Henri est rentré chez lui plus
fyty:r. sɛ purkwa ɑ̃ri ɛ rɑ̃tre ʃe lɥi ply

c'est pourquoi = c'est pour cela que

tard encore que les autres jours, ce soir-là. Il avait
ta:r ɑ̃kɔ:r kə le -zo:trə ʒu:r, sə swa:r la. il avɛ

tout à fait oublié Fatima. Dans la maison, tout sem-
tu -ta fɛ ublie fatima. dɑ̃ la mɛzɔ̃, tu sɑ̃-

blait calme, personne ne chantait ni ne parlait, et Henri
blɛ kalm, pɛrsɔn nə ʃɑ̃tɛ ni nə parlɛ, e ɑ̃ri

s'est couché.
sɛ kuʃe.

se coucher = aller au lit

Il a bien dormi, cette nuit-là, et le matin, il a attendu
il a bjɛ̃ dɔrmi, sɛt nɥi la, e l matɛ̃, il a atɑ̃dy

un peu avant de se lever. Ce n'est que vers huit
œ̃ pø avɑ̃ d sə lve. s nɛ k vɛr ɥi

heures qu'il a demandé son café. Il a été très étonné
-tœ:r kil a dmɑ̃de sɔ̃ kafe. il a ete trɛ -zetɔne

quand il a vu que la mère de Fatima avait les yeux
kɑ̃ -til a vy k la mɛ:r də fatima avɛ le -zjø

pleins de larmes. « Qu'est-ce qu'il y a, Sabine? Tu
plɛ̃ d larm. «kɛs kil ja, sabin? ty

pleures! » Alors, pendant qu'il mangeait et buvait son
plœ:r!» alɔ:r, pɑ̃dɑ̃ kil mɑ̃ʒɛ e byvɛ sɔ̃

café, elle lui a raconté qu'elle avait donné à manger
kafe, ɛl lɥi a rakɔ̃te kɛl avɛ dɔne a mɑ̃ʒe

donner à manger = donner quelque chose à manger

à Fatima. La petite avait dit qu'elle n'avait pas faim,
a fatima. la ptit avɛ di kɛl navɛ pa fɛ̃,

mais elle avait mangé. Quand elles avaient fini de
mɛ ɛl avɛ mɑ̃ʒe. kɑ̃ -tɛl -zavɛ fini d

tous les deux
toutes les deux

Ils ont mangé tous les deux.
Elles ont mangé toutes les deux.

manger toutes les deux, Fatima avait dit qu'elle avait
mɑ̃ʒe tut le dø, fatima avɛ di kɛl avɛ

perdu quelque chose dans la rue, et elle était sortie.
pɛrdy kɛlkə ʃo:z dɑ̃ la ry, e ɛl etɛ sɔrti.

« Je reviendrai dans un moment, » avait-elle dit. Mais
«ʒə rəvjɛ̃dre dɑ̃ -zœ̃ mɔmɑ̃,» avɛ -tɛl di. mɛ

perdre ⟷ trouver

perdre (comme attendre)
a **perdu** a attendu
perd attend
perdait attendait
perdra attendra

ce matin, elle n'était pas encore revenue.
s matɛ̃, ɛl netɛ pa -zɑ̃kɔ:r rəvny.

Quand il a entendu l'histoire de Sabine, Henri s'est senti
kɑ̃ -til a ɑ̃tɑ̃dy listwa:r də sabin, ɑ̃ri sɛ sɑ̃ti

sentir
a senti

très malheureux. « Ah, si j'avais su tout cela, » a-t-il
trɛ malœrø. «a, si ʒavɛ sy tu sla,» a -til

dit, « je serais rentré plus tôt! Je croyais que tout
di, «ʒə sre rɑ̃tre ply to! ʒə krwajɛ k tu

ce que m'avait dit Fatima en parlant de Marie-Anne
s kə mavɛ di fatima ɑ̃ parlɑ̃ d mari a:n

n'étaient que des histoires de fillette, même quand
netɛ k de -zistwa:r də fijɛt, mɛ:m kɑ̃

elle m'avait dit que je saurais un jour ce que voulait
-tɛl mavɛ di k ʒə sɔrɛ œ̃ ʒu:r s kə vulɛ

dire sa chanson. Mais où a-t-elle pu aller?» « Ah, je
di:r sa ʃɑ̃sɔ̃. mɛ u a -tɛl py ale?» «a, ʒə

ne sais pas, maître, mais je sais que quand
n se pa, mɛ:tr, mɛ ʒə se kə kɑ̃

elle rentrera, je vais la battre jusqu'à en avoir
-tɛl rɑ̃trəra, ʒə vɛ la batrə ʒyska ɑ̃ -navwa:r

mal au bras!» « Non, non, Sabine, pourquoi la
mal o bra!» «nɔ̃, nɔ̃, sabin, purkwa la

battre?»
batr?»

Mais Sabine maintenant pleurait de nouveau, elle ne
mɛ sabin mɛ̃tnɑ̃ plœrɛ d nuvo, ɛl nə

pensait déjà plus à battre Fatima. « Ma fille, ma petite
pɑ̃sɛ deʒa ply -za batrə fatima. «ma fi:j, ma ptit

fille, je t'ai perdue!» disait-elle, et elle ne cessait de
fi:j, ʒə te pɛrdy!» dizɛ -tɛl, e ɛl nə sesɛ d

pleurer. Alors, Henri lui a demandé: « Écoute, Sabine,
plœre. alɔ:r, ɑ̃ri lɥi a dmɑ̃de: «ekut, sabin,

veux-tu que je sorte la chercher, ou bien veux-tu que
vø ty k ʒə sɔrt la ʃɛrʃe, u bjɛ̃ vø ty kə

où a-t-elle pu aller? ɔ: où peut-elle être allée?

elle ne pensait déjà plus = déjà, elle ne pensait plus

que je sorte que tu sortes

que je reste
que tu restes

je reste avec toi? » « Je ne sais pas, maître! J'ai perdu
ʒ rɛst avɛk twa?» «ʒə n se pa, mɛːtr! ʒe pɛrdy

ma petite fille! Hier, elle était là, elle dansait, elle
ma ptit fiːj! ijɛːr, ɛl etɛ la, ɛl dɑ̃sɛ, ɛl

buvait l'eau de la fontaine, elle chantait, et maintenant?
byvɛ lo d la fɔ̃tɛn, ɛl ʃɑ̃tɛ, e mɛ̃tnɑ̃?

qu'est-elle devenue ɔ: qu'est-ce qui lui est arrivé

Qu'est-elle devenue? Lui a-t-on fait du mal, ou bien ...
kɛ -tɛl dəvny? lɥi a -tɔ̃ fɛ dy mal, u bjɛ̃ ...

Oh, oh, oh! » Et la pauvre Sabine est sortie en pleurant.
o, o, o!» e la poːvrə sabin ɛ sɔrti ɑ̃ plœrɑ̃.

Henri a attendu un peu, ensuite il est sorti et est allé
ɑ̃ri a atɑ̃dy œ̃ pø, ɑ̃sɥit il ɛ sɔrti e ɛ -tale

chez les Bourdier. Il voulait parler à Marie-Anne et
ʃe le burdje. il vulɛ parle a mari aːn e

à son père de toute cette histoire.
a sɔ̃ pɛːr də tut sɛt istwaːr.

EXERCICE A.

Quand Henri a fait la — de Marie-Anne, il est allé très souvent chez elle. Il a — de passer toutes ses soirées à la maison. Dans son jardin, il y avait une jolie — près de laquelle il s'asseyait avec Fatima. La petite l'aimait de tout son —. C'était pour elle un très grand — de l'entendre raconter ses histoires. Quand il commençait, elle — des mains avec un petit cri de joie. Et assise aux — de son grand-ami, elle écoutait. Mais maintenant, son bonheur s'était trans-

formé en —. Depuis — jours, Henri n'était plus le même. Il ne lui demandait plus ce qu'elle avait fait au — de l'après-midi, et ne lui parlait presque plus. Fatima était très —, elle qui avant avait été si heureuse.

Mais un soir, Henri est arrivé à la maison en chantant — joie. «Viens — au jardin! » a-t-il dit à la fillette. Fatima a dit oui avec un petit — de joie. Mais quand Henri lui a dit qu'« elle » l'aimait, le cœur de la petite s'est arrêté de —. Elle a —: « Non! Non! » Henri l'a regardée avec —. Il — qu'elle serait heureuse d'entendre que Marie-Anne l'aimait. Fatima l'aimait aussi, mais c'était tout à — différent. Les grands yeux noirs de Fatima étaient pleins de —. Elle était —. Puis, — à coup, elle s'est levée et a commencé à chanter. Henri a été encore plus — qu'avant, car il n'avait jamais entendu de — comme celle-là. Elle était — triste, — gaie. Et Fatima ne — plus, il n'y avait plus une larme dans ses yeux.

Cette nuit, Henri a peu —. Plusieurs fois, il a entendu une voix qui chantait la chanson tantôt triste, tantôt —. Quand il avait appelé, la voix s'était —, puis elle avait recommencé à —. Le matin, Henri s'était levé plus — que les autres jours. Il s'était dit en se lavant qu'il — bien savoir qui avait chanté, si c'était Fatima. La petite est arrivée, pendant qu'il — son café. Quand il lui a demandé quelle était cette chanson, elle a répondu: « Tu le — un jour, mais pas aujourd'hui. » Puis, tout à coup, elle lui a demandé de l'— chez les Bourdier.

MOTS:

une action
une Arabe
le bonheur
une chanson
un cœur
une connaissance
un cri
une enfant
un étonnement
la faim
une fontaine
une larme
le malheur
une matinée
étrange
futur
gai
malheureux
malheureuse
il s'asseyait
battre
il battait
il buvait
cesser
se coucher
il croyait
danser
emmener
étonner
il a perdu
pleurer

il prenait
refuser
je saurais
tu sauras
il a su
il sortait
il souriait
sourire
a suivi
transformer
il s'est tu
il a voulu
plusieurs
ensuite
près
tôt
vite
au cours de
avoir faim
il battait des mains
ce serait mal
c'est pourquoi
donner à manger à ...
faire la connaissance de
faire manger à ...
lui faire manger
jusqu'ici
mal au ...
ou bien
qu'est-elle devenue?
il s'était transformé en
tantôt ... tantôt
toujours aussi
toujours chantant
tout à coup
tout à fait
vers ... heures

EXERCICE B.

Qu'a pensé Henri quand Fatima lui a demandé de l'emmener chez Marie-Anne? ... A quelle heure les deux amis sont-ils sortis? ... Par qui ont-ils été reçus? ... Où Fatima est-elle allée avec Marie-Anne avant de partir? ... Où sont-elles allées ensuite? ... Qu'a demandé Henri à Fatima quand ils ont été seuls dans la rue? ... Pourquoi Fatima n'a-t-elle pas voulu manger son déjeuner? ... Que lui a dit Henri avant de la quitter pour aller chez Marie-Anne? ... Pourquoi Henri n'est-il pas rentré tôt, ce soir-là? ... Que lui a raconté Sabine le matin? ...

EXERCICE C.

prendre	
a pris	**prenait**
prend	**prendra**

Pour aller à Villebourg, on peut — l'autocar ou le train. Comaux et Martial ont — le train. Une autre fois, ils — peut-être l'autocar. Pour aller de la gare à la rue des Roses, on — la rue Napoléon Ier. Quand Henri rentrait à la maison, Fatima lui — toujours la main en souriant.

boire	
a bu	**buvait**
boit	**boira**

Chaque fois que Comaux — le vin que leur avait donné Henri, il pense à l'Afrique. Il n'a jamais — un

vin aussi bon. Henri et ses amis — du café pendant qu'ils parlaient de toutes choses. Henri aimait beaucoup — quelques tasses de café noir, le soir. « Quand nous aurons dîné, » dit Doumier, « nous — une tasse de café. »

savoir

a su	**savait**
sait	**saura**

« Je veux — comment mon fils a connu sa femme, » a dit le vieux Doumier. «Vous le — dans un instant, » lui a dit Martial. Lui et Comaux — tous les deux comment Henri avait fait la connaissance de Marie-Anne. Quand Doumier l'a —, lui aussi, il a été très content. Et quand il a écrit à Marie-Anne, il a dit: « Maintenant, elle — que je veux la voir. »

RÉSUMÉ

Présent — Futur

Le futur d'un verbe dit ce que l'on fera, ce que l'on sera, ce qui arrivera, etc. dans quelque temps. Le présent dit ce que l'on fait, ce que l'on est, ce qui arrive, etc. maintenant.

Mais beaucoup de fois, le présent peut dire la même chose que le futur. Quand? Voyons d'abord quelques exemples:

« On *dîne* dans un quart d'heure! » dit Amélie. « Nous *venons* tout de suite! » crie Marie-Anne à sa mère.

action [aksjɔ̃]
= ce que l'on fait

« Où *allez*-vous, ce soir? » « Ce soir, je *vais* chez Jean. »
« Quand *partez*-vous? » « Je *pars* demain matin. »

Dans ces phrases, les mots « dans un quart d'heure », « tout de suite », « ce soir », « demain matin » disent que l'*action* sera faite *dans peu de temps*. Si nous n'avions pas ces mots, nous ne pourrions pas employer le présent dans ces phrases, et il serait alors nécessaire d'employer le futur. Car les phrases: « On dîne », « Nous venons », « Où allez-vous? », « Je vais chez Jean », « Je pars » sans les mots « dans un quart d'heure », « tout de suite », etc., disent que l'action *est faite* maintenant. Pour montrer que l'action *sera faite* dans quelque temps, il est nécessaire de dire: « On dînera », « Nous viendrons », « Où irez-vous? », etc.

C'est seulement *si l'on montre* par un ou plusieurs mots *que l'action sera faite dans peu de temps*, que l'on peut employer le *présent* comme si c'était un *futur*.

Si l'action ne sera pas faite dans peu de temps, mais dans un temps plus long, on ne peut pas non plus employer le présent au lieu du futur. Par exemple: « Où *irez*-vous, la semaine prochaine? » « La semaine prochaine, nous *irons* à Chartres. » « Quand *partirez*-vous pour l'Afrique? » « Nous *partirons* quand notre fils aura dix-huit ans. »

Si l'action sera faite dans peu de temps, mais après une autre action, on emploie le futur: « On *dînera* quand ma mère sera rentrée. » « Nous *viendrons* quand nous aurons fini notre lettre. »

EXERCICE

Présent ou Futur?

« Pierre, tu (descendre) ___ ? » « Oui, je (descendre) ___ dans une minute! » « Quand ce monsieur (répondre) ___ -il à ma lettre? » « Il (répondre) ___ à votre lettre le mois prochain. » « Amélie, quand M. Fournier (venir) ___ -il? » « Je ne sais pas quand il (venir) ___. » Un peu plus tard, M. Fournier téléphone pour dire qu'il (venir) ___ dans un instant. « Où (être) ___ -vous, cet après-midi? » « Cet après-midi, je (être) ___ chez moi. » « Jean (pouvoir) ___ -il venir me voir, en octobre? » « Oui, il (pouvoir) ___ même venir vous voir un peu avant. » « Quand (savoir) ___ -vous si vous viendrez? » « Je le (savoir) ___ dans trois semaines. » « Qui (voir) ___ -tu ce soir? » « Ce soir, je (voir) ___ quelques amis. »

LA FIN DE L'HISTOIRE

la fin ɔ: ce qui reste

le lendemain = le jour après

le voisinage ɔ: là où demeurent les voisins

Voici la fin de l'histoire de Fatima, telle que l'entendent ce soir M. Doumier et ses amis:
vwasi la fɛ̃ d listwa:r də fatima, tɛl kə lɑ̃tɑ̃:d sə swa:r məsjø dumje e se -zami:

Henri et Sabine ont attendu toute la journée et toute la nuit. Mais Fatima n'est pas revenue. Le lendemain matin il était clair que la petite fille était disparue, mais où, comment, pourquoi? Personne n'a pu le dire. On a demandé à tous les petits amis et à toutes les petites amies de Fatima, à toutes les personnes du voisinage. Mais la réponse a toujours été la même: personne ne savait rien. Même la meilleure amie de Fatima, la petite Keriba, n'a rien pu dire, elle ne savait pas non plus où était son amie. On a
ɑ̃ri e sabin ɔ̃ -tatɑ̃dy tut la ʒurne e tut la nɥi. mɛ fatima nɛ pa rəvny. lə lɑ̃dmɛ̃ matɛ̃ il etɛ klɛ:r kə la ptit fi:j etɛ dispary, mɛ u, kɔmɑ̃, purkwa? pɛrsɔn na py l di:r. ɔ̃ -na dmɑ̃de a tu le pti -zami e a tut le ptit -zami d fatima, a tut le pɛrsɔn dy vwazina:ʒ. mɛ la repɔ̃:s a tuʒu:r ete la mɛ:m: pɛrsɔn nə savɛ rjɛ̃. mɛ:m la mɛjœ:r ami d fatima, la ptit keriba, na rjɛ̃ py di:r, ɛl nə savɛ pa nɔ̃ ply u etɛ sɔ̃ -nami. ɔ̃ -na

cherché partout, dans la ville même et dans le voi-
ʃɛrʃe. partu, dɑ̃ la vil mɛ:m e dɑ̃ l vwa-

sinage de la ville. Partout la même réponse: per-
zina:ʒ də la vil. partu la mɛ:m repɔ̃:s: pɛr-

sonne n'avait vu la fillette. Cette nuit-là, Henri
sɔn navɛ vy la fijɛt. sɛt nɥi la, ɑ̃ri

et la pauvre Sabine n'ont pas dormi un instant.
e la po:vrə sabin nɔ̃ pa dɔrmi œ̃ -nɛ̃stɑ̃.

Le jour suivant, Henri et quelques amis ont cherché
lə ʒu:r sɥivɑ̃, ɑ̃ri e kɛlk -zami ɔ̃ ʃɛrʃe

de nouveau. Mais cela a été partout la même chose:
d nuvo. mɛ sla a ete partu la mɛ:m ʃo:z:

pas de Fatima. Henri a alors de nouveau parlé de
pa də fatima. ɑ̃ri a alɔ:r də nuvo parle d

l'affaire à M. Bourdier, et les deux hommes ont décidé
lafɛ:r a məsjø burdje, e le dø -zɔm ɔ̃ deside

qu'ils demanderaient à d'autres personnes de les
kil dəmɑ̃drɛ a do:trə pɛrsɔn də le

aider à chercher Fatima si, à la fin de la nuit
-zɛde a ʃɛrʃe fatima si, a la fɛ̃ d la nɥi

suivante, elle n'était pas encore rentrée. Henri ne
sɥivɑ̃:t, ɛl netɛ pa -zɑ̃kɔ:r rɑ̃tre. ɑ̃ri n

pouvait pas croire que Fatima avait quitté la ville. Il
puvɛ pa krwa:r kə fatima avɛ kite la vil. il

est vrai que c'était une ville de plus d'un demi-million
ɛ vrɛ k setɛ -tyn vil də ply dœ̃ dmimiljɔ̃

d'habitants, mais Henri espérait retrouver la petite.
dabitɑ̃, mɛ ɑ̃ri ɛsperɛ rətruve la ptit.

partout ɔ: dans toutes les rues, sur toutes les places, etc.

le jour suivant = le jour après

les aider à chercher ɔ: chercher avec eux

croire
il croit

espérer
a espéré
espère, espèrent
espérait
espérera

retrouver = trouver de nouveau

dormir
a dormi
dort

Ni lui ni Sabine n'ont pu dormir cette nuit, pas plus
ni lɥi ni sabin nɔ̃ py dɔrmi:r sɛt nɥi, pa ply

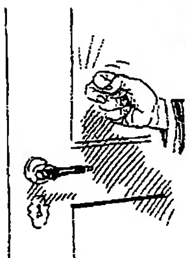
la veille = le jour avant

que la veille. Et jusqu'à deux heures, ils n'ont rien
k la vɛ:j. e ʒyska dø -zœ:r, il nɔ̃ rjɛ̃

entendu. Puis, à deux heures, ils ont entendu dans
-nɑ̃tɑ̃dy. pɥi, a dø -zœ:r, il -zɔ̃ -tɑ̃tɑ̃dy dɑ̃

Quand on va vite, on fait des pas rapides.

la rue les pas rapides de quelqu'un qui venait très vite
la ry le pa rapid də kɛlkœ̃ ki vnɛ trɛ vit



On frappe à la porte.

vers leur maison. Un instant après, les pas se sont
vɛr lœr mɛzɔ̃. œ̃ -nɛ̃stɑ̃ -taprɛ, le pa sə sɔ̃

arrêtés devant la porte de la maison, et Sabine et
-tarɛte dvɑ̃ la pɔrt də la mɛzɔ̃, e sabin e

Henri ont entendu plusieurs coups rapides: « Toc! toc!
ɑ̃ri ɔ̃ -tɑ̃tɑ̃dy plyzjœ:r ku rapid: «tɔk! tɔk!

toc! » Quelqu'un frappait à la porte. Comme la nuit
tɔk! » kɛlkœ̃ frapɛ a la pɔrt. kɔm la nɥi

était très calme, les coups ont semblé très forts.
etɛ trɛ kalm, le ku ɔ̃ sɑ̃ble trɛ fɔ:r.

une chose (f)
quelque chose (m)

Une chose est passée.
Quelque chose s'est passé.

Henri et Sabine ont compris que quelque chose s'était
ɑ̃ri e sabin ɔ̃ kɔ̃pri kə kɛlkə ʃo:z setɛ

passé. Fatima aurait-elle été retrouvée? Sabine est
pase. fatima ɔrɛ -tɛl ete rətruve? sabin ɛ

allée ouvrir. Celui qui avait frappé à la porte était
-tale uvri:r. səlɥi ki avɛ frape a la pɔrt etɛ

Moucha, le fils de la bonne des Bourdier. Il avait
muʃa, lə fis də la bɔn de burdje. il avɛ

avait couru ɔ: était venu très vite

couru si vite qu'il n'a rien pu dire d'abord. Puis
kury si vit kil na rjɛ̃ py di:r dabɔ:r. pɥi

il a dit: « Mossieur Henri, vite! Mam'selle Marie-Anne
il a di: «mɔsjø ɑ̃ri, vit! mamzɛl mari a:n

... Fatima ... vite! » Et il a répété: «Vite! Vite! Vite! »
... fatima ... vit!» e il a repete: «vit! vit! vit!»

Henri, qui sortait de sa chambre à ce moment, n'a
ɑ̃ri, ki sɔrtɛ d sa ʃɑ̃:br a s mɔmɑ̃, na

rien compris, excepté que Fatima devait être retrou-
rjɛ̃ kɔ̃pri, ɛksɛpte k fatima dvɛ -tɛ:trə rətru-

vée, et il a cru qu'il était arrivé quelque chose à
ve, e il a kry kil etɛ -tarive kɛlkə ʃo:z a

Marie-Anne.
mari a:n.

« Qu'est-ce qu'il y a, Moucha? Parle! » a-t-il dit au
«kɛs kil ja, muʃa? parl!» a -til di o

petit garçon. Mais Moucha a seulement pu répéter
pti garsɔ̃. mɛ muʃa a sœlmɑ̃ py repete

ce qu'il avait déjà dit en arrivant: « Mossieur Henri,
s kil avɛ deʒa di ɑ̃ -narivɑ̃: «mɔsjø ɑ̃ri,

vite! Mam'selle Marie-Anne ... Fatima ... Mossieur
vit! mamzɛl mari a:n ... fatima ... mɔsjø

Henri, venez vite! » Le petit garçon ne savait rien, ex-
ɑ̃ri, vəne vit!» lə pti garsɔ̃ n savɛ rjɛ̃, ɛk-

cepté que Fatima avait été retrouvée. Puis il a dit que
sɛpte k fatima avɛ -tete rətruve. pɥi il a di k

Marie-Anne l'avait envoyé chez Henri, pour lui dire
mari a:n lavɛ -tɑ̃vwaje ʃe ɑ̃ri, pur lɥi di:r

de venir tout de suite. Comme Henri était habillé, il
də vni:r tutsɥit. kɔm ɑ̃ri etɛ -tabije, il

répéter (comme espérer)
a répété
répète, répètent
répétait
répétera

excepté = sauf

croire
a cru
croit

l' ɔ: Moucha

	pouvait partir sans attendre un seul instant, et ils ont *puvɛ parti:r sã -zatã:dr œ̃ sœl ɛ̃stã, e il -zɔ̃*
	tout de suite quitté la maison, tous les trois. *tutsɥit kite la mɛzɔ̃, tu le trwa.*
marcher (vite) = aller (vite) il est sérieux = il ne sourit pas	Henri marchait vite. Il était très sérieux. A côté *ãri marʃɛ vit. il etɛ trɛ serjø. a kote*
	de lui, Sabine et le petit Moucha, pour marcher aussi *də lɥi, sabin e l pəti muʃa, pur marʃe osi*
marcher à pas rapides = faire des pas rapides	vite que lui, devaient marcher à pas beaucoup *vit kə lɥi, dəvɛ marʃe a pa boku*
plus rapides ɔ: plus rapides que les pas d'Henri	plus rapides, car leurs jambes n'étaient pas aussi *ply rapid, kar lœr ʒã:b netɛ pa osi*
	longues que celles du jeune homme. Sabine, qui était *lɔ̃:g kə sɛl dy ʒœn ɔm. sabin, ki etɛ*
gros grosse	assez grosse, soufflait très fort: « Pfff! Pfff! » *-tase gro:s, suflɛ trɛ fɔ:r: «pf! pf!»*
	(Les grosses personnes soufflent toujours quand elles *[le gro:s pɛrsɔn suflə tuʒu:r kã -tɛl*
	marchent très vite.) A un autre moment, Henri aurait *marʃ trɛ vit.] a œ̃ -no:trə mɔmã, ãri ɔrɛ*
voyait en voyant	souri en la voyant, mais cette nuit-là, il n'a même *suri ã la vwajã, mɛ sɛt nɥi la, il na mɛ:m*
remarquer ɔ: voir tous les dix pas ɔ: chaque fois qu'elle avait fait dix pas	pas remarqué que Sabine s'arrêtait tous les dix pas, *pa rəmarke k sabin sarɛtɛ tu le di pa,*
	puis faisait, presque en courant, quelques pas très *pɥi fəzɛ, prɛsk ã kurã, kɛlk pa trɛ*
pour le suivre ɔ: pour aller aussi vite que lui	rapides pour le suivre, et que chaque fois elle disait: *rapid pur lə sɥi:vr, e k ʃak fwa ɛl dizɛ:*

« Oh! là là! » et puis soufflait encore plus fort qu'avant.
«o! la la!» e pɥi suflɛ ɑ̃kɔːr ply fɔːr kavɑ̃.

Moucha non plus ne parlait pas, mais tandis qu'Henri
muʃa nɔ̃ ply n parlɛ pa, mɛ tɑ̃di kɑ̃ri

et sa grosse bonne marchaient en silence, Moucha
e sa groːs bɔn marʃɛ ɑ̃ silɑ̃ːs, muʃa

chantait une petite chanson en courant. Et tous les
ʃɑ̃tɛ yn pətit ʃɑ̃sɔ̃ ɑ̃ kurɑ̃. e tu le

dix ou quinze mots, il répétait: «Vite! Vite!» Dix
di -zu kɛ̃ːz mo, il repetɛ: «vit! vit!» di

minutes après être partis de chez Henri, ils sont arrivés
minyt aprɛ -zɛːtrə parti d ʃe ɑ̃ri, il sɔ̃ -tarive

tous les trois chez les Bourdier. Ils ont été reçus par
tu le trwa ʃe le burdje. il -zɔ̃ -tete rsy par

la mère de Marie-Anne, et ont pu savoir ce qui s'était
la mɛːr də mari aːn, e ɔ̃ py savwaːr s ki setɛ

passé. Voici ce que leur a raconté Mme Bourdier.
pase. vwasi s kə lœr a rakɔ̃te madam burdje.

Quand Henri les avait quittés, la veille, après avoir
kɑ̃ -tɑ̃ri le -zavɛ kite, la vɛːj, aprɛ -zavwaːr

parlé avec M. Bourdier de la fillette disparue, il
parle avɛk məsjø burdje d la fijɛt dispary, il

était très tard, et Marie-Anne était très fatiguée.
etɛ trɛ taːr, e mari aːn etɛ trɛ fatige.

Elle s'était donc couchée tout de suite, et un quart
ɛl setɛ dɔ̃ kuʃe tutsɥit, e œ̃ kaːr

d'heure plus tard elle dormait.
dœːr ply taːr ɛl dɔrmɛ.

tandis que = pendant que

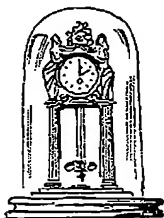
en silence ɔ: sans rien dire

de chez Henri ɔ: de la maison d'Henri

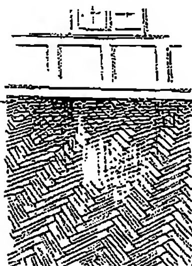
ils ont pu savoir ɔ: il leur a été possible de savoir

donc ɔ: parce qu'elle était fatiguée

endormie ɔ: qui dormait


une pendule

parlant, criant, posant ... ɔ: qui parlaient, criaient, posaient ...


le plancher

elle était immobile ɔ: elle ne faisait pas un geste


le ventre

Dans le silence de la maison endormie, on n'entendait
dɑ̃ l silɑ̃:s də la mɛzɔ̃ ɑ̃dɔrmi, ɔ̃ nɑ̃tɑ̃dɛ

que le « tic-tac » de la grosse pendule du salon. Tout
kə l «tiktak» də la gro:s pɑ̃dyl dy salɔ̃. tu

à coup, vers une heure et demie, un grand cri avait
-ta ku, vɛr yn œ:r e dmi, œ̃ grɑ̃ kri avɛ

réveillé toute la maison. Le cri venait de la chambre
revɛje tut la mɛzɔ̃. lə kri vnɛ d la ʃɑ̃:brə

de Marie-Anne. Tous les habitants de la maison étaient
də mari a:n. tu le -zabitɑ̃ d la mɛzɔ̃ etɛ

arrivés en courant, pour aider Marie-Anne si quelque
-tarive ɑ̃ kurɑ̃, pur ɛde mari a:n si kɛlkə

chose lui était arrivé. Au bout de quelques minutes,
ʃo:z lɥi etɛ -tarive. o bu d kɛlk minyt,

la chambre était pleine de monde parlant en même
la ʃɑ̃:br etɛ plɛn də mɔ̃:d parlɑ̃ ɑ̃ mɛ:m

temps, criant, posant mille questions à Marie-Anne.
tɑ̃, kriɑ̃, pozɑ̃ mil kɛstjɔ̃ a mari a:n.

Et devant la fenêtre ouverte, sur le plancher, Fati-
e dvɑ̃ la fnɛ:tr uvɛrt, syr lə plɑ̃ʃe, fati-

ma était couchée. Elle était immobile, comme morte.
ma etɛ kuʃe. ɛl etɛ -timɔbil, kɔm mɔrt.

Mais elle n'était pas morte. Elle était seulement
mɛ ɛl netɛ pa mɔrt. ɛl etɛ sœlmɑ̃

évanouie. Elle était couchée sur le ventre: on avait donc
evanwi. ɛl etɛ kuʃe syr lə vɑ̃:tr: ɔ̃ -navɛ dɔ̃

pas vu ses yeux tout de suite. Mais ensuite, on avait
pa vy se -zjø tutsɥit. mɛ ɑ̃sɥit, ɔ̃ navɛ

vu qu'ils étaient fermés et qu'elle avait à la main un
vy kil -zetɛ fɛrme e kɛl avɛ -ia la mɛ̃ œ̃

poignard dont la pointe était entrée dans sa jambe
pwaɲa:r dɔ̃ la pwɛ̃:t etɛ -tɑ̃tre dɑ̃ sa ʒɑ̃:b

droite.
drwat.

« Heureusement qu'elle ne lui est pas entrée dans le
«œrøzmɑ̃ -kɛl nə lɥi ɛ pa ɑ̃tre dɑ̃ l

ventre! » avait dit Marie-Anne, puis elle avait raconté ce
vɑ̃:tr!» avɛ di mari a:n, pɥi ɛl avɛ rakɔ̃te s

que les autres ne savaient pas encore. Elle avait été
kə le -zo:trə nə savɛ pa -zɑ̃kɔ:r. ɛl avɛ -tete

réveillée par un grand cri, et par le bruit de quelqu'un
revɛje par œ̃ grɑ̃ kri, e par lə brɥi d kɛlkœ̃

ou de quelque chose qui tombait sur le plancher.
u d kɛlkə ʃo:z ki tɔ̃bɛ syr lə plɑ̃ʃe.

Tandis que toute la maison arrivait en courant, elle avait
tɑ̃di k tut la mɛzɔ̃ arivɛ ɑ̃ kurɑ̃, ɛl avɛ

allumé la lampe qui se trouvait près de son lit. Elle
-talyme la lɑ̃:p ki s truvɛ prɛ d sɔ̃ li. ɛl

avait alors vu le corps immobile de Fatima, couché
avɛ -talɔ:r vy l kɔ:r imɔbil də fatima, kuʃe

devant la fenêtre. Elle avait appelé, mais la fillette
dvɑ̃ la fnɛ:tr. ɛl avɛ -taple, mɛ la fijɛt

n'avait pas répondu. Etait-elle morte, ou seulement
navɛ pa repɔ̃dy. etɛ -tɛl mɔrt, u sœlmɑ̃

évanouie? Marie-Anne avait sauté de son lit et était
evanwi? mari a:n avɛ sote d sɔ̃ li e etɛ

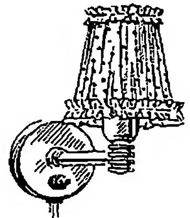
une pointe



un poignard

heureusement que ɔ: c'est heureux que

bruit ⟷ silence



une lampe

sauter = faire un bond

allée en courant auprès de la petite. C'est à ce
-tale ã kurã oprɛ d la ptit. sɛ -ta s

moment que les autres étaient entrés dans sa chambre.
momã kə le -zoːtr etɛ -tãtre dã sa ʃãːbr.

On avait alors décidé d'envoyer Moucha chez Henri,
ɔ̃ -navɛ -talɔːr deside dãvwaje muʃa ʃe ãri,

tandis que M. Bourdier aidait sa femme à coucher
tãdi k məsjø burdje ɛdɛ sa fam a kuʃe

Fatima sur le lit de Marie-Anne et que l'on téléphonait
fatima syr lə li d mari aːn e kə lɔ̃ telefɔnɛ

tout près o: près de leur maison

au docteur. Ce dernier demeurait tout près: il était
o dɔktœːr. sə dɛrnje dmœrɛ tu prɛ: il etɛ

donc arrivé quelques minutes plus tard.
dɔ̃ -karive kɛlk minyt ply taːr.

Le corps de la fillette était toujours immobile, son
lə kɔːr də la fijɛt etɛ tuʒuːr imɔbil, sɔ̃

faible ⟷ fort

cœur battait à petits coups si faibles qu'on ne les
kœːr batɛ a pti ku si fɛblə kɔ̃ n le

entendait presque pas. « Comment va-t-elle? » a deman-
-zãtãdɛ prɛsk pa. «kɔmã va -tɛl?» a dmã-

dé Henri quand il est arrivé et a su qu'il n'était rien
de ãri kã -til ɛ -tarive e a sy kil netɛ rjɛ̃

arrivé à Marie-Anne. « C'est la pointe seulement qui
-narive a mari aːn. «sɛ la pwɛ̃ːt sœlmã ki

est entrée dans la jambe, » lui a répondu le docteur,
ɛ -tãtre dã la ʒãːb,» lɥi a repɔ̃dy l dɔktœːr,

« dans deux ou trois semaines, elle pourra marcher
«dã dø -zu trwa smɛn, ɛl pura marʃe

et courir comme avant. Heureusement que c'est la
e kuri:r kɔm avɑ̃. œrøzmɑ̃ k sɛ la

jambe et pas le ventre, car alors ...» Le docteur n'a
ʒɑ̃:b e pa l vɑ̃:tr, kar alɔ:r...» lə dɔktœ:r na

pas fini sa phrase, mais tous ont compris que si le
pa fini sa fra:z, mɛ tus ɔ̃ kɔ̃pri k si l

poignard avait frappé un peu plus haut, Fatima aurait
pwaɲa:r avɛ frape œ̃ pø ply o, fatima ɔrɛ

pu mourir.
py muri:r.

« Mais pourquoi a-t-elle fait cela, pourquoi?» répé-
«mɛ purkwa a -tɛl fɛ sla, purkwa?» repe-

tait Henri. Personne ne lui a répondu, excepté le
tɛ ɑ̃ri. pɛrsɔn nə lɥi a repɔ̃dy, ɛksɛpte l

père de Marie-Anne, qui a commencé: « Je crois, mon
pɛ:r də mari a:n, ki a kɔmɑ̃se: «ʒə krwa, mɔ̃

cher Monsieur Dupont, que Fatima ...» Mais il s'est
ʃɛ:r məsjø dypɔ̃, kə fatima...» mɛ il sɛ

arrêté avant d'avoir fini sa phrase, car à ce moment,
-tarɛte avɑ̃ davwa:r fini sa fra:z, kar a s mɔmɑ̃,

Fatima a ouvert les yeux.
fatima a uvɛ:r le -zjø.

Tous ceux qui étaient dans la chambre sont venus plus
tu sø ki etɛ dɑ̃ la ʃɑ̃:brə sɔ̃ vny ply

près, mais le docteur leur a dit: « Mes amis, je veux
prɛ, mɛ l dɔktœ:r lœr a di: «me -zami, ʒə vø

bien que Marie-Anne et M. Dupont restent, mais je
bjɛ̃ k mari a:n e məsjø dypɔ̃ rɛst, mɛ ʒ

courir
a couru

-e
-es
-e
-ions
-iez
-ent

(que) je reste
(que) tu restes
(qu') il reste
(que) nous restions
(que) vous restiez
(qu') ils restent

(que) je sorte
(que) tu sortes
(qu') il sorte
(que) nous sortions
(que) vous sortiez
(qu') ils sortent

(que) je raconte
(que) tu racontes
(qu') il raconte
(que) nous racontions
(que) vous racontiez
(qu') ils racontent

quand ils ont été seuls = quand ils sont restés seuls

fatiguer
a fatigué
fatigue

voudrais que tous les autres sortent de la chambre. »
vudrɛ k tu le -zo:trə sɔrt də la ʃɑ̃:br.»

Tous ont très bien compris qu'ils étaient déjà res-
tus ɔ̃ trɛ bjɛ̃ kɔ̃pri kil -zetɛ deʒa rɛs-

tés trop longtemps dans la chambre de la petite et sont
te tro lɔ̃tɑ̃ dɑ̃ la ʃɑ̃:brə də la ptit e sɔ̃

sortis rapidement.
sɔrti rapidmɑ̃.

Quand ils ont été seuls, Henri a dit au docteur:
kɑ̃ -til -zɔ̃ -tete sœl, ɑ̃ri a di o dɔktœ:r:

« Je voudrais que Fatima me raconte où elle a été ces
«ʒə vudrɛ k fatima m rakɔ̃:t u ɛl a ete se

jours-ci. Le permettez-vous, docteur? » Le docteur
ʒu:r si. lə pɛrmete vu, dɔktœ:r?» lə dɔktœ:r

a écouté encore une fois le cœur de la petite; il ne
a ekute ɑ̃kɔ:r yn fwa l kœ:r də la ptit; il nə

battait plus aussi faiblement qu'avant, et la fillette
batɛ ply -zosi fɛbləmɑ̃ kavɑ̃, e la fijɛt

semblait déjà être plus forte. «Vous pouvez lui poser
sɑ̃blɛ deʒa ɛ:trə ply fɔrt. «vu puve lɥi poze

quelques questions, » a dit le médecin à Henri, « mais
kɛlkə kɛstjɔ̃,» a di l medsɛ̃ a ɑ̃ri, «mɛ

ne la fatiguez pas trop. »
nə la fatige pa tro.»

Le jeune homme a pris la main de Fatima dans la
lə ʒœn ɔm a pri la mɛ̃ d fatima dɑ̃ la

sienne et lui a demandé avec un sourire: «Veux-tu
sjɛn e lɥi a dmɑ̃de avɛk œ̃ suri:r: «vø ty

nous raconter quelque chose, Fatima? Tu sais, nous
nu rakɔ̃te kɛlkə ʃoːz, fatima? ty se, nu

sommes si heureux de t'avoir retrouvée, et nous aime-
sɔm si œrø də tavwaːr rətruve, e nu -zɛmə-

rions bien savoir ce que tu as fait ces jours-ci. Tu
rjɔ̃ bjɛ̃ savwaːr s kə ty a fɛ se ʒuːr si. ty

sais, nous t'avons cherchée partout, mes amis et moi,
se, nu tavɔ̃ ʃɛrʃe partu, me -zami e mwa,

et nous étions très malheureux. »
e nu -zetjɔ̃ trɛ malœrø.»

Fatima a regardé Henri, puis Marie-Anne, mais n'a pas
fatima a rgarde ɑ̃ri, pɥi mari aːn, mɛ na pa

répondu. Les deux jeunes gens ont attendu quelques
repɔ̃dy. le dø ʒœn ʒɑ̃ ɔ̃ -tatɑ̃dy kɛlk

minutes, puis Marie-Anne a dit à la petite: « Ne parle
minyt, pɥi mari aːn a di a la ptit: «nə parl

pas maintenant, Fatima, je te comprends très bien,
pa mɛ̃tnɑ̃, fatima, ʒə tə kɔ̃prɑ̃ trɛ bjɛ̃,

tu sais? Maintenant, tu vas dormir, et puis, demain,
ty se? mɛ̃tnɑ̃, ty va dɔrmiːr, e pɥi, dəmɛ̃,

j'espère que tu iras mieux, et tu nous raconteras alors
ʒɛspɛːr kə ty ira mjø, e ty nu rakɔ̃tra alɔːr

ce que tu voudras, rien de plus. C'est bien? » Fatima a
s kə ty vudra, rjɛ̃ d ply. sɛ bjɛ̃?» fatima a

souri faiblement et a dit oui. Henri et Marie-Anne
suri fɛbləmɑ̃ e a di wi. ɑ̃ri e mari aːn

sont alors sortis de la chambre sans faire de bruit.
sɔ̃ -talɔːr sɔrti d la ʃɑ̃ːbrə sɑ̃ fɛːr də brɥi.

espérer
j'espère
tu espères
il espère
nous espérons
vous espérez
ils espèrent

éteindre ⟷ allumer

éteindre
a éteint

Le docteur leur avait dit d'éteindre toutes les lampes
lə dɔktœːr lœr avɛ di detɛ̃ːdrə tut le lɑ̃ːp

excepté la plus faible; ils n'avaient donc pas éteint celle-
ɛksɛpte la ply fɛbl; il navɛ dɔ̃ pa etɛ̃ sɛl-

ci, mais l'avaient posée près du lit, sur le plancher.
si, mɛ lavɛ poze prɛ dy li, syr lə plɑ̃ʃe.

Quand ils sont sortis, Henri a appelé Sabine et lui
kɑ̃ -til sɔ̃ sɔrti, ɑ̃ri a aple sabin e lɥi

s'endormir (comme **dormir**)
s'est **endormi**
s'endort
s'endormait
s'endormira

se réveiller ⟷ s'endormir

a dit que Fatima s'était endormie, et qu'il voulait
a di k fatima setɛ -tɑ̃dɔrmi, e kil vulɛ

qu'elle l'appelle tout de suite si Fatima se réveil-
kɛl lapɛl tutsɥit si fatima s revɛ-

lait ou n'allait pas bien. Sabine est entrée chez sa
jɛ u nalɛ pa bjɛ̃. sabin ɛ -tɑ̃tre ʃe sa

fille sans faire de bruit pour ne pas la réveiller.
fiːj sɑ̃ fɛːr də brɥi pur nə pa la revɛje.

Fatima dormait, comme l'avait dit Henri. Le docteur
fatima dɔrmɛ, kɔm lavɛ di ɑ̃ri. lə dɔktœːr

lui avait fait boire quelque chose, et elle n'avait
lɥi avɛ fɛ bwaːr kɛlkə ʃoːz, e ɛl navɛ

plus mal à la jambe. (Elle avait eu très mal, en sor-
ply mal a la ʒɑ̃ːb. [ɛl avɛ -ty trɛ mal, ɑ̃ sɔr-

elle sort de son évanouissement = elle n'est plus evanouie

tant de son évanouissement.)
tɑ̃ də sɔ̃ -nevanwismɑ̃.]

Henri et Marie-Anne n'ont rien pu savoir les deux
ɑ̃ri e mari aːn nɔ̃ rjɛ̃ py savwaːr le dø

premiers jours. Fatima n'a rien voulu dire, et les
prəmje ʒuːr. fatima na rjɛ̃ vuly diːr, e le

deux jeunes gens n'ont pas voulu aller trop vite.
dø ʒœn ʒɑ̃ nɔ̃ pa vuly ale trɔ vit.

Personne n'a rien su de toute l'affaire, excepté ceux
pɛrsɔn na rjɛ̃ sy də tut lafɛːr, ɛksɛpte sø

qui étaient dans la maison, cette nuit-là. Les Bour-
ki etɛ dɑ̃ la mɛzɔ̃, sɛt nɥi la. le bur-

dier et Henri ont voulu que cela reste entre eux.
dje e ɑ̃ri ɔ̃ vuly kə sla rɛst ɑ̃ːtr ø.

cela ɔ: l'affaire

Leurs voisins, leurs amis même n'en ont rien su.
lœr vwazɛ̃, lœr -zami mɛːm nɑ̃ -nɔ̃ rjɛ̃ sy.

en ɔ: de l'affaire

Les Bourdier ont fait tout ce que leur a demandé le
le burdje ɔ̃ fɛ tu s kə lœr a dmɑ̃de l

docteur pour aider Fatima, qui allait mieux de
dɔktœːr pur ɛde fatima, ki alɛ mjø də

aller mieux de jour en jour = aller un peu mieux chaque jour

jour en jour. Et un soir, vers la fin de la semaine
ʒuːr ɑ̃ ʒuːr. e œ̃ swaːr, vɛr la fɛ̃ d la smɛn

(Fatima était partie de chez Henri le lundi), lorsque
[fatima etɛ parti d ʃe ɑ̃ri lə lœ̃di], lɔrskə

Marie-Anne a éteint la lampe et a dit bonne nuit à
mari aːn a etɛ̃ la lɑ̃ːp e a di bɔn nɥi a

la fillette, celle-ci l'a appelée d'une voix encore
la fijɛt, sɛlsi la aple dyn vwa ɑ̃kɔːr

un peu faible. Et quand Marie-Anne lui a demandé ce
œ̃ pø fɛbl. e kɑ̃ mari aːn lɥi a dmɑ̃de s

qu'elle voulait, Fatima lui a dit de s'asseoir à côté
kɛl vulɛ, fatima lɥi a di d saswaːr a kote

d'elle. La jeune fille a fait ce que la fillette lui
dɛl. la ʒœn fiːj a fɛ s kə la fijɛt lɥi

demandait, et Fatima a commencé à lui raconter l'his-
dmãdɛ, e fatima a kɔmãse a lɥi rakɔ̃te lis-

toire de ces deux jours.
twa:r də se dø ʒu:r.

Quand Fatima avait dit à Henri qu'elle voulait voir
kã fatima avɛ di a ãri kɛl vulɛ vwa:r

Marie-Anne, c'est parce qu'elle avait décidé de tuer
mari a:n, sɛ pars kɛl avɛ deside də tɥe

tuer = faire mourir

la jeune fille. Marie-Anne devait mourir! Pourquoi?
la ʒœn fi:j. mari a:n dəvɛ muri:r! purkwa?

Fatima ne le savait presque plus, mais elle aimait
fatima n lə savɛ prɛskə ply, mɛ ɛl ɛmɛ

elle aimait tant Henri que = elle était si amoureuse d'Henri que

tant son Henri qu'elle refusait de le voir amoureux
tã sɔ̃ -nãri kɛl rəfyzɛ də l vwa:r amurø

d'une autre femme. Elle voulait qu'il reste toujours
dyn o:trə fam. ɛl vulɛ kil rɛst tuʒu:r

avec elle, qu'il ne raconte qu'à elle ses belles his-
avɛk ɛl, kil nə rakɔ̃:t ka ɛl se bɛl -zis-

toires, au bruit de la fontaine du jardin. Depuis
twa:r, o brɥi d la fɔ̃tɛn dy ʒardɛ̃. dəpɥi

qu'il passait ses soirées avec Marie-Anne, Fatima
kil pasɛ se swarе avɛk mari a:n, fatima

était très malheureuse. Elle avait donc décidé de tuer
etɛ trɛ malœrø:z. ɛl avɛ dɔ̃ deside də tɥe

« l'autre ». Elle avait trouvé un poignard dans la maison,
«lo:tr». ɛl avɛ truve œ̃ pwaɲa:r dã la mɛzɔ̃,

la nuit venue = quand la nuit était venue

et la nuit venue, elle avait quitté la maison.
e la nɥi vny, ɛl avɛ kite la mɛzɔ̃.

Elle avait passé le lendemain et le jour suivant dans
ɛl avɛ pase lə lɑ̃dmɛ̃ e l ʒu:r sɥivɑ̃ dɑ̃

le voisinage de la maison des Bourdier. Une ou deux
l vwazina:ʒ də la mɛzɔ̃ de burdje. yn u dø

fois, elle avait cru qu'on l'avait vue, et elle avait couru
fwa, ɛl avɛ kry kɔ̃ lavɛ vy, e ɛl avɛ kury

pendant dix minutes ou plus pour ne pas être prise.
pɑ̃dɑ̃ di minyt u ply pur nə pa ɛ:trə pri:z.

La nuit, elle avait dormi dans un jardin. Là, per-
la nɥi, ɛl avɛ dɔrmi dɑ̃ -zœ̃ ʒardɛ̃. la, pɛr-

sonne ne l'avait remarquée. La troisième nuit, vers
sɔn nə lavɛ rmarke. la trwazjɛm nɥi, vɛr

une heure, elle avait sauté dans le jardin des Bour-
yn œ:r, ɛl avɛ sote dɑ̃ l ʒardɛ̃ de bur-

dier. (Elle avait remarqué la veille et les autres nuits
dje. [ɛl avɛ rmarke la vɛ:j e le -zo:trə nɥi

qu'à une heure toute la maison dormait.)
ka yn œ:r tut la mɛzɔ̃ dɔrmɛ.]

Au moment où elle se préparait à monter à la fenêtre de
o mɔmɑ̃ u ɛl sə preparɛ a mɔ̃te a la fnɛ:trə də

Marie-Anne, la pendule avait sonné. Fatima était restée
mari a:n, la pɑ̃dyl avɛ sɔne. fatima etɛ rɛste

immobile pendant très longtemps. Pendant la demi-
imɔbil pɑ̃dɑ̃ trɛ lɔ̃tɑ̃. pɑ̃dɑ̃ la dmi-

heure suivante, elle avait voulu plusieurs fois s'en
œ:r sɥivɑ̃:t, ɛl avɛ vuly plyzjœ:r fwa sɑ̃

aller, courir à la maison, retrouver son bon lit. Mais
-nale, kuri:r a la mɛzɔ̃, rətruve sɔ̃ bɔ̃ li. mɛ

elle s'était dit chaque fois que cela n'était plus possible,
εl setε di ʃak fwa kə sla netε ply pɔsibl,

finir
a fini

elle devait vite finir ce qu'elle avait commencé, et tuer
εl dəvε vit finiːr sə kεl avε kɔmɑ̃se, e tɥe

cette femme.
sεt fam.

A une heure et demie, une lampe s'était allumée au
a yn œːr e dmi, yn lɑ̃ːp setε -talyme o

deuxième étage, mais s'était éteinte de nouveau un
døzjεm etaːʒ, mε setε -tetε̃ːt də nuvo œ̃

instant plus tard. Puis, la pendule avait sonné. Fa-
-nε̃stɑ̃ ply taːr. pɥi, la pɑ̃dyl avε sɔne. fa-

tima avait attendu encore un peu. La maison était
tima avε -tatɑ̃dy ɑ̃kɔːr œ̃ pø. la mεzɔ̃ etε

bien endormie. Elle était montée rapidement, mais
bjε̃ -nɑ̃dɔrmi. εl etε mɔ̃te rapidmɑ̃, mε

sans bruit, jusqu'à la fenêtre de Marie-Anne. Elle
sɑ̃ brɥi, ʒyska la fnεːtrə də mari aːn. εl

était ouverte. Fatima avait appelé faiblement, puis
etε -tuvεrt. fatima avε -taple fεbləmɑ̃, pɥi

avait attendu en silence; mais le corps de la jeune
avε -tatɑ̃dy ɑ̃ silɑ̃ːs; mε l kɔːr də la ʒœn

fille était resté immobile. Fatima avait cru un instant
fiːj etε rεste imɔbil. fatima avε kry œ̃ -nε̃stɑ̃

qu'elle l'avait vue sourire, elle avait fait un geste pour
kεl lavε vy suriːr, εl avε fε œ̃ ʒεst pur

repartir = partir
de nouveau

repartir, mais à la fin elle avait sauté dans la
rəpartiːr, mε a la fε̃ εl avε sote dɑ̃ la

chambre, le poignard à la main. Elle ne savait pas ce
ʃã:br, lə pwaɲa:r a la mɛ̃. ɛl nə savɛ pa s

qui s'était passé après cela.
ki setɛ pase aprɛ sla.

Elle était restée évanouie assez longtemps. La pointe
ɛl etɛ rɛste evanwi ase lɔ̃tã. la pwɛ̃:t

du poignard lui était entrée dans la jambe. Quand on
dy pwaɲa:r lɥi etɛ -tãtre dã la ʒã:b. kã -tɔ̃

avait trouvé la fillette, Moucha avait été envoyé chez
-navɛ truve la fijɛt, muʃa avɛ -tete ãvwaje ʃe

sa mère et Henri.
sa mɛ:r e ãri.

A leur arrivée chez les Bourdier Henri et Sabine avaient
a lœr arive ʃe le burdje ãri e sabin avɛ

cru un instant, comme les autres, que Fatima était
kry œ̃ -nɛ̃stã, kɔm le -zo:tr, kə fatima etɛ

morte, car elle était tout à fait immobile. Mais le
mɔrt, kar ɛl etɛ tu -ta fɛ imɔbil. mɛ l

docteur, nous le savons, avait dit que ce n'était pas très
dɔktœ:r, nu l savɔ̃, avɛ di kə s netɛ pa trɛ

grave, parce que le poignard n'avait frappé que la
gra:v, pars kə l pwaɲa:r navɛ frape k la

jambe, et on avait décidé que la petite resterait quelque
ʒã:b, e ɔ̃ -navɛ deside k la ptit rɛstərɛ kɛlk

temps chez les Bourdier.
tã ʃe le burdje.

Après avoir écouté cette histoire, Marie-Anne a
aprɛ -zavwa:r ekute sɛt istwa:r, mari a:n a

le poignard à la main ɔ: avec le poignard dans la main

s'évanouir (comme finir) s'est évanoui

grave ɔ: mal

demandé à Fatima: « Et maintenant, Fatima, veux-
dmãde a fatima: «e mɛ̃tnã, fatima, vø

tu toujours me voir mourir? » « Oh, non! » a répondu
ty tuʒu:r mə vwa:r muri:r?» «o, nɔ̃!» a repɔ̃dy

la petite, « je t'aime beaucoup maintenant, parce que
la ptit, «ʒə tɛ:m boku mɛ̃tnã, pars kə

tu as été si bonne pour moi! »
ty a ete si bɔn pur mwa!»

C'est ainsi que Marie-Anne et la petite Fatima ont
sɛ -tɛ̃si k mari a:n e la ptit fatima ɔ̃

fini par devenir les meilleures amies du monde. La
fini par dəvni:r le mɛjœ:r -zami dy mɔ̃:d. la

fillette trouvait maintenant que la future femme
fijɛt truvɛ mɛ̃tnã k la fyty:r fam

de son Henri était la meilleure femme du monde. Quand
də sɔ̃ -nãri etɛ la mɛjœ:r fam dy mɔ̃:d. kã

elle a pu recommencer à marcher, elle est restée en-
-tɛl a py rkɔmãse a marʃe, ɛl ɛ rɛste ã-

core une semaine chez les Bourdier, et c'était un
kɔ:r yn səmɛn ʃe le burdje, e setɛ -tœ̃

vrai plaisir de la voir suivre la jeune fille par-
vrɛ plɛzi:r də la vwa:r sɥi:vrə la ʒœn fi:j par-

tout où elle allait, dans la maison et dans le jardin.
tu u ɛl alɛ, dã la mɛzɔ̃ e dã l ʒardɛ̃.

Et quand elle se couchait, elle voulait toujours que
e kã -tɛl sə kuʃɛ, ɛl vulɛ tuʒu:r kə

Marie-Anne et Henri restent tous les deux dans sa
mari a:n e ãri rɛst tu le dø dã sa

chambre pendant une demi-heure, et elle écoutait
ʃɑ̃:brə pɑ̃dɑ̃ -tyn dəmiœ:r, e ɛl ekutɛ

comme avant les histoires d'Henri. Parfois, elle regar-
kɔm avɑ̃ le -zistwa:r dɑ̃ri. parfwa, ɛl rəgar-

dait la jeune fille avec un regard très sérieux, sans
dɛ la ʒœn fi:j avɛk œ̃ rga:r trɛ serjø, sɑ̃

sourire. Elle pensait peut-être en ces moments à ce
suri:r. ɛl pɑ̃sɛ pœtɛ:tr ɑ̃ se mɔmɑ̃ a s

qu'elle avait voulu faire.
kɛl avɛ vuly fɛ:r.

Quand Henri et Marie-Anne ont pensé que Fatima allait
kɑ̃ -tɑ̃ri e mari a:n ɔ̃ pɑ̃se k fatima alɛ

tout à fait bien, ils l'ont fait rentrer chez sa mère.
tu -ta fɛ bjɛ̃, il lɔ̃ fɛ rɑ̃tre ʃe sa mɛ:r.

Mais elle a continué à revenir souvent chez Marie-Anne,
mɛ ɛl a kɔ̃tinɥe a rəvni:r suvɑ̃ ʃe mari a:n,

et elle a fini par passer la moitié du temps chez l'une,
e ɛl a fini par pase la mwatje dy tɑ̃ ʃe lyn,

la moitié chez l'autre. Au bout de quelques semaines,
la mwatje ʃe lo:tr. o bu d kɛlk səmɛn,

elle n'a plus su où elle préférait demeurer. Mais c'était
ɛl na ply sy u ɛl prefɛrɛ dmœre. mɛ setɛ

Henri qui était toujours son grand amour, et quand
-tɑ̃ri ki etɛ tuʒu:r sɔ̃ grɑ̃ -tamu:r, e kɑ̃

il est mort, deux ans plus tard, Fatima a été si
-til ɛ mɔ:r, dø -zɑ̃ ply ta:r, fatima a ete si

gravement malade que sa mère a cru plusieurs fois
gravmɑ̃ malad kə sa mɛ:r a kry plyzjœ:r fwa

grave
gravement

qu'elle allait mourir. Mais elle n'est pas morte.
kɛl alɛ muri:r. mɛ ɛl nɛ pa mɔrt.

Après ce jour-là, elle a donné tout son petit cœur
aprɛ sə ʒu:r la, ɛl a dɔne tu sɔ̃ pti kœ:r

à Marie-Anne. Il n'aurait pas été possible à la
a mari a:n. il nɔrɛ pa ete pɔsiblə a la

jeune femme de trouver une meilleure amie.
ʒœn fam də truve yn mɛjœ:r ami.

Voilà donc l'histoire de Fatima. Au moment où André
vwala dɔ̃ listwa:r də fatima. o mɔmɑ̃ u ɑ̃dre

finir
a fini
finit

Comaux a fini de la raconter, le vieux Passavant lui a
kɔmo a fini d la rakɔ̃te, lə vjø pasavɑ̃ lɥi a

finir (comme guérir)
je finis
tu finis
il finit
nous finissons
vous finissez
ils finissent

dit: « Je vois que Fatima a décidé de suivre Marie-
di: «ʒə vwa k fatima a deside d sɥi:vrə mari

Anne partout où elle ira, je crois donc qu'il sera
a:n partu u ɛl ira, ʒə krwa dɔ̃ kil səra

impossible de ne pas la faire venir en France en même
ɛ̃pɔsiblə də n pa la fɛ:r vəni:r ɑ̃ frɑ̃:s ɑ̃ mɛ:m

temps que Marie-Anne et ses deux enfants. Qu'en
tɑ̃ k mari a:n e se dø -zɑ̃fɑ̃. kɑ̃

penses-tu, Arthur? » a-t-il demandé à Doumier. « Mais,
pɑ̃:s ty, arty:r?» a -til dəmɑ̃de a dumje. «mɛ,

mon cher Passavant! » lui a répondu son ami, « je
mɔ̃ ʃɛ:r pasavɑ̃!» lɥi a repɔ̃dy sɔ̃ -nami, «ʒə

veux absolument qu'ils viennent à Villebourg tous les
vø absɔlymɑ̃ kil vjɛn a vilbu:r tu le

recevoir
a reçu
reçoit

quatre! Je serai très content de les recevoir, et
katr! ʒə sre trɛ kɔ̃tɑ̃ d le rəsəvwa:r, e

puisque la jeune Fatima aimait tant mon fils, elle
pɥisk la ʒœn fatima ɛmɛ tɑ̃ mɔ̃ fis, ɛl

sera comme une fille pour moi. » « Est-ce sérieux, ce
səra kɔm yn fiːj pur mwa.» «ɛs serjø, s

est-ce sérieux? ɔ: vous le voulez vraiment?

que vous dites? » lui a demandé Martial. « Tout à fait
kə vu dit?» lɥi a dmɑ̃de marsjal. «tu -ta fɛ

sérieux, » lui a répondu Doumier.
serjø,» lɥi a repɔ̃dy dumje.

On a donc décidé d'écrire tout de suite à Marie-Anne
ɔ̃ -na dɔ̃ deside dekriːr tutsɥit a mari aːn

écrire
a écrit

pour lui faire savoir la bonne nouvelle. On a envoyé
pur lɥi fɛːr savwaːr la bɔn nuvɛl. ɔ̃ -na ɑ̃vwaje

la lettre cette nuit même. Et ce n'est que quand la
la lɛtrə sɛt nɥi mɛːm. e s nɛ kə kɑ̃ la

pendule du salon a sonné deux heures que M. Dou-
pɑ̃dyl dy salɔ̃ a sɔne dø -zœːr kə məsjø du-

mier a envoyé ses nouveaux amis se coucher.
mje a ɑ̃vwaje se nuvo -zami s kuʃe.

EXERCICE A.

Le jeune Doumier et Sabine ont attendu Fatima toute la nuit, mais elle n'est pas —. Le — matin, elle n'était pas encore rentrée. On a cherché —: dans la maison, dans la ville, en dehors de la ville. On a demandé où était Fatima à toutes les personnes du —. Le jour —,

on a cherché de nouveau. Henri a décidé de demander à d'autres amis de l'— à trouver la fillette.

A deux heures, il a entendu dans la rue les pas — de quelqu'un qui allait très vite. Puis, on a frappé plusieurs — rapides à la porte. Dans la nuit calme, ils ont semblé très —. C'était Moucha, qui avait — très vite et ne pouvait presque pas parler. Il — seulement: «Vite! Vite! Vite!» Il ne savait rien, — cela. C'était Marie-Anne qui l'avait — chez Henri. La grosse Sabine — très fort en marchant. Elle ne pouvait presque pas — aussi vite que le jeune homme. Le petit Moucha chantait une petite chanson en —.

On avait trouvé Fatima devant la fenêtre, sur le —. Elle était —, mais elle n'était pas morte. Elle était seulement —. C'est le cri de Fatima qui avait — toute la maison. Marie-Anne avait — de son lit sur le plancher. Ce cri et le — de Fatima qui tombait l'avaient réveillée en même temps que les autres. Elle avait allumé sa — et avait vu Fatima. Le petit — de la fillette était immobile.

MOTS:

un bruit
un corps
un coup
un évanouissement
la fin
une lampe
le lendemain
une pendule
une phrase
le plancher
un poignard
une pointe
un silence
un tic-tac
la veille
un ventre
le voisinage
une voyelle
endormi
faible
fort
grosse
immobile
rapide
sérieux
aider
courir
en courant
il a couru
criant
croire
il a cru
décider
il devait

EXERCICE B.

Pourquoi a-t-on cru que Fatima était morte? ... Qu'a dit le docteur quand il a vu la petite? ... Qu'a-t-il dit quand tout le monde a voulu venir plus près du lit de Fatima? ... Que voulait demander Henri à la fillette? ... Qu'a dit le jeune homme à Sabine quand il est sorti de la chambre où était couchée Fatima? ... Pourquoi Fatima avait-elle décidé de faire mourir la

jeune fille? ... Où avait-elle été après avoir quitté sa maison? ... Qu'avait-elle fait la dernière nuit, après qu'elle avait sauté dans le jardin? ... Qu'a-t-elle fait quand Henri est mort? ...

EXERCICE C.

que je reste	**que nous restions**
que tu restes	**que vous restiez**
qu' il reste	**qu' ils restent**

« Je veux que tu —, Jérôme, » dit Doumier. « Bien, » dit Passavant, « si tu veux que je —, je resterai. » « J'aimerais que vous — à dîner, Messieurs, » dit Doumier aux deux amis. Et comme Amélie veut aussi qu'ils — la nuit, Martial et Comaux disent: « Si Amélie veut aussi que nous —, nous n'avons plus rien à dire. » Doumier veut que Passavant — parce qu'il aura peut-être besoin de lui comme docteur.

que je sorte	**que nous sortions**
que tu sortes	**que vous sortiez**
qu' il sorte	**qu' ils sortent**

Le docteur veut que toutes les personnes — de la chambre. «Voulez-vous que nous — aussi? » demande Marie-Anne. « Non, vous, je ne veux pas que vous —, » lui répond le docteur. Mais il aimerait que la mère de Fatima — aussi. « Le docteur veut que tu —, Sabine, » lui dit Henri. « S'il veut que je —, je sortirai, » dit Sabine.

devenir
dormir
écrire
s'endormir
envoyer
éteindre
il a éteint
évanoui
excepté
faire savoir
faire venir
fatiguer
finir
frapper
marcher
parlant
posant
prononcer
recevoir
remarquer
repartir
retrouver
réveiller
se réveiller
sauter
sonner
souffler
suivant
suivre
se trouver
tuer
en voyant
donc
faiblement
partout
rapidement
tant
tandis que
à la fin de
finir par
de jour en jour
en silence
tous les dix pas

je finis	**nous finissons**
tu finis	**vous finissez**
il finit	**ils finissent**

« Pourquoi ne —-tu pas ta soupe? » demande Mme Duclos. « Je ne — pas ma soupe parce que ce n'est pas bon, » répond Yvonne. « Elle ne la — pas parce qu'elle est si petite, » disent ses frères. « Mais nous autres, nous — toujours notre soupe. » « Oh, vous ne — pas toujours tout ce qu'il y a dans vos assiettes. » C'est vrai, ils ne le — pas toujours.

j'espère	**nous espérons**
tu espères	**vous espérez**
il espère	**ils espèrent**

Sabine et Henri — qu'il n'est rien arrivé à Marie-Anne ni à Fatima. Le docteur — que Fatima pourra marcher dans deux ou trois semaines. « Nous — que vous avez raison, docteur, » disent Henri et Marie-Anne. « Et moi, j'— que ma fillette pourra rentrer à la maison avant la fin du mois, » dit Sabine. « Je crois bien que ce que vous — est possible, » lui dit le docteur, et Henri lui dit: « Si tu n'— que cela, tu n'es pas difficile. »

espérer	
a espéré	**espérait**
espère	**espérera**

« Puis-je — que vous viendrez demain? » demande Henri. « Oui, » répond André, qui — que cela sera possible. Jusqu'au mois dernier, le vieux Doumier a — plus d'une fois revoir son fils, un jour. Il l'— même quand tout le monde lui disait qu'Henri était mort. « Tout le reste de ma vie, j'— le revoir, » a-t-il dit.

sourire

a souri **souriait**

sourit **sourira**

Passavant — souvent en parlant. Il a — quand il a commencé à parler aux deux amis. Quand la fille de M. Doumier était petite, elle — tout le temps. Son père aimait beaucoup la voir —. Il espère que sa petite-fille Jeanne — aussi, quand elle lui dira: « Bonjour, grand-papa! »

RÉSUMÉ (1)

Voici deux phrases:
« La chambre *est* pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entrent en criant, en parlant, en posant* mille questions. »

Dans la dernière phrase, avant les mots « criant », « parlant » et « posant », il y a le petit mot « *en* ». Dans la première phrase, les mots « criant », « parlant », « posant » sont seuls, sans « en ». Dans ces deux phrases, les formes *sans* « *en* » disent la même chose que les mots: « *qui crient* », « *qui parlent* », « *qui posent* », et les formes *avec* « *en* » disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles crient* », « *pendant qu'elles parlent* », « *pendant qu'elles posent* ».

Changeons un peu nos deux phrases:
« La chambre *était* pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entraient en*

criant, en parlant, en posant mille questions. » Ici, les formes en *-ant sans « en »* disent la même chose que les mots: « *qui criaient* », « *qui parlaient* », « *qui posaient* ». Et les formes *avec « en »* disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles criaient* », « *pendant qu'elles parlaient* », « *pendant qu'elles posaient* ».

Changeons nos deux phrases encore une fois:
« La chambre *sera* pleine de personnes *criant, parlant, posant* mille questions. » « Les personnes *entreront en criant, en parlant, en posant* mille questions. » Ici, les formes en *-ant sans « en »* disent la même chose que les mots: « *qui crieront* », « *qui parleront* », « *qui poseront* », et les formes *avec « en »* disent la même chose que les mots: « *pendant qu'elles crieront* », « *pendant qu'elles parleront* », « *pendant qu'elles poseront* ».

EXERCICE I

Est-ce **-ant** ou **en -ant?**

Jean dit bonjour (entrer) ___ dans la chambre. Fatima chantait (danser) ___. Il y avait, dans le restaurant, beaucoup de monde (parler) ___, (boire) ___ et (manger) ___. Moucha marchait à côté de Sabine et d'Henri (répéter) ___: «Vite! Vite! » « Je suis tombé (aller) ___ à la gare, » dit Pierre. « Nous avons rencontré quatre garçons (chanter) ___ des chansons françaises. » Paul et Louise sont sortis de la maison (crier) ___ et (danser) ___. Les enfants (quitter) ___ l'école chantaient.

RÉSUMÉ (2)

é ou è

espérer [*ɛspere*]	j'espère [*ʒɛspɛ:r*]
a espéré [*a ɛspere*]	tu espères [*ty ɛspɛ:r*]
espère [*ɛspɛ:r*]	il espère [*il ɛspɛ:r*]
espérera [*ɛspɛrra*]	nous espérons [*nu -zɛsperɔ̃*]
espérait [*ɛsperɛ*]	vous espérez [*vu -zɛspere*]
(espère!) [*ɛspɛ:r*]	ils espèrent [*il -zɛspɛ:r*]

Beaucoup de verbes où la dernière *voyelle* [*vwajɛl*] avant *-er* est *é* sont de la même famille que le verbe espérer.

a, ɑ, e, ɛ, ə, i, o, ɔ, u, y, ø, œ, ɑ̃, ɛ̃, ɔ̃, œ̃ sont les voyelles du français.

Dans cette famille de verbes, la lettre *é* est changée en è quand elle est la dernière voyelle que l'on *prononce* [*prɔnɔ̃:s*] dans le verbe. Exemple: répéter, il répète.

prononcer = dire

Mais la lettre *é* n'est pas changée quand elle n'est pas la dernière voyelle que l'on prononce dans le verbe. Exemple: répéter, il répétait.

La lettre è est toujours prononcée [ɛ].

La lettre *é* est prononcée [e], sauf au futur et au conditionnel, où elle est prononcée [ɛ].

j'espérerai [*ʒɛspɛrre*]	nous espérerons [*nu -zɛspɛrrɔ̃*]
tu espéreras [*ty ɛspɛrra*]	vous espérerez [*vu -zɛspɛrre*]
il espérera [*il ɛspɛrra*]	ils espéreront [*il -zɛspɛrrɔ̃*]

Nous connaissons un autre verbe de la famille de *espérer*. C'est le verbe *répéter*. Voici un petit exercice sur ce verbe.

EXERCICE II

Moucha —: «Vite! Vite! » pendant qu'il marche à côté d'Henri. « — ce que tu as dit, je n'ai pas compris, » dit André à sa cousine. « Bien, mais le comprendras-tu, si je le —? » « Peut-être pas, mais j'aimerais que tu le — encore une fois. » Quand on n'a pas compris, ou pas entendu, ce qu'une personne a dit, on veut souvent que cette personne — ce qu'elle a dit.

Comment prononce-t-on les formes: « tu répéteras », « nous répéterons », « ils répéteront », « je répéterai »? *Réponse:* On prononce [*ty* ...], [*nu* ...], [*il* ...], [*ʒə* ...]. Vous pouvez l'écrire vous-même!

LES SOUVENIRS D'AMÉLIE

Il était minuit passé quand André a achevé l'his-
il etɛ minɥi pase kɑ̃ -tɑ̃dre a aʃve lis-

toire de la petite Fatima, et il était deux heures
twa:r də la ptit fatima, e il etɛ dø -zœ:r

minuit passé ɔ: après minuit

achever = finir

quand on est allé se coucher. M. Doumier a très peu
kɑ̃ -tɔ̃ -nɛ -tale s kuʃe. məsjø dumje a trɛ pø

dormi cette nuit-là, même pas une heure. Il a
dɔrmi sɛt nɥi la, mɛ:m pa -zyn œ:r. il a

longtemps songé à tout ce que lui avait raconté An-
lɔ̃tɑ̃ sɔ̃ʒe a tu s kə lɥi avɛ rakɔ̃te ɑ̃-

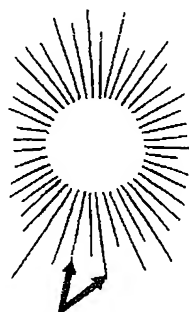
songer = penser

dré Comaux, et ce n'est que vers la fin de la nuit
dre kɔmo, e s nɛ k vɛr la fɛ̃ d la nɥi

qu'il s'est endormi. Il a été réveillé par le soleil dont
kil sɛ -tɑ̃dɔrmi. il a ete revɛje par lə sɔlɛ:j dɔ̃

les premiers rayons sont entrés par sa fenêtre à six
le prəmje rɛjɔ̃ sɔ̃ -tɑ̃tre par sa fnɛ:tr a si

heures. Le reste de la maison dormait encore.
-zœ:r. lə rɛst də la mɛzɔ̃ dɔrmɛ ɑ̃kɔ:r.


les rayons du soleil

M. Doumier s'est levé et a ouvert la fenêtre. Le
məsjø dumje sɛ lve e a uvɛ:r la fnɛ:tr. lə

ciel était d'une belle couleur bleue, sauf dans la partie
sjɛl etɛ dyn bɛl kulœ:r blø, sof dɑ̃ la parti

Le soleil est dans le ciel.

où le soleil s'était levé un quart d'heure plus tôt. Là,
u l sɔlɛ:j setɛ lve ɑ̃ ka:r dœ:r ply to. la,

se dépêcher de faire quelque chose = faire quelque chose très vite

se promener = faire une promenade

il était encore rose. «Vite!» s'est dit M. Doumier,
il etɛ -tãkɔːr roːz. «vit!» sɛ di məsjø dumje,

et il s'est dépêché de se laver et de s'habiller. Il
e il sɛ depɛʃe də s lave e də sabije. il

voulait se promener un peu avant le petit déjeuner.
vulɛ s prɔmne œ̃ pø avã l pəti deʒœne.


une pelouse

Il y a derrière la maison une très grande pelouse,
il ja dɛrjɛːr la mɛzɔ̃ yn trɛ grãːd pəluːz,

et maintenant, M. Doumier traverse la pelouse pour
e mɛ̃tnã, məsjø dumje travɛrs la pluːz pur

traverser la pelouse ɔ: aller d'un côté à l'autre de la pelouse

planter = mettre dans la terre

aller au grand arbre que le grand-père de son grand-
ale o grã -tarbrə kə l grãpɛːr də sɔ̃ grã-

père a planté en 1810. Et M. Doumier se sou-
pɛːr a plãte ã dizɥi sã dis. e məsjø dumje sə su-

vient des jours heureux où ses enfants étaient encore
vjɛ̃ de ʒuːr œrø u se -zãfã etɛ -tãkɔːr

un souvenir
se souvenir

M. Doumier a un beau **souvenir.** Il **se souvient** de ses enfants.

petits et jouaient si souvent sur cette même pelouse.
pəti e ʒwɛ si suvã syr sɛt mɛːm pəluːz.

Il se souvient de leurs cris et de leurs rires gais.
il sə suvjɛ̃ d lœr kri e d lœr riːr ge.

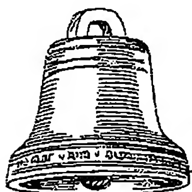
rire ←→ pleurer

La petite Josette avait un rire si joli! C'était tout
la ptit ʒozɛt avɛ -tœ̃ riːr si ʒoli! setɛ tu

à fait comme une petite cloche. Elle riait beaucoup,
-ta fɛ kɔm yn pətit klɔʃ. ɛl rijɛ boku,

la petite Josette. M. Doumier se souvient que sa mère
la ptit ʒozɛt. məsjø dumje sə suvjɛ̃ k sa mɛːr

l'appelait son petit rayon de soleil.
laplɛ sɔ̃ pti rɛjɔ̃ d sɔlɛːj.


une cloche

Cependant, Amélie s'est levée, elle aussi, et est des-
səpɑ̃dɑ̃, ameli sɛ lve, ɛl osi, e ɛ de-

cendue à la cuisine. Elle dort dans une toute petite
sɑ̃dy a la kɥizin. ɛl dɔ:r dɑ̃ -zyn tut pətit

chambre du deuxième étage, d'où on voit le toit de
ʃɑ̃:brə dy døzjɛm eta:ʒ, du ɔ̃ vwa l twa d

la maison. Elle y a un lit, une table, une chaise,
la mɛzɔ̃. ɛl i a œ̃ li, yn tabl, yn ʃɛ:z,

et une armoire. Ce n'est pas beaucoup, mais Amélie
e yn armwa:r. s nɛ pa boku, mɛ ameli

est contente de sa chambre et dit toujours: « Ça
ɛ kɔ̃tɑ̃:t də sa ʃɑ̃:br e di tuʒu:r: «sa

suffit! Une vieille femme comme moi n'a pas besoin
syfi! yn vjɛ:j fam kɔm mwa na pa bəzwɛ̃

d'autre chose. »
do:trə ʃo:z.»

Qu'y a-t-il dans l'armoire d'Amélie? Personne ne le
kja -til dɑ̃ larmwa:r dameli? pɛrsɔn nə l

sait, car Amélie ne permet à personne d'entrer dans
se, kar ameli n pɛrmɛ a pɛrsɔn dɑ̃tre dɑ̃

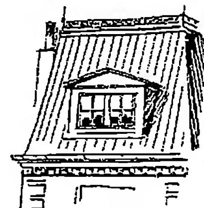
sa chambre. Quand Henri était petit, il a plusiers fois
sa ʃɑ̃:br. kɑ̃ -tɑ̃ri etɛ pti, il a plyzjœ:r fwa

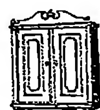
essayé de voir ce qu'il y avait dedans, mais il n'est jamais
ɛsɛje d vwa:r s kil javɛ dədɑ̃, mɛ il nɛ ʒamɛ

arrivé que devant l'armoire, à deux pas de la porte.
-zarive kə dvɑ̃ larmwa:r, a dø pa d la pɔrt.

Là, les pas d'Amélie qui venait ou un bruit de voix
la, le pa dameli ki vnɛ u œ̃ brɥi d vwa

cependant = pendant ce temps


un toit


une armoire

ça suffit = c'est assez

se souvenir (comme **venir**)
s'est souvenu
se souvient
se souvenait
se souviendra

rire (comme sou**rire**)
a ri
rit
riait
rira

dedans ɔ: dans l'armoire

une voix
des voix

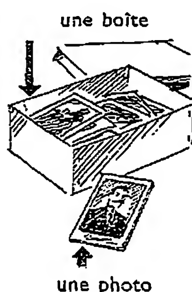
qui parlaient au premier étage l'ont arrêté chaque fois
ki parlɛ o prəmjɛ -reta:ʒ lɔ̃ -tarɛte ʃak fwa

et l'ont empêché d'ouvrir la porte de l'armoire et de
e lɔ̃ -tɑ̃pɛʃe duvri:r la pɔrt də larmwa:r e d

voir ce qu'il y avait dedans.
vwa:r s kil javɛ dədɑ̃.

intéressant = qui a de l'intérêt

Il n'y a cependant rien de bien intéressant dans la
il nja spɑ̃dɑ̃ rjɛ̃ d bjɛ̃ -nɛ̃terɛsɑ̃ dɑ̃ la



grande armoire d'Amélie. Il n'y a, à vrai dire, qu'une
grɑ̃:d armwa:r dameli. il nja, a vrɛ di:r, kyn

seule chose intéressante. C'est une boîte. Mais qu'y a-
sœl ʃo:z ɛ̃terɛsɑ̃:t. sɛ -tyn bwat. mɛ kja

t-il donc dedans? Il y a de vieilles photos: les vieux
-til dɔ̃ dədɑ̃? il ja d vjɛ:j fɔto: le vjø

à la mode de 1910 = comme en 1910

parents d'Amélie, habillés à la mode de dix-neuf cent dix,
parɑ̃ dameli, abije a la mɔd də diznœf sɑ̃ dis,

son frère et sa sœur à l'âge de 15 ans (ils sont
sɔ̃ frɛ:r e sa sœ:r a la:ʒ də kɛ̃:z ɑ̃ (il sɔ̃

il est né = il est venu au monde

morts maintenant), la maison où Amélie est née il y a
mɔ:r mɛ̃tnɑ̃), la mɛzɔ̃ u ameli ɛ ne il ja

70 ans et où elle a passé les treize premières
swasɑ̃tdi -zɑ̃ e u ɛl a pase le trɛ:z prəmjɛ:r

années de sa vie. Et il y a aussi, dans la boîte d'Amélie,
-zane d sa vi. e il ja osi, dɑ̃ la bwat dameli,

la photo d'un beau jeune homme, habillé lui aussi
la fɔto dœ̃ bo ʒœn ɔm, abije lɥi osi

à la mode de 1910.
a la mɔd də diznœf sɑ̃ dis.

Cette photo, la vieille Amélie ne l'a montrée à per-
sɛt fɔto, la vjɛːj ameli n la mɔ̃tre a pɛr-

sonne depuis qu'elle habite Villebourg. Mais chaque
sɔn dəpɥi kɛl abit vilbuːr. mɛ ʃak

habiter Villebourg = demeurer à Villebourg

fois qu'elle est seule dans sa chambre, le soir ou le
fwa kɛl ɛ sœl dɑ̃ sa ʃɑ̃ːbr, lə swaːr u l

dimanche matin, par exemple, elle ouvre la boîte, prend
dimɑ̃ːʃ matɛ̃, par egzɑ̃ːpl, ɛl uːvrə la bwat, prɑ̃

les photos, et se met à regarder celle du beau jeune
le fɔto, e s mɛ a rgarde sɛl dy bo ʒœn

homme.
ɔm.

se met à regarder = commence à regarder

Ah! comme elle l'aimait, son Gaston, plus que sa vie,
a! kɔm ɛl lɛmɛ, sɔ̃ gastɔ̃, ply k sa vi,

plus que tout au monde. Lui aussi l'aimait bien. Il
ply k tu o mɔ̃ːd. lɥi osi lɛmɛ bjɛ̃. il

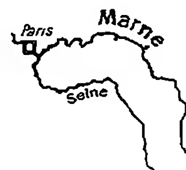
avait promis de l'épouser, et elle serait maintenant Mme
avɛ prɔmi d lepuze, e ɛl sərɛ mɛ̃tnɑ̃ madam

épouser = devenir le mari ou la femme de ...

Gaston Poirier, si la guerre de 1914-18
gastɔ̃ pwarje, si la gɛːr də diznœf sɑ̃ katɔrz a dizɥit

n'était pas venue, et ne les avait pas soudain séparés.
netɛ pa vny, e n le -zavɛ pa sudɛ̃ separe.

séparer ɔ: empêcher de rester ensemble



Deux mois plus tard, il était mort. Il a été tué sur
dø mwa ply taːr, il etɛ mɔːr. il a ete tɥe syr

la Marne. Oh, Amélie a beaucoup pleuré, quand son
la marn. o, ameli a boku plœre, kɑ̃ sɔ̃

fiancé est mort. Elle a même essayé de se tuer, mais,
fjɑ̃se ɛ mɔːr. ɛl a mɛːm esɛje d sə tɥe, mɛ,

fiancé = jeune homme qui a promis d'épouser une jeune fille

au dernier instant, ses parents et sa sœur l'ont
o dɛrnjɛ -rɛ̃stɑ̃, se parɑ̃ e sa sœːr lɔ̃

empêchée de le faire. Les mois et les années ont
-tɑ̃pɛʃe də l fɛːr. le mwa e le -zane ɔ̃

passé, et maintenant, séparée des amis de sa jeu-
pase, e mɛ̃tnɑ̃, separe de -zami d sa ʒœ-

nesse, séparée de tout son passé, Amélie n'est plus
nɛs, separe d tu sɔ̃ pase, ameli nɛ ply

sa jeunesse ɔ: le temps où elle était jeune

qu'une vieille femme que personne n'a épousée, et
kyn vjɛːj fam kə pɛrsɔn na epuze, e

Gaston Poirier n'est plus qu'un souvenir, un jeune
gastɔ̃ pwarje nɛ ply kœ̃ suvniːr, œ̃ ʒœn

homme habillé à la mode de 1910, oublié de tous,
ɔm abije a la mɔd də diznœf sɑ̃ dis, ublie d tus,

sauf d'Amélie. Et une nouvelle guerre a fait oublier
sof dameli. e yn nuvɛl gɛːr a fɛ ublie

celle qu'Amélie appelle la « vraie » guerre.
sɛl kameli apɛl la «vrɛ» gɛːr.

Le soir où nos amis sont arrivés à Villebourg, elle
lə swaːr u no -zami sɔ̃ -tarive a vilbuːr, ɛl

a regardé la photo de son fiancé plus longtemps en-
a rgarde la fɔto d sɔ̃ fjɑ̃se ply lɔ̃tɑ̃ ɑ̃-

core que les autres fois, avant de la remettre dans
kɔːr kə le -zoːtrə fwa, avɑ̃ d la rəmɛtrə dɑ̃

remettre = mettre de nouveau

mettre
a mis
met

la boîte, car le jeune André Comaux ressemble à Gas-
la bwat, kar lə ʒœn ɑ̃dre kɔmo rəsɑ̃ːbl a gas-

ressembler à = être peu différent de

ton comme un frère. C'est peut-être pour cela qu'elle
tɔ̃ kɔm œ̃ frɛːr. sɛ pœteːtrə pur sla kɛl

a décidé de lui donner la plus belle chambre du pre-
a deside də lɥi dɔne la ply bɛl ʃɑ̃:brə dy prə-

mier étage. Elle songe que s'ils avaient eu le temps
mjɛ -reta:ʒ. ɛl sɔ̃:ʒ kə sil -zavɛ -ty l tɑ̃

de se marier, Gaston et elle, ils auraient peut-être
d sə marje, gastɔ̃ e ɛl, il -zɔrɛ pœtɛ:tr

se marier = devenir mari et femme

eu un fils qui aurait ressemblé au jeune Comaux. Elle
y œ̃ fis ki ɔrɛ rsɑ̃ble o ʒœn kɔmo. ɛl

compte alors les années qui sont passées depuis que son
kɔ̃:t alɔ:r le -zane ki sɔ̃ pase dəpɥi k sɔ̃

Amélie compte ɔ: elle dit 1, 2, 3, etc.

fiancé a été tué: s'ils avaient eu un fils, en 1915,
fjɑ̃se a ete tɥe: sil -zavɛ -ty œ̃ fis, ɑ̃ diznœf sɑ̃ kɛ̃:z,

il aurait été plus âgé que le jeune Comaux, il aurait
il ɔrɛ -tete ply -zaʒe kə l ʒœn kɔmo, il ɔrɛ

eu à peu près ... (et la vieille bonne compte), oui,
-ty a pø prɛ ... [e la vjɛ:j bɔn kɔ̃:t], wi,

à peu près = environ

à peu près 40 ans. Mais ils auraient très bien pu
a pø prɛ karɑ̃:t ɑ̃. mɛ il -zɔrɛ trɛ bjɛ̃ py

avoir un autre fils né en 1920, par exemple.
avwa:r œ̃ -no:trə fis ne ɑ̃ diznœf sɑ̃ vɛ̃, par egzɑ̃:pl.

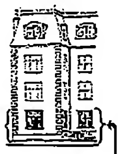
Il aurait alors eu à peu près l'âge d'André Comaux.
il ɔrɛ -talɔ:r y a pø prɛ la:ʒ dɑ̃dre kɔmo.

Qui sait combien d'enfants ils auraient pu avoir, s'ils
ki se kɔ̃bjɛ̃ dɑ̃fɑ̃ il -zɔrɛ py avwa:r, sil

s'étaient mariés et si la guerre n'était pas venue.
setɛ marje e si la gɛ:r netɛ pa vny.

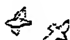
Amélie ne peut s'empêcher de songer à tout cela,
ameli nə pø sɑ̃pɛʃe d sɔ̃ʒe a tu sla,

ne peut s'empêcher de ... = ne peut ne pas ...


le rez-de-chaussée

toujours plus ɔ: de plus en plus

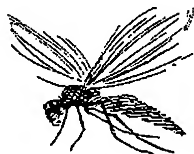
les jardins voisins ɔ: les jardins des voisins




Les oiseaux volent au-dessus de M. Doumier.

sous ⟷ au-dessus de

se promener
je me promène
tu te promènes
il se promène
nous nous promenons
vous vous promenez
ils se promènent


un insecte

aussitôt que = au même instant que

ce matin, pendant qu'elle va et vient dans les chambres
sə matɛ̃, pɑ̃dɑ̃ kɛl va e vjɛ̃ dɑ̃ le ʃɑ̃:brə

du rez-de-chaussée et dans la cuisine.
dy redʃose e dɑ̃ la kɥizin.

Cependant, le soleil monte toujours plus haut dans
səpɑ̃dɑ̃, lə sɔlɛ:j mɔ̃:t tuʒu:r ply o dɑ̃

le ciel. Tous les oiseaux sont réveillés depuis long-
l sjɛl. tu le -zwazo sɔ̃ reveje dəpɥi lɔ̃-

temps, dans le jardin de M. Doumier et dans les jar-
tɑ̃, dɑ̃ l ʒardɛ̃ d məsjø dumje e dɑ̃ le ʒar-

dins voisins, et volent au-dessus de lui en chantant.
dɛ̃ vwazɛ̃, e vɔl odsy də lɥi ɑ̃ ʃɑ̃tɑ̃.

Sous le grand arbre, dans l'herbe, les petites fleurs
su l grɑ̃ -tarbr, dɑ̃ lɛrb, le ptit flœ:r

s'ouvrent, réveillées, elles aussi, par les premiers rayons
su:vr, reveje, ɛl osi, par le prəmje rɛjɔ̃

du soleil.
dy sɔlɛ:j.

M. Doumier se promène dans le jardin, oubliant
məsjø dumje sə prɔmɛn dɑ̃ l ʒardɛ̃, ubliɑ̃

l'heure, souriant de temps en temps à ses souvenirs.
lœ:r, surjɑ̃ də tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃ a se suvni:r.

Il rit à voix basse quand il voit le chat blanc, Matou,
il ri a vwa ba:s kɑ̃ -til vwa l ʃa blɑ̃, matu,

qui saute très haut après de tout petits insectes qui
ki so:t trɛ o aprɛ d tu pti -zɛ̃sɛkt ki

dansent dans un rayon de soleil. Aussitôt qu'il est
dɑ̃:s dɑ̃ -zœ̃ rɛjɔ̃ d sɔlɛ:j. osito kil ɛ

retombé sur l'herbe, il saute de nouveau comme une
rətɔ̃be syr lɛrb, il so:t də nuvo kɔm yn

grosse balle blanche. De temps en temps, un oiseau
gro:s bal blɑ̃:ʃ. də tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃, œ̃ -nwazo

passe très vite au-dessus de Matou, quand ils ont tous
pa:s trɛ vit odsy d matu, kɑ̃ -til -zɔ̃ tu

les deux vu le même insecte; alors le chat saute encore
le dø vy l mɛ:m ɛ̃sɛkt; alɔ:r lə ʃa so:t ɑ̃kɔ:r

plus haut, essayant d'attraper l'oiseau. Mais celui-ci
ply o, esɛjɑ̃ datrape lwazo. mɛ səlɥisi

attraper = prendre soudain

est trop rapide, et Matou retombe chaque fois sans
ɛ trɔ rapid, e matu rtɔ̃:b ʃak fwa sɑ̃

l'avoir attrapé. Et à vrai dire, ce n'est pas seule-
lavwa:r atrape. e a vrɛ di:r, s nɛ pa sœl-

ment pour cela que saute Matou. Il saute aussi pour
mɑ̃ pur sla kə so:t matu. il so:t osi pur

le plaisir de sauter, de se sentir fort et beau.
lə plɛzi:r də sote, də sə sɑ̃ti:r fɔ:r e bo.

M. Doumier rit encore plus haut cette fois-ci, puis
məsjø dumje ri ɑ̃kɔ:r ply o sɛt fwa si, pɥi

il appelle le chat: « Matou! » L'animal le regarde et
il apɛl lə ʃa: «matu!» lanimal lə rgard e

vient en courant. « Que tu es beau, Matou! » lui dit
vjɛ̃ ɑ̃ kurɑ̃. «kə ty ɛ bo, matu!» lɥi di

son maître, et le joli animal semble avoir compris,
sɔ̃ mɛ:tr, e l ʒɔli animal sɑ̃:bl avwa:r kɔ̃pri,

car il vient se frotter contre la jambe de M. Dou-
kar il vjɛ̃ sə frɔte kɔ̃:trə la ʒɑ̃:b də məsjø du-

mier. « Alors, tu essayes de voler toi aussi, comme les
mje. «alɔ:r, ty esɛ:j də vɔle twa osi, kɔm le

oiseaux? » lui demande son maître. Le chat ne répond
-zwazo?» lɥi dmɑ̃:d sɔ̃ mɛ:tr. lə ʃa n repɔ̃

pas, mais continue à se frotter tantôt contre une jambe,
pa, mɛ kɔ̃tiny a sə frɔte tɑ̃to kɔ̃:tr yn ʒɑ̃:b,

tantôt contre l'autre jambe de l'homme qui lui parle.
tɑ̃to kɔ̃:trə lo:trə ʒɑ̃:b də lɔm ki lɥi parl.

aperçu = remarqué

apercevoir (comme recevoir)
a aperçu
aperçoit

Puis, tout à coup, comme il a aperçu quelque chose
pɥi, tu -ta ku, kɔm il a apɛrsy kɛlkə ʃo:z

dans l'herbe, il fait un bond et se remet à courir et
dɑ̃ lɛrb, il fɛ œ̃ bɔ̃ e s rəmɛ a kuri:r e

à sauter.
a sote.



une branche

Et M. Doumier se remet à marcher. Il va se mettre
e məsjø dumje s rəmɛ a marʃe. il va s mɛtr

encore une fois sous le grand arbre: c'est là, sous les
ɑ̃kɔ:r yn fwa su l grɑ̃ -tarbr: sɛ la, su le

bon
meilleur
le meilleur

bien
mieux
le mieux

longues branches, qu'il entend le mieux, dans son
lɔ̃:g brɑ̃:ʃ, kil ɑ̃tɑ̃ l mjø, dɑ̃ sɔ̃

souvenir, le rire de la petite Josette. Depuis combien
suvni:r, lə ri:r də la ptit ʒozɛt. dəpɥi kɔ̃bjɛ̃

d'années l'a-t-elle quitté pour aller habiter Paris? M.
dane la -tɛl kite pur ale abite pari? məsjø

Doumier compte rapidement: il y a plus de sept ans
dumje kɔ̃:t rapidmɑ̃: il ja ply d sɛt ɑ̃

qu'il vit séparé de sa fille.
kil vi separe d sa fi:j.

« Elle était si contente, si heureuse, le jour où elle s'est
«ɛl ete si kɔ̃tɑ̃:t, si œrø:z, lə ʒu:r u ɛl sɛ

mariée. Si une jeune fille a épousé un homme par
marje. si yn ʒœn fi:j a epuze œ̃ -nɔm par

amour, c'est Josette! » songe le vieux père. « Et mainte-
amu:r, sɛ ʒozɛt!» sɔ̃:ʒ lə vjø pɛ:r. «e mɛ̃t-

nant, te voilà seule, ma fillette, comme moi. Marie-
nɑ̃, tə vwala sœl, ma fijɛt, kɔm mwa. mari

Anne, la femme de notre Henri, vient habiter Ville-
a:n, la fam də nɔtr ɑ̃ri, vjɛ̃ abite vil-

bourg, mais toi, quand viendras-tu? N'est-ce pas bientôt
bu:r, mɛ twa, kɑ̃ vjɛ̃dra ty? nɛs pa bjɛ̃to

bientôt = dans peu de temps

ton tour de revenir chez ton vieux père? Tu as beau-
tɔ̃ tu:r də rvəni:r ʃe tɔ̃ vjø pɛ:r? ty a bo-

coup d'amis à Paris, dis-tu, mais c'est ici, dans cette
ku dami a pari, di ty, mɛ sɛ -tisi, dɑ̃ sɛt

maison, sous ce toit, que tu es née, tu sais? As-tu vrai-
mɛzɔ̃, su s twa, kə ty ɛ ne, ty se? a ty vrɛ-

ment besoin de toute une grande ville? Ça ne suf-
mɑ̃ bəzwɛ̃ d tut yn grɑ̃:d vil? sa n sy-

fit donc pas à ma fillette, Villebourg, sa vieille maison,
fi dɔ̃ pa a ma fijɛt, vilbu:r, sa vjɛ:j mɛzɔ̃,

et l'amour de son vieux papa? »
e lamu:r də sɔ̃ vjø papa?»

Mais M. Doumier ne veut pas être triste, c'est une
mɛ məsjø dumje n vø pa ɛ:trə trist, sɛ -tyn

trop belle matinée. Il quitte le grand arbre, un rayon
trɔ bɛl matine. il kit lə grɑ̃ -tarbr, œ̃ rɛjɔ̃

le soleil l'oblige à fermer les yeux ɔ: le soleil l'empêche d'avoir les yeux ouverts



une tête

permettre mettre
a permis a mis
permet met

répéter (comme espérer)
je répète
tu répètes
il répète
nous répétons
vous répétez
ils répètent

servir le café = mettre la cafetière, les tasses, etc. sur la table

il fait beau ɔ: le ciel est bleu

servir
je sers
tu sers
il sert
nous servons
vous servez
ils servent

de soleil frappe sa tête et l'oblige à fermer les yeux
d sɔlɛːj frap sa tɛːt e lɔbliːʒ a fɛrme le -zjø

un instant. « Non, » répète-t-il, « il n'est pas permis
œ̃ -nɛ̃stɑ̃. «nɔ̃,» repɛt -til, «il nɛ pa pɛrmi

d'être triste quand le ciel est si bleu et la matinée
dɛːtrə trist kɑ̃ l sjɛl ɛ si blø e la matine

est si belle! Arthur, rentrons! » Et il traverse la
ɛ si bɛl! artyːr, rɑ̃trɔ̃!» e il travɛrs la

pelouse à pas rapides, se dépêchant de rentrer. Il s'est
pluːz a pa rapid, sə depɛʃɑ̃ d rɑ̃tre. il sɛ

assez promené, il est déjà huit heures passées.
-tase prɔmne, il ɛ deʒa ɥi -tœːr pase.

« Eh bien, Amélie, ça va bien? » demande-t-il en se
«e bjɛ̃, ameli, sa va bjɛ̃?» dəmɑ̃ːd -til ɑ̃ sə

frottant les mains avec plaisir, à l'idée de la ma-
frɔtɑ̃ le mɛ̃ avek plɛziːr, a lide d la ma-

tinée qu'il passera à montrer la ville aux deux amis.
tine kil pasra a mɔ̃tre la vil o dø -zami.

Mais Amélie n'aime pas répondre aux questions qu'on
mɛ ameli nɛːm pa repɔ̃ːdr o kɛstjɔ̃ kɔ̃

lui pose et elle demande seulement: « Est-ce que je
lɥi poːz e ɛl dəmɑ̃ːd sœlmɑ̃: «ɛs kə ʒ

vais servir le café dans la salle à manger ou dans le
vɛ sɛrviːr lə kafe dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe u dɑ̃ l

jardin? » (Parfois, en été, quand il fait beau, Amélie
ʒardɛ̃?» [parfwa, ɑ̃ -nete, kɑ̃ -til fɛ bo, ameli

sert le petit déjeuner dans le jardin.) « Servez-nous
sɛːr lə pti deʒœne dɑ̃ l ʒardɛ̃.] «sɛrve nu

le café dans le jardin, Amélie,» répond M. Doumier,
l kafe dã l ʒardɛ̃, ameli,» repɔ̃ məsjø dumje,

car il fait vraiment très beau ce matin: le ciel est tout
kar il fɛ vrɛmã trɛ bo s matɛ̃: lə sjɛl ɛ tu

bleu et le soleil brille. Ses rayons sont presque aussi
blø e l sɔlɛːj briːj. se rɛjɔ̃ sɔ̃ prɛsk osi

chauds qu'au mois de juillet. M. Doumier se met à
ʃo ko mwa d ʒɥijɛ. məsjø dumje s mɛ a

siffler une petite chanson gaie. Il ne sait pas chanter,
sifle yn pətit ʃɑ̃sɔ̃ ge. il nə se pa ʃɑ̃te,

mais il aime bien siffler les chansons de sa jeunesse.
mɛ il ɛːm bjɛ̃ sifle le ʃɑ̃sɔ̃ d sa ʒœnɛs.

Il ne siffle pas dans la cuisine, car Amélie n'aime
il nə siflə pa dã la kɥizin, kar ameli nɛːm

pas ça, et elle ne permet pas de siffler dans «sa»
pa sa, e ɛl nə pɛrmɛ pa d sifle dã «sa»

cuisine.
kɥizin.

M. Doumier reste donc un moment dans les autres
məsjø dumje rɛst dɔ̃ -kœ̃ mɔmã dã le -zoːtrə

pièces du rez-de-chaussée, puis monte au premier
pjɛs dy redʃose, pɥi mɔ̃ːt o prəmjɛ

étage. Là, aussitôt qu'il a fini de siffler sa petite
-retaːʒ. la, osito kil a fini d sifle sa ptit

chanson, la porte de la chambre de Comaux s'ouvre
ʃɑ̃sɔ̃, la pɔrt də la ʃɑ̃ːbrə də kɔmo suːvr

et la tête d'André apparaît. «Bonjour, M. Comaux!»
e la tɛːt dɑ̃dre aparɛ. «bɔ̃ʒuːr, məsjø kɔmo!»

le soleil brille ɔ: on voit les rayons du soleil

Le feu est chaud.


M. Doumier siffle.

la tête d'André apparaît = on voit soudain la tête d'André

lui dit M. Doumier, « vous avez bien dormi? » « Oh,
lɥi di məsjø dumje, «vu -zave bjɛ̃ dɔrmi?» «o,

oui, merci, très bien même. Mais quelle heure est-il
wi, mɛrsi, trɛ bjɛ̃ mɛ:m. mɛ kɛl œ:r ɛ -til

vous êtes levé = vous vous êtes levé

donc, puisque vous êtes levé? » « Il n'est que huit
dɔ̃, pɥisk vu -zɛt ləve?» «il nɛ kə ɥi

heures et quart, mais il faisait si beau ce matin que
-tœ:r e ka:r, mɛ il fəzɛ si bo s matɛ̃ k

je me suis levé un peu plus tôt que les autres matins.
ʒə m sɥi lve œ̃ pø ply to k le -zo:trə matɛ̃.

Et puis, vous savez, ici à Villebourg nous aimons nous
e pɥi, vu save, isi a vilbu:r nu -zɛmɔ̃ nu

lever assez tôt. » «Vous avez raison. Il fait si beau,
lve ɑse to.» «vu -zave rɛzɔ̃. il fɛ si bo,

ce matin! Le soleil brille et ses rayons sont aussi
sə matɛ̃! lə sɔlɛ:j bri:j e se rɛjɔ̃ sɔ̃ -tosi

chauds qu'en été. »
ʃo kɑ̃ -nete.»

A ce moment, la porte de la chambre voisine s'ouvre,
a s mɔmɑ̃, la pɔrt də la ʃɑ̃:brə vwazin su:vr,

et M. Martial apparaît à son tour. Il est déjà
e məsjø marsjal aparɛ a sɔ̃ tu:r. il ɛ deʒa

habillé. Le jeune Comaux se dépêche donc de rentrer
abije. lə ʒœn kɔmo s depɛ:ʃ dɔ̃ də rɑ̃tre

dans sa chambre pour se laver et s'habiller à son
dɑ̃ sa ʃɑ̃:brə pur sə lave e sabije a sɔ̃

tour. « Bonjour, Monsieur, » dit le vieux M. Doumier,
tu:r. «bɔ̃ʒu:r, məsjø,» di l vjø məsjø dumje,

apparaître (comme connaître)
a apparu
apparaît
apparaissait
apparaîtra

j'apparais
tu apparais
il apparaît
nous apparaissons
vous apparaissez
ils apparaissent

« je voulais vous appeler pour vous dire qu'il fait
«ʒə vulɛ vu -zaple pur vu di:r kil fɛ

vraiment trop beau pour rester couché, mais puisque
vrɛmɑ̃ trɔ bo pur rɛste kuʃe, mɛ pɥisk

vous êtes levé, nous pourrons nous promener un peu
vu -zɛt ləve, nu purɔ̃ nu prɔmne œ̃ pø

avant le petit déjeuner, pendant que notre jeune ami
avɑ̃ l pəti deʒœne, pɑ̃dɑ̃ k nɔtrə ʒœn ami

achève de s'habiller. » « Très bonne idée! » Et tout
aʃɛ:v də sabije.» «trɛ bɔn ide!» e tu

en parlant, les deux hommes sortent dans le jardin.
-tɑ̃ parlɑ̃, le dø -zɔm sɔrt dɑ̃ l ʒardɛ̃.

Quand M. Martial aperçoit le grand arbre, M. Dou-
kɑ̃ məsjø marsjal apɛrswa l grɑ̃ -tarbr, məsjø du-

mier lui en raconte l'histoire: « C'est le grand-père de
mje lɥi ɑ̃ rakɔ̃:t listwa:r: «sɛ l grɑ̃pɛ:r də

mon grand-père qui l'a planté ... Il est beau, n'est-ce
mɔ̃ grɑ̃pɛ:r ki la plɑ̃te ... il ɛ bo, nɛs

pas? Et vous ne me croirez peut-être pas, mais il
pa? e vu n mə krware pœtɛ:trə pa, mɛ il

est plus beau encore en automne avec ses belles cou-
ɛ ply bo ɑ̃kɔ:r ɑ̃ -notɔn avɛk se bɛl ku-

leurs, quand l'herbe, sous ses longues branches, est
lœ:r, kɑ̃ lɛrb, su se lɔ̃:g brɑ̃:ʃ, ɛ

entièrement couverte de feuilles mortes. Sa vue
-tɑ̃tjɛrmɑ̃ kuvɛrt də fœ:j mɔrt. sa vy

est un plaisir pour les yeux, et si je savais prendre
ɛ -tœ̃ plɛzi:r pur le -zjø, e si ʒə savɛ prɑ̃:drə

se promener
s'est promené
se promène
se promenait
se promènera

achever (comme promener)
a achevé
achève
achevait
achèvera

croire
a cru
croit
croyait
croira

couvrir **ouvrir**
a couvert **a ouvert**
couvre **ouvre**

voir
la vue

On voit l'herbe.
La **vue** de l'herbe est un plaisir.

des photos en couleurs...» «Oui, ce serait beau.
de foto ã kulœ:r ...» «wi, sə srɛ bo.

Demandez à Comaux, il a pris de très belles photos
dəmãde a komo, il a pri də trɛ bɛl foto

en couleurs à Casa...» M. Martial n'achève pas sa
ã kulœ:r a kaza ...» məsjø marsjal naʃɛ:v pa sa

phrase, car le chat Matou, à ce même moment, passe
fra:z, kar lə ʃa matu, a s mɛ:m momã, pa:s

entre ses jambes, courant après quelque petit animal
ã:trə se ʒã:b, kurã -tapre kɛlk pəti -tanimal

un saut
sauter
Le chat fait un saut.
Il **saute** après les oiseaux.

qu'il essaye d'attraper, et M. Martial fait un saut,
kil ɛsɛ:j datrape, e məsjø marsjal fɛ œ̃ so,

puis tombe par terre.
pɥi tɔ̃:b par tɛ:r.

par terre ɔ: sur la terre

André Comaux, qui a aperçu son ami au moment où,
ãdre komo, ki a apɛrsy sɔ̃ -nami o momã u,

comme un gros oiseau, il vole au-dessus du chat, se
kom œ̃ gro -zwaso, il vol odsy dy ʃa, sə

met à rire très fort et ne peut plus s'arrêter. M. Mar-
mɛ a ri:r trɛ fo:r e n pø ply sarɛte. məsjø mar-

tial se relève sans un mot et sans regarder la fenêtre
sjal sə rlɛ:v sã -zœ̃ mo e sã rgarde la fnɛ:tr

il a envie de rire = il voudrait bien rire

où André continue à rire. A vrai dire, il a envie de
u ãdre kɔ̃tiny a ri:r. a vrɛ di:r, il a ãvi d

rire, lui aussi, mais quand il voit que son pantalon
ri:r, lɥi osi, mɛ kã -til vwa k sɔ̃ pãtalɔ̃


un pantalon

est tout couvert de terre, il n'a plus envie de rire, car
ɛ tu kuvɛ:r də tɛ:r, il na ply -zãvi d ri:r, kar

il va être obligé de remonter dans sa chambre pour
il va ɛ:tr ɔbliʒe d rəmɔ̃te dɑ̃ sa ʃɑ̃:brə pur

changer de pantalon. «Vraiment,» se dit-il, «cette
ʃɑ̃ʒe d pɑ̃talɔ̃. «vrɛmɑ̃,» sə di -til, «sɛt

matinée avait si bien commencé, et voilà mon panta-
matine avɛ si bjɛ̃ kɔmɑ̃se, e vwala mɔ̃ pɑ̃ta-

lon tout couvert de terre!»
lɔ̃ tu kuvɛ:r də tɛ:r!»

Mais, en rentrant dans la maison, il s'arrête soudain.
mɛ, ɑ̃ rɑ̃trɑ̃ dɑ̃ la mɛzɔ̃, il sarɛt sudɛ̃.

Il a aperçu Amélie et André dans la salle à manger.
il a apɛrsy ameli e ɑ̃dre dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe.

La vieille bonne demande quelque chose au jeune
la vjɛ:j bɔn dəmɑ̃:d kɛlkə ʃo:z o ʒœn

homme, et elle le regarde avec un sourire si heureux
ɔm, e ɛl lə rgard avɛk œ̃ suri:r si œrø

que Martial se dépêche de monter, car c'est lui, mainte-
k marsjal sə depɛ:ʃ də mɔ̃te, kar sɛ lɥi, mɛ̃t-

nant, qui a grande envie de rire. «C'est mon tour
nɑ̃, ki a grɑ̃:d ɑ̃vi d ri:r. «sɛ mɔ̃ tu:r

de rire, maintenant, mon petit André!» se dit-il
də ri:r, mɛ̃tnɑ̃, mɔ̃ pti -tɑ̃dre!» sə di -til

en sifflant gaiement. Cinq minutes plus tard, il a
ɑ̃ siflɑ̃ gemɑ̃. sɛ̃ minyt ply ta:r, il a

changé de pantalon et redescend au jardin.
ʃɑ̃ʒe d pɑ̃talɔ̃ e rədesɑ̃ o ʒardɛ̃.

«Ah, mon cher Martial,» lui dit André, «si vous vous
«a, mɔ̃ ʃɛ:r marsjal,» lɥi di ɑ̃dre, «si vu vu

gai
gaie
gaiement

redescendre = descendre de nouveau

descen**dre** (comme atten**dre**)
est descen**du**
descen**d**
descen**dait**
descen**dra**

étiez vu, quand le chat vous a fait tomber! Vous
-zetje vy, kɑ̃ l ʃa vu -za fɛ tɔ̃be! vu

ressembliez à un gros...» Mais Martial l'arrête:
rsɑ̃blie a œ̃ gro ...» mɛ marsjal larɛt:

« Mon cher Comaux, si vous aviez vu Amélie vous
«mɔ̃ ʃɛ:r kɔmo, si vu -zavje vy ameli vu

regarder, il y a un moment...» C'est le tour de Comaux
rgarde, il ja œ̃ mɔmɑ̃ ...» sɛ l tu:r də kɔmo

d'arrêter son ami: « Amélie me... Que voulez-vous
darɛte sɔ̃ -nami: «ameli mə ... kə vule vu

achever (comme promener)
j'achève
tu achèves
il achève
nous achevons
vous achevez
ils achèvent

dire?» « Ce que je veux dire? Eh, eh! on le voyait à
di:r?» «s kə ʒ vø di:r? e, e! ɔ̃ l vwajɛ a

vingt pas, mon petit!» « Qu'est-ce qu'on voyait?
vɛ̃ pa, mɔ̃ pti!» «kɛs kɔ̃ vwajɛ?

Achevez donc votre pensée!» « Mais qu'elle vous man-
aʃve dɔ̃ vɔtrə pɑ̃se!» «mɛ kɛl vu mɑ̃-

manger des yeux = regarder avec un très grand intérêt

geait des yeux, voyons!»
ʒɛ de -zjø, vwajɔ̃!»

A ces mots, André reste planté devant son ami, la
a se mo, ɑ̃dre rɛst plɑ̃te dvɑ̃ sɔ̃ -nami, la

la bouche ouverte ɔ: avec la bouche ouverte

bouche ouverte, puis il se met à rire. Il rit si gaiement
buʃ uvɛrt, pɥi il sə mɛ a ri:r. il ri si gemɑ̃

rire (comme sourire)
je **ris**
tu **ris**
il **rit**
nous **rions**
vous **riez**
ils **rient**

qu'il oblige les deux autres à rire avec lui, et pendant
kil ɔbli:ʒ le dø -zo:tr a ri:r avɛk lɥi, e pɑ̃dɑ̃

plusieurs minutes ils ne peuvent s'arrêter. André,
plyzjœ:r minyt il nə pœ:v sarɛte. ɑ̃dre,

rire
riant

le premier, essaye de parler et dit toujours riant: « Mon
lə prəmje, esɛ:j də parle e di tuʒu:r rijɑ̃: «mɔ̃

cher Martial, je sais bien que vous avez une tête, mais
ʃɛːr marsjal, ʒə se bjɛ̃ k vu -zave yn tɛːt, mɛ

je me demande ce qu'il y a dedans.» «Ah, cette
ʒə m dəmɑ̃ːd s kil ja dədɑ̃.» «a, sɛt

jeunesse!» dit alors M. Martial, «elle ne croit à
ʒœnɛs!» di alɔːr məsjø marsjal, «ɛl nə krwa a

rien de ce qu'on lui dit.» «Ce n'est pas tout à fait
rjɛ̃ də s kɔ̃ lɥi di.» «s nɛ pa tu -ta fɛ

juste, Martial, mais je ne crois qu'à ce que j'ai vu moi-
ʒyst, marsjal, mɛ ʒə n krwa ka s kə ʒe vy mwa-

même.» «Le croirez-vous alors, si vous le voyez
mɛːm.» «lə krware vu alɔːr, si vu l vwaje

vous-même?» «Oui, je vous l'ai dit, mais ce que
vumɛːm?» «wi, ʒə vu le di, mɛ s kə

vous me racontez est vraiment impossible.» Ici
vu m rakɔ̃te ɛ vrɛmɑ̃ ɛ̃pɔsibl.» isi

M. Doumier dit: «Messieurs, je vois Amélie qui vient
məsjø dumje di: «mesjø, ʒə vwa ameli ki vjɛ̃

nous servir le café. Nous allons voir ce qu'il y a de
nu sɛrviːr lə kafe. nu -zalɔ̃ vwaːr s kil ja də

vrai dans tout cela. Venez!»
vrɛ dɑ̃ tu sla. vəne!»

Les trois hommes vont s'asseoir autour de la table
le trwa -zɔm vɔ̃ saswaːr otuːr də la tablə

blanche du jardin, et Amélie leur sert leur petit
blɑ̃ːʃ dy ʒardɛ̃, e ameli lœr sɛːr lœr pəti

déjeuner. Pendant qu'elle le sert, André la regarde. Et
deʒœne. pɑ̃dɑ̃ kɛl lə sɛːr, ɑ̃dre la rgard. e

jeunesse ɔ: jeunes gens

le ɔ: qu'Amélie vous mangeait des yeux

On sert quelque chose à quelqu'un.

servir
a servi
sert

quand elle est repartie, après avoir servi le café sans
kɑ̃ -tɛl ɛ rparti, aprɛ -zavwa:r sɛrvi l kafe sɑ̃

dire un mot, c'est vraiment au tour de Martial de rire.
di:r œ̃ mo, sɛ vrɛmɑ̃ o tu:r də marsjal də ri:r.

Car, ainsi que le dit le vieux M. Doumier en riant lui
kar, ɛ̃si k lə di l vjø məsjø dumje ɑ̃ rijɑ̃ lɥi

aussi, jamais les yeux de la bonne Amélie n'ont bril-
osi, ʒamɛ le -zjø d la bɔn ameli nɔ̃ bri-

lé comme ils brillaient ce matin, chaque fois qu'elle
je kɔm il. brijɛ s matɛ̃, ʃak fwa kɛl

regardait le jeune homme. Elle le regardait comme
rəgardɛ l ʒœn ɔm. ɛl lə rgardɛ kɔm

une vieille mère regarde un fils disparu depuis des
yn vjɛ:j mɛ:r rəgard œ̃ fis dispary dəpɥi de

années et soudain revenu. Et de temps en temps, elle
-zane e sudɛ̃ rəvny. e d tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃, ɛl

devenait même rouge de plaisir.
dəvnɛ mɛ:m ru:ʒ də plɛzi:r.

« Eh bien, me croirez-vous maintenant? » demande
«e bjɛ̃, mə krware vu mɛ̃tnɑ̃?» dəmɑ̃:d

Martial à André, et le jeune homme, cette fois-ci, ne
marsjal a ɑ̃dre, e l ʒœn ɔm, sɛt fwa si, nə

peut s'empêcher de dire que son ami a raison, car
pø sɑ̃pɛʃe də di:r kə sɔ̃ -nami a rɛzɔ̃, kar

lui ɔ: il

lui ne sait pas pourquoi Amélie le regarde ainsi.
lɥi n se pa purkwa ameli l rəgard ɛ̃si.

Tout en parlant ainsi, les trois hommes ont achevé
tu -tɑ̃ parlɑ̃ ɛ̃si, le trwa -zɔm ɔ̃ -taʃve

leur petit déjeuner. M. Doumier a voulu verser en-
lœr pəti deʒœne. məsjø dumje a vuly vɛrse ɑ̃-

core du café à André: « Un tout petit peu, M. Co-
kɔːr dy kafe a ɑ̃dre: «œ̃ tu pti pø, məsjø kɔ-

maux! » Mais ce dernier a refusé: « Non, vraiment,
mo!» mɛ s dɛrnje a rfyze: «nɔ̃, vrɛmɑ̃,

merci, Monsieur Doumier. » Et, comme il est près de
mɛrsi, məsjø dumje.» e, kɔm il ɛ prɛ d

neuf heures, on décide de sortir pour voir la ville.
nœ -vœːr, ɔ̃ desid də sɔrtiːr pur vwaːr la vil.

Il fait toujours aussi beau, le soleil est peut-être
il fɛ tuʒuːr osi bo, lə sɔlɛːj ɛ pœtɛːtrə

même un tout petit peu trop chaud. Les trois hommes
mɛːm œ̃ tu pti pø trɔ ʃo. le trwa -zɔm

sont très gais à la vue du ciel bleu, des insectes
sɔ̃ trɛ ge a la vy dy sjɛl blø, de -zɛ̃sɛkt

qui brillent en dansant au soleil, des oiseaux qui volent
ki briːj ɑ̃ dɑ̃sɑ̃ o sɔlɛːj, de -zwazo ki vɔl

ou qui chantent, posés sur une branche ou sur le toit
u ki ʃɑ̃ːt, poze syr yn brɑ̃ːʃ u syr lə twa

de la maison. Des voix et des rires montent déjà des
d la mɛzɔ̃. de vwa e de riːr mɔ̃ːt deʒa de

jardins voisins, des cloches sonnent, Amélie apparaît à la
ʒardɛ̃ vwazɛ̃, de klɔʃ sɔn, ameli aparɛ a la

porte du rez-de-chaussée et dit: « Je servirai le déjeuner
pɔrt dy redʃose e di: «ʒə sɛrvirɛ l deʒœne

à midi et demi! » puis rentre dans la maison. « Nous
a midi e dmi!» pɥi rɑ̃ːtrə dɑ̃ la mɛzɔ̃. «nu

un tout petit peu = très peu

près de ɔ: presque

sortir
est sorti
sort

n'avons donc que trois heures et demie. Partons, Mes-
navɔ̃ dɔ̃ kə trwa -zœ:r e dmi. partɔ̃, me-

sieurs! » dit alors le vieux M. Doumier, et les trois
sjø!» di alɔ:r lə vjø məsjø dumje, e le trwa

hommes quittent la maison. Car quand Amélie dit
-zɔm kit la mɛzɔ̃. kar kɑ̃ -tameli di

qu'elle va servir le déjeuner à midi et demi, elle le sert
kɛl va sɛrvi:r lə deʒœne a midi e dmi, ɛl lə sɛ:r

à midi trente, pas une minute plus tard. Et elle veut
a midi trɑ̃:t, pa -zyn minyt ply ta:r. e ɛl vø

qu'on le mange aussitôt qu'il est sur la table. Il n'est
kɔ̃ l mɑ̃:ʒ osito kil ɛ syr la tabl. il nɛ

pas permis d'arriver en retard aux repas, chez M.
pa pɛrmi darive ɑ̃ rəta:r o rpa, ʃe məsjø

en retard
ɔ: trop tard

Doumier.
dumje.

EXERCICE A.

M. Doumier a été réveillé très tôt par les premiers — du soleil. Il est allé ouvrir la fenêtre et a vu que le — était tout bleu. Les — chantaient. Le gros chat jouait dans l'herbe de la —. M. Doumier s'est — de se lever et est allé dans le jardin. Il aimait se placer — le grand arbre. Quand il était là, il entendait dans son souvenir le joli — de sa petite Josette: c'était comme une petite —. Et dans le ciel tout —, les oiseaux volaient en chantant. Le soleil —, il faisait déjà chaud.

Amélie dormait dans la chambre qui était au-— de celle où on avait placé André Comaux. La fenêtre de sa chambre donnait sur le — de la maison. La vieille Amélie avait peu de choses dans sa chambre: une table, une chaise, un lit et une —. Qu'y avait-il —? Le jeune Henri avait plus d'une fois — de le voir. Mais il avait chaque fois été — d'ouvrir l'armoire.

Les photos d'Amélie étaient dans une —. Ses vieux parents étaient habillés à la — de 1910. Il y avait une photo de la maison où Amélie était —, il y a soixante-dix ans. Et il y avait la photo du jeune homme qu'elle n'avait jamais —. Il lui avait promis qu'elle serait sa femme, mais la — était venue. Et Gaston avait été — sur la Marne. Amélie n'avait pas eu d'autre — que Gaston. André Comaux — à Gaston Poirier comme un frère.

MOTS:

une armoire
une boîte
une branche
le ciel
une cloche
une envie
un fiancé
une guerre
un insecte
la jeunesse
un pantalon
le passé
une pelouse
une photo
un rayon
le rez-de-chaussée
un rire
un saut

EXERCICE B.

A quoi songeait Amélie le soir où est arrivé André, en regardant la photo de Gaston? ... Quel âge aurait eu le fils d'Amélie et de Gaston? ... A quel étage se trouvait la cuisine? ... Que faisait Matou pendant que M. Doumier se promenait? ... Qu'essayait-t-il d'attraper? ... Qu'a fait Matou quand son maître l'a appelé? ... Où Amélie allait-elle servir le petit déjeuner, ce matin? ... Pourquoi Martial est-il obligé de remonter dans sa chambre pour changer de pantalon? ...

le soleil
une terminaison
une tête
un toit
un tour
une vue
bleu
chaud
intéressant
voisin
achever
il aperçoit
il a aperçu
il apparaît
arrêter
attraper
briller
changer de
compter
il est couvert
il croira
se dépêcher
empêcher
s'empêcher de
épouser
essayer
se frotter
habiter
se marier
mettre
se mettre à ...
il est né
obliger
permis
planter
se promener
redescendre
se relever
se remettre
remonter
ressembler
retomber
riant

EXERCICE C.

bon	**meilleur**	**le meilleur**
bonne	**meilleure**	**la meilleure**
bien	**mieux**	**le mieux**

« Ces pommes ne sont pas —, » dit Amélie. « Non, mais elles sont — que celles de la semaine dernière, » dit Doumier. « Les — fruits de la ville ne sont pas — que ceux de mon jardin, » dit Fournier. « Oui, ils sont vraiment —, » dit Doumier. « Je n'ai jamais mangé une pomme aussi — que celles de votre jardin. »

« C'est une — soupe, Amélie, elle est vraiment — faite! » dit Doumier. « Oui, vous la faites — que ma femme! » dit Fournier. « Oh, non! Mme Fournier fait la — soupe de Villebourg! » dit Amélie. « Oui, mais vous la faites encore —, Amélie. »

« C'est vrai que la soupe d'Amélie, c'est ce qu'elle fait le —, » dit Doumier. « De toutes les — choses que fait Amélie, la soupe est la —. »

dormir	
a dormi	**dormait**
dort	**dormira**

Henri avait mal —, cette nuit-là. Les autres nuits, Henri — un instant après qu'il s'était couché, mais cette nuit-là, il n'avait pas pu —. Il avait pensé à Marie-Anne, se demandant: « Que fait-elle maintenant? —-elle ou pense-t-elle à moi? Qui sait quand je — comme avant? » Il était si amoureux de sa Marie-Anne qu'il ne pouvait pas —.

croire

a cru	**croyait**
croit	**croira**

Martial ne — pas que son ami était amoureux de sa cousine, et même maintenant, il ne peut presque pas y —. M. Doumier avait — longtemps que son fils vivait encore, mais maintenant, il n'y — plus, il sait qu'Henri est mort. « Marie-Anne me — -t-elle, quand je lui dirai que je veux qu'elle vienne chez moi? » se demande-t-il.

se promener

s'est promené	**se promenait**
se promène	**se promènera**

Marie-Anne aimait beaucoup se — dans le beau jardin. Elle s'y — tous les jours avec Henri, quand ils étaient fiancés. Maintenant, c'est dans le jardin de Doumier qu'elle se —. Doumier s'est — longtemps dans son jardin, ce matin. Il s'y — très souvent.

je me promène	**nous nous promenons**
tu te promènes	**vous vous promenez**
il se promène	**ils se promènent**

Quand Doumier est triste, sa bonne lui dit: « — -vous donc un peu dans votre jardin! » Alors il s'y — une demi-heure. Souvent, il appelle Matou et lui dit: «Viens, Matou, — -nous un peu ensemble. » Et alors les deux amis se — tous les deux. Quelques amis de Doumier lui ont demandé: « Tu te — avec ton chat, tout seul? » Et Doumier leur a répondu: « Mais oui, je me — avec Matou, pourquoi pas? »

il riait
rire
il rit
séparer
servir
il sert
servez!
il a servi
siffler
songer
sortir
se souvenir
il suffit
traverser
se tuer
voler
au-dessus
aussitôt
bientôt
cependant
dedans
gaiement
le mieux
sous
à la mode
à peu près
à son tour
à vrai dire
avoir envie de
ça suffit
de temps en temps
en retard
huit heures passées
il fait beau
midi trente
minuit passé
il ne sait pas chanter
toujours plus . . .
tout en . . . -ant
un tout petit peu

je sers	**nous servons**
tu sers	**vous servez**
il sert	**ils servent**

« Amélie, —-nous le café dans le salon! » dit Doumier. Et un peu plus tard, la vieille bonne leur — le café. « Aujourd'hui, c'est moi qui — le petit déjeuner, » dit souvent Jeanne à sa mère. « Je serai très contente si tu le —, ma petite, » lui répond alors Marie-Anne avec un sourire. Jeanne est petite, mais elle et son frère Arthur — souvent le petit déjeuner, à la maison. Alors, ils se lèvent plus tôt et disent: « Ce matin, nous — le petit déjeuner à maman. »

RÉSUMÉ (1)

Les terminaisons du subjonctif

que **je** parl-e	que **nous** parl-**ions**
que **tu** parl-es	que **vous** parl-**iez**
qu' **il** parl-e	qu' **ils** parl-**ent**

une terminaison
Dans les formes: (il) mangera (il) mangeait (il) mangerait -ra, -ait et -rait sont les **terminaisons.**

Nous avons vu qu'à l'imparfait, les *terminaisons* [*tɛrminɛzɔ̃*] sont les mêmes pour tous les verbes et que c'est la même chose au futur et au conditionnel.

Au subjonctif également, les terminaisons sont les mêmes pour tous les verbes. Pour les verbes en *-er*, qui sont la plus grande famille de verbes en français, les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel du subjonctif sont toujours les mêmes qu'au présent, et la première et la deuxième personne du pluriel du subjonctif sont toujours les mêmes qu'à l'imparfait. Voici un exemple, le verbe *parler:*

présent	imparfait	subjonctif
je **parle**	je parlais	(que) je **parle**
tu **parles**	tu parlais	(que) tu **parles**
il **parle**	il parlait	(qu') il **parle**
nous parlons	nous **parlions**	(que) nous **parlions**
vous parlez	vous **parliez**	(que) vous **parliez**
ils **parlent**	ils parlaient	(qu') ils **parlent**

Mais, répétons-le, c'est seulement au subjonctif des verbes en *-er* que les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel sont les mêmes qu'au présent. Pour les autres familles de verbes, ces quatre formes du subjonctif sont différentes du présent.

C'est seulement à la première et à la deuxième personne du pluriel que le subjonctif des autres verbes a très souvent les mêmes formes que l'imparfait. Par exemple: nous disions, vous disiez — (que) nous disions, (que) vous disiez; nous prenions, vous preniez — (que) nous prenions, (que) vous preniez; nous venions, vous veniez — (que) nous venions, (que) vous veniez.

EXERCICE I

Le subjonctif des verbes en -er.
Doumier aimerait qu'Amélie frapp— à la porte avant d'entrer. Il lui dit: « Amélie, combien de fois vous ai-je dit que je ne veux pas que vous entr— sans frapper? » « Amélie veut que nous déjeun— à midi et demi, » dit M. Doumier aux deux amis. « Que voulez-vous que je vous apport—, Messieurs? » demande le garçon.

« Nous aimerions que vous nous apport— trois cognacs. » « Jean, j'aimerais que tu cess— de chanter! » « Bien, maman, mais pourquoi ne veux-tu pas que je chant—? » « Je ne veux pas que tu chant— toujours la même chanson. » « Ah, j'aimerais bien que le soleil brill—, aujourd'hui! » dit Marie-Anne. «Veux-tu que nous dans— autour de la fontaine, Fatima? » demande Henri. Marie-Anne appelle ses amis, elle veut qu'ils écout— le chant des oiseaux. « Je veux que vous fum— un de ces cigares, Messieurs, » dit M. Doumier. « Veux-tu que nous t'aid—, maman? » demandent les enfants. « Merci! » dit la mère, qui veut bien que ses enfants l'aid—

RÉSUMÉ (2)

c = [s]	g = [ʒ]
ce	ge
ci	gi
cy	gy
c = [k]	g = [g]
ca	ga
co	go
cu	gu
ç = [s]	ge = [ʒ]
ça	gea
ço	geo
çu	geu

Devant les lettres *e*, *i* et *y*, on prononce la lettre *c* comme [s] et la lettre *g* comme [ʒ]. Exemples: ceci [*səsi*], cette [*sɛt*], voici [*vwasi*]; manger [*mɑ̃ʒe*], nous songions [*nu sɔ̃ʒiɔ̃*].

Devant les lettres *a*, *o* et *u*, on prononce la lettre *c* comme [*k*] et la lettre *g* comme [*g*]. Exemples: comme [*kɔm*], cuisine [*kɥizin*], café [*kafe*]; gare [*ga:r*], goûter [*gute*].

Devant les lettres *a*, *o* et *u*, on écrit *ç* au lieu de *c* pour prononcer [*s*] et on écrit *ge* au lieu de *g* pour prononcer [*ʒ*]. Exemples: commençons [*kɔmɑ̃sɔ̃*], plaçait [*plasɛ*]; mangeons [*mɑ̃ʒɔ̃*], mangeait [*mɑ̃ʒɛ*].

Les verbes en -cer

Dans les verbes en *-cer,* comme *commencer* ou *placer,* on écrit donc ç au lieu de c dans les formes: commençons, commençais, commençait, commençaient et (en) commençant.

EXERCICE II

Jean a c— à aller à l'école à six ans. Sa sœur c— seulement dans quelques mois. « Je c— à avoir faim quand nous nous sommes assis à table, » dit Jean. «Voilà, Messieurs! » a dit Amélie en pl— la soupe sur la table. « Je serais content si vous c—, M. Martial, » dit M. Doumier. « Pl— -nous ici! » dit M. Passavant. « Et vous, M. Comaux, pl— -vous là! »

Les verbes en -ger

Dans les verbes en *-ger,* comme *manger, songer* ou *obliger,* on écrit *ge* au lieu de *g* dans les formes: mangeons, mangeais, mangeait, mangeaient et (en) mangeant.

EXERCICE III

« A quelle heure m— -vous, ce soir? » « Nous m— à huit heures. » « A quoi s— -tu, quand tu as rencontré André? » « Je s— à mon bonheur. » On ne peut pas parler en m—. « Si elle m'obl— à rester, je serais très content. » « Pierre dit que maintenant, rien ne vous obl— à partir. » « Nous s— à quitter Paris demain. » Quand les deux garçons étaient petits, ils m— très vite. Maintenant, ils m— beaucoup moins vite.

La famille de rire

C'est une très petite famille. Elle a seulement deux verbes: sourire et rire.

rire, a ri, rit, riait [*rijɛ*], rira,
je ris, tu ris, il rit, nous rions [*rijɔ̃*], vous riez [*rije*], ils rient.

sourire, a souri, sourit, souriait [*surjɛ*], sourira,
je souris, tu souris, il sourit, nous sourions [*surjɔ̃*], vous souriez [*surje*], ils sourient.

EXERCICE IV

La fille de M. Doumier r— souvent, quand elle était petite, et elle s— presque tout le temps. Si on lui demandait: « Pourquoi s—-tu? » elle répondait: « Je ne sais pas pourquoi je s—. » Quand Marie-Anne a salué Henri, elle lui a s—, comme on s— quand on est heureux. Henri aurait aimé la voir s— toute sa vie. « Je crois que les gens vont r— en me voyant, » dit Amélie. « Mais non, personne ne r—, Amélie, » lui dit M. Doumier.

DÉPART DE CASABLANCA

Maintenant, nous laisserons M. Doumier et ses deux
mɛ̃tnɑ̃, nu lɛsrɔ̃ məsjø dumje e se dø

amis se promener dans les rues de Villebourg, et nous
-zami s prɔmne dɑ̃ le ry d vilbu:r, e nu

allons voir ce qui arrive à Casablanca, dans la mai-
-zalɔ̃ vwa:r sə ki ari:v a kazablɑ̃ka, dɑ̃ la mɛ-

son des Bourdier.
zɔ̃ de burdje.

La veille, lorsque M. Doumier a envoyé la lettre à
la vɛ:j, lɔrskə məsjø dumje a ɑ̃vwaje la lɛtr a

Marie-Anne, il lui a envoyé en même temps un télé-
mari a:n, il lɥi a ɑ̃vwaje ɑ̃ mɛ:m tɑ̃ œ̃ tele-

gramme: « Elle n'aura la lettre que dans deux jours,
gram: «ɛl nɔra la lɛtrə kə dɑ̃ dø ʒu:r,

elle aura le télégramme demain matin, » a-t-il dit.
ɛl ɔra l telegram dəmɛ̃ matɛ̃,» a -til di.

Voici ce que disait ce télégramme: «VENEZ A VILLE-
vwasi s kə dizɛ s telegram: «vəne a vil-

BOURG AUSSITOT QUE VOUS POURREZ QUITTER
bu:r osito kə vu pure kite

CASABLANCA AVEC LES ENFANTS ET FATIMA.
kazablɑ̃ka avɛk le -zɑ̃fɑ̃ e fatima.

VOTRE BEAU-PÈRE ARTHUR DOUMIER. »
vɔtrə bope:r arty:r dumje.»

laisser ⟷ empêcher



un télégramme

beau-père = père du mari ou de la femme

Comme le pensait M. Doumier, la jeune femme a
kɔm lə pɑ̃sɛ məsjø dumje, la ʒœn fam a

reçu son télégramme le lendemain matin, vers dix
rsy sɔ̃ telegram lə lɑ̃dmɛ̃ matɛ̃, vɛr di

décrire la joie ɔ: raconter comment était la joie

heures. Il est impossible de décrire la joie qu'elle a
-zœːr. il ɛ -tɛ̃pɔsiblə də dekriːr la ʒwa kɛl a

éprouver ɔ: sentir

éprouvée. Elle a couru montrer le télégramme à sa
epruve. ɛl a kury mɔ̃tre l telegram a sa

mère: « Maman, maman, le télégramme que j'attendais
mɛːr: «mɑ̃mɑ̃, mɑ̃mɑ̃, lə telegram kə ʒatɑ̃dɛ

enfin ɔ: après que je l'ai longtemps attendu

depuis si longtemps est enfin arrivé! » « Je pensais
dəpɥi si lɔ̃tɑ̃ ɛ -tɑ̃fɛ̃ arive!» «ʒə pɑ̃sɛ

bien qu'il arriverait un jour ou l'autre, » lui a dit sa
bjɛ̃ kil arivrɛ œ̃ ʒuːr u loːtr,» lɥi a di sa

mère, puis, avec un sourire un peu triste, elle lui a
mɛːr, pɥi, avɛk œ̃ suriːr œ̃ pø trist, ɛl lɥi a

demandé: « Tu es heureuse, ma fillette? » (Pour elle,
dmɑ̃de: «ty ɛ -zœrøːz, ma fijɛt?» [pur ɛl,

Marie-Anne était toujours une fillette.) « Oh, oui,
mari aːn etɛ tuʒuːr yn fijɛt.] «o, wi,

voir
(que) je voie
(que) tu voies
(qu') il voie
(qu') ils voient

(qu') ils viennent
(qu') ils deviennent

maman! Je voudrais tant que les enfants d'Henri
mɑ̃mɑ̃! ʒə vudrɛ tɑ̃ k le -zɑ̃fɑ̃ dɑ̃ri

voient le pays de leur père et qu'ils deviennent de vrais
vwa l peji d lœr pɛːr e kil dəvjɛn də vrɛ

petits Français de France. » Puis, quand elle a vu le
pti frɑ̃sɛ d frɑ̃ːs.» pɥi, kɑ̃ -tɛl a vy l

ajouter ɔ: dire encore quelque chose

regard triste de sa mère, elle a ajouté en souriant:
rəgaːr trist də sa mɛːr, ɛl a aʒute ɑ̃ surjɑ̃

« Tu sais bien, maman, que je vous aime beaucoup,
«ty se bjɛ̃, mãmã, kə ʒ vu -zɛ:m boku,

papa et toi, et que si j'étais seule, je ne vous quitterais
papa et twa, e k si ʒetɛ sœl, ʒə n vu kitrɛ

pas. Mais je dois penser aux enfants. Vous ne devez
pa. mɛ ʒ dwa pãse o -zãfã. vu n dəve

pas être tristes, papa et toi. » « Tu as raison, ma petite.
pa ɛ:trə trist, papa e twa.» «ty a rɛzɔ̃, ma ptit.

Tu ne dois pas penser à nous. Un jour ou l'autre, on
ty n dwa pa pãse a nu. œ̃ ʒu:r u lo:tr, ɔ̃

doit bien se séparer de ses enfants. Lorsqu'un jour
dwa bjɛ̃ sə separe d se -zãfã. lɔrskœ̃ ʒu:r

ils sont devenus grands, on doit leur dire adieu. »
il sɔ̃ dəvny grã, ɔ̃ dwa lœr di:r adjø.»

Elle a souri encore une fois à sa fille, puis a dit: « Et
ɛl a suri ãkɔ:r yn fwa a sa fi:j, pɥi a di: «e

maintenant, nous devons penser à ton départ! Ça
mɛ̃tnã, nu dvɔ̃ pãse a tɔ̃ depa:r! sa

prendra plus de temps que pour les petits voyages que
prãdra ply d tã kə pur le pti vwaja:ʒ kə

tu as faits jusqu'ici. » « Oui, maman, et merci d'être
ty a fɛ ʒyskisi.» «wi, mãmã, e mɛrsi dɛ:trə

si bonne! Je vais appeler les enfants, ils doivent
si bɔn! ʒə vɛ aple le -zãfã, il dwa:v

raconter la grande nouvelle à tous leurs petits amis. »
rakɔ̃te la grã:d nuvɛl a tu lœr pəti -zami.»

« Mais vous ne pourrez pas partir avant la semaine
«mɛ vu n purɛ pa parti:r avã la smɛn

devoir — a dû — doit
recevoir — a reçu — **reçoit**

je dois
tu dois
il doit
nous devons
vous devez
ils doivent

adieu ɔ: au revoir

le départ ⟷ l'arrivée

merci d'être ɔ: je te remercie parce que tu es

prochaine! » lui a dit sa mère en riant. « Ils auront
prɔʃɛn!» lɥi a di sa mɛ:r ɑ̃ rijɑ̃. «il -zɔrɔ̃

le temps de dire adieu à leurs petits amis dimanche,
l tɑ̃ də di:r adjø a lœr pəti -zami dimɑ:ʃ,

par exemple. » « Oh, maman, tu ne sais pas combien
par egzɑ̃:pl.» «o, mɑ̃mɑ̃, ty n se pa kɔ̃bjɛ̃

ils n'auront pas trop d'une semaine = une semaine ne sera pas trop pour eux

de temps ça prend, toutes ces petites choses! Ils n'auront
d tɑ̃ sa prɑ̃, tut se ptit ʃo:z! il norɔ̃

je t'assure ɔ: tu peux être sûre

pas trop d'une semaine, je t'assure. » Et Marie-Anne,
pa tro dyn səmɛn, ʒə tasy:r.» e mari a:n,

en riant elle aussi, a appelé ses deux enfants. Comme
ɑ̃ rijɑ̃ ɛl osi, a aple se dø -zɑ̃fɑ̃. kɔm

c'était jeudi, ils n'étaient pas à l'école.
setɛ ʒødi, il netɛ pa a lekɔl.

recevoir (comme **devoir**)
je reçois
tu reçois
il reçoit
nous recevons
vous recevez
ils reçoivent

Quand Arthur et Jeanne reçoivent la grande nouvelle,
kɑ̃ -tarty:r e ʒa:n rəswa:v la grɑ̃:d nuvɛl,

ils font de grands sauts de joie. Puis ils demandent
il fɔ̃ d grɑ̃ so d ʒwa. pɥi il dəmɑ̃:d

quand on va partir. « La semaine prochaine, » leur dit
kɑ̃ -tɔ̃ va parti:r. «la smɛn prɔʃɛn,» lœr di

leur mère. « Oh, alors, je dois vite aller le ra-
lœr mɛ:r. «o, alɔ:r, ʒə dwa vit ale l ra-

conter à Micheline! » dit Jeanne, et Arthur ajoute:
kɔ̃te a miʃlin!» di ʒa:n, e arty:r aʒut:

courir
a couru
court

« Et moi, je vais le raconter à Georges! » et il court
«e mwa, ʒə vɛ l rakɔ̃te a ʒɔrʒ!» e il ku:r

annoncer ɔ: faire savoir

avec sa sœur annoncer la nouvelle à leurs amis.
avɛk sa sœ:r anɔ̃se la nuvɛl a lœr -zami.

Le père de Marie-Anne, qui entre en ce même moment,
lə pɛ:r də mari a:n, ki ɑ̃:tr ɑ̃ s mɛ:m mɔmɑ̃,

est près de tomber quand ils passent presque entre
ɛ prɛ d tɔ̃be kɑ̃ -til pa:s prɛsk ɑ̃:trə

ses jambes. « Oh là! Oh là! Où allez-vous donc? Vous
se ʒɑ̃:b. «o la! o la! u ale vu dɔ̃? vu

m'avez presque fait tomber, jeunes gens! » leur dit-
mave prɛsk fɛ tɔ̃be, ʒœn ʒɑ̃!» lœr di

il en riant. Puis il demande à sa femme et à sa fille
-til ɑ̃ rijɑ̃. pɥi il dəmɑ̃:d a sa fam e a sa fi:j

s'il est arrivé quelque chose, car elles ont l'air
sil ɛ -tarive kɛlkə ʃo:z, kar ɛl -zɔ̃ lɛ:r

avoir l'air = sembler

très étrange. C'est sa femme qui parle la première:
trɛ -zetrɑ̃:ʒ. sɛ sa fam ki parl la prəmjɛ:r:

« Marie-Anne nous quitte, mon ami, » lui dit-elle, « elle
«mari a:n nu kit, mɔ̃ -nami,» lɥi di -tɛl, «ɛl

vient de recevoir un télégramme de son beau-père
vjɛ̃ d rəsvwa:r œ̃ telegram də sɔ̃ bopɛ:r

elle vient de recevoir ɔ: elle a reçu il y a un instant

qui lui demande de venir en France. » « Ah, enfin! »
ki lɥi dmɑ̃:d də vnir ɑ̃ frɑ̃:s.» «a, ɑ̃fɛ̃!»

« Pourquoi dis-tu enfin, papa? Tu ne veux plus de
«purkwa di ty ɑ̃fɛ̃, papa? ty n vø ply d

tu ne veux plus de moi ɔ: tu ne m'aimes plus

moi? » « Si, si! Je dis seulement enfin, parce que je sais
mwa?» «si, si! ʒə di sœlmɑ̃ ɑ̃fɛ̃, parskə ʒə se

que le télégramme que tu viens de recevoir, tu l'at-
kə l telegram kə ty vjɛ̃ d rəsvwa:r, ty la-

tendais avec grande impatience; tu disais chaque jour:
tɑ̃dɛ avɛk grɑ̃:d ɛ̃pasjɑ̃:s; ty dizɛ ʃak ʒu:r:

« N'arrivera-t-il donc jamais? André et M. Martial
«narivra -til dɔ̃ ʒamɛ? ɑ̃dre e məsjø marsjal

ne trouveront-ils donc jamais le père d'Henri? Je ne
nə truvrɔ̃ -til dɔ̃ ʒamɛ l pɛ:r dɑ̃ri? ʒə n

peux plus attendre! » Tu étais si impatiente! » « Oui,
pø ply -zatɑ̃:dr!» ty etɛ si ɛ̃pasjɑ̃:t!» «wi,

c'est vrai, j'étais très impatiente, le temps me
sɛ vrɛ, ʒetɛ trɛ -zɛ̃pasjɑ̃:t, lə tɑ̃ m

semblait si long. Et maintenant, je suis heureuse,
sɑ̃blɛ si lɔ̃. e mɛ̃tnɑ̃, ʒə sɥi -zœrø:z,

il est vrai, mais tu sais, j'ai aussi un peu peur,
il ɛ vrɛ, mɛ ty sɛ, ʒe osi œ̃ pø pœ:r,

j'ai peur ɔ: je suis très nerveuse

car il me semble tout à coup que c'est un si long
kar il mə sɑ̃:blə tu -ta ku kə sɛ -tœ̃ si lɔ̃

voyage, et que Villebourg est si loin de Casablanca.
vwaja:ʒ, e kə vilbu:r ɛ si lwɛ̃ d kazablɑ̃ka.

Villebourg est loin de Casablanca ɔ: le voyage de Villebourg à Casablanca est long

Et puis, je pense que je ne connais personne, là-
e pɥi, ʒə pɑ̃:s kə ʒə n kɔnɛ pɛrsɔn, la-

bas, sauf mon beau-père, mais je ne l'ai jamais vu
ba, sof mɔ̃ bopɛ:r, mɛ ʒə n le ʒamɛ vy

là-bas ɔ: à Villebourg

non plus. » « Tu as peur d'être trop seule? Je te com-
nɔ̃ ply.» «ty a pœ:r dɛ:trə tro sœl? ʒə tə kɔ̃-

prends, » dit son père, « mais je crois que tu trouve-
prɑ̃,» di sɔ̃ pɛ:r, «mɛ ʒə krwa k ty truv-

ras vite des amis, et puis, tu as les enfants, ils
ra vit de -zami, e pɥi, ty a le -zɑ̃fɑ̃, il

prendront sûrement presque tout ton temps. » « Tu as
prɑ̃drɔ̃ syrmɑ̃ prɛsk tu tɔ̃ tɑ̃.» «ty a

raison, papa, je ferais mieux de penser à mon voyage.
rezɔ̃, papa, ʒə frɛ mjø d pɑ̃se a mɔ̃ vwaja:ʒ.

Mais je ne sais pas très bien par quoi commencer.»
mɛ ʒə n se pa trɛ bjɛ̃ par kwa kɔmɑ̃se.»

«Il est vrai que c'est le premier grand voyage que
«il ɛ vrɛ k sɛ l prəmje grɑ̃ vwaja:ʒ kə

tu fais,» lui dit son père en souriant, puis il ajoute:
ty fɛ,» lɥi di sɔ̃ pɛ:r ɑ̃ surjɑ̃, pɥi il aʒut:

«Mais je vais t'aider, voyons! Pense seulement à faire
«mɛ ʒ vɛ tɛde, vwajɔ̃! pɑ̃:s sœlmɑ̃ a fɛ:r

tes valises avec ta mère, je vais m'occuper de tout
te vali:z avɛk ta mɛ:r, ʒə vɛ mɔkype d tu

le reste.» En disant cela, il part en ville.
l rɛst.» ɑ̃ dizɑ̃ sla, il pa:r ɑ̃ vil.

Pendant que M. Bourdier s'occupe des billets, de l'ar-
pɑ̃dɑ̃ k məsjø burdje sɔkyp de bijɛ, də lar-

gent et des autres choses nécessaires, Marie-Anne
ʒɑ̃ e de -zo:trə ʃo:z nesɛsɛ:r, mari a:n

et sa mère commencent à discuter la question des
e sa mɛ:r kɔmɑ̃:s a diskyte la kɛstjɔ̃ de

valises, ou des malles, car même de grandes valises
vali:z, u de mal, kar mɛ:m də grɑ̃:d vali:z

seraient trop petites pour un si long voyage. «La
sərɛ trɔ ptit pur œ̃ si lɔ̃ vwaja:ʒ. «la

première chose à faire,» dit Mme Bourdier, «c'est
prəmjɛ:r ʃo:z a fɛ:r,» di madam burdje, «sɛ

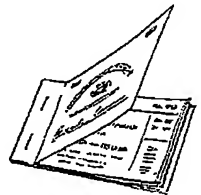
de décider ce que vous devez emporter avec vous et
də deside s kə vu dve ɑ̃pɔrte avɛk vu e

par quoi commencer ɔ: par quoi je dois commencer

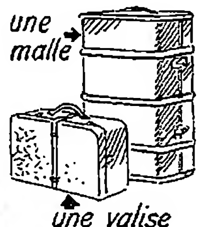
voyons! ɔ: bien entendu, comment peux-tu penser autre chose?

faire ses valises ɔ: préparer ses valises pour un voyage

s'occuper des billets et des autres choses ɔ: prendre les billets et penser aux autres choses


des billets

discuter ɔ: parler de



emporter ɔ: prendre

laisser ⟷ emporter



une robe

ce que vous pouvez laisser à Casablanca. Pour commen-
s kə vu puve lɛse a kazablɑ̃ka. pur kɔmɑ̃-

cer, nous devons demander à Kabila de nous faire ap-
se, nu dvɔ̃ dmɑ̃de a kabila d nu fɛːr a-

porter les deux malles noires. Nous devons voir si
pɔrte le dø mal nwaːr. nu dvɔ̃ vwaːr si

elles sont assez grandes, car tu as beaucoup de robes,
ɛl sɔ̃ -tase grɑ̃ːd, kar ty a boku d rɔb,

ma petite. »
ma ptit.»

On ouvre ensuite toutes les armoires, et on met dans
ɔ̃ -nuːvr ɑ̃sɥit tut le -zarmwaːr, e ɔ̃ mɛ dɑ̃

la plus grande les robes et les autres vêtements de
la ply grɑ̃ːd le rɔb e le -zoːtrə vɛtmɑ̃ d

Marie-Anne et des enfants qu'il sera nécessaire d'em-
mari aːn e de -zɑ̃fɑ̃ kil səra nesesɛːr dɑ̃-

porter. Marie-Anne a tant de robes que l'on est obligé
pɔrte. mari aːn a tɑ̃ d rɔb kə lɔ̃ -nɛ -tɔbliʒe

de laisser plus de la moitié dans les autres armoires.
d lɛse ply d la mwatje dɑ̃ le -zoːtrə -zarmwaːr.

« Ça ne fait rien, » dit Marie-Anne, « on ne peut tout
«sa n fɛ rjɛ̃,» di mari aːn, «ɔ̃ n pø tu

emporter avec soi, et je ne veux avoir que ces deux
-tɑ̃pɔrte avɛk swa, e ʒə n vø -zavwaːr kə se dø

malles et une petite valise, cette fois-ci. »
mal e yn pətit valiːz, sɛt fwa si.»

Il l'emporte avec lui.
Elle l'emporte avec elle.
On l'emporte avec soi.

Le reste de la matinée et l'après-midi se passent à
lə rɛst də la matine e laprɛmidi s paːs a

discuter ces questions. Deux ou trois fois, Marie-
diskyte se kɛsjɔ̃. dø -zu trwa fwa, mari

Anne s'arrête pour relire le télégramme. C'est donc
a:n sarɛt pur rəli:r lə telegram. sɛ dɔ̃

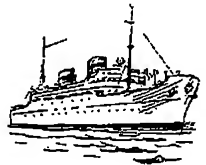
vrai, elle ira en France!
vrɛ, ɛl ira ã frã:s!

M. Bourdier rentre vers cinq heures. Dès qu'il est
məsjø burdje rã:trə vɛr sɛ̃ -kœ:r. dɛ kil ɛ

dès que = aussitôt que

entré, il annonce sa nouvelle: « Marie-Anne, vous
-tãtre, il anɔ̃:s sa nuvɛl: «mari a:n, vu

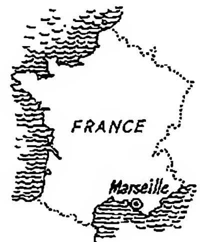
partez jeudi prochain, par le MAROC! » (Le MAROC
parte ʒødi prɔʃɛ̃, par lə marɔk!» [lə marɔk



un bateau

est un très beau bateau qui, une fois par semaine,
ɛ -tœ̃ trɛ bo bato ki, yn fwa par səmɛn,

fait le voyage de Casablanca à Marseille et retour.)
fɛ l vwaja:ʒ də kazablãka a marsɛ:j e rətu:r.]



Il n'y avait plus de places dans le bateau pour jeudi
il njavɛ ply d plas dã l bato pur ʒødi

prochain, mais M. Bourdier avait eu de la chance:
prɔʃɛ̃, mɛ məsjø burdje avɛ -ty d la ʃã:s:

chance ɔ: bonheur

un monsieur était venu juste avant lui et avait dit
œ̃ məsjø etɛ vny ʒyst avã lɥi e avɛ di

juste avant = un instant avant

qu'il ne pouvait pas partir, jeudi. M. Bourdier avait
kil nə puvɛ pa parti:r, ʒødi. məsjø burdje avɛ

donc eu ses billets (le monsieur avait justement quatre
dɔ̃ -ky se bijɛ [lə məsjø avɛ ʒystəmã katrə

places). Comme les places de ce monsieur étaient en
plas]. kɔm le plas də sə məsjø etɛ -tã

1ère classe, Marie-Anne ferait un très beau voyage.
prəmjɛ:r kla:s, mari a:n fərɛ œ̃ trɛ bo vwaja:ʒ.

Le lendemain soir, Marie-Anne reçoit la lettre de
lə lɑ̃dmɛ̃ swa:r, mari a:n rəswa la lɛtrə də

M. Doumier. Elle arrive juste au moment où Marie-
məsjø dumje. ɛl ari:v ʒyst o mɔmɑ̃ u mari

Anne se prépare à téléphoner à son amie Gabrielle
a:n sə prepa:r a telefɔne a sɔ̃ -nami gabriɛl

Roitelet pour lui annoncer la nouvelle de son dé-
rwatlɛ pur lɥi anɔ̃se la nuvɛl də sɔ̃ de-

part. Elle lit la lettre, la relit, puis téléphone à son
pa:r. ɛl li la lɛtr, la rəli, pɥi telefɔn a sɔ̃

amie.
-nami.

« Tu as de la chance! » lui dit Gabrielle, quand elle
«ty a d la ʃɑ̃:s!» lɥi di gabriɛl, kɑ̃ -tɛl

apprendre que ɔ: recevoir la nouvelle que

apprend que Marie-Anne va en France, « mais dis-moi,
aprɑ̃ k mari a:n va ɑ̃ frɑ̃:s, «mɛ di mwa,

compter ɔ: penser

combien de temps comptes-tu rester à Villebourg? »
kɔ̃bjɛ̃ d tɑ̃ kɔ̃:t ty rɛste a vilbu:r?»

dépendre (comme **attendre**)
a **dépendu**
dépend
dépendait
dépendra

« Oh, je ne sais pas. Tu sais, cela dépend de tant de
«o, ʒə n se pa. ty se, sla depɑ̃ d tɑ̃ d

choses. Ça dépend des enfants, et de papa et maman.
ʃo:z. sa depɑ̃ de -zɑ̃fɑ̃, e d papa e mɑ̃mɑ̃.

Ils vont bien maintenant, mais à leur âge, on ne sait
il vɔ̃ bjɛ̃ mɛ̃tnɑ̃, mɛ a lœr a:ʒ, ɔ̃ n se

jamais, ils ne sont plus jeunes. Ça dépend aussi de
ʒamɛ, il nə sɔ̃ ply ʒœn. sa depɑ̃ osi d

l'argent que je pourrai gagner à Villebourg, ou à Pa-
larʒã kə ʒ pure gaɲe a vilbu:r, u a pa-

ris, si je ne trouve rien à faire à Villebourg. Et
ri, si ʒə n tru:v rjɛ̃ -na fɛ:r a vilbu:r. e

ça dépend avant tout de mon beau-père, car je ne sais
sa depã avã tu d mɔ̃ bopɛ:r, kar ʒə n se

pas combien de temps il compte me garder auprès de
pa kɔ̃bjɛ̃ d tã il kɔ̃:t mə garde oprɛ də

lui. Peut-être deviendrons-nous de très bons amis,
lɥi. pœtɛ:trə dəvjɛ̃drɔ̃ nu də trɛ bɔ̃ -zami,

et dans ce cas, je resterai à Villebourg quelques mois
e dã s ka, ʒə rɛstəre a vilbu:r kɛlk mwa

ou même plus longtemps. Mais en tout cas, je ne pense
u mɛ:m ply lɔ̃tã. mɛ ã tu ka, ʒə n pã:s

pas encore à mon retour. » « Ah, j'aimerais bien être
pa -zãkɔ:r a mɔ̃ rətu:r.» «a, ʒɛmrɛ bjɛ̃ -nɛ:tr

à ta place! » dit Gabrielle. « Toi tu nous oublieras
a ta plas!» di gabriɛl. «twa ty nu -zublira

sûrement bientôt, mais en tout cas, tu promets de
syrmã bjɛ̃to, mɛ ã tu ka, ty prɔmɛ d

m'écrire dès que tu seras arrivée, n'est-ce pas? »
mekri:r dɛ k ty sra arive, nɛs pa?»

« Mais naturellement, voyons! » assure Marie-Anne, « et
«mɛ natyrɛlmã, vwajɔ̃!» asy:r mari a:n, «e

je t'assure que je ne vous oublierai pas! »
ʒ tasy:r kə ʒə n vu -zublire pa!»

C'est la même chose lorsque Marie-Anne annonce la
sɛ la mɛ:m ʃo:z lɔrskə mari a:n anɔ̃:s la

me garder auprès de lui ɔ: m'avoir dans sa maison

en tout cas = dans tous les cas

naturellement ɔ: bien entendu

apprendre (comme **prendre**) j'apprends tu apprends il apprend nous apprenons vous apprenez ils apprennent	nouvelle à ses autres amis. Tous l'apprennent avec *nuvɛl a se -zo:trə -zami. tus laprɛn avɛk*
trouver ɔ: penser	joie et tous trouvent que Marie-Anne a vraiment de *ʒwa e tus tru:v kə mari a:n a vrɛmɑ̃ d*
	la chance. Beaucoup auraient voulu être à sa place. *la ʃɑ̃:s. boku ɔrɛ vuly ɛ:tr a sa plas.*
	Michel Dubac, un de ses amis, lui dit: « Tu sais, un *miʃɛl dybak, œ̃ d se -zami, lɥi di: «ty se, œ̃*
	jour ou l'autre, je viendrai moi aussi en France, et *ʒu:r u lo:tr, ʒə vjɛ̃dre mwa osi ɑ̃ frɑ̃:s, e*
	alors, je viendrai te voir. Je ne sais pas quand je *alɔ:r, ʒə vjɛ̃dre t vwa:r. ʒə n se pa kɑ̃ ʒ*
uniquement = seulement	pourrai partir, cela ne dépend pas uniquement de moi, *pure parti:r, sla n depɑ̃ pa ynikmɑ̃ d mwa,*
	mais ce sera en tout cas avant la fin de l'année. » *mɛ sə sra ɑ̃ tu ka avɑ̃ la fɛ̃ d lane.»*
	La seule qui ne parle pas de la chance de Marie-Anne *la sœl ki n parl pa d la ʃɑ̃:s də mari a:n*
	est sa cousine Gilberte. Elle est très différente de *ɛ sa kuzin ʒilbɛrt. ɛl ɛ trɛ diferɑ̃:t də*
laid ⟷ beau	Marie-Anne. Elle est aussi laide que Marie-Anne est *mari a:n. ɛl ɛ -tosi lɛd kə mari a:n ɛ*
méchant ⟷ bon	belle. Et elle est non seulement laide, mais méchante, *bɛl. e ɛl ɛ nɔ̃ sœlmɑ̃ lɛd, mɛ meʃɑ̃:t,*
	presque aussi méchante que Marie-Anne est bonne. *prɛsk osi meʃɑ̃:t kə mari a:n ɛ bɔn.*
	A vrai dire, Marie-Anne ne l'aime pas, et elle n'aurait *a vrɛ di:r, mari a:n nə lɛ:m pa, e ɛl nɔrɛ*

jamais eu l'idée de lui téléphoner pour lui annoncer
ʒamɛ -zy lide də lɥi telefɔne pur lɥi anɔ̃se

son départ. C'est Gilberte elle-même qui a téléphoné
sɔ̃ depa:r. sɛ ʒilbɛrt ɛlmɛ:m ki a telefɔne

à sa cousine, juste au moment où Marie-Anne, qui
a sa kuzin, ʒyst o mɔmɑ̃ u mari a:n, ki

venait de parler avec Michel Dubac, se prépare à sortir
vnɛ d parle avɛk miʃɛl dybak, sə prepa:r a sɔrti:r

dans le jardin.
dɑ̃ l ʒardɛ̃.

La conversation avec Gilberte est très désagréable
la kɔ̃vɛrsasjɔ̃ avɛk ʒilbɛrt ɛ trɛ dezagreablə

désagréable ⟷ agréable

pour la pauvre Marie-Anne. Gilberte commence par de-
pur la po:vrə mari a:n. ʒilbɛrt kɔmɑ̃:s par də-

mander: « Ma chère Marie-Anne, j'espère que ce que je
mɑ̃de: «ma ʃɛ:r mari a:n, ʒɛspɛ:r kə s kə ʒ

viens d'apprendre n'est pas vrai, et que tu ne quittes
vjɛ̃ daprɑ̃:drə nɛ pa vrɛ, e kə ty n kit

pas tes vieux parents pour aller en France? »
pa te vjø parɑ̃ pur ale ɑ̃ frɑ̃:s?»

« Mais si, c'est vrai. » « Je ne te comprends pas. Na-
«mɛ si, sɛ vrɛ.» «ʒə n tə kɔ̃prɑ̃ pa. na-

turellement, c'est à toi de décider, et ce n'est pas
tyrɛlmɑ̃, sɛ -ta twa d deside, e s nɛ pa

c'est à toi de décider ɔ: c'est ton affaire

à moi de te dire ce que tu dois faire, mais je sais
a mwa də tə di:r sə k ty dwa fɛ:r, mɛ ʒə se

seulement que moi, à ta place, j'y penserais plus
sœlmɑ̃ k mwa, a ta plas, ʒi pɑ̃srɛ ply

d'une fois, avant de me séparer de mes vieux parents.
dyn fwa, avɑ̃ d mə separe d me vjø parɑ̃.

Ils doivent être très tristes. » « Mais Gilberte, je
il dwa:v -tɛ:trə trɛ trist.» «mɛ ʒilbɛrt, ʒə

il part / il partait

n'ai jamais dit que je partais uniquement pour mon
ne ʒamɛ di kə ʒ partɛ ynikmɑ̃ pur mɔ̃

propre plaisir! Tu sais bien que, si je quitte Casa-
prɔprə plɛzi:r! ty se bjɛ̃ kə, si ʒ kit kaza-

c'est que = c'est parce que

blanca pour aller à Villebourg, c'est que je veux
blɑ̃ka pur ale a vilbu:r, sɛ kə ʒ vø

que mes enfants voient le pays de leur père et qu'ils
k me -zɑ̃fɑ̃ vwa l peji d lœr pɛ:r e kil

aller / (que) j'aille / (que) tu ailles / (qu') il aille / (qu') ils aillent

aillent à l'école en France. Si j'étais seule, je ne
-za:j -ta lekɔl ɑ̃ frɑ̃:s. si ʒetɛ sœl, ʒə n

quitterais pas Casablanca! Tu sais combien j'aime
kitrɛ pa kazablɑ̃ka! ty se kɔ̃bjɛ̃ ʒɛ:m

mes parents, voyons! » dit Marie-Anne avec un peu
me parɑ̃, vwajɔ̃!» di mari a:n avɛk œ̃ pø

d'impatience. Sa cousine lui répond, avec un petit
dɛ̃pasjɑ̃:s. sa kuzin lɥi repɔ̃, avɛk œ̃ pti

rire désagréable: « Naturellement, Marie-Anne. Tu as
ri:r dezagreabl: «natyrɛlmɑ̃, mari a:n. ty a

raison comme toujours. Tu es si intelligente! Tout
rɛzɔ̃ kɔm tuʒu:r. ty ɛ si ɛ̃tɛliʒɑ̃:t! tu

ce que tu dis est juste. Nous ferions sûrement mieux
s kə ty di ɛ ʒyst. nu fərjɔ̃ syrmɑ̃ mjø

de parler d'autre chose. Par quel bateau pars-tu?»
d parle do:trə ʃo:z. par kɛl bato pa:r ty?»

« Par le MAROC, c'est un très beau bateau. » « Et natu-
«par lə marɔk, sɛ -tœ̃ trɛ bo bato.» «e naty-

rellement, en 1ère classe? » « Oui, mais ce n'est
rɛlmɑ̃, ɑ̃ prəmjɛːr klaːs?» «wi, mɛ s nɛ

pas si naturel. Si nous allons en 1ère, c'est unique-
pa si natyrɛl. si nu -zalɔ̃ -zɑ̃ prəmjɛːr, sɛ -tynik-

ment parce qu'il n'y avait pas d'autres places. »
mɑ̃ pars kil njavɛ pa doːtrə plas.»

« Ah? Mais dis-moi, est-ce que tu emportes toutes tes
«a? mɛ di mwa, ɛs kə ty ɑ̃pɔrt tut te

robes? » demande alors Gilberte, pour passer à autre
rɔb?» dəmɑ̃ːd alɔːr ʒilbɛrt, pur pase a oːtrə

chose. « Oh, non, » lui répond Maria-Anne, « je n'aurais
ʃoːz. «o, nɔ̃,» lɥi repɔ̃ mari aːn, «ʒə nɔrɛ

pas assez de quatre malles, si je les emportais toutes! »
pa ase d katrə mal, si ʒ le -zɑ̃pɔrtɛ tut!»

« C'est vrai que tu as plus de robes que n'importe
«sɛ vrɛ k ty a ply d rɔb kə nɛ̃pɔrt

quelle autre femme de Casablanca. »
kɛl oːtrə fam də kazablɑ̃ka.»

Marie-Anne est de plus en plus impatiente de finir
mari aːn ɛ d ply -zɑ̃ ply -zɛ̃pasjɑ̃ːt də finiːr

cette conversation vraiment très désagréable, et elle
sɛt kɔ̃vɛrsasjɔ̃ vrɛmɑ̃ trɛ dezagreabl, e ɛl

essaye de l'interrompre plusieurs fois. Mais elle
ɛsɛːj də lɛ̃tɛrɔ̃ːprə plyzjœːr fwa. mɛ ɛl

est obligée d'écouter sa cousine pendant un quart
ɛ -tɔbliʒe dekute sa kuzin pɑ̃dɑ̃ -tœ̃ kaːr

naturel
naturelle
naturel**lement**

1ère ɔ: 1ère classe

n'importe quoi
n'importe qui
n'importe quel(le)

interrompre
a interrompu

d'heure environ. Quand elle a fini, Marie-Anne court
dœ:r ɑ̃virɔ̃. kɑ̃ -tɛl a fini, mari a:n ku:r

vite dans le jardin, impatiente de revoir ses fleurs.
vit dɑ̃ l ʒardɛ̃, ɛ̃pasjɑ̃:t də rəvwa:r se flœ:r.

« Pourquoi Gilberte est-elle donc si méchante? » se
«purkwa ʒilbɛrt ɛ -tɛl dɔ̃ si meʃɑ̃:t?» sə

demande-t-elle, et répond elle-même: « C'est sûrement
dmɑ̃:d -tɛl, e repɔ̃ ɛlmɛ:m: «sɛ syrmɑ̃

parce qu'elle est si laide. Cela doit être très désa-
pars kɛl ɛ si lɛd. sla dwa -tɛ:trə trɛ deza-

gréable d'être si laide lorsqu'on le sait, et Gil-
greablə dɛ:trə si lɛd lɔrskɔ̃ l se, e ʒil-

berte est trop intelligente pour ne pas le savoir. »
bɛrt ɛ trɔ -pɛ̃tɛliʒɑ̃:t pur nə pa l savwa:r.»

Mais un quart d'heure plus tard, elle a oublié la
mɛ œ̃ ka:r dœ:r ply ta:r, ɛl a ublie la

conversation avec sa cousine. (C'est une chose très
kɔ̃vɛrsasjɔ̃ avɛk sa kuzin. [sɛ -tyn ʃo:z trɛ

naturelle pour Marie-Anne, d'oublier les choses dé-
natyrɛl pur mari a:n, dublie le ʃo:z de-

sagréables qui lui arrivent.)
zagreablə ki lɥi ari:v.]

Ces jours-là, dès qu'ils rentrent à la maison, les
se ʒu:r la, dɛ kil rɑ̃:tr a la mɛzɔ̃, le

enfants commencent tout de suite à jouer au bateau.
-zɑ̃fɑ̃ kɔmɑ̃:s tutsɥit a ʒwe o bato.

Deux ou trois chaises de la salle à manger sont le
dø -zu trwa ʃɛ:z də la sal a mɑ̃ʒe sɔ̃ l

MAROC. Arthur, qui est naturellement le capitaine,
marɔk. arty:r, ki ɛ natyrɛlmã l kapitɛn,

siffle, puis dit une dernière fois avec impatience:
sifl, pɥi di yn dɛrnjɛ:r fwa avɛk ɛ̃pasjã:s:

«Vite! Vite! Mesdames! Messieurs! Montez vite!» Et
«vit! vit! medam! mesjø! mɔ̃te vit!» e

on part. On va très vite, et après quelques minutes
ɔ̃ pa:r. ɔ̃ va trɛ vit, e aprɛ kɛlk minyt

(quelques heures pour les enfants), on est déjà loin
[kɛlk -zœ:r pur le -zãfã], ɔ̃ -nɛ deʒa lwɛ̃

de Casablanca. Quelquefois, Jeanne a oublié son bil-
d kazablãka. kɛlkəfwa, ʒa:n a ublie sɔ̃ bi-

let et le capitaine Arthur lui dit: «Madame, on ne
jɛ e l kapitɛn arty:r lɥi di: «madam, ɔ̃ n

peut pas aller en France sans billet! Je suis obligé
pø pa ale ã frã:s sã bijɛ! ʒə sɥi -zɔbliʒe

de vous faire descendre dans ce petit bateau et
d vu fɛ:r desã:drə dã s pəti bato e

de vous faire retourner à Casablanca.» «Seule? Mais
d vu fɛ:r rəturne a kazablãka.» «sœl? mɛ

j'ai peur! Monsieur le capitaine, laissez-moi conti-
ʒe pœ:r! məsjø l kapitɛn, lɛse mwa kɔ̃ti-

nuer jusqu'en France, s'il vous plaît!» «Bien,»
nɥe ʒyskã frã:s, sil vu plɛ!» «bjɛ̃,»

dit alors le capitaine, «je vous laisserai continuer,
di alɔ:r lə kapitɛn, «ʒə vu lɛsre kɔ̃tinɥe,

mais vous irez dans la cuisine, et vous y resterez
mɛ vu -zire dã la kɥizin, e vu -zi rɛstəre


un capitaine

retourner ɔ: rentrer

laisser ɔ: permettre de

jusqu'à la fin du voyage.» «Oh, merci d'être si bon,
ʒyska la fɛ̃ dy vwaja:ʒ.» «o, mɛrsi dɛ:trə si bɔ̃,

monsieur le capitaine,» dit Jeanne, «je vous assure
məsjo l kapitɛn,» di ʒa:n, «ʒə vu -zasy:r

que vous serez content de moi.»
kə vu sre kɔ̃tɑ̃ d mwa.»

D'autres fois, le frère et la sœur jouent à faire
do:trə fwa, lə frɛ:r e la sœ:r ʒu a fɛ:r

les malles. Ils discutent beaucoup le nombre de
le mal. il diskyt boku l nɔ̃:brə də

robes que l'on doit emporter. «Toi, avec toutes
rɔb kə lɔ̃ dwa ɑ̃pɔrte. «twa, avɛk tut

tes robes,» dit Arthur, «tu n'aurais pas assez de
te rɔb,» di arty:r, «ty nɔrɛ pa ase d

cent grosses malles!» Jeanne lui répond: «Voyons,
sɑ̃ gro:s mal!» ʒa:n lɥi repɔ̃: «vwajɔ̃,

mon cher! On doit bien emporter avec soi quelques
mɔ̃ ʃɛ:r! ɔ̃ dwa bjɛ̃ -nɑ̃pɔrte avɛk swa kɛlk

vêtements quand on va si loin. Et si tu crois que
vɛtmɑ̃ kɑ̃ -tɔ̃ va si lwɛ̃. e si ty krwa k

mes robes prennent plus de place que tous tes vêtements,
me rɔb prɛn ply d plas kə tu te vɛtmɑ̃,

tu n'es pas très intelligent. Et je ne dis pas plus.
ty nɛ pa trɛ -zɛ̃tɛliʒɑ̃. e ʒə n di pa ply.

Tu sais ce que tu devrais faire, toi? Tu devrais t'oc-
ty se s kə ty dəvrɛ fɛ:r, twa? ty dəvrɛ tɔ-

cuper des billets et me laisser faire les malles. Ah,
kype de bijɛ e m lɛse fɛ:r le mal. a,

devoir
a dû
doit
devait
devra

ces hommes! » « Bon, bon! » lui répond son « mari », « si
se -zɔm!» «bɔ̃, bɔ̃!» lɥi repɔ̃ sɔ̃ «mari», «si

tu veux que j'aille m'occuper des billets, je m'en
ty vø k ʒa:j mɔkype de bijɛ, ʒə mã

vais. Mais j'espère bien qu'à mon retour, tu auras
vɛ. mɛ ʒɛspɛ:r bjɛ̃ ka mɔ̃ rtu:r, ty ɔra

fini de faire les malles! »
fini d fɛ:r le mal!»

D'autres fois encore, les enfants demandent à leur
do:trə fwa ãkɔ:r, le -zãfã dmã:d a lœr

grand-père de leur raconter comment c'est, là-bas,
grãpɛ:r də lœr rakɔ̃te kɔmã sɛ, laba,

en France, s'il y a les mêmes plantes, les mêmes
ã frã:s, sil ja le mɛ:m plã:t, le mɛ:m

animaux. Et M. Bourdier commence à leur décrire la
-zanimo. e məsjø burdje kɔmã:s a lœr dekri:r la

ville où il est né, ou à leur lire des histoires de
vil u il ɛ ne, u a lœr li:r de -zistwa:r də

cette partie de la France. Il éprouve un grand
sɛt parti d la frã:s. il epru:v œ̃ grã

plaisir à leur raconter ces choses, le soir, après
plɛzi:r a lœr rakɔ̃te se ʃo:z, lə swa:r, aprɛ

une journée passée à s'occuper des mille choses né-
-zyn ʒurne pase a sɔkype de mil ʃo:z ne-

cessaires au voyage de sa fille. Il aurait bien aimé
sɛsɛ:r o vwaja:ʒ də sa fi:j. il ɔrɛ bjɛ̃ -nɛmɛ

les garder auprès de lui, ses deux petits, mais il n'en
le garde oprɛ də lɥi, se dø pti, mɛ il nã

bon! ɔ: bien!

dit pas un mot à Marie-Anne ou à Jeanne et Arthur.
di pa œ̃ mo a mari a:n u a ʒa:n e arty:r.

Le jour du départ arrive enfin. Le soleil brille,
lə ʒu:r dy depa:r ari:v ɑ̃fɛ̃. lə sɔlɛ:j bri:j,

c'est une très belle journée. Le MAROC part à onze
sɛ -tyn trɛ bɛl ʒurne. lə · marɔk pa:r a ɔ̃:z

heures et demie. Marie-Anne réveille les enfants à
œ:r e dmi. mari a:n revɛ:j le -zɑ̃fɑ̃ a

six heures, comme ils le lui ont demandé. Dès qu'ils
si -zœ:r, kɔm il lə lɥi ɔ̃ dmɑ̃de. dɛ kil

sont habillés, ils courent appeler Fatima, qui demeure
sɔ̃ -tabije, il ku:r aple fatima, ki dmœ:r

avec sa mère à quelques minutes de la maison des
avɛk sa mɛ:r a kɛlk minyt də la mɛzɔ̃ de

Bourdier. « Fatima! » appellent-ils. Puis, comme la
burdje. «fatima!» apɛl -til. pɥi, kɔm la

jeune fille ne répond pas: « Tu n'es pas encore levée? »
ʒœn fi:j nə repɔ̃ pa: «ty nɛ pa -zɑ̃kɔ:r ləve?»

« Mais si! » dit Fatima en riant, et sort de la maison
«mɛ si!» di fatima ɑ̃ rijɑ̃, e sɔ:r də la mɛzɔ̃

avec sa mère. Et tous les quatre retournent ensemble
avɛk sa mɛ:r. e tu le katrə rəturn ɑ̃sɑ̃:blə

chez les Bourdier.
ʃe le burdje.

Sabine a l'air un peu triste, mais elle se dit: « Je ne
sabin a lɛ:r œ̃ pø trist, mɛ ɛl sə di: «ʒə n

dois pas pleurer, je ne dois pas montrer que je suis
dwa pa plœre, ʒə n dwa pa mɔ̃tre kə ʒə sɥi

courir
je cours
tu cours
il court
nous courons
vous courez
ils courent

malheureuse de me séparer de ma fillette. C'est très
malœrø:z də m separe d ma fijɛt. sɛ trɛ

bien pour elle d'aller en France. Sabine, tu dois dire
bjɛ̃ pur ɛl dale ã frã:s. sabin, ty dwa di:r

merci à Madame Marie-Anne d'être si bonne. Ta
mɛrsi a madam mari a:n dɛ:trə si bɔn. ta

fille a beaucoup de chance, ce n'est pas à toi de
fi:j a boku d ʃã:s, s nɛ pa a twa d

pleurer! Tu aimerais la garder auprès de toi? Voyons,
plœre! ty ɛmrɛ la garde oprɛ d twa? vwajɔ̃,

Sabine! A quoi penses-tu? Avec l'argent que tu
sabin! a kwa pã:s ty? avɛk larʒã k ty

gagnes, que comptes-tu faire pour le bonheur de ta
ga:ɲ, kə kɔ̃:t ty fɛ:r pur lə bɔnœ:r də ta

fille? Et elle pourra sûrement gagner plus d'argent
fi:j? e ɛl pura syrmã gaɲe ply darʒã

en France qu'ici. Si tu ne la laisses pas partir, un
ã frã:s kisi. si ty n la lɛs pa parti:r, œ̃

jour elle te dira: « Maman, je ne veux plus de toi, tu
ʒu:r ɛl tə dira: « mãmã, ʒə n vø ply d twa, ty

n'as pas été une bonne mère! » et elle te quittera, et
na pa ete yn bɔn mɛ:r! » e ɛl tə kitra, e

elle aura raison. »
ɛl ɔra rɛzɔ̃. »

La vieille Sabine pense bien d'autres choses, mais
la vjɛ:j sabin pã:s bjɛ̃ do:trə ʃo:z, mɛ

comment décrire tout ce qu'une mère éprouve en regar-
kɔmã dekri:r tu s kyn mɛ:r epru:v ã rgar-

dant sa fille, peut-être pour la dernière fois. Car qui
dɑ̃ sa fiːj, pœtɛːtrə pur la dɛrnjɛːr fwa. kar ki

sait quand la jeune fille retournera au Maroc? Fatima,
se kɑ̃ la ʒœn fiːj rəturnəra o marɔk? fatima,

elle, a l'air très heureuse. Elle se répète: « Fatima,
ɛl, a lɛːr trɛ -zœrøːz. ɛl sə repɛt: «fatima,

tu pars, tu vas en France! Tu as beaucoup de chance! »
ty paːr, ty va -zɑ̃ frɑ̃ːs! ty a boku d ʃɑ̃ːs!»

Et l'instant suivant, elle rit, pour rien, uniquement
e lɛ̃stɑ̃ sɥivɑ̃, ɛl ri, pur rjɛ̃, ynikmɑ̃

parce qu'elle est heureuse, comme une fillette.
pars kɛl ɛ -iœrøːz, kɔm yn fijɛt.

Marie-Anne reçoit Fatima en lui disant: « Alors, tu
mari aːn rəswa fatima ɑ̃ lɥi dizɑ̃: «alɔːr, ty

croyais que nous te laisserions à Casablanca? » « Oh,
krwajɛ k nu t lɛsərjɔ̃ a kazablɑ̃ka?» «o,

non! » lui répond la jeune fille en riant. Et comme
nɔ̃!» lɥi repɔ̃ la ʒœn fiːj ɑ̃ rijɑ̃. e kɔm

l'auto qui doit conduire tout le monde au bateau
loto ki dwa kɔ̃dɥiːr tu l mɔ̃ːd o bato

arrive au même moment, on monte, les malles sont
ariːv o mɛːm mɔmɑ̃, ɔ̃ mɔ̃ːt, le mal sɔ̃

placées sur le toit, et on part.
plase syr lə twa, e ɔ̃ paːr.

Sabine a voulu rester. Elle est près de pleurer quand
sabin a vuly rɛste. ɛl ɛ prɛ d plœre kɑ̃

elle voit l'auto partir, mais elle sourit entre ses
-tɛl vwa loto partiːr, mɛ ɛl suri ɑ̃ːtrə se

larmes, fait un petit geste de la main, et rentre chez
larm, fɛ œ̃ pti ʒɛst də la mɛ̃, e rɑ̃:trə ʃe

elle en se disant: « Maintenant, tu dois gagner assez
-zɛl ɑ̃ s dizɑ̃: «mɛ̃tnɑ̃, ty dwa gaɲe ase

d'argent pour aller voir ta fille, dans un an ou deux. »
darʒɑ̃ pur ale vwa:r ta fi:j, dɑ̃ -zœ̃ -nɑ̃ u dø.»

Et à onze heures et demie, le MAROC quitte Casa-
e a ɔ̃:z œ:r e dmi, lə marɔk kit kaza-

blanca.
blɑ̃ka.

EXERCICE A.

La veille, — M. Doumier a envoyé sa lettre à Marie-Anne, il lui a aussi envoyé un —. Quand la jeune femme a reçu le télégramme, elle a — une très grande joie. Elle a été très heureuse parce qu'elle voulait que ses enfants — le pays de leur père et qu'ils — de vrais petits français.

Quand Marie-Anne a vu le regard triste de sa mère, elle a dit: « Je — penser aux enfants, maman. Vous ne — pas être tristes, papa et toi. » Arthur et Jeanne — la nouvelle avec très grande joie et courent —

MOTS:

un adieu
un air
un bateau
un beau-père
un billet
un capitaine
un cas
la chance
une conversation
un départ
l'impatience

une malle
une peur
une place
un retour
une robe
un télégramme
des vêtements
désagréable
impatient
intelligent
laid
méchant
naturel
ajouter
(que) j'aille
(qu') ils aillent
annoncer
apprendre
assurer
compter
il court
ils courent
décrire
dépend
(qu') ils deviennent
je dois
tu dois
il doit
nous devons
vous devez
ils doivent
je devrais
discuter
dû
emporter
éprouver
gagner
garder
interrompre
laisser
s'occuper
il partait
ils reçoivent

la nouvelle à leurs amis. « Marie-Anne — de recevoir un télégramme de son —-père qui lui demande de venir en France, » dit Mme Bourdier à son mari. Et Marie-Anne dit qu'elle a un peu —. Villebourg est si — de Casablanca. Elle ne connaît personne, là-—. Puis, M. Bourdier dit qu'il va s'— de toutes les choses nécessaires pour le voyage: des —, de l'argent, etc. Marie-Anne et sa mère commencent alors à — la question des valises, ou des —. Marie-Anne ne peut pas — avec elle tout ce qu'elle a. Elle a beaucoup de robes et d'autres —. Elle sera obligée de — plus de la moitié à Casablanca.

Le jour du départ, les enfants courent appeler Fatima — qu'ils sont habillés. Sabine, sa mère, a l'— un peu triste. Elle aimerait — sa fille auprès d'elle, mais avec l'argent qu'elle —, elle ne — pas faire beaucoup pour le bonheur de Fatima.

EXERCICE B.

Qu'annonce M. Bourdier, quand il rentre à la maison, vers cinq heures? ... Comment M. Bourdier avait-il eu des places dans le bateau pour jeudi prochain? ... Quand Marie-Anne reçoit-elle la lettre de son beau-père? ... Que dit Gabrielle à Marie-Anne, quand elle apprend que la jeune femme va en France? ... Que répond Marie-Anne à Gabrielle, quand son amie lui demande combien de temps elle va rester en France? ... Comment est la cousine de Marie-Anne, Gilberte? ...

EXERCICE C.

Il / Elle / On	prend une valise avec	lui. / elle. / soi.
Il / Elle / On	ne pense qu'à	lui-même. / elle-même. / soi-même.

M. Doumier parle souvent avec —-même. La vieille Amélie aussi, parle avec —-même, quand elle croit qu'elle est seule. Quand on est vieux, on parle souvent avec —-même. Quand on part pour un long voyage, on emporte beaucoup de choses avec —. Marie-Anne emporte avec — deux grandes malles et une valise. Quand Arthur court raconter la nouvelle à ses amis, il demande à sa sœur de venir avec —.

je cours	**nous courons**
tu cours	**vous courez**
il court	**ils courent**

Arthur et Jeanne — si vite qu'ils font presque tomber leur grand-père. « Ne — pas si vite! » leur dit-il. « Je ne — pas vite! » lui répond Jeanne. « Tu ne — pas vite? Le petit chien de ta cousine ne — pas plus vite que toi! » « Ça, c'est vrai, » dit Arthur, « nous — plus vite que Toto! »

je reçois	**nous recevons**
tu reçois	**vous recevez**
il reçoit	**ils reçoivent**

Marie-Anne est toujours contente quand elle — une lettre. « Nous ne — pas souvent des nouvelles de France, » dit-elle. C'est vrai, les Bourdier ne — pas

relire
retourner
revoir
(qu') ils voient
voyons!
soi
dès que
enfin
jusqu'en
juste
justement
là-bas
loin
naturellement
sûrement
uniquement
avoir de la chance
avoir l'air
avoir peur
c'est à toi
en tout cas
être à la place de
faire ses valises
il n'aura pas trop de
je ne sais pas par quoi commencer
merci d'être
Monsieur le capitaine
partir en ville
passer à autre chose
ferais mieux
tu ne veux plus de moi
un jour ou l'autre
venir de

beaucoup de lettres de leurs amis de France. « Mais vous — plus de nouvelles du pays que moi, » dit Gabrielle. « Je suis si heureuse quand je — des lettres de mes amis! » dit Marie-Anne. « C'est vrai que tu — beaucoup de lettres, toi, » lui dit sa cousine Gilberte.

RÉSUMÉ (1)

employer
a employé
emploie

Quand on raconte ce qu'une personne *dit*, on *emploie* [*ãplwa*] les mêmes temps des verbes qu'emploie cette personne. Mais quand on raconte ce qu'une personne *a dit*, on n'emploie pas toujours les mêmes temps qu'a employés cette personne.

Si la personne a employé le présent, on emploie l'imparfait, si elle a employé le futur, on emploie le conditionnel. Mais si elle a employé l'imparfait, on emploie également l'imparfait, et si elle a employé le conditionnel, on emploie également le conditionnel. Voilà quelques exemples:

	Henri a dit: « . . . »	*Henri a dit que . . .*
Je suis Il était	« *Je suis* très content d'avoir fait la connaissance de Marie-Anne. »	Henri a dit *qu'il était* très content d'avoir fait la connaissance de Marie-Anne.
Je sentais Il sentait	« *Je me sentais* si fort, ce soir-là! »	Il a dit *qu'il se sentait* si fort, ce soir-là.
Je serai Il serait	« *Je serai* un jour le mari de cette jeune fille! »	Il a dit *qu'il serait* un jour le mari de cette jeune fille.
J'aurais Il aurait	« *J'aurais* presque trop de chance si cela devenait vrai! »	Il a dit *qu'il aurait* presque trop de chance si cela devenait vrai.

« *J'ai été* très heureux de la trouver seule dans le jardin. »	Il a dit *qu'il avait été* très heureux de la trouver seule dans le jardin.	**J'ai été** **Il avait été**
« *J'étais sorti* de chez moi à sept heures. »	Il a dit *qu'il était sorti* de chez lui à sept heures.	**J'étais sorti** **Il était sorti**
« *Je serai rentré* avant onze heures. »	Il a dit *qu'il serait rentré* avant onze heures.	**Je serai rentré** **Il serait rentré**
« *J'aurais fait* cent kilomètres sans être fatigué. »	Il a dit *qu'il aurait fait* cent kilomètres sans être fatigué.	**J'aurais fait** **Il aurait fait**

Nous voyons en résumé que la personne qui parle et la personne qui raconte ce que l'autre personne a dit emploient les temps suivants (prenons le verbe « chanter » comme exemple) :

il emploie
ils emploient

Jean a dit:	*Jean a dit qu'*
« Je chante » « Je chantais »	il chantait
« Je chanterai » « Je chanterais »	il chanterait
« J'ai chanté » « J'avais chanté »	il avait chanté
« J'aurai chanté » « J'aurais chanté »	il aurait chanté

Maintenant, si vous voulez, vous pouvez vous-même faire de petits exercices comme ceux que vous venez de voir ici: Quand vous trouvez, dans votre livre de français, une conversation entre deux ou plusieurs personnes, vous pouvez raconter de nouveau ce qu'ont dit ces personnes, en employant [*ãplwajã*] le mot « que ».

Ou, si vous le préférez, vous pouvez raconter à la troisième personne ce qu'a dit Marie-Anne dans la petite histoire suivante (commencez par les mots: Marie-Anne a dit que ce matin, elle ...):

Marie-Anne a dit: « Ce matin, je *suis descendue* de ma chambre avant les autres, parce que j'*attendais* une lettre du père d'Henri. Quand la lettre *est arrivée*, je l'*ai lue* trois fois, puis je *suis montée* la lire à maman. Maman m'*a demandé* si j'*étais* heureuse, et je lui *ai répondu* que je *serais* encore plus heureuse si Henri *vivait*. Maman *a dit* qu'elle me *comprenait*. Elle me *comprendra* toujours, cette bonne maman. Ce *sera* triste de les quitter, elle et papa. Quand je *serai arrivée* à Villebourg, je *vais* être toute seule, car je ne *connais* pas vraiment le père d'Henri. J'*aurais aimé* prendre papa et maman avec moi, et je *crois* que cela *aurait été* possible si nous *avions eu* beaucoup plus d'argent. Je *sais* qu'ils *seraient* contents de venir avec moi et les enfants. Mais ce *sera* pour une autre fois. »

RÉSUMÉ (2)

e ou è

se promener	[*prɔmne*]	je me promène	[*prɔmɛn*]
s'est promené	[*prɔmne*]	tu te promènes	[*prɔmɛn*]
se promène	[*prɔmɛn*]	il se promène	[*prɔmɛn*]
se promenait	[*prɔmnɛ*]	nous nous promenons	[*prɔmnɔ̃*]
se promènera	[*prɔmɛnra*]	vous vous promenez	[*prɔmne*]
(promène-toi!)	[*prɔmɛn*]	ils se promènent	[*prɔmɛn*]

Nous avons vu que, dans la famille des verbes où la dernière voyelle que l'on prononce avant *-er* est *-é-*

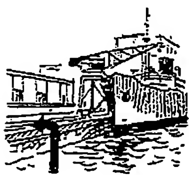
(famille de *espérer*), le *é* se change en *è* dans neuf formes du verbe. Pour les verbes comme *se promener*, où la dernière voyelle que l'on *écrit* avant *-er* est *-e-*, ce *-e-* se change en *-è-* aux mêmes formes où *-é-* se change en *-è-* dans la famille de *espérer*.

il écrit
il a écrit

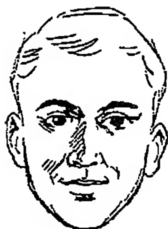
Au futur et au conditionnel de la famille de *se promener*, on a également *-è-* à la place de *-e-*: « je me promènerai, tu te promèneras, etc.; je me promènerais, tu te promènerais, etc. » Dans toutes ces formes, la lettre *è* est prononcée [ɛ]

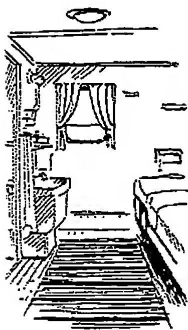
Voici les verbes de cette famille que nous connaissons:

se promener	se lever	achever
s'est promené	s'est levé	a achevé
se promène	se lève	achève
se promenait	se levait	achevait
se promènera	se lèvera	achèvera


un port et un quai

et que ɔ: et quand


un visage


une cabine

camarade ɔ: ami

première ɔ: première classe

LE VOYAGE COMMENCE

Quand le MAROC a quitté le port de Casablanca, et que
kɑ̃ l marɔk a kite l pɔ:r də kazablɑ̃ka, e k

les parents de Marie-Anne, sur le quai, ne semblent
le parɑ̃ d mari a:n, syr lə ke, nə sɑ̃:blə

plus que de toutes petites poupées dont on ne voit
ply k də tut pətit pupe dɔ̃ -tɔ̃ n vwa

plus le visage et les yeux pleins de larmes, Marie-
ply l viza:ʒ e le -zjø plɛ̃ d larm, mari

Anne dit à Fatima et aux deux enfants: « Maintenant,
a:n di a fatima e o dø -zɑ̃fɑ̃: «mɛ̃tnɑ̃,

descendons voir nos cabines! »
desɑ̃dɔ̃ vwa:r no kabin!»

Ils ont trois cabines: une pour Marie-Anne, une pour
il -zɔ̃ trwa kabin: yn pur mari a:n, yn pur

Fatima, et une pour le frère et la sœur. Ce sont
fatima, e yn pur lə frɛ:r e la sœ:r. sə sɔ̃

de très belles cabines, et Arthur dit à Jeanne:
də trɛ bɛl kabin, e arty:r di a ʒa:n:

« Qu'est-ce que tu crois qu'ils en diraient, les ca-
«kɛs kə ty krwa kil -zɑ̃ dirɛ, le ka-

marades, s'ils nous voyaient là? Une grande cabine
marad, sil nu vwajɛ la? yn grɑ̃:d kabin

de première pour nous tout seuls! Ce n'est pas tout
də prəmjɛ:r pur nu tu sœl! s nɛ pa tu

le monde qui voyage comme ça, ma vieille! » Jeanne:
l mɔ̃:d ki vwaja:ʒ kɔm sa, ma vjɛ:j!» ʒa:n:

« Et un voyage de deux jours! C'est plus long que le
«e œ̃ vwaja:ʒ də dø ʒu:r! sɛ ply lɔ̃ kə l

voyage que nous avons fait l'année passée avec grand-
vwaja:ʒ kə nu -zavɔ̃ fɛ lane pase avɛk grɑ̃-

père et grand-mère! » « Et les couchettes, » dit Arthur,
pɛ:r e grɑ̃mɛ:r!» «e le kuʃɛt,» di arty:r,

« elles sont presque aussi grandes que des lits, tu
«ɛl sɔ̃ prɛsk osi grɑ̃:d kə de li, ty

as vu? »
a vy?»

« Je crois que je dormirai très bien, cette nuit, »
«ʒə krwa kə ʒ dɔrmire trɛ bjɛ̃, sɛt nɥi,»

dit Jeanne d'un air de grande personne. « Moi
di ʒa:n dœ̃ -nɛ:r də grɑ̃:d pɛrsɔn. «mwa

aussi, » dit Arthur, également d'un air de grande per-
osi,» di arty:r, egalmɑ̃ dœ̃ -nɛ:r də grɑ̃:d pɛr-

sonne. Et les deux enfants essayent leurs couchettes.
sɔn. e le dø -zɑ̃fɑ̃ esɛ:j lœr kuʃɛt.

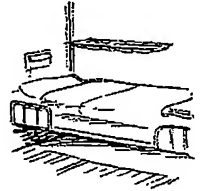
« Oui, ce sont de très bonnes couchettes. Je crois
«wi, sə sɔ̃ də trɛ bɔn kuʃɛt. ʒə krwa

que notre voyage sera très agréable, » disent-ils sans sou-
k nɔtrə vwaja:ʒ səra trɛ -zagreabl,» di:z -til sɑ̃ su-

rire. Puis ils se relèvent, se saluent, toujours
ri:r. pɥi il sə rəlɛ:v, sə saly, tuʒu:r

sans rire, d'un air très sérieux, et le jeune Ar-
sɑ̃ ri:r, dœ̃ -nɛ:r trɛ serjø, e l ʒœn ar-

voyager = faire un voyage


une couchette

il dort
il dormira

d'un air de ɔ: avec un visage et des gestes de

se relever = se lever de nouveau

thur dit à Mademoiselle Jeanne Doumier: « Ma chère,
ty:r di a madmwazɛl ʒa:n dumje: «ma ʃɛ:r,

j'entends notre mère qui nous appelle. Je crois que
ʒãtã nɔtrə mɛ:r ki nu -zapɛl. ʒə krwa k

nous ferions mieux de remonter. » « Vous avez raison,
nu fərjɔ̃ mjø d rəmɔ̃te.» «vu -zave rɛzɔ̃,

mon cher, » lui répond Mlle Jeanne Doumier, «remon-
mɔ̃ ʃɛ.r,» lɥi repɔ̃ madmwazɛl ʒa:n dumje, «rəmɔ̃-

tons! » Puis, comme Arthur veut sortir le premier,
tɔ̃!» pɥi, kɔm arty:r vø sɔrti:r lə prəmje,

elle l'arrête d'un geste: « Je me demande ce que vous
ɛl larɛt dœ̃ ʒɛst: «ʒə m dəmɑ̃:d sə k vu

apprenez à l'école, mon cher, puisque vous n'avez
-zaprəne a lekɔl, mɔ̃ ʃɛ:r, pɥisk vu nave

pas appris qu'un homme doit toujours laisser les dames
pa apri kœ̃ -nɔm dwa tuʒu:r lɛse le dam

passer devant lui. » « C'est toi, la dame? » dit Ar-
pase dəvɑ̃ lɥi.» «sɛ twa, la dam?» di ar-

thur et rit très fort, puis passe vite devant sa sœur.
ty:r e ri trɛ fɔ:r, pɥi pa:s vit dəvɑ̃ sa sœ:r.

« Essaye de me rattraper, si tu peux! » dit-il, et part
«ɛsɛ:j də m ratrape, si ty pø!» di -til, e pa:r

en courant. Il sait bien que même si sa sœur court
ɑ̃ kurɑ̃. il se bjɛ̃ kə mɛ:m si sa sœ:r ku:r

presque aussi vite que lui, elle ne pourra pas le
prɛsk osi vit kə lɥi, ɛl nə pura pa l

rattraper, car il y a déjà plus de dix mètres entre
ratrape, kar il ja deʒa ply də di mɛtr ɑ̃:tr

sortir (comme partir)
a sorti
sort
sortait
sortira

apprendre (comme **prendre**)
a appris
apprend
apprenait
apprendra

centimètre
mètre
kilomètre

Un kilomètre = 1000 mètres. Un mètre = 100 centimètres.

elle et lui: Seulement, il ne regarde pas très bien
ɛl e lɥi: sœlmã, il nə rgard pa trɛ bjɛ̃

où il va, et en sortant sur le pont, il passe à quel-
u il va, e ã sɔrtã syr lə pɔ̃, il pa:s a kɛl-

ques centimètres d'une vieille dame qui se préparait
kə sãtimɛtrə dyn vjɛ:j dam ki s preparɛ

à descendre dans sa cabine. Elle lève les deux bras
a desã:drə dã sa kabin. ɛl lɛ:v le dø bra

avec un cri de peur: « Ah! Quel méchant petit garçon!
avɛk œ̃ kri d pœ:r: «a! kɛl meʃã pti garsɔ̃!

Il a failli me renverser! Où est ta mère? Je vais
il a faji m rãvɛrse! u ɛ ta mɛ:r? ʒə vɛ

lui dire comment tu te conduis. »
lɥi di:r kɔmã ty t kɔ̃dɥi. »

En ce moment, Jeanne, à son tour, passe en courant
ã s mɔmã, ʒa:n, a sɔ̃ tu:r, pa:s ã kurã

tout près de la vieille dame. Cette fois, celle-ci devient
tu prɛ d la vjɛ:j dam. sɛt fwa, sɛlsi dəvjɛ̃

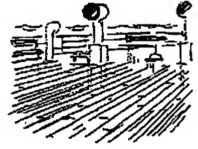
toute rouge de colère: « Je n'ai jamais vu d'enfants qui
tut ru:ʒ də kɔlɛ:r: «ʒə ne ʒamɛ vy dãfã ki

se conduisent si mal! Ils ont failli me renverser deux
s kɔ̃dɥi:z si mal! il -zɔ̃ faji m rãvɛrse dø

fois! Ah, mais attendez! Je vais le raconter à votre
fwa! a, mɛ atãde! ʒə vɛ l rakɔ̃te a vɔtrə

mère, nous allons voir ce qu'elle en dira! » Marie-
mɛ:r, nu -zalɔ̃ vwa:r sə kɛl ã dira! » mari

Anne, qui sort justement sur le pont, entend les cris de
a:n, ki sɔ:r ʒystəmã syr lə pɔ̃, ãtã le kri d


le pont du bateau

il a failli me renverser ɔ: il m'a presque renversée

renverser = faire tomber

se conduire
je me conduis
tu te conduis
il se conduit
nous nous conduisons
vous vous conduisez
ils se conduisent

la dame et lui demande: «Vous êtes malade, Madame?»
la dam e lɥi dmɑ̃:d: «vu -zɛt malad, madam?»

s'écrier = crier soudain

«Non, mais j'ai failli être tuée!» «Tuée?» s'écrie Marie-
«nɔ̃, mɛ ʒe faji ɛ:trə tɥe!» «tɥe?» sekri mari

Anne. «Mais par qui, Madame?» «Par ces deux en-
a:n. «mɛ par ki, madam?» «par se dø -zɑ̃-

fants-là!» répond la dame en montrant Jeanne et Ar-
fɑ̃ la!» repɔ̃ la dam ɑ̃ mɔ̃trɑ̃ ʒa:n e ar-

thur qui se sont arrêtés devant la porte du restau-
ty:r ki s sɔ̃ -tarɛte dvɑ̃ la pɔrt dy rɛstɔ-

rant, où ils parlent avec Fatima. «Mais que vous
rɑ̃, u il parl avɛk fatima. «mɛ kə vu

ont-ils donc fait, Madame?» demande Marie-Anne. «Ce
-zɔ̃ -til dɔ̃ fɛ, madam?» dəmɑ̃:d mari a:n. «sə

sont vos enfants?» «Oui, Madame, mais je ne comprends
sɔ̃ vo -zɑ̃fɑ̃?» «wi, madam, mɛ ʒə n kɔ̃prɑ̃

pas ce qui s'est passé.» «Ils ont passé à quelques
pa s ki sɛ pase.» «il -zɔ̃ pase a kɛlk

un fou = quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il fait

me renversaient ɔ: m'auraient renversée

centimètres de moi, en courant comme des fous! En-
sɑ̃timɛtrə də mwa, ɑ̃ kurɑ̃ kɔm de fu! ɑ̃-

core un peu, et ils me renversaient!» «Je vous demande
kɔ:r œ̃ pø, e il mə rɑ̃vɛrsɛ!» «ʒə vu dmɑ̃:d

pardon, Madame,» dit Marie-Anne, puis elle appelle:
pardɔ̃, madam,» di mari a:n, pɥi ɛl apɛl:

«Arthur! Jeanne! Venez ici!» «Pourquoi, ma-
«arty:r! ʒa:n! vəne isi!» «purkwa, mɑ̃-

man?» demande Arthur, qui sait très bien pourquoi,
mɑ̃?» dəmɑ̃:d arty:r, ki se trɛ bjɛ̃ purkwa,

mais essaye de retarder le moment désagréable. Il n'a
mɛ ɛsɛ:j də rtarde l mɔmã dezagreabl. il na

pas la moindre envie d'écouter ce que dira sa mère. « Ve-
pa la mwɛ̃:dr ãvi dekute s kə dira sa mɛ:r. «və-

nez ici, Jeanne et Arthur! » répète Marie-Anne sans
ne isi, ʒa:n e arty:r!» repɛt mari a:n sã

lui répondre. Les deux enfants viennent lentement
lɥi repɔ̃:dr. le dø -zãfã vjɛn lãtmã

vers leur mère. « Est-ce vrai, ce que Madame me dit
vɛr lœr mɛ:r. «ɛs vrɛ, s kə madam mə di

de vous? » leur demande Marie-Anne quand ils s'arrêtent
d vu?» lœr dəmã:d mari a:n kã -til sarɛt

devant elle. « Ils couraient comme des fous! »
dəvã -tɛl. «il kurɛ kɔm de fu!»

répète la dame avec colère. « Est-ce vrai? » demande
repɛt la dam avɛk kɔlɛ:r. «ɛs vrɛ?» dəmã:d

Marie-Anne encore une fois. « Oh non, on ne courait
mari a:n ãkɔ:r yn fwa. «o nɔ̃, ɔ̃ n kurɛ

pas comme des fous! » dit Arthur. « J'essayais de rat-
pa kɔm de fu!» di arty:r. «ʒesɛjɛ d ra-

traper Arthur, voilà tout, » dit sa sœur. « Ce n'est
trape arty:r, vwala tu,» di sa sœ:r. «s nɛ

pas la question, » dit alors Marie-Anne, « ce qui compte,
pa la kɛstjɔ̃,» di alɔ:r mari a:n, «s ki kɔ̃:t,

c'est que vous avez failli renverser Madame et
sɛ k vu -zave faji rãvɛrse madam e

que vous allez tout de suite lui demander pardon! »
k vu -zale tutsɥit lɥi dmãde pardɔ̃!»

retarder ɔ: faire venir plus tard

le moindre = le plus petit

lentement ←→ vite

« Pardon, Madame! » disent en même temps les deux en-
«pardɔ̃, madam!» di:z ɑ̃ mɛ:m tɑ̃ le dø -zɑ̃-

fants. « Ils ne recommenceront plus, Madame, » dit
fɑ̃. «il nə rkɔmɑ̃srɔ̃ ply, madam,» di

alors Marie-Anne, puis elle prend son fils et sa fille
alɔ:r mari a:n, pɥi ɛl prɑ̃ sɔ̃ fis e sa fi:j

par la main et tous les trois s'en vont vers Fatima,
par la mɛ̃ e tu le trwa sɑ̃ vɔ̃ vɛr fatima,

qui attend toujours, devant le restaurant. La vieille
ki atɑ̃ tuʒu:r, dəvɑ̃ l rɛstɔrɑ̃. la vjɛ:j

dame descend dans sa cabine en se disant: « Voilà la
dam desɑ̃ dɑ̃ sa kabin ɑ̃ s dizɑ̃: «vwala la

jeunesse d'aujourd'hui! Quand j'étais petite fille,
ʒœnɛs doʒurdɥi! kɑ̃ ʒete ptit fi:j,

nous ne nous conduisions pas comme cela! »
nu n nu kɔ̃dɥizjɔ̃ pa kɔm sla!»

Quand Marie-Anne, Fatima et les deux enfants entrent
kɑ̃ mari a:n, fatima e le dø -zɑ̃fɑ̃ ɑ̃:trə

dans le restaurant, la plupart des passagers de pre-
dɑ̃ l rɛstɔrɑ̃, la plypa:r de pasaʒe d prə-

mière sont déjà arrivés. Il paraît y avoir du monde
mjɛ:r sɔ̃ deʒa arive. il parɛ i avwa:r dy mɔ̃:d

à toutes les tables. «Vois-tu une table libre, Fatima?»
a tut le tabl. «vwa ty yn tablə libr, fatima?»

demande Marie-Anne. « Non, Madame Marie Anne, je
dəmɑ̃:d mari a:n. «nɔ̃, madam mari a:n, ʒə

n'en vois pas une. Je crois que toutes les tables
nɑ̃ vwa pa -zyn. ʒə krwa k tut le tablə

la plupart = la plus grande partie

un passager = une personne qui voyage en bateau

paraît ɔ: semble

il paraît y avoir = il paraît qu'il y a

du monde = des personnes

une table libre ɔ: une table où il n'y a personne

sont prises. » Marie-Anne se prépare déjà à sortir,
sɔ̃ pri:z. » mari a:n sə prepa:r deʒa a sɔrti:r,

quand un garçon vient vers elle et lui dit qu'il y a
kɑ̃ -tœ̃ garsɔ̃ vjɛ̃ vɛr ɛl e lɥi di kil ja

une bonne table libre à l'autre bout de la salle. « A
yn bɔn tablə libr a lo:trə bu d la sal. «a

l'autre bout de la salle? » dit Marie-Anne, « je com-
lo:trə bu d la sal? » di mari a:n, «ʒə kɔ̃-

prends alors pourquoi je ne l'ai pas vue en entrant. »
prɑ̃ alɔ:r purkwa ʒə n le pa vy ɑ̃ -nɑ̃trɑ̃. »

« C'est tout à fait juste, Madame, on ne la voit pas
«sɛ tu -ta fɛ ʒyst, madam, ɔ̃ n la vwa pa

d'ici, » lui dit le garçon et la conduit à la table.
disi, » lɥi di l garsɔ̃ e la kɔ̃dɥi a la tabl.

Quand il les a conduits à leurs places et qu'ils se
kɑ̃ -til le -za kɔ̃dɥi a lœr plas e kil sə

sont assis, Marie-Anne demande: « Alors, que pren-
sɔ̃ -tasi, mari a:n dəmɑ̃:d: «alɔ:r, kə prɑ̃-

drons-nous? » «Voilà le menu, Madame, » lui dit le
drɔ̃ nu? » «vwala l məny, madam, » lɥi di l

garçon. Marie-Anne prend le menu et le regarde avec
garsɔ̃. mari a:n prɑ̃ l məny e l rəgard avɛk

Fatima. Il y a tant de bonnes choses dans un res-
fatima. il ja tɑ̃ d bɔn ʃo:z dɑ̃ -zœ̃ rɛs-

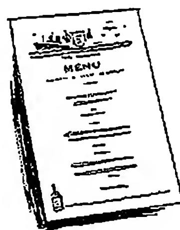
taurant de première classe, qu'il est très difficile
tɔrɑ̃ d prəmjɛ:r kla:s, kil ɛ trɛ difisil

de choisir. Mais au bout de deux ou trois minutes,
də ʃwazi:r. mɛ o bu də dø -zu trwa minyt,

paraître (comme connaître)
a paru
paraît

conduire
a conduit
conduit
conduisait
conduira

je conduis
tu conduis
il conduit
nous conduisons
vous conduisez
ils conduisent



un menu

Le potage julienne est une soupe claire avec des légumes en petits morceaux.

elles décident de commencer par du potage julienne.
ɛl desid də kɔmãse par dy pɔta:ʒ ʒyljɛn.

« Oh, pourquoi, maman? » demande Arthur. « Je n'aime
«o, purkwa, mãmã?» dəmã:d arty:r. «ʒə nɛ:m

pas le potage julienne! C'est plein de légumes, et
pa l pɔta:ʒ ʒyljɛn! sɛ plɛ̃ d legym, e

je n'aime pas les légumes dans la soupe! » « Arthur,
ʒ nɛ:m pa le legym dã la sup!» «arty:r,

ne fais pas d'histoires, je t'en prie! Tu sais que
nə fɛ pa distwa:r, ʒə tã pri! ty se k

je t'en prie ɔ: je te prie de ne pas faire d'histoires

bien élevé ɔ: qui se conduit bien

les petits garçons bien élevés mangent tout ce qu'on
le pti garsɔ̃ bjɛ̃ -nelve mã:ʒ tu s kɔ̃

excellent = très bon

leur donne à table! Le potage julienne est un excel-
lœr dɔn a tabl! lə pɔta:ʒ ʒyljɛn ɛ -tœ̃ -nɛksɛ-

commander ɔ: demander au garçon

lent potage. » Arthur ne dit plus rien, et sa mère
lã pɔta:ʒ.» arty:r nə di ply rjɛ̃, e sa mɛ:r

commande quatre potages.
kɔmã:d katrə pɔta:ʒ.

Pendant qu'on attend, les deux enfants regardent au-
pãdã kɔ̃ -natã, le dø -zãfã rgard o-

tour d'eux, dans la salle. Et quand ils se retournent
tu:r dø, dã la sal. e kã -til sə rturn


Arthur se retourne.

pour voir qui est assis derrière eux, ils se
pur vwa:r ki ɛ -tasi dɛrjɛ:r ø, il sə


un nez

trouvent soudain nez à nez avec un autre petit gar-
tru:v sudɛ̃ ne a ne avɛk œ̃ -no:trə pəti gar-

çon et sa sœur qui, eux aussi, se sont retournés
sɔ̃ e sa sœ:r ki, ø osi, sə sɔ̃ rturne

au même moment. Après un instant d'étonnement, les
o mɛ:m mɔmɑ̃. aprɛ -zœ̃ -nɛ̃stɑ̃ detɔnmɑ̃, le

quatre enfants se mettent à rire comme des fous.
katr ɑ̃fɑ̃ sə mɛt a ri:r kɔm de fu.

« Qu'est-ce que vous avez à rire? » demande Marie-Anne,
«kɛs kə vu -zave a ri:r?» dəmɑ̃:d mari a:n,

qui n'a rien vu. Et à l'autre table, la mère des
ki na rjɛ̃ vy. e a lo:trə tabl, la mɛ:r de

deux autres enfants leur pose la même question:
dø -zo:trə -zɑ̃fɑ̃ lœr po:z la mɛ:m kɛstjɔ̃:

« Qu'avez-vous à rire? » Mais ni les uns ni les autres
«kave vu a ri:r?» mɛ ni le -zœ̃ ni le -zo:trə

ne peuvent expliquer pourquoi ils rient. Ils vou-
nə pœ:v ɛksplike purkwa il ri. il vu-

draient bien, mais chaque fois qu'ils commencent à
drɛ bjɛ̃, mɛ ʃak fwa kil kɔmɑ̃:s a

expliquer ce qui s'est passé, ils recommencent à
ɛksplike s ki sɛ pase, il rəkɔmɑ̃:s a

rire. «Vous me raconterez ça quand vous aurez fini de
ri:r. «vu m rakɔ̃tre sa kɑ̃ vu -zɔre fini d

rire,» dit alors Marie-Anne en souriant, et c'est à
ri:r,» di alɔ:r mari a:n ɑ̃ surjɑ̃, e sɛ -ta

peu près la même phrase que dit à ses enfants la
pø prɛ la mɛ:m fra:z kə di a se -zɑ̃fɑ̃ la

dame de l'autre table. Elles savent bien qu'il n'y a
dam də lo:trə tabl. ɛl sa:v bjɛ̃ kil nja

rien d'autre à faire que d'attendre. Marie-Anne
rjɛ̃ do:tr a fɛ:r kə datɑ̃:dr. mari a:n

qu'est-ce que tu as à rire? = pourquoi ris-tu?

expliquer = faire comprendre

elle-même, quand elle avait l'âge de Jeanne, pouvait
ɛlmɛ:m, kɑ̃ -tɛl avɛ la:ʒ də ʒa:n, puvɛ

parfois se mettre à rire toute seule sans pouvoir
parfwa s mɛtr a ri:r tut sœl sɑ̃ puvwa:r

s'arrêter, et plus on lui demandait pourquoi elle
sarɛte, e ply -zɔ̃ lɥi dmɑ̃dɛ purkwa ɛl

riait, plus elle riait. Elle ne finissait de rire
rijɛ, ply -zɛl rijɛ. ɛl nə finisɛ d ri:r

que quand personne ne la regardait plus. Pendant ce
kə kɑ̃ pɛrsɔn nə la rgardɛ ply. pɑ̃dɑ̃ s

temps, le garçon a été à la cuisine et il revient
tɑ̃, lə garsɔ̃ a ete a la kɥizin e il rəvjɛ̃

les mains vides, en disant: « Je regrette beaucoup,
le mɛ̃ vid, ɑ̃ dizɑ̃: «ʒə rəgrɛt boku,

Madame, mais il n'y a malheureusement plus de potage
madam, mɛ il nja malœrøzmɑ̃ ply d pɔta:ʒ

julienne. » Si quelqu'un ne le regrette pas, c'est Arthur!
ʒyljɛn.» si kɛlkœ̃ n lə rəgrɛt pa, sɛ -tarty:r!

« Si vous voulez une autre soupe, Madame, je vous
«si vu vule yn o:trə sup, madam, ʒə vu

recommande notre potage aux asperges, » dit le garçon
rkɔmɑ̃:d nɔtrə pɔta:ʒ o -zaspɛrʒ,» di l garsɔ̃

à Marie-Anne. « Il est vraiment excellent! » «Vous
a mari a:n. «il ɛ vrɛmɑ̃ ɛksɛlɑ̃!» «vu

me le recommandez? » « Oui, Madame, je suis sûr
m lə rkɔmɑ̃de?» «wi, madam, ʒə sɥi sy:r

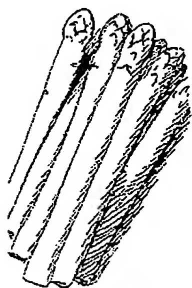
que vous le trouverez délicieux! » « Bien, » dit Marie-
kə vu l truvre delisjø!» «bjɛ̃,» di mari

plus on lui demandait..., plus elle riait ɔ: elle riait un peu plus chaque fois qu'on lui demandait...

finir
a fini
finit
finissait
finira

vide ←→ plein

recommander quelque chose = dire que cette chose est bonne



des asperges

Anne, et elle commande quatre soupes aux asperges.
a:n, e ɛl kɔmɑ̃:d katrə sup o -zaspɛrʒ.

«Vous ne le regretterez pas, Madame,» lui dit le
«vu n lə rəgrɛtre pa, madam,» lɥi di l

garçon. Arthur, lui, est très content de ce que sa
garsɔ̃. arty:r, lɥi, ɛ trɛ kɔ̃tɑ̃ də s kə sa

mère a choisi, car il aime bien les asperges.
mɛ:r a ʃwazi, kar il ɛ:m bjɛ̃ le -zaspɛrʒ.

Le déjeuner se passe tranquillement, les enfants se
lə deʒœne s pa:s trɑ̃kilmɑ̃, le -zɑ̃fɑ̃ s

conduisent comme des enfants bien élevés, et mangent
kɔ̃dɥi:z kɔm de -zɑ̃fɑ̃ bjɛ̃ -nelve, e mɑ̃:ʒ

tout avec grand plaisir. Après le potage aux asperges,
tu avɛk grɑ̃ plɛzi:r. aprɛ l pɔta:ʒ o -zaspɛrʒ,

Marie-Anne et Fatima choisissent du mouton, puis,
mari a:n e fatima ʃwazis dy mutɔ̃, pɥi,

elles choisissent des fruits. Et pour finir, elles
ɛl ʃwazis de frɥi. e pur fini:r, ɛl

commandent deux tasses de café. Comme les assiettes
kɔmɑ̃:d dø ta:s də kafe. kɔm le -zasjɛt

des enfants sont vides, leur mère leur dit d'aller
de -zɑ̃fɑ̃ sɔ̃ vid, lœr mɛ:r lœr di dale

jouer sur le pont du bateau. « Mais vous devez me
ʒwe syr lə pɔ̃ dy bato. «mɛ vu dve m

promettre que vous ne courrez plus comme des fous,
prɔmɛtrə kə vu n kurre ply kɔm de fu,

sans regarder où vous allez. Je ne veux pas que
sɑ̃ rgarde u vu -zale. ʒə n vø pa k

tranquille = calme

choisir (comme finir)
je choisis
tu choisis
il choisit
nous choisissons
vous choisissez
ils choisissent

promettre	mettre
a promis	a **mis**
promet	**met**

courir
a couru
court
courait
courra

vous renversiez d'autres vieilles dames! » « Non, ma-
vu rãvɛrsje do:trə vjɛ:j dam!» «nɔ̃, mã-

man! » lui promettent Jeanne et Arthur. « Et pas
mã!» lɥi promɛt ʒa:n e arty:r. «e pa

d'autres passagers non plus! » « Nous te promettons
do:trə pasaʒe nɔ̃ ply!» «nu t promɛtɔ̃

de ne renverser personne! » dit Arthur en riant, et le
də n rãvɛrse pɛrsɔn!» di arty:r ã rijã, e l

frère et la sœur se lèvent de table.
frɛ:r e la sœ:r sə lɛ:v də tabl.

A l'autre table, la dame a dit à ses enfants: « Quand
a lo:trə tabl, la dam a di a se -zãfã: «kã

servir
a servi
sert
servait
servira

le garçon nous servira notre café, à papa et à moi,
l garsɔ̃ nu sɛrvira nɔtrə kafe, a papa e a mwa,

vous pourrez aller jouer. » Et comme le garçon vient
vu pure ale ʒwe.» e kɔm lə garsɔ̃ vjɛ̃

justement avec les cafés, ils se lèvent de table et
ʒystəmã avɛk le kafe, il sə lɛ:v də tabl e

sortent du restaurant eux aussi.
sɔrt dy rɛstɔrã ø osi.

En arrivant à la porte, Arthur et Jeanne se retournent
ã -narivã a la pɔrt, arty:r e ʒa:n sə rturn

et, pour la deuxième fois, ils se trouvent nez
e, pur la døzjɛm fwa, il sə tru:v ne

amuser = faire rire

à nez avec les deux autres enfants. Cela les amuse
a ne avɛk le dø -zo:trə -zãfã. sla le -zamy:z

beaucoup. Cela les amuse même tant qu'ils essayent
boku. sla le -zamy:z mɛ:m tã kil -zesɛ:j

plusieurs fois de refaire la même chose. Mais plus
plyzjœ:r fwa d rəfɛ:r la mɛ:m ʃo:z. mɛ ply

on répète une chose amusante, moins elle devient
-zɔ̃ rɛpɛt yn ʃo:z amyzɑ̃:t, mwɛ̃ -zɛl dəvjɛ̃

amusante, et les quatre enfants, qui sont déjà devenus
amyzɑ̃:t, e le katr ɑ̃fɑ̃ ki sɔ̃ deʒa dəvny

de bons camarades, décident de faire le tour du bateau.
d bɔ̃ kamarad, desid də fɛ:r lə tu:r dy bato.

Puis, Arthur et Georges (c'est le nom de l'autre petit
pɥi, arty:r e ʒɔrʒ [sɛ l nɔ̃ d lo:trə pəti

garçon) décident de monter voir ce que fait le capitaine.
garsɔ̃] desid də mɔ̃te vwa:r sə k fɛ l kapitɛn.

« Tu ne crois pas que c'est défendu? » demande Jeanne
«ty n krwa pa k sɛ defɑ̃dy?» dəmɑ̃:d ʒa:n

à son frère, et Liliane, la sœur de Georges, dit: « Je
a sɔ̃ frɛ:r, e liljan, la sœ:r də ʒɔrʒ, di: «ʒə

suis sûre que c'est défendu! Tu ne devrais pas y
sɥi sy:r kə sɛ defɑ̃dy! ty n dəvrɛ pa i

aller, Georges. » Mais Georges et Arthur, bien entendu,
ale, ʒɔrʒ.» mɛ ʒɔrʒ e arty:r, bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy,

trouvent que c'est justement parce que c'est défendu
tru:v kə sɛ ʒystəmɑ̃ pars kə sɛ defɑ̃dy

que c'est intéressant et disent à leurs sœurs de retour-
kə sɛ -tɛ̃terɛsɑ̃ e di:z a lœr sœ:r də rtur-

ner chez leurs mamans. Puis les deux fillettes les
ne ʃe lœr mɑ̃mɑ̃. pɥi le dø fijɛt le

laissent partir et continuent à faire le tour du bateau.
lɛs parti:r e kɔ̃tiny a fɛ:r lə tu:r dy bato.

amusant = qui amuse

défendu ⟷ permis

défendre (comme **attendre**)
a défendu
défend
défendait
défendra

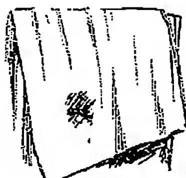
Au bout d'un quart d'heure, Marie-Anne et Fatima, qui
o bu dœ̃ ka:r dœ:r, mari a:n e fatima, ki

ont fini leur café et viennent de quitter le restau-
ɔ̃ fini lœr kafe e vjɛn də kite l rɛstɔ-

rant, voient arriver deux petits garçons aux mains et
rɑ̃, vwa arive dø pti garsɔ̃ o mɛ̃ e

grosse ɔ: grande

au visage noirs, et aux vêtements pleins de grosses
o viza:ʒ nwa:r, e o vɛtmɑ̃ plɛ̃ d gro:s



une tache

taches noires. L'un des garçons est Georges, l'autre
taʃ nwa:r. lœ̃ de garsɔ̃ ɛ ʒɔrʒ, lo:tr

est Arthur. « Mais Arthur! » s'écrie Marie-Anne,
ɛ arty:r. «mɛ arty:r!» sekri mari a:n,

« où as-tu été? D'où viennent ces taches? » Arthur
«u a ty ete? du vjɛn se taʃ?» arty:r

rougir = devenir rouge

se sent tout petit à ce moment. Il rougit de la tête
sə sɑ̃ tu pti a s mɔmɑ̃. il ruʒi d la tɛ:t

rougir (comme finir)
a rougi
rougit
rougissait
rougira

je rougis
tu rougis
il rougit
nous rougissons
vous rougissez
ils rougissent

aux pieds et ne dit rien. A cet instant, la mère de
o pje e n di rjɛ̃. a sɛt ɛ̃stɑ̃, la mɛ:r də

Georges sort à son tour du restaurant, et elle aussi
ʒɔrʒ sɔ:r a sɔ̃ tu:r dy rɛstɔrɑ̃, e ɛl osi

s'écrie: « Georges! Qu'est-ce que tu as fait? Ex-
sekri: «ʒɔrʒ! kɛs kə ty a fɛ? ɛks-

plique-moi d'où viennent toutes ces taches! » Georges
plik mwa du vjɛn tut se taʃ!» ʒɔrʒ

rougit, lui aussi, mais ne dit rien non plus. Marie-
ruʒi, lɥi osi, mɛ n di rjɛ̃ nɔ̃ ply. mari

Anne et la mère de Georges prennent alors leurs fils par
a:n e la mɛ:r də ʒɔrʒ prɛn alɔ:r lœr fis par

la main et descendent chacune dans sa cabine. Marie-
la mɛ̃ e desɑ̃:d ʃakyn dɑ̃ sa kabin. mari

Anne dit à Arthur: « Je suis très en colère! Que
a:n di a arty:r: «ʒə sɥi trɛ -zɑ̃ kɔlɛ:r! kə

vont penser de moi les autres passagers, quand ils
vɔ̃ pɑ̃se d mwa le -zo:trə pasaʒe, kɑ̃ -til

verront que j'ai un petit garçon si mal élevé? » Et
vɛrɔ̃ kə ʒe œ̃ pti garsɔ̃ si mal elve?» e

quand ils sont dans la cabine des enfants, elle con-
kɑ̃ -til sɔ̃ dɑ̃ la kabin de -zɑ̃fɑ̃, ɛl kɔ̃-

tinue: « Arthur, je ne veux pas que les gens aient
tiny: «arty:r, ʒə n vø pa k le ʒɑ̃ ɛ

la moindre envie de penser que mes enfants ne sont pas
la mwɛ̃:dr ɑ̃vi d pɑ̃se k me -zɑ̃fɑ̃ n sɔ̃ pa

les mieux élevés du monde. Tu t'es très mal con-
le mjø -zelve dy mɔ̃:d. ty tɛ trɛ mal kɔ̃-

duit, aujourd'hui! J'aurais dû te laisser sur le quai
dɥi, oʒurdɥi! ʒɔrɛ dy t lɛse syr lə ke

du port, avec tes grands-parents! Et maintenant, ex-
dy pɔ:r, avɛk te grɑ̃parɑ̃! e mɛ̃tnɑ̃, ɛks-

plique-moi d'où viennent ces taches! » Et Arthur ex-
plik mwa du vjɛn se taʃ!» e arty:r ɛks-

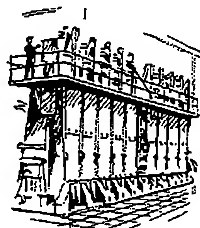
plique à sa mère qu'il a essayé de voir les machines
plik a sa mɛ:r kil a esɛje d vwa:r le maʃin

du bateau, et qu'il est tombé en descendant, et que
dy bato, e kil ɛ tɔ̃be ɑ̃ desɑ̃dɑ̃, e k

Georges est tombé, lui aussi, et que... « Merci! »
ʒɔrʒ ɛ tɔ̃be, lɥi osi, e k... «mɛrsi!»

mal élevé = qui se conduit mal

avoir
(que) j'aie
(que) tu aies
(qu') il aie
(qu') ils aient



les machines du bateau

interrompt sa mère, « qui t'a permis d'aller voir les
ɛ̃tɛrɔ̃ sa mɛːr, «ki ta pɛrmi dale vwaːr le

machines? » « Personne... » « Personne? Je pensais
maʃin?» «pɛrsɔn ...» «pɛrsɔn? ʒə pɑ̃sɛ

bien. Tu ne te souviens donc plus de ce que me di-
bjɛ̃. ty n tə suvjɛ̃ dɔ̃ ply də s kə m di-

sait ton papa? Il me disait qu'il mourrait tran-
zɛ tɔ̃ papa? il mə dizɛ kil murrɛ trɑ̃-

quille s'il savait que vous seriez toujours sages. »
kil sil savɛ k vu sərje tuʒuːr saːʒ.»

Arthur s'en souvient très bien, et il dit tout bas, en
artyːr sɑ̃ suvjɛ̃ trɛ bjɛ̃, e il di tu ba, ɑ̃

rougissant encore plus: « Oui, maman, je sais... »
ruʒisɑ̃ ɑ̃kɔːr ply: «wi, mɑ̃mɑ̃, ʒə se ...»

« Mais ce n'est pas assez de le savoir, il faut aussi
«mɛ s nɛ pa ase də l savwaːr, il fo osi

vouloir être sage. Maintenant, tu vas te déshabiller, tu
vulwaːr ɛːtrə saːʒ. mɛ̃tnɑ̃, ty va t dezabije, ty

vas te laver de la tête aux pieds et tu vas te cou-
va t lave d la tɛːt o pje e ty va t ku-

cher! » « Oh, non, maman, je ne veux pas me coucher! »
ʃe!» «o, nɔ̃, mɑ̃mɑ̃, ʒə n vø pa m kuʃe!»

s'écrie Arthur. « J'ai dit que tu vas te coucher! »
sekri artyːr. «ʒe di k ty va t kuʃe!»

lui dit sa mère, et elle ajoute: « Et tu ne quitte-
lɥi di sa mɛːr, e ɛl aʒut: «e ty n kit-

ras pas la cabine avant mon retour, tu as compris?
ra pa la kabin avɑ̃ mɔ̃ rtuːr, ty a kɔ̃pri?

mourir
est mort
meurt
mourait
mourra

il est sage ɔ: il se conduit bien

-rr-
courir il courra
voir il verra
mourir il mourra

se déshabiller ⟷ s'habiller

Je viendrai dans quelque temps voir si tu es sage. »
ʒə vjɛ̃drɛ dɑ̃ kɛlk tɑ̃ vwa:r si ty ɛ sa:ʒ. »

Arthur ne dit rien, cette fois-ci, et commence à se
arty:r nə di rjɛ̃, sɛt fwa si, e kɔmɑ̃:s a s

déshabiller. Marie-Anne remonte sur le pont, où
dezabije. mari a:n rəmɔ̃:t syr lə pɔ̃, u

Fatima l'attend avec Jeanne et sa nouvelle petite
fatima latɑ̃ avɛk ʒa:n e sa nuvɛl pətit

amie, Liliane.
ami, liljan.

EXERCICE A.

Le MAROC a quitté le — de Casablanca. Les parents de Marie-Anne sont restés sur le —. Ils semblent des poupées, on ne voit plus leur —. Marie-Anne et les enfants descendent dans leurs —. Quand ils sortent de la cabine, Arthur dit à sa sœur: « Essaye de me —, si tu peux! » En sortant sur le —, il a — renverser une vieille dame, qui crie: « Ah, ce méchant garçon! Je vais dire à ta mère comment tu te —! » La vieille dame est toute rouge de —.

Il — y avoir du monde à toutes les tables du restaurant. « Je ne vois pas une table —, » dit Fatima. Mais un garçon leur dit qu'il y a une bonne table libre à l'autre — de la salle. Quand il les a — à leurs places, Marie-Anne demande le —. Il y a beaucoup de bonnes choses, et il est difficile de —.

MOTS:
une asperge
un bout
une cabine

un camarade
un centimètre
une colère
une couchette
un fou
une machine
un menu
un nez
un passager
la plupart
un pont
un port
un potage
un potage julienne
un quai
une tache
le tour
un visage
amusant
défendu
excellent
libre
moindre
tranquille
vide
amuser
(qu') ils aient
apprendre
il a appris
choisir
il a choisi
ils choisissent
commander
se conduire
ils se conduisent
il a conduit
il s'est conduit
il courait
ils couraient
vous courrez
se déshabiller
je dormirai

Quand les enfants se —, ils se mettent à rire. Pourquoi rient-ils? Ils ne peuvent pas l'—. Et il n'y a rien à faire, car — on leur demande pourquoi ils rient, — ils rient.

EXERCICE B.

Quand les enfants sont sortis de la salle du restaurant, que décident-ils de faire? ... Que disent les fillettes à leurs frères? ... Quand Marie-Anne et Fatima quittent le restaurant, qui voient-elles arriver? ... Que dit Marie-Anne à son fils, pendant qu'elle descend avec lui dans la cabine? ... Que doit faire Arthur, quand il se sera lavé? ...

EXERCICE C.

je conduis	**nous conduisons**
tu conduis	**vous conduisez**
il conduit	**ils conduisent**

Le garçon — Marie-Anne à une table à l'autre bout du restaurant. Quand ils sont à table, les enfants se — assez bien. Leur mère leur dit: « Si vous vous — mal, vous n'aurez pas de fruits! » « Mais maman, nous nous — toujours bien! » lui répond Arthur. « Non, Arthur, tu ne te — pas toujours bien! » « Peut-être pas toujours, mais je me — presque toujours bien. »

conduire

a conduit **conduisait**

conduit **conduira**

Marie-Anne demande au garçon de les — à la table libre. Le garçon les y —. Quand il les y a —, il leur donne le menu. « J'espère que tu te — bien, » dit Marie-Anne à son fils. Elle serait très heureuse si les enfants se — toujours bien.

courir

a couru **courait**

court **courra**

Arthur — très vite et renverse presque une vieille dame. « On ne doit pas — si vite! » lui crie la dame. Arthur dit à sa mère qu'il ne — pas très vite. Mais puis, il promet à Marie-Anne qu'une autre fois, il ne — pas si vite. Jeanne, elle, dit que c'est vrai: elle a — trop vite.

partir

est parti **partait**

part **partira**

M. Bourdier a demandé quand — le MAROC. « Il — dans huit jours, » lui a-t-on répondu. « Quand tu —, je viendrai te dire adieu, » dit Gilberte à Marie-Anne. Les parents de Marie-Anne ont été très tristes de voir — le MAROC. Quand il est —, sa mère pleure.

servir

a servi **servait**

sert **servira**

« Quand le garçon nous — le café, vous pourrez sortir, » a dit Marie-Anne aux enfants. Et voilà enfin le

il aurait dû
s'écrier
expliquer
il a failli
il finissait
il mourrait
promettre
rattraper
recommander
refaire
regretter
renverser
retarder
se retourner
rougir
en rougissant
il servira
voyager
lentement
tranquillement
à l'autre bout de
avoir à rire
y avoir
bien élevé
ce qui compte
d'un air de
du monde
être en colère
faire des histoires
faire le tour
il paraît
je t'en prie
les uns... les autres
mal élevé
nez à nez
plus ... moins
plus ... plus
rien d'autre
voilà tout
Liliane

garçon qui — le café! Pendant qu'il est occupé à le —, les enfants sortent sur le pont du bateau. Maintenant, le garçon a — le café, et les enfants sont déjà loin. Deux autres enfants sont aussi sortis sur le pont pendant que le garçon — le café à Marie-Anne et à Fatima.

RÉSUMÉ (1)

L'infinitif après à, après de et seul.

Dans une phrase avec l'infinitif, il peut y avoir les mots *à* ou *de* avant l'infinitif, ou bien l'infinitif peut être seul, sans *à* ni *de*. Il est difficile de savoir quand on a *à* ou *de* et quand on n'a aucun de ces deux mots devant l'infinitif. C'est pour cela que nous vous donnons dans ce résumé un grand nombre de phrases avec l'infinitif, pour vous aider à savoir quel mot vous devez mettre entre l'infinitif et le mot qui vient avant.

L'infinitif avec à.

aider à + inf.	Mme Bourdier *aide* sa fille *à* faire les valises.
avoir à + inf.	Qu'est-ce que vous *avez à* rire?
	Il n'y *a* rien d'autre *à* faire que d'attendre.
commencer à + inf.	Ils *commencent à* expliquer ce qu'ils ont fait.
continuer à + inf.	Les garçons *continuent à* faire le tour du bateau.
donner à + inf.	Elle avait *donné à* manger à Fatima.
éprouver du plaisir à + inf.	Il *éprouve un grand plaisir à* parler.
être + adjectif + à + inf.	Ces choses *sont agréables à* entendre.
jouer à + inf.	Ils *jouent à* faire les valises.

Le train *met* 5 heures *à* faire les 320 kilomètres.	mettre à + inf.
Elle *se met à* regarder la photo.	se mettre à + inf.
Il a *passé* une journée *à* s'occuper des billets.	passer . . . à + inf.
La matinée *se passe à* discuter.	se passer à + inf.
Pense à faire tes valises!	penser à + inf.
Il *se prépare à* descendre.	se préparer à + inf.
Il *restait* des heures *à* regarder ses roses.	rester à + inf.
La première chose à faire, c'est d'aller prendre les billets.	la + adjectif + chose à + inf.

L'infinitif avec de.

Il a *accepté de* venir.	accepter de + inf.
Il *achève de* s'habiller.	achever de + inf.
Elle n'*avait* pas *besoin de* le dire.	avoir besoin de + inf.
Il *a envie de* rire.	avoir envie de + inf.
Elle *avait eu l'idée de* lui téléphoner.	avoir l'idée de + inf.
Tu *as peur d*'être trop seule.	avoir peur de + inf.
Ai-je le plaisir de vous connaître?	avoir le plaisir de + inf.
Ils *auront le temps de* dire adieu à leurs amis.	avoir le temps de + inf.
Il n'y a *rien d'autre à faire que* d'attendre.	rien d'autre à faire que de + inf.
Son cœur s'est *arrêté de* battre.	s'arrêter de + inf.
Il lui a téléphoné *au lieu de* lui écrire.	au lieu de + inf.
Il a *cessé de* passer ses soirées avec Fatima.	cesser de + inf.
Il lui a *demandé de* venir.	demander de + inf.
Je vous *demande pardon de* vous avoir dérangé.	demander pardon de + inf.
Ils *décident de* commencer à manger.	décider de + inf.
Il *se dépêche de* se laver.	se dépêcher de + inf.
Ils *disent* à leurs sœurs *de* rentrer.	dire de + inf.

donner le temps de + inf.	Il veut lui *donner le temps d'y* penser.
empêcher de + inf.	Il l'a *empêché d'*ouvrir la porte.
essayer de + inf.	*Essaye de* me rattraper!
c'est à ... de + inf.	*C'est à* toi *de* décider!
c'est assez de + inf.	*C'est assez d'*avoir appartenu à Napoléon III.
c'est autre chose de + inf.	*C'était autre chose d'*entendre André le raconter.
c'est bien de + inf.	*C'est bien* pour elle *d'*aller en France.
il est + adjectif + de + inf.	*Il est difficile de* choisir.
	Il n'*est* pas *facile d'*être vieux.
	Il est impossible de décrire sa joie.
	*Il est nécessaire d'*emporter des robes.
	Il nous *sera possible de* venir demain.
	Il serait triste de vivre ici.
c'est (ton) tour de + inf.	*C'est ton tour de* venir à Villebourg.
être + adjectif + de + inf.	Nous *sommes contents d'*être restés.
	Nous *sommes heureux de* vous avoir connu.
	Elle *était impatiente de* finir cette conversation.
	Elle *est obligée de* laisser beaucoup de robes à Casablanca.
être près de + inf.	Il *est près de* tomber.
faire bien de + inf.	Nous *ferons bien de* nous présenter.
faire mieux de + inf.	Nous *ferions mieux de* remonter.
finir de + inf.	Vous me répondrez quand vous aurez *fini de* rire.
intéresser de + inf.	Si cela vous *intéresse de* le savoir, je vous le dirai.
merci de + inf.	*Merci d'*être si bonne!
parler de + inf.	Elle *parle d'*attendre toute sa vie!
prier de + inf.	Je les ai *priés de* rester cette nuit.
permettre de + inf.	Qui t'a *permis d'*aller voir les machines?

Il saute *pour le plaisir de* sauter.	pour le plaisir de + inf.
Nous te *promettons de* ne renverser personne.	promettre de + inf.
Elle *refusait de* le voir amoureux de Marie-Anne.	refuser de + inf.
Ils *viennent de* quitter le restaurant.	venir de + inf.
La première *chose à faire, c'est de* s'occuper des billets.	... chose à faire, c'est de + inf.

L'infinitif seul.

Elle aurait *aimé* voyager.	aimer + inf.
Je *vais* le lui dire.	aller + inf.
Combien de temps *comptes*-tu y rester?	compter + inf.
Un homme *doit* laisser les dames passer les premières.	devoir + inf.
Elle l'a *envoyé* se coucher.	envoyer + inf.
Il *espère* pouvoir la retrouver.	espérer + inf.
Il a *failli* me renverser.	(il a) failli + inf.
Il lui a *fait* boire quelque chose.	faire + inf.
Il la *fait* descendre dans le bateau.	
Une nouvelle guerre a *fait* oublier l'autre.	
Elle lui a *fait* savoir la nouvelle.	
Il faut vouloir être un petit garçon sage.	il faut + inf.
Ils les *laissent* partir.	laisser + inf.
Vous *pouvez* aller jouer.	pouvoir + inf.
Il *regarde* les gens passer.	regarder + inf.
Il ne *sait* pas chanter.	savoir + inf.
Elle *semble* être un peu plus forte.	sembler + inf.
Elles *voient* arriver deux garçons.	voir + inf.
Il *veut* sortir.	vouloir + inf.
Il *monte* voir ce qui est arrivé.	monter, descendre, aller, courir, etc. + inf.
Ils *courent* annoncer la nouvelle à leurs amis.	

après + inf.	*Après* avoir reçu la lettre, elle l'a lue à sa mère.
par quoi + inf.	Je ne sais pas *par quoi* commencer.
pour + inf.	Elle s'arrête *pour* relire la lettre.
sans + inf.	Il dit cela *sans* sourire.

Et voici deux exemples où ce n'est ni *à* ni *de*, mais *par* qu'on a avant l'infinitif:

commencer par + inf.	Il *commence par* dire bonjour.
finir par + inf.	Elles ont *fini par* devenir amies.

RÉSUMÉ (2)

Voici trois familles de verbes qui se ressemblent:

partir	partir	est parti	part	part**ait**	part**ira**
servir	servir	a servi	sert	serv**ait**	serv**ira**
dormir	dormir	a dormi	dort	dorm**ait**	dorm**ira**

Au singulier du présent les trois familles ne sont pas différentes:

je pars	tu pars	il part
je sers	tu sers	il sert
je dors	tu dors	il dort

Les formes « pars! » « sers! » et « dors! » sont également les mêmes. Mais aux autres formes, nous voyons que la fin de chaque forme est la même pour les trois familles de verbes, *sauf une lettre.* Cette lettre est *t* pour

la famille de par*t*ir, *v* pour la famille de ser*v*ir, et *m* pour la famille de dor*m*ir. Voici les formes du pluriel du présent:

nous partons	nous servons	nous dormons
vous partez	vous servez	vous dormez
ils partent	ils servent	ils dorment

Les autres verbes que nous connaissons de ces trois familles sont: sor*tir*, (se) sen*tir*, et s'endor*mir*.

UN HOMME A LA MER!

croire
je crois
tu crois
il croit
nous croyons
vous croyez
ils croient

Quand un enfant n'est pas sage, on le punit.

punir (comme finir)
a puni
punit
punissait
punira

la manière dont ɔ: comment

Quand on punit quelqu'un qui n'a rien fait, on est injuste.

de cette manière = comme cela

il faut ɔ: on doit

remarquer ɔ: dire

juste ←→ injuste

Quand Marie-Anne, Fatima et Jeanne se sont promenées
kɑ̃ mari a:n, fatima e ʒa:n sə sɔ̃ prɔmne

pendant une demi-heure, Fatima dit: « Madame Marie-
pɑ̃dɑ̃ -tyn dəmiœ:r, fatima di: «madam mari

Anne, vous ne croyez pas qu'Arthur a été assez puni et
a:n, vu n krwaje pa karty:r a ete ase pyni e

que nous pouvons le faire sortir de sa cabine? » « Tu
k nu puvɔ̃ l fɛ:r sɔrti:r də sa kabin?» «ty

trouves? Eh bien, descendons! Nous verrons s'il
tru:v? e bjɛ̃, desɑ̃dɔ̃! nu vɛrɔ̃ sil

regrette la manière dont il s'est conduit. »
rəgrɛt la manjɛ:r dɔ̃ -til sɛ kɔ̃dɥi.»

Dans sa cabine, Arthur a d'abord passé un quart
dɑ̃ sa kabin, arty:r a dabɔ:r pase œ̃ ka:r

d'heure à se répéter combien il était malheureux et
dœ:r a s repete kɔ̃bjɛ̃ il etɛ malœrø e

combien sa mère était injuste: car vraiment, il
kɔ̃bjɛ̃ sa mɛ:r etɛ -tɛ̃ʒyst: kar vrɛmɑ̃, il

n'avait rien fait! En tout cas, pas assez pour être
navɛ rjɛ̃ fɛ! ɑ̃ tu ka, pa ase pur ɛ:trə

puni de cette manière. (Il faut remarquer qu'Arthur
pyni d sɛt manjɛ:r. [il fo rmarke karty:r

trouve toujours que sa mère est injuste quand c'est
tru:v tuʒu:r kə sa mɛ:r ɛ -tɛ̃ʒyst kɑ̃ sɛ

lui qui est puni. Mais il trouve presque toujours
lɥi ki ɛ pyni. mɛ il tru:v prɛsk tuʒu:r

qu'elle est très juste quand elle punit sa sœur.)
kɛl ɛ trɛ ʒyst kɑ̃ -tɛl pyni sa sœ:r.]

Mais après avoir pensé à son malheur pendant un
mɛ aprɛ -zavwa:r pɑ̃se a sɔ̃ malœ:r pɑ̃dɑ̃ -tœ̃

quart d'heure, Arthur s'est senti fatigué, s'est couché
ka:r dœ:r, arty:r sɛ sɑ̃ti fatige, sɛ kuʃe

sur le dos et s'est mis à regarder autour de lui.
syr lə do e sɛ mi a rgarde otu:r də lɥi.

Il faisait chaud dans la cabine. On n'entendait que
il fəzɛ ʃo dɑ̃ la kabin. ɔ̃ nɑ̃tɑ̃dɛ kə

le bruit des machines. Les yeux d'Arthur se sont
l brɥi de maʃin. le -zjø darty:r sə sɔ̃

fermés, et peu à peu, le petit garçon s'est endormi.
fɛrme, e pø a pø, lə pti garsɔ̃ sɛ -tɑ̃dɔrmi.

Ainsi couché sur le dos, il ressemble à un petit
ɛ̃si kuʃe syr lə do, il rəsɑ̃:bl a œ̃ pti

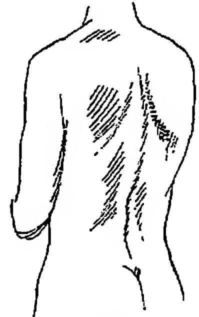
ange plutôt qu'à un petit garçon qui s'est très mal con-
-tɑ̃:ʒ plyto ka œ̃ pti garsɔ̃ ki sɛ trɛ mal kɔ̃-

duit.
dɥi.

« C'est curieux, on n'entend aucun bruit, » dit Jeanne
«sɛ kyrjø, ɔ̃ nɑ̃tɑ̃ okœ̃ brɥi,» di ʒa:n

quand les trois s'arrêtent devant la porte de la ca-
kɑ̃ le trwa sarɛt dəvɑ̃ la pɔrt də la ka-

bine. « Oui, c'est curieux, » répète Fatima, « que peut-
bin. «wi, sɛ kyrjø,» repɛt fatima, «kə pø


un dos

peu à peu ⟷ tout à coup

curieux = étrange

il faire? Vous ne croyez pas qu'il lui est arrivé
-til fɛ:r? vu n krwaje pa kil lɥi ɛ -tarive

quelque chose, Madame Marie-Anne? » « Oh, non! »
kɛlkə ʃo:z, madam mari a:n?» «o, nɔ̃!»

répond Marie-Anne, puis elle ajoute: « Entrons, nous
repɔ̃ mari a:n, pɥi ɛl aʒut: «ɑ̃trɔ̃, nu

verrons ce qu'il fait. » Elle ouvre la porte sans faire
verɔ̃ s kil fɛ.» ɛl u:vrə la pɔrt sɑ̃ fɛ:r

de bruit, et entre dans la cabine. Fatima et Jeanne
də brɥi, e ɑ̃:trə dɑ̃ la kabin. fatima e ʒa:n

à sa suite = après elle

entrent à sa suite. Quand elles voient Arthur qui dort,
ɑ̃:tr a sa sɥit. kɑ̃ -tɛl vwa arty:r ki dɔ:r,

la bouche un peu ouverte, elles se mettent à rire sans
la buʃ œ̃ pø uvɛrt, ɛl sə mɛt a ri:r sɑ̃

pouvoir s'arrêter.
puvwa:r sarɛte.

brusquement = tout à coup

A ce rire, le petit garçon se réveille brusquement et
a s ri:r, lə pti garsɔ̃ s revɛ:j bryskəmɑ̃ e

hein? ɔ: quoi?

saute de la couchette. « Hein? Qu'est-ce qu'il y a? »
so:t də la kuʃɛt. «ɛ̃? kɛs kil ja?»

tout d'abord = avant toute chose

demande-t-il tout d'abord, ce qui fait rire encore
dəmɑ̃:d -til tu dabɔ:r, s ki fɛ ri:r ɑ̃kɔ:r

plus sa sœur et Fatima. Puis, peu à peu, il se ré-
ply sa sœ:r e fatima. pɥi, pø a pø, il sə re-

veille entièrement et se met alors à rire lui aussi.
vɛ:j ɑ̃tjɛrmɑ̃ e s mɛ alɔ:r a ri:r lɥi osi.

« Eh bien, Arthur, » lui demande sa mère, « as-tu dé-
«e bjɛ̃, arty:r,» lɥi dmɑ̃:d sa mɛ:r, «a ty de-

cidé d'être sage pendant le reste du voyage? » Tout
side dɛ:trə sa:ʒ pɑ̃dɑ̃ l rɛst dy vwaja:ʒ? » tu

d'abord, Arthur ne veut pas répondre, puis il dit en
dabɔ:r, arty:r nə vø pa repɔ̃:dr, pɥi il di ɑ̃

regardant le tapis de la cabine: « Oui ... » « Oui quoi? »
rgardɑ̃ l tapi d la kabin: «wi...» «wi kwa?»

« Je le promets. » « C'est bien. Ne l'oublie pas. Tu
«ʒə l prɔmɛ.» «sɛ bjɛ̃. nə lubli pa. ty

sais bien qu'une promesse, c'est quelque chose de
se bjɛ̃ kyn prɔmɛs, se kɛlkə ʃo:z də

très sérieux. Ton père tenait toujours ses promesses,
trɛ serjø. tɔ̃ pɛ:r tənɛ tuʒu:r se prɔmɛs,

tu le sais bien. » « Oh, oui, maman! » « Alors, quittons
ty l se bjɛ̃.» «o, wi, mɑ̃mɑ̃!» «alɔ:r, kitɔ̃

cette cabine où il fait vraiment trop chaud et remontons
sɛt kabin u il fɛ vrɛmɑ̃ trɔ ʃo e rmɔ̃tɔ̃

sur le pont. » Sur ces mots, Marie-Anne sort avec
syr lə pɔ̃.» syr se mo, mari a:n sɔ:r avɛk

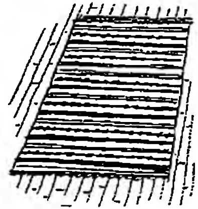
Fatima, et les deux enfants sortent à sa suite.
fatima, e le dø -zɑ̃fɑ̃ sɔrt a sa sɥit.

Quand ils montent sur le pont, ils voient que le so-
kɑ̃ -til mɔ̃:t syr lə pɔ̃, il vwa kə l sɔ-

leil est maintenant derrière un gros nuage blanc.
lɛ:j ɛ mɛ̃tnɑ̃ dɛrjɛ:r œ̃ gro nɥa:ʒ blɑ̃.

« Oh, maman, regarde! » s'écrie Jeanne dès qu'elle le
«o, mɑ̃mɑ̃, rəgard!» sekri ʒa:n dɛ kɛl lə

voit. « On dirait un énorme cheval blanc! » « Oui,
vwa. «ɔ̃ dirɛ œ̃ -nenɔrm ʃəval blɑ̃!» «wi,


un tapis

une promesse = ce que l'on promet

quelque chose de sérieux ɔ: une chose sérieuse

tenir ses promesses = faire ce qu'on a promis


un nuage

on dirait = on croirait que c'est

énorme = très grand

c'est curieux, » dit Marie-Anne en souriant, « on di-
sɛ kyrjø, » di mari a:n ã surjã, «ɔ̃ di-

rait vraiment un énorme cheval. » « Moi, je trouve
rɛ vrɛmã œ̃ -nenɔrm ʃəval. » «mwa, ʒə tru:v

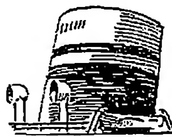
qu'il ressemble plutôt à un mouton, ce nuage, » dit
kil rəsã:blə plyto a œ̃ mutɔ̃, sə nɥa:ʒ, » di

Arthur. « Un mouton? Eh bien, mon vieux ... »
arty:r. «œ̃ mutɔ̃? e bjɛ̃, mɔ̃ vjø... »


un avion

commence Jeanne, mais elle est interrompue par Fatima
kɔmã:s ʒa:n, mɛ ɛl ɛ -tɛ̃terɔ̃py par fatima

qui, à ce même moment, s'écrie: « Regardez! Un
ki, a s mɛ:m mɔmã, sekri: «rəgarde! œ̃


une cheminée

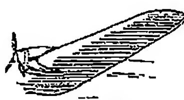
avion! » « Un avion? Où? » demande Arthur, qui a
-navjɔ̃! » «œ̃ -navjɔ̃? u? » dəmã:d arty:r, ki a

décidé depuis longtemps que quand il sera grand, il
deside dəpɥi lɔ̃tã kə kã -til səra grã, il

en effet ɔ: comme le dit Fatima

sera aviateur. « Là, un peu à droite de la première
səra avjatœ:r. «la, œ̃ pø a drwat də la prəmjɛ:r

cheminée. » En effet, à droite de la cheminée, on voit
ʃəmine. » ã -nefɛ, a drwat də la ʃəmine, ɔ̃ vwa




une aile

dans le ciel un grand avion qui vient rapidement vers
dã l sjɛl œ̃ grã -tavjɔ̃ ki vjɛ̃ rapidmã vɛr

le bateau. Ses grandes ailes brillent au soleil. Comme
lə bato. se grã:d -zɛl bri:j o sɔlɛ:j. kɔm

il vole très haut, on n'entend presque pas le bruit de
il vɔl trɛ o, ɔ̃ nãtã prɛsk pa l brɥi d

ses quatre moteurs.
se katrə mɔtœ:r.

très heureux
[*trɛ -zœrø*]
très haut
[*trɛ o*]

Dès qu'Arthur aperçoit l'avion, il se met à faire de
dɛ kartyːr apɛrswa lavjɔ̃, il sə mɛ a fɛːr də

grands gestes. Il sait bien que l'aviateur ne peut
grɑ̃ ʒɛst. il sɛ bjɛ̃ k lavjatœːr nə pø

pas le voir, mais il le salue tout de même. Le visage
pa l vwaːr, mɛ il lə saly tu d mɛːm. lə vizaːʒ

tourné vers le ciel, il marche sur le pont sans voir
turne vɛr lə sjɛl, il marʃ syr lə pɔ̃ sɑ̃ vwaːr

où il pose les pieds. « Arthur! » crie Marie-Anne,
u il poːz le pje. «artyːr!» kri mari aːn,

« arrête-toi! » Le petit garçon n'entend rien, et
«arɛt twa!» lə pti garsɔ̃ nɑ̃tɑ̃ rjɛ̃, e

les autres passagers autour de lui regardent également l'avion.
le -zoːtrə pasaʒe otuːr də lɥi rgard egal-mɑ̃ lavjɔ̃.

Marie-Anne croit déjà voir son fils
mari aːn krwa deʒa vwaːr sɔ̃ fis

tomber à la mer, elle voit son petit corps se dé-
tɔ̃be a la mɛːr, ɛl vwa sɔ̃ pti kɔːr sə de-

battre un instant contre les vagues, puis, brusquement, disparaître.
batr œ̃ -nɛ̃stɑ̃ kɔ̃ːtrə le vag, pɥi, bryskə-mɑ̃, disparɛːtr.

Cette pensée lui donne des ailes.
sɛt pɑ̃se lɥi dɔn de -zɛl.

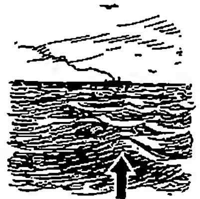
On dirait qu'elle vole au lieu de marcher. En moins
ɔ̃ dirɛ kɛl vɔl o ljø d marʃe. ɑ̃ mwɛ̃

d'une seconde, elle est près de son petit, elle l'a
dyn səgɔ̃ːd, ɛl ɛ prɛ d sɔ̃ pti, ɛl la

saisi par la main et le tient aussi fort qu'un homme.
sɛzi par la mɛ̃ e l tjɛ̃ osi fɔːr kœ̃ -nɔm.

s'arrêter
arrête-toi!
arrêtons-nous!
arrêtez-vous!

à la mer = dans la mer



disparaître (comme connaître)
a disparu
disparaît
disparaissait
disparaîtra

saisir (comme finir)
a saisi
saisit
saisissait
saisira

Arthur essaye de se débattre, il veut continuer à
arty:r esɛ:j də s debatr, il vø kɔ̃tinɥe a

saluer son aviateur, mais comme, un instant, il a
salɥe sɔ̃ -navjatœ:r, mɛ kɔm, œ̃ -nɛ̃stɑ̃, il a

tourné son visage vers sa mère, il s'arrête brusque-
turne sɔ̃ viza:ʒ vɛr sa mɛ:r, il sarɛt bryskə-

ment, la regarde, et s'écrie: « Maman! Qu'est-ce qu'il
mɑ̃, la rgard, e sekri: «mɑ̃mɑ̃! kɛs kil

y a? » « Rien, mon petit, rien, » dit Marie-Anne pour
ja?» «rjɛ̃, mɔ̃ pti, rjɛ̃,» di mari a:n pur

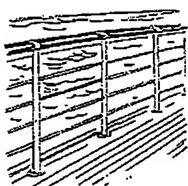
rassurer = faire devenir calme

tu allais tomber = tu étais près de tomber

le rassurer. « Je croyais que tu allais tomber à la
lə rasyre. «ʒə krwajɛ k ty alɛ tɔ̃be a la

mer, et j'ai eu peur. » C'est maintenant le tour d'Ar-
mɛ:r, e ʒe y pœ:r.» sɛ mɛ̃tnɑ̃ l tu:r dar-

thur de rassurer sa mère. « Tu croyais que j'allais
ty:r də rasyre sa mɛ:r. «ty krwajɛ k ʒalɛ


le bastingage

tomber à la mer? Mais maman, c'est impossible:
tɔ̃be a la mɛ:r? mɛ mɑ̃mɑ̃, sɛ -tɛ̃pɔsibl:

il y a le bastingage, et puis, tu sais bien que je
il ja l bastɛ̃ga:ʒ, e pɥi, ty se bjɛ̃ kə ʒ


un poisson

sais nager! » « Tu nages comme un poisson, mon petit,
se naʒe!» «ty na:ʒ kɔm œ̃ pwasɔ̃, mɔ̃ pti,

je le sais. Mais dans le port de Casablanca, la mer
ʒə l se. mɛ dɑ̃ l pɔ:r də kazablɑ̃ka, la mɛ:r

n'est pas profonde, tandis qu'ici elle est très pro-
nɛ pa prɔfɔ̃:d, tɑ̃di kisi ɛl ɛ trɛ prɔ-

fonde: plus de deux mille mètres. » En entendant
fɔ̃:d: ply də dø mil mɛtr.» ɑ̃ -nɑ̃tɑ̃dɑ̃

cela, Arthur demande: « Dis, maman, qu'est-ce que
sla, arty:r dəmɑ̃:d: «di, mɑ̃mɑ̃, kɛs kə

vous auriez fait si j'étais tombé à la mer? » Et
vu -zɔrje fɛ si ʒetɛ tɔ̃be a la mɛ:r?» e

comme pour répondre à sa question, une voix crie à
kɔm pur repɔ̃:dr a sa kɛstjɔ̃, yn vwa kri a

ce même moment: « Un homme à la mer! ».
s mɛ:m mɔmɑ̃: «œ̃ -nɔm a la mɛ:r!»

C'est un jeune homme qui, en voulant montrer à une
sɛ -tœ̃ ʒœn ɔm ki, ɑ̃ vulɑ̃ mɔ̃tre a yn

vouloir
en voulant

jeune fille comment un jour il avait attrapé un énorme
ʒœn fi:j kɔmɑ̃ œ̃ ʒu:r il avɛ -tatrape œ̃ -nenɔrm

poisson, a fait un geste trop brusque et, du bastingage
pwasɔ̃, a fɛ œ̃ ʒɛstə trɔ brysk e, dy bastɛ̃ga:ʒ

où il était assis, il est tombé à la mer. Celui qui a
u il etɛ -tasi, il ɛ tɔ̃be a la mɛ:r. səlɥi ki a

crié est un monsieur qui a vu le jeune homme tomber,
krie ɛ -tœ̃ məsjø ki a vy l ʒœn ɔm tɔ̃be,

sans pouvoir l'aider, parce qu'il était trop loin. Immé-
sɑ̃ puvwa:r lɛde, pars kil etɛ trɔ lwɛ̃. ime-

immédiatement = tout de suite

diatement, on fait savoir au capitaine ce qui s'est passé,
djatmɑ̃, ɔ̃ fɛ savwa:r o kapitɛn s ki sɛ pase,

et ce dernier donne immédiatement l'ordre d'arrêter
e s dɛrnje dɔn imedjatmɑ̃ lɔrdrə darɛte

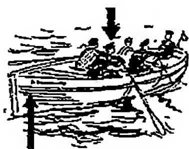
le bateau. Mais les machines d'un grand bateau ne
l bato. mɛ le maʃin dœ̃ grɑ̃ bato n

sont pas si faciles à arrêter que le moteur d'une auto,
sɔ̃ pa si fasil a arɛte kə l mɔtœ:r dyn oto,

et puis, pour arrêter un grand bateau, il ne suffit pas
e pɥi, pur arɛte œ̃ grɑ̃ bato, il nə syfi pa

d'arrêter les machines. Il faut les faire tourner dans
darɛte le maʃin. il fo le fɛ:r turne dɑ̃

un matelot



une chaloupe

l'autre sens. C'est ce que le capitaine donne l'ordre
lo:trə sɑ̃:s. sɛ s kə l kapitɛn dɔn lɔrdrə

de faire. Et quelques minutes plus tard, le bateau
də fɛ:r. e kɛlk minyt ply ta:r, lə bato

s'est arrêté, cinq matelots montent dans une chaloupe,
sɛ -tarɛte, sɛ̃ matlo mɔ̃:t dɑ̃ -zyn ʃalup,

descendre ɔ: faire descendre

que d'autres matelots descendent à la mer.
kə do:trə matlo desɑ̃:d a la mɛ:r.

Le jeune homme qui est tombé à la mer est à quelques
lə ʒœn ɔm ki ɛ tɔ̃be a la mɛ:r ɛ -ta kɛlk

une centaine = environ cent

centaines de mètres du bateau. Heureusement pour
sɑ̃tɛn də mɛtrə dy bato. œrøzmɑ̃ pur

lui, il semble savoir nager presque aussi bien que
lɥi, il sɑ̃:blə savwa:r naʒe prɛsk osi bjɛ̃ kə

le poisson qui l'a fait tomber dans l'eau. Quand il
l pwasɔ̃ ki la fɛ tɔ̃be dɑ̃ lo. kɑ̃ -til

voit que l'on a descendu une chaloupe, il se met à
vwa kə lɔ̃ -na desɑ̃dy yn ʃalup, il sə mɛ a

direction ɔ: sens

nager dans la direction du bateau. La chaloupe va
naʒe dɑ̃ la dirɛksjɔ̃ dy bato. la ʃalup va

vite, on dirait que les cinq matelots lui donnent
vit, ɔ̃ dirɛ k le sɛ̃ matlo lɥi dɔn

une trentaine = environ trente

des ailes. Il n'y a plus qu'une trentaine de mètres
de -zɛl. il nja ply kyn trɑ̃tɛn də mɛtr

entre elle et le jeune homme. Sur le bateau, tous
ã:tr ɛl e l ʒœn ɔm. syr lə baio, tu

les yeux regardent dans le même sens. Tout à coup,
le -zjø rgard dã l mɛ:m sã:s. tu -ta ku,

quand la chaloupe n'est plus qu'à une vingtaine de
kã la ʃalup nɛ ply ka yn vɛ̃tɛn də

mètres du jeune homme, la jeune fille aperçoit quel-
mɛtrə dy ʒœn ɔm, la ʒœn fi:j apɛrswa kɛl-

que chose de noir qui nage rapidement dans la direc-
kə ʃo:z də nwa:r ki na:ʒ rapidmã dã la dirɛk-

tion de son camarade. « Là! Là! Regardez! » s'écrie-
sjɔ̃ d sɔ̃ kamarad. «la! la! rəgarde!» sekri

t-elle, les yeux pleins d'horreur, et l'instant sui-
-tɛl, le -zjø plɛ̃ dɔrœ:r, e lɛ̃stã sɥi-

vant, des centaines d'yeux se sont tournés dans la
vã, de sãtɛn djø sə sɔ̃ turne dã la

même direction. « Un requin! » s'écrie quelqu'un.
mɛ:m dirɛksjɔ̃. «œ̃ rəkɛ̃!» sekri kɛlkœ̃.

Les matelots de la chaloupe ont également vu le requin
le matlo d la ʃalup ɔ̃ -tegalmã vy l rəkɛ̃

(car c'en est un), et en trois secondes, ils sont auprès
[ka:r sã -nɛ -tœ̃], e ã trwa zgɔ̃:d, il sɔ̃ -toprɛ

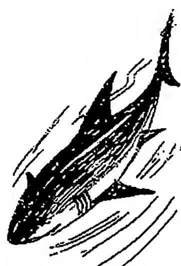
du nageur. Un des marins l'a déjà saisi par les mains,
dy naʒœ:r. œ̃ de marɛ̃ la deʒa sɛzi par le mɛ̃,

et quand le requin arrive à l'endroit où était le nageur
e kã l rəkɛ̃ ari:v a lãdrwa u etɛ l naʒœ:r

quelques instants plus tôt, le jeune homme est déjà
kɛlk -zɛ̃stã ply to, lə ʒœn ɔm ɛ deʒa

une vingtaine = environ vingt

horreur (f) ɔ: très grande peur



un requin

c'en est un ɔ: c'est vraiment un requin

un nageur = un homme qui nage

un marin = un matelot

dans la chaloupe. Et comme l'un des marins fait
dɑ̃ la ʃalup. e kɔm lœ̃ de marɛ̃ fɛ

tomber quelque chose dans la mer au même moment,
tɔ̃be kɛlkə ʃo:z dɑ̃ la mɛ:r o mɛ:m mɔmɑ̃.

le requin a peur et disparaît brusquement. Une
lə rkɛ̃ a pœ:r e disparɛ bryskəmɑ̃. yn

une dizaine = environ dix

dizaine de minutes plus tard, on a remonté la chaloupe,
dizɛn də minyt ply ta:r, ɔ̃ -na rmɔ̃te la ʃalup,

et le jeune homme, qui est trop fatigué pour marcher,
e l ʒœn ɔm, ki ɛ trɔ fatige pur marʃe,

est porté par deux hommes dans sa cabine, où il est
ɛ pɔrte par dø -zɔm dɑ̃ sa kabin, u il ɛ

le tout ɔ: tout cela

couché sur sa couchette. Le tout n'a duré qu'un quart
kuʃe syr sa kuʃɛt. lə tu na dyre kœ̃ ka:r

durer

Un jour et une nuit durent vingt-quatre heures.

d'heure environ.
dœ:r ɑ̃virɔ̃.

Sur le pont du bateau, une vingtaine de personnes
syr lə pɔ̃ dy bato, yn vɛ̃tɛn də pɛrsɔn

on se montre ɔ: on montre, l'un à l'autre, . . .

discutent ce qui s'est passé. On se montre l'endroit
diskyt sə ki sɛ pase. ɔ̃ s mɔ̃:trə lɑ̃drwa

où le jeune homme se trouvait au moment où il est
u l ʒœn ɔm sə truvɛ o mɔmɑ̃ u il ɛ

on se dit ɔ: on dit, l'un à l'autre, . . .

tombé du bateau, on se dit que la mer est très pro-
tɔ̃be dy bato, ɔ̃ s di k la mɛ:r ɛ trɛ prɔ-

une soixantaine = environ soixante

fonde à cet endroit, et un monsieur d'une soixan-
fɔ̃:d a sɛt ɑ̃drwa, e œ̃ məsjø dyn swasɑ̃-

taine d'années dit à sa femme: «Ma chère, c'est de
tɛn dane di a sa fam: «ma ʃɛ:r, sɛ d

cette manière que l'on se tue. Si ce jeune homme
set manjɛ:r kə lɔ̃ s ty. si sə ʒœn ɔm

n'avait pas été un si bon nageur, et si les marins
navɛ pa ete œ̃ si bɔ̃ naʒœ:r, e si le marɛ̃

n'avaient pas été si rapides ...» Il ne finit pas
navɛ pa ete si rapid...» il nə fini pa

sa pensée, mais ajoute après un instant: «Ah, cette
sa pɑ̃se, mɛ aʒut aprɛ -zœ̃ -nɛ̃stɑ̃: «a, sɛt

jeunesse! Elle ne pense à rien!» «Tu n'es pas juste,
ʒœnɛs! ɛl nə pɑ̃:s a rjɛ̃!» «ty nɛ pa ʒyst,

Albert,» lui dit sa femme avec un sourire, «tu ne te
albɛ:r,» lɥi di sa fam avɛk œ̃ suri:r, «ty n tə

rappelles donc plus cette fois où tu es tombé dans
rapɛl dɔ̃ ply sɛt fwa u ty ɛ tɔ̃be dɑ̃

le lac en voulant me donner une fleur d'eau?» «On
l lak ɑ̃ vulɑ̃ m dɔne yn flœ:r do?» «ɔ̃

ne dit pas «une fleur d'eau»!» «Tu as sûrement
n di pa «yn flœ:r do»!» «ty a syrmɑ̃

raison, Albert, mais, ce n'est pas cela qui importe. Ce
rɛzɔ̃, albɛ:r, mɛ, s nɛ pa sla ki ɛ̃pɔrt. sə

qui importe, c'est que tu es injuste.» «Bien, bien,»
ki ɛ̃pɔrt, sɛ k ty ɛ -zɛ̃ʒyst.» «bjɛ̃, bjɛ̃,»

dit son mari, et sur ces mots, lui et sa femme s'en
di sɔ̃ mari, e syr se mo, lɥi e sa fam sɑ̃

vont prendre une tasse de café au restaurant.
vɔ̃ prɑ̃:dr yn ta:s də kafe o rɛstɔrɑ̃.

Pendant toute cette affaire, Marie-Anne, Fatima et
pɑ̃dɑ̃ tut sɛt afɛ:r, mari a:n, fatima e

se rappeler = se souvenir de

se **rappeler** (comme **appeler**)
s'est rappelé
se rappelle

importer ɔ: compter

les enfants sont restés presque immobiles, au même
le -zɑ̃fɑ̃ sɔ̃ rɛste prɛsk imɔbil, o mɛ:m

avoir très peur = avoir une très grande peur

endroit. La petite Jeanne a eu très peur au commence-
ɑ̃drwa. la ptit ʒa:n a y trɛ pœ:r o kɔmɑ̃s-

ment, mais Arthur l'a rassurée d'un air de grande
mɑ̃, mɛ arty:r la rasyre dœ̃ -nɛ:r də grɑ̃:d

personne: « Je te promets qu'il ne lui arrivera
pɛrsɔn: «ʒə tə prɔmɛ kil nə lɥi arivra

rien! Tu verras, ça ira très bien! Ecoute: les ma-
rjɛ̃! ty vɛra, sa ira trɛ bjɛ̃! ekut: le ma-

chines tournent dans l'autre sens! Et le bateau est
ʃin turn dɑ̃ lo:trə sɑ̃:s! e l bato ɛ

déjà presque arrêté, tu vois? » « Je vois, » répond Jeanne,
deʒa prɛsk arɛte, ty vwa?» «ʒə vwa,» repɔ̃ ʒa:n,

mais elle a tout de même eu très peur en voyant le
mɛ ɛl a tu d mɛ:m y trɛ pœ:r ɑ̃ vwajɑ̃ l

requin. Mais Arthur l'a de nouveau rassurée: « Ça
rəkɛ̃. mɛ arty:r la d nuvo rasyre: «sa

un requin, il faut que ça ... ɔ: il faut qu'un requin ...

ne fait rien, tu sais? Un requin, il faut que ça se
n fɛ rjɛ̃, ty se? œ̃ rəkɛ̃, il fo k sa s

tourne sur le dos pour pouvoir saisir un nageur. »
turn syr lə do pur puvwa:r sɛzi:r œ̃ naʒœ:r.»

(C'est à l'école qu'Arthur a appris cela.) Mais
[sɛ -ta lekɔl karty:r a apri sla.] mɛ

Jeanne n'a été tout à fait rassurée que lorsqu'elle a
ʒa:n na ete tu -ta fɛ rasyre kə lɔrskɛl a

et que = et lorsque

vu le marin saisir le jeune homme par les mains, et
vy l marɛ̃ sɛzi:r lə ʒœn ɔm par le mɛ̃, e

qu'elle a vu les deux hommes le porter dans sa cabine.
kɛl a vy le dø -zɔm lə pɔrte dɑ̃ sa kabin.

Pendant tout cela, aucun des quatre n'avait
pɑ̃dɑ̃ tu sla, okœ̃ de katrə navɛ

remarqué que le nuage qui, tout d'abord, n'était qu'un
rmarke kə l nɥa:ʒ ki, tu dabɔ:r, netɛ kœ̃

grand cheval à droite de la cheminée du bateau, avait
grɑ̃ ʃval a drwat də la ʃmine dy bato, avɛ

peu à peu couvert tout le ciel, comme un immense ta-
pø a pø kuvɛ:r tu l sjɛl, kɔm œ̃ -nimɑ̃:s ta-

pis blanc. C'est Marie-Anne qui, la première, dit:
pi blɑ̃. sɛ mari a:n ki, la prəmjɛ:r, di:

« Il fait un peu froid, vous ne trouvez pas? » « Froid? »
«il fɛ œ̃ pø frwa, vu n truve pa?» «frwa?»

disent les deux enfants en même temps: « Non, il ne
di:z le dø -zɑ̃fɑ̃ ɑ̃ mɛ:m tɑ̃: «nɔ̃, il nə

fait pas froid. » Mais quand ils remarquent, eux aus-
fɛ pa frwa.» mɛ kɑ̃ -til rəmark, ø o-

si, que les nuages couvrent maintenant tout le ciel,
si, kə le nɥa:ʒ ku:vrə mɛ̃tnɑ̃ tu l sjɛl,

il leur semble tout à coup que leur mère a tout de
il lœr sɑ̃:blə tu -ta ku k lœr mɛ:r a tu d

même raison.
mɛ:m rɛzɔ̃.

Le nuage n'est déjà plus blanc, mais gris, et l'on
lə nɥa:ʒ nɛ deʒa ply blɑ̃, mɛ gri, e lɔ̃

ne voit pas le soleil. Il fait aussi sombre qu'à
n vwa pa l sɔlɛ:j. il fɛ osi sɔ̃:brə ka

immense = énorme

froid ←→ chaud

couvrir (comme **ouvrir**)
je couvre
tu couvres
il couvre
nous couvrons
vous couvrez
ils couvrent

Le gris est une couleur entre le blanc et le noir.

il fait sombre ɔ: on ne voit pas bien

sept ou huit heures du soir. Et voilà que le vent
sɛ u ɥi -tœ:r dy swa:r. e vwala kə l vã

se met à souffler. C'est un vent froid. Ce n'est
s mɛ a sufle. sɛ -tœ̃ vã frwa. s nɛ

pas du tout = absolument pas

pas du tout un vent d'été, mais un vrai vent d'hi-
pa dy tu œ̃ vã dete, mɛ œ̃ vrɛ vã di-

ver. Les oiseaux volent plus vite, leurs ailes aussi
vɛ:r. le -zwazo vɔl ply vit, lœr -zɛl osi

semblent grises plutôt que blanches comme avant.
sã:blə gri:z plyto k blã:ʃ kɔm avã.

Une grosse goutte d'eau tombe sur la main de Jeanne.
yn gro:s gut do tɔ̃:b syr la mɛ̃ d ʒa:n.

Une autre goutte tombe immédiatement après sur le nez
yn o:trə gut tɔ̃:b imedjatmã aprɛ syr lə ne

d'Arthur. « Il pleut! » s'écrie-t-il, et un instant
darty:r. «il plø!» sekri -til, e œ̃ -nɛ̃stã

plus tard, ce n'est plus une goutte, mais des di-
ply ta:r, s nɛ ply -zyn gut, mɛ de di-

zaines, des centaines de gouttes qui tombent autour
zɛn, de sãtɛn də gut ki tɔ̃:b otu:r

de Marie-Anne et des enfants. Et pendant que Marie-
də mari a:n e de -zãfã. e pãdã k mari

prenant ɔ: en prenant

Anne, prenant les enfants par la main, court dans la
a:n, prənã le -zãfã par la mɛ̃, ku:r dã la

direction des cabines, les centaines de gouttes deviennent
dirɛksjɔ̃ de kabin, le sãtɛn də gut dəvjɛn

un millier = environ mille

des milliers. Un grand cri va d'un bout du bateau à
de milje. œ̃ grã kri va dœ̃ bu dy bato a

l'autre: « Il pleut! Il pleut! » Tous les passagers courent
lo:tr: «il plø! il plø!» tu le pasaʒe ku:r

vers leurs cabines ou vers les salons, et moins d'une
vɛr lœr kabin u vɛr le salɔ̃, e mwɛ̃ dyn

demi-minute plus tard, le pont est abandonné par le
dəmiminyt ply ta:r, lə pɔ̃ ɛ -tabãdɔne par lə

dernier passager.
dɛrnje pasaʒe.

le pont est abandonné par les passagers = les passagers ont quitté le pont

La pluie qui tombe des nuages toujours plus sombres
la plɥi ki tɔ̃:b de nɥa:ʒ tuʒu:r ply sɔ̃:br

est froide comme une pluie de décembre. De minute
ɛ frwad kɔm yn plɥi də desã:br. də minyt

en minute elle devient plus forte, et le vent, de
ã minyt ɛl dəvjɛ̃ ply fɔrt, e l vã, də

minute en minute, souffle avec plus de force. La
minyt ã minyt, sufl avɛk ply d fɔrs. la

fort
la force
Une personne qui est très forte a beaucoup de force.

mer qui, une demi-heure plus tôt, était si calme et
mɛ:r ki, yn dəmiœ:r ply to, etɛ si kalm e

bleue, a changé entièrement. Elle est sombre, d'un
blø, a ʃãʒe ãtjɛrmã. ɛl e sɔ̃:br, dœ̃

vert presque noir, et de grandes vagues frappent le
vɛ:r prɛsk nwa:r, e d grã:d vag frap lə

bateau avec force.
bato avɛk fɔrs.

Marie-Anne et les enfants sont montés dans le salon
mari a:n e le -zãfã sɔ̃ mɔ̃te dã l salɔ̃

de première et regardent par une des fenêtres. « Quelle
d prəmjɛ:r e rgard par yn de fnɛ:tr. «kɛl

tempête = vent très fort, pluie, vagues très hautes, etc .

tempête! » s'écrie Arthur. « Oui, c'est comme cette
tãpɛ:t! » sekri arty:r. «wi, sɛ kɔm sɛt

fois, tu te rappelles, où nous étions allés à Azemmour
fwa, ty t rapɛl, u nu -zetjɔ̃ -zale a azɛmu:r

avec grand-père, » dit Jeanne. « Oh, oui, » dit Arthur,
avɛk grãpɛ:r, » di ʒa:n. «o, wi, » di arty:r,

« il y avait des vagues plus hautes que des maisons
«il javɛ de vag ply o:t kə de mɛzɔ̃

de trois étages! » « Disons deux étages, » remarque
də trwa -zeta:ʒ! » «dizɔ̃ dø -zeta:ʒ, » rəmark

Marie-Anne en souriant. « Oui, mais tout de même, »
mari a:n ã surjã. «wi, mɛ tu d mɛ:m, »

dit Arthur sans se retourner, le nez contre la fenêtre
di arty:r sã s rəturne, lə ne kɔ̃:trə la fnɛ:trə

du salon. Le jour dont parle Arthur, il y a eu, entre
dy salɔ̃. lə ʒu:r dɔ̃ parl art:yr, il ja y, ã:trə

Casablanca et Azemmour, une tempête d'une telle force
kazablãka e azɛmu:r, yn tãpɛ:t dyn tɛl fɔrs

qu'aucun bateau n'a pu quitter le port de Casablanca
kokœ̃ bato na py kite l pɔ:r də kazablãka

et que deux petits bateaux, en voulant entrer dans le
e k dø pti bato, ã vulã ãtre dã l

port, ont été saisis par une vague immense et ont
pɔ:r, ɔ̃ -tete sɛzi par yn vag imã:s e ɔ̃

disparu en moins d'une minute! Beaucoup de personnes
dispary ã mwɛ̃ dyn minyt! boku d pɛrsɔn

dans le port les ont vus disparaître. Durant un court
dã l pɔ:r le -zɔ̃ vy disparɛ:tr. dyrã -tœ̃ ku:r

instant, on a vu avec horreur les passagers et les
ɛ̃stɑ̃, ɔ̃ -na vy avɛk ɔrœ:r le pasaʒe e le

matelots se débattre contre les vagues, sans pouvoir
matlo s debatrə kɔ̃:trə le vag, sɑ̃ puvwa:r

les aider. « C'est ainsi que la mer punit ceux qui n'ont
le -zɛde. «sɛ -tɛ̃si k la mɛ:r pyni sø ki nɔ̃

pas peur d'elle, » a-t-on dit. Arthur se rappelle qu'alors,
pa pœ:r dɛl, » a -tɔ̃ di. arty:r sə rapɛl kalɔ:r,

au commencement de la tempête, des milliers d'oiseaux
o kɔmɑ̃smɑ̃ d la tɑ̃pɛ:t, de milje dwazo

ont passé au-dessus de leurs têtes. En quelques minutes,
ɔ̃ pase odsy d lœr tɛ:t. ɑ̃ kɛlk minyt,

tous les cafés d'Azemmour (une petite ville à une cin-
tu le kafe dazɛmu·r [yn pətit vil a yn sɛ̃-

quantaine de kilomètres de Casablanca) ont été aban-
kɑ̃tɛn də kilɔmɛtrə də kazablɑ̃ka] ɔ̃ -tete abɑ̃-

donnés, comme le pont du bateau aujourd'hui. Seule-
dɔne, kɔm lə pɔ̃ dy bato oʒurdɥi. sœl-

ment, cette fois-là, la pluie n'était pas froide comme
mɑ̃, sɛt fwa la, la plɥi netɛ pa frwad kɔm

aujourd'hui, mais presque chaude.
oʒurdɥi, mɛ prɛsk ʃo:d.

Pendant une heure, les deux enfants ne quittent pas
pɑ̃dɑ̃ -tyn œ:r, le dø -zɑ̃fɑ̃ n kit pa

la fenêtre du salon. Puis tout à coup, aussi vite qu'elle
la fnɛ:trə dy salɔ̃. pɥi tu -ta ku, osi vit kɛl

est venue, la tempête passe. Le vent se calme, les
ɛ vny, la tɑ̃pɛ:t pa:s. lə vɑ̃ s kalm, le

une dizaine
une vingtaine
une trentaine
une quarantaine
une cinquantaine
une soixantaine
une centaine
un millier

se calmer = devenir calme

nuages laissent passer les premiers rayons du soleil,
nɥa:ʒ lɛs pase le prəmje rɛjɔ̃ dy sɔlɛ:j,

le pont du MAROC, abandonné pendant la tempête,
lə pɔ̃ dy marɔk, abɑ̃dɔne pɑ̃dɑ̃ la tɑ̃pɛ:t,

est de nouveau plein de monde. Le soleil disparaît
ɛ d nuvo plɛ̃ d mɔ̃:d. lə sɔlɛ:j dispare

encore de temps en temps derrière un nuage, mais de
ɑ̃kɔ:r də tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃ dɛrjɛ:r œ̃ nɥa:ʒ, mɛ d

minute en minute, ses rayons deviennent plus chauds. Il
minyt ɑ̃ minyt, se rɛjɔ̃ dəvjɛn ply ʃo. il

ne fait pas du tout sombre, tous semblent contents et
nə fɛ pa dy tu sɔ̃:br, tus sɑ̃:blə kɔ̃tɑ̃ e

heureux. Tous sauf ceux qui n'aiment pas les grosses
œrø. tus sof sø ki nɛ:m pa le gro:s

vagues et sont encore malades dans leurs cabines. Mais
vag e sɔ̃ -tɑ̃kɔ:r malad dɑ̃ lœr kabin. mɛ

les enfants n'y pensent pas, et pour eux, le voyage
le -zɑ̃fɑ̃ ni pɑ̃:s pa, e pur ø, lə vwaja:ʒ

continue, toujours aussi beau.
kɔ̃tiny, tuʒu:r osi bo.

EXERCICE A.

Fatima dit à Marie-Anne: «Vous ne — pas qu'Arthur est resté assez longtemps dans sa cabine?» «Nous verrons s'il regrette la — dont il s'est conduit,» dit Marie-Anne. Arthur, dans sa cabine, trouve que sa

MOTS:

une aile
un aviateur
un avion
un bastingage

mère est très —, car il n'a vraiment rien fait. Quand il dort, il ressemble à un petit ange — qu'à un garçon qui s'est mal conduit.

Marie-Anne entre dans la cabine la première, Jeanne et Fatima y entrent à sa —. Arthur rougit et regarde le — de la cabine quand sa mère lui demande: « Me promets-tu d'être sage? » Puis il lui donne la — qu'elle lui demande.

Le soleil est derrière un gros —. Ce nuage ressemble à un — cheval. Tout à coup, les enfants voient un —. Arthur le regarde, le visage — vers le ciel, sans voir où il marche. Quand Marie-Anne l'a —, il s'—: « Qu'est-ce qu'il y a? » Sa mère le —: « Il n'y a rien, mon petit. »

Marie-Anne croyait que son fils — tomber à la mer. Mais Arthur lui dit qu'il sait —. « C'est vrai, tu nages comme un —, » lui dit sa mère, « mais la mer ici est très —. »

EXERCICE B.

Que dit-on d'une personne qui nage très bien? ... Qu'est-ce qu'un oiseau a au lieu de bras? ... Comment le jeune homme est-il tombé à la mer? ... Que fait le capitaine du bateau quand on a crié: Un homme à la mer? ... Que font les matelots, quand le bateau

une chaloupe
une cheminée
un commencement
une direction
un dos
un endroit
une force
une goutte
une horreur
une manière
un marin
un matelot
une mer
un nageur
un nuage
un ordre
la pluie
un poisson
une promesse
un requin
un sens
un tapis
une tempête
une vague
un vent
brusque
curieux
énorme
froid
gris
immense
injuste
juste
profond
sombre
abandonner
arrête-toi!
se calmer
ils couvrent
vous croyez
se débattre
descendre
disparaître

il disparaît
durer
il faut
nager
il pleut
porter
prenant
il a puni
il punit
remarquer
se répéter
se rappeler
rassurer
remonter
saisir
il a saisi
tu allais tomber
tourner
voulant
brusquement
hein?
immédiatement
plutôt
une dizaine
une vingtaine
une trentaine
une cinquantaine
une soixantaine
une centaine
un millier
à sa suite
ce qui importe
de cette manière
en effet
il fait chaud
il fait froid
il fait sombre
pas du tout
peu à peu
tout d'abord
tout de même

s'est arrêté? ... Que fait le jeune homme, quand il voit que l'on descend la chaloupe à la mer? ... Que voit la jeune fille dans l'eau, quand la chaloupe est déjà tout près du jeune homme? ...

EXERCICE C.

je crois	**nous croyons**
tu crois	**vous croyez**
il croit	**ils croient**

« —-tu que le jeune homme sait nager? » demande un monsieur à sa femme. « Oui, je — qu'il sait nager, » lui répond-elle. Arthur — aussi que le jeune homme sait nager, car lui-même nage très bien. Mais d'autres passagers ne — pas que le jeune homme sait nager. « —-vous que la chaloupe arrivera à temps? » demandent-ils aux matelots. « Oui, nous — qu'elle arrivera à temps, » répondent les matelots, très calmes.

finir	
a fini	**finissait**
finit	**finira**

Quand on a — de déjeuner, les enfants quittent la salle du restaurant. Ils se dépêchent toujours de — leur déjeuner, pour aller vite jouer. C'est presque toujours Arthur qui — de manger le premier. Son père aussi — toujours de manger avant les autres. « Quand, un jour, tu — après nous, on sera très content! » dit souvent Marie-Anne à son fils.

vouloir
a voulu **voulait**
veut **voudra**

Henri ne — pas mourir, mais qui — mourir avant d'avoir vraiment vécu? Le jeune homme a — que ses enfants deviennent de bons petits Français. Les parents de Marie-Anne lui ont dit: « Quand tu — nous quitter, dis-le, nous ne t'arrêterons pas. » Et maintenant, Marie-Anne, sans le —, a fait du mal à ses parents en décidant de partir.

RÉSUMÉ (1)

Les deux formes du futur.

Dans la phrase: « Nous allons fumer nos cigares dans le salon, » les mots « allons fumer » disent la même chose que le mot « fumerons ». Nous avons donc en français deux différentes formes de futur: le futur en un seul mot (il *fumera*), et le futur en deux mots, avec le verbe *aller* (il *va fumer*). Mais quand disons-nous: « il fumera », et quand disons-nous: « il va fumer »?

Nous disons: « il va fumer », « il va manger », « il va demander », etc. quand ce que dit le verbe va arriver dans peu de temps. Dans les autres cas, nous disons: « il fumera », « il mangera », « il demandera », etc.

Nous dirons donc: « Il *va venir* dans cinq minutes, » mais: «Il *viendra* dans une semaine. » Nous dirons: « Quand il viendra (dans peu de temps), nous *allons*

savoir ce qu'il veut, » mais: « Quand il viendra (demain, par exemple), nous *saurons* ce qu'il veut. »

Jusqu'ici, cela n'est pas très difficile. Ce qui est un peu plus difficile, c'est que, parfois, on emploie également le verbe *aller* en parlant de choses qui arriveront dans quelques semaines, dans un mois, etc.

On dira par exemple: « Dans quelques semaines, je *vais commencer* mon grand voyage autour du monde, » mais on ne peut pas dire: « Je vais lire ce livre dans quelques semaines. » Pourquoi? Parce que, quand on parle d'un grand voyage, quelques semaines, ce n'est pas long, tandis que si l'on parle de lire un livre, quelques semaines, c'est long.

Un autre exemple. On dira: « Nous *allons finir* votre robe dans trois jours, Madame. » Mais on dira: « Nous *finirons* cette lettre dans trois jours. » Pourquoi? Parce que, quand on parle de finir une robe, trois jours c'est peu, tandis que si l'on parle de finir une lettre, c'est long.

RÉSUMÉ (2)

Voici une assez grande famille de verbes, la famille de *venir,* dont nous connaissons jusqu'ici les cinq verbes *venir,* de*venir, se* sou*venir, tenir,* et appar*tenir.*

On pourrait dire, il est vrai, que ce sont deux familles de verbes, la famille de *v*enir et celle de *t*enir.

Mais comme ces deux familles se ressemblent beaucoup, on en a fait une seule, grande famille.

EXERCICE

Comme premier exercice, essayez d'écrire le présent des verbes de cette famille. Nous vous donnons ici le présent de *venir:*

je viens	**nous venons**
tu viens	**vous venez**
il vient	**ils viennent**

Et voici un exercice sur les autres temps des verbes de cette famille. Comme exemple, nous vous donnons cinq formes du verbe *venir:*

venir	
est venu	**venait**
vient	**viendra**

Arthur (tenir) ___ sa cuiller à la main quand il mange sa soupe. Quand il était très petit, c'était sa mère qui (tenir) ___ sa cuiller. La cafetière de M. Doumier a (appartenir) ___ à Napoléon III. Quand M. Doumier mourra, elle (appartenir) ___ peut-être à Marie-Anne. Les enfants de Marie-Anne (devenir) ___ de bons Français, quand ils seront grands. Arthur est (devenir) ___ plus sage, depuis la mort de son père. Marie-Anne se (souvenir) ___ encore des dernières phrases de son mari. Elle s'en (souvenir) ___ toujours.

« Qui (venir) ___ à la gare, quand nous arriverons à Villebourg? » demande Fatima. « Je serais très contente si mon beau-père (venir) ___ à la gare, » lui répond Marie-Anne. M. Doumier était impatient de (tenir) ___ dans ses bras la femme d'Henri et ses enfants. « La femme d'Henri arrive; elle (venir) ___ à Villebourg! » disait-il à tout le monde. Et il a demandé encore une fois à sa fille Josette de (venir) ___, elle aussi, à Villebourg.

L'ARRIVÉE A MARSEILLE

Quand le MAROC arrive à Marseille, dans la matinée
kã l marɔk ari:v a marsɛ:j, dã la matine

du samedi, il fait très beau, le soleil brille dans un
dy samdi, il fɛ trɛ bo, lə sɔlɛ:j bri:j dã -zœ̃

ciel bleu. Une grande foule est rassemblée sur le
sjɛl blø yn grã:d ful ɛ rasãble syr lə

quai. On attend le MAROC depuis une heure. Le
ke. ɔ̃ -natã l marɔk dəpɥi -zyn œ:r. lə

navire aurait dû être à Marseille vers dix heures.
navi:r ɔrɛ dy ɛ:tr a marsɛ:j vɛr di -zœ:r.

Mais à cause de la tempête et du jeune homme qui
mɛ a ko:z də la tãpɛ:t e dy ʒœn ɔm ki

était tombé à la mer, il a une heure de retard, et n'ar-
etɛ tɔ̃be a la mɛ:r, il a yn œ:r də rta:r, e na-

rive à Marseille que vers onze heures.
ri:v a marsɛ:j kə vɛr ɔ̃:z œ:r.

Presque tous les passagers sont sur le pont, et beau-
prɛsk tu le pasaʒe sɔ̃ syr lə pɔ̃, e bo-

coup font de grands gestes aux personnes rassemblées
ku fɔ̃ də grã ʒɛst o pɛrsɔn rasãble

sur le quai. Beaucoup ont des amis ou des parents
syr lə ke. boku ɔ̃ de -zami u de parã

parmi la foule qui attend. Marie-Anne, Fatima et
parmi la ful ki atã. mari a:n, fatima e

une foule = beaucoup de personnes

une foule est rassemblée ɔ: beaucoup de personnes sont ensemble

un navire = un bateau

il a une heure de retard = il arrive une heure trop tard

beaucoup ɔ: beaucoup de passagers

parent = oncle, tante, cousin, etc.

les enfants sont naturellement au bastingage, et les
le -zɑ̃fɑ̃ sɔ̃ natyrɛlmɑ̃ o bastɛ̃ga:ʒ, e le

enfants saluent eux aussi la foule. A côté d'eux,
-zɑ̃fɑ̃ saly ø osi la ful. a kote dø,

une dame d'une soixantaine d'années semble avoir des
yn dam dyn swasɑ̃tɛn dane sɑ̃:bl avwa:r de

amis parmi ceux qui attendent, car elle appelle:
-zami parmi sø ki atɑ̃:d, kar ɛl apɛl:

« Hélène! Hélène! » et fait des gestes de la main à
«elɛn! elɛn!» e fɛ de ʒɛst də la mɛ̃ a

quelqu'un, sur le quai. « C'est ma fille, » explique-
kɛlkœ̃, syr lə ke. «sɛ ma fi:j,» ɛksplik

t-elle à Marie-Anne, « j'ai été voir une de mes filles
-tɛl a mari a:n, «ʒe ete vwa:r yn də me fi:j

qui est mariée à Casablanca, et Hélène, c'est mon
ki ɛ marje a kazablɑ̃ka, e elɛn, sɛ mɔ̃

autre fille. » Marie-Anne sourit, et la dame con-
-no:trə fi:j.» mari a:n suri, e la dam kɔ̃-

tinue à faire des gestes de la main à sa fille.
tiny a fɛ:r de ʒɛst də la mɛ̃ a sa fi:j.

« Elle m'a vue! » dit-elle tout à coup et, en quittant
«ɛl ma vy!» di -tɛl tu -ta ku e, ɑ̃ kitɑ̃

le bastingage: « Je vais me dépêcher de descendre!
l bastɛ̃ga:ʒ: «ʒə vɛ m depɛʃe də desɑ̃:dr!

Au revoir, Madame. » « Au revoir, Madame, » répond
o rvwa:r, madam.» «o rvwa:r, madam,» repɔ̃

Marie-Anne, et la dame s'en va.
mari a:n, e la dam sɑ̃ va.

A ce moment, Fatima dit: « Ce monsieur qui semble
a s mɔmã, fatima di: «sə məsjø ki sã:blə

nous appeler, n'est-ce pas Monsieur André? » « Oui,
nu -zaple, nεs pa məsjø ãdre?» «wi,

c'est l'oncle André, » s'écrient les deux enfants en même
sε lɔ̃:kl ãdre,» sekri le dø -zãfã ã mε:m

temps, et ils se mettent à crier: « Oncle André! Oncle
tã, e il sə mεt a krie: «ɔ̃:kl ãdre! ɔ̃:kl

André! » « André à Marseille? Quelle surprise! »
ãdre!» «ãdre a marsε:j? kεl syrpri:z!»

s'écrie Marie-Anne, « et moi qui le croyais à mille
sekri mari a:n, «e mwa ki l krwajε a mil

kilomètres d'ici, chez mon beau-père à Villebourg,
kilɔmεtrə disi, ʃe mɔ̃ bopε:r a vilbu:r,

ou à Paris! » « C'est très gentil d'être venu jus-
u a pari!» «sε trε ʒãti dε:trə vəny ʒys-

qu'à Marseille, » dit Fatima. « C'est plus que gentil! »
ka marsε:j,» di fatima. «sε ply k ʒãti!»

dit Marie-Anne, et ajoute: « Mais il a toujours été un
di mari a:n, e aʒut: «mε il a tuʒu:r ete œ̃

bon camarade. Maintenant, venez vite, nous allons
bɔ̃ kamarad. mε̃tnã, vəne vit, nu -zalɔ̃

nous dépêcher de descendre, nous aussi! »
nu depεʃe də desã:dr, nu osi!»

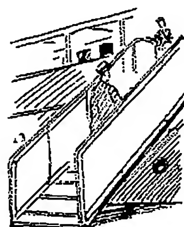
Des matelots ont justement fini de mettre en place
de matlo ɔ̃ ʒystəmã fini d mεtr ã plas

les passerelles, les premiers passagers commencent à
le pasrεl, le prəmje pasaʒe kɔmã:s a

Une surprise est quelque chose que l'on n'attendait pas.

... qui le croyais ɔ: ... qui croyais qu'il était

il est gentil ɔ: il se conduit d'une manière agréable



une passerelle

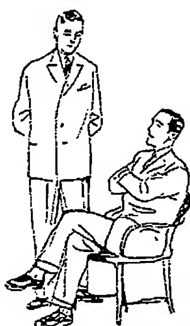
descendre du navire. En arrivant devant la passe-
desɑ̃:drə dy navi:r. ɑ̃ -narivɑ̃ dvɑ̃ la pas-

relle du pont de première, Marie-Anne, Fatima et les
rɛl dy pɔ̃ d prəmjɛ:r, mari a:n, fatima e le

deux enfants rattrappent la vieille dame que sa fille
dø -zɑ̃fɑ̃ ratrap la vjɛ:j dam kə sa fi:j

Hélène attend sur le quai. La dame leur sourit et
elɛn atɑ̃ syr lə ke. la dam lœr suri e

demande: « On vous attend aussi? » « Oui, » répond Ma-
dmɑ̃:d: «ɔ̃ vu -zatɑ̃ osi?» «wi,» repɔ̃ ma-



debout
assis

rie-Anne, « un cousin que je croyais à mille kilomètres
ri a:n, «œ̃ kuzɛ̃ k ʒə krwajɛ a mil kilɔmɛtrə

d'ici. » « Quelle jolie surprise! » dit la dame. Et sur
disi.» «kɛl ʒɔli syrpri:z!» di la dam. e syr

ces mots, elle commence à descendre. Nos quatre amis
se mo, ɛl kɔmɑ̃:s a desɑ̃:dr. no katr ami

la suivent. André est debout, à côté de la passerelle
la sɥi:v. ɑ̃dre ɛ dəbu, a kote d la pasrɛl

suivre
je suis
tu suis
il suit
nous suivons
vous suivez
ils suivent

par où ils descendent. Il les suit du regard en souriant
par u il desɑ̃:d. il le sɥi dy rga:r ɑ̃ surjɑ̃

à sa cousine.
a sa kuzin.

pousser un cri = crier soudain

Tout à coup, la vieille dame pousse un cri et tombe.
tu -ta ku, la vjɛ:j dam pus œ̃ kri e tɔ̃:b.

une dizaine au moins = pas moins d'une dizaine

Immédiatement, une dizaine de personnes au moins
imedjatmɑ̃, yn dizɛn də pɛrsɔn o mwɛ̃

courent l'aider. La pauvre dame paraît s'être fait
ku:r lɛde. la po:vrə dam parɛ sɛ:trə fɛ

mal, car elle reste couchée sur le côté, sans remuer.
mal, kar ɛl rɛst kuʃe syr lə kote, sɑ̃ rəmɥe.

sans remuer ɔ: immobile



un genou

« Oh! » dit-elle, puis elle appelle: « Hélène! » « Me
«o!» di -tɛl, pɥi ɛl apɛl: «elɛn!» «mə

voilà, maman, » dit sa fille, qui est arrivée elle aussi
vwala, mɑ̃mɑ̃,» di sa fi:j, ki ɛ -tarive ɛl osi

en courant. Puis elle se met à genoux à côté de sa
ɑ̃ kurɑ̃. pɥi ɛl sə mɛ a ʒənu a kote d sa

mère et lui demande: « As-tu mal, maman? » « Non, »
mɛ:r e lɥi dmɑ̃:d: «a ty mal, mɑ̃mɑ̃?» «nɔ̃,»

répond la vieille dame, « mais je ne peux pas remuer le
repɔ̃ la vjɛ:j dam, «mɛ ʒə n pø pa rəmɥe l

bras droit. Je crois que je me le suis cassé en tombant. »
bra drwa. ʒə krwa kə ʒə m lə sɥi kase ɑ̃ tɔ̃bɑ̃.»



un bras cassé

« Ne dis pas cela, maman, ce serait vraiment trop de
«nə di pa sla, mɑ̃mɑ̃, sə srɛ vrɛmɑ̃ tro d

malchance! » dit sa fille. Et André, qui est monté lui
malʃɑ̃:s!» di sa fi:j. e ɑ̃dre, ki ɛ mɔ̃te lɥi

malchance ⟷ chance

aussi pour aider Marie-Anne à descendre (cela n'est
osi pur ɛde mari a:n a desɑ̃:dr [sla nɛ

pas facile, à cause de la foule qui s'est formée autour
pa fasil, a ko:z də la ful ki sɛ fɔrme otu:r

se former ɔ: se rassembler

de la pauvre dame), dit lui aussi: « Quelle malchance!
də la po:vrə dam], di lɥi osi: «kɛl malʃɑ̃:s!

Juste au moment où cette pauvre dame rentrait en
ʒyst o mɔmɑ̃ u sɛt po:vrə dam rɑ̃trɛ ɑ̃

France d'un si long voyage! Mais il faudrait un doc-
frɑ̃:s dœ̃ si lɔ̃ vwaja:ʒ! mɛ il fodrɛ œ̃ dɔk-

il faut
il faudra

teur! N'y a-t-il pas un docteur?» «Ici,» répond une
tœ:r! nja -til pa œ̃ dɔktœ:r?» «isi,» repɔ̃ yn

s'approcher ɔ: venir plus près

à travers ɔ: en traversant

voix, et un jeune homme s'approche, à travers la foule.
vwa, e œ̃ ʒœn ɔm saprɔʃ, a travɛ:r la ful.

Il se met lui aussi à genoux auprès de la dame et lui
il sə mɛ lɥi osi a ʒnu oprɛ d la dam e lɥi

avez-vous des douleurs = avez-vous mal

demande: «Avez-vous des douleurs, Madame?» «Non,»
dmɑ̃:d: «ave vu de dulœ:r, madam?» «nɔ̃,»

répond la dame, «je n'ai aucune douleur, mais je ne
repɔ̃ la dam, «ʒə ne okyn dulœ:r, mɛ ʒə n

peux pas remuer le bras droit. Croyez-vous qu'il est
pø pa rəmɥe l bra drwa. krwaje vu kil ɛ

cassé, docteur?» «Je ne peux pas le dire avant de
kase, dɔktœ:r?» «ʒə n pø pa l di:r avɑ̃ d

l'avoir vu, Madame,» lui répond le jeune docteur, puis
lavwa:r vy, madam,» lɥi repɔ̃ l ʒœn dɔktœ:r, pɥi

aux gens rassemblés autour d'eux: «Il faut porter
o ʒɑ̃ rasɑ̃ble otu:r dø: «il fo pɔrte

Madame dans sa cabine! Faites un peu de place, s'il
madam dɑ̃ sa kabin! fɛt -zœ̃ pø d plas, sil

vous plaît!» «Oui, naturellement,» dit alors André à
vu plɛ!» «wi, natyrɛlmɑ̃,» di alɔ:r ɑ̃drɛ a

sa cousine, «que faisons-nous ici? Descendons vite, le
sa kuzin, «kə fzɔ̃ nu isi? desɑ̃dɔ̃ vit, lə

train n'attendra pas longtemps. Il est déjà onze heures
trɛ̃ natɑ̃dra pa lɔ̃tɑ̃. il ɛ deʒa ɔ̃:z œ:r

vingt, il part dans une vingtaine de minutes.» Et
vɛ̃, il pa:r dɑ̃ -zyn vɛ̃tɛn də minyt.» e

il descend avec Marie-Anne sur le quai, suivi de
il desã avek mari a:n syr lə ke, sɥivi d

Fatima et des enfants, pendant que la pauvre dame
fatima e de -zãfã, pãdã k la po:vrə dam

est portée dans sa cabine.
ɛ pɔrte dã sa kabin.

Marie-Anne se retourne un instant, pour voir si le
mari a:n sə rturn œ̃ -nɛ̃stã, pur vwa:r si l

porteur qui a pris leurs valises les suit. Il est juste
pɔrtœ:r ki a pri lœr vali:z le sɥi. il ɛ ʒyst

derrière eux et demande, pour être sûr: «Le train de
dɛrjɛ:r ø e dmã:d, pur ɛ:trə sy:r: «lə trɛ̃ d

Paris, n'est-ce pas, Madame?» «Oui, oui,» lui répond
pari, nɛs pa, madam?» «wi, wi,» lɥi repɔ̃

Marie-Anne, «allez-y, nous vous suivons!» Puis elle
mari a:n, «ale -zi, nu vu sɥivɔ̃!» pɥi ɛl

se retourne vers André, qui lui a pris le bras. «André,
sə rturn vɛr ãdre, ki lɥi a pri l bra. «ãdre,

quelle belle surprise tu nous as faite! Mais comment
kɛl bɛl syrpri:z ty nu -za fɛt! mɛ kɔmã

as-tu eu l'idée de venir jusqu'à Marseille?» «C'est
a ty y lide də vni:r ʒyska marsɛ:j?» «sɛ

très simple, j'ai eu grande envie de te revoir, une si
trɛ sɛ̃:pl, ʒe y grã:d ãvi də tə rvwa:r, yn si

grande envie que j'ai tout à coup décidé de prendre
grã:d ãvi k ʒe tu -ta ku deside də prã:drə

le train de Marseille, et me voilà!» «Quelle bonne
lə trɛ̃ d marsɛ:j, e m vwala!» «kɛl bɔn

suivre
a suivi
suit


un porteur

simple ɔ: facile à comprendre

idée! » disent les deux enfants derrière lui, et en riant,
ide!» di:z le dø -zãfã dɛrjɛ:r lɥi, e ã rijã,

tout le monde s'en va vers le train.
tu l mɔ̃:d sã va vɛr lə trɛ̃.

A quelques centaines de mètres de l'endroit où est
a kɛlk sãtɛn də mɛtrə də lãdrwa u ɛ

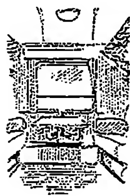
le MAROC, il y a une gare pour les voyageurs qui
l marɔk, il ja yn ga:r pur le vwajaʒœ:r ki

un passager = une personne qui voyage en bateau

un voyageur = une personne qui voyage par le train, en auto, etc.

viennent en bateau. Le porteur avec les valises de
vjɛn -tã bato. lə pɔrtœ:r avɛk le vali:z də

Marie-Anne est déjà devant un wagon de 1ère classe
mari a:n ɛ deʒa dvã -tœ̃ vagɔ̃ d prəmjɛ:r kla:s


un compartiment

où il a vu un compartiment libre. Il monte dans le
u il a vy œ̃ kɔ̃partimã libr. il mɔ̃:t dã l

wagon, suivi de nos voyageurs. Le porteur met les
vagɔ̃, sɥivi d no vwajaʒœ:r. lə pɔrtœ:r mɛ le

valises en place dans le compartiment, et Marie-Anne
vali:z ã plas dã l kɔ̃partimã, e mari a:n

lui demande: « Combien est-ce que je vous dois? »
lɥi dmã:d: «kɔ̃bjɛ̃ ɛs kə ʒ vu dwa?»

combien est-ce que je vous dois? ɔ: combien d'argent dois-je vous donner?

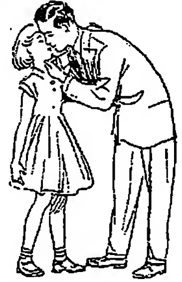
« Cela fait deux cents francs, Madame, » lui répond
«sla fɛ dø sã frã, madam,» lɥi repɔ̃

le porteur. Marie-Anne veut le payer, mais son cou-
l pɔrtœ:r. mari a:n vø l pɛje, mɛ sɔ̃ ku-

le payer ɔ: payer le porteur

sin l'arrête, et paye à sa place. Marie-Anne proteste:
zɛ̃ larɛt, e pɛ:j a sa plas. mari a:n prɔtɛst:

« André, vraiment, je ne veux pas que tu payes pour
«ãdre, vrɛmã, ʒə n vø pa k ty pɛ:j pur


André embrasse Jeanne.

moi! » Mais son cousin lui sourit et ne la laisse pas
mwa!» mɛ sɔ̃ kuzɛ̃ lɥi suri e n la lɛs pa

continuer. Elle est si jolie, en ce moment, qu'il se
kɔ̃tinɥe. ɛl ɛ si ʒɔli, ɑ̃ s mɔmɑ̃, kil sə

demande un instant s'il ne peut pas se permettre de
dmɑ̃:d œ̃ -nɛ̃stɑ̃ sil nə pø pa s pɛrmɛtrə də

l'embrasser. Après tout, Marie-Anne est sa cousine.
lɑ̃brase. aprɛ tu, mari a:n ɛ sa kuzin.

Mais devant Fatima, il préfère ne pas le faire. Il dit
mɛ dvɑ̃ fatima, il prefɛ:r nə pa l fɛ:r. il di

seulement: «Ma chère cousine, c'est très simple: à
sœlmɑ̃: «ma ʃɛ:r kuzin, sɛ trɛ sɛ̃:pl: a

partir de ce moment et jusqu'à notre arrivée à Ville-
parti:r də s mɔmɑ̃ e ʒyska nɔtr arive a vil-

à partir de ɔ: depuis

bourg, c'est moi qui paye. Sommes-nous d'accord?»
bu:r, sɛ mwa ki pɛ:j. sɔm nu dakɔ:r?»

nous sommes d'accord ɔ: nous voulons la même chose

Cette fois-ci, la jeune femme ne proteste pas. Elle
sɛt fwa si, la ʒœn fam nə prɔtɛst pa. ɛl

lève les épaules avec un petit geste des bras, et dit
lɛ:v le -zepo:l avɛk œ̃ pti ʒɛst de bra, e di


une épaule

en souriant: «Tu es le plus fort. Cela a toujours été
ɑ̃ surjɑ̃: «ty ɛ l ply fɔ:r. sla a tuʒu:r ete

comme ça. Quand tu veux vraiment quelque chose,
kɔm sa. kɑ̃ ty vø vrɛmɑ̃ kɛlkə ʃo:z,

il est impossible de te résister!» Et elle dit cela avec
il ɛ -tɛ̃pɔsiblə də tə reziste!» e ɛl di sla avɛk

un sourire si gentil que le jeune homme ne peut plus,
œ̃ suri:r si ʒɑ̃ti kə l ʒœn ɔm nə pø ply,

gentil ɔ: joli, agréable

naturel
naturelle
naturellement

gentil
gentille
gentiment

lui, résister à l'envie qu'il a d'embrasser sa cousine.
lɥi, reziste a lɑ̃vi kil a dɑ̃brase sa kuzin.

Mais il fait cela si gentiment que Marie-Anne trouve
mɛ il fɛ sla si ʒɑ̃timɑ̃ kə mari a:n tru:v

son geste tout à fait naturel. Ils rient tous les deux,
sɔ̃ ʒɛst tu -ta fɛ natyrɛl. il ri tu le dø,

et le jeune homme s'écrie: « Que tu es gentille, Marie-
e l ʒœn ɔm sekri: «kə ty ɛ ʒɑ̃ti:j, mari

Anne! Si un jour tu étais fatiguée d'être seule, je... »
a:n! si œ̃ ʒu:r ty etɛ fatige dɛ:trə sœl, ʒə...»

Mais il se souvient soudain qu'ils ne sont pas seuls,
mɛ il sə suvjɛ̃ sudɛ̃ kil nə sɔ̃ pa sœl,

et s'arrête.
e sarɛt.

Quelques instants plus tard, quand Fatima et les deux
kɛlk -zɛ̃stɑ̃ ply ta:r, kɑ̃ fatima e le dø

enfants sont sortis du compartiment, Marie-Anne ne
-zɑ̃fɑ̃ sɔ̃ sɔrti dy kɔ̃partimɑ̃, mari a:n nə

peut s'empêcher de demander à son cousin: « Que
pø sɑ̃pɛʃe də dmɑ̃de a sɔ̃ kuzɛ̃: «kə

tout à l'heure ɔ: un peu avant

voulais-tu dire par ta phrase de tout à l'heure? » Le
vulɛ ty di:r par ta fra:z də tu -ta lœ:r?» lə

jeune homme devient tout à coup très sérieux, puis
ʒœn ɔm dəvjɛ̃ tu -ta ku trɛ serjø, pɥi

ailleurs ɔ: dans une autre direction

murmure en regardant ailleurs: « Je te raconterai cela
myrmy:r ɑ̃ rgardɑ̃ ajœ:r: «ʒə tə rakɔ̃tre sla

une autre fois... » La jeune femme comprend alors
yn o:trə fwa...» la ʒœn fam kɔ̃prɑ̃ alɔ:r

qu'elle n'aurait pas dû poser sa question. Elle pense:
kɛl nɔrɛ pa dy poze sa kɛstjɔ̃. ɛl pɑ̃:s:

« Et moi qui me croyais toujours si sûre, avec André!
«e mwa ki m krwajɛ tuʒu:r si sy:r, avɛk ɑ̃dre!

Va-t-il vraiment tomber amoureux de moi? J'espère
va -tiil vrɛmɑ̃ tɔ̃be amurø d mwa? ʒɛspɛ:r

bien que non! » Mais à y bien penser, cela n'est pas
bjɛ̃ k nɔ̃!» mɛ a i bjɛ̃ pɑ̃se, sla nɛ pa

une si grande surprise pour la jeune femme. Elle a
yn si grɑ̃:d syrpri:z pur la ʒœn fam. ɛl a

depuis quelque temps le sentiment qu'André ne la
dəpɥi kɛlk tɑ̃ l sɑ̃timɑ̃ kɑ̃dre n la

regarde plus tout à fait comme une... parente, mais
rgardə ply tu -ta fɛ kɔm yn... parɑ̃:t, mɛ

comme une jeune femme dont on peut très bien tomber
kɔm yn ʒœn fam dɔ̃ -tɔ̃ pø trɛ bjɛ̃ tɔ̃be

amoureux. Non, Marie-Anne n'est pas surprise, cela
amurø. nɔ̃, mari a:n nɛ pa syrpri:z, sla

devait bien arriver un jour, mais quand même! Comme
dvɛ bjɛ̃ -narive œ̃ ʒu:r, mɛ kɑ̃ mɛ:m! kɔm

elle ne dit rien, André lui demande: « Dis, Marie-
ɛl nə di rjɛ̃, ɑ̃dre lɥi dmɑ̃:d: «di, mari

Anne, tu n'es pas fâchée, j'espère? » « Oh, non, An-
a:n, ty nɛ pa fɑʃe, ʒɛspɛ:r?» «o, nɔ̃, ɑ̃-

dré, pourquoi serais-je donc fâchée? Mais où sont les
dre, purkwa srɛ:ʒ dɔ̃ fɑʃe? mɛ u sɔ̃ le

enfants? Et Fatima? Il y a dix minutes qu'ils ont
-zɑ̃fɑ̃? e fatima? il ja di minyt kil -zɔ̃

tomber amoureux = devenir amoureux

à y bien penser ɔ: quand elle pense bien à cela

sentir
un sentiment

un parent
une parente

surprendre (comme prendre)
surprendre
a surpris
surprend
surprenait
surprendra

quand même = tout de même

fâché = en colère

quitté le compartiment.» «C'est vrai,» dit André,
kite l kɔ̃partimɑ̃.» «sɛ vrɛ,» di ɑ̃dre,

«où sont-ils?» Fatima, qui entre en ce moment même
«u sɔ̃ -til?» fatima, ki ɑ̃:tr ɑ̃ s mɔmɑ̃ mɛ:m

dans le compartiment, dit qu'elle croyait que les enfants
dɑ̃ l kɔ̃partimɑ̃, di kɛl krwajɛ k le -zɑ̃fɑ̃

étaient avec Marie-Anne et André. Ils étaient allés avec
etɛ -tavɛk mari a:n e ɑ̃dre. il -zetɛ -tale avɛk

elle jusqu'à l'autre wagon, puis ils l'avaient quittée en
ɛl ʒyska lo:trə vagɔ̃, pɥi il lavɛ kite ɑ̃

courant dans la direction de leur compartiment. «Je
kurɑ̃ dɑ̃ la dirɛksjɔ̃ d lœr kɔ̃partimɑ̃. «ʒə

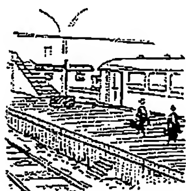
suis nerveuse,» dit Marie-Anne, «le train peut partir
sɥi nɛrvø:z,» di mari a:n, «lə trɛ̃ pø parti:r

d'un moment à l'autre, et ils ne sont pas avec moi!»
dœ̃ mɔmɑ̃ a lo:tr, e il nə sɔ̃ pa· avɛk mwa!»

Et comme, à ce moment, le train se met en marche,
e kɔm, a s mɔmɑ̃, lə trɛ̃ s mɛ ɑ̃ marʃ,

l'angoisse = la peur

elle pousse un cri d'angoisse: «Mes enfants! André,
ɛl pus œ̃ kri dɑ̃gwas: «me -zɑ̃fɑ̃! ɑ̃dre,


le quai d'une gare

fais arrêter le train, vite! Ils sont restés sur le quai
fɛ arɛte l trɛ̃, vit! il sɔ̃ rɛste syr lə ke

de la gare!» Et André s'est déjà levé et se prépare
d la ga:r!» e ɑ̃dre sɛ deʒa lve e s prepa:r

à faire arrêter le train, quand les deux disparus appa-
a fɛ:r arɛte l trɛ̃, kɑ̃ le dø dispary apa-

accompagnés de = avec

raissent, accompagnés de deux autres enfants de leur
rɛs, akɔ̃paɲe d dø -zo:trə -zɑ̃fɑ̃ d lœr

âge. Ce sont Georges et Liliane, leurs nouveaux cama-
a:ʒ. sə sɔ̃ ʒɔrʒ e liljan, lœr nuvo kama-

rades du MAROC.
rad dy marɔk.

Chez une autre femme, l'angoisse aurait maintenant
ʃe -zyn o:trə fam, lɑ̃gwas ɔrɛ mɛ̃tnɑ̃

fait place à une grande colère, mais Marie-Anne est
fɛ plas a yn grɑ̃:d kɔlɛ:r, mɛ mari a:n ɛ

si heureuse de voir apparaître ses enfants qu'au lieu
si œrø:z də vwa:r aparɛ:trə se -zɑ̃fɑ̃ ko ljø

de se mettre en colère, elle les embrasse comme si
d sə mɛtr ɑ̃ kɔlɛ:r, ɛl le -zɑ̃bras kɔm si

se mettre en colère = devenir fâché

elle ne les avait pas vus depuis des mois. C'est ainsi
ɛl nə le -zavɛ pa vy dəpɥi de mwa. sɛ -tɛ̃si

que chez elle, l'angoisse fait souvent place à une grande
k ʃe -zɛl, lɑ̃gwas fɛ suvɑ̃ plas a yn grɑ̃:d

tendresse. Il est vrai qu'après avoir embrassé les
tɑ̃drɛs. il ɛ vrɛ kaprɛ -zavwa:r ɑ̃brase le

la tendresse ɔ: le sentiment d'une mère pour ses enfants

enfants elle leur demande pourquoi ils se sont si mal
-zɑ̃fɑ̃ ɛl lœr dəmɑ̃:d purkwa il sə sɔ̃ si mal

conduits et leur dit qu'elle est très fâchée. Mais Jeanne
kɔ̃dɥi e lœr di kɛl ɛ trɛ faʃe. mɛ ʒa:n

et Arthur savent bien qu'elle n'est pas sérieusement
e arty:r sa:v bjɛ̃ kɛl nɛ pa serjøzmɑ̃

fâchée. Et pour lui faire entièrement oublier sa peur,
faʃe. e pur lɥi fɛ:r ɑ̃tjɛrmɑ̃ ublie sa pœ:r,

ils se dépêchent de lui raconter qu'ils ont retrouvé
il sə depɛ:ʃ də lɥi rakɔ̃te kil -zɔ̃ rətruve

Georges et Liliane sur le quai de la gare, juste avant
ʒɔrʒ e liljan syr lə ke d la ga:r, ʒyst avɑ̃

de monter dans le wagon, et qu'en quittant Fatima,
d mɔ̃te dɑ̃ l vagɔ̃, e kɑ̃ kitɑ̃ fatima,

ils avaient couru dans le wagon où se trouvait le
il -zavɛ kury dɑ̃ l vagɔ̃ u s truvɛ l

le compartiment est occupé par (la famille) = (la famille) a pris toutes les places du compartiment

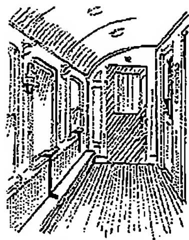
compartiment occupé par leurs camarades et leurs
kɔ̃partimɑ̃ ɔkype par lœr kamarad e lœr

parents. « C'est bien, » leur dit Marie-Anne, « mais
parɑ̃. «sɛ bjɛ̃,» lœr di mari a:n, «mɛ

maintenant, promettez-moi de ne pas descendre du
mɛ̃tnɑ̃, prɔmɛte mwa də n pa desɑ̃:drə dy

train, quand le train s'arrêtera à la prochaine gare!
trɛ̃, kɑ̃ l trɛ̃ sarɛtra a la prɔʃɛn ga:r!

Je serais même très contente si vous me promettiez
ʒə srɛ mɛ:m trɛ kɔ̃tɑ̃:t si vu m prɔmɛtje



un couloir

de rester près du compartiment. » « Bien, maman, »
d rɛste prɛ dy kɔ̃partimɑ̃.» «bjɛ̃, mɑ̃mɑ̃,»

lui promettent Arthur et sa sœur, « nous resterons
lɥi prɔmɛt arty:r e sa sœ:r, «nu rɛstərɔ̃

debout dans le couloir. » « Merci! » Et les quatre enfants
dbu dɑ̃ l kulwa:r.» «mɛrsi!» e le katr ɑ̃fɑ̃

sortent en riant dans le couloir, où ils restent debout
sɔrt ɑ̃ rijɑ̃ dɑ̃ l kulwa:r, u il rɛst dəbu

à regarder ɔ: en regardant

à regarder la campagne que le train traverse, les
a rgarde la kɑ̃paɲ kə l trɛ̃ travɛrs, le

maisons, les gens, les animaux et toutes les autres
mɛzɔ̃, le ʒɑ̃, le -zanimo e tut le -zo:trə

choses que l'on voit d'un train en marche. Peu après,
ʃo:z kə lɔ̃ vwa dɑ̃ trɛ̃ ɑ̃ marʃ. pø aprɛ,

Fatima sort elle aussi dans le couloir et se met à une
fatima sɔ:r ɛl osi dɑ̃ l kulwa:r e s mɛ a yn

autre fenêtre. Elle pense à tout ce qui l'attend en
o:trə fənɛ:tr. ɛl pɑ̃:s a tu s ki latɑ̃ ɑ̃

France, elle est contente, mais elle a aussi un peu
frɑ̃:s, ɛl ɛ kɔ̃tɑ̃:t, mɛ ɛl a osi œ̃ pø

peur.
pœ:r.

Pendant que Marie-Anne parlait aux enfants, et main-
pɑ̃dɑ̃ k mari a:n parlɛ o -zɑ̃fɑ̃, e mɛ̃-

tenant, pendant que lui et elle se parlent calmement,
tnɑ̃, pɑ̃dɑ̃ kə lɥi e ɛl sə parl kalməmɑ̃,

André regarde en lui-même et comprend que l'amitié
ɑ̃dre rgard ɑ̃ lɥimɛ:m e kɔ̃prɑ̃ k lamitje

qu'il avait toujours eue pour sa cousine a vraiment
kil avɛ tuʒu:r y pur sa kuzin a vrɛmɑ̃

fait place à un grand amour. Et à y bien penser, il
fɛ plas a œ̃ grɑ̃ -tamu:r. e a i bjɛ̃ pɑ̃se, il

n'est pas surpris. N'a-t-il pas quelques jours plus tôt
nɛ pa syrpri. na -til pa kɛlk ʒu:r ply to

raconté à M. Doumier qu'il était tombé amoureux
rakɔ̃te a məsjø dumje kil ete tɔ̃be amurø

de sa cousine le soir même où elle a connu Henri?
d sa kuzin lə swa:r mɛ:m u ɛl a kɔny ɑ̃ri?

N'est-ce pas à partir de ce soir-là que son cœur a
nɛs pa a parti:r də sə swa:r la kə sɔ̃ kœ:r a

en lui-même ɔ: en son cœur

un ami
une amitié

eue ɔ: sentie

(cela) ne sert à rien ɔ: (cela) n'aide à rien

commencé à battre un peu plus fort chaque fois qu'il
kɔmɑ̃se a batr œ̃ pø ply fɔ:r ʃak fwa kil

s'approchait de sa cousine? Il a toujours essayé de ne
saprɔʃɛ d sa kuzin? il a tuʒu:r esɛje də n

pas y penser, mais il comprend maintenant que cela
pa i pɑ̃se, mɛ il kɔ̃prɑ̃ mɛ̃tnɑ̃ kə sla

ne sert à rien de résister. Et André sent une grande
n sɛ:r a rjɛ̃ d reziste. e ɑ̃dre sɑ̃ yn grɑ̃:d

tendresse monter en lui.
tɑ̃drɛs mɔ̃te ɑ̃ lɥi.

« André, je te parle et tu ne réponds pas! Tu rêves? »
«ɑ̃dre, ʒə tə parl e ty n repɔ̃ pa! ty rɛ:v?»

La voix de Marie-Anne lui semble venir de loin, comme
la vwa d mari a:n lɥi sɑ̃:blə vənir də lwɛ̃, kɔm

si elle n'était pas là, tout près de lui. « Pardon, Marie-
si ɛl netɛ pa la, tu prɛ də lɥi. «pardɔ̃, mari

Anne, je rêvais, c'est vrai... » « Mais, à quoi rêvais-
a:n, ʒə rɛvɛ, sɛ vrɛ...» «mɛ, a kwa rɛvɛ

tu donc, pendant que je te parlais? » « Oh, je ne sais
ty dɔ̃, pɑ̃dɑ̃ k ʒə tə parlɛ?» «o, ʒə n se

pas, je crois que je rêvais à Casablanca, aux fleurs de
pa, ʒə krwa kə ʒ rɛvɛ a kazablɑ̃ka, o flœ:r də

ton jardin, à toi aussi. » « Quelle idée de rêver à
tɔ̃ ʒardɛ̃, a twa osi.» «kɛl ide də rɛve a

moi quand nous sommes assis l'un devant l'autre! »
mwa kɑ̃ nu sɔm -zasi lœ̃ dvɑ̃ lo:tr!»

dit Marie-Anne en riant. Et André rit lui aussi. Il
di mari a:n ɑ̃ rijɑ̃. e ɑ̃dre ri lɥi osi. il

décide de ne plus penser à tout cela, au moins de ne
desid də n ply pãse a tu sla, o mwɛ̃ də n

pas y penser avant d'être arrivé à Villebourg.
pa i pãse avã dɛːtr arive a vilbuːr.

EXERCICE A.

Quand le MAROC arrive à Marseille, une grande — est rassemblée sur le quai. On attend le — depuis dix heures. Mais à — de la tempête, le MAROC a une heure de retard. Beaucoup de passagers ont des amis ou des — parmi la foule qui attend. Et les personnes — sur le quai font de grands gestes pour saluer le navire.

Quand Marie-Anne voit André, elle s'écrie: « Quelle —! » Et Fatima dit: « C'est très — d'être venu jusqu'à Marseille. » Tout le monde va vers les — par lesquelles il faut descendre. André est — sur le quai. Il les — du regard pendant qu'ils descendent.

La vieille dame — un cri et tombe. Une dizaine de personnes au — courent l'aider. La dame est restée couchée sur le —. Elle ne — pas. Sa fille arrive en courant et se met à — près de sa mère. La dame croit qu'elle s'est — le bras droit en tombant. « Quelle —! » dit-on dans la foule. Un docteur s'—. Il vient à — la foule et demande à la dame: « Avez-vous des —, Madame? » Peu après, le — prend les

MOTS:
une amitié
l'angoisse
un comparti-
ment
un côté
un couloir
une douleur
une épaule
une foule
un genou
les genoux
une malchance
un navire
un(e) parent(e)
une passerelle
un porteur
un quai
un sentiment
une surprise
une tendresse
un voyageur
fâché
gentil
gentille
occupé
simple
accompagner
ils apparaissent

apparaître
s'approcher
casser
je dois
embrasser
il faudrait
former
payer
protester
rassembler
remuer
résister
rêver
il suit
nous suivons
ils suivent
il a suivi
il a surpris
ailleurs
d'accord
debout
calmement
gentiment
à cause de
à partir de
à travers
au moins
à y bien penser
cela fait
cela ne sert à rien
de retard
être surpris
faire place à
j'espère que non
moi qui le croyais
par où
pousser un cri
quand même
se mettre en colère
se mettre en marche

valises de Marie-Anne et de Fatima, et tout le monde va vers le train.

EXERCICE B.

Pourquoi Marie-Anne n'est-elle pas surprise, quand elle voit que le jeune homme est un peu amoureux d'elle? ... Pourquoi Marie-Anne est-elle nerveuse quand Fatima lui dit qu'elle ne sait pas où sont les enfants? ... Que fait Marie-Anne quand ses enfants apparaissent soudain? ... Qu'est-ce que Marie-Anne demande aux enfants de lui promettre? ... Où les enfants vont-ils en sortant du compartiment? ... Et qu'est-ce qu'ils font? ... A quoi pense Fatima, dans le couloir? ... Que comprend André en regardant en lui-même? ... Pourquoi André ne répond-il pas quand Marie-Anne lui parle? ... Que décide-t-il ensuite? ...

EXERCICE C.

je suis	**nous suivons**
tu suis	**vous suivez**
il suit	**ils suivent**

Quand Marie-Anne va vers la passerelle, elle dit aux enfants: « —-moi! » Les enfants ne répondent pas, et Fatima leur dit alors: « Si nous ne — pas votre maman, nous ne la retrouverons pas si facilement,

sur le quai. » Alors les enfants — leur mère. Quand André Comaux voit sa cousine, il lui dit: « — -moi, Marie-Anne! » « Bien, André, je te —! » répond la jeune femme. Elle lui donne le bras, et elle le —.

tomber amoureux de
le train de

RÉSUMÉ (1)

Nous avons déjà parlé des négations dans le résumé du chapitre 26. Mais il nous reste encore plusieurs choses à dire. Voici:

D'abord, avez-vous remarqué qu'il peut y avoir deux négations dans la même phrase? (Il peut même y en avoir trois, quatre ou cinq dans la même phrase, mais nous ne connaissons que des exemples avec deux négations.) Voici quelques exemples:

« Elle *ne* prend *jamais rien* dans la maison. »
« Je *ne* dirai *plus rien.* »
« *Personne ne* disait *rien.* »
« *Personne ne* t'aimera *jamais* comme moi. »
« Ils ont promis de *ne plus jamais* se quitter. »
« *Aucun* de ses amis *ne* sait *rien.* »

Dans ces phrases, vous avez donc les groupes de négations suivants: « ne jamais + ne rien », « ne plus + ne rien », « personne ne + ne rien », « personne ne + ne jamais », « ne plus + ne jamais » et « aucun ne + ne rien ». Vous voyez que, dans ces phrases, on écrit seulement le « ne » de la première négation. Celui de la deuxième négation ne s'écrit pas.

Essayez vous-même, comme exercice, de faire des exemples avec les groupes de négations suivants: « ne jamais + ne personne », « aucun ne + ne jamais », « ne plus + ne personne » et « personne ne + ne plus ».

Une autre chose que vous avez sûrement remarquée, c'est que parfois, entre les deux parties de la négation, il n'y a pas de verbe: le verbe est alors placé après la négation. Un exemple: « Promettez-moi de *ne pas* descendre du train. »

Mais quand donc ne place-t-on pas le verbe de la phrase entre les deux parties d'une négation, mais après? La réponse est: Quand la phrase a deux verbes et que le deuxième verbe est à la forme en -er, -re ou -ir (à l'infinitif, comme: aller, descendre, finir), on place ce deuxième verbe tout de suite après les deux parties de la négation. Voici d'autres exemples: « Nous pouvons *ne pas montrer* ce que nous sentons, » « Il a décidé de *ne plus penser* à elle, » « Ils ont promis de *ne plus jamais se quitter.* »

Une troisième chose que vous avez peut-être remarquée, c'est que la négation n'est pas toujours formée de deux mots. Parfois, on n'écrit que l'un des deux mots d'une négation. Il y a alors des cas où l'on n'écrit que la première partie (le mot « ne »), d'autres cas où l'on n'écrit que la deuxième partie de la négation. Voici des exemples de chacun des deux cas:

1) « Il est sorti sans *rien* dire. »
« Il regardait sans *rien* entendre. »

Dans ces phrases, c'est le mot « sans » qui empêche d'écrire le mot « ne ». Nous dirons donc également: « Il est parti sans voir *personne,* » « Il a quitté la ville sans voir *aucun* de ses amis, » etc.

2) « Elle *ne* cessait de pleurer. »
« Il *ne* peut s'empêcher de rire. »

Donc, quand le premier verbe de la phrase est « cesser » ou « pouvoir », on peut écrire seulement « ne » au lieu de « ne ... pas ». (Mais on peut aussi écrire « ne ... pas », comme nous l'avons vu dans notre histoire.)

RÉSUMÉ (2)

La famille de prendre

De cette famille, vous connaissez quatre verbes. Ce sont les verbes: *prendre*, ap*prendre*, com*prendre* et sur*prendre*. Comme vous voyez, les formes de ces verbes sont formées d'une forme du verbe prendre + les lettres *ap-*, *com-* ou *sur-* avant la forme du verbe prendre. C'est donc une famille très facile. Voici deux exercices:

prendre	
a pris	**prenait**
prend	**prendra**

Marie-Anne est très (surprendre) ___ de voir son cousin sur le quai. « Cela te (surprendre) ___ ? » lui demande André. « Ce serait étrange si cela ne me (surprendre) ___ pas, » répond Marie-Anne. Ceux qui attendaient le

MAROC ne (comprendre) pas pourquoi le bateau avait tant de retard. Mais maintenant, tout le monde le (comprendre), parce qu'on sait que le MAROC a passé par une tempête. Dans ce cas, cela n'est pas si difficile à (comprendre). Même si le MAROC avait un plus grand retard, on le (comprendre) très bien. Marie-Anne veut (apprendre) à son fils comment on vit en France. « Oh, il l' (apprendre) très vite, » a dit M. Bourdier, « il est si jeune. Tu vas voir, dans quelques mois, il l'aura (apprendre). Cela me (surprendre) beaucoup si je n'avais pas raison et s'il ne l' (apprendre) pas aussi vite que je le crois. Quand on a son âge, on (apprendre) très facilement. »

je prends	**nous prenons**
tu prends	**vous prenez**
il prend	**ils prennent**

« Je ne (comprendre) pas pourquoi vous êtes descendus voir les machines! » dit Marie-Anne à son fils. « Qu'est-ce que vous (apprendre) donc à l'école? » demande la vieille dame à Jeanne. « Ce que nous (apprendre)? Mais ... beaucoup de choses, » lui répond la fillette. « Que (prendre)-tu après le déjeuner, Fatima? » demande Marie-Anne. « Je (prendre) une tasse de café, » répond la jeune fille. Quand M. Bourdier a expliqué quelque chose de difficile aux enfants, il demande souvent s'ils (comprendre). Alors Jeanne répond souvent pour les deux: « Oh, oui, grand-papa! Nous (comprendre) très bien tous les deux. » «Vous (comprendre) tous les deux? C'est bien, » dit alors le grand-père.

TARTARIN DE TARASCON

A cent kilomètres de Marseille, le train qui emporte
a sɑ̃ kilɔmɛtrə də marsɛ:j, lə trɛ̃ ki ɑ̃pɔrt

vers Paris Marie-Anne, Fatima, André Comaux et les
vɛr pari mari a:n, fatima, ɑ̃dre kɔmo e le

deux enfants, passe sans s'arrêter à travers la petite
dø -zɑ̃fɑ̃, pa:s sɑ̃ sarɛte a travɛ:r la ptit

ville de Tarascon, une toute petite ville de moins de
vil də taraskɔ̃, yn tut pətit vil də mwɛ̃ də

dix mille habitants. Comme les enfants se trouvent
di mil abitɑ̃. kɔm le -zɑ̃fɑ̃ s tru:v

à ce moment dans le compartiment, André leur demande
a s mɔmɑ̃ dɑ̃ l kɔ̃partimɑ̃, ɑ̃dre lœr dəmɑ̃:d

s'ils connaissent le grand Tartarin de Tarascon. « Oh,
sil kɔnɛs lə grɑ̃ tartarɛ̃ də taraskɔ̃. «o,

oui! » répond Arthur, « nous avons lu le livre en classe,
wi!» repɔ̃ arty:r, «nu -zavɔ̃ ly lə li:vr ɑ̃ kla:s,

l'année passée. » Mais Jeanne ne l'a pas lu. Sa maî-
lane pase.» mɛ ʒa:n nə la pa ly. sa mɛ-

tresse de français lui en a parlé, et elle sait que l'auteur
trɛs də frɑ̃sɛ lɥi ɑ̃ -na parle, e ɛl se k lotœ:r

de « Tartarin de Tarascon » est Alphonse Daudet, mais
də «tartarɛ̃ də taraskɔ̃» ɛ alfɔ̃:s dodɛ, mɛ

elle ne l'a pas lu en classe. «Voulez-vous que je vous
ɛl nə la pa ly ɑ̃ kla:s. «vule vu kə ʒ vu

passer à travers ɔ: traverser

en classe = à l'école

un auteur ɔ: quelqu'un qui a écrit un livre

une aventure ɔ: ce qui arrive à une personne

raconte quelques-unes des aventures de Tartarin?»
rakɔ̃:t kɛlk -zyn de -zavɑ̃ty:r də tartarɛ̃?»

demande alors André. «Oui! Oui!» répondent les
dəmɑ̃:d alɔ:r ɑ̃dre. «wi! wi!» repɔ̃:d le

quelqu'un
quelqu'une
quelques-uns
quelques-unes

enfants, car ils aiment écouter les histoires que leur
-zɑ̃fɑ̃, kar il -zɛ:m ekute le -zistwa:r kə lœr

raconte l'oncle André. Et le jeune homme commence
rakɔ̃:t lɔ̃:kl ɑ̃dre. e l ʒœn ɔm kɔmɑ̃:s

à raconter.
a rakɔ̃te.

nommé ɔ: qui s'appelait

«Il y a beaucoup d'années, un gros homme nommé
«il ja boku dane, œ̃ gro -zɔm nɔme

la maison est entourée d'un jardin = il y a un jardin autour de la maison

Tartarin demeurait à Tarascon dans une petite maison
tartarɛ̃ dəmœrɛ a taraskɔ̃ dɑ̃ -zyn pətit mɛzɔ̃

entourée d'un jardin. Vous croyez peut-être que c'était
ɑ̃ture dœ̃ ʒardɛ̃. vu krwaje pœtɛ:trə kə setɛ

une maison comme toutes les autres, avec un jardin
-tyn mɛzɔ̃ kɔm tut le -zo:tr, avɛk œ̃ ʒardɛ̃

comme il y en a partout? Eh bien, non! Le jardin
kɔm il jɑ̃ -na partu? e bjɛ̃, nɔ̃! lə ʒardɛ̃

d'abord: il n'y avait pas, dans ce jardin, une seule
dabɔ:r: il njavɛ pa, dɑ̃ sə ʒardɛ̃, yn sœl

rien que = seulement

plante de France. Rien que des plantes d'Afrique ou
plɑ̃:t də frɑ̃:s. rjɛ̃ k de plɑ̃:t dafrik u

pays lointain ɔ: pays qui est loin de la France

d'autres pays lointains. Et la plante la plus intéres-
do:trə peji lwɛ̃tɛ̃. e la plɑ̃:t la ply -zɛ̃terɛ-

sante était un arbre d'Afrique, un baobab.»
sɑ̃:t etɛ -tœ̃ -narbrə dafrik, œ̃ baɔbab.»

« Un baobab? » demande Jeanne, puis elle dit avec
«œ̃ baɔbab?» dəmɑ̃:d ʒa:n, pɥi ɛl di avɛk

étonnement: « Mais c'est trop grand pour un petit jar-
etɔnmɑ̃: «mɛ sɛ trɔ grɑ̃ pur œ̃ pti ʒar-

din, un baobab! C'est énorme, un baobab. » « Tu es
dɛ̃, œ̃ baɔbab! sɛ -tenɔrm, œ̃ baɔbab.» «ty ɛ

bête! » lui dit son frère, « c'était un petit baobab, tu
bɛ:t!» lɥi di sɔ̃ frɛ:r, «setɛ -tœ̃ pti baɔbab, ty

ne comprends pas? »
n kɔ̃prɑ̃ pa?»

« Arthur a raison, Jeanne, » dit André, « mais tu ne pou-
«arty:r a rɛzɔ̃, ʒa:n,» di ɑ̃dre, «mɛ ty n pu-

vais pas le savoir. Oui, le baobab de Tartarin n'était
vɛ pa l savwa:r. wi, lə baɔbab də tartarɛ̃ netɛ

pas plus grand qu'une betterave. Parmi les arbres
pa ply grɑ̃ kyn bɛtra:v. parmi le -zarbrə

d'Afrique, c'est un géant, mais celui de Tartarin était
dafrik, sɛ -tœ̃ ʒeɑ̃, mɛ səlɥi d tartarɛ̃ etɛ

un très petit géant. Je dois dire que c'était un nain
-tœ̃ trɛ pti ʒeɑ̃. ʒə dwa di:r kə setɛ -tœ̃ nɛ̃

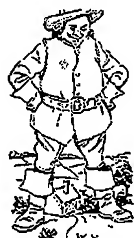
plutôt qu'un géant. Mais revenons à notre histoire.
plyto kœ̃ ʒeɑ̃. mɛ rəvnɔ̃ a nɔtr istwa:r.

Dans la maison de Tartarin également, il n'y avait
dɑ̃ la mɛzɔ̃ d tartarɛ̃ egalmɑ̃, il njavɛ

rien que des objets venus de pays lointains: d'Afrique,
rjɛ̃ k de -zɔbʒɛ vny d peji lwɛ̃tɛ̃: dafrik,

de Chine, d'Australie. Et partout, des armes! Des
də ʃin, dɔstrali. e partu, de -zarm! de

bête ⟷ intelligent


un géant

un nain ⟷ un géant

un objet = une chose


des armes

des armes de toutes sortes ɔ: des armes différentes

récit ɔ: histoire

se taire ɔ: cesser de parler

armes de toutes sortes et de tous pays. Et des livres,
-zarm də tut sɔrt e də tu peji. e de li:vr,

mais quels livres! Rien que des récits de voyages et
mɛ kɛl li:vr! rjɛ̃ k de resi d vwaja:ʒ e

des livres parlant de pays lointains. Et c'est dans
de li:vrə parlɑ̃ d peji lwɛ̃tɛ̃. e sɛ dɑ̃

cette maison, entouré de ces objets, que vivait Tartarin
sɛt mɛzɔ̃, ɑ̃ture d se -zɔbʒɛ, kə vivɛ tartarɛ̃

de Tarascon.» «Il avait beaucoup voyagé, Tartarin?»
də taraskɔ̃.» «il avɛ boku vwajaʒe, tartarɛ̃?»

demande Jeanne, qui ne se rappelle pas très bien ce
dəmɑ̃:d ʒa:n, ki n sə rapɛl pa trɛ bjɛ̃ s

que lui a raconté en classe sa maîtresse de français.
kə lɥi a rakɔ̃te ɑ̃ kla:s sa mɛtrɛs də frɑ̃sɛ.

«Non, ma vieille,» lui répond son frère, «c'est justement ce qu'il n'avait jamais fait. Mais tu vas voir
«nɔ̃, ma vjɛ:j,» lɥi repɔ̃ sɔ̃ frɛ:r, «sɛ ʒystəmɑ̃ s kil navɛ ʒamɛ fɛ. mɛ ty va vwa:r

qu'il fera un grand voyage en Afrique. Un jour ...»
kil fəra œ̃ grɑ̃ vwaja:ʒ ɑ̃ -nafrik. œ̃ ʒu:r...»

Mais Jeanne ne le laisse pas finir. «Veux-tu te
mɛ ʒa:n nə lə lɛs pa fini:r. «vø ty tə

taire!» lui dit-elle. «Ce n'est pas toi, mais l'oncle
tɛ:r!» lɥi di -tɛl. «s nɛ pa twa, mɛ lɔ̃:kl

André qui raconte. N'est-ce pas, oncle André, que tu
ɑ̃dre ki rakɔ̃:t. nɛs pa, ɔ̃:kl ɑ̃dre, kə ty

ne peux pas raconter si Arthur ne se tait pas?» «C'est
n pø pa rakɔ̃te si arty:r nə s tɛ pa?» «sɛ

un peu difficile de raconter une histoire si on est
-tœ̃ pø difisil də rakɔ̃te yn istwa:r si ɔ̃ -nɛ

deux,» lui répond le jeune homme, «mais peut-être
dø,» lɥi repɔ̃ l ʒœn ɔm, «mɛ pœtɛ:tr

Arthur veut-il raconter lui-même les aventures de
arty:r vø -til rakɔ̃te lɥimɛ:m le -zavɑ̃ty:r də

Tartarin.» «Oh, non!» dit Arthur, «je te promets
tartarɛ̃.» «o, nɔ̃!» di arty:r, «ʒə tə prɔmɛ

de me taire, oncle André.» «Bien,» dit André Co-
də m tɛ:r, ɔ̃:kl ɑ̃dre.» «bjɛ̃,» di ɑ̃dre kɔ-

maux, et quand Arthur s'est tu, il continue son récit.
mo, e kɑ̃ -tarty:r sɛ ty, il kɔ̃tiny sɔ̃ resi.

se taire
s'est tu
se tait

«Tartarin ne pensait et ne rêvait qu'à aventures et
«tartarɛ̃ n pɑ̃sɛ e n rɛvɛ ka avɑ̃ty:r e

pourtant = cependant

voyages. Et pourtant, il n'avait jamais quitté Ta-
vwaja:ʒ. e purtɑ̃, il navɛ ʒamɛ kite ta-

rascon. Pourquoi? Eh bien, voilà: il y avait, en Tar-
raskɔ̃. purkwa? e bjɛ̃, vwala: il javɛ, ɑ̃ tar-

tarin, deux hommes, deux Tartarins très différents.
tarɛ̃, dø -zɔm, dø tartarɛ̃ trɛ diferɑ̃.



Don Quichotte et Sancho Pança

Le personnage de notre histoire était en même temps
lə pɛrsɔna:ʒ də nɔtr istwa:r etɛ -tɑ̃ mɛ:m tɑ̃

Don Quichotte et Sancho Pança. Chaque fois que
dɔ̃ kiʃɔt e sɑ̃ʃo pɑ̃sa. ʃak fwa k

personnage = personne dans une histoire

Tartarin lisait par exemple un récit de voyage, le
tartarɛ̃ lizɛ par egzɑ̃:pl œ̃ resi d vwaja:ʒ, lə

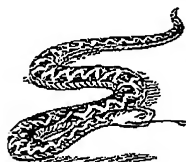
premier des deux personnages, Tartarin-Quichotte, déci-
prəmje de dø pɛrsɔna:ʒ, tartarɛ̃ kiʃɔt, desi-

lire
a lu
lit
lisait
lira

dait de partir tout de suite, immédiatement. Mais
dɛ d parti:r tutsɥit, imedjatmɑ̃. mɛ

une fatigue ɔ: une chose qui fatigue

Tartarin-Sancho, lui, pensait à toutes les fatigues d'un
tartarɛ̃ sɑ̃ʃo, lɥi, pɑ̃sɛ a tut le fatig dœ̃



un serpent

long voyage, à tout ce qui pouvait arriver, aux mala-
lɔ̃ vwaja:ʒ, a tu s ki puvɛ arive, o mala-

dies, aux insectes, et aux serpents des grandes forêts,
di, o -zɛ̃sɛkt e o sɛrpɑ̃ de grɑ̃:d fɔrɛ,

une forêt = un bois

et il disait avec un grand calme: « Je reste! » Tartarin-
e il dizɛ avɛk œ̃ grɑ̃ kalm: «ʒə rɛst!» tartarɛ̃

calme
le calme
Tartarin était calme. Il parlait avec un grand **calme**.

Quichotte demandait ses armes, Tartarin-Sancho
kiʃɔt dəmɑ̃dɛ se -zarm, tartarɛ̃ sɑ̃ʃo

appelait sa bonne et lui demandait son chocolat. Tar-
aplɛ sa bɔn e lɥi dmɑ̃dɛ sɔ̃ ʃɔkɔla. tar-

il est prêt à partir ɔ: il peut partir à n'importe quel moment

tarin-Quichotte était toujours prêt à partir pour les
tarɛ̃ kiʃɔt etɛ tuʒu:r prɛ -ta parti:r pur le

pays les plus lointains, il n'avait jamais peur de rien:
pɛji le ply lwɛ̃tɛ̃, il navɛ ʒamɛ pœ:r də rjɛ̃:

Un héros est un homme qui n'a peur de rien.

c'était un vrai héros. Tartarin-Sancho ne pensait qu'à
setɛ -tœ̃ vrɛ ero. tartarɛ̃ sɑ̃ʃo n pɑ̃sɛ ka

coucher ɔ: passer la nuit, dormir

bien vivre et bien manger, avait toujours couché dans
bjɛ̃ vi:vr e bjɛ̃ mɑ̃ʒe, avɛ tuʒu:r kuʃe dɑ̃

sa maison, dans son bon lit bien chaud, et n'avait
sa mɛzɔ̃, dɑ̃ sɔ̃ bɔ̃ li bjɛ̃ ʃo, e navɛ

même pas fait le voyage de Tarascon à Marseille. Vous
mɛ:m pa fɛ l vwaja:ʒ də taraskɔ̃ a marsɛ:j. vu

comprenez bien qu'avec ces deux personnages dans un
kɔ̃prəne bjɛ̃ kavɛk se dø pɛrsɔna:ʒ dɑ̃ -zœ̃

seul corps, Tartarin continuait à demeurer à Taras-
sœl kɔ:r, tartarɛ̃ kɔ̃tinɥɛ a dmœre a taras-

con. Mais un jour, il s'est passé quelque chose qui a
kɔ̃. mɛ œ̃ ʒu:r, il sɛ pase kɛlkə ʃo:z ki a

se passer = arriver

changé entièrement la vie paisible de Tartarin. Voilà
ʃɑ̃ʒe ɑ̃tjɛrmɑ̃ la vi pɛziblə də tartarɛ̃. vwala

paisible = calme

ce qui s'est passé.
s ki sɛ pase.

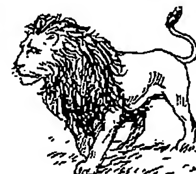
« Une ménagerie est venue un jour à Tarascon, avec
«yn menaʒri ɛ vny œ̃ ʒu:r a taraskɔ̃ avɛk

Une ménagerie montre des animaux dans différentes villes.

des serpents, un lion africain et beaucoup d'autres ani-
de sɛrpɑ̃, œ̃ ljɔ̃ afrikɛ̃ e boku do:trə -zani-

africain = d'Afrique

maux. Pour Tarascon, le plus intéressant de ces ani-
mo. pur taraskɔ̃, lə ply -zɛ̃terɛsɑ̃ d se -zani-



un lion

maux était naturellement le lion. C'était une bête
mo etɛ natyrɛlmɑ̃ lə ljɔ̃. setɛ -tyn bɛ:t

énorme, un vrai géant. Toute la ville, bien entendu,
enɔrm, œ̃ vrɛ ʒeɑ̃. tut la vil, bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy,

une bête = un animal

est allée le voir. Tartarin aussi, quand on lui a apporté
ɛ -tale l vwa:r. tartarɛ̃ osi, kɑ̃ -tɔ̃ lɥi a apɔrte

la grande nouvelle, est parti immédiatement vers la
la grɑ̃:d nuvɛl, ɛ parti imedjatmɑ̃ vɛr la

ménagerie, qui était installée sur la grande place de
menaʒri, ki etɛ -tɛ̃stale syr la grɑ̃:d plas də

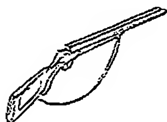
il est installé ɔ: il se trouve

Tarascon. Quand notre héros est entré dans la ménage-
taraskɔ̃. kɑ̃ nɔtrə ero ɛ -tɑ̃tre dɑ̃ la menaʒ-

rie, les Tarasconnais qui s'y trouvaient ont eu une
ri, le taraskɔnɛ ki si truvɛ ɔ̃ -ty yn

un Tarasconnais = un habitant de Tarascon

une peur terrible = une très grande peur


un fusil

un héros, cela ɔ: un héros

en face de = devant


un roi

une gueule = la bouche de beaucoup d'animaux

peur terrible, car Tartarin n'était pas venu sans armes.
pœ:r teribl, kar tartarɛ̃ netɛ pa vny sɑ̃ -zarm.

Il avait sur l'épaule un fusil!» «Pourquoi un fusil?»
il avɛ syr lepo:l œ̃ fyzi!» «purkwa œ̃ fyzi?»

demande Jeanne, «est-ce qu'il avait peur d'un pauvre
dəmɑ̃:d ʒa:n, «ɛs kil avɛ pœ:r dœ̃ po:vrə

lion de ménagerie?» «Ah, que tu es bête!» lui dit
ljɔ̃ d menaʒri?» «a, kə ty ɛ bɛ:t!» lɥi di

Arthur, en levant les épaules, «c'est justement parce
arty:r, ɑ̃ lvɑ̃ le -zepo:l, «sɛ ʒystəmɑ̃ pars

qu'il n'avait pas peur que Tartarin avait un fusil. Un
kil navɛ pa pœ:r kə tartarɛ̃ avɛ -tœ̃ fyzi. œ̃

héros, cela a toujours une arme, non?» «Oui...» lui
ero, sla a tuʒu:r yn arm, nɔ̃?» «wi...» lɥi

répond Jeanne, et André rit et continue.
repɔ̃ ʒa:n, e ɑ̃dre ri e kɔ̃tiny.

«Tartarin est allé se placer en face du lion, un nain
«tartarɛ̃ ɛ -tale s plase ɑ̃ fas dy ljɔ̃, œ̃ nɛ̃

en face d'un géant, et s'est mis à le regarder avec
ɑ̃ fas dœ̃ ʒeɑ̃, e sɛ mi a l rəgarde avɛk

un très grand calme. La grosse bête, qui rêvait peut-
œ̃ trɛ grɑ̃ kalm. la gro:s bɛ:t, ki rɛvɛ pœ-

être à sa forêt d'Afrique, était couchée paisiblement.
tɛ:tr a sa fɔrɛ dafrik, etɛ kuʃe pɛzibləmɑ̃.

Mais en voyant Tartarin, le roi des animaux se lève,
mɛ ɑ̃ vwajɑ̃ tartarɛ̃, lə rwa de -zanimo s lɛ:v,

fait quelques pas vers Tartarin, ouvre une gueule
fɛ kɛlk pa vɛr tartarɛ̃, u:vr yn gœl

énorme, et pousse un terrible rugissement. En enten-
enɔrm, e pus œ̃ teriblə ryʒismɑ̃. ɑ̃ -nɑ̃tɑ̃-

dant ce rugissement, tous les Tarasconnais s'enfuient
dɑ̃ s ryʒismɑ̃, tu le taraskɔnɛ sɑ̃fɥi

vers la porte de la ménagerie. C'est-à-dire non, pas
vɛr la pɔrt də la menaʒri. sɛ -ta di:r nɔ̃, pa

tous. Tartarin, lui, ne s'enfuit pas. Il reste immo-
tus. tartarɛ̃, lɥi, nə sɑ̃fɥi pa. il rɛst imɔ-

bile devant la cage du lion, le regardant dans les
bil dəvɑ̃ la ka:ʒ dy ljɔ̃, lə rgardɑ̃ dɑ̃ le

yeux. »
-zjø.»

« Ha! » dit Jeanne, et elle rit, « il ne faut pas beaucoup
«a!» di ʒa:n, e ɛl ri, «il nə fo pa boku

de courage pour rester immobile devant un lion en
d kura:ʒ pur rɛste imɔbil dəvɑ̃ -tœ̃ ljɔ̃ ɑ̃

cage! » Quand elle dit cela, c'est le tour de son frère
ka:ʒ!» kɑ̃ -tɛl di sla, sɛ l tu:r də sɔ̃ frɛ:r

de rire: « Oh, je me demande si tu aurais beaucoup
də ri:r: «o, ʒə m dəmɑ̃:d si ty ɔrɛ boku

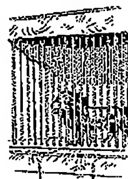
de courage, même en face d'un lion en cage, si ce
d kura:ʒ, mɛ:m ɑ̃ fas dœ̃ ljɔ̃ ɑ̃ ka:ʒ, si sə

lion poussait un aussi terrible rugissement que le lion
ljɔ̃ pusɛ œ̃ -nosi teriblə ryʒismɑ̃ k lə ljɔ̃

de Tartarin! » « Oh, qu'est-ce que tu en sais? » lui
d tartarɛ̃!» «o, kɛs kə ty ɑ̃ se?» lɥi

répond Jeanne en levant les épaules. « Je crois
repɔ̃ ʒa:n ɑ̃ lvɑ̃ le -zepo:l. «ʒə krwa

s'enfuir = courir devant quelque chose dont on a peur


une cage

le courage ⟷ la peur

qu'Arthur a raison,» dit alors Fatima, «j'ai vu une
karty:r a rɛzɔ̃,» di alɔ:r fatima, «ʒe vy yn

fois un lion ouvrir une gueule énorme et rugir, et
fwa œ̃ ljɔ̃ uvri:r yn gœl enɔrm e ryʒi:r, e

j'ai eu terriblement peur! Je me suis enfuie jus-
ʒe y tɛribləmɑ̃ pœ:r! ʒə m sɥi -zɑ̃fɥi ʒys-

qu'à la maison.» «C'est vrai que vous autres filles,
ka la mɛzɔ̃.» «sɛ vrɛ k vu -zo:trə fi:j,

vous vous enfuyez pour rien,» lui dit Arthur, puis il
vu vu -zɑ̃fɥije pur rjɛ̃,» lɥi di arty:r, pɥi il

dit à sa sœur: «Mais tu vois bien, Jeanne, que Tar-
di a sa sœ:r: «mɛ ty vwa bjɛ̃, ʒa:n, kə tar-

tarin montrait qu'il avait du courage, en restant en
tarɛ̃ mɔ̃trɛ kil avɛ dy kura:ʒ, ɑ̃ rɛstɑ̃ ɑ̃

face du lion au lieu de s'enfuir.» «Tu parles très
fas dy ljɔ̃ o ljø d sɑ̃fɥi:r.» «ty parlə trɛ

bien, Arthur,» lui dit André, «mais si tu permets,
bjɛ̃, arty:r,» lɥi di ɑ̃dre, «mɛ si ty pɛrmɛ,

je vais continuer mon histoire.» «Oh, oui, oncle An-
ʒə vɛ kɔ̃tinɥe mɔ̃ -nistwa:r.» «o, wi, ɔ̃:kl ɑ̃-

dré!» disent les deux enfants, et le jeune homme con-
dre!» di:z le dø -zɑ̃fɑ̃, e l ʒœn ɔm kɔ̃-

tinue.
tiny.

«Je ne vous ai pas dit que Tartarin était un grand
«ʒə n vu -ze pa di k tartarɛ̃ etɛ -tœ̃ grɑ̃

chasseur. Dans sa maison, il y avait des dizaines
ʃasœ:r. dɑ̃ sa mɛzɔ̃, il jave de dizɛn

rugir = pousser un rugissement

rugir (comme finir)
a rugi
rugit
rugissait
rugira

s'enfuir
je m'enfuis
tu t'enfuis
il s'enfuit
nous nous enfuyons
vous vous enfuyez
ils s'enfuient

s'enfuir
il s'est enfui
il s'enfuit


un chasseur

de livres sur toutes sortes de chasses, depuis la chasse
də li:vrə syr tut sɔrt də ʃas, dəpɥi la ʃas

au canard jusqu'à la chasse au lion. Tartarin, mal-
o kana:r ʒyska la ʃas o ljɔ̃. tartarɛ̃, mal-

heureusement, n'avait jamais chassé le lion. Et la vue
œrøzmɑ̃, navɛ ʒamɛ ʃase lə ljɔ̃. e la vy

du roi de l'Afrique lui a fait voir comme en un rêve
dy rwa d lafrik lɥi a fɛ vwa:r kɔm ɑ̃ -nœ̃ rɛ:v

beaucoup de lions morts aux pieds d'un très grand
boku də ljɔ̃ mɔ:r o pje dœ̃ trɛ grɑ̃

Tartarin.
tartarɛ̃.

« Et quand ses amis, après quelques minutes, ont osé
«e kɑ̃ se -zami, aprɛ kɛlk minyt, ɔ̃ -toze

se rapprocher de la cage où se trouvait la terrible
s raprɔʃe d la ka:ʒ u s truvɛ la tɛriblə

bête, ils ont entendu Tartarin murmurer: « Ça, oui,
bɛ:t, il -zɔ̃ -tɑ̃tɑ̃dy tartarɛ̃ myrmyre: «sa, wi,

c'est une chasse. » C'est tout. Il n'a dit rien d'autre,
sɛ -tyn ʃas.» sɛ tu. il na di rjɛ̃ do:tr,

mais c'était déjà trop. Le lendemain, tout Tarascon
mɛ setɛ deʒa tro. lə lɑ̃dmɛ̃, tu taraskɔ̃

ne parlait plus que du départ de Tartarin pour l'A-
n parlɛ ply k dy depa:r də tartarɛ̃ pur la-

frique et la chasse au lion! Le plus étonné, quand
frik e la ʃas o ljɔ̃! lə ply -zetɔne, kɑ̃

il a entendu cela, a été notre héros. Mais déjà la
-til a ɑ̃tɑ̃dy sla, a ete nɔtrə ero. mɛ deʒa la

un livre sur ... = un livre qui parle de ...

un chasseur
chasser
la chasse

Un **chasseur** aime **chasser**. Il aime **la chasse**.

un rêve
rêver

Tartarin **rêve**. Il fait un beau **rêve**.

oser = avoir le courage de ... .

se rapprocher = s'approcher de nouveau

ça, c'est une chasse ɔ: la chasse au lion est une vraie chasse

deuxième fois qu'on lui en a parlé, il a répondu qu'il
døzjɛm fwa kɔ̃ lɥi ɑ̃ -na parle, il a repɔ̃dy kil

y irait peut-être, en Afrique. La troisième fois, il a
i irɛ pœtɛ:tr, ɑ̃ -nafrik. la trwazjɛm fwa, il a

il partira probablement ɔ: il pense qu'il partira

répondu qu'il partirait probablement, puis il a dit que
repɔ̃dy kil partirɛ prɔbabləmɑ̃, pɥi il a di k

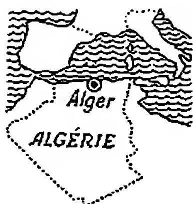
certain ɔ: sûr

c'était tout à fait certain. Et le soir, au café et chez
setɛ tu -ta fɛ sɛrtɛ̃. e l swa:r, o kafe e ʃe

las = fatigué

ses amis, il a annoncé qu'il était las de vivre paisi-
se -zami, il a anɔ̃se kil etɛ la d vi:vrə pɛzi-

blement à Tarascon et qu'il allait bientôt partir pour
bləmɑ̃ a taraskɔ̃ e kil alɛ bjɛ̃to parti:r pur



l'Algérie. C'était dit, il n'y avait plus rien d'autre
lalʒeri. setɛ di, il njavɛ ply rjɛ̃ do:tr

à faire que de se préparer pour le grand jour du
a fɛ:r kə d sə prepare pur lə grɑ̃ ʒu:r dy

départ.
depa:r.

« Et notre Tartarin a commencé à se préparer. La nuit,
«e nɔtrə tartarɛ̃ a kɔmɑ̃se a s prepare. la nɥi,

quand la ville dormait, il se plaçait derrière la cage
kɑ̃ la vil dɔrmɛ, il sə plasɛ dɛrjɛ:r la ka:ʒ

place
plaçait (la lettre c devient ç devant un a)

du lion pour s'habituer à entendre le roi des animaux
dy ljɔ̃ pur sabitɥe a ɑ̃tɑ̃:drə lə rwa de -zanimo

en ouvrant ɔ: en même temps qu'il ouvre

rugir en ouvrant sa gueule énorme. Pour s'habituer
ryʒi:r ɑ̃ -nuvrɑ̃ sa gœl enɔrm. pur sabitɥe

à passer des journées presque sans manger, il ne vivait
a pase de ʒurne prɛsk sɑ̃ mɑ̃ʒe, il nə vivɛ

plus que de soupe. Le pauvre Tartarin-Sancho était
ply kə d sup. lə po:vrə tartarɛ̃ sãʃo etɛ

désespéré! Pour s'habituer au froid des nuits afri-
dezɛspere! pur sabitɥe o frwa de nɥi afri-

caines, Tartarin restait dans son jardin jusqu'à onze
kɛn, tartarɛ̃ rɛstɛ dã sɔ̃ ʒardɛ̃ ʒyska ɔ̃:z

heures du soir, immobile. Pour s'habituer aux fatigues
œ:r dy swa:r, imɔbil. pur sabitɥe o fatig

des longues chasses, il faisait chaque matin sept ou
de lɔ̃:g ʃas, il fəzɛ ʃak matɛ̃ sɛt u

huit tours de la ville. Car Tartarin-Quichotte avait
ɥi tu:r də la vil. kar tartarɛ̃ kiʃɔt avɛ

promis à Tartarin-Sancho qu'il ne partirait pas avant
prɔmi a tartarɛ̃ sãʃo kil nə partirɛ pa avã

d'être prêt à tout.
dɛ:trə prɛ -ta tu.

« Trois mois se sont passés de cette sorte. Au bout
«trwa mwa sə sɔ̃ pase d sɛt sɔrt. o bu

de ces trois mois, comme Tartarin n'était pas encore
d se trwa mwa, kɔm tartarɛ̃ netɛ pa -zãkɔ:r

parti, on murmurait de plus en plus ouvertement à
parti, ɔ̃ myrmyrɛ də ply -zã ply -zuvɛrtəmã a

Tarascon qu'il ne partirait probablement jamais, qu'il
taraskɔ̃ kil nə partirɛ prɔbabləmã ʒamɛ, kil

n'oserait pas. Ses amis l'abandonnaient, ses ennemis —
nozrɛ pa. se -zami labãdɔnɛ, se -zɛnmi –

car comme tous les héros, Tartarin aussi avait des enne-
kar kɔm tu le ero, tartarɛ̃ osi avɛ de -zɛn-

il est désespéré = il a perdu courage et ne sait que faire

sorte ɔ: manière

au bout de ɔ: après

se moquer de quelqu'un = rire de quelqu'un d'une manière méchante

souffrir = avoir mal

souffrir (comme ouvrir)
a souffert
souffre
souffrait
souffrira

pâle ←→ rouge

un [œ̃] héros
le héros
du héros
au héros
des [de] héros

ordinaire ɔ: que l'on trouve partout

habillé en chasseur = habillé comme un chasseur

mis — se moquaient de lui. Et cela faisait souffrir le
mi - sə mɔkɛ də lɥi. e sla fzɛ sufri:r lə

pauvre Tartarin-Sancho. Il ne le montrait pas, bien en-
po:vrə tartarɛ̃ sɑ̃ʃo. il nə l mɔ̃trɛ pa, bjɛ̃ -nɑ̃-

tendu, mais il souffrait. Et un soir, un de ses derniers
tɑ̃dy, mɛ il sufrɛ. e œ̃ swa:r, œ̃ d se dɛrnje

amis, Bravida, est arrivé chez lui et lui a dit: « Tartarin,
-zami, bravida, ɛ -tarive ʃe lɥi e lɥi a di: «tartarɛ̃,

il faut partir! » Tartarin est devenu tout pâle d'an-
il fo parti:r!» tartarɛ̃ ɛ dəvny tu pa:l dɑ̃-

goisse, s'est levé en regardant tous les chers objets qu'il
gwas, sɛ lve ɑ̃ rgardɑ̃ tu le ʃɛ:r -zɔbʒɛ kil

aimait: livres, armes, plantes, et a dit à son ami: « Je
ɛmɛ: li:vr, arm, plɑ̃:t, e a di a sɔ̃ -nami: «ʒə

partirai! » C'est ainsi qu'un jour, tout Tarascon
partire!» sɛ -tɛ̃si kœ̃ ʒu:r, tu taraskɔ̃

s'est rassemblé devant la maison au baobab, pour dire
sɛ rasɑ̃ble dvɑ̃ la mɛzɔ̃ o baɔbab, pur di:r

adieu au héros.
adjø o ero.

« Le héros était pâle, mais très calme. Il était ha-
«lə ero etɛ pa:l, mɛ trɛ kalm. il etɛ -ta-

billé en chasseur, mais pas en chasseur de canards
bije ɑ̃ ʃasœ:r, mɛ pa ɑ̃ ʃasœ:r də kana:r

ou d'autres animaux ordinaires, comme il y en a par-
u do:trə -zanimo ɔrdinɛ:r, kɔm il jɑ̃ -na par-

tout en France, ah non! Tartarin était habillé en
tu ɑ̃ frɑ̃:s, a nɔ̃! tartarɛ̃ etɛ -tabije ɑ̃

chasseur de lions. Sur les épaules, il avait deux
ʃasœ:r də ljɔ̃. syr le -zepo:l, il avɛ dø

gros fusils, et comme autres armes, il avait un grand
gro fyzi, e kɔm o:trə -zarm, il avɛ -tœ̃ grɑ̃

couteau de chasse et un revolver. C'est ainsi que,
kuto d ʃas e œ̃ revɔlvɛ:r. sɛ -tɛ̃si kə,

dans ses rêves, il s'était toujours imaginé un vrai
dɑ̃ se rɛ:v, il setɛ tuʒu:r imaʒine œ̃ vrɛ

chasseur d'Afrique. Et il ne partait pas les mains vides!
ʃasœ:r dafrik. e il nə partɛ pa le mɛ̃ vid!

Deux porteurs le suivaient, avec des dizaines d'objets
dø pɔrtœ:r lə sɥivɛ, avɛk de dizɛn dɔbʒɛ

extraordinaires, mais tous absolument nécessaires à la
ɛkstrɔrdinɛ:r, mɛ tus absɔlymɑ̃ nesesɛ:r a la

chasse aux lions et à la vie en Afrique, disait Tartarin.
ʃas o ljɔ̃ e a la vi ɑ̃ -nafrik, dizɛ tartarɛ̃.

C'était un très grand jour, pour les Tarasconnais.
setɛ -tœ̃ trɛ grɑ̃ ʒu:r, pur le taraskɔnɛ.

Pour les Marseillais qui, quelques heures plus tard,
pur le marsɛjɛ ki, kɛlk -zœ:r ply ta:r,

ont vu notre héros aller de la gare jusqu'au port,
ɔ̃ vy nɔtrə ero ale d la ga:r ʒysko pɔ:r,

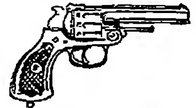
cela a sûrement été quelque chose d'extraordinaire.
sla a syrmɑ̃ ete kɛlkə ʃo:z dɛkstrɔrdinɛ:r.

Jamais ils n'avaient vu un tel personnage! Ils avaient
ʒamɛ il navɛ vy œ̃ tɛl pɛrsɔna:ʒ! il -zavɛ

pourtant vu plus d'un chasseur de lions partant pour
purtɑ̃ vy ply dœ̃ ʃasœ:r də ljɔ̃ partɑ̃ pur



Tartarin habillé en chasseur de lions



un revolver

s'imaginer = voir dans ses pensées

extraordinaire ←→ ordinaire

suivre
a suivi
suit
suivait
suivra

Marseillais = habitant de Marseille

-ais
Français
Tarasconnais
Marseillais

partant ɔ: qui partait

l'Afrique, les Marseillais, mais pas un comme Tartarin.
lafrik, le marsɛjɛ, mɛ pa -zœ̃ kɔm tartarɛ̃.

Je ne vous dirai pas comment Tartarin est arrivé en
ʒə n vu dire pa kɔmɑ̃ tartarɛ̃ ɛ -tarive ɑ̃

Afrique, à Alger, ni comment il a dormi presque vingt
-nafrik, a alʒe, ni kɔmɑ̃ il a dɔrmi prɛsk vɛ̃

heures, en arrivant à l'hôtel. Il ne s'est réveillé qu'à
-tœ:r, ɑ̃ -narivɑ̃ a lɔtɛl. il nə sɛ revɛje ka

trois heures de l'après-midi, le lendemain de son
trwa -zœ:r də laprɛmidi, lə lɑ̃dmɛ̃ d sɔ̃

arrivée.»
-narive.»

interrompre
a interrompu
interrompt

j'interromps
tu interromps
il interrompt
nous interrompons
vous interrompez
ils interrompent

Ici, les deux enfants interrompent leur oncle, et même
isi, le dø -zɑ̃fɑ̃ ɛ̃tɛrɔ̃:p lœr ɔ̃:kl, e mɛ:m

Fatima interrompt André: «Vingt heures? Il a dormi
fatima ɛ̃tɛrɔ̃ ɑ̃dre: «vɛ̃ -tœ:r? il a dɔrmi

presque vingt heures?»
prɛsk vɛ̃ -tœ:r?»

c'est que ... ɔ: c'est parce que ...

«Eh oui,» leur répond André, «c'est qu'il était ter-
«e wi,» lœr repɔ̃ ɑ̃dre, «sɛ kil etɛ tɛ-

riblement las, après le voyage de Marseille à Alger.
ribləmɑ̃ la, aprɛ l vwaja:ʒ də marsɛ:j a alʒe.

mauvais ⟷ bon

La mer avait été mauvaise, et notre pauvre héros
la mɛ:r avɛ -tete movɛ:z, e nɔtrə po:vrə ero

avait été très malade. Mais comme je vous l'ai dit,
avɛ -tete trɛ malad. mɛ kɔm ʒə vu le di,

le lendemain à trois heures, il s'est réveillé et s'est
lə lɑ̃dmɛ̃ a trwa -zœ:r, il sɛ revɛje e sɛ

rappelé tout d'un coup qu'il était venu à Alger pour
raple tu dœ̃ ku kil etɛ vny a alʒe pur

chasser le lion. Un instant, il s'est imaginé qu'il était
ʃase lə ljɔ̃. œ̃ -nɛ̃stɑ̃, il sɛ -timaʒine kil etɛ

déjà devant la gueule ouverte d'un lion, il l'entendait
deʒa dvɑ̃ la gœl uvɛrt dœ̃ ljɔ̃, il lɑ̃tɑ̃dɛ

rugir, il se voyait déjà mort. Mais cela n'a duré qu'un
ryʒiːr, il sə vwajɛ deʒa mɔːr. mɛ sla na dyre kœ̃

instant. Tartarin s'est bien vite levé et habillé et,
-nɛ̃stɑ̃. tartarɛ̃ sɛ bjɛ̃ vit ləve e abije e,

sortant de l'hôtel, il est parti avec toutes ses armes
sɔrtɑ̃ d lɔtɛl, il ɛ parti avɛk tut se -zarm

à la chasse au lion.» «Mais,» demande à ce moment
a la ʃas o ljɔ̃.» «mɛ,» dəmɑ̃ːd a s mɔmɑ̃

Jeanne, «est-ce qu'il y a des lions en Algérie? A Casa-
ʒaːn, «ɛs kil ja de ljɔ̃ ɑ̃ -nalʒeri? a kaza-

blanca et au Maroc, il n'y en a pas.» «Non,» lui
blɑ̃ka e o marɔk, il njɑ̃ -na pa.» «nɔ̃,» lɥi

répond son frère, «mais il ne le savait pas, Tartarin.»
repɔ̃ sɔ̃ frɛːr, «mɛ il nə l savɛ pa, tartarɛ̃.»

«Justement,» dit André, «il ne le savait pas. C'est
«ʒystəmɑ̃,» di ɑ̃dre, «il nə l savɛ pa. sɛ

que, dans les livres qu'il avait lus, on parlait encore
kə, dɑ̃ le liːvrə kil avɛ ly, ɔ̃ parlɛ ɑ̃kɔːr

des lions d'Algérie. Mais c'était de vieux livres, et
de ljɔ̃ dalʒeri. mɛ setɛ də vjø liːvr, e

c'est leurs auteurs qui avaient probablement tué les
sɛ lœr -zotœːr ki avɛ prɔbabləmɑ̃ tɥe le

tout d'un coup = soudain

sortant ɔ: en même temps qu'il sortait

derniers lions d'Algérie. Tartarin est donc sorti de
dɛrnje ljɔ̃ dalʒeri. tartarɛ̃ ɛ dɔ̃ sɔrti d

la ville et a marché jusqu'au soir sur la route. Puis,
la vil e a marʃe ʒysko swa:r syr la rut. pɥi,

quand il faisait déjà noir, las de suivre la route, il
kɑ̃ -til fəzɛ deʒa nwa:r, la d sɥi:vrə la rut, il

l'a quittée et a marché pendant longtemps sans savoir
la kite e a marʃe pɑ̃dɑ̃ lɔ̃tɑ̃ sɑ̃ savwa:r

où il allait. Il s'est arrêté tout d'un coup, croyant se
u il alɛ. il sɛ -tarɛte tu dœ̃ ku, krwajɑ̃ s

trouver loin de toute ville, parmi des plantes qu'il
truve lwɛ̃ də tut vil, parmi de plɑ̃:t kil

n'avait jamais vues, sur la route des lions, parmi les
navɛ ʒamɛ vy, syr la rut de ljɔ̃, parmi le

serpents et les insectes qui tuent. Et là, il a attendu
sɛrpɑ̃ e le -zɛ̃sɛkt ki ty. e la, il a atɑ̃dy

deux ou trois heures, ses fusils, son revolver et ses
dø -zu trwa -zœ:r, se fyzi, sɔ̃ revɔlvɛ:r e se

autres armes prêts. Il ne faisait pas mauvais temps,
-zo:trə -zarm prɛ. il nə fzɛ pa mɔvɛ tɑ̃,

mais il faisait froid, et au bout de trois heures, notre
mɛ il fəzɛ frwa, e o bu də trwa -zœ:r, nɔtrə

héros était déjà un peu las d'attendre. Tartarin-San-
ero etɛ deʒa œ̃ pø la datɑ̃:dr. tartarɛ̃ sɑ̃-

cho avait froid et faim, et Tartarin-Quichotte était
ʃo avɛ frwa e fɛ̃, e tartarɛ̃ kiʃɔt etɛ

désespéré de ne pas voir de lions.
dezɛspere də n pa vwa:r də ljɔ̃.


une route

il fait noir = il fait sombre

croyant ɔ: comme il croyait

toute ɔ: chaque

il fait mauvais temps ɔ: il pleut, le vent souffle, etc.

« Mais voilà tout à coup que quelque chose de noir et
«mɛ vwala tu -ta ku kə kɛlkə ʃo:z də nwa:r e

d'énorme passe devant lui. Un lion! Tartarin est
denɔrm pa:s dəvã lɥi. œ̃ ljɔ̃! tartarɛ̃ ɛ

prêt. Il lève son fusil, tire, et avec un grand cri, la
prɛ. il lɛ:v sɔ̃ fyzi, ti:r, e avɛk œ̃ grã kri, la

bête s'enfuit. Tartarin reste sur place, prêt à tirer
bɛ:t sãfɥi. tartarɛ̃ rɛst syr plas, prɛ -ta tire

de nouveau, si la femelle arrive. Car il a lu dans
d nuvo, si la fəmɛl ari:v. kar il a ly dã

ses livres qu'il faut toujours attendre la femelle. Mais
se li:vrə kil fo tuʒu:r atã:drə la fəmɛl. mɛ

la femelle n'arrive pas. Tartarin attend encore deux
la fəmɛl nari:v pa. tartarɛ̃ atã ãkɔ:r dø

ou trois heures, puis il décide de dormir jusqu'au
-zu trwa -zœ:r, pɥi il desid də dɔrmi:r ʒysko

matin. Quand il se réveille, il regarde autour de lui
matɛ̃. kã -til sə revɛ:j, il rəgard otu:r də lɥi

et ouvre de grands yeux. Devinez de quoi il était
e u:vrə də grã -zjø. dəvine d kwa il etɛ

entouré! »
-tãture!»

« De lions! » dit Fatima en riant. « De petits garçons
«də ljɔ̃!» di fatima ã rijã. «də pti garsɔ̃

qui se moquaient de lui! » dit Jeanne. « De légumes! »
ki s mɔkɛ də lɥi!» di ʒa:n. «də legym!»

dit en riant, lui aussi, André Comaux. « De légumes
di ã rijã, lɥi osi, ãdre kɔmo. «də legym

La femelle d'un animal est la « femme » de cet animal.

tout à fait ordinaires, comme il y en avait à Taras-
tu -ta fɛ ɔrdinɛ:r, kɔm il jã -navɛ -ta taras-

con! Et pas un lion! Mais quand Tartarin s'est rap-
kɔ̃! e pa -zœ̃ ljɔ̃! mɛ kã tartarɛ̃ sɛ ra-


du sang

proché de l'endroit où se trouvait le lion qu'il avait
prɔʃe d lãdrwa u s truvɛ lə ljɔ̃ kil avɛ

tué, il a vu du sang, beaucoup de sang sur les plantes.
tɥe, il a vy dy sã, boku d sã syr le plã:t.

Son lion n'était donc pas un rêve! Tartarin s'imagine
sɔ̃ ljɔ̃ netɛ dɔ̃ pa œ̃ rɛ:v! tartarɛ̃ simaʒin

déjà l'étonnement des gens de l'hôtel quand ils le verront
deʒa letɔnmã de ʒã d lɔtɛl kã -til lə verɔ̃

rentrer avec son lion. Et deux minutes plus tard, dans
rãtre avɛk sɔ̃ ljɔ̃. e dø minyt ply ta:r, dã

un lac de sang, il trouve...» « Un lion! » dit de nou-
-zœ̃ lak də sã, il tru:v...» «œ̃ ljɔ̃!» di d nu-


un âne

veau Fatima. « Non, » dit André, « un petit âne. Un
vo fatima. «nɔ̃,» di ãdre, «œ̃ pti -ta:n. œ̃

joli petit âne gris. »
ʒɔli pti -ta:n gri.»

« Oh! » disent les deux enfants en même temps, et
«o!» di:z le dø -zãfã ã mɛ:m tã, e

Jeanne ajoute: « Pauvre petit âne! Tartarin est un
ʒa:n aʒut: «po:vrə pəti -ta:n! tartarɛ̃ ɛ -tœ̃

mauvais homme! » « Non, » dit Arthur, « parce qu'il
mɔvɛ -zɔm!» «nɔ̃,» di arty:r, «pars kil

ne savait pas que c'était un âne. Il croyait que c'était
nə savɛ pa kə setɛ -tœ̃ -na:n. il krwajɛ k setɛ

un lion.» «C'est la même chose,» dit sa sœur, «ce
-lœ̃ ljɔ̃.» «sɛ la mɛ:m ʃo:z,» di sa sœ:r, «s

n'est pas bien ce qu'il a fait, et je ne l'aime pas du
nɛ pa bjɛ̃ s kil a fɛ, e ʒə n lɛ:m pa dy

tout, ce Tartarin!» «Moi non plus,» dit Fatima, qui
tu, sə tartarɛ̃!» «mwa nɔ̃ ply,» di fatima, ki

avait eu elle-même un petit âne gris quand elle était
avɛ -ty ɛlmɛ:m œ̃ pti -ta:n gri kɑ̃ -tɛl etɛ

petite. «Alors, vous ne voulez pas que je continue?»
ptit. «alɔ:r, vu n vule pa kə ʒ kɔ̃tiny?»

demande André aux enfants. «Non!» lui répond
dəmɑ̃:d ɑ̃dre o -zɑ̃fɑ̃. «nɔ̃!» lɥi repɔ̃

Jeanne. Arthur se moque d'elle, mais lui non plus,
ʒa:n. arty:r sə mɔk dɛl, mɛ lɥi nɔ̃ ply,

dans son cœur, n'aime pas voir souffrir les animaux,
dɑ̃ sɔ̃ kœ:r, nɛ:m pa vwa:r sufri:r le -zanimo,

et André ne continue pas l'histoire de Tartarin. Et
e ɑ̃dre n kɔ̃tiny pa listwa:r də tartarɛ̃. e

comme tout le monde a faim, on va au wagon-restaurant
kɔm tu l mɔ̃:d a fɛ̃, ɔ̃ va o vagɔ̃ rɛstɔrɑ̃

et là, installés à une table près de la fenêtre, on fait
e la, ɛ̃stale a yn tablə prɛ d la fnɛ:tr, ɔ̃ fɛ

un bon déjeuner.
œ̃ bɔ̃ deʒœne.

Et une heure plus tard, la bouteille de vin rouge est
e yn œ:r ply ta:r, la butɛ:j də vɛ̃ ru:ʒ ɛ

vide, les derniers fruits sont mangés, on se sent bien.
vid, le dɛrnje frɥi sɔ̃ mɑ̃ʒe, ɔ̃ sə sɑ̃ bjɛ̃.

On retourne au compartiment, chacun s'installe à sa
ɔ̃ rturn o kɔ̃partimɑ̃, ʃakœ̃ sɛ̃stal a sa

place, et le reste du voyage aussi se passe très cal-
plas, e l rɛst dy vwaja:ʒ osi sə pa:s trɛ kal·

mement.
məmɑ̃.

MOTS:

un âne
une arme
un auteur
une aventure
un baobab
une bête
une cage
un calme
une chasse
un chasseur
une classe
un courage
les fatigues
une femelle
une forêt
le froid
un fusil
un géant
une gueule
un héros
un lion
une maîtresse
un Marseillais
une ménagerie
un nain
un objet
un personnage
un récit
un rêve
un revolver
un roi
une route
un rugissement
le sang
un serpent
une sorte
un Tarasconnais
un wagon-restaurant
africain
bête
certain

EXERCICE A.

La — de français de Jeanne lui a parlé de « Tartarin de Tarascon ». Elle sait que l'— de ce livre est Alphonse Daudet. Maintenant, André Comaux va raconter quelques-unes des — de Tartarin.

Tartarin demeurait dans une petite maison — d'un jardin. Dans ce jardin, il n'y avait que des plantes de pays —. Dans la maison de Tartarin, il n'y avait également que des — de pays lointains. Et partout, il y avait des armes de toutes —. Tartarin ne rêvait qu'à aventures et voyages, et —, il n'avait jamais quitté Tarascon. Voilà pourquoi: Tartarin-Sancho pensait aux — d'un long voyage; Tartarin-Quichotte était toujours — à partir. C'était un vrai —.

Un jour, une — est venue à Tarascon avec beaucoup d'animaux. Le plus intéressant était un — africain. C'était une — énorme. La ménagerie était — sur la grande place de la ville. Quand Tartarin est entré dans la ménagerie, les Tarasconnais ont eu une peur —. Car Tartarin avait sur l'épaule un —!

EXERCICE B.

Qu'a fait Tartarin quand il est entré dans la ménagerie? ... Et qu'a fait le lion quand il a vu Tartarin? ... Que fait Tartarin quand le lion rugit? ... Que pense Jeanne du courage de Tartarin? ... Que faisait Tartarin pour s'habituer à entendre le roi des animaux rugir? ... Que faisait-il pour s'habituer à peu manger? ... Et pour s'habituer au froid des nuits africaines? ... Que pensait de tout cela Tartarin-Sancho? ...

EXERCICE C.

suivre	
a suivi	**suivait**
suit	**suivra**

Quand Tartarin a quitté l'hôtel, il — la route pour sortir plus vite de la ville. Quand il l'a — assez longtemps, il la quitte. Cette nuit, il tire et croit avoir tué un lion, et le matin, quand il voit du sang, il croit — un lion. Mais cinq minutes plus tard, il voit que c'était un tout autre animal qu'il —. Tartarin se dit ce jour-là qu'il ne — plus de lions près d'une grande ville.

lire	
a lu	**lisait**
lit	**lira**

Tous les enfants apprennent à — en France. Arthur — très bien. Il — déjà à l'âge de six ans, c'est sa

désespéré
extraordinaire
las
lointain
mauvais
ordinaire
paisible
pâle
prêt
terrible
chasser
s'enfuir
vous vous enfuyez
entourer
habiller en
s'habituer
s'imaginer
installer
il interrompt
ils interrompent
il lisait
se moquer de
nommer
oser
ouvrant
se passer
il plaçait
se rapprocher
rugir
sortant
souffrir
il souffrait
il suivait
se taire
il se tait
tirer
quelques-unes
ouvertement
paisiblement
pourtant
probablement
terriblement
rien que

c'est que
chasse au lion
chasser le lion
coucher à la maison
de cette sorte
en classe
en face de
il fait mauvais temps
il fait noir
passer en travers
tout d'un coup
Alger
l'Algérie

mère qui le lui avait appris. Maintenant, il a — beaucoup de livres pour enfants. Quand il sera plus grand, il — aussi d'autres livres.

RÉSUMÉ (1)

tout	**toute**
tous	**toutes**

Voilà quatre mots que nous avons rencontrés des dizaines, peut-être même une centaine de fois ou plus encore, dans notre histoire. Mais quand écrit-on « tout » et quand écrit-on les trois autres formes? Et si on écrit « tous », quand prononce-t-on [*tu*] et quand prononce-t-on [*tus*] ? Le savez-vous tout à fait bien? Si vous n'êtes pas absolument sûr, voici un résumé qui va vous aider.

Regardons d'abord les cas où le mot « tout » est un adjectif. Dans ce cas, le mot « tout » devient «toute» au féminin, et au pluriel nous avons les deux formes « tous », qui se prononce [*tu*], et « toutes ». C'est très simple. Ce qui est un peu plus difficile, c'est qu'on peut avoir plusieurs mots différents après « tout » adjectif.

1) On peut avoir l'un des mots: le, la (l') ou les: Il est resté en ville tout *l'*été. Tout *le* monde était à table. Il a dit bonjour à toute *la* famille. Tous *les* enfants étaient au jardin. Toutes *les* personnes ont bu du vin.

2) On peut avoir un mot comme mon, ton, son, ma, ta, sa, etc.: Je lui ai donné tout *mon* argent. Tartarin

a pris toutes *ses* armes avec lui. Ils ont appelé tous *leurs* amis.

3) On peut aussi avoir l'un des mots un ou une: As-tu bu tout *un* litre de vin? Elle avait besoin de toute *une* grande ville.

4) Et on peut enfin écrire le substantif tout de suite après le mot « tout », sans aucun autre mot entre les deux: En *tout cas,* cela n'est pas facile. Tartarin se trouvait loin de *toute ville.* Il avait des armes de *tous pays* et de *toutes sortes.*

Il y a ensuite le cas où le mot « tout » et le mot « tous » sont des substantifs. Dans ce cas, « tout » n'a pas de féminin au singulier. Au pluriel, nous avons le féminin « toutes ». Le mot « tous » se prononce [*tus*] quand il est substantif. Voici quelques exemples pour vous aider à mieux vous rappeler: *Tout* va bien. Papa ne sait pas *tout.* Ils étaient *tous* là. Elles étaient *toutes* venues.

Il y a enfin le troisième cas, où le mot que l'on écrit après « tout » est un adjectif ou un autre mot, différent des petits mots dont nous venons de parler. Voyons d'abord le cas où c'est un adjectif que l'on écrit après « tout »: Il est triste de vivre *tout* seul. Matou saute après de *tout* petits insectes. Elle est devenue *toute* rouge. Elles dorment dans de *toutes* petites chambres.

tout seul
tout seuls
toute rouge
toutes rouges

Nous remarquons que « tout » n'a pas de pluriel au masculin quand le mot qui vient après est un adjectif. Le mot « tout » reste toujours au singulier dans ce cas. Pourquoi? Nous ne pouvons pas vous l'expliquer. C'est

comme ça, voilà tout. Le français est une vieille langue, et il y a souvent des choses en français qui doivent être acceptées sans qu'on les explique. Voyons enfin le cas où le mot qui vient après « tout » n'est ni un substantif, ni un adjectif, ni aucun des petits mots dont nous avons parlé. Des exemples: Elle était *tout* près de lui. Il était *tout* aussi amoureux d'elle qu'Henri. C'était une joie *tout* aussi grande que celle de sa cousine. Il parlait *tout* bas. (« Bas » ici n'est pas un adjectif!)

Nous voyons donc que dans ce cas, le mot « tout » ne change jamais, il reste toujours au masculin singulier.

RÉSUMÉ (2)

La famille de finir

La famille de fin*ir* est la plus grande famille de verbes après celle des verbes en -er. Beaucoup de verbes en -ir (mais pas tous!) appartiennent à cette famille. Vous en connaissez six: *choisir, finir, guérir, punir, rougir* et *saisir*. Voici deux exercices:

finir	
a fini	**finissait**
finit	**finira**

Quand il y a beaucoup de bonnes choses sur la table, il est souvent difficile de (choisir) ——. Quand Marie-Anne voit son fils s'approcher trop près du bastingage, elle

le (saisir) — avec un cri. Arthur (rougir) — quand il est remonté sur le pont après avoir été voir les machines du bateau. Arthur sait que sa mère le (punir) —, mais il n'y pense que lorsqu'il est déjà trop tard. Un bon docteur peut (guérir) — beaucoup de maladies, mais malheureusement pas toutes. S'il (guérir) — toutes les maladies, il serait connu dans tous les pays. Tous les malades le (choisir) — pour docteur. Quand Tartarin a (finir) — de se préparer pour son grand voyage, il part. On commence déjà à se demander s'il ne (finir) — jamais. Tartarin a été (punir) — parce qu'il a parlé trop souvent de choses qu'il n'avait jamais faites. Quand la nuit venait, Tartarin (saisir) — son fusil et sortait dans la ville endormie.

je finis	**nous finissons**
tu finis	**vous finissez**
il finit	**ils finissent**

Quand les enfants se sont mal conduits, ils (rougir) —. « (saisir) —-le par les bras! » disent les matelots, quand ils s'approchent du jeune homme tombé à la mer. « Si tu ne me (punir) — pas, maman, » dit Arthur, « je ne le ferai jamais plus! » « Que (choisir) —-vous, des poires ou des pommes? » demande Marie-Anne à ses enfants. « Moi, je (choisir) — une poire! » dit Arthur. Sa sœur, elle, (choisir) — une pomme. « Le docteur Onésime Pirot (guérir) — un malade en quelques jours, » dit-on à Villebourg. Mais le docteur Pirot, lui, dit: « Je ne (guérir) — que les malades qu'il est possible de guérir. » « Si vous ne (finir) — pas vite votre déjeuner, » dit Marie-Anne aux enfants, « vous ne viendrez pas en ville avec moi. »

Puis elle ajoute: « Si tu (finir) ___ le premier, Arthur, tu auras une glace, et si c'est toi qui (finir) ___ la première, Jeanne, je te donnerai une petite tablette de chocolat. » « Et si nous (finir) ___ en même temps, maman? » demandent les enfants. « Si vous (finir) ___ en même temps, vous aurez quelque chose tous les deux, » répond Marie-Anne.

ARTHUR TOMBE MALADE

Quand André a fini son histoire, nous avons vu que
kɑ̃ -tɑ̃dre a fini sɔ̃ -nistwa:r, nu -zavɔ̃ vy kə

tout le monde était allé au wagon-restaurant, pour y
tu l mɔ̃:d etɛ -tale o vagɔ̃ rɛstɔrɑ̃, pur i

déjeuner. Et nous avons vu qu'après le déjeuner, on
dezœne. e nu -zavɔ̃ vy kaprɛ l dezœne, ɔ̃

était retourné au compartiment, où on était resté
-netɛ rturne o kɔ̃partimɑ̃, u ɔ̃ -netɛ rɛste

pendant le reste du voyage de Marseille à Paris.
pɑ̃dɑ̃ l rɛst dy vwaja:ʒ də marsɛ:j a pari.

A Paris, on a changé de train. Et maintenant, Marie-
a pari, ɔ̃ -na ʃɑ̃ʒe d trɛ̃. e mɛ̃tnɑ̃, mari

changer de train = prendre un autre train

Anne, André, Fatima et les deux enfants sont installés
a:n, ɑ̃dre, fatima e le dø -zɑ̃fɑ̃ sɔ̃ -tɛ̃stale

dans le train qui va les conduire à Villebourg. Il
dɑ̃ l trɛ̃ ki va le kɔ̃dɥi:r a vilbu:r. il

est déjà onze heures du soir, on n'arrivera à Villebourg
ɛ deʒa ɔ̃:z œ:r dy swa:r, ɔ̃ narivra a vilbu:r

qu'à une heure du matin. Les enfants sont très fatigués,
ka yn œ:r dy matɛ̃. le -zɑ̃fɑ̃ sɔ̃ trɛ fatige,

leurs yeux se ferment tout seuls, ils dorment presque.
lœr -zjø s fɛrm tu sœl, il dɔrmə prɛsk.

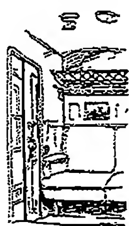
tout seuls ɔ: eux-mêmes

Marie-Anne aussi est fatiguée. André lui dit: « Si
mari a:n osi ɛ fatige. ɑ̃dre lɥi di: «si

si tu essayais...? ɔ: essaye...!

prometttre
(que) je promette
(que) tu promettes
(qu') il promette
(que) nous promettions
(que) vous promettiez
(qu') ils promettent

c'est promis ɔ: je te le promets



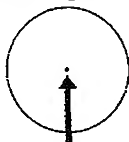
un coin

profond
profonde
profondément

à l'exception de... = excepté...

divers ɔ: différent

divers [divɛ:r]
diverse [divɛrs]



le centre

tu essayais de dormir un peu, Marie-Anne? Tu ne crois
ty esɛjɛ də dɔrmi:r œ̃ pø, mari a:n? ty n krwa

pas que ce serait une bonne idée? Nous avons encore
pa k sə srɛ -tyn bɔn ide? nu -zavɔ̃ ɑ̃kɔ:r

deux heures de voyage devant nous, tu sais?» «Tu as
dø -zœ:r də vwaja:ʒ dəvɑ̃ nu, ty se?» «ty a

peut-être raison. Mais il faut que tu me promettes
pœtɛ:trə rɛzɔ̃. mɛ il fo k ty m prɔmɛt

de me réveiller à une heure moins le quart!» «C'est
də m reveje a yn œ:r mwɛ̃ l ka:r!» «sɛ

promis!» lui dit André, en l'aidant à s'installer. Fa-
prɔmi!» lɥi di ɑ̃dre, ɑ̃ lɛdɑ̃ a sɛ̃stale. fa-

tima, elle, dans un coin, dort déjà. Et cinq minutes
tima, ɛl, dɑ̃ -zœ̃ kwɛ̃, dɔ:r deʒa. e sɛ̃ minyt

plus tard, tout le compartiment dort profondément, à
ply ta:r, tu l kɔ̃partimɑ̃ dɔ:r prɔfɔ̃demɑ̃, a

l'exception d'André. Le jeune homme n'a pas le temps
lɛksɛpsjɔ̃ dɑ̃dre. lə ʒœn ɔm na pa l tɑ̃

de dormir. Mille pensées diverses tournent dans sa
də dɔrmi:r. mil pɑ̃se divɛrs turn dɑ̃ sa

tête. C'est de nouveau Marie-Anne qui est au centre
tɛ:t. sɛ d nuvo mari a:n ki ɛ -to sɑ̃:trə

de ses pensées.
də se pɑ̃se.

Le jeune homme a éteint la grosse lampe du compar-
lə ʒœn ɔm a etɛ̃ la gro:s lɑ̃:p dy kɔ̃par-

timent et a allumé une petite lampe bleue dont la
timɑ̃ e a alyme yn pətit lɑ̃:p blø dɔ̃ la

lumière faible ne dérange pas les dormeurs, et il
lymjɛ:r fɛblə nə derɑ̃:ʒ pa le dɔrmœ:r, e il

regarde sa cousine. Il faut qu'il se décide à lui parler
rəgard sa kuzin. il fo kil sə desid a lɥi parle

sérieusement le lendemain. S'il ne le fait pas, il
serjøzmɑ̃ lə lɑ̃dmɛ̃. sil nə l fɛ pa, il

faudra qu'il attende plusieurs semaines, et peut-être
fodra kil atɑ̃:d plyzjœ:r səmɛn, e pœtɛ:trə

plusieurs mois, avant de pouvoir lui parler de nouveau,
plyzjœ:r mwa, avɑ̃ d puvwa:r lɥi parle d nuvo,

car il faudra qu'il parte au début de la semaine pro-
kar il fodra kil part o deby d la smɛn prɔ-

chaine. Ses affaires l'appellent. « Il me reste donc
ʃɛn. se -zafɛ:r lapɛl. «il mə rɛst dɔ̃

trois jours pour décider de ma vie, » se dit-il, « car à
trwa ʒu:r pur deside d ma vi,» sə di -til, «kar a

mon âge, l'amour commence à devenir une chose très
mɔ̃ -na:ʒ, lamu:r kɔmɑ̃:s a dəvni:r yn ʃo:z trɛ

sérieuse. » Il n'a que trente-trois ans, le même âge
serjø:z.» il na k trɑ̃ttrwa -zɑ̃, lə mɛ:m a:ʒ

que Marie-Anne, mais à ce moment, il se sent un
kə mari a:n, mɛ a s mɔmɑ̃, il sə sɑ̃ œ̃

homme mûr, et Marie-Anne est pour lui une faible
-nɔm my:r, e mari a:n ɛ pur lɥi yn fɛblə

jeune femme que lui, l'homme, doit protéger contre
ʒœn fam kə lɥi, lɔm, dwa prɔteʒe kɔ̃:trə

tout le mal qui pourra lui arriver dans la vie. Peut-
tu l mal ki pura lɥi arive dɑ̃ la vi. pœ-

un dormeur = une personne qui dort

attendre
(que) j'attende
(que) tu attendes
(qu') il attende
(que) nous attendions
(que) vous attendiez
(qu') ils attendent

un début = un commencement

il me reste ɔ: j'ai encore

mûr ɔ: qui n'est plus un enfant ni un jeune homme

protéger (comme espérer)

ce ɔ: les sentiments qu'il a

personnage de rêve ɔ: personnage que l'on voit dans un rêve

ne saurait ɔ: ne pourrait pas

protéger
un protecteur
André veut protéger Marie-Anne. Il veut être son protecteur.

être est-ce à cause de cette lumière bleue qui trans-
-tɛ:tr ɛs a ko:z də sɛt lymjɛ:r blø ki trɑ̃s-

forme les voyageurs du compartiment en personnages
fɔrm le vwajaʒœ:r dy kɔ̃partimɑ̃ ɑ̃ pɛrsɔna:ʒ

de rêve, peut-être est-ce à cause de cette demi-bouteille
də rɛ:v, pœtɛ:tr ɛs a ko:z də sɛt dəmibutɛ:j

de vin rouge qu'il a bue au dîner: lui-même ne saurait
də vɛ̃ ru:ʒ kil a by o dine: lɥimɛ:m nə sɔrɛ

le dire. Mais en tout cas, il lui semble à ce moment
l di:r. mɛ ɑ̃ tu ka, il lɥi sɑ̃:bl a s mɔmɑ̃

qu'il est né uniquement pour être l'ami de Marie-Anne,
kil ɛ ne ynikmɑ̃ pur ɛ:trə lami d mari a:n,

et pour devenir, un jour, son mari, son protecteur.
e pur dəvni:r, œ̃ ʒu:r, sɔ̃ mari, sɔ̃ prɔtɛktœ:r.

Et le jeune homme prépare déjà, dans sa tête, ce qu'il
e l ʒœn ɔm prepa:r deʒa, dɑ̃ sa tɛ:t, s kil

faudra qu'il dise à sa cousine, le lendemain.
fodra kil di:z a sa kuzin, lə lɑ̃dmɛ̃.

A une heure du matin, le train entre en gare de Ville-
a yn œ:r dy matɛ̃, lə trɛ̃ ɑ̃:tr ɑ̃ ga:r də vil-

bourg. La première personne qu'André voit sur le
bu:r. la prəmjɛ:r pɛrsɔn kɑ̃dre vwa syr lə

quai est le vieux Doumier. «Voilà ton beau-père!»
ke ɛ l vjø dumje. «vwala tɔ̃ bopɛ:r!»

dit-il à Marie-Anne, «vite, descendons, le train ne
di -til a mari a:n, «vit, desɑ̃dɔ̃, lə trɛ̃ n

s'arrête que deux minutes!» Marie-Anne fait vite
sarɛt kə dø minyt!» mari a:n fɛ vit

descendre les enfants, Fatima prend sa valise et celle
desɑ̃:drə le -zɑ̃fɑ̃, fatima prɑ̃ sa vali:z e sɛl

d'Arthur, André prend le reste, regarde autour de lui
darty:r, ɑ̃dre prɑ̃ l rɛst, rəgard otu:r də lɥi

pour voir si l'on n'oublie rien, et descend lui aussi.
pur vwa:r si lɔ̃ nubli rjɛ̃, e desɑ̃ lɥi osi.

M. Doumier a déjà embrassé sa belle-fille et ses
məsjø dumje a deʒa ɑ̃brase sa bɛlfi:j e se

belle-fille = femme du fils

petits-enfants, il serre maintenant avec force la main
ptizɑ̃fɑ̃, il sɛ:r mɛ̃tnɑ̃ avɛk fɔrs la mɛ̃

de Fatima entre ses deux mains, puis il salue André.
d fatima ɑ̃:trə se dø mɛ̃, pɥi il saly ɑ̃dre.

Jeanne et Arthur sont les petits-enfants (la petite-fille et le petit-fils) de M. Doumier.

Un porteur prend les valises, et tout le monde sort de
œ̃ pɔrtœ:r prɑ̃ le vali:z, e tu l mɔ̃:d sɔ:r də

la gare en parlant gaiement.
la ga:r ɑ̃ parlɑ̃ gemɑ̃.

Devant la gare, le vieux Passavant attend dans sa
dəvɑ̃ la ga:r, lə vjø pasavɑ̃ atɑ̃ dɑ̃ sa

vieille auto, pour conduire tout le monde à la maison
vjɛ:j oto, pur kɔ̃dɥi:r tu l mɔ̃:d a la mezɔ̃

de la rue des Roses. Quand il voit nos amis sortir
d la ry de ro:z. kɑ̃ -til vwa no -zami sɔrti:r

de la gare, il sort de sa voiture et se présente, serre
də la ga:r, il sɔ:r də sa vwaty:r e s prezɑ̃:t, sɛ:r

une voiture ɔ: une auto

la main de Marie-Anne et de Fatima, puis en souriant,
la mɛ̃ də mari a:n e də fatima, pɥi ɑ̃ surjɑ̃,

dit aux enfants: « Mademoiselle Jeanne et Monsieur
di o -zɑ̃fɑ̃: «madmwazɛl ʒa:n e məsjø

supposer = penser, croire


un portrait

naître = venir au monde

naître (comme **connaître**, excepté le passé composé)
naître
est né
naît
naissait
naîtra

ouvrir tout grand ɔ: ouvrir entièrement

un souper = un repas que l'on mange très tard

il ne faut pas que nous la fassions ... = nous ne devons pas la faire ...

faire
(que) je fasse
(que) tu fasses
(qu') il fasse
(que) nous fassions
(que) vous fassiez
(qu') ils fassent

Arthur, je suppose? Je suis très heureux de vous connaître! Votre fille vous ressemble, Madame Doumier,» dit-il à Marie-Anne, «mais votre fils, lui, ressemble à son père et à son grand-père.» «Vous trouvez?» lui dit la jeune femme avec un sourire heureux. «Il est le portrait de son père!» «Vous avez connu Henri quand il était petit?» «Je l'ai vu naître, Madame!» lui répond Passavant, et ces mots lui ouvrent tout grand le cœur de la jeune femme.

artyːr, ʒə sypoːz? ʒə sɥi trɛ -zœrø d vu kɔnɛːtr! vɔtrə fiːj vu rəsɑ̃ːbl, madam dumje,» di -til a mari aːn, «mɛ vɔtrə fis, lɥi, rəsɑ̃ːbl a sɔ̃ pɛːr e a sɔ̃ grɑ̃pɛːr.» «vu truve?» lɥi di la ʒœn fam avɛk œ̃ suriːr œrø. «il ɛ l pɔrtrɛ d sɔ̃ pɛːr!» «vu -zave kɔny ɑ̃ri kɑ̃ -til etɛ pti?» «ʒə le vy nɛːtr, madam!» lɥi repɔ̃ pasavɑ̃, e se mo lɥi uːvrə tu grɑ̃ lə kœːr də la ʒœn fam.

«Dépêchons-nous, mes amis, dépêchons-nous!» dit Doumier, pendant que Comaux place les valises sur le toit de la vieille voiture. «Amélie nous a préparé un délicieux petit souper, il ne faut pas que nous la fassions attendre! Elle serait très fâchée, car elle n'aime pas

«depɛʃɔ̃ nu, me -zami, depɛʃɔ̃ nu!» di dumje, pɑ̃dɑ̃ kə komo plas le valiːz syr lə twa d la vjɛːj vwatyːr. «ameli nu -za prepare œ̃ delisjø pti supe, il nə fo pa k nu la fasjɔ̃ atɑ̃ːdr! ɛl sərɛ trɛ faʃe, kar ɛl nɛːm pa

qu'on la fasse attendre! » « Qui est Amélie, beau-
kɔ̃ la fas atɑ̃:dr!» «ki ɛ ameli, bo-

père? » demande Marie-Anne. « C'est ma vieille bonne. »
pɛ:r?» dəmɑ̃:d mari a:n. «sɛ ma vjɛ:j bɔn.»

« C'est la maîtresse de la maison! » dit Passavant en
«sɛ la mɛtrɛs də la mɛzɔ̃!» di pasavɑ̃ ɑ̃

riant, puis, sans écouter ce que lui dit son vieil ami,
rijɑ̃, pɥi, sɑ̃ -zekute s kə lɥi di sɔ̃ vjɛ:j ami,

il met en marche le moteur et on part. Cinq minutes
il mɛ ɑ̃ marʃ lə mɔtœ:r e ɔ̃ pa:r. sɛ̃ minyt

plus tard, la voiture s'arrête devant le 13 de la rue
ply ta:r, la vwaty:r sarɛt dəvɑ̃ l trɛ:z də la ry

des Roses.
de ro:z.

Ainsi que l'a dit Doumier à sa belle-fille, Amélie a
ɛ̃si k la di dumje a sa bɛlfi:j, ameli a

préparé un excellent petit souper; dans la salle à
prepare œ̃ -nɛksɛlɑ̃ pti supe; dɑ̃ la sal a

manger, la table est pleine de bonnes choses.
mɑ̃ʒe, la tabl ɛ plɛn də bɔn ʃo:z.

Quand la vieille bonne entend arriver la voiture du
kɑ̃ la vjɛ:j bɔn ɑ̃tɑ̃ arive la vwaty:r dy

docteur, elle va dans la salle à manger, donner un
dɔktœ:r, ɛl va dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe, dɔne œ̃

dernier coup d'œil à sa table: « Je ne veux pas qu'elle
dɛrnje ku dœ:j a sa tabl: «ʒə n vø pa kɛl

puisse dire que je ne sais pas dresser une table aussi
pɥis di:r kə ʒə n se pa drɛse yn tabl osi

le maître
la maîtresse

vieux — vieil
vieille
un vieux monsieur
un vieil ami
une vieille femme

un œil
deux yeux
donner un coup d'œil à = regarder un instant

pouvoir
(que) je puisse
(que) tu puisses
(qu') il puisse
(que) nous puissions
(que) vous puissiez
(qu') ils puissent

dresser une table ɔ: mettre sur une table ce qu'il faut pour le repas

satisfaire ɔ: faire content

il manque = il n'y a pas
il ne manque rien = il y a tout

satisfaire (comme faire)
satisfaire
a satisfait
satisfait
satisfaisait
satisfera

bien que n'importe quelle dame! Villebourg n'est pas
bjɛ̃ k nɛ̃pɔrt kɛl dam! vilbu:r nɛ pa

une grande ville, mais nous avons du savoir vivre!»
yn grɑ̃:d vil, mɛ nu -zavɔ̃ dy savwa:r vi:vr!»

Son coup d'œil la satisfait: rien ne manque, il y a tout
sɔ̃ ku dœ:j la satisfɛ: rjɛ̃ n mɑ̃:k, il ja tu

ce qu'il faut pour faire un vrai souper de roi. Et
s kil fo pur fɛ:r œ̃ vrɛ supe də rwa. e

Amélie ouvre toute grande la porte de la salle à manger
ameli u:vrə tut grɑ̃:d la pɔrt də la sal a mɑ̃ʒe

en disant: «Le souper est servi!» «Merci, Amélie!»
ɑ̃ dizɑ̃: «lə supe ɛ sɛrvi!» «mɛrsi, ameli!»

lui répond son maître, et il ajoute: «Venez donc, je
lɥi repɔ̃ sɔ̃ mɛ:tr, e il aʒut: «vəne dɔ̃, ʒə

vais vous présenter à ma belle-fille et à mes petits-
vɛ vu prezɑ̃te a ma bɛlfi:j e a me pti-

enfants!» Il est tout heureux, le vieil homme, et il
zɑ̃fɑ̃!» il ɛ tu -tœrø, lə vjɛ:j ɔm, e il

veut absolument qu'Amélie serre la main de Marie-
vø absɔlymɑ̃ kameli sɛ:r la mɛ̃ d mari

Anne. Mais Amélie n'est pas contente: «Je connais
a:n. mɛ ameli nɛ pa kɔ̃tɑ̃:t: «ʒə kɔnɛ

ma place!» se dit-elle, «il ne faut pas qu'elle oublie
ma plas!» sə di -tɛl, «il nə fo pa kɛl ubli

la sienne! Je ne peux pas empêcher qu'elle fasse ce
la sjɛn! ʒə n pø pa ɑ̃pɛʃe kɛl fas sə

qu'elle veut dans ses chambres, mais dans ma cuisine,
kɛl vø dɑ̃ se ʃɑ̃:br, mɛ dɑ̃ ma kɥizin,

c'est moi qui décide! Il ne faudrait pas qu'elle croie
sɛ mwa ki desid! il nə fodrɛ pa kɛl krwa

que nous sommes amies, et elle n'est pas devenue ma
k nu sɔm -zami, e ɛl nɛ pa dəvny ma

maîtresse, uniquement parce qu'elle est la veuve du
metrɛs, ynikmɑ̃ pars kɛl ɛ la vœ:v dy

jeune Henri! » Mais tout cela, elle ne le dit pas à
ʒœn ɑ̃ri!» mɛ tu sla, ɛl nə l di pa a

haute voix, elle ne fait que le penser.
o:t vwa, ɛl nə fɛ kə l pɑ̃se.

« Si nous allions à table tout de suite? » demande le
«si nu -zaljɔ̃ -za tablə tutsɥit?» dəmɑ̃:d lə

vieux M. Doumier. « C'est une bonne idée, n'est-ce
vjø məsjø dumje. «sɛ -tyn bɔn ide, nɛs

pas? Vous devez avoir une faim de loup. » «Vous avez
pa? vu dve -zavwa:r yn fɛ̃ d lu.» «vu -zave

raison, beau-père, » lui dit Marie-Anne, puis elle dit à
rɛzɔ̃, bopɛ:r,» lɥi di mari a:n, pɥi ɛl di a

Amélie: « Si vous permettez que nous nous lavions les
ameli: «si vu pɛrmete k nu nu lavjɔ̃ le

mains, nous serons à table dans une minute, Amélie! »
mɛ̃, nu srɔ̃ -za tablə dɑ̃ -zyn minyt, ameli!»

Mais Amélie ne répond rien. Elle retourne à sa cui-
mɛ ameli n repɔ̃ rjɛ̃. ɛl rəturn a sa kɥi-

sine en se disant: « Si vous permettez que nous nous
zin ɑ̃ s dizɑ̃: «si vu pɛrmete k nu nu

lavions les mains, a-t-elle dit! Je n'ai rien à lui
lavjɔ̃ le mɛ̃, a -tɛl di! ʒə ne rjɛ̃ a lɥi

croire
(que) je croie
(que) tu croies
(qu') il croie
(qu') ils croient

une veuve = une femme dont le mari est mort

elle ne fait que le penser ɔ: elle le pense seulement


un loup

permettre, moi! Si elle continue comme ça, je vais
pɛrmɛtr, mwa! si ɛl kɔ̃tiny kɔm sa, ʒə vɛ

se fâcher = devenir fâché

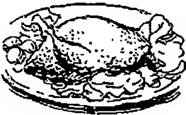
me fâcher! » Jamais, Amélie n'est satisfaite. Mais si
m faʃe!» ʒamɛ, ameli nɛ satisfɛt. mɛ si

vivre
je vis
tu vis
il vit
nous vivons
vous vivez
ils vivent

ce n'est pas très agréable pour ceux pui vivent auprès
s nɛ pa trɛ -zagreablə pur sø ki vi:v oprɛ

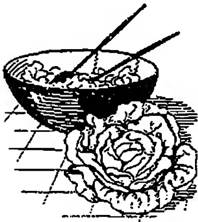
d'elle, c'est encore moins agréable pour elle.
dɛl, sɛ -tɑ̃kɔ:r mwɛ̃ -zagreablə pur ɛl.

Quand Marie-Anne entre dans la salle à manger avec
kɑ̃ mari a:n ɑ̃:trə dɑ̃ la sal a mɑ̃ʒe avɛk


un poulet

Fatima et les enfants, elle s'arrête à la porte avec
fatima e le -zɑ̃fɑ̃, ɛl sarɛt a la pɔrt avɛk

un « oh! » d'admiration, car la vue de la table dres-
œ̃ «o!» dadmirasjɔ̃, kar la vy d la tablə drɛ-


une salade

sée est très belle, avec les deux poulets froids, les
se ɛ trɛ bɛl, avɛk le dø pulɛ frwa, le

salades de diverses sortes, les viandes froides: veau,
salad də divɛrs sɔrt, le vjɑ̃:d frwad: vo,

un porc = un cochon

porc et mouton, avec les beaux verres, les assiettes
pɔ:r e mutɔ̃, avɛk le bo vɛ:r, le -zasjɛt

en porcelaine de Sèvres. Et quand Amélie entre pour
ɑ̃ pɔrsəlɛn də sɛ:vr. e kɑ̃ -tameli ɑ̃:trə pur

Sèvres est une ville de France.

servir, Marie-Anne lui dit: « Amélie, je n'ai pas fini
sɛrvi:r, mari a:n lɥi di: «ameli, ʒə ne pa fini

admirer ɔ: trouver belle

admirer
une admiration

d'admirer votre table! Je n'ai jamais vu une si belle
dadmire vɔtrə tabl! ʒə ne ʒamɛ vy yn si bɛl

table. Il n'y manque absolument rien, c'est un vrai
tabl. il ni mɑ̃:k absɔlymɑ̃ rjɛ̃, sɛ -tœ̃ vrɛ

souper de roi! » Cette fois, la vieille ne peut s'empêcher
supe də rwa!» sɛt fwa, la vjɛ:j nə pø sãpɛʃe

de rougir de plaisir et de faire quelque chose qui
d ruʒi:r də plɛzi:r e d fɛ:r kɛlkə ʃo:z ki

ressemble à un sourire. Mais, naturellement, elle ne
rəsã:bl a œ̃ suri:r. mɛ, natyrɛlmã, ɛl nə

dit rien. Seulement, la vieille bonne ne trouve plus
di rjɛ̃. sœlmã, la vjɛ:j bɔn nə tru:v ply

que la jeune femme, « la veuve », comme elle l'appelle,
kə la ʒœn fam, «la vœ:v», kɔm ɛl lapɛl,

est aussi désagréable qu'elle la trouvait cinq minutes
ɛ -tosi dezagreablə kɛl la truvɛ sɛ̃ minyt

plus tôt. Même Amélie, si difficile à satisfaire, aime
ply to. mɛ:m ameli, si difisil a satisfɛ:r, ɛ:m

qu'on admire ce qu'elle fait, quand elle est contente
kɔ̃ -nadmi:r sə kɛl fɛ, kã -tɛl ɛ kɔ̃tã:t

elle-même de ce qu'elle a fait.
ɛlmɛ:m də s kɛl a fɛ.

Après trois jours de voyage, Marie-Anne, Fatima et
aprɛ trwa ʒu:r də vwaja:ʒ, mari a:n, fatima e

les enfants, qui sont très fatigués, trouvent le souper
le -zãfã, ki sɔ̃ trɛ fatige, tru:v lə supe

délicieux. Ils prennent deux fois du poulet, la salade
delisjø. il prɛn dø fwa dy pulɛ, la salad

est mangée en cinq minutes, et Amélie se dépêche
ɛ mãʒe ã sɛ̃ minyt, e ameli s depɛ:ʃ

d'en apporter encore. Les viandes froides aussi dispa-
dã -napɔrte ãkɔ:r. le vjã:d frwad osi dispa-

en apporter encore ɔ: apporter encore de la salade

raissent rapidement: veau, porc, mouton. Il n'y a
rɛs rapidmɑ̃: vo, pɔ:r, mutɔ̃. il nja

bientôt plus que des restes sur la table. Marie-Anne
bjɛ̃to ply k de rɛst syr la tabl. mari a:n

a beaucoup admiré les belles assiettes en porcelaine
a boku admire le bɛl -zasjɛt ɑ̃ pɔrsəlɛn

de Sèvres de M. Doumier, qui lui a raconté qu'il
də sɛ:vrə də məsjø dumje, ki lɥi a rakɔ̃te kil

les avait trouvées lui-même à Paris dans les premières
le -zavɛ truve lɥimɛ:m a pari dɑ̃ le prəmjɛ:r

beau-père
belle-mère
beau-frère
belle-sœur
belle-fille

années de son mariage. «Votre mariage avec belle-mère
-zane d sɔ̃ marja:ʒ. «vɔtrə marja:ʒ avɛk bɛlmɛ:r

a été très heureux, n'est-ce pas, beau-père?» demande
a ete trɛ -zœrø, nɛs pa, bopɛ:r?» dəmɑ̃:d

Marie-Anne. «Oh, oui,» lui répond le vieux monsieur
mari a:n. «o, wi,» lɥi repɔ̃ l vjø məsjø

soupirer
un soupir

avec un profond soupir, «oh, oui, un mariage très
avɛk œ̃ prɔfɔ̃ supi:r, «o, wi, œ̃ marja:ʒ trɛ

en se souvenant ɔ: au moment où il se souvient

heureux ...». Il soupire encore une fois en se souvenant
-zœrø...» il supi:r ɑ̃kɔ:r yn fwa ɑ̃ sə suvnɑ̃

de sa jeunesse heureuse, puis il dit: «Ne parlons pas
d sa ʒœnɛs œrø:z, pɥi il di: «nə parlɔ̃ pa

du passé, aujourd'hui. Je te parlerai un autre jour de
dy pase, oʒurdɥi. ʒə tə parləre œ̃ -no:trə ʒu:r də

ta belle-mère. Maintenant, pensons au beau souper
ta bɛlmɛ:r. mɛ̃tnɑ̃, pɑ̃sɔ̃ o bo supe

qu'Amélie nous a préparé. M. Comaux, prenez encore
kameli nu -za prepare. məsjø kɔmo, prəne ɑ̃kɔ:r

un peu de porc! Mlle Fatima, encore un peu de
œ̃ pø d pɔ:r! madmwazɛl fatima, ɑ̃kɔ:r œ̃ pø d

salade?» «Merci, M. Doumier. J'ai déjà trop mangé.»
salad?» «mɛrsi, məsjø dumje. ʒe deʒa tro mɑ̃ʒe.»

«Mais non, mais non! Cela donne une faim de loup,
«mɛ nɔ̃, mɛ nɔ̃! sla dɔn yn fɛ̃ d lu,

de voyager! Mangez donc! Je veux que vous soyez
də vwajaʒe! mɑ̃ʒe dɔ̃! ʒə vø k vu swaje

comme chez vous! Et toi, Arthur, tu ne veux pas finir
kɔm ʃe vu! e twa, arty:r, ty n vø pa fini:r

ce petit reste de mouton? Vous savez, mes amis, il
sə pti rɛst də mutɔ̃? vu save, me -zami, il

faut que tout soit mangé! Amélie ne permet pas que
fo k tu swa mɑ̃ʒe! ameli n pɛrmɛ pa kə

l'on sorte de table avant d'avoir mangé tout ce qu'elle
lɔ̃ sɔrt də tabl avɑ̃ davwa:r mɑ̃ʒe tu s kɛl

a servi. Et quand Amélie se fâche, on ne mange pas
a sɛrvi. e kɑ̃ -tameli s fa:ʃ, ɔ̃ n mɑ̃:ʒ pa

bien. Finissez donc tout cela, vous me ferez grand
bjɛ̃. finise dɔ̃ tu sla, vu m fre grɑ̃

plaisir!»
plɛzi:r!»

Tout le monde rit, et cinq minutes plus tard, quand
tu l mɔ̃:d ri, e sɛ̃ minyt ply ta:r, kɑ̃

Amélie vient demander s'il ne manque rien, son maître
-tameli vjɛ̃ dmɑ̃de sil nə mɑ̃:k rjɛ̃, sɔ̃ mɛ:trə

lui dit: «Non, Amélie, il ne nous manque rien, et
lɥi di: «nɔ̃, ameli, il nə nu mɑ̃:k rjɛ̃, e

être
(que) je sois
(que) tu sois
(qu') il **soit**
(que) nous **soyons**
(que) vous **soyez**
(qu') ils **soient**

sortir de table = quitter la table

sortir (comme partir)
(que) je **sorte**
(que) tu **sortes**
(qu') il **sorte**
(que) nous **sortions**
(que) vous **sortiez**
(qu') ils **sortent**

comme vous voyez, nous avons tout mangé! » « Oui,
kɔm vu vwaje, nu -zavɔ̃ tu mɑ̃ʒe!» «wi,

Amélie, » dit Marie-Anne, « et je n'ai jamais mangé un
ameli,» di mari a:n, «e ʒ ne ʒamɛ mɑ̃ʒe œ̃

si bon poulet! Il faudra absolument que vous me ra-
si bɔ̃ pulɛ! il fodra absɔlymɑ̃ k vu m ra-

contiez un jour comment vous le préparez! » Cette
kɔ̃tje œ̃ ʒu:r kɔmɑ̃ vu l prepare!» sɛt

fois, Amélie va même jusqu'à sourire et à dire: « Comme
fwa, ameli va mɛ:m ʒyska suri:r e a di:r: «kɔm

voudra ɔ: veut

Madame voudra. » Et au lieu de sortir de nouveau,
madam vudra.» e o ljø d sɔrti:r də nuvo,

Amélie reste dans un coin de la salle à manger, près
ameli rɛst dɑ̃ -zœ̃ kwɛ̃ d la sal a mɑ̃ʒe, prɛ

de là ɔ: de cet endroit

de la porte. Il faut dire que c'est de là qu'elle voit le
d la pɔrt. il fo di:r kə sɛ d la kɛl vwa l

mieux le jeune Comaux. A la lumière de la lampe
mjø lə ʒœn kɔmo. a la lymjɛ:r də la lɑ̃:p

de la salle à manger, qui se trouve juste au-dessus du
də la sal a mɑ̃ʒe, ki s tru:v ʒyst odsy dy

centre de la table, il lui semble qu'il est le portrait de
sɑ̃:trə də la tabl, il lɥi sɑ̃:blə kil ɛ l pɔrtrɛ d

son pauvre fiancé Gaston, qui est mort à la guerre.
sɔ̃ po:vrə fjɑ̃se gastɔ̃, ki ɛ mɔ:r a la gɛ:r.

« Si nous avions eu un fils, il lui ressemblerait comme
«si nu -zavjɔ̃ -zy œ̃ fis, il lɥi rəsɑ̃blərɛ kɔm

un frère, » se répète-t-elle pour la centième fois.
œ̃ frɛ:r,» sə repɛt -tɛl pur la sɑ̃tjɛm fwa.

Pendant ce temps, tout le monde s'est levé et sort de
pãdã s tã, tu l mɔ̃:d sɛ lve e sɔ:r də

table. Marie-Anne donne un dernier coup d'œil à la
tabl. mari a:n dɔn œ̃ dɛrnje ku dœ:j a la

table et dit son admiration à Amélie. Puis, le vieux
tabl e di sɔ̃ -nadmirasjɔ̃ a ameli. pɥi, lə vjø

M. Doumier monte au premier avec elle et Fatima
məsjø dumje mɔ̃:t o prəmje avɛk ɛl e fatima

pour leur montrer leurs chambres. Passavant reste au
pur lœr mɔ̃tre lœr ʃã:br. pasavã rɛst o

rez-de-chaussée. Comme il se couche rarement avant
redʃose. kɔm il sə kuʃ rarmã avã

deux heures du matin, il va fumer un cigare dans le
dø -zœ:r dy matɛ̃, il va fyme œ̃ siga:r dã l

salon. André monte avec sa cousine, en portant deux
salɔ̃. ãdre mɔ̃:t avɛk sa kuzin, ã pɔrtã dø

des valises. Arthur et Jeanne sont maintenant si fati-
de vali:z. arty:r e ʒa:n sɔ̃ mɛ̃tnã si fati-

gués qu'ils ne peuvent presque pas se tenir debout, et
ge kil nə pœ:v prɛsk pa s təni:r dəbu, e

leurs yeux se ferment tout seuls. Cinq minutes après
lœr -zjø s fɛrm tu sœl. sɛ̃ minyt aprɛ

que leur mère les a couchés, ils dorment profondément.
k lœr mɛ:r le -za kuʃe, il dɔrm prɔfɔ̃demã.

Et comme il est déjà deux heures passées, Marie-Anne
e kɔm il ɛ deʒa dø -zœ:r pase, mari a:n

et Fatima décident de laisser tout dans les valises
e fatima desid də lɛse tu dã le vali:z

le premier ɔ: le premier étage

se tenir debout ɔ: rester debout

jusqu'au lendemain, à l'exception de quelques robes.
ʒysko lãdmɛ̃, a lɛksɛpsjɔ̃ d kɛlk rɔb.

A deux heures et demie donc, tout le monde dort au
a dø -zœ:r e dmi dɔ̃, tu l mɔ̃:d dɔ:r o

premier. Au salon, Doumier et Passavant parlent
prəmje. o salɔ̃, dumje e pasavɑ̃ parl

encore à voix basse, mais eux aussi se disent bientôt
ɑ̃kɔ:r a vwa ba:s, mɛ ø osi s di:z bjɛ̃to

bonne nuit, Passavant rentre chez lui, le vieux M.
bɔn nɥi, pasavɑ̃ rɑ̃:trə ʃe lɥi, lə vjø məsjø

Doumier va se coucher, et quand Amélie monte à son
dumje va s kuʃe, e kɑ̃ -tameli mɔ̃:t a sɔ̃

tour dans sa chambre, toute la maison dort.
tu:r dɑ̃ sa ʃɑ̃:br, tut la mɛzɔ̃ dɔ:r.

A cinq heures du matin, Marie-Anne est réveillée
a sɛ̃ -kœ:r dy matɛ̃, mari a:n ɛ reveje

seule une mère = une mère seulement

brusquement par un sentiment que seule une mère con-
bryskəmɑ̃ par œ̃ sɑ̃timɑ̃ k sœl yn mɛ:r kɔ-

naît: ses enfants ont besoin d'elle, il leur arrive un
nɛ: se -zɑ̃fɑ̃ ɔ̃ bəzwɛ̃ dɛl, il lœr ari:v œ̃

malheur! Elle saute de son lit, met vite sa robe de
malœ:r! ɛl so:t də sɔ̃ li, mɛ vit sa rɔb də

chambre, et court dans la chambre des enfants. Quand
ʃɑ̃:br, e ku:r dɑ̃ la ʃɑ̃:brə de -zɑ̃fɑ̃. kɑ̃


une robe de chambre

elle allume la lampe, elle voit qu'Arthur ne dort pas:
-tɛl alym la lɑ̃:p, ɛl vwa karty:r nə dɔ:r pa:

souffrant ɔ: qui montre qu'il souffre

il la regarde d'un air souffrant et lui dit: « J'ai froid,
il la rgard dœ̃ -nɛ:r sufrɑ̃ e lɥi di: «ʒe frwa,

maman.» «Tu as froid, mon petit ange? Attends, je
mãmã.» «ty a frwa, mɔ̃ pti -tã:ʒ? atã, ʒə

vais te couvrir un peu plus. Voyons, où y a-t-il des
vɛ t kuvri:r œ̃ pø ply. vwajɔ̃, u ja -til de

couvertures? Ah, en voilà une!» Et Marie-Anne prend
kuvɛrty:r? a, ã vwala yn!» e mari a:n prã

la couverture qu'elle a trouvée et couvre son enfant.
la kuvɛrty:r kɛl a truve e ku:vrə sɔ̃ -nãfã.

«Cela va mieux? As-tu chaud, maintenant, mon petit?»
«sla va mjø? a ty ʃo, mɛ̃tnã, mɔ̃ pti?»

demande-t-elle. «Non, maman, j'ai toujours aussi froid,»
dəmã:d -tɛl. «nɔ̃, mãmã, ʒe tuʒu:r osi frwa,»

répond Arthur, et en disant cela, il claque des dents.
repɔ̃ arty:r, e ã dizã sla, il klak de dã.

«Mais tu frissonnes, Arthur! Tu es malade! As-tu mal
«mɛ ty frisɔn, arty:r! ty ɛ malad! a ty mal

quelque part?» dit la jeune femme, effrayée. «Oui,
kɛlk pa:r?» di la ʒœn fam, ɛfrɛje. «wi,

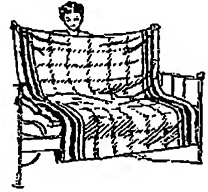
maman, j'ai mal à la tête.» «As-tu mal autre part?»
mãmã, ʒe mal a la tɛ:t.» «a ty mal o:trə pa:r?»

«Non, pas autre part, seulement à la tête,» dit le petit
«nɔ̃, pa o:trə pa:r, sœlmã a la tɛ:t,» di l pəti

garçon de la même petite voix souffrante.
garsɔ̃ də la mɛ:m pətit vwa sufrã:t.

Marie-Anne pose sa main sur le front du petit. Il est
mari a:n po:z sa mɛ̃ syr lə frɔ̃ dy pti. il ɛ

chaud, le garçon a sûrement la fièvre. Et comme Arthur
ʃo, lə garsɔ̃ a syrmã la fjɛ:vr. e kɔm arty:r



une couverture

en voilà une ɔ: voilà une couverture

avoir chaud ⟷ avoir froid



une dent

frissonner ɔ: claquer des dents parce qu'on a froid

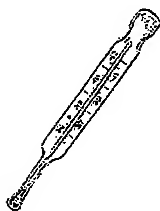
quelque part ɔ: dans quelque partie du corps

effrayé = qui soudain a peur

autre part ɔ: dans une autre partie du corps



le front


un thermomètre

frissonne de nouveau, Marie-Anne lui dit: « Attends
frisɔn də nuvo, mari a:n lɥi di: «atɑ̃

un instant, mon ange! Je vais prendre un thermomètre,
œ̃ -nɛ̃stɑ̃, mɔ̃ -nɑ̃:ʒ! ʒə vɛ prɑ̃:dr œ̃ tɛrmɔmɛtr,

et je reviens tout de suite. » Elle emporte toujours
e ʒə rəvjɛ̃ tutsɥit.» ɛl ɑ̃pɔrt tuʒu:r

un thermomètre, quand elle voyage avec les enfants,
œ̃ tɛrmɔmɛtr, kɑ̃ -tɛl vwaja:ʒ avɛk le -zɑ̃fɑ̃,

et trois secondes plus tard, elle revient dans la chambre
e trwa zgɔ̃:d ply ta:r, ɛl rəvjɛ̃ dɑ̃ la ʃɑ̃:brə

d'Arthur. En attendant de savoir si son fils a la
darty:r. ɑ̃ -natɑ̃dɑ̃ d savwa:r si sɔ̃ fis a la

fièvre, elle le regarde avec un sourire plein de ten-
fjɛ:vr, ɛl lə rgard avɛk œ̃ suri:r plɛ̃ d tɑ̃-

dresse. Elle voudrait pouvoir empêcher que son enfant
drɛs. ɛl vudrɛ puvwa:r ɑ̃pɛʃe kə sɔ̃ -nɑ̃fɑ̃

soit malade! Ah, qu'elle est longue, la minute qu'elle
swa malad! a, kɛl ɛ lɔ̃:g, la minyt kɛl

doit attendre avant de savoir si son fils a la fièvre ou
dwa atɑ̃:dr avɑ̃ d savwa:r si sɔ̃ fis a la fjɛ:vr u

glacé = aussi froid que la glace

si elle s'est trompée. Elle a le cœur glacé, elle a peur,
si ɛl sɛ trɔ̃pe. ɛl a lə kœ:r glase, ɛl a pœ:r,

effrayer = faire peur à

mais elle continue à sourire à Arthur, pour ne pas
mɛ ɛl kɔ̃tiny a suri:r a arty:r, pur nə pa

retirer ⟷ mettre

l'effrayer. Au bout d'une minute, elle retire le ther-
lɛfrɛje. o bu dyn minyt, ɛl rəti:r lə tɛr-

momètre. « Est-ce que j'ai beaucoup de fièvre, maman? »
mɔmɛtr. «ɛs kə ʒe boku d fjɛ:vr, mɑ̃mɑ̃?»

demande Arthur. « Non, mon ange, ce n'est rien, » lui
dəma:d arty:r. «nɔ̃, mɔ̃ -nã:ʒ, s nɛ rjɛ̃,» lɥi

répond sa mère. Mais elle est de plus en plus effrayée,
repɔ̃ sa mɛ:r. mɛ ɛl ɛ də ply -zã ply -zɛfrɛje,

car Arthur a 39° (degrés) de fièvre.
kar arty:r a trãtnœf dəgre d fjɛ:vr.

Bien qu'il ait beaucoup de fièvre, le petit malade
bjɛ̃ kil ɛ boku d fjɛ:vr, lə pti malad

regarde calmement sa mère en lui disant: « Je ne veux
rəgard kalməmã sa mɛ:r ã lɥi dizã: «ʒə n vø

pas que tu sois triste, ma petite maman. » Elle lui
pa kə ty swa trist, ma ptit mãmã.» ɛl lɥi

sourit et va sous la lampe pour regarder de nouveau
suri e va su la lã:p pur rəgarde d nuvo

le thermomètre. Peut-être s'est-elle trompée? Non,
l tɛrmɔmɛtr. pøtɛ:trə sɛ -tɛl trɔ̃pe? nɔ̃,

elle ne s'est pas trompée: Arthur a bien 39° de
ɛl nə sɛ pa trɔ̃pe: arty:r a bjɛ̃ trãtnœf dəgre d

fièvre. Alors, brusquement, la jeune femme serre son
fjɛ:vr. alɔ:r, bryskəmã, la ʒœn fam sɛ:r sɔ̃

fils contre son cœur, embrasse son petit front pâle, et
fis kɔ̃:trə sɔ̃ kœ:r, ãbras sɔ̃ pti frɔ̃ pa:l, e

sort de la chambre en disant à l'enfant: « Je reviens
sɔ:r də la ʃã:br ã dizã a lãfã: «ʒə rəvjɛ̃

tout de suite, mon ange! N'enlève pas ta couverture,
tutsɥit, mɔ̃ -nã:ʒ! nãlɛ:v pa ta kuvɛrty:r,

tu auras froid! » Elle n'a que sa robe de chambre, mais
ty ɔra frwa!» ɛl na k sa rɔb də ʃã:br, mɛ

qu'est-ce que cela peut faire, à un tel moment? Marie-
kes kə sla pø fɛ:r, a œ̃ tɛl mɔmɑ̃? mari

Anne n'a qu'une seule pensée: faire venir un docteur.
a:n na kyn sœl pɑ̃se: fɛ:r vəni:r œ̃ dɔktœ:r.

Elle ne sait pas où est la chambre de son beau-père,
ɛl nə se pa u ɛ la ʃɑ̃:brə də sɔ̃ bopɛ:r,

mais elle va frapper à une porte du premier, et la
mɛ ɛl va frape a yn pɔrt dy prəmje, e la

qu'y a-t-il? = qu'est-ce qu'il y a?

voix de M. Doumier lui répond: « Qu'y a-t-il? Qui
vwa d məsjø dumje lɥi repɔ̃: «kja -til? ki

est-ce? » « C'est moi, Marie-Anne! Beau-père, j'ai
ɛs?» «sɛ mwa, mari a:n! bopɛ:r, ʒe

besoin de vous! Arthur est malade! » « Je viens! »
bəzwɛ̃ d vu! arty:r ɛ malad!» «ʒə vjɛ̃!»

dit le vieux monsieur, et, en mettant vite sa robe de
di l vjø məsjø, e, ɑ̃ mɛtɑ̃ vit sa rɔb də

chambre, il ouvre la porte. « Arthur est malade, dis-
ʃɑ̃:br, il u:vrə la pɔrt. «arty:r ɛ malad, di

tu? » « Oui, il a la fièvre, il frissonne et il claque des
ty?» «wi, il a la fjɛ:vr, il frisɔn e il klak de

dents. Beau-père, je suis effrayée, je crois que c'est grave.
dɑ̃. bopɛ:r, ʒə sɥi -zɛfrɛje, ʒə krwa k sɛ gra:v.

Il faut faire venir un docteur! » « Oui, naturellement,
il fo fɛ:r vəni:r œ̃ dɔktœ:r!» «wi, natyrɛlmɑ̃,

naturellement! Je vais téléphoner à Passavant, il sera
natyrɛlmɑ̃! ʒə vɛ telefɔne a pasavɑ̃, il səra

ici dans quelques minutes, il demeure tout près. Mais
isi dɑ̃ kɛlk minyt, il dəmœ:r tu prɛ. mɛ

j'espère bien que tu te trompes et que ce n'est pas
ʒɛspɛ:r bjɛ̃ kə ty tə trɔ̃:p e kə s nɛ pa

aussi grave que tu le crois. » « Ah, je voudrais bien
osi gra:v kə ty l krwa.» «a, ʒə vudrɛ bjɛ̃

me tromper, beau-père! » dit Marie-Anne, et elle rentre
mə trɔ̃pe, bopɛ:r!» di mari a:n, e ɛl rɑ̃:trə

chez Arthur pendant que Doumier va téléphoner.
ʃe arty:r pɑ̃dɑ̃ k dumje va telefɔne.

Heureusement, Jeanne n'a pas été réveillée, elle dort
œrøzmɑ̃, ʒa:n na pa ete reveje, ɛl dɔ:r

tranquillement. Mais un seul coup d'œil suffit à Ma-
trɑ̃kilmɑ̃. mɛ œ̃ sœl ku dœ:j syfi a ma-

rie-Anne pour voir que son fils est très malade. Elle
ri a:n pur vwa:r kə sɔ̃ fis ɛ trɛ malad. ɛl

fait tout ce qu'elle peut pour ne pas pleurer et tombe
fɛ tu s kɛl pø pur nə pa plœre e tɔ̃:b

à genoux auprès du lit d'Arthur. Dix minutes plus tard,
a ʒnu oprɛ dy li darty:r. di minyt ply ta:r,

le docteur Passavant entre dans la chambre.
lə dɔktœ:r pasavɑ̃ ɑ̃:trə dɑ̃ la ʃɑ̃:br.

EXERCICE A.

Les enfants sont si fatigués que leurs yeux se ferment — seuls. Fatima, aussi, dort dans un — du compartiment. Et bientôt, tout le monde dort —. Tous à l'— d'André. Mille pensées — tournent dans sa tête.

Au — de toutes ces pensées, il y a toujours Marie-Anne. Le jeune homme a allumé une petite lampe bleue dont la — est très faible. De cette manière, il ne dérange pas les —. Et André se dit qu'au — de la semaine prochaine, il faudra qu'il parte. Ses — l'appellent. Il ne lui — donc que deux jours pour décider de sa vie. Il rêve de devenir un jour le — de Marie-Anne. Il veut la — contre tout le mal qui peut lui arriver.

Quand on arrive à Villebourg, tout le monde descend, et voilà M. Doumier qui embrasse sa —-— et ses petits-enfants. Puis il — la main de Fatima, et on sort de la gare. Le docteur Passavant est là, devant sa —. Il dit aux enfants: « Mademoiselle Jeanne et Monsieur Arthur, je —? » Puis il dit à Marie-Anne qu'Arthur est le — de son père. Il a vu — Henri Doumier.

Amélie a préparé un délicieux —. « Il ne faut pas que nous la — attendre! » dit M. Doumier. Quand la vieille bonne entend arriver la voiture, elle donne un dernier — d'— à sa table. Elle ne veut pas que Marie-Anne puisse dire qu'Amélie ne sait pas — une table. Son coup d'œil la —. Il ne — rien.

EXERCICE B.

Comment Amélie appelle-t-elle la belle-fille de Doumier? ... Comment appelle-t-on une très grande faim? ... Quelles sont les bonnes choses qu'Amélie a mises sur la table? ... Que dit Marie-Anne à Amé-

lie quand celle-ci entre pour servir? ... Comment appelle-t-on un très bon souper? ... Pourquoi Marie-Anne admire-t-elle les assiettes de M. Doumier? ... Quand M. Doumier a-t-il trouvé ces assiettes? ... Comment Marie-Anne appelle-t-elle la femme de M. Doumier? ...

EXERCICE C.

je vis	**nous vivons**
tu vis	**vous vivez**
il vit	**ils vivent**

Le vieux Doumier et sa bonne — seuls dans la grande maison. « Je — seul, » écrit le vieux souvent à sa fille Josette, « et tu — seule également. Alors, puisque nous — seuls tous les deux, pourquoi ne viens-tu pas demeurer chez nous? » C'est vrai, Josette — seule à Paris avec sa petite fille, mais elle répond: « Je sais que vous — seuls, Amélie et toi, mais je ne peux pas venir encore. »

naître	
est né	**naissait**
naît	**naîtra**

Arthur est — au Maroc. Au moment où il —, la France était encore en guerre. Ses parents espéraient que la guerre serait finie quand il —, mais alors, il aurait dû — plus tard. « Et on ne — pas toujours quand on veut! » disait Henri en riant.

satisfaire

a satisfait	**satisfaisait**
satisfait	**satisfera**

Il est difficile de — tout le monde. On doit être content si l'on — ses amis. Amélie n'a jamais — Josette. Mais son père lui dit qu'aucune bonne ne la — jamais. Et même si un jour une bonne la —, qui dit qu'elle satisferait également son père?

protéger

a protégé	**protégeait**
protège	**protégera**

« Qui te —, quand je serai mort? » disait Henri à sa jeune femme. Et maintenant, c'est André Comaux qui pense: « Tu serais bien seule et faible, si je ne te — pas. » Un homme qui aime une femme la — toujours. C'est pour cela qu'André veut — Marie-Anne, comme Henri l'a —.

je protège	**nous protégeons**
tu protèges	**vous protégez**
il protège	**ils protègent**

Marie-Anne — ses enfants contre le mal qui peut leur arriver. Les mères — toujours leurs enfants. « Pourquoi ne — -vous pas vos vêtements contre la pluie? » demande Marie-Anne à ses enfants. « Mais maman, nous les — contre la pluie! » répondent-ils. « Et toi, Jeanne, — -tu ta poupée contre la pluie? » « Oh, oui, maman, je la — contre la pluie! Je l'ai mise sous ma robe. »

que j'attende	**que nous attendions**
que tu attendes	**que vous attendiez**
qu'il attende	**qu'ils attendent**

«Veux-tu que je t'—, Fatima?» demande Marie-Anne. « Non, Madame Marie-Anne, je ne veux pas que vous m'—, » répond la jeune fille. « Et nous, » demandent Jeanne et Arthur, « veux-tu que nous t'—, Fatima? » Fatima répond qu'elle ne veut pas qu'ils l'— non plus. Cependant, elle dit: « Si, Jeanne, j'aimerais que tu m'— quelques minutes. » Mais elle ne veut pas qu'Arthur l'—.

que je fasse	**que nous fassions**
que tu fasses	**que vous fassiez**
qu'il fasse	**qu'ils fassent**

«Voulez-vous que je vous — un bon potage?» demande Amélie à son maître. « Oui, Amélie, » répond M. Doumier, « j'aimerais que vous nous — un de vos délicieux potages! » «Viens ici, Fatima, je vais te dire ce qu'il faut que tu —! » Marie-Anne dit à la jeune fille ce qu'il faut qu'elle —. « Et maintenant, » disent Jeanne et Arthur, « tu dois nous dire ce qu'il faut que nous —. » Alors Maria-Anne leur dit ce qu'elle aimerait qu'ils —.

que je sois	**que nous soyons**
que tu sois	**que vous soyez**
qu'il soit	**qu'ils soient**

« Je veux que tu — très sage! » dit Marie-Anne à Jeanne. « Et moi, maman, faut-il aussi que je — sage? »

MOTS:
une admiration
les affaires
une belle-fille
une belle-mère
un centre
un coin
un coup d'œil
une couverture
un début
une dent
un degré
un dormeur
une exception
la fièvre
un front
un loup
la lumière
un mariage
un œil
un porc
la porcelaine
un portrait
un poulet
le premier
un protecteur
une robe de chambre

une salade
un souper
un soupir
un thermomètre
une veuve
une voiture
divers
effrayé
satisfait
souffrant
vieil
admirer
(qu') il attende
couvrir
(qu') il croie
se décider
dresser
effrayer
se fâcher
(qu') il fasse
(que) nous fassions
il faudra
frissonner
manquer
naître
(que) tu promettes
protéger
(qu') il puisse
retirer
satisfaire
serrer
(qu') il soit
(que) vous soyez
(qu') il sorte
soupirer
en se souvenant
supposer
tenir
se tromper
ils vivent
profondément

demande Arthur en riant. Marie-Anne dit qu'il faut naturellement qu'il — sage, lui aussi. Il faut que les deux enfants — sages. « A quelle heure faut-il que nous — rentrés? » demande M. Doumier à Amélie. « Il faut que vous — rentrés à midi et demi, » répond la vieille bonne.

que je puisse	**que nous puissions**
que tu puisses	**que vous puissiez**
qu'il puisse	**qu'ils puissent**

Amélie ne veut pas que Marie-Anne — dire qu'elle ne sait pas dresser une table. « Je ne veux pas que les gens — dire que vous n'êtes pas très bien élevés, » dit Marie-Anne à ses enfants. « Je ne veux pas que tu — me dire un jour que je t'ai empêchée de partir, » dit Sabine à Fatima. « Je n'aimerais pas que vous — me dire que je ne vous ai pas montré votre pays, » dit Marie-Anne à ses enfants. « Nous allons en France parce que maman veut empêcher que nous — lui dire qu'elle ne nous a pas montré notre pays, » disent Arthur et Jeanne. « Maman ne veut pas que je — lui dire qu'elle m'a empêchée de partir, » dit Fatima.

que je sorte	**que nous sortions**
que tu sortes	**que vous sortiez**
qu'il sorte	**qu'ils sortent**

« Je ne veux pas que tu — maintenant, Arthur, et toi non plus, Jeanne! » « Pourquoi ne veux-tu pas que nous —, maman? » « Je ne veux pas que vous — parce qu'il pleut. » Marie-Anne ne permet pas que les enfants — quand il pleut. « Tu ne permets pas

que nous — un tout petit instant, maman? » demande Arthur. Mais Marie-Anne répète qu'il ne faut pas qu'ils —.

que je promette	**que nous promettions**
que tu promettes	**que vous promettiez**
qu'il promette	**qu'ils promettent**

« Je veux que tu me — de rester où tu es, » dit Marie-Anne à Jeanne. « Pourquoi veux-tu que je te — cela? » demande la fillette. Marie-Anne veut qu'elle le lui — parce qu'elle est nerveuse. « J'aimerais que vous me — de rentrer dans une heure! » dit la mère aux enfants. « Pourquoi veux-tu que nous te — de rentrer si tôt? » demandent les enfants. Marie-Anne veut qu'ils le lui — parce qu'on doit partir dans deux heures.

un vieux monsieur	un vieil homme
un vieil ami	une vieille dame

Arthur a presque renversé une — dame. Un — monsieur qui voit cela trouve que cet enfant est très mal élevé. C'est un — ami du capitaine, ils se connaissent depuis trente ans. Le monsieur est maintenant un — homme de soixante-dix ans.

RÉSUMÉ (1)

Voici trois phrases: *Il faut* tout manger. *Empêchez*-le de partir. Ne lui *permettez* pas de sortir! Dans ces trois phrases, le deuxième verbe, c'est-à-dire celui qui vient après les verbes « falloir » [*falwa:r*], « em-

à l'exception de
autre part
avoir chaud
avoir froid
avoir la fièvre
c'est promis!
changer de train
claquer des dents
dresser une table
entrer en gare
il lui semble
il me reste
il ne faut pas
il ne manque rien
ne saurait le dire
mal à la tête
mettre (une robe)
ouvrir tout grand
quelque part
qu'y a-t-il?
se tenir debout
si tu . . .?
sortir de table
Sèvres

falloir
il faut

pêcher » et « permettre », est à l'infinitif. Mais voici trois autres phrases: *Il faut que* tout *soit* mangé. *Empêchez qu'*il parte! Ne *permettez* pas *qu'*il sorte!

Ces trois phrases disent la même chose que les trois premières, mais ici, le deuxième verbe n'est pas à l'infinitif. Il est au subjonctif.

Nous voyons donc qu'après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre », on a l'infinitif ou le subjonctif, et que l'on écrit le subjonctif quand il y a le mot « que » après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre ».

(Et puisque nous parlons du subjonctif, relisez s'il vous plaît le résumé du chapitre 24. Ce résumé parle également du subjonctif.)

EXERCICE

Voici quelques phrases avec l'infinitif après les verbes « falloir », « empêcher » et « permettre ». Changez-les, s'il vous plaît, en phrases où le deuxième verbe est au subjonctif. Un exemple d'abord: Il lui faudra attendre plusieurs semaines. — *Il faudra qu'il attende plusieurs semaines.*

Et maintenant, à vous:
Je ne peux l'empêcher de faire ce qu'elle veut.
Permettez-nous de nous laver les mains!

Il faudrait lui dire que nous sommes venus.
Il ne faut pas la faire attendre.
Ne lui permettez pas d'être méchant!
Il faut me permettre de te réveiller.
Amélie ne nous permet pas de sortir de table.
Voulez-vous nous empêcher de faire ce voyage?
Il vous faut promettre de me réveiller!

RÉSUMÉ (2)

La famille de connaître

Nous connaissons quatre verbes de cette famille: con*naître*, par*aître*, appar*aître* et dispar*aître*. Voici deux exercices pour vous aider à mieux vous rappeler les différentes formes des verbes de cette famille.

connaître	
a connu	**connaissait**
connaît	**connaîtra**

De temps en temps, le jeune homme qui était tombé à la mer (disparaître) ___ derrière une vague et on ne le voyait plus pendant une dizaine de secondes. Puis, il (apparaître) ___ de nouveau. « Qui (connaître) ___ ce jeune homme? » demandait-on. Il y avait une jeune fille qui l'avait (connaître) ___ un mois plus tôt, à Casablanca. « Il (paraître) ___ qu'il ne sait pas nager! » dit quelqu'un. « S'il ne savait pas nager, il aurait (disparaître) ___ depuis longtemps! » répond quelqu'un d'autre. « Je suis si nerveuse, de le

voir (apparaître) — et (disparaître) — tout le temps! » dit Marie-Anne. « Mais maman, est-ce que cela ne te (paraître) — pas étrange, s'il ne (disparaître) — jamais derrière les vagues? » demande Arthur. « Peut-être, » répond Marie-Anne, « j'espère seulement qu'il ne (disparaître) — pas tout à fait avant l'arrivée de la chaloupe. »

je connais	**nous connaissons**
tu connais	**vous connaissez**
il connaît	**ils connaissent**

« Qui (connaître) — l'histoire de Tartarin? » demande André. « Moi, je la (connaître) — ! » dit Arthur. « Mais nous, nous ne la (connaître) — pas, » disent Fatima et Jeanne. Les lions (disparaître) — tout à fait, en Afrique du Nord. « Vous (paraître) — connaître très bien l'Afrique, » dit-on à Tartarin. « (connaître) —-vous aussi d'autres pays? » Tartarin (paraître) — connaître tous les pays du monde. Quand les requins (apparaître) — derrière un bateau, beaucoup de personnes ont peur. Elles (connaître) — ces terribles animaux. « Nous vous (paraître) — avoir bien peu de courage, » disent-elles à ceux qui n'ont pas peur. Et l'un d'eux ajoute: « Moi qui (connaître) — ces animaux, je sais combien ils sont terribles. » « Tu (paraître) — rêver, André, » dit Marie-Anne à son cousin. Ils se (connaître) — très bien, mais elle ne le comprend pas toujours.

L'OPÉRATION

Dès que le docteur Passavant entre dans la chambre
dɛ k lə dɔktœ:r pasavɑ̃ ɑ̃:trə dɑ̃ la ʃɑ̃:brə

du petit malade, il voit qu'il n'est pas venu un moment
dy pti malad, il vwa kil nɛ pa vny œ̃ mɔmɑ̃

trop tôt. Il va vite vers le petit lit et s'assied auprès
tro to. il va vit vɛr lə pti li e sasje opre

d'Arthur. Il lui prend le bras tout près de la main,
darty:r. il lɥi prɑ̃ l bra tu prɛ d la mɛ̃,

et pendant qu'il compte les battements du cœur, il
e pɑ̃dɑ̃ kil kɔ̃:t le batmɑ̃ dy kœ:r, il

battre
un battement

demande à Marie-Anne: « Vous avez pris sa tempé-
dəmɑ̃:d a mari a:n: «vu -zave pri sa tɑ̃pe-

rature? » « Oui, docteur. Il avait 39° (degrés) il y a un
raty:r?» «wi, dɔktœ:r. il avɛ trɑ̃tnœf dəgre il ja œ̃

quart d'heure. » « Hm ... Comment se sent-il? A-t-il mal
ka:r dœ:r.» «hm... kɔmɑ̃ sə sɑ̃ -til? a -til mal

quelque part? » «Oui, il m'a dit qu'il avait mal à la
kɛlk pa:r?» «wi, il ma di kil avɛ mal a la

tête. Et il a froid malgré toutes les couvertures. Il
tɛ:t. e il a frwa malgre tut le kuvɛrty:r. il

frissonnait. » Le docteur Passavant ne dit rien pendant
frisɔnɛ.» lə dɔktœ:r pasavɑ̃ n di rjɛ̃ pɑ̃dɑ̃

quelques instants. Le cœur bat trop vite et les batte-
kɛlk -zɛ̃stɑ̃ lə kœ:r ba tro vit e le bat-

battre
il bat

ments sont trop faibles. Passavant n'aime pas non
mã sɔ̃ trɔ fɛbl. pasavã nɛ:m pa nɔ̃

plus la couleur trop pâle du visage d'Arthur. Il sort
ply la kulœ:r trɔ pa:l dy viza:ʒ darty:r. il sɔ:r

son thermomètre de sa poche, et pendant qu'il prend
sɔ̃ tɛrmɔmɛtrə də sa pɔʃ, e pãdã kil prã

la température du malade, il pose encore quelques
la tãperaty:r dy malad, il po:z ãkɔ:r kɛlkə

questions à la mère. « Comment cela a-t-il commencé,
kɛstjɔ̃ a la mɛ:r. «kɔmã sla a -til kɔmãse,

Madame? » «Je ne sais pas, docteur. Hier, il se sentait
madam?» «ʒə n se pa, dɔktœ:r. ijɛ:r, il sə sãtɛ

il se sent bien = il va bien

bien, il a mangé comme tout le monde et il s'est en-
bjɛ̃, il a mãʒe kɔm tu l mɔ̃:d e il sɛ -tã-

dormi dès que sa sœur et lui ont été couchés. » « Sa
dɔrmi dɛ k sa sœ:r e lɥi ɔ̃ -tete kuʃe.» «sa

sœur dort ici? Ah, je la vois. Il faudra lui faire
sœ:r dɔ:r isi? a, ʒə la vwa. il fodra lɥi fɛ:r

changer de chambre. Tout de suite, si vous pouvez. »
ʃãʒe d ʃã:br. tutsɥit, si vu puve.»

« Naturellement, docteur, elle peut dormir avec Fatima. »
«natyrɛlmã, dɔktœ:r, ɛl pø dɔrmi:r avɛk fatima.»

« C'est bien. Dites-moi seulement quand vous avez
«sɛ bjɛ̃. dit mwa sœlmã kã vu -zave

découvert ɔ: remarqué

découvrir (comme ouvrir)
découvrir
a découvert
découvre

découvert qu'il était malade. » « Il y a une demi-heure.
dekuvɛ:r kil etɛ malad.» «il ja yn dəmiœ:r.

Je me suis réveillée tout à coup, avec le sentiment que
ʒə m sɥi revɛje tu -ta ku, avɛk lə sãtimã kə

quelque chose n'allait pas dans la chambre des enfants.
kɛlkə ʃo:z nalɛ pa dɑ̃ la ʃɑ̃:brə de -zɑ̃fɑ̃.

Quand je suis entrée, Arthur ne dormait pas et j'ai vu
kɑ̃ ʒə sɥi -zɑ̃tre, arty:r nə dɔrmɛ pa e ʒe vy

tout de suite qu'il se sentait mal. Le reste, vous le
tutsɥit kil sə sɑ̃tɛ mal. lə rɛst, vu l

savez, docteur. » « Merci, Madame, » dit Passavant, qui
save, dɔktœ:r.» «mɛrsi, madam,» di pasavɑ̃, ki

retire le thermomètre et se dit à voix basse: « Tou-
rəti:r lə tɛrmɔmɛtr e s di a vwa ba:s: «tu-

jours 39° ... J'aurais presque préféré une température
ʒu:r trɑ̃tnœf... ʒɔrɛ prɛskə prefere yn tɑ̃peraty:r

plus élevée. » Mais à Marie-Anne, qui reste debout à
ply -zelve.» mɛ a mari a:n, ki rɛst dəbu a

côté de lui et n'ose pas lui poser de questions, il dit:
kote də lɥi e no:z pa lɥi poze d kɛstjɔ̃, il di:

« La température n'est pas très élevée, il faut espérer
«la tɑ̃peraty:r nɛ pa trɛ -zelve, il fo -tɛspere

que ce n'est pas grave. » Mais malgré cela, il demande
kə s nɛ pa gra:v.» mɛ malgre sla, il dəmɑ̃:d

à la mère de faire changer de chambre à la petite. « Oui,
a la mɛ:r də fɛ:r ʃɑ̃ʒe d ʃɑ̃:br a la ptit. «wi,

docteur, » répète Marie-Anne, qui réveille doucement
dɔktœ:r,» repɛt mari a:n, ki revɛ:j dusmɑ̃

la petite dormeuse et lui dit à voix basse: « Arthur ne
la ptit dɔrmø:z e lɥi di a vwa ba:s: «arty:r nə

va pas très bien, Jeannette, il faut que tu ailles dormir
va pa trɛ bjɛ̃, ʒanɛt, il fo k ty a:j dɔrmi:r

---

retirer ←→ placer

élevé ɔ: haut

doucement ←→ brusquement

un dormeur
une dormeuse

Jeannette = petite Jeanne

aller
(que) j'aille
(que) tu ailles
(qu') il aille

chez Fatima.» «Pourquoi, maman?» demande la fil-
ʃe fatima.» «purkwa, mãmã?» dəmã:d la fi-

lette d'une voix endormie. «Je te l'ai dit, mon amour:
jɛt dyn vwa ãdɔrmi. «ʒə tə le di, mɔ̃-namu:r:

notre petit Arthur ne va pas bien.» «C'est le docteur,
nɔtrə pəti -tarty:r nə va pa bjɛ̃.» «sɛ l dɔktœ:r,

ce monsieur?» «Oui, Jeannette, il va guérir ton petit
sə məsjø?» «wi, ʒanɛt, il va geri:r tɔ̃ pti

frère. Viens, maintenant.» Heureusement, Jeanne ne
frɛ:r. vjɛ̃, mɛ̃tnã.» œrøzmã, ʒa:n nə

sait pas encore quel sens peuvent avoir les mots: «Ton
sɛ pa -zãkɔ:r kɛl sã:s pœ:v -tavwa:r le mo: «tɔ̃

frère ne va pas bien.» Elle se lève donc tranquille-
frɛ:r nə va pa bjɛ̃.» ɛl sə lɛ:v dɔ̃ trãkil-

ment et quitte la chambre avec sa mère.
mã e kit la ʃã:br avɛk sa mɛ:r.

Pendant ce temps, le docteur Passavant continue son
pãdã s tã, lə dɔktœ:r pasavã kɔ̃tiny sɔ̃

examen du petit malade. «Montre-moi ta langue, s'il te
-negzamɛ̃ dy pti malad. «mɔ̃:trə mwa ta lã:g, sil tə

plaît,» dit-il à Arthur. Le petit obéit et montre au
plɛ,» di -til a arty:r. lə pti ɔbei e mɔ̃tr o

vieux docteur une langue toute blanche. «Elle n'est
vjø dɔktœ:r yn lã:g tut blã:ʃ. «ɛl nɛ

pas belle,» dit Passavant, puis il demande une cuiller
pa bɛl,» di pasavã, pɥi il dəmã:d yn kɥijɛ:r.

Quand on la lui a apportée, il demande à Arthur
kã -tɔ̃ la lɥi a apɔrte, il dəmã:d a arty:r

mon amour ɔ: mon cher petit enfant

Quel sens a ce mot? = Que veut dire ce mot?

Un médecin doit faire un examen du malade pour savoir quelle maladie il a.


une langue

obéir = faire ce que l'on vous demande

obéir (comme finir)
obéir
a obéi
obéit
obéissait
obéira

d'ouvrir la bouche toute grande et de dire: « Aaaaaa . . . »
duvri:r la buʃ tut grɑ̃:d e də di:r: «a:...»

Le petit n'aime pas cela, il sait que le docteur va lui
lə pti nɛ:m pa sla, il se kə l dɔktœ:r va lɥi

mettre la cuiller dans la bouche, et cela fait un peu
mɛtrə la kɥijɛ:r dɑ̃ la buʃ, e sla fɛ œ̃ pø

mal. Mais il est si faible qu'il obéit de nouveau et fait:
mal. mɛ il ɛ si fɛblə kil ɔbei d nuvo e fɛ:

fait ɔ: dit

« Aaaaaa . . . » comme le lui a demandé Passavant.
«a:...» kɔm lə lɥi a dmɑ̃de pasavɑ̃.

Doumier, qui est entré avec Passavant, tient une lampe
dumje, ki ɛ -tɑ̃tre avɛk pasavɑ̃, tjɛ̃ yn lɑ̃:p

examiner
un examen



au-dessus du lit, et Passavant examine la gorge du
odsy dy li, e pasavɑ̃ egzamin la gɔrʒ dy

malade en tenant la langue en place avec la cuiller.
malad ɑ̃ tnɑ̃ la lɑ̃:g ɑ̃ plas avɛk la kɥijɛ:r.

une gorge

La gorge non plus n'est pas belle: elle est très rouge
la gɔrʒ nɔ̃ ply nɛ pa bɛl: ɛl ɛ trɛ ru:ʒ

et enflée. « Tu peux refermer la bouche, j'ai fini, »
e ɑ̃fle. «ty pø rəfɛrme la buʃ, ʒe fini,»

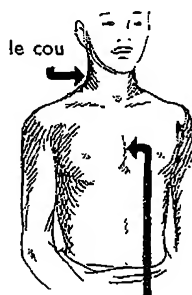
enflée ɔ: plus grosse que les autres jours

dit-il à Arthur, et il continue son examen. Le cou du
di -til a arty:r, e il kɔ̃tiny sɔ̃ -negzamɛ̃. lə ku dy

petit garçon est enflé également. Puis, Passavant
pti garsɔ̃ ɛ -tɑ̃fle egalmɑ̃. pɥi, pasavɑ̃

découvre que la poitrine est enflée, elle aussi, et qu'il
deku:vrə kə la pwatrin ɛ -tɑ̃fle, ɛl osi, e kil

y a des taches rouges sur la poitrine et le cou. C'est
ja de taʃ ru:ʒ syr la pwatrin e l ku. sɛ



la poitrine

Le corps est couvert de peau.

du sang qui est sorti sous la peau. En découvrant ces
dy sã ki ɛ sɔrti su la po. ã dekuvrã se

taches, Passavant devient encore plus grave. Il relève
taʃ, pasavã dəvjɛ̃ ãkɔ:r ply gra:v. il rəlɛ:v

la tête et regarde Doumier, qui est debout auprès de
la tɛ:t e rgard dumje, ki ɛ dbu oprɛ də

lui et qui tient toujours la lampe pour aider le vieux
lɥi e ki tjɛ̃ tuʒu:r la lã:p pur ɛde l vjø

docteur à examiner le malade. « Je n'aime pas ces
dɔktœ:r a egzamine l malad. «ʒə nɛ:m pa se

taches de sang sous la peau, » se dit-il. « Est-ce grave? »
taʃ də sã su la po,» sə di -til. «ɛs gra:v?»

que oui ɔ: que c'est grave

lui demande Doumier à voix basse. « J'ai bien peur
lɥi dmã:d dumje a vwa ba:s. «ʒe bjɛ̃ pœ:r

que oui, » lui répond Passavant à voix basse également.
kə wi,» lɥi repɔ̃ pasavã a vwa ba:s egalmã.

« Que crois-tu que c'est? » « Hmm ... je ne vois pas
«kə krwa ty k sɛ?» «hm... ʒə n vwa pa

encore très bien ce qu'il a, mais ... » Marie-Anne
-zãkɔ:r trɛ bjɛ̃ s kil a, mɛ...» mari a:n

rentrer = entrer de nouveau

rentre dans la chambre a ce moment et demande d'une
rã:trə dã la ʃã:br a s mɔmã e dmã:d dyn

angoissé = plein d'angoisse

voix angoissée: « Alors, docteur, ce n'est pas très grave,
vwa ãgwase: «alɔ:r, dɔktœ:r, s nɛ pa trɛ gra:v,

n'est-ce pas? » Passavant n'ose pas lui dire ce qu'il
nɛs pa?» pasavã no:z pa lɥi di:r sə kil

j'espère que non ɔ: j'espère que ce n'est pas grave

pense. Il lui sourit et dit: « J'espère que non, Madame.
pã:s. il lɥi suri e di: «ʒɛspɛ:r kə nɔ̃, madam.

Mais en tout cas, je resterai chez moi toute la journée,
mɛ ɑ̃ tu ka, ʒə rɛstəre ʃe mwa tut la ʒurne,

téléphonez-moi si vous apercevez le plus petit change-
telefɔne mwa si vu -zapɛrsəve l ply pti ʃɑ̃ʒ-

ment. » Sur ces mots, il se relève, sourit au petit
mɑ̃.» syr se mo, il sə rəlɛ:v, suri o pti

malade et quitte la chambre avec Doumier, après avoir
malad e kit la ʃɑ̃:br avɛk dumje, aprɛ -zavwa:r

serré la main de la jeune femme. Marie-Anne reste
sɛre la mɛ̃ d la ʒœn fam. mari a:n rɛst

auprès de son petit.
oprɛ d sɔ̃ pti.

Elle se met à genoux à côté du lit et demande: « Com-
ɛl sə mɛ a ʒnu a kote dy li e dmɑ̃:d: «kɔ-

ment te sens-tu, mon amour? » « J'ai peur, maman. »
mɑ̃ t sɑ̃ ty, mɔ̃ -namu:r?» «ʒe pœ:r, mɑ̃mɑ̃.»

« Il ne faut pas avoir peur, mon petit pigeon, le docteur
«il nə fo pa avwa:r pœ:r, mɔ̃ pti piʒɔ̃, lə dɔktœ:r

a dit qu'il fallait que tu restes tranquille. » « Oui,
a di kil falɛ k ty rɛst trɑ̃kil.» «wi,

maman. » Marie-Anne ne reconnaît presque pas la voix
mɑ̃mɑ̃.» mari a:n nə rəkɔnɛ prɛsk pa la vwa

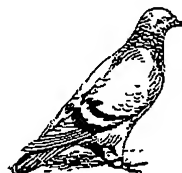
d'Arthur qui est tout à fait changée. C'est comme si
darty:r ki ɛ tu -ta fɛ ʃɑ̃ʒe. sɛ kɔm si

elle avait de la difficulté à passer par la gorge. « Mon
ɛl avɛ d la difikylte a pase par la gɔrʒ. «mɔ̃

pauvre petit pigeon, » dit la mère en cachant son an-
po:vrə pəti piʒɔ̃,» di la mɛ:r ɑ̃ kaʃɑ̃ sɔ̃ -nɑ̃-

apercevoir (comme **recevoir**)
j'**aperçois**
tu **aperçois**
il **aperçoit**
nous **apercevons**
vous **apercevez**
ils **aperçoivent**

changer
un changement


un pigeon

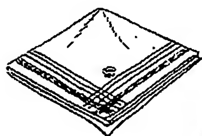
falloir
il fallait

reconnaître (comme **connaître**)
reconnaître
a reconnu
reconnaît
reconnaissait
reconnaîtra

elle a de la difficulté à passer ɔ: elle passe difficilement

cacher ⟷ montrer

mouillé = couvert d'eau



un mouchoir

essuyer
a essuyé
essuie



un garçon qui tousse

se soulever ɔ: se lever

s'abaisser ←→ se lever

goisse, « tu as de la difficulté à parler? Ça te fait mal
gwas, «ty a d la difikylte a parle? sa t fɛ mal

quand tu parles? » « Oui, maman. » Marie-Anne pose
kɑ̃ ty parl?» «wi, mɑ̃mɑ̃.» mari a:n po:z

la main sur le front du petit: il est tout mouillé. Marie-
la mɛ̃ syr lə frɔ̃ dy pti: il ɛ tu muje. mari

Anne sort un mouchoir de sa poche et essuie le visage,
a:n sɔ:r œ̃ muʃwa:r də sa pɔʃ e ɛsɥi l viza:ʒ,

le cou et la poitrine de son fils, qui sont également
lə ku e la pwatrin də sɔ̃ fis, ki sɔ̃ -tegalmɑ̃

mouillés, puis elle le recouvre doucement en lui disant:
muje, pɥi ɛl lə rku:vrə dusmɑ̃ ɑ̃. lɥi dizɑ̃:

« Tu vas voir, mon amour, ça ira mieux. » Mais son
«ty va vwa:r, mɔ̃ -namu:r, sa ira mjø.» mɛ sɔ̃

pauvre cœur de mère est terriblement angoissé. Elle
po:vrə kœ:r də mɛ:r ɛ tɛribləmɑ̃ ɑ̃gwase. ɛl

reste à genoux, tenant à la main le mouchoir avec lequel
rɛst a ʒnu, tənɑ̃ -ta la mɛ̃ l muʃwa:r avɛk ləkɛl

elle a essuyé le petit malade. Vers six heures, Arthur
ɛl a ɛsɥije l pəti malad. vɛr si -zœ:r, arty:r

commence à tousser. Cela lui fait mal de tousser, sa
kɔmɑ̃:s a tuse. sla lɥi fɛ mal də tuse, sa

poitrine se soulève et s'abaisse rapidement, avec dif-
pwatrin sə sulɛ:v e sabɛ:s rapidmɑ̃, avɛk di-

ficulté. Cela fait mal à Marie-Anne de l'entendre.
fikylte. sla fɛ mal a mari a:n də lɑ̃tɑ̃:dr.

Arthur essaye de parler, mais sa voix est entièrement
arty:r ɛsɛ:j də parle, mɛ sa vwa ɛ -tɑ̃tjɛrmɑ̃

disparue, et il ne sort qu'un souffle de sa gorge.
dispary, e il nə sɔ:r kœ̃ suflə də sa gɔrʒ.

« Qu'est-ce que c'est donc? » se dit la pauvre mère.
«kεs kə sε dɔ̃?» sə di la po:vrə mε:r.

Puis elle dit au petit: « N'essaye pas de parler, mon
pɥi εl di o pti: «nεsε:j pa d parle, mɔ̃

amour, si cela te fait mal, » et elle essuie de nouveau
-namu:r, si sla t fε mal,» e εl εsɥi d nuvo

le front mouillé de son fils. Elle ne sait que faire: elle
l frɔ̃ muje d sɔ̃ fis. εl nə se kə fε:r: εl

voudrait sortir, aller téléphoner, appeler son beau-père
vudrε sɔrti:r, ale telefɔne, aple sɔ̃ bopε:r

qu'elle a fait sortir de la chambre un peu plus tôt.
kεl a fε sɔrti:r də la ʃã:br œ̃ pø ply to.

Mais elle n'ose pas quitter le malade. Heureusement
mε εl no:z pa kite l malad. œrøzmã

qu'un instant plus tard la porte s'ouvre lentement et
kœ̃ -nε̃stã ply ta:r la pɔrt su:vrə lãtmã e

sans bruit, et Fatima entre dans la chambre. Elle
sã brɥi, e fatima ã:trə dã la ʃã:br. εl

s'approche du lit d'Arthur, mais s'arrête tout d'un coup
saprɔʃ dy li darty:r, mε sarεt tu dœ̃ ku

quand elle voit le petit malade. Elle ne le reconnaît
kã -tεl vwa l pəti malad. εl nə l rəkɔnε

presque pas, et quand elle l'entend tousser, elle a peur
prεsk pa, e kã -tεl lãtã tuse, εl a pœ:r

et demande à Marie-Anne: « Ne faut-il pas faire venir
e dmã:d a mari a:n: «nə fo -til pa fε:r vəni:r

souffler
un souffle

il sort un souffle
ɔ: un souffle sort

le docteur, Madame Marie-Anne? » « Si, si, Fatima, va
lə dɔktœ:r, madam mari a:n?» «si, si, fatima, va

vite chez mon beau-père et dis-lui de téléphoner. Ar-
vit ʃe mɔ̃ bopɛ:r e di lɥi d telefɔne. ar-

thur va très mal, je le sens, il faut que le docteur vienne
ty:r va trɛ mal, ʒə l sɑ̃, il fo k lə dɔktœ:r vjɛn

tout de suite! Et quand Jeanne se sera levée, je veux
tutsɥit! e kɑ̃ ʒa:n sə sra lve, ʒə vø

que vous alliez dans le jardin toutes les deux. Jeanne
k vu -zalje dɑ̃ l ʒardɛ̃ tut le dø. ʒa:n

ne doit pas entrer ici! » « Oui, Madame Marie-Anne! »
nə dwa pa ɑ̃tre isi!» «wi, madam mari a:n!»

dit Fatima et sort vite, mais sans bruit. Dix minutes
di fatima e sɔ:r vit, mɛ sɑ̃ brɥi. di minyt

plus tard, Passavant entre de nouveau dans la chambre,
ply ta:r, pasavɑ̃ ɑ̃:trə də nuvo dɑ̃ la ʃɑ̃:br

avec Doumier.
avɛk dumje.

aller
(que) j'aille
(que) tu ailles
(qu') il aille
(que) nous allions
(que) vous alliez
(qu') ils aillent

Dès qu'il voit le petit malade, il reconnaît la terrible
dɛ kil vwa l pəti malad, il rəkɔnɛ la tɛriblə

maladie: Arthur a la diphtérie! Et cette fois-ci, il n'a
maladi: arty:r a la difteri! e sɛt fwa si, il na

pas besoin d'examen, un seul coup d'œil lui suffit, car
pa bəzwɛ̃ dɛgzamɛ̃, œ̃ sœl ku dœ:j lɥi syfi, kar

il y a un grand changement depuis la dernière fois: le
il ja œ̃ grɑ̃ ʃɑ̃ʒmɑ̃ dəpɥi la dɛrnjɛ:r fwa: lə

petit garçon a de la difficulté à respirer, il a une toux
pti garsɔ̃ a d la difikylte a rɛspire, il a yn tu

Quand on respire, la poitrine se soulève et s'abaisse.

tousser
la toux

que l'on reconnaît immédiatement quand on l'a enten-
k lɔ̃ rkɔnɛ imedjatmɑ̃ kɑ̃ -tɔ̃ la ɑ̃tɑ̃-

due une fois, son visage est presque bleu. Tout cela a
dy yn fwa, sɔ̃ viza:ʒ ɛ prɛskə blø. tu sla a

un sens très clair pour un médecin. Passavant regarde
œ̃ sɑ̃:s trɛ klɛ:r pur œ̃ medsɛ̃. pasavɑ̃ rgard

Marie-Anne, puis il dit à voix basse: « Je ne vais pas
mari a:n, pɥi il di a vwa ba:s: «ʒə n vɛ pa

vous cacher que c'est très grave, Madame. Il va falloir
vu kaʃe k sɛ trɛ gra:v, madam. il va falwa:r

que vous ayez beaucoup de courage. Mais nous allons
kə vu -zɛje boku d kura:ʒ. mɛ nu -zalɔ̃

faire tout ce qu'il est possible de faire pour aider votre
fɛ:r tu s kil ɛ pɔsiblə də fɛ:r pur ɛde vɔtr

enfant. » «Merci, docteur, » dit Marie-Anne, puis elle
ɑ̃fɑ̃.» «mɛrsi, dɔktœ:r,» di mari a:n, pɥi ɛl

veut essayer d'ajouter autre chose, mais ses forces
vø ɛsɛje daʒute o:trə ʃo:z, mɛ se fɔrs

l'abandonnent et elle se met à pleurer. Son beau-père
labɑ̃dɔn e ɛl sə mɛ a plœre. sɔ̃ bopɛ:r

la prend dans ses bras et lui serre la tête contre sa
la prɑ̃ dɑ̃ se bra e lɥi sɛ:r la tɛ:t kɔ̃:trə sa

poitrine: « Allons, allons, Marie-Anne, il faut que nous
pwatrin: «alɔ̃, alɔ̃, mari a:n, il fo k nu

ayons du courage tous les deux. Ce n'est pas en
-zɛjɔ̃ dy kura:ʒ tu le dø. s nɛ pa ɑ̃

pleurant que nous aiderons Arthur, n'est-ce pas? »
plœrɑ̃ k nu -zɛdrɔ̃ arty:r, nɛs pa?»

cacher ɔ: ne pas dire

falloir
il faut

il va falloir ɔ: il faudra

avoir

(que) j'aie
(que) tu aies
(qu') il ait
(que) nous ayons
(que) vous ayez
(qu') ils aient

« Allons, allons! » ɔ: « Tu dois être calme. »

« Vous avez raison, beau-père. Je ne peux pas me per-
«vu -zave rɛzɔ̃, bopɛ:r. ʒə n pø pa m pɛr-

mettre de pleurer. » Et Marie-Anne essuie ses larmes
mɛtrə də plœre.» e mari a:n ɛsɥi se larm

et essaye de sourire malgré sa douleur, puis elle va
e esɛ:j də suri:r malgre sa dulœ:r, pɥi ɛl va

auprès de Passavant et du petit malade. La toux
oprɛ d pasavɑ̃ e dy pti malad. la tu

d'Arthur devient de plus en plus douloureuse, il respire
darty:r dəvjɛ̃ d ply -zɑ̃ ply dulurø:z, il rɛspi:r

avec une grande difficulté, il a mal chaque fois que
avɛk yn grɑ̃:d difikylte, il a mal ʃak fwa k

sa poitrine se soulève et s'abaisse, il regarde sa mère
sa pwatrin sə sulɛ:v e sabɛ:s, il rəgard sa mɛ:r

avec un regard plein d'angoisse. Il a peur. Marie-
avɛk œ̃ rga:r plɛ̃ dɑ̃gwas. il a pœ:r. mari

Anne rassemble toutes ses forces et sourit faiblement
a:n rasɑ̃:blə tut se fɔrs e suri fɛbləmɑ̃

à l'enfant: « N'aie pas peur, mon amour! Le docteur
a lɑ̃fɑ̃: «nɛ pa pœ:r, mɔ̃ -namu:r! lə dɔktœ:r

est là, il va t'aider. » Puis, de nouveau, elle se met
ɛ la, il va tɛde.» pɥi, də nuvo, ɛl sə mɛ

à genoux auprès du lit. « Il aurait fallu téléphoner à
a ʒnu oprɛ dy li. «il ɔrɛ faly telefɔne a

l'hôpital quand je suis venu la première fois, » se dit
lɔpital kɑ̃ ʒə sɥi vny la prəmjɛ:r fwa,» sə di

Passavant, « maintenant, il est trop tard. S'il arrive
pasavɑ̃, «mɛ̃tnɑ̃, il ɛ trɔ ta:r. sil ari:v

douloureux = qui donne de la douleur

avoir
aie!
ayons!
ayez!

falloir
a fallu
faut
fallait
faudra



un hôpital

quelque chose à ce petit, ce sera ma faute! Je suis trop
kɛlkə ʃo:z a s pəti, sə sra ma fo:t! ʒə sɥi tro

vieux! » Puis, à haute voix: « Il n'y a pas de temps
vjø!» pɥi, a o:t vwa: «il nja pa d tã

à perdre. Il est trop tard pour transporter le petit à
a pɛrdr. il ɛ tro ta:r pur trãsporte l pəti a

l'hôpital. Il faut l'opérer. » Le vieux Doumier regarde
lopital. il fo lopere.» lə vjø dumje rgard

son ami et demande: « Tu vas l'opérer toi-même? »
sõ -nami e dmã:d: «ty va lopere twamɛ:m?»

« Non. Je devrais le faire, peut-être, mais je n'ose pas.
«nõ. ʒə dəvrɛ l fɛ:r, pœtɛ:tr, mɛ ʒə no:z pa.

Je suis trop vieux, ma main n'est plus assez sûre. Je
ʒə sɥi tro vjø, ma mɛ̃ nɛ ply ase sy:r. ʒə

vais téléphoner à Pirot. Il sera ici dans cinq minutes,
vɛ telefɔne a piro. il səra isi dã sɛ̃ minyt,

il a une auto. » Et Passavant sort rapidement de la
il a yn oto.» e pasavã sɔ:r rapidmã d la

chambre. Doumier prend sa belle-fille par les épaules
ʃã:br. dumje prã sa bɛlfi:j par le -zepo:l

et lui dit: « N'aie pas peur, ma petite Marie-Anne. Le
e lɥi di: «nɛ pa pœ:r, ma ptit mari a:n. lə

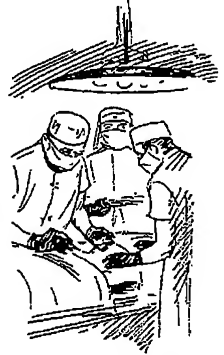
docteur Onésime Pirot est un très, très bon médecin.
dɔktœ:r ɔnezim piro ɛ -tœ̃ trɛ, trɛ bõ medsɛ̃.

Même à Paris, il serait un grand médecin. Son père
mɛ:m a pari, il sərɛ -tœ̃ grã medsɛ̃. sõ pɛ:r

était un ami de Passavant, il fera tout ce qu'il pourra
etɛ -tœ̃ -nami d pasavã, il fəra tu s kil pura

c'est ma faute = c'est à cause de moi que cela est arrivé

transporter ɔ: porter en auto



Un médecin opère un malade.

opérer (comme espérer)
j'opère
tu opères
il opère
nous opérons
vous opérez
ils opèrent

pour notre enfant. La diphtérie est une maladie grave,
pur nɔtr ɑ̃fɑ̃. la difteri ɛ -tyn maladi gra:v,

mais elle n'est plus aussi terrible qu'au temps de ma
mɛ ɛl nɛ ply osi tɛriblə ko tɑ̃ d ma

jeunesse.» Il parle trop, le vieil homme, mais il le
ʒœnɛs.» il parlə tro, lə vjɛ:j ɔm, mɛ il lə

faut pour empêcher Marie-Anne de trop penser. Marie-
fo pur ɑ̃pɛʃe mari a:n də tro pɑ̃se. mari

Anne le remercie du regard, elle sait qu'elle aura encore
a:n lə rmɛrsi dy rga:r, ɛl se kɛl ɔra ɑ̃kɔ:r

besoin de toutes ses forces pendant plusieurs heures.
bəzwɛ̃ də tut se fɔrs pɑ̃dɑ̃ plyzjœ:r -zœ:r.

Mais quel instant douloureux pour une mère!
mɛ kɛl ɛ̃stɑ̃ dulurø pur yn mɛ:r!

Sept minutes après que Passavant a quitté la chambre
sɛt minyt aprɛ k pasavɑ̃ a kite la ʃɑ̃:brə

pour aller téléphoner au docteur Pirot, celui-ci entre
pur ale telefɔne o dɔktœ:r piro, səlɥisi ɑ̃:trə

dans la chambre du malade. Un coup d'œil au visage
dɑ̃ la ʃɑ̃:brə dy malad. œ̃ ku dœ:j o viza:ʒ

presque bleu de l'enfant, quelques mots à la mère:
prɛskə blø d lɑ̃fɑ̃, kɛlk mo a la mɛ:r:

« N'ayez pas peur, Madame, tout ira bien, je vous le
«nɛje pa pœ:r, madam, tu -tira bjɛ̃, ʒə vu l

promets!» Onésime Pirot se prépare rapidement à opé-
prɔmɛ!» ɔnezim piro s prepa:r rapidmɑ̃ a ɔpe-

rer. Trois minutes après être entré dans la chambre,
re. trwa minyt aprɛ -zɛ:tr ɑ̃tre dɑ̃ la ʃɑ̃:br,


une infirmière

il est prêt. Et trois minutes plus tard, le petit est
il ɛ prɛ. e trwa minyt ply ta:r, lə pti ɛ

opéré, le docteur Pirot se relève en disant: « Voilà!
-tɔpere, lə dɔktœ:r piro sə rlɛ:v ã dizã: «vwala!

Maintenant, je vais téléphoner à l'hôpital. Je crois
mɛ̃tnã, ʒə vɛ telefɔne a lɔpital. ʒə krwa

qu'il n'est pas nécessaire d'y transporter le petit malade,
kil nɛ pa nesesɛ:r di trãspɔrte l pəti malad,

mais je vais leur demander de vous envoyer une in-
mɛ ʒ vɛ lœr dəmãde d vu -zãvwaje yn ɛ̃-

firmière. Docteur Passavant, vous resterez auprès du
firmjɛ:r. dɔktœ:r pasavã, vu rɛstəre oprɛ dy

malade en attendant que l'infirmière soit arrivée, je
malad ã -natãdã k lɛ̃firmjɛ:r swa -tarive, ʒə

suppose? » « Naturellement! Je resterai dans la mai-
sypo:z?» «natyrɛlmã! ʒə rɛstəre dã la mɛ-

son toute la journée, » répond Passavant qui ne peut
zɔ̃ tut la ʒurne,» repɔ̃ pasavã ki n pø

pas oublier que c'est par sa faute qu'il a été nécessaire
pa ublie k sɛ par sa fo:t kil a ete nesesɛ:r

C'est sa faute.
C'est par sa faute **que...**

d'opérer Arthur Il reste donc auprès du petit malade
dɔpere arty:r. il rɛst dɔ̃ -koprɛ dy pti malad

tandis qu'Onésime Pirot quitte la chambre avec le vieux
tãdi kɔnezim piro kit la ʃã:br avɛk lə vjø

Doumier et Marie-Anne. L'angoisse n'a pas encore
dumje e mari a:n. lãgwas na pa -zãkɔ:r

quitté entièrement le cœur de la mère, mais elle sait
kite ãtjɛrmã l kœ:r də la mɛ:r, mɛ ɛl sɛ

que maintenant elle ne doit plus avoir peur, et que
k mɛ̃tnɑ̃ ɛl nə dwa ply-zavwa:r pœ:r, e k

bientôt, Arthur ira mieux.
bjɛ̃to, arty:r ira mjø.

EXERCICE A.

Le docteur Passavant prend le bras du petit malade et compte les — de son cœur. Puis il prend la — d'Arthur. Le petit malade a froid — les couvertures. Marie-Anne ne sait pas comment cela a commencé: hier encore, le petit garçon se — bien. « Quand avez-vous — qu'il était malade? » demande le vieux docteur. « Il y a une demi-heure, » répond la mère, « je suis entrée dans sa chambre et j'ai vu tout de suite qu'il se sentait —. » Le petit malade a toujours 39° de fièvre, le docteur aurait presque préféré une température plus —.

Pendant ce temps, le docteur Passavant continue son — du petit malade. Il lui demande de montrer sa —. Arthur — et montre sa langue au docteur. Puis, le docteur — la gorge d'Arthur. Elle n'est pas belle non plus: elle est très rouge et —. Le — du petit garçon est enflé également. Et la — est enflée, elle aussi. Sur la poitrine et le cou, il y a des — rouges: c'est du sang qui est sorti sous la —.

EXERCICE B.

Quand Marie-Anne a-t-elle découvert qu'Arthur était malade? ... Pourquoi Arthur a-t-il froid? ... Pourquoi

le docteur Passavant met-il une cuiller dans la bouche d'Arthur? ... Que fait M. Doumier pour aider le vieux docteur à examiner le malade? ... Avec quoi Marie-Anne essuie-t-elle le front mouillé de son fils? ... Qu'est-ce que le docteur découvre sous la peau d'Arthur? ... Pourquoi a-t-il fallu opérer Arthur? ...

EXERCICE C.

que j'aille	**que nous allions**
que tu ailles	**que vous alliez**
qu'il aille	**qu'ils aillent**

« Où veux-tu que nous —? » demande Marie-Anne à son cousin. André répond qu'il faut qu'ils — au wagon-restaurant. « J'aimerais que vous — au wagon-restaurant, » dit-il, « je viendrai moi-même dans un instant. » « Veux-tu que j'— avec Fatima? » demande Arthur à sa mère. Marie-Anne, qui veut qu'il — avec sa sœur, lui répond: « Non, Arthur, pas cette fois-ci. Je veux que tu — avec Jeanne. »

que j'aie	**que nous ayons**
que tu aies	**que vous ayez**
qu'il ait	**qu'ils aient**

« Il faut que nous — fini de dîner à huit heures et demie, » dit Marie-Anne. « Comment veux-tu que j'— fini à huit heures et demie, puisqu'il est déjà huit heures vingt? » demande Arthur. Mais Marie-Anne répète qu'il

MOTS:

un battement
un cou
un changement
un degré
une difficulté
la diphtérie
une dormeuse
un examen
une faute
une gorge
un hôpital
une infirmière
une langue
un mouchoir
la peau
un pigeon
une poitrine
un sens
un souffle
la température
la toux
angoissé
douloureux
élevé
enflé
mouillé
s'abaisser
(que) tu ailles
(que) vous alliez
(que) nous ayons

(que) vous ayez
aie!
ayez!
il bat
cacher
découvrir
essuyer
il essuie
examiner
il fallait
falloir
il a fallu
indiquer
obéir
il obéit
opérer
perdre
reconnaître
refermer
respirer
se sentir
sortir
se soulever
tousser
transporter
doucement
malgré
en attendant que
se sentir bien

faut qu'ils — fini de dîner dans dix minutes. « Et il faut que tu — fini de te déshabiller et de te laver à neuf heures, car nous sommes tous fatigués, ce soir. En attendant que vous — fini de vous laver, toi et Jeanne, nous ferons le tour du bateau, Fatima et moi. » Arthur se dépêche de manger ses fruits, parce que sa mère vient de lui dire qu'il faut qu'il — fini dans dix minutes.

aie! ayons! ayez!

« — un peu moins d'impatience! » dit Marie-Anne à ses enfants. « — du courage, Marie-Anne, et montrons que nous sommes forts! » dit le vieux Doumier à sa belle-fille. « — du courage, Arthur! » dit également le docteur Passavant à son vieil ami.

EXERCICE D.

Voilà un petit exercice d'une nouvelle sorte. Nous vous donnons 15 mots. Vous devez essayer d'expliquer ces mots en une courte phrase et en employant des mots que vous connaissez. Un exemple, le mot « pantalon »: Le pantalon est un vêtement. Un autre exemple, le mot « oreille »: C'est avec les oreilles que l'on entend. Et maintenant, à vous! Voici les 15 mots:

Haricots, fraise, rose, novembre, samedi, vache, oncle, cousin, veau, soir, jambe, petit déjeuner, chambre à coucher, salle de bains, école.

RÉSUMÉ

Le mot à

Dans les chapitres que vous avez lus, vous avez rencontré des centaines de fois le mot à. Mais il n'avait pas toujours le même sens, et il vous a peut-être été parfois difficile d'en comprendre le sens. Pour vous aider, nous allons, dans ce résumé, parler des différents cas où l'on emploie le mot à.

1) On emploie le mot à pour *indiquer* [*ɛ̃dike*] l'endroit où une chose ou une personne se trouvent, ou l'endroit où quelque chose se fait. Exemples: Il est à Paris. Il est à la maison. Cette chambre est au premier étage. Amélie mange à la cuisine. Il demeure au numéro 13. Il se trouve au centre de la pelouse. Il est seul au monde. Il a une cigarette à la bouche. Il a une valise à la main. Il a mal à la tête. Si j'étais à sa place, je ne le ferais pas.

indiquer = montrer, dire

Le drapeau d'un bateau **indique** le pays auquel appartient le bateau.

Il est à Paris.

Et voici d'autres exemples où le mot à a presque le même sens: Il se promène au soleil. Il frappe à la porte. Au cours du voyage, André a raconté une histoire.

2) On emploie le mot à pour indiquer la direction: Il va à Paris. Il rentre à la maison. Il va à l'école. Il monte au premier étage. Conduisez-nous à l'hôtel! Il vient jusqu'au café. Il est tombé à terre. Il est tombé à la mer.

Il va à Paris.

De même manière, pour indiquer le moment où finit une action: Il a déjeuné de midi à une heure.

Assis à ses pieds

3) On emploie le mot à pour indiquer l'idée de « près de »: Il parle à son oreille. Il est assis à ses pieds. Il se trouve nez à nez avec une autre personne. Il s'est assis à une table. Il s'arrête à la porte. Il est assis à côté de moi.

A une heure d'ici

4) On emploie le mot à pour indiquer à combien de mètres, kilomètres, etc., d'un endroit une action se fait, ou quelqu'un ou quelque chose se trouve: Villebourg est à trois cents kilomètres de Paris. Il s'est arrêté à quelques mètres de nous. Il demeure à dix minutes d'ici.

A huit heures

5) On emploie le mot à pour indiquer quand une action se fait: Il se lève à sept heures. Il a quitté Villebourg à douze ans. Le jardin est très joli au printemps. Cela se passait au temps de ma grand-mère. Au premier instant, il n'a rien dit. A la fin de l'histoire, tout le monde a ri. Fatima est sortie à son tour.

A haute voix

6) On emploie le mot à pour indiquer de quelle manière une action est faite: Il parle à haute voix. Il est venu à pas rapides. Son cœur bat à petits coups. Il jouait à la balle.

Une salle à manger

7) On emploie le mot à pour indiquer à quoi sert une chose ou une action: Voilà notre salle à manger. Et

voilà notre chambre à coucher. Cela ne sert à rien. Il est prêt à tout.

8) On emploie le mot à pour indiquer la cause d'une action: A ces mots, il est sorti. A la vue de la jeune femme, il a souri. A ce rire, il est devenu tout rouge. A l'idée de partir, elle a souri de plaisir.

A ces mots

9) On emploie le mot à pour indiquer la manière d'être d'une personne ou d'une chose: L'homme au couteau voulait le tuer. Quel est ce petit garçon aux mains noires? Cette fillette aux vêtements si jolis est ma fille. La maison au baobab appartient à Tartarin. Le restaurant s'appelle: « Au Chat Blanc ».

L'homme au couteau

10) On emploie enfin le mot à après le verbe **donner** et après un grand nombre d'autres verbes. Il donne une fleur à la jeune fille. Il demande à Jean s'il veut venir. Il dit bonjour à son ami. Il parle à sa cousine. Il sourit à sa fille. Il pense à elle. Il a répondu à sa mère. Il a écrit à son père. Il le promet à sa mère. Il téléphone à son cousin. Il ne croit pas à ce qu'on lui dit. Il ressemble à son père. Ils font des gestes à leurs amis. Il fait place à sa cousine.

Il le donne à Pierre.

On dit également: Cela est arrivé à André. Cette cafetière a appartenu à Napoléon III. C'est à moi de décider de cela.

ARTHUR VA MIEUX

opérer
une opération

Quand on est fatigué, on doit se reposer.

tenir à ɔ: vouloir absolument

ainsi que ɔ: et

être capable ɔ: faire bien ce que l'on fait

Cinq jours après l'opération, Arthur commence à aller
sɛ̃ ʒu:r aprɛ lɔperasjɔ̃, arty:r kɔmɑ̃:s a ale

mieux. Il n'a plus besoin d'infirmière, et Marie-Anne
mjø. il na ply bəzwɛ̃ dɛ̃firmjɛ:r, e mari a:n

peut enfin se reposer un peu. Elle est très fatiguée,
pø ɑ̃fɛ̃ sə rpoze œ̃ pø. ɛl ɛ trɛ fatige,

car elle a tenu à passer toutes les nuits auprès de son
kar ɛl a tny a pase tut le nɥi oprɛ d sɔ̃

fils. Son beau-père et le docteur Passavant ainsi que
fis. sɔ̃ bopɛ:r e l dɔktœ:r pasavɑ̃ ɛ̃si k

le docteur Pirot ont, il est vrai, essayé de lui faire
lə dɔktœ:r piro ɔ̃, il ɛ vrɛ, esɛje də lɥi fɛ:r

comprendre que cela n'était pas nécessaire, puisque
kɔ̃prɑ̃:drə kə sla netɛ pa nesesɛ:r, pɥisk

l'infirmière était là et qu'elle était très capable, mais Ma-
lɛ̃firmjɛ:r etɛ la e kɛl etɛ trɛ kapabl, mɛ ma-

rie-Anne n'a rien voulu entendre de ce qu'on lui disait.
ri a:n na rjɛ̃ vuly ɑ̃tɑ̃:drə də s kɔ̃ lɥi dizɛ.

« Ma place est auprès de mon enfant, » disait-elle à tous
«ma plas ɛ -toprɛ d mɔ̃ -nɑ̃fɑ̃,» dizɛ -tɛl a tu

ceux qui lui demandaient de se reposer.
sø ki lɥi dmɑ̃dɛ d sə rpoze.

Mais maintenant, elle accepte enfin de laisser Fatima
mɛ mɛ̃tnɑ̃, ɛl aksɛpt ɑ̃fɛ̃ d lese fatima

soigner le petit malade et d'aller se coucher. Pour la
swaɲe l pəti malad e dale s kuʃe. pur la

première fois depuis son arrivée à Villebourg, elle dort
prəmjɛ:r fwa dəpɥi sɔ̃ -narive a vilbu:r, ɛl dɔ:r

toute la nuit d'un sommeil calme et profond, sans rêves.
tut la nɥi dœ̃ sɔmɛ:j kalm e prɔfɔ̃, sɑ̃ rɛ:v.

Dans la maison, pendant ces cinq jours et ces cinq nuits,
dɑ̃ la mɛzɔ̃, pɑ̃dɑ̃ se sɛ̃ ʒu:r e se sɛ̃ nɥi,

tout le monde n'a vécu que pour l'enfant malade. Au
tu l mɔ̃:d na veky k pur lɑ̃fɑ̃ malad. o

début, le vieux Doumier ne faisait que monter et des-
deby, lə vjø dumje n fəzɛ k mɔ̃te e de-

cendre l'escalier, offrait son aide, dérangeait tout le
sɑ̃:drə lɛskalje, ɔfrɛ sɔ̃ -nɛ:d, derɑ̃ʒɛ tu l

monde. Tous les quarts d'heure, il entr'ouvrait la porte
mɔ̃:d. tu le ka:r dœ:r, il ɑ̃truvrɛ la pɔrt

de la chambre d'Arthur, passait sa tête par l'ouverture,
də la ʃɑ̃:brə darty:r, pasɛ sa tɛ:t par luvɛrty:r,

et demandait à voix basse: « Alors, cela va un peu
e dmɑ̃dɛ a vwa ba:s: «alɔ:r, sla va œ̃ pø

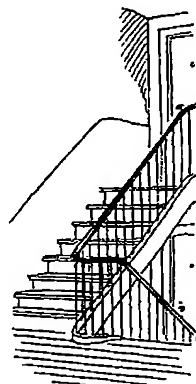
mieux? Vous êtes bien sûre que vous n'avez besoin de
mjø? vu -zɛt bjɛ̃ sy:r kə vu nave bəzwɛ̃ də

rien, Mademoiselle? » L'infirmière l'avait au début re-
rjɛ̃, madmwazɛl?» lɛ̃firmjɛ:r lavɛ o deby rə-

mercié en souriant aimablement et avait chaque fois
mɛrsje ɑ̃ surjɑ̃ ɛmabləmɑ̃ e avɛ ʃak fwa

assuré le vieux monsieur qu'elle n'avait besoin de rien.
asyre l vjø məsjø kɛl navɛ bəzwɛ̃ də rjɛ̃.

soigner un malade = faire ce qui est nécessaire pour le malade



un escalier

une aide
aider

entr'ouvrir = ouvrir un peu

ouvrir
une ouverture

aimablement = d'une manière gentille et agréable

Mais quand, pour la dixième fois, elle avait vu M. Dou-
mɛ kɑ̃, pur la dizjɛm fwa, ɛl avɛ vy məsjø du-

mier passer la tête par l'ouverture de la porte, elle avait
mje pase la tɛ:t par luvɛrty:r də la pɔrt, ɛl avɛ

patience ←→ impatience

perdu patience et avait dit, pas très aimablement cette
pɛrdy pasjɑ̃:s e avɛ di, pa trɛ -zɛmabləmɑ̃ sɛt

fois-ci: « M. Doumier, vous nous dérangez terriblement,
fwa si: «məsjø dumje, vu nu derɑ̃ʒe tɛribləmɑ̃,

laisser en paix ←→ déranger

et je vais vous prier de nous laisser en paix! Quand
e ʒ vɛ vu prie d nu lɛse ɑ̃ pɛ! kɑ̃

nous aurons besoin de votre aide, nous vous appellerons.
nu -zɔrɔ̃ bəzwɛ̃ d vɔtr ɛ:d, nu vu -zapɛlrɔ̃.

Mais je vous prie de ne plus entr'ouvrir cette porte
mɛ ʒ vu pri də n ply -zɑ̃truvri:r sɛt pɔrt

à tout moment = chaque moment

à tout moment! Vous allez tuer notre petit malade! »
a tu mɔmɑ̃! vu -zale tɥe nɔtrə pəti malad! »

Le pauvre grand-père avait rougi comme un petit gar-
lə po:vrə grɑ̃pɛ:r avɛ ruʒi kɔm œ̃ pti gar-

çon et avait demandé mille fois pardon, puis avait
sɔ̃ e avɛ dmɑ̃de mil fwa pardɔ̃, pɥi avɛ

doucement ɔ: sans faire de bruit

refermé la porte très doucement et avait descendu
rfɛrme la pɔrt trɛ dusmɑ̃ e avɛ desɑ̃dy

l'escalier, tout aussi doucement. Comme il ne pouvait
lɛskalje, tu -tosi dusmɑ̃. kɔm il nə puvɛ

rester assis plus de cinq minutes au même endroit et
rɛste asi ply d sɛ̃ minyt o mɛ:m ɑ̃drwa e

chasser ɔ: faire sortir

qu'Amélie également l'avait chassé, dès qu'il avait es-
kameli egalmɑ̃ lavɛ ʃase, dɛ kil avɛ -tɛ-

sayé d'entrer à la cuisine, il avait fini par sortir dans le
sɛje dɑ̃tre a la kɥizin, il avɛ fini par sɔrti:r dɑ̃ l

jardin, où il avait passé plusieurs heures par jour en
ʒardɛ̃, u il avɛ pase plyzjœ:r -zœ:r par ʒu:r ɑ̃

compagnie de la petite Jeanne.
kɔ̃paɲi d la ptit ʒa:n.

en compagnie de = avec

Au cours de ces heures passées à se promener douce-
o ku:r də se -zœ:r pase a s prɔmnɛ dus-

ment dans les jolies allées du jardin, la fillette et son
mɑ̃ dɑ̃ le ʒɔli -zale dy ʒardɛ̃, la fijɛt e sɔ̃

grand-père étaient devenus les meilleurs amis du monde.
grɑ̃pɛ:r etɛ dəvny le mɛjœ:r -zami dy mɔ̃:d.


une allée

Le vieux grand-père parlait à sa petite-fille de son père,
lə vjø grɑ̃pɛ:r parlɛ a sa ptitfi:j də sɔ̃ pɛ:r,

Henri, et de sa grand-mère. Il lui racontait l'enfance
ɑ̃ri, e d sa grɑ̃mɛ:r. il lɥi rakɔ̃tɛ lɑ̃fɑ̃:s

l'enfance = la partie de la vie où l'on est enfant

heureuse d'Henri, de sa sœur Josette et de son frère
œrø:z dɑ̃ri, də sa sœ:r ʒozɛt e də sɔ̃ frɛ:r

qui, maintenant, était mort. Souvent, il lui parlait de
ki, mɛ̃tnɑ̃, etɛ mɔ:r. suvɑ̃, il lɥi parlɛ d

choses qu'elle ne comprenait pas: de la guerre, de cette
ʃo:z kɛl nə kɔ̃prənɛ pa: də la gɛ:r, də sɛt

paix qui n'était pas une vraie paix, de la France qu'il
pɛ ki netɛ pa yn vrɛ pɛ, də la frɑ̃:s kil

paix ⟷ guerre

aimait tant. La petite Jeannette était trop jeune pour
ɛmɛ tɑ̃. la ptit ʒanɛt etɛ tro ʒœn pur

comprendre tout ce que son grand-père lui disait, mais
kɔ̃prɑ̃:drə tu s kə sɔ̃ grɑ̃pɛ:r lɥi dizɛ, mɛ

interrompre
a interrompu
interrompt
interrompait
interrompra

ouvrir
a ouvert
ouvre
ouvrait
ouvrira

mauvais ←→ bon

elle ne l'interrompait jamais. Cette petite femme de
ɛl nə lɛ̃tɛrɔ̃pɛ ʒamɛ. sɛt pətit fam də

onze ans sentait que si son grand-père lui ouvrait son
ɔ̃:z ɑ̃ sɑ̃tɛ kə si sɔ̃ grɑ̃pɛ:r lɥi uvrɛ sɔ̃

cœur, c'est qu'il en avait besoin. Et puis, elle aussi
kœ:r, sɛ kil ɑ̃ -navɛ bəzwɛ̃. e pɥi, ɛl osi

était devenue plus âgée, après cette terrible nuit, plus
etɛ dəvny ply -zaʒe, aprɛ sɛt tɛriblə nɥi, ply

sérieuse. Depuis l'opération, elle ne dormait plus d'un
serjø:z. dəpɥi lɔperasjɔ̃, ɛl nə dɔrmɛ ply dœ̃

sommeil aussi calme qu'avant, elle avait de mauvais
sɔmɛ:j osi kalm kavɑ̃, ɛl avɛ d mɔvɛ

rêves et elle avait plusieurs fois demandé à son grand-
rɛ:v e ɛl avɛ plyzjœ:r fwa dmɑ̃de a sɔ̃ grɑ̃-

père: « Dis, grand-père, la mort, qu'est-ce que c'est? »
pɛ:r: «di, grɑ̃pɛ:r, la mɔ:r, kɛs kə sɛ?»

Quand la fillette lui demandait cela, son grand-père lui
kɑ̃ la fijɛt lɥi dmɑ̃dɛ sla, sɔ̃ grɑ̃pɛ:r lɥi

souriait et lui répondait: « Tu es encore trop jeune pour
surjɛ e lɥi repɔ̃dɛ: «ty ɛ -zɑ̃kɔ:r tro ʒœn pur

parler de la mort, Jeannette. Tu le sauras assez tôt,
parle d la mɔ:r, ʒanɛt. ty l sɔra ase to,

ce que c'est. » La fillette ne disait rien pendant quel-
s kə sɛ.» la fijɛt nə dizɛ rjɛ̃ pɑ̃dɑ̃ kɛl-

ques moments, puis elle disait: « Je sais pourquoi tu
kə mɔmɑ̃, pɥi ɛl dizɛ: «ʒə se purkwa ty

dis cela, grand-papa. C'est parce que je mourrai aussi,
di sla, grɑ̃papa. sɛ parskə ʒə murre osi,

un jour.» «Mais Jeannette, de quoi parles-tu donc?
œ̃ ʒu:r.» «mɛ ʒanɛt, də kwa parl ty dɔ̃?

A ton âge, tu ne dois penser qu'à vivre! C'est à nous
a tɔ̃ -na:ʒ, ty n dwa pɑ̃se ka vi:vr! sɛ -ta nu

autres vieux de parler de la mort, pas à vous!» De
-zo:trə vjø də parle d la mɔ:r, pa a vu!» də

nouveau, la fillette se taisait pendant quelques minutes,
nuvo, la fijɛt sə tɛzɛ pɑ̃dɑ̃ kɛlk minyt,

et les deux amis se promenaient en silence dans les
e le dø -zami s prɔmnɛ ɑ̃ silɑ̃:s dɑ̃ le

se taire
s'est tu
se tait
se taisait
se taira

allées paisibles. Puis, elle demandait: «Grand-père,
-zale pɛzibl. pɥi, ɛl dəmɑ̃dɛ: «grɑ̃pɛ:r,

est-ce que les grandes personnes meurent toujours
ɛs kə le grɑ̃:d pɛrsɔn mœ:r tuʒu:r

il meurt
ils meurent

avant les enfants?» «Non, Jeannette, pas toujours.»
avɑ̃ le -zɑ̃fɑ̃?» «nɔ̃, ʒanɛt, pa tuʒu:r.»

«Qu'est-ce que tu ferais, si je mourais avant toi, grand-
«kɛs kə ty frɛ, si ʒ murɛ avɑ̃ twa, grɑ̃-

père?» «Jeannette, je te défends de parler de ces
pɛ:r?» «ʒanɛt, ʒə tə defɑ̃ d parle d se

choses!» lui disait-il alors, et comme, après tout, Jeanne
ʃo:z!» lɥi dizɛ -til alɔ:r, e kɔm, aprɛ tu, ʒa:n

n'avait que onze ans, elle ne pouvait parler longtemps
navɛ kə ɔ̃:z ɑ̃, ɛl nə puvɛ parle lɔ̃tɑ̃

de choses si graves et passait bientôt à d'autres sujets
d ʃo:z si gra:v e pasɛ bjɛ̃to a do:trə syʒɛ

Le sujet d'une conversation est ce dont on parle.

de conversation. Et M. Doumier s'étonnait de l'intel-
d kɔ̃vɛrsasjɔ̃. e məsjø dumje setɔnɛ d lɛ̃tɛ-

intelligent
l'intelligence

ligence de sa petite-fille et se promettait de passer
liʒɑ̃:s də sa ptitfi:j e s prɔmɛtɛ d pase

encore bien des heures en compagnie de Jeanne, quand
ɑ̃kɔ:r bjɛ̃ de -zœ:r ɑ̃ kɔ̃paɲi d ʒa:n, kɑ̃

Arthur serait guéri. Car si le petit garçon ressemblait
-tarty:r sərɛ geri. kar si l pəti garsɔ̃ rsɑ̃blɛ

à son père de visage, la fillette lui ressemblait par sa
a sɔ̃ pɛ:r də viza:ʒ, la fijɛt lɥi rsɑ̃blɛ par sa

manière d'être, par l'intelligence de sa conversation, par
manjɛ:r dɛ:tr, par lɛ̃tɛliʒɑ̃:s də sa kɔ̃vɛrsasjɔ̃, par

bon
la bonté

la bonté grave qu'on lisait parfois dans son regard, par
la bɔ̃te gra:v kɔ̃ lizɛ parfwa dɑ̃ sɔ̃ rga:r, par

son rire clair. Et il semblait à M. Doumier qu'il
sɔ̃ ri:r klɛ:r. e il sɑ̃blɛ a məsjø dumje kil

voyait son Henri revivre dans cette filette. Ainsi donc,
vwajɛ sɔ̃ -nɑ̃ri rəvi:vrə dɑ̃ sɛt fijɛt. ɛ̃si dɔ̃:k,

ces journées pleines d'angoisse pour Marie-Anne ont
se ʒurne plɛn dɑ̃gwas pur mari a:n ɔ̃

aussi apporté autre chose: elles ont fait naître une
-tosi apɔrte o:trə ʃo:z: ɛl -zɔ̃ fɛ nɛ:tr yn

importer
l'importance

amitié qui sera probablement d'une grande importance
amitje ki sra prɔbabləmɑ̃ dyn grɑ̃:d ɛ̃pɔrtɑ̃:s

dans la vie de Jeanne.
dɑ̃ la vi d ʒa:n.

Et Fatima, qu'a-t-elle fait pendant ces mêmes journées?
e fatima, ka -tɛl fɛ pɑ̃dɑ̃ se mɛ:m ʒurne?

Elle aussi s'est fait une amie. Et cette amie, c'est ...
ɛl osi sɛ fɛ yn ami. e sɛt ami, sɛ

la vieille Amélie! La bonne de M. Doumier est même
la vjɛːj ameli! la bɔn də məsjø dumje ɛ mɛːm

devenue l'amie non seulement de Fatima, mais aussi
dəvny lami nɔ̃ sœlmɑ̃ d fatima, mɛ osi

de Marie-Anne, de celle qu'avant son arrivée elle
d mari aːn, də sɛl kavɑ̃ sɔ̃ -narive ɛl

appelait « l'autre » et « la veuve », et qui, dans ses
aplɛ «loːtr» e «la vœːv», e ki, dɑ̃ se

pensées, était déjà presque une ennemie. Voilà comment
pɑ̃se, etɛ deʒa prɛsk yn ɛnmi. vwala kɔmɑ̃

un ennemi
une ennemie

cela s'était passé.
sla setɛ pase.

Quand Marie-Anne était descendue au rez-de-chaussée
kɑ̃ mari aːn etɛ desɑ̃dy o redʃose

avec son beau-père et le docteur Pirot, la nuit de
avɛk sɔ̃ bopɛːr e l dɔktœːr piro, la nɥi d

l'opération, elle avait trouvé Amélie en bas, debout au
lɔperasjɔ̃, ɛl avɛ truve ameli ɑ̃ ba, dəbu o

en bas ɔ: au rez-de-chaussée

pied de l'escalier. La vieille avait été réveillée par
pje d lɛskalje. la vjɛːj avɛ -tete revɛje par

au pied de l'escalier = là où l'escalier commence, au rez-de-chaussée

l'arrivée de Passavant d'abord, puis du docteur Pirot,
larive d pasavɑ̃ dabɔːr, pɥi dy dɔktœːr piro,

et elle s'était dépêchée de s'habiller et de descendre,
e ɛl setɛ depɛʃe də sabije e də desɑ̃ːdr,

pour être prête si l'on avait besoin de son aide. Car
pur ɛːtrə prɛːt si lɔ̃ -navɛ bəzwɛ̃ d sɔ̃ -nɛːd. kar

elle avait le sentiment qu'il se passait quelque chose
ɛl avɛ l sɑ̃timɑ̃ kil sə pasɛ kɛlkə ʃoːz

de grave. « Oh, Amélie, » lui avait dit Marie-Anne
də gra:v. «o, ameli,» lɥi avɛ di mari a:n

quand elle l'avait aperçue au pied de l'escalier, « je suis
kã -tɛl lavɛ -tapɛrsy o pje d lɛskalje, «ʒə sɥi

très heureuse que vous soyez là! Arthur est très ma-
trɛ -zœrø:z kə vu swaje la! arty:r ɛ trɛ ma-

indispensable = nécessaire

lade et votre aide nous sera indispensable pendant les
lad e vɔtr ɛ:d nu sra ɛ̃dispãsablə pãdã le

jours qui viendront. Vous n'êtes pas fâchée, j'espère? »
ʒu:r ki vjɛ̃drɔ̃. vu nɛt pa faʃe, ʒɛspɛ:r?»

La vieille avait répondu par une question: « Qu'est-ce
la vjɛ:j avɛ repɔ̃dy par yn kɛstjɔ̃: «kɛs

qu'il a, le petit? » Marie-Anne avait frissonné en lui
kil a, lə pti?» mari a:n avɛ frisɔne ã lɥi

Le croup est une forme très grave de diphtérie.

répondant: « Il a le croup, Amélie. » « Le croup? C'est
repɔ̃dã: «il a l krup, ameli.» «lə krup? sɛ

une mauvaise maladie, ça! J'avais un cousin qui . . . »
-tyn movɛ:z maladi, sa! ʒavɛ œ̃ kuzɛ̃ ki...»

Mais en voyant que la pauvre Marie-Anne était devenue
mɛ ã vwajã k la po:vrə mari a:n etɛ dəvny

toute pâle, Amélie s'était interrompue et avait ajouté:
tut pa:l, ameli setɛ -tɛ̃tɛrɔ̃py e avɛ -taʒute:

« Mais vous savez, je suis sûre que le petit, il est en
«mɛ vu save, ʒə sɥi sy:r kə l pəti, il ɛ -tã

bonnes mains. Pas le vieux Passavant, il ne sait pas
bɔn mɛ̃. pa l vjø pasavã, il nə se pa

pas grand-chose = pas beaucoup

grand-chose, mais l'autre, le docteur Pirot, c'est un
grãʃo:z, mɛ lo:tr, lə dɔktœ:r piro, sɛ -tœ̃

homme capable, j'en sais quelque chose! » Et Amélie,
-nɔm kapabl, ʒɑ̃ se kɛlkə ʃo:z!» e ameli,

peut-être étonnée elle-même d'avoir tant parlé, s'était
pœtɛ:tr etɔne ɛlmɛ:m davwa:r tɑ̃ parle, setɛ

tue sur ces mots. Marie-Anne lui avait dit: « Merci,
ty syr se mo. mari a:n lɥi avɛ di: «mɛrsi,

Amélie. Je suis sûre, moi aussi, que le docteur Pirot
ameli. ʒə sɥi sy:r, mwa osi, kə l dɔktœ:r piro

est un médecin très capable. » Et après avoir encore
ɛ -tœ̃ medsɛ̃ trɛ kapabl.» e aprɛ -zavwa:r ɑ̃kɔ:r

une fois dit à la vieille bonne combien son aide était
yn fwa di a la vjɛ:j bɔn kɔ̃bjɛ̃ sɔ̃ -nɛ:d etɛ

indispensable, Marie-Anne était remontée chez le petit
-tɛ̃dispɑ̃sabl, mari a:n etɛ rmɔ̃te ʃe l pəti

malade.
malad.

Pourquoi la vieille femme était-elle soudain devenue
purkwa la vjɛ:j fam etɛ -tɛl sudɛ̃ dəvny

gentille pour Marie-Anne? Amélie n'aurait probable-
ʒɑ̃ti:j pur mari a:n? ameli nɔrɛ prɔbablə-

ment pas su le dire elle-même. Peut-être la vue de la
mɑ̃ pa sy l di:r ɛlmɛ:m. pœtɛ:trə la vy d la

jeune femme désespérée avait-elle réveillé en elle la
ʒœn fam dezɛspere avɛ -tɛl revɛje ɑ̃ -nɛl la

mère que toute femme porte en soi. Et peut-être avait-
mɛ:r kə tut fam pɔrt ɑ̃ swa. e pœtɛ:tr avɛ

elle compris à ce moment que Marie-Anne n'essayerait
-tɛl kɔ̃pri a s mɔmɑ̃ kə mari a:n nesɛjrɛ

toute femme = chaque femme

jamais de prendre sa place à elle, Amélie, dans la maison
ʒamɛ d prɑ̃:drə sa plas a ɛl, ameli, dɑ̃ la mɛzɔ̃

> sa place à elle ɔ: sa propre place

du vieux Doumier. En tout cas, à partir de cette nuit-
dy vjø dumje. ɑ̃ tu ka, a parti:r də sɛt nɥi

là, Amélie avait montré qu'au fond de son cœur elle
la, ameli avɛ mɔ̃tre ko fɔ̃ d sɔ̃ kœ:r ɛl

> le fond = la partie la plus profonde

cachait une grande bonté que seules quelques personnes
kaʃɛ yn grɑ̃:d bɔ̃te kə sœl kɛlk pɛrsɔn

> seules quelques personnes ɔ: seulement quelques personnes

avaient découverte. Et tout comme Amélie avait accepté
avɛ dekuvɛrt. e tu kɔm ameli avɛ -taksɛpte

Marie-Anne comme membre de la famille Doumier, elle
mari a:n kɔm mɑ̃:brə də la fami:j dumje, ɛl

> Les membres d'une famille sont les personnes dont cette famille est formée.

avait aussi accepté Fatima. Car la jeune fille, avec une
avɛ -tosi aksɛpte fatima. kar la ʒœn fi:j, avɛk yn

grande intelligence de cœur, avait su trouver, en par-
grɑ̃:d ɛ̃tɛliʒɑ̃:s də kœ:r, avɛ sy truve, ɑ̃ par-

lant à la vieille bonne, les seuls mots justes. Ces mots,
lɑ̃ a la vjɛ:j bɔn, le sœl mo ʒyst. se mo,

ainsi que ses manières si aimables et si douces et sa grande
ɛ̃si k se manjɛ:r si ɛmabl e si dus e sa grɑ̃:d

> douce ɔ: gentille, aimable

patience, lui avaient gagné le cœur d'Amélie. Jamais la
pasjɑ̃:s, lɥi avɛ gaɲe l kœ:r dameli. ʒamɛ la

> gagner ⟷ perdre

vieille n'avait montré autant de bonté et de gentillesse
vjɛ:j navɛ mɔ̃tre otɑ̃ d bɔ̃te e d ʒɑ̃tijɛs

> il a **autant de** bonté **que**... = il est **aussi** bon que...
>
> gentil
> la gentillesse

envers les gens qui l'entouraient que pendant ces jour-
ɑ̃vɛ:r le ʒɑ̃ ki lɑ̃turɛ kə pɑ̃dɑ̃ se ʒur-

> les gens qui l'entouraient ɔ: les gens avec qui elle était

nées. C'était une gentillesse assez brusque, il est vrai,
ne. setɛ -tyn ʒɑ̃tijɛs ase brysk. il ɛ vrɛ,

> brusque ⟷ douce

mais elle venait du fond du cœur, c'était ce qui comptait,
mɛ ɛl vənɛ dy fɔ̃ dy kœ:r, setɛ s ki kɔ̃tɛ,

et Marie-Anne ainsi que Fatima le sentaient bien toutes
e mari a:n ɛ̃si k fatima l sɑ̃tɛ bjɛ̃ tut

les deux. Et Comaux? Qu'a-t-il fait pendant ces
le dø. e kɔmo? ka -til fɛ pɑ̃dɑ̃ se

jours-là? A-t-il quitté Villebourg, comme il l'avait
ʒu:r la? a -til kite vilbu:r, kɔm il lavɛ

décidé a son arrivée? Non, mais comme il voulait
deside a sɔ̃ -narive? nɔ̃, mɛ kɔm il vulɛ

déranger les Doumier aussi peu que possible, il est
derɑ̃ʒe le dumje osi pø k pɔsibl, il ɛ

resté une grande partie du temps au salon, parmi les
rɛste yn grɑ̃:d parti dy tɑ̃ o salɔ̃, parmi le

livres de M. Doumier. Ce n'est pas qu'il pouvait lire,
livrə də məsjø dumje. s nɛ pa kil puvɛ li:r,

non. Il prenait un livre, lisait quelques pages, le refer-
nɔ̃. il prənɛ œ̃ li:vr, lizɛ kɛlk pa:ʒ, lə rfɛr-

mait et le remettait à sa place, puis en prenait un autre
mɛ e .. rmɛtɛ a sa plas, pɥi ɑ̃ prənɛ œ̃ -no:trə

mettre
a mis
met
mettait
mettra

qu'il ne lisait pas non plus. De temps en temps, Fatima
kil nə lizɛ pa nɔ̃ ply. də tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃, fatima

venait en bas et André sortait du salon, pour lui deman-
vnɛ ɑ̃ ba e ɑ̃dre sɔrtɛ dy salɔ̃, pur lɥi dmɑ̃-

der des nouvelles. Il aurait dû partir au bout de trois
de de nuvɛl. il ɔrɛ dy parti:r o bu də trwa

jours, mais il tenait à rester aussi longtemps que le
ʒu:r, mɛ il tənɛ a rɛste osi lɔ̃tɑ̃ kə l

petit malade n'irait pas mieux. Le vieux Doumier et
pəti malad nirε pa mjø. lə vjø dumje e

sa petite amie l'avaient laissé en paix avec ses pensées,
sa ptit ami lavε lεse ã pε avεk se pãse,

sentant qu'il n'avait pas besoin de leur compagnie. Et
sãtã kil navε pa bəzwε̃ d lœr kɔ̃paɲi. e

André, en effet, avait besoin de calme et de paix plus
ãdre, ã -nefε, avε bəzwε̃ d kalm e d pε plys

que de toute autre chose. Pour lui aussi, la nuit de
kə də tut o:trə ʃo:z. pur lɥi osi, la nɥi d

l'opération avait eu une très grande importance. Elle
lɔperasjɔ̃ avε -ty yn trε grã:d ε̃pɔrtã:s. εl

avait ouvert ses yeux à bien des choses qu'il s'était
avε -tuvε:r se -zjø a bjε̃ de ʃo:z kil setε

jusque-là ɔ: jusqu'à ce moment

cachées jusque-là. Il avait soudain compris que Marie-
kaʃe ʒyskə la. il avε sudε̃ kɔ̃pri kə mari

Anne n'était pas seulement sa jolie cousine qu'il croyait
a:n netε pa sœlmã sa ʒɔli kuzin kil krwajε

aimer, mais qu'elle était avant tout la mère de deux
εme, mε kεl etε -tavã tu la mε:r də dø

ses enfants à lui = ses propres enfants

enfants qui ne seraient jamais ses enfants à lui, et avec
-zãfã ki n sərε ʒamε se -zãfã a lɥi, e avεk

lequel
laquelle
lesquels
lesquelles

lesquels elle avait tout un passé dont lui, André, ne
lekεl εl avε tu -tœ̃ pase dɔ̃ lɥi, ãdre, nə

savait pas grand-chose. A tout moment, de nouvelles
savε pa grãʃo:z. a tu mɔmã, də nuvεl

des pensées lui venaient = il avait des pensées

pensées lui venaient à ce sujet. Il se demandait s'il
pãse lɥi vnε a sə syʒε. il sə dmãdε sil

serait jamais capable de faire le père de famille, s'il
sərɛ ʒamɛ kapablə də fɛ:r lə pɛ:r də fami:j, sil

pourrait jamais devenir un vrai membre de cette petite
purɛ ʒamɛ dəvni:r œ̃ vrɛ mɑ̃:brə də sɛt pətit

famille. Il avait toujours été très satisfait de son in-
fami:j. il avɛ tuʒu:r ete trɛ satisfɛ d sɔ̃ -nɛ̃-

telligence, qui jusque-là lui avait toujours suffi, mais
tɛliʒɑ̃:s, ki ʒyskə la lɥi avɛ tuʒu:r syfi, mɛ

il se sentait soudain tout petit et bête devant la vie.
il sə sɑ̃tɛ sudɛ̃ tu pti e bɛ:t dəvɑ̃ la vi.

Et puis, Marie-Anne était très gentille envers lui, mais
e pɥi, mari a:n etɛ trɛ ʒɑ̃ti:j ɑ̃vɛ:r lɥi, mɛ

sa gentillesse se transformerait-elle jamais en un amour
sa ʒɑ̃tijɛs sə trɑ̃sfɔrmərɛ -tɛl ʒamɛ ɑ̃ -nœ̃ -namu:r

si fort et profond qu'il suffirait à lui faire oublier le
si fɔ:r e prɔfɔ̃ kil syfirɛ a lɥi fɛ:r ublie l

passé? Le jeune homme serait-il vraiment capable de
pase? lə ʒœn ɔm sərɛ -til vrɛmɑ̃ kapablə də

gagner entièrement le cœur de sa cousine? Autant
gaɲe ɑ̃tjɛrmɑ̃ l kœ:r də sa kuzin? otɑ̃

de fois qu'André se posait une de ces questions, il se
d fwa kɑ̃dre s pozɛ yn də se kɛstjɔ̃, il sə

voyait obligé à répondre par une autre question: « Qui
vwajɛ ɔbliʒe a repɔ̃:drə par yn o:trə kɛstjɔ̃: «ki

sait? » Et cela, naturellement, ne suffisait pas à fonder
se?» e sla, natyrɛlmɑ̃, nə syfizɛ pa a fɔ̃de

une vie nouvelle. Voilà à quoi André a passé ces cinq
yn vi nuvɛl. vwala a kwa ɑ̃dre a pase se sɛ̃

être capable de = pouvoir

suffit
a suffi

suffit
suffira

suffire
suffit
a suffi
suffisait
suffira

jours. Et maintenant, au matin du sixième jour, il dit
ʒu:r. e mɛ̃tnɑ̃, o matɛ̃ dy sizjɛm ʒu:r, il di

au sujet de = sur

adieu à sa douce cousine sans dire un mot au sujet de
adjø a sa dus kuzin sɑ̃ di:r œ̃ mo o syʒɛ də

tout ce dont son cœur est plein, et une demi-heure plus
tu sə dɔ̃ sɔ̃ kœ:r ɛ plɛ̃, e yn dəmiœ:r ply

tard, le train l'emporte vers Paris.
ta:r, lə trɛ̃ lɑ̃pɔrt vɛr pari.

Et Marie-Anne? Elle non plus n'a pas essayé de reparler
e mari a:n? el nɔ̃ ply na pa esɛje d rəparle

à André de la conversation qu'ils ont eue huit jours
a ɑ̃dre d la kɔ̃vɛrsasjɔ̃ kil -zɔ̃ -ty ɥi ʒu:r

plus tôt. L'a-t-elle oubliée? Oh, non! La maladie
ply to. la -tɛl ublie? o, nɔ̃! la maladi

d'Arthur l'a empêchée d'y penser pendant ces huit jours,
darty:r la ɑ̃pɛʃe di pɑ̃se pɑ̃dɑ̃ se ɥi ʒu:r,

mais elle en garde le souvenir au fond de son cœur.
mɛ ɛl ɑ̃ gard lə suvni:r o fɔ̃ d sɔ̃ kœ:r.

Un jour, elle sera probablement obligée d'y revenir.
œ̃ ʒu:r, ɛl səra prɔbabləmɑ̃ ɔbliʒe di rvəni:r.

Mais pour le moment, dans la maison de la rue des
mɛ pur lə mɔmɑ̃, dɑ̃ la mɛzɔ̃ d la ry de

Roses, les trois femmes continuent à soigner leur petit
ro:z, le trwa fam kɔ̃tiny a swaɲe lœr pəti

malade qui va mieux de jour en jour et qui va bientôt
malad ki va mjø də ʒu:r ɑ̃ ʒu:r e ki va bjɛ̃to

commencer à se lever, tandis que le grand-père
kɔmɑ̃se a s ləve, tɑ̃di k lə grɑ̃pɛ:r

continue à se promener dans les allées du jardin en
kɔ̃tiny a s prɔmne dɑ̃ le -zale dy ʒardɛ̃ ɑ̃

compagnie de sa petite-fille au regard doux et souriant.
kɔ̃paɲi d sa ptitfi:j o rga:r du e surjɑ̃.

doux
douce
doucement

EXERCICE A.

Quelques jours après l'—, Arthur va mieux, et il n'a plus besoin d'infirmière. Sa mère peut enfin se — un peu. Elle a — à passer toutes les nuits auprès d'Arthur. L'infirmière était très —, mais Marie-Anne ne voulait rien entendre. Elle voulait elle-même — le petit malade. Maintenant, pour la première fois depuis son arrivée, elle dort d'un — calme et profond.

Le vieux Doumier, au début de la maladie d'Arthur, ne faisait que monter et descendre l'—. Il offrait son — à chaque instant. Il n'entrait pas dans la chambre du malade, mais —'— la porte et passait sa tête par l'—. Enfin, l'infirmière avait perdu —.

M. Doumier passait plusieurs heures par jour en — de la petite Jeanne. Ils se promenaient dans les jolies — du jardin. Le grand-père racontait à la fillette l'— de son père, Henri. La fillette écoutait et n'— jamais son grand-père. Pendant qu'il parlait, Jeannette se —. Quand elle parlait à son tour, le vieux grand-père s'étonnait de l'— de sa petite-fille. Elle ressemblait à son père par la — grave que l'on lisait parfois dans son regard.

EXERCICE B.

Tous les mots dont vous avez besoin pour faire cet exercice sont des mots que vous connaissez.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	M	A	N	G	E	R		T	E	L
2		M		A			B	U		I
3	C	O	U	R	T	E		E	N	T
4		O	N	E					A	
5		R			B		R	O	I	
6	L	E	N	D	E	M	A	I	N	
7	A	U		E	T			S		
8		S		N	E			S		
9	V	E	N	T				O	N	
10				S	I			N		

1) On ne peut pas — la soupe avec une fourchette. « Je ne connaîtrai jamais un — amour! » dit André.
2) Deuxième personne du singulier du présent du verbe avoir.
   Quand on a — trop de vin, on est malade.
3) Une rue de six maisons n'est pas longue, elle est très —.
   La terminaison de la troisième personne du pluriel du présent de la plupart des verbes.
4) Veux-tu deux poires? Non, je n'en veux qu'—. Il

n'est — dans le jardin, — dans la maison: où est-il donc?

5) Les lions sont appelés les — des animaux.
6) (Le) jour après.
7) A + le.
   Entre le printemps et l'automne.
8) Comment peux-tu être si calme? Moi, je suis si —!
9) En automne, le — fait tomber toutes les feuilles des arbres.
   Quel âge a votre fillette? Elle n'a qu'un — et trois mois.
10) Ne veux-tu pas jouer avec moi? —, je veux bien.
   On ne doit pas — ses ennemis!

A) Où est Pierre? Il est —!
   Quand Henri a — Marie-Anne, il lui a souri.
B) Marie-Anne était follement — de son Henri.
C) As-tu deux grands-pères? Non, je n'en ai qu'—.
D) Si l'on veut prendre le train, il faut aller à la —.
   Quand on a très froid, on claque des —.
E) Troisième personne du singulier du présent du verbe être.
   Il ne comprend rien, il est vraiment trop —!
F) J'ai acheté des poires délicieuses, qui — veut une?
   Le père de Jeanne est mort, mais Jeanne a encore sa —.
G) Troisième personne du singulier du futur d'aller.
H) Tartarin lève le fusil, tire et — le lion! Quel est l'— qui chante tous les matins à ma fenêtre?
I) Pas un géant, mais un —. Des histoires je n'en connais pas —, mais plusieurs.
J) Quand on reçoit une lettre, on l'ouvre et la —.

MOTS:

une aide
une allée
une bonté
une compagnie
le croup
l'enfance
une ennemie
un escalier
un fond
une gentillesse
une grandeur
une importance
une intelligence
un membre
une opération
une ouverture
la paix
le passé
la patience
le sommeil
un sujet
aimable
brusque
capable
doux
douce
indispensable
défendre
entourer
entr'ouvrir
s'étonner
gagner
il interrompait
ils meurent
il offrait
il ouvrait

EXERCICE C.

j'aperçois	**nous apercevons**
tu aperçois	**vous apercevez**
il aperçoit	**ils aperçoivent**

Arthur — quelque chose qui s'approche du jeune homme. « Jeanne, tu n'— pas quelque chose de noir, là? » demande-t-il à sa sœur. « Non, je n'— rien. » Mais un instant plus tard, tous les deux — quelque chose qui s'approche du nageur. « Maintenant, nous — aussi quelque chose, » disent Marie-Anne et Fatima un peu plus tard. « Si vous — la même chose que nous, c'est un requin que vous avez vu! »

mettre	
a mis	**mettait**
met	**mettra**

« Arthur, où as-tu — mon livre? Je t'avais dit de le — sur la table du salon. » Arthur ne — jamais les choses à leur place. Mais son père non plus ne les — pas toujours à leur place. « La prochaine fois, j'espère que tu — le livre là où je te demanderai de le —! »

ouvrir	
a ouvert	**ouvrait**
ouvre	**ouvrira**

Amélie va — la porte. Quand elle l'a —, elle retourne à sa cuisine. Ce n'est pas toujours Amélie qui — la porte. Parfois, elle dit à Jeanne: « Tu serais une bonne

petite fille si tu — la porte.» Alors, Jeanne répond: «Restez où vous êtes, Amélie, j'— avec plaisir.»

interrompre

a interrompu	**interrompais**
interrompt	**interrompra**

Arthur — encore une fois son oncle. Il l'a déjà — trois fois. «Je serais très content si tu ne m'— pas tout le temps,» dit André. «Tu ne dois pas — l'oncle André,» dit Jeanne. Et Arthur promet alors qu'il n'— plus l'histoire de son oncle.

suffire

a suffi	**suffisait**
suffit	**suffira**

«Encore un peu de sucre?» «Non, merci, cela —.» Josette ne veut pas encore rentrer; six années n'ont pas — à lui faire oublier son mari. «Cela serait triste, s'il — de mourir pour être oublié,» dit-elle. Toute sa vie ne — pas à lui faire oublier son mari. Son père dit que cela devrait — à lui faire accepter de retourner à Villebourg.

se taire

s'est tu	**se taisait**
se tait	**se taira**

«Veux-tu te —, Jeanne!» dit Arthur à sa sœur qui chante dans l'autre chambre. Mais Jeanne ne se — pas. «Te —-tu?» répète Arthur. Si Jeanne se —, son frère croirait qu'il est le maître, c'est pour cela qu'elle ne se — pas. Mais cinq minutes plus tard, elle s'est —.

il remettait
se reposer
revivre
soigner
il suffisait
il suffira
il a suffi
il se taisait
auxquelles
lesquels
aimablement
ainsi que
envers
grand-chose
jusque-là
à tout moment
au pied de
au sujet de
autant de
en bas
en compagnie de
être capable de
une intelligence
de cœur
laisser en paix
passer ... par
ses manières
si ... c'est que
tenir à

auxquelles = à + lesquelles

EXERCICE D.

Voilà encore un nouvel exercice. Cette fois-ci, au lieu de vous poser des questions, nous allons vous donner des réponses, et ce sera à vous de poser les questions *auxquelles* [*okɛl*] répond l'exercice. Voici deux exemples:

Réponse: Jean rentrera à six heures.
Question: (A quelle heure Jean rentrera-t-il?)
Réponse: J'ai mille francs.
Question: (Combien d'argent avez-vous?)

Et maintenant, à vous !

Réponse: Pierre est dans le jardin.
Question: ....?
Réponse: Jean fait un petit bateau.
Question: ....?
Rép.: Arthur ne répond pas parce qu'il n'a pas entendu.
Qu.: ....?
Rép.: Il y a deux litres de vin dans cette bouteille.
Qu.: ....?
Rép.: Nous serons rentrés à huit heures.
Qu.: ....?
Rép.: Notre voyage durera trois jours.
Qu.: ....?
Rép.: André pense à son dernier voyage.
Qu.: ....?
Rép.: Marie-Anne est sortie avec son beau-père.
Qu.: ....?
Rép.: M. Doumier parle du livre qu'il a lu la semaine dernière.
Qu.: ....?

RÉSUMÉ (1)

Le mot de

Au résumé du chapitre 36, nous avons parlé des différents sens du mot à. Voyons maintenant comment on emploie le mot **de**.

1) On emploie le mot **de** pour indiquer qui a, ou à qui « appartient » une chose ou une personne. Exemples: C'est le livre de Jean. Henri était le père de Jeanne. Le lion est le roi des animaux.

Le livre de Jean

On dit également, avec un sens parfois un peu différent: Villebourg est une ville de France. Voilà la gare de Villebourg. Il s'est arrêté devant la porte de sa maison. Le nom du café est écrit là. Amélie est la bonne de la famille. La statue de Georges Laferre se trouve sur la place de la gare. André a raconté l'histoire de Tartarin. C'est le meilleur docteur de Villebourg. C'est une affaire de famille. Le souvenir de sa fille ne le quitte pas. La mort de son fils lui a fait beaucoup de mal. C'est l'heure du dîner! J'aime le chant des oiseaux. Un rayon de soleil frappe son visage.

2) On emploie le mot **de** pour indiquer l'endroit d'où part une action: Il vient de Paris. Il vient de chez son père. Elle a sauté de son lit. Il descend du train. Il est sorti de la maison. Le chant des oiseaux montait du jardin. Le docteur a sorti le thermomètre de sa poche. Il a pris le train de Paris à Villebourg. D'ici, on voit tout le jardin.

Il vient de Paris.

On dit aussi: Villebourg est à trois heures de Paris. Villebourg est à trois cents kilomètres de Paris. Villebourg est assez loin de Paris.

On emploie également le mot de pour indiquer le moment où commence une action: Elle devenait plus nerveuse de minute en minute. La première guerre a duré de 1914 à 1918.

Porcelaine de Sèvres

3) On emploie le mot **de** pour indiquer l'endroit d'où vient une chose ou une personne: Ces assiettes sont en porcelaine de Sèvres. Voilà une lettre de Paris. J'ai des nouvelles de mon fils. C'est un cadeau de notre ville. Il n'y avait pas une seule plante de France. Monsieur Doumier est de Villebourg. Tartarin de Tarascon était un grand héros. C'est un fauteuil du XVe siècle.

Un geste de la main

4) On emploie le mot **de** pour indiquer avec quoi une action est faite: Il a fait un petit geste de la main. Elle le mangeait des yeux. Elle claquait des dents. Fatima battait des mains. Il l'aimait de tout son cœur. Il la suit du regard. Il l'a arrêté d'un geste. Elle l'appelle d'une voix angoissée.

On dit également, avec un sens un peu différent: Son pantalon était couvert de terre. Il a vu une grande tache de sang sur le plancher. On ne peut pas vivre d'eau.

5) On emploie le mot **de** pour indiquer comment une

chose ou une personne est: Villebourg est une ville de 30.000 habitants. C'était un homme de quatre-vingts ans. C'est un gros livre de mille pages. C'est un voyage de trois jours. Il y avait là plusieurs maisons de six étages. Je ne connais aucune ville de ce nom. C'était une fleur d'une jolie couleur bleue.

Un voyage d'une heure

6) On emploie le mot **de** pour indiquer à quoi sert un objet: Où est la salle de bains? Nous avons deux chambres d'amis. Il a mis sa robe de chambre. Tartarin avait un long couteau de chasse.

Une robe de chambre

7) Le mot **de** est employé pour indiquer la cause: Il est devenu rouge de colère. Elle a souri de joie. Elle a poussé un cri de joie. Son cœur battait de bonheur. Elle était pâle d'angoisse.

Il sourit de joie.

8) On emploie le mot **de** pour indiquer combien il y a de quelque chose: Il y a beaucoup de villes en France. Prenez un peu plus de vin. Il y avait peu de monde dans le café. Vous fumez trop de cigarettes. Avez-vous assez de soupe? Tu as tant de robes! Il y avait une centaine de personnes dans le restaurant. Voulez-vous une tasse de café? Une goutte d'eau tombe sur son nez. Il y avait un lac de sang par terre. Il n'y a rien d'intéressant dans cette ville. Y a-t-il quelque chose de nouveau? Le train a une heure de retard.

Un verre de vin

Et nous vous rappelons le **de** après les négations: Je ne bois pas de vin. Je n'ai plus d'argent.

grand
la grandeur

9) On emploie le mot **de** pour indiquer la *grandeur* [*grãdœ:r*] de quelque chose: C'est un voyage d'une heure. Il est âgé de trente ans. Il est plus jeune que moi de six ans.

Il est âgé de dix ans.

10) Le mot **de** est employé pour indiquer que quelque chose ou quelqu'un est une partie d'autre chose: Je connais trois des habitants de Villebourg. La plupart des habitants de la ville sont Français. Le premier des enfants s'appelle Jean. La plus âgée de mes sœurs s'appelle Nicole. Chacune de mes roses a un nom. Aucun de nos médecins n'est aussi bon. Il a bu la moitié de la bouteille. C'est la plus belle partie du jardin. C'est un nouveau chapitre de ma vie.

Une partie du jardin.

11) On emploie le mot **de** pour indiquer duquel parmi beaucoup d'objets de même sorte on parle: Il demeure dans la rue des Roses. Voilà le Café de France. J'aime le mois de juillet. Le train traverse la ville de Tarascon.

La rue des Roses

12) On emploie enfin le mot **de** après un grand nombre de verbes et beaucoup d'adjectifs: Ils parlaient de leur voyage. Il s'occupe des billets. Il se moquait d'elle. Il s'approche de la table. Je me souviens de tout cela. Il change de vêtements. Il s'est séparé de son ami. Il est sorti, suivi de Fatima. Il vit entouré de ses souvenirs. Il est amoureux de sa cousine. J'ai décidé de partir. Je ne veux plus de toi. Je ne sais rien de cette affaire.

Il parle de moi.

RÉSUMÉ (2)

La famille de ouvrir

Voici une nouvelle famille de verbes: la famille du verbe *ouvrir*. Vous connaissez quatre verbes de cette famille: découv*rir*, couv*rir*, off*rir* et souff*rir*.

Et voici deux exercices sur les verbes de cette famille:

ouvrir	
a ouvert	**ouvrait**
ouvre	**ouvrira**

« Puis-je vous (offrir) — une cigarette? » demande M. Doumier. Et il (offrir) — une cigarette à Martial. Les enfants ont (découvrir) — quelque chose de très intéressant dans le jardin. Arthur (découvrir) — toujours quelque chose dans les endroits nouveaux où il se trouve. Marie-Anne demande à ses enfants de se (couvrir) — pour ne pas avoir froid. « Nous nous (couvrir) — dans un moment, » répondent les enfants. Quand Arthur était petit, Marie-Anne le (couvrir) — toujours quand il avait joué et qu'il faisait froid. Jeanne n'aime pas voir (souffrir) — les animaux. Elle espère que le petit âne gris que Tartarin a tué n'a pas (souffrir) — avant de mourir. Quand elle était petite, elle (souffrir) — toujours quand elle voyait un animal malade.

j'ouvre	**nous ouvrons**
tu ouvres	**vous ouvrez**
il ouvre	**ils ouvrent**

M. Doumier (offrir) — une cigarette à Fatima. « C'est

la troisième fois que vous m'(offrir) — une cigarette, » dit Fatima, et refuse, car elle ne fume pas. On a frappé à la porte: « (ouvrir) — la porte! » disent Jeanne et Arthur, et ils (ouvrir) — la porte. « Si tu ne te (couvrir) — pas, tu auras froid, » dit M. Doumier à Jeanne. « Oui, mais si je me (couvrir) — trop, j'aurai trop chaud, » lui dit la fillette. Mais elle se (couvrir) — quand même. « (couvrir) — -nous! » disent M. Doumier et Passavant, « ou nous aurons froid. » « Que (découvrir) —-vous, dans le jardin? » demande M. Doumier aux enfants. Ils répondent qu'ils (découvrir) — beaucoup de choses intéressantes. « Je (souffrir) — de voir Arthur si malade! » dit Passavant. « Tu (souffrir) — toujours quand tes amis sont malades, » lui dit M. Doumier.

EN AUTO

Environ un mois après l'opération, le docteur Pirot
ãvirɔ̃ œ̃ mwa aprɛ lɔperasjɔ̃, lə dɔktœ:r piro

vient pour la dernière fois voir son petit malade, qui
vjɛ̃ pur la dɛrnjɛ:r fwa vwa:r sɔ̃ pti malad, ki

a commencé à se lever une semaine après l'opération.
a kɔmɑ̃se a s ləve yn səmɛn aprɛ lɔperasjɔ̃.

Le docteur est très content de son examen et dit à
lə dɔktœ:r ɛ trɛ kɔ̃tɑ̃ d sɔ̃ -negzamɛ̃ e di a

Marie-Anne: « Maintenant, Madame Doumier, je ne
mari a:n: «mɛ̃tnɑ̃, madam dumje, ʒə n

peux plus rien faire. Arthur est encore un peu pâle
pø ply rjɛ̃ fɛ:r. arty:r ɛ -tɑ̃kɔ:r œ̃ pø pa:l

et je le trouve encore un peu maigre également, mais
e ʒə l tru:v ɑ̃kɔ:r œ̃ pø mɛ:gr egalmɑ̃, mɛ

maigre ←→ gros

je pense qu'une quinzaine de jours suffiront à le remet-
ʒ pɑ̃:s kyn kɛ̃zɛn də ʒu:r syfirɔ̃ a l rəmɛ-

remettre sur pied
ɔ: faire qu'on aille bien de nouveau

tre entièrement sur pied. En tout cas, voici quelque
tr ɑ̃tjɛrmɑ̃ syr pje. ɑ̃ tu ka, vwasi kɛlkə

chose que vous allez lui faire prendre trois fois par
ʃo:z kə vu -zale lɥi fɛ:r prɑ̃:drə trwa fwa par

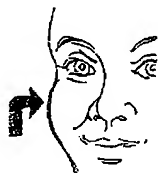
jour, avant les repas, » dit-il, en écrivant quelques mots.
ʒu:r, avɑ̃ le rpa,» di -til, ɑ̃ -nekrivɑ̃ kɛlk mo.

écrire
écrivant

Et il ajoute, pendant qu'il écrit: « Je pense que ça va
e il aʒut, pɑ̃dɑ̃ kil ekri: «ʒə pɑ̃:s kə sa va

écrire
a écrit
écrit

plaire
a plu
plaît



la joue

lui plaire, cela a en tout cas plu à tous mes petits
lɥi plɛ:r, sla a ɑ̃ tu ka ply a tu me pti

malades, jusqu'ici. » Le docteur Pirot sourit, donne à
malad, ʒyskisi.» lə dɔktœ:r piro suri, dɔn a

Arthur un petit coup sur la joue, puis lui dit adieu et
arty:r œ̃ pti ku syr la ʒu, pɥi lɥi di adjø e

sort de la chambre avec Marie-Anne.
sɔ:r də la ʃɑ̃:br avɛk mari a:n.

« Comment vous remercier, docteur? » lui dit la jeune
«kɔmɑ̃ vu rmɛrsje, dɔktœ:r?» lɥi di la ʒœn

femme. « Si Arthur vit aujourd'hui, c'est grâce à
fam. «si arty:r vi oʒurdɥi, sɛ gra:s a

vous! » « Oh, grâce à moi, c'est trop dire, Madame.
vu!» «o, gra:s a mwa, sɛ tro di:r, madam.

un médecin
la médecine

La médecine est ce dont s'occupe un **médecin.**

Un peu grâce à moi, et beaucoup grâce à la médecine. »
œ̃ pø gra:s a mwa, e boku gra:s a la medsin.»

« Vous êtes trop modeste, docteur! » « Oh, non, Ma-
«vu -zɛt trɔ mɔdɛst, dɔktœ:r!» «o, nɔ̃, ma-

dame! Je ne suis pas modeste, et je crois même que
dam! ʒə n sɥi pa mɔdɛst, e ʒə krwa mɛ:m kə

Blanc est le **contraire** de noir.

bien des gens, à Villebourg, vous diraient le contraire,
bjɛ̃ de ʒɑ̃, a vilbu:r, vu dirɛ l kɔ̃trɛ:r,

si vous leur demandiez ce qu'ils pensent de moi. Ils
si vu lœr dəmɑ̃dje s kil pɑ̃:s də mwa. il

fier ←→ modeste

vous diraient que je suis très fier. » « Je suis sûre
vu dirɛ kə ʒə sɥi trɛ fjɛ:r.» «ʒə sɥi sy:r

qu'ils se trompent tous! » « Vous êtes trop aimable,
kil sə trɔ̃:p tus!» «vu -zɛt trɔ -pɛmabl,

chère Madame. C'est votre cœur de mère qui vous fait
ʃɛ:r madam. sɛ vɔtrə kœ:r də mɛ:r ki vu fɛ

dire cela. » Et sur ces mots, le docteur Pirot prend
di:r sla. » e syr se mo, lə dɔktœ:r piro prã

congé de Marie-Anne, et celle-ci retourne auprès de son
kɔ̃ʒe d mari a:n, e sɛlsi rturn oprɛ d sɔ̃

fils, qui a commencé à s'habiller. Il se dépêche, et ses
fis, ki a kɔmãse a sabije. il sə depɛ:ʃ, e se

joues sont toutes roses de plaisir, car sa mère lui a promis
ʒu sɔ̃ tut ro:z də plɛzi:r, kar sa mɛ:r lɥi a prɔmi

que s'il allait bien aujourd'hui, on ferait une belle
kə sil alɛ bjɛ̃ oʒurdɥi, ɔ̃ frɛ yn bɛl

promenade en auto avec le docteur Passavant.
prɔmnad ã -noto avɛk lə dɔktœ:r pasavã.

Le vieux docteur et le jeune garçon se sont vus chaque
lə vjø dɔktœ:r e l ʒœn garsɔ̃ sə sɔ̃ vy ʃak

jour depuis l'opération, et il faut dire qu'ils se plaisent
ʒu:r dəpɥi lɔperasjɔ̃, e il fo di:r kil sə plɛ:z

beaucoup. Le vieux Passavant est si amusant, quand
boku. lə vjø pasavã ɛ si amyzã, kã

il le veut, et Arthur écoute ses histoires avec un si grand
-til lə vø, e arty:r ekut se -zistwa:r avɛk œ̃ si grã

plaisir que les heures passent commes des minutes,
plɛzi:r kə le -zœ:r pa:s kɔm de minyt,

quand ils sont ensemble. Passavant a beaucoup lu, il
kã -til sɔ̃ -tãsã:bl. pasavã a boku ly, il

a beaucoup voyagé dans sa jeunesse et beaucoup vu, et
a boku vwajaʒe dã sa ʒœnɛs e boku vy, e

prendre congé de = dire adieu à

plaire
je plais
tu plais
il plaît
nous plaisons
vous plaisez
ils plaisent

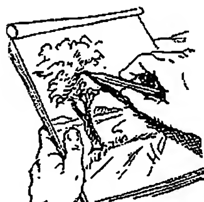
amusant = qui fait rire

surtout ɔ: plus que toute autre chose

amuser = faire rire

avoir du charme = plaire

s'amuser = rire



Passavant fait un dessin.

aucunement = pas du tout

aucun
aucune
aucunement

il a surtout remarqué ce qui l'a amusé. Sa tête est
il a syrtu rmarke s ki la amyze. sa tɛ:t ɛ

pleine de récits de voyage amusants. Il les a sûrement
plɛn də resi d vwaja:ʒ amyzɑ̃. il le -za syrmɑ̃

racontés plus de mille fois, mais pour Arthur, ils ont
rakɔ̃te ply d mil fwa, mɛ pur arty:r, il -zɔ̃

encore le charme des choses nouvelles, et il s'amuse
-tɑ̃kɔ:r lə ʃarm de ʃo:z nuvɛl, e il samy:z

beaucoup à les écouter, tout comme il s'amuse à regarder
boku a le -zekute, tu kɔm il samy:z a rgarde

les dessins que le docteur Passavant a faits au cours de
le desɛ̃ kə l dɔktœ:r pasavɑ̃ a fɛ o ku:r də

ses voyages. Il en a des centaines, et y a-t-il un dessin
se vwaja:ʒ. il ɑ̃ -na de sɑ̃tɛn, e ja -til œ̃ desɛ̃

qu'il ne retrouve pas, il le refait tout en parlant, sous
kil nə rətru:v pa, il lə rfɛ tu -tɑ̃ parlɑ̃, su

les regards pleins d'admiration d'Arthur. Quand il a
le rga:r plɛ̃ dadmirasjɔ̃ darty:r. kɑ̃ -til a

fini de raconter, le plancher autour de lui et d'Arthur
fini d rakɔ̃te, lə plɑ̃ʃe otu:r də lɥi e darty:r

est entièrement couvert de dessins.
ɛ -tɑ̃tjɛrmɑ̃ kuvɛ:r də desɛ̃.

Ainsi, le vieux docteur et Arthur sont devenus d'aussi
ɛ̃si, lə vjø dɔktœ:r e arty:r sɔ̃ dəvny dosi

bons amis que Doumier et Jeanne. Le vieux Passavant
bɔ̃ -zami k dumje e ʒa:n. lə vjø pasavɑ̃

n'est pas fier, et il n'est aucunement fâché que ce soit
nɛ pa fjɛ:r, e il nɛ -tokynmɑ̃ faʃe kə sə swa

Pirot et pas lui qui ait pris soin d'Arthur pendant sa
piro e pa lɥi ki ɛ pri swɛ̃ darty:r pɑ̃dɑ̃ sa

maladie. « La médecine a fait de trop grands progrès
maladi. «la medsin a fɛ də tro grɑ̃ progrɛ

depuis ma jeunesse, » dit-il, « il faut que les vieux
dəpɥi ma ʒœnɛs,» di -til, «il fo k le vjø

médecins cèdent la place aux jeunes. » De sorte que
medsɛ̃ sɛd la plas o ʒœn.» də sort kə

Passavant ne sent que de la joie en voyant son petit
pasavɑ̃ n sɑ̃ k də la ʒwa ɑ̃ vwajɑ̃ sɔ̃ pti

ami se porter mieux de jour en jour. Et c'est lui qui
-tami s porte mjø də ʒu:r ɑ̃ ʒu:r. e sɛ lɥi ki

a eu l'idée de faire cette promenade en auto dont Marie-
a y lide d fɛ:r sɛt promnad ɑ̃ -noto dɔ̃ mari

Anne, ce matin-là, a parlé à Arthur.
a:n, sə matɛ̃ la, a parle a arty:r.

La voiture de Passavant peut prendre sept personnes:
la vwaty:r də pasavɑ̃ pø prɑ̃:drə sɛt pɛrsɔn:

cinq à l'intérieur et une à côté du chauffeur. Arthur
sɛ̃:k a lɛ̃terjœ:r e yn a kote dy ʃofœ:r. arty:r

a décidé tout de suite qu'il s'assiéra devant. Comme
a deside tutsɥit kil sasjera dvɑ̃. kɔm

cela, il aura le sentiment de conduire lui-même la
sla, il ora l sɑ̃timɑ̃ d kɔ̃dɥi:r lɥimɛ:m la

voiture, et il adore cela.
vwaty:r, e il adɔ:r sla.

Ce jour-là, on déjeune plus tôt que d'habitude, et à
sə ʒu:r la, ɔ̃ deʒœn ply to kə dabityd, e a

prendre soin = soigner

la médecine fait des progrès = les médecins deviennent de plus en plus capables

céder (comme espérer)
a cédé
cède
cédait
cédera

de sorte que = comme cela, de cette manière

se porter = aller

à l'intérieur ɔ: dans la voiture

Le chauffeur est celui qui conduit la voiture.

s'asseoir
s'est assis
s'assied
s'asseyait
s'assiéra

adorer = aimer beaucoup

d'habitude = comme on s'est habitué à le faire; ordinairement

précis ɔ: ni plus tôt ni plus tard

se mettre en route = partir

midi précis, on monte dans l'auto et on se met en route.
midi presi, ɔ̃ mɔ̃:t dɑ̃ loto e ɔ̃ s mɛ ɑ̃ 'rut.

Marie-Anne, Fatima, M. Doumier et Jeanne ont pris
mari a:n, fatima, məsjø dumje e ʒa:n ɔ̃ pri

prendre place ɔ: s'asseoir

de bonne humeur = content

place à l'intérieur. Tout le monde est de bonne humeur:
plas a lɛ̃terjœ:r. tu l mɔ̃:d ɛ d bɔn ymœ:r:

on rit, on se raconte des histoires amusantes, on parle
ɔ̃ ri, ɔ̃ s rakɔ̃:t de -zistwa:r amyzɑ̃:t, ɔ̃ parl

des choses intéressantes que l'on va voir. Si les enfants
de ʃo:z ɛ̃terɛsɑ̃:t kə lɔ̃ va vwa:r. si le -zɑ̃fɑ̃

adorent les promenades en auto, leurs parents ne les
adɔ:r le prɔmnad ɑ̃ -noto, lœr parɑ̃ n le

aiment pas moins, surtout quand on est tous ensemble.
-zɛ:m pa mwɛ̃, syrtu kɑ̃ -tɔ̃ -nɛ tus ɑ̃sɑ̃:bl.

Le docteur Passavant est un excellent chauffeur: il
lə dɔktœ:r pasavɑ̃ ɛ -tœ̃ -nɛksɛlɑ̃ ʃofœ:r: il

sûr
la sûreté

conduit avec beaucoup de calme et de sûreté. Même
kɔ̃dɥi avɛk boku d kalm e d syrte. mɛ:m

la crainte = la peur

les plus nerveux oublient toutes leurs craintes quand
le ply nɛrvø ubli tut lœr krɛ̃:t kɑ̃

c'est Passavant qui conduit. Et comme ni Marie-Anne,
sɛ pasavɑ̃ ki kɔ̃dɥi. e kɔm ni mari a:n,

ni Fatima ne sont aucunement nerveuses, ce sera une
ni fatima n sɔ̃ -tokynmɑ̃ nɛrvø:z, sə sra yn

merveilleux = très beau

merveilleuse promenade.
mɛrvɛjø:z prɔmnad.

Comme une grande partie des villes de France de quel-
kɔm yn grɑ̃:d parti de vil də frɑ̃:s də kɛl-

que importance, Villebourg est situé sur une rivière,
k ɛ̃pɔrtɑ̃:s, vilbu:r ɛ sitɥe syr yn rivjɛ:r,

qui se jette dans la Loire. Et c'est à la Loire, un des
ki sə ʒɛt dɑ̃ la lwa:r. e sɛ -ta la lwa:r, œ̃ de

plus beaux fleuves de France, que l'on fera aujourd'hui
ply bo flœ:v də frɑ̃:s, kə lɔ̃ fra oʒurdɥi

une promenade. Pour les enfants et pour Fatima, qui
yn prɔmnad. pur le -zɑ̃fɑ̃ e pur fatima, ki

sont en France pour la première fois, et qui pour la
sɔ̃ -tɑ̃ frɑ̃:s pur la prəmjɛ:r fwa, e ki pur la

première fois sortent de Villebourg, ce paysage a un
prəmjɛ:r fwa sɔrt də vilbu:r, sə pejiza:ʒ a œ̃

très grand charme. Tout cela est si différent des
trɛ grɑ̃ ʃarm. tu sla ɛ si diferɑ̃ de

paysages africains auxquels ils sont habitués. Même
pejiza:ʒ afrikɛ̃ okɛl il sɔ̃ -tabitɥe. mɛ:m

l'eau de la rivière n'est pas la même, car l'eau des
lo d la rivjɛ:r nɛ pa la mɛ:m, kar lo de

rivières ou des fleuves qu'ils ont vus en Afrique coulait
rivjɛ:r u de flœ:v kil -zɔ̃ vy ɑ̃ -nafrik kulɛ

vite, et en été surtout, elle coulait avec bruit, tandis
vit, e ɑ̃ -nete syrtu, ɛl kulɛ avɛk brɥi, tɑ̃di

que l'eau de cette rivière coule lentement et sans aucun
k lo d sɛt rivjɛ:r kul lɑ̃tmɑ̃ e sɑ̃ -zokœ̃

bruit, à travers un paysage très calme, d'un vert mer-
brɥi, a travɛ:r œ̃ pejiza:ʒ trɛ kalm, dœ̃ vɛ:r mɛr-

veilleux. Et pas une fleur, pas un arbre ne sont les
vɛjø. e pa -zyn flœ:r, pa -zœ̃ -narbrə nə sɔ̃ le

situé = placé

se jeter [ʒəte]
il se jette [ʒɛt]

une rivière
un fleuve

Une **rivière** se jette dans un fleuve. Un **fleuve** se jette dans la mer.

La rivière avec sa campagne et ses bois forme un paysage.

auquel = à + lequel
auxquels = à + lesquels



la Loire, et une rivière qui se jette dans la Loire

mêmes qu'en Afrique. L'auto ne va pas trop vite, et
mɛ:m kɑ̃ -nafrik. loto n va pa trɔ vit, e

il n'en finit pas de = il ne cesse pas de

les enfants et Fatima n'en finissent pas de demander
le -zɑ̃fɑ̃ e fatima nɑ̃ finis pa də dmɑ̃de

les noms de tout ce qu'ils voient. Heureusement, Pas-
le nɔ̃ də tu s kil vwa. œrøzmɑ̃, pa-

s'intéresser à = avoir de l'intérêt pour

savant et Doumier s'intéressent beaucoup aux plantes,
savɑ̃ e dumje sɛ̃terɛs boku o plɑ̃:t,

être curieux ɔ: poser beaucoup de questions

et peuvent toujours répondre aux questions des curieux.
e pœ:v tuʒu:r repɔ̃:dr o kɛstjɔ̃ de kyrjø.

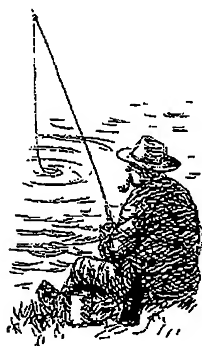
sortir
une sortie

Peu après leur sortie de la ville, nos amis rencontrent
pø aprɛ lœr sɔrti d la vil, no -zami rɑ̃kɔ̃:tr

un groupe de pêcheurs. « Oh, docteur! » s'écrie Arthur,
œ̃ grup də pɛʃœ:r. «o, dɔktœ:r!» sekri arty:r,

« arrêtons-nous un peu, s'il vous plaît! » « Nous arrêter?
«arɛtɔ̃ nu œ̃ pø, sil vu plɛ!» «nu -zarɛte?

Pourquoi? » lui demande Passavant. « Il y a des
purkwa?» lɥi dmɑ̃:d pasavɑ̃. «il ja de



un pêcheur

pêcheurs, et j'aime bien regarder les pêcheurs, Mon-
pɛʃœ:r, e ʒɛ:m bjɛ̃ rgarde le pɛʃœ:r, mə-

sieur le docteur! » lui répond Arthur. « Bien, Monsieur
sjø l dɔktœ:r!» lɥi repɔ̃ arty:r. «bjɛ̃, məsjø

le curieux, » dit Passavant en riant, « nous allons nous
l kyrjø,» di pasavɑ̃ ɑ̃ rijɑ̃, «nu -zalɔ̃ nu

désirer = vouloir

au bord de ɔ: sur le côté de

arrêter, si vous le désirez. » Et il arrête l'auto au bord
-zarɛte, si vu l dezire.» e il arɛt loto o bɔ:r

de la route.
də la rut.

« Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi est-ce qu'on s'arrête? »
«kɛs kil ja? purkwa ɛs kɔ̃ sarɛt?»

demandent ceux de l'intérieur. « Il y a que mon jeune
dəmɑ̃:d sø d lɛ̃terjœ:r. «il ja kə mɔ̃ ʒœn

ami désire voir ces pêcheurs de plus près. Et à son
ami dezi:r vwa:r se pɛʃœ:r də ply prɛ. e a sɔ̃

âge, c'est très bien d'être curieux. » Mais les pêcheurs
-na:ʒ, sɛ trɛ bjɛ̃ dɛ:trə kyrjø.» mɛ le pɛʃœ:r

ne sont aucunement contents de voir arriver nos amis.
nə sɔ̃ -tokynmɑ̃ kɔ̃tɑ̃ d vwa:r arive no -zami.

Quand on pêche, on n'aime pas, d'habitude, que les
kɑ̃ -tɔ̃ pɛ:ʃ, ɔ̃ nɛ:m pa, dabityd, kə le

gens s'intéressent trop à ce que l'on fait. On ne peut
ʒɑ̃ sɛ̃terɛs tro a s kə lɔ̃ fɛ. ɔ̃ n pø

naturellement pas empêcher que les curieux suivent de
natyrɛlmɑ̃ pa ɑ̃pɛʃe k le kyrjø sɥi:v də

loin ce que l'on fait, mais on ne permet pas qu'ils
lwɛ̃ s kə lɔ̃ fɛ, mɛ ɔ̃ n pɛrmɛ pa kil

viennent trop près. Et les pêcheurs dont s'approchent
vjɛn trɔ prɛ. e le pɛʃœ:r dɔ̃ saprɔʃ

nos amis sont, de plus, de très mauvaise humeur, car
no -zami sɔ̃, də ply, də trɛ movɛ:z ymœ:r, kar

ils n'ont pas pris un seul poisson depuis le matin. Il
il nɔ̃ pa pri œ̃ sœl pwasɔ̃ dəpɥi l matɛ̃. il

fait un temps merveilleux pour une promenade, mais
fɛ œ̃ tɑ̃ mɛrvɛjø pur yn prɔmnad, mɛ

pas pour pêcher. De sorte que, lorsque Jeanne et
pa pur pɛʃe. də sɔrt kə, lɔrskə ʒa:n e

pêcher
un pêcheur

suivre
(que) je suive
(que) tu suives
(qu') il suive
(que) nous suivions
(que) vous suiviez
(qu') ils suivent

de plus ɔ: encore

Arthur s'approchent des pêcheurs, ceux-ci les arrêtent
arty:r saprɔʃ de peʃœ:r, søsi le -zarɛt

à une quinzaine de pas et leur disent de rester où ils
a yn kɛ̃zɛn də pa e lœr di:z də rɛste u il

sont et de ne pas faire de bruit, pour ne pas effrayer
sɔ̃ e də n pa fɛ:r də brɥi, pur nə pa ɛfrɛje

ridicule = qui fait rire les gens

les poissons. Leur crainte est bien ridicule, puisqu'il
le pwasɔ̃. lœr krɛ̃:t ɛ bjɛ̃ ridikyl, pɥiskil

Il est agréable d'être **amusant**, mais désagréable d'être **ridicule**.

n'y a pas un seul poisson dans la rivière, à ce moment.
nja pa œ̃ sœl pwasɔ̃ dɑ̃ la rivjɛ:r, a s mɔmɑ̃.

Ils le savent bien, et ils savent aussi qu'ils sont eux-
il lə sa:v bjɛ̃, e il sa:v -tosi kil sɔ̃ ø-

mêmes un peu ridicules, et cela ne fait naturellement
mɛ:m œ̃ pø ridikyl, e sla n fɛ natyrɛlmɑ̃

augmenter ɔ: faire devenir plus grand

qu'augmenter leur mauvaise humeur. De sorte que les
kɔgmɑ̃te lœr mɔvɛ:z ymœ:r. də sɔrt kə le

enfants ne restent au bord de la rivière que quelques
-zɑ̃fɑ̃ n rɛst o bɔ:r də la rivjɛ:r kə kɛlk

minutes, cela uniquement pour montrer aux pêcheurs
minyt, sla ynikmɑ̃ pur mɔ̃tre o peʃœ:r

par crainte d'eux ɔ: parce qu'ils ont peur d'eux

que ce n'est pas par crainte d'eux qu'ils s'en vont, puis
kə s nɛ pa par krɛ̃:t dø kil sɑ̃ vɔ̃, pɥi

ils retournent à l'auto. Tout le monde reprend sa place,
il rəturn a loto. tu l mɔ̃:d rəprɑ̃ sa plas,

et on se remet en route. Une demi-heure plus tard,
e ɔ̃ s rəmɛ ɑ̃ rut. yn dəmiœ:r ply ta:r,

on traverse sans s'arrêter Nantes, grande ville de deux
ɔ̃ travɛrs sɑ̃ sarɛte nɑ̃:t, grɑ̃:d vil də dø

cent mille habitants. Pour les enfants, tout ce qui est
sã mil abitã. pur le -zãfã, tu s ki ɛ

nouveau a du charme, mais pour les grandes personnes
nuvo a dy ʃarm, mɛ pur le grã:d pɛrsɔn

de l'auto, Nantes n'est pas intéressant aujourd'hui. Un
də loto, nã:t nɛ pa ɛ̃terɛsã oʒurdɥi. œ̃

autre jour, cette ville, située sur la Loire, les intéres-
-no:trə ʒu:r, sɛt vil, sitɥe syr la lwa:r, le -zɛ̃terɛs-

serait, avec son château, sa cathédrale, son grand port où
rɛ, avɛk sɔ̃ ʃato, sa katedral, sɔ̃ grã pɔ:r u

on construit même des navires. Un autre jour, oui,
ɔ̃ kɔ̃strɥi mɛ:m de navi:r. œ̃ -no:trə ʒu:r, wi,

ils s'arrêteraient à Nantes, mais pas aujourd'hui.
il sarɛtrɛ a nã:t, mɛ pa oʒurdɥi.

A leur sortie de la ville, il est une heure et demie. On
a lœr sɔrti d la vil, il ɛ -tyn œ:r e dmi. ɔ̃

décide de continuer pendant une heure, puis de s'arrêter
desid də kɔ̃tinɥe pãdã -tyn œ:r, pɥi d sarɛte

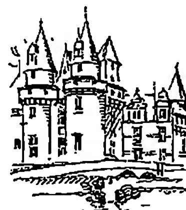
quelque part pour se reposer et boire une tasse de
kɛlk pa:r pur sə rpoze e bwa:r yn ta:s də

chocolat. Arthur se porte beaucoup mieux, il est vrai,
ʃɔkɔla. arty:r sə pɔrt boku mjø, il ɛ vrɛ,

mais il n'a pas encore beaucoup de forces et il ne faut
mɛ il na pa -zãkɔ:r boku d fɔrs e il nə fo

pas trop le fatiguer.
pa tro l fatige.

Un peu avant Saint-Nazaire, autre port situé à une
œ̃ pø avã sɛ̃ nazɛ:r, o:trə pɔ:r sitɥe a yn



un château

construire (comme **conduire**)
construire
a construit
construit
construisait
construira

cinquantaine de kilomètres de Nantes, Marie-Anne de-
sɛ̃kɑ̃tɛn də kilɔmɛtrə də nɑ̃:t, mari a:n də-

mourir
je meurs
tu meurs
il meurt
nous mourons
vous mourez
ils meurent

mande donc aux enfants: « Vous n'avez pas faim, Arthur
mɑ̃:d dɔ̃ -ko -zɑ̃fɑ̃: «vu nave pa fɛ̃, artyr

et Jeanne? » « Si, nous mourons de faim! » répondent-
e ʒa:n?» «si, nu murɔ̃ d fɛ̃!» repɔ̃:d

ils. « Vous mourez de faim? Alors, nous allons
-til. «vu mure d fɛ̃? alɔ:r, nu -zalɔ̃

goûter ɔ: prendre le goûter

goûter! » dit le docteur. On quitte la route, on prend
gute!» di l dɔktœ:r. ɔ̃ kit la rut, ɔ̃ prɑ̃

chemin = petite route

un petit chemin qui mène au fleuve et on s'arrête à
œ̃ pti ʃəmɛ̃ ki mɛn o flœ:v e ɔ̃ sarɛt a

mener = conduire

mener (comme promener)
a mené
mène
menait
mènera

une dizaine de mètres du bord. Là, on quitte la voiture
yn dizɛn də mɛtrə dy bɔ:r. la, ɔ̃ kit la vwaty:r

et on va s'installer au bord de la Loire qui, à cet endroit,
e ɔ̃ va sɛ̃stale o bɔ:r də la lwa:r ki, a sɛt ɑ̃drwa,

s'installer ɔ: s'asseoir

est très large: plus de quatre kilomètres d'un bord à
ɛ trɛ larʒ: ply d katrə kilɔmɛtrə dœ̃ bɔ:r a

l'autre. La rivière sur laquelle se trouve Villebourg
lo:tr. la rivjɛ:r syr lakɛl sə tru:v vilbu:r

étroit ←→ large

n'est pas étroite non plus: presque cinq cents mètres
nɛ pa etrwat nɔ̃ ply: prɛsk sɛ̃ sɑ̃ mɛtrə

d'un bord à l'autre. Mais un peu avant Saint-Nazaire,
dœ̃ bɔ:r a lo:tr. mɛ œ̃ pø avɑ̃ sɛ̃ nazɛ:r,

la Loire est aussi large qu'un grand lac. Fatima n'en
la lwa:r ɛ -tosi larʒ kœ̃ grɑ̃ lak. fatima nɑ̃

magnifique = beau et très grand

finit pas d'admirer le paysage magnifique qui s'offre
fini pa dadmire l pejiza:ʒ maɲifik ki sɔfr

à ses regards. Jamais elle n'a vu un paysage d'une
a se rga:r. ʒamɛ ɛl na vy œ̃ pejiza:ʒ dyn

beauté si calme et si douce. Les enfants, eux, re-
bote si kalm e si dus. le -zɑ̃fɑ̃, ø, rə-

marquent peut-être moins la douceur du paysage, mais
mark pœtɛ:trə mwɛ̃ la dusœ:r dy pejiza:ʒ, mɛ

ils en sentent la beauté et ils n'en finissent pas d'en
il -zɑ̃ sɑ̃:t la bote e il nɑ̃ finis pa dɑ̃

admirer la grandeur. Jeanne, qui n'a pas une idée très
-nadmire la grɑ̃dœ:r. ʒa:n, ki na pa yn ide trɛ

précise des mesures, dit que le fleuve a au moins un
presi:z de məzy:r, di k lə flœ:v a o mwɛ̃ œ̃

kilomètre de large, à quoi Arthur répond: « Un kilo-
kilɔmɛtrə də larʒ, a kwa arty:r repɔ̃: «œ̃ kilɔ-

mètre? Ma petite, elle a plus de dix kilomètres de
mɛtr? ma ptit, ɛl a ply də di kilɔmɛtrə də

large, la Loire! » Il dit cela avec une très grande
larʒ, la lwa:r!» il di sla avɛk yn trɛ grɑ̃:d

assurance, mais sa sœur sait qu'il a la mauvaise
asyrɑ̃:s, mɛ sa sœ:r se kil a la mɔvɛ:z

habitude de parler avec beaucoup d'assurance même
abityd də parle avɛk boku dasyrɑ̃:s mɛ:m

quand il n'a aucune idée de ce dont il parle. Elle
kɑ̃ -til na okyn ide də sə dɔ̃ -til parl. ɛl

demande donc à M. Doumier: « C'est vrai, grand-papa,
dəmɑ̃:d dɔ̃ -ka məsjø-dumje: «sɛ vrɛ, grɑ̃papa,

qu'elle a dix kilomètres de large, la Loire? » « Dix
kɛl a di kilɔmɛtrə də larʒ, la lwa:r?» «di

beau
la beauté

doux
douce
la douceur

grand
la grandeur

Un mètre est une mesure de grandeur, une heure est une mesure de temps.

assurance ɔ: sûreté

kilomètres, c'est peut-être un peu trop, » lui répond son
kilɔmɛtr, sɛ pœtɛ:tr œ̃ pø tro,» lɥi repɔ̃ sɔ̃

grand-père, « mais il est vrai qu'elle est très large ici,
grɑ̃pɛ:r, «mɛ il ɛ vrɛ kɛl ɛ trɛ larʒ isi,

en cet endroit. » « Je t'avais bien dit que ce n'était pas
ɑ̃ sɛt ɑ̃drwa.» «ʒə tavɛ bjɛ̃ di kə s netɛ pa

vrai, ce que tu racontais! » dit alors Jeanne à son frère.
vrɛ, s kə ty rakɔ̃tɛ!» di alɔ:r ʒa:n a sɔ̃ frɛ:r.

Mais celui-ci ne cède pas si facilement, et dit en levant
mɛ səlɥisi nə sɛd pa si fasilmɑ̃, e di ɑ̃ lvɑ̃

les épaules: « Bah! Un peu plus ou un peu moins, cela
le -zepo:l: «ba! œ̃ pø ply u œ̃ pø mwɛ̃, sla

ne change rien à l'affaire! Et en tout cas, ce n'est pas
n ʃɑ̃:ʒ rjɛ̃ a lafɛ:r! e ɑ̃ tu ka, s nɛ pa

toi qui as raison, avec ton kilomètre! » Jeanne veut
twa ki a rɛzɔ̃, avɛk tɔ̃ kilɔmɛ:tr!» ʒa:n vø

lui répondre, mais à ce moment Marie-Anne et Fatima
lɥi repɔ̃:dr, mɛ a s mɔmɑ̃ mari a:n e fatima

appellent: « Venez goûter! » On cesse de discuter la
apɛl: «vəne gute!» ɔ̃ sɛs də diskyte la

large
la largeur

largeur du fleuve, et tout le monde prend place sur
larʒœ:r dy flœ:v, e tu l mɔ̃:d prɑ̃ plas syr

l'herbe, au bord de l'eau. Tout à coup, Arthur s'écrie,
lɛrb, o bɔ:r də lo. tu -ta ku, arty:r sekri,

le milieu = le centre

en montrant quelque chose qui nage sur l'eau, au milieu
ɑ̃ mɔ̃trɑ̃ kɛlkə ʃo:z ki na:ʒ syr lo, o miljø

on dirait un animal = on dirait que c'est un animal

du fleuve: « Regarde, Jeanne! On dirait un gros animal
dy flœ:v: «rəgard, ʒa:n! ɔ̃ dirɛ œ̃ gro -zanimal

qui nage vers nous! » Quelques minutes plus tard, tous
ki na:ʒ vɛr nu!» kɛlk minyt ply ta:r, tu

les six discutent vivement: est-ce un animal ou une
le sis diskyt vivmɑ̃: ɛs œ̃-nanimal u yn

vivement ɔ: avec beaucoup de gestes

chose? De quelle grandeur est-ce? De quelle couleur?
ʃo:z? də kɛl grɑ̃dœ:r ɛs? də kɛl kulœ:r?

De loin, il est impossible de voir si c'est vert ou brun
də lwɛ̃, il ɛ -tɛ̃pɔsiblə də vwa:r si sɛ vɛ:r u brœ̃

Le brun est la couleur du chocolat.

ou gris, de même qu'on ne peut dire avec précision de
u gri, də mɛ:m kɔ̃ n pø di:r avɛk presizjɔ̃ də

précis
la précision

quelle longueur ni de quelle largeur ou hauteur est
kɛl lɔ̃gœ:r ni də kɛl larʒœ:r u otœ:r ɛ

long
la longueur

haut
la hauteur

« la chose ». « Moi, je crois que c'est un bateau qui
«la ʃo:z». «mwa, ʒə krwa k sɛ -tœ̃ bato ki

vient tout seul vers nous! » dit Jeanne. «Et moi, je
vjɛ̃ tu sœl vɛr nu!» di ʒa:n. «e mwa, ʒə

crois que c'est un cheval mort! » dit Arthur. « Un
krwa k sɛ -tœ̃ ʃval mɔ:r!» di arty:r. «œ̃

cheval mort? Oh, non! Je crois plutôt que c'est un
ʃval mɔ:r? o, nɔ̃! ʒə krwa plyto k sɛ -tœ̃

cheval vivant, » s'écrie Fatima et elle raconte qu'elle
ʃval vivɑ̃,» sekri fatima e ɛl rakɔ̃:t kɛl

vivant ←→ mort

a vu plusieurs fois des chevaux nager, et que cela
a vy plyzjœ:r fwa de ʃvo naʒe, e k sla

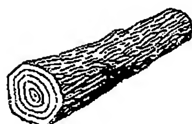
ressemblait tout à fait à « la chose ». Ainsi, chacun a
rsɑ̃blɛ tu -ta fɛ a «la ʃo:z». ɛ̃si, ʃakœ̃ a

son idée sur ce qu'est cet objet qui nage au milieu
sɔ̃ -nide syr sə kɛ sɛt ɔbʒɛ ki na:ʒ o miljø

du fleuve. Comme l'eau de la Loire coule très lente-
dy flœ:v. kɔm lo d la lwa:r kul trɛ lɑ̃t-

ment, il se passe encore quelque temps avant qu'ils
mɑ̃, il sə pa:s ɑ̃kɔ:r kɛlk tɑ̃ avɑ̃ kil

puissent voir l'objet de plus près.
pɥis vwa:r lɔbʒɛ də ply prɛ.


un tronc d'arbre

C'est Arthur qui, le premier, découvre ce que c'est:
sɛ -tarty:r ki, lə prəmje, deku:vrə sə kə sɛ:

« Vous savez ce que c'est? » s'écrie-t-il, « c'est un tronc
«vu save s kə sɛ?» sekri -til, «sɛ -tœ̃ trɔ̃

On dit souvent: « Tiens! » quand on est étonné.

d'arbre! » « Tiens, c'est vrai! » dit Jeanne, et bientôt,
darbr!» «tjɛ̃, sɛ vrɛ!» di ʒa:n, e bjɛ̃to,

tenir
je tiens
tu tiens
il tient
tiens!

on voit que c'est vraiment un tronc d'arbre, brun, long,
ɔ̃ vwa k sɛ vrɛmɑ̃ œ̃ trɔ̃ darbr, brœ̃, lɔ̃,

mais assez étroit. Il ressemble vaguement à un animal,
mɛ ase etrwa. il rəsɑ̃:blə vagmɑ̃ a œ̃ -nanimal,

vague ⟷ précis

et on peut, si l'on veut, y trouver une tête, un long cou
e ɔ̃ pø, si lɔ̃ vø, i truve yn tɛ:t, œ̃ lɔ̃ ku

plutôt ɔ: assez

assez gros et un corps plutôt maigre. Tout cela est
ase gro e œ̃ kɔ:r plyto mɛ:gr. tu sla ɛ

tant que = aussi longtemps que

très vague, et tant que l'objet était encore au milieu
trɛ vag, e tɑ̃ k lɔbʒɛ etɛ -tɑ̃kɔ:r o miljø

du fleuve, le soleil empêchait de le voir avec précision.
dy flœ:v, lə sɔlɛ:j ɑ̃pɛʃɛ d lə vwa:r avɛk presizjɔ̃..

Et en plus de cela, tout le monde est d'humeur à
e ɑ̃ ply d sla, tu l mɔ̃:d ɛ dymœ:r a

chercher partout l'aventure, aujourd'hui. Tant qu'on
ʃɛrʃe partu lavɑ̃ty:r, oʒurdɥi. tɑ̃ kɔ̃

est de cette humeur, tout ce que l'on rencontre sur son
-nɛ d sɛt ymœ:r, tu s kə lɔ̃ rɑ̃kɔ̃:trə syr sɔ̃

chemin semble intéressant. C'est pourquoi ce tronc
ʃmɛ̃ sɑ̃:bl ɛ̃terɛsɑ̃. sɛ purkwa s trɔ̃

d'arbre intéresse si vivement nos amis.
darbr ɛ̃terɛs si vivmɑ̃ no -zami.

A deux heures, Doumier regarde sa montre et dit:
a dø -zœ:r, dumje rgard sa mɔ̃:tr e di:

« Mes amis, il est tard. Si nous voulons aller jusqu'à
«me -zami, il ɛ ta:r. si nu vulɔ̃ ale ʒyska

la mer, nous devons nous dépêcher. Nous devons
la mɛ:r, nu dvɔ̃ nu depɛʃe. nu dvɔ̃

être rentrés à la maison à six heures précises,
-zɛ:trə rɑ̃tre a la mɛzɔ̃ a si -zœ:r presi:z,

car on dîne plus tôt que d'habitude, ce soir, à cause
kar ɔ̃ din ply to k dabityd, sə swa:r, a ko:z

d'Arthur. » A ces mots, les autres regardent également
darty:r.» a se mo, le -zo:trə rəgard egalmɑ̃

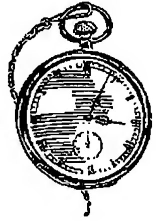
leurs montres, on s'écrie: « Déjà deux heures! », on
lœr mɔ̃:tr, ɔ̃ sekri: «deʒa dø -zœ:r!», ɔ̃

retourne à la voiture, tout le monde s'installe à sa place,
rturn a la vwaty:r, tu l mɔ̃:d sɛ̃stal a sa plas,

et on se remet en route.
e ɔ̃ s rəmɛ ɑ̃ rut.

La mer est très calme, aujourd'hui, et elle n'offre pas
la mɛ:r ɛ trɛ kalm, oʒurdɥi, e ɛl nɔfrə pa

aux regards une vue aussi magnifique que les jours
o rga:r yn vy osi maɲifik kə le ʒu:r



une montre

à midi précis
à une heure précise
à deux heures précises
à trois heures précises, etc.

Marocain = habitant du Maroc

de tempête. Et nos Marocains sont trop habitués à la
də tãpɛ:t. e no marɔkɛ̃ sɔ̃ trɔ -pabitɥe a la

beauté de la mer pour rester longtemps à la regarder.
bote d la mɛ:r pur rɛste lɔ̃tã a la rgarde.

Ils préfèrent la douceur du paysage des bords de la
il prefɛ:r la dusœ:r dy pejiza:ʒ de bɔ:r də la

Loire. On ne reste donc au bord de la mer qu'un quart
lwa:r. ɔ̃ n rɛst dɔ̃ -ko bɔ:r də la mɛ:r kœ̃ ka:r

d'heure, puis on reprend le chemin qui mène à la route
dœ:r, pɥi ɔ̃ rəprã l ʃəmɛ̃ ki mɛn a la rut

de Villebourg. A cinq heures précises, une heure avant
də vilbu:r. a sɛ̃ -kœ:r presi:z, yn œ:r avã

le dîner, on est rentré, un peu fatigué, mais content.
l dine, ɔ̃ -nɛ rãtre, œ̃ pø fatige, mɛ kɔ̃tã.

A partir de ce jour-là, Arthur se remet sur pied de plus
a parti:r də sə ʒu:r la, arty:r sə rmɛ syr pje də ply

en plus vite, de sorte qu'un mois plus tard il se porte
-zã ply vit, də sɔrt kœ̃ mwa ply ta:r il sə pɔrt

assez bien pour aller avec sa mère, sa sœur et Fatima
ase bjɛ̃ pur ale avɛk sa mɛ:r, sa sœ:r e fatima

à Paris. Cela est nécessaire, parce qu'il ira à l'école
a pari. sla ɛ nesɛsɛ:r, pars kil ira a lekɔl

à Paris à partir d'octobre, et qu'il faut le présenter
a pari a parti:r dɔktɔbr, e kil fo l prezãte

au directeur de l'école.
o dirɛktœ:r də lekɔl.

C'est ainsi qu'un beau matin de juin, Marie-Anne et
sɛ -tɛ̃si kœ̃ bo matɛ̃ d ʒɥɛ̃, mari a:n e

ses deux enfants prennent le train de Paris, où le direc-
se dø -zɑ̃fɑ̃ prɛn lə trɛ̃ d pari, u l dirɛk-

teur les attend. Marie-Anne n'a jamais été à Paris, elle
tœːr le -zatɑ̃. mari aːn na ʒamɛ -zete a pari, ɛl

est aussi pleine d'impatience que ses enfants.
ɛ -tosi plɛn dɛ̃pasjɑ̃ːs kə se -zɑ̃fɑ̃.

EXERCICE A.

Un mois après l'opération, Arthur est encore un peu pâle et un peu —. Mais le docteur Pirot pense qu'une quinzaine de jours suffiront à le remettre sur —. « En tout cas, » dit-il, « je vais vous — quelque chose qui va l'aider. » Il ne pense pas qu'Arthur va trouver cela mauvais, il croit même que cela va lui —. « Cela a — à tous mes petits malades, » dit-il. Le docteur sourit, donne à Arthur un petit coup sur la —, et sort avec Marie-Anne.

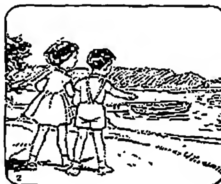
« C'est — à vous, docteur, que mon petit vit aujourd'hui! » dit la mère. Mais le docteur Pirot dit que s'il a aidé un peu, la —, elle, a aidé beaucoup. « Vous êtes trop —! » lui dit Marie-Anne. « Non, Madame, je ne suis pas —, » répond le docteur Pirot. Et il ajoute que bien des gens à Villebourg pensent le —: ils trouvent qu'il est très —. Puis, le docteur Pirot prend — de la jeune femme.

Pendant que le petit garçon était malade, lui et le vieux Passavant se sont — très souvent. Les deux se — beaucoup. Le vieux docteur est si —, et Arthur

écoute ses histoires avec grand plaisir. Le vieux docteur a beaucoup voyagé, beaucoup vu, et il a — remarqué ce qui l'avait amusé. Tous ces récits ont pour Arthur le — des choses nouvelles. Il s'— beaucoup à les écouter.

EXERCICE B.

Voilà encore une nouvelle sorte d'exercice. Cette fois-ci, nous allons vous demander d'écrire vous-même une petite histoire. Mais pour vous mettre en marche et pour vous donner une idée, nous vous montrerons d'abord six dessins, puis, nous vous demanderons comment vous croyez que l'histoire finira. Mais souvenez-vous bien de ce que nous vous répétons toujours: ne pensez pas en votre langue, pensez seulement en français! Faites des phrases simples et courtes! Vous pouvez raconter cette histoire aves les mots que vous connaissez, ne cherchez donc pas d'autres mots difficiles. Et maintenant, essayez! Voici d'abord les six dessins.





MOTS:

une assurance
une beauté
un charme
un château
un chauffeur
un chemin
un congé
le contraire
une crainte
un dessin
une douceur
un fleuve
une hauteur
une humeur
un intérieur

Et maintenant, comment croyez-vous que cette aventure finira pour les deux enfants? Que fera leur père d'abord? Et puis? Que feriez-vous à la place des parents?

EXERCICE C.

douce	**la douceur**
grande	**la grandeur**
large	**la largeur**
haute	**la hauteur**

Marie-Anne parle au petit malade d'une voix très d—. Quand le train avait traversé Paris, les enfants avaient été très étonnés de la g— de la ville. Maintenant, les enfants admirent la l— de la rivière sur laquelle se trouve Villebourg. « Elle a au moins un kilomètre de l—! » dit Jeanne. Fatima éprouve une g— joie à regarder ce paysage. C'est un paysage d'une grande d—. Les arbres au bord de la rivière sont d'une grande h—. Il y en a qui ont vingt mètre de h—.

plaire	
a plu	**plaisait**
plaît	**plaira**

« J'espère que cette promenade vous —, » dit le docteur Passavant aux enfants. Leur grand-père serait triste si elle ne leur — pas. Mais comment pourrait-elle ne pas leur —! Tout ce qu'ils font à Villebourg leur —. Quand on est rentré, les enfants racontent à Amélie combien cette promenade leur a —.

une joue
une largeur
une longueur
la médecine
une mesure
une montre
un paysage
un pêcheur
une précision
un progrès
une rivière
une sortie
une sûreté
un tronc
brun
curieux
étroit
fier
intéressant
large
magnifique
maigre
merveilleux
modeste
précis
ridicule
vague
vivant
adorer
il s'assiéra
augmenter
céder
il cède
conduire
il construit
couler
désirer
écrire
écrivant
il écrit
goûter
habituer
s'installer
s'intéresser

se jeter
il se jette
mener
il mène
nous mourons
vous mourez
pêcher
plaire
ils se plaisent
il a plu
se porter
se reposer
situer
(qu') il suive
tiens!
auxquels
aucunement
avant que
surtout
tant que
vivement
au bord de
au milieu
de loin
de plus près
de sorte que
d'habitude
en plus
en route
fâché que
grâce à
il ne peut rien faire
ils n'en finissent pas
le jour où
prendre congé
prendre place
prendre soin
remettre sur pied
un kilomètre de large

s'asseoir

s'est assis	**s'asseyait**
s'assied	**s'assiéra**

Arthur s'— près des pêcheurs. Mais peu de temps après qu'il s'est —, les pêcheurs lui demandent de ne pas les déranger et de s'en aller. Arthur ne s'— plus jamais à côté de pêcheurs. Il avait pourtant une grande envie de s'— près d'eux, pour les voir pêcher. « Peut-être me le permettraient-ils, si je m'— un peu plus loin? » demande-t-il. Sa mère dit non.

que je suive	**que nous suivions**
que tu suives	**que vous suiviez**
qu'il suive	**qu'ils suivent**

Marie-Anne et Fatima vont à gauche, M. Doumier et Passavant vont à droite: « Qui faut-il que je —? » se demande Jeanne. Puis, elle appelle son frère, et lui demande également: « Qui faut-il que nous —? » Son frère répond qu'il faudrait qu'ils — leur mère et leur grand-père. Mais comme cela est impossible, il dit: « Je crois qu'il va falloir que toi, tu — maman, et que moi, je — grand-père. » Mais Amélie, qui arrive à ce moment, leur dit: « Il faut que vous — tous les deux votre mère, elle m'a demandé de vous le dire. »

EXERCICE D.

Pour finir, voilà un exercice tout à fait différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Nous avons écrit une courte histoire, mais dans chaque phrase, il y a un ou plusieurs mots que nous avons « oubliés »; ces

mots sont écrits après leurs phrases. A vous de les mettre à leur vraie place, pour transformer ces phrases en phrases justes. Comme exemple, nous allons vous montrer ce que l'on doit faire pour transformer la première phrase en phrase juste.

1) Nous sommes la grande maison des Leroux. (dans)
Phrase juste: Nous sommes **dans** la grande maison des Leroux.

2) Les enfants dorment tous, Henri. (sauf)
Phrase juste: ....

3) Quand Henri est à Saint-Gil, il se lève avant les autres. (toujours)
Phrase juste: ....

4) Alors, il fait une promenade. (petite)
Phrase juste: ....

5) Ce matin aussi, Henri lève à cinq heures et demie et les autres. (appelle, se)
Phrase juste: ....

6) Il appelle John Clark: « John! il est six heures le quart. » (moins)
Phrase juste: ....

7) « Viens, John! Nous allons une promenade! » (faire)
Phrase juste: ....

8) John se lève et se lave, et le jeune Anglais et son petit ami français de la maison. (sortent)
Phrase juste: ....

9) Mais ils vont une minute à la cuisine. (avant)
Phrase juste: ....

RÉSUMÉ

Les deux « si »

Voici deux phrases avec le mot **si**: **Si** Yvonne **vient** demain, je resterai à la maison. **Si** Yvonne **venait,** je serais très content.

Dans ces deux phrases, le mot **si** sert à indiquer une condition, et nous remarquons donc qu'après le **si** qui indique une condition on ne peut employer que le **présent** ou l'**imparfait** du verbe.

Voici encore quelques exemples: **Si** tu le **veux,** je le ferai avec plaisir. **Si** son frère **vient** aussi, il aura la chambre bleue. **Si** elle le **voulait,** je viendrais tout de suite. **Si** elle l'**avait** fait, je ne lui aurais plus parlé.

Mais voici maintenant quelques phrases avec un autre si, qui ne sert pas à indiquer une condition: Je ne sais pas **si** elle le **veut.** Je te demande **si** elle **viendra** demain. Je me demandais **si** Marie le **savait.** Je ne savais pas **si** Yvonne **viendrait.**

Nous voyons que lorsque le mot **si** n'indique pas une condition, on peut avoir tous les temps du verbe après **si.** Voici d'autres exemples: Dis-moi **si** tu **veux** que je le fasse! Elle ne m'a pas dit **si** elle **voulait** que je vienne. — Jean ne m'écrit pas **si** son frère **viendra** avec lui. Je me demande **si** Nicole l'**aurait** fait, elle.

L'ACCIDENT

Il est trois heures de l'après-midi. Marie-Anne et les
il ɛ trwa -zœ:r də laprɛmidi. mari a:n e le

enfants, accompagnés de Fatima, sont arrivés à Paris à
-zãfã, akɔ̃paɲe d fatima, sɔ̃ -tarive a pari a

une heure et demie. En sortant de la gare Montparnasse,
yn œ:r e dmi. ã sɔrtã d la ga:r mɔ̃parnas,

ils ont pris un taxi et se sont fait conduire à l'hôtel
il -zɔ̃ pri œ̃ taksi e sə sɔ̃ fɛ kɔ̃dɥi:r a lɔtɛl

qu'André leur avait recommandé. On leur a donné deux
kãdre lœr avɛ rkɔmãde. ɔ̃ lœr a dɔne dø

chambres au premier: une très grande, dont les deux
ʃã:br o prəmje: yn trɛ grã:d, dɔ̃ le dø

fenêtres donnent sur la rue, et une plus petite, pour Fa-
fnɛ:trə dɔn syr la ry, e yn ply ptit, pur fa-

tima, avec une fenêtre donnant sur la rue également.
tima, avɛk yn fənɛ:trə dɔnã syr la ry egalmã.

Entre les deux chambres, il y a une porte qui, à ce mo-
ã:trə le dø ʃã:br, il ja yn pɔrt- -ki, a s mɔ-

ment, est ouverte. La chambre étant, comme nous
mã, ɛ -tuvɛrt. la ʃã:br etã, kɔm nu

l'avons dit, au premier, les enfants peuvent suivre tout
lavɔ̃ di, o prəmje, le -zãfã pœ:v sɥi:vrə tu

ce qui se passe dans la rue. C'est ce qu'ils sont en train
s ki s pa:s dã la ry. sɛ s kil sɔ̃ -tã trɛ̃


un taxi

ils se sont fait conduire ɔ: ils ont dit au chauffeur de les conduire (et il les a conduits)

la chambre étant = comme la chambre est

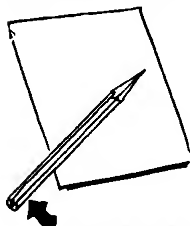
suivre ce qui se passe ɔ: voir ce qui se passe

être en train de faire = faire en ce moment même

de faire, tandis que Marie-Anne et Fatima sont occupées
d fɛ:r, tãdi k mari a:n e fatima sɔ̃ -tɔkype

défaire ⟷ faire

à défaire leurs valises.
a defɛ:r lœr vali:z.



un crayon et une feuille de papier

Depuis cinq minutes, Jeanne et Arthur jouent à un
dəpɥi sɛ̃ minyt, ʒa:n e arty:r ʒu a œ̃

petit jeu très amusant: chacun a une feuille de papier
pti ʒø trɛ -zamyzã: ʃakœ̃ a yn fœ:j də papje

et un crayon, et chacun essaye de noter les numéros
e œ̃ krɛjɔ̃, e ʃakœ̃ ɛsɛ:j də nɔte le nymero

jouer
un jeu, les jeu**x**

noter ɔ: écrire

des autos qui passent sous les fenêtres de leur chambre.
de -zoto ki pa:s su le fnɛ:trə də lœr ʃã:br.

Celui qui, au bout de dix minutes, aura noté le plus
səlɥi ki, o bu də di minyt, ɔra nɔte l ply

grand nombre de numéros, ou qui, le premier, aura
grã nɔ̃:brə də nymero, u ki, lə prəmje, ɔra

Quand on a rempli un verre, le verre est plein.

rempl**ir** (comme fin**ir**)
a rempli
rempl**it**
rempl**issait**
rempl**ira**

rempli sa feuille de numéros, aura gagné. Le jeu occupe
rãpli sa fœ:j də nymero, ɔra gaɲe. lə ʒø ɔkyp

entièrement les enfants et permet à Marie-Anne et à
ãtjɛrmã le -zãfã e pɛrmɛ a mari a:n e a

ce jeu occupe les enfants = les enfants sont occupés à ce jeu

Fatima de défaire leurs valises en paix, sans être déran-
fatima də defɛ:r lœr vali:z ã pɛ, sã -zɛ:trə derã-

gées.
ʒe.

vite
la vitesse

La vitesse des autos n'étant pas très grande, Jeanne
la vitɛs de -zoto netã pa trɛ grã:d, ʒa:n

ont vite fait de remplir = ont vite rempli

et Arthur ont vite fait de remplir de numéros leurs
e arty:r ɔ̃ vit fɛ d rãpli:r də nymero lœr

feuilles de papier. « Ça y est! Les dix minutes sont pas-
fœ:j də papje. «sa i ɛ! le di minyt sɔ̃ pa-

sées! » s'écrie Arthur, ayant donné un coup d'œil à sa
se!» sekri arty:r, ɛjɑ̃ dɔne œ̃ ku dœ:j a sa

nouvelle montre, cadeau de son grand-père. Et les deux
nuvɛl mɔ̃:tr, kado d sɔ̃ grɑ̃pɛ:r. e le dø

enfants se préparent à compter leurs numéros, pour voir
-zɑ̃fɑ̃ s prepa:r a kɔ̃te lœr nymero, pur vwa:r

lequel des deux a gagné. Mais pendant qu'ils comptent,
ləkɛl de dø a gaɲe. mɛ pɑ̃dɑ̃ kil kɔ̃:t,

les autos ne cessent naturellement pas de passer sous
le -zoto n sɛs natyrɛlmɑ̃ pa d pase su

leurs fenêtres, et tout à coup, Arthur, qui n'a cessé
lœr fənɛ:tr, e tu -ta ku; arty:r, ki na sɛse

de suivre d'un œil ce qui se passait en bas, s'écrie:
d sɥi:vrə dœ̃ -nœ:j s ki s pasɛ ɑ̃ ba, sekri:

« Jeanne! Regarde! » Jeanne, effrayée, lève les yeux de
«ʒa:n! rəgard!» ʒa:n, ɛfrɛje, lɛ:v le -zjø d

ses numéros, et au même instant des cris et un bruit
se nymero, e o mɛ:m ɛ̃stɑ̃ de kri e œ̃ brɥi

d'autos arrêtées très brusquement montent de la rue.
doto arɛte trɛ bryskəmɑ̃ mɔ̃:t də la ry.

Marie-Anne et Fatima accourent aux fenêtres, croyant
mari a:n e fatima aku:r o fnɛ:tr, krwajɑ̃

qu'il est arrivé un malheur. En effet, à première vue,
kil ɛ -tarive œ̃ malœ:r. ɑ̃ -nefɛ, a prəmjɛ:r vy,

on dirait qu'il s'est passé quelque chose de terrible.
ɔ̃ dirɛ kil sɛ pase kɛlkə ʃo:z də tɛribl.

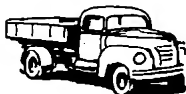
ça y est! ɔ: voilà!

qui n'a cessé = qui n'a pas cessé

accourir = arriver en courant

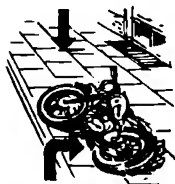
accourir (comme **courir**)
est **accouru**
accourt
accourait
accourra

l'auto freine ɔ: l'auto s'arrête



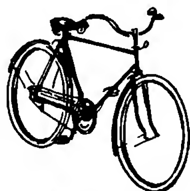
un camion

un trottoir



une moto

de là ɔ: de l'endroit où est la moto



une bicyclette

se produire = se passer

se produire (comme conduire)
s'est **produit**
se **produit**
se **produisait**
se **produira**

en vérité = vraiment

Les deux autos qui ont freiné si brusquement sont un
le dø -zoto ki ɔ̃ frɛne si bryskəmɑ̃ sɔ̃ -tœ̃

taxi et un énorme camion. Sur le trottoir, en face de
taksi e œ̃ -nenɔrm kamjɔ̃. syr lə trɔtwa:r, ɑ̃ fas də

la fenêtre où se trouvent les deux enfants, il y a une
la fnɛ:tr u s tru:v le dø -zɑ̃fɑ̃, il ja yn

moto. Elle a été renversée par le camion, et l'homme qui
mɔto. ɛl a ete rɑ̃vɛrse par lə kamjɔ̃, e lɔm ki

la conduisait est couché sur le trottoir, à deux ou trois
la kɔ̃dɥizɛ ɛ kuʃe syr lə trɔtwa:r, a dø -zu trwa

mètres de là. Sous la fenêtre des enfants, une bicy-
mɛtrə də la. su la fnɛ:trə de -zɑ̃fɑ̃, yn bisi-

clette a été renversée par le taxi. Heureusement, le
klɛt a ete rɑ̃vɛrse par lə taksi. œrøzmɑ̃, lə

propriétaire de la bicyclette n'était pas là. Il venait
prɔpriete:r də la bisiklɛt netɛ pa la. il vənɛ

d'entrer à l'hôtel au moment où l'accident est arrivé,
dɑ̃tre a lɔtɛl o mɔmɑ̃ u laksidɑ̃ ɛ -tarive,

et c'est sa bicyclette seulement qui a été renversée
e sɛ sa bisiklɛt sœlmɑ̃ ki a ete rɑ̃vɛrse

par le taxi. Mais comment l'accident s'est-il produit?
par lə taksi. mɛ kɔmɑ̃ laksidɑ̃ sɛ -til prɔdɥi?

Il est difficile de le savoir, car, dans le groupe qui
il ɛ difisil də l savwa:r, kar, dɑ̃ l grup ki

s'est formé dans la rue en quelques secondes, tout le
sɛ fɔrme dɑ̃ la ry ɑ̃ kɛlk səgɔ̃:d, tu l

monde parle en même temps. Et en vérité, personne n'a
mɔ̃:d parl ɑ̃ mɛ:m tɑ̃. e ɑ̃ verite, pɛrsɔn na

bien vu comment cela s'est produit. Personne sauf peut-
bjɛ̃ vy kɔmã sla sɛ prɔdɥi. pɛrsɔn sof pœ-

être Arthur qui était très bien placé et qui, justement,
tɛ:tr arty:r ki etɛ trɛ bjɛ̃ plase e ki, ʒystəmã,

suivait avec attention ce qui se passait. Mais personne
sɥivɛ avɛk atãsjɔ̃ s ki s pasɛ. mɛ pɛrsɔn

n'a remarqué les deux enfants à la fenêtre du premier.
na rmarke le dø -zãfã a la fnɛ:trə dy prəmje.

Et eux ne pensent naturellement pas à descendre dans la
e ø n pã:s natyrɛlmã pa a desã:drə dã la

rue, puisqu'ils voient beaucoup mieux d'en haut.
ry, pɥiskil vwa boku mjø dã o.

En ce moment, deux agents de police arrivent et
ã s mɔmã, dø -zaʒã d pɔlis ari:v e

commencent à interroger tout d'abord les deux chauf-
kɔmã:s a ɛ̃tɛrɔʒe tu dabɔ:r le dø ʃo-

feurs, celui du camion et celui du taxi. Les deux
fœ:r, səlɥi dy kamjɔ̃ e səlɥi dy taksi. le dø

hommes parlant très haut, les deux enfants et les jeunes
-zɔm parlã trɛ o, le dø -zãfã e le ʒœn

femmes entendent presque tout ce qu'ils disent. Pendant
fam ãtã:d prɛsk tu s kil di:z. pãdã

qu'ils parlent, les agents notent ce qu'ils disent, posant
kil parl, le -zaʒã nɔt sə kil di:z, pozã

une ou deux questions de temps en temps pour mieux
yn u dø kɛstjɔ̃ də tã -zã tã pur mjø

comprendre ce qui s'est passé. Voici leur histoire:
kɔ̃prã:drə sə ki sɛ pase. vwasi lœr istwa:r:

en haut ←→ en bas



un agent de police

interroger = poser des questions à

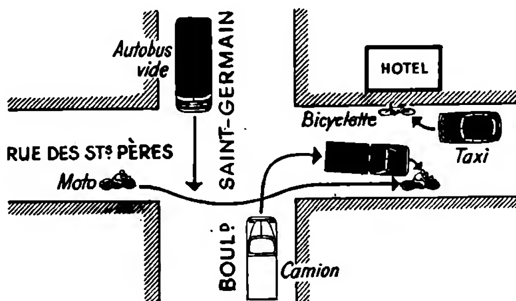
agent ɔ: agent de police

L'accident de la rue des Saints-Pères
laksidã d la ry de sɛ̃ pɛ:r

Bould = boulevard

Boulevard = large rue

St = Saint
Sts = Saints





la Seine

L'histoire du chauffeur de taxi: «Voilà, M. l'agent!
listwa:r dy ʃofœ:r də taksi: «vwala, məsjø laʒã!

Je venais de la rue de Sèvres, où j'avais conduit une
ʒə vnɛ d la ry d sɛ:vr, u ʒavɛ kɔ̃dɥi yn

dame, et je descendais vers la Seine, où je voulais aller
dam, e ʒə desãdɛ vɛr la sɛ:n, u ʒ vulɛ ale

par le boulevard Saint-Germain. Je n'allais pas très
par lə bulva:r sɛ̃ ʒɛrmɛ̃. ʒə nalɛ pa trɛ

faire du 30 km à l'heure = aller à une vitesse de 30 km à l'heure

vite, je suppose que je faisais du 30 km à l'heure,
vit, ʒə sypo:z kə ʒ fəzɛ dy trã:t kilɔmɛtr a lœ:r,

un peu plus, peut-être, mais 35 km à l'heure au
œ̃ pø ply, pœtɛ:tr, mɛ trãtsɛ̃ kilɔmɛtr a lœ:r o

à la hauteur de ɔ: devant

maximum. Au moment où j'arrivais à la hauteur de
maksimɔm. o mɔmã u ʒarivɛ a la otœ:r də

l'hôtel, j'ai vu tout à coup un gros camion venant du
lɔtɛl, ʒe vy tu -ta ku œ̃ gro kamjɔ̃ vnã dy

boulevard Saint-Germain arriver vers moi à grande
bulva:r sɛ̃ ʒɛrmɛ̃ arive vɛr mwa a grɑ̃:d

vitesse. N'ayant pas le temps de freiner, puisque le
vitɛs. nɛjɑ̃ pa l tɑ̃ d frɛne, pɥisk lə

camion n'était qu'à une dizaine de mètres de mon taxi, je
kamjɔ̃ netɛ ka yn dizɛn də mɛtrə də mɔ̃ taksi, ʒə

lance un coup d'œil à droite, je vois qu'il n'y a personne
lɑ̃:s œ̃ ku dœ:j a drwat, ʒə vwa kil nja pɛrsɔn

sur le trottoir et je décide de monter sur le trottoir pour
syr lə trɔtwa:r e ʒ desid də mɔ̃te syr lə trɔtwa:r pur

éviter le camion. En montant sur le trottoir, je renverse
evite l kamjɔ̃. ɑ̃ mɔ̃tɑ̃ syr lə trɔtwa:r, ʒə rɑ̃vɛrs

une bicyclette que je n'avais pas remarquée. Je regrette,
yn bisiklɛt kə ʒ navɛ pa rmarke. ʒə rəgrɛt,

M. l'agent, mais vous comprenez bien, n'est-ce pas: je
məsjø laʒɑ̃, mɛ vu kɔ̃prəne bjɛ̃, nɛs pa: ʒə

n'avais aucune autre possibilité d'éviter le camion. Voi-
navɛ okyn o:trə pɔsibilite devite l kamjɔ̃. vwa-

là, c'est tout, M. l'agent. »
la, sɛ tu, məsjø laʒɑ̃.»

Pendant que le chauffeur de taxi raconte son histoire,
pɑ̃dɑ̃ k lə ʃofœ:r də taksi rakɔ̃:t sɔ̃ ‿nistwa:r,

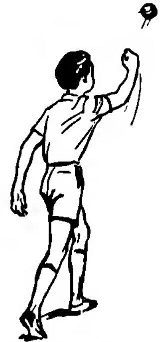
les agents de police écoutent avec grande attention et
le ‿zaʒɑ̃ d pɔlis ekut avɛk grɑ̃:d atɑ̃sjɔ̃ e

écrivent ce qu'il dit. Puis, quand il a terminé, ils
ekri:v sə kil di. pɥi, kɑ̃ ‿til a tɛrmine, il

le remercient et interrogent le chauffeur du camion.
lə rmɛrsi e ɛ̃tɛrɔ:ʒ lə ʃofœ:r dy kamjɔ̃.

freiner ɔ: arrêter le taxi

lancer un coup d'œil = regarder un instant



Arthur lance une balle.

possible
une possibilité

écrire
j'écris
tu écris
il écrit
nous écrivons
vous écrivez
ils écrivent

terminer = finir

pas vite du tout = pas du tout vite

se contenter de lever ɔ: lever seulement

exactement ɔ: sûrement

contrôler ɔ: voir si quelque chose est comme on suppose

L'histoire du chauffeur du camion: « Il faut que je
listwa:r dy ʃofœ:r dy kamjɔ̃: «il fo k ʒə

vous dise d'abord, M. l'agent, que je n'allais pas vite
vu di:z dabɔ:r, məsjø laʒɑ̃, kə ʒ nalɛ pa vit

du tout, comme il veut vous faire croire. » Ici, le
dy tu, kɔm il vø vu fɛ:r krwa:r.» isi, lə

chauffeur du camion montre l'autre chauffeur, qui veut
ʃofœ:r dy kamjɔ̃ mɔ̃:trə lo:trə ʃofœ:r, ki vø

protester, puis se contente de lever les épaules. « Je
prɔtɛste, pɥi s kɔ̃tɑ̃:t də lve le -zepo:l. «ʒə

faisais du 30 à l'heure au maximum; je le sais très
fəzɛ dy trɑ̃:t a lœ:r o maksimɔm; ʒə l se trɛ

exactement, parce que je venais de contrôler ma vitesse
-zegzaktəmɑ̃, pars kə ʒ vənɛ d kɔ̃trole ma vitɛs

un instant plus tôt. Je venais du boulevard Saint-Ger-
œ̃ -nɛ̃stɑ̃ ply to. ʒə vnɛ dy bulva:r sɛ̃ ʒɛr-

main, et je venais de tourner à droite pour prendre la
mɛ̃, e ʒə vnɛ d turne a drwat pur prɑ̃:drə la

rue des Saints-Pères. Comme mon camion occupe beau-
ry de sɛ̃ pɛ:r. kɔm mɔ̃ kamjɔ̃ ɔkyp bo-

coup de place, j'étais obligé, en entrant dans la rue des
ku d plas, ʒetɛ -zɔbliʒe, ɑ̃ -nɑ̃trɑ̃ dɑ̃ la ry de

Saints-Pères, qui est assez étroite, de suivre pendant
sɛ̃ pɛ:r, ki ɛ -tase etrwat, də sɥi:vrə pɑ̃dɑ̃

une vingtaine de mètres le côté gauche de la rue. Et
-tyn vɛ̃tɛn də mɛtrə lə kote go:ʃ də la ry. e

alors voilà, en arrivant à la hauteur de l'hôtel, je vois
alɔ:r vwala, ɑ̃ -narivɑ̃ a la otœ:r də lɔtɛl, ʒə vwa

ce taxi arriver droit vers moi, à toute vitesse. Je n'avais
s taksi arive drwa vɛr mwa, a tut vitɛs. ʒə navɛ

pas le temps de freiner, puisqu'il était à moins de vingt
pa l tã d frɛne, pɥiskil etɛ -ta mwɛ̃ d vɛ̃

mètres. Je décide alors de lancer mon camion vers la
mɛtr. ʒə desid alɔ:r də lãse mɔ̃ kamjɔ̃ vɛr la

droite, où à ce moment, il n'y a personne dans la rue, je
drwat, u a s mɔmã, il nja pɛrsɔn dã la ry, ʒə

veux dire pas d'autos. Il y avait bien du monde sur le
vø di:r pa doto. il javɛ bjɛ̃ dy mɔ̃:d syr lə

trottoir, mais entre moi et le trottoir, il n'y avait rien. Et
trɔtwa:r, mɛ ã:trə mwa e l trɔtwa:r, il njavɛ rjɛ̃. e

puis, je n'avais pas d'autre possibilité d'éviter le taxi
pɥi, ʒə navɛ pa do:trə pɔsibilite devite l taksi

que de me lancer vers la droite, comme je vous l'ai
kə d mə lãse vɛr la drwat, kɔm ʒə vu le

dit, M. l'agent. Et tout se serait passé sans accident
di, məsjø laʒã. e tu sə srɛ pase sã -zaksidã

si, à l'instant même, cette moto n'avait pas soudain
si, a lɛ̃stã mɛ:m, sɛt mɔto navɛ pa sudɛ̃

apparu à ma droite. Impossible de l'éviter. J'ai essayé
apary a ma drwat. ɛ̃pɔsiblə də levite. ʒe ɛsɛje

de freiner, et si je faisais 20 km à ce moment-là,
d frɛne, e si ʒ fəzɛ vɛ̃ kilɔmɛtr a s mɔmã la,

c'est bien le maximum. Seulement, comme la moto, elle,
sɛ bjɛ̃ l maksimɔm. sœlmã, kɔm la mɔto, ɛl,

venait à toute vitesse, le coup a été fort. Mais je vous
vənɛ a tut vitɛs, lə ku a ete fɔ:r. mɛ ʒ vu

droit ɔ: sans tourner ni à droite ni à gauche

à toute vitesse ɔ: aussi vite que le permet le moteur

un motocycliste = celui qui conduit une moto

demande, moi, ce qu'il faisait là, à ma droite, ce motocy-
dmɑ̃:d, mwa, s kil fəzɛ la, a ma drwat, sə mɔtɔsi-

cliste? Un instant plus tôt, j'avais lancé un coup d'œil
klist? œ̃ -nɛ̃stɑ̃ ply to, ʒavɛ lɑ̃se œ̃ ku dœ:j

derrière
en arrière

La moto était **derrière** le camion. Le chauffeur lance un coup d'œil **en arrière.**

en arrière pour voir si la rue était libre, le motocycliste
ɑ̃ -narjɛ:r pur vwa:r si la ry etɛ libr, lə mɔtɔsiklist

n'y était pas, et voilà que tout à coup il apparaît à ma
ni etɛ pa, e vwala k tu -ta ku il aparɛ a ma

sortir de terre = sortir de la terre

droite, comme s'il sortait de terre! Je ne l'ai pas tué,
drwat, kɔm sil sɔrtɛ d tɛ:r! ʒə n le pa tɥe,

au moins?»
o mwɛ̃?»


un homme blessé

Non, le motocycliste n'a heureusement pas été tué. Et
nɔ̃, lə mɔtɔsiklist na œrøzmɑ̃ pa ete tɥe. e

en vérité, il a eu une chance extraordinaire, car il n'a
ɑ̃ verite, il a y yn ʃɑ̃:s ɛkstrɔrdinɛ:r, kar il na

même pas été blessé. Il a été lancé à terre et il est
mɛ:m pa ete blɛse. il a ete lɑ̃se a tɛ:r e il ɛ

resté évanoui pendant quelques minutes, ce qui, à pre-
rɛste evanwi pɑ̃dɑ̃ kɛlk minyt, s ki, a prə-

mière vue, a fait croire aux personnes qui sont accourues
mjɛ:r vy, a fɛ krwa:r o pɛrsɔn ki sɔ̃ -takury

qu'il était mort. Mais au moment où les premiers ac-
kil etɛ mɔ:r. mɛ o mɔmɑ̃ u le prəmje -za-

courus demandaient un docteur, l'homme a ouvert les
kury dmɑ̃dɛ œ̃ dɔktœ:r, lɔm a uvɛ:r le

toucher ɔ: mettre la main sur

yeux et s'est assis. Il s'est touché la tête, les bras et les
-zjø e sɛ -tasi. il sɛ tuʃe la tɛ:t, le bra e le

jambes, et ayant constaté qu'il n'avait rien de cassé et
ʒɑ̃:b, e ɛjɑ̃ kɔ̃state kil navɛ rjɛ̃ d kase e

qu'il n'était blessé nulle part, il s'est remis debout, et a
kil netɛ blɛse nyl pa:r, il sɛ rəmi dbu, e a

allumé une cigarette. Puis il commence à raconter ce
alyme yn sigarɛt. pɥi il kɔmɑ̃:s a rakɔ̃te s

qui s'est passé au groupe de curieux qui l'entoure. Mais
ki sɛ pase o grup də kyrjø ki lɑ̃tu:r. mɛ

avant qu'il ait terminé, les deux agents s'approchent, le
avɑ̃ kil ɛ tɛrmine, le dø -zaʒɑ̃ saprɔʃ, lə

crayon à la main, et lui demandent s'il se sent assez bien
krɛjɔ̃ a la mɛ̃, e lɥi dmɑ̃:d sil sə sɑ̃ ase bjɛ̃

pour être interrogé. « Oui, naturellement, » répond
pur ɛ:tr ɛ̃tɛrɔʒe. «wi, natyrɛlmɑ̃,» repɔ̃

l'homme, et il recommence son histoire.
lɔm, e il rəkɔmɑ̃:s sɔ̃ -nistwa:r.

L'histoire du motocycliste: « Comme je disais à ces
listwa:r dy mɔtɔsiklist: «kɔm ʒə dizɛ a se

messieurs-dames, je venais par la rue des Saints-Pères et
mesjø dam, ʒə vnɛ par la ry de sɛ̃ pɛ:r e

je me préparais à traverser le boulevard Saint-Germain.
ʒə m preparɛ a travɛrse l bulva:r sɛ̃ ʒɛrmɛ̃.

Je faisais peut-être du 35 à l'heure. Au moment de
ʒə fəzɛ pœtɛ:trə dy trɑ̃tsɛ̃:k a lœ:r. o mɔmɑ̃ d

traverser le boulevard, j'ai vu arriver, venant de droite,
travɛrse l bulva:r, ʒe vy arive, vnɑ̃ də drwat,

un gros camion qui faisait signe qu'il se préparait à
œ̃ gro kamjɔ̃ ki fəzɛ siɲ kil sə preparɛ a

---

constater = voir, remarquer

se remettre debout ɔ: se relever

nulle part = en aucun endroit

quelque part
autre part
nulle part

« Est-il blessé **quelque part?** » « Est-il blessé à la tête ou **autre part?** » « Non, il n'est blessé **nulle part.** »

messieurs-dames = messieurs et dames

faire signe = montrer

tourner à droite. Ayant constaté qu'il n'y avait pas
turne a drwat. ɛjɑ̃ kɔ̃state kil njavɛ pa

d'auto derrière lui, je me suis dit que si je le laissais
doto dɛrjɛ:r lɥi, ʒə m sɥi di k si ʒ lə lɛsɛ

entrer le premier dans la rue des Saints-Pères, je
ɑ̃tre l prəmje dɑ̃ la ry de sɛ̃ pɛ:r, ʒə

à sa suite = après lui

pouvais y entrer à sa suite sans aller plus lentement.
puvɛ i ɑ̃tre a sa sɥit sɑ̃ -zale ply lɑ̃tmɑ̃.

Il commence donc à tourner vers la droite et je me
il kɔmɑ̃:s dɔ̃ -ka turne vɛr la drwat e ʒə m

prépare à passer à sa gauche. Seulement, au moment où
prepa:r a pase a sa go:ʃ. sœlmɑ̃, o mɔmɑ̃ u


un autobus

je commence à traverser le boulevard, je vois arriver
ʒ kɔmɑ̃:s a travɛrse l bulva:r, ʒə vwa arive

vers moi à toute vitesse un autobus. Pour éviter un
vɛr mwa a tut vitɛs œ̃ -notɔbys. pur evite œ̃

accident, je tourne brusquement à droite, puis à gauche,
-naksidɑ̃, ʒə turnə bryskəmɑ̃ a drwat, pɥi a go:ʃ,

pour entrer dans la rue des Saints-Pères. De cette
pur ɑ̃tre dɑ̃ la ry de sɛ̃ pɛ:r. də sɛt

façon = manière

façon, au lieu de passer à gauche du camion, comme je
fasɔ̃, o ljø d pase a go:ʃ dy kamjɔ̃, kɔm ʒə

voulais, je suis obligé de passer à sa droite. Mais comme
vulɛ, ʒə sɥi -zɔbliʒe d pase a sa drwat. mɛ kɔm

tout contre le trottoir ɔ: tout près du trottoir

le camion, lui, se trouvait tout contre le trottoir de
lə kamjɔ̃, lɥi, sə truvɛ tu kɔ̃:trə lə trɔtwa:r də

gauche, je me suis dit qu'il allait sûrement s'arrêter
go:ʃ, ʒə m sɥi di kil alɛ syrmɑ̃ sarɛte

près de l'hôtel. Je pouvais donc passer librement — puis-
prɛ d lɔtɛl. ʒə puvɛ dɔ̃ pase librəmɑ̃ — pɥis-

qu'une moto, ça n'occupe pas beaucoup de place — et j'ai
kyn moto, sa nɔkyp pa boku d plas — e ʒe

augmenté ma vitesse, de sorte qu'en arrivant à la hauteur
ɔgmɑ̃te ma vitɛs, də sɔrt kɑ̃ -narivɑ̃ a la otœ:r

du camion, je faisais environ 50 km à l'heure. Ce
dy kamjɔ̃, ʒə fəzɛ ɑ̃virɔ̃ sɛ̃kɑ̃:t kilɔmɛtr a lœ:r. s

qui s'est passé ensuite, je n'en sais rien. J'ai senti tout à
ki sɛ pase ɑ̃sɥit, ʒə nɑ̃ se rjɛ̃. ʒe sɑ̃ti tu -ta

coup quelque chose me frapper avec grande force dans
ku kɛlkə ʃo:z mə frape avɛk grɑ̃:d fɔrs dɑ̃

le dos, la moto a été renversée et moi-même, je crois
l do, la mɔto a ete rɑ̃vɛrse e mwamɛ:m, ʒə krwa

que j'ai fait quelques mètres en volant dans l'air, comme
k ʒe fɛ kɛlk mɛtr ɑ̃ vɔlɑ̃ dɑ̃ lɛ:r, kɔm

un oiseau. Voilà tout, M. l'agent. Je ne sais pas
œ̃ -nwazo. vwala tu, məsjø laʒɑ̃. ʒə n se pa

comment je suis tombé, mais quelque chose ou quelqu'un
kɔmɑ̃ ʒə sɥi tɔ̃be, mɛ kɛlkə ʃo:z u kɛlkœ̃

a dû me protéger, car je ne me suis rien cassé et je ne
a dy m prɔteʒe, kar ʒə n mə sɥi rjɛ̃ kase e ʒə n

suis blessé nulle part. »
sɥi blɛse nyl pa:r.»

Pendant que le motocycliste parlait, les agents écri-
pɑ̃dɑ̃ k lə mɔtɔsiklist parlɛ, le -zaʒɑ̃ ekri-

vaient, leurs crayons couraient sur le papier. Comme
vɛ, lœr krɛjɔ̃ kurɛ syr lə papje. kɔm

écrire
a écrit
écrit
écrivait
écrira

importer
important

ils ne notent que le plus important, trois feuilles
il nə nɔt kə l ply -zɛ̃pɔrtɑ̃, trwa fœ:j

suffire
je suffis
tu suffis
il suffit
nous suffisons
vous suffisez
ils suffisent

suffisent à noter ce que les trois hommes leur racontent.
syfi:z a nɔte s kə le trwa -zɔm lœr rakɔ̃:t.

Et maintenant, ils font signe aux deux chauffeurs
e mɛ̃tnɑ̃, il fɔ̃ siɲ o dø ʃofœ:r

approcher = s'approcher

d'approcher. En haut, les deux enfants ne perdent pas un
daprɔʃe. ɑ̃ o, le dø -zɑ̃fɑ̃ n pɛrd pa œ̃

ce qui se dit = ce qui est dit

mot de ce qui se dit dans la rue. Au début, Marie-
mo də s ki s di dɑ̃ la ry. o deby, mari

Anne et Fatima ont écouté, mais elles se sont vite fati-
a:n e fatima ɔ̃ -tekute, mɛ ɛl sə sɔ̃ vit fati-

guées, et comme il ne se passe rien de nouveau, elles
ge, e kɔm il nə s pa:s rjɛ̃ d nuvo, ɛl

continuent à défaire les valises. Marie-Anne a presque
kɔ̃tiny a defɛ:r le vali:z. mari a:n a prɛsk

terminé, elle est en train de voir si tout est bien en place.
tɛrmine, ɛl ɛ -tɑ̃ trɛ̃ 'd vwa:r si tu -tɛ bjɛ̃ -nɑ̃ plas.

Les deux agents vont-ils faire recommencer les trois
le dø -zaʒɑ̃ vɔ̃ -til fɛ:r rəkɔmɑ̃se le trwa

lire
je lis
tu lis
il lit
nous lisons
vous lisez
ils lisent

hommes? Non, heureusement, ils se contentent de relire
-zɔm? nɔ̃, œrøzmɑ̃, il sə kɔ̃tɑ̃:t də rəli:r

aux trois hommes ce qu'ils ont noté. Ils lisent lente-
o trwa -zɔm sə kil -zɔ̃ nɔte. il li:z lɑ̃t-

ment et à haute voix, et de temps‿en temps ils s'arrêtent
mɑ̃ e a o:t vwa, e də tɑ̃ -zɑ̃ tɑ̃ il sarɛt

auquel
à laquelle
auxquels
auxquelles

pour demander: « Est-ce bien ça? » Celui auquel ils
pur dəmɑ̃de: «ɛs bjɛ̃ sa?» səlɥi okɛl il

posent la question fait signe que oui, ou bien il répond:
po:z la kestjɔ̃ fɛ siɲ kə wi, u bjɛ̃ il repɔ̃:

« C'est exact, M. l'agent! » et on continue à lire. Quand
«sɛ -tegzakt, məsjø lazɑ̃!» e ɔ̃ kɔ̃tiny a li:r. kɑ̃

les agents de police ont fini de lire les trois feuilles
le -zaʒɑ̃ d pɔlis ɔ̃ fini d li:r le trwa fœ:j

qu'ils ont remplies, ils disent: « Et maintenant, l'im-
kil -zɔ̃ rɑ̃pli, il di:z: «e mɛ̃tnɑ̃, lɛ̃-

portant, c'est de savoir qui de vous trois a raison.
pɔrtɑ̃, sɛ d savwa:r ki d vu trwa a rɛzɔ̃.

A qui est la faute? Est-ce la faute du chauffeur du
a ki ɛ la fo:t? ɛs la fo:t dy ʃofœ:r dy

camion, de celui du taxi, ou du motocycliste? Car enfin,
kamjɔ̃, də səlɥi dy taksi, u dy mɔtɔsiklist? kar ɑ̃fɛ̃,

vous ne pouvez pas avoir entièrement raison tous les
vu n puve pa avwa:r ɑ̃tjɛrmɑ̃ rɛzɔ̃ tu le

trois. Il y a naturellement aussi une autre possibilité,
trwa. il ja natyrɛlmɑ̃ osi yn o:trə pɔsibilite,

c'est qu'aucun de vous n'ait raison. » « Que voulez-vous
sɛ kokœ̃ d vu nɛ rɛzɔ̃.» «kə vule vu

dire, M. l'agent? » demande le chauffeur du camion,
di:r, məsjø lazɑ̃?» dəmɑ̃:d lə ʃofœ:r dy kamjɔ̃,

« vous croyez que je ne vous ai pas dit la vérité? Ça
«vu krwaje k ʒə n vu -ze pa di la verite? sa

ne me plaît pas, je vous le dis tout de suite. » « D'abord,
n mə plɛ pa, ʒə vu l di tutsɥit.» «dabɔ:r,

je ne vous ai pas demandé si ça vous plaisait, » lui répond
ʒə n vu -ze pa dmɑ̃de si sa vu plɛzɛ,» lɥi repɔ̃

Aucun de vous **n'a** raison.
Une autre **possibilité,** c'est qu'aucun de vous n'**ait** raison.

La vérité est ce qui est vrai.

plaire
a plu
plaît
plaisait
plaira

l'agent qui est en face de lui, « et ensuite, ce n'est pas
lazã ki ε -tã fas də lɥi, «e ãsɥit, s nε pa

ce que je disais. Ce que je disais, c'est qu'il nous faut
s kə ʒ dizε. s kə ʒ dizε, sε kil nu fo

trouver des personnes qui ont vu l'accident. » Et se
truve de pεrsɔn ki ɔ̃ vy laksidã.» e s

tournant vers le groupe qui s'est formé autour d'eux,
turnã vεr lə grup ki sε fɔrme otu:r dø,

l'agent demande: « Qui parmi vous a vu ce qui s'est
lazã dmã:d: «ki parmi vu a vy s ki sε

passé, messieurs-dames? » Trois personnes, deux hommes
pase, mesjø dam?» trwa pεrsɔn, dø -zɔm

et une femme, approchent. Les agents notent leurs noms
e yn fam, aprɔʃ. le -zazã nɔt lœr nɔ̃

et leurs adresses, puis s'en vont après avoir dit aux
e lœr -zadrεs, pɥi sã vɔ̃ aprε -zavwa:r di o

deux chauffeurs et au motocycliste: « Bon, maintenant,
dø ʃofœ:r e o mɔtɔsiklist: «bɔ̃, mε̃tnã,

vous pouvez repartir! Un de ces jours, vous aurez des
vu puve rparti:r! œ̃ d se ʒu:r, vu -zɔre de

nouvelles de la police. » Et tandis que les agents s'é-
nuvεl də la pɔlis.» e tãdi k le -zazã se-

s'éloigner ⟷ **se** rapprocher

loignent, les trois hommes restent encore à discuter ce
lwaɲ, le trwa -zɔm rεst ãkɔ:r a diskyte s

qui leur est arrivé. En haut, Arthur annonce à sa mère:
ki lœr ε -tarive. ã o, arty:r anɔ̃:s a sa mε:r:

« Ça y est, c'est fini, maman. On descend? Je voudrais
«sa i ε, sε fini, mãmã. ɔ̃ desã? ʒə vudrε

voir la moto, tu sais? Ce n'est pas aujourd'hui qu'elle
vwa:r la moto, ty se? s nɛ pa ozurdɥi kɛl

ira droit! » « Bien, descendons! » dit Marie-Anne, et
ira drwa!» «bjɛ̃, desãdɔ̃!» di mari a:n, e

tous les quatre descendent dans la rue.
tu le katrə desã:d dã la ry.

Arrivé devant la moto, Arthur constate avec un air
arive dvã la moto, arty:r kɔ̃stat avɛk œ̃-nɛ:r

sérieux qu'il avait raison: la moto a besoin d'une longue
serjø kil avɛ rɛzɔ̃: la moto a bəzwɛ̃ dyn lɔ̃:g

réparation! « Et la bicyclette, tu l'as vue? » lui demande
reparasjɔ̃! «e la bisiklɛt, ty la vy?» lɥi dmã:d

sa sœur. « Oh! là là! » dit Arthur, « celle-là, une répara-
sa sœ:r. «o! la la!» di arty:r, «sɛlla, yn repara-

tion ne lui suffira pas! Moi, je crois qu'on ne peut pas
sjɔ̃ nə lɥi syfira pa! mwa, ʒə krwa kɔ̃ n pø pa

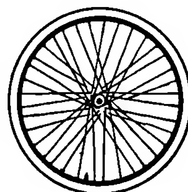
la réparer. Qu'en crois-tu, maman? » « Mais je ne sais
la repare. kã krwa ty, mãmã?» «mɛ ʒə n se

réparer
une réparation

pas exactement, Arthur. Pourquoi ne pourrait-on pas
pa egzaktəmã, arty:r. purkwa n purɛ-tɔ̃ pa

la réparer? Je vois bien qu'il faudra changer les deux
la repare? ʒə vwa bjɛ̃ kil fodra ʃãʒe le dø

roues, mais ... » « Ah oui, elles ne ressemblent plus
ru, mɛ ...» «a wi, ɛl nə rsã:blə ply



une roue

beaucoup à des roues! » dit Arthur. Et pendant que tous
boku a de ru!» di arty:r. e pãdã k tu

les quatre s'éloignent du lieu de l'accident, les enfants
le katrə selwaɲ dy ljø d laksidã, le-zãfã

continuent à discuter ce qu'ils ont vu. Marie-Anne et Ar-
kɔ̃tiny a diskyte s kil -zɔ̃ vy. mari a:n e ar-

thur doivent aller à la future école d'Arthur, le Lycée
ty:r dwa:v ale a la fyty:r ekɔl darty:r, lə lise

Saint-Louis. Pendant ce temps, comme l'air est très
sɛ̃ lwi. pɑ̃dɑ̃ s tɑ̃, kɔm lɛ:r ɛ trɛ

agréable, Fatima et Jeanne iront au Jardin du Luxem-
-zagreabl, fatima e ʒa:n irɔ̃ -to ʒardɛ̃ dy lyksɑ̃-

bourg, voir jouer les enfants autour des fontaines.
bu:r, vwa:r ʒwe le -zɑ̃fɑ̃ otu:r de fɔ̃tɛn.

« Nous aurons vite fait de présenter Arthur, » dit Marie-
«nu -zɔrɔ̃ vit fɛ d prezɑ̃te arty:r,» di mari

Anne, « et comme le Lycée Saint-Louis est à quelques
a:n, «e kɔm lə lise sɛ̃ lwi ɛ -ta kɛlk

pas du Jardin du Luxembourg, nous nous retrouverons
pa dy ʒardɛ̃ dy lyksɑ̃bu:r, nu nu rətruvrɔ̃

une demi-heure plus tard. Je ne crois même pas que
yn dəmiœ:r ply ta:r. ʒə n krwa mɛ:m pa kə

cela prendra une demi-heure en tout. »
sla prɑ̃dra yn dəmiœ:r ɑ̃ tu.»

Les deux jeunes femmes et les deux enfants suivent le
le dø ʒœn fam e le dø -zɑ̃fɑ̃ sɥi:v lə

boulevard Saint-Germain, puis le boulevard Saint-
bulva:r sɛ̃ ʒɛrmɛ̃, pɥi l bulva:r sɛ̃

Michel, et devant le Lycée Saint-Louis, Marie-Anne et
miʃɛl, e dvɑ̃ lə lise sɛ̃ lwi, mari a:n e

Arthur s'arrêtent tandis que Fatima et Jeanne con-
arty:r sarɛt tɑ̃di k fatima e ʒa:n kɔ̃-

tinuent jusqu'au Jardin du Luxembourg, où elles entrent
tiny ʒysko ʒardɛ̃ dy lyksãbu:r, u ɛl -zã:trə

par une grande grille tout ouverte.
par yn grã:d gri:j tu -tuvɛrt.

EXERCICE A.

En sortant de la gare, Marie-Anne, Fatima et les enfants ont pris un —. Ils se sont fait — à l'hôtel. De la fenêtre, les enfants peuvent — ce qui se passe dans la rue. Pendant ce temps, Marie-Anne et Fatima sont occupées à — leurs valises.

Jeanne et Arthur jouent à un petit — très amusant. Chacun a une feuille de — et un —. Et chacun essaye de — les numéros des autos qui passent sous les fenêtres de leur chambre. Qui a —? Celui qui, le premier, a — sa feuille de numéros.

Tout à coup, un grand bruit monte de la rue: Marie-Anne et Fatima — aux fenêtres. A première —, on dirait qu'il s'est passé quelque chose de terrible. Un taxi et un énorme — sont arrêtés au milieu de la rue. Ils ont — très brusquement. Sur le —, sous la fenêtre des enfants, il y a une — que le taxi a renversée.

Le propriétaire de la bicyclette venait d'entrer à l'hôtel au moment de l'—, et c'est sa bicyclette seulement qui a été renversée. Comment l'accident s'est-il —? En —, personne n'a bien vu comment cela s'est passé. Personne

sauf peut-être Arthur qui suivait avec — tout ce qui se passait dans la rue. D'en —, il voyait très bien.

A ce moment, deux — de — arrivent. Ils commencent tout de suite à — les deux chauffeurs. Le chauffeur de taxi dit qu'il faisait du 30 km — l'—. En tout cas, il faisait du 35 à l'heure au —. Au moment où il arrivait à la — de l'hôtel, il a vu le camion. Et l'accident s'est —.

EXERCICE B.

Voilà un exercice où, dans une dizaine de phrases, nous nous sommes trompés en parlant de choses que vous connaissez. Voulez-vous nous dire ce qui, dans ces phrases, n'est pas juste?

Voilà les phrases:

1) Henri Doumier est mort de diphtérie.

2) Comaux et Martial ont connu Henri Doumier au cours d'un voyage.

3) Quand les deux amis ont vu Henri pour la première fois, il lisait un livre, il était très calme.

4) L'homme au couteau qui voulait tuer Henri s'est enfui quand Comaux et Martial se sont levés.

5) Henri a donné la main aux deux amis et s'est présenté: «Henri Doumier de Villebourg.»

6) La première personne qu'Henri a vue en entrant dans le salon des Bourdier, a été Marie-Anne.

MOTS:
un accident
une adresse
un air
un agent
un agent de police
une attention
un autobus
une bicyclette
un boulevard
un camion
un coup
un crayon
une façon
une feuille

7) Au dîner, personne n'a remarqué qu'il y avait quelque chose de changé en Marie-Anne.

8) M. Doumier dit à Comaux et à Martial dans quel hôtel ils peuvent passer la nuit.

9) André raconte qu'Henri a tout de suite dit à Marie-Anne qu'il l'aimait et qu'il lui a demandé d'être sa femme.

10) Les chambres de Comaux et de Martial, dans la maison de M. Doumier, donnent sur la rue.

EXERCICE C.

quelque part
autre part
nulle part

Où est Henri Duclos? On le cherche partout, dans la maison, dans le jardin, dans la rue: il n'est — —. Et pourtant, il ne peut pas être disparu: il doit se trouver — —. Si ce n'est pas dans le voisinage de la maison, c'est — —; mais il ne peut pas être très loin.

écrire	
a écrit	**écrivait**
écrit	**écrira**

Presque tous les gens savent —, en France. Jeanne et Arthur — déjà assez bien à l'âge de neuf ans. Jeanne dit que quand elle sera grande, elle — des livres. Elle a déjà — de jolies petites histoires, à l'école. Elle — assez bien, pour son âge.

un groupe
un jeu
un lieu
un lycée
un maximum
messieurs-dames
une moto
un motocycliste
le papier
la police
une possibilité
une réparation
une roue
un signe
un taxi
un trottoir
la vérité
une vitesse
exact
important
accourir
approcher
ayant
blesser
constater
se contenter
contrôler
croyant
défaire
se dire
écrivait
s'éloigner
étant
éviter
freiner

interroger
lancer
ils lisent
noter
occuper
plaisait
se préparer
se produire
a rempli
remplir
réparer
retrouver
ils suffisent
terminer
toucher
auquel
droit
exactement
librement
à la hauteur de
à sa suite
à toute vitesse
au maximum
avoir fait
ça y est
ce qui se dit
d'en haut
en arrière
en tout
en train de
en vérité
être couché
faire du 30 km à l'heure
ne... nulle part

j'écris	**nous écrivons**
tu écris	**vous écrivez**
il écrit	**ils écrivent**

« Qu'est-ce que tu —, Jeanne? » demande Marie-Anne. « J'— une lettre à grand-mère, » répond la fillette. Elle — une longue lettre à Madame Bourdier. « Qu'est-ce que vous —? » demande Fatima aux deux enfants. « Nous — une lettre à nos amis, » répondent-ils. Ils — à leurs amis de Casablanca.

je lis	**nous lisons**
tu lis	**vous lisez**
il lit	**ils lisent**

« Que — -vous, mes enfants? » demande M. Doumier à Jeanne et à Arthur. « Nous — les livres que tu nous as donnés. » Les livres qu'ils — leur ont été donnés par leur grand-père il y a une semaine. « Tu — beaucoup, Jeanne? » demande le grand-père. « Oh, oui, je — beaucoup! » répond la fillette qui, en effet, — plus que la plupart des fillettes de son âge.

EXERCICE D.

Voici de nouveau une dizaine de mots que nous vous demanderons d'expliquer à l'aide de mots que vous connaissez. Souvenez-vous qu'il n'est pas toujours nécessaire de commencer par les mots: « Un(e) ... est ... » On peut aussi expliquer un mot en disant: « Avec

un(e) ... on fait telle ou telle chose, » ou: « Dans un(e) ... on met telle ou telle chose. » Et voici les mots à expliquer:

Une allée, un âne, un auteur, un autobus, un briquet, une couchette, un docteur, l'enfance, un ennemi.

se faire conduire
se remettre debout
tout contre
Luxembourg
Saint-Germain
Saint-Louis
Saint-Michel
Saints-Pères
Seine

RÉSUMÉ (1)

Pourquoi le verbe « venir » est-il au subjonctif dans la phrase: « Je suis heureux qu'il vienne »? C'est parce qu'il vient après une forme du verbe être + un adjectif qui exprime un sentiment + le mot « que ». Dans de tels cas, le verbe qui vient après le mot « que » est toujours au subjonctif. Voici encore des exemples: « Je *suis content que* vous *soyez* venu. » « Je *suis fâché qu'*il *soit* parti. » « Cela *est triste qu'*il ne *vienne* pas. » « Je *suis étonné que* Jean ne *puisse* pas venir. »

être heureux que

Mais après le verbe être + un des adjectifs « sûr », « vrai », « clair », « certain », « probable » (qui n'expriment pas un sentiment) + « que », le verbe, ordinairement, n'est pas au subjonctif. Par exemple:

« Il *est vrai que* je *suis* malade. » « Il *est clair que* Jean ne *peut* pas venir. » « Il *est certain qu'*il *viendra* ce soir. » « Il *est probable que* c'*est* la dernière fois qu'il le fait. » « Il *est sûr que* Jean *est* venu. » « Nous *sommes sûrs que* Jean *est* venu. »

être sûr que

Mais si les phrases où se trouvent les adjectifs « sûr », « vrai », « clair », « certain », « probable » sont des ques-

tions ou s'il y a une négation dans la première partie de la phrase, le verbe qui vient après « que » est au subjonctif. On dira donc: « Il *est vrai que* je *suis* malade », mais: « Il *n'est pas vrai que* je *sois* malade », et: « *Est-il vrai que* je *sois* malade? » On dira également: « Il *est clair que* Jean ne *peut* pas venir », mais: « Il *n'est pas* si *clair que* Jean ne *puisse* pas venir », et: « *Est-il clair que* Jean ne *puisse* pas venir? »

RÉSUMÉ (2)

La famille de conduire

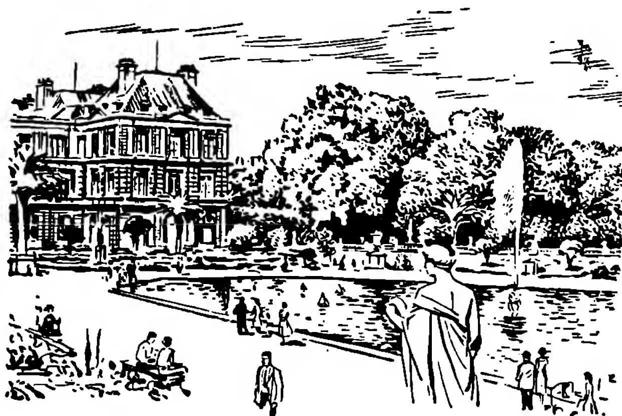
De cette famille, vous ne connaissez que trois verbes: cond*uire,* se prod*uire* et constr*uire.*

conduire	
a conduit	**conduisait**
conduit	**conduira**

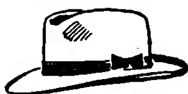
Il faut savoir bien (conduire) — pour aller en auto dans les rues de Paris. Si le chauffeur du taxi ne (conduire) — pas si bien, il y aurait eu un accident beaucoup plus sérieux. Mais heureusement, il (conduire) — très bien. On (construire) — très peu de maisons à Paris, aujourd'hui. On a (construire) — quelques maisons après la guerre, mais il serait nécessaire d'en (construire) — beaucoup plus. Marie-Anne espère qu'il ne se (produire) — pas d'accident pendant leur promenade à travers Paris. Il y a un instant, il s'est (produire) — un accident sous leurs fenêtres. S'il se (produire) — encore un accident, Marie-Anne serait très malheureuse.

je conduis **nous conduisons**
tu conduis **vous conduisez**
il conduit **ils conduisent**

« S'il se (produire) — un accident pendant notre voyage, ce sera terrible! » dit Fatima. On ne sait presque jamais comment se (produire) — les accidents. Les enfants sont dans le jardin, ils sont très occupés: « Que (construire) — vous? » demande leur grand-père, qui s'est approché. « Nous (construire) — un grand château! » lui répondent les enfants. « Tu (conduire) — vraiment très bien! C'est un plaisir d'aller en auto quand c'est toi qui (conduire) — ! » dit Marie-Anne à André. Le jeune homme sourit et répond: « C'est vrai, je (conduire) — assez bien. Mais c'est parce que je (conduire) — depuis beaucoup d'années. »



AU JARDIN DU LUXEMBOURG


un chapeau

En entrant dans le Jardin du Luxembourg, la première
ã -nãtrã dã l ʒardɛ̃ dy lyksãbu:r, la prəmjɛ:r

chose que voient Fatima et Jeanne est un chapeau
ʃo:z kə vwa fatima e ʒa:n ɛ -tœ̃ ʃapo

d'homme qui, semblant venir du ciel, tombe juste
dɔm ki, sãblã vni:r dy sjɛl, tɔ̃:b ʒyst

devant elles, au milieu de l'allée. D'où vient-il? C'est
dəvã -tɛl, o miljø d lale. du vjɛ̃-til? sɛ

un coup de vent = un vent soudain

probablement un coup de vent qui l'a fait tomber de
prɔbabləmã œ̃ ku d vã ki la fɛ tɔ̃be d

la tête de quelque monsieur. Jeanne se prépare à ra-
la tɛ:t də kɛlk məsjø. ʒa:n sə prepa:r a ra-

masser le chapeau pour le donner à son propriétaire,
mase l ʃapo pur lə dɔne a sɔ̃ prɔprietɛ:r,

qui ne peut être loin, mais un gros chien arrive avant
ki n pø -tɛ:trə lwɛ̃, mɛ œ̃ gro ʃjɛ̃ ari:v avɑ̃

elle, prend le chapeau entre ses dents et le rapporte
-tɛl, prɑ̃ l ʃapo ɑ̃trə se dɑ̃ e l rapɔrt

à son maître. C'est un vieux monsieur à barbe blanche
a sɔ̃ mɛ:tr. sɛ -tœ̃ vjø məsjø a barbə blɑ̃:ʃ

qui attend, assis sur un banc. Il a de grandes lunettes
ki atɑ̃, asi syr œ̃ bɑ̃. il a d grɑ̃:d lynɛt

noires, bien que le soleil ne brille pas sur le banc
nwa:r, bjɛ̃ k lə sɔlɛ:j nə bri:j pa syr lə bɑ̃

où il est assis. Il regarde dans la direction du chien,
u il ɛ -tasi. il rəgard dɑ̃ la dirɛksjɔ̃ dy ʃjɛ̃,

mais il ne semble pas voir le chien, et quand la brave
mɛ il nə sɑ̃:blə pa vwa:r lə ʃjɛ̃, e kɑ̃ la bra:v

bête lui a rapporté son chapeau, il le prend, puis le
bɛ:t lɥi a rapɔrte sɔ̃ ʃapo, il lə prɑ̃, pɥi l

remet sur sa tête sans sembler voir qu'il est tout
rəmɛ syr sa tɛ:t sɑ̃ sɑ̃ble vwa:r kil ɛ tu

couvert de poussière. « Crois-tu qu'il est aveugle, le
kuvɛ:r də pusjɛ:r. «krwa ty kil ɛ -tavœgl, lə

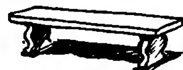
monsieur? » demande Jeanne tout bas à Fatima. « Oui,
məsjø?» dəmɑ̃:d ʒa:n tu ba a fatima. «wi,

je crois, » lui répond Fatima tout aussi bas. « Pauvre
ʒə krwa,» lɥi repɔ̃ fatima tu -tosi ba. «po:vrə

monsieur, c'est dommage pour lui, tu ne trouves pas? »
məsjø, sɛ dɔma:ʒ pur lɥi, ty n tru:v pa?»

ramasser = prendre quelque chose qui est par terre

rapporter = apporter de nouveau


un banc

des lunettes


une barbe

brave ɔ: bon


la poussière

aveugle ɔ: qui ne voit rien

dit Jeanne, qui a pitié du vieil homme, car elle a un
di ʒa:n, ki a pitje dy vjɛ:j ɔm, kar ɛl a œ̃

bon petit cœur. « Oui, c'est dommage, » lui répond Fa-
bɔ̃ pti kœ:r. «wi, sɛ dɔma:ʒ,» lɥi repɔ̃ fa-

> ce n'est pas gai ɔ: c'est très triste

tima, « ce n'est pas gai d'être aveugle. » « Tu ne crois
tima, «s nɛ pa ge dɛ:tr avœgl.» «ty n krwa

pas qu'il faudrait lui dire que son chapeau est couvert
pa kil fodrɛ lɥi di:r kə sɔ̃ ʃapo ɛ kuvɛ:r

> va!
> vas-y!

de poussière, Fatima? » « Si, vas-y! » lui répond la
də pusjɛ:r, fatima?» «si, va -zi!» lɥi repɔ̃ la

> envoyer
> a envoyé
> envoie

jeune fille et elle envoie Jeanne vers l'aveugle.
ʒœn fi:j e ɛl ãvwa ʒa:n vɛr lavœgl.

> j'envoie
> tu envoies
> il envoie
> nous envoyons
> vous envoyez
> ils envoient

« Pardon, Monsieur! » dit la fillette quand elle est à
«pardɔ̃, məsjø!» di la fijɛt kã -tɛl ɛ -ta

deux ou trois mètres du banc. « Oui, qu'y a-t-il,
dø -zu trwa mɛtrə dy bã. «wi, kja -til,

fillette? » lui demande le vieil homme en souriant et en
fijɛt?» lɥi dmã:d lə vjɛ:j ɔm ã surjã e ã

tournant vers elle ses grandes lunettes noires. « Votre
turnã vɛr ɛl se grã:d lynɛt nwa:r. «vɔtrə

chapeau, Monsieur, il est tout sale: il est tombé
ʃapo, məsjø, il ɛ tu sal: il ɛ tɔ̃be

dans la poussière, vous savez, » lui dit Jeanne. « Mon
dã la pusjɛ:r, vu save,» lɥi di ʒa:n. «mɔ̃

chapeau? Merci, petite! Tu sais, je ne vois pas, moi-
ʃapo? mɛrsi, pətit! ty se, ʒə n vwa pa, mwa-

> nettoyer (comme employer)
> a nettoyé
> nettoie

même: veux-tu me le nettoyer, s'il te plaît? » « Oh,
mɛ:m: vø ty m lə nɛtwaje, sil tə plɛ?» «o,

oui, Monsieur! » dit Jeanne, qui veut prendre le chapeau
wi, məsjø!» di ʒa:n, ki vø prã:drə lə ʃapo

que le vieil aveugle lui tend. Mais au même moment
kə l vjɛ:j avœglə lɥi tã. mɛ o mɛ:m mɔmã

le chien gronde: « Grrrr! » Jeanne retire brusquement
lə ʃjɛ̃ grɔ̃:d: «gr!» ʒa:n rəti:r bryskəmã

la main et pousse un petit cri d'effroi. « César! Veux-
la mɛ̃ e pus œ̃ pti kri dɛfrwa. «seza:r! vø

tu te taire! » dit l'aveugle à son chien, puis, quand le
ty tə tɛ:r!» di lavœgl a sɔ̃ ʃjɛ̃, pɥi, kã l

chien s'est calmé, il dit en souriant à la fillette:
ʃjɛ̃ sɛ kalme, il di ã surjã a la fijɛt:

« Il ne faut pas avoir peur de César. Il gronde parce
«il nə fo pa avwa:r pœ:r də seza:r. il grɔ̃:d pars

que c'est son devoir de me défendre, mais c'est une
kə sɛ sɔ̃ dəvwa:r də m defã:dr, mɛ sɛ -tyn

brave bête. Il ne fait de mal à personne et ne mord
bra:v bɛ:t. il nə fɛ d mal a pɛrsɔn e n mɔ:r

jamais. » Puis il tend de nouveau son chapeau à Jeanne,
ʒamɛ.» pɥi il tã d nuvo sɔ̃ ʃapo a ʒa:n,

et cette fois-ci elle le prend sans que César fasse
e sɛt fwa si ɛl lə prã sã k seza:r fas

rien pour l'arrêter. Il est vraiment sale, le chapeau,
rjɛ̃ pur larɛte. il ɛ vrɛmã sal, lə ʃapo,

mais Fatima, qui est maintenant à côté de Jeanne, aide
mɛ fatima, ki ɛ mɛ̃tnã a kote d ʒa:n, ɛ:d

la fillette à le nettoyer, et une demi-minute plus
la fijɛt a l nɛtwaje, e yn dəmiminyt ply


L'aveugle tend le chapeau à Jeanne.

tendre (comme atten**dre**)
a ten**du**
ten**d**
ten**dait**
ten**dra**

un effroi = une peur

effrayer
un effroi

Un **devoir** est ce que l'on **doit** faire.

On mord avec les dents.

mordre (comme atten**dre**)
a mor**du**
mor**d**
mor**dait**
mor**dra**

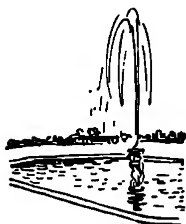
propre ⟷ sale


un magasin

Un objet neuf est un objet que l'on n'a jamais employé.

« Il n'y a pas de quoi! » est la réponse à « Merci! »

Une action est ce que l'on fait.


un bassin

tard le chapeau est aussi propre que le jour où il est
ta:r lə ʃapo ɛ -tosi prɔprə kə l ʒu:r u il ɛ

sorti du magasin. «Voilà, Monsieur,» dit Jeanne en
sɔrti dy magazɛ̃. «vwala, məsjø,» di ʒa:n ɑ̃

tendant le chapeau à l'aveugle, « il est tout à fait
tɑ̃dɑ̃ l ʃapo a lavœgl, «il ɛ tu -ta fɛ

comme neuf! » « Merci, petite! C'est très gentil à toi! »
kɔm nœf!» «mɛrsi, pətit! sɛ trɛ ʒɑ̃ti a twa!»

lui dit l'aveugle en souriant. « Il n'y a pas de quoi,
lɥi di lavœgl ɑ̃ surjɑ̃. «il nja pa d kwa,

Monsieur! » dit Jeanne, puis, heureuse d'avoir fait une
məsjø!» di ʒa:n, pɥi, œrø:z davwa:r fɛ yn

bonne action, elle s'éloigne en compagnie de Fatima.
bɔn aksjɔ̃, ɛl selwaɲ ɑ̃ kɔ̃paɲi d fatima.

L'allée que suivent Fatima et Jeanne mène à un très
lale k sɥi:v fatima e ʒa:n mɛn a œ̃ trɛ

grand bassin où beaucoup de jeunes enfants, à cette
grɑ̃ basɛ̃ u boku d ʒœn -zɑ̃fɑ̃, a sɛt

heure-ci, jouent avec des bateaux de toutes grandeurs
œ:r si, ʒu avɛk de bato d tut grɑ̃dœ:r

et de toutes couleurs. Les très beaux bateaux, cependant, manquent, car les enfants de l'âge de Jeanne et
e d tut kulœ:r. le trɛ bo bato, spɑ̃- dɑ̃, mɑ̃:k, kar le -zɑ̃fɑ̃ d la:ʒ də ʒa:n e

d'Arthur sont à l'école à cette heure-ci. Fatima et
darty:r sɔ̃ -ta lekɔl a sɛt œ:r si. fatima e

Jeanne s'arrêtent devant un joli petit bateau rouge
ʒa:n sarɛt dəvɑ̃ -tœ̃ ʒɔli pti bato ru:ʒ

et vert qu'une petite fille aux yeux bleus et aux
e vɛ:r kyn pətit fi:j o -zjø blø e o

cheveux blonds fait aller autour du bassin. Le bateau
ʃvø blɔ̃ fɛ -tale otu:r dy basɛ̃. lə bato

n'a pas de moteur, mais une longue ficelle est attachée
na pa d mɔtœ:r, mɛ yn lɔ̃:g fisɛl ɛ -tataʃe

à l'avant du bateau. La petite fille blonde tient l'autre
a lavã dy bato. la ptit fi:j blɔ̃:d tjɛ̃ lo:trə

bout de la ficelle, et tire le petit bateau en courant autour
bu d la fisɛl, e ti:r lə pti bato ã kurã otu:r

du bassin comme un petit cheval. D'autres enfants
dy basɛ̃ kɔm œ̃ pti ʃval. do:trə -zãfã

poussent leurs bateaux avec de longs bâtons, ou tout
pus lœr bato avɛk də lɔ̃ batɔ̃, u tu

simplement avec leurs mains, ce qui, naturellement, est
sɛ̃pləmã avɛk lœr mɛ̃, s ki, natyrɛlmã, ɛ

le plus simple, mais peut-être pas le plus amusant. Un
l ply sɛ̃:pl, mɛ pœtɛ:trə pa l ply -zamyzã. œ̃

petit garçon, aussi brun que la petite fille est blonde,
pti garsɔ̃, osi brœ̃ k la ptit fi:j ɛ blɔ̃:d,

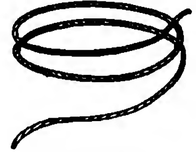
est à genoux sur le bord du bassin et fait aller son
ɛ -ta ʒnu syr lə bɔ:r dy basɛ̃ e fɛ -tale sɔ̃

bateau en avant en soufflant de toutes ses forces.
bato ã -navã ã suflã d tut se fɔrs.

Puis, quand le bateau est trop loin pour que le petit
pɥi, kã l bato ɛ trɔ lwɛ̃ pur kə l pəti

garçon puisse le faire avancer en soufflant, même
garsɔ̃ pɥis lə fɛ:r avãse ã suflã, mɛ:m

Quand on a les yeux bleus, on a presque toujours les cheveux blonds.


une ficelle

l'avant du bateau ɔ: le « nez » du bateau

pousser ⟷ tirer


un bâton

en avant ⟷ en arrière

avancer = aller en avant

très fort, il tire une longue ficelle qu'il a attachée,
trɛ fɔ:r, il ti:r yn lɔ̃:g fisɛl kil a ataʃe,

non pas à l'avant du bateau, comme la petite fille
nɔ̃ pa a lavɑ̃ dy bato, kɔm la ptit fi:j

l'arrière ⟷ l'avant

blonde, mais à l'arrière, et le bateau revient au bord.
blɔ̃:d, mɛ a larjɛ:r, e l bato rəvjɛ̃ o bɔ:r.

Quand la fillette arrive devant le petit garçon, elle
kɑ̃ la fijɛt ari:v dəvɑ̃ l pəti garsɔ̃, ɛl

s'arrête et se met à regarder ce qu'il fait, pleine
sarɛt e s mɛ a rgarde s kil fɛ, plɛn

d'admiration. Le petit garçon ne lève pas la tête,
dadmirasjɔ̃. lə pti garsɔ̃ n lɛ:v pa la tɛ:t,

mais bien qu'il n'ait pas vu venir la fillette, il sait
mɛ bjɛ̃ kil nɛ pa vy vni:r la fijɛt, il se

la présence de la fillette ɔ: que la fillette est là

qu'elle est là, et la présence de cette petite femme
kɛl ɛ la, e la prezɑ̃:s də sɛt pətit fam

agir sur ɔ: avoir une action sur

agit sur les gestes du petit homme, qui se met à
aʒi syr le ʒɛst dy pti -tɔm, ki s mɛ a

agir (comme finir)
a agi
agit
agissait
agira

souffler encore plus fort pour faire avancer plus vite
sufle ɑ̃kɔ:r ply fɔ:r pur fɛ:r avɑ̃se ply vit

le joli bateau. Après quelques minutes, pendant les-
lə ʒɔli bato. aprɛ kɛlk minyt, pɑ̃dɑ̃ le-

tour à tour soufflé et tiré = tantôt soufflé et tantôt tiré

quelles le petit garçon a, tour à tour, soufflé de
kɛl lə pti garsɔ̃ a, tu:r a tu:r, sufle d

toutes ses forces sur le bateau pour le faire avancer,
tut se fɔrs syr lə bato pur lə fɛ:r avɑ̃se,

et tiré la ficelle pour le faire revenir en arrière, il
e tire la fisɛl pur lə fɛ:r rəvni:r ɑ̃ -narjɛ:r, il

lève enfin les yeux vers la fillette et lui dit: « C'est
lɛ:v ãfɛ̃ le -zjø vɛr la fijɛt e lɥi di: «sɛ

un mauvais bateau! Il n'avance presque pas, bien
-tœ̃ mɔvɛ bato! il navã:s prɛsk pa, bjɛ̃

qu'il soit tout neuf. » «Oh, mais moi, je trouve que
kil swa tu nœf.» «o, mɛ mwa, ʒə tru:v kə

tu le fais aller très loin! » dit la petite femme. Et
ty l fɛ ale trɛ lwɛ̃!» di la ptit fam. e

alors le petit homme, levant les épaules avec un sourire
alɔ:r lə pti -tɔm, ləvã le -zepo:l avɛk œ̃ suri:re

de pitié pour cette petite fille qui ne sait pas voir la
də pitje pur sɛt pətit fi:j ki n se pa vwa:r la

différence entre un bon bateau et un bateau moins bon,
diferã:s ã:tr œ̃ bɔ̃ bato e œ̃ bato mwɛ̃ bɔ̃,

décide de lui montrer que même un mauvais bateau
desid də lɥi mɔ̃tre kə mɛ:m œ̃ mɔvɛ bato

peut aller loin quand il a un bon capitaine. « Tu vas
pø ale lwɛ̃ kã -til a œ̃ bɔ̃ kapitɛn. «ty va

voir! » lui dit-il, puis il respire profondément deux
vwa:r!» lɥi di -til, pɥi il rɛspi:r prɔfɔ̃demã dø

ou trois fois et lance une vraie tempête contre le
-zu trwa fwa e lã:s yn vrɛ tãpɛ:t kɔ̃:trə lə

bateau. Le bateau fait un bond en avant. La fillette
bato. lə bato fɛ œ̃ bɔ̃ ã -navã. la fijɛt

bat des mains, mais l'instant suivant, le brave capitaine
ba de mɛ̃, mɛ lɛ̃stã sɥivã, lə bra:v kapitɛn

fait lui aussi un bond en avant et tombe dans l'eau,
fɛ lɥi osi œ̃ bɔ̃ ã -navã e tɔ̃:b dã lo,

différent
la différence

à une trentaine de centimètres de l'arrière du bateau.
a yn trãtɛn də sãtimɛtrə də larjɛ:r dy bato.

L'eau du bassin est très peu profonde, et le petit gar-
lo dy basɛ̃ ɛ trɛ pø prɔfɔ̃:d, e l pəti gar-

çon se relève tout de suite. Il est mouillé de la tête
sɔ̃ s rəlɛ:v tutsɥit. il ɛ muje d la tɛ:t

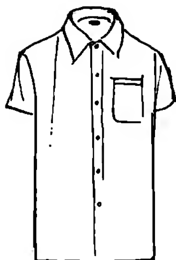
drôle = amusant

aux pieds, et la fillette trouve cela si drôle qu'elle
o pje, e la fijɛt tru:v sla si dro:l kɛl

se met à rire. Puis, voyant que le petit garçon est
sə mɛ a ri:r. pɥi, vwajã k lə pti garsɔ̃ ɛ

près de pleurer, elle a pitié de lui et lui dit que c'est
prɛ d plœre, ɛl a pitje də lɥi e lɥi di k sɛ

grand dommage qu'il soit tombé dans l'eau. La mère
grã dɔma:ʒ kil swa tɔ̃be dã lo. la mɛ:r


une chemise

du petit garçon a d'abord poussé un cri d'effroi,
dy pti garsɔ̃ a dabɔ:r puse œ̃ kri dɛfrwa,

mais sa peur n'a duré qu'un instant, et maintenant,
mɛ sa pœ:r na dyre kœ̃ -nɛ̃stã, e mɛ̃tnã,

elle est très fâchée. « Regarde-toi! » dit-elle à son fils,
ɛl ɛ trɛ faʃe. «rəgard twa!» di -tɛl a sɔ̃ fis,

neuf
neuve

« ta chemise neuve est toute sale! Et ton pantalon
«ta ʃəmi:z nœ:v ɛ tut sal! e tɔ̃ pãtalɔ̃

qui était si propre ce matin! Ah, tu ne viendras pas
ki etɛ si prɔprə sə matɛ̃! a, ty n vjɛ̃dra pa

avec moi dans les grands magasins, cet après-midi!
avɛk mwa dã le grã magazɛ̃, sɛt aprɛmidi!

Méchant petit garçon! » Le méchant petit garçon n'est
meʃã pti garsɔ̃!» lə meʃã pti garsɔ̃ nɛ

pas très fier, à ce moment. Il a baissé la tête et
pa trɛ fjɛ:r, a s mɔmã. il a bɛse la tɛ:t e

regarde tour à tour son pantalon et ses souliers pleins
rgard tu:r a tu:r sõ pãtalõ e se sulje plɛ̃

d'eau. La présence de la fillette, qui regarde tour à
do. la prezã:s də la fijɛt, ki rgard tu:r a

tour lui et sa mère, fait que tout cela est encore plus
tu:r lɥi e sa mɛ:r, fɛ k tu sla ɛ -tãkɔ:r ply

désagréable. Elle non plus ne trouve pas que c'est
dezagreabl. ɛl nõ ply n tru:v pa k sɛ

drôle, maintenant, et quand le petit garçon et sa mère
dro:l, mɛ̃tnã, e kã l pəti garsõ e sa mɛ:r

s'éloignent, elle reste sur place pendant quelque temps
selwaɲ, ɛl rɛst syr plas pãdã kɛlk tã

à les regarder. Puis, elle retourne à son bateau. Elle
a le rgarde. pɥi, ɛl rəturn a sõ bato. ɛl

a trouvé un bâton, et elle essaye de pousser son bateau,
a truve œ̃ batõ, e ɛl ɛsɛ:j də puse sõ bato,

au lieu de le tirer par la ficelle.
o ljø d lə tire par la fisɛl.

Fatima et Jeanne ont vu toute cette scène, et elles se
fatima e ʒa:n õ vy tut sɛt sɛ:n, e ɛl sə

sont beaucoup amusées, bien qu'elles aient également
sõ boku -pamyze, bjɛ̃ kɛl -zɛ -tegalmã

eu pitié du petit garçon quand il est tombé dans le
y pitje dy pti garsõ kã -til ɛ tõbe dã l

bassin, et qu'il s'est relevé, la chemise, le pantalon
basɛ̃, e kil sɛ rələve, la ʃmi:z, lə pãtalõ


un soulier

à les regarder = en les regardant

une scène ɔ: ce qui se passe

quand ... et que = quand ... et quand

et les souliers tout mouillés. Et maintenant, Fatima
e le sulje tu muje. e mɛ̃tnɑ̃, fatima

et sa petite amie sont assises sur un banc d'où l'on
e sa ptit ami sɔ̃ -tasi:z syr œ̃ bɑ̃ du lɔ̃

voit l'allée par où elles sont venues, et elles attendent
vwa lale par u ɛl sɔ̃ vny, e ɛl -zatɑ̃:d

Marie-Anne et Arthur.
mari a:n e arty:r.

tarder à venir ɔ: mettre beaucoup de temps à venir

Ceux-ci ne tardent pas à venir. Marie-Anne raconte
søsi n tard pa a vni:r. mari a:n rakɔ̃:t

que cela c'est bien passé, au Lycée Saint-Louis, et
kə sla sɛ bjɛ̃ pase, o lise sɛ̃ lwi, e

qu'Arthur pourra y enter au mois d'octobre. Comme
karty:r pura i ɑ̃tre o mwa dɔktɔbr. kɔm

Villebourg est loin de Paris, il va demeurer au Lycée.
vilbu:r ɛ lwɛ̃ d pari, il va dmœre o lise.

Et comme on n'est qu'au mois de juin, Arthur trouve
e kɔm ɔ̃ nɛ ko mwa d ʒɥɛ̃, arty:r tru:v

sinon = si + non

l'idée de se séparer de sa mère et de sa sœur, sinon
lide d sə separe d sa mɛ:r e d sa sœ:r, sinɔ̃

du moins ɔ: en tout cas

agréable, du moins intéressante.
agreabl, dy mwɛ̃ ɛ̃terɛsɑ̃:t.

Quand Marie-Anne et Arthur ont raconté ce qu'ils ont
kɑ̃ mari a:n e arty:r ɔ̃ rakɔ̃te s kil -zɔ̃

fait, Fatima dit: «Vous savez, Madame Marie-Anne,
fɛ, fatima di: «vu save, madam mari a:n,

Jeanne a fait une bonne action pendant que nous vous
ʒa:n a fɛ yn bɔn aksjɔ̃ pɑ̃dɑ̃ k nu vu

attendions.» «Oui? Bravo, Jeanne! Qu'est-ce que
-zatãdjɔ̃.» «wi? bravo, ʒa:n! kɛs kə

tu as fait?» C'est Fatima qui répond pour la fillette:
ty a fɛ?» sɛ fatima ki repɔ̃ pur la fijɛt:

«Vous voyez ce vieux monsieur à la barbe blanche?
«vu vwaje s vjø məsjø a la barbə blã:ʃ?

Celui qui a des lunettes noires et un gros chien à
səlɥi ki a de lynɛt nwa:r e œ̃ gro ʃjɛ̃ a

ses pieds.» «Oui! Il est aveugle, je crois.» «Justement.
se pje.» «wi! il ɛ -tavœgl, ʒə krwa.» «ʒystəmã.

Un coup de vent avait fait tomber son chapeau dans
œ̃ ku d vã avɛ fɛ tɔ̃be sɔ̃ ʃapo dã

la poussière de l'allée. Son chien le lui avait rapporté
la pusjɛ:r də lale. sɔ̃ ʃjɛ̃ lə lɥi avɛ rapɔrte

avant que Jeanne ait eu le temps de le ramasser.
avã k ʒa:n ɛ -ty l tã də l ramase.

Alors, Jeanne est allée auprès du pauvre homme et
alɔ:r, ʒa:n ɛ -tale oprɛ dy po:vr ɔm e

lui a dit que son chapeau était tout sale. Et quand
lɥi a di k sɔ̃ ʃapo etɛ tu sal. e kã

le monsieur le lui a donné, elle l'a bien nettoyé et le
l məsjø lə lɥi a dɔne, ɛl la bjɛ̃ nɛtwaje e lə

lui a rendu aussi propre que s'il venait de sortir du
lɥi a rãdy osi prɔprə kə sil vənɛ d sɔrti:r dy

magasin.» «Je suis fière de toi, Jeanne,» dit Marie-
magazɛ̃.» «ʒə sɥi fjɛ:r də twa, ʒa:n,» di mari

Anne à sa fille. Et elle ajoute que c'est le devoir de
a:n a sa fi:j. e ɛl aʒut kə sɛ l dəvwa:r də

rendre = donner à son propriétaire

rendre (comme atten**dre**)
a **rendu**
rend
rendait
rendra

toute petite fille bien élevée d'aider les vieux et les
tut pətit fi:j bjɛ̃ -nelve dɛde le vjø e le

en agissant ɔ: en faisant

faibles, et que Jeanne a bien fait en agissant ainsi.
fɛbl, e kə ʒa:n a bjɛ̃ fɛ ɑ̃ -naʒisɑ̃ ɛ̃si.

Arthur, lui, n'a naturellement pas la même admiration
arty:r, lɥi, na natyrɛlmɑ̃ pa la mɛ:m admirasjɔ̃

pour l'action de sa sœur, et il lui pose une tout autre
pur laksjɔ̃ d sa sœ:r, e il lɥi po:z yn tu -to:trə

dis? ɔ: hein?

question: « Tu n'as pas eu peur du chien, dis? » « Tout
kɛstjɔ̃: «ty na pa y pœ:r dy ʃjɛ̃, di?» «tu

d'abord, oui, j'ai même retiré ma main parce que le
dabɔ:r, wi, ʒe mɛ:m rətire ma mɛ̃ pars kə l

chien s'est mis à gronder. Mais alors, le monsieur
ʃjɛ̃ sɛ mi a grɔ̃de. mɛ alɔ:r, lə məsjø

m'a dit que César ne mordait pas, et je n'ai plus eu
ma di k seza:r nə mɔrdɛ pa, e ʒə ne ply -zy

peur du tout. » « Pas du tout? Pas même un tout petit
pœ:r dy tu.» «pa dy tu? pa mɛ:m œ̃ tu pti

peu? » « Un tout petit peu, oui, peut-être ... » « Je
pø?» «œ̃ tu pti pø, wi, pœtɛ:tr...» «ʒə

pensais bien. Pas du tout ou un peu, ça fait une
pɑ̃sɛ bjɛ̃. pa dy tu u œ̃ pø, sa fɛ yn

belle différence! » « Oh, » veut protester Jeanne, mais
bɛl diferɑ̃:s!» «o,» vø prɔtɛste ʒa:n, mɛ

elle se tait, car elle sait bien que, si elle proteste, ils
ɛl sə tɛ, kar ɛl se bjɛ̃ kə, si ɛl prɔtɛst, il

n'en finiront pas de discuter.
nɑ̃ finirɔ̃ pa də diskyte.

Marie-Anne demande: « Et maintenant, que voulez-
mari a:n dəmɑ̃:d: «e mɛ̃tnɑ̃, kə vule

vous faire? » « Monter à la Tour Eiffel! » crient les
vu fɛ:r?» «mɔ̃te a la tu:r ɛfɛl!» kri le

deux enfants en même temps. « A la Tour Eiffel?
dø -zɑ̃fɑ̃ ɑ̃ mɛ:m tɑ̃. «a la tu:r ɛfɛl?

Bien! Voyons, comment y aller? » se demande Marie-
bjɛ̃! vwajɔ̃, kɔmɑ̃ i ale?» sə dəmɑ̃:d mari

Anne, qui est à Paris pour la première fois. Comme
a:n, ki ɛ -ta pari pur la prəmjɛ:r fwa. kɔm

pour lui répondre, une voix connue dit derrière son
pur lɥi repɔ̃:dr, yn vwa kɔny di dɛrjɛ:r sɔ̃

dos: « Permettez-vous que je vous y conduise, Ma-
do: «pɛrmɛte vu k ʒə vu -zi kɔ̃dɥi:z, ma-

dame? »
dam?»

La scène qui suit est très drôle: Marie-Anne se retourne
la sɛ:n ki sɥi ɛ trɛ dro:l: mari a:n sə rturn

comme si elle avait été mordue par un serpent, et se
kɔm si ɛl avɛ -tete mɔrdy par œ̃ sɛrpɑ̃, e s

trouve nez à nez avec qui? Avec André Comaux! Elle
tru:v ne a ne avɛk ki? avɛk ɑ̃dre kɔmo! ɛl

en reste la bouche grande ouverte, à regarder André
ɑ̃ rɛst la buʃ grɑ̃:d uvɛrt, a rgarde ɑ̃dre

sans pouvoir dire un mot, pendant plusieurs secondes.
sɑ̃ puvwa:r di:r œ̃ mo, pɑ̃dɑ̃ plyzjœ:r zgɔ̃:d.

Puis elle se met à rire, elle aussi, et tous les quatre
pɥi ɛl sə mɛ a ri:r, ɛl osi, e tu le katr


la Tour Eiffel

conduire
(que) je conduise
(que) tu conduises
(qu') il conduise
(que) nous conduisions
(que) vous conduisiez
(qu') ils conduisent

en ɔ: à cause de cela

grande ouverte = tout ouverte

entourent le jeune homme, lui posant mille questions.
ãtu:r lə ʒœn ɔm, lɥi pozã mil kɛstjɔ̃.

Toute cette scène dure quelques minutes, puis, quand
tut sɛt sɛ:n dy:r kɛlk minyt, pɥi, kã

les quatre curieux sont satisfaits, le jeune homme
le katrə kyrjø sɔ̃ satisfɛ, lə ʒœn ɔm

répète sa question: «Veux-tu que je vous mène à la
repɛt sa kɛstjɔ̃: «vø ty k ʒə vu mɛn a la

Tour Eiffel?» «Oui!» lui répondent les enfants, et
tu:r ɛfɛl?» «wi!» lɥi repɔ̃:d le -zãfã, e

Marie-Anne ajoute: «C'est très gentil à toi, André.
mari a:n aʒut: «sɛ trɛ ʒãti a twa, ãdre.

Merci!» «Il n'y a pas de quoi, jolie cousine!» lui
mɛrsi!» «il nja pa d kwa, ʒɔli kuzin!» lɥi

répond André, et à pas rapides, le petit groupe quitte
repɔ̃ ãdre, e a pa rapid, lə pti grup kit

le Luxembourg. Paris les attend.
lə lyksãbu:r. pari le -zatã.

EXERCICE A.

Fatima et Jeanne voient un — d'homme qui tombe devant elles, au milieu de l'allée. C'est un — de vent qui l'a fait tomber de la tête de quelqu'un, et Jeanne se prépare à — le chapeau. Mais un gros chien le prend avant elle et le — à son maître. C'est un vieux monsieur à la — blanche. Il est assis sur un — de l'allée.

Le vieux monsieur a de grandes — noires. Il ne semble pas voir la — bête qui lui rapporte son chapeau. Et il ne semble pas voir que son chapeau est couvert de —. Le pauvre est —. Jeanne a — de lui. Elle trouve que c'est — pour le vieux monsieur.

Fatima — Jeanne au banc de l'aveugle. Jeanne dit au vieux monsieur que son chapeau est tout —. L'aveugle lui demande alors de le —. Il — le chapeau à la fillette. Mais au moment où elle veut le prendre, le gros chien —. Jeanne — sa main avec un petit cri de peur. L'aveugle lui dit de ne pas avoir peur, son chien gronde parce que c'est son — de défendre son maître. Mais c'est une brave bête et il ne — jamais.

Quand Jeanne et Fatima ont nettoyé le chapeau, il est aussi — que le jour où il a quitté le —. Il est tout à fait comme —. Le monsieur remercie Jeanne, qui lui répond: « Il n'y a — de —, Monsieur! » Elle est heureuse d'avoir fait une bonne —.

Un peu plus tard, Jeanne et Fatima s'arrêtent devant un grand —. Un petit garçon aux cheveux — et une fillette aux yeux bleus font aller leurs petits bateaux autour du bassin. Le petit garçon a — une longue — à l'arrière de son bateau. La fillette — son petit bateau en courant autour du bassin. D'autres enfants — leurs bateaux avec de longs bâtons.

Quand le petit garçon tombe dans l'eau, sa mère pousse un cri d'—. Les — du petit garçon sont pleins d'eau, et sa — et son — sont également tout mouillés. Après avoir vu toute cette —, Fatima et Jeanne s'asseyent pour attendre Marie-Anne et Arthur.

EXERCICE B.

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1							■	■		
2		■						■		■
3					■		■			
4		■								■
5			■		■		■	■	■	
6				■						
7		■		■					■	
8						■		■		
9		■		■						
10	■					■		■		■

1) Si tu te — bien, Jeanne, Fatima ne te trouvera jamais.
   Je n'ai jamais — savoir qui m'avait envoyé les lettres d'Henri.
2) Tartarin-Sancho n'était pas du tout un —!
3) Tous les hommes n'ont pas la — de la même couleur: celle des uns est blanche, celle d'autres est brune, rouge, etc.
   Demain, Arthur — au bois avec son grand-père.
4) Le train passe sans s'arrêter à — beaucoup de petites villes.
5) « Tais-toi! » a dit Jeanne, et Arthur s'est —.

6) Tartarin n'avait pas tué un lion, mais un petit — gris.
   Le lion est un — d'Afrique.
7) Est-ce que cette pomme est —? Non, elle est encore verte.
8) Le fils de la sœur ou du frère.
   As-tu lu ce livre? Non, mais je vais — lire demain.
9) Jean essaye de — la balle, mais il est trop petit, et la balle tombe derrière lui.
10) Tu ne comprends pas? Que tu es —!

A) Il est le premier à bord d'un navire, c'est lui qui donne les ordres.
B) As-tu un crayon? Oui, j'en ai —.
C) Un animal qui n'aime pas beaucoup les chiens.
   Oh, j'ai une telle — de manger une glace!
D) Quelle — est-il? Il est midi.
E) La plus grande famille de verbes est celle des verbes en —.
   Cet homme m'— beaucoup, je ris chaque fois que je le vois.
F) Il ne m'a pas oublié? Il s'est — de moi? J'en suis heureux.
G) Avec vous, elle — n'importe où!
H) La plus grande famille de verbes après celle des verbes en -er est celle des verbes en —.
   Voulez-vous — conduire à l'Hôtel de France, s'il vous plaît? Oui, Monsieur.
I) A quelle heure — -tu pour Paris?
   Jean est un petit garçon très intelligent, il — déjà tout seul de longues histoires.
J) J'aimerais bien — à la campagne

MOTS:
un arrière
un avant
un banc
une barbe

un bassin
un bâton
un chapeau
une chemise
un coup de vent
un devoir
une différence
un dommage
un effroi
une ficelle
des lunettes
un magasin
une pitié
la poussière
une présence
une scène
un soulier
une tour
aveugle
blond
brave
drôle
fière
méchant
neuf
neuve
propre
sale
agir
agissant
il agit
attacher
avancer
baisser
(que) je conduise
défendre

EXERCICE C.

que je conduise	**que nous conduisions**
que tu conduises	**que vous conduisiez**
qu'il conduise	**qu'ils conduisent**

« Où voulez-vous que je vous —, Monsieur? » « J'aimerais que tu nous — chez M. Doumier. » M. Martial demande à Pierre qu'il les — à la rue des Roses. « Où veux-tu que nous te —, maman? » Marie-Anne rit et répond qu'elle veut que Jeanne et Arthur la — où ils veulent: « Je veux que vous me — où vous voulez, mes enfants. »

j'envoie	**nous envoyons**
tu envoies	**vous envoyez**
il envoie	**ils envoient**

« A qui —-tu cette lettre? » demande M. Doumier, et Arthur répond qu'il — la lettre à son grand-père Bourdier: « Je l'— à mon grand-père de Casablanca. » Un autre jour, M. Doumier demande de nouveau aux enfants: « A qui —-vous ces lettres? » Et les enfants répondent qu'ils — les lettres à leurs amis: « Nous les — à Georges et à Anne, à Casablanca. »

tendre	
a tendu	**tendait**
tend	**tendra**

Le matelot se prépare à — la main au nageur. Dans une minute, il la lui —. S'il ne la lui — pas, l'homme ne pourrait pas monter dans la chaloupe. Le matelot

— la main au jeune homme. L'homme prend la main que lui a — le matelot, et il monte dans la chaloupe.

mordre	
a mordu	**mordait**
mord	**mordra**

« Ce chien — -il? » demande le petit garçon. L'homme lui répond que son chien n'a jamais — personne. Et il espère bien qu'il ne — jamais personne, car s'il — quelqu'un, son maître serait peut-être obligé de le tuer. « C'est vrai que les chiens ne doivent pas — les gens, » dit le petit garçon.

rendre	
a rendu	**rendait**
rend	**rendra**

«Veux-tu me — les mille francs que je t'ai donnés lundi dernier? » « Je te les — demain. » « Je serais content si tu me les — maintenant. » « Je te les aurais déjà — avec plaisir, si je les avais eus. Mais pourquoi Pierre ne te — -il pas l'argent qu'il te doit? »

EXERCICE D.

Voilà de nouveau un exercice où nous vous donnons des réponses, et vous demandons de trouver les questions auxquelles répondent les phrases de l'exercice.

1) Nous parlons d'une amie de M. Bourdier.
2) Je pense à ce que nous ferons ce soir.

il envoie
gronder
manquer
il mord
mordre
a mordu
nettoyer
pousser
ramasser
rapporter
rendre
a rendu
retirer
tarder
il tend
tendant
tendre
tirer
bravo
simplement
sinon
agir sur
c'est gentil à toi
dis?
du moins
elle en reste
en avant
il n'y a pas de quoi
je pensais bien
tarder à venir
tour à tour
tout simplement
vas-y!
voyons
César
Eiffel

3) La maison que vous voyez là, c'est la maison de M. Doumier.
4) De ces deux roses, je préfère la rose rouge.
5) J'irai à Paris en avion.
6) J'arrive un peu tard parce que ma montre s'est arrêtée.
7) Nous sommes allés jusqu'à la place Georges Laferre.
8) Nous avons été retardés par une grande tempête.
9) Je l'ai appris en arrivant à la gare de Villebourg, cet après-midi.
10) Le docteur a guéri le petit malade en faisant une opération.

RÉSUMÉ

Voilà encore un résumé où nous parlerons de plusieurs cas où l'on emploie le subjonctif. Nous avons vu que l'on emploie le subjonctif après un certain nombre de verbes et d'adjectifs. Nous allons voir maintenant que l'on emploie également le subjonctif après un certain nombre de mots qui ne sont ni verbes, ni adjectifs. Voici les mots, ou groupes de mots, de cette sorte que vous avez appris jusqu'ici: « en attendant que », « avant que », « jusqu'à ce que », « bien que », « pour que », « sans que ». Après ces mots, donc, le verbe est au subjonctif. Voici des exemples pour mieux vous le rappeler:

en attendant que

En attendant que Jean *vienne,* nous pourrons prendre une tasse de café. *En attendant que* tu *sois* habillé, je

vais fumer une cigarette. Faisons une promenade *en attendant qu'*il *ait* fini son travail.

Partons vite, *avant que* grand-papa *ait* découvert ce que nous avons fait! Nous avons le temps de fumer un cigare *avant que* le docteur Passavant *vienne* nous prendre. *Avant que* sa mère *puisse* l'en empêcher, le petit garçon tombe dans l'eau du bassin.

avant que

Je resterai là *jusqu'à ce qu'*il m'*ait* demandé pardon. Fatima et Jeanne resteront là *jusqu'à ce que* Marie-Anne et Arthur *soient* venus au Jardin du Luxembourg. Nous resterons là *jusqu'à ce qu'*il *puisse* venir avec nous.

jusqu'à ce que

*Bien qu'*il *soit* encore malade, il a promis de venir. J'ai peur d'aller en auto avec lui, *bien qu'*il *conduise* très bien. *Bien que* vous me *disiez* que c'est vrai, je ne vous crois pas.

bien que

Écrivons-lui une lettre *pour qu'*elle *soit* tranquille. Je ne vous dis pas cela *pour que* vous *partiez* tout de suite! Faites tout ce qu'il faut *pour que* mes amis *soient* contents de leur soirée. Je vous téléphone *pour que* vous *veniez* avec moi ce soir.

pour que

Sortons *sans qu'*il nous *entende!* Elle est partie *sans qu'*il *ait* pu lui dire adieu. Le petit garçon quitte la maison *sans que* sa mère *fasse* rien pour l'arrêter. Je ne peux jamais laisser un livre sur ma table *sans que* mon fils le *prenne*. Je ne te laisserai pas partir *sans que* tu me *promettes* de te conduire comme un petit garçon bien sage.

sans que

LA PROMENADE DANS PARIS

« Comment irons-nous à la Tour Eiffel? » demande
«kɔmã irɔ̃ nu a la tu:r ɛfɛl?» dəmã:d

André quand on est sorti du Jardin du Luxembourg.
ãdre kã -tɔ̃ -nɛ sɔrti dy ʒardɛ̃ dy lyksãbu:r.

« Allons-y par l'autobus, » propose Marie-Anne. « Oui!
«alɔ̃ -zi par lotɔbys,» prɔpo:z mari a:n. «wi!

proposer ɔ: donner une idée

Un des nouveaux! » disent les enfants. « Bien! » leur
œ̃ de nuvo!» di:z le -zãfã. «bjɛ̃!» lœr

dit leur oncle en riant gaiement, et ils traversent tous
di lœr ɔ̃:kl ã rijã gemã, e il travɛrs tu

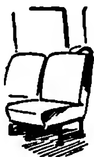
les cinq le boulevard Saint-Michel, sur lequel ils se
le sɛ̃:k lə bulva:r sɛ̃ miʃɛl, syr ləkɛl il sə

On dit: **dans** la rue, mais: **sur** le boulevard.

trouvent. « L'arrêt est là, » dit André, et comme au
tru:v. «larɛ ɛ la,» di ãdre, e kɔm o

arrêt ɔ: endroit où s'arrête l'autobus

même moment un autobus de la ligne numéro 38
mɛ:m mɔmã œ̃ -notɔbys də la liɲ nymero trãtɥit


une banquette

approche, on se dépêche d'aller l'attendre à l'arrêt.
aprɔʃ, ɔ̃ s depɛ:ʃ dale latã:dr a larɛ.

Une minute plus tard, tout le monde est installé sur
yn minyt ply ta:r, tu l mɔ̃:d ɛ -tɛ̃stale syr

trois banquettes. Le receveur donne un coup de son-
trwa bãkɛt. lə rəsəvœ:r dɔn œ̃ ku d sɔ-


une sonnette

nette, et l'autobus se met en marche.
nɛt, e lotɔbys sə mɛ ã marʃ.

Le receveur s'approche de la banquette d'André, et le
lə rsəvœ:r saprɔʃ də la bãkɛt dãdre, e l

jeune homme lui demande: « Pour la Place du Châtelet,
ʒœn ɔm lɥi dmã:d: «pur la plas dy ʃatlɛ,

c'est un ticket, n'est-ce pas? » « Oui, Monsieur! »
sɛ -tœ̃ tikɛ, nɛs pa?» «wi, məsjø!»

« Alors, donnez-moi un carnet de tickets, s'il vous plaît,
«alɔ:r, dɔne mwa œ̃ karnɛ d tikɛ, sil vu plɛ,

et prenez cinq tickets! » lui dit André. «Voilà, Mon-
e prəne sɛ̃ tikɛ!» lɥi di ãdre. «vwala, mə-

sieur! » Le receveur tend à André les cinq tickets
sjø!» lə rsəvœ:r tã a ãdre le sɛ̃ tikɛ

et le carnet, où il ne reste maintenant que quinze
e l karnɛ, u il nə rɛst mɛ̃tnã kə kɛ̃:z

tickets. Puis, comme personne d'autre n'est monté
tikɛ. pɥi, kɔm pɛrsɔn do:trə nɛ mɔ̃te

à l'arrêt du Luxembourg, il retourne à l'arrière de
a larɛ dy lyksãbu:r, il rəturn a larjɛ:r də

l'autobus.
lotɔbys.

Et déjà, on approche de la Seine. Encore une centaine
e deʒa, ɔ̃ -naprɔʃ də la sɛ:n. ãkɔ:r yn sãtɛn

de mètres, et la voilà. Elle est très large, en ce
də mɛtr, e la vwala. ɛl ɛ trɛ larʒ, ã s

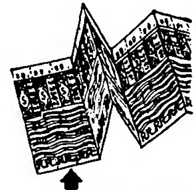
point-là, et l'île de la Cité en occupe le milieu. Au
pwɛ̃ la, e lil də la site ã -nɔkyp lə miljø. o

moment où l'on traverse le Pont Saint-Michel, Fatima
mɔmã u lɔ̃ travɛrs lə pɔ̃ sɛ̃ miʃɛl, fatima



un receveur

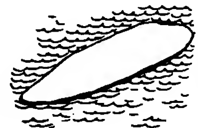
Un ticket est un billet d'autobus.



un carnet de tickets

personne d'autre = aucune autre personne

en ce point = en cet endroit



une île

une église



un pont

du moment que = puisque

demande à André: « Cette grande église, là à droite,
dmɑ̃:d a ɑ̃dre: «sɛt grɑ̃:d egli:z, la a drwat,

n'est-ce pas Notre-Dame? » « Si, c'est Notre-Dame, »
nɛs pa nɔtrə dam?» «si, sɛ nɔtrə dam,»

répond André, « voulez-vous que nous descendions la
repɔ̃ ɑ̃dre, «vule vu k nu desɑ̃djɔ̃ la

voir, du moment que nous sommes tout près? » « Oh,
vwa:r, dy mɔmɑ̃ k nu sɔm tu prɛ?» «wi,

oui, » dit Marie-Anne, « il y a si longtemps que j'ai
wi,» di mari a:n, «il ja si lɔ̃tɑ̃ k ʒe

envie de la voir! » « Bien, alors, venez! »
ɑ̃vi d la vwa:r!» «bjɛ̃, alɔ:r, vəne!»

Comme il n'y a pas beaucoup de voyageurs dans
kɔm il nja pa boku d vwajaʒœ:r dɑ̃

l'autobus à ce moment, le receveur remarque que nos
lotɔbys a s mɔmɑ̃, lə rsəvœ:r rəmark kə no

amis veulent descendre, et il dit: « C'est trop tôt,
-zami vœl desɑ̃:dr, e il di: «sɛ tro to,

Messieurs-dames! Le Châtelet, c'est le prochain
mesjø dam! lə ʃatlɛ, sɛ l prɔʃɛn

arrêt! » « Oui, je sais bien, » lui répond André, « mais
arɛ!» «wi, ʒə se bjɛ̃,» lɥi repɔ̃ ɑ̃dre, «mɛ

mes amis veulent voir Notre-Dame. Merci quand
me -zami vœl vwa:r nɔtrə dam. mɛrsi kɑ̃

« De rien! » = « Il n'y a pas de quoi! »

même! » « De rien! » Et comme l'autobus s'arrête
mɛ:m!» «də rjɛ̃!» e kɔm lotɔbys sarɛt

justement devant le Palais de Justice, le receveur dit
ʒystəmɑ̃ dvɑ̃ l palɛ d ʒystis, lə rsəvœ:r di

à ceux qui veulent monter: « Laissez descendre, s'il
a sø ki vœl mɔ̃te: «lɛse desɑ̃:dr, sil

vous plaît! » Puis, quand nos amis sont descendus,
vu plɛ!» pɥi, kɑ̃ no -zami sɔ̃ desɑ̃dy,

il fait monter les nouveaux voyageurs, tire la sonnette,
il fɛ mɔ̃te le nuvo vwajaʒœ:r, ti:r la sɔnɛt,

et l'autobus repart.
e lotɔbys rəpa:r.

« Nous voilà donc dans l'île de la Cité, » dit André,
«nu vwala dɔ̃ dɑ̃ lil də la site,» di ɑ̃dre,

« c'est ici que Paris a été fondé, il y a plus de deux
«sɛ -tisi k pari a ete fɔ̃de, il ja ply də dø

mille ans. » « Qui est-ce qui a fondé Paris? » demande
mil ɑ̃.» «ki ɛs ki a fɔ̃de pari?» dəmɑ̃:d

Arthur, et André lui répond: « Je ne crois pas que
arty:r, e ɑ̃dre lɥi repɔ̃: «ʒə n krwa pa k

personne le sache. Il y a deux mille ans, tu sais, on
pɛrsɔn lə saʃ. il ja dø mil ɑ̃, ty se, ɔ̃

n'écrivait pas l'histoire. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il
nekrivɛ pa listwa:r. tu s kɔ̃ se, sɛ kil

y a deux mille ans, Lutèce, comme Paris s'appelait
ja dø mil ɑ̃, lytɛ:s, kɔm pari saplɛ

alors, était déjà une petite ville de Gaule. » « Oui,
alɔ:r, etɛ deʒa yn pətit vil də go:l.» «wi,

c'est vrai, je l'ai appris à l'école. C'était à l'époque
sɛ vrɛ, ʒə le apri a lekɔl. setɛ -ta lepɔk

des Romains! » dit Arthur, tout content de montrer
de rɔmɛ̃!» di arty:r, tu kɔ̃tɑ̃ d mɔ̃tre

Je **crois** qu'on le **sait.**
Je **ne crois pas** qu'on le **sache.**

savoir
(que) je sache
(que) tu saches
(qu') il sache
(que) nous sachions
(que) vous sachiez
(qu') ils sachent


un Romain

La Gaule est le nom qu'on donnait à la France, il y a deux mille ans.

époque = temps

ses connaissances ɔ: ce qu'il sait

ses connaissances. « C'est juste, » lui dit André, « je
se kɔnɛsɑ̃:s. «sɛ ʒyst,» lɥi di ɑ̃dre, «ʒə

vois que tu n'as pas oublié ce que tu as appris. »
vwa k ty na pa ublie s kə ty a apri.»

Pendant ce temps, nos amis, en suivant le quai du
pɑ̃dɑ̃ s tɑ̃, no -zami, ɑ̃ sɥivɑ̃ l ke dy

Marché-Neuf, sont arrivés devant l'église de Notre-
marʃe nœf, sɔ̃ -tarive dvɑ̃ legli:z də nɔtrə

Dame. Marie-Anne et Fatima poussent un cri d'ad-
dam. mari a:n e fatima pus œ̃ kri dad-

miration. Les deux enfants restent plus calmes. A
mirasjɔ̃. le dø -zɑ̃fɑ̃ rɛst ply kalm. a

leur âge, on n'aime pas encore beaucoup les églises,
lœr a:ʒ, ɔ̃ nɛ:m pa -zɑ̃kɔ:r boku le -zegli:z,

Les églises, les statues, etc. sont des monuments.

les vieilles maisons, les monuments. Tout cela appar-
le vjɛ:j mɛzɔ̃, lɛ mɔnymɑ̃. tu sla apar-

tient à l'Histoire, et les enfants vivent dans le présent.
tjɛ̃ a listwa:r, e le -zɑ̃fɑ̃ vi:v dɑ̃ l prezɑ̃.

exprimer son admiration pour ... ɔ: dire qu'il admire ...

C'est pourquoi Arthur, au lieu d'exprimer son
sɛ purkwa arty:r, o ljø dɛksprime sɔ̃

admiration pour ce magnifique monument, dit: « C'est
-nadmirasjɔ̃ pur sə maɲifik mɔnymɑ̃, di: «sɛ

grand, mais ce n'est pas aussi haut que la Tour Eiffel. »
grɑ̃, mɛ s nɛ pa osi o k la tu:r ɛfɛl.»

En entendant cela, André lève les bras au ciel en
ɑ̃ -nɑ̃tɑ̃dɑ̃ sla, ɑ̃dre lɛ:v le bra o sjɛl ɑ̃

s'écriant: « La Tour Eiffel! Il compare Notre-Dame
sekriɑ̃: «la tu:r ɛfɛl! il kɔ̃pa:r nɔtrə dam

de Paris à la Tour Eiffel! Ah, cette jeunesse!» Il
də pari a la tu:r ɛfɛl! a, sɛt ʒœnɛs!» il

est si drôle en disant cela que tout le monde éclate
ɛ si dro:l ɑ̃ dizɑ̃ sla kə tu l mɔ̃:d eklat

de rire. «Tu la verras, la Tour Eiffel!» lui dit sa
də ri:r. «ty la vɛra, la tu:r ɛfɛl!» lɥi di sa

mère, «elle ne s'enfuira pas, tu peux être tranquille!»
mɛ:r, «ɛl nə sɑ̃fɥira pa, ty pø -zɛ:trə trɑ̃kil!»

A ces mots Jeanne éclate de rire, et quand on lui
a se mo ʒa:n eklat də ri:r, e kɑ̃ -tɔ̃ lɥi

demande pourquoi elle rit, elle dit: «Je me suis
dmɑ̃:d purkwa ɛl ri, ɛl di: «ʒə m sɥi

imaginée une tour qui s'enfuyait sur de longues jambes,
-zimaʒine yn tu:r ki sɑ̃fɥijɛ syr də lɔ̃:g ʒɑ̃:b,

comme une girafe!» «Comme une girafe? Quelle
kɔm yn ʒiraf!» «kɔm yn ʒiraf? kɛl

fantaisie!» dit Fatima, et en riant toujours, tous les
fɑ̃tɛzi!» di fatima, e ɑ̃ rijɑ̃ tuʒu:r, tu le

cinq vont vers l'énorme porte de Notre-Dame. Elle
sɛ̃:k vɔ̃ vɛr lenɔrm pɔrt də nɔtrə dam. ɛl

est fermée aujourd'hui, et on entre par la porte de
ɛ fɛrme oʒurdɥi, e ɔ̃ -nɑ̃:trə par la pɔrt də

droite, plus petite.
drwat, ply ptit.

On ne reste pas longtemps à l'intérieur de Notre-
ɔ̃ nə rɛst pa lɔ̃tɑ̃ a lɛ̃terjœ:r də nɔtrə

Dame, cette fois-ci. André propose à Marie-Anne et
dam, sɛt fwa si. ɑ̃dre prɔpo:z a mari a:n e

éclater de rire = rire brusquement et très fort

s'enfuir
s'est enfui
s'enfuit
s'enfuyait
s'enfuira


une girafe

Une personne qui a de la fantaisie peut s'imaginer beaucoup de choses.

à Fatima d'y revenir avec elles un autre jour, puis,
a fatima di rvəni:r avɛk ɛl œ̃ -no:trə ʒu:r, pɥi,

L'Hôtel de Ville est l'endroit où l'on s'occupe des affaires de la ville.

notre petit groupe s'en va vers l'Hôtel de Ville, où
nɔtrə pəti grup sã va vɛr lɔtɛl də vil, u

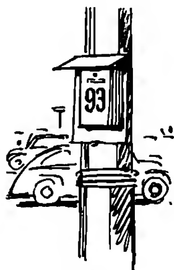
on arrive après avoir traversé le pont d'Arcole, de
ɔ̃ -nari:v aprɛ -zavwa:r travɛrse l pɔ̃ darkɔl, də

l'autre côté de l'île. Devant l'Hôtel de Ville, on prend
lo:trə kote d lil. dəvã lɔtɛl də vil, ɔ̃ prã

de nouveau l'autobus. C'est une autre ligne: la ligne
d nuvo lotɔbys. sɛ -tyn o:trə liɲ: la liɲ

une foule ɔ: beaucoup

72. Seulement, cette fois-ci, il y a une foule
swasãtdu:z. sœlmã, sɛt fwa si, il ja yn ful



les «numéros» à un arrêt d'autobus

de gens à l'arrêt de l'autobus, et nos cinq amis prennent
də ʒã a larɛ d lotɔbys, e no sɛ̃ -kami prɛn

des numéros pour être sûrs de monter quand leur
de nymero pur ɛ:trə sy:r də mɔ̃te kã lœr

tour sera venu. Voilà le 72 qui arrive. Le
tu:r səra vny. vwala l swasãtdu:z ki ari:v. lə

receveur est sur la plate-forme: « Laissez descendre,
rsəvœ:r ɛ syr la platfɔrm: «lɛse desã:dr,


la plate-forme de l'autobus

s'il vous plaît! » dit-il. Puis, quand tout le monde est
sil vu plɛ!» di -til. pɥi, kã tu l mɔ̃:d ɛ

descendu — l'Hôtel de Ville est le dernier arrêt de
desãdy — lɔtɛl də vil ɛ l dɛrnjɛ -rarɛ d

la ligne — le receveur dit: « En voiture, s'il vous plaît!
la liɲ — lə rsəvœ:r di: «ã vwaty:r, sil vu plɛ!

en voiture! = montez dans la voiture!

Il y a de la place pour tout le monde! » « Il ne veut
il ja d la plas pur tu l mɔ̃:d!» «il nə vø

pas voir nos numéros? » demande Jeanne. « Non, pas
pa vwa:r no nymero?» dəmã:d ʒa:n. «nɔ̃, pa

cette fois-ci, l'autobus est vide, ce n'est pas néces-
sɛt fwa si, lotɔbys ɛ vid, s nɛ pa nesɛ-

saire, » explique André, et on monte en voiture. Il
sɛ:r,» ɛksplik ãdre, e ɔ̃ mɔ̃:t ã vwaty:r. il

y a deux banquettes libres, l'une derrière l'autre. On
ja dø bãkɛt libr, lyn dɛrjɛ:r lo:tr. ɔ̃

s'y place tous les cinq (les enfants n'occupent pas
si plas tu le sɛ̃:k [le -zãfã nɔkyp pa

beaucoup de place), et on ouvre tout grands les yeux,
boku d plas], e ɔ̃ -nu:vrə tu grã le -zjø,

pour tout voir.
pur tu vwa:r.

Au prochain arrêt il y a également une foule de gens
o prɔʃɛn arɛ il ja egalmã yn ful də ʒã

qui tous veulent monter. « Aux numéros! » dit alors
ki tus vœl mɔ̃te. «o nymero!» di alɔ:r

le receveur. « Cinquante-six! » dit une dame. Personne
lə rsəvœ:r. «sɛ̃kãtsis!» di yn dam. pɛrsɔn

n'a de nombre plus bas, par conséquent c'est elle qui
na d nɔ̃:brə ply ba, par kɔ̃sekã sɛ ɛl ki

monte la première. « Ensuite? » demande le receveur.
mɔ̃:t la prəmjɛ:r. «ãsɥit?» dəmã:d lə rsəvœ:r.

« Cinquante-sept! Cinquante-huit! » Le receveur prend
«sɛ̃kãtsɛt! sɛ̃kãtɥit!» lə rsəvœ:r prã

les numéros, et, quand dix voyageurs sont montés, il
le nymero, e, kã di vwajaʒœ:r sɔ̃ mɔ̃te, il

par conséquent = donc

n'y a plus de place dans l'autobus, et le receveur dit:
nja ply d plas dã lotɔbys, e lə rsəvœ:r di:

« C'est tout! Complet! » Puis il tire la sonnette, et
«sɛ tu! kɔ̃plɛ!» pɥi il ti:r la sɔnɛt, e

pendant que l'autobus se met en mouvement, il dit aux
pãdã k lotɔbys sə mɛ ã muvmã, il di o

nouveaux voyageurs: « Allons à l'intérieur, Messieurs-
nuvo vwajaʒœ:r: «alɔ̃ -za lɛ̃terjœ:r, mesjø

dames! Avancez, Messieurs-dames, s'il vous plaît! Il
dam! avãse, mesjø dam, sil vu plɛ! il

y a des places assises à l'intérieur! » Puis, il demande:
ja de plas asi:z a lɛ̃terjœ:r!» pɥi, il dəmã:d:

« Madame?» « Pour la rue du Louvre, c'est un ticket,
«madam?» «pur la ry dy lu:vr, sɛ -tœ̃ tikɛ,

n'est-ce pas? » « Oui, Madame! Merci, Madame! S'il
nɛs pa?» «wi, madam! mɛrsi, madam! sil

vous plaît, Monsieur? » « C'est combien de tickets pour
vu plɛ, məsjø?» «sɛ kɔ̃bjɛ̃ d tikɛ pur

le Trocadéro? » « Quatre tickets, Monsieur! Merci! »
lə trɔkadero?» «katrə tikɛ, məsjø! mɛrsi!»

Le receveur travaille vite, et c'est bien nécessaire, car
lə rsəvœ:r trava:j vit, e sɛ bjɛ̃ nesesɛ:r, kar

les arrêts se succèdent rapidement, et à chaque arrêt,
le -zarɛ sə syksɛd rapidmã, e a ʃak arɛ,

il y a une queue de personnes qui attendent de
il ja yn kø d pɛrsɔn ki atã:d də

monter.
mɔ̃te.

---

complet ɔ: plein

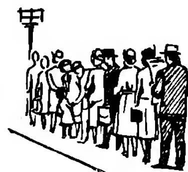
se mettre en mouvement = se mettre en marche

allons! ɔ: allez!

place assise = place où l'on peut être assis

Il faut travailler pour gagner de l'argent.

se succéder = venir l'un après l'autre



une queue de personnes

L'autobus suit la rue de Rivoli et le Palais du Louvre,
lotɔbys sɥi la ry d rivɔli e l palɛ dy lu:vr,

et André explique tout se que l'on voit à Marie-Anne,
e ɑ̃dre ɛksplik tu s kə lɔ̃ vwa a mari a:n,

à Fatima et aux enfants. Il est midi, la rue de Rivoli
a fatima e o -zɑ̃fɑ̃. il ɛ midi, la ry d rivɔli

est pleine de voitures, les trottoirs sont noirs de monde.
ɛ plɛn də vwaty:r, le trɔtwa:r sɔ̃ nwa:r də mɔ̃:d.

L'autobus n'avance plus que très lentement. Chaque
lotɔbys navɑ̃:s ply k trɛ lɑ̃tmɑ̃. ʃak

fois qu'il se met en mouvement, une queue d'autos
fwa kil sə mɛ ɑ̃ muvmɑ̃, yn kø doto

l'arrête, et on ne fait par conséquent que cent mètres
larɛt, e ɔ̃ n fɛ par kɔ̃sekɑ̃ k sɑ̃ mɛtr

à la fois, pas plus.
a la fwa, pa ply.

Quand on sort de la rue de Rivoli même les enfants
kɑ̃ -tɔ̃ sɔ:r də la ry d rivɔli mɛ:m le -zɑ̃fɑ̃

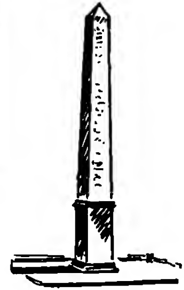
poussent un oh! d'admiration. Car vraiment, la place
pus œ̃ o! dadmirasjɔ̃. kar vrɛmɑ̃, la plas

de la Concorde est une place superbe. « Regarde,
də la kɔ̃kɔrd ɛ -tyn plas sypɛrb. «rəgard,

maman! » s'écrie Arthur, « un obélisque! » « Oui, c'est
mɑ̃mɑ̃!» sekri arty:r, «œ̃ -nɔbelisk!» «wi, sɛ

l'Obélisque de Louqsor. C'est le roi Louis-Philippe
lɔbelisk də luksɔ:r. sɛ lə rwa lwi filip

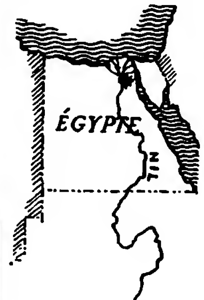
qui l'a fait venir d'Égypte, en 1836. » Mais
ki la fɛ vni:r deʒipt, ɑ̃ dizɥi sɑ̃ trɑ̃tsis.» mɛ


un obélisque

l'autobus n'avance plus que ... ɔ: maintenant, l'autobus n'avance que ...

à la fois = en une fois

superbe = très beau, magnifique



l'Égypte

déjà, l'autobus a traversé la place de la Concorde, et
deʒa, lotɔbys a travɛrse la plas də la kɔ̃kɔrd, e

les mots sont couverts ɔ: on n'entend pas les mots

les derniers mots d'André sont couverts par un cri
le dɛrnje mo dɑ̃dre sɔ̃ kuvɛ:r par œ̃ kri

d'Arthur: « Regarde, Jeanne! Regarde, Fatima! La
darty:r: «rəgard, ʒɑ:n! rəgard, fatima! la

Tour Eiffel! »
tu:r ɛfɛl!»

Le Cours la Reine est une belle rue qui suit la Seine.

En effet, entre les arbres du Cours la Reine, on aper-
ɑ̃ -nefɛ, ɑ̃:trə le -zarbrə dy ku:r la rɛ:n, ɔ̃ -napɛr-

par instants = de temps en temps

çoit par instants l'immense tour. Arthur est plein d'im-
swa par ɛ̃stɑ̃ limɑ̃:s tu:r. arty:r ɛ plɛ̃ dɛ̃-

patience. Il quitte sa place le premier et sort sur la
pasjɑ̃:s. il kit sa plas lə prəmje e sɔ:r syr la

voilà qui est = voilà quelque chose qui est

plate-forme. Ah, voilà qui est bien plus intéressant que
platfɔrm. a, vwala ki ɛ bjɛ̃ ply -zɛ̃terɛsɑ̃ k

tous les monuments d'époques trop lointaines! La Tour
tu le mɔnymɑ̃ depɔk tro lwɛ̃tɛn! la tu:r

Eiffel, c'est le monument d'une époque qu'Arthur com-
ɛfɛl, sɛ l mɔnymɑ̃ dyn epɔk karty:r kɔ̃-

prend et qui plaît à sa fantaisie. Notre-Dame est
prɑ̃ e ki plɛ a sa fɑ̃tɛzi. nɔtrə dam ɛ

formidable ɔ: énorme

peut-être superbe, mais la Tour, elle, est formidable!
pœtɛ:trə sypɛrb, mɛ la tu:r, ɛl, ɛ fɔrmidabl!

Quand l'autobus s'arrête au pont d'Iéna, juste en face
kɑ̃ lotɔbys sarɛt o pɔ̃ djena, ʒyst ɑ̃ fas

de la Tour, Arthur est le premier à descendre. « C'est
də la tu:r, arty:r ɛ l prəmje a desɑ̃:dr. «sɛ

formidable, n'est-ce pas?» répète-t-il en s'adressant à
fɔrmidabl, nɛs pa?» rєpɛt -til ã sadrɛsã a

sa sœur. «Oui, c'est grand!» dit Jeanne, plus calme
sa sœ:r. «wi, sɛ grã!» di ʒa:n, ply kalm

que son frère. Et Fatima exprime son admiration
kə sɔ̃ frɛ:r. e fatima ɛksprim sɔ̃ -nadmirasjɔ̃

en s'écriant: «On ne comprend pas comment ça tient
ã sekriã: «ɔ̃ n kɔ̃prã pa kɔmã sa tjɛ̃

debout!» A ces mots, Arthur éclate de rire: «Ma
dəbu!» a se mo, arty:r eklat də ri:r: «ma

vieille Fatima, on voit bien que tu es une femme!
vjɛ:j fatima, ɔ̃ vwa bjɛ̃ kə ty ɛ -zyn fam!

Crois-tu qu'elle est faite en bois, la Tour Eiffel? Elle
krwa ty kɛl ɛ fɛt ã bwa, la tu:r ɛfɛl? ɛl

est en fer, voyons! Et le fer, c'est fort, c'est mille
ɛ -tã fɛ:r, vwajɔ̃! e l fɛ:r, sɛ fɔ:r, sɛ mil

fois plus fort que le bois!» «Voyons, Arthur, je ne
fwa ply fɔ:r kə l bwa!» «vwajɔ̃, arty:r, ʒə n

suis pas si bête, tu sais? Bien entendu qu'elle est en
sɥi pa si bɛ:t, ty se? bjɛ̃ -nãtãdy kɛl ɛ -tã

fer, mais c'est tout de même admirable que ça soit si
fɛ:r, mɛ sɛ tu d mɛ:m admirablə kə sa swa si

haut! Quelle hauteur a-t-elle, d'ailleurs, Monsieur
o! kɛlə otœ:r a -tɛl, dajœ:r, məsjø

Comaux?» «Elle a trois cents mètres de haut. On
kɔmo?» «ɛl a trwa sã mɛtrə də o. ɔ̃

monte?» «Oui! Oui!» Et nos cinq amis se dirigent vers
mɔ̃:t?» «wi! wi!» e no sɛ̃ -kami s diri:ʒ vɛr

s'adresser ɔ: parler

ça tient debout ɔ: ça reste debout

Avec du bois, on fait par exemple des chaises et des tables.

Avec du fer, on fait par exemple des couteaux et des clefs.

c'est admirable = on doit l'admirer

d'ailleurs ɔ: puisque nous en parlons

se diriger = aller

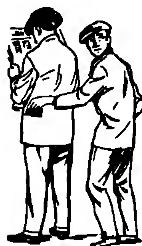

un ascenseur

le prix = ce qu'on doit payer

2500 frcs = 25 NF. (nouveaux francs)



un écriteau


un pickpocket

Un pickpocket est un voleur.

d'ailleurs ɔ: en effet


un sac à main

l'un des quatre « pieds », où il y a un des ascenseurs qui
lœ̃ de katrə «pje», u il ja œ̃ de -zasãsœ:r ki

montent au deuxième étage de la Tour. André paye
mɔ̃:t o døzjɛm eta:ʒ də la tu:r. ãdre pɛ:j

le prix des cinq billets, ce qui fait deux mille cinq
lə pri de sɛ̃ bijɛ, s ki fɛ dø mil sɛ̃

cents francs, et on monte le petit escalier qui mène
sã frã, e ɔ̃ mɔ̃:t lə pti -tɛskalje ki mɛn

à l'énorme ascenseur.
a lenɔrm asãsœ:r.

« Regarde, maman, ce qui est écrit là! » « Où, Arthur? »
«rəgard, mãmã, s ki ɛ -tekri la!» «u, arty:r?»

« Là. » Et Arthur montre à Marie-Anne un écriteau
«la.» e arty:r mɔ̃:tr a mari a:n œ̃ -nekrito

qui porte le texte suivant: « ATTENTION AUX PICK-
ki pɔrt lə tɛkstə sɥivã: «atãsjɔ̃ o pik-

POCKETS! » « Eh bien, oui, » dit André, « il faut faire
pɔkɛt!» «e bjɛ̃, wi,» di ãdre, «il fo fɛ:r

attention aux voleurs. Comme dans tous les endroits
atãsjɔ̃ o vɔlœ:r. kɔm dã tu le -zãdrwa

où il y a beaucoup de monde, il y a aussi des pick-
u il ja boku d mɔ̃:d, il ja osi de pik-

pockets dans les ascenseurs de la Tour Eiffel, et dans
pɔkɛt dã le -zasãsœ:r də la tu:r ɛfɛl, e dã

le reste de la tour aussi, d'ailleurs. Fais donc attention
lə rɛst də la tu:r osi, dajœ:r. fɛ dɔ̃ -katãsjɔ̃

à ton sac à main, Marie-Anne, et vous aussi, Fatima. »
a tɔ̃ sak a mɛ̃, mari a:n, e vu osi, fatima.»

« Merci, » dit Marie-Anne, qui n'a aucune envie qu'on
«mɛrsi,» di mari a:n, ki na okyn ãvi kɔ̃

lui vole son argent, et elle décide de faire mieux
lɥi vɔl sɔ̃ -narʒã, e ɛl desid də fɛ:r mjø

attention à son sac.
atãsjɔ̃ a sɔ̃ sak.

L'ascenseur monte lentement. La distance du sol
lasãsœ:r mɔ̃:t lãtmã. la distã:s dy sɔl

augmente, elle est de 57 mètres 1/2 au
ɔgmã:t, ɛl ɛ d sɛ̃kãtsɛt mɛtr e dmi o

premier étage. Puis, l'ascenseur se remet en mouve-
prəmjɛ -reta:ʒ. pɥi, lasãsœ:r sə rmɛ ã muv-

ment et continue à monter. Un peu avant le deuxième
mã e kɔ̃tiny a mɔ̃te. œ̃ pø avã l døzjɛm

étage, Jeanne dit: « Je suis sûre que nous sommes
eta:ʒ, ʒa:n di: «ʒə sɥi' ' sy:r kə nu sɔm

déjà à plus de cent mètres du sol! » « Cent mètres?
deʒa a ply d sã mɛtrə dy sɔl!» «sã mɛtr?

Le double au moins! » dit son frère, sûr de ses connais-
lə dubl o mwɛ̃!» di sɔ̃ frɛ:r, sy:r də se kɔnɛ-

sances. « Non, c'est plutôt Jeanne qui a raison, » dit
sã:s. «nɔ̃, sɛ plyto ʒa:n ki a rɛzɔ̃,» di

André, « le deuxième étage est à environ cent quinze
ãdre, «lə døzjɛm eta:ʒ ɛ -ta ãvirɔ̃ sã kɛ̃:z

mètres du sol, si je ne me trompe. » « On dirait que
mɛtrə dy sɔl, si ʒə n mə trɔ̃:p.» «ɔ̃ dirɛ k

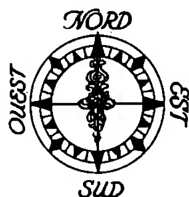
c'est plus haut, » dit alors Arthur, et comme l'ascenseur
sɛ ply o,» di alɔ:r arty:r, e kɔm lasãsœ:r

voler
un voleur

le sol = la terre

augmenter ɔ: devenir plus grand

le double = deux fois plus




un musée

est arrivé au deuxième étage, tout le monde sort.
ɛ -tarive o døzjɛm eta:ʒ, tu l mɔ̃:d sɔ:r.

Quelle vue superbe, de cette hauteur! «Venez, je vais
kɛl vy sypɛrb, də sɛtə otœ:r! «vəne, ʒə vɛ

vous présenter Paris! » dit André. « Commençons par
vu prezɑ̃te pari!» di ɑ̃dre. «kɔmɑ̃sɔ̃ par

l'ouest. A nos pieds, il y a le Palais de Chaillot, qui
lwɛst. a no pje, il ja l palɛ d ʃajo, ki

a été construit en 1937, et où il y a quatre
a ete kɔ̃strɥi ɑ̃ diznœf sɑ̃ trɑ̃tsɛt, e u il ja katrə

musées. (Mais les musées, ça n'intéresse pas les jeunes.)
myze. [mɛ le myze, sa nɛ̃terɛs pa le ʒœn.]

Beaucoup plus loin vers l'ouest, vous voyez ce grand
boku ply lwɛ̃ vɛr lwɛst, vu vwaje sə grɑ̃

bois? C'est le Bois de Boulogne. Nous irons nous y
bwa? sɛ l bwa d bulɔɲ. nu -zirɔ̃ nu -zi

promener un dimanche, si vous voulez. » « Oh, oui! »
prɔmne œ̃ dimɑ̃:ʃ, si vu vule.» «o, wi!»

« Au nord... » commence André, mais un cri de Marie-
«o nɔ:r ...» kɔmɑ̃:s ɑ̃dre, mɛ œ̃ kri d mari

Anne l'interrompt: « Mon sac! Où est mon sac? » « On
a:n lɛ̃tɛrɔ̃: «mɔ̃ sak! u ɛ mɔ̃ sak?» «ɔ̃

ne te l'a pas volé, j'espère? Je te l'avais pourtant dit:
n tə la pa vɔle, ʒɛspɛ:r? ʒə tə lavɛ purtɑ̃ di:

attention aux voleurs! Tu te souviens du texte de
atɑ̃sjɔ̃ o vɔlœ:r! ty t suvjɛ̃ dy tɛkstə də

l'écriteau? » « Il est tombé à vos pieds, Madame Marie-
lekrito?» «il ɛ tɔ̃be a vo pje, madam mari

Anne! » dit Fatima, qui, heureusement, a vu le sac.
a:n!» di fatima, ki, œrøzmɑ̃, a vy l sak.

Elle le ramasse et le donne à Marie-Anne. La jeune
ɛl lə rama:s e l dɔn a mari a:n. la ʒœn

femme devient toute rouge, son effroi lui semble
fam dəvjɛ̃ tut ru:ʒ, sɔ̃ -nɛfrwa lɥi sɑ̃:blə

ridicule. Pour l'aider, André se dépêche de continuer
ridikyl. pur lɛde, ɑ̃dre s depɛ:ʃ də kɔ̃tinɥe

son explication: « Au nord, donc, vous voyez ce grand
sɔ̃ -nɛksplikasjɔ̃: «o nɔ:r, dɔ̃, vu vwaje sə grɑ̃

expliquer
une explication

monument? C'est l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Il
mɔnymɑ̃? sɛ lark də trijɔ̃:f də letwal. il

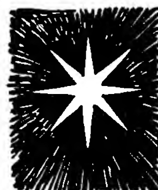

l'Arc de Triomphe

a été commencé par l'empereur Napoléon Ier en
a ete kɔmɑ̃se par lɑ̃prœ:r napɔleɔ̃ prəmje ɑ̃

1806, et terminé par le roi Louis-Philippe en
dizɥi sɑ̃ sis, e tɛrmine par lə rwa lwi filip ɑ̃

1836. » « Pourquoi l'appelle-t-on l'Arc de
dizɥi- sɑ̃ trɑ̃tsis.» «purkwa lapɛl -tɔ̃ lark də

Triomphe de l'Étoile? » demande Fatima. « Parce que
trijɔ̃:f də letwal?» dəmɑ̃:d fatima. «pars kə


une étoile

la place où il se trouve ressemble à une étoile avec
la plas u il sə tru:v rəsɑ̃:bl a yn etwal avɛk

ses rayons et s'appelle par conséquent Place de
se rɛjɔ̃ e sapɛl par kɔ̃sekɑ̃ plas də

l'Étoile. » « Merci! » dit Fatima, satisfaite de l'expli-
letwal.» «mɛrsi!» di fatima, satisfɛt də lɛkspli-

cation. Et André continue: « Au nord-est, très loin,
kasjɔ̃. e ɑ̃dre kɔ̃tiny: «o nɔrɛst, trɛ lwɛ̃,


une colline

sur une colline, vous voyez cette grande église? » « Oui!
syr yn kɔlin, vu vwaje sɛt grɑ̃:d egli:z?» «wi!

N'est-ce pas le Sacré-Cœur? » demande Marie-Anne.
nɛs pa l sakre kœ:r?» dəmɑ̃:d mari a:n.

« Tout à fait juste, » lui répond André, puis il continue:
«tu -ta fɛ ʒyst,» lɥi repɔ̃ ɑ̃dre, pɥi il kɔ̃tiny:

« Nous y monterons aussi, si vous restez assez longtemps
«nu -zi mɔ̃trɔ̃ osi, si vu rɛste ase lɔ̃tɑ̃

à Paris. Continuons! Plus à l'est, mais beaucoup plus
a pari. kɔ̃tinɥɔ̃! ply -za lɛst, mɛ boku ply

près, là, à droite, il y a le Palais du Louvre, que vous
prɛ, la, a drwat, il ja l palɛ dy lu:vr, kə vu

avez vu de l'autobus, et la Place de la Concorde. »
-zave vy d lotɔbys, e la plas də la kɔ̃kɔrd.»

« Avec l'Obélisque de Louqsor! » dit Arthur. « Exac-
«avɛk lɔbelisk də luksɔ:r!» di arty:r. «egzak-

tement! Et peux-tu me montrer l'île de la Cité, avec
təmɑ̃! e pø ty mə mɔ̃tre lil də la site, avɛk

Notre-Dame, à l'est? » « Oui, n'est-ce pas là? » demande
nɔtrə dam, a lɛst?» «wi, nɛs pa la?» dəmɑ̃:d

Arthur, et il montre exactement la Cité et Notre-
arty:r, e il mɔ̃:tr egzaktəmɑ̃ la site e nɔtrə

Dame.
dam.

« Et au sud, il n'y a rien? » demande Jeanne. « Non,
«e o syd, il nja rjɛ̃?» dəmɑ̃:d ʒa:n. «nɔ̃,

rien d'intéressant, » lui répond André. Puis, on fait
rjɛ̃ dɛ̃terɛsɑ̃,» lɥi repɔ̃ ɑ̃dre. pɥi, ɔ̃ fɛ

encore une fois « le tour de la ville », avant de reprendre
ãkɔ:r yn fwa «lə tu:r d la vil», avã d rəprã:drə

l'ascenseur qui mène au troisième étage, à deux cent
lasãsœ:r ki mɛn o trwazjɛm eta:ʒ, a dø sã

soixante-seize mètres du sol.
swasãtsɛ:z mɛtrə dy sɔl.

Quand on a fini de regarder la ville de cette hauteur
kã -tɔ̃ -na fini d rəgarde la vil d sɛtə otœ:r

également, André propose: «Vous ne voulez pas envoyer
egalmã, ãdre prɔpo:z: «vu n vule pa ãvwaje

une carte postale à grand-papa, Jeanne et Arthur? Ce
yn kart pɔstal a grãpapa, ʒa:n e arty:r? sə

serait très amusant s'il en recevait une de la Tour
srɛ trɛ -zamyzã sil ã rsəvɛ yn də la tu:r

Eiffel.» « Quelle bonne idée! » dit Marie-Anne: « Nous
ɛfɛl.» «kɛl bɔn ide!» di mari a:n: «nu

lui enverrons une carte postale chacun! Il va sûrement
lɥi ãvɛrɔ̃ yn kart pɔstal ʃakœ̃! il va syrmã

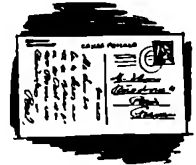
rire quand il les recevra! » Et tout en riant, ils s'en
ri:r kã -til le rsəvra!» e tu -tã rijã, il sã

vont acheter des cartes postales illustrées.
vɔ̃ -taʃte de kart pɔstal ilystre.

Quand ils ont fini d'écrire, ils décident de redescendre.
kã -til -zɔ̃ fini dekri:r, il desid də rdesã:dr.

En bas, on se sent tout à coup très petit, après avoir
ã ba, ɔ̃ sə sã tu -ta ku trɛ pti, aprɛ -zavwa:r

vu la ville de cette hauteur. Les arbres ont de nouveau
vy la vil də sɛtə otœ:r. le -zarbr ɔ̃ də nuvo


une carte postale

envoyer
a envoyé
envoie
envoyait
enverra

recevoir
a reçu
reçoit
recevait
recevra

illustré ɔ: avec photo

Quand on n'a pas bu depuis longtemps, on a soif.

vivre
qu'il vive

Vive l'oncle André! ɔ: Nous voulons que l'oncle André vive.

leur grandeur naturelle, et les personnes ne peuvent
lœr grãdœ:r natyrɛl, e le pɛrsɔn nə pœ:v

plus être comparées à de tout petits insectes. « Où
ply -zɛ:trə kɔ̃pare a d tu pti -zɛ̃sɛkt. «u

irons-nous, maintenant? » demande André. « Moi, j'ai
irɔ̃ nu, mɛ̃tnã?» dəmã:d ãdre. «mwa, ʒe

faim et j'ai soif! » déclare Arthur. « Et moi aussi, j'ai
fɛ̃ e ʒe swaf!» dekla:r arty:r. «e mwa osi, ʒe

une soif terrible! Et j'ai faim également, » dit Jeanne.
yn swaf tɛribl! e ʒe fɛ̃ egalmã,» di ʒa:n.

On décide donc d'aller dans un restaurant sur le Boule-
ɔ̃ desid dɔ̃ dale dã -zœ̃ rɛstɔrã syr lə bul-

vard Saint-Michel qu'André connaît très bien. « Seule-
va:r sɛ̃ miʃɛl kãdre kɔnɛ trɛ bjɛ̃. «sœl-

ment nous n'y irons pas à pied, ni en autobus, mais en
mã nu ni irɔ̃ pa a pje, ni ã -notɔbys, mɛ ã

bateau, » dit André. « En bateau? Vive l'oncle André! »
bato,» di ãdre. «ã bato? vi:v lɔ̃:kl ãdre!»

crient les enfants.
kri le -zãfã.

Quelques minutes plus tard, ils sont installés tous les
kɛlk minyt ply ta:r, il sɔ̃ -tɛ̃stale tu le

cinq sur un des bateaux de la Seine, et on entend
sɛ̃:k syr œ̃ de bato d la sɛ:n, e ɔ̃ -nãtã

pendant longtemps leurs rires et leurs cris. Puis, le
pãdã lɔ̃tã lœr ri:r e lœr kri. pɥi, lə

bateau disparaît, caché par le quai.
bato disparɛ, kaʃe par lə ke.

EXERCICE A.

Marie-Anne — d'aller à la Tour Eiffel par l'autobus. « L'— est là! » dit André. Au même moment, un autobus de la — numéro 38 approche. On monte, et on s'installe sur trois —. Le — demande s'il y a encore des voyageurs. Puis, il donne un coup de —, et l'autobus part.

André donne au receveur un — par personne. Il a acheté un —, et il donne en tout cinq —. On approche de la Seine, qui est très large en ce —-là. L'— de la Cité en occupe le milieu. Au moment où l'autobus traverse le — Saint-Michel, Fatima demande: « Quelle est cette grande —, là à droite? » C'est Notre-Dame, et du — que l'on est si près, André propose de descendre pour aller la voir de plus près.

Tous admirent le merveilleux —, mais Arthur dit que la Tour Eiffel est plus grande. Il — la Tour Eiffel à Notre-Dame. André — de rire en l'entendant. Marie-Anne promet à Arthur qu'il verra la tour, elle ne s'— pas. En entendant cela, Jeanne éclate de rire, car elle a beaucoup de —, et elle s'imagine la Tour Eiffel qui s'enfuit sur de longues jambes, comme une —!

Le receveur est sur la — de l'autobus. Quand tout le monde est descendu, il dit: « En —! » Et un peu plus tard, on repart. A l'arrêt suivant, dix autres personnes montent, puis le receveur dit: « —! » Il n'y a plus de places, le receveur tire la sonnette et l'autobus se remet en —. Le receveur — vite, et cela est bien nécessaire. Les arrêts se — rapidement. A chaque arrêt, il y a une — de personnes qui veulent monter.

MOTS:
un arc
un arrêt
un ascenseur
une banquette
le bois
un carnet
une carte
une carte postale
une cité
une colline
la concorde
une connaissance

un cours
une distance
le double
un écriteau
une église
un empereur
une époque
l'est
une étoile
une explication
une fantaisie
le fer
une foule
une girafe
l'Hôtel de Ville
une île
la justice
une ligne
un monument
un mouvement
un musée
le nord
un obélisque
l'ouest
un palais
un pickpocket
une place assise
une plate-forme
un point
un pont
un prix
une queue
un receveur
un Romain
un sac
un sac à main
une soif
le sol

EXERCICE B.

Voici de nouveau une histoire sans texte. Nous vous donnons huit dessins, à vous de raconter l'histoire. Après cela, nous vous poserons quelques questions pour vous aider à finir l'histoire, en nous racontant ce que les dessins ne montrent pas. Voici d'abord les dessins:










Et maintenant, que croyez-vous que le petit garçon va faire? Que feront alors ses parents? Et comment finira l'histoire? Qu'auriez-vous fait à la place du petit garçon, si un voleur était entré dans votre chambre?

EXERCICE C.

s'enfuir

s'est enfui	**s'enfuyait**
s'enfuit	**s'enfuira**

« La Tour Eiffel ne s'— pas! » a dit Marie-Anne. Jeanne a ri, elle s'était imaginé une haute tour qui s'— sur de longues jambes. Quand un animal a peur, il s'—. Tartarin se demande si tous les lions se sont —. Car s'il en reste un seul, il va l'empêcher de s'—.

recevoir

a reçu	**recevait**
reçoit	**recevra**

Arthur a — une lettre de son ami Jean. Il — souvent des lettres de ses amis de Casablanca. Il aime bien — des lettres d'Afrique, et il serait un peu triste s'il n'en — plus. Mais il en — sûrement encore beaucoup.

envoyer

a envoyé	**envoyait**
envoie	**enverra**

Marie-Anne a — une lettre à ses parents. Elle leur — des lettres plusieurs fois par semaine. Elle leur a

une sonnette
le sud
un texte
un ticket
un triomphe
un voleur
admirable
complet
formidable
magnifique
superbe
s'adresser
comparer
déclarer
se diriger
éclater
il s'enfuira
il s'enfuyait
nous enverrons
expliquer
exprimer
illustré
proposer
il recevait
il recevra
reprendre
(qu') il sache
se succéder
travailler
vive!
voler
à la fois
attention à . . .!
avoir soif
d'ailleurs
de rien!

du moment que
éclater de rire
en voiture, s'il vous plaît!
fait en bois
ne ... plus que
par conséquent
par instants
personne d'autre
tenir debout
voilà qui est
Arcole
Boulogne
Chaillot
la Cité
l'Égypte
la Gaule
Iéna
Louqsor
Louvre
Lutèce
Marché-Neuf
Notre-Dame
Rivoli
Sacré-Cœur
Trocadéro

promis de leur — des nouvelles chaque fois qu'il se passera quelque chose d'intéressant. Fatima — également des nouvelles à sa mère demain ou après-demain, car sa mère serait un peu triste si Fatima ne lui en — pas.

que je sache	**que nous sachions**
que tu saches	**que vous sachiez**
qu'il sache	**qu'ils sachent**

« Pourquoi faut-il que je — cela? » « Il est absolument nécessaire que tu le —! Et il faut que Jean le — également. Il faut que tous tes amis le —. » « Encore une fois, pourquoi faut-il que nous le —? » « Il faut que vous le —, c'est tout, je ne peux pas te l'expliquer. »

EXERCICE D.

Voici un exercice d'une nouvelle sorte. C'est un exercice qui va vous obliger à penser plus que les autres exercices que vous avez eus. Il faut répondre, après chaque phrase: « C'est juste, » ou « Ce n'est pas juste. » Rien d'autre. Voici un exemple: « Il n'est pas vrai que la neige ne soit pas blanche. » Cette phrase est juste. N'est-ce pas?

Et maintenant, à vous! Mais attention: pensez seulement en français! N'employez pas votre propre langue!

1) Le poisson n'est pas un animal qui ne sait pas nager.
2) Aujourd'hui, la maladie dont est mort Henri Doumier n'est pas une maladie dont on meurt rarement.

3) Il n'est pas bon pour un petit garçon de manger des pommes qui ne sont pas mûres.
4) Un médecin ne guérit pas les personnes qui ne sont pas malades.
5) Quand il ne fait pas froid, on met des vêtements qui ne sont pas trop chauds.
6) Si l'on n'a pas oublié de mettre des vêtements chauds quand on sort, en hiver, on ne tombe pas malade.
7) Si Paris n'était pas une si grande ville, il ne serait pas difficile de la traverser à pied.
8) Le noir n'est pas une couleur que l'on ne voit pas quand il ne fait pas clair.
9) Il n'est pas vrai que le rose ne soit pas une couleur entre le rouge et le bleu.
10) On ne peut pas dire que l'homme ne sache pas nager plus vite qu'un poisson.

RÉSUMÉ

Dans le résumé du chapitre 39, nous avons vu qu'on emploie le subjonctif après une forme du verbe être + un adjectif de sentiment + le mot « que ».

Nous pouvons maintenant ajouter que l'on emploie également le subjonctif après les mots: c'est + certains substantifs, comme « dommage », « bonheur », « malheur », + que, parce qu'une telle phrase exprime un sentiment. Par exemple: *C'est dommage que* vous ne *puissiez* pas venir. *C'est* un *bonheur qu'*elle *vienne* nous voir. *C'est* un *malheur qu'*il ne *soit* pas encore guéri.

Nous avons dit dans le même résumé qu'ordinairement, on n'emploie pas le subjonctif après les adjectifs « sûr », « clair », « vrai », « certain », « probable », mais que l'on emploie le subjonctif en cas de question ou de négation. Par exemple: Il *est vrai qu'*il *est* mort. *Est-il vrai qu'*il *soit* mort? Il *n'est pas vrai qu'*il *soit* mort.

de même ɔ: de même manière

De même, on n'emploie ordinairement pas le subjonctif après « que » lorsque le mot « que » vient après le verbe « croire » ou un autre verbe qui sert à dire ce que l'on pense de quelque chose: « penser », « trouver », « espérer », « dire », « supposer ». Mais on emploie le subjonctif après ces verbes + « que » en cas de question ou de négation.

je ne crois pas que . . .

On dit donc: Je *ne crois pas que* ce *soit* vrai. Je *ne pense plus qu'*il *vienne* ce soir. Je *ne trouve pas que* tout cela *soit* si bête. Je *n'espère plus que* tu me *comprennes*. Je *ne dis pas que* tu *aies* raison. Je *n'*ai *jamais supposé que* ce *soit* possible.

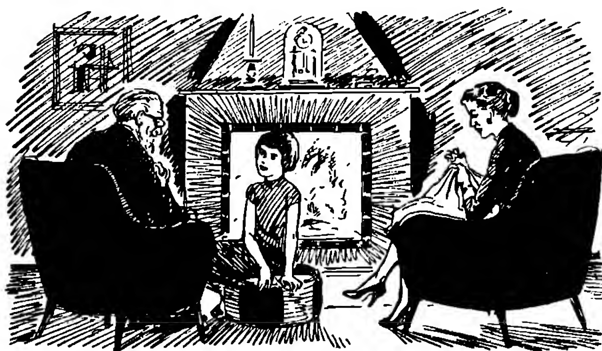
crois-tu que . . .?

Crois-tu que ce *soit* vrai? *Pensez-vous qu'*il *vienne* ce soir? *Trouve-t-il que* cela *soit* si bête? *Espères-tu* encore *qu'*il te *comprenne*? *Qui* aurait *supposé que* ce *soit* possible?

je crois que . . .

Mais quand la phrase n'est ni une question ni une négation, on n'emploie pas le subjonctif: Je *crois que c'est* vrai. Je *pense qu'*il *viendra* ce soir. Je *trouve que* tout cela *est* bête. J'*espère que* tu me *comprends*. Je *sais que* tout cela *est* vrai. Je *dis que* tu *as* raison. Je *suppose que* c'*est* possible.

CHARLEMAGNE



Devant la cheminée

Pendant les longues soirées du premier hiver que
pãdã le lɔ̃:g sware dy prəmjɛ -rivɛ:r kə

Marie-Anne a passé en France, la famille se réunit
mari a:n a pase ã frã:s, la fami:j sə reyni

souvent devant la cheminée du salon, et le grand-
suvã dvã la ʃəmine dy salɔ̃, e l grã-

père raconte alors à sa belle-fille et à sa petite-fille
pɛ:r rakɔ̃:t alɔ:r a sa bɛlfi:j e a sa ptitfi:j

les plus belles pages de l'histoire de France, car le
le ply bɛl pa:ʒ də listwa:r də frã:s, kar lə

vieux M. Doumier a enseigné l'Histoire de France
vjø məsjø dumje a ãsɛɲe listwa:r də frã:s

se réunir = se rassembler

se **réunir** (comme **finir**)
s'est réuni
se **réunit**
se **réunissait**
se **réunira**

au Lycée de Nantes jusqu'à l'âge de soixante ans.
o lise d nã:t ʒyska la:ʒ də swasã:t ã.

Un soir de novembre, après le dîner qui, ce soir-là,
œ̃ swa:r də nɔvã:br, aprɛ l dine ki, sə swa:r la,

avait été particulièrement bon, Marie-Anne demanda
avɛ -tete partikyljɛrmã bɔ̃, mari a:n dəmãda

donc à son beau-père: « Ne voulez-vous pas nous raconter
dɔ̃ -ka sɔ̃ bopɛ:r: «nə vule vu pa nu rakɔ̃te

quelque chose, beau-père? » «Vous raconter quelque
kɛlkə ʃo:z, bopɛ:r?» «vu rakɔ̃te kɛlkə

chose? Volontiers, mais quoi? Je ne sais pas beaucoup
ʃo:z? vɔlɔ̃tje, mɛ kwa? ʒə n se pa boku

d'histoires,» lui répondit M. Doumier. «Vous ne
distwa:r,» lɥi repɔ̃di məsjø dumje. «vu n

savez pas beaucoup d'histoires, mais vous savez
save pa boku distwa:r, mɛ vu save

l'histoire,» dit Marie-Anne, puis elle ajouta: « Henri
listwa:r,» di mari a:n, pɥi ɛl aʒuta: «ãri

m'a souvent parlé des belles soirées d'hiver où vous
ma suvã parle de bɛl sware divɛ:r u vu

vous réunissiez tous dans le salon, devant la cheminée,
vu reynisje tus dã l salɔ̃, dəvã la ʃmine,

et où vous parliez des époques les plus passion-
e u vu parlje de -zepɔk le ply pasjɔ-

nantes de l'histoire de France.» « Oui, c'étaient de
nã:t də listwa:r də frã:s.» «wi, setɛ də

très belles soirées,» dit le vieux M. Doumier, le
trɛ bɛl sware,» di l vjø məsjø dumje, lə

particulièrement ɔ: plus que d'habitude

demanda = a demandé

répondit = a répondu

dit = a dit

ajouta = a ajouté

passionnant = très intéressant

regard rêveur, « mais je ne sais pas si l'histoire t'inté-
rga:r rɛvœ:r, «mɛ ʒə n se pa si listwa:r tɛ̃te-

rêveur = qui rêve

resse et si elle intéresse Jeannette. » « Oh, si, grand-
rɛs e si ɛl ɛ̃terɛs ʒanɛt.» «o, si, grɑ̃-

papa! » répondit la fillette, « j'aime beaucoup l'histoire.
papa!» repɔ̃di la fijɛt, «ʒɛ:m boku listwa:r.

En classe, j'étais la première en histoire, tu sais? »
ɑ̃ kla:s, ʒetɛ la prəmjɛ:r ɑ̃ -nistwa:r, ty se?»

« Bien, mais alors, je ne peux sûrement rien te raconter
«bjɛ̃, mɛ alɔ:r, ʒə n pø syrmɑ̃ rjɛ̃ t rakɔ̃te

de nouveau, » essaya de dire M. Doumier, mais sa
d nuvo,» esɛja də di:r məsjø dumje, mɛ sa

essaya = a essayé

petite-fille l'arrêta: « Oh, si, grand-père! Tu sais
ptitfi:j larɛta: «o, si, grɑ̃pɛ:r! ty se

arrêta = a arrêté

sûrement mille choses intéressantes qu'on ne nous a
syrmɑ̃ mil ʃo:z ɛ̃terɛsɑ̃:t kɔ̃ nə nu -za

jamais enseignées! Et tu racontes si bien! » « Petite
ʒamɛ -zɑ̃seɲe! e ty rakɔ̃:t si bjɛ̃!» «pətit

femme! » dit le grand-père, puis il commença à raconter.
fam!» di l grɑ̃pɛ:r, pɥi il kɔmɑ̃sa a rakɔ̃te.

commença = a commencé

La chanson de Roland
la ʃɑ̃sɔ̃ də rɔlɑ̃

chanson ɔ: histoire (chantée à l'époque où elle a été écrite)

«Vous savez qu'au début du IXe siècle, la France
«vu save ko deby dy nœvjɛm sjɛkl, la frɑ̃:s

était gouvernée par un très grand roi, l'empereur
etɛ guvɛrne par œ̃ trɛ grɑ̃ rwa, lɑ̃prœ:r



l'Espagne (f)

Charlemagne ɔ: Charles le Grand

Dieu a fait le ciel et la terre.

Les habitants d'un pays forment un peuple.

Deux peuples qui ne croient pas au même dieu n'ont pas la même religion.

le principal = le plus important

principa**l**
principa**ux**

Charlemagne. En même temps, l'Espagne était gouver-
ʃarləmaɲ. ã mɛ:m tã, lɛspaɲ etɛ guvɛr-

née par les Maures, c'est-à-dire par les Arabes.
ne par le mɔ:r, sɛ -ta di:r par le -zarab.

Comme ces Maures ne croyaient pas au même Dieu
kɔm se mɔ:r nə krwajɛ pa o mɛ:m djø

que les Français, les deux peuples étaient ennemis.
k le frãsɛ, le dø pœpl etɛ ɛnmi.

Naturellement, ils avaient aussi d'autres raisons d'être
natyrɛlmã, il -zavɛ -tosi do:trə rɛzɔ̃ dɛ:tr

ennemis, mais la différence de religion était une des
ɛnmi, mɛ la diferã:s də rəliʒjɔ̃ etɛ -tyn de

principales raisons.
prɛ̃sipal rɛzɔ̃.

Au moment donc où commence la « Chanson de Roland »,
o mɔmã dɔ̃:k u kɔmã:s la «ʃãsɔ̃ d rɔlã»,

que je vais vous raconter, l'empereur Charlemagne
kə ʒ vɛ vu rakɔ̃te, lãprœ:r ʃarləmaɲ

était en Espagne, où il faisait la guerre aux Maures.
etɛ -tã -nɛspaɲ, u il fəzɛ la gɛ:r o mɔ:r.

Il ɔ: Charlemagne

conquis = pris au cours de la guerre

résistait ɔ: ne se laissait pas prendre

Il y avait passé sept ans et avait conquis tout le pays,
il i avɛ pase sɛt ã e avɛ kɔ̃ki tu l peji,

sauf une seule grande ville qui lui résistait encore:
sof yn sœl grã:d vil ki lɥi rezistɛ ãkɔ:r:

c'était la ville de Saragosse. Charlemagne n'avait pas
setɛ la vil də saragɔs. ʃarləmaɲ navɛ pa

conquérir
a conquis

pu la conquérir parce qu'elle était située sur une
py la kɔ̃keri:r pars kɛl etɛ sitɥe syr yn

montagne. Saragosse était la ville où se trouvait le
mɔ̃taɲ. saragɔs etɛ la vil u sə truvɛ lə

roi Marsile, le roi des Maures.
rwa marsil, lə rwa de mɔ:r.

Marsile était désespéré de voir son pays passer aux
marsil etɛ dezɛspere d vwa:r sɔ̃ peji pase o

mains de son plus grand ennemi, et pour savoir ce
mɛ̃ d sɔ̃ ply grɑ̃ -tɛnmi, e pur savwa:r sə

qu'il pouvait faire pour reconquérir l'Espagne, il fit
kil puvɛ fɛ:r pur rəkɔ̃keri:r lɛspaɲ, il fi

venir ses meilleurs conseillers. Celui qui parla le
vni:r se mɛjœ:r kɔ̃sɛje. səlɥi ki parla l

premier fut Blancandrin. Il dit à Marsile: « Roi
prəmje fy blɑ̃kɑ̃drɛ̃. il di a marsil: «rwa

Marsile, n'ayez pas peur! Envoyez à Charles, le fier
marsil, nɛje pa pœ:r! ɑ̃vwaje a ʃarl, lə fjɛ:r

et l'orgueilleux, des mots de très grande amitié.
e lɔrgœjø, de mo də trɛ grɑ̃:d amitje.

Donnez-lui beaucoup d'or et d'argent, et donnez-lui
dɔne lɥi boku dɔ:r e darʒɑ̃, e dɔne lɥi

des chiens de chasse, des lions, des chameaux. Dites-
de ʃjɛ̃ d ʃas, de ljɔ̃, de ʃamo. dit

lui qu'il a assez fait la guerre dans ce pays et qu'il
lɥi kil a ase fɛ la gɛ:r dɑ̃ s peji e kil

devrait retourner en France. Dites-lui que quand il
dəvrɛ rturne ɑ̃ frɑ̃:s. dit lɥi kə kɑ̃ -til

sera rentré en France, vous l'y suivrez, et que vous
səra rɑ̃tre ɑ̃ frɑ̃:s, vu li sɥivre, e kə vu



une montagne

passer aux mains de = être pris par

fit = a fait

Un conseiller dit à une personne ce qu'elle doit faire.

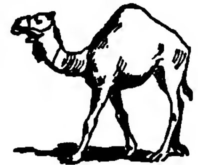
parla = a parlé

fut = a été

Charles ɔ: Charlemagne

orgueilleux = fier

Avec l'or, on fait par exemple des montres et des bagues. Avec l'argent, on fait des cafetières, des fourchettes, des cuillers, etc.



un chameau

foi ɔ: religion

recevrez sa foi et l'accepterez pour roi. Et pour qu'il
rsəvre sa fwa e laksɛptəre pur rwa. e pur kil

croire
(qu') il croie

nos fils ɔ: fils des Maures

vous croie, envoyez-lui dix ou vingt de nos fils. Si
vu krwa, ãvwaje lɥi dis u vɛ̃ d no fis. si

vous ne tenez pas vos promesses, il leur fera couper
vu n təne pa vo prɔmɛs, il lœr fəra kupe

il vaut mieux = c'est mieux

la tête, mais il vaut mieux qu'ils perdent leur
la tɛ:t, mɛ il vo mjø kil pɛrd lœr

perdre
(que) je perde
(que) nous perdions

tête et que nous ne perdions pas, nous, notre belle
tɛ:t e k nu n pɛrdjɔ̃ pa, nu, nɔtrə bɛl

Espagne! »
ɛspaɲ!»

eut = a eu

Quand Blancandrin eut parlé, les autres conseillers
kã blãkãdrɛ̃ y parle, le -zo:trə kɔ̃sɛje

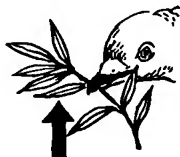
il **dit** = a dit
ils **dirent** = ont dit

du roi Marsile dirent qu'il avait peut-être raison. Et
dy rwa marsil di:r kil avɛ pœtɛ:trə rɛzɔ̃. e

décida = a décidé

Marsile décida que Blancandrin et neuf autres avec
marsil desida kə blãkãdrɛ̃ e nœ -vo:tr avɛk

lui iraient vers l'empereur Charles, portant des
lɥi irɛ vɛr lãprœ:r ʃarl, pɔrtã de



une branche d'olivier

branches d'olivier en signe de paix.
brã:ʃ dɔlivje ã siɲ də pɛ.

Quand les dix hommes arrivèrent devant Charlemagne,
kã le di -zɔm arivɛ:r dəvã ʃarləmaɲ,

il arriva
ils arriv**èrent**
il salua
ils salu**èrent**

ils le saluèrent avec amour et Blancandrin parla,
il lə salɥɛ:r avɛk amu:r e blãkãdrɛ̃ parla,

demandant à l'empereur de quitter la belle Espagne
dəmãdã -ta lãprœ:r də kite la bɛl ɛspaɲ

et lui promettant que le roi Marsile le suivrait en
e lɥi prɔmɛtã kə lə rwa marsil lə sɥivrɛ ã

France et accepterait sa foi. Et pour que Charle-
frã:s e aksɛptərɛ sa fwa. e pur kə ʃarlə-

magne croie à la promesse de Marsile, Blancandrin
maɲ krwa a la prɔmɛs də marsil, blãkãdrɛ̃

lui dit qu'il pourrait emmener avec lui dix ou quinze
lɥi di kil purɛ ãmne avɛk lɥi dis u kɛ̃:z

ou même vingt jeunes gens, fils des premiers parmi
u mɛ:m vɛ̃ ʒœn ʒã, fis de prəmje parmi

les Maures.
le mɔ:r.

Quand Blancandrin eut parlé, Charlemagne resta long-
kã blãkãdrɛ̃ y parle, ʃarləmaɲ rɛsta lɔ̃-

temps silencieux, puis il décida de donner sa réponse
tã silãsjø, pɥi il desida də dɔne sa repɔ̃:s

aux Maures le lendemain.
o mɔ:r lə lãdmɛ̃.

Le lendemain matin, Charles réunit tous ses con-
lə lãdmɛ̃ matɛ̃, ʃarl reyni tu se kɔ̃-

seillers et après leur avoir répété les paroles des
sɛje e aprɛ lœr avwa:r repete le parɔl de

envoyés de Marsile, il leur demanda de lui donner
-zãvwaje d marsil, il lœr dəmãda də lɥi dɔne

conseil. Le premier qui parla fut son neveu Roland.
kɔ̃sɛ:j. lə prəmje ki parla fy sɔ̃ nvø rɔlã.

Il dit à Charlemagne: « Malheur à vous, si vous
il di a ʃarləmaɲ: «malœ:r a vu, si vu

silencieux = en silence

réunit = fit venir

parole(f) = mot(m)

envoyé = personne qui est envoyée par quelqu'un

Un conseiller donne des conseils.

écoutez Marsile! Une fois déjà, il vous a envoyé
-zekute marsil! yn fwa deʒa, il vu -za ɑ̃vwaje

quinze de ses hommes, chacun portant une branche
kɛ̃:z də se -zɔm, ʃakœ̃ pɔrtɑ̃ -tyn brɑ̃:ʃ

d'olivier, et ils sont venus avec les mêmes paroles de
dɔlivje, e il sɔ̃ vny avɛk le mɛ:m parɔl də

paix et d'amour que ceux-ci. Vous avez alors demandé
pɛ e damu:r kə søsi. vu -zave alɔ:r dəmɑ̃de

conseil à vos Français, et ils vous ont conseillé
kɔ̃sɛ:j a vo frɑ̃sɛ, e il vu -zɔ̃ kɔ̃sɛje

Sarrasin = Maure

d'écouter les Sarrasins. Mais qu'a fait Marsile? Il a
dekute le sarazɛ̃. mɛ ka fɛ marsil? il a



une armée

fait couper la tête à vos deux envoyés dans la mon-
fɛ kupe la tɛ:t a vo dø -zɑ̃vwaje dɑ̃ la mɔ̃-

tagne. Voici mon conseil: continuez votre guerre
taɲ. vwasi mɔ̃ kɔ̃sɛ:j: kɔ̃tinɥe vɔtrə gɛ:r

comme vous l'avez si bien commencée, et menez votre
kɔm vu lave si bjɛ̃ kɔmɑ̃se, e mne vɔtr

armée devant Saragosse. Prenez-la et vengez les
arme dvɑ̃ saragɔs. prəne la e vɑ̃ʒe le

la ɔ: Saragosse

deux hommes que Marsile a fait tuer! »
dø -zɔm kə marsil a fɛ tɥe!»

se mit = s'est mis

Charlemagne ne répondit pas à Roland. Il se mit à
ʃarləmaɲ nə repɔ̃di pa a rɔlɑ̃. il sə mi a

penser, la tête baissée. Alors un autre Français,
pɑ̃se, la tɛ:t bɛse. alɔ:r œ̃ -no:trə frɑ̃sɛ,

Ganelon, s'avança à son tour et dit à Charlemagne:
ganlɔ̃, savɑ̃sa a sɔ̃ tu:r e di a ʃarləmaɲ:

« Malheur à nous, si vous ne croyez pas le roi Mar-
«malœ:r a nu, si vu nə krwaje pa lə rwa mar-

sile! Puisqu'il vous promet la paix et d'accepter notre
sil! pɥiskil vu prɔmɛ la pɛ e daksɛpte nɔtrə

foi, fou est celui qui vous conseille de refuser! »
fwa, fu ɛ səlɥi ki vu kɔ̃sɛ:j də rfyze!»

Après Ganelon, c'est Naimes qui parla, et lui aussi
aprɛ ganlɔ̃, sɛ nɛ:m ki parla, e lɥi osi

conseilla à l'empereur Charles d'écouter les envoyés
kɔ̃sɛja a lɑ̃prœ:r ʃarl dekute le -zɑ̃vwaje

du Sarrasin. Alors Charles demanda qui il fallait
dy sarazɛ̃. alɔ:r ʃarl dəmɑ̃da ki il falɛ

envoyer au roi Marsile. Roland lui-même, et d'autres
-tɑ̃vwaje o rwa marsil. rɔlɑ̃ lɥimɛ:m, e do:tr

après lui, se proposèrent. Mais Charlemagne refusa.
aprɛ lɥi, sə prɔpozɛ:r. mɛ ʃarləmaɲ rəfyza.

Roland proposa alors Ganelon, celui même qui avait,
rɔlɑ̃ prɔpoza alɔ:r ganlɔ̃, səlɥi mɛ:m ki avɛ,

le premier, conseillé à l'empereur de croire Marsile,
lə prəmje, kɔ̃sɛje a lɑ̃prœ:r də krwa:r marsil,

le roi sarrasin. « Il a raison, » dirent les autres
lə rwa sarazɛ̃. «il a rɛzɔ̃,» di:r le -zo:trə

Français, « vous ne sauriez envoyer un meilleur homme
frɑ̃sɛ, «vu n sɔrje ɑ̃vwaje œ̃ mɛjœ:r ɔm

que Ganelon! » Quand Ganelon vit que ce serait lui
kə ganlɔ̃!» kɑ̃ ganlɔ̃ vi k sə srɛ lɥi

qui serait envoyé, il se mit dans une très grande colère
ki srɛ -tɑ̃vwaje, il sə mi dɑ̃ -zyn trɛ grɑ̃:d kɔlɛ:r

il proposa
ils proposèrent

vous ne sauriez = vous ne pourriez pas

vit = a vu

promit = a promis

et promit à Roland qu'avant longtemps il se vengerait! »
e prɔmi a rɔlã kavã lɔ̃tã il sə vãʒrɛ!»

A ce point du récit, M. Doumier fut arrêté par
a s pwɛ̃ dy resi, məsjø dumje fy -tarɛte par

Jeanne, qui demanda: « Pourquoi est-ce que Ganelon
ʒa:n, ki dmãda: «purkwa ɛs kə ganlɔ̃

promet de se venger? Il a peur? » « Oui, il a peur
prɔmɛ d sə vãʒe? il a pœ:r?» «wi, il a pœ:r

d'être tué par le roi Marsile. » « Mais pourquoi est-ce
dɛ:trə tɥe par lə rwa marsil.» «mɛ purkwa ɛs

proposer
une proposition

qu'il a conseillé à Charlemagne d'accepter la propo-
kil a kɔ̃sɛje a ʃarləmaɲ daksɛpte la prɔpo-

sition des Sarrasins? » « Parce qu'il voulait rentrer
zisjɔ̃ de sarazɛ̃?» «pars kil vulɛ rãtre

en France pour retrouver sa femme, qui était la sœur
ã frã:s pur rətruve sa fam, ki etɛ la sœ:r

de Roland. » « Oh, Ganelon était le beau-frère de
də rɔlã.» «o, ganlɔ̃ etɛ l bofrɛ:r də

Roland? Je trouve que Roland a mal fait de le pro-
rɔlã? ʒə tru:v kə rɔlã a mal fɛ də l prɔ-

poser comme envoyé auprès des Sarrasins! » « Eh
poze kɔm ãvwaje oprɛ de sarazɛ̃!» «e

bien, tu verras que Roland sera bien puni. » « Je sais,
bjɛ̃, ty vɛra k rɔlã sra bjɛ̃ pyni.» «ʒə se,

il sera tué! On nous l'a raconté au lycée. Mais je
il səra tɥe! ɔ̃ nu la rakɔ̃te o lise. mɛ ʒə

ne me rappelais plus l'histoire de Ganelon. »
n mə raplɛ ply listwa:r də ganlɔ̃.»

Alors, M. Doumier continua: « Charlemagne donna
alɔ:r, məsjø dumje kɔ̃tinɥa: «ʃarləmaɲ dɔna

à Ganelon son gant, celui de la main droite, et son
a ganlɔ̃ sɔ̃ gɑ̃, səlɥi d la mɛ̃ drwat, e sɔ̃

bâton d'empereur, pour que Ganelon puisse prouver à
batɔ̃ dɑ̃prœ:r, pur kə ganlɔ̃ pɥis pruve a

Marsile qu'il était vraiment l'envoyé de l'empereur
marsil kil etɛ vrɛmɑ̃ lɑ̃vwaje d lɑ̃prœ:r

Charles. Puis il lui donna une lettre pour Marsile
ʃarl. pɥi il lɥi dɔna yn lɛtrə pur marsil

et fit sur lui le signe de la croix. Et Ganelon partit
e fi syr lɥi l siɲ də la krwa. e ganlɔ̃ parti

vers Saragosse. Les dix envoyés du Sarrasin par-
vɛr saragɔs. le di -zɑ̃vwaje dy sarazɛ̃ par-

tirent avec lui.
ti:r avɛk lɥi.

C'est alors que Ganelon et Blancandrin firent une
sɛ -talɔ:r kə ganlɔ̃ e blɑ̃kɑ̃drɛ̃ fi:r yn

chose très laide, car ils décidèrent de faire mourir
ʃo:z trɛ lɛd, kar il desidɛ:r də fɛ:r muri:r

Roland. Ganelon aimait bien Charlemagne, mais il
rɔlɑ̃. ganlɔ̃ ɛmɛ bjɛ̃ ʃarləmaɲ, mɛ il

haïssait Roland. C'est ainsi que, le soir du même
aisɛ ˈrɔlɑ̃. sɛ -tɛ̃si kə, lə swa:r dy mɛ:m

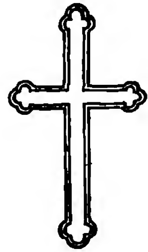
jour, Ganelon et le roi Marsile se mirent d'accord sur
ʒu:r, ganlɔ̃ e lə rwa marsil sə mi:r dakɔ:r syr

la manière de faire mourir Roland et ses compagnons.
la manjɛ:r də fɛ:r muri:r rɔlɑ̃ e se kɔ̃paɲɔ̃.



un gant

prouver ɔ: montrer qu'une chose est vraie



une croix

il partit
ils part**irent**
il **fit**
ils **firent**

haïr ←→ aimer
il **mit**
ils **mirent**

se mettre d'accord = décider (ensemble)

compagnon = ami

« Car, » comme le dit Ganelon à Marsile quand il fut
«kar,» kɔm lə di ganlɔ̃ a marsil kɑ̃ -til fy

devant lui, « tant que vivra l'orgueilleux Roland, la
dvɑ̃ lɥi, «tɑ̃ k vivra lɔrgœjø rɔlɑ̃, la

guerre ne cessera pas entre la France et l'Espagne.
gɛ:r nə sesra pa ɑ̃:trə la frɑ̃:s e lɛspaɲ.

C'est lui qui est votre principal ennemi, pas Charles. »
sɛ lɥi ki ɛ vɔtrə prɛ̃sipal ɛnmi, pa ʃarl.»

« Dites-moi donc, » lui demanda Marsile, « comment
«dit mwa dɔ̃,» lɥi dmɑ̃da marsil, «kɔmɑ̃

je peux faire mourir Roland. » « Je vais vous le dire, »
ʒ pø fɛ:r muri:r rɔlɑ̃.» «ʒə vɛ vu l di:r,»

lui répondit Ganelon. « Envoyez à Charles tant d'or
lɥi repɔ̃di ganlɔ̃. «ɑ̃vwaje a ʃarl tɑ̃ dɔ:r

chose précieuse = chose de très haut prix

et d'argent et d'autres choses précieuses que tout
e darʒɑ̃ e do:trə ʃo:z presjø:z kə tu

Français s'en étonne. Alors Charles quittera l'Espagne
frɑ̃sɛ sɑ̃ -netɔn. alɔ:r ʃarl kitra lɛspaɲ

et repartira vers sa douce France. Derrière sa grande
e rpartira vɛr sa dus frɑ̃:s. dɛrjɛ:r sa grɑ̃:d

armée, en passant les montagnes, il laissera comme
arme, ɑ̃ pasɑ̃ le mɔ̃taɲ, il lɛsra kɔm

arrière-garde (f) = dernière partie d'une armée

arrière-garde son neveu Roland et Olivier, son meilleur
arjɛ:r gard sɔ̃ nvø rɔlɑ̃ e ɔlivje, sɔ̃ mɛjœ:r

compagnon, et avec eux vingt mille Français. Quand
kɔ̃paɲɔ̃, e avɛk ø vɛ̃ mil frɑ̃sɛ. kɑ̃

ils seront bien entrés dans les montagnes, envoyez
-til sərɔ̃ bjɛ̃ -nɑ̃tre dɑ̃ le mɔ̃taɲ, ɑ̃vwaje

contre eux une première armée de cent mille de vos
kɔ̃:tr ø yn prəmjɛ:r arme d sɑ̃ mil də vo

Sarrasins. Puis, si ce n'est pas assez, vous enverrez
sarazɛ̃. pɥi, si s nɛ pa ase, vu -zɑ̃vɛre

contre eux une deuxième armée. Dans l'une ou l'autre
kɔ̃:tr ø yn døzjɛm arme. dɑ̃ lyn u lo:trə

bataille, Roland sera tué. Charles aura alors perdu
bata:j, rɔlɑ̃ sra tɥe. ʃarl ɔra alɔ:r pɛrdy

son bras droit, et de toute votre vie vous n'aurez plus
sɔ̃ bra drwa, e d tut vɔtrə vi vu nɔre ply

de guerre. »
d gɛ:r.»

Quand deux armées d'ennemis se rencontrent, il y a une bataille.

Le « bras droit » d'une personne est celui qui aide le plus cette personne.



Ganelon jure sur la croix.

Quand il entendit cela, Marsile fut très content.
kɑ̃ -til ɑ̃tɑ̃di sla, marsil fy trɛ kɔ̃tɑ̃.

Puis il demanda à Ganelon de jurer qu'il ferait
pɥi il dəmɑ̃da a ganlɔ̃ d ʒyre kil fərɛ

entendit = a entendu

jurer ɔ: promettre (de faire quelque chose) avec grande force

mettre Roland et ses compagnons à l'arrière-garde.
mɛtrə rɔlã e se kɔ̃paɲɔ̃ a larjɛ:r gard.

Et Ganelon le jura, mettant la main sur la croix.
e ganlɔ̃ l ʒyra, mɛtã la mɛ̃ syr la krwa.

trah**ir** (famille de fin**ir**)

Il savait bien qu'en faisant cela, il trahissait Charle-
il savɛ bjɛ̃ kã fəzã sla, il traisɛ ʃarlə-

magne et les Français, mais il haïssait trop Roland
maɲ e le frãsɛ, mɛ il aisɛ tro rɔlã

s'en empêcher = s'empêcher de le faire

pour pouvoir s'en empêcher. Marsile, de son côté,
pur puvwa:r sã -nãpɛʃe. marsil, də sɔ̃ kote,

combattre quelqu'un = faire la guerre à quelqu'un

jura de combattre Roland avec toute son armée. Puis
ʒyra d kɔ̃batrə rɔlã avɛk tut sɔ̃ -narme. pɥi

il donna à Ganelon des cadeaux très précieux, et pour
il dɔna a ganlɔ̃ de kado trɛ presjø, e pur

l'empereur Charles une montagne d'or et d'argent,
lãprœ:r ʃarl yn mɔ̃taɲ dɔ:r e darʒã,

et sept cents chameaux pour la porter.
e sɛt sã ʃamo pur la pɔrte.

traître = personne qui a trahi

Le lendemain, le traître Ganelon arriva auprès de
lə lãdmɛ̃, lə trɛ:trə ganlɔ̃ ariva oprɛ d

Charlemagne. Il lui dit que Marsile acceptait de
ʃarləmaɲ. il lɥi di k marsil aksɛptɛ d

changer de religion et de prendre la foi du beau
ʃãʒe d rəliʒjɔ̃ e d prã:drə la fwa dy bo

peuple de France, et qu'il acceptait de n'avoir d'autre
pœplə də frã:s, e kil aksɛptɛ d navwa:r do:tr

empereur que Charles. Quand celui-ci entendit les
ãprœ:r kə ʃarl. kã səlɥisi ãtãdi le

paroles du traître, il fut très heureux et ordonna à
parɔl dy trɛ:tr, il fy trɛ -zœrø e ɔrdɔna a

ordonner = donner l'ordre

son armée de se préparer à rentrer en France. Et
sɔ̃ -narme d sə prepare a rɑ̃tre ɑ̃ frɑ̃:s. e

quand il demanda à ses hommes qui devait rester à
kɑ̃ -til dəmɑ̃da a se -zɔm ki dvɛ rɛste a

l'arrière-garde, Ganelon répondit: « Roland, mon beau-
larjɛ:r gard, ganlɔ̃ repɔ̃di: «rɔlɑ̃, mɔ̃ bo-

frère! » Charlemagne fut très triste en entendant ces
frɛ:r!» ʃarləmaɲ fy trɛ trist ɑ̃ -nɑ̃tɑ̃dɑ̃ se

mots, mais il ne put empêcher Roland de rester. Et
mo, mɛ il nə py ɑ̃pɛʃe rɔlɑ̃ d rɛste. e

à la grande douleur de l'empereur, l'orgueilleux Roland
a la grɑ̃:d dulœ:r də lɑ̃prœ:r, lɔrgœjø rɔlɑ̃

ne voulut garder avec lui que ses vingt mille Français.
n vuly garde avɛk lɥi kə se vɛ̃ mil frɑ̃sɛ.

voulut = a voulu

Car il ne savait pas que, dans les montagnes, quatre
kar il nə savɛ pa kə, dɑ̃ le mɔ̃taɲ, katrə

cent mille Sarrasins attendaient déjà, et qu'il ne
sɑ̃ mil sarazɛ̃ atɑ̃dɛ deʒa, e kil nə

pouvait que perdre la bataille qui viendrait. Et
puvɛ k pɛrdrə la bata:j ki vjɛ̃drɛ. e

Charlemagne, le cœur douloureux, se mit en marche
ʃarləmaɲ, lə kœ:r dulurø, sə mi ɑ̃ marʃ

vers la France, laissant Roland derrière lui. Il avait
vɛr la frɑ̃:s, lɛsɑ̃ rɔlɑ̃ dɛrjɛ:r lɥi. il avɛ

peur de ne jamais le revoir, il avait le sentiment que
pœ:r də n ʒamɛ l rəvwa:r, il avɛ l sɑ̃timɑ̃ kə

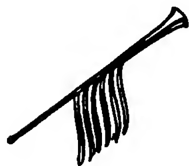
bon
meilleur
le meilleur

mauvais
pire
le pire

craindre = avoir peur de

craindre
la crainte

il **fut**
ils **furent**



un clairon

vaincre ⟷ perdre (une bataille)

il entendit
ils entend**irent**

il **eut**
ils **eurent**

attaquer = aller brusquement contre quelqu'un pour le combattre

Ganelon l'avait trahi et que Roland était en grand
ganlɔ̃ lavɛ trai e k rɔlɑ̃ etɛ -tɑ̃ grɑ̃

danger. Et il avait raison de craindre le pire, car
dɑ̃ʒe. e il avɛ rɛzɔ̃ d krɛ̃:drə lə pi:r, kar

déjà les Sarrasins approchaient de l'arrière-garde de
deʒa le sarazɛ̃ aprɔʃɛ d larjɛ:r gard də

Roland.
rɔlɑ̃.

Quand ils furent tout près des Français, les Sarrasins
kɑ̃ -til fy:r tu prɛ de frɑ̃sɛ, le sarazɛ̃

firent sonner mille clairons, sûrs déjà de vaincre. Et
fi:r sɔne mil klɛrɔ̃, sy:r deʒa d vɛ̃:kr. e

quand les Français les entendirent, ils se dirent: « Dieu
kɑ̃ le frɑ̃sɛ le -zɑ̃tɑ̃di:r, il sə di:r: «djø

soit avec nous! Voilà sûrement les Sarrasins! » Mais
swa -tavɛk nu! vwala syrmɑ̃ le sarazɛ̃!» mɛ

ni Roland ni aucun de ses compagnons n'eurent peur,
ni rɔlɑ̃ ni okœ̃ d se kɔ̃paɲɔ̃ ny:r pœ:r,

ni aucun des vingt mille Français, car ils pensaient que
ni okœ̃ de vɛ̃ mil frɑ̃sɛ, kar il pɑ̃sɛ k

Dieu ne les abandonnerait pas. Seul Olivier, le meilleur
djø n le -zabɑ̃dɔnrɛ pa. sœl ɔlivje, lə mɛjœ:r

des compagnons de Roland, quand il fut monté sur la
de kɔ̃paɲɔ̃ d rɔlɑ̃, kɑ̃ -til fy mɔ̃te syr la

montagne et qu'il eut vu le grand nombre de Sarrasins
mɔ̃taɲ e kil y vy l grɑ̃ nɔ̃:brə də sarazɛ̃

qui se préparaient à attaquer les Français, dit à Roland:
ki s preparɛ a atake le frɑ̃sɛ, di a rɔlɑ̃:

« Roland, mon compagnon, sonnez l'olifant! Quand
«rɔlɑ̃, mɔ̃ kɔ̃paɲɔ̃, sɔne lɔlifɑ̃! kɑ̃

Charlemagne l'entendra, il reviendra avec ses armées
ʃarləmaɲ lɑ̃tɑ̃dra, il rəvjɛ̃dra avɛk se -zarme

et nous secourra. Car par la trahison de Ganelon
e nu səkurra. kar par la traizɔ̃ d ganlɔ̃

nous voilà en grand danger: nous sommes peu nom-
nu vwala ɑ̃ grɑ̃ dɑ̃ʒe: nu sɔm pø nɔ̃-

breux, et les Sarrasins sont plus de cent mille. » Mais
brø, e le sarazɛ̃ sɔ̃ ply d sɑ̃ mil.» mɛ

l'orgueilleux Roland lui répondit: « Jamais je ne
lɔrgœjø rɔlɑ̃ lɥi repɔ̃di: «ʒamɛ ʒ nə

sonnerai l'olifant! Il ne sera pas dit que j'ai pris peur!
sɔnre lɔlifɑ̃! il nə sra pa di kə ʒe pri pœ:r!

Les Français se battront comme des lions, ils
le frɑ̃sɛ s batrɔ̃ kɔm de ljɔ̃, il

frapperont sans pitié, et ceux d'Espagne n'échapperont
fraprɔ̃ sɑ̃ pitje, e sø dɛspaɲ neʃaprɔ̃

pas à la mort! » Et Roland ne sonna pas l'olifant.
pa a la mɔ:r!» e rɔlɑ̃ n sɔna pa lɔlifɑ̃.

Quand les Français virent les Sarrasins descendre
kɑ̃ le frɑ̃sɛ vi:r le sarazɛ̃ desɑ̃:drə

des montagnes, ils descendirent de leurs chevaux, et
de mɔ̃taɲ, il desɑ̃di:r də lœr ʃəvo, e

ayant mis genou à terre, prièrent Dieu de les aider à
ɛjɑ̃ mi ʒnu a tɛ:r, priɛ:r djø d le -zɛde a

bien combattre. Puis ils se relevèrent, remontèrent
bjɛ̃ kɔ̃batr. pɥi il sə rləvɛ:r, rəmɔ̃tɛ:r

olifant (m) = sorte de clairon

secourir = aider (famille de courir)

Un traître fait une trahison.

j'ai pris peur = j'ai soudain eu peur

se battre ɔ: combattre

il **vit**
ils **virent**

	sur leurs bons chevaux, et tous ensemble, sans craindre *syr lœr bɔ̃ ʃvo, et tus ɑ̃sɑ̃:bl, sɑ̃ krɛ̃:drə*
il est décidé à = il a décidé de	la mort, attaquèrent les Sarrasins. Ils étaient décidés *la mɔ:r, atakɛ:r le sarazɛ̃. il -zetɛ deside*
	à vaincre, mais à vaincre seuls, car ils savaient bien *a vɛ̃:kr, mɛ a vɛ̃:krə sœl, kar il savɛ bjɛ̃*
	que Charles ne pouvait plus les secourir. Et avant *kə ʃarl nə puvɛ ply le skuri:r. e avɑ̃*
combat = bataille	de se lancer dans le combat, ils jurèrent de mourir *d sə lɑ̃se dɑ̃ l kɔ̃ba, il ʒyrɛ:r də muri:r*
	plutôt que de s'enfuir. *plyto k də sɑ̃fɥi:r.*
dur ⟷ doux	Le combat fut dur. Beaucoup de Sarrasins, et parmi *lə kɔ̃ba fy dy:r. boku d sarazɛ̃, e parmi*
	eux le neveu du roi Marsile, Aelroth, qui conduisait *ø l nəvø dy rwa marsil, aɛlrɔt, ki kɔ̃dɥizɛ*
	l'armée, furent tués par les Français. A chaque *larme, fy:r tɥe par le frɑ̃sɛ. a ʃak*
	instant, dans la bataille qui ne s'arrêtait pas un *ɛ̃stɑ̃, dɑ̃ la bata:j ki n sarɛtɛ pa œ̃*
	moment, on entendait le cri de guerre de Charles: *mɔmɑ̃, ɔ̃ -nɑ̃tɑ̃dɛ l kri d gɛ:r də ʃarl:*
	« Montjoie! » Mais aussi, combien de Français, jeunes *«mɔ̃ʒwa!» mɛ osi, kɔ̃bjɛ̃ d frɑ̃sɛ, ʒœn*
	et beaux, qui ce jour-là virent pour la dernière fois *e bo, ki sə ʒu:r la vi:r pur la dɛrnjɛ:r fwa*
	la lumière du jour! Le sang coulait; à chaque instant *la lymjɛ:r dy ʒu:r! lə sɑ̃ kulɛ; a ʃak ɛ̃stɑ̃*

Roland perdait un de ses hommes. Cependant, tel était
rɔlɑ̃ pɛrdɛ œ̃ d se -zɔm. səpɑ̃dɑ̃, tɛl etɛ

le courage des Français que des cent mille Sarrasins
l kura:ʒ de frɑ̃sɛ kə de sɑ̃ mil sarazɛ̃

du neveu de Marsile, il n'y en eut pas un seul qui
dy nvø d marsil, il njɑ̃ -ny pa œ̃ sœl ki

échappa à la mort. Mais Roland et Olivier, son cher
eʃapa a la mɔ:r. mɛ rɔlɑ̃ e ɔlivje, sɔ̃ ʃɛ:r

compagnon, et les Français qui n'avaient pas été tués,
kɔ̃paɲɔ̃, e le frɑ̃sɛ ki navɛ pa ete tɥe,

eurent juste le temps de prier pour leurs morts et de
y:r ʒyst lə tɑ̃ d prie pur lœr mɔ:r e d

faire sur eux le signe de la croix. Car déjà arrivait
fɛ:r syr ø lə siɲ də la krwa. kar deʒa arivɛ

vers eux Marsile avec sa grande armée. Sept mille
vɛr ø marsil avɛk sa grɑ̃:d arme. sɛt mil

clairons sonnèrent, annonçant le combat prochain.
klɛrɔ̃ sɔnɛ:r, anɔ̃sɑ̃ l kɔ̃ba prɔʃɛ̃.

Alors Roland réunit ses hommes, et ensemble ils
alɔ:r rɔlɑ̃ reyni se -zɔm, e ɑ̃sɑ̃:bl il

jurèrent de résister jusqu'à la mort et de prouver à
ʒyrɛ:r də reziste ʒyska la mɔ:r e də pruve a

Charles qu'il n'y avait pas meilleur peuple que celui
ʃarl kil njavɛ pa mɛjœ:r pœplə kə səlɥi

de France.
d frɑ̃:s.

Cette bataille fut encore plus dure que la première,
sɛt bata:j fy -tɑ̃kɔ:r ply dy:r kə la prəmjɛ:r,

car Marsile avait tous ses morts à venger, et parmi
kar marsil avɛ tu se mɔ:r a vãʒe, e parmi

craindre
il craignait

eux son neveu. Mais les Français ne craignaient pas
ø sɔ̃ nvø. mɛ le frãsɛ nə krɛɲɛ pa

la mort.
la mɔ:r.

Quand Roland vit qu'il ne restait plus que très peu
kã rɔlã vi kil nə rɛstɛ ply kə trɛ pø

de Français, il dit à Olivier: « Olivier, frère, je sonnerai
d frãsɛ, il di a ɔlivje: «ɔlivje, frɛ:r, ʒə sɔnre

l'olifant. Charles l'entendra, les Français reviendront,
lɔlifã. ʃarl lãtãdra, le frãsɛ rəvjɛ̃drɔ̃,

ils nous secourront. » Mais Olivier lui répondit:
il nu skurrɔ̃.» mɛ ɔlivje lɥi repɔ̃di:

« Sonner maintenant votre olifant serait une chose
«sɔne mɛ̃tnã vɔtr ɔlifã srɛ -tyn ʃo:z

il est courageux
= il a du courage

bien peu courageuse! Quand il était encore temps,
bjɛ̃ pø kuraʒø:z! kã -til etɛ -tãkɔ:r tã,

vous avez refusé de le faire. Si vous le faites mainte-
vu -zave rfyze d lə fɛ:r. si vu l fɛt mɛ̃t-

nant, ce ne sera plus par mon conseil! Vous avez été
nã, sə n səra ply par mɔ̃ kɔ̃sɛ:j! vu -zave -zete

trop orgueilleux, et si tant de Français sont morts
trɔ -pɔrgœjø, e si tã d frãsɛ sɔ̃ mɔ:r

aujourd'hui, c'est votre faute! Et avant ce soir nous
oʒurdɥi, sɛ vɔtrə fo:t! e avã sə swa:r nu

serons morts tous deux! »
srɔ̃ mɔ:r tu dø!»

Il avait raison, Olivier. Les Français étaient cou-
il avɛ rɛzɔ̃, ɔlivje. le frɑ̃sɛ etɛ ku-

rageux et ils se battaient comme des lions, mais
raʒø e il sə batɛ kɔm de ljɔ̃, mɛ

les Sarrasins étaient trop nombreux. Roland sonna
le sarazɛ̃ etɛ trɔ nɔ̃brø. rɔlɑ̃ sɔna

l'olifant, si fort que Charlemagne l'entendit et revint
lɔlifɑ̃, si fɔ:r kə ʃarləmaɲ lɑ̃tɑ̃di e rvɛ̃

revint = est revenu


Roland sonne l'olifant.

en arrière, mais il était trop tard. Charles ordonna
ɑ̃ -narjɛ:r, mɛ il etɛ trɔ ta:r. ʃarl ɔrdɔna

à ses hommes de saisir Ganelon, le traître, et de le
a se -zɔm də sɛzi:r ganlɔ̃, lə trɛ:tr, e də l

mettre en chaînes. Mais rien ne pouvait plus empêcher
mɛtr ɑ̃ ʃɛn. mɛ rjɛ̃ n puvɛ ply -zɑ̃pɛʃe

Roland et ses compagnons de mourir.
rɔlɑ̃ e se kɔ̃paɲɔ̃ d muri:r.


des chaînes

Quand Charlemagne arriva au lieu de la bataille, les
kɑ̃ ʃarləmaɲ ariva o ljø d la bata:j, le

Sarrasins s'étaient enfuis, mais des vingt mille Français,
sarazɛ̃ setɛ -tɑ̃fɥi, mɛ de vɛ̃ mil frɑ̃sɛ,

combattre
a combattu

pas un n'était en vie. Roland avait combattu plus
pa -zœ̃ netɛ -tɑ̃ vi. rɔlɑ̃ avɛ kɔ̃baty ply

courageusement que tous les autres, mais il avait été
kuraʒøzmɑ̃ k tu le -zo:tr, mɛ il avɛ -tete

blessé à mort, et quand l'empereur arriva, il était
blɛse a mɔ:r, e kɑ̃ lɑ̃prœ:r ariva, il etɛ

mort. »
mɔ:r.»

finit = a fini

Il était tard quand M. Doumier finit son histoire.
il etɛ ta:r kɑ̃ məsjø dumje fini sɔ̃ -nistwa:r.

Pendant quelques minutes personne ne dit rien. Jeanne
pɑ̃dɑ̃ kɛlk minyt pɛrsɔn nə di rjɛ̃. ʒa:n

surtout était très silencieuse. L'histoire de Roland
syrtu etɛ trɛ silɑ̃sjø:z. listwa:r də rɔlɑ̃

avait été si passionnante! Quand elle revint du IXe
avɛ -tete si pasjɔnɑ̃:t! kɑ̃ -tɛl rəvɛ̃ dy nœvjɛm

siècle où le récit de son grand-père l'avait portée, ses
sjɛkl u l resi d sɔ̃ grɑ̃pɛ:r lavɛ pɔrte, se

premiers mots furent: « Oh, grand-père, raconte-nous
prəmje mo fy:r: «o, grɑ̃pɛ:r, rakɔ̃:t nu

encore quelque chose! » « Non, Jeannette, pas ce soir, »
ɑ̃kɔ:r kɛlkə ʃo:z!» «nɔ̃, ʒanɛt, pa sə swa:r,»

lui répondit M. Doumier, « mais demain soir, si tu
lɥi repɔ̃di məsjø dumje, «mɛ dmɛ̃ swa:r, si ty

veux. » « Oui! » « Que veux-tu que je vous raconte? »
vø.» «wi!» «kə vø ty kə ʒ vu rakɔ̃:t?»

« L'histoire de Jeanne d'Arc! » « Bien! Alors, demain
«listwa:r də ʒa:n dark!» «bjɛ̃! alɔ:r, dəmɛ̃

soir, s'il n'arrive rien qui nous en empêche, je vous
swa:r, sil nari:v rjɛ̃ ki nu -zɑ̃ -nɑ̃pɛ:ʃ, ʒə vu

raconterai la vie de Jeanne d'Arc, » dit-il, et tout le
rakɔ̃tre la vi d ʒa:n dark,» di -til, e tu l

monde alla se coucher.
mɔ̃:d ala s kuʃe.

EXERCICE A.

M. Doumier a — l'Histoire de France. C'était au — de Nantes. Après le dîner qui avait été — bon, Marie-Anne demanda: « Racontez-nous quelque chose, beau-père! » Et le vieux M. Doumier se mit à raconter la — de Roland.

Au début du IXe siècle, la France était — par un très grand roi: Charlemagne. En même temps, l'— était gouvernée par les Maures. Les deux —, les Français et les Maures, étaient ennemis. La principale raison était qu'ils n'avaient pas la même —. Il y en avait d'autres —, mais la différence de religion était la —.

L'empereur Charlemagne avait — tout le pays. Une seule grande ville lui — encore, c'était la ville de Saragosse. Charlemagne n'avait pas pu la —: elle était située sur une —. Le roi des Maures, Marsile, ne voulait pas voir son pays passer aux — de son ennemi. Il fit venir ses meilleurs — pour leur demander ce qu'il devait faire.

MOTS:
un Arabe
l'argent
une armée
une arrière-garde
une bataille
un bâton d'empereur
un beau-frère

un bras droit
une chaîne
un chameau
les chameaux
une cheminée
un clairon
un combat
un compagnon
un conseil
un conseiller
une croix
un danger
Dieu
une différence
un empereur
un emploi
un envoyé
une foi
un gant
l'Histoire
un Maure
une montagne
un mort
un olifant
un olivier
l'or
une parole
un peuple
une proposition
une raison
une religion
un Sarrasin
un signe
une trahison
un traître
courageux
dur
orgueilleux
passionnant
le pire
précieux
principal
principaux

Blancandrin dit à Marsile d'envoyer au fier et — Charles des mots d'amitié, puis de lui donner beaucoup d'— et d'—. « Dites-lui aussi que vous le suivrez en France et envoyez-lui vingt de nos fils: il — mieux qu'ils perdent la tête et que nous ne perdions pas notre belle Espagne! »

Marsile envoya dix hommes à Charlemagne; ils portaient des branches d'— en signe de paix. Quand Blancandrin eut parlé, l'empereur Charles resta longtemps —. Le lendemain, Charles réunit ses conseillers et leur répéta les — des envoyés de Marsile. Et il leur demanda de lui donner —.

EXERCICE B.

Cette fois-ci, vous allez essayer de raconter une histoire sans que nous vous aidions par des dessins ni par des questions. Mais nous n'allons tout de même pas vous laisser choisir entièrement seul le sujet de votre histoire. Nous allons vous demander de nous raconter un voyage que vous avez fait, et voici ce que nous vous proposons de raconter:

1) Comment vous avez décidé de faire le voyage.
2) Ce que vous avez fait pour préparer le voyage.
3) Quand et comment vous êtes parti pour la gare.
4) Comment ont été le départ et le voyage même.
5) Quelles personnes étaient avec vous.
6) Quand vous êtes arrivé.
7) Ce que vous avez fait en arrivant.
8) Comment s'est terminé votre voyage.

Mais naturellement, si vous vous sentez assez sûr de votre français pour ne pas suivre l'ordre que nous vous proposons, vous êtes entièrement libre d'écrire ce que vous voudrez sur votre voyage. Mais n'écrivez pas plus de deux ou trois pages. Il vaut mieux faire deux pages sans fautes ou presque sans fautes que cinq pages trop vite écrites.

EXERCICE C.

que **quoi**

« — veux-tu — je te donne? » « Je ne sais pas encore ce — je veux — tu me donnes. Mais il y a une chose — j'aimerais bien avoir. » « A — penses-tu? » « Je ne te le dirai pas, car ce à — je pense est trop difficile à trouver. »

se réunir

s'est réuni **se réunissait**

se réunit **se réunira**

Charlemagne demande à ses conseillers de se —. Quand ils se sont — il leur demande de lui donner conseil. On se — toujours, parmi les Français, quand il y a quelque chose d'important à décider. Quand se —-t-on la prochaine fois? Qui sait? Si l'on se — trop souvent pour discuter on n'aurait plus le temps d'agir.

nous nous réunissons

vous vous réunissez

ils se réunissent

Les conseillers se —, puis ils demandent à Charlemagne: « Pourquoi nous —-nous? » « Nous nous —

rêveur
silencieux
il ajouta
il alla
il arrêta
il arriva
ils arrivèrent
attaquer
ils attaquèrent
il s'avança
se battre
combattre
il a combattu
il commença
conquérir
il a conquis
conseiller
ils craignaient
craindre
(qu') il croie
il décida
ils décidèrent
il demanda
ils descendirent
ils dirent
il dit
il échappa
échapper
enseigner
ils entendirent
il entendit
il essaya
ils eurent
il eut
en faisant
il finit
ils firent
il fit
ils furent
il fut
gouverner
haïr
il haïssait
il jura

jurer
ils jurèrent
laissant
mettant
ils se mirent
il se mit
il ordonna
ordonner
il parla
ils partirent
il partit
(que) nous perdions
se préparer
ils prièrent
promettant
il promit
il proposa
se proposer
ils proposèrent
prouver
reconquérir
il refusa
ils relevèrent
ils remontèrent
il répondit
résister
il resta
réunir
se réunir
il réunit
il revint
il salua
ils saluèrent
secourir
il a trahi
trahir
il trahissait
vaincre
venger
ils virent
il vit
il voulut
courageusement

pour trouver une réponse aux Maures, » répond l'empereur, puis: « Ne vous —-vous pas toujours quand notre armée est en danger? »

EXERCICE D.

Voici un exercice un peu différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Cette fois, nous commençons à vous raconter une histoire, puis, un peu avant de la terminer, nous nous arrêtons et nous vous demandons de la finir vous-même. Pour vous aider, nous vous posons quelques questions sur le reste de l'histoire.

Voici donc le début de l'histoire:
« Il y avait, dans la petite ville de Pampelune [*pãplyn*] un jeune homme qui se nommait Raoul Legris [*raul ləgri*]. Ce jeune homme espérait être un jour un grand auteur connu de toute la France. Pour le moment, il n'était connu que de quelques habitants de Pampelune. Mais voilà qu'un jour quelqu'un, venant de Toulon [*tulɔ̃*], ville du Sud de la France, apporta à Pampelune une nouvelle qui intéressa beaucoup tous ceux qui connaissaient notre héros. On disait qu'un homme très riche venait de mourir à Toulon et qu'il avait laissé tous ses millions à son jeune neveu Louis Duclos [*lwi dyklo*]. Seulement, on ne savait pas où se trouvait le jeune homme. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il avait quitté sa famille et Toulon à l'âge de vingt-trois ans et qu'il avait écrit quelques courts récits sous le nom de « Raoul Legris »! On ne pouvait en douter: Louis Duclos et Raoul Legris

étaient la même personne. Malheureusement pour le jeune homme, son oncle avait décidé qu'il n'aurait l'argent que s'il acceptait de ne plus jamais écrire et de s'occuper de « choses sérieuses », c'est-à-dire d'affaires et de la maison « Duclos et Compagnie ». C'étaient de très dures conditions pour le jeune auteur. Que devait-il donc faire? Devait-il accepter les millions de son oncle, et dire en même temps adieu à tous ses chers rêves? Ou devait-il refuser l'argent qu'on lui offrait et rester à Pampelune, peut-être inconnu toute sa vie, attendant toujours que quelqu'un le découvre? »

Voilà notre histoire. Elle n'est pas finie, à vous de continuer. Vous êtes entièrement libre de la continuer comme vous voudrez, nous ne vous aiderons donc qu'en vous posant quelques questions sur ce qui suit. Mais vous pouvez naturellement continuer sans répondre à nos questions.

Que décide de faire le jeune homme?

Que disent ses amis et les autres habitants de Pampelune quand ils apprennent qu'il aura tant d'argent?

Que font les habitants de Pampelune quand ils apprennent ce qu'il a décidé?

Comment finit l'histoire du jeune Louis?

RÉSUMÉ (1)

Le passé simple

Dans ce chapitre, nous trouvons pour la première fois un nouveau temps du passé: « il demanda », « il répondit », « il voulut », etc., qui a le même sens que le passé

particulièrement
à chaque instant
accepter de
approcher de
croire à
Dieu soit...!
échapper à
être décidé à
être en vie
faire la guerre
il a mal fait
il vaut mieux
malheur à vous!
passer aux mains de
prendre peur
prouver à
revenir en arrière
se mettre d'accord
tant que vivra
tenir sa promesse
vous ne sauriez
Aelroth
Blancandrin
Charlemagne
l'Espagne
Ganelon
Marsile
Montjoie!
Naimes
Roland
Saragosse

composé (« il a demandé », « il a répondu », « il a voulu », etc.). Ce nouveau temps s'appelle *le passé simple.* Deux choses nous intéressent à ce sujet: les formes et l'emploi [*ãplwa*] de ce temps. Voyons d'abord quel est l'emploi du passé simple.

Le passé simple n'est pas un temps que l'on emploie dans la conversation ordinaire, c'est-à-dire dans « la langue parlée ». C'est donc un temps que l'on emploie uniquement dans les livres, les récits, etc., c'est-à-dire dans « la langue écrite ». C'est pour cela que vous ne l'avez pas rencontré plus tôt dans notre texte. Car c'est un temps que vous n'aurez probablement jamais besoin d'employer vous-même, seulement de reconnaître et de comprendre. On l'emploie surtout quand l'action que l'on décrit est une action finie qui ne s'est passée qu'une fois.

Pour mieux comprendre, regardons quelques exemples: « Après le dîner, Marie-Anne *demanda* à son beau-père de leur raconter quelque chose. » « M. Doumier *répondit* qu'il le ferait volontiers. » « Marie-Anne *dit* à son beau-père qu'il savait si bien l'histoire de France, puis elle *ajouta* qu'Henri lui avait souvent parlé de leurs belles soirées d'hiver. »

Comme vous voyez, l'action exprimée par le passé simple ne se produit qu'une fois, et c'est une action finie, achevée, c'est-à-dire une action qui ne continue pas.

Nous reparlerons dans un autre résumé des différents temps du passé. Maintenant, nous allons voir quelles sont les différentes formes du passé simple.

Comme vous avez remarqué, nous ne nous intéressons, dans notre texte, qu'à deux formes du passé simple: la troisième personne du singulier et la troisième personne du pluriel. (Comme le passé simple est uniquement le temps du récit, les autres formes sont très rarement employées. Nous ne trouverons donc ces autres formes que dans les textes d'auteurs français que nous vous présenterons après le chapitre 50.)

La troisième personne du passé simple peut se terminer de trois manières différentes: en *-a* au singulier et *-èrent* au pluriel, pour les verbes en -er; en *-it* au singulier et *-irent* au pluriel, pour les verbes de la famille de finir; en *-it* au singulier et *-irent* au pluriel ou en *-ut* au singulier et *-urent* au pluriel, pour les autres verbes.

se terminer = finir

verbes en -er:	**famille de finir:**
il parl-**a**	il réun-**it**
ils parl-**èrent**	ils réun-**irent**

autres verbes:

il d-**it**	il voul-**ut**
ils d-**irent**	ils voul-**urent**

RÉSUMÉ (2)

Voici deux familles de verbes qui se ressemblent. Les verbes de ces deux familles se terminent à l'infinitif par les lettres *-yer*. Mais ceux de la famille de « employer » se terminent en *-oyer*, tandis que ceux de la famille de « essuyer » se terminent en *-uyer*. De

ces deux familles, vous connaissez quatre verbes: employ*er*, env*oyer*, nett*oyer*, ess*uyer*.

employer	**essuyer**
a employé	**a essuyé**
emploie	**essuie**
employait	**essuyait**
emploiera	**essuiera**

(Attention! « envoyer » fait « enverra » au futur!)

M. Martial a (employer) — plus d'une heure à (nettoyer) — son pantalon. Mais il a été nécessaire de l' (envoyer) — à nettoyer en ville. Une autre fois, M. Martial n' (employer) — plus son temps à cela. Il ne (nettoyer) — plus ses vêtements lui-même. Naturellement, il a (essuyer) — la poussière et la terre, et c'est très bien. Mais une tache d'herbe ne s' (essuyer) — pas, et M. Martial serait bête s'il n' (envoyer) — pas son pantalon à (nettoyer) — en ville. Une autre fois, il l' (envoyer) — tout de suite à (nettoyer) —

j'emploie	**j'essuie**
tu emploies	**tu essuies**
il emploie	**il essuie**
nous employons	**nous essuyons**
vous employez	**vous essuyez**
ils emploient	**ils essuient**

« Vous (essuyer) —-vous bien les mains, quand vous vous lavez? » demande M. Doumier aux enfants. « Oh, oui, grand-papa, nous nous les (essuyer) — toujours! » Quand

les enfants se sont lavé les mains, ils se les (essuyer) — toujours. « Avec quoi (nettoyer) — -tu cette tache, Fatima? » « Je la (nettoyer) — avec du pain, Arthur. » « On ne (nettoyer) — pas les taches avec du pain! » « Si, certaines taches se (nettoyer) — très bien avec du pain. » « Quel mot (employer) — -vous en français pour remercier une personne, John? » « J' (employer) — le mot merci. » « Tu (envoyer) — déjà ta lettre aujourd'hui? » Oui, Marie-Anne (envoyer) — déjà sa lettre à ses parents aujourd'hui. « Et vous, vous n' (envoyer) — pas vos lettres en même temps que moi? » « Non, nous ne les (envoyer) — pas encore, maman. »

JEANNE D'ARC

Le lendemain soir, M. Doumier, Marie-Anne et
lə lãdmɛ̃ swa:r, məsjø dumje, mari a:n e

Jeanne se réunirent de nouveau dans le salon, et
ʒa:n sə reynị·r də nuvo dã l salɔ̃, e

M. Doumier dit: « Alors, ce soir, c'est de Jeanne
məsjø dumje di: «alɔ:r, sə swa:r, sɛ d ʒa:n

d'Arc que vous voulez que je vous parle? » « Oui,
dark kə vu vule k ʒə vu parl?» «wi,

grand-papa, » répondit la fillette. « Je te l'ai promis, »
grãpapa,» repɔ̃di la fijɛt. «ʒə tə le prɔmi,»

dit alors M. Doumier, « mais ne connais-tu pas déjà
di alɔ:r məsjø dumje, «mɛ n kɔnɛ ty pa deʒa

très bien toute l'histoire de Jeanne d'Arc? » « Oh, si,
trɛ bjɛ̃ tut listwa:r də ʒa:n dark?» «o, si,

mais j'aime quand même l'écouter. Quand on jouait
mɛ ʒɛ:m kã mɛ:m lekute. kã -tɔ̃ ʒwɛ

Jeanne d'Arc, à l'école, c'était toujours moi qui étais
ʒa:n dark, a lekɔl, setɛ tuʒu:r mwa ki etɛ

Jeanne! » « Parce que tu as le même nom qu'elle? »
ʒa:n!» «pars kə ty a l mɛ:m nɔ̃ kɛl?»

« Non, parce que notre maîtresse disait que je lui
«nɔ̃, pars kə nɔtrə mɛtrɛs dizɛ kə ʒə lɥi

ressemblais. Tu ne trouves pas? » « Peut-être bien, »
rsãblɛ. ty n tru:v pa?» «pœtɛ:tr̥ bjɛ̃,»

dit le grand-père en souriant, puis il se mit à raconter
di l grãpɛ:r ã surjã, pɥi il sə mi a rakɔ̃te

l'histoire de Jeanne d'Arc.
listwa:r də ʒa:n dark.

« Le six janvier, très probablement de l'an quatorze
«lə sis ʒãvje, trɛ prɔbabləmã d lã katɔrzə

cent douze, naissait dans le petit village de Domremy
sã du:z, nɛsɛ dã l pəti vila:ʒ də dɔ̃remi

une petite fille comme les autres, qui fut baptisée
yn pətit fi:j kɔm le -zo:tr, ki fy batize

Jeanne. Son père s'appelait Jacques Darc et sa mère
ʒa:n. sɔ̃ pɛ:r saplɛ ʒa:k dark e sa mɛ:r

Isabelle. C'étaient des gens très simples. Jacques
izabɛl. setɛ de ʒã trɛ sɛ̃:pl. ʒa:k

Darc était un paysan. A l'époque de la naissance de
dark etɛ -tœ̃ pejizã. a lepɔk də la nɛsã:s də

Jeanne il y avait dans la famille trois garçons: Jacques,
ʒa:n il javɛ dã la fami:j trwa garsɔ̃: ʒa:k,

Jean et Pierre, et un an après la naissance de Jeanne,
ʒã e pjɛ:r, e œ̃ -nã aprɛ la nɛsã:s də ʒa:n,

sa mère eut une deuxième fille, qui fut baptisée
sa mɛ:r y -tyn døzjɛm fi:j, ki fy batize

Catherine.
katrin.

Quand Jeanne devint plus grande, elle fit dans la
kã ʒa:n dəvɛ̃ ply grã:d, ɛl fi dã la

maison et dans les champs du village le même travail
mɛzɔ̃ e dã le ʃã dy vila:ʒ lə mɛ:m trava:j

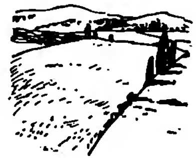
village = petit groupe de maisons à la campagne

baptiser = donner un nom à un enfant, dans une église



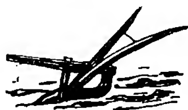
un paysan

naître
la naissance



un champ

travailler
le travail



une charrue

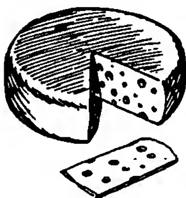
garder ɔ: aller aux champs avec

le travail
les travaux



du beurre

On fait le beurre avec du lait.



un fromage

reprendre = continuer

reprit = a repris

que toute autre fille de paysans. Elle conduisait la
kə tut o:trə fi:j də pejizɑ̃. ɛl kɔ̃dɥizɛ la

charrue, gardait les animaux et aidait sa mère à faire
ʃary, gardɛ le -zanimo e ɛdɛ sa mɛ:r a fɛ:r

les mille travaux de la maison, ce qui n'était pas si
le mil travo d la mɛzɔ̃, s ki netɛ pa si

peu, à cette époque. » « C'est vrai, » dit Jeanne, « on
pø, a sɛt epɔk.» «sɛ vrɛ,» di ʒa:n, «ɔ̃

n'avait pas de machines comme aujourd'hui, alors. »
navɛ pa d maʃin kɔm oʒurdɥi, alɔ:r.»

« Non, et de plus il fallait faire soi-même tous ses
«nɔ̃, e d ply il falɛ fɛ:r swamɛ:m tu se

vêtements, et il fallait faire soi-même l'étoffe avec
vɛtmɑ̃, e il falɛ fɛ:r swamɛ:m letɔf avɛk

laquelle on faisait ces vêtements. Et on faisait soi-
lakɛl ɔ̃ fəzɛ se vɛtmɑ̃. e ɔ̃ fəzɛ swa-

même son beurre et son fromage, sans parler du pain,
mɛ:m sɔ̃ bœ:r e sɔ̃ frɔma:ʒ, sɑ̃ parle dy pɛ̃,

qu'aujourd'hui encore on fait très souvent soi-même,
koʒurdɥi ɑ̃kɔ:r ɔ̃ fɛ trɛ suvɑ̃ swamɛ:m,

à la campagne. » « C'était dur d'être paysan, au temps
a la kɑ̃paɲ.» «setɛ dy:r dɛ:trə pejizɑ̃, o tɑ̃

de Jeanne! » dit Jeanne. « Oui, très dur, » dit M.
d ʒa:n!» di ʒa:n. «wi, trɛ dy:r,» di məsjø

Doumier, puis il reprit son histoire.
dumje, pɥi il rəpri sɔ̃ -nistwa:r.

« Mais Jeanne n'était pas tout à fait comme les autres
«mɛ ʒa:n netɛ pa tu -ta fɛ kɔm le -zo:trə

filles de son âge. Beaucoup plus souvent que la
fi:j də sɔ̃ -na:ʒ. boku ply suvɑ̃ k la

plupart de ses amies, elle allait à l'église, et les gens
plypa:r də se -zami, ɛl alɛ -ta legli:z, e le ʒɑ̃

disaient même qu'elle y allait trop souvent. Elle
dizɛ mɛ:m kɛl i alɛ trɔ suvɑ̃. ɛl

allait se promener et jouait aussi, bien entendu, comme
alɛ s prɔmne e ʒwɛ osi, bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy, kɔm

toute fillette de son âge, mais elle allait rarement
tut fijɛt də sɔ̃ -na:ʒ, mɛ ɛl alɛ rarmɑ̃

danser, préférant aller soigner les malades et s'occuper
dɑ̃se, preferɑ̃ -tale swaɲe le malad e sɔkype

des pauvres. Elle aimait beaucoup les pauvres et
de po:vr. ɛl ɛmɛ boku le po:vr e

il est pauvre = il a peu d'argent

demandait souvent à ses parents de les laisser dormir
dmɑ̃dɛ suvɑ̃ a se parɑ̃ d le lɛse dɔrmi:r

dans leur maison. Elle voulait même que les pauvres
dɑ̃ lœ:r mɛzɔ̃. ɛl vulɛ mɛ:m kə le po:vrə

dorment dans son lit, tandis qu'elle-même dormait
dɔrm dɑ̃ sɔ̃ li, tɑ̃di kɛlmɛ:m dɔrmɛ

dormir
(que) je dorme
(que) nous dormions

devant la cheminée.
dvɑ̃ la ʃmine.

Et voilà qu'un jour, à l'âge de onze ou douze ans, cette
e vwala kœ̃ ʒu:r, a la:ʒ də ɔ̃:z u du:z ɑ̃, sɛt

fillette entendit des voix qui lui dirent d'aller à la
fijɛt ɑ̃tɑ̃di de vwa ki lɥi di:r dale a la

guerre pour libérer la France des Anglais. (La France
gɛ:r pur libere la frɑ̃:s de -zɑ̃glɛ. [la frɑ̃:s

libre
libérer

et l'Angleterre étaient en guerre depuis 1337.)
e lãglətɛ:r etɛ -tã gɛ:r dəpɥi trɛ:zə sã trãtsɛt.]

D'où venaient ces voix? Nous dirions peut-être au-
du vnɛ se vwa? nu dirjɔ̃ pœtɛ:tr o-

jourd'hui qu'elles venaient de Jeanne elle-même,... »
ʒurdɥi kɛl vənɛ d ʒa:n ɛlmɛ:m,...»



Jeanne entend une voix.

Ici, la petite Jeanne arrêta son grand-père et lui dit,
isi, la ptit ʒa:n arɛta sɔ̃ grãpɛ:r e lɥi di,

très sûre d'elle-même: « Non! C'étaient les voix des
trɛ sy:r dɛlmɛ:m: «nɔ̃! setɛ le vwa de

anges qui protégeaient Jeanne d'Arc! » « Je ne dis
-zã:ʒ ki prɔteʒɛ ʒa:n dark!» «ʒə n di

pas non, » lui dit son grand-père en souriant, puis il
pa nɔ̃,» lɥi di sɔ̃ grãpɛ:r ã surjã, pɥi il

reprit:
rəpri:

« Jeanne elle-même croyait entendre ses anges, et
«ʒa:n ɛlmɛ:m krwajɛ ãtã:drə se -zã:ʒ, e

quand elle les entendait, elle se mettait à genoux et
kã -tɛl le -zãtãdɛ, ɛl sə metɛ a ʒnu e

priait. Ainsi se passèrent quatre ou cinq années. Mais
priɛ. ɛ̃si s pasɛ:r katr u sɛ̃ -kane. mɛ

voilà qu'un jour, une voix lui dit avec plus de force
vwala kœ̃ ʒu:r, yn vwa lɥi di avɛk ply d fɔrs

que les autres que Dieu avait grande pitié du peuple
kə le -zo:trə kə djø avɛ grã:d pitje dy pœplə

de France et qu'il fallait qu'elle, Jeanne, quitte la
də frã:s e kil falɛ kɛl, ʒa:n, kit la

Lorraihe, son pays, et s'en aille en France. (A ce
lɔrɛn, sɔ̃ peji, e sã -na:j ã frã:s. [a s

temps-là, la Lorraine ne faisait pas encore partie du
tã la, la lɔrɛn nə fəzɛ pa -zãkɔ:r parti dy

royaume de France.) En entendant cela, Jeanne
rwajo:m də frã:s.] ã -nãtãdã sla, ʒa:n

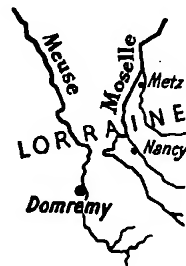
commença à pleurer, car elle n'était qu'une très jeune
kɔmãsa a plœre, kar ɛl netɛ kyn trɛ ʒœn

fille de seize ans et était remplie de crainte à l'idée
fi:j də sɛ:z ã e etɛ rãpli də krɛ̃:t a lide

d'abandonner sa famille. Mais alors la voix lui dit
dabãdɔne sa fami:j. mɛ alɔ:r la vwa lɥi di

qu'elle prenne courage et qu'elle aille à la ville de
kɛl prɛn kura:ʒ e kɛl a:j a la vil də

Vaucouleurs, où elle trouverait un soldat du roi qui la
vokulœ:r, u ɛl truvrɛ œ̃ sɔlda dy rwa ki la



la Lorraine

faire partie de = être une partie de

royaume = pays gouverné par un roi


un soldat

dit qu'elle prenne = ordonne qu'elle prenne

conduirait sûrement en France, auprès du roi lui-même.
kɔ̃dɥirɛ syrmɑ̃ ɑ̃ frɑ̃:s, oprɛ dy rwa lɥimɛ:m.

«Va, fille de Dieu, va, va, va!» dit la voix une der-
«va, fi:j də djø, va, va, va!» di la vwa yn dɛr-

nière fois, et Jeanne partit.
njɛ:r fwa, e ʒa:n parti.


Un roi est couronné.

Elle demanda à son oncle, Durand Laxart, de l'ac-
ɛl dəmɑ̃da a sɔ̃ -nɔ̃:kl, dyrɑ̃ laksa:r, də la-

compagner à Vaucouleurs, lui disant qu'elle devait
kɔ̃paɲe a vokulœ:r, lɥi dizɑ̃ kɛl dəvɛ

aller en France pour y faire couronner Charles VII,
ale ɑ̃ frɑ̃:s pur i fɛ:r kurɔne ʃarl sɛt,

afin qu'il soit vraiment roi de France. «Car,» dit-
afɛ̃ kil swa vrɛmɑ̃ rwa də frɑ̃:s. «kar,» di

elle, «n'a-t-il pas été dit que la France serait relevée
-tɛl, «na -til pa ete di kə la frɑ̃:s sərɛ rəlve

Une vierge est une fille qui n'est pas mariée.

par une vierge?»
par yn vjɛrʒ?»

En quittant Domremy, Jeanne dit: «Adieu!» à ses amis
ɑ̃ kitɑ̃ dɔ̃remi, ʒa:n di: «adjø!» a se -zami

et elle leur dit qu'elle relèverait la France et ferait
e ɛl lœr di kɛl rəlɛvrɛ la frɑ̃:s e frɛ

couronner le roi. Ses parents étaient très tristes de
kurɔne lə rwa. se parɑ̃ etɛ trɛ trist də

la voir partir, et ils pleurèrent beaucoup, mais rien ne
la vwa:r parti:r, e il plœrɛ:r boku, mɛ rjɛ̃ n

pouvait arrêter Jeanne. Elle n'obéissait plus aux
puvɛ arɛte ʒa:n. ɛl nɔbeisɛ ply o

hommes, mais à ses voix, c'est-à-dire à Dieu, son
-zɔm, mɛ a se vwa, sɛ -ta di:r a djø, sɔ̃

Seigneur, comme elle le disait elle-même.
seɲœ:r, kɔm ɛl lə dizɛ ɛlmɛ:m.

Arrivée à Vaucouleurs, Jeanne essaya de se faire rece-
arive a vokulœ:r, ʒa:n ɛsɛja d sə fɛ:r rəs-

voir par Robert de Baudricourt, qui était le chef de
vwa:r par rɔbɛ:r də bodriku:r, ki etɛ l ʃɛf də

la ville. Ce capitaine était le soldat dont avaient parlé
la vil. sə kapitɛn etɛ l sɔlda dɔ̃ -tavɛ parle

ses voix, Jeanne en était sûre. Mais il refusait de
se vwa, ʒa:n ɑ̃ -netɛ sy:r. mɛ il rəfyzɛ də

croire que cette fillette ait quelque chose d'important
krwa:r kə sɛt fijɛt ɛ kɛlkə ʃo:z dɛ̃pɔrtɑ̃

à dire au roi. Alors, Jeanne alla avec son oncle auprès
a di:r o rwa. alɔ:r, ʒa:n ala avɛk sɔ̃ -nɔ̃:kl oprɛ

du duc de Lorraine, qui l'écouta aimablement et lui
dy dyk də lɔrɛn, ki lekuta ɛmabləmɑ̃ e lɥi

donna de l'argent. Après cela, ayant probablement
dɔna d larʒɑ̃. aprɛ sla, ɛjɑ̃ prɔbabləmɑ̃

plus foi en elle qu'au moment de son arrivée à Vau-
ply fwa ɑ̃ -nɛl ko mɔmɑ̃ d sɔ̃ -narive a vo-

couleurs, Robert de Baudricourt se décida à lui donner
kulœ:r, rɔbɛ:r də bodriku:r sə desida a lɥi dɔne

quelques soldats pour l'accompagner jusqu'à Chinon,
kɛlk sɔlda pur lakɔ̃paɲe ʒyska ʃinɔ̃,

la ville où se trouvait le roi Charles.
la vil u sə truvɛ lə rwa ʃarl.

seigneur = maître

chef = celui qui donne les ordres

capitaine = chef d'un grand groupe de soldats

Les ducs étaient les premiers hommes du royaume après le roi et ses fils.

avoir foi en une personne ɔ: croire à ce que dit cette personne

Jeanne avait quitté son village habillée de vêtements
ʒa:n avɛ kite sɔ̃ vila:ʒ abije d vɛtmã

ordinaires de femme, en étoffe rouge. Comme ces
ɔrdinɛ:r də fam, ã -netɔf ru:ʒ. kɔm se

commode ɔ: agréable

vêtements n'étaient pas très commodes pour un long
vɛtmã netɛ pa trɛ kɔmɔd pur œ̃ lɔ̃

voyage à cheval, les habitants de Vaucouleurs ache-
vwaja:ʒ a ʃval, le -zabitã d vokulœ:r aʃ-

tèrent à Jeanne des vêtements d'homme, beaucoup plus
tɛ:r a ʒa:n de vɛtmã dɔm, boku ply

commodes, ainsi qu'un cheval. Car les habitants de
kɔmɔd, ɛ̃si kœ̃ ʃval. kar le -zabitã d

Vaucouleurs, pauvres gens comme ses propres parents,
vokulœ:r, po:vrə ʒã kɔm se prɔprə parã,

avaient foi en Jeanne. C'est ainsi que le dimanche 13 fé-
avɛ fwa ã ʒa:n. sɛ -tɛ̃si k lə dimã:ʃ trɛ:z fe-

pucelle = vierge

vrier 1429, la Pucelle et ses compagnons
vrije katɔrzə sã vɛ̃tnœf, la pysɛl e se kɔ̃paɲɔ̃

se mirent en route, à travers un pays occupé
s mi:r ã rut, a travɛ:r œ̃ peji ɔkype

par les Anglais, qui depuis bien des années étaient en
par le -zãglɛ, ki dəpɥi bjɛ̃ de -zane etɛ -tã

guerre avec la France. Pour éviter les soldats
gɛ:r avɛk la frã:s. pur evite le sɔlda

de nuit ɔ: pendant la nuit

ennemis on voyageait souvent de nuit et on évitait
ɛnmi ɔ̃ vwajaʒɛ suvã də nɥi e ɔ̃ -nevitɛ

naturellement toutes les villes et tous les villages. Au
natyrɛlmã tut le vil e tu le vila:ʒ. o

bout de onze jours, Jeanne et ses six compagnons de
bu də ɔ̃:zə ʒu:r, ʒa:n e se si kɔ̃paɲɔ̃ d

route arrivèrent à Chinon, où, comme nous l'avons vu,
rut arivɛ:r a ʃinɔ̃, u, kɔm nu lavɔ̃ vy,

se trouvait le roi à ce moment.»
sə truvɛ lə rwa a s mɔmɑ̃.»

Ici, Jeannette interrompit de nouveau son grand-père:
isi, ʒanɛt ɛ̃tɛrɔ̃pi d nuvo sɔ̃ grɑ̃pɛ:r:

interrompit = a interrompu

«Pourquoi est-ce qu'il n'était pas à Paris, le roi?»
«purkwa ɛs kil netɛ pa a pari, lə rwa?»

«Parce que Paris, alors, n'obéissait pas au roi. Paris
«pars kə pari, alɔ:r, nɔbeisɛ pa o rwa. pari

était aux mains des Anglais dont le roi, Henri VI,
etɛ -to mɛ̃ de -zɑ̃glɛ dɔ̃ lə rwa, ɑ̃ri sis,

fils d'un roi d'Angleterre et de la fille d'un roi de
fis dœ̃ rwa dɑ̃glətɛ:r e d la fi:j dœ̃ rwa də

France, voulait être reconnu comme vrai roi de
frɑ̃:s, vulɛ -tɛ:trə rəkɔny kɔm vrɛ rwa də

reconnu ɔ: accepté

France. Le roi Charles VII n'avait à ce moment que
frɑ̃:s. lə rwa ʃarl sɛt navɛ -ta s mɔmɑ̃ kə

quelques villes et une petite partie du pays. Mais tout
kɛlk vil e yn pətit parti dy peji. mɛ tu

cela, tu le savais, non?» «Oui, c'est vrai,» répondit
sla, ty l savɛ, nɔ̃?» «wi, sɛ vrɛ,» repɔ̃di

Jeanne, «je le savais mais je n'y pensais pas. Con-
ʒa:n, «ʒə l savɛ mɛ ʒə ni pɑ̃sɛ pa. kɔ̃-

tinue, grand-papa! Dis-moi comment Jeanne d'Arc a
tiny, grɑ̃papa! di mwa kɔmɑ̃ ʒa:n dark a

rencontré le roi de France.» Et M. Doumier reprit:
rãkɔ̃tre lə rwa də frɑ̃:s.» e məsjø dumje rəpri:

«Quand la Pucelle arriva à Chinon, le roi Charles ne
«kɑ̃ la pysɛl ariva a ʃinɔ̃, lə rwa ʃarl nə

se disait ɔ: disait qu'elle était

voulut d'abord pas la recevoir. Cette jeune fille qui
vuly dabɔ:r pa la rsəvwa:r. sɛt ʒœn fi:j ki

se disait envoyée par Dieu lui faisait peur, il ne savait
s dizɛ ɑ̃vwaje par djø lɥi fəzɛ pœ:r, il nə savɛ


une sorcière

que penser d'elle. Qui prouverait que Jeanne n'était
k pɑ̃se dɛl. ki pruvrɛ k ʒa:n netɛ

pas une sorcière, et que son maître n'était pas le diable?
pa yn sɔrsjɛ:r, e k sɔ̃ mɛ:trə netɛ pa l dja:bl?

Il lui fit demander pourquoi elle était venue, à quoi
il lɥi fi dmɑ̃de purkwa ɛl etɛ vny, a kwa

mission ɔ: ce que Dieu lui avait ordonné de faire

elle répondit qu'elle avait une double mission. D'abord,
ɛl repɔ̃di kɛl avɛ -tyn dublə misjɔ̃. ˋdabɔ:r,

assiéger une ville = entourer une ville d'une armée, pour la conquérir

elle avait la mission de libérer la ville d'Orléans que
ɛl avɛ la misjɔ̃ d libere la vil dɔrleɑ̃ k

les Anglais assiégeaient depuis des mois. Ensuite,
le -zɑ̃glɛ asjeʒɛ dəpɥi de mwa. ɑ̃sɥit,


le diable

elle avait reçu de son Seigneur la mission de mener le
ɛl avɛ rsy d sɔ̃ sɛɲœ:r la misjɔ̃ d məne lə

roi à Reims pour l'y faire couronner. Mais le roi
rwa a rɛ̃:s pur li fɛ:r kurɔne. mɛ lə rwa

n'osait toujours pas la recevoir. Il la fit d'abord
nozɛ tuʒu:r pa la rsəvwa:r. il la fi dabɔ:r

interroger par des gens d'église, et ce n'est que lorsque
ɛ̃tɛrɔʒe par de ʒɑ̃ degli:z, e s nɛ k lɔrskə

ceux-ci lui firent savoir qu'ils n'avaient trouvé rien de
søsi lɥi fi:r savwa:r kil navɛ truve rjɛ̃ d

mauvais en Jeanne et que rien ne permettait de sup-
mɔvɛ ɑ̃ ʒa:n e kə rjɛ̃ n pɛrmetɛ d sy-

poser qu'elle était envoyée par le diable, que Charles VII
poze kɛl etɛ -tɑ̃vwaje par lə dja:bl, kə ʃarl sɛt

permit enfin à la Pucelle de venir à la Cour.
pɛrmi ɑ̃fɛ̃ a la pysɛl də vni:r a la ku:r.

la cour ɔ: le lieu où se trouve le roi et les personnes qui l'entourent

Même alors, le roi voulut une dernière fois mettre
mɛ:m alɔ:r, lə rwa vuly yn dɛrnjɛ:r fwa mɛtrə

mettre à l'épreuve = poser une personne devant une difficulté, pour voir ce que cette personne sait faire

Jeanne à l'épreuve. Quand elle entra dans la salle,
ʒa:n a lepræ:v. kɑ̃ -tɛl ɑ̃tra dɑ̃ la sal,

le roi se retira dans le fond et l'on montra à Jeanne
lə rwa s rətira dɑ̃ l fɔ̃ e lɔ̃ mɔ̃tra a ʒa:n

un des hommes de la Cour, en lui disant que c'était
œ̃ de -zɔm də la ku:r, ɑ̃ lɥi dizɑ̃ k setɛ

là le roi.
la lə rwa.

c'était là ɔ: cet homme-là était

Mais Jeanne reconnut le roi du premier coup, alla droit
mɛ ʒa:n rəkɔny lə rwa dy prəmje ku, ala drwa

reconnut = a reconnu

coup = coup d'œil

vers lui et, comme il lui demandait son nom, elle lui
vɛr lɥi e, kɔm il lɥi dmɑ̃dɛ sɔ̃ nɔ̃, ɛl lɥi

répondit, mettant un genou à terre: « Gentil seigneur,
repɔ̃di, mɛtɑ̃ œ̃ ʒnu a tɛ:r: «ʒɑ̃ti sɛɲœ:r,

gentil ɔ: cher

j'ai nom Jeanne la Pucelle, et le Roi des Cieux te fait
ʒe nɔ̃ ʒa:n la pysɛl, e lə rwa de sjø t fɛ

le ciel
les cieux

savoir par moi que tu seras couronné et sacré à Reims,
savwa:r par mwa kə ty sra kurɔne e sakre a rɛ̃:s,

sacrer = faire roi au nom de Dieu



Jeanne reconnaît le roi.

lieutenant ɔ: personne qui donne des ordres à la place de son chef

à la suite de ɔ: après

de la part de = au nom de

héritier ɔ: celui qui devient roi après son père

recevoir
(que) je reçoive
(que) nous recevions

couronner
le couronnement

et que tu seras lieutenant du Roi des Cieux qui est
e kə ty sra ljøtnã dy rwa de sjø ki ɛ

roi de France.» Et à la suite d'autres questions, Jeanne
rwa də frã:s.» e a la sɥit do:trə kɛstjɔ̃, ʒa:n

dit de nouveau au roi: «Je te dis de la part de mon
di d nuvo o rwa: «ʒə tə di d la pa:r də mɔ̃

Seigneur que tu es vrai héritier de France, et fils de
sɛɲœ:r kə ty ɛ vrɛ eritje də frã:s, e fis də

roi; il m'a envoyée à toi pour te conduire à Reims, pour
rwa; il ma ãvwaje a twa pur tə kɔ̃dɥi:r a rɛ̃:s, pur

que tu reçoives ton couronnement, si tu le veux.» Le
kə ty rswa:v tɔ̃ kurɔnmã, si ty l vø.» lə

roi fut très content d'entendre ces mots, car il était très
rwa fy trɛ kɔ̃tã dãtã:drə se mo, kar il etɛ trɛ

faible et n'était pas sûr de lui ni de ses droits à la
fɛbl e netɛ pa sy:r də lɥi ni d se drwa a la

couronne de France. Mais ce qui finit probablement
kurɔn də frɑ̃:s. mɛ s ki fini prɔbabləmɑ̃

par faire disparaître les doutes du roi, ce fut que
par fɛ:r disparɛ:trə le dut dy rwa, sə fy k

Jeanne d'Arc, quand elle fut seule avec lui, lui répéta
ʒa:n dark, kɑ̃ -tɛl fy sœl avɛk lɥi, lɥi repeta

mot à mot une prière qu'il avait faite à Dieu quatre
mɔ -ta mo yn priɛ:r kil avɛ fɛt a djø katrə

mois plus tôt et que personne n'avait entendue. Elle
mwa ply to e k pɛrsɔn navɛ -tɑ̃tɑ̃dy. ɛl

lui dit également où il l'avait faite et quel jour. Après
lɥi di egalmɑ̃ u il lavɛ fɛt e kɛl ʒu:r. aprɛ

cela, le roi fit connaître à sa Cour qu'il avait mainte-
sla, lə rwa fi kɔnɛ:tr a sa ku:r kil avɛ mɛ̃t-

nant pleine foi en Jeanne la Pucelle.
nɑ̃ plɛn fwa ɑ̃ ʒa:n la pysɛl.

Peu de temps après, Jeanne fut armée en capitaine et
pø d tɑ̃ -zaprɛ, ʒa:n fy -tarme ɑ̃ kapitɛn e

partit, à la tête d'une armée, à l'aide de la ville
parti, a la tɛ:t dyn arme, a lɛ:d də la vil

d'Orléans, assiégée par les Anglais. La seule arme de
dɔrleɑ̃, asjeʒe par le -zɑ̃glɛ. la sœl arm də

Jeanne était une vieille épée dont elle ne se servit
ʒa:n etɛ -tyn vjɛ:j epe dɔ̃ -tɛl nə sə sɛrvi

jamais, car elle ne voulait pas faire couler le sang.
ʒamɛ, kar ɛl nə vulɛ pa fɛ:r kule l sɑ̃.

En arrivant devant Orléans Jeanne promit au roi
ɑ̃ -narivɑ̃ dvɑ̃ ɔrleɑ̃ ʒa:n prɔmi o rwa



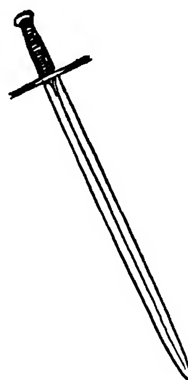
une couronne

finit par faire = fit enfin

douter
un doute

prier
une prière

armer
une arme



une épée

se servit de = employa

tint = a tenu

qu'avant cinq jours la ville serait libérée. Et elle tint
kavã sɛ̃ ʒu:r la vil sərɛ libere. e ɛl tɛ̃

sa promesse.»
sa prɔmɛs.»

Ici, M. Doumier s'arrêta et comme il ne semblait
isi, məsjø dumje sarɛta e kɔm il nə sãblɛ

pas vouloir continuer, Jeanne lui demanda: «Et alors,
pa vulwa:r kɔ̃tinɥe, ʒa:n lɥi dmãda: «e alɔ:r,

grand-père? Qu'est-ce qu'elle a fait, Jeanne d'Arc?»
grãpɛ:r? kɛs kɛl a fɛ, ʒa:n dark?»

Mais son grand-père, regardant sa montre au lieu de
mɛ sɔ̃ grãpɛ:r, rəgardã sa mɔ̃:tr o ljø d

répondre, lui dit: «Oh, oh! Il est déjà onze heures, et
repɔ̃:dr, lɥi di: «o, o! il ɛ deʒa ɔ̃:z œ:r, e

tu n'es pas encore couchée! Que pense ta maman de
ty nɛ pa -zãkɔ:r kuʃe! kə pã:s ta mãmã d

ce vieux grand-père qui oublie que les petites filles
sə vjø grãpɛ:r ki ubli k le ptit fi:j

ne doivent pas se coucher trop tard?» «Maman pense
nə dwa:v pa s kuʃe trɔ ta:r?» «mãmã pã:s

sûrement que tu es un bon vieux grand-père qui ra-
syrmã kə ty ɛ -zœ̃ bɔ̃ vjø grãpɛ:r ki ra-

conte de très belles histoires!» dit la fillette. Marie-
kɔ̃:t də trɛ bɛl -zistwa:r!» di la fijɛt. mari

Anne sourit et dit en se levant: «Tu as raison, Jeannette,
a:n suri e di ã s ləvã: «ty a rɛzɔ̃, ʒanɛt,

mais grand-père a raison aussi. Il est très tard.
mɛ grãpɛ:r a rɛzɔ̃ osi. il ɛ trɛ ta:r.

Viens vite te coucher, et demain soir grand-père finira
vjɛ̃ vit tə kuʃe, e dmɛ̃ swa:r grɑ̃pɛ:r finira

peut-être son histoire.» «C'est promis!» dit M.
pœtɛ:trə sɔ̃ -nistwa:r.» «sɛ prɔmi!» di məsjø

Doumier, et sur ces mots tout le monde quitta le salon
dumje, e syr se mo tu l mɔ̃:d kita l salɔ̃

et alla se coucher.
e ala s kuʃe.

EXERCICE A.

Jeanne d'Arc est née dans un petit — de France. Quand on l'a —, on lui a donné le nom de Jeanne. Son père était un —. Au moment de la — de Jeanne, la famille avait trois enfants. Les plus grands allaient tous les jours travailler dans les — du village. Bientôt Jeanne fit le même — que ses frères. Elle — les animaux et aidait sa mère à la maison.

A cette époque, les paysans faisaient eux-mêmes leur beurre et leur —. C'était — d'être paysan. Jeanne demandait souvent à ses parents de permettre aux — de dormir dans son lit. A l'âge de onze ans, Jeanne entendit des voix qui lui dirent de — la France. La France n'était pas vraiment son pays, car la Lorraine, à ce temps-là, ne faisait pas encore — de la France. La France était un —, la Lorraine ne l'était pas.

MOTS:
le beurre
un champ
une charrue
un chef
les cieux
un compagnon de route
une cour
une couronne
un couronnement
un diable
un doute
un droit
un duc
une épée
une épreuve
une étoffe
une foi
un fond
un fromage
un héritier
un lieutenant
une mission
des mots-croisés
une naissance
un paysan
une prière
une pucelle
un royaume
une salle
un seigneur
un soldat
une sorcière
un travail
les travaux
une vierge
un village
double
commode
pauvre
ils achetèrent

EXERCICE B.

Voici de nouveau un exercice que l'on appelle en français des « mots-croisés » [*mo krwaze*]:

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1								■		
2			■		■	■	■	■	■	
3		■							■	
4										
5				■				■		■
6			■	■				■		
7					■	■		■		
8			■		■			■		
9		■		■						■
10										■

1) Groupe de maisons plus petit qu'une ville. Dans les villes, aujourd'hui, on ne fait — son propre fromage, — sa propre étoffe.

2) Marsile a promis à Charlemagne de lui envoyer beaucoup d'— et d'argent.

3) Avez-vous été à Londres? Non, je n'— ai jamais été. Une demi-heure est la — d'une heure.

4) Veut dire: « laissés seuls ».

5) Le contraire de « triste ».
Pluriel de la deuxième partie du passé composé du verbe « avoir ».

6) Jean — Paul sont deux garçons.
Entre le printemps et l'automne.
Deuxième partie du passé composé de « pouvoir ».

7) La France a eu beaucoup d'empereurs et de —.
Si — a beaucoup d'argent, on peut acheter de belles choses.

8) Comme le numéro 7.
Ces deux lettres devant un verbe montrent que l'on fait une chose encore une fois.

9) Le soleil se lève à l'est et se couche à l'—.

10) Marie-Anne embrasse ses enfants avec grande —.

A) Forme du futur d'un verbe qui veut dire: «aller d'un endroit à l'autre par le train, dans un bateau, etc. »

B) « Finissez » est une forme du verbe fin—.
Les aveugles ont souvent un — à la main droite quand ils marchent dans la rue.

C) Dernier mois du printemps.
Trois cent soixante-cinq ou soixante-six jours.

D) Le roi des animaux.
Petit mot qui sert à montrer une condition.

E) Allons dîner au restaurant! Ah, voilà une bonne —!
On fait les bagues avec de l'argent ou de l'—.

F) Le contraire de « rien ».
Féminin de la deuxième partie du passé composé du verbe « avoir ».

armer
assiéger
baptiser
couronner
il devint
nous dirions
il écouta
garder
il interrompit
interroger
jouer
libérer
il naissait
il obéissait
occuper
ils passèrent
il permit
ils pleurèrent
(que) tu reçoives
reconnaître
il reconnut
relever
il répéta
il reprit
il se retira
ils se réunirent
sacrer
se servir de
il tint
à cheval
afin que
ainsi que
à la suite de
armer en capitaine
avoir foi en
avoir nom
c'était là le roi
de la part de
de nuit
de plus
du premier coup

faire connaître
faire partie de
finir par faire
il lui faisait peur
mettre à l'épreuve
ne savoir que penser
obéir à
pleine foi
prendre courage
qui se disait envoyé
se faire recevoir
se mettre en route
Chinon
la Lorraine
Orléans
Reims
Vaucouleurs
Robert de Baudricourt
Durand Laxart

G) Très petits animaux que les oiseaux mangent en volant.

H) Il ne faut pas parler — mangeant.
Deux fois la lettre qui montre qu'un mot est au pluriel.

I) Veut dire: « prend avec soi ».

J) Terre entourée d'eau (au pluriel).
Avez-vous une fille? Oui, j'en ai —.

EXERCICE C.

(que) je dorme	**(que) nous dormions**
(que) tu dormes	**(que) vous dormiez**
(qu') il dorme	**(qu') ils dorment**

Comment veux-tu que je — quand tu fais tant de bruit? Il faut que les malades — beaucoup. Je ne veux pas que vous — trop, Jean et Henri! Jusqu'à quelle heure permets-tu que nous —? Je permets que tu — jusqu'à huit heures, Jean, mais pas plus longtemps. Il ne faut pas qu'un jeune garçon — trop.

(que) je reçoive	**(que) nous recevions**
(que) tu reçoives	**(que) vous receviez**
(qu') il reçoive	**(qu') ils reçoivent**

Il faut que Marie-Anne — ce télégramme demain. M. Doumier aimerait que Marie-Anne et ses enfants — sa lettre le plus tôt possible. Où voulez-vous que nous — cette personne? Je veux que vous la — dans le salon. Comment faut-il que je — cette dame? Il faut que tu la — très aimablement.

EXERCICE D.

Voici un exercice d'une nouvelle sorte. Nous vous donnons quelques phrases très simples où vous devez remarquer comment sont écrits certains mots, après quoi vous devez essayer de dire quand on écrit ces mots d'une manière ou de l'autre. Voici un exemple:

Si vous lisez les phrases suivantes: « Jean est un enfant », « Jean et Henri sont deux enfants », « Nicole est grande », « Nicole et Louise sont grandes », vous voyez que les mots « enfant » et « grande » s'écrivent sans « -s » dans un cas, avec un « -s » dans l'autre. Et vous pouvez dire qu'en français, les substantifs et les adjectifs s'écrivent avec un « -s » quand ils sont au pluriel, et sans « -s » quand ils sont au singulier. C'est tout ce que vous pouvez dire après avoir lu ces quatre phrases.

Essayez maintenant vous-même de trouver ce que l'on peut dire au sujet des phrases suivantes: « Il est ner*veux* », « Elle est nerv*euse* », « Il est heur*eux* », « Elle est heur*euse* ».

Et que pouvez-vous dire au sujet des phrases: « Jean est heureu*x* », « Jean et Bernard sont heureu*x* », « André est nerveu*x* », « André et Henri sont nerveu*x* »?

Et enfin, que peut-on dire au sujet des phrases: « J'aimerais avoir un chev*al* », « Moi, j'aimerais avoir deux che*vaux* », « C'est un joli petit anim*al* », « Il a deux jolis petits anim*aux* »?

RÉSUMÉ (1)

Ayant mangé   Etant sorti

Voici deux phrases: « *Ayant mangé,* il *quitta* le restaurant. » « *Ayant mangé,* ils *quittèrent* le restaurant. » Nous voyons que la forme « mang*é* » reste la même après « ayant », même si le verbe qui suit est au pluriel. Nous dirons de même: « *Ayant marché* très vite, il *était* fatigué » et: « *Ayant marché* très vite, ils *étaient* fatigués. »

Mais voici quelques autres phrases: « *Étant sorti, il* ne pouvait nous entendre. » « *Étant sortie, elle* ne pouvait nous entendre. » « *Étant sortis, ils* ne pouvaient nous entendre. » « *Étant sorties, elles* ne pouvaient nous entendre. » Nous voyons qu'après « étant », la forme « sort*i* » devient « sort*ie* » au féminin singulier, « sort*is* » au masculin pluriel et « sort*ies* » au féminin pluriel. Et nous écrivons de même: « *Étant content* de nous, *il* nous donna une pomme » et: « *Étant contents* de nous, *ils* nous donnèrent une pomme. »

Regardons maintenant les deux phrases: « *Ayant mangé,* il quitta le restaurant. » « *Ayant mangé,* il ne déjeuna pas avec nous. » Dans ces deux phrases, les mots « ayant mangé » n'ont pas le même sens. Dans la première phrase, « ayant mangé » veut dire: « après avoir mangé » ou: « quand il eut mangé ». Dans la deuxième phrase, « ayant mangé » veut dire: « comme il avait mangé » ou: « parce qu'il avait mangé ». Nous avons la même différence entre les deux phrases: « *S'étant couché,* il a éteint la lampe. » « *S'étant couché,* il ne pouvait sortir avec nous. » Dans la première phrase, « s'étant couché »

veut dire: « quand il s'est couché »; dans la deuxième phrase, « s'étant couché » veut dire: « comme il s'était couché ».

Dans beaucoup de phrases, naturellement, la forme composée avec « ayant » ou « étant » peut avoir les deux sens, et c'est seulement le reste du texte qui nous dit si c'est l'un ou l'autre sens. Par exemple: « *Ayant lu* le livre, il en demanda un autre. » Ici, « ayant lu » peut avoir deux sens: « quand il eut lu » et « comme il avait lu ». Nous ne pouvons savoir quel sens est le juste sans connaître le reste du texte.

Un autre exemple: « *Étant arrivé,* il descendit du train. » Ici, aussi, nous avons deux possibilités, puisque « étant arrivé » peut avoir le sens de: « quand il fut arrivé » aussi bien que le sens de: « comme il était arrivé ». Le reste du texte seul peut nous dire quel sens est le juste.

RÉSUMÉ (2)

La famille d'écrire

De cette famille, vous ne connaissez que les deux verbes « écrire » et « décrire ». Voici un petit exercice sur ces deux verbes.

écrire	
a écrit	**écrivait**
écrit	**écrira**

Si M. Doumier (écrire) — un livre un jour, il (écrire) — probablement un livre sur Jeanne d'Arc. Il aimerait

(décrire) — l'enfance peu connue de la Pucelle. On l'a (décrire) — bien des fois, mais M. Doumier croit qu'il aurait quelque chose de nouveau à (écrire) — sur ce sujet. Une autre fois, il (décrire) — peut-être la dernière bataille de Roland. S'il (écrire) — tout cela, son ami Passavant serait sûrement le premier à le lire.

j'écris	**nous écrivons**
tu écris	**vous écrivez**
il écrit	**ils écrivent**

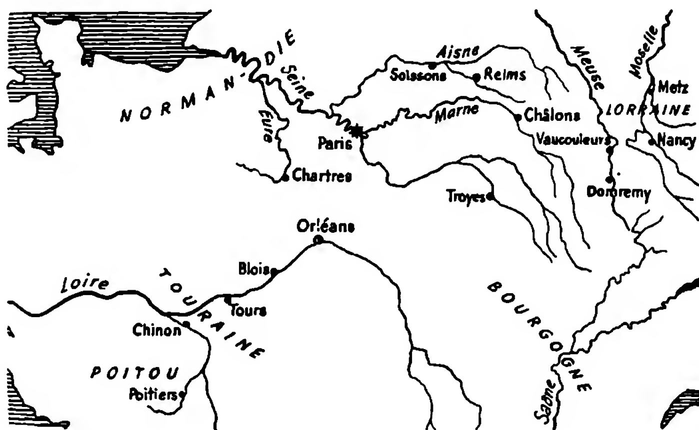
« A qui (écrire) — -tu, Fatima? » « J' (écrire) — à maman, Mme Marie-Anne. Je lui (décrire) — notre arrivée à Villebourg. » Fatima (écrire) — souvent à sa mère, plus souvent que Jeanne et Arthur n' (écrire) — à leurs grands-parents. Mais aujourd'hui, quand Marie-Anne leur demande: « A qui (écrire) — -vous? » ils répondent: « Nous (écrire) — à grand-papa et à grand-maman. » «Vous leur (décrire) — votre voyage? » « Oui, et nous leur (décrire) — aussi notre arrivée à Villebourg. »

FIN DE L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Le lendemain soir, comme il l'avait promis, M. Dou-
lə lãdmɛ̃ swa:r, kɔm il lavɛ prɔmi, məsjø du-

mier reprit son récit au point où il l'avait interrompu
mje rəpri sɔ̃ resi o pwɛ̃ u il lavɛ -tɛ̃tɛrɔ̃py

la veille:
la vɛ:j:



« J'ai dit que Jeanne d'Arc tint sa promesse de rendre
«ʒe di k ʒa:n dark tɛ̃ sa prɔmɛs də rã:dr

au roi de France, Charles VII, la ville d'Orléans
o rwa də frã:s, ʃarl sɛt, la vil dɔrleã

qu'occupaient alors les Anglais. Mais, avant de
kɔkypɛ alɔ:r le -zãglɛ. mɛ, avã d

commencer la bataille, Jeanne, qui n'aimait pas faire
kɔmɑ̃se la bataːj, ʒaːn, ki nɛmɛ pa fɛːr

couler le sang, voulut essayer d'écrire aux Anglais,
kule l sɑ̃, vuly esɛje dekriːr o -zɑ̃glɛ,

leur demandant en phrases très simples de se retirer
lœr dəmɑ̃dɑ̃ -tɑ̃ fraːz trɛ sɛ̃ːplə də s rətire

d'Orléans et de rentrer dans leur royaume d'Angleterre.
dɔrleɑ̃ e də rɑ̃tre dɑ̃ lœr rwajoːm dɑ̃glətɛːr.

Bien entendu, les chefs ennemis, au lieu d'obéir à la
bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy, le ʃɛf ɛnmi, o ljø dɔbeiːr a la

jeune fille, se moquèrent d'elle et l'appelèrent par des
ʒœn fiːj, sə mɔkɛːr dɛl e laplɛːr par de

noms très laids. Alors le combat commença, et au
nɔ̃ trɛ lɛ. alɔːr lə kɔ̃ba kɔmɑ̃sa, e o

bout de cinq jours, comme l'avait promis la Pucelle,
bu d sɛ̃ ʒuːr, kɔm lavɛ prɔmi la pysɛl,

délivrer = libérer

Orléans fut délivrée.
ɔrleɑ̃ fy delivre.

c'est une belle ville que Paris = Paris est une belle ville

C'était un étrange capitaine que cette enfant de
setɛ -tœ̃ -netrɑ̃ːʒ kapitɛn kə sɛt ɑ̃fɑ̃ d

il est ignorant = il ne sait rien

seize ans! Tout à fait ignorante, elle ne savait ni lire
sɛːz ɑ̃! tu -ta fɛ iɲɔrɑ̃ːt, ɛl nə savɛ ni liːr

s'agir (famille de finir)

ni écrire. Mais dès qu'il s'agissait de faire la guerre
ni ekriːr. mɛ dɛ kil saʒisɛ d fɛːr la gɛːr

habile = capable

et de conduire une armée, elle devenait plus habile
e d kɔ̃dɥiːr yn arme, ɛl dəvnɛ ply -zabil

que beaucoup d'hommes qui ne faisaient que cela
kə boku dɔm ki n fəzɛ k sla

depuis leur jeunesse. Chaque fois que l'on faisait ce
dəpɥi lœr ʒœnɛs. ʃak fwa k lɔ̃ fəzɛ s

que Jeanne conseillait de faire, l'ennemi était battu
kə ʒa:n kɔ̃sɛjɛ d fɛ:r, lɛnmi etɛ baty

et les armées du roi de France gagnaient la bataille.
e le -zarme dy rwa də frɑ̃:s gaɲɛ la bata:j.

Malgré cela, comme nous l'avons vu, Jeanne haïssait le
malgre sla, kɔm nu lavɔ̃ vy, ʒa:n aisɛ l

sang, elle pleurait souvent en voyant mourir tant de
sɑ̃, ɛl plœrɛ suvɑ̃ ɑ̃ vwajɑ̃ muri:r tɑ̃ d

soldats, amis ou ennemis, autour d'elle.
sɔlda, ami u ɛnmi, otu:r dɛl.

Ainsi, quand, à la fin d'un combat très dur, Jeanne
ɛ̃si, kɑ̃, a la fɛ̃ dœ̃ kɔ̃ba trɛ dy:r, ʒa:n

vit un des chefs anglais tomber dans la Loire avec
vi œ̃ de ʃɛf ɑ̃glɛ tɔ̃be dɑ̃ la lwa:r avɛk

des centaines de ses hommes et y mourir, elle pleura
de sɑ̃tɛn də se -zɔm e i muri:r, ɛl plœra

beaucoup sur ces hommes. Une autre fois, comme un
boku syr se -zɔm. yn o:trə fwa, kɔm œ̃

Français emmenait quelques prisonniers anglais, Jeanne
frɑ̃sɛ ɑ̃mnɛ kɛlkə prizɔnje ɑ̃glɛ, ʒa:n

le vit frapper l'un des prisonniers à la tête, si fort que,
lə vi frape lœ̃ de prizɔnje a la tɛ:t, si fɔ:r kə,

croyant qu'il était mort, il l'abandonna. Jeanne
krwajɑ̃ kil etɛ mɔ:r, il labɑ̃dɔna. ʒa:n

descendit de cheval et essaya d'aider l'ennemi blessé,
desɑ̃di d ʃəval e ɛsɛja dɛde lɛnmi blɛse,

battre
(est) battu
bat
battait
battra

prisonnier ɔ: ennemi qui a été pris dans un combat

il descendit
ils descendirent

consoler = dire des mots aimables à une personne pour qu'elle ait moins de douleur

sauver = délivrer d'un danger

poursuivre (famille de suivre) ɔ: continuer


un prêtre

plus tôt que vous ne... = plus tôt que vous...

le consolant de tout son cœur.» Ici, Jeannette, inter-
lə kɔ̃sɔlɑ̃ d tu sɔ̃ kœ:r.» isi, ʒanɛt, ɛ̃tɛ-

rompant son grand-père, dit: «C'est pour cela qu'on
rɔ̃pɑ̃ sɔ̃ grɑ̃pɛ:r, di: «sɛ pur sla kɔ̃

appelle Jeanne d'Arc une sainte!» «Pour cela,»
-napɛl ʒa:n dark yn sɛ̃:t!» «pur sla,»

dit M. Doumier, «et parce qu'elle a sauvé la France.
di məsjø dumje, «e pars kɛl a sove la frɑ̃:s.

Mais elle n'a été reconnue comme sainte par l'Église
mɛ ɛl na ete rkɔny kɔm sɛ̃:t par legli:z

que cinq siècles après sa mort, au début du vingtième
kə sɛ̃ sjɛkl aprɛ sa mɔ:r, o deby dy vɛ̃tjɛm

siècle. Plus exactement en dix-neuf cent vingt.»
sjɛkl. ply -zegzaktəmɑ̃ ɑ̃ diznœf sɑ̃ vɛ̃.»

«Pourquoi est-ce qu'on a attendu si longtemps?» «Ah,
«purkwa ɛs kɔ̃ -na atɑ̃dy si lɔ̃tɑ̃?» «a,

ça, je ne le sais pas, Jeannette,» répondit le grand-père,
sa, ʒə n lə se pa, ʒanɛt,» repɔ̃di l grɑ̃pɛ:r,

puis il poursuivit:
pɥi il pursɥivi:

«C'est devant Orléans que Jeanne d'Arc fut elle-
«sɛ dvɑ̃ ɔrleɑ̃ k ʒa:n dark fy ɛl-

même blessée pour la première fois. La veille déjà
mɛ:m blɛse pur la prəmjɛ:r fwa. la vɛ:j deʒa

elle avait dit à son prêtre: «Levez-vous demain matin
ɛl avɛ di a sɔ̃ prɛ:tr: «ləve vu dmɛ̃ matɛ̃

plus tôt que vous ne l'avez fait aujourd'hui, et tenez-
ply to k vu n lave fɛ oʒurdɥi, e tne

vous toujours auprès de moi, car demain j'aurai
vu tuʒu:r oprɛ d mwa, kar dəmɛ̃ ʒɔre

beaucoup à faire, plus que je n'en ai jamais eu, et
boku a fɛ:r, ply k ʒə nã -ne ʒamɛ -zy, e

demain le sang me sortira du corps, au-dessus de mon
dmɛ̃ l sã m sɔrtira dy kɔ:r, odsy d mɔ̃

sein.» En effet, l'après-midi, ainsi que Jeanne l'avait
sɛ̃.» ã -nɛfɛ, laprɛmidi, ɛ̃si k ʒa:n lavɛ

dit, elle fut atteinte par une flèche un peu au-dessus
di, ɛl fy -tatɛ̃:t par yn flɛʃ œ̃ pø odsy

du sein. Quand elle se sentit blessée elle eut peur
dy sɛ̃. kã -tɛl sə sãti blɛse ɛl y pœ:r

et se mit à pleurer. Le prêtre la consola aussi bien
e s mi a plœre. lə prɛ:trə la kɔ̃sɔla osi bjɛ̃

qu'il put, mais ne put calmer entièrement sa douleur.
kil py, mɛ n py kalme ãtjɛrmã sa dulœ:r.

Quelques soldats, ayant pitié de la jeune fille, lui
kɛlk sɔlda, ɛjã pitje d la ʒœn fi:j, lɥi

proposèrent d'appliquer sur sa blessure quelque chose
prɔpozɛ:r daplike syr sa blɛsy:r kɛlkə ʃo:z

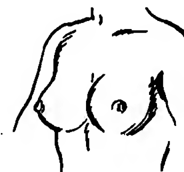
qui l'empêcherait de souffrir. Mais Jeanne, pensant
ki lãpɛʃrɛ d sufri:r. mɛ ʒa:n, pãsã

que c'était un moyen «de sorcière», refusa avec grande
k setɛ -tœ̃ mwajɛ̃ «d sɔrsjɛ:r», rəfyza avɛk grã:d

fermeté, en disant: «Je préférerais plutôt mourir que
fɛrməte, ã dizã: «ʒə prefɛrrɛ plyto muri:r kə

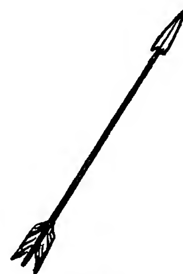
faire quelque chose que je sache être un péché ou
fɛ:r kɛlkə ʃo:z kə ʒə saʃ ɛ:tr œ̃ peʃe u

plus que je n'en ai... = plus que j'en ai...



un sein

atteint ɔ: frappé



une flèche

se sentit = s'est senti

put = a pu

appliquer ɔ: mettre

blesser
une blessure

moyen ɔ: chose qui aide

fermeté ɔ: sûreté

péché = chose qui ne plaît pas à Dieu

vouloir
la volonté



des olives



une bouteille
d'huile (f) d'olives

En France, on met de l'huile (d'olives) dans la salade.

la médecine n'existait pas = il n'y avait pas de médecine

qui soit contre la volonté de Dieu! » Et elle ajouta
ki swa kɔ̃:trə la vɔlɔ̃te də djø!» e ɛl aʒuta

qu'elle savait bien qu'elle devait mourir un jour, mais
kɛl savɛ bjɛ̃ kɛl dəvɛ muri:r œ̃ ʒu:r, mɛ

elle ne savait ni quand, ni où, ni comment, et que si
ɛl nə savɛ ni kɑ̃, ni u, ni kɔmɑ̃, e k si

on pouvait appliquer à sa blessure quelque chose qu'il
ɔ̃ puvɛ aplike a sa blɛsy:r kɛlkə ʃo:z kil

ne soit pas un péché d'employer, elle voulait bien être
nə swa pa œ̃ peʃe dɑ̃plwaje, ɛl vulɛ bjɛ̃ ɛ:trə

guérie. On mit alors sur sa blessure de l'huile d'olives,
geri. ɔ̃ mi alɔ:r syr sa blɛsy:r də lɥil dɔli:v,

et quand sa douleur ne fut plus si forte, Jeanne
e kɑ̃ sa dulœ:r nə fy ply si fɔrt, ʒa:n

retourna au combat. »
rəturna o kɔ̃ba.»

« De l'huile d'olives? » demanda Jeanne très étonnée.
«də lɥil dɔli:v?» dəmɑ̃da ʒa:n trɛ -zetɔne.

« Pourquoi? » « Parce qu'à l'époque de Jeanne d'Arc,
«purkwa?» «pars ka lepɔk də ʒa:n dark,

on peut dire que la médecine n'existait pas encore.
ɔ̃ pø di:r kə la medsin negzistɛ pa -zɑ̃kɔ:r.

Quand une personne était blessée, on essayait de
kɑ̃ -tyn pɛrsɔn etɛ blɛse, ɔ̃ -nɛsɛjɛ d

calmer sa douleur, croyant que si la douleur s'en
kalme sa dulœ:r, krwajɑ̃ k si la dulœ:r sɑ̃

allait, le mal s'en allait aussi, ce qui, peut-être,
-nalɛ, lə mal sɑ̃ -nalɛ osi, s ki, pœtɛ:tr,

n'était pas toujours si bête.» Après cette explication,
netɛ pa tuʒu:r si bɛ:t.» aprɛ sɛt ɛksplikasjɔ̃,

M. Doumier poursuivit:
məsjø dumje pursɥivi:

« Après avoir délivré Orléans, Jeanne conduisit les
«aprɛ -zavwa:r delivre ɔrleɑ̃, ʒa:n kɔ̃dɥizi le

armées du roi Charles vers la ville de Reims. En
-zarme dy rwa ʃarl vɛr la vil də rɛ̃:s. ɑ̃

chemin, on prit les villes de Troyes et de Châlons.
ʃmɛ̃, ɔ̃ pri le vil də trwa e də ʃalɔ̃.

L'entrée de Jeanne d'Arc aux côtés de Charles VII
lɑ̃tre d ʒa:n dark o kote d ʃarl sɛt

dans la ville de Reims fut un véritable triomphe:
dɑ̃ la vil də rɛ̃:s fy -tœ̃ veritablə trijɔ̃:f:

une grande foule criant et pleurant de joie les accom-
yn grɑ̃:d ful kriɑ̃ e plœrɑ̃ d ʒwa le -zakɔ̃-

pagnait, remplissant les routes menant à Reims, puis
paɲɛ, rɑ̃plisɑ̃ le rut mənɑ̃ -ta rɛ̃:s, pɥi

les rues de Reims même, les femmes et les hommes
le ry d rɛ̃:s mɛ:m, le fam e le -zɔm

essayant de toucher les vêtements de la Pucelle, de
ɛsɛjɑ̃ d tuʃe le vɛtmɑ̃ d la pysɛl, də

baiser ses pieds, ou du moins de la voir et de lui
bɛze se pje, u dy mwɛ̃ d la vwa:r e də lɥi

crier leur amour.
krie lœr amu:r.

Charles VII fut couronné et sacré dans la cathédrale
ʃarl sɛt fy kurɔne e sakre dɑ̃ la katedral

conduisit = a conduit

entrer
l'entrée (f)

aux côtés de = auprès de

baiser = embrasser, toucher avec la bouche

crier ɔ: exprimer en criant



Charles est couronné à Reims.

de Reims, entouré des ducs et des autres seigneurs
də rɛ̃:s, ãture de dyk e de -zo:trə seɲœ:r

du côté de... ɔ: aux...

du royaume qui n'étaient pas passés du côté des
dy rwajo:m ki netɛ pa pase dy kote de

Anglais. Jeanne se tenait auprès de son roi, habillée
-zãglɛ. ʒa:n sə tnɛ oprɛ d sɔ̃ rwa, abije

dehors ɔ: pas dans les maisons

en capitaine, l'épée au côté. Dehors, sur la place et
ã kapitɛn, lepe o kote. dəɔ:r, syr la plas e

dans les rues voisines, le peuple criait sa joie. Et
dã le ry vwazin, lə pœplə kriɛ sa ʒwa. e

quand le roi eut été sacré, elle lui baisa les genoux
kã lə rwa y -tete sakre, ɛl lɥi bɛza le ʒnu

et lui dit en pleurant de joie: « Gentil roi, voici fait
e lɥi di ã plœrã d ʒwa: «ʒãti rwa, vwasi fɛ

désirer
un désir

le désir de Dieu, qui voulait que tu viennes à Reims
l dezi:r də djø, ki vulɛ k ty vjɛn a rɛ̃:s

recevoir ton sacre, montrant que tu es le vrai roi et
rəsvwa:r tɔ̃ sakr, mɔ̃trɑ̃ k ty ɛ lə vrɛ rwa e

qu'à toi seul appartient le royaume. »
ka twa sœl apartjɛ̃ lə rwajo:m.»

En cet instant, Jeanne est au plus haut point de sa vie.
ɑ̃ sɛ -tɛ̃stɑ̃, ʒa:n ɛ -to ply o pwɛ̃ d sa vi.

C'est le couronnement de ses désirs, le triomphe de
sɛ l kurɔnmɑ̃ d se dezi:r, lə trijɔ̃:f də

ses rêves. Que nous sommes loin de la petite fille de
se rɛ:v. kə nu sɔm lwɛ̃ d la ptit fi:j də

paysans qui allait aux champs ou gardait les animaux
pejizɑ̃ ki alɛ -to ʃɑ̃ u gardɛ le -zanimo

de son père, et le dimanche allait peut-être se
d sɔ̃ pɛ:r, e l dimɑ̃:ʃ alɛ pœtɛ:trə sə

promener avec ses amies, comme toute autre fillette
prɔmne avɛk se -zami, kɔm tut o:trə fijɛt

de son âge!
də sɔ̃ -na:ʒ!

Après le sacre de Charles VII, il aurait fallu marcher
aprɛ l sakrə də ʃarl sɛt, il ɔrɛ faly marʃe

sur Paris qui n'aurait pu résister. Jeanne le demanda
syr pari ki nɔrɛ py reziste. ʒa:n lə dmɑ̃da

au roi, mais le roi, de nouveau, était plein de doutes.
o rwa, mɛ lə rwa, də nuvo, etɛ plɛ̃ də dut.

Il croyait bien en Jeanne, mais il avait parmi ses
il krwajɛ bjɛ̃ ɑ̃ ʒa:n, mɛ il avɛ parmi se

conseillers des hommes qui n'étaient pas du tout
kɔ̃sɛje de -zɔm ki netɛ pa dy tu

sacrer
le sacre

sur ɔ: contre

le ɔ: de marcher sur Paris

contents des triomphes de la Pucelle. Ces gens-là
kɔ̃tɑ̃ de triɔ̃:f də la pysɛl. se ʒɑ̃ la

essayaient par tous les moyens d'empêcher la jeune
esɛjɛ par tu le mwajɛ̃ dɑ̃pɛʃe la ʒœn

fille de tenir les promesses qu'elle faisait au roi. Et
fi:j də tni:r le prɔmɛs kɛl fəzɛ o rwa. e

le roi, faible et sans fermeté, fit passer la volonté de
lə rwa, fɛbl e sɑ̃ fɛrməte, fi pase la vɔlɔ̃te d

ses conseillers avant celle de Jeanne. On ne marcha
se kɔ̃sɛje avɑ̃ sɛl də ʒa:n. ɔ̃ n marʃa

pas droit sur Paris, mais on s'arrêta d'abord pour
pɑ drwa syr pari, mɛ ɔ̃ sarɛta dabɔ:r pur

prendre d'autres villes: Beauvais, Compiègne. Paris
prɑ̃:drə do:trə vil: bovɛ, kɔ̃pjɛɲ. pari

ne fut attaquée que le 8 septembre, sept semaines
n fy -tatake k lə ɥit sɛptɑ̃:br, sɛt səmɛn

de Reims ɔ: à Reims

après le sacre de Reims. Il était trop tard, les Anglais
aprɛ l sakrə də rɛ̃:s. il etɛ trɔ ta:r, le -zɑ̃glɛ

défendre la défense

avaient préparé la défense de la ville, et Jeanne, dans
avɛ prepare la defɑ̃:s də la vil, e ʒa:n, dɑ̃

un des premiers combats, fut atteinte par une flèche
-zœ̃ de prəmje kɔ̃ba, fy -tatɛ̃:t par yn flɛʃ

dut = a dû

et dut se retirer. Alors Charles VII ordonna à ses
e dy s rətire. alɔ:r ʃarl sɛt ɔrdɔna a se

armées de se retirer jusqu'à la Loire, puis il les laissa
-zarme d sə rtire ʒyska la lwa:r, pɥi il le lɛsa

chez elles ɔ: dans leurs villes et villages

rentrer chez elles. Sa foi en Jeanne était moins grande,
rɑ̃tre ʃe -zɛl. sa fwa ɑ̃ ʒa:n etɛ mwɛ̃ grɑ̃:d,

et il décida d'attendre jusqu'à l'année prochaine.
e il desida datã:drə ʒyska lane prɔʃɛn.

L'hiver se passa sur les bords de la Loire. Les
livɛ:r sə pasa syr le bɔ:r də la lwa:r. le

ennemis de la Pucelle se servaient de tous les moyens
-zɛnmi d la pysɛl sə sɛrvɛ d tu le mwajɛ̃

pour atteindre leur but, qui était de tuer ce qui pouvait
pur atɛ̃:drə lœr by, ki etɛ d tɥe s ki puvɛ

encore exister d'amitié pour Jeanne dans le cœur de
ãkɔ:r egziste damitje pur ʒa:n dã l kœ:r də

Charles VII. Cela ne leur fut pas difficile, car Jeanne
ʃarl sɛt. sla n lœr fy pa difisil, kar ʒa:n

elle-même les aida. Cette jeune vierge que le destin
ɛlmɛ:m le -zɛda. sɛt ʒœn vjɛrʒ kə l dɛstɛ̃

avait faite capitaine et qui, dans la guerre et dans
avɛ fɛt kapitɛn e ki, dã la gɛ:r e dã

l'action, était si sûre d'elle-même, croyant en sa mission,
laksjɔ̃, etɛ si sy:r dɛlmɛ:m, krwajã -tã sa misjɔ̃,

perdait sa force dans l'inaction. La plus dure épreuve,
pɛrdɛ sa fɔrs dã linaksjɔ̃. la ply dy:r eprœ:v,

pour Jeanne, ce fut la vie de Cour. Elle était habile
pur ʒa:n, sə fy la vi d ku:r. ɛl etɛ -tabil

quand il s'agissait de guerre, mais ignorante de tout
kã -til saʒisɛ d gɛ:r, mɛ iɲɔrã:t də tu

quand il s'agissait de ces combats de la Cour, où ce
kã -til saʒisɛ d se kɔ̃ba d la ku:r, u s

n'étaient ni le courage, ni la fermeté qui comptaient.
netɛ ni l kura:ʒ, ni la fɛrməte ki kɔ̃tɛ.

l'hiver se passa ɔ: on passa l'hiver

atteindre ɔ: arriver à

atteindre
a atteint

but (m) ɔ: ce que l'on veut

le destin ɔ: les forces qui décident de la vie d'une personne

inaction (f) ⟷ action

Au printemps de quatorze cent trente, Jeanne quitta
o .prɛ̃tã d katɔrzə sã trã:t, ʒa:n kita

donc presque seule la Cour, abandonnée par le roi à
dɔ̃ prɛsk sœl la ku:r, abãdɔne par lə rwa a

qui elle avait rendu la couronne, et entra sans être
ki ɛl avɛ rãdy la kurɔn, e ãtra sã -zɛ:trə

remarquée dans la ville de Compiègne qui était
rəmarke dã la vil də kɔ̃pjɛɲ ki etɛ

assiégée par les soldats du duc de Bourgogne, ennemi
-tasjeʒe par le sɔlda dy dyk də burgɔɲ, ɛnmi

du roi de France. Le jour même de son arrivée elle
dy rwa də frã:s. lə ʒu:r mɛ:m də sɔ̃ -narive ɛl

sortit = est sortie

sortit de la ville avec un petit groupe de soldats, et,
sɔrti d la vil avɛk œ̃ pti grup də sɔlda, e,

en revenant vers la porte de la ville, elle fut faite
ã rvənã vɛr la pɔrt də la vil, ɛl fy fɛt

un prisonnier
une prisonnière

prisonnière. Après l'avoir gardée plusieurs mois, le
prizɔnjɛ:r. aprɛ lavwa:r garde plyzjœ:r mwa, lə

vendre (famille de att**endre**) ⟷ acheter

duc de Bourgogne la vendit aux Anglais pour dix
dyk də burgɔɲ la vãdi o -zãglɛ pur di

vendit = a vendu

mille écus d'or, c'est-à-dire environ 80 millions de
mil eky dɔ:r, sɛ -ta di:r ãvirɔ̃ katrəvɛ̃ miljɔ̃ də

écu (m) ɔ: sorte d'argent (à l'époque de Jeanne d'Arc)

francs de nos jours. »
frã d no ʒu:r.»

de nos jours ɔ: à notre époque

80.000.000 frcs. = 800.000 NF. (nouveaux francs)

A ce point du récit de son grand-père, Jeanne l'inter-
a s pwɛ̃ dy resi d sɔ̃ grãpɛ:r, ʒa:n lɛ̃tɛ-

rompit de nouveau pour lui demander: « Pourquoi
rɔ̃pi d nuvo pur lɥi dmãde: «purkwa

est-ce qu'il a vendu Jeanne d'Arc aux Anglais, le duc
ɛs kil a vãdy ʒa:n dark o -zãglɛ, lə dyk

de Bourgogne? » « Pourquoi il l'a vendue, je ne saurais
də burgɔɲ?» «purkwa il la vãdy, ʒə n sɔrɛ

te le dire, car lui-même ne l'a raconté à personne.
t lə di:r, kar lɥimɛ:m nə la rakɔ̃te a pɛrsɔn.

Mais je peux te dire pourquoi les Anglais, eux, ont
mɛ ʒ pø t di:r purkwa le -zãglɛ, ø, ɔ̃

acheté Jeanne, et pourquoi ils l'ont payée si cher, »
-taʃte ʒa:n, e purkwa il lɔ̃ pɛje si ʃɛ:r,»

payer cher = payer beaucoup d'argent pour

lui répondit M. Doumier, qui poursuivit:
lɥi repɔ̃di məsjø dumje, ki pursɥivi:

« Pour les Anglais, Jeanne d'Arc était une personne
«pur le -zãglɛ, ʒa:n dark etɛ -tyn pɛrsɔn

très dangereuse. Mais ils savaient bien que, s'ils la
trɛ dãʒrø:z. mɛ il savɛ bjɛ̃ kə, sil la

être dangereux = être un danger

tuaient eux-mêmes, elle deviendrait, par sa mort, plus
tɥɛ ømɛ:m, ɛl dəvjɛ̃drɛ, par sa mɔ:r, ply

dangereuse encore, car elle serait alors une héroïne
dãʒrø:z ãkɔ:r, kar ɛl sərɛ -talɔ:r yn erɔin

un héros
une héroïne

et une sainte aux yeux des Français. Ce qu'il
e yn sɛ̃:t o -zjø de frãsɛ. s kil

fallait, c'était que Jeanne soit condamnée à mort
falɛ, setɛ k ʒa:n swa kɔ̃dane a mɔ:r

par des Français, condamnée comme sorcière! Alors,
par de frãsɛ, kɔ̃dane kɔm sɔrsjɛ:r! alɔ:r,

se disaient les Anglais, le peuple de France n'aurait
sə dizɛ le -zãglɛ, lə pœplə də frã:s nɔrɛ

plus foi en elle, elle serait plus que morte, à leurs yeux.
ply fwa ã -nɛl, ɛl sərɛ ply k mɔrt, a lœr -zjø.

Pour atteindre leur but, les Anglais transportèrent
pur atɛ̃:drə lœr by, le -zãglɛ trãspɔrtɛ:r

d'abord Jeanne à Rouen, où ils se sentaient plus sûrs
dabɔ:r ʒa:n a rwã, u il sə sãtɛ ply sy:r

enchaîner = mettre en chaînes

qu'à Paris. Là, elle fut d'abord enchaînée et mise au
ka pari. la, ɛl fy dabɔ:r ãʃɛne e mi:z o

pain et à l'eau pendant deux mois. Le 21 février
pɛ̃ e a lo pãdã dø mwa. lə vɛ̃t e œ̃ fevrije

amener = conduire

quatorze cent trente et un, enfin, elle fut amenée devant
katɔrzə sã trã:t e œ̃, ãfɛ̃, ɛl fy -tamne dvã

Les juges décident s'il faut condamner une personne.

ses juges. C'étaient tous des prêtres, ennemis de Charles
se ʒy:ʒ. setɛ tus de prɛ:tr, ɛnmi d ʃarl

VII. Ils allaient tout faire pour prouver que Jeanne
sɛt. il -zalɛ tu fɛ:r pur pruve k ʒa:n

être au service de = obéir à

était au service du diable et non de Dieu. Pendant
etɛ -to sɛrvis dy dja:bl e nɔ̃ də djø. pãdã

près de trois mois, ses juges l'interrogèrent des heures
prɛ də trwa mwa, se ʒy:ʒ lɛ̃tɛrɔʒɛ:r de -zœ:r

des heures de suite = pendant des heures

de suite, essayant de l'amener à dire des choses qui
də sɥit, ɛsɛjã d lamne a di:r de ʃo:z ki

permettraient de la condamner à mort, mais sans y
pɛrmɛtrɛ d la kɔ̃dane a mɔ:r, mɛ sã -zi

réussir ɔ: pouvoir l'amener à dire ces choses

réussir. Cette jeune fille si habile en guerre se
reysi:r. sɛt ʒœn fi:j si abil ã gɛ:r sə

s'agit = s'est agi.

montra encore plus habile quand il s'agit de bien
mɔ̃tra ãkɔ:r ply -zabil kã -til saʒi d bjɛ̃

répondre aux juges dont les questions, parfois, se
repɔ̃:dr o ʒy:ʒ dɔ̃ le kɛstjɔ̃, parfwa, sə

succédaient si vite que Jeanne n'avait pas le temps
syksedɛ si vit kə ʒa:n navɛ pa l tɑ̃

d'y répondre. Alors, elle arrêtait ses juges en leur
di repɔ̃:dr. alɔ:r, ɛl arɛtɛ se ʒy:ʒ ɑ̃ lœr

disant: « Beaux Seigneurs, parlez l'un après l'autre! »
dizɑ̃: «bo sɛɲœ:r, parle lœ̃ aprɛ lo:tr!»

Elle répondait avec grande simplicité et intelligence
ɛl repɔ̃dɛ avɛk grɑ̃:d sɛ̃plisite e ɛ̃tɛliʒɑ̃:s

simple
la simplicité

à des questions si difficiles qu'un homme ayant
a de kɛstjɔ̃ si difisil kœ̃ -nɔm ɛjɑ̃

beaucoup appris aurait eu beaucoup de difficulté à y
boku apri ɔrɛ -ty boku d difikylte a i

répondre.
repɔ̃:dr.

D'autres fois, quand les juges lui posaient une question
do:trə fwa, kɑ̃ le ʒy:ʒ lɥi pozɛ yn kɛstjɔ̃

à laquelle elle avait déjà répondu la veille ou un autre
a lakɛl ɛl avɛ deʒa repɔ̃dy la vɛ:j u œ̃ -no:trə

jour, elle leur répondait: « Je vous ai ailleurs répondu
ʒu:r, ɛl lœr repɔ̃dɛ: «ʒə vu -ze ajœ:r repɔ̃dy

à ce sujet. » Ou: « Il y a huit jours que l'on m'a
a sə syʒɛ.» u: «il ja ɥi ʒu:r kə lɔ̃ ma

interrogée là-dessus, et j'ai répondu de telle façon. » Et
ɛ̃tɛrɔʒe ladsy, e ʒe repɔ̃dy d tɛl fasɔ̃.» e

là-dessus ɔ: sur cela

elle répétait sa première réponse.
ɛl repetɛ sa prəmjɛ:r repɔ̃:s.

Comme, de cette façon, ils ne réussissaient pas à la
kɔm, də sɛt fasɔ̃, il nə reysisɛ pa a la

condamner à mort, les juges de Jeanne décidèrent de
kɔ̃dane a mɔːr, le ʒyːʒ də ʒaːn desidɛːr də

se servir d'un autre moyen. Ils lui firent d'abord jurer
sə sɛrviːr dœ̃ -noːtrə mwajɛ̃. il lɥi fiːr dabɔːr ʒyre

entre autres choses qu'elle ne mettrait plus jamais des
ɑ̃ːtr oːtrə ʃoːz kɛl nə mɛtrɛ ply ʒamɛ de

vêtements d'homme, ce qui pour ces prêtres était un
vɛtmɑ̃ dɔm, sə ki pur se prɛːtrə etɛ -tœ̃

péché. Puis, une fois ramenée dans sa prison, Jeanne,
peʃe. pɥi, yn fwa ramne dɑ̃ sa prizɔ̃, ʒaːn,

d'une façon ou d'une autre, fut forcée de remettre les
dyn fasɔ̃ u dyn oːtr, fy fɔrse d rəmɛtrə le

vêtements d'homme qu'elle avait commencé par
vɛtmɑ̃ dɔm kɛl avɛ kɔmɑ̃se par

enlever. Aussitôt, ses juges dirent qu'elle avait fait
ɑ̃lve. osito, se ʒyːʒ diːr kɛl avɛ fɛ

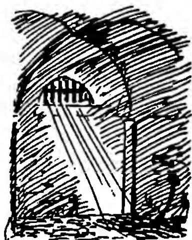
ce qu'elle avait juré par Dieu de ne jamais refaire, et
s kɛl avɛ ʒyre par djø d nə ʒamɛ rfɛːr, e

que pour cela elle devait mourir par le feu.
k pur sla ɛl dəvɛ muriːr par lə fø.

Quand, le trente mai, Jeanne apprit de quelle mort
kɑ̃, lə trɑ̃ːt mɛ, ʒaːn apri də kɛl mɔːr

horrible elle allait mourir, elle se mit à pleurer et à
ɔribl ɛl alɛ muriːr, ɛl sə mi a plœre e a

s'écrier: « Ah! faut-il que mon corps, mon pauvre
sekrie: «a! fo -til kə mɔ̃ kɔːr, mɔ̃ poːvrə



une prison

ramenée = amenée de nouveau

forcée = obligée

aussitôt = tout de suite

elle apprend ɔ: on lui dit

apprit = a appris

horrible = terrible

corps, soit aujourd'hui brûlé? » Mais ses larmes ne
kɔ:r, swa -toʒurdɥi bryle?» mɛ se larm nə

pouvaient plus rien changer, et d'ailleurs le cœur de
puvɛ ply rjɛ̃ ʃɑ̃ʒe, e dajœ:r lə kœ:r də

ses juges était trop dur pour se laisser toucher. Ce
se ʒy:ʒ etɛ trɔ dy:r pur sə lɛse tuʃe. sə

même matin, Jeanne fut donc amenée à la Place du
mɛ:m matɛ̃, ʒa:n fy dɔ̃ -kamne a la plas dy

Vieux-Marché. Dans les rues qui y mènent, une foule
vjø marʃe. dɑ̃ le ry ki i mɛn, yn ful

nombreuse la regardait passer, et il n'y avait pas un
nɔ̃brø:z la rgardɛ pase, e il njavɛ pa œ̃

visage sans larmes.
viza:ʒ sɑ̃ larm.

Quand Jeanne arriva sur la Place du Vieux-Marché,
kɑ̃ ʒa:n ariva syr la plas dy vjø marʃe,

elle fut d'abord forcée d'écouter le principal de ses
ɛl fy dabɔ:r fɔrse dekute l prɛ̃sipal də se

juges qui, pendant des heures, lui lut les raisons de
ʒy:ʒ ki, pɑ̃dɑ̃ de -zœ:r, lɥi ly le rɛzɔ̃ d

sa condamnation. Pendant ce temps, Jeanne pria Dieu
sa kɔ̃danasjɔ̃. pɑ̃dɑ̃ s tɑ̃, ʒa:n pria djø

de tout cœur et demanda à tous ceux qui l'entouraient,
d tu kœ:r e dmɑ̃da a tu sø ki lɑ̃turɛ,

amis et ennemis, de lui pardonner ses péchés. Quand
ami e ɛnmi, də lɥi pardɔne se peʃe. kɑ̃

enfin on la mena au bûcher où elle serait brûlée, et
-tɑ̃fɛ̃ ɔ̃ la mna o byʃe u ɛl sərɛ bryle, e

Le feu brûle ce qu'il touche.

lut = a lu

condamner
la condamnation


un bûcher



Jeanne sur le bûcher

qu'on l'y attacha, le peuple et un grand nombre des
kɔ̃ li ataʃa, lə pœpl e œ̃ grɑ̃ nɔ̃:brə de

Anglais pleurèrent tout haut et demandèrent que l'on
-zɑ̃glɛ plœrɛ:r tu o e dmɑ̃dɛ:r kə lɔ̃

pardonne à Jeanne. Tout fut inutile. Jeanne était
pardɔn a ʒa:n. tu fy -tinytil. ʒa:n ete

sur le bûcher, elle devait mourir, et elle mourrait.
syr lə byʃe, ɛl dəvɛ muri:r, e ɛl murrɛ.

le héros héroïque

Mais sa simplicité héroïque, son courage devant la mort
mɛ sa sɛ̃plisite erɔik, sɔ̃ kura:ʒ dəvɑ̃ la mɔ:r

horrible qui fut la sienne allaient faire leur chemin
ɔriblə ki fy la sjɛn alɛ fɛ:r lœr ʃəmɛ̃

dans le cœur des Français, et parmi eux se trouvait
dɑ̃ l kœ:r de frɑ̃sɛ, e parmi ø sə truvɛ

le roi Charles VII. Le peuple de France ne réussit pas
lə rwa ʃarl sɛt. lə pœplə də frɑ̃:s nə reysi pa

à accepter que Jeanne la Pucelle soit une envoyée
a aksɛpte k ʒa:n la pysɛl swa -tyn ɑ̃vwaje

du diable. Plus lent que son peuple, Charles VII, dix-
dy dja:bl. ply lɑ̃ k sɔ̃ pœpl, ʃarl sɛt, diz-

lent
lente
lentement

neuf ans après la mort de Jeanne, allait cependant
nœ -vɑ̃ aprɛ la mɔ:r də ʒa:n, alɛ spɑ̃dɑ̃

donner l'ordre à d'autres juges de décider, après avoir
dɔne lɔrdr a do:trə ʒy:ʒ də deside, aprɛ -zavwa:r

entendu tous ceux qui avaient connu la Pucelle,
ɑ̃tɑ̃dy tu sø ki avɛ kɔny la pysɛl,

si, oui ou non, Jeanne avait fait ce pour quoi on l'avait
si, wi u nɔ̃, ʒa:n avɛ fɛ s pur kwa ɔ̃ lavɛ

condamnée à Rouen. Cela demanda plusieurs années.
kɔ̃dane a rwɑ̃. sla dmɑ̃da plyzjœ:r -zane.

C'est ainsi que le 8 mai 1456, le peuple
sɛ -tɛ̃si k lə ɥit mɛ katɔrzə sɑ̃ sɛ̃kɑ̃tsis, lə pœplə

de France apprit enfin par la bouche du roi ce qu'il
də frɑ̃:s apri ɑ̃fɛ̃ par la buʃ dy rwa s kil

sentait depuis longtemps, c'est-à-dire que Jeanne d'Arc
sɑ̃tɛ dəpɥi lɔ̃tɑ̃, sɛ -ta di:r kə ʒa:n dark

était sa plus grande héroïne, et que sa foi et son
etɛ sa ply grɑ̃:d erɔin, e k sa fwa e sɔ̃

courage avaient changé le destin du pays. »
kura:ʒ avɛ ʃɑ̃ʒe l dɛstɛ̃ dy peji.»

Quand M. Doumier s'arrêta, personne ne dit mot
kɑ̃ məsjø dumje sarɛta, pɛrsɔn nə di mo

ne dit mot = ne dit un seul mot

pendant plusieurs minutes. Jeanne avait les yeux
pɑ̃dɑ̃ plyzjœ:r minyt. ʒa:n avɛ le -zjø

pleins de larmes, et cette nuit-là, elle rêva à ce que son
plɛ̃ d larm, e sɛt nɥi la, ɛl rɛva a s kə sɔ̃

grand-père lui avait raconté.
grɑ̃pɛːr lɥi avɛ rakɔ̃te.

EXERCICE A.

Jeanne, fille de paysans, était tout à fait —. Mais quand il s'— de conduire des soldats, elle était très habile. Toutes les fois qu'elle rencontrait l'ennemi, elle le —. Mais elle n'aimait pas le sang, et ne voulait pas que l'on fasse du mal aux — ennemis. Elle les — de tout son cœur.

Devant Orléans, Jeanne d'Arc fut — par une flèche au-dessus du sein. Elle se mit à pleurer et son — essaya de la consoler. On lui proposa d'— sur sa blessure quelque chose qui l'aiderait. Mais Jeanne ne voulait pas employer un — de sorcière. Ce serait un —. On mit alors sur sa blessure de l'— d'olives.

Jeanne entra dans la ville de Reims aux — du roi Charles VII. Ce fut un triomphe: les gens voulaient — ses vêtements, lui baiser les pieds. Tous lui — leur amour. Quand le roi fut —, Jeanne lui baisa les genoux et lui dit: «Voici fait le — de Dieu. Tu as reçu ton sacre, tu es maintenant le vrai roi de France.»

C'est devant la ville de Compiègne que Jeanne fut faite — par les ennemis du roi. Plus tard, le duc de Bourgogne la — aux Anglais. Ils payèrent cher, parce

MOTS:
une blessure
un bûcher
un but
une condamnation
une défense
un désir
un destin
un écu
une entrée
une envoyée
une fermeté
une flèche
une héroïne
une huile
une inaction
un juge
un moyen
une olive
un péché

que Jeanne était très — pour eux. Ils ne voulaient pas qu'elle devienne une — aux yeux des Français. Le 21 février quatorze cent trente et un, elle fut amenée devant ses —, qui étaient tous des prêtres. Ils voulaient prouver que Jeanne était au — du diable.

Quand Jeanne — de quelle mort elle allait mourir, elle s'écria: « Faut-il vraiment que je sois —? » Mais il n'y avait rien à faire: elle fut menée au — où on l'attacha. Jeanne était d'une simplicité et d'un courage si — que même les Anglais ne pouvaient s'empêcher de pleurer.

EXERCICE B.

Voici de nouveau un exercice où il s'agit pour vous de trouver ce qui, dans les phrases suivantes, n'est pas juste:

1) Fatima a été très contente d'apprendre que Marie-Anne aimait Henri.
2) Quand Fatima a disparu, Henri et Monsieur Bourdier l'ont tout de suite retrouvée.
3) Quand Fatima est tombée, le poignard à la main, dans la chambre de Marie-Anne, elle s'est blessée au ventre.
4) Quand Fatima a de nouveau ouvert les yeux et qu'elle a vu Henri et Marie-Anne, elle leur a tout raconté.
5) Quand Fatima a été guérie, elle a continué à ne pas aimer Marie-Anne.
6) Amélie a, au rez-de-chaussée, une grande chambre qui donne sur la rue.

un prêtre
une prison
un prisonnier
une prisonnière
un sacre
une sainte
un sein
un service
une simplicité
une veille
une volonté
cher
dangereux
étrange
habile
héroïque
horrible
ignorant
inutile
lent
simple
il s'agit
il aida
amener
ils appelèrent
appliquer
il apprit
il attacha
atteindre
il a atteint
il baisa
baiser
battu
brûler
condamner
il conduisit
consolant
consoler
délivrer
il descendit
il dut
enchaîner
exister
forcer

il lut
il marcha
se moquer
ils se moquèrent
il ordonna à
pardonner à
il poursuivit
poursuivre
il pria
il put
ramener
remplissant
réussir
ils réussissaient
il réussit
il rêva
sauver
il se sentit
il sortit
se succéder
ils transportèrent
il vendit
vendre
aussitôt
dehors
là-dessus
au service de
aux côtés de
c'était un . . . que cette enfant
des heures de suite
faire passer . . . avant
faire son chemin
gagner la bataille
je ne saurais
l'amener à dire
marcher sur

7) Le mari d'Amélie est mort pendant la dernière guerre.
8) Amélie montre à tout le monde ce qu'il y a dans son armoire.
9) Amélie regardait souvent M. Martial parce qu'il ressemblait à son frère.
10) La fille de M. Doumier, Josette, demeure à Villebourg avec son mari et ses enfants.

EXERCICE C.

s'agir

il s'est agi	**il s'agissait**
il s'agit	**il s'agira**

Un télégramme de Paris? De quoi peut-il donc s'—? Il s'— de votre départ pour la France. Quand tout a été prêt, il s'est — d'aller chercher une voiture. Le chauffeur conduit comme s'il s'— d'une question de vie ou de mort. Une autre fois, il s'— de lui dire d'aller plus lentement.

battre

a battu	**battait**
bat	**battra**

Qui t'a —, mon petit? C'est Jean, il me — toujours, quand il est fâché. Il ne te — plus, je te le promets. Il ne faut jamais — ceux qui sont plus faibles que nous. Ton père ne — jamais ses camarades.

poursuivre

a poursuivi	**poursuivait**
poursuit	**poursuivra**

Après avoir pris le café, M. Doumier a — son récit. Puis, il s'est arrêté de nouveau, et maintenant, il ne — plus son histoire. Pourquoi ne veut-il pas la —? Il la — demain, dit-il. Ses amis seraient plus contents s'il la — ce soir.

vendre

a vendu	**vendait**
vend	**vendra**

Que — cet homme? Je croyais qu'il — des fruits. Il ne fait que — des fleurs. Il a — beaucoup de fruits, ces jours-ci. Si l'été continue, il en — encore plus la semaine prochaine.

je vends	**nous vendons**
tu vends	**vous vendez**
il vend	**ils vendent**

Que —-on, dans ce magasin? Entrons! Que —-vous, Monsieur? Nous — toutes sortes de choses. Les magasins de cette sorte — un peu de tout. Et toi, mon petit, que —-tu? Je — des crayons.

EXERCICE D.

Et voici de nouveau quelques mots que nous vous demandons de nous expliquer en employant les mots que vous connaissez.

Escalier, étoffe, fiancé(e), belle-fille, foule, gant, gare, géant, hôpital, inconnu, infirmière, jeunesse.

personne ne dit mot
pleurer sur
s'agir de
Beauvais
Bourgogne
Châlons
Compiègne
Rouen
Troyes
Vieux-Marché

RÉSUMÉ

Voici deux phrases: « Connaissez-vous vraiment une personne qui *sait* l'arabe, M. Duclos? » « Connaissez-vous une personne qui *sache* l'arabe, M. Duclos? » Dans la première de ces phrases nous avons le verbe « savoir » au présent (sait); dans la deuxième phrase nous avons le verbe « savoir » au subjonctif (sache). Pourquoi? Quelle différence y a-t-il entre les deux phrases? La voici:

Dans le cas de la première phrase, celui qui parle a entendu dire que M. Duclos connaît une personne qui sait l'arabe, et il pose sa question uniquement pour que M. Duclos lui-même lui dise que c'est vrai. Il s'agit donc ici d'une personne qui existe vraiment. On dira donc de même, avec le verbe « savoir » au présent: « Connaissez-vous cette personne qui *sait* l'arabe, M. Duclos? » On sait que la personne qui sait l'arabe existe, cela est certain, et on veut seulement savoir si M. Duclos la connaît. De même: « Connaissez-vous la personne qui *sait* l'arabe dont parle Jean? »

Dans le cas de la deuxième phrase, celui qui pose la question espère que M. Duclos connaît une personne qui sait l'arabe. Il s'agit cette fois-ci d'une personne qui n'existe peut-être pas. On dira de même, avec le verbe « savoir » au subjonctif: « Trouvez-moi une personne qui *sache* l'arabe! » On espère qu'une telle personne existe, mais cela n'est pas une chose certaine, c'est seulement une chose possible. De même: « Où trouverons-nous donc une personne qui *sache* l'arabe? » Voici encore quelques exemples des deux cas:

«Voulez-vous que je vous donne quelques-uns des livres que vous n'*avez* pas pu trouver? » « Montrez-moi quelques-uns des livres que vous n'*avez* pas lus. » « Est-ce vous qui connaissez quelqu'un qui *peut* nous conduire à la gare? » « Pierre m'a raconté une histoire que je ne *savais* pas. »

Chose certaine

« Avez-vous des livres que nous n'*ayons* pas lus? » « Connaissez-vous quelqu'un qui *puisse* nous conduire à la gare? » « Qui me racontera une histoire que je ne *sache* pas? » « Si je trouve quelqu'un qui *puisse* faire cela pour moi, je serai très content. »

Chose possible

Voici maintenant deux autres phrases: « Je ne sortirai jamais avec une personne qui ne *sait* pas se conduire. » « Je ne sortirai jamais avec une personne qui ne *sache* pas se conduire. » Dans la première phrase, le verbe « savoir » n'est pas au subjonctif, parce que celui qui parle sait très bien qui est la personne qui ne sait pas se conduire: c'est une personne qui existe vraiment et qu'il connaît.

Dans la deuxième phrase, nous avons le verbe « savoir » au subjonctif parce que cette fois celui qui parle ne sait pas si une telle personne existe: cela n'est pas certain, mais seulement *possible*. Prenons encore quelques exemples des deux cas:

« J'espère que tu ne me donneras plus de ce café que tu m'*as donné* hier. » « Je préférerais mourir plutôt que de faire cette chose que je *sais* être un péché. »

Chose certaine

« J'espère que tu ne me donneras plus de café qui *soit* aussi mauvais que celui-ci. » « Je préférerais mourir

Chose possible

plutôt que de faire une chose que je *sache* être un péché.»

Voici un exercice où, dans chaque phrase, vous devrez décider si le verbe doit être au subjonctif ou non.

EXERCICE

Je ne mangerai plus de fromage qui *est/soit* aussi fort que celui-ci. Je voudrais du café qui *n'est/ne soit* pas trop chaud. Donnez-moi une poire qui *n'est/ne soit* pas trop mûre. Je ne mange jamais les fruits qui *sont/soient* encore verts. Je ne me suis pas amusé hier soir, parce que je m'amuse rarement avec des personnes qui ne *savent/sachent* pas bien parler. S'il faut que je sorte ce soir, ce sera seulement avec quelqu'un qui *sait/sache* bien danser. Jean n'est pas une de ces personnes qui *font/fassent* uniquement ce qui leur plaît. Dites-moi où je peux trouver quelqu'un qui *peut/puisse* m'aider. Si je peux trouver quelqu'un qui *peut/puisse* m'aider, je serai tranquille. J'aimerais avoir un petit chien qui me *suit/suive* partout. Je donnerais beaucoup pour connaître quelqu'un qui *pourra/puisse* faire cela pour moi. Si tu me donnes un petit chien qui me *suivra/suive* partout, je penserai tout le temps à toi.

LA RÉVOLUTION

Après la soirée où M. Doumier avait raconté à
aprɛ la sware u məsjø dumje avɛ rakɔ̃te a

Marie-Anne et à Jeanne l'histoire de la Pucelle
mari a:n e a ʒa:n listwa:r də la pysɛl

d'Orléans il se passa plus d'une semaine avant qu'ils
dɔrleɑ̃ il sə pasa ply dyn səmɛn avɑ̃ kil

puissent se réunir de nouveau tous les trois. Ce soir-
pɥis sə reyni:r də nuvo tu le trwa. sə swa:r

là, après que l'on se fut installé dans les fauteuils du
la, aprɛ k lɔ̃ s fy -tɛ̃stale dɑ̃ le fotœ:j dy

salon, devant la cheminée, M. Doumier demanda donc:
salɔ̃, dəvɑ̃ la ʃmine, məsjø dumje dmɑ̃da dɔ̃:

« Eh bien, que voulez-vous que je vous raconte ce
«e bjɛ̃, kə vule vu k ʒə vu rakɔ̃:t sə

soir? » Ce fut de nouveau Jeanne qui répondit pour
swa:r?» sə fy d nuvo ʒa:n ki repɔ̃di pur

les deux: « La Révolution! » « La Révolution? » dit M.
le dø: «la revɔlysjɔ̃!» «la revɔlysjɔ̃?» di məsjø

Doumier avec étonnement, « il n'y a rien qui t'intéresse
dumje avɛk etɔnmɑ̃, «il nja rjɛ̃ ki tɛ̃terɛs

entre Jeanne d'Arc et la Révolution? » « Oh, si, mais
ɑ̃:trə ʒa:n dark e la revɔlysjɔ̃?» «o, si, mɛ

je trouve que l'histoire de la Révolution est si
ʒə tru:v kə listwa:r də la revɔlysjɔ̃ ɛ si

Quand le peuple s'arme contre ceux qui le gouvernent, il fait une révolution.

passionnante! » « Bien, ce sera comme tu voudras, »
pasjɔnɑ̃:t!» «bjɛ̃, sə sra kɔm ty vudra,»

dit le grand-père, toujours obéissant aux désirs de sa
di l grɑ̃pɛ:r, tuʒu:r ɔbeisɑ̃ -to dezi:r də sa

petite-fille. Et, s'étant recueilli un instant, il com-
ptitfi:j. e, setɑ̃ rəkœji œ̃ -nɛ̃stɑ̃, il kɔ-

mença.
mɑ̃sa.

« Nous sommes en 1789. La situation de
«nu sɔm -zɑ̃ dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃nœf. la sitɥasjɔ̃ d

la France est grave. L'État n'a plus d'argent, le peuple
la frɑ̃:s ɛ gra:v. leta na ply darʒɑ̃, lə pœpl

entier est mécontent, et il le dit à haute voix. Il est
ɑ̃tje ɛ mekɔ̃tɑ̃, e il lə di a o:t vwa. il ɛ

absolument nécessaire de faire des réformes très
-tabsɔlymɑ̃ nesɛsɛ:r də fɛ:r de refɔrmə trɛ

importantes. Mais le roi et son gouvernement ne
-zɛ̃pɔrtɑ̃:t. mɛ lə rwa e sɔ̃ guvɛrnəmɑ̃ n

savent par où commencer, ils n'osent ou ne veulent
sa:v par u kɔmɑ̃se, il no:z u n vœl

rien faire. C'est alors que Brienne, l'un des ministres
rjɛ̃ fɛ:r. sɛ -talɔ:r kə brijɛn, lœ̃ de ministrə

de Louis XVI, réunit pour le 1er mai les États
də lwi sɛ:z, reyni pur lə prəmje mɛ le -zeta

Généraux. Que sont exactement ces États Généraux?
ʒenero. kə sɔ̃ -tegzaktəmɑ̃ se -zeta ʒenero?

Ici, le mot « état » signifie, non pas le gouvernement,
isi, lə mo «eta» siɲifi, nɔ̃ pa l guvɛrnəmɑ̃,

---

se recueillir = rassembler ses pensées

l'État ɔ: la France

le peuple entier = tout le peuple

entier
entière

mécontent ⟷ content

réforme ɔ: changement de la manière de gouverner un pays pour la faire meilleure

C'est le gouvernement qui gouverne le pays.

Les ministres forment le gouvernement.

général
généraux

général ɔ: qui réunit tout le monde

signifie = veut dire

mais chacune des trois « parties » du peuple français,
mɛ ʃakyn de trwa «parti» dy pœplə frɑ̃sɛ,

c'est-à-dire: les prêtres, que l'on appelle le clergé,
sɛ -ta di:r: le prɛ:tr, kə lɔ̃ -napɛl lə klɛrʒe,

les nobles, qui forment la noblesse, et le tiers état,
le nɔbl, ki fɔrm la nɔblɛs, e l tjɛr -zeta,

c'est-à-dire le troisième état, ceux qui n'appartenaient
sɛ -ta di:r lə trwazjɛm eta, sø ki napartənɛ

ni au clergé ni à la noblesse. Les États Généraux
ni o klɛrʒe ni a la nɔblɛs. le -zeta ʒenero

étaient une réunion de députés des trois états, nommés
etɛ -tyn reynjɔ̃ də depyte de trwa -zeta, nɔme

par ceux qui appartenaient à ces états. Ils n'étaient
par sø ki apartənɛ a se -zeta. il netɛ

pas, comme les députés de notre époque, élus par le
pa, kɔm le depyte d nɔtr epɔk, ely par lə

peuple entier, mais ils représentaient néanmoins la
pœpl ɑ̃tje, mɛ il rəprezɑ̃tɛ neɑ̃mwɛ̃ la

France. Les États Généraux étaient appelés à se
frɑ̃:s. le -zeta ʒenero etɛ -taple a s

réunir par le roi, et leur seul droit était de donner
reyni:r par lə rwa, e lœr sœl drwa etɛ d dɔne

des conseils au roi ou d'exprimer leur accord avec
de kɔ̃sɛ:j o rwa u dɛksprime lœr akɔ:r avɛk

ce que le roi avait déjà décidé. Parfois, cependant,
sə k lə rwa avɛ deʒa deside. parfwa, spɑ̃dɑ̃,

les États Généraux avaient essayé de demander des
le -zeta ʒenero avɛ -tesɛje d dəmɑ̃de de

noble = personne (prince, duc, etc.) qui, par sa naissance, a des droits que les autres n'ont pas

tiers ɔ: troisième

réunir
une réunion

député = personne qui a reçu le droit de parler au nom d'un groupe de personnes

nommer ɔ: choisir

élire (famille de lire) = choisir

néanmoins = cependant

exprimer son accord = dire qu'on est d'accord

réformes de l'État, ou du gouvernement, comme par
refɔrm də leta, u dy guvɛrnəmã, kɔm par

exemple les États Généraux de 1413. Mais
egzã:plə le -zeta ʒenero d katɔrzə sã trɛ:z. mɛ

le roi, dans la plupart des cas, ne les écoutait pas.
lə rwa, dã la plypa:r de ka, nə le -zekutɛ pa.

Les derniers États Généraux avant ceux du 1er mai
le dɛrnje -zeta ʒenero avã sø dy prəmje mɛ

1789 avaient été ceux de 1614. La
dissɛt sã katrəvɛ̃nœf avɛ -tete sø d sɛ:zə sã katɔrz. la

décider
une décision

décision de réunir les nouveaux États Généraux
desizjɔ̃ d reyni:r le nuvo -zeta ʒenero

ouvrait le chemin à la révolution. Mais cela, ni le roi
uvrɛ l ʃəmɛ̃ a la revɔlysjɔ̃. mɛ sla, ni lə rwa

ni son gouvernement ne le comprenaient.
ni sɔ̃ guvɛrnəmã nə l kɔ̃prənɛ.

Les députés qui se rassemblent à Versailles à la fin
le depyte ki s rasã:bl a vɛrsa:j a la fɛ̃

d'avril sont au nombre de douze cents environ. Ils
davril sɔ̃ -to nɔ̃:brə də du:zə sã ãvirɔ̃. il

se faire une idée de = avoir une idée sur

sont pour la plupart très jeunes, ils se font une très
sɔ̃ pur la plypa:r trɛ ʒœn, il sə fɔ̃ -tyn trɛ

tiers ɔ: tiers état

curé = prêtre

haute idée de leur devoir. Ceci est vrai tout parti-
o:t ide d lœr dəvwa:r. səsi ɛ vrɛ tu parti-

ignorer ←→ savoir

culièrement des députés du tiers et d'un grand nombre
kyljɛrmã de depyte dy tjɛ:r e dœ̃ grã nɔ̃:brə

politique = qui appartient au gouvernement de l'État

de curés de village. Ils ignorent tout de la vie politique,
də kyre d vila:ʒ. il -ziɲɔ:r tu d la vi pɔlitik,

de la Cour, du gouvernement d'un pays. Mais ce
də la ku:r, dy guvɛrnəmɑ̃ dœ̃ peji. mɛ sə

sont eux qui vont changer profondément le visage
sɔ̃ ø ki vɔ̃ ʃɑ̃ʒe prɔfɔ̃demɑ̃ l viza:ʒ

politique de la France, qui vont transformer le destin
pɔlitik də la frɑ̃:s, ki vɔ̃ trɑ̃sfɔrme l dɛstɛ̃

de la nation.
d la nasjɔ̃.

La première réunion des États s'ouvre le 5 mai
la prəmjɛ:r reynjɔ̃ de -zeta su:vrə lə sɛ̃:k mɛ

1789, dans la salle, construite depuis peu,
dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃nœf, dɑ̃ la sal, kɔ̃strɥit dəpɥi pø,

des Menus Plaisirs. Cette première séance laisse les
de məny plɛzi:r. sɛt prəmjɛ:r seɑ̃:s lɛs lẹ

députés mécontents, et au cours des semaines suivantes
depyte mekɔ̃tɑ̃, e o ku:r de smɛn sɥivɑ̃:t

il deviendra de plus en plus clair qu'il ne peut y a-
il dəvjɛ̃dra də ply -zɑ̃ ply klɛ:r kil nə pø -ti a-

voir d'accord sérieux entre le gouvernement et le
vwa:r dakɔ:r serjø ɑ̃:trə lə guvɛrnəmɑ̃ e l

tiers. Les députés du tiers veulent en effet que, sur
tjɛ:r. le depyte dy tjɛ:r vœl ɑ̃ -nefɛ kə, syr

toutes les questions, on vote « par tête », c'est-à-dire
tut le kɛstjɔ̃, ɔ̃ vɔt «par tɛ:t», sɛ -ta di:r

que chaque député compte pour une voix. Cela signifie
kə ʃak depyte kɔ̃:t pur yn vwa. sla siɲifi

que le tiers aurait le pouvoir de décider, puisque ses
k lə tjɛ:r ɔrɛ l puvwa:r də deside, pɥisk se

destin ɔ: histoire

nation = peuple

menu = petit

séance = réunion

mécontent ɔ: pas content

la séance les laisse mécontents = ils sont mécontents après la séance

voter ɔ: exprimer sa volonté dans une réunion

pouvoir
le pouvoir

députés sont aussi nombreux que ceux des deux autres
depyte sɔ̃ -tosi nɔ̃brø k sø de dø -zo:trə

états mis ensemble, et que beaucoup de curés de village
-zeta mi ãsã:bl, e k boku d kyre d vila:ʒ

et même beaucoup de nobles sont avec eux. Le roi
e mɛ:m boku d nɔblə sɔ̃ -tavɛk ø. lə rwa

refuse. Alors le tiers état fait le premier pas vers la
rfy:z. alɔ:r lə tjɛr -zeta fɛ l prəmje pa vɛr la

On appelle un prêtre « Monsieur l'abbé ».

Révolution. Sur la proposition de l'abbé Sieyès, prêtre
revɔlysjɔ̃. syr la prɔpozisjɔ̃ d labe sjejɛ:s, prɛ:tr

représentant = personne qui parle au nom d'une ou de plusieurs autres personnes

élu comme représentant du tiers, les députés du tiers,
ely kɔm rəprezãtã dy tjɛ:r, le depyte dy tjɛ:r,

« considérant qu'ils représentent les quatre-vingt-seize
«kɔ̃siderã kil rəprezã:t le katrəvɛ̃sɛ:z

un centième = 1/100

centièmes de la nation », se déclarent Assemblée
sãtjɛm də la nasjɔ̃», sə dekla:r asãble

se déclarent ɔ: déclarent qu'ils sont

Assemblée = réunion des députés

nationale.
nasjɔnal.

national = de la nation

Louis XVI est furieux. Mais tout ce qu'il ose faire,
lwi sɛ:z ɛ fyrjø. mɛ tu s kil o:z fɛ:r,

furieux = dans une grande colère

c'est de fermer la salle des Menus Plaisirs. Naturelle-
sɛ d fɛrme la sal de mny plɛzi:r. natyrɛl-

jeu de paume ɔ: jeu que l'on joue avec une balle

ment cela n'arrête pas les députés. Le 20 juin, ils
mã sla narɛt pa le depyte. lə vɛ̃ ʒɥɛ̃, il

la paume = le côté intérieur de la main

se réunissent dans la grande salle vide du Jeu de
sə reynis dã la grã:d sal vid dy ʒø d

se séparer ←→ se réunir

Paume, où ils jurent de ne pas se séparer et de se
po:m, u il ʒy:r də n pa sə separe e d sə



Le serment du Jeu de Paume

réunir chaque fois que la situation l'exigera, jusqu'à
reyni:r ʃak fwa k la sitɥasjɔ̃ legziʒra, ʒyska

ce que l'État soit réformé. C'est le serment du Jeu
s kə leta swa refɔrme. sɛ l sɛrmɑ̃ dy ʒø

de Paume, le début de la Révolution française.
d po:m, lə deby d la revɔlysjɔ̃ frɑ̃sɛ:z.

Quelques jours plus tard, le roi, à la réunion des
kɛlk ʒu:r ply ta:r, lə rwa, a la reynjɔ̃ de

trois états, leur ordonne d'une voix très dure de se
trwa -zeta, lœr ɔrdɔn dyn vwa trɛ dy:r də sə

séparer. Quand il sort de la salle, la noblesse et le
separe. kɑ̃ -til sɔ:r də la sal, la nɔblɛs e l

clergé le suivent. Le tiers demeure sur ses bancs, au
klɛrʒe l sɥi:v. lə tjɛ:r dəmœ:r syr se bɑ̃, o

centre de la salle. On leur répète l'ordre du roi.
sɑ̃:trə də la sal. ɔ̃ lœr repɛt lɔrdrə dy rwa..

exiger = demander avec force

une réforme
réformer

serment = action de jurer

demeure ɔ: reste

Le député Bailly répond: « Il me semble que la na-
lə depyte baji repɔ̃: «il mə sɑ̃:blə kə la na-

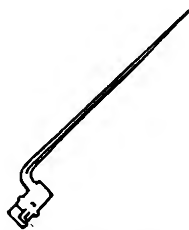
assemblée = rassemblée

tion assemblée ne peut pas recevoir d'ordres. » A ces
sjɔ̃ asɑ̃ble n pø pa rsəvwa:r dɔrdr.» a se

mots, un autre député, Mirabeau, se lève et crie:
mo, œ̃ -no:trə depyte, mirabo, sə lɛ:v e kri:

en ɔ: d'ici

« Nous sommes ici par la volonté du peuple; nous n'en
«nu sɔm -zisi par la vɔlɔ̃te dy pœpl; nu nɑ̃


une baïonnette

sortirons que par la force des baïonnettes! »
sɔrtirɔ̃ k par la fɔrs de bajɔnɛt!»

La réponse du roi, devant cette décision, est encore
la repɔ̃:s dy rwa, dəvɑ̃ sɛt desizjɔ̃, ɛ -tɑ̃kɔ:r

plus faible que la dernière fois: « Ils ne veulent
ply fɛblə kə la dɛrnjɛ:r fwa: «il nə vœl

qu'ils restent ɔ: je permets qu'ils restent

pas s'en aller? » dit-il, « eh bien, qu'ils restent! » Peu
pa sɑ̃ -nale?» di -til, «e bjɛ̃, kil rɛst!» pø

après, il permet à la noblesse et au clergé de
aprɛ, il pɛrmɛ a la nɔblɛs e o klɛrʒe d

rejoindre = aller auprès de

rejoindre le tiers état. A leur entrée dans la salle,
rəʒwɛ̃:drə lə tjɛr -zeta. a lœr ɑ̃tre dɑ̃ la sal,

Bailly s'écrie: « Il nous manquait des frères. La famille
baji sekri: «il nu mɑ̃kɛ de frɛ:r. la fami:j

désormais = à partir de ce moment

est désormais complète. » Le roi ne peut plus ignorer
ɛ dezɔrmɛ kɔ̃plɛt.» lə rwa n pø ply -ziɲɔre

la volonté du peuple, il reconnaît l'Assemblée nationale.
la vɔlɔ̃te dy pœpl, il rəkɔnɛ lasɑ̃ble nasjɔnal.

Aussitôt, celle-ci fait un nouveau pas en se déclarant
osito, sɛlsi fɛ œ̃ nuvo pa ɑ̃ s deklarɑ̃

Assemblée constituante, ce qui signifie qu'elle a le droit
asãble kɔ̃stitɥã:t, sə ki siɲifi kɛl a lə drwa

de donner une constitution au pays.
d dɔne yn kɔ̃stitysjɔ̃ o peji.

La reine Marie-Antoinette et le roi comprennent
la rɛ:n mari ãtwanɛt e lə rwa kɔ̃prɛn

alors que si les députés ne sont pas immédiatement
alɔ:r kə si le depyte n sɔ̃ pa imedjatmã

renvoyés chez eux, c'est la fin de la monarchie. Les
rãvwaje ʃe -zø, sɛ la fɛ̃ d la mɔnarʃi. le

ministres de Louis XVI décident de faire obéir les
ministrə də lwi sɛ:z desid də fɛ:r ɔbei:r le

députés à l'aide de l'armée. Ils font venir à Paris et
depyte a lɛ:d də larme. il fɔ̃ vni:r a pari e

à Versailles tous les régiments qu'ils peuvent y rassem-
a vɛrsa:j tu le reʒimã kil pœ:v -ti rasã-

bler, mais, n'ayant pas confiance dans les régiments
ble, mɛ, nɛjã pa kɔ̃fjã:s dã le reʒimã

français, ils font venir uniquement des régiments
frãsɛ, il fɔ̃ vni:r ynikmã de reʒimã

étrangers. A cette époque, le roi avait toujours à son
etrãʒe. a sɛt epɔk, lə rwa avɛ tuʒu:r a sɔ̃

service des soldats étrangers.
sɛrvis de sɔlda etrãʒe.

A cette nouvelle, le 9 juillet, Mirabeau fait demander
a sɛt nuvɛl, lə nœf ʒɥijɛ, mirabo fɛ dmãde

au roi de renvoyer les régiments étrangers. Louis XVI
o rwa d rãvwaje le reʒimã etrãʒe. lwi sɛ:z

La constitution est le texte qui exprime les principaux droits et devoirs des habitants d'un pays.

reine = femme du roi

renvoyer = envoyer

monarchie = gouvernement par un roi

régiment = assez grand groupe de soldats

avoir confiance dans = être sûr de

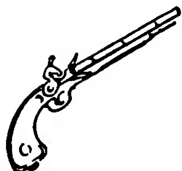
étranger = venant d'un autre pays

renvoyer ɔ: faire partir de Paris

répond que lui seul peut décider de cela. Cependant,
repɔ̃ kə lɥi sœl pø deside d sla. səpɑ̃dɑ̃,

le pain commence à manquer, Paris a faim. Le peuple
lə pɛ̃ kɔmɑ̃:s a mɑ̃ke, pari a fɛ̃. lə pœplə

devient nerveux, tout est désormais possible. Le
dəvjɛ̃ nɛrvø, tu -tɛ dezɔrmɛ pɔsibl. lə


un pistolet

dimanche 12 juillet, un jeune homme, Camille
dimɑ̃:ʃ du:zə ʒɥijɛ, œ̃ ʒœn ɔm, kami:j

Desmoulins, monté sur une table dans le jardin du
demulɛ̃, mɔ̃te syr yn tablə dɑ̃ l ʒardɛ̃ dy

royal ɔ: du roi

Palais-Royal, un pistolet à la main, crie à la foule:
palɛ rwajal, œ̃ pistɔlɛ a la mɛ̃, kri a la ful:

citoyen = habitant d'une ville

« Citoyens! J'arrive de Versailles. Ce soir même, les
«sitwajɛ̃! ʒari:v də vɛrsa:j. sə swa:r mɛ:m, le

Genève est une ville suisse.

régiments suisses et allemands marcheront sur Paris
reʒimɑ̃ sɥis e almɑ̃ marʃərɔ̃ syr pari

pour nous tuer. Nous n'avons qu'une chose à faire,
pur nu tɥe. nu navɔ̃ kyn ʃo:z a fɛ:r,

c'est de courir aux armes! » Dix mille hommes se
sɛ d kuri:r o -zarm!» di mil ɔm sə

mettent en marche à la suite de Camille Desmoulins
mɛt ɑ̃ marʃ a la sɥit də kami:j demulɛ̃

et arrivent à la place Louis XV, aujourd'hui place
e ari:v -ta la plas lwi kɛ̃:z, oʒurdɥi plas

un prince appartient à la haute noblesse

de la Concorde. Le prince de Lambesc essaye de les
də la kɔ̃kɔrd. lə prɛ̃:s də lɑ̃bɛsk esɛ:j də le

en vain = inutilement

reculer ⟷ avancer

arrêter, mais en vain. C'est lui qui doit reculer.
-zarɛte, mɛ ɑ̃ vɛ̃. sɛ lɥi ki dwa rəkyle.

Cette nuit-là, dans les rues de Paris, la foule allume
sɛt nɥi la, dɑ̃ le ry d pari, la ful alym

des feux, chante des chants de guerre, fait sonner
de fø, ʃɑ̃:t de ʃɑ̃ d gɛ:r, fɛ sɔne

les cloches des églises. Le lendemain, la foule va
le klɔʃ de -zegli:z. lə lɑ̃dmɛ̃, la ful va

délivrer les prisonniers de « la Force », qui étaient des
delivre le prizɔnje d «la fɔrs», ki etɛ de

prisonniers non politiques. Puis, par la force, ils s'em-
prizɔnje nɔ̃ pɔlitik. pɥi, par la fɔrs, il sɑ̃-

parent de 28.000 fusils et d'une trentaine de canons.
pa:r də vɛ̃tɥi mil fyzi e dyn trɑ̃tɛn də kanɔ̃.

Et soudain, dans la foule, quelqu'un, on ne saura jamais
e sudɛ̃, dɑ̃ la ful, kɛlkœ̃, ɔ̃ n sɔra ʒamɛ

qui, s'écrie: « A la Bastille! » La Bastille était la
ki, sekri: «a la basti:j!» la basti:j etɛ la

prison d'État des rois, c'est là que l'on mettait les
prizɔ̃ deta de rwa, sɛ la kə lɔ̃ mɛtɛ le

prisonniers politiques, ceux qui avaient essayé de pen-
prizɔnje pɔlitik, sø ki avɛ -tesɛje d pɑ̃-

ser ou d'agir contre la monarchie. En 1789
se u daʒi:r kɔ̃:trə la mɔnarʃi. ɑ̃ dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃nœf

la Bastille n'est plus qu'une prison sans importance,
la basti:j nɛ ply kyn prizɔ̃ sɑ̃ -zɛ̃pɔrtɑ̃:s,

mais elle est devenue pour le peuple le symbole de
mɛ ɛl ɛ dəvny pur lə pœplə lə sɛ̃bɔl də

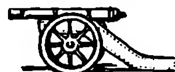
l'injustice.
lɛ̃ʒystis.

feu
feux

la Force ɔ: nom d'une prison

s'emparer de = prendre

fort
la force


un canon

symbole = objet ou signe qui représente une idée

injuste
l'injustice (f)

Chapitre quarante-cinq (45).

La Bastille n'est défendue que par un petit groupe
la basti:j nɛ defãdy k par œ̃ pti grup

de soldats, dont quarante Suisses. Quand la foule
də sɔlda, dɔ̃ karã:t sɥis. kã la ful

essaye d'entrer, le chef de la prison, Launay, ordonne
esɛ:j dãtre, lə ʃɛf də la prizɔ̃, lonɛ, ɔrdɔn

tirer (le fusil) = faire feu (d'un fusil)

de tirer. Un instant, le peuple recule, mais il revient
də tire. œ̃ -nɛ̃stã, lə pœplə rəkyl, mɛ il rəvjɛ̃

aussitôt, et cette fois, il est furieux, il exige que le
osito, e sɛt fwa, il ɛ fyrjø, il egzi:ʒ kə l

quelques ɔ: peu nombreux

sang coule. Les quelques soldats sont tués, la foule
sã kul. le kɛlkə sɔlda sɔ̃ tɥe, la ful

révolutionnaires =personnes qui font une révolution

s'empare de la Bastille, délivre les prisonniers, qui
sãpa:r də la basti:j, deli:vrə le prizɔnje, ki

forces ɔ: sentiments très forts

n'étaient qu'au nombre de sept. Les chefs des révolu-
netɛ ko nɔ̃:brə də sɛt. le ʃɛf de revɔly-

diriger ɔ: conduire, mener

tionnaires avaient promis à Launay et à ses soldats
sjɔnɛ:r avɛ prɔmi a lonɛ e a se sɔlda

de ne pas les tuer, mais ils ne peuvent rien faire contre
də n pa le tɥe, mɛ il nə pœ:v rjɛ̃ fɛ:r kɔ̃:trə

des forces qu'ils ne dirigent plus: quand le peuple se
de fɔrs kil nə diri:ʒ ply: kã l pœplə sə

retire vers le Palais-Royal, il porte sur des piques
rti:r vɛr lə palɛ rwajal, il pɔrt syr de pik


une pique

les têtes de Launay et de ses soldats. Nous sommes
le tɛ:t də lonɛ e də se sɔlda. nu sɔm

nous sommes le 14 juillet = c'est le 14 juillet

le 14 juillet.
lə katɔrzə ʒɥijɛ.

En réalité, la prise de la Bastille n'a aucune im-
ã realite, la pri:z də la basti:j na okyn ɛ̃-

portance politique. Mais de même que cette vieille
pɔrtã:s pɔlitik. mɛ d mɛ:m kə sɛt vjɛ:j

prison est devenue le symbole de l'injustice, de tout
prizɔ̃ ɛ dəvny l sɛ̃bɔl də lɛ̃ʒystis, də tu

ce que le peuple hait dans la monarchie, sa prise par
s kə l pœplə ɛ dã la mɔnarʃi, sa pri:z par

ce même peuple devient le symbole de la liberté, du
sə mɛ:m pœplə dəvjɛ̃ l sɛ̃bɔl də la libɛrte, dy

triomphe de la Révolution. Et aujourd'hui, quand,
trijɔ̃:f də la revɔlysjɔ̃. e oʒurdɥi, kã,

le 14 juillet, nous chantons et dansons dans les
lə katɔrzə ʒɥijɛ, nu ʃãtɔ̃ e dãsɔ̃ dã le

rues, c'est à ce symbole que nous pensons, pas aux têtes
ry, sɛ -ta sə sɛ̃bɔl kə nu pãsɔ̃, pa o tɛ:t

de Launay et de ses soldats, plantées sur des piques
də lonɛ e d se sɔlda, plãte syr de pik

dans le jardin du Palais-Royal.
dã l ʒardɛ̃ dy palɛ rwajal.

Au début la révolution s'est faite contre ce qui, dans
o deby la revɔlysjɔ̃ sɛ fɛt kɔ̃:trə sə ki, dã

la monarchie, était injuste et devait être réformé,
la mɔnarʃi, etɛ -tɛ̃ʒyst e dvɛ -tɛ:trə refɔrme,

mais pas contre l'idée de la monarchie, ni contre la
mɛ pa kɔ̃:trə lide d la mɔnarʃi, ni kɔ̃:trə la

personne du roi. En réalité, le peuple de Paris n'a
pɛrsɔn dy rwa. ã realite, lə pœplə də pari na

réalité (f) = ce qui existe vraiment

prise = action de prendre

de même que = tout comme

libre
la liberté

haïr [ai:r]
je **hais** [ʒə ɛ]
tu **hais** [ty ɛ]
il **hait** [il ɛ]
nous haïssons [nu aisɔ̃]
vous haïssez [vu aise]
ils haïssent [il ais]

encore rien contre Louis XVI, et quand il vient à
ãkɔ:r rjɛ̃ kɔ̃:trə lwi sɛ:z, e kã -til vjɛ̃ a

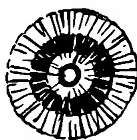
Paris, le 17 juillet, la foule qui le reçoit crie: «Vive
pari, lə dissɛt ʒɥijɛ, la ful ki l rəswa kri: «vi:v

le roi!» Louis XVI, de son côté, ne résiste pas à la
lə rwa!» lwi sɛ:z, də sɔ̃ kote, nə rezist pa a la

volonté du peuple. Il accepte la Révolution, et reçoit
vɔlɔ̃te dy pœpl. il aksɛpt la revɔlysjɔ̃, e rəswa

Paris est la capitale de la France.

de la main des révolutionnaires les clefs de sa capitale
d la mɛ̃ de revɔlysjɔnɛ:r le kle d sa kapital


une cocarde

et la cocarde de la Révolution, la cocarde tricolore:
e la kɔkard də la revɔlysjɔ̃, la kɔkardə trikɔlɔ:r:

le blanc des rois de France et le bleu et le rouge de la
lə blã de rwa də frã:s e l blø e l ru:ʒ də la

tricolore = à trois couleurs

ville de Paris.
vil də pari.

Tout cela est très bien, mais pendant ce temps
tu sla ɛ trɛ bjɛ̃, mɛ pãdã s tã

personne ne gouverne la France! Le roi et ses mi-
pɛrsɔn nə guvɛrn la frã:s! lə rwa e se mi-

ont cédé ɔ: ont été obligés de donner

nistres ont cédé le pouvoir au peuple, mais le peuple,
nistr ɔ̃ sede l puvwa:r o pœpl, mɛ l pœpl,

hésiter = ne pas se décider à agir

c'est en ce moment l'Assemblée, et celle-ci hésite. Les
sɛ -tã s mɔmã lasãble, e sɛlsi ezit. le

n'osent ɔ: n'osent pas

représentants de la Nation n'osent encore s'emparer
rəprezãtã d la nasjɔ̃ no:z ãkɔ:r sãpare

entièrement du pouvoir. Cela devient néanmoins de
ãtjɛrmã dy puvwa:r. sla dəvjɛ̃ neãmwɛ̃ də

plus en plus nécessaire. Vers la fin de juillet la révo-
ply -zã ply nesesɛ:r. vɛr la fɛ̃ d ʒɥijɛ la revɔ-

lution prend un aspect de plus en plus sombre: des
lysjɔ̃ prã œ̃ -naspɛ də ply -zã ply sɔ̃:br: de

prend un aspect = paraît

centaines de châteaux sont brûlés dans toute la France,
sãtɛn də ʃato sɔ̃ bryle dã tut la frã:s,

on vole et on tue.
ɔ̃ vɔl e ɔ̃ ty.

Alors, l'Assemblée se décide à passer à l'action. Dans
alɔ:r, lasãble s desid a pase a laksjɔ̃. dã

la nuit du 4 août, parmi les cris, la joie et les larmes
la nɥi dy katr u, parmi le kri, la ʒwa e le larm

d'enthousiasme, l'organisation entière de la France est
dãtuzjasm, lɔrganizasjɔ̃ ãtjɛ:r də la frã:s ɛ

enthousiasme (m) = très grande joie, accompagnée de cris, de larmes, etc.

organisation ɔ: façon de gouverner

transformée. Des droits de la noblesse et du clergé,
trãsfɔrme. de drwa d la nɔblɛs e dy klɛrʒe,

plus rien ne reste. Tous les citoyens sont égaux. Il
ply rjɛ̃ n rɛst. tu le sitwajɛ̃ sɔ̃ -tego. il

égal ⟷ différent

n'y a désormais qu'une seule loi pour tous.
nja dezɔrmɛ kyn sœl lwa pur tus.

loi = texte qui dit ce qu'il est permis ou défendu de faire

Mais la nouvelle France qui naît le matin du 5 août
mɛ la nuvɛl frã:s ki nɛ l matɛ̃ dy sɛ̃:k u

n'est pas prête à se gouverner dans une liberté si
nɛ pa prɛ:t a s guvɛrne dã -zyn libɛrte si

absolue. Quand l'enthousiasme de cette nuit s'est
absɔly. kã lãtuzjasmə də sɛt nɥi sɛ

absolu ɔ: entier

calmé il faut vraiment se mettre au travail, et sérieuse-
kalme il fo vrɛmã s mɛtr o trava:j, e serjøz-

ne fait que commencer ɔ: commence seulement

ment, car la révolution ne fait que commencer.
mɑ̃, kar la revɔlysjɔ̃ n fɛ k kɔmɑ̃se.

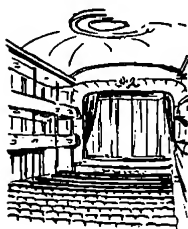
Cependant, tandis que l'Assemblée discute au cours
səpɑ̃dɑ̃, tɑ̃di k lasɑ̃ble diskyt o ku:r

des mois suivants le texte de la Constitution, les
de mwa sɥivɑ̃ lə tɛkstə də la kɔ̃stitysjɔ̃, le

ennemis de la Révolution se rassemblent autour de
-zɛnmi d la revɔlysjɔ̃ s rasɑ̃:bl otu:r də

fidèle ɔ: qui ne trahit pas

la reine Marie-Antoinette. On fait venir à Versailles
la rɛ:n mari ɑ̃twanɛt. ɔ̃ fɛ vni:r a vɛrsa:j



un théâtre

des régiments fidèles au roi. Le 1er octobre, on
de reʒimɑ̃ fidɛl o rwa. lə prəmje ɔktɔbr, ɔ̃

leur offre un grand dîner dans la salle du théâtre.
lœr ɔfr œ̃ grɑ̃ dine dɑ̃ la sal dy tea:tr.

A la fin du dîner, le roi fait son entrée. On fait des
a la fɛ̃ dy dine, lə rwa fɛ sɔ̃ -nɑ̃tre. ɔ̃ fɛ de

faire un discours = parler devant une réunion de personnes

discours contre l'Assemblée, la cocarde tricolore est
disku:r kɔ̃:trə lasɑ̃ble, la kɔkardə trikɔlɔ:r ɛ

remplacer la cocarde tricolore par la cocarde blanche = mettre la cocarde blanche à la place de la cocarde tricolore

remplacée par la cocarde blanche. Deux jours plus
rɑ̃plase par la kɔkardə blɑ̃:ʃ. dø ʒu:r ply

tard, Paris, qui de nouveau manque de pain, apprend
ta:r, pari, ki d nuvo mɑ̃:k də pɛ̃, aprɑ̃

ce qui s'est passé à Versailles. Le peuple est furieux,
s ki sɛ pase a vɛrsa:j. lə pœpl ɛ fyrjø,

et il a peur.
e il a pœ:r.

Le 5 octobre, au matin, huit à neuf mille femmes
lə sɛ̃:k ɔktɔbr, o matɛ̃, ɥit a nœf mil fam

se mettent en marche vers Versailles. Elles tirent
sə mɛt ã marʃ vɛr vɛrsa:j. ɛl ti:r

des canons, elles sont armées de piques, d'épées, de
de kanɔ̃, ɛl sɔ̃ -tarme d pik, depe, də

pistolets, de toutes sortes d'armes. Elles marchent
pistɔlɛ, də tut sɔrt darm. ɛl marʃ

aux cris de: « Nous allons demander du pain au roi! »
o kri də: «nu -zalɔ̃ dmãde dy pɛ̃ o rwa!»

Arrivées à Versailles vers le soir, elles tentent de
arive a vɛrsa:j vɛr lə swa:r, ɛl tã:t də

pénétrer dans le palais, mais en sont empêchées.
penetre dã l palɛ, mɛ ã sɔ̃ -tãpɛʃe.

Elles passent la nuit sur la place d'Armes, devant le
ɛl pa:s la nɥi syr la plas darm, dəvã l

palais, autour de grands feux. De temps en temps
palɛ, otu:r də grã fø. də tã -zã tã

elles reprennent leur cri: « Du pain! Du pain! »
ɛl rəprɛn lœr kri: «dy pɛ̃! dy pɛ̃!»

Le roi Louis XVI pense à s'enfuir, à aller à Rouen,
lə rwa lwi sɛ:z pã:s a sãfɥi:r, a ale a rwã,

mais ses ministres ne savent que lui conseiller. Cepen-
mɛ se ministrə nə sa:v kə lɥi kɔ̃sɛje. səpã-

dant, sur la demande répétée de Mounier, président
dã, syr la dmã:d repete d munje, prezidã

de l'Assemblée, Louis accepte la Constitution. Trop
d lasãble, lwi aksɛpt la kɔ̃stitysjɔ̃. trɔ

tard. Aux premières heures du matin, quelques
ta:r. o prəmjɛ:r -zœ:r dy matɛ̃, kɛlk

tenter = essayer

pénétrer (famille de espérer) = entrer

en = de pénétrer

que ɔ: quelle chose

demander
la demande

président = chef

révolutionnaires ayant trouvé une grille du palais
revɔlysjɔnɛ:r ɛjɑ̃ truve yn gri:j dy palɛ

ouverte, la foule pénètre dans le palais, tue deux
uvɛrt, la ful penɛ:trə dɑ̃ l palɛ, ty dø

soldats, plante leurs têtes sur des piques et monte
sɔlda, plɑ̃:t lœr tɛ:t syr de pik e mɔ̃:t

fuir = s'enfuir

chez la reine. Celle-ci a juste le temps de fuir chez
ʃe la rɛ:n. sɛlsi a ʒyst lə tɑ̃ d fɥi:r ʃe

le roi. Alors la foule, devant le palais, demande à
lə rwa. alɔ:r la ful, dəvɑ̃ l palɛ, dəmɑ̃:d a

voir Louis. Il se montre; un instant, on crie: «Vive
vwa:r lwi. il sə mɔ̃:tr; œ̃ -nɛ̃stɑ̃, ɔ̃ kri: «vi:v

le roi!» Mais ces cris sont couverts par d'autres cris:
lə rwa!» mɛ se kri sɔ̃ kuvɛ:r par do:trə kri:

«Le roi à Paris! Le roi à Paris!» Louis accepte. La
«lə rwa a pari! lə rwa a pari!» lwi aksɛpt. la

famille du roi monte dans une voiture qui, lentement,
fami:j dy rwa mɔ̃:t dɑ̃ -zyn vwaty:r ki, lɑ̃tmɑ̃,

se dirige vers Paris. On y arrive le soir du 6 octobre.
sə diri:ʒ vɛr pari. ɔ̃ -ni ari:v lə swa:r dy sis ɔktɔbr.

La capitale est en fièvre. Les discours des révolution-
la kapital ɛ -tɑ̃ fjɛ:vr. le disku:r de revɔlysjɔ-

populaire = du peuple

naires, dans les rues, dans les réunions populaires,
nɛ:r, dɑ̃ le ry, dɑ̃ le reynjɔ̃ pɔpylɛ:r,

violent = plein de colère et de force

deviennent de plus en plus violents. Quand l'Assem-
dəvjɛn də ply -zɑ̃ ply vjɔlɑ̃. kɑ̃ lasɑ̃-

blée, dix jours après le roi, vient s'installer à Paris,
ble, di ʒu:r aprɛ lə rwa, vjɛ̃ sɛ̃stale a pari,



La famille du roi quitte Versailles.

l'aspect de la révolution s'est de nouveau transformé.
laspɛ d la revɔlysjɔ̃ sɛ d nuvo trɑ̃sfɔrme.

Les séances de l'Assemblée sont de plus en plus diffi-
le seɑ̃:s də lasɑ̃ble sɔ̃ də ply -zɑ̃ ply difi-

ciles, une foule violente est réunie autour des députés
sil, yn ful vjɔlɑ̃:t ɛ reyni otu:r de depyte

et essaye de les faire voter comme il lui plaît.
e ɛsɛ:j də le fɛ:r vɔte kɔm il lɥi plɛ.

Néanmoins, l'Assemblée Constituante fait pendant les
neɑ̃mwɛ̃, lasɑ̃ble kɔ̃stitɥɑ̃:t fɛ pɑ̃dɑ̃ le

mois qui suivent un travail immense. Elle donne au
mwa ki sɥi:v œ̃ trava:j imɑ̃:s. ɛl dɔn o

pays de nouvelles lois, elle réforme et refait entière-
peji d nuvɛl lwa, ɛl refɔrm e rəfɛ ɑ̃tjɛr-

ment l'organisation de l'État. Dans un effort admirable,
mɑ̃ lɔrganizasjɔ̃ d leta. dɑ̃ -zœ̃ -nɛfɔ:r admirabl,

effort = action pleine de force, pour atteindre un but

elle tente de remplacer la vieille monarchie par une
ɛl tɑ̃:t də rɑ̃plase la vjɛ:j mɔnarʃi par yn

serviteur = personne qui sert

monarchie nouvelle, où le roi n'est plus que le serviteur
mɔnarʃi nuvɛl, u lə rwa nɛ ply k lə sɛrvitœ:r

du peuple, qui seul a le pouvoir.
dy pœpl, ki sœl a l puvwa:r.

œuvre (f) = ce que l'on a fait par son travail

Malheureusement, pour couronner son œuvre, la Con-
malœrøzmɑ̃, pur kurɔne sɔ̃ -nœ:vr, la kɔ̃-

la Constituante = l'Assemblée Constituante

stituante, poussée par Mirabeau, et malgré les efforts
stitɥɑ̃:t, puse par mirabo, e malgre le -zɛfɔ:r

de l'abbé Sieyès, décide de rendre à la Nation les terres
də labe sjejɛ:s, desid də rɑ̃:dr a la nasjɔ̃ le tɛ:r

faire des prêtres les ... = transformer les prêtres en ...

du clergé, et de faire des prêtres les serviteurs de la
dy klɛrʒe, e d fɛ:r de prɛ:trə le sɛrvitœ:r də la

Nation. Désormais, ils devront faire serment d'être
nasjɔ̃. dezɔrmɛ, il dəvrɔ̃ fɛ:r sɛrmɑ̃ dɛ:trə

fidèles à la Constitution.
fidɛl a la kɔ̃stitysjɔ̃.

La plupart des prêtres refusent. Louis XVI, bien
la plypa:r de prɛ:trə rəfy:z. lwi sɛ:z, bjɛ̃

signer ɔ: mettre son nom sous

que n'osant refuser de signer cette dernière loi, pense
k nozɑ̃ rfyze d siɲe sɛt dɛrnjɛ:r lwa, pɑ̃:s

l'étranger ɔ: les pays étrangers

à appeler l'étranger à son secours. Cependant il hésite
a aple letrɑ̃ʒe a sɔ̃ səku:r. səpɑ̃dɑ̃ il ezit

secourir
le secours

encore, comme il en a l'habitude.
ɑ̃kɔ:r, kɔm il ɑ̃ -na labityd.

Mais voilà que meurt Mirabeau, qui travaillait pour
mɛ vwala k mœ:r mirabo, ki travajɛ pur

un accord entre le roi et la Nation. Et Louis XVI
œ̃ -nakɔ:r ɑ̃:trə lə rwa e la nasjɔ̃. e lwi sɛ:z

commet sa plus grande faute. Il fuit Paris avec sa
kɔmɛ sa ply grɑ̃:d fo:t. il fɥi pari avɛk sa

famille. Il veut aller à la frontière, d'où, avec l'armée
fami:j. il vø ale a la frɔ̃tjɛ:r, du, avɛk larme

fidèle du général Bouillé, il pense marcher sur la
fidɛl dy ʒeneral buje, il pɑ̃:s marʃe syr la

capitale. Il s'imagine que les Parisiens, et avec eux
kapital. il simaʒin kə le parizjɛ̃, e avɛk ø

la France, le recevront alors avec enthousiasme.
la frɑ̃:s, lə rsəvrɔ̃ alɔ:r avɛk ɑ̃tuzjasm.

Le 22 juin 1791 Louis est reconnu à
lə vɛ̃tdø ʒɥɛ̃ dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃ɔ̃:z lwi ɛ rkɔny a

Varennes, arrêté et reconduit à Paris.
varɛn, arɛte e rkɔ̃dɥi a pari.

Jusque-là, dans l'Assemblée, il n'y avait pour ainsi dire
ʒyskəla, dɑ̃ lasɑ̃ble, il njavɛ pur ɛ̃si di:r

pas de Républicains. Les chefs révolutionnaires, comme
pa də repyblikɛ̃. le ʃɛf revɔlysjɔnɛ:r, kɔm

Robespierre, Danton, Marat, acceptaient l'idée de la
rɔbɛspjɛ:r, dɑ̃tɔ̃, mara, aksɛptɛ lide d la

monarchie. Le lendemain de la fuite de Louis XVI
mɔnarʃi. lə lɑ̃dmɛ̃ d la fɥit də lwi sɛ:z

tout change. L'Assemblée considère que la personne
tu ʃɑ̃:ʒ. lasɑ̃ble kɔ̃sidɛ:r kə la pɛrsɔn

du roi n'est plus nécessaire, puisque le pays peut être
dy rwa nɛ ply nesesɛ:r, pɥisk lə peji pø -tɛ:trə

commettre = faire

frontière = ligne qui sépare deux pays

général ɔ: chef d'une armée

pour ainsi dire ɔ: presque

républicain = homme qui est contre l'idée de la monarchie

fuir
la fuite

considérer ɔ: penser

gouverné sans lui, et prend entièrement sur elle le
guverne sã lɥi, e prã ãtjɛrmã syr ɛl lə

gouvernement de l'État. Peu de temps après, l'Assem-
guvɛrnəmã d leta. pø d tã -zaprɛ, lasã-

blée Constituante se renvoie elle-même, et fait élire
ble kɔ̃stitɥã:t sə rãvwa ɛlmɛ:m, e fɛ -teli:r

législative = qui doit faire les lois du pays

à sa place une Assemblée Législative.
a sa plas yn asãble leʒislati:v.

La Législative compte sept cent quarante-cinq dé-
la leʒislati:v kɔ̃:t sɛt sã karãtsɛ̃ de-

putés. Elle est divisée en trois groupes: à droite, ceux
pyte. ɛl ɛ divize ã trwa grup: a drwat, sø

qui sont pour la Constitution et la monarchie, et qui
ki sɔ̃ pur la kɔ̃stitysjɔ̃ e la mɔnarʃi, e ki

ne forment qu'un petit groupe d'une centaine de per-
n fɔrm kœ̃ pti grup dyn sãtɛn də pɛr-

les indépendants ɔ: ceux qui n'appartiennent ni à la droite, ni à la gauche

sonnes. Au centre, les Indépendants, groupe le plus
sɔn. o sã:tr, le -zɛ̃depãdã, grup lə ply

nombreux, mais hésitant. A gauche enfin, les Jacobins,
nɔ̃brø, mɛ ezitã. a go:ʃ ãfɛ̃, le ʒakɔbɛ̃,

qui sont républicains. Parmi les Jacobins, un groupe
ki sɔ̃ repyblikɛ̃. parmi le ʒakɔbɛ̃, œ̃ grup

énergie = volonté et force d'agir

principalement = surtout

plein d'énergie, les Girondins, venus principalement de
plɛ̃ denɛrʒi, le ʒirɔ̃dɛ̃, vəny prɛ̃sipalmã d

Bordeaux.
bɔrdo.

En mars et avril 1792, les Girondins
ã mars e avril dissɛt sã katrəvɛ̃du:z, le ʒirɔ̃dɛ̃

exigent que la France déclare la guerre à l'Autriche.
egzi:ʒ kə la frɑ̃:s dekla:r la gɛ:r a lotriʃ.

Ils s'imaginent qu'une guerre se terminant par la victoire des armées républicaines signifierait le triomphe absolu de la Révolution. Ils oublient que la France républicaine n'a pour ainsi dire pas d'armée.
il simaʒin kyn gɛ:r sə tɛrminɑ̃ par la viktwa:r de -zarme repyblikɛn siɲifirɛ lə triɔ̃:f absɔly d la revɔlysjɔ̃. il -zubli k la frɑ̃:s repyblikɛn na pur ɛ̃si di:r pa darme.

La guerre est néanmoins déclarée. La France ne peut réunir que 100.000 soldats, contre les armées de l'Autriche et de la Prusse. Nous sommes le 20 avril 1792. Le 11 juillet l'Assemblée Législative, devant l'avance des Prussiens, déclare « la Patrie en danger », et ordonne la formation d'une armée de la Nation.
la gɛ:r ɛ neɑ̃mwɛ̃ deklare. la frɑ̃:s nə pø reyni:r kə sɑ̃ mil sɔlda, kɔ̃:trə le -zarme d lotriʃ e d la prys. nu sɔm lə vɛ̃ avril dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃du:z. lə ɔ̃:zə ʒɥijɛ lasɑ̃ble leʒislati:v, dəvɑ̃ lavɑ̃:s de prysjɛ̃, dekla:r «la patri ɑ̃ dɑ̃ʒe», e ɔrdɔn la fɔrmasjɔ̃ dyn arme d la nasjɔ̃.

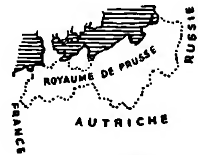
Les choses, cependant, vont vite. Le 28 juillet le chef des armées étrangères annonce qu'il va faire
le ʃo:zə, səpɑ̃dɑ̃, vɔ̃ vit. lə vɛ̃tɥit ʒɥijɛ lə ʃɛf de -zarme etrɑ̃ʒɛ:r anɔ̃:s kil va fɛ:r

vaincre
la victoire



l'Autriche (f)

républicain
une république



la Prusse

avancer
une avance

La patrie d'une personne est le pays où cette personne est née.

former
la formation

étranger
étrangère

couler des fleuves de sang dans Paris si l'on touche à
kule de flœ:v də sɑ̃ dɑ̃ pari si lɔ̃ tuʃ a

la personne de Louis XVI.
la pɛrsɔn də lwi sɛ:z.

Paris est furieux. Les hommes de la gauche se pré-
pari ɛ fyrjø. le -zɔm də la go:ʃ sə pre-

parent à faire tomber la monarchie et à déclarer la
pa:r a fɛ:r tɔ̃be la mɔnarʃi e a deklare la

République. Ces hommes sont principalement Robes-
repyblik. se -zɔm sɔ̃ prɛ̃sipalmɑ̃ rɔbɛs-

pierre, Danton, Marat et Camille Desmoulins.
pjɛ:r, dɑ̃tɔ̃, mara e kami:j demulɛ̃.

Le soir du 9 août, tout Paris est dans les rues.
lə swa:r dy nœf u, tu pari ɛ dɑ̃ le ry.

Soudain on entend sonner les cloches de l'église des
sudɛ̃ ɔ̃ -nɑ̃tɑ̃ sɔne le klɔʃ də legli:z de

Cordeliers. C'est Danton qui les a fait sonner. La
kɔrdəlje. sɛ dɑ̃tɔ̃ ki le -za fɛ sɔne. la

deuxième Révolution va commencer. Au chant de
døzjɛm revɔlysjɔ̃ va kɔmɑ̃se. o ʃɑ̃ d

la Marseillaise, qui deviendra plus tard le chant na-
la marsɛjɛ:z, ki dəvjɛ̃dra ply ta:r lə ʃɑ̃ na-

tional de la France, la Commune de Paris est remplacée
sjɔnal də la frɑ̃:s, la kɔmyn də pari ɛ rɑ̃plase

par une Commune révolutionnaire. Le personnage
par yn kɔmyn revɔlysjɔnɛ:r. lə pɛrsɔna:ʒ

central y est Danton. Alors, les révolutionnaires
sɑ̃tral i ɛ dɑ̃tɔ̃. alɔ:r, le revɔlysjɔnɛ:r

commune = réunion de personnes qui gouvernent une ville

central ɔ: le plus important

marchent sur les Tuileries, où se trouve le roi. »
marʃ syr le tɥilri, u sə tru:v lə rwa.»

De nouveau, M. Doumier s'arrêta au milieu de son
də nuvo, məsjø dumje sarɛta o miljø d sɔ̃

récit, au point le plus passionnant, comme dans l'histoire
resi, o pwɛ̃ lə ply pasjɔnɑ̃, kɔm dɑ̃ listwa:r

de Jeanne d'Arc. Cette fois, Jeannette regarda la
də ʒa:n dark. sɛt fwa, ʒanɛt rəgarda la

pendule du salon avant de protester. Il était déjà
pɑ̃dyl dy salɔ̃ avɑ̃ də prɔtɛste. il etɛ deʒa

plus de onze heures. « Déjà ... » dit la fillette avec
ply də ɔ̃:z œ:r. «deʒa...» di la fijɛt avɛk

un long soupir, « c'était pourtant si intéressant. Tu
œ̃ lɔ̃ supi:r, «setɛ purtɑ̃ si ɛ̃terɛsɑ̃. ty

ne crois pas que nous puissions continuer encore un
nə krwa pa k nu pɥisjɔ̃ kɔ̃tinɥe ɑ̃kɔ:r œ̃

peu? Juste un tout petit instant? » Elle dit cela en
pø? ʒyst œ̃ tu pti -tɛ̃stɑ̃?» ɛl di sla ɑ̃

regardant son grand-père d'une telle façon qu'il rit
rgardɑ̃ sɔ̃ grɑ̃pɛ:r dyn tɛl fasɔ̃ kil ri

rit = a ri

et lui répondit: « Si ta maman n'était pas là, je crois
e lɥi repɔ̃di: «si ta mɑ̃mɑ̃ netɛ pa la, ʒə krwa

presque que je continuerais, parce que je ne suis qu'un
prɛskə kə ʒ kɔ̃tinyrɛ, pars kə ʒə n sɥi kœ̃

faible homme. Mais ta maman est heureusement là,
fɛbl ɔm. mɛ ta mɑ̃mɑ̃ ɛ -tœrøzmɑ̃ la,

et elle est beaucoup plus forte que moi. De sorte
e ɛl ɛ boku ply fɔrt kə mwa. də sɔrt

que ... » Marie-Anne finit la phrase de son beau-père:
kə...» mari a:n fini la fra:z də sɔ̃ bopɛ:r:

« ... nous allons vite nous coucher! » Jeannette ne
«... nu -zalɔ̃ vit nu kuʃe!» ʒanɛt nə

résista pas, embrassa son grand-père en lui disant
rezista pa, ɑ̃brasa sɔ̃ grɑ̃pɛ:r ɑ̃ lɥi dizɑ̃

bonne nuit, et suivit sa mère. M. Doumier resta
bɔn nɥi, e sɥivi sa mɛ:r. məsjø dumje rɛsta

encore une demi-heure au salon, à songer à cette
ɑ̃kɔ:r yn dəmiœ:r o salɔ̃, a sɔ̃ʒe a sɛt

époque si héroïque et si violente qui l'avait toujours
epɔk si erɔik e si vjɔlɑ̃:t ki lavɛ tuʒu:r

intéressé plus que toute autre époque de l'histoire de
ɛ̃terɛse ply k tut o:tr epɔk də listwa:r də

France.
frɑ̃:s.

EXERCICE A.

En dix-sept cent quatre-vingt-neuf, le peuple de France était très —. Il aurait fallu faire quelque chose, mais ni le roi ni son — ne savaient par quoi commencer. On décida alors de réunir les — Généraux. Ceux-ci étaient formés du —, c'est-à-dire des prêtres, de la —, c'est-à-dire des nobles, et du tiers état. Chacun de ces états envoyait des — aux États Généraux. Ces envoyés n'étaient pas — par tout le peuple, comme aujourd'hui, mais ils représentaient la France.

MOTS:
un abbé
un accord
un aspect
une assemblée
une avance
une baïonette
un canon
une capitale
un citoyen
un clergé
une cocarde

Les députés ne sont pas contents de la première — du 5 mai 1789. Le tiers état veut avoir tout le —, il veut décider tout seul des affaires de l'État. Le roi refuse, et les députés du tiers se déclarent — nationale. Ils le font sur la proposition de l'abbé Sieyès, élu comme — du tiers. Le roi est —, mais il n'ose rien faire. Le 20 juin, les députés se réunissent dans la salle du Jeu de Paume, où ils jurent de ne pas se séparer jusqu'à ce que l'État soit —. C'est le — du Jeu de Paume.

Le roi fait venir à Paris et à Versailles des — de soldats étrangers pour se défendre. Le 12 juillet, Camille Desmoulins parle au peuple de Paris: « —! Les régiments étrangers vont marcher sur nous, nous devons courir aux armes! » Le peuple marche vers la place de la Concorde, le prince de Lambesc doit —. Le lendemain, les Parisiens s'— de fusils et de canons. Le 14 juillet, la —, prison d'État, est prise. Elle est le — de l'injustice.

Deux semaines se passent, et dans la nuit du 4 août, l'Assemblée transforme entièrement l'— de la France. Tous les citoyens sont —, il n'y a plus rien des droits de la noblesse et du clergé. Il n'y a plus qu'une seule — pour tous les Français. Une nouvelle France naît parmi les cris d' — et de joie.

EXERCICE B.

Nous allons de nouveau vous demander de nous raconter quelque chose vous-même. Cela peut être une chose qui vous est arrivée, mais ceci n'est pas du tout

une commune
une confiance
une constitution
un curé
une décision
une demande
un député
un discours
un effort
une énergie
un enthousiasme
un état
l'étranger
un feu
une force
une formation
une frontière
une fuite
un général
un Girondin
un gouvernement
une habitude
une injustice
un Jacobin
une liberté
une loi
la Marseillaise
un ministre
une monarchie
un noble
une noblesse
une œuvre
une organisation
un palais
une partie
une patrie
une paume
une pique
un pistolet
un pouvoir
un président

un prince
une prise
un Prussien
une réalité
une réforme
un régiment
une reine
un représentant
un républicain
une république
une réunion
une révolution
une séance
un secours
un serment
un serviteur
une situation
un Suisse
un symbole
des terres
un théâtre
le tiers
une victoire
absolu
allemand
central
complet
complète
constituant
égal
égaux
entier
entière
étranger
étrangère
fidèle
furieux
général
généraux
indépendant
législatif
mécontent
menu
national

nécessaire. Vous pouvez, si vous voulez, raconter une chose qui ne vous est jamais arrivée. Si vous ne la trouvez pas vous-même, nous allons, pour vous aider, vous demander de nous raconter comment on vit dans votre pays. Et nous vous proposons de nous le raconter en répondant aux questions suivantes:

1) Combien d'habitants a votre pays? Y a-t-il beaucoup de paysans? Les villes sont-elles très grandes?

2) Comment est le temps aux différentes époques de l'année?

3) Dans votre ville — si vous demeurez dans une ville — les maisons sont-elles très hautes? Comment les gens vont-ils à leur travail?

4) Combien travaille-t-on dans les villes? Et à la campagne? Combien est-on payé? Avez-vous les « vacances payées »?

5) Comment passe-t-on ses vacances? Où va-t-on? Que fait-on?

6) Passez-vous beaucoup de votre temps en famille? Sortez-vous souvent, le soir, pour aller voir des amis, par exemple? Recevez-vous souvent des amis chez vous?

7) Voyage-t-on beaucoup chez vous, ou préfère-t-on rester dans son pays? Qui est-ce qui voyage le plus? Les jeunes? Sinon qui alors? Et pourquoi?

8) Que pouvez-vous nous raconter encore, de votre pays?

EXERCICE C.

je hais	**nous haïssons**
tu hais	**vous haïssez**
il hait	**ils haïssent**

Jeanne d'Arc ne — personne, disent ses amis. « Ne —-tu donc pas les Anglais? » lui demande-t-on. « Non, je ne — pas les Anglais. » Mais les Anglais — Jeanne. « Pourquoi —-vous la Pucelle? » « Nous — la Pucelle parce qu'elle est plus forte que nous. »

je pénètre	**nous pénétrons**
tu pénètres	**vous pénétrez**
il pénètre	**ils pénètrent**

La flèche — dans le corps de Jeanne. Jeanne et ses soldats — dans la ville qu'ils ont délivrée. « Si je — dans la ville la première, me suivrez-vous? » demande Jeanne à ses soldats. « Oui, si tu — dans la ville, nous te suivrons, mais si nous — dans la ville avant toi, que feras-tu? » « Si vous — dans la ville avant moi, c'est moi qui vous suivrai! »

pénétrer	
a pénétré	**pénétrait**
pénètre	**pénétrera**

Jeanne promet au roi de — dans la ville assiégée avant cinq jours. « Nous — dans la ville le cinquième jour, avant que le soleil se couche. » Et le cinquième jour, elle a — dans la ville. Les soldats ne seraient pas contents s'ils ne — pas dans la ville assiégée. Jeanne — dans la ville, son drapeau à la main.

politique
populaire
quelques
républicain
révolutionnaire
royal
suisse
tiers
tricolore
violent
assembler
céder
commettre
considérer
considère
déclarer
se déclarer
demeurer
diriger
se diriger
diviser
élire
a élu
s'emparer de
exiger
fuir
(on) se fut installé
hait
hésitant
hésiter
ignorer
naît
nommer
pénétrer
pousser
reconduire
se recueillir
reculer
réformer
rejoindre
remplacer
renvoyer
représenter

signer
signifier
tenter
voter
désormais
néanmoins
principalement
à son service
depuis peu
en vain
laisser mécontent
ne fait que commencer
nous sommes le...
passer à l'action
pour ainsi dire
qu'ils restent
se faire une haute idée
l'Autriche
la Bastille
Brienne
Camille
Danton
Desmoulins
la Force
Jeu de Paume
Marat
Menus Plaisirs
Palais-Royal
la Prusse
Robespierre
Varennes

EXERCICE D.

Et voici une histoire que nous allons commencer et que nous vous demanderons de terminer pour nous.

« Dans une petite ville de France vivait un jeune homme pauvre qui s'appelait André. André aimait une jeune fille appelée Lucie [*lysi*], qui avait beaucoup d'argent, et Lucie aimait également André. Mais leurs parents ne voulaient pas que les jeunes gens se voient, et encore moins qu'ils s'aiment.

Mais un jour, un homme étrange est arrivé à Fanfreluche [*fɑ̃frəlyʃ*], comme s'appelait la petite ville. Cet homme faisait faire aux gens les choses qu'ils avaient le plus envie de faire, mais qu'ils n'osaient faire, à cause des autres gens. Et voilà qu'André et Lucie décident de s'enfuir de Fanfreluche et d'aller à Paris, après s'être mariés. Ils demandent donc au curé de Fanfreluche de les marier sans que personne le sache, et le curé accepte. Il n'aurait jamais accepté s'il n'y avait pas eu cet homme dans la ville. Un autre homme promet de les aider et de les conduire à Paris en auto. Cet homme est le vieux maître de français d'André.

Les jeunes gens doivent se trouver à l'église très tôt, le lendemain matin. Mais pendant la nuit, l'homme qui faisait faire aux gens ce qu'ils désiraient mais n'osaient pas faire, quitte Fanfreluche. Et le lendemain matin ... »

A vous de continuer! Nous vous aiderons en vous posant quelques questions.

1) Que fait André? Vient-il à l'église? Et s'il vient, veut-il toujours se marier?
2) Et Lucie, ose-t-elle toujours se marier?
3) Croyez-vous que le curé ait toujours le courage de marier les deux jeunes gens?
4) Et le maître de français d'André vient-il les chercher?
5) Les parents des jeunes gens changent-ils d'idée et permettent-ils au jeunes gens de se marier?
6) Que font les jeunes gens après ce matin-là?
7) Comment finit l'histoire?

Ces questions ne sont que pour vous aider. Si vous voulez raconter la fin de l'histoire d'une autre façon, vous êtes libre d'écrire ce que vous voulez, bien entendu.

RÉSUMÉ

Les temps du passé

Dans le résumé du chapitre 42, nous avons présenté le passé simple. Voyons maintenant quelle différence il y a, dans «la langue écrite», entre les trois temps du passé: l'imparfait, le passé simple et le passé composé. (Vous vous rappelez que dans «la langue parlée» on remplace toujours le passé simple par le passé composé.) Voyons d'abord quand on emploie l'imparfait.

Action qui dure pendant un temps inconnu

L'imparfait sert à présenter l'action dont il s'agit comme une action qui dure pendant un certain temps d'une longueur qui n'est pas indiquée, c'est-à-dire comme une action qui était en train de se produire au moment dont

on parle. A ce moment, l'action n'était pas encore finie, et il n'est pas dit quand elle s'est achevée.

Exemples: « Le petit garçon les *regardait.* » « C'est un des hommes dont me *parlait* Arthur mercredi dernier. » « J'ai vu qu'ils s'en *allaient.* » « Nous *regardions* les gens qui passaient dans la rue. » « Je *comprenais* très bien pourquoi ma cousine était si belle, ce soir-là. »

Action achevée

Tandis que l'imparfait sert à présenter une action comme étant en train de se produire, comme non achevée, le passé simple présente l'action comme entièrement achevée, comme finie.

Exemples: « Marie-Anne *demanda* à son beau-père de raconter quelque chose. » « Quoi? lui *répondit* M. Doumier. » «Vous savez l'Histoire, *dit* Marie-Anne, puis elle *ajouta*: Henri m'a parlé de vos belles soirées. » « Quand les dix hommes *arrivèrent* devant Charlemagne, ils le *saluèrent* avec amour et Blancandrin *parla.* »

Action qui dure pendant un temps connu

L'action achevée et finie exprimée par le passé simple n'est pas nécessairement très courte. Elle peut bien durer plus ou moins longtemps, mais tandis qu'à l'imparfait rien ne dit combien de temps elle dure, si une action d'une certaine longueur est exprimée par le passé simple, il faut que quelque mot dans la phrase dise combien de temps elle a duré.

Exemples: « Charlemagne *resta* longtemps silencieux. » « Pendant quelques minutes, personne ne *dit* rien. » « Ses parents *pleurèrent* longtemps. » « M. Doumier *resta* plusieurs années sans nouvelles de son fils. » « Henri *dormit* peu, cette nuit. »

L'imparfait sert à exprimer qu'une action est répétée un certain nombre de fois, mais sans qu'il soit dit combien de fois elle s'est produite. Ainsi, on a l'imparfait avec des mots comme « souvent », « parfois », « d'autres fois », etc.

Action répétée un nombre de fois inconnu

Exemples: « Il se *levait* souvent et *allait* vers la porte. » « Parfois, il s'*arrêtait* avant d'y arriver et *revenait* à sa table, mais d'autres fois, il *allait* jusqu'à la porte, *regardait* à droite et à gauche dans la rue, puis *revenait* à sa table. »

Cette action achevée peut être répétée un certain nombre de fois et être exprimée par le passé simple, si quelque mot dans la phrase ou plusieurs mots dans la phrase disent combien de fois elle s'est produite. Ces mots peuvent être, par exemple: « trois fois », « beaucoup de fois », « plusieurs fois ».

Action répétée un nombre de fois connu

Exemples: « La voix *dit* plusieurs fois à Jeanne: Va, fille de Dieu! » « Les Anglais *appelèrent* beaucoup de fois la Pucelle de noms très laids. » « Jeanne *fut* blessée plusieurs fois. » « Jeanne ne se *servit* pas une seule fois de son épée. » « Elle ne se *servit* jamais de ses armes. »

L'imparfait sert à exprimer que quelque chose était, que quelque chose se passait.

Exemples: « Avant, il y *avait* ici beaucoup de petites maisons. » « J'*étais* son ami. » « Elle *aimait* beaucoup son mari. » « Il a rencontré une jeune fille qui *s'appelait* Marie-Anne Bourdier. » « Il *faisait* froid. »

L'imparfait sert à exprimer une habitude ou ce qui se produit d'habitude.

Habitude

Exemples: « Tous les hommes de Villebourg *venaient* là à midi. » « Henri ne *disait* pas le nom de ses parents. » « Il l'*appelait* son ange. » « Marie-Anne *racontait* à tous ses amis qu'elle était mariée. » « Quand Henri *rentrait* à la maison, Fatima lui *prenait* la main en souriant. Son cœur *battait,* elle *était* heureuse. »

Chose expliquée

L'imparfait sert à expliquer une phrase qu'il suit sans qu'il soit nécessaire d'employer des mots comme « parce que » ou « car ».

Exemples: « Elle aimerait que le père d'Henri les prenne chez lui, elle *voulait* leur montrer leur pays. » « Marie-Anne s'est arrêtée: elle *aimait* beaucoup le chant des oiseaux. » « André fut très étonné, il n'*attendait* pas un instant cette réponse. » « Elle n'avait pas besoin de le dire: cela se *voyait* à tout ce qu'elle faisait. » « Henri s'était levé très tôt, il *avait* peu dormi et *voulait* faire un promenade. »

Raison

L'imparfait sert à montrer la raison d'une action exprimée dans la phrase suivante sans qu'il soit nécessaire d'employer le mot « comme ».

Exemples: « Personne ne *chantait* ni ne *parlait* dans la maison: Henri s'est couché. » « Marie-Anne *était* très fatiguée, elle s'était couchée tout de suite. » « Le cœur de Fatima ne *battait* plus aussi faiblement qu'avant et la fillette *semblait* déjà être plus forte; le médecin permit à Henri de lui poser quelques questions. »

Après « si »

L'imparfait est souvent employé après le mot « si » pour exprimer une condition.

Exemples: « Tu aurais été heureux, si tu *avais* vécu. » « Tu serais très content, si tu *savais* ce que j'ai acheté. » « Si je *savais* prendre des photos en couleurs, je prendrais une photo de ce jardin. »

L'imparfait s'emploie souvent quand on raconte ce que quelqu'un a dit.

Récit de ce qu'on a dit

Exemples: « Il a écrit qu'il *allait* partir pour une autre partie de l'Afrique. » « Je vous ai demandé si vous *préfériez* quitter le restaurant. » « Tout le monde a dit qu'elle *était* très jolie. » « Elle a répondu qu'il n'y *avait* vraiment rien. » « Il lui a dit qu'il l'*aimait.* »

Et maintenant, voyons quand on emploie le passé composé dans « la langue écrite », c'est-à-dire quand, dans « la langue écrite », on doit employer le passé composé, et pas le passé simple. Répétons que, dans « la langue parlée », on n'emploie jamais le passé simple. Le passé composé sert à présenter une action achevée comme une sorte de passé dans le présent, c'est-à-dire comme une action passée qui intéresse le moment présent.

Passé composé

Exemples: « Il *a* assez *fait* la guerre dans ce pays! » « Pourquoi *a*-t-on *attendu* si longtemps? » « Mon grand-père n'*a* pas *été* malade depuis 1920. » « Nous *avons* maintenant *présenté* la petite famille de M. Doumier. » « Jean pleure parce qu'il *est tombé.* »

Très souvent, cette action achevée exprimée par le passé composé vient de se produire ou, du moins, s'est produite dans la même « époque » que celle où l'on se

trouve: le même instant, la même heure, le même mois, la même année, etc.

Exemples: « Ce mois-ci, un malade *est venu* à Villebourg, il *est monté* chez le docteur Pirot et lui *a dit*: « Docteur, aucun des médecins de ma ville ne peut rien faire pour moi. » » « Le café que vous *avez fait* ce soir est délicieux. » « Il *est parti* ce matin. » « On l'*a vu* la dernière fois cet été. » « Je l'*ai mise* dans ma poche en partant. »

Le passé composé sert parfois à présenter une action achevée comme séparée de toute autre action, c'est-à-dire comme une action qui ne fait pas partie d'un groupe d'actions, dans un récit.

Exemples: « On nous *a raconté* cela au lycée. » « C'est Georges Laferre qui a écrit ce gros livre. » « Ce vin *a été* mis en bouteilles par le père du propriétaire. » « Les Courtelet *ont* toujours *aimé* les bons vins. » « J'*ai bu* beaucoup de bons cognacs, mais je n'en *ai* jamais *bu* d'aussi bons que celui-ci. » « Je lui *ai écrit* trois lettres après 1945. » « Sa femme *est morte* il y a cinq ans. »

LA FIN DE LA RÉVOLUTION

Dès que la vieille Amélie eut servi le dessert, le
dɛ k la vjɛ:j ameli y sɛrvi l desɛ:r, lə

lendemain soir, Jeanne demanda à son grand-père:
lãdmɛ̃ swa:r, ʒa:n dəmãda a sɔ̃ grãpɛ:r:

« Et alors, grand-papa, qu'est-ce qu'il a fait, le peuple,
«e alɔ:r, grãpapa, kɛs kil a fɛ, lə pœpl,

quand il est arrivé devant les Tuileries? » Mais Marie-
kã -til ɛ -tarive dvã le tɥilri?» mɛ mari

Anne ne donna pas à M. Doumier le temps de
a:n nə dɔna pa a məsjø dumje l tã d

répondre: « Jeanne, veux-tu laisser grand-papa manger
repɔ̃:dr: «ʒa:n, vø ty lɛse grãpapa mãʒe

son dessert en paix! » dit-elle à la fillette. « Pardon,
sɔ̃ desɛ:r ã pɛ!» di -tɛl a la fijɛt. «pardɔ̃,

maman! » dit Jeannette, et pendant les dix minutes
mãmã!» di ʒanɛt, e pãdã le di minyt

suivantes elle ne dit rien. Mais quand on eut fini le
sɥivã:t ɛl nə di rjɛ̃. mɛ kã -tɔ̃ -ny fini l

dessert, elle se leva de table la première et courut
desɛ:r, ɛl sə lva d tablə la prəmjɛ:r e kury

dans le salon, où elle prit sa place auprès du fauteuil
dã l salɔ̃, u ɛl pri sa plas oprɛ dy fotœ:j

de M. Doumier. M. Doumier alluma une cigarette
də məsjø dumje. məsjø dumje alyma yn sigarɛt

dessert = fruits, glace ou autre chose que l'on mange à la fin du repas

courut = a couru

et fuma quelques instants en silence. Puis il commença:
e ʃyma kɛlk -zɛ̃stɑ̃ ɑ̃ silɑ̃:s. pɥi il kɔmɑ̃sa:

« Nous avons laissé le peuple de Paris en marche vers
«nu -zavɔ̃ lɛse l pœplə də pari ɑ̃ marʃ vɛr

les Tuileries. Cependant, les Tuileries sont gardées
le tɥilri. səpɑ̃dɑ̃, le tɥilri sɔ̃ garde

par onze cents soldats, dont neuf cents Suisses, fidèles
par ɔ̃:zə sɑ̃ sɔlda, dɔ̃ nœf sɑ̃ sɥis, fidɛl

jusqu'à la mort. Marie-Antoinette voudrait résister:
ʒyska la mɔ:r. mari ɑ̃twanɛt vudrɛ reziste:

« Nous avons des forces! » dit-elle. Mais Louis XVI
«nu -zavɔ̃ de fɔrs!» di -tɛl. mɛ lwi sɛ:z

n'a pas l'energie de se défendre. « Allons, » dit-il, « il
na pa lenɛrʒi d sə defɑ̃:dr. «alɔ̃,» di -til, «il

n'y a plus rien à faire ici. » Et il va demander à
nja ply rjɛ̃ -na fɛ:r isi.» e il va dmɑ̃de a

l'Assemblée de le protéger contre la foule. Aux
lasɑ̃ble d lə prɔteʒe kɔ̃:trə la ful. o

Tuileries, huit cents soldats, dont presque tous les
tɥilri, ɥi sɑ̃ sɔlda, dɔ̃ prɛsk tu le

Suisses, sont tués. Le matin du 10 août, la Commune,
sɥis, sɔ̃ tɥe. lə matɛ̃ dy dis u, la kɔmyn,

avec Danton en tête, demande la République.
avɛk dɑ̃tɔ̃ ɑ̃ tɛ:t, dəmɑ̃:d la repyblik.

L'Assemblée, toutefois, hésite encore. Elle vote pour
lasɑ̃ble, tutfwa, ezit ɑ̃kɔ:r. ɛl vɔt pur

l'élection d'une Convention nationale et, poussée par
lelɛksjɔ̃ dyn kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ nasjɔnal e, puse par

forces ɔ: soldats

dont ɔ: parmi lesquels

en tête ɔ: comme chef

toutefois ɔ: pourtant

élire
une élection

La Convention est une assemblée révolutionnaire.

la Commune, fait emprisonner la famille du roi.
la kɔmyn, fɛ -tãprizɔne la fami:j dy rwa.

emprisonner = mettre en prison

En réalité, le pouvoir est désormais aux mains de la
ã realite, lə puvwa:r ɛ dezɔrmɛ o mɛ̃ d la

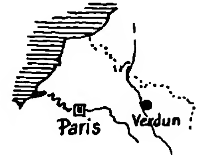
Commune et de Danton. Ce sera à eux de sauver la
kɔmyn e d dãtɔ̃. sə sra a ø d sove la

Patrie, car 80.000 Prussiens et Autrichiens sont
patri, kar katrəvɛ̃ mil prysjɛ̃ e otriʃjɛ̃ sɔ̃

maintenant entrés en France et avancent sur Paris.
mɛ̃tnã ãtre ã frã:s e avã:s syr pari.

défaite ⟷ victoire

Verdun tombe le 2 septembre. Cette défaite met
vɛrdœ̃ tɔ̃:b lə dø sɛptã:br. sɛt defɛt mɛ



Verdun

en colère Paris et la Commune. Douze cents per-
ã kɔlɛ:r pari e la kɔmyn. du:zə sã pɛr-

sonnes, des royalistes et des prêtres ayant refusé de
sɔn, de rwajalist e de prɛ:tr ɛjã rfyze d

royaliste = personne qui est pour la monarchie et le roi

prêter serment à la Constitution, sont tués dans les
prɛte sɛrmã a la kɔ̃stitysjɔ̃, sɔ̃ tɥe dã le

prêter serment à = jurer d'être fidèle à

prisons de Paris.
prizɔ̃ d pari.

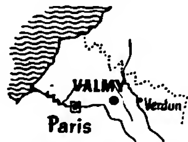
Cependant, le 20 septembre 1792, Paris
səpãdã, lə vɛ̃ sɛptã:brə dissɛt sã katrəvɛ̃du:z, pari

apprend la victoire des généraux Dumouriez et Keller-
aprã la viktwa:r de ʒenero dymurje e kɛlɛr-

un général
des généraux

mann contre les Prussiens à Valmy. Ce n'est pas une
man kɔ̃:trə le prysjɛ̃ a valmi. s nɛ pa yn

grande bataille, et il n'y a que cinq cents tués, mais
grã:d bata:j, e il nja k sɛ̃ sã tɥe, mɛ



Valmy



l'Europe

pour la première fois les canons de la Révolution font
pur la prəmjɛ:r fwa le kanɔ̃ d la revɔlysjɔ̃ fɔ̃

reculer vers la frontière les armées prussiennes, les
rkyle vɛr la frɔ̃tjɛ:r le -zarme prysjɛn, le

meilleures d'Europe. Le jeune Gœthe, qui à ce
mɛjœ:r dørɔp. lə ʒœn gø:t, ki a s

moment sert dans l'armée prussienne, dit à ses ca-
mɔmɑ̃ sɛ:r dɑ̃ larme prysjɛn, di a se ka-

marades: « En ce lieu et en ce jour commence une nou-
marad: «ɑ̃ sə ljø e ɑ̃ sə ʒu:r kɔmɑ̃:s yn nu-

velle époque dans l'histoire du monde. Vous pour-
vɛl epɔk dɑ̃ listwa:r dy mɔ̃:d. vu pu-

rez dire: « J'y étais. » »
re di:r: «ʒi etɛ.» »

Cette victoire est bientôt suivie par d'autres. Les
sɛt viktwa:r ɛ bjɛ̃to sɥivi par do:tr. le

armées de la Révolution entrent dans les pays ennemis.
-zarme d la revɔlysjɔ̃ ã:trə dã le peji ɛnmi.

Cependant la Convention se réunit, elle va gouverner
səpãdã la kɔ̃vãsjɔ̃ s reyni, ɛl va guvɛrne

la France pendant trois années terribles.
la frã:s pãdã trwa -zane tɛribl.

A la Convention, les Girondins, qui, dans la vieille
a la kɔ̃vãsjɔ̃, le ʒirɔ̃dɛ̃, ki, dã la vjɛ:j

Assemblée, étaient à gauche, sont désormais le parti
asãble, etɛ -ta go:ʃ, sɔ̃ dezɔrmɛ l parti

parti = groupe politique qui a les mêmes idées et les mêmes buts

de droite. A gauche, sur les bancs les plus élevés,
d drwat. a go:ʃ, syr le bã le ply -zelve,

nous avons le parti de la « Montagne », où nous trou-
nu -zavɔ̃ l parti d la «mɔ̃taɲ», u nu tru-

vons les Jacobins. Au centre, un groupe hésitant,
vɔ̃ le ʒakɔbɛ̃. o sã:tr, œ̃ grup ezitã,

sans idées précises. Tous les députés sont à présent
sã -zide presi:z. tu le depyte sɔ̃ -ta prezã

à présent = maintenant

républicains, et à sa première séance, le 21 sep-
repyblikɛ̃, e a sa prəmjɛ:r seã:s, lə vɛ̃t e œ̃ sɛp-

tembre 1792, la Convention vote la Répu-
tã:brə dissɛt sã katrəvɛ̃du:z, la kɔ̃vãsjɔ̃ vɔt la repy-

voter ɔ: voter pour

blique, qui est proclamée le 25 septembre. Quel-
blik, ki ɛ prɔklame lə vɛ̃tsɛ̃:k sɛptã:br. kɛl-

proclamer = déclarer (devant la nation)

ques semaines plus tard, devant les membres de la
k səmɛn ply ta:r, dəvã le mã:brə də la

Convention, commence le procès de Louis XVI, malgré
kɔ̃vɑ̃sjɔ̃, kɔmɑ̃:s lə prɔsɛ d lwi sɛ:z, malgre

les efforts des Girondins pour l'empêcher.
le -zɛfɔ:r de ʒirɔ̃dɛ̃ pur lɑ̃pɛʃe.

La Montagne demande la mort du roi. Robespierre
la mɔ̃taɲ dəmɑ̃:d la mɔ:r dy rwa. rɔbɛspjɛ:r

déclare que la mort de Louis XVI est nécessaire à
dekla:r kə la mɔ:r də lwi sɛ:z ɛ nesesɛ:r a

la Nation. Les Girondins ne résistent plus lorsque
la nasjɔ̃. le ʒirɔ̃dɛ̃ n rezistə ply lɔrskə

l'on découvre que Mirabeau, un des leurs, avait eu
lɔ̃ deku:vrə kə mirabo, œ̃ de lœ:r, avɛ -ty

un accord avec le roi et l'étranger. Le procès, commencé
œ̃ -nakɔ:r avɛk lə rwa e letrɑ̃ʒe. lə prɔsɛ, kɔmɑ̃se

le 11 décembre, finit le 20 janvier 1793.
lə ɔ̃:z desɑ̃:br, fini l vɛ̃ ʒɑ̃vje dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃trɛ:z.

Ce jour-là, à trois heures du matin, la Convention
sə ʒu:r la, a trwa -zœ:r dy matɛ̃, la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃

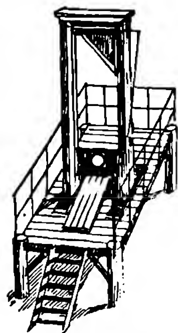
décide que Louis XVI mourra le lendemain sur la
desid kə lwi sɛ:z murra l lɑ̃dmɛ̃ syr la

guillotine. Louis Capet est guillotiné le dimanche
gijɔtin. lwi kapɛ ɛ gijɔtine l dimɑ̃:ʃ

21 janvier 1793.
vɛ̃t e œ̃ ʒɑ̃vje dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃trɛ:z.

La mort de Louis XVI a des conséquences terribles
la mɔ:r də lwi sɛ:z a de kɔ̃sekɑ̃:s tɛriblə

pour la France: L'Europe entière marche contre elle.
pur la frɑ̃:s: lørɔp ɑ̃tjɛ:r marʃ kɔ̃:tr ɛl.

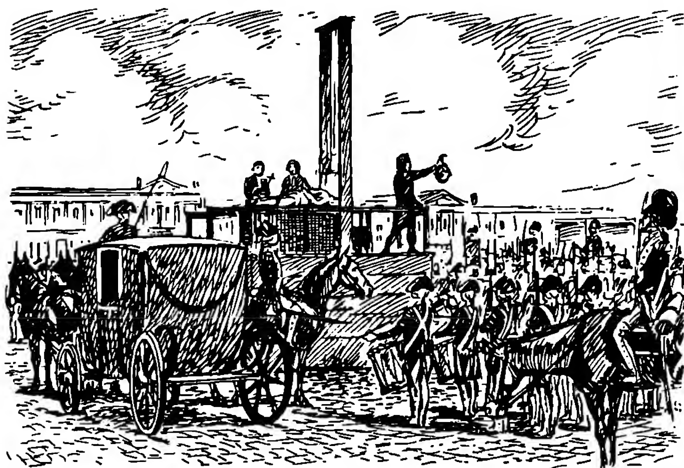

une guillotine

une guillotine
guillotiner

Capet ɔ: nom de la famille du roi

conséquence (f) ɔ: ce à quoi une action donne naissance

l'Europe entière = toute l'Europe



Louis XVI est guillotiné.

L'Angleterre, qui hait la Révolution et la République,
lãglətɛ:r, ki ɛ la revɔlysjɔ̃ e la repyblik,

est à la tête de l'Europe. L'ennemi, de nouveau, passe
ɛ -ta la tɛ:t də lørɔp. lɛnmi, də nuvo, pa:s

être à la tête de = être chef de

la frontière française et avance vers Paris.
la frɔ̃tjɛ:r frãsɛ:z e avã:s vɛr pari.

A la Convention, le parti qui a le pouvoir est la
a la kɔ̃vãsjɔ̃, lə parti ki a l puvwa:r ɛ la

Montagne, avec Robespierre et Marat en tête. Elle
mɔ̃taɲ, avɛk rɔbɛspjɛ:r e mara ã tɛ:t. ɛl

ordonne la formation d'une armée de 300.000 hommes.
ɔrdɔn la fɔrmasjɔ̃ dyn arme də trwa sã mil ɔm.

Elle condamne à mort les nobles et autres royalistes
ɛl kɔ̃da:n a mɔ:r le nɔbl e o:trə rwajalist

qui ont quitté le pays, ainsi que les prêtres qui
ki ɔ̃ kite l peji, ɛ̃si k le prɛ:trə ki

refusent toujours de prêter serment à la République.
rfy:z tuʒu:r də prɛte sɛrmɑ̃ a la repyblik.

Enfin, elle ordonne la formation du Comité de Salut
ɑ̃fɛ̃, ɛl ɔrdɔn la fɔrmasjɔ̃ dy kɔmite d saly

Public, qui dirigera l'État, et du Tribunal révo-
pyblik, ki diriʒra leta, e dy tribynal revɔ-

lutionnaire, qui aura pour mission de condamner les
lysjɔnɛ:r,. ki ɔra pur misjɔ̃ d kɔ̃dane le

ennemis de la République à la place des tribunaux
-zɛnmi d la repyblik a la plas de tribyno

ordinaires. C'est le signal de la Terreur. Mais c'est
ɔrdinɛ:r. sɛ l siɲal də la tɛrœ:r. mɛ sɛ

aussi le signal de la révolte des paysans français et de
-tosi l siɲal də la revɔlt de pejizɑ̃ frɑ̃sɛ e d

la province. Les trois quarts de la France sont bien-
la prɔvɛ̃:s. le trwa ka:r də la frɑ̃:s sɔ̃ bjɛ̃-

tôt en révolte contre Paris. A la Convention, forcés
to ɑ̃ revɔlt kɔ̃:trə pari. a la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃, fɔrse

par une armée de 70.000 hommes et 60 canons,
par yn arme d swasɑ̃tdi mil ɔm e swasɑ̃:t kanɔ̃,

sous les ordres de la Commune, les députés ont fait
su le -zɔrdrə də la kɔmyn, le depyte ɔ̃ fɛ

emprisonner les principaux Girondins, et la Montagne
ɑ̃prizɔne le prɛ̃sipo ʒirɔ̃dɛ̃, e la mɔ̃taɲ

est, plus que jamais, le parti le plus fort. Robespierre
ɛ, ply k ʒamɛ, lə parti l ply fɔ:r. rɔbɛspjɛ:r

est maître du Comité de Salut Public. Il nomme les
ɛ mɛ:trə dy kɔmite d saly pyblik. il nɔm le

comité = petit groupe de personnes

salut public = sûreté de la nation



un tribunal

un **tribunal**
des **tribunaux**

signal = signe qui annonce le début de quelque chose

Terreur ɔ: gouvernement par la peur

révolte ɔ: combat contre le gouvernement

province = le pays en dehors de la capitale

un quart = ¼

ministres et les généraux, dirige la guerre, refait, par
ministr e le ʒenero, diri:ʒ la gɛ:r, rəfɛ, par

un travail immense qui dure jour et nuit, une France
œ̃ trava:j imɑ̃:s ki dy:r ʒu:r e nɥi, yn frɑ̃:s

nouvelle.
nuvɛl.

La Convention, de nouveau, proclame que « la Patrie
la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃, də nuvo, prɔklam kə «la patri

est en danger ». Le général Carnot, chef absolu de
ɛ -tɑ̃ dɑ̃ʒe». lə general karno, ʃɛf absɔly d

la défense, organise la formation de neuf armées:
la defɑ̃:s, ɔrgani:z la fɔrmasjɔ̃ d nœf arme:

six cent mille hommes sont lancés contre l'ennemi.
si sɑ̃ mil ɔm sɔ̃ lɑ̃se kɔ̃:trə lɛnmi.

A leur tête ils ont des généraux inconnus, mais qui
a lœr tɛ:t il -zɔ̃ de ʒenero ɛ̃kɔny, mɛ ki

vont à présent devenir connus de tous les Français:
vɔ̃ -ta prezɑ̃ dəvni:r kɔny d tu le frɑ̃sɛ:

Hoche, Marceau, Jourdan, Moreau, Kléber. L'ordre est
ɔʃ, marso, ʒurdɑ̃, mɔro, klebɛ:r. lɔrdr ɛ

de vaincre ou de mourir. A la fin de 1793,
d vɛ̃:kr u d muri:r. a la fɛ̃ d dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃trɛ:z,

la jeune République, par la seule force de son en-
la ʒœn repyblik, par la sœl fɔrs də sɔ̃ -nɑ̃-

thousiasme, par l'intelligence de ses généraux, vainc
tuzjasm, par lɛ̃tɛliʒɑ̃:s də se genero, vɛ̃

de nouveau ses ennemis, au chant de la Marseillaise.
d nuvo se -zɛnmi, o ʃɑ̃ d la marsɛjɛ:z.

une organisation
organiser

vaincre
il vainc

En même temps d'autres généraux, dans le pays même,
ã mɛ:m tã do:trə ʒenero, dã l peji mɛ:m,

il vainc
ils vainquent

vainquent la révolte de la province. Parmi ces chefs,
vɛ̃:k la revɔlt də la prɔvɛ̃:s. parmi se ʃɛf,

il y a le jeune capitaine Napoléon Bonaparte. Les
il ja l ʒœn kapitɛn napɔleɔ̃ bɔnapart. le

victoires des armées de la République contre ses
viktwa:r de -zarme d la repyblik kɔ̃:trə se

le dehors ɔ: l'étranger

ennemis du dehors et de l'intérieur remplissent le
-zɛnmi dy dəɔ:r e d lɛ̃terjœ:r rãplis lə

pays d'enthousiasme, mais en même temps Paris et
peji dãtuzjasm, mɛ ã mɛ:m tã pari e

les principales villes de la province connaissent la faim
le prɛ̃sipal vil də la prɔvɛ̃:s kɔnɛs la fɛ̃

et la terreur. — Telle était la situation de la France
e la tɛrœ:r. — tɛl etɛ la sitɥasjɔ̃ d la frã:s

en ce moment très grave de son histoire.
ã s mɔmã trɛ gra:v də sɔ̃ -nistwa:r.

Danton est guillotiné le 5 avril 1794, et
dãtɔ̃ ɛ gijɔtine l sɛ̃:k avril dissɛt sã katrəvɛ̃katɔrz, e

avec lui Camille Desmoulins. Robespierre est le chef
avɛk lɥi kami:j demulɛ̃. rɔbɛspjɛ:r ɛ l ʃɛf

absolu du pays. Mais le 27 juillet 1794, il
absɔly dy peji. mɛ l vɛ̃tsɛt ʒɥijɛ dissɛt sã katrəvɛ̃katɔrz, il

est lui-même emprisonné. Le 28, le Tribunal ré-
ɛ lɥimɛ:m ãprizɔne. lə vɛ̃tɥit, lə tribynal re-

volutionnaire le condamne à mort et il est guillotiné
vɔlysjɔnɛ:r lə kɔ̃da:n a mɔ:r e il ɛ gijɔtine

à son tour. C'est la fin de l'époque de la Terreur.
a sɔ̃ tu:r. sɛ la fɛ̃ d lepɔk də la tɛrœ:r.

Après quelques autres révoltes de révolutionnaires
aprɛ kɛlk -zo:trə revɔlt də revɔlysjɔnɛ:r

mécontents et de royalistes, dont la dernière est arrê-
mekɔ̃tɑ̃ e də rwajalist, dɔ̃ la dɛrnjɛ:r ɛ -tarɛ-

tée par Bonaparte, la Convention, en 1795, cède
te par bɔnapart, la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃, ɑ̃ dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃kɛ̃:z, sɛd

le pouvoir à cinq Directeurs. Le nouveau gouverne-
lə puvwa:r a sɛ̃ dirɛktœ:r. lə nuvo guvɛrnə-

directeur = chef

ment du pays va s'appeler le Directoire.
mɑ̃ dy peji va saple l dirɛktwa:r.

Le travail de la Convention est fini. Elle a versé
lə trava:j də la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ ɛ fini. ɛl a vɛrse

des fleuves de sang, elle a gouverné par la terreur.
de flœ:v də sɑ̃, ɛl a guvɛrne par la tɛrœ:r.

Mais elle a travaillé à organiser le pays avec une
mɛ ɛl a travaje a ɔrganize l peji avɛk yn

énergie admirable. L'ordre nouveau qu'elle a donné
enɛrʒi admirabl. lɔrdrə nuvo kɛl a dɔne

ordre (m) ɔ: organisation

au pays, c'est en grande partie le même qu'aujour-
o peji, sɛ -tɑ̃ grɑ̃:d parti lə mɛ:m koʒur-

d'hui. Surtout, la Convention a organisé et réformé
dɥi. syrtu, la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ a ɔrganize e refɔrme

les écoles. Désormais, tous les enfants seront obligés
le -zekɔl. dezɔrmɛ, tu le -zɑ̃fɑ̃ srɔ̃ -tɔbliʒe

d'aller à l'école, et l'enseignement primaire sera payé
dale a lekɔl, e lɑ̃sɛɲmɑ̃ primɛ:r səra pɛje

enseigner
l'enseignement

l'enseignement primaire ɔ: l'enseignement des premières années

par l'Etat. Sous la Convention s'ouvrent des écoles
par leta. su la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ su:vrə de -zekɔl

d'État, qui deviendront plus tard les lycées. C'est la
deta, ki dəvjɛ̃drɔ̃ ply ta:r le lise. sɛ la

Convention enfin qui organise pour la première fois
kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ ɑ̃fɛ̃ ki ɔrgani:z pur la prəmjɛ:r fwa

supérieur = plus haut

un enseignement supérieur ouvert à tous. Et avant
œ̃ -nɑ̃sɛɲmɑ̃ syperjœ:r uvɛ:r a tus. e avɑ̃

tout, il est impossible d'oublier que la Convention a
tu, il ɛ -tɛ̃pɔsiblə dublie kə la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ a

défendu la France contre l'Europe entière et qu'elle
defɑ̃dy la frɑ̃:s kɔ̃:trə lørɔp ɑ̃tjɛ:r e kɛl

l'a forcée à reculer. Il y a, dans l'histoire de ces
la fɔrse a rkyle. il ja, dɑ̃ listwa:r də se

il s'est fait ɔ: on a fait

années, beaucoup de pages terribles, il s'est fait beau-
-zane, boku d pa:ʒ tɛribl, il sɛ fɛ bo-

coup de choses injustes, mais il y a aussi des pages qui
ku d ʃo:z ɛ̃ʒyst, mɛ il ja osi de pa:ʒ ki

sont parmi les plus belles de notre histoire. »
sɔ̃ parmi le ply bɛl də nɔtr istwa:r.»

M. Doumier avait été si pris lui-même par son propre
məsjø dumje avɛ -tete si pri lɥimɛ:m par sɔ̃ prɔprə

récit qu'il avait parlé sans s'arrêter pendant une heure,
resi kil avɛ parle sɑ̃ sarɛte pɑ̃dɑ̃ -tyn œ:r,

comme dans un rêve. Personne ne parlait. Jeanne
kɔm dɑ̃ -zœ̃ rɛ:v. pɛrsɔn nə parlɛ. ʒa:n

dormait-elle? Non. Bien que n'ayant pas compris
dɔrmɛ -tɛl? nɔ̃. bjɛ̃ k nɛjɑ̃ pa kɔ̃pri

tout ce qu'avait raconté son grand-père, elle avait
tu s kavɛ rakɔ̃te sɔ̃ grɑ̃pɛ:r, ɛl avɛ

suivi son récit comme le plus passionnant des récits.
sɥivi sɔ̃ resi kɔm lə ply pasjɔnɑ̃ de resi.

Quand il cessa de parler, elle poussa un long soupir
kɑ̃ -til sɛsa d parle, ɛl pusa œ̃ lɔ̃ supi:r

qui fit rire sa mère, puis elle demanda la suite. « La
ki fi ri:r sa mɛ:r, pɥi ɛl dəmɑ̃da la sɥit. «la

la suite = ce qui suit

suite? La suite de quoi? » demanda son grand-père
sɥit? la sɥit də kwa?» dəmɑ̃da sɔ̃ grɑ̃pɛ:r

avec étonnement. « La suite de l'histoire, » répondit
avɛk etɔnmɑ̃. «la sɥit də listwa:r,» repɔ̃di

Jeanne tout naturellement. « Jeanne, tu fatigues trop
ʒa:n tu natyrɛlmɑ̃. «ʒa:n, ty fatig tro

grand-père! » dit Marie-Anne. « Mais maman, il n'est
grɑ̃pɛ:r!» di mari a:n. «mɛ mɑ̃mɑ̃, il nɛ

que neuf heures et demie! » répondit la fillette. « Bien, »
k nœ -vœ:r e dmi!» repɔ̃di la fijɛt. «bjɛ̃,»

dit alors M. Doumier, « je vais te raconter l'histoire
di alɔ:r məsjø dumje, «ʒə vɛ t rakɔ̃te listwa:r

d'un des plus grands fils de la Révolution, du plus
dœ̃ de ply grɑ̃ fis də la revɔlysjɔ̃, dy ply

grand peut-être. Sais-tu qui c'est? » « Le plus grand
grɑ̃ pœtɛ:tr. se ty ki sɛ?» «lə ply grɑ̃

fils de la Révolution? » répéta la fillette, qui hésita
fis də la revɔlysjɔ̃?» repeta la fijɛt, ki ezita

un instant, puis répondit avec un cri de triomphe:
œ̃ -nɛ̃stɑ̃, pɥi repɔ̃di avɛk œ̃ kri d trijɔ̃:f:

« Napoléon! » « Oui, Napoléon. Son histoire t'inté-
«napɔleɔ̃! » «wi, napɔleɔ̃. sɔ̃ -nistwa:r tɛ̃te-

resse? » « Oh, oui! Tu penses bien! » « Alors, écoute! »
rɛs? » «o, wi! ty pɑ̃:s bjɛ̃! » «alɔ:r, ekut! »

tu penses bien! = bien entendu!

Et M. Doumier commença:
e məsjø dumje kɔmɑ̃sa:

Napoléon Bonaparte

« Deux fois déjà nous avons entendu le nom de Bona-
«dø fwa deʒa nu -zavɔ̃ ɑ̃tɑ̃dy l nɔ̃ d bɔna-

parte dans l'histoire de la Révolution. La première
part dɑ̃ listwa:r də la revɔlysjɔ̃. la prəmjɛ:r

fois en 1793, quand le jeune capitaine
fwa ɑ̃ dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃trɛ:z, kɑ̃ l ʒœn kapitɛn

d'artillerie Bonaparte aida la Convention à vaincre
dartijri bɔnapart ɛda. la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ a vɛ̃:krə

ses ennemis de l'intérieur. La deuxième fois en
se -zɛnmi d lɛ̃terjœ:r. la døzjɛm fwa ɑ̃

1795, quand le général Bonaparte aida
dissɛt sɑ̃ katrəvɛ̃kɛ̃:z, kɑ̃ l ʒeneral bɔnapart ɛda

de nouveau la Convention en arrêtant avec son
d nuvo la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ ɑ̃ -narɛtɑ̃ avɛk sɔ̃

artillerie la dernière révolte de Paris. Après cette
-nartijri la dɛrnjɛ:r revɔlt də pari. aprɛ sɛt

artillerie = forces armées de canons

victoire, Bonaparte est nommé commandant de l'armée
viktwa:r, bɔnapart ɛ nɔme kɔmɑ̃dɑ̃ d larme

de l'intérieur, c'est-à-dire chef militaire de Paris.
d lɛ̃terjœ:r, sɛ -ta di:r ʃɛf militɛ:r də pari.

militaire = de l'armée

Mais qui est ce Bonaparte? Retournons en arrière,
mɛ ki ɛ s bɔnapart? rəturnɔ̃ ã -narjɛ:r,

jusqu'au 15 août 1769. Ce jour-là naissait
ʒysko kɛ̃:z u dissɛt sã swasãtnœf. sə ʒu:r la nɛsɛ

à Ajaccio, en Corse, un petit garçon qui fut baptisé
a aʒaksjo, ã kɔrs, œ̃ pti garsɔ̃ ki fy batize

Napoleone. Son père, Carlo Buonaparte, appartenait
napɔleɔn. sɔ̃ pɛ:r, karlo bwɔnapart, apartənɛ

à une famille noble, mais sans argent. La Corse, qui
a yn fami:j nɔbl, mɛ sã -zarʒã. la kɔrs, ki

pendant quatre siècles avait appartenu à la république
pãdã katrə sjɛkl avɛ -tapartəny a la repyblik

de Gênes, venait d'être achetée à celle-ci par la
də ʒɛ:n, vənɛ dɛ:tr aʃte a sɛlsi par la

France. Mais la langue que l'on y parlait, le corse,
frã:s. mɛ la lã:g kə lɔ̃ -ni parlɛ, lə kɔrs,

ressemblait beaucoup à l'italien. Quand le jeune
rəsãblɛ boku a litaljɛ̃. kã l ʒœn

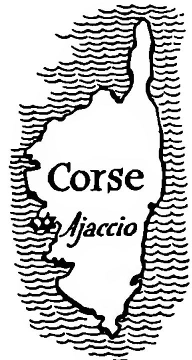
Napoléon entra comme élève à l'école militaire de
napɔleɔ̃ ãtra kɔm elɛ:v a lekɔl militɛ:r də

Brienne, ses camarades se moquèrent, dès le premier
brijɛn, se kamarad sə mɔkɛ:r, dɛ l prəmje

jour, de sa prononciation. Mais cela ne dura pas
ʒu:r, də sa prɔnɔ̃sjasjɔ̃. mɛ sla n dyra pa

longtemps. Bien vite, les camarades de Napoléon
lɔ̃tã. bjɛ̃ vit, le kamarad də napɔleɔ̃

s'aperçurent qu'il pouvait être fort dangereux de se
sapɛrsy:r kil puvɛ -tɛ:trə fɔ:r dãʒrø d sə

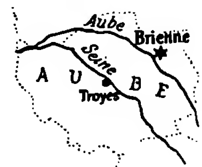


Gênes s'appelle en Italie Genova



Jean achète à Pierre = Pierre vend à Jean

l'Italie
italien



dès ɔ: à partir de

prononciation = façon de parler une langue

s'aperçurent = se sont aperçus

moquer de ce garçon maigre, pâle, à la prononciation
mɔke d sə garsɔ̃ mɛ:gr, pa:l, a la prɔnɔ̃sjasjɔ̃

ridicule.
ridikyl.

Le jeune Napoléon ne se fit presque pas d'amis
lə ʒœn napɔleɔ̃ n sə fi prɛsk pa dami

pendant ses années à l'école militaire. Il passait
pɑ̃dɑ̃ se -zane a lekɔl militɛ:r. il pasɛ

étudier = apprendre

l'art (m) de la guerre = les connaissances nécessaires pour faire la guerre

savoir
sachant

presque tout son temps libre à étudier l'art de la
prɛsk tu sɔ̃ tɑ̃ libr a etydje la:r də la

guerre, l'histoire, et les auteurs de l'époque. Il avait
gɛ:r, listwa:r, e le -zotœ:r də lepɔk. il avɛ

choisi d'étudier particulièrement l'artillerie, sachant
ʃwazi detydje partikyljɛrmɑ̃ lartijri, saʃɑ̃

le résultat de la bataille ɔ: comment finit la bataille

que se serait l'arme qui déciderait du résultat des
k sə srɛ larm ki desidrɛ dy rezylta de

batailles futures.
bata:j fyty:r.

officier = chef militaire

Il avait vu juste, car c'est comme officier d'artillerie
il avɛ vy ʒyst, kar se kɔm ɔfisje dartijri

qu'il se fit remarquer dans les premières années de
kil sə fi rmarke dɑ̃ le prəmjɛ:r -zane d

la révolution. Après la révolte de Paris qu'il aide à
la revɔlysjɔ̃. aprɛ la revɔlt də pari kil ɛ:d a

arrêter, son étoile commence à monter. Il a alors vingt-
arɛte, sɔ̃ -netwal kɔmɑ̃:s a mɔ̃te. il a alɔ:r vɛ̃t-

sept ans. Le Directoire vient de décider de reprendre
sɛt ɑ̃. lə dirɛktwa:r vjɛ̃ d deside d rəprɑ̃:drə

la guerre contre l'Autriche, que la Convention n'avait
la gɛ:r kɔ̃:trə lotriʃ, kə la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃ navɛ

pas terminée. Par son ami Barras, qui est l'un des
pa tɛrmine. par sɔ̃ -nami bara:s, ki ɛ lœ̃ de

cinq Directeurs, Bonaparte se fait donner le com-
sɛ̃ dirɛktœ:r, bɔnapart sə fɛ dɔne l kɔ-

mandement de l'armée d'Italie. Celle-ci doit arrêter
mɑ̃dmɑ̃ d larme ditali. sɛlsi dwa arɛte

une partie des forces autrichiennes — l'Autriche avait
yn parti de fɔrs otriʃjɛn — lotriʃ avɛ

alors une grande partie de l'Italie — tandis que deux
-talɔ:r yn grɑ̃:d parti d litali — tɑ̃di k dø

autres armées de la République, sous le commandement
-zo:trə -zarme d la repyblik, su l kɔmɑ̃dmɑ̃

de Jourdan et de Moreau, doivent attaquer l'Autriche
d ʒurdɑ̃ e d mɔro, dwa:v atake lotriʃ

par l'Allemagne.
par lalmaɲ.

Quand Bonaparte prend le commandement de son ar-
kɑ̃ bɔnapartə prɑ̃ l kɔmɑ̃dmɑ̃ d sɔ̃ -nar-

mée à Nice, officiers et soldats sont prêts à se moquer
me a nis, ɔfisje e sɔlda sɔ̃ prɛ a s mɔke

de ce « général des rues », qui a atteint sa situation
d sə «ʒeneral de ry», ki a atɛ̃ sa sitɥasjɔ̃

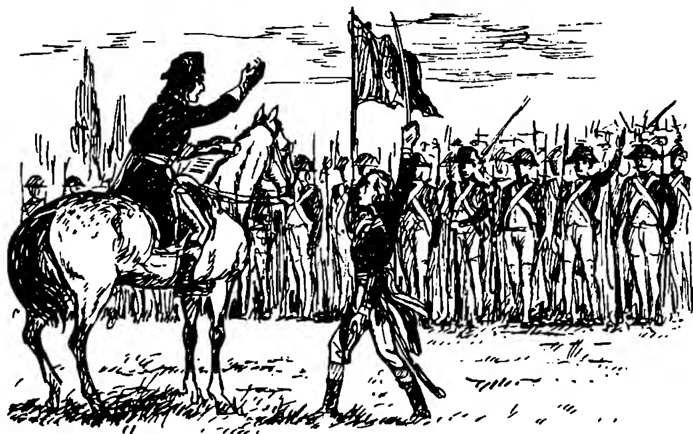
par la politique. Mais, dès le premier jour, Bonaparte
par la pɔlitik. mɛ, dɛ l prəmje ʒu:r, bɔnapartə

prouve qu'il y a en lui de quoi faire un grand chef.
pru:v kil ja ɑ̃ lɥi də kwa fɛ:r œ̃ grɑ̃ ʃɛf.

commandement ɔ: droit de donner des ordres

autrichien
autrichienne

de quoi faire ɔ: quelque chose avec quoi on peut faire



Napoléon parle à l'armée.

«Vous n'avez,» dit-il aux soldats et aux officiers de
«vu nave,» di -til o sɔlda e o -zɔfisje d

son armée, «ni souliers, ni vêtements, ni chemises, et
sɔ̃ -narme, «ni sulje, ni vɛtmɑ̃, ni ʃmi:z, e

nos magasins sont vides. Ceux de l'ennemi sont
no magazɛ̃ sɔ̃ vid. sø d lɛnmi sɔ̃

pleins de tout: c'est à vous de les conquérir. Vous le
plɛ̃ d tu: sɛ -ta vu d le kɔ̃keri:r. vu l

voulez, vous le pouvez: partons!»
vule, vu l puve: partɔ̃!»

Un an et demi plus tard, la campagne d'Italie est
œ̃ -nɑ̃ e dmi ply ta:r, la kɑ̃paɲ ditali ɛ

finie, l'Autriche se reconnaît vaincue. C'est à
fini, lotriʃ sə rkɔnɛ vɛ̃ky. sɛ -ta

Bonaparte surtout que la France doit ce résultat. La
bɔnapart syrtu kə la frɑ̃:s dwa s rezylta. la

magasin ɔ: lieu où l'on garde par exemple ce que l'armée doit manger, mais aussi les vêtements, les souliers, etc.

campagne ɔ: plusieurs batailles qui se suivent

se reconnaît vaincue ɔ: est forcée de se déclarer vaincue

Si une personne vous a sauvé de la mort, on doit la vie à cette personne.

France n'a plus qu'une ennemie: l'Angleterre. Pour
frã:s na ply kyn ɛnmi: lãgləte:r. pur

l'obliger à céder également, Bonaparte propose main-
lɔblize a sede egalmã, bɔnapartə prɔpo:z mɛ̃-

tenant au Directoire d'envoyer une armée en Égypte.
tnã o dirɛktwa:r dãvwaje yn arme ã -nezipt.

Il veut couper à l'Angleterre le chemin de l'Inde, qui
il vø kupe a lãglətɛ:r lə ʃmɛ̃ d lɛ̃:d, ki

est de la plus grande importance pour l'Angleterre. Il
ɛ d la ply grã:d ɛ̃pɔrtã:s pur lãglətɛ:r. il

a aussi une raison secrète. Il écrira beaucoup plus
a osi yn rɛzɔ̃ səkrɛt. il ekrira boku ply

tard que pour que lui, Bonaparte, soit maître de la
ta:r kə pur kə lɥi, bɔnapart, swa mɛ:trə də la

France, il fallait que le Directoire subisse des défaites
frã:s, il falɛ kə l dirɛktwa:r sybis de defɛt

pendant qu'il était loin de la France, et que son retour
pãdã kil etɛ lwɛ̃ d la frã:s, e kə sɔ̃ rtu:r

ramène la victoire sous les drapeaux de la République.
ramɛn la viktwa:r su le drapo d la repyblik.

Nous verrons qu'il eut de nouveau raison.
nu vɛrɔ̃ kil y d nuvo rɛzɔ̃.

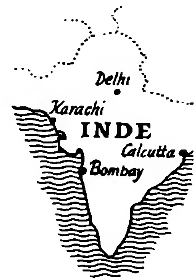
Bonaparte quitte Toulon en mai 1798. Le
bɔnapart kit tulɔ̃ ã mɛ dissɛt sã katrəvɛ̃dizɥit. lə

1er juillet, Alexandrie est prise. Peu après, Napoléon
prəmje ʒɥijɛ, alɛksãdri ɛ pri:z. pø aprɛ, napɔleɔ̃

est maître de l'Égypte, il se met à l'organiser, il veut
ɛ mɛ:trə də leʒipt, il sə mɛ a lɔrganize, il vø



l'Égypte (f)

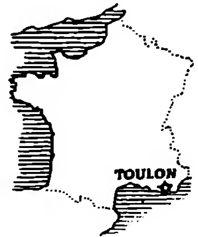


l'Inde (f)

secret ɔ: caché

subir (comme finir) ɔ: souffrir

ramener = amener de nouveau



Toulon


un grenier

en refaire, comme à l'époque de Rome, un des greniers
-tã rfɛ:r, kɔm a lepɔk də rɔm, œ̃ de grənje

de l'Europe.
d lørɔp.

Cependant, la politique de guerre du Directoire a de
səpãdã, la pɔlitik də gɛ:r dy dirɛktwa:r a d

nouveau réuni l'Europe entière contre la France. Napo-
nuvo reyni lørɔp ãtjɛ:r kɔ̃:trə la frã:s. napɔ-

léon apprend en Égypte les défaites des armées de la
leɔ̃ aprã ã -neʒipt le defɛt de -zarme d la

République. Le moment est venu de rentrer en France!
repyblik. lə mɔmã ɛ vny d rãtre ã frã:s!

Sans attendre l'ordre du Directoire, il quitte secrète-
sã -zatã:drə lɔrdrə dy dirɛktwa:r, il kit səkrɛt-

ment l'Égypte et arrive en France le 9 octobre
mã leʒipt e ari:v ã frã:s lə nœf ɔktɔbrə

1799. Il arrive trop tard pour sauver
dissɛt sã katrəvɛ̃diznœf. il ari:v tro ta:r pur sove

lui-même la France dont les soldats viennent de
lɥimɛ:m la frã:s dɔ̃ le sɔlda vjɛn də

nouveau de changer la situation militaire et de trans-
nuvo də ʃãʒe la sitɥasjɔ̃ militɛ:r e də trãs-

à temps = pas trop tard

former la défaite en victoire, mais il arrive à temps
fɔrme la defɛt ã viktwa:r, mɛ il ari:v a tã

pour remettre de l'ordre dans les affaires de l'État,
pur rəmɛtrə də lɔrdrə dã le -zafɛ:r də leta,

qui allaient très mal à ce moment-là. Car Bonaparte,
ki alɛ trɛ mal a s mɔmã la. kar bɔnapart,

en arrivant à Paris, est décidé à prendre le pouvoir.
ã -narivã a pari, ɛ deside a prã:drə lə puvwa:r.

La capitale le reçoit avec un enthousiasme qui lui
la kapital lə rswa avɛk œ̃ -nãtuzjasmə ki lɥi

prouve qu'il peut tout se permettre. La France est
pru:v kil pø tu s pɛrmɛtr. la frã:s ɛ

prête à se donner à lui. Elle a besoin de paix, de
prɛ:t a s dɔne a lɥi. ɛl a bəzwɛ̃ də pɛ, də

travail, elle croit que seul un soldat peut les lui
trava:j, ɛl krwa k sœl œ̃ sɔlda pø le lɥi

donner.
dɔne.

Bonaparte met toute son énergie à préparer un coup
bɔnapart mɛ tut sɔ̃ -nenɛrʒi a prepare œ̃ ku

d'État. Il se met d'accord avec l'un des cinq directeurs,
deta. il sə mɛ dakɔ:r avɛk lœ̃ de sɛ̃ dirɛktœ:r,

Sieyès. Le 9 novembre 1799, les dé-
sjejɛ:s. lə nœf nɔvã:brə dissɛt sã katrəvɛ̃diznœf, le de-

putés décident de quitter Paris et d'aller s'installer en
pyte desid də kite pari e dale sɛ̃stale ã

dehors de la capitale. A cette nouvelle, Barras, l'un
dəɔ:r də la kapital. a sɛt nuvɛl, bara:s, lœ̃

des directeurs, s'enfuit. Les deux autres directeurs,
de dirɛktœ:r, sãfɥi. le dø -zo:trə dirɛktœ:r,

qui ne sont pas d'accord avec Napoléon, sont empri-
ki n sɔ̃ pa dakɔ:r avɛk napɔleɔ̃, sɔ̃ -tãpri-

sonnés. Le lendemain, Bonaparte parle aux députés,
zɔne. lə lãdmɛ̃, bɔnapart parl o depyte,

coup d'État = action violente d'une ou plusieurs personnes pour s'emparer du pouvoir

dont le président est son frère Lucien. D'abord, les
dɔ̃ l prezidɑ̃ ɛ sɔ̃ frɛ:r lysjɛ̃. dabɔ:r, le

en ennemi = comme un ennemi

députés le reçoivent en ennemi, et Bonaparte, plus
depyte l rəswa:v ɑ̃ -nɛnmi, e bɔnapart, ply

politicien ɔ: homme qui fait de la politique

habitué aux soldats qu'aux politiciens, n'est pas maître
-zabitɥe o sɔlda ko pɔlitisjɛ̃, nɛ pa mɛ:trə

de la situation. C'est Lucien qui le sauve. Se plaçant
də la sitɥasjɔ̃. sɛ lysjɛ̃ ki l so:v. sə plasɑ̃

près de son frère, il parle aux soldats qui entourent la
prɛ d sɔ̃ frɛ:r, il parl o sɔlda ki ɑ̃tu:r la

salle, hésitants, et leur donne l'ordre de faire sortir
sal, ezitɑ̃, e lœr dɔn lɔrdrə də fɛ:r sɔrti:r

les députés. Les soldats obéissent.
le depyte. le sɔlda ɔbeis.

Cette même nuit, ceux des députés qui sont restés
sɛt mɛ:m nɥi, sø de depyte ki sɔ̃ rɛste

nomment trois «consuls»: Bonaparte, Sieyès et Ro-
nɔm trwa «kɔ̃syl»: bɔnapart, sjejɛ:s e rɔ-

ger Duclos. Ils doivent remplacer le Directoire et
ʒe dyklo. il dwa:v rɑ̃plase l dirɛktwa:r e

préparer une nouvelle constitution. Le nom même
prepare yn nuvɛl kɔ̃stitysjɔ̃. lə nɔ̃ mɛ:m

de consul est pris à l'histoire de Rome. L'époque du
də kɔ̃syl ɛ pri a listwa:r də rɔm. lepɔk dy

désordre ⟷ ordre

désordre est finie, Bonaparte va maintenant faire
dezɔrdr ɛ fini, bɔnapart va mɛ̃tnɑ̃ fɛ:r

renaître ɔ: naître de nouveau

renaître la France.
rənɛ:trə la frɑ̃:s.

La France de 1799 est très malade: il y a
la frã:s də dissɛt sã katrəvɛ̃diznœf ɛ trɛ malad: il ja

huit fois plus de personnes sans travail qu'en
ɥi fwa ply d pɛrsɔn sã trava:j kã

1789, on ne travaille plus la terre, les
dissɛt sã katrəvɛ̃diznœf, ɔ̃ n trava:j ply la tɛ:r, le

ponts sont détruits. Les hôpitaux manquent de tout, les
pɔ̃ sɔ̃ detrɥi. le -zɔpito mã:k də tu, le

soldats, qui ont faim et que l'on ne paye plus, quittent
sɔlda, ki ɔ̃ fɛ̃ e kə lɔ̃ n pɛ:j ply, kit

leurs régiments par grands groupes. Des parties en-
lœr reʒimã par grã grup. de parti ã-

tières de la France, dont la Bretagne, se révoltent de
tjɛ:r də la frã:s, dɔ̃ la brətaɲ, sə revɔlt də

nouveau contre Paris, l'État manque gravement d'argent
nuvo kɔ̃:trə pari, leta mã:k gravmã darʒã

depuis deux ans, et il n'a, ce premier jour du Consulat,
dəpɥi dø -zã, e il na, sə prəmje ʒu:r dy kɔ̃syla,

que 137.000 francs. Les Français sont las, tout leur
kə sã trãtsɛt mil frã. le frãsɛ sɔ̃ la, tu lœr

semble sans intérêt.
sã:blə sã -zɛ̃terɛ.

Et bien, cette France-là, Bonaparte va la relever. Le
e bjɛ̃, sɛt frã:s la, bɔnapart va la rəlve. lə

premier geste de Napoléon est de remplacer la consti-
prəmje ʒest də napɔleɔ̃ ɛ d rãplase la kɔ̃sti-

tution proposée par Sieyès par la sienne qui, acceptée
tysjɔ̃ prɔpoze par sjejɛ:s par la sjɛn ki, aksɛpte

travailler la terre ɔ: travailler dans les champs

un hôpital
des hôpitaux

détruire ⟷ construire

se révolter = faire une révolte

Consulat ɔ: gouvernement par des Consuls

par trois millions de Français contre quinze cents, le
par trwa milјɔ̃ d frɑ̃sɛ kɔ̃:trə kɛ̃:zə sɑ̃, lə

nomme pour dix ans premier Consul, c'est-à-dire chef
nɔm pur di -zɑ̃ prəmje kɔ̃syl, sɛ -ta di:r ʃɛf

Un roi absolu a tout le pouvoir.

de l'État, plus absolu qu'aucun roi de France. Les
də leta, ply -zabsɔly kokœ̃ rwa d frɑ̃:s. le

différentes assemblées législatives n'ont aucun pouvoir.
diferɑ̃:t -zasɑ̃ble leʒislati:v nɔ̃ okœ̃ puvwa:r.

Pendant quatre ans, Napoléon sera ainsi chef de la
pɑ̃dɑ̃ katr ɑ̃, napɔleɔ̃ sra˙ ɛ̃si ʃɛf də la

République, et pendant ces années, il va terminer
repyblik, e pɑ̃dɑ̃ se -zane, il va tɛrmine

l'œuvre commencée par la Convention Il donnera à la
lœ:vrə kɔmɑ̃se par la kɔ̃vɑ̃sjɔ̃. il dɔnra a la

République l'organisation qu'elle a aujourd'hui encore.
repyblik lɔrganizasjɔ̃ kɛl a oʒurdɥi ɑ̃kɔ:r.

Jusque-là, on ne connaissait de Napoléon Bonaparte
ʒyskəla, ɔ̃ n kɔnɛsɛ d napɔleɔ̃ bɔnapart

que l'officier d'artillerie, le général sachant tout de
kə lɔfisje dartijri, lə ʒeneral saʃɑ̃ tu d

l'art militaire, mais pas grand-chose de la politique.
la:r militɛ:r, mɛ pa grɑ̃ʃo:z də la pɔlitik.

Maintenant Napoléon va montrer que son intelligence
mɛ̃tnɑ̃ napɔleɔ̃ va mɔ̃tre kə sɔ̃ -nɛ̃tɛliʒɑ̃:s

peut tout aussi bien être mise au service des affaires
pø tu -tosi bjɛ̃ ɛ:trə mi:z o sɛrvis de -zafɛ:r

civil ⟷ militaire

civiles. Bonaparte ne voudra être attaché à aucun parti,
sivil. bɔnapart nə vudra ɛ:tr ataʃe a okœ̃ parti,

mais il choisira ses ministres selon leurs qualités, et
mɛ il ʃwazira se ministrə səlɔ̃ lœr kalite, e

non pas selon leur couleur politique. Il ne veut plus de
nɔ̃ pa səlɔ̃ lœr kulœ:r pɔlitik. il nə vø ply d

Jacobins ou de royalistes, mais seulement des Français.
ʒakɔbɛ̃ u də rwajalist, mɛ. sœlmɑ̃ de frɑ̃sɛ.

« Je suis national, » dit ce Corse, et il est national. C'est
«ʒə sɥi nasjɔnal,» di sə kɔrs, e il ɛ nasjɔnal. sɛ

ce qui lui donne sa force. »
s ki lɥi dɔn sa fɔrs.»

La pendule sonnant onze heures arrêta M. Doumier.
la pɑ̃dyl sɔnɑ̃ ɔ̃:z œ:r arɛta məsjø dumje.

Il promit à Jeannette de finir son récit le lendemain,
il prɔmi a ʒanɛt də fini:r sɔ̃ resi l lɑ̃dmɛ̃,

dès qu'on aurait dîné, puis tout le monde alla se cou-
dɛ kɔ̃ -nɔrɛ dine, pɥi tu l mɔ̃:d ala s ku-

cher. M. Doumier se coucha en même temps que les
ʃe. məsjø dumje s kuʃa ɑ̃ mɛ:m tɑ̃ k le

autres ce soir-là, car il avait eu une très longue journée,
-zo:trə sə swa:r la, kar il avɛ -ty yn trɛ lɔ̃:g ʒurne,

et il avait besoin de se reposer.
e il avɛ bəzwɛ̃ d sə rpoze.

EXERCICE A.

Après la prise des Tuileries, l'Assemblée vote pour l'— d'une Convention nationale. Le roi est — avec sa famille. Le 2 septembre les Prussiens et les Autrichiens prennent Verdun, et cette — met la Commune en colère.

MOTS:
un art
une artillerie
un Autrichien
une campagne
un comité
un commandant
commandement
une conséquence
un consul
une convention
un Corse
le corse
une défaite
le dehors
un désordre
un dessert
un directeur
le Directoire
une élection
un (une) élève
un enseignement
des forces
des généraux
un grenier
une guillotine
des hôpitaux
un magasin
un officier
un ordre
un parti
un politicien
une politique
un procès
une prononciation
une province
une qualité
un résultat
une révolte
un royaliste
un salut

Douze cents personnes qui refusent de — serment à la Constitution, sont tuées.

Dans la Convention, il y a trois —: la «Montagne», avec les Jacobins, les Girondins et le centre. Les Jacobins sont le parti de gauche. Le 21 septembre 1792, la Convention — la République, qui est — quatre jours plus tard. Et le 21 janvier 1793, le roi est —.

L'Europe — marche alors contre la France. Et l'Angleterre est à la — de l'Europe. La Convention ordonne la formation d'une armée et d'un — de Salut Public ainsi que d'un — révolutionnaire. C'est le début de l'époque terrible qui s'appelle la —. En même temps, les paysans et la — se révoltent contre Paris.

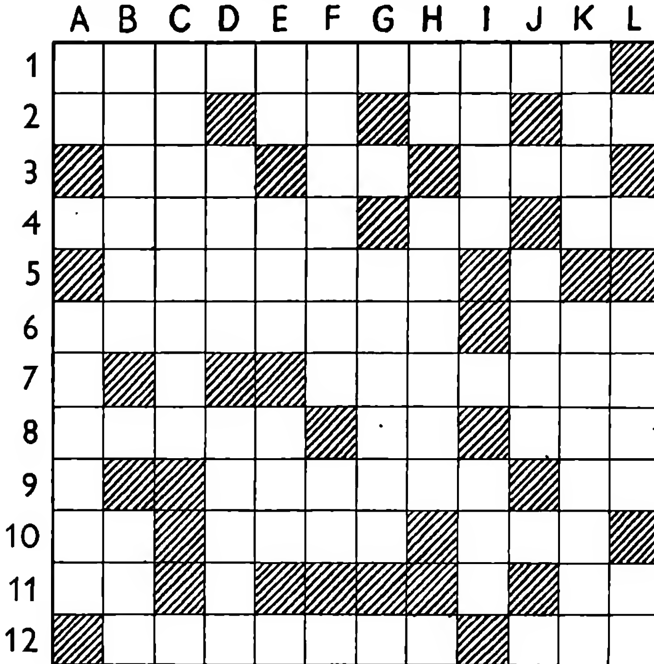
Mais les généraux de la République — les ennemis du dehors et de l'intérieur. Et en 1795, la Convention cède le pouvoir à cinq —. La Convention a fait un travail immense. Désormais, l'— primaire sera payé par l'État. Pour la première fois, l'enseignement — est ouvert à tous.

Parmi les soldats de la République, il y a un capitaine d'— nommé Bonaparte. En 1795, il est nommé — de l'armée de l'intérieur. Il est donc chef — de Paris. Plus tard, il reçoit le — de l'armée d'Italie. En un an et demi, il termine la — d'Italie. L'Autriche se reconnaît —, la France n'a plus qu'un ennemi, l'Angleterre.

En 1799, Bonaparte est nommé —, avec Sieyès et Roger Duclos. La France est bien malade, l'État manque — d'argent, la province se révolte contre Paris.

EXERCICE B.

Exercice de mots-croisés



1) Mettre en prison.
2) Pour aller d'Afrique en France, il faut traverser la —.
   Placé devant un substantif, ce petit mot montre que le substantif est du féminin.
   Deux fois la cinquième lettre de l'alphabet français.
   Pierre est-il là? Oui, — est là.
3) Signifie: « terre ».
   Premier nombre.
   Ce mot, aussi, se met devant un substantif pour indiquer que le substantif est du féminin.

un signal
une suite
une terreur
un tribunal
des tribunaux
autrichien
militaire
noble
primaire
prussien
secret
secrète
supérieur
ils s'aperçurent
atteindre
il courut
détruire
emprisonner
étudier
forcer
garder
guillotiner
organiser
se plaçant
proclamer
ramener
renaître
sachant
subir
(qu') il subisse
il vainc
ils vainquent
voter
dès
secrètement
selon
toutefois
acheter à
à la tête de
à présent
à temps
de quoi faire
en tête
manquer de

prêter serment
s'est fait
se faire remarquer
se reconnaître vaincu
sous les ordres de
travailler la terre
tu penses bien
Ajaccio
Alexandrie
Barras
Capet
Carlo Buonaparte
la Corse
l'Égypte
Gênes
Gœthe
l'Inde
Lucien
Nice
Roger
Rome
Toulon
Valmy
Verdun

4) Le contraire de « fermé ».
   République Française.
   As-tu vu Jean et Paul? Non, je n'ai vu — Jean, — Paul.
5) Signifie: « fleuve ».
6) Toutes les — des chambres d'amis de M. Doumier donnent sur le jardin.
   Au-dessus de la terre.
7) Septembre, octobre et novembre.
8) Si l'on a oublié ses —, on ne peut pas entrer dans sa maison.
   Première partie des négations du français.
   Signifie: « et d'autres choses de la même sorte ».
9) Dire encore une fois, ou dire de nouveau.
   Deuxième partie du passé composé du verbe « avoir ».
10) Deuxième partie du passé composé du verbe « lire ».
   Signifie: « Avoir du courage ».
   Les oiseaux volent dans l'—.
11) Venez-vous de Londres? Oui, j'— viens.
   Paris — Londres sont deux grandes villes.
12) Signifie: « lieu ».
   La partie la plus chaude de l'année.

A) Les deux premières lettres d'un verbe qui signifie: « prendre avec soi ».
   Le contraire de « difficile ».
B) Le mètre est une — de longueur.
   Y avait-il beaucoup de personnes? Non, il y en avait — seule.
C) La France en dehors de Paris.

D) Le contraire de « baisse ».
Le contraire de « chaud ».

E) Où est Pierre? — est à la cuisine.
Troisième personne du présent du verbe « rire ».
Est-ce que ce sont les livres de Jean? Oui, ce sont — livres.

F) Futur d'un verbe qui signifie: « faire un bond ».
M. Doumier est le père — Josette.

G) Les députés décident de se — dans la salle du Jeu de Paume.

H) Première partie de la négation.
Le contraire de « s'en aller ».

I) Après huit.
Celle de la mer est bleue ou verte, tandis que celle que l'on boit n'a pas de couleur.

J) On peut dire que ce mot est le « contraire » du mot « monsieur ».

K) Le contraire de « tout ».
Quand M. Doumier raconte, tout le monde l'écoute avec grand —.

L) Deuxième partie du passé composé du verbe « recevoir ».
— laves-tu, Yvonne? Oui, je me lave.

EXERCICE C.

suivre	
a suivi	**suivait**
suit	**suivra**

Les soldats promettent à Jeanne qu'ils la — partout où elle ira. Ils promettent de la — jusqu'à la victoire. Elle

serait heureuse si tous la — vraiment. Mais peu l'ont — jusqu'au bout. « Qui me —? » a demandé Jeanne.

reconnaître

a reconnu	**reconnaissait**
reconnaît	**reconnaîtra**

Marie-Anne a — son cousin André, sur le quai. Il n'est pas difficile à —, à vrai dire. On le — parmi cent autres. C'est Fatima qui le — la première. Ce serait un peu triste pour le pauvre André, si on ne le — pas.

EXERCICE D.

Cette fois-ci, nous allons de nouveau vous demander de trouver les règles selon lesquelles s'écrivent certains mots dans les phrases suivantes.

« J'ai trouvé *un* joli compartim*ent.* »
« Qui a *le* commande*ment* de l'armée? »
« Jeanne a perdu *son* chap*eau.* »
« Où est *le* cout*eau* que j'ai acheté hier? »
« Je ne trouve pas *mon* briqu*et.* »
« Donnez-moi *un* bill*et* pour Paris! »
« Asseyons-nous sur *cette* banqu*ette*! »
«Voulez-vous *une* cigar*ette*? »
« C'est une fleur d'*une* grande beau*té.* »
« Je ne crains *aucune* difficul*té*! »
« As-tu lavé *la* chem*ise* que je t'ai donnée? »
« Ah, *quelle* agréable surpr*ise*! »
« Avez-vous pris *sa* températ*ure*? »

« Le mètre est *une* mes*ure* de longueur. »
« Cet homme n'a pas *ma* confi*ance.* »
« C'est une affaire d'*une* grande import*ance.* »
« Je l'attends avec *grande* impati*ence.* »
« Cela ne fait *aucune* différ*ence.* »
« Napoléon a réformé *toute* l'administr*ation.* »
« Il a donné *une* nouvelle constitut*ion* à la France. »
« Cela a été *sa* plus grande miss*ion.* »

RÉSUMÉ

Voici encore quelques verbes après lesquels on emploie le subjonctif. Ce sont d'abord:

« Accepter que » et toutes ses formes, par exemple: « Ayant accepté qu'il vienne, nous devons lui faire place dans l'auto. » « En acceptant que vous veniez, nous avons voulu vous montrer que vous étiez notre ami. » On a le subjonctif après « accepter que » parce que ce verbe a un sens voisin de celui de « permettre que », qui, lui, demande le subjonctif.

On emploie également le subjonctif après « attendre que » et toutes ses formes, par exemple: « Ayant attendu pendant deux heures que tu viennes, je suis reparti. » « En attendant que tu finisses ta lettre, je vais faire un tour. »

Nous avons ensuite le subjonctif après une forme du verbe « avoir » + les mots « envie que ». Par exemple: « J'ai envie que tu viennes avec moi. » « Ayant envie que vous sachiez ce qui s'est passé, je vous ai écrit. » Nous avons le subjonctif dans ce cas parce

que les mots « avoir envie que » signifient presque la même chose que « vouloir que », et on a le subjonctif après tous les verbes qui expriment une volonté.

Nous avons enfin le subjonctif après « il vaut mieux que »: « Il vaut mieux que vous restiez à la maison. » « Il vaut mieux que personne ne le sache. » Ici, on a le subjonctif parce que « il vaut mieux » a un sens voisin de « il est à préférer que », qui demande le subjonctif.

L'EMPIRE

Ce soir-là, comme il faisait très froid et que la neige
sə swa:r la, kɔm il fəzɛ trɛ frwa e k la nɛ:ʒ

tombait dehors, Amélie alluma un grand feu dans
tɔ̃bɛ dəɔ:r, ameli alyma œ̃ grɑ̃ fø dɑ̃

la cheminée. Marie-Anne s'assit à la droite de son
la ʃmine. mari a:n sasi a la drwat də sɔ̃

beau-père, Jeanne s'assit à ses pieds, et M. Doumier
bopɛ:r, ʒa:n sasi a se pje, e məsjø dumje

se mit à raconter la fin de l'histoire de Napoléon. On
s mi a rakɔ̃te la fɛ̃ d listwa:r də napɔleɔ̃. ɔ̃

avait éteint toutes les lampes, et la seule lumière venait
-navɛ -tetɛ̃ tut le lɑ̃:p, e la sœl lymjɛ:r vənɛ

du feu de cheminée.
dy fø d ʃəmine.

« Comme nous l'avons vu, Napoléon va commencer son
«kɔm nu lavɔ̃ vy, napɔleɔ̃ va kɔmɑ̃se sɔ̃

œuvre civile par une réorganisation de l'administration.
-nœ:vrə sivil par yn reɔrganizasjɔ̃ d ladministrasjɔ̃.

Désormais tout dépendra du gouvernement central de
dezɔrmɛ tu depɑ̃dra dy guvɛrnəmɑ̃ sɑ̃tral də

Paris. Rien ne pourra être fait sans son accord. D'autre
pari. rjɛ̃ n pura ɛ:trə fɛ sɑ̃ sɔ̃ -nakɔ:r. do:trə

part, Napoléon réorganise les lois, les réunit finalement
pa:r, napɔleɔ̃ reɔrgani:z le lwa, le reyni finalmɑ̃

s'assit = s'est assise

réorganisation = organisation nouvelle

administration ɔ: organisation d'un pays

réorganisation
réorganiser

finalement = enfin

le Code ɔ: les lois

instruction (f) = enseignement

en un seul grand livre, le Code Napoléon. Finalement,
ã -nœ̃ sœl grã li:vr, lə kɔd napɔleɔ̃. finalmã,

il réorganise l'instruction, en la plaçant également
il reɔrgani:z lɛ̃stryksjɔ̃, ã la plasã egalmã

sous la direction de l'État. Malheureusement, il semble
su la dirɛksjɔ̃ d leta. malœrøzmã, il sã:bl

avoir oublié d'organiser l'instruction primaire, ou
avwa:r ublie dɔrganize lɛ̃stryksjɔ̃ primɛ:r, u

plutôt, il ne semble pas avoir voulu s'y intéresser.
plyto, il nə sã:blə pa avwa:r vuly si ɛ̃terɛse.

Ce serait un grand bonheur pour le pays si Bona-
sə srɛ -tœ̃ grã bɔnœ:r pur lə peji si bɔna-

parte pouvait lui donner la paix qu'il lui a promise.
part puvɛ lɥi dɔne la pɛ kil lɥi a prɔmi:z.

Mais cela ne semble pas possible. Porté au pouvoir
mɛ sla n sã:blə pa pɔsibl. pɔrte o puvwa:r

par ses victoires, c'est par de nouvelles victoires que
par se viktwa:r, sɛ par də nuvɛl viktwa:r kə

Napoléon y reste. La première de ces victoires, d'ailleurs,
napɔleɔ̃ i rɛst. la prəmjɛ:r də se viktwa:r, dajœ:r,

commence par ressembler à une défaite. A Marengo,
kɔmã:s par rəsãble a yn defɛt. a· marɛ̃go,

en Italie, Napoléon a déjà donné l'ordre de reculer
ã -nitali, napɔleɔ̃ a deʒa dɔne lɔrdrə də rkyle

devant les Autrichiens quand un de ses généraux
dvã le -zotriʃjɛ̃ kã -tœ̃ d se ʒenero

arrive et change la défaite en victoire. Cependant, à
ari:v e ʃã:ʒ la defɛt ã viktwa:r. səpãdã, a

Paris, à la première nouvelle de la bataille perdue,
pari, a la prəmjɛ:r nuvɛl də la bata:j pɛrdy,

un coup d'État n'est pas loin de faire tomber Napoléon.
œ̃ ku deta nɛ pa lwɛ̃ d fɛ:r tɔ̃be napɔleɔ̃.

Il ne l'oublie pas. Et deux ans plus tard, après des
il nə lubli pa. e dø -zɑ̃ ply ta:r, aprɛ de

victoires encore plus importantes contre l'Autriche,
viktwa:r ɑ̃kɔ:r ply -zɛ̃pɔrtɑ̃:t kɔ̃:trə lotriʃ,

suivies d'une paix avec l'Angleterre qui est, elle aussi,
sɥivi dyn pɛ avɛk lɑ̃glətɛ:r ki ɛ, ɛl osi,

une sorte de victoire, Napoléon se fait nommer Consul
yn sɔrt də viktwa:r, napɔleɔ̃ s fɛ nɔme kɔ̃syl

à vie. Et déjà, il se prépare à remplacer le titre de
a vi. e deʒa, il sə prepa:r a rɑ̃plase l titrə də

Consul par un autre titre, ce qui sera le dernier pas
kɔ̃syl par œ̃ -no:trə titr, sə ki sra l dɛrnje pa

sur sa route vers le triomphe.
syr sa rut vɛr lə trijɔ̃:f.

L'Angleterre vient de déchirer l'accord qu'elle avait
lɑ̃glətɛ:r vjɛ̃ d deʃire lakɔ:r kɛl avɛ

signé avec la France: elle n'accepte pas que la France
siɲe avɛk la frɑ̃:s: ɛl naksɛpt pa kə la frɑ̃:s

garde une grande partie de l'Italie et ait la Suisse
gard yn grɑ̃:d parti d litali e ɛ la sɥis

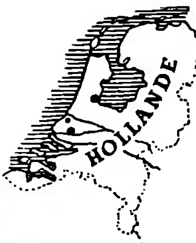
et la Hollande sous sa protection. La guerre entre les
e la ɔlɑ̃:d su sa prɔtɛksjɔ̃. la gɛ:r ɑ̃:trə le

deux pays va donc recommencer. La France est toute
dø peji va dɔ̃ rkɔmɑ̃se. la frɑ̃:s ɛ tut

à vie = pour toute la vie

titre ɔ: nom


déchirer



la Hollande

entière derrière Napoléon. Quand celui-ci annonce
ãtjɛ:r dɛrjɛ:r napɔleɔ̃. kã səlɥisi anɔ̃:s

qu'un coup d'État, dirigé contre lui, vient d'être dé-
kœ̃ ku deta, diriʒe kɔ̃:trə lɥi, vjɛ̃ dɛ:trə de-

couvert et empêché, le pays, dans une vague d'en-
kuvɛ:r e ãpɛʃe, lə peji, dã -zyn vag dã-

acclamer = nommer d'une seule voix

thousiasme, l'acclame empereur des Français le 18
tuzjasm, laklam ãprœ:r de frãsɛ lə dizɥit

mai 1804. Le 2 décembre il est sacré empereur
mɛ dizɥi sã katr. lə dø desã:br il ɛ sakre ãprœ:r

à Notre-Dame, cathédrale de Paris. Il prend en même
a nɔtrə dam, katedral də pari. il prã ã mɛ:m

temps le titre de roi d'Italie. Il est maintenant maître
tã lə titrə də rwa ditali. il ɛ mɛ̃tnã mɛ:trə

occidental = situé à l'ouest

de toute l'Europe occidentale.
də tut lørɔp ɔksidãtal.

Pour arriver au pouvoir, Napoléon n'aurait pas eu
pur arive o puvwa:r, napɔleɔ̃ nɔrɛ pa y

besoin d'être sacré empereur, car il avait déjà le même
bəzwɛ̃ dɛ:trə sakre ãprœ:r, kar il avɛ deʒa l mɛ:m

pouvoir comme Premier Consul à vie. Mais ce fils
puvwa:r kɔm prəmje kɔ̃syl a vi. mɛ s fis

La Méditerranée est la mer entre l'Europe et l'Afrique.

l'empereur
impérial

de la Méditerranée croit à l'importance de ce mer-
də la mediterane krwa a lɛ̃pɔrtã:s də sə mɛr-

veilleux théâtre qu'est une Cour impériale. De ses
vɛjø tea:trə kɛ -tyn ku:r ɛ̃perjal. də se

frères et de ses sœurs il fait des princes et des
frɛ:r e də se sœ:r il fɛ de prɛ̃:s e de

princesses de l'Empire. Dès 1807, il va créer
prẽses də lãpi:r. dɛ dizɥi sã sɛt, il va kree

une noblesse impériale. Les meilleurs généraux seront
yn nɔblɛs ẽperjal. le mɛjœ:r ʒenero srɔ̃

faits ducs, ainsi que les meilleurs ministres. Les
fɛ dyk, ẽsi k le mɛjœ:r ministr. le

principaux lieutenants de l'Empereur reçoivent le titre
prẽsipo ljøtnã d lãprœ:r rəswa:v lə titrə

de maréchal. Ils deviendront tous énormément riches.
də mareʃal. il dəvjẽdrɔ̃ tus enɔrmemã riʃ.

La première victoire de l'Empire est remportée à
la prəmjɛ:r viktwa:r də lãpi:r ɛ rãpɔrte a

Austerlitz, en Autriche, contre les armées réunies
ɔstɛrlits, ã -notriʃ, kɔ̃:trə le -zarme reyni

des Autrichiens et des Russes. C'est une victoire
de -zotriʃjẽ e de rys. sɛ -tyn viktwa:r

complète, peut-être la plus grande que Napoléon ait
kɔ̃plɛt, pœtɛ:trə la ply grã:d kə napɔleɔ̃ ɛ

jamais remportée. Toute l'artillerie de l'ennemi tombe
ʒamɛ rãpɔrte. tut lartijri d lɛnmi tɔ̃:b

aux mains des Français.
o mẽ de frãsɛ.

La paix qui est signée le 26 décembre 1805
la pɛ ki ɛ siɲe l vẽtsis desã:brə dizɥi sã sẽ:k

transforme complètement la carte de l'Europe. L'Au-
trãsfɔrm kɔ̃plɛtmã la kart də lørɔp. lo-

triche perd ce qui lui restait de l'Italie et des pays
triʃ pɛ:r sə ki lɥi restɛ d litali e de peji

un prince
une princesse

empire (m) = pays gouverné par un empereur

créer = faire

maréchal = le plus haut chef militaire

il est riche = il a beaucoup d'argent

remporter ɔ: gagner



complet = entier



Russe = habitant de la Russie


la carte de la France

allemands, qui deviennent des royaumes libres. A l'em-
almã, ki dəvjɛn de rwajo:m libr. a lã-

pereur d'Autriche Napoléon ne laisse plus que la seule
prœ:r dotriʃ napɔleɔ̃ n lɛs ply k la sœl

Autriche.
otriʃ.

chute = action de tomber

Cette paix semble annoncer la chute de l'étoile de
sɛt pɛ sã:bl anɔ̃se la ʃyt də letwal də

Napoléon. Car à partir de ce moment Napoléon va
napɔleɔ̃. kar a parti:r də sə mɔmã napɔleɔ̃ va

Européen = habitant de l'Europe

penser moins en Français qu'en Européen, il voudra
pãse mwɛ̃ ã frãsɛ kã -nørɔpeɛ̃, il vudra

s'unir (famille de finir) = se mettre ensemble

réorganiser l'Europe, et l'Europe entière s'unira contre
reɔrganize lørɔp, e lørɔp ãtjɛ:r synira kɔ̃:trə

lui. Après Austerlitz, la chute de Napoléon est sûre.
lɥi. aprɛ ɔstɛrlits, la ʃyt də napɔleɔ̃ ɛ sy:r.

Napoléon voudra trop. Au lieu de donner à la France
napɔleɔ̃ vudra tro. o ljø d dɔne a la frã:s

gloire ɔ: raisons d'être fier de victoires et d'autres grandes actions

la paix dont elle a tant besoin, il lui apportera la gloire,
la pɛ dɔ̃ -tɛl a tã bəzwɛ̃, il lɥi apɔrtəra la glwa:r,


une ombre

mais il fera aussi entrer dans toutes les maisons l'ombre
mɛ il fəra osi ãtre dã tut le mɛzɔ̃ lɔ̃:brə

de la guerre. Au début, tout va très bien. Sous la
də la gɛ:r. o deby, tu va trɛ bjɛ̃. su la

protection de l'Empereur une grande partie des pays
prɔtɛksjɔ̃ d lãprœ:r yn grã:d parti de peji

aîné = plus âgé

de l'Allemagne s'unissent. Napoléon met son frère aî-
d lalmaɲ synis. napɔleɔ̃ mɛ sɔ̃ frɛ:r ɛ-

né Joseph sur le trône de Naples et son autre frère,
ne ʒozɛf syr lə tro:n də napl e sɔ̃ -no:trə frɛ:r,

Louis, sur le trône de Hollande. Une nouvelle déclara-
lwi, syr lə tro:n də ɔlɑ̃:d. yn nuvɛl deklara-

tion de guerre faite par la Prusse, la Russie, la Suède
sjɔ̃ d gɛ:r fɛt par la prys, la rysi, la sɥɛd

et l'Angleterre est suivie immédiatement d'une nou-
e lɑ̃glətɛ:r ɛ sɥivi imedjatmɑ̃ dyn nu-

velle victoire des Français. Napoléon bat d'abord la
vɛl viktwa:r de frɑ̃sɛ. napɔleɔ̃ ba dabɔ:r la

Prusse et entre dans Berlin, occupant les trois quarts
prys e ɑ̃:trə dɑ̃ bɛrlɛ̃, ɔkypɑ̃ le trwa ka:r

du pays. Puis il bat les Russes deux fois, et en
dy peji. pɥi il ba le rys dø fwa, e ɑ̃

juin 1807, il rencontre le tzar Alexandre à
ʒɥɛ̃ dizɥi sɑ̃ sɛt, il rɑ̃kɔ̃:trə lə tsa:r alɛksɑ̃:dr a

Tilsit, sur une petite île que l'on a construite au milieu
tilsit, syr yn pətit il kə lɔ̃ -na kɔ̃strɥit o miljø

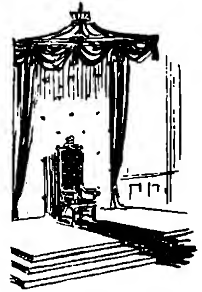
du fleuve Niémen. Les deux chefs semblent immé-
dy flœ:v njemɛn. le dø ʃɛf sɑ̃:bl ime-

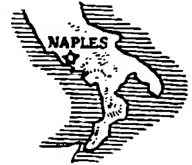
diatement se comprendre. « Je suis aussi mécontent
djatmɑ̃ s kɔ̃prɑ̃:dr. «ʒə sɥi -zosi mekɔ̃tɑ̃

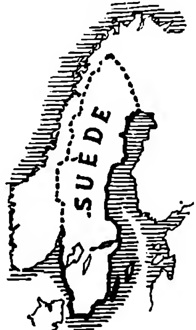
des Anglais que vous! » dit le tzar en rencontrant
de -zɑ̃glɛ k vu!» di l tsa:r ɑ̃ rɑ̃kɔ̃trɑ̃

Napoléon. Non seulement ils signent la paix, mais ils
napɔleɔ̃. nɔ̃ sœlmɑ̃ il siɲ la pɛ, mɛ il

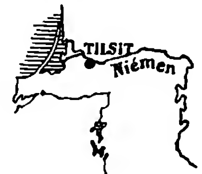
s'unissent pour se partager l'Europe. Napoléon aura
synis pur sə partaʒe lørɔp. napɔleɔ̃ ɔra


un trône





tzar = empereur des Russes



se partager une chose = prendre chacun sa partie de cette chose

	l'Ouest, Alexandre l'Est de l'Europe. Napoléon voit *lwɛst, alɛksɑ̃:drə lɛst də lørɔp. napɔleɔ̃ vwa*
européen européenne	approcher le triomphe de ses idées européennes. *aprɔʃe l trijɔ̃:f də se -zide ørɔpeɛn.*
il reste ɔ: il y a encore	Mais il reste toujours l'Angleterre, qui n'accepte pas *mɛ il rɛst tuʒu:r lɑ̃glətɛ:r, ki naksɛpt pa*
jouer un rôle au théâtre = représenter un personnage au théâtre	que la France joue le rôle principal en Europe. Pour *kə la frɑ̃:s ʒu l ro:l prɛ̃sipal ɑ̃ -nørɔp. pur*
reconnaître ɔ: accepter	l'obliger à reconnaître le rôle de la France, Napoléon *lɔbliʒe a rkɔnɛ:trə lə ro:l də la frɑ̃:s, napɔleɔ̃*
	a une de ses idées les moins heureuses, qui décidera *a yn də se -zide le mwɛ̃ -zœrø:z, ki desidra*
L'Afrique et l'Australie sont deux continents.	du destin de son Empire. Il déclare le « Blocus con- *dy dɛstɛ̃ d sɔ̃ -nɑ̃pi:r. il dekla:r lə «blɔky:s kɔ̃-*
un continent continental	tinental » contre l'Angleterre. » *tinɑ̃tal» kɔ̃:trə lɑ̃glətɛ:r.»*
	A ce moment, pour la première fois, Jeanne inter- *a s mɔmɑ̃, pur la prəmjɛ:r fwa, ʒa:n ɛ̃tɛ-*
	rompt son grand-père pour lui demander: « Qu'est-ce *rɔ̃ sɔ̃ grɑ̃pɛ:r pur lɥi dmɑ̃de: «kɛs*
	que c'est, le Blocus continental, grand-papa? » « Cela *kə sɛ, lə blɔky:s kɔ̃tinɑ̃tal, grɑ̃papa?» «sla*
	veut dire qu'il n'est permis à aucun pays du continent *vø di:r kil nɛ pɛrmi a okœ̃ peji dy kɔ̃tinɑ̃*
	européen de rien acheter à l'Angleterre ni de rien lui *ørɔpeɛ̃ də rjɛ̃ -naʃte a lɑ̃glətɛ:r ni də rjɛ̃ lɥi*
marchandise = ce que l'on vend ou achète	vendre, que toutes les marchandises anglaises trouvées *vɑ̃:dr, kə tut le marʃɑ̃di:z ɑ̃glɛ:z truve*

sur le continent sont prises sans être payées, et que
syr lə kɔ̃tinɑ̃ sɔ̃ pri:z sɑ̃ -zɛ:trə pɛje, e kə

tous les ports du continent sont fermés non seulement
tu le pɔ:r dy kɔ̃tinɑ̃ sɔ̃ fɛrme nɔ̃ sœlmɑ̃

à tous les bateaux anglais, mais également à tout
a tu le bato ɑ̃glɛ, mɛ egalmɑ̃ a tu

bateau de n'importe quel pays, venant d'Angleterre. »
bato d nɛ̃pɔrt kɛl peji, vənɑ̃ dɑ̃glətɛ:r. »

« Oh! là là! Je n'aurais pas aimé être à la place des
«o! la la! ʒə nɔrɛ pa ɛme ɛ:tr a la plas de

Anglais! » dit Jeanne. « La situation de l'Angleterre
-zɑ̃glɛ! » di ʒa:n. «la sitɥasjɔ̃ d lɑ̃glətɛ:r

aurait certainement été désespérée, si le Blocus avait
ɔrɛ sɛrtɛnmɑ̃ ete dezɛspere, si l blɔky:s avɛ

pu être complet pendant assez longtemps. Mais le
py ɛ:trə kɔ̃plɛ pɑ̃dɑ̃ -tase lɔ̃tɑ̃. mɛ l

Blocus est trop dur pour les pays mêmes qui le font,
blɔky:s ɛ trɔ dy:r pur le peji mɛ:m ki l fɔ̃,

et l'un après l'autre, ils vont se révolter. Le Blocus
e lœ̃ aprɛ lo:tr, il vɔ̃ s revɔlte. lə blɔky:s

porte en lui la fin de l'Empire.
pɔrt ɑ̃ lɥi la fɛ̃ d lɑ̃pi:r.

A ce moment, c'est-à-dire au moment où Napoléon
a s mɔmɑ̃, sɛ -ta di:r o mɔmɑ̃ u napɔleɔ̃

déclare le Blocus continental, l'Empereur des Français
dekla:r lə blɔky:s kɔ̃tinɑ̃tal, lɑ̃prœ:r de frɑ̃sɛ

est le chef d'État le plus puissant depuis Charlemagne.
ɛ l ʃɛf deta l ply pɥisɑ̃ dəpɥi ʃarləmaɲ.

certain
certainement

complet
complète

puissant = fort

Comme lui, il gouverne l'Allemagne, la France et
kɔm lɥi, il guvɛrn lalmaɲ, la frã:s e

l'Italie, cela veut dire toute l'Europe occidentale.
litali, sla vø di:r tut lørɔp ɔksidãtal.

Napoléon semble vouloir faire de cette Europe un
napɔleɔ̃ sãblə vulwa:r fɛ:r də sɛt ørɔp œ̃

unir (famille de finir) = attacher l'un à l'autre

seul pays, uni par la même administration, les mêmes
sœl peji, yni par la mɛ:m administrasjɔ̃, le mɛ:m

lois: l'administration et les lois françaises. Il est vrai
lwa: ladministrasjɔ̃ e le lwa frãsɛ:z. il ɛ vrɛ

que le Code Napoléon est le meilleur code de l'époque,
kə l kɔd napɔleɔ̃ ɛ l mɛjœ:r kɔd də lepɔk,

napoléonien = de Napoléon

napoléonien
napoléonienne

de même que l'administration napoléonienne en est
də mɛ:m kə ladministrasjɔ̃ napɔleɔnjɛn ã -nɛ

la meilleure forme d'administration. Et les idées de la
la mɛjœ:r fɔrm dadministrasjɔ̃. e le -zide d la

Grande Révolution font leur chemin parmi les peuples
grã:d revɔlysjɔ̃ fɔ̃ lœr ʃəmɛ̃ parmi le pœplə

de l'Europe. Mais ce sont justement des idées de liberté
də lørɔp. mɛ sə sɔ̃ ʒystəmã de -zide d liberte

qui, finalement, vont amener la chute de Napoléon.
ki, finalmã, vɔ̃ -tamne la ʃyt də napɔleɔ̃.

A l'intérieur du pays, l'Empereur est maître de tout.
a lɛ̃terjœ:r dy peji, lãprœ:r ɛ mɛ:trə də tu.

Les députés ont complètement perdu le peu de pouvoir
le depyte ɔ̃ kɔ̃plɛtmã pɛrdy l pø d puvwa:r

qu'ils avaient. Dans la plupart des cas les ministres
kil -zavɛ. dã la plypa:r de ka le ministrə

ne sont pas écoutés. Les directeurs des journaux sont
nə sɔ̃ pa ekute. le dirɛktœ:r de ʒurno sɔ̃

nommés par Napoléon, et on n'écrit rien contre le
nɔme par napɔleɔ̃, e ɔ̃ nekri rjɛ̃ kɔ̃:trə lə

gouvernement. On peut penser ce que l'on veut, mais
guvɛrnəmɑ̃. ɔ̃ pø pɑ̃se s kə lɔ̃ vø, mɛ

il est défendu de le dire à haute voix. Publique ou
il ɛ defɑ̃dy də l di:r a o:t vwa. pyblik u

secrète, la police de Fouché, un des principaux ministres
səkrɛt, la pɔlis də fuʃe, œ̃ de prɛ̃sipo ministrə

de Napoléon, est partout. La France ne peut plus
də napɔleɔ̃, ɛ partu. la frɑ̃:s nə pø ply

donner son opinion. Les prisons d'État sont pleines
dɔne sɔ̃ -nɔpinjɔ̃. le prizɔ̃ deta sɔ̃ plɛn

de prisonniers.
də prizɔnje.

Alors, lentement, le peuple abandonne Napoléon. Car
alɔ:r, lɑ̃tmɑ̃, lə pœpl abɑ̃dɔn napɔleɔ̃. kar

le Blocus ne tarde pas à créer en France, de même
lə blɔky:s nə tard pa a kree ɑ̃ frɑ̃:s, də mɛ:m

que dans le reste de l'Europe occidentale, une situation
kə dɑ̃ l rɛst də lørɔp ɔksidɑ̃tal, yn sitɥasjɔ̃

très difficile. Cependant, Napoléon fait commencer, à
trɛ difisil. səpɑ̃dɑ̃, napɔleɔ̃ fɛ kɔmɑ̃se, a

Paris aussi bien qu'en province, de grands travaux
pari osi bjɛ̃ kɑ̃ prɔvɛ̃:s, də grɑ̃ travo

de construction. A Paris, on commence la construction
d kɔ̃stryksjɔ̃. a pari, ɔ̃ kɔmɑ̃:s la kɔ̃stryksjɔ̃

directeur = chef



un journal

secret
secrète

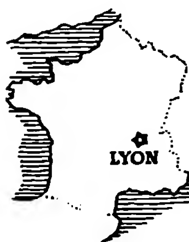
public
publique

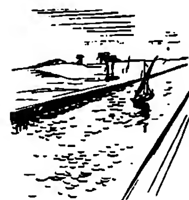
donner son opinion (f) = dire ce qu'on pense

construire
une construction


un arc de triomphe

reconstruire = construire de nouveau




un canal

un canal
des canaux

erreur = faute

suivre
(le) suivant
(la) suivante

de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, on construit l'Arc
d lark də triĵɔ̃:f də letwal, ɔ̃ kɔ̃strɥi lark

de Triomphe du Carrousel, entre le Louvre et les
də triĵɔ̃:f dy karuzɛl, ɑ̃:trə lə lu:vr e le

Tuileries, qu'il achève de réunir. En province, on
tɥilri, kil aʃɛ:v də reyni:r. ɑ̃ prɔvɛ̃:s, ɔ̃

reconstruit la ville de Lyon, dont une grande partie
rəkɔ̃strɥi la vil də ljɔ̃, dɔ̃ -tyn grɑ̃:d parti

a été détruite pendant la Révolution; on construit de
a ete detrɥit pɑ̃dɑ̃ la revɔlysĵɔ̃; ɔ̃ kɔ̃strɥi d

nouveaux ports, on construit des routes et des canaux.
nuvo pɔ:r, ɔ̃ kɔ̃strɥi de rut e de kano.

C'est une œuvre énorme, et c'est, avec le Code et
sɛ -tyn œ:vr enɔrm, e sɛ, avɛk lə kɔd e

l'administration, ce qui fera la vraie gloire de Na-
ladministrasĵɔ̃, sə ki fra la vrɛ glwa:r də na-

poléon.
pɔleɔ̃.

Le Blocus continental a été la première faute politique
lə blɔky:s kɔ̃tinɑ̃tal a ete la prəmjɛ:r fo:t pɔlitik

grave de Napoléon. Sa première grande erreur mili-
gra:v də napɔleɔ̃. sa prəmjɛ:r grɑ̃:d ɛrœ:r mili-

taire est la guerre contre l'Espagne. La suivante, plus
tɛ:r ɛ la gɛ:r kɔ̃:trə lɛspaɲ. la sɥivɑ̃:t, ply

grave encore, sera la campagne de Russie.
gra:v ɑ̃kɔ:r, səra la kɑ̃paɲ də rysi.

La cause de la guerre d'Espagne, c'est que le gouverne-
la ko:z də la gɛ:r dɛspaɲ, sɛ k lə guvɛrnə-

ment espagnol songe à passer du côté des ennemis
mã εspaɲɔl sɔ̃:ʒ a pase dy kote de -zεnmi

de l'Empereur. Napoléon décide de faire obéir les
d lãprœ:r. napɔleɔ̃ desid də fε:r ɔbei:r le

Espagnols par la force. Il oublie l'amour de la liberté
-zεspaɲɔl par la fɔrs. il ubli lamu:r də la liberte

qui soulève alors contre lui le peuple entier de l'Espagne.
ki sulε:v alɔ:r kɔ̃:trə lɥi l pœpl ãtje d lεspaɲ.

Les premières défaites des généraux de Napoléon en
le prəmjε:r defεt de ʒenero d napɔleɔ̃ ã

Espagne lancent une vague de joie secrète à travers
-nεspaɲ lã:s yn vag də ʒwa səkrεt a travε:r

l'Europe: le géant est touché! Napoléon décide alors
lørɔp: lə ʒeã ε tuʃe! napɔleɔ̃ desid alɔ:r

de prendre en mains lui-même la campagne d'Espagne.
də prã:dr ã mε̃ lɥimε:m la kãpaɲ dεspaɲ.

En peu de temps, Napoléon conquiert l'Espagne, entre
ã pø d tã, napɔleɔ̃ kɔ̃kjε:r lεspaɲ, ã:trə

dans Madrid, capitale du pays, et met son frère
dã madrid, kapital dy peji, e mε sɔ̃ frε:r

Joseph sur le trône. Mais Napoléon se trompe grave-
ʒozεf syr lə tro:n. mε napɔleɔ̃ sə trɔ̃:p grav-

ment en croyant que l'Espagne est conquise avec sa
mã ã krwajã k lεspaɲ ε kɔ̃ki:z avεk sa

capitale. Les Espagnols n'acceptent pas les « règles du
kapital. le -zεspaɲɔl naksεpt pa le «rεglə dy

jeu »; tant que resteront libres un village, une montagne,
ʒø»; tã k rεstərɔ̃ libr œ̃ vila:ʒ, yn mɔ̃taɲ,

l'Espagne
espagnol

du côté de ɔ: à

est touché ɔ: a reçu un coup

conquérir
a conquis
conquiert

règle du jeu = ce qui dit comment il faut jouer un jeu

un seul petit morceau d'Espagne, les Espagnols ne se
œ̃ sœl pəti mɔrso dɛspaɲ, le -zɛspaɲɔl nə s

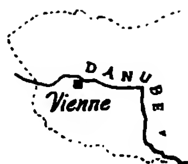
reconnaîtront pas vaincus. Mais pour le moment, la
rəkɔnɛtrɔ̃ pa vɛ̃ky. mɛ pur lə mɔmɑ̃, la

guerre d'Espagne s'est calmée.
gɛ:r dɛspaɲ sɛ kalme.

Et voilà que déjà, pendant que Napoléon était en
e vwala k deʒa, pɑ̃dɑ̃ k napɔleɔ̃ etɛ -tɑ̃

Espagne, l'Autriche a de nouveau rassemblé ses forces
-nɛspaɲ, lotriʃ a d nuvo rasɑ̃ble se fɔrs

et qu'elle veut soulever l'Allemagne contre l'Empereur.
e kɛl vø sulve lalmaɲ kɔ̃:trə lɑ̃prœ:r.



Napoléon se lance contre l'Autriche, il entre dans
napɔleɔ̃ s lɑ̃:s kɔ̃:trə lotriʃ, il ɑ̃:trə dɑ̃

Vienne, mais est battu sur le Danube. Il rassemble
vjɛn, mɛ ɛ baty syr lə danyb. il rasɑ̃:bl

et répare ses forces, et bat les armées autrichiennes
e repa:r se fɔrs, e ba le -zarme otriʃjɛn

près du village de Wagram, le 6 juillet 1809.
prɛ dy vila:ʒ də vagram, lə sis ʒɥijɛ dizɥi sɑ̃ nœf.

C'est sa dernière grande victoire. La paix qui sera
sɛ sa dɛrnjɛ:r grɑ̃:d viktwa:r. la pɛ ki sra

signée entre la France et l'Autriche est très dure, trop
siɲe ɑ̃:trə la frɑ̃:s e lotriʃ ɛ trɛ dy:r, tro

dure pour pouvoir durer longtemps. Après l'Autriche,
dy:r pur puvwa:r dyre lɔ̃tɑ̃. aprɛ lotriʃ,

la Suède cesse de résister à Napoléon, accepte comme
la sɥɛd sɛs də reziste a napɔleɔ̃, aksɛpt kɔm

l'Autriche d'entrer dans le Blocus, et offre le titre de
lotriʃ dãtre dã l blɔky:s, e ɔfrə lə titrə də

prince héritier à un maréchal français, Jean Bernadotte,
prɛ̃:s eritje a œ̃ mareʃal frãsɛ, ʒã bɛrnadɔt,

créé par Napoléon prince de Pontecorvo. Bernadotte
kree par napɔleɔ̃ prɛ̃:s də pɔ̃tekɔrvo. bɛrnadɔt

deviendra roi de Suède en 1818, sous le nom de
dəvjɛ̃dra rwa d syɛd ã dizɥi sã dizɥit, su l nɔ̃ d

Charles XIV ou Charles-Jean.
ʃarl katɔrz u ʃarlə ʒã.

Charles-Jean s'appelle en Suède Karl Johan

Le 1er avril 1810, Napoléon épouse la fille aînée
lə prəmje avril dizɥi sã dis, napɔleɔ̃ epu:z la fi:j ɛne

de l'empereur d'Autriche. Le 20 mars 1811, il a
d lãprœ:r dotriʃ. lə vɛ̃ mars dizɥi sã ɔ̃:z, il a

d'elle un fils, qui reçoit le titre de roi de Rome.
dɛl œ̃ fis, ki rswa l titrə də rwa d rɔm.

Napoléon se croit plus en sécurité que jamais, en réa-
napɔleɔ̃ sə krwa ply -zã sekyrite k ʒamɛ, ã rea-

sécurité (f) ⟷ danger

lité il marche à grands pas vers sa chute. L'Europe
lite il marʃ a grã pa vɛr sa ʃyt. lørɔp

entière, en secret ou ouvertement, s'arme de nouveau
ãtjɛ:r, ã səkrɛ u uvɛrtəmã, sarm də nuvo

un secret = ce qui est secret

contre la France: la Prusse, l'Autriche, l'Espagne et la
kɔ̃:trə la frã:s: la prys, lotriʃ, lɛspaɲ e la

Russie.
rysi.

Alors Napoléon commet sa plus grande erreur militaire
alɔ:r napɔleɔ̃ kɔmɛ sa ply grã:d ɛrœ:r militɛ:r

en déclarant la guerre à la Russie. En vérité, c'est le
ã deklarã la gɛ:r a la rysi. ã verite, sɛ l

tzar Alexandre qui l'amène à le faire. Mais la campagne
tsa:r alɛksã:drə ki lamɛn a l fɛ:r. mɛ la kãpaɲ

de Russie marque la fin de l'Empire napoléonien.
də rysi mark la fɛ̃ d lãpi:r napɔleɔnjɛ̃.

En juin 1812, la Grande Armée entre en Russie.
ã ʒɥɛ̃ dizɥi sã du:z, la grã:d arme ã:tr ã rysi.

Elle est formée de 190.000 Français, de 30.000
ɛl ɛ fɔrme d sã katrəvɛ̃di mil frãsɛ, də trã:t mil

Autrichiens, de 30.000 Prussiens, de 110.000 Allemands,
otriʃjɛ̃, də trã:t mil prysjɛ̃, də sã di mil almã,

et d'un grand nombre d'Italiens et de Suisses. Plus
e dœ̃ grã nɔ̃:brə ditaljɛ̃ e d sɥis. ply

d'un demi-million de soldats en tout. Mais ces soldats
dœ̃ dmimiljɔ̃ d sɔlda ã tu. mɛ se sɔlda

ne sont unis par aucune idée, la personne de l'Empereur
n sɔ̃ -tyni par okyn ide, la pɛrsɔn də lãprœ:r

lier = unir

est tout ce qui lie ces régiments d'hommes différents
ɛ tu s ki li se reʒimã dɔm diferã

en tout. Ils ont contre eux une armée moins nombreuse,
ã tu. il -zɔ̃ kɔ̃:tr ø yn arme mwɛ̃ nɔ̃brø:z,

mais forte de son droit, prête à défendre sa patrie jusqu'à
mɛ fɔrt də sɔ̃ drwa, prɛ:t a defã:drə sa patri ʒyska

la mort.
la mɔ:r.

Les Russes, de même que les Espagnols, refusent
le rys, də mɛ:m kə le -zɛspaɲɔl, rəfy:z

d'accepter les règles du jeu: ils font la guerre à leur
daksεpte le rεglə dy ʒø: il fɔ̃ la gε:r a lœr

manière. Napoléon cherche en vain quelqu'un à qui
manjε:r. napɔleɔ̃ ʃεrʃ ɑ̃ vε̃ kεlkœ̃ a ki

il puisse livrer bataille, les Russes le laissent avancer,
il pɥis livre bata:j, le rys lə lεs avɑ̃se,

brûlant devant lui les villes et les villages, ne lui
brylɑ̃ dvɑ̃ lɥi le vil e le vila:ʒ, nə lɥi

laissant que la terre de cet énorme pays où la Grande
lεsɑ̃ k la tε:r də sεt enɔrm peji u la grɑ̃:d

Armée avance toujours. Vers la fin du mois d'août,
arme avɑ̃:s tuʒu:r. vεr la fε̃ dy mwa du,

Napoléon est devant la capitale, Moscou. Le général
napɔleɔ̃ ε dvɑ̃ la kapital, mɔsku. lə ʒeneral

Koutouzov l'arrête alors et lui offre le combat. La
kutuzɔf larεt alɔ:r e lɥi ɔfrə lə kɔ̃ba. la

journée est dure. Des deux côtés les morts se comptent
ʒurne ε dy:r. de dø kote le mɔ:r sə kɔ̃:t

par dizaines de milliers. Le soir, Koutouzov se retire,
par dizεn də milje. lə swa:r, kutuzɔf sə rti:r,

laissant ouvert le chemin de Moscou. Napoléon entre
lεsɑ̃ -tuvε:r lə ʃmε̃ d mɔsku. napɔleɔ̃ ɑ̃:trə

dans la capitale russe, il croit déjà avoir gagné la guerre.
dɑ̃ la kapital rys, il krwa deʒa avwa:r gaɲe la gε:r.

Il attend les envoyés du tzar. Comme à Madrid, il se
il atɑ̃ le -zɑ̃vwaje dy tsa:r. kɔm a madrid, il sə

trompe.
trɔ̃:p.

livrer bataille à = attaquer



Napoléon voit brûler Moscou.

Le lendemain de son entrée dans Moscou, la ville en-
lə lãdmɛ̃ d sɔ̃ -nãtre dã mɔsku, la vil ã-

tière est en feu. La plupart de ses habitants l'ont quit-
tjɛ:r ɛ -tã fø. la plypa:r də se -zabitã lɔ̃ ki-

tée, ne voulant pas se reconnaître vaincus. Qui a mis
te, nə vulã pa s rəkɔnɛ:trə vɛ̃ky. ki a mi

le feu à Moscou? On ne le saura jamais. Peut-être
l fø a mɔsku? ɔ̃ n lə sɔra ʒamɛ. pœtɛ:tr

est-ce le commandant de la ville, peut-être un simple
ɛs lə kɔmãdã d la vil, pœtɛ:tr œ̃ sɛ̃:pl

habitant, peut-être une lampe à huile renversée par
abitã, pœtɛ:tr yn lã:p a ɥil rãvɛrse par

le vent. Qui sait? Dans Moscou abandonnée par ses
lə vã. ki se? dã mɔsku abãdɔne par se

habitants, devant des magasins vides, en face d'une
-zabitã, dəvã de magazɛ̃ vid, ã fas dyn

population qui refuse d'accepter la victoire des étrangers,
pɔpylasjɔ̃ ki rfy:z daksɛpte la viktwa:r de -zetrɑ̃ʒe,

et qui garde ses marchandises et ne cède ni aux pro-
e ki gard se marʃɑ̃di:z e n sɛd ni o prɔ-

messes, ni à l'argent, Napoléon attend pendant cinq
mɛs, ni a larʒɑ̃, napɔleɔ̃ atɑ̃ pɑ̃dɑ̃ sɛ̃

semaines. Et le froid, le grand froid de l'hiver russe
smɛn. e lə frwa, lə grɑ̃ frwa d livɛ:r rys

arrive.
ari:v.

Le 13 octobre Napoléon comprend enfin qu'il ne
lə trɛ:z ɔktɔbrə napɔleɔ̃ kɔ̃prɑ̃ ɑ̃fɛ̃ kil nə

vaincra pas cette fois-ci, il ordonne la retraite. Il
vɛ̃kra pa sɛt fwa si, il ɔrdɔn la rətrɛt. il

quitte lui-même Moscou le 19 au matin.
kit lɥimɛ:m mɔsku lə diznœf o matɛ̃.

« Maintenant, ma campagne va commencer! » avait dit
«mɛ̃tnɑ̃, ma kɑ̃paɲ va kɔmɑ̃se!» avɛ di

le tzar quand Napoléon était entré dans Moscou. En
l tsa:r kɑ̃ napɔleɔ̃ etɛ -tɑ̃tre dɑ̃ mɔsku. ɑ̃

effet, c'est la grande retraite qui, lentement, va
-nefɛ, sɛ la grɑ̃:d rətrɛt ki, lɑ̃tmɑ̃, va

détruire la Grande Armée. L'ennemi est partout, et
detrɥi:r la grɑ̃:d arme. lɛnmi ɛ partu, e

cependant, il n'est nulle part, car l'ennemi, ce ne sont
spɑ̃dɑ̃, il nɛ nyl pa:r, kar lɛnmi, sə n sɔ̃

pas seulement les régiments de soldats, c'est toute la
pa sœlmɑ̃ le reʒimɑ̃ d sɔlda, sɛ tut la

population = peuple

vaincre
a vaincu
vaincra

retraite ⟷ avance

population, comme en Espagne. Quand la Grande
pɔpylasjɔ̃, kɔm ɑ̃ -nɛspaɲ. kɑ̃ la grɑ̃:d

Armée quitte la Russie, à la traversée du Niémen, des
arme kit la rysi, a la travɛrse dy njemɛn, de

cinq à six cent mille hommes, il n'en reste plus que
sɛ̃:k a si sɑ̃ mil ɔm, il nɑ̃ rɛstə ply k

cinquante à soixante mille. Laissant le commandement
sɛ̃kɑ̃:t a swasɑ̃:t mil. lɛsɑ̃ l kɔmɑ̃dmɑ̃

à Murat, Napoléon court à Paris.
a myra, napɔleɔ̃ ku:r a pari.

Toute l'Europe est de nouveau en armes; les pays, l'un
tut lørɔp ɛ d nuvo ɑ̃ -narm; le peji, lœ̃

après l'autre, se soulèvent contre Napoléon. Et cette
aprɛ lo:tr, sə sulɛ:v kɔ̃:trə napɔleɔ̃. e sɛt

fois-ci, c'est la fin de l'Empire. Napoléon gagne encore
fwa si, sɛ la fɛ̃ d lɑ̃pi:r. napɔleɔ̃ ga:ɲ ɑ̃kɔ:r

quelques batailles, mais la France perd l'Europe. Et
kɛlk bata:j, mɛ la frɑ̃:s pɛ:r lørɔp. e

dans les derniers jours de 1813, les armées enne-
dɑ̃ le dɛrnje ʒu:r də dizɥi sɑ̃ trɛ:z, le -zarme ɛn-

mies pénètrent en France.
mi penɛ:tr ɑ̃ frɑ̃:s.

Les maréchaux qui dirigent la guerre sont las, ils or-
le mareʃo ki diri:ʒ la gɛ:r sɔ̃ la, il -zɔr-

donnent partout la retraite. Encore une fois, quand
dɔn partu la rətrɛt. ɑ̃kɔ:r yn fwa, kɑ̃

diriger la direction

Napoléon prend la direction de la guerre dans ses
napɔleɔ̃ prɑ̃ la dirɛksjɔ̃ d la gɛ:r dɑ̃ se

propres mains, la victoire semble être aux Français,
prɔprə mɛ̃, la viktwa:r sã:bl ɛ:tr o frãsɛ,

mais, ayant trouvé un point faible, l'ennemi arrive
mɛ, ɛjã truve œ̃ pwɛ̃ fɛbl, lɛnmi ari:v

soudain devant Paris, qui se rend le 1er avril
sudɛ̃ dvã pari, ki s rã lə prəmje avril

1814. Le 6 avril Napoléon abandonne le pouvoir.
dizɥi sã katɔrz. lə sis avril napɔleɔ̃ abãdɔn lə puvwa:r.

Le 20 avril, il quitte la France pour l'île d'Elbe. Louis
lə vɛ̃ avril, il kit la frã:s pur lil dɛlb. lwi

XVIII, héritier de la couronne de France, monte sur
dizɥit, eritje d la kurɔn də frã:s, mɔ̃:t syr

le trône.
lə tro:n.

Napoléon semble finalement vaincu. Il le serait si
napɔleɔ̃ sã:blə finalmã vɛ̃ky. il lə srɛ si

Louis XVIII ne manquait pas d'intelligence politique.
lwi dizɥit nə mãkɛ pa dɛ̃tɛliʒã:s pɔlitik.

La nouvelle monarchie ne sait pas mettre le pays de
la nuvɛl mɔnarʃi n se pa mɛtrə lə peji d

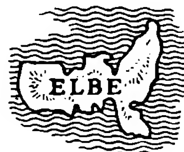
son côté. On est mécontent, on regrette d'avoir chassé
sɔ̃ kote. ɔ̃ -nɛ mekɔ̃tã, ɔ̃ rəgrɛt davwa:r ʃase

l'Empereur. Napoléon décide de tenter un retour.
lãprœ:r. napɔleɔ̃ desid də tãte œ̃ rtu:r.

Le 1er mars 1815, il arrive en France dans le
lə prəmje mars dizɥi sã kɛ̃:z, il ari:v ã frã:s dã l

plus grand secret. Sans un coup de fusil, il veut « voler
ply grã səkrɛ. sã -zœ̃ ku d fyzi, il vø «vɔle

abandonner le pouvoir = laisser le pouvoir à d'autres personnes



Elbe

chasser = faire partir (par la force)

jusqu'aux tours de Notre-Dame ». Sur tout son chemin,
ʒysko tu:r də nɔtrə dam ». syr tu sɔ̃ ʃmɛ̃,

il est reçu avec joie par la population. Le soir du 20
il ɛ rsy avɛk ʒwa par la pɔpylasjɔ̃. lə swa:r dy vɛ̃

mars il est à Paris. Dès le lendemain il se met au
mars il ɛ -ta pari. dɛ l lɑ̃dmɛ̃ il sə mɛ o

travail pour rassembler les Français et organiser la
trava:j pur rasɑ̃ble le frɑ̃sɛ e ɔrganize la

France. Une nouvelle constitution donne au pays une
frɑ̃:s. yn nuvɛl kɔ̃stitysjɔ̃ dɔn o peji yn

grande liberté politique. Mais l'ombre de la guerre
grɑ̃:d liberte pɔlitik. mɛ lɔ̃:brə də la gɛ:r

apparaît de nouveau au-dessus de la France. L'Europe
aparɛ d nuvo odsy d la frɑ̃:s. lørɔp

ne veut pas laisser se refaire l'Empire napoléonien.
nə vø pa lɛse s rəfɛ:r lɑ̃pi:r napɔleɔnjɛ̃.

Contre les 200.000 hommes que Napoléon, par un effort
kɔ̃:trə le dø sɑ̃ mil ɔm kə napɔleɔ̃, par œ̃ -nɛfɔ:r

énorme, a rassemblés, ses ennemis sont prêts à lancer
enɔrm, a rasɑ̃ble, se -zɛnmi sɔ̃ prɛ a lɑ̃se

plus de 600.000 hommes. Napoléon décide de frapper
ply d si sɑ̃ mil ɔm. napɔleɔ̃ desid də frape

le premier, de diviser ses ennemis, de les vaincre les
l prəmje, də divize se -zɛnmi, də le vɛ̃:krə le

uns après les autres. Le 18 juin, à Waterloo, il livre
-zœ̃ aprɛ le -zo:tr. lə dizɥit ʒɥɛ̃, a vatɛrlo, il li:vrə

bataille aux Anglais. Mais, au cours de la journée, les
bata:j o -zɑ̃glɛ. mɛ, o ku:r də la ʒurne, le



Waterloo

Prussiens arrivent sur le champ de bataille. Les armées
prysjɛ̃ ari:v syr lə ʃɑ̃ d bata:j. le -zarme

françaises sont mises en fuite. Napoléon lui-même,
frɑ̃sɛ:z sɔ̃ mi:z ɑ̃ fɥit. napɔleɔ̃ lɥimɛ:m,

laissant à son frère le commandement des forces qui lui
lɛsɑ̃ -ta sɔ̃ frɛ:r lə kɔmɑ̃dmɑ̃ de fɔrs ki lɥi

restent, prend le chemin de Paris. Il veut réunir encore
rɛst, prɑ̃ l ʃəmɛ̃ d pari. il vø reyni:r ɑ̃kɔ:r

une fois autour de lui la nation pour chasser l'ennemi
yn fwa otu:r də lɥi la nasjɔ̃ pur ʃase lɛnmi

hors de France, mais la France est lasse d'une gloire
ɔ:r də frɑ̃:s, mɛ la frɑ̃:s ɛ la:s dyn glwa:r

si coûteuse. Elle refuse. Napoléon se rend aux Anglais
si kutø:z. ɛl rəfy:z. napɔleɔ̃ s rɑ̃ -to -zɑ̃glɛ

le 22 juin, après cent jours de pouvoir. Il est envoyé
lə vɛ̃tdø ʒɥɛ̃, aprɛ sɑ̃ ʒu:r də puvwa:r. il ɛ -tɑ̃vwaje

à Sainte-Hélène, petite île lointaine, où il meurt en
a sɛ̃:t elɛn, pətit il lwɛ̃tɛn, u il mœ:r ɑ̃

1821.» Jeanne avait écouté l'histoire de Na-
dizɥi sɑ̃ vɛ̃t e œ̃.» ʒa:n avɛ -tekute listwa:r də na-

poléon avec le plus grand intérêt. Et quand M. Dou-
pɔleɔ̃ avɛk lə ply grɑ̃ -tɛ̃terɛ. e kɑ̃ məsjø du-

mier dit: «Et voilà. Nous avons fini,» elle dit avec
mje di: «e vwala. nu -zavɔ̃ fini,» ɛl di avɛk

un soupir: «C'est dommage. C'était si intéressant. Tu
œ̃ supi:r: «sɛ dɔma:ʒ. setɛ si ɛ̃terɛsɑ̃. ty

recommenceras demain, n'est-ce pas, grand-papa?»
rkɔmɑ̃sra dmɛ̃, nɛs pa, grɑ̃papa?»

---

mettre en fuite = obliger à fuir

chasser hors de France ɔ: chasser de France

coûteux = cher



Sainte-Hélène

« Peut-être, peut-être, » répondit M. Doumier, comme
«pœtɛ:tr, pœtɛ:tr,» repɔ̃di məsjø dumje, kɔm

s'il avait en tête une autre idée. Puis il ajouta: « Nous
sil avɛ -tɑ̃ tɛ:t yn o:tr ide. pɥi il aʒuta: «nu

verrons. » Et ni Jeanne ni Marie-Anne ne purent tirer
vɛrɔ̃.» e ni ʒa:n ni mari a:n nə py:r tire

de lui ce qu'il allait leur raconter la prochaine fois.
də lɥi s kil alɛ lœr rakɔ̃te la prɔʃɛn fwa.

Jeanne fut obligée de se coucher sans le savoir.
ʒa:n fy -tɔbliʒe d sə kuʃe sɑ̃ l savwa:r.

EXERCICE A.

L'œuvre militaire de Napoléon ne porte pas bonheur à la France, mais son œuvre — est très importante. Il — toute l'administration. Il réorganise les lois, qu'il réunit en un seul —. Il réorganise enfin l'— supérieure. Lui-même cependant se fait nommer d'abord Consul — —, puis empereur. Le peuple entier l'— empereur des Français le 18 mai 1804, et le 2 décembre, il est sacré à Notre-Dame. Il prend en même temps le — de roi d'Italie. Il est maître de toute l'Europe —.

Le 26 décembre 1805, après la grande victoire d'Austerlitz, — contre les armées réunies des Autrichiens et des Russes, la paix est signée encore une fois entre la France et ses ennemis. Cette paix transforme complètement la — de l'Europe. Mais elle ne peut durer, l'Europe entière s'— bientôt contre Napoléon.

MOTS:

une administration
un blocus
un canal
des canaux
une carte
une cause
une chute
un code
une construction

Napoléon déclare le — continental contre l'Angleterre. Toutes les — anglaises trouvées sur le continent sont prises sans être payées, tous les ports du continent sont fermés aux bateaux anglais. L'Empereur des Français est le chef d'État le plus — du monde.

Napoléon fait commencer dans toute la France de grands travaux de —. On — la ville de Lyon, détruite en grande partie pendant la Révolution. On construit des routes et des —. Mais Napoléon fait plusieurs grandes — politiques et militaires. La première est le Blocus continental, la suivante est la guerre d'Espagne, la dernière est la campagne de Russie, qui marque la fin de l'Empire —.

Napoléon entre en Russie en juin 1812, à la tête de la Grande Armée, formée de plus d'un demi-million de soldats — seulement par la personne de l'Empereur. Comme les Espagnols, les Russes n'acceptent pas les — du jeu. Napoléon ne trouve personne à qui — bataille, il avance, avance toujours à travers le pays et les villes brûlés. Le 13 octobre, Napoléon ordonne la — de la Grande Armée.

EXERCICE B.

Et voici de nouveau un exercice où nous vous demandons de trouver ce qui, dans les phrases suivantes, n'est pas juste.

1) Quand Marie-Anne, Fatima et les enfants arrivent à Marseille, il n'y a personne pour les recevoir.

un continent
un coup d'État
un coup de fusil
une déclaration
un empire
une erreur
un Espagnol
un Européen
une gloire
une instruction
un journal
des journaux
la marchandise
un maréchal
des maréchaux
une ombre
une opinion
une population
prince héritier
une princesse
une protection
un quart
une règle
une réorganisation
une retraite
un rôle
un secret
une sécurité
un titre
des travaux
une traversée
un trône
un tzar
aîné
continental
coûteux
espagnol
européen
impérial
napoléonien
occidental
public
publique

puissant
riche
russe
acclamer
il s'assit
chasser
se comprendre
il conquiert
il court
créer
déchirer
lier
livrer
marquer
occuper
se partager
ils purent
reconstruire
remporter
réorganiser
réunir
soulever
unir
s'unir
il vaincra
certainement
complètement
finalement
hors
selon
à travers
à vie
mettre ... de son côté
mettre en fuite
passer du côté de
tout entier
Alexandre
Austerlitz
Bernadotte
le Danube
la Hollande
Joseph

2) Tous les passagers descendent du MAROC sans accident.

3) Quand le train a quitté Marseille, Arthur et Jeanne sont restés sur le quai de la gare, mais Marie-Anne n'a pas perdu son calme.

4) Tartarin de Tarascon demeurait dans une petite maison comme toutes les autres, entourée d'un joli jardin comme il y en a partout en France.

5) Tartarin avait fait plusieurs fois le tour du monde, et il avait chassé le lion et toutes sortes d'autres animaux.

6) Personne n'a remarqué le départ de Tartarin pour l'Afrique.

7) Pas loin d'Alger, Tartarin a tué son premier lion, le jour même de son arrivée.

8) Quand Marie-Anne, Fatima et les enfants arrivent à Villebourg, ils prennent un taxi pour aller chez M. Doumier, et tout le monde se couche en arrivant, car personne n'a faim.

9) Amélie est très contente de faire la connaissance de Marie-Anne, qu'elle appelle déjà « la petite Madame Doumier ».

10) Tout le monde passe une très bonne nuit après le long voyage de Marseille à Villebourg, et le lendemain toute la famille va faire une longue promenade.

EXERCICE C.

s'unir

s'est uni	**s'unissait**
s'unit	**s'unira**

Un jour peut-être, les pays de l'Europe s'—. Ils n'étaient peut-être pas loin de s'— contre Napoléon. Mais quand on s'— contre un ennemi, cela dure rarement longtemps. Ce serait mieux s'ils s'— en temps de paix. Quand ils se seront —, cela semblera très naturel.

détruire

a détruit	**détruisait**
détruit	**détruira**

La guerre a — beaucoup de belles choses en France. Elle — toujours beaucoup. On ne peut pas faire la guerre sans — un grand nombre de belles choses. Il faut espérer, comme Français, que l'on ne — jamais les beaux monuments de Paris. Si on les —, beaucoup d'autres gens que les Français seraient très tristes.

EXERCICE D.

Voici une dizaine de mots que nous vous prions de nous expliquer à l'aide de mots connus:

Lait, lettre, lunettes, magasin, matinée, médecin, menu, nain, oiseau, olive, papier, passager.

Koutouzof
Madrid
Marengo
la Méditerranée
Moscou
Murat
Niémen
Pontecorvo
la Russie
Sainte-Hélène
la Suède
Tilsit
Vienne
Wagram
Waterloo

RÉSUMÉ

Et voici encore un résumé (le dernier) où nous vous parlerons du subjonctif. Il s'agit de l'emploi du subjonctif après des mots comme « le plus ... que », « le moins ... que », « le seul ... que », « le dernier ... que », etc.

Ces mots peuvent être divisés en deux groupes:

1) Le plus ... que, le moins ... que, le meilleur ... que. Quelques exemples: «Voici le plus grand arbre que nous ayons dans notre jardin. » « C'est le meilleur café que je puisse vous donner. » « C'est une des histoires les moins intéressantes que j'aie lues. »

Nous avons le subjonctif après « que » ou « qui » dans ces cas, parce que les mots « le ... que (qui) » désignent ici le plus grand degré.

2) Le premier ... que, le dernier ... que, le seul ... que, le principal ... que. Voici quelques exemples: « La première personne que nous ayons vue en arrivant est Jean. » «Vous êtes le dernier qui lui ait parlé. » « Georges et Henri sont les seuls qui sachent ce qui s'est passé. » « Cela est le principal résultat qu'il ait atteint. »

Dans ces cas également, nous avons le subjonctif après « que » ou « qui », parce que les mots « le ... que (qui) » désignent le plus haut degré: on ne peut être avant le premier, ni après le dernier, ni plus important que le principal, etc.

LES MARCHÉS DE PARIS

Le lendemain soir, M. Doumier fut empêché de
lə lɑ̃dmɛ̃ swa:r, məsjø dumje fy -tɑ̃pɛʃe d

raconter «son histoire» à Jeannette, et pendant les
rakɔ̃te «sɔ̃ -nistwa:r» a ʒanɛt, e pɑ̃dɑ̃ le

semaines qui suivirent, tantôt une chose, tantôt l'autre
smɛn ki sɥivi:r, tɑ̃to yn ʃo:z, tɑ̃to lo:trə

retardèrent la soirée si impatiemment attendue. Et,
rətardɛ:r la sware si ɛ̃pasjamɑ̃ -tatɑ̃dy. e,

un jour, une lettre de Paris annonça l'arrivée du frère
œ̃ ʒu:r, yn lɛtrə də pari anɔ̃sa larive dy frɛ:r

de Jeanne. On approchait de la fin de décembre, et
də ʒa:n. ɔ̃ -naprɔʃɛ d la fɛ̃ də desɑ̃:br, e

Arthur venait naturellement passer ses vacances de
arty:r vənɛ natyrɛlmɑ̃ pase se vakɑ̃:s də

Noël à Villebourg, avec sa famille. Quand Jeanne
nɔɛl a vilbu:r, avɛk sa fami:j. kɑ̃ ʒa:n

apprit la nouvelle, elle fit un bond de joie. Et pendant
apri la nuvɛl, ɛl fi œ̃ bɔ̃ d ʒwa. e pɑ̃dɑ̃

toute la journée, elle ne fit que demander à sa mère
tut la ʒurne, ɛl nə fi k dəmɑ̃de a sa mɛ:r

et à son grand-père l'heure qu'il était. A six heures
e a sɔ̃ grɑ̃pɛ:r lœ:r kil etɛ. a si -zœ:r

de l'après-midi, enfin, toute la famille se rendit à la
də laprɛmidi, ɑ̃fɛ̃, tut la fami:j sə rɑ̃di -ta la

suivirent = ont suivi

retardèrent = ont retardé

impatient
impatiemment

Noël = le 25 décembre

apprit = a appris

demander l'heure qu'il est = demander: « Quelle heure est-il? »

se rendre à ɔ: aller à

gare. Le train entra en gare sans une minute de retard.
ga:r. lə trɛ̃ ɑ̃tra ɑ̃ ga:r sɑ̃ -zyn minyt də rta:r.

une paire = deux

Trois paires d'yeux étaient fixées sur les voyageurs qui
trwa pɛ:r djø etɛ fikse syr le vwajaʒœ:r ki

descendaient sur le quai. «Arthur!» cria tout à coup
desɑ̃dɛ syr lə ke. «arty:r!» kria tu -ta ku

Jeanne, la première à apercevoir le jeune garçon. Un
ʒa:n, la prəmjɛ:r a apɛrsəvwa:r lə ʒœn garsɔ̃. œ̃

instant plus tard, les quatre membres de la famille
-nɛ̃stɑ̃ ply ta:r, le katrə mɑ̃:brə də la fami:j

étaient réunis, on s'embrassait, on se posait mille
etɛ reyni, ɔ̃ sɑ̃brasɛ, ɔ̃ s pozɛ mil

tous à la fois = tous en même temps

questions, on riait, on parlait tous à la fois. Puis, tout
kɛstjɔ̃, ɔ̃ rijɛ, ɔ̃ parlɛ tus a la fwa. pɥi, tu

le monde se mit en marche vers la sortie de la gare.
l mɔ̃:d sə mi ɑ̃ marʃ vɛr la sɔrti d la ga:r.

Au moment où ils sortaient de la gare, une voix,
o mɔmɑ̃ u il sɔrtɛ d la ga:r, yn vwa,

derrière nos quatre amis, demanda à quelqu'un: «Par-
dɛrjɛ:r no katr ami, dəmɑ̃da a kɛlkœ̃: «par-

don, Monsieur, sauriez-vous me dire où se trouve la
dɔ̃, məsjø, sɔrje vu m di:r u s tru:v la

rue des Roses?» «La rue des Roses? Ah, non,» ré-
ry de ro:zʔ» «la ry de ro:zʔ a, nɔ̃,» re-

pondit la personne interrogée. Se tournant alors, et
pɔ̃di la pɛrsɔn ɛ̃tɛrɔʒe. sə turnɑ̃ -talɔ:r, e

remarquer
une remarque

souriant encore à une remarque d'Arthur, M. Dou-
surjɑ̃ -tɑ̃kɔ:r a yn rəmark darty:r, məsjø du-

mier s'écria: « La rue des Roses? Mais nous y allons!
mje sekria: «la ry de ro:z? mɛ nu -zi alɔ̃!

Vous n'avez qu'à nous suivre, Monsieur. » Au lieu de
vu nave ka nu sɥi:vr, məsjø.» o ljø d

le remercier, la personne ouvrit d'abord la bouche,
lə rmɛrsje, la pɛrsɔn uvri dabɔ:r la buʃ,

puis les yeux, qu'elle avait très grands et très bleus,
pɥi le -zjø, kɛl avɛ trɛ grɑ̃ e trɛ blø,

elle ɔ: **la** personne

et demanda enfin: « Pardon, mais... n'est-ce pas M.
e dmɑ̃da ɑ̃fɛ̃: «pardɔ̃, mɛ... nɛs pa məsjø

Doumier? » « Si, c'est lui, je veux dire: c'est moi, »
dumje?» «si, sɛ lɥi, ʒə vø di:r: sɛ mwa,»

répondit M. Doumier en tâchant de se rappeler où
repɔ̃di məsjø dumje ɑ̃ taʃɑ̃ d sə raple u

tâcher = essayer

il avait vu cette tête. « Oncle Arthur, vous ne me
il avɛ vy sɛt tɛ:t. «ɔ̃:kl arty:r, vu n mə

reconnaissez donc plus? » lui demanda l'homme à sa
rkɔnɛse dɔ̃ ply?» lɥi dmɑ̃da lɔm a sa

grande surprise en ouvrant les bras. « Oncle Arthur? »
grɑ̃:d syrpri:z ɑ̃ -nuvrɑ̃ le bra. «ɔ̃:kl arty:r?»

répéta le pauvre M. Doumier, qui ne réussissait
repeta l po:vrə məsjø dumje, ki n reysisɛ

toujours pas à mettre un nom sur ce visage. « Mais
tuʒu:r pa a mɛtr œ̃ nɔ̃ syr sə viza:ʒ. «mɛ

oui, je suis Robert Briochard, le fils d'Adèle Briochard.
wi, ʒə sɥi rɔbɛ:r briɔʃa:r, lə fis dadɛl briɔʃa:r.

Vous m'appeliez Bibi quand j'étais petit et que nous
vu mapəlje bibi kɑ̃ ʒetɛ pti e k nu



une boule

Une balle est une boule.

revoir ɔ: voir de nouveau

habitions Nantes.» Le vieux M. Doumier se frappa
-zabitjɔ̃ nɑ̃:t.» lə vjø məsjø dumje s frapa

le front: naturellement, ces grands yeux bleus, ce
l frɔ̃: natyrɛlmɑ̃, se grɑ̃ -zjø blø, sə

visage rond comme une boule, ces cheveux blonds,
viza:ʒ rɔ̃ kɔm yn bul, se ʃvø blɔ̃,

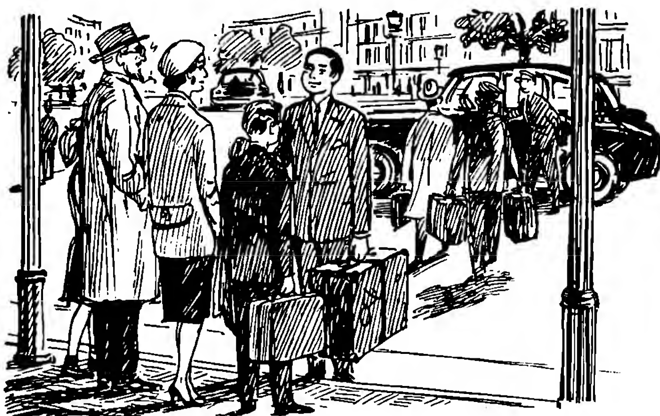
c'était bien Adèle Briochard, une cousine de sa femme.
setɛ bjɛ̃ adɛl briɔʃa:r, yn kuzin də sa fam.

Son fils lui ressemblait autant qu'un fils peut res-
sɔ̃ fis lɥi rsɑ̃blɛ otɑ̃ kœ̃ fis pø rə-

sembler à sa mère. Mais il ne l'avait pas revu depuis
sɑ̃ble a sa mɛ:r. mɛ il nə lavɛ pa rvy dəpɥi

que les Briochard avaient quitté Nantes il y avait
k le briɔʃa:r avɛ kite nɑ̃:t il javɛ

dix-huit ans.
dizɥi -tɑ̃.



Robert Briochard

D'où venait-il, maintenant? M. Doumier savait
du vnɛ -til, mɛ̃tnɑ̃? məsjø dumje savɛ

seulement qu'ayant quitté Nantes, les Briochard
sœlmɑ̃ kɛjɑ̃ kite nɑ̃:t, le briɔʃa:r

avaient passé par plusieurs villes, et qu'ils avaient
avɛ pase par plyzjœ:r vil, e kil -zavɛ

fini par s'établir à l'étranger, d'où M. Doumier avait
fini par setabli:r a letrɑ̃ʒe, du məsjø dumje avɛ

s'établir (famille de finir) ɔ: s'installer

reçu une ou deux lettres, la dernière il y avait cinq
rsy yn u dø lɛtr, la dɛrnjɛ:r il javɛ sɛ̃

ans. Mais encore une fois, que faisait à Villebourg
-kɑ̃. mɛ ɑ̃kɔ:r yn fwa, kə fzɛ a vilbu:r

Robert Briochard? Ce fut lui-même qui fournit la
rɔbɛ:r briɔʃa:r? sə fy lɥimɛ:m ki furni la

fournir (famille de finir) ɔ: donner

réponse à M. Doumier.
repɔ̃:s a məsjø dumje.

Après un court arrêt pour présenter le jeune homme
aprɛ -zœ̃ ku:r arɛ pur prezɑ̃te l ʒœn ɔm

aux autres membres de la famille Doumier, on s'était
o -zo:trə mɑ̃:brə də la fami:j dumje, ɔ̃ setɛ

remis en route, et entre la gare et la rue des Roses,
rmi ɑ̃ rut, e ɑ̃:trə la ga:r e la ry de ro:z,

« Bibi » Briochard raconta: « Comme vous savez, papa
«bibi» briɔʃa:r rakɔ̃ta: «kɔm vu save, papa

a réussi à trouver une très bonne situation en Hollande,
a reysi a truve yn trɛ bɔn sitɥasjɔ̃ ɑ̃ ɔlɑ̃:d,

Un médecin peut avoir une situation dans un hôpital.

et il y a quatorze ans, nous nous sommes tous établis
e il ja katɔrz ɑ̃, nu nu sɔm tus etabli



Amsterdam

étudier
les études (f)

rendre service = aider

dans ce pays. En ce moment, nous demeurons à Am-
dã s peji. ã s mɔmã, nu dmœrɔ̃ a am-

sterdam, dans une petite maison que nous avons ache-
stɛrdam, dã -zyn pətit mɛzɔ̃ k nu -zavɔ̃ aʃ-

tée il y a deux ans. Mais maintenant, papa veut que
te il ja dø -zã. mɛ mɛ̃tnã, papa vø k

je fasse mes études à Paris. Alors, comme nous ne
ʒə fas me -zetyd a pari. alɔ:r, kɔm nu n

connaissons personne à Paris, je me suis permis de
kɔnɛsɔ̃ pɛrsɔn a pari, ʒə m sɥi pɛrmi d

venir à Villebourg, pour vous demander de m'aider
vəni:r a vilbu:r, pur vu dmãde d mɛde

un peu... si vous en avez le temps, bien entendu. »
œ̃ pø... si vu -zã -nave l tã, bjɛ̃ -nãtãdy.»

« Mais avec plaisir! » répondit M. Doumier, toujours
«mɛ avɛk plɛzi:r!» repɔ̃di məsjø dumje, tuʒu:r

prêt à rendre service. « Je savais que vous ne diriez
prɛ -ta rã:drə sɛrvis. «ʒə savɛ k vu n dirje

pas non, » dit Robert Briochard, et il sourit de toute
pa nɔ̃,» di rɔbɛ:r briɔʃa:r, e il suri d tut

sa bonne boule de visage.
sa bɔn bul də viza:ʒ.

Pendant ce temps, on était arrivé devant la maison
pãdã s tã, ɔ̃ -netɛ -tarive dvã la mɛzɔ̃

des Doumier, et M. Doumier demanda: « Vous res-
de dumje, e məsjø dumje dmãda: «vu rɛs-

tez chez nous, n'est-ce pas? » « Vraiment, j'avais pensé
te ʃe nu, nɛs pa?» «vrɛmã, ʒavɛ pãse

aller à l'hôtel, mais...» répondit le jeune homme.
ale a lɔtɛl, mɛ...» repɔ̃di l ʒœn ɔm.

« Donc, vous restez chez nous, » interrompit M. Dou-
«dɔ̃:k, vu rɛste ʃe nu,» ɛ̃tɛrɔ̃pi məsjø du-

mier. Le jeune Briochard le remercia de tout cœur,
mje. lə ʒœn briɔʃa:r lə rmɛrsja d tu kœ:r,

et suivit la famille dans la maison. Un quart d'heure
e sɥivi la fami:j dɑ̃ la mɛzɔ̃. œ̃ ka:r dœ:r

plus tard, il était installé dans une des chambres du
ply ta:r, il etɛ -tɛ̃stale dɑ̃ -zyn de ʃɑ̃:brə dy

premier. On le laissa seul pour lui permettre de dé-
prəmje. ɔ̃ lə lɛsa sœl pur lɥi pɛrmɛtrə də de-

faire sa valise et de se laver après le long voyage
fɛ:r sa vali:z e də s lave aprɛ lə lɔ̃ vwaja:ʒ

qu'il venait de faire, et on descendit au salon. Arthur
kil vənɛ d fɛ:r, e ɔ̃ desɑ̃di o salɔ̃. arty:r

avait mille choses à raconter et les autres membres
avɛ mil ʃo:z a rakɔ̃te e le -zo:trə mɑ̃:brə

de la famille attendaient impatiemment d'entendre de
də la fami:j atɑ̃dɛ ɛ̃pasjamɑ̃ dɑ̃tɑ̃:drə də

sa bouche (une lettre, c'est toujours autre chose)
sa buʃ [yn lɛtr, sɛ tuʒu:r o:trə ʃo:z]

comment il avait passé ses trois premiers mois à
kɔmɑ̃ il avɛ pase se trwa prəmje mwa a

Paris.
pari.

Le temps passa si vite que quand Amélie vint à huit
lə tɑ̃ pasa si vit kə kɑ̃ -tameli vɛ̃ a ɥi

il vint = il est venu

heures dire que le dîner était servi, tout le monde
-tœ:r di:r kə l dine etɛ sɛrvi, tu l mɔ̃:d

s'écria: « Déjà?! » Puis, on appela le pauvre Robert
sekria: «deʒaʔ!» pɥi, ɔ̃ -napla l po:vrə rɔbɛ:r

qui était dans sa chambre depuis sept heures moins le
ki etɛ dɑ̃ sa ʃɑ̃:brə dəpɥi sɛt œ:r mwɛ̃ l

quart, et on se mit à table.
ka:r, e ɔ̃ s mi a tabl.

Après le dîner, quand on fut installé devant un bon
aprɛ l dine, kɑ̃ -tɔ̃ fy -tɛ̃stale dvɑ̃ -tœ̃ bɔ̃

feu, M. Doumier dit à Jeanne: « Je vous dois tou-
fø, məsjø dumje di a ʒa:n: «ʒə vu dwa tu-

jours une histoire, je crois. Eh bien, si, au lieu de
ʒu:r yn istwa:r, ʒə krwa. e bjɛ̃, si, o ljø d

vous parler de l'histoire de France, je vous racontais,
vu parle d listwa:r də frɑ̃:s, ʒə vu rakɔ̃tɛ,

à vous et à Robert, quelque chose sur Paris? » « Oh,
a vu e a rɔbɛ:r, kɛlkə ʃo:z syr pariʔ» «o,

oui! » dit Jeanne. Arthur se demanda si son grand-
wi!» di ʒa:n. arty:r sə dmɑ̃da si sɔ̃ grɑ̃-

père pouvait vraiment raconter sur Paris des choses
pɛ:r puvɛ vrɛmɑ̃ rakɔ̃te syr pari de ʃo:z

que lui, Arthur, ne connaissait pas, car après moins
kə lɥi, arty:r, nə kɔnɛsɛ pa, kar aprɛ mwɛ̃

de trois mois au lycée, il croyait vraiment savoir tout
də trwa mwa o lise, il krwajɛ vrɛmɑ̃ savwa:r tu

sur Paris. Mais son grand-père, devinant ses pensées,
syr pari. mɛ sɔ̃ grɑ̃pɛ:r, dəvinɑ̃ se pɑ̃se,

se dépêcha de remarquer que, naturellement, Arthur
sə depɛʃa d rəmarke kə, natyrɛlmɑ̃, arty:r

savait tout ce qu'il allait dire, mais que rien ne les
savɛ tu s kil alɛ di:r, mɛ kə rjɛ̃ n le

empêchait de raconter chacun à son tour. Arthur
-zɑ̃pɛʃɛ d rakɔ̃te ʃakœ̃ a sɔ̃ tu:r. arty:r

rougit de la remarque de M. Doumier et l'assura
ruʒi d la rmark də məsjø dumje e lasyra

qu'il serait très content d'écouter ce qu'allait raconter
kil sərɛ trɛ kɔ̃tɑ̃ dekute s kalɛ rakɔ̃te

son grand-papa. Et M. Doumier commença.
sɔ̃ grɑ̃papa. e məsjø dumje kɔmɑ̃sa.

« Loin de moi l'idée, cher Robert, de vous raconter
«lwɛ̃ d mwa lide, ʃɛ:r rɔbɛ:r, də vu rakɔ̃te

tout ce qu'il y a à dire sur Paris. Cela demanderait,
tu s kil ja a di:r syr pari. sla dmɑ̃drɛ,

demander ɔ: exiger

non pas une soirée, mais cent, deux cents, mille soi-
nɔ̃ pa -zyn sware, mɛ sɑ̃, dø sɑ̃, mil swa-

rées, car Paris est un monde. Alors, puisqu'il m'est
re, kar pari ɛ -tœ̃ mɔ̃:d. alɔ:r, pɥiskil mɛ

impossible de tout vous dire sur Paris, je vais essayer
-tɛ̃pɔsiblə də tu vu di:r syr pari, ʒə vɛ -zɛsɛje

de vous donner une idée de la vie de tous les jours à
d vu dɔne yn ide d la vi d tu le ʒu:r a

de tous les jours ɔ: ordinaire

Paris. Je vais, si vous voulez bien m'aider un peu
pari. ʒə vɛ, si vu vule bjɛ̃ mɛde œ̃ pø

en oubliant que nous sommes dans une maison de
ɑ̃ -nubliɑ̃ k nu sɔm dɑ̃ -zyn mɛzɔ̃ d

Villebourg, à trois cents kilomètres de Paris, vous
vilbu:r, a trwa sã kilɔmɛtrə də pari, vu

mener dans les endroits où les Parisiens travaillent,
mne dã le -zãdrwa u le parizjɛ̃ trava:j,

où ils s'amusent, où ils mangent, où ils se reposent.
u il samy:z, u il mã:ʒ, u il sə rpo:z.

Je vais vous mener d'un bout à l'autre de Paris. Nous
ʒə vɛ vu mne dœ̃ bu a lo:trə də pari. nu

franchir (famille de finir)

franchirons les kilomètres en un bond, et peut-être,
frãʃirɔ̃ le kilɔmɛtr ã -nœ̃ bɔ̃, e pœtɛ:tr,

si vous restez avec nous encore quelques soirées, vous
si vu rɛste avɛk nu ãkɔ:r kɛlk sware, vu

il me semble connaître = il me semble que je connais

semblera-t-il connaître un peu Paris, comme si vous
sãblәra -til kɔnɛ:tr œ̃ pø pari, kɔm si vu

aviez passé des jours à en parcourir les rues à pas
-zavje pase de ʒu:r a ã parkuri:r le ry a pa

lents, les yeux et les oreilles ouverts à chaque petit
lã, le -zjø e le -zɔrɛ:j uvɛ:r a ʃak pəti

détail = petite partie de quelque chose

détail.» M. Doumier s'arrêta un court instant,
deta:j.» məsjø dumje sarɛta œ̃ ku:r ɛ̃stã,

comme pour laisser le temps à Robert de faire quelque
kɔm pur lɛse l tã a rɔbɛ:r də fɛ:r kɛlk

remarque, puis, ayant allumé un bon cigare, il reprit:
rəmark, pɥi, ɛjã -talyme œ̃ bɔ̃ siga:r, il rəpri:

« Puisqu'il faut bien commencer quelque part, nous
«pɥiskil fo bjɛ̃ kɔmãse kɛlk pa:r, nu

commencerons, si vous voulez, à deux heures du matin,
kɔmãsrɔ̃, si vu vule, a dø -zœ:r dy matɛ̃,

sur les grands boulevards. Je ne sais pas si vous savez
syr le grã bulva:r. ʒə n se pa si vu save

que les Parisiens appellent « grands boulevards » le
k le parizjɛ̃ apɛl «grã bulva:r» lə

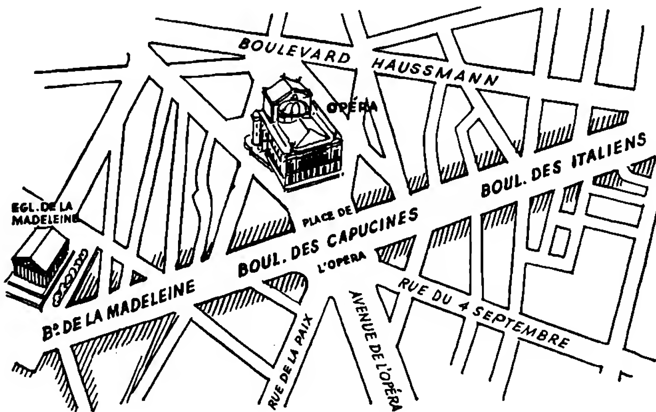
boulevard de la Madeleine, le boulevard des Capucines
bulva:r də la madlɛn, lə bulva:r de kapysin

et le boulevard des Italiens. Tenez, voici un plan de
e lə bulva:r de -zitaljɛ̃. təne, vwasi œ̃ plã d

Paris, et voici les grands boulevards! » Et M. Dou-
pari, e vwasi le grã bulva:r!» e məsjø du-

tenez! ɔ: regardez!

plan ɔ: carte d'une ville



Les grands boulevards

mier ouvrit devant Robert un grand plan de la capi-
mje uvri dvã rɔbɛ:r œ̃ grã plã d la kapi-

tale, lui montra les boulevards dont il parlait, puis
tal, lɥi mɔ̃tra le bulva:r dɔ̃ -til parlɛ, pɥi

continua:
kɔ̃tinɥa:

« Nous sommes donc sur les grands boulevards, et il
«nu sɔm dɔ̃ syr le grɑ̃ bulva:r, e il

est deux heures du matin. J'aurais pu commencer à
ɛ dø -zœ:r dy matɛ̃. ʒɔrɛ py kɔmɑ̃se a

n'importe quelle heure du jour, mais le moment que
nɛ̃pɔrt kɛl œ:r dy ʒu:r, mɛ l mɔmɑ̃ k

particulier ɔ: qui le fait différent d'autres moments

j'ai choisi a cela de particulier qu'il représente en
ʒe ʃwazi a sla d partikylje kil rəprezɑ̃:t ɑ̃

même temps une fin et un commencement. Une fin,
mɛ:m tɑ̃ yn fɛ̃ e œ̃ kɔmɑ̃smɑ̃. yn fɛ̃,

parce que c'est vers cette heure que l'on finit de
pars kə sɛ vɛr sɛt œ:r kə lɔ̃ fini d

s'amuser, à Paris; un commencement, parce que c'est
samyze, a pari; œ̃ kɔmɑ̃smɑ̃, pars kə sɛ

vers cette heure également que l'on y commence à
vɛr sɛt œ:r egalmɑ̃ kə lɔ̃ -ni kɔmɑ̃:s a

travailler.
travaje.

Il est donc deux heures du matin. Sur les grands
il ɛ dɔ̃ dø -zœ:r dy matɛ̃. syr le grɑ̃

rares ɔ: peu nombreux

boulevards silencieux, seules quelques rares personnes
bulva:r silɑ̃sjø, sœl kɛlk ra:r pɛrsɔn

troubler ɔ: déranger

troublent la paix de Paris endormi. Nous sommes en
trublə la pɛ d pari ɑ̃dɔrmi. nu sɔm -zɑ̃

touriste = personne qui vient voir un pays ou une ville

hiver, et les touristes sont encore peu nombreux. Et
-nivɛ:r, e le turist sɔ̃ -tɑ̃kɔ:r pø nɔ̃brø. e

puis, les touristes ne se promènent pas dans les rues,
pɥi, le turist nə s prɔmɛn pa dɑ̃ le ry,

à cette heure-ci. Pour un touriste, à deux heures du
a sɛt œ:r si. pur œ̃ turist, a dø -zœ:r dy

matin, à Paris, il n'y a que deux choses à faire: dormir
matɛ̃, a pari, il nja k dø ʃo:z a fɛ:r: dɔrmi:r

ou s'amuser. Les uns donc, dans leurs lits, font de
u samyze. le -zœ̃ dɔ̃, dã lœr li, fɔ̃ d

beaux rêves. Les autres se sont installés devant une
bo rɛ:v. le -zo:trə sə sɔ̃ -tɛ̃stale dvã -tyn

bouteille de champagne, dans un cabaret de la « rive
butɛ:j də ʃãpaɲ, dã -zœ̃ kabarɛ d la «ri:v

gauche », et écoutent peut-être un des chanteurs les
go:ʃ», e ekut pœtɛ:tr œ̃ de ʃãtœ:r le

plus connus en ce moment, Yves Montand. » En di-
ply kɔny ã s mɔmã, i:v mɔ̃tã.» ã di-

sant cela, M. Doumier se leva et, allant vers un
zã sla, məsjø dumje s ləva, e, alã vɛr œ̃

phonographe qui se trouvait dans un coin du salon,
fɔnɔgraf ki s truvɛ dã -zœ̃ kwɛ̃ dy salɔ̃,

dit à Robert: « Tenez, je vais vous faire entendre un
di a rɔbɛ:r: «təne, ʒə vɛ vu fɛ:r ãtã:dr œ̃

de mes disques d'Yves Montand. C'est une chanson
d me disk di:v mɔ̃tã. sɛ -tyn ʃãsɔ̃

qui, justement, s'appelle « Les grands boulevards ».
ki, ʒystəmã, sapɛl «le grã bulva:r».

Écoutez! »
ekute!»

M. Doumier avait mis en marche le phonographe,
məsjø dumje avɛ mi ã marʃ lə fɔnɔgraf,

champagne (m) = vin de Champagne

cabaret ɔ: sorte de café où l'on chante, danse, etc.

rive = bord (d'un fleuve)

On appelle « la rive gauche » la partie de Paris au sud de la Seine.

chanteur ɔ: quelqu'un qui chante

allant ɔ: pendant qu'il va



flâner = se promener

et on entendit la voix très particulière d'Yves Montand chanter: « J'aime flâner sur les grands boulevards, il y a tant de choses, tant de choses à voir! »
e ɔ̃ -nɑ̃tɑ̃di la vwa trɛ partikyljɛ:r di:v mɔ̃tɑ̃ ʃɑ̃te: «ʒɛ:m flane syr le grɑ̃ bulva:r, il ja tɑ̃ d ʃo:z, tɑ̃ d ʃo:z a vwa:r!»

Quand on eut entendu le disque, M. Doumier revint à sa place et reprit son récit:
kɑ̃ -tɔ̃ -ny -tɑ̃tɑ̃dy l disk, məsjø dumje rəvɛ̃ a sa plas e rəpri sɔ̃ resi:

« Toutes les chansons que l'on chante dans les cabarets de la rive gauche ne sont pas gaies comme celle-ci.
«tut le ʃɑ̃sɔ̃ kə lɔ̃ ʃɑ̃:t dɑ̃ le kabarɛ d la ri:v go:ʃ nə sɔ̃ pa ge kɔm sɛlsi.

Il y en a de très tristes, des chansons « noires », car on aime bien la chanson triste dans ces endroits.
il jɑ̃ -na də trɛ trist, de ʃɑ̃sɔ̃ «nwa:r», kar ɔ̃ -nɛ:m bjɛ̃ la ʃɑ̃sɔ̃ trist dɑ̃ se -zɑ̃drwa.

Mais laissons les cabarets, où la journée se termine.
mɛ lɛsɔ̃ le kabarɛ, u la ʒurne s tɛrmin.

Car pour d'autres, pas des touristes ceux-là, mais des Parisiens de Paris, deux heures du matin, c'est le commencement du jour nouveau, c'est déjà demain.
kar pur do:tr, pa de turist søla, mɛ de parizjɛ̃ d pari, dø -zœ:r dy matɛ̃, sɛ l kɔmɑ̃smɑ̃ dy ʒu:r nuvo, sɛ deʒa dmɛ̃.

Cela est particulièrement vrai des Halles de Paris.
sla ɛ partikyljɛrmɑ̃ vrɛ de al də pari.

Les voilà sur notre plan.» M. Doumier montra l'en-
le vwala syr nɔtrə plɑ̃.» məsjø dumje mɔ̃tra lɑ̃-

droit où les Halles, sur le plan, étaient indiquées par
drwa u le al, syr lə plɑ̃, etɛ -tɛ̃dike par

une petite image, où l'on voyait des hommes vendre
yn pətit ima:ʒ, u lɔ̃ vwajɛ de -zɔm vɑ̃:drə

des fruits, des poissons, de la viande.
de frɥi, de pwasɔ̃, də la vjɑ̃:d.

indiquer = montrer



Voici l'image d'une maison.



Les Halles

« Comme vous voyez,» remarqua M. Doumier, « on
«kɔm vu vwaje,» rəmarka məsjø dumje, «ɔ̃

vend aux Halles à peu près tout ce qu'il faut pour la
vɑ̃ o al a pø prɛ tu s kil fo pur la

table. Aussi appelle-t-on les Halles le ventre de Paris.
tabl. osi apɛl -tɔ̃ le al lə vɑ̃:trə də pari.

aussi appelle-t-on = c'est pourquoi on appelle

Cependant, le soir, les quatre rues qui entourent les
spɑ̃dɑ̃, lə swa:r, le katrə ry ki ɑ̃tu:r le

	Halles sont calmes, silencieuses et propres. Mais cela *al sɔ̃ kalm, silɑ̃sjø:z e prɔpr. mɛ sla*
	ne dure que jusqu'à minuit. A cette heure, les pre- *n dy:r kə ʒyska minɥi. a sɛt œ:r, le prə-*
	miers camions commencent à arriver, et alors, finis le *mje kamjɔ̃ kɔmɑ̃:s a arive, e alɔ:r, fini l*
chargés de ɔ: pleins de	calme et le silence! Les camions sont chargés de tout *kalm e l silɑ̃:s! le kamjɔ̃ sɔ̃ ʃarʒe d tu*
	ce dont Paris a besoin pour vivre un jour, et entre *sə dɔ̃ pari a bəzwɛ̃ pur vi:vr œ̃ ʒu:r, e ɑ̃:trə*
	minuit et trois heures, des montagnes de légumes *minɥi e trwa -zœ:r, de mɔ̃taɲ də legym*
s'élever s'est élevé s'élève	s'élèvent dans les rues qui entourent les Halles.» *selɛ:v dɑ̃ le ry ki ɑ̃tu:r le al.»*
	Ici, pour la première fois, Robert Briochard inter- *isi, pur la prəmjɛ:r fwa, rɔbɛ:r briɔʃa:r ɛ̃tɛ-*
	rompit M. Doumier pour demander, fixant sur lui *rɔ̃pi məsjø dumje pur dəmɑ̃de, fiksɑ̃ syr lɥi*
	ses gros yeux bleus: «Dans les rues? Pourquoi dans *se gro -zjø blø: «dɑ̃ le ry? purkwa dɑ̃*
à peine avait-il ɔ: il n'avait que justement	les rues?» A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il *le ry?» a pɛn avɛ -til prɔnɔ̃se se mo, kil*
prononcer ɔ: dire	rougit comme une tomate, sentant quatre paires *ruʒi kɔm yn tɔmat, sɑ̃tɑ̃ katrə pɛ:r*
	d'yeux le regarder, amusés. Mais M. Doumier vint *djø l rəgarde, amyze. mɛ məsjø dumje vɛ̃*
	à son aide: «Parce qu'il n'y a plus de place à l'in- *a sɔ̃ -nɛ:d: «pars kil nja ply d plas a lɛ̃-*

térieur des Halles depuis longtemps. Voyez-vous, les
terjœ:r de al dəpɥi lɔ̃tɑ̃. vwaje vu, le

Halles sont des constructions en fer qui, au début du
al sɔ̃ de kɔ̃stryksjɔ̃ ɑ̃ fɛ:r ki, o deby dy

siècle, étaient suffisamment grandes, mais qui, aujour-
sjɛkl, etɛ syfizamɑ̃ grɑ̃:d, mɛ ki, oʒur-

d'hui, sont beaucoup trop petites pour les quatre mil-
dɥi, sɔ̃ boku trɔ ptit pur le katrə mi-

lions de Parisiens. A l'intérieur des Halles, on ne
ljɔ̃ d parizjɛ̃. a lɛ̃terjœ:r de al, ɔ̃ nə

trouve plus aujourd'hui que la viande, les poissons
tru:v ply oʒurdɥi k la vjɑ̃:d, le pwasɔ̃

et les fromages. C'est d'ailleurs un spectacle très
e le frɔma:ʒ. sɛ dajœ:r œ̃ spɛktaklə trɛ

intéressant de voir les «forts» des Halles mettre en
-zɛ̃terɛsɑ̃ d vwa:r le «fɔ:r» de al mɛtr ɑ̃

place les énormes corps des bœufs, des veaux et des
plas le -zenɔrm kɔ:r de bø, de vo e de

porcs. Ils le font avec une admirable facilité, comme
pɔ:r. il lə fɔ̃ avɛk yn admirablə fasilite, kɔm

s'ils dansaient.
sil dɑ̃sɛ.

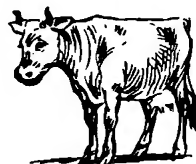
Enfin, vers trois heures, arrivent les premiers tou-
ɑ̃fɛ̃, vɛr trwa -zœ:r, ari:v le prəmje tu-

ristes. Pourquoi viennent-ils donc aux Halles? Un
rist. purkwa vjɛn -til dɔ̃ -ko al? œ̃

peu pour voir un spectacle auquel ils ne sont pas ha-
pø pur vwa:r œ̃ spɛktakl okɛl il nə sɔ̃ pa a-

il est suffisamment grand ɔ: sa grandeur suffit

un spectacle = quelque chose d'intéressant, d'amusant, de beau, à voir



un bœuf

un bœuf [bœf]
des bœufs [bø]

facile
facilité (f)

cela se fait ɔ: on fait cela d'habitude

bitués, mais principalement parce que cela se fait:
bitɥe, mɛ prɛ̃sipalmã pars kə sla s fɛ:

quand on passe une semaine ou deux à Paris, il faut
kã -tɔ̃ pa:s yn səmɛn u dø a pari, il fo

visiter = voir

avoir visité les Halles. Ils arrivent donc dans leurs
-tavwa:r vizite le al. il -zari:v dɔ̃ dã lœr



une file de personnes

autocars, se mettent en longues files et, menés par
-zotɔka:r, sə mɛt ã lɔ̃:g fil e, məne par

guide ɔ: personne qui conduit des touristes

leurs guides, font le tour des Halles comme des en-
lœr gid, fɔ̃ l tu:r de al kɔm de -zã-

fants bien sages. Avec des ah! et des oh! d'admiration
fã bjɛ̃ sa:ʒ. avɛk de a! e de o! dadmirasjɔ̃

et de surprise ils parcourent les Halles comme si c'é-
e d syrpri:z il parku:r le al kɔm si se-

la table française ɔ: ce que l'on mange en France

tait une sorte de musée de la table française. Et
tɛ -tyn sɔrt də myze d la tablə frãsɛ:z. e

comme tout cela donne faim, ils finissent presque
kɔm tu sla dɔn fɛ̃, il finis prɛsk

visiter
une visite

toujours leur visite dans un des restaurants qui en-
tuʒu:r lœr vizit dã -zœ̃ de rɛstɔrã ki ã-

tourent les Halles: le Pied de Porc, le Chien qui fume,
tu:r le al: lə pje d pɔ:r, lə ʃjɛ̃ ki fym,

etc. Là, ils mangent tous la soupe à l'oignon.
ɛtsetera. la, il mã:ʒ tus la sup a lɔɲɔ̃.

Pourquoi la soupe à l'oignon? Encore une fois: parce
purkwa la sup a lɔɲɔ̃? ãkɔ:r yn fwa: pars

que cela se fait. Quand on a visité les Halles, il faut
kə sla s fɛ. kã -tɔ̃ -na vizite le al, il fo



un oignon

avoir mangé la soupe à l'oignon. Et puis, c'est bon.
-tavwa:r mãʒe la sup a lɔɲɔ̃. e pɥi, sɛ bɔ̃.

Vers la même heure que les touristes, arrivent les
vɛr la mɛ:m œ:r kə le turist, ari:v le

premiers clients. Ce sont les propriétaires d'hôtels, de
prəmje kliã. sə sɔ̃ le prɔpriete:r dotɛl, də

restaurants, etc. Ils viennent souvent de loin, et
rɛstɔrã, ɛtsetera. il vjɛn suvã d lwɛ̃, e

avant qu'ils soient rentrés avec leurs achats, il sera
avã kil swa rãtre avɛk lœr -zaʃa, il səra

déjà six heures. Ces clients-là sont des acheteurs
deʒa si -zœ:r. se kliã la sɔ̃ de -zaʃtœ:r

sérieux: ils achètent des dizaines de bottes ou des
serjø: il -zaʃɛt de dizɛn də bɔt u de

caisses entières de légumes, des dizaines de kilos de
kɛs ãtjɛ:r də legym, de dizɛn də kilo d

viande ou de poisson. Ils savent ce qu'il leur faut, et
vjã:d u d pwasɔ̃. il sa:v sə kil lœr fo, e

ils ne discutent pas longtemps avant de se décider.
il nə diskyt pa lɔ̃tã avã d sə deside.

Puis, vers cinq heures, viennent les petits clients,
pɥi, vɛr sɛ̃ -kœ:r, vjɛn le pti kliã,

les Parisiens et les Parisiennes qui achètent une
le parizjɛ̃ e le parizjɛn ki aʃɛt yn

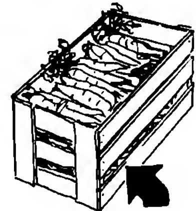
botte de carottes et un demi-kilo de viande. Ces
bɔt də karɔt e œ̃ dmikilo d vjã:d. se

acheteurs-là sont moins faciles que les premiers. Ils
-zaʃtœ:r la sɔ̃ mwɛ̃ fasil kə le prəmje. il

puis ɔ: d'ailleurs

client ɔ: personne qui achète

un achat ɔ: ce qu'on a acheté



une caisse

1 kilo = 1000 grammes (m)

un Parisien
une Parisienne



des bottes de carottes

cherchent la bonne marchandise, ils discutent le prix
ʃɛrʃ la bɔn marʃɑ̃di:z, il diskyt lə pri

de chaque achat, pendant que, de tous côtés, les mar-
d ʃak aʃa, pɑ̃dɑ̃ kə, də tu kote, le mar-

marchand = personne qui vend une marchandise

chands appellent.» Et M. Doumier, se levant de son
ʃɑ̃ apɛl.» e məsjø dumje, sə lvɑ̃ d sɔ̃

amuser
un amusement

fauteuil, se mit, au grand amusement des enfants (et
fotœ:j, sə mi, o grɑ̃ -tamyzmɑ̃ de -zɑ̃fɑ̃ [e

des trois autres personnes également), à jouer une
de trwa -zo:trə pɛrsɔn egalmɑ̃], a ʒwe yn

scène entre des marchands des Halles et leurs clients:
sɛ:n ɑ̃:trə de marʃɑ̃ de al e lœr kliɑ̃:

« J'ai de belles carottes, Madame, et pas chères! —
«ʒe d bɛl karɔt, madam, e pa ʃɛ:r! —

combien la botte? = quel est le prix d'une botte?

Combien la botte? — Cinquante francs, Madame! —
kɔ̃bjɛ̃ la bɔt? — sɛ̃kɑ̃:t frɑ̃, madam! —

Et si j'en achète trois? — Puisque c'est vous, ce sera
e si ʒɑ̃ -naʃɛt trwa? — pɥisk sɛ vu, sə sra

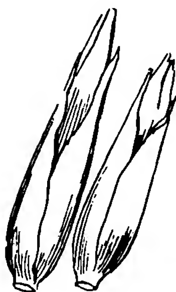
cent trente-cinq francs! — Donnez-m'en trois! — Voilà,
sɑ̃ trɑ̃tsɛ̃ frɑ̃! — dɔne mɑ̃ trwa! — vwala,

Madame, et merci!» « Achetez mes endives! Vous
madam, e mɛrsi!» «aʃte me -zɑ̃di:v! vu

n'en trouverez pas de plus belles, Mesdames! — Com-
nɑ̃ truvre pa d ply bɛl, medam! — kɔ̃-

bien, les endives? — Deux cents francs le kilo. — Deux
bjɛ̃, le -zɑ̃di:v? — dø sɑ̃ frɑ̃ l kilo. — dø

cents francs? C'est cher! — Cher? Pour la reine des
sɑ̃ frɑ̃? sɛ ʃɛ:r! — ʃɛ:r? pur la rɛ:n de


des endives (f)

endives? Si vous en voulez de meilleur marché, j'en ai
-zãdi:v? si vu -zã vule d mɛjœ:r marʃe, ʒã -ne

à cent francs le kilo, mais c'est de l'endive ordinaire,
a sã frã l kilo, mɛ sɛ d lãdi:v ɔrdinɛ:r,

alors. — Ça ne fait rien. Donnez-m'en un kilo, s'il
alɔ:r. — sa n fɛ rjɛ̃. dɔne mã œ̃ kilo, sil

vous plaît. — Avec plaisir, Madame. Et merci! »
vu plɛ. — avɛk plɛzi:r, madam. e mɛrsi!»

« Ah, les belles poires! — De vraies « duchesses »!
«a, le bɛl pwa:r! — də vrɛ «dyʃɛs»!

Goûtez mes poires, Mesdames! Ça ne coûte rien de
gute me pwa:r, medam! sa n kut rjɛ̃ d

goûter! Approchez, Mesdames, approchez! »
gute! aprɔʃe, medam, aprɔʃe!»

Et M. Doumier, au grand amusement de toute la
e məsjø dumje, o grã -tamyzmã d tut la

compagnie, se mit à appeler Marie-Anne comme s'il
kɔ̃paɲi, sə mi a aple mari a:n kɔm sil

était vraiment un marchand des Halles, et elle, une
etɛ vrɛmã œ̃ marʃã de al, e ɛl, yn

cliente. Puis, en riant, il se rassit à sa place et con-
kliã:t. pɥi, ã rijã, il sə rasi a sa plas e kɔ̃-

tinua:
tinɥa:

« Cela dure ainsi jusqu'à huit heures. A huit heures,
«sla dy:r ɛ̃si ʒyska ɥi -tœ:r. a ɥi -tœ:r,

les derniers clients, ceux qui viennent à la dernière
le dɛrnje kliã, sø ki vjɛn -ta la dɛrnjɛ:r

---

bon marché ⟷ cher

Il est **bon** marché.
Elle est **bon** marché.
Ils sont **bon** marché.
Elles sont **bon** marché.

bon marché
meilleur marché
le meilleur marché

duchesse ɔ: sorte de poire

un duc
une duchesse

goûter ɔ: manger un petit morceau de

il coûte dix francs = son prix est dix francs

compagnie = groupe de personnes

se rasseoir = s'asseoir de nouveau

un client
une cliente

minute, acheter bon marché ce qui reste dans les
minyt, aʃte bɔ̃ marʃe s ki rɛst dɑ̃ le

caisses ou au pied des « montagnes » de légumes, sont
kɛs u o pje de «mɔ̃taɲ» də legym, sɔ̃

partis eux aussi, et les Halles ferment. Paris n'aura
parti ø osi, e le al fɛrm. pari nɔra

pas faim, ce jour-là, sauf ceux pour qui même ce qui
pa fɛ̃, sə ʒu:r la, sof sø pur ki mɛ:m sə ki

est bon marché est encore trop cher. » M. Doumier
ɛ bɔ̃ marʃe ɛ -tɑ̃kɔ:r tro ʃɛ:r.» məsjø dumje

rallumer = allumer de nouveau

s'arrêta un instant pour rallumer son cigare qui s'était
sarɛta œ̃ -nɛ̃stɑ̃ pur ralyme sɔ̃ siga:r ki setɛ

Métro = train qui passe sous terre à Paris

éteint pendant qu'il parlait, et fuma en silence quel-
-tetɛ̃ pɑ̃dɑ̃ kil parlɛ, e fyma ɑ̃ silɑ̃:s kɛl-

rouler ɔ: marcher

ques instants avant de reprendre son rôle de « guide ».
k -zɛ̃stɑ̃ avɑ̃ d rəprɑ̃:drə sɔ̃ ro:l də «gid».

Le boulanger fait le pain.

«Vers six heures, Paris a commencé à se réveiller.
«vɛr si -zœ:r, pari a kɔmɑ̃se a s revɛje.

Les premiers autobus ont quitté leurs garages à cinq
le prəmje -zotɔbys ɔ̃ kite lœr gara:ʒ a sɛ̃

heures et demie, et sous terre, le Métro a également
-kœ:r e dmi, e su tɛ:r, lə metro a egalmɑ̃

recommencé à rouler. Et peu à peu, la population de
rkɔmɑ̃se a rule. e pø a pø, la pɔpylasjɔ̃ d

Paris se remet au travail. Les boulangers ont com-
pari s rəmɛ o trava:j. le bulɑ̃ʒe ɔ̃ kɔ-

mencé les premiers, et voilà les facteurs, qui s'en vont
mɑ̃se le prəmje, e vwala le faktœ:r, ki sɑ̃ vɔ̃



un facteur

de tous côtés, portant aux Parisiens leurs lettres. Il y a,
d tu kote, pɔrtã -to parizjɛ̃ lœr lɛtr. il ja,

parmi les facteurs, pas mal de femmes, à Paris.
parmi le faktœ:r, pa mal də fam, a pari.

pas mal ɔ: beaucoup

Comme leurs camarades masculins, elles parcourent
kɔm lœr kamarad maskylɛ̃, ɛl parku:r

tous les matins des kilomètres de rues, dont beaucoup
tu le matɛ̃ de kilɔmɛtrə də ry, dɔ̃ boku

montent et descendent, car Paris est construit en
mɔ̃:t e desã:d, kar pari ɛ kɔ̃strɥi ã

partie sur des collines. C'est dur, parfois, mais il faut
parti syr de kɔlin. sɛ dy:r, parfwa, mɛ il fo

vivre, alors, n'est-ce pas, on prend la situation que
vi:vr, alɔ:r, nɛs pa, ɔ̃ prã la sitɥasjɔ̃ k

l'on trouve. Quand on n'a pas fait d'études — et même
lɔ̃ tru:v. kã -tɔ̃ na pa fɛ detyd — e mɛ:m

avec des études, d'ailleurs — il n'est pas permis d'être
avɛk de -zetyd, dajœ:r — il nɛ pa pɛrmi dɛ:trə

difficile.
difisil.

difficile ɔ: difficile à satisfaire

Vers six heures également, en hiver, un peu plus tôt
vɛr si -zœ:r egalmã, ã -nivɛ:r, œ̃ pø ply to

en été, des personnages tout à fait différents saluent
ã -nete, de pɛrsɔna:ʒ tu -ta fɛ diferã saly

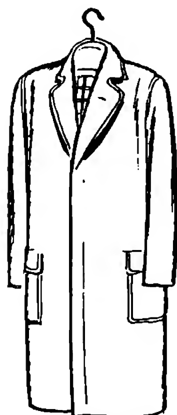
sans sourire le jour nouveau. Ce sont les clochards,
sã suri:r lə ʒu:r nuvo. sə sɔ̃ le klɔʃa:r,

ceux qui n'ont ni famille, ni maison, ni même un lit
sø ki nɔ̃ ni fami:j, ni mɛzɔ̃, ni mɛ:m œ̃ li



un clochard

public ɔ: ouvert à tout le monde



un pardessus

pas si mal que ça = assez bien

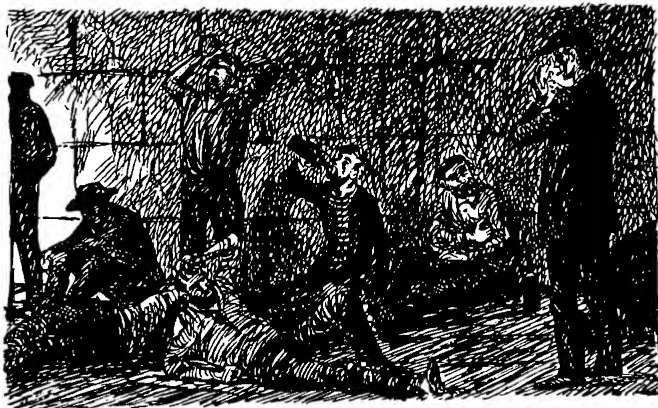
glacé = froid comme de la glace

pour dormir. Elle est dure, la vie du clochard. On
pur dɔrmi:r. ɛl ɛ dy:r, la vi dy klɔʃa:r. ɔ̃

dort et on vit sous les ponts, sur les bancs, dans les
dɔ:r e ɔ̃ vi su le pɔ̃, syr le bɑ̃, dɑ̃ le

jardins publics. L'été, ça peut encore aller: on se
ʒardɛ̃ pyblik. lete, sa pø ɑ̃kɔ:r ale: ɔ̃ s

couvre d'un reste de pardessus, on trouve un petit coin
ku:vrə dœ̃ rɛst də pardəsy, ɔ̃ tru:v œ̃ pti kwɛ̃



Des clochards sous un pont

tranquille, et il arrive que l'on dort pas si mal que ça.
trɑ̃kil, e il ari:v kə lɔ̃ dɔ:r pa si mal kə sa.

Mais en hiver, c'est différent. Le vent est glacé, on
mɛ ɑ̃ -nivɛ:r, sɛ diferɑ̃. lə vɑ̃ ɛ glase, ɔ̃

rêve de couvertures et d'un lit, et on a froid.
rɛ:v də kuvɛrty:r e dœ̃ li, e ɔ̃ -na frwa.

Quand il meurt trop de clochards, les autres, ceux qui
kɑ̃ -til mœ:r tro d klɔʃa:r, le -zo:tr, sø ki

ont une chambre chaude et de quoi manger, tâchent
ɔ̃ -tyn ʃɑ̃:brə ʃo:d e d kwa mɑ̃ʒe, ta:ʃ

de rendre moins dure, pendant quelques semaines,
də rɑ̃:drə mwɛ̃ dy:r, pɑ̃dɑ̃ kɛlk səmɛn,

l'existence des « cloches », comme les appellent les Pa-
legzistɑ̃:s de «klɔʃ», kɔm le -zapɛl le pa-

risiens. Mais, malgré tout, il restera toujours des clo-
rizjɛ̃. mɛ, malgre tu, il rɛstəra tuʒu:r de klɔ-

chards à Paris, il y en aura aussi longtemps que Paris
ʃa:r a pari, il jɑ̃ -nɔra osi lɔ̃tɑ̃ k pari

aura des ponts. Et il y en a qui sont trop habitués à
ɔra de pɔ̃. e il jɑ̃ -na ki sɔ̃ trɔ -pabitɥe a

cette existence pour redevenir comme les autres. Mais
sɛt egzistɑ̃:s pur rədəvni:r kɔm le -zo:tr. mɛ

laissons ces pauvres êtres, et revenons aux autres Pa-
lɛsɔ̃ se po:vrə -zɛ:tr, e rəvnɔ̃ o -zo:trə pa-

risiens. A huit heures, ou un peu plus tôt peut-être,
rizjɛ̃. a ɥi -tœ:r, u œ̃ pø ply to pœtɛ:tr,

les premiers clients arrivent aux « marchés aux puces ».
le prəmje kliɑ̃ ari:v -to «marʃe o pys».

Il y a plusieurs marchés aux puces à Paris, les uns
il ja plyzjœ:r marʃe o pys a pari, le -zœ̃

tout petits, les autres plus grands, où viennent surtout
tu pti, le -zo:trə ply grɑ̃, u vjɛn syrtu

les touristes. On vend pas mal de choses aux « puces »,
le turist. ɔ̃ vɑ̃ pa mal də ʃo:z o «pys»,

à vrai dire on y vend presque de tout. Venez, mes
a vrɛ di:r ɔ̃ -ni vɑ̃ prɛsk də tu. vəne, me

amis, je vous emmène faire une petite visite à celui
-zami, ʒə vu -zɑ̃mɛn fɛ:r yn pətit vizit a səlɥi

---

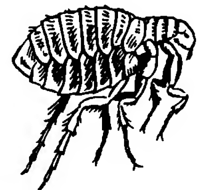
il meurt } **des hommes**
il reste }

existier
l'existence (f)

il y en a qui ɔ: il y a des clochards qui

être (m) ɔ: personne

marché = endroit où l'on vend différentes choses (dans la rue)



une puce

La porte de Clignancourt était une des portes de Paris.

de la porte de Clignancourt. Sur votre plan, il est là.
d la pɔrt də kliɲɑ̃ku:r. syr vɔtrə plɑ̃, il ɛ la.

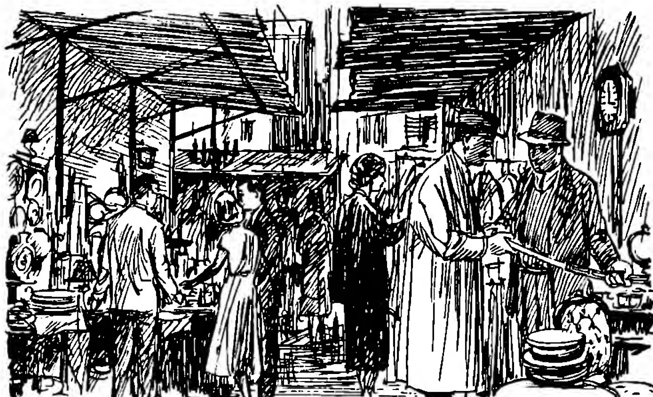
Le marché aux puces de la porte de Clignancourt est
lə marʃe o pys də la pɔrt də kliɲɑ̃ku:r ɛ

le plus grand de Paris, le mieux organisé, et le plus
l ply grɑ̃ d pari, lə mjø -zɔrganize, e lə ply

cher, bien entendu. Ici, dans quatre ou cinq « rues »,
ʃɛ:r, bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃dy. isi, dɑ̃ katr u sɛ̃ «ry»,

boutique = petit magasin

dans de petites boutiques presque toutes en bois, se
dɑ̃ d pətit butik prɛsk tut ɑ̃ bwa, sə



Un marché aux puces

le paradis des chercheurs = l'endroit dont rêvent les chercheurs

chercher
un chercheur

il y a de tout = il y a toutes sortes de choses

trouve le paradis des chercheurs. Ici, il y a de tout:
tru:v lə paradi de ʃɛrʃœ:r. isi, il ja d tu:

des objets dont la vraie place serait dans un musée, et
de -zɔbʒɛ dɔ̃ la vrɛ plas sərɛ dɑ̃ -zœ̃ myze, e

de vieux objets qui ont passé de main en main et qui
d vjø -zɔbʒɛ ki ɔ̃ pase d mɛ̃ ɑ̃ mɛ̃ e ki

sont plus ou moins cassés. Il y a de tout, et il y a
sɔ̃ ply -zu mwɛ̃ kase. il ja d tu, e il ja

aussi toutes sortes de gens. Les clients ne sont pas
osi tut sɔrt də ʒɑ̃. le kliɑ̃ n sɔ̃ pa

moins amusants que les vendeurs. Un petit exemple
mwɛ̃ -zamyzɑ̃ k le vɑ̃dœːr. œ̃ pti -tegzɑ̃ːplə

de conversations? Voilà! » Et M. Doumier, de nou-
də kɔ̃vɛrsasjɔ̃? vwala!» e məsjø dumje, də nu-

veau, se levant de son fauteuil, se mit à jouer des
vo, sə lvɑ̃ d sɔ̃ fotœːj, sə mi a ʒwe de

scènes entre clients et vendeurs.
sɛːn ɑ̃ːtrə kliɑ̃ -ze vɑ̃dœːr.

« Oh, regarde, Albert, cette jolie petite table en bois de
«o, rəgard, albɛːr, sɛt ʒɔli ptit tabl ɑ̃ bwa d

rose! Elle ressemble tout a fait à celle qu'a ma tante
roːz! ɛl rəsɑ̃ːblə tu -ta fɛ a sɛl ka ma tɑ̃ːt

Sophie dans son salon. Combien coûte-t-elle, la petite
sɔfi dɑ̃ sɔ̃ salɔ̃. kɔ̃bjɛ̃ kut -tɛl, la ptit

table, Monsieur? — Cent mille francs, Madame. Elle
tabl, məsjø? — sɑ̃ mil frɑ̃, madam. ɛl

est unique! Vous n'en trouverez pas de plus belle dans
ɛ -tynik! vu nɑ̃ truvre pa d ply bɛl dɑ̃

les musées! — Cent mille francs? Mais c'est un prix
le myze! — sɑ̃ mil frɑ̃? mɛ sɛ -tœ̃ pri

fou! — Pour cette table-ci? Mais c'est une table du
fu! — pur sɛt tablə si? mɛ sɛ -tyn tablə dy

seizième siècle, Madame! Elle a été faite pour le salon
sɛzjɛm sjɛkl, madam! ɛl a ete fɛt pur lə salɔ̃

d'une reine! Mais je vois que Madame est un con-
dyn rɛːn! mɛ ʒə vwa k madam ɛ -tœ̃ kɔ-

vendeur = personne qui vend

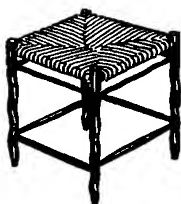
combien coûte = quel est le prix de

100.000 frcs = 1000 NF.

unique ɔ: différente de toutes les autres, et plus belle

connaisseur = personne qui connaît (ces choses)

vous en voulez combien? = combien coûte-t-il?



un tabouret

naisseur: je vous la donne pour quatre-vingt mille! —
nɛsœ:r: ʒə vu la dɔn pur katrəvɛ̃ mil! —

Merci, Monsieur, mais c'est encore trop cher. Non, je
mɛrsi, məsjø, mɛ sɛ -tãkɔ:r tro ʃɛ:r. nɔ̃, ʒə

préfère quelque chose de plus simple, de moins « vrai
prefɛ:r kɛlkə ʃo:z də ply sɛ̃:pl, də mwɛ̃ «vrɛ

seizième siècle ».» «Vous en voulez combien, de ce
sɛzjɛm sjɛkl».» «vu -zã vule kɔ̃bjɛ̃, də sə

tabouret, Madame? — Mille francs. Et c'est bon mar-
taburɛ, madam? — mil frã. e sɛ bɔ̃ mar-

ché, vous savez? — Peut-être, mais il faut que j'en
ʃe, vu save? — pœtɛ:tr, mɛ il fo k ʒã

parle à ma femme. Je reviendrai demain, si elle le
parl a ma fam. ʒə rəvjɛ̃dre dmɛ̃, si ɛl lə

veut. — Demander à votre femme? Pour un tabouret
vø. — dəmãde a vɔt fam? pur œ̃ taburɛ

de mille francs? Non, mais, vous n'allez quand même
d mil frã? nɔ̃, mɛ, vu nale kã mɛ:m

pas réunir toute la famille pour acheter un ta-
pa reyni:r tut la fami:j pur aʃte œ̃ ta-

bouret? Écoutez, je vous le donne pour huit cents
burɛ? ekute, ʒə vu l dɔn pur ɥi sã

francs! Sept cents! Six cents! Je vous le donne pour
frã! sɛt sã! si sã! ʒə vu l dɔn pur

rien! — Vous êtes très aimable, Madame, mais je vous
rjɛ̃! — vu -zɛt trɛ -zɛmabl, madam, mɛ ʒə vu

répète que je préfère en parler à ma femme. Au re-
repɛt kə ʒ prefɛ:r ã parle a ma fam. o r-

voir, et merci! — Merci de quoi? Non, mais regardez-le:
vwa:r, e mɛrsi! — mɛrsi d kwa? nɔ̃, mɛ rgarde lə:

ça s'appelle un homme! N'est-ce pas malheureux? »
sa sapɛl œ̃ -nɔm! nɛs pa malœrø?»

« Bonjour, Monsieur! Il coûte combien, le rasoir? —
«bɔ̃ʒu:r, məsjø! il kut kɔ̃bjɛ̃, lə razwa:r? —

Ce rasoir-là? Quatre mille francs. — Ce n'est pas trop
sə razwa:r la? kat mil frɑ̃. — s nɛ pa trɔ

cher. Mais est-ce qu'il marche, au moins? — Qu'est-ce
ʃɛ:r. mɛ ɛs kil marʃ, o mwɛ̃? — kɛs

que ça peut vous faire, qu'il marche ou non, puisque
kə sa pø vu fɛ:r, kil marʃ u nɔ̃, pɥisk

c'est bon marché? On ne le demande pas, si ce n'est
sɛ bɔ̃ marʃe? ɔ̃ n lə dmɑ̃:d pa, si s nɛ

pas cher! — Ah, mais, que voulez-vous que j'en fasse,
pa ʃɛ:r! — a, mɛ, kə vule vu k ʒɑ̃ fas,

d'un rasoir avec lequel je ne peux pas me raser? »
dœ̃ razwa:r avɛk ləkɛl ʒə n pø pa m raze?»

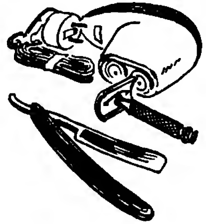
La pendule du salon, cette pendule que Jeanne aurait
la pɑ̃dyl dy salɔ̃, sɛt pɑ̃dyl kə ʒa:n ɔrɛ

voulu casser en mille morceaux, des soirs comme
vuly kase ɑ̃ mil mɔrso, de swa:r kɔm

celui-là, arrêta M. Doumier. Il était onze heures.
səlɥila, arɛta məsjø dumje. il etɛ -tɔ̃:z œ:r.

Tout en riant encore du spectacle qu'il venait de
tu -tɑ̃ rijɑ̃ ɑ̃kɔ:r dy spɛktaklə kil vənɛ d

donner, il dit à Robert Briochard, qui le regardait
dɔne, il di a rɔbɛ:r briɔʃa:r, ki l rəgardɛ


des rasoirs

il marche ɔ: son moteur tourne

le ɔ: s'il marche

un rasoir
(se) raser

avec admiration: « Je regrette, mais il faut nous ar-
avɛk admirasjɔ̃: «ʒə rəgrɛt, mɛ il fo nu -za-

rêter. Il est tard, et je crois d'ailleurs que vous-même,
rɛte. il ɛ ta:r, e ʒ krwa dajœ:r kə vumɛ:m,

vous êtes fatigué. Mais demain soir, si vous voulez,
vu -zɛt fatige. mɛ dmɛ̃ swa:r, si vu vule,

nous continuerons notre tour de Paris. » « Oh, merci,
nu kɔ̃tinyrɔ̃ nɔtrə tu:r də pari.» «o, mɛrsi,

oncle Arthur! » C'est tout ce que put dire le pauvre
ɔ̃:kl arty:r!» sɛ tu s kə py di:r lə po:vrə

garçon, qui était de nouveau devenu tout rouge.
garsɔ̃, ki etɛ d nuvo dəvny tu ru:ʒ.

On appela donc Amélie pour lui dire de servir le petit
ɔ̃ -napla dɔ̃ -kameli pur lɥi di:r də sɛrvi:r lə pti

déjeuner à neuf heures au lieu de huit heures, puis
deʒœne a nœ -vœ:r o ljø də ɥi -tœ:r, pɥi

tout le monde se coucha. Robert, comme l'avait dit
tu l mɔ̃:d sə kuʃa. rɔbɛ:r, kɔm lavɛ di

M. Doumier, avait besoin de se reposer.
məsjø dumje, avɛ bəzwɛ̃ d sə rpoze.

Mais il ne serait pas juste de dire qu'il dormit bien,
mɛ il nə srɛ pa ʒyst də di:r kil dɔrmi bjɛ̃,

cette nuit-là. Cette soirée avec Monsieur Doumier avait
sɛt nɥi la. sɛt sware avɛk məsjø dumje avɛ

été pour le jeune homme comme un long voyage. Il rêva
-tete pur lə ʒœn ɔm kɔm œ̃ lɔ̃ vwaja:ʒ. il rɛva

qu'il était lui-même un touriste et que Marie-Anne et
kil etɛ lɥimɛ:m œ̃ turist e k mari a:n e

son beau-père lui montraient les Halles, les grands boule-
sɔ̃ bopɛ:r lɥi mɔ̃trɛ le al, le grɑ̃ bul-

vards, les marchés aux puces. Il se réveilla vers trois
va:r, le marʃe o pys. il sə revɛja vɛr trwa

heures, et, ne pouvant se rendormir, il décida de finir
-zœ:r, e, nə puvɑ̃ s rɑ̃dɔrmi:r, il desida d fini:r

le livre qu'il avait commencé à lire en voyage. Il était
lə li:vrə kil avɛ kɔmɑ̃se a li:r ɑ̃ vwaja:ʒ. il etɛ

cinq heures quand il eut tourné la dernière page. Il
sɛ̃ -kœ:r kɑ̃ -til y turne la dɛrnjɛ:r pa:ʒ. il

éteignit la lampe et s'endormit au bout d'un moment.
etɛɲi la lɑ̃:p e sɑ̃dɔrmi o bu dœ̃ mɔmɑ̃.

Et cette fois-ci, il dormit sans rêver.
e sɛt fwa si, il dɔrmi sɑ̃ rɛve.

ne pouvant ɔ: comme il ne pouvait

se rendormir = s'endormir de nouveau

éteignit = a éteint

EXERCICE A.

Un jour, toute la famille Doumier se — à la gare. Arthur venait passer ses vacances de — à Villebourg. Peu après que la famille se fut réunie, et pendant que les enfants et leurs parents parlaient tous à la —, un jeune homme s'approcha de M. Doumier. Il lui demanda où était la rue des Roses, et M. Doumier — de se rappeler où il avait vu cet homme. Il ne — pas à placer un nom sur ce visage. C'était un visage rond comme une —. Qui était-ce? Le jeune homme — lui-même la réponse à cette question: il s'appelait Robert Briochard.

MOTS:

un achat
un acheteur
un amusement
un arrêt
un bœuf
une botte
un boulanger
une boule
un cabaret
une caisse
un champagne
un chanteur
un chercheur
un client
une cliente
un clochard
une compagnie
une construction
un détail
un disque
une duchesse
une endive
un être
une étude
une existence
une facilité
un facteur
une file
un garage
un gramme
un guide
les Halles
une image
un kilo
un marchand
un membre
le Métro
Noël
un oignon
une paire
un paradis

Les parents de Robert Briochard avaient quitté Nantes et s'étaient — à l'étranger. Ils avaient trouvé une — en Hollande pour le père de Robert, et demeuraient maintenant à Amsterdam. Mais Robert Briochard voulait faire ses — à Paris, c'est pourquoi il était venu voir M. Doumier.

Ce soir même, M. Doumier, devant un grand — de Paris, parle à sa petite famille et à Robert Briochard de la capitale. Il commence sa « promenade » sur les grands — à deux heures de la nuit. A cette heure-là, les — ne se promènent pas dans les rues: ils dorment ou ils s'amusent. Ceux qui s'amusent se sont peut-être installés devant une bouteille de champagne, dans un des — de la rive gauche Et M. Doumier fait entendre à ses amis un de ses — du chanteur Yves Montand. Yves Montand y chantait justement qu'il aimait — sur les grands boulevards.

Puis, M. Doumier parla des — de Paris, que l'on appelle le « ventre de Paris ». Les premiers camions y arrivent vers minuit, — de fruits, de poissons, de viande, etc. Bientôt, des montagnes de légumes s'— dans les rues qui entourent les Halles. Dans les rues, parce que les Halles sont des — du début du siècle. A l'époque où elles furent construites, elles étaient — grandes, mais aujourd'hui, elles sont trop petites.

Il vient beaucoup de touristes aux Halles, c'est un — qui les intéresse. Ils viennent en longues —. Ils sont menés par un —, qui leur fait faire le tour des Halles. Quand on vient à Paris, on doit — les Halles. Et une

telle — se termine presque toujours dans un des restaurants qui entourent les Halles. On y mange généralement la soupe à l'—, parce que cela se fait, et parce que c'est bon.

EXERCICE B.

Nous vous demanderons maintenant de nous raconter un livre que vous avez lu et qui vous a plu. Mais comme cela peut être très difficile, nous vous proposons de répondre aux questions suivantes au lieu de raconter librement. Puis, si vous avez autre chose à raconter sur ce livre, vous pourrez le dire en une demi-page, par exemple. Peut-être en une page, mais pas plus.

1) Comment s'appelle le livre, quel en est l'auteur et quand l'avez-vous lu?
2) Quels sont les personnages principaux?
3) Quand commence l'histoire et comment commence-t-elle?
4) Les personnages principaux ont-ils beaucoup d'aventures, leur arrive-t-il beaucoup de choses?
5) Les choses qui arrivent à ces personnages sont-elles heureuses ou malheureuses? Nommez-en quelques-unes!
6) L'histoire en général est-elle triste ou gaie? Les héros ou les héroïnes du livre ont-ils des ennemis? Meurent-ils peut-être avant la fin du livre, ou sont-ils tués?
7) Comment finit l'histoire? Que deviennent les principaux personnages?

un pardessus
une Parisienne
un phonographe
un plan
une puce
un rasoir
une remarque
une rive
un service
une situation
un spectacle
un tabouret
un touriste
une visite
glacé
bon marché
meilleur marché
le meilleur marché
masculin
particulier
rare
rond
unique
allant
charger de
s'élever
s'établir
fixer
flâner
fournir
franchir
goûter
parcourir
rallumer
se raser
se rasseoir
se rendormir
rendre
se rendre
ils retardèrent
revoir
rouler
ils suivirent

tâcher
se terminer
troubler
il vint
visiter
impatiemment
particulièrement
suffisamment
à la fois
à peine
autant que
cela se fait
de loin
de tous les jours
de tout
faire ses études
pas mal
rendre service
tenez!
Adèle
Briochard
Montand
Robert
Yves

8) Pourquoi avez-vous aimé ce livre? L'avez-vous discuté avec vos amis? Leur a-t-il plu également?

EXERCICE C.

réussir	
a réussi	**réussissait**
réussit	**réussira**

Jeanne n'a jamais — à écrire une lettre sans fautes. Sa maîtresse de français serait très heureuse si elle — à le faire, un jour. Mais elle — peut-être, quand elle sera plus grande. On ne peut pas — à faire tout ce que l'on veut, mais Jeanne — à bien faire la plupart des choses qu'elle fait.

fournir	
a fourni	**fournissait**
fournit	**fournira**

L'Afrique — beaucoup de choses à la France. Elle a toujours — beaucoup de choses à l'Europe. Elle — moins de choses qu'aujourd'hui, il y a une trentaine d'années, et elle — sûrement encore plus de choses, un jour. Mais l'Europe aussi peut — beaucoup de choses à l'Afrique.

s'établir	
s'est établi	**s'établissait**
s'établit	**s'établira**

Les Bourdier se sont — à Casablanca il y a très longtemps. Au début, M. Bourdier ne savait pas s'il s'—

à Casablanca ou dans une autre ville. Mais il a fini par s'— à Casablanca. L'année où il s'— à Casablanca, son frère s'— à Alger. Et maintenant, Marie-Anne s'— à Villebourg.

franchir	
a franchi	**franchissait**
franchit	**franchira**

Aujourd'hui, un avion — mille kilomètres en moins d'une heure. Déjà, des avions peuvent — cette distance en moins d'une demi-heure. Et un jour, pas lointain peut-être, ils — une distance double en moins de temps encore. Il n'y a pourtant pas si longtemps que le premier avion — une cinquantaine de mètres à peine, et s'arrêtait après les avoir —.

bon marché	**meilleur marché**

Ces poires sont b— —! Oui, mais celles-là sont encore m— —. Et que penses-tu de ces autres fruits, ne sont-ils pas très b— — eux aussi? Si, mais j'en ai acheté hier qui étaient m— —. La maison qu'a achetée Pierre est vraiment b— —! Elle est m— — que la mienne.

EXERCICE D.

Maintenant, voici quelque chose de nouveau. Nous allons vous raconter une courte histoire, et nous vous demandons de la transformer en une petite scène que l'on pourrait « jouer » dans un théâtre. Si nous écri-

vons, par exemple: « M. Dupont appelle sa fille Jeanne et lui demande si elle a vu Pierre, » vous écrirez: « M. Dupont: Jeanne! As-tu vu Pierre? »

Voici donc notre histoire:

« M. Dupont rentre à la maison et demande à son fils Henri où il est. Henri lui répond qu'il est dans le jardin. M. Dupont lui dit de venir, et comme son fils lui demande pourquoi, M. Dupont lui répond qu'il veut lui parler. Quand Henri rentre, son père lui demande ce qu'il faisait dans le jardin, et Henri lui répond qu'il était dans un arbre. Son père lui demande ce qu'il faisait dans l'arbre, et Henri lui répond qu'il y était monté pour mieux voir le jardin. M. Dupont s'étonne de cette explication. Mais Henri ajoute que la raison pour laquelle il avait envie de mieux voir le jardin était qu'il jouait aux voleurs avec ses camarades. Les voleurs, c'étaient lui et son ami Jean, les autres étaient les agents de police. Son père lui demande si c'est lui qui a choisi d'être l'un des voleurs. Henri lui répond que non et explique que lui et ses camarades mettent autant de morceaux de papier dans un chapeau qu'il y a de garçons qui veulent jouer, et qu'ensuite chacun prend un morceau de papier. Sur deux des morceaux, on a écrit le mot « voleur ». Les autres sont la police. Henri s'était donc caché dans l'arbre pour que la police ne le trouve pas. Son père lui demande s'il est resté longtemps dans son arbre, et quand Henri lui répond qu'il a dû y passer plus d'une demi-heure, son père rit tant que lorsqu'Henri lui demande de quoi il voulait lui parler, M. Dupont l'a oublié!

RÉSUMÉ

L'emploi du verbe faire

Un des verbes français les plus employés est le verbe « faire ». Et c'est un des verbes français qui ont le plus de sens différents. Nous avons donc réuni dans ce résumé tous les cas que vous avez rencontrés dans notre texte, et nous les avons placés dans une dizaine de groupes différents, selon les mots qui viennent avant ou après le verbe « faire ».

1) Nous pouvons d'abord employer le verbe « faire » seul.

« Je sais ce que vous venez faire. » « Que puis-je faire pour vous? » « Cela ne fait rien. »

faire

2) Nous pouvons ensuite employer le verbe « faire » suivi d'un substantif.

« Doumier fait un pas. » « Nous avons fait une promenade. » « Il fit un bond. » « J'ai fait un saut. » « Elle fit un geste. » « Il nous a fait une belle surprise. » «Vous nous faites un grand plaisir. » « Je me suis fait un ami. » « Tu as fait une bonne action. » « J'ai fait un grand travail. » « Elle a fait un joli vêtement. » « On lui fit une belle étoffe. » « Le roi fit une prière. » « Il faut faire une réforme. » «Vous avez fait un beau discours. » « Il a fait une faute. » « Il fit une courte remarque. » « J'ai fait un rêve. »

faire + un + substantif

« J'ai fait la connaissance d'une jeune fille. » « Il commence à faire les valises. » « Faisons le tour du bateau! » « Il a fait la guerre en Espagne. » «Vous avez fait le désir de Dieu. » « Je lui ai fait la promesse de partir ce soir. »

faire + le + substantif

faire + du + substantif

« Cela vous fera du mal. » « Faisons du bruit! » «Il a fait du beurre, du fromage et du pain. » « Il a fait des études à Paris. »

faire + son + substantif

« Marie-Anne fait ses malles. » « Cette idée a fait son chemin dans le cœur des Français. »

faire + substantif

« Cela me fait mal. » « Son angoisse fit place à une grande tendresse. » « Cela me fait plaisir. » « Il lui fit signe d'approcher. » « Faites attention aux voleurs! » « La Lorraine fait partie de la France. » « Cela ne me fait pas peur. »

faire ... de quelqu'un

« Elle veut faire d'eux de vrais Français. » « De ses frères, Napoléon fait des princes. »

faire quelqu'un...

« Le roi fit Jeanne capitaine. » « Elle fut faite prisonnière. » « Les meilleurs généraux sont faits ducs. »

faire + adjectif

3) Nous pouvons employer le verbe « faire » suivi d'un adjectif.

« Il fait beau dehors. » « Il fait chaud aujourd'hui. » « Il faisait froid hier. » « Il fait déjà sombre. » « Il faisait noir dans le jardin. » « Il fait mauvais (temps). » « Il fait (un temps) merveilleux. »

faire ... quelqu'un ou quelque chose

4) Nous pouvons employer le verbe « faire » suivi d'un infinitif.

« Rien ne me fera oublier mes amis. » « Il m'a fait tomber. » « Cela m'a fait oublier mon malheur. » « Je vais vous faire descendre de là! » « Je vais vous faire retourner à Casablanca. » « Ne le faites pas attendre! » « Il fait avancer le bateau en soufflant. » « Il l'a fait revenir en arrière. » « Ganelon veut faire mourir Roland. » « Il veut faire obéir son fils. » « Cela fit disparaître les doutes du roi. » « Jeanne ne veut pas faire

couler le sang. » « Il la fit passer devant lui. » « Marie-Anne fait venir le docteur. » « Louis-Philippe a fait venir l'obélisque d'Égypte. » « Faites arrêter le train! » « Il a fait tuer les deux hommes. » « Ganelon va faire mettre Roland à l'arrière-garde. » « Il se fait conduire à l'hôtel. » « Jeanne veut faire couronner le roi. » « Il essaye de se faire recevoir par le roi. » « Il se fit remarquer comme capitaine d'artillerie. » « Ils firent sonner mille clairons. »

faire . . . à quelqu'un

« Marie-Anne fait changer de chambre à Jeanne. » « Il fit demander à Jeanne pourquoi elle était venue. »

faire . . . quelque chose à quelqu'un

« Sa mère veut lui faire boire quelque chose. » « Elle veut lui faire manger son dîner. » « Vous devez lui faire prendre cela trois fois par jour. » « Il veut faire croire à l'agent que l'autre chauffeur allait très vite. » « On fait savoir la bonne nouvelle à Marie-Anne. » « Il fait connaître à sa cour qu'il a foi en Jeanne. » « Cela lui a fait oublier ce qu'elle voulait dire. » « Il leur a fait couper la tête. »

5) Nous pouvons employer le verbe « faire » après le verbe « être ».

être fait

« Ils sont faits l'un pour l'autre. » « Crois-tu que ce soit fait en bois? » « C'est fait en fer. » « Cette table est faite pour le salon d'une reine. »

6) On peut employer le verbe « faire » avec des mots comme « bien », « mal », etc.

bien faire

« Nous ferions bien de nous présenter. » « J'ai bien fait de la prendre chez moi. » « Tu ferais mieux de penser à ton voyage. » « Les enfants ont vite fait de remplir

leurs feuilles de numéros. » « Il a mal fait de proposer cela. »

7) Nous pouvons employer le verbe « faire » dans le sens de « préparer ».

faire = préparer

«Amélie va nous faire une tasse de café. » « Elle a fait un délicieux petit souper. »

8) Nous pouvons employer le verbe « faire » avec les mots « ne ... que ».

ne faire que ...

« Elle ne fait que le penser. » « Cela ne fait qu'augmenter leur mauvaise humeur. » « La révolution ne faisait que commencer. »

« Le vieux M. Doumier ne faisait que monter et descendre l'escalier. » « Il ne fait que parler toute la journée. »

9) Nous pouvons enfin employer le verbe « faire » dans plusieurs autres cas comme par exemple:

autres emplois

« Le train met trois heures à faire les trois cents kilomètres. » « Il fit quelques mètres en volant comme un oiseau. » « Il y a tout ce qu'il faut pour faire un vrai souper de roi. » « Je faisais du 30 kilomètres à l'heure. » « Cela fait trois mille francs. » « Il s'est fait beaucoup de choses injustes pendant la révolution. »

MIDI A PARIS

Le lendemain soir, comme il l'avait promis, M. Dou-
lə lãdmɛ̃ swa:r, kɔm il lavɛ prɔmi, məsjø du-

mier réunit autour de lui sa petite famille et, ayant
mje reyni otu:r də lɥi sa ptit fami:j e, ɛjã

allumé son cigare, reprit la description de la journée
-talyme sɔ̃ siga:r, rəpri la deskripsjɔ̃ d la ʒurne

de Paris.
d pari.

décrire
une description

« Si on est fatigué des discussions du marché aux
«si ɔ̃ -nɛ fatige de diskysjɔ̃ dy marʃe o

discuter
une discussion

puces, si l'on ne veut pas non plus regarder le fleuve
pys, si lɔ̃ n vø pa nɔ̃ ply rgarde l flœ:v

lent de voitures qui remplit les grands boulevards, si,
lã d vwaty:r ki rãpli le grã bulva:r, si,

en d'autres mots, on a besoin de calme, où peut-on
ã do:t mo, ɔ̃ -na bəzwɛ̃ d kalm, u pø -tɔ̃

aller, dans Paris? Faut-il peut-être sortir de la ville?
ale, dã pari? fo -til pœtɛ:t sɔrti:r də la vil?

Non, il ne faut même pas aller loin du centre. Il suffit
nɔ̃, il nə fo mɛ:m pa ale lwɛ̃ dy sã:tr. il syfi

de faire quelques pas, en partant de la rue de Rivoli,
d fɛ:r kɛlk pa, ã partã d la ry d rivɔli,

pour se trouver dans les jardins des Tuileries, derrière
pur sə truve dã le ʒardɛ̃ de tɥilri, dɛrjɛ:r

le musée du Louvre. Paris est tout près, avec son
lə myze dy lu:vr. pari ɛ tu prɛ, avɛk sɔ̃

bruit, mais ici, tout est calme. Ici l'on vient rêver, ici
brɥi, mɛ isi, tu -tɛ kalm. isi lɔ̃ vjɛ̃ rɛve, isi

on lit, ici le temps s'arrête entre neuf heures et midi.
ɔ̃ li, isi l tɑ̃ sarɛt ɑ̃:trə nœ -vœ:r e midi.



Les jardins des Tuileries

Mais à midi, tout change. A midi, tout le centre de
mɛ a midi, tu ʃɑ̃:ʒ. a midi, tu l sɑ̃:trə də

Paris, et les Tuileries également, se remplissent d'une
pari, e le tɥilri egalmɑ̃, sə rɑ̃plis dyn

pareil ⟷ différent

foule pareille à un régiment d'insectes en fuite devant
ful parɛ:j a œ̃ reʒimɑ̃ dɛ̃sɛkt ɑ̃ fɥit dəvɑ̃

pareil
pareille

un grand danger. Car à midi, tout le Paris qui tra-
-tœ̃ grɑ̃ dɑ̃ʒe. kar a midi, tu l pari ki tra-

se précipiter ɔ: aller très vite

vaille se précipite vers le même but: le déjeuner. On
va:j sə presipit vɛr lə mɛ:m by: lə deʒœne. ɔ̃

ne mange pas à son bureau, à Paris, comme dans beau-
n mã:ʒ pa a sɔ̃ byro, a pari, kɔm dã bo-

coup d'autres villes et d'autres pays. A Paris, les
ku do:t vil e do:t peji. a pari, le

employés des bureaux vont manger chez eux, si cela
-zãplwaje de byro vɔ̃ mãʒe ʃe -zø, si sla

est possible. S'ils demeurent trop loin de leur bureau,
ɛ pɔsibl. sil dəmœ:r tro lwɛ̃ d lœr byro,

ils vont au restaurant. Il y a des centaines de petits
il vɔ̃ -to rɛstɔrã. il ja de sãtɛn də pti

restaurants à Paris qui vivent de ces clients-là.
rɛstɔrã a pari ki vi:v də se kliã la.

Naturellement, il n'y a pas seulement les employés qui
natyrɛlmã, il nja pa sœlmã le -zãplwaje ki

déjeunent chez eux ou au restaurant; mais la plupart
deʒœn ʃe -zø u o rɛstɔrã; mɛ la plypa:r

des usines ont des sortes de restaurants où les ouvriers
de -zyzin ɔ̃ de sɔrt də rɛstɔrã u le -zuvrije

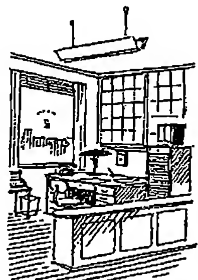
prennent leurs repas, et c'est pareil dans la plupart des
prɛn lœr rəpa, e sɛ parɛ:j dã la plypa:r de

« grands magasins ». On voit donc peu d'ouvriers dans
«grã magazɛ̃». ɔ̃ vwa dɔ̃ pø duvrije dã

les rues de Paris, à midi, et peu de vendeurs et de ven-
le ry d pari, a midi, e pø d vãdœ:r e d vã-

deuses des grands magasins.
dø:z de grã magazɛ̃.

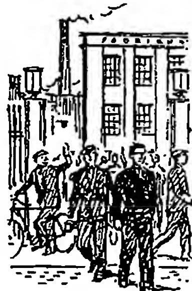
La plupart des gens qui, à midi, remplissent les grands
la plypa:r de ʒã ki, a midi, rãplis le grã



un bureau

employé ɔ: personne qui a une situation dans un bureau

chez eux ɔ: à la maison



une usine et des ouvriers

Un « grand magasin » a généralement plus d'un étage.

un vendeur
une vendeuse

boulevards et les rues du centre de Paris, sont donc des
bulva:r e le ry dy sɑ̃:trə də pari, sɔ̃ dɔ̃ de

employés et employées de bureau. Ceux qui vont dé-
-zɑ̃plwaje e ɑ̃plwaje d byro. sø ki vɔ̃ de-

jeuner au restaurant vont généralement à pied, tandis
ʒœne o rɛstɔrɑ̃ vɔ̃ ʒeneralmɑ̃ a pje, tɑ̃di

que ceux qui rentrent chez eux prennent le Métro ou
k sø ki rɑ̃:trə ʃe -zø prɛn lə metro u

l'autobus. Le Métro est le plus rapide, mais l'autobus
lotɔbys. lə metro ɛ l ply rapid, mɛ lotɔbys

Tenez! ɔ: écoutez!

est beaucoup plus intéressant. Tenez, j'ai une idée:
ɛ boku ply -zɛ̃terɛsɑ̃. təne, ʒe yn ide:

puisque Robert n'a vu de Paris que la gare du Nord,
pɥisk rɔbɛ:r na vy d pari k la ga:r dy nɔ:r,

imaginons-nous que nous sommes tous à Paris, qu'il est
imaʒinɔ̃ nu k nu sɔm tus a pari, kil ɛ

midi, et que nous attendons, dans une queue, l'autobus
midi, e k nu -zatɑ̃dɔ̃, dɑ̃ -zyn kø, lotɔbys

qui va nous conduire de la place de la Concorde à la
ki va nu kɔ̃dɥi:r də la plas də la kɔ̃kɔrd a la

place de la Bastille. C'est une distance de quatre kilo-
plas də la basti:j. sɛ -tyn distɑ̃:s də kat kilɔ-

mètres, et c'est une des rues les plus intéressantes de
mɛtr, e sɛ -tyn de ry le ply -zɛ̃terɛsɑ̃:t də

Paris: elle s'appelle d'abord la rue de Rivoli, et devient
pari: ɛl sapɛl dabɔ:r la ry d rivɔli, e dəvjɛ̃

ensuite la rue Saint-Antoine.
ɑ̃sɥit la ry sɛ̃ -tɑ̃twan.

Notre queue se compose déjà de plus de dix personnes.
nɔt kø s kɔ̃po:z deʒa d ply d di pɛrsɔn.

Avant nous, il y a trois hommes. Mais voilà qu'arrive
avɑ̃ nu, il ja trwa -zɔm. mɛ vwala kari:v

une jeune femme avec un bébé sur les bras. Comme, à
yn ʒœn fam avɛk œ̃ bebe syr le bra. kɔm, a

Paris, les femmes qui portent un bébé sur les bras ont
pari, le fam ki pɔrt œ̃ bebe syr le bra ɔ̃

la priorité dans une queue d'autobus, elle montera la
la priɔrite dɑ̃ -zyn kø dotɔbys, ɛl mɔ̃tra la

première, même si elle n'a pas de numéro.
prəmjɛ:r, mɛ:m si ɛl na pa d nymero.

Voilà l'autobus qui approche. Il ne va pas trop vite,
vwala lotɔbys ki aprɔʃ. il nə va pa tro vit,

à cette heure-ci, à cause des centaines d'autos qui rem-
a sɛt œ:r si, a ko:z de sɑ̃tɛn doto ki rɑ̃-

plissent les grandes rues du centre. Mais, enfin, il s'ar-
plis le grɑ̃:d ry dy sɑ̃:tr. mɛ, ɑ̃fɛ̃, il sa-

rête devant notre queue. Quelques personnes descendent,
rɛt dəvɑ̃ nɔt kø. kɛlk pɛrsɔn desɑ̃:d,

le receveur nous appelle: «Avancez, s'il vous plaît! J'ai
lə rsəvœ:r nu -zapɛl: «avɑ̃se, sil vu plɛ! ʒe

six places. Priorités?» La dame avec le bébé s'avance.
si plas. priɔrite?» la dam avɛk lə bebe savɑ̃:s.

«Montez, Madame! Aux numéros! A qui?» «Quatre-
«mɔ̃te, madam! o nymero! a ki?» «katrə-

vingt-treize!» dit l'un des hommes qui sont devant nous.
vɛ̃trɛ:z!» di lœ̃ de -zɔm ki sɔ̃ dvɑ̃ nu.

se composer de = être formé de

bébé = tout petit enfant

priorité = droit de passer avant les autres

à qui? ɔ: à qui est-ce de monter?

« C'est à moi, j'ai le quatre-vingt-douze! » dit un autre.
«sɛ -ta mwa, ʒe l katrəvɛ̃du:z!» di œ̃ -no:tr.

C'est lui le premier: il monte. Le receveur continue:
sɛ lɥi l prəmje: il mɔ̃:t. lə rsəvœ:r kɔ̃tiny:

« Au suivant! Quatre-vingt-quatorze! Quatre-vingt-
«o sɥivɑ̃! katrəvɛ̃katɔrz! katrəvɛ̃-

quinze! » Le quatre-vingt-quinze, c'est notre premier
kɛ̃:z!» lə katrəvɛ̃kɛ̃:z, sɛ nɔt prəmje

numéro. Mais nous sommes six, et il n'y a plus que
nymero. mɛ nu sɔm sis, e il nja ply k

il n'y a plus que = maintenant, il n'y a que

deux places. Nous laisserons donc monter les deux per-
dø plas. nu lɛsrɔ̃ dɔ̃ mɔ̃te le dø pɛr-

sonnes qui viennent après nous, et nous attendrons
sɔn ki vjɛn aprɛ nu, e nu -zatɑ̃drɔ̃

l'autobus suivant.
lotɔbys sɥivɑ̃.

Le voilà. Cette fois-ci, nous sommes en tête de queue,
lə vwala. sɛt fwa si, nu sɔm -zɑ̃ tɛ:t də kø,

nous montons les premiers. Quand nous sommes mon-
nu mɔ̃tɔ̃ le prəmje. kɑ̃ nu sɔm mɔ̃-

tés, il n'y a plus qu'une place. Le dernier voyageur
te, il nja ply kyn plas. lə dɛrnje vwajaʒœ:r

monte. « Complet! » dit le receveur, il sonne, et l'auto-
mɔ̃:t. «kɔ̃plɛ!» di l rəsvœ:r, il sɔn, e lotɔ-

bus se remet en marche. Nous donnons au receveur les
bys sə rmɛ ɑ̃ marʃ. nu dɔnɔ̃ o rsəvœ:r le

tickets, et nous regardons autour de nous.
tikɛ, e nu rgardɔ̃ otu:r də nu.

Qui dit rue de Rivoli dit Paris. Comme je l'ai dit, il y a,
ki di ry d rivɔli di pari. kɔm ʒə le di, il ja,

qui ɔ: celui qui

de la place de la Concorde à la place de la Bastille, une
də la plas də la kɔ̃kɔrd a la plas də la basti:j, yn

distance de quatre kilomètres, ce qui fait de la rue de
distɑ̃:s də kat kilɔmɛtr, s ki fɛ d la ry d

Rivoli une des plus longues de Paris. Le touriste qui,
rivɔli yn de ply lɔ̃:g də pari. lə turist ki,

passant par Paris, n'aurait que quelques heures pour
pasɑ̃ par pari, nɔrɛ kə kɛlk -zœ:r pur

voir le plus possible, pourrait passer ces heures à étu-
vwa:r lə ply pɔsibl, purɛ pase se -zœ:r a ety-

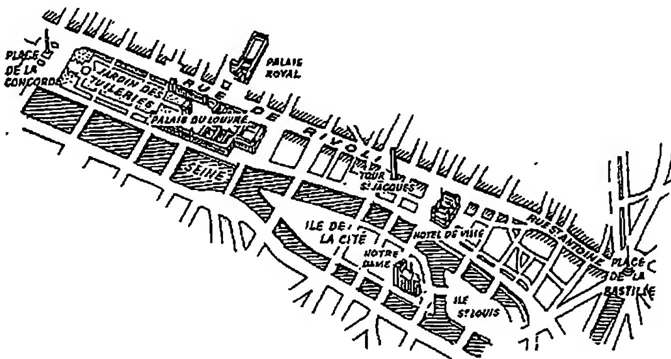
le plus possible ɔ: le plus grand nombre de choses qu'il est possible de voir

dier la vie de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Antoine.
dje la vi d la ry d rivɔli e d la ry sɛ̃ -tɑ̃twan.

Cela lui donnerait une fort bonne idée de la vie dans la
sla lɥi dɔnrɛ yn fɔ:r bɔn ide d la vi dɑ̃ la

fort ɔ: très

plupart des rues de Paris. Pourquoi? Voici!
plypa:r de ry d pari. purkwa? vwasi!



La rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine

La rue de Rivoli se divise assez nettement en deux
la ry d rivɔli s divi:z ase nɛtmɑ̃ ɑ̃ dø

parties. A l'ouest, la partie « riche ». Cette partie va de
parti. a lwɛsi, la parti «riʃ». sɛt parti va d

la place de la Concorde à l'Hôtel de Ville environ, le
la plas d la kɔ̃kɔrd a lɔtɛl də vil ɑ̃virɔ̃, lə

long des Tuileries et du Louvre. Les magasins y
lɔ̃ de tɥilri e dy lu:vr. le magazɛ̃ i

sont plus chers que dans la partie « populaire », à
sɔ̃ ply ʃɛ:r kə dɑ̃ la parti «pɔpylɛ:r», a

l'est de l'Hôtel de Ville. Une Parisienne élégante
lɛst də lɔtɛl də vil. yn parizjɛn elegɑ̃:t

qui fait ses achats dans les magasins de la pre-
ki fɛ se -zaʃa dɑ̃ le magazɛ̃ d la prə-

mière moitié n'ira que très rarement au-delà du
mjɛ:r mwatje nira k trɛ rarmɑ̃ odla dy

Louvre, de même qu'une Parisienne venant de l'est ira
lu:vr, də mɛ:m kyn parizjɛn vənɑ̃ d lɛst ira

jusqu'aux grands magasins du Louvre, mais rarement
ʒysko grɑ̃ magazɛ̃ dy lu:vr, mɛ rarmɑ̃

au-delà. Pourquoi? Différence de classe? Peut-être,
odla. purkwa? diferɑ̃:s də kla:s? pœtɛ:tr,

mais peut-être simplement d'habitudes. L'« élégante » ne
mɛ pœtɛ:t sɛ̃pləmɑ̃ dabityd. l«elegɑ̃:t» nə

se sent pas chez elle dans le monde simple au-delà du
sə sɑ̃ pa ʃe -zɛl dɑ̃ l mɔ̃:d sɛ̃:pl odla dy

Louvre et de l'Hôtel de Ville. La femme d'ouvrier n'est
lu:vr e d lɔtɛl də vil. la fam duvrije nɛ

nettement ɔ: clairement

C'est à l'Hôtel de Ville que se trouve l'administration de Paris.

le long de ɔ: d'un bout à l'autre à côté de

élégant ɔ: qui sait bien s'habiller

faire ses achats = acheter ce dont on a besoin

au-delà de ɔ: plus loin que

La noblesse et les ouvriers sont deux classes.

s'habituer
une habitude

pas à l'aise dans le monde élégant du quartier de la
pa a lɛ:z dɑ̃ l mɔ̃:d elegɑ̃ dy kartje d la

Concorde. Pour nous autres, il est fort heureux que
kɔ̃kɔrd. pur nu -zo:tr, il ɛ fɔ:r œrø k

nous soyons à bord d'un autobus, en passant le long des
nu swajɔ̃ -za bɔ:r dœ̃ -notɔbys, ɑ̃ pasɑ̃ lə lɔ̃ de

magasins luxueux du quartier de la Concorde, car si
magazɛ̃ lyksɥø dy kartje d la kɔ̃kɔrd, kar si

nous étions à pied, nous ne saurions peut-être pas ré-
nu -zetjɔ̃ -za pje, nu n sɔrjɔ̃ pœtɛ:t pa re-

sister à l'envie d'y entrer, et alors, notre porte-mon-
ziste a lɑ̃vi di ɑ̃tre, e alɔ:r, nɔt pɔrtmɔ-

naie serait bientôt vidé. Et remarquez que la rue de
nɛ srɛ bjɛ̃to vide. e rmarke k la ry d

Rivoli n'est pas aussi chère ni aussi luxueuse que la rue
rivɔli nɛ pa osi ʃɛ:r ni osi lyksɥø:z kə la ry

Saint-Honoré et la place Vendôme, entre la rue de
sɛ̃ -tɔnɔre e la plas vɑ̃do:m, ɑ̃:trə la ry d

Rivoli et les grands boulevards. Là, non seulement
rivɔli e le grɑ̃ bulva:r. la, nɔ̃ sœlmɑ̃

notre pauvre porte-monnaie, mais le portefeuille d'un
nɔt po:vrə pɔrtmɔnɛ, mɛ l pɔrtəfœ:j dœ̃

millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut
miljɔnɛ:r sərɛ vide ɑ̃ mwɛ̃ d tɑ̃ kil nə fo

pour le dire. Car c'est rue Saint-Honoré et place
pur lə di:r. kar sɛ ry sɛ̃ -tɔnɔre e plas

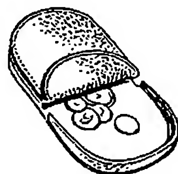
Vendôme que se trouvent peut-être les magasins les
vɑ̃do:m kə s tru:v pœtɛ:t le magazɛ̃ le

être à l'aise = se sentir bien

quartier = partie d'une ville

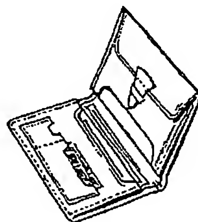
à bord de = dans

luxueux ɔ: où l'on vend des objets très beaux et très chers



un porte-monnaie

vider ←→ remplir



un portefeuille

Un millionnaire a des millions.

moins de temps qu'il ne faut = moins de temps qu'il faut

rue Saint-Honoré ɔ: dans la rue Saint-Honoré

nettement ɔ: absolument

On dit:
Il est **moins** riche que vous ne croyez.
Il est **plus** riche que vous ne croyez.
Mais on dit:
Il est **aussi** riche que vous croyez.

on est pressé ɔ: on a peu de temps et on doit se dépêcher

plus chers et les plus luxueux du monde. Pour s'y
ply ʃɛ:r e le ply lyksɥø dy mɔ̃:d. pur si

trouver à l'aise, il faut être nettement plus riche que
truve a lɛ:z, il fo -tɛ:t nɛtmɑ̃ ply riʃ kə

ne sont la plupart des Parisiens.
n sɔ̃ la plypa:r de parizjɛ̃.

Pour le touriste ordinaire, comme vous et moi, qui
pur lə turist ɔrdinɛ:r, kɔm vu e mwa, ki

veut avant tout étudier la vie de Paris, c'est la partie
vø avɑ̃ tu etydje la vi d pari, sɛ la parti

populaire de la rue de Rivoli qui est la plus intéres-
pɔpylɛ:r də la ry d rivɔli ki ɛ la ply -zɛ̃terɛ-

sante. Nous en approchons. L'autobus avance lente-
sɑ̃:t. nu -zɑ̃ -naprɔʃɔ̃. lotɔbys avɑ̃:s lɑ̃t-

ment le long du Louvre, arrive enfin à l'Hôtel de
mɑ̃ lə lɔ̃ dy lu:vr, ari:v ɑ̃fɛ̃ a lɔtɛl də

Ville. Les trottoirs sont noirs de monde. On marche
vil. le trɔtwa:r sɔ̃ nwa:r də mɔ̃:d. ɔ̃ marʃ

vite, on est pressé. Mais, comme partout ailleurs, à
vit, ɔ̃ -nɛ prɛse. mɛ, kɔm partu ajœ:r, a

Paris, il y a aussi des gens qui ne sont pressés d'aller
pari, il ja osi de ʒɑ̃ ki n sɔ̃ prɛse dale

nulle part et qui ont le temps. Le temps, par exemple,
nyl pa:r e ki ɔ̃ l tɑ̃. lə tɑ̃, par egzɑ̃:pl,

de s'arrêter pour écouter ce que raconte ce camelot.
də sarɛte pur ekute s kə rakɔ̃:t sə kamlo.

Nous aussi pourrons l'écouter, puisque notre autobus,
nu osi purɔ̃ lekute, pɥisk nɔtr otɔbys,

pour une raison ou l'autre, semble s'être arrêté pour
pur yn rɛzɔ̃ u loːtr, sɑ̃ːblə sɛːtr arɛte pur

assez longtemps.
ase lɔ̃tɑ̃.

Je suppose que vous savez ce que c'est qu'un camelot,
ʒə sypoːz kə vu save s kə sɛ kœ̃ kamlo,

Robert? Sinon, écoutons-le d'abord, je vous expliquerai
rɔbɛːr? sinɔ̃, ekutɔ̃ lə dabɔːr, ʒə vu -zɛksplikre

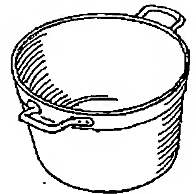
le ɔ: le camelot


Un camelot

ensuite, si c'est encore nécessaire. Que vend-il? Des
ɑ̃sɥit, si sɛ -tɑ̃kɔːr nesesɛːr. kə vɑ̃ -til? de

marmites. Ce sont sûrement des marmites extraor-
marmit. sə sɔ̃ syrmɑ̃ de marmit ɛkstrɔr-

dinaires. »
dinɛːr.»


une marmite

Et ici M. Doumier, debout devant sa petite famille,
e isi məsjø dumje, dəbu dvɑ̃ sa ptit famiːj,

se mit à faire le discours du camelot.
sə mi a fɛːr lə diskuːr dy kamlo.

le discours du camelot ɔ: ce qui dit le camelot

« Permettez-moi, messieurs-dames, de vous présenter
«pɛrmɛte mwa, mesjødam, də vu prezãte

la grande nouveauté du siècle, l'invention qui va révo-
la grã:d nuvote dy sjɛkl, lɛ̃vãsjɔ̃ ki va revɔ-

lutionner le travail dans les cuisines, le résultat de plus
lysjɔne l trava:j dã le kɥizin, lə rezylta d ply

de vingt ans de recherches, en un mot: la « Marmite
d vɛ̃ -tã d rəʃɛrʃ, ã -nœ̃ mo: la «marmit

Atomique »! Avec la « Marmite Atomique », plus de
atɔmik»! avɛk la «marmit atɔmik», ply d

dîners ratés, plus de retards, plus de scènes de famille.
dine rate, ply d rəta:r, ply d sɛ:n də fami:j.

Madame est rentrée de chez la modiste à sept heures
madam ɛ rãtre d ʃe la mɔdist a sɛ -tœ:r

et demie, et le dîner est à huit heures? Aucune impor-
e dmi, e l dine ɛ -ta ɥi -tœ:r? okyn ɛ̃pɔr-

tance! Madame n'est pas nerveuse, elle se met au travail,
tã:s! madam nɛ pa nɛrvø:z, ɛl sə mɛ o trava:j,

le sourire aux lèvres. Vous avez deviné pourquoi: grâce
lə suri:r o lɛ:vr. vu -zave dvine purkwa: gra:s

à la « Marmite Atomique », cette merveilleuse inven-
a la «marmit atɔmik», sɛt mɛrvɛjø:z ɛ̃vã-

tion, le dîner de Monsieur sera prêt à huit heures
sjɔ̃, lə dine d məsjø sra prɛ a ɥi -tœ:r

précises, comme tous les jours! Et Monsieur payera
presi:z, kɔm tu le ʒu:r! e məsjø pɛjra

la note de la modiste sans protester. Approchez donc,
la nɔt də la mɔdist sã prɔtɛste. aprɔʃe dɔ̃,

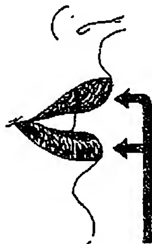
nouveau
une nouveauté

L'invention du téléphone a eu une grande importance.

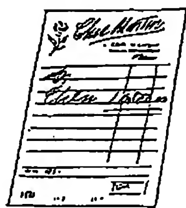
recherche = action de chercher, qui, par exemple, conduit à une invention

raté ɔ: mal préparé

Une modiste fait des chapeaux pour dames.



les lèvres (f)



une note

messieurs-dames, n'hésitez pas! Car la « Marmite Ato-
mesjødam, nezite pa! kar la «marmit atɔ-

mique » se vend à un prix aussi révolutionnant que les
mik» sə vɑ̃ a œ̃ pri osi revɔlysjɔnɑ̃ k le

services qu'elle vous rendra. Ce n'est pas vingt mille,
sɛrvis kɛl vu rɑ̃dra. s nɛ pa vɛ̃ mil,

ce n'est pas quinze mille, ce n'est même pas dix
s nɛ pa kɛ̃:z mil, s nɛ mɛ:m pa di

mille! Nous savons que nos clients ne sont pas riches,
mil! nu savɔ̃ k no kliɑ̃ n sɔ̃ pa riʃ,

et notre grande nouveauté n'exige pas le portefeuille
e nɔt grɑ̃:d nuvote negzi:ʒ pa l pɔrtəfœ:j

d'un millionnaire. Tenez-vous bien, messieurs-dames:
dœ̃ miljɔnɛ:r. təne vu bjɛ̃, mesjødam:

cette invention révolutionnante se vend au prix vrai-
sɛt ɛ̃vɑ̃sjɔ̃ revɔlysjɔnɑ̃:t sə vɑ̃ o pri vrɛ-

ment extraordinaire de... cinq mille? Même pas: trois
mɑ̃ ɛkstrɔrdinɛ:r də... sɛ̃ mil? mɛ:m pa: trwa

mille francs! Oui, messieurs-dames, vous avez bien
mil frɑ̃! wi, mesjødam, vu -zave bjɛ̃

entendu: trois mille francs! Trois mille francs, Mes-
-nɑ̃tɑ̃dy: trwa mil frɑ̃! trwa mil frɑ̃, me-

dames, et toutes les notes de votre modiste et de votre
dam, e tut le nɔt də vɔt mɔdist e d vɔt

couturière seront payées avec un sourire. Trois mille
kutyrjɛ:r sərɔ̃ pɛje avɛk œ̃ suri:r. trwa mil

francs, Messieurs, et vous n'aurez plus un seul dîner
frɑ̃, mesjø, e vu nɔre ply -zœ̃ sœl dine

révolutionner
révolutionnant

services ɔ: aide

20.000 frcs = 200 NF.

Une couturière fait des robes.

raté! Peut-on hésiter? Non, messieurs-dames! » Ayant
rate! pø -tɔ̃ ezite? nɔ̃, mesjødam!» ɛjɑ̃

fait son discours, M. Doumier se rassit, pendant que
fɛ sɔ̃ disku:r, məsjø dumje s rasi, pɑ̃dɑ̃ k

tout le monde riait aux larmes. Lui-même riait aussi.
tu l mɔ̃:d rijɛ o larm. lɥimɛ:m rijɛ osi.

Quand on se fut calmé, il reprit:
kɑ̃ -tɔ̃ s fy kalme, il rəpri:

un fait ɔ: quelque chose qui se passe vraiment

« Vous riez, mais c'est un fait que deux ou trois fois
«vu rije, mɛ sɛ -tœ̃ fɛ kə dø -zu trwa fwa

lui ɔ: au camelot

par jour, on lui achète une de ses marmites, au camelot.
par ʒu:r, ɔ̃ lɥi aʃɛt yn də se marmit, o kamlo.

ils achètent quelque chose au camelot = le camelot leur vend quelque chose

Car, n'est-ce pas, on ne sait jamais: peut-être sont-elles
kar, nɛs pa, ɔ̃ n se ʒamɛ: pœtɛ:t sɔ̃ -tɛl

aussi bonnes qu'il le dit.
osi bɔn kil lə di.

Mais notre autobus s'est remis en marche, et nous
mɛ nɔtr otɔbys sɛ rmi ɑ̃ marʃ, e nu

n'entendrons pas la suite du discours de notre camelot.
nɑ̃tɑ̃drɔ̃ pa la sɥit dy disku:r də nɔt kamlo.

Encore quelques minutes, d'ailleurs, et nous voilà
ɑ̃kɔ:r kɛlk minyt, dajœ:r, e nu vwala

faire suite à = venir après

arrivés à la rue Saint-Antoine, qui fait suite à la rue de
arive a la ry sɛ̃ -tɑ̃twan, ki fɛ sɥit a la ry d

Rivoli.
rivɔli.

La rue Saint-Antoine offre un spectacle qui étonne la
la ry sɛ̃ -tɑ̃twan ɔfr œ̃ spɛktaklə ki etɔn la

plupart des touristes, particulièrement ceux qui viennent
plypa:r de turist, partikyljɛrmã sø ki vjɛn

des pays du Nord. Car les trottoirs de la rue Saint-
de peji dy nɔ:r. kar le trɔtwa:r də la ry sɛ̃

Antoine sont un seul, long magasin de produits d'alimen-
-tãtwan sɔ̃ -tœ̃ sœl, lɔ̃ magazɛ̃ d prɔdɥi dalimã-

tation. »
tasjɔ̃.»

En entendant cela, Robert ne put s'empêcher de s'écrier:
ã -nãtãdã sla, rɔbɛ:r nə py sãpɛʃe d sekrie:

« Des produits d'alimentation? Sur le trottoir? A notre
«de prɔdɥi dalimãtasjɔ̃? syr lə trɔtwa:r? a nɔtr

époque? Papa m'en avait parlé, mais je croyais que
epɔk? papa mã -navɛ parle, mɛ ʒə krwajɛ k

maintenant, après la dernière guerre, on avait changé
mɛ̃tnã, aprɛ la dɛrnjɛ:r gɛ:r, ɔ̃ -navɛ ʃãʒe

cela. »
sla.»

« Je pensais bien que cela vous choquerait, » lui répondit
«ʒə pãsɛ bjɛ̃ kə sla vu ʃɔkrɛ,» lɥi repɔ̃di

M. Doumier en riant. « Et pourtant c'est vrai: on
məsjø dumje ã rijã. «e purtã sɛ vrɛ: ɔ̃

vend encore en France toutes sortes de produits d'ali-
vã ãkɔ:r ã frã:s tut sɔrt də prɔdɥi dali-

mentation sur les trottoirs. Rue Saint-Antoine, ce sont
mãtasjɔ̃ syr le trɔtwa:r. ry sɛ̃ -tãtwan, sə sɔ̃

les magasins d'alimentation qui, au lieu de vendre leurs
le magazɛ̃ dalimãtasjɔ̃ ki, o ljø d vã:drə lœr

produit = marchandise

produit d'alimentation(f) = produit que l'on mange

choquer = étonner désagréablement

se prolonger = se continuer

extérieur ⟷ intérieur

produits à l'intérieur seulement, se prolongent à l'ex-
prɔdɥi a lɛ̃terjœ:r sœlmɑ̃, sə prɔlɔ̃:ʒ a lɛks-

térieur. On y vend de tout: il y a des boucheries, où
terjœ:r. ɔ̃ -ni vɑ̃ d tu: il ja de buʃri, u

la viande, coupée en morceaux, est placée dehors, sur
la vjɑ̃:d, kupe ɑ̃ mɔrso, ɛ plase dəɔ:r, syr

des sortes de tables. Il y a des marchands de poissons,
de sɔrt də tabl. il ja de marʃɑ̃ d pwasɔ̃,



La rue Saint-Antoine

qui présentent également leurs produits sur de longues
ki prezɑ̃:t egalmɑ̃ lœr prɔdɥi syr də lɔ̃:g

tables placées à l'extérieur. »
tablə plase a lɛksterjœ:r.»

M. Doumier fut interrompu encore une fois par un
məsjø dumje fy -tɛ̃terɔ̃py ɑ̃kɔ:r yn fwa par œ̃

Robert de plus en plus choqué:
rɔbɛ:r də ply -zɑ̃ ply ʃɔke:

« Mais, oncle Arthur, ne trouvez-vous pas vous-même
«mɛ, ɔ̃:kl arty:r, nə truve vu pa vumɛ:m

que c'est une terrible chose, de vendre des produits de
kə sɛ -tyn tɛriblə ʃo:z, də vɑ̃:drə de prɔdɥi d

boucherie et du poisson sur le trottoir, à l'extérieur?
buʃri e dy pwasɔ̃ syr lə trɔtwa:r, a lɛksterjœ:r?

La poussière, les mouches, les gens qui touchent pro-
la pusjɛ:r, le muʃ, le ʒɑ̃ ki tuʃ prɔ-

bablement toutes ces marchandises ... »
babləmɑ̃ tut se marʃɑ̃di:z...»

Il avait parlé avec une telle animation que Marie-Anne
il avɛ parle avɛk yn tɛl animasjɔ̃ kə mari a:n

en fut tout étonnée. Etait-ce là le jeune homme timide,
ɑ̃ fy tu -tetɔne. etɛ s la l ʒœn ɔm timid,

sans cesse rougissant, qui n'avait presque pas osé lui
sɑ̃ sɛs ruʒisɑ̃, ki navɛ prɛsk pa oze lɥi

parler depuis son arrivée? Elle était presque choquée
parle dəpɥi sɔ̃ -narive? ɛl etɛ prɛsk ʃɔke

de ce changement. Mais elle se dit que le sujet auquel
d sə ʃɑ̃ʒmɑ̃. mɛ ɛl sə di kə l syʒɛ okɛl

avait touché son beau-père devait être un sujet qui
avɛ tuʃe sɔ̃ bopɛ:r dəvɛ -tɛ:tr œ̃ syʒɛ ki

intéressait particulièrement le jeune Franco-Hollan-
ɛ̃terɛsɛ partikyljɛrmɑ̃ l ʒœn frɑ̃koɔlɑ̃-

dais. Il lui avait fait oublier sa timidité. Mais natu-
dɛ. il lɥi avɛ fɛ ublie sa timidite. mɛ naty-

rellement, comme Marie-Anne était polie et avait un
rɛlmɑ̃, kɔm mari a:n etɛ pɔli e avɛ -tœ̃



une mouche

il parle avec animation = il parle à haute voix, avec beaucoup de gestes

timide = nerveux en compagnie d'autres personnes

sans cesse = tout le temps

franco-hollandais = français et hollandais

timide
la timidité

être poli = savoir se conduire

très bon cœur, elle ne dit pas à haute voix ce qu'elle
trɛ bɔ̃ kœ:r, ɛl nə di pa a o:t vwa s kɛl

pensait de Robert. Ni aucune des autres personnes
pɑ̃sɛ d rɔbɛ:r. ni okyn de -zo:trə pɛrsɔn

présent
la présence

présentes non plus, d'ailleurs.
prezɑ̃:t nɔ̃ ply, dajœ:r.

Ce fut M. Doumier qui répondit au jeune homme, en
sə fy məsjø dumje ki repɔ̃di o ʒœn ɔm, ɑ̃

riant de bon cœur:
rijɑ̃ d bɔ̃ kœ:r:

«Vous avez raison, tout à fait raison, Robert! Il y a
«vu -zave rɛzɔ̃, tu -ta fɛ rɛzɔ̃, rɔbɛ:r! il ja

de la poussière, il y a des mouches, et il y a des ache-
d la pusjɛ:r, il ja de muʃ, e il ja de -zaʃ-

teurs qui touchent la marchandise, bien que ce ne soit
tœ:r ki tuʃ la marʃɑ̃di:z, bjɛ̃ k sə n swa

dans le cas de ɔ:
quand il s'agit de

naturellement pas permis dans le cas des produits de
natyrɛlmɑ̃ pa pɛrmi dɑ̃ l ka de prɔdɥi d

boucherie et du poisson. Il y a tout cela, et nous
buʃri e dy pwasɔ̃. il ja tu sla, e nu

savons tous que ce n'est pas bien. Mais que voulez-
savɔ̃ tus kə s nɛ pa bjɛ̃. mɛ kə vule

vous, on y est habitué, on n'y pense généralement pas,
vu, ɔ̃ -ni ɛ -tabitɥe, ɔ̃ ni pɑ̃:s ʒeneralmɑ̃ pa,

et puis, le gouvernement a tant de choses plus impor-
e pɥi, lə guvɛrnəmɑ̃ a tɑ̃ d ʃo:z ply -zɛ̃pɔr-

tantes à faire, il est si difficile de changer ces petits
tɑ̃:t a fɛ:r, il ɛ si difisil də ʃɑ̃ʒe se pti

détails de la vie quotidienne! » « Mais, oncle Arthur, ce
deta:j də la vi kɔtidjɛn!» «mɛ, ɔ̃:kl arty:r, s

que vous appelez des détails de la vie quotidienne sont
kə vu -zaple de deta:j də la vi kɔtidjɛn sɔ̃

en réalité des choses de la plus grande importance, qui
-tɑ̃ realite de ʃo:z də la ply grɑ̃:d ɛ̃pɔrtɑ̃:s, ki

touchent la santé de toute la nation française! »
tuʃ la sɑ̃te d tut la nasjɔ̃ frɑ̃sɛ:z!»

Cette fois, ce fut le tour de Marie-Anne de rire, malgré
sɛt fwa, sə fy l tu:r də mari a:n də ri:r, malgre

toute sa politesse: « Que de bruit pour quelques
tut sa pɔlitɛs: «kə də brɥi pur kɛlk

mouches! Vous auriez dû voir nos marchés de Casa-
muʃ! vu -zɔrje dy vwa:r no marʃe d kaza-

blanca, là, oui, il y avait des mouches! Ici, en France,
blɑ̃ka, la, wi, il javɛ de muʃ! isi, ɑ̃ frɑ̃:s,

ce n'est rien. » Robert aurait été prêt à discuter avec
s nɛ rjɛ̃.» rɔbɛ:r ɔrɛ -tete prɛ -ta diskyte avɛk

la jeune femme, malgré sa timidité, mais M. Doumier
la ʒœn fam, malgre sa timidite, mɛ məsjø dumje

leva la main: « Mon cher Robert, je vous donne pleine-
lva la mɛ̃: «mɔ̃ ʃɛ:r rɔbɛ:r, ʒə vu dɔn plɛn-

ment raison, mais comme, après tout, ce n'est pas à
mɑ̃ rɛzɔ̃, mɛ kɔm, aprɛ tu, s nɛ pa a

nous de révolutionner ni même de réformer les mar-
nu d revɔlysjɔne ni mɛ:m də refɔrme le mar-

chés alimentaires de Paris et de France, je crois que
ʃe alimɑ̃tɛ:r də pari e də frɑ̃:s, ʒə krwa k

quotidien = de tous les jours

Quand on n'est pas malade, on est en bonne santé.

poli
la politesse

alimentaire = d'alimentation


un oeuf

un œuf [*œf*]
des œufs [*ø*]

La crème est la partie du lait avec laquelle on fait le beurre.

On met de la crème et du sucre dans le café.

nous ferions mieux de retourner à la rue Saint-Antoine,
nu fərjɔ̃ mjø d rəturne a la ry sɛ̃ -tɑ̃twan,

où notre autobus, heureusement, s'est arrêté de nou-
u nɔtr otɔbys, œrøzmɑ̃, sɛ -tarɛte d nu-

veau.
vo.

A côté des boucheries et des magasins de poissons, il
a kote de buʃri e de magazɛ̃ d pwasɔ̃, il

y a une crémerie, où l'on peut acheter des œufs, du
ja yn krɛmri, u lɔ̃ pø aʃte de -zø, dy

lait, de la crème et tous les produits que l'on fait avec
lɛ, də la krɛm e tu le prɔdɥi k lɔ̃ fɛ avɛk

du lait, il y a des marchands de fruits et de légumes,
dy lɛ, il ja de marʃɑ̃ də frɥi e də legym,

une boulangerie, où le pain, toutefois, n'est pas vendu
yn bulɑ̃ʒri, u l pɛ̃, tutfwa, nɛ pa vɑ̃dy

à l'extérieur, une épicerie, où vous pouvez acheter
a lɛksterjœːr, yn episri, u vu puve aʃte

toutes sortes de produits alimentaires, par exemple
tut sɔrt də prɔdɥi -zalimɑ̃tɛːr, par egzɑ̃ːplə

du café, du chocolat, du sucre, du vin, de l'huile, etc.
dy kafe, dy ʃɔkɔla, dy sykr, dy vɛ̃, də lɥil, ɛtsetera.

Dans une épicerie, on peut donc acheter tout ce qu'il
dɑ̃ -zyn episri, ɔ̃ pø dɔ̃ -kaʃte tu s kil

faut pour la cuisine sauf, naturellement, les produits
fo pur la kɥizin sof, natyrɛlmɑ̃, le prɔdɥi

vendus dans les boucheries et les boulangeries.
vɑ̃dy dɑ̃ le buʃri e le bulɑ̃ʒri.

On peut donc acheter tout son dîner rue Saint-Antoine,
ɔ̃ pø dɔ̃ -kaʃte tu sɔ̃ dine ry sɛ̃ -tɑ̃twan,

sans faire plus de cent mètres. Et la Française fait
sɑ̃ fɛːr ply d sɑ̃ mɛtr. e la frɑ̃sɛːz fɛ

souvent ses achats deux fois par jour: une fois pour le
suvɑ̃ se -zaʃa dø fwa par ʒuːr: yn fwa pur lə

déjeuner, une autre fois pour le dîner. En tout cas,
deʒœnɛ, yn oːtrə fwa pur lə dine. ɑ̃ tu ka,

on achète chaque jour la viande, les légumes, les
ɔ̃ -naʃɛt ʃak ʒuːr la vjɑ̃ːd, le legym, le

fruits, qu'il faut pour les deux grands repas.
frɥi, kil fo pur le dø grɑ̃ rpa.

Mais voilà notre autobus qui se remet en marche. Ah,
mɛ vwala nɔtr otɔbys ki s rəmɛ ɑ̃ marʃ. a,

ah! il y avait eu un petit accident, c'est ce qui nous
a! il javɛ -ty œ̃ pti -taksidɑ̃, sɛ s ki nu

avait arrêtés. Maintenant, nous avançons un peu plus
-zavɛ -tarɛte. mɛ̃tnɑ̃, nu -zavɑ̃sɔ̃ œ̃ pø ply

vite, je vois que nous approchons de la place de la
vit, ʒə vwa k nu -zaprɔʃɔ̃ d la plas də la

Bastille.
bastiːj.

Remarquez le changement: la foule est bien diffé-
rəmarke l ʃɑ̃ʒmɑ̃: la ful ɛ bjɛ̃ dife-

rente de celle du quartier de la Concorde. C'est que
rɑ̃ːt də sɛl dy kartje d la kɔ̃kɔrd. sɛ k

nous approchons des quartiers d'usines et la foule se
nu -zaprɔʃɔ̃ de kartje dyzin e la ful sə

compose en partie d'ouvriers ou de femmes d'ouvriers.
kɔ̃po:z ɑ̃ parti duvrije u d fam duvrije.

A quatre kilomètres de distance de la Concorde, c'est
a kat kilɔmɛt də distɑ̃:s də la kɔ̃kɔrd, sɛ

étranger ɔ: peu connu

un tout autre monde, plus étranger à beaucoup de
-tœ̃ tu -to:t mɔ̃:d, ply -zetrɑ̃ʒe a boku d

Parisiens des quartiers « élégants » que les quartiers
parizjɛ̃ de kartje «elegɑ̃» kə le kartje

élégants de villes lointaines, comme Londres, Rome,
elegɑ̃ də vil lwɛ̃tɛn, kɔm lɔ̃:dr, rɔm,



l'Amérique (f) du Nord

Stockholm ou une ville d'Amérique. »
stɔkɔlm u yn vil damerik.»

« C'est vrai, » dit Robert, « que moi-même, je connais
«sɛ vrɛ,» di rɔbɛ:r, «kə mwamɛ:m, ʒə kɔnɛ

fort mal les quartiers ouvriers d'Amsterdam, où nous
fɔ:r mal le kartje uvrije damstɛrdam, u nu

quartier ouvrier = quartier d'ouvriers

demeurons pourtant depuis longtemps. »
dmœrɔ̃ purtɑ̃ dəpɥi lɔ̃tɑ̃.»

«Vous voyez donc que la différence n'est pas si grande
«vu vwaje dɔ̃ kə la diferɑ̃:s nɛ pa si grɑ̃:d

entre nos pays, » dit M. Doumier. Puis il ralluma
ɑ̃:trə no peji,» di məsjø dumje. pɥi il ralyma

son cigare qui s'était éteint, et continua:
sɔ̃ siga:r ki setɛ -tetɛ̃, e kɔ̃tinɥa:

craindre
je crains

« Avec tout cela, je crains que nous n'oubliions notre
«avɛk tu sla, ʒə krɛ̃ k nu nublijɔ̃ nɔt

ne: Ici, le mot « ne » ne veut rien dire.

déjeuner. Il est midi passé, et vous devez avoir faim. »
deʒœne. il ɛ midi pase, e vu dve -zavwa:r fɛ̃.»

« Oh, non, oncle Arthur! » dit Robert. « Pas encore! »
«o, nɔ̃, ɔ̃:kl arty:r!» di rɔbɛ:r. «pa -zãkɔ:r!»

« Non, bien entendu, » lui répondit M. Doumier en
«nɔ̃, bjɛ̃ -nãtãdy,» lɥi repɔ̃di məsjø dumje ã

riant, « mais vous oubliez que nous sommes dans un
rijã, «mɛ vu -zublie k nu sɔm dã -zœ̃

autobus, place de la Bastille, à Paris, en même temps
-notɔbys, plas də la basti:j, a pari, ã mɛ:m tã

que nous sommes dans notre salon de Villebourg. »
k nu sɔm dã nɔt salɔ̃ d vilbu:r.»

« Je vous demande pardon, je suis bête! » s'excusa le
«ʒə vu dmã:d pardɔ̃, ʒə sɥi bɛ:t!» sɛkskyza l

jeune homme en rougissant. Et M. Doumier put
ʒœn ɔm ã ruʒisã. e məsjø dumje py

poursuivre.
pursɥi:vr.

« Il nous faut donc déjeuner. Mais où? Comme je l'ai
«il nu fo dɔ̃ deʒœne. mɛ u? kɔm ʒə le

dit, il y a à Paris des centaines de restaurants, grands
di, il ja a pari de sãtɛn də rɛstɔrã, grã

et petits, élégants et populaires, chers et bon marché.
-ze pti, elegã -ze pɔpylɛ:r, ʃɛ:r e bɔ̃ marʃe.

Nous pouvons déjeuner dans une crémerie, puisque les
nu puvɔ̃ deʒœne dã -zyn krɛmri, pɥisk le

crémeries sont souvent des restaurants où l'on sert des
krɛmri sɔ̃ suvã de rɛstɔrã u lɔ̃ sɛ:r de

plats très simples, peut-être même seulement un œuf
pla trɛ sɛ̃:pl, pœtɛ:t mɛ:m sœlmã œ̃ -nœf

s'excuser ɔ: demander pardon

La soupe aux tomates est un plat.

ou deux avec du pain. Nous pouvons déjeuner debout,
u dø avɛk dy pɛ̃. nu puvɔ̃ deʒœne dbu,

étudiant = personne qui étudie

dans un café du quartier des étudiants. Nous pouvons
dɑ̃ -zœ̃ kafe dy kartje de -zetydjɑ̃. nu puvɔ̃

aller à un restaurant russe, à un restaurant italien,
ale a œ̃ rɛstɔrɑ̃ rys, a œ̃ rɛstɔrɑ̃ italjɛ̃,

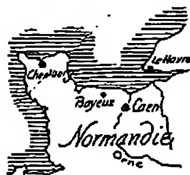
à un restaurant arabe, et nous pouvons naturellement
a œ̃ rɛstɔrɑ̃ arab, e nu puvɔ̃ natyrɛlmɑ̃

aussi choisir un restaurant français. Je crois que je
osi ʃwazi:r œ̃ rɛstɔrɑ̃ frɑ̃sɛ. ʒə krwa k ʒə

goûter quelque chose ɔ: manger un peu de quelque chose pour savoir comment est cette chose

vais vous proposer d'aller goûter la cuisine d'une des
vɛ vu prɔpoze dale gute la kɥizin dyn de

provinces françaises, par exemple la Normandie.
prɔvɛ̃:s frɑ̃sɛ:z, par egzɑ̃:plə la nɔrmɑ̃di.



la Normandie

Nous allons donc déjeuner dans un restaurant dont le
nu -zalɔ̃ dɔ̃ deʒœne dɑ̃ -zœ̃ rɛstɔrɑ̃ dɔ̃ l

patron ɔ: propriétaire d'un restaurant ou d'un café

patron, que je connais très bien, est de Caen. C'est
patrɔ̃, kə ʒ kɔnɛ trɛ bjɛ̃, ɛ d kɑ̃. sɛ

assez loin de la place de la Bastille, mais nous avons
-tase lwɛ̃ d la plas də la basti:j, mɛ nu -zavɔ̃

des ailes, puisque tout cela n'est que fantaisie, et nous
de -zɛl, pɥisk tu sla nɛ k fɑ̃tɛzi, e nu

clin d'œil = instant

y sommes en un clin d'œil. Voulez-vous entrer? Voilà.
-zi sɔm ɑ̃ -nœ̃ klɛ̃ dœ:j. vule vu ɑ̃tre? vwala.

Oh, il n'y a pas une seule table libre! Mais cela ne
o, il nja pa yn sœl tab libr! mɛ sla n

fait rien, je vais appeler mon ami le patron. C'est
fɛ rjɛ̃, ʒə vɛ aple mɔ̃ -nami l patrɔ̃. sɛ

inutile, il vient justement vers nous. « Bonjour, pa-
-tinytil, il vjɛ̃ ʒystəmɑ̃ vɛr nu. «bɔ̃ʒu:r, pa-

tron! J'ai amené ma petite famille pour lui faire
trɔ̃! ʒe amne ma ptit fami:j pur lɥi fɛ:r

goûter votre excellente cuisine. Mais je vois qu'il n'y a
gute vɔtr ɛksɛlɑ̃:t kɥizin. mɛ ʒ vwa kil nja

pas de tables libres? » « Pas de tables libres? Pour
pa d tab libr?» «pa d tab libr? pur

vous, Monsieur Doumier, il y aura toujours une table
vu, məsjø dumje, il jɔra tuʒu:r yn tab

libre dans ma maison. Suivez-moi, s'il vous plaît,
librə dɑ̃ ma mɛzɔ̃. sɥive mwa, sil vu plɛ,

Monsieur Doumier! » Qu'est-ce que je vous avais dit?
məsjø dumje!» kɛs kə ʒ vu -zavɛ di?

En un clin d'œil, mon ami le patron a « organisé » une
ɑ̃ -nœ̃ klɛ̃ dœ:j, mɔ̃ -nami l patrɔ̃ a «ɔrganize» yn

table, une grande table même, où nous serons très
tabl, yn grɑ̃:d tablə mɛ:m, u nu srɔ̃ trɛ

bien. Avec un grand sourire, il nous donne le menu,
bjɛ̃. avɛk· œ̃ grɑ̃ suri:r, il nu dɔn lə mny,

nous choisissons un déjeuner simple, mais bien pré-
nu ʃwazisɔ̃ œ̃ deʒœne sɛ̃:pl, mɛ bjɛ̃ pre-

paré, un déjeuner de deux plats suivis d'un fruit
pare, œ̃ deʒœne d dø pla sɥivi dœ̃ frɥi

comme dessert et d'une bonne tasse de café pour nous
kɔm desɛ:r e dyn bɔn ta:s də kafe pur nu

autres grandes personnes. Marie-Anne et Fatima y
-zo:t grɑ̃:d pɛrsɔn. mari a:n e fatima i

inutile ɔ: pas nécessaire

nous serons bien ɔ: nous serons bien assis

y ɔ: dans le café

mettent une montagne de sucre, moi, je le préfère
met yn mɔ̃taɲ də sykr, mwa, ʒə l prefɛ:r

sans sucre. Mais j'y mets un peu de crème. Et vous,
sɑ̃ sykr. mɛ ʒi mɛ œ̃ pø d krɛm. e vu,

Robert? »
rɔbɛ:r?»

« Un peu de sucre, merci, deux petits morceaux, » ré-
«œ̃ pø d sykr, mɛrsi, dø pti mɔrso,» re-

pondit Robert, avec un petit sourire cette fois-ci.
pɔ̃di rɔbɛ:r, avɛk œ̃ pti suri:r sɛt fwa si.

« Bien, » dit alors M. Doumier, « et maintenant, dé-
«bjɛ̃,» di alɔ:r məsjø dumje, «e mɛ̃tnɑ̃, de-

jeunons! »
ʒœnɔ̃!»

Comme il se taisait, ayant dit cela, Marie-Anne lui
kɔm il sə tɛzɛ, ɛjɑ̃ di sla, mari a:n lɥi

demanda: « Et puis, beau-père? » « Et puis, ma fil-
dmɑ̃da: «e pɥi, bopɛ:r?» «e pɥi, ma fi-

lette, » lui répondit M. Doumier, « puis, nous allons
jɛt,» lɥi repɔ̃di məsjø dumje, «pɥi, nu -zalɔ̃

tous nous coucher, pour rêver au bon déjeuner que nous
tus nu kuʃe, pur rɛve o bɔ̃ deʒœne k nu

prendrons ensemble. » « Déjà! Quel dommage! » dit
prɑ̃drɔ̃ ɑ̃sɑ̃:bl.» «deʒa! kɛl dɔma:ʒ!» di

toute la famille en même temps. Mais comme il était
tut la fami:j ɑ̃ mɛ:m tɑ̃. mɛ kɔm il etɛ

onze heures passées, il n'y eut pas de discussions.
-tɔ̃:z œ:r pase, il njy pa d diskysjɔ̃.

Robert remercia son oncle de l'agréable soirée, et M.
rɔbɛ:r rəmɛrsja sɔ̃ -nɔ̃:klə də lagreablə sware, e məsjø

Doumier promit à Marie-Anne et aux enfants une sur-
dumje prɔmi a mari a:n e o -zɑ̃fɑ̃ yn syr-

prise pour le lendemain soir. Il fut impossible de tirer
pri:z pur lə lɑ̃dmɛ̃ swa:r. il fy -tɛ̃pɔsiblə də tire

de lui de quoi il s'agissait. Marie-Anne se sentit
də lɥi də kwa il saʒisɛ. mari a:n sə sɑ̃ti

rougir un peu, elle croyait deviner. Mais elle ne dit
ruʒi:r œ̃ pø, ɛl krwajɛ dvine. mɛ ɛl nə di

rien, par timidité. Elle se dépêcha de monter dans sa
rjɛ̃, par timidite. ɛl sə depɛʃa d mɔ̃te dɑ̃ sa

chambre, et s'endormit bientôt, un sourire aux lèvres.
ʃɑ̃:br, e sɑ̃dɔrmi bjɛ̃to, œ̃ suri:r o lɛ:vr.

EXERCICE A.

A midi, tous les Parisiens qui travaillent se — vers le même but: le déjeuner, et les rues sont pleines de monde et de voitures. Les employés ne mangent pas à leur —: ils vont manger chez —, ou au restaurant. La plupart des usines ont aussi des sortes de restaurants où les — prennent leurs repas. Et les — des grands magasins prennent également leurs repas dans le restaurant du magasin.

Une des rues les plus intéressantes de Paris est la rue de Rivoli, qui se termine par la rue Saint-Antoine, parce que cette rue se divise — en deux parties. Il y a la partie «riche», le — des Tuileries, et la partie «populaire», à l'est de l'Hôtel de Ville. Les Parisiennes —

MOTS:

une aise
une alimentation
une animation
un bébé
une boucherie
une boulangerie
un bureau
un camelot
une cesse
un clin d'œil
une couturière
de la crème
une crémerie
une description
un discours
une discussion

un employé
une employée
une épicerie
un étudiant
un extérieur
un fait
un Franco-Hollandais
une habitude
une invention
une lèvre
une marmite
un millionnaire
une modiste
une mouche
une nation
une note
une nouveauté
un œuf
un ouvrier
un patron
un plat
une politesse
un portefeuille
un porte-monnaie
une priorité
un produit d'alimentation
un quartier
une recherche
une santé
du sucre
une timidité
une usine
une vendeuse
alimentaire
atomique
élégant
luxueux
poli
présent
quotidien
raté

achètent leurs robes et autres choses dans les magasins de la première partie. Elles ne vont jamais ou rarement —-— du Louvre. Différence d'habitudes: l'« élégante » ne se sent pas chez elle dans le monde — au-delà de l'Hôtel de Ville. Et la femme de l'ouvrier n'est pas à l'— dans le monde du quartier de la Concorde.

Les magasins du quartier de la Concorde sont beaucoup plus — que les magasins plus à l'est. Le —-— d'un touriste y est vite vidé. Mais la rue Saint-Honoré et la place Vendôme sont plus chères encore: là, le — d'un millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Mais on peut aussi acheter ses marchandises à un —, qui les vend sur le trottoir même.

Les trottoirs de la rue Saint-Antoine sont un seul, long magasin de — d'alimentation. Cela — beaucoup de touristes venant des pays du Nord, de Hollande, etc. Mais les Français y sont habitués: au lieu de vendre leurs produits à l'intérieur seulement, ces magasins se prolongent à l'—. Il y a des —, où la viande est placée sur des sortes de tables. L'idée que les — peuvent se poser sur cette viande choque Robert.

Il y a aussi des crémeries, où l'on peut acheter du lait et de la —. On peut aussi y acheter des —, et tout ce que l'on fait avec du lait. Il y a des —, où le pain n'est pas vendu à l'extérieur. Il y a une —, où on peut acheter du café, du sucre, du chocolat, de l'huile, etc. Les crémeries sont souvent des restaurants où l'on sert des — très simples.

EXERCICE B.

Exercice de mots-croisés

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
1									■	■		
2		■	■									
3					■	■				■	■	
4	■		■			■						
5				■				■				
6												
7		■		■					■	■		
8						■	■					■
9		■		■		■			■			
10		■		■	■						■	
11							■			■		
12		■			■				■			

1) Le contraire d'« action ».
Où est la femme de Jean? — femme est à Nice.

2) — une victoire veut dire: « gagner une bataille ».

3) Signifie: « curé ».
Juin, juillet et août.

4) Douze mois ou cinquante-deux semaines.
Le contraire de « partie ».

5) Signifie: « a tué ».
Le contraire de « rien ».

6) Jour où l'on a un an de plus que la veille.

timide
choquer
se composer de
je crains
s'excuser
se précipiter
se prolonger
révolutionner
vider
généralement
nettement
pleinement
à bord de
à l'aise
à l'extérieur
à l'intérieur
aucune importance
au-delà de
chez eux
être bien
être pressé
le long de
le plus possible
ni même
pareil à
l'Amérique
Caen
la Normandie

7) Forme du futur du verbe « aller ».
On en fait des bagues.

8) Plus fort que la tendresse.
Animal qui ressemble beaucoup à un chien.

9) Vous voulez — parler? Oui, je veux vous parler.
Jeanne d'Arc est — à Domremy.

10) Sœur du père ou de la mère.

11) Il vole dans l'air et vit souvent dans les arbres.
Qui est — monsieur? C'est mon oncle.
Où est — femme? Ma femme est à Paris.

12) Connaissez-vous ce livre? Non, vous ne m'— avez jamais parlé.
Entre le printemps et l'automne.
Où trouverai-je un — ami?

A) Futur du verbe « aller ».
Ville où est né Tartarin.

B) Couleur des cheveux qui n'est ni blonde, ni rouge, ni noire.

C) Très grande peur.

D) Signifie: « a créé ».
Voïci des cigarettes, j'— ai acheté hier.

E) Donne-moi ce cigare! Non, je ne peux pas — le donner.
Signifie: « bateau ».

F) Ces deux lettres devant le mot « possible » le transforment en son contraire.
Beaucoup d'eau entre deux pays.
Signifie: « donne la mort ».

G) Fera une opération.
Où est — fille? Votre fille est dans le jardin.

H) Papier sur lequel la modiste écrit ce qu'on lui doit.
Le contraire de « bruit ».

I) Signifie: « est resté ».
Jean, tu — lèves? Oui!

J) Voilà, Pierre, ce livre est pour —! Oh, merci!
Avez-vous une cigarette? Oui, en voilà —!

K) Il — passe beaucoup de choses intéressantes à Paris.
Tous les pays de l'Espagne et de l'Angleterre jusqu'à la Russie.
Que fais-tu, Yvonne? Mais je — l'ai dit, papa, je joue avec Jean.

L) Quand une auto va très vite, on ne peut pas l'— en une vingtaine de mètres.
Singulier de l'adjectif « égaux ».

EXERCICE C.

Voici de nouveau un exercice différent de ceux que vous avez faits jusqu'ici. Voici de quoi il s'agit: nous allons vous donner une suite de mots qui, tous, appartiennent à une dizaine de phrases qui racontent une petite histoire. Entre ces mots, il faut que vous placiez les mots qui manquent pour faire les phrases de cette histoire.

Un exemple:
« Homme entré chambre Jean. » La phrase entière est: « Un homme est entré dans la chambre de Jean. »

Et voici l'exercice:
« Jeune garçon — promenade — bois — découvre —

bouteille — argent — content — maison — parents — garder? — pas garder? — décide — police — garçon — triste — attendre — un an et un jour — temps — passe — personne — demander — bouteille — un an et un jour — garçon — lettre — police — bouteille — argent — lui — garçon — famille — heureux — décident — voyage — argent — trouvé. »

RÉSUMÉ

Jusqu'ici, quand nous avons eu le mot « ne » dans une phrase, ce mot a toujours été une partie d'une négation ou il a eu lui-même le sens d'une négation. Mais voici quelques phrases où le mot « ne » ne semble pas avoir le sens d'une négation: « Levez-vous demain matin plus tôt que vous *ne* l'avez fait aujourd'hui! » « Demain, j'aurai plus de travail que je *n*'en ai eu jusqu'ici. » « Sa foi en Jeanne était moins grande qu'elle *ne* l'a été. » «A Rouen, les Anglais se sentaient plus sûrs qu'ils *ne* se sentaient à Paris. » « Le portefeuille d'un millionnaire serait vidé en moins de temps qu'il *ne* faut pour le dire. » « Il faut être nettement plus riche que *ne* sont la plupart des Parisiens. » Comment peut-on expliquer le « ne » dans ces phrases? Voici:

Que dit la première phrase? Elle dit ceci: « Levez-vous très tôt demain matin; aujourd'hui, vous *ne* vous êtes *pas* levé aussi tôt. » Il y a donc, nous le voyons, une idée de négation dans cette phrase, et le sens du mot « ne » nous semble plus clair. La deuxième phrase, que dit-elle? Elle dit: « J'aurai beaucoup de travail demain;

je *n'*ai *jamais* eu autant de travail jusqu'ici. » De nouveau, il y a là une idée de négation, ce qui explique le mot « ne ».

De même, la troisième phrase dit: « Sa foi en Jeanne *n'*a *jamais* été très grande jusque là; elle est encore moins grande maintenant. »

Et la phrase suivante: « Les Anglais *ne* se sentaient *pas* sûrs à Paris; ils se sentaient plus sûrs à Rouen. » La cinquième phrase dit de même: « Il *ne* faut presque *pas* de temps pour dire que le portefeuille d'un millionnaire a été vidé; il faut encore moins de temps pour le faire. »

Et la dernière phrase dit enfin: « La plupart des Parisiens *ne* sont *pas* très riches; il faut être nettement plus riche qu'eux. »

Pour mieux saisir l'idée de négation qu'il y a dans les phrases que nous venons de voir, comparons-les aux phrases suivantes:

«Vous ne vous lèverez jamais plus tôt que vous l'avez fait aujourd'hui.» Ici, pas de « ne» dans la deuxième partie de la phrase (après le mot « que »), parce qu'il n'y a là aucune idée de négation. Cette phrase signifie: « Vous vous êtes levé très tôt aujourd'hui; vous ne vous lèverez jamais plus tôt. »

De même: « Je n'aurai jamais autant de travail que j'en ai eu aujourd'hui.» Pas de « ne» dans la deuxième partie de la phrase (après le mot « que »), parce qu'il n'y a pas là d'idée de négation. Cette phrase veut dire:

« J'ai eu beaucoup de travail aujourd'hui; je n'aurai jamais autant de travail. »

Et encore: « Jamais sa foi en Jeanne n'a été moins grande qu'elle a été ces jours-ci. » Pas d'idée de négation dans la partie de la phrase qui vient après le mot « que », car cette phrase signifie: « Sa foi en Jeanne est très faible (ou petite) ces jours-ci; elle n'a jamais été moins grande (ou plus faible). »

Et enfin: « Les Anglais ne se sont jamais sentis plus sûrs de leur victoire qu'ils le furent à Rouen. » Pas non plus d'idée de négation dans la deuxième partie de la phrase, après le mot « que », puisque cette phrase signifie: « Les Anglais furent très sûrs de leur victoire à Rouen; ils ne s'en sont jamais sentis plus sûrs. »

Mais voici une sorte de phrases où le « ne » dans la partie de la phrase qui vient après « que » semble être encore moins nécessaire que dans les phrases dont nous avons parlé au début de ce résumé. C'est la sorte de phrases suivante:

« Je crains que nous *n'*oubliions notre déjeuner. » Dans ce cas, il faut bien reconnaître que le mot « ne » n'a aucun sens. Bien que l'on puisse peut-être dire que la phrase: « Je crains que nous n'oubliions notre déjeuner » signifie: « J'espère que nous *n'*oublierons *pas* notre déjeuner, » on ne peut pas dire que le mot « ne » qui vient après le « que » ait vraiment le sens d'une négation. D'ailleurs, ce « ne » n'a vraiment été attaché au verbe « craindre » qu'à partir du XVIIe siècle. Il n'apparaissait que rarement dans cette sorte de phrases dans la vieille langue.

PARIS : L'APRÈS-MIDI ET LE SOIR

Comme convenu, on se réunit de nouveau le lende-
kɔm kɔ̃vny, ɔ̃ s reyni d nuvo lə lɑ̃d-

main dans le salon, pour écouter la suite du « récit »
mɛ̃ dɑ̃ l salɔ̃, pur ekute la sɥit dy «resi»

de M. Doumier sur Paris. Mais avant qu'il ait eu le
d məsjø dumje syr pari. mɛ avɑ̃ kil ɛ -ty l

temps de commencer, Marie-Anne demanda: « Et la
tɑ̃ d kɔmɑ̃se, mari a:n dəmɑ̃da: «e la

surprise que vous nous avez promise, beau-père?
syrpri:z kə vu nu -zave prɔmi:z, bopɛ:r?

Vous l'avez oubliée? » « Non, non, Marie-Anne, je n'ai
vu lave ublie?» «nɔ̃, nɔ̃, mari a:n, ʒə ne

pas oublié ma promesse, mais ma surprise n'est que
pa ublie ma prɔmɛs, mɛ ma syrpri:z nɛ k

pour dix heures et quart. Comme il n'est maintenant
pur di -zœ:r e ka:r. kɔm il nɛ mɛ̃tnɑ̃

que huit heures trois quarts, nous avons devant nous
kə ɥi -tœ:r trwa ka:r, nu -zavɔ̃ dvɑ̃ nu

une heure et demie pour terminer notre petit tour de
yn œ:r e dmi pur tɛrmine nɔt pəti tu:r də

Paris. Si vous n'avez pas changé d'idée, bien enten-
pari. si vu nave pa ʃɑ̃ʒe dide, bjɛ̃ -nɑ̃tɑ̃-

du, » ajouta-t-il. Tous assurèrent que non, et M.
dy,» aʒuta -til. tus asyrɛ:r kə nɔ̃, e məsjø

convenir = décider ensemble

Doumier put donc continuer son récit sur Paris:
dumje py dɔ̃ kɔ̃tinɥe sɔ̃ resi syr pari:

«Vous vous rappelez que nous avons déjeuné chez
«vu vu raple k nu -zavɔ̃ deʒœne ʃe

mon bon ami de Normandie. Après cet excellent dé-
mɔ̃ bɔn ami d nɔrmɑ̃di. aprɛ sɛt ɛksɛlɑ̃ de-

jeuner, nous avons besoin de repos. Je vous propose
ʒœne, nu -zavɔ̃ bəzwɛ̃ d rəpo. ʒə vu prɔpo:z

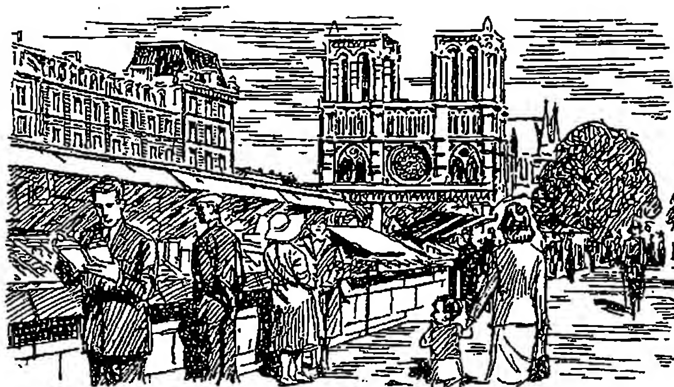
donc une petite promenade le long de la Seine.
dɔ̃ -kyn pətit prɔmnad lə lɔ̃ d la sɛ:n.

D'accord?» «D'accord,» répondit Arthur pour les
dakɔ:r?» «dakɔ:r,» repɔ̃di arty:r pur le

autres. «Alors, venez!» «Nous ne descendrons pas
-zo:tr. «alɔ:r, vəne!» «nu n desɑ̃drɔ̃ pa

encore jusqu'au bord de l'eau, mais nous resterons un
-zɑ̃kɔ:r ʒysko bɔ:r də lo, mɛ nu rɛstərɔ̃ œ̃

peu en haut, dans la rue, à chercher dans les caisses
pø ɑ̃ o, dɑ̃ la ry, a ʃɛrʃe dɑ̃ le kɛs



Un bouquiniste

des bouquinistes un livre qui nous intéresse. Ici, nous
de bukinist œ̃ li:vrə ki nu -zɛ̃terɛs. isi, nu

ne sommes pas dans un magasin, beaucoup des livres
n sɔm pa dɑ̃ -zœ̃ magazɛ̃, boku de li:vrə

des bouquinistes sont neufs, il est vrai, mais la plupart
de bukinist sɔ̃ nœf, il ɛ vrɛ, mɛ la plypa:r

neuf = qui vient d'être fait (ou qui en a l'air)

ont appartenu à une ou plusieurs autres personnes
ɔ̃ -tapartəny a yn u plyzjœ:r -zo:t pɛrsɔn

avant de finir dans la caisse du bouquiniste. Et quand
avɑ̃ d fini:r dɑ̃ la kɛs dy bukinist. e kɑ̃

on vient y chercher un livre, on n'est jamais pressé.
-tɔ̃ vjɛ̃ i ʃɛrʃe œ̃ li:vr, ɔ̃ nɛ ʒamɛ prɛse.

On prend son temps, on se décide, change d'idée, se
ɔ̃ prɑ̃ sɔ̃ tɑ̃, ɔ̃ s desid, ʃɑ̃:ʒ dide, sə

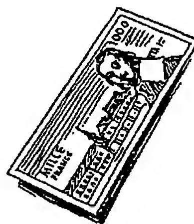
décide de nouveau, et on finit peut-être par ne rien
desid də nuvo, e ɔ̃ fini pœtɛ:t par nə rjɛ̃

acheter du tout. Ou bien on change d'idée une
-naʃte dy tu. u bjɛ̃ ɔ̃ ʃɑ̃:ʒ dide yn

deuxième fois, et bien que l'on soit pauvre, on ouvre
døzjɛm fwa, e bjɛ̃ kə lɔ̃ swa po:vr, ɔ̃ -nu:vrə

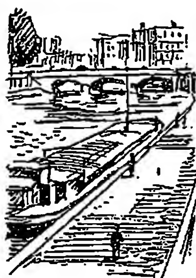
son maigre portefeuille et on en tire son dernier billet
sɔ̃ mɛ:grə pɔrtəfœ:j e ɔ̃ -nɑ̃ ti:r sɔ̃ dɛrnje bijɛ

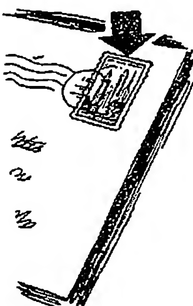
de mille. On quitte le bouquiniste avec un beau livre,
d mil. ɔ̃ kit lə bukinist avɛk œ̃ bo li:vr,


un billet de mille

mais on payera l'achat du livre en ne mangeant que
mɛ ɔ̃ pɛjra laʃa dy li:vr ɑ̃ n mɑ̃ʒɑ̃ k

fruits et légumes le reste de la semaine. Et ce n'est
frɥi e legym lə rɛst də la smɛn. e s nɛ


un quai


un timbre

nouveau = que l'on n'a pas eu ou connu jusqu'ici

nouveau
nouvelle
neuf

J'ai acheté un **nouveau** chapeau.

On a découvert une **nouvelle** étoile.

Je n'achète que des livres **neufs**.

pas seulement des livres que l'on peut acheter sur les
pa sœlmɑ̃ de li:vrə kə lɔ̃ pø aʃte syr le

quais de la Seine. On peut par exemple y acheter des
ke d la sɛ:n. ɔ̃ pø par egzɑ̃:pl i aʃte de

timbres. »
tɛ̃:br.»

« Oh, cela m'intéresserait beaucoup, » dit Robert, « je
«o, sla mɛ̃terɛsrɛ boku,» di rɔbɛ:r, «ʒə

collectionne des timbres depuis l'âge de dix ans. »
kɔlɛksjɔn de tɛ̃:brə dəpɥi la:ʒ də di -zɑ̃.»

« Moi, » dit Arthur, « je collectionne aussi des timbres!
«mwa,» di arty:r, «ʒə kɔlɛksjɔn osi de tɛ̃:br!

J'en ai acheté de nouveaux la semaine dernière. Et
ʒɑ̃ -ne aʃte d nuvo la smɛn dɛrnjɛ:r. e

beaucoup sont neufs! » «Vraiment? » lui dit Robert,
boku sɔ̃ nœf!» «vrɛmɑ̃?» lɥi di rɔbɛ:r,

« il faut que je les voie! » « Je vous les montrerai de-
«il fo k ʒə le vwa!» «ʒə vu le mɔ̃trəre d-

main! » dit Arthur.
mɛ̃!» di arty:r.

« Je vois que nous avons bien fait de faire un tour sur
«ʒə vwa k nu -zavɔ̃ bjɛ̃ fɛ d fɛ:r œ̃ tu:r syr

les quais de la Seine, » dit M. Doumier. « Mais on
le ke d la sɛ:n,» di məsjø dumje. «mɛ ɔ̃

peut y trouver encore plus que cela: si nous continuons
pø i truve ɑ̃kɔ:r ply k sla: si nu kɔ̃tinɥɔ̃

notre promenade, nous trouverons des marchands de
nɔt prɔmnad, nu truvrɔ̃ de marʃɑ̃ d

fleurs, des marchands d'oiseaux deux fois par semaine,
flœ:r, de marʃɑ̃ dwazo dø fwa par səmɛn,

des marchands de tableaux, etc. Et si vous êtes
de marʃɑ̃ d tablo, ɛtsetera. e si vu -zɛt

fatigués de marcher, nous pouvons nous arrêter, et
fatige d marʃe, nu puvɔ̃ nu -zarɛte, e

regarder en bas. Vous voyez ces gens? Ce sont des
rgarde ɑ̃ ba. vu vwaje se ʒɑ̃? sə sɔ̃ de

pêcheurs. Ils sont là depuis des heures peut-être, et
pɛʃœ:r. il sɔ̃ la dəpɥi de -zœ:r pœtɛ:tr, e

ils ne s'en iront que lorsqu'ils auront pêché de quoi
il nə sɑ̃ -nirɔ̃ k lɔrskil -zɔrɔ̃ pɛʃe d kwa

faire un dîner.» «Mais quels poissons trouvent-ils, dans
fɛ:r œ̃ dine.» «mɛ kɛl pwasɔ̃ tru:v -til, dɑ̃

la Seine?» demanda Fatima, «est-ce qu'il y a vrai-
la sɛ:n?» dəmɑ̃da fatima, «ɛs kil ja vrɛ-

ment des poissons, dans une ville comme Paris?»
mɑ̃ de pwasɔ̃, dɑ̃ -zyn vil kɔm pari?»

«Oh, ce ne sont pas de gros poissons,» lui répondit
«o, sə n sɔ̃ pa də gro pwasɔ̃,» lɥi repɔ̃di

M. Doumier, «mais même de petits poissons de dix
məsjø dumje, «mɛ mɛ:m də pti pwasɔ̃ də di

centimètres peuvent se manger. Et quand on doit
sɑ̃timɛt pœ:v sə mɑ̃ʒe. e kɑ̃ -tɔ̃ dwa

faire durer pendant longtemps un pauvre billet de
fɛ:r dyre pɑ̃dɑ̃ lɔ̃tɑ̃ œ̃ po:vrə bijɛ d

mille, on est bien content que la Seine vous permette,
mil, ɔ̃ -nɛ bjɛ̃ kɔ̃tɑ̃ k la sɛ:n vu pɛrmɛt,


un tableau

de quoi faire ɔ: assez de poissons pour faire

se manger ɔ: être mangés

gratuitement = pour rien
gratuit = qui ne coûte rien

une fois par jour, de manger gratuitement. Il y a si
yn fwa par ʒu:r, də mɑ̃ʒe gratɥitmɑ̃. il ja si

peu de choses gratuites, de nos jours.
pø d ʃo:z gratɥit, də no ʒu:r.

Continuons notre promenade! Un peu plus loin, voyez-
kɔ̃tinɥɔ̃ nɔt prɔmnad! œ̃ pø ply lwɛ̃, vwaje

vous un homme qui semble rêver, en regardant la
vu œ̃ -nɔm ki sɑ̃:blə rɛve, ɑ̃ rgardɑ̃ la

Seine couler, les bateaux passer, les gens se promener
sɛ:n kule, le bato pase, le ʒɑ̃ s prɔmne

sur l'autre bord? C'est un peintre. Ce qu'il a devant
syr lo:t bɔ:r? sɛ -tœ̃ pɛ̃:tr. s kil a dvɑ̃

lui est un tableau, peut-être est-ce le tableau qui doit
lɥi ɛ -tœ̃ tablo, pœtɛ:tr ɛs lə tablo ki dwa

le rendre célèbre. Quel est le peintre qui n'a pas, une
l rɑ̃:drə selɛ:br. kɛl ɛ l pɛ̃:trə ki na pa, yn



un peintre

rendre ɔ: faire

célèbre = très connu

fois au moins, rêvé d'être célèbre? Celui que nous
fwa o mwɛ̃, rɛve dɛ:t selɛ:br? səlɥi k nu

regardons est sûrement pareil aux autres sur ce point:
rgardɔ̃ ɛ syrmɑ̃ parɛ:j o -zo:trə syr sə pwɛ̃:

indifférent à ←→ intéressé à

indifférent à tout ce qui l'entoure, plein de foi en lui-
ɛ̃diferɑ̃ a tu s ki lɑ̃tu:r, plɛ̃ d fwa ɑ̃ lɥi-

même et en ses possibilités, il cherche une manière
mɛ:m e ɑ̃ se pɔsibilite, il ʃɛrʃ yn manjɛ:r

ce qui a été dit ɔ: ce que les peintres ont dit

nouvelle de dire ce qui a été dit au moins mille fois
nuvɛl də di:r sə ki a ete di o mwɛ̃ mil fwa

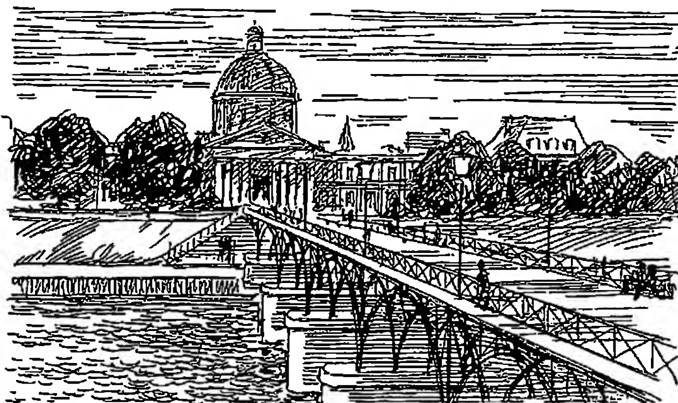
avant lui. Qui sait? Peut-être réussira-t-il, et peut-
avɑ̃ lɥi. ki se? pœtɛ:t reysira -til, e pœ-

être trouvera-t-on un jour son tableau dans un musée
tɛ:t truvra -tɔ̃ œ̃ ʒu:r sɔ̃ tablo dɑ̃ -zœ̃ myze

de Paris.
d pari.

Près du Louvre, la Seine est traversée par le pont des
prɛ dy lu:vr, la sɛ:n ɛ traverse par lə pɔ̃ de

Arts. C'est un des plus jolis de Paris. Tenez, il est là,
-za:r. sɛ -tœ̃ de ply ʒɔli d pari. təne, il ɛ la,



Le pont des Arts

sur notre plan, et voici un dessin qui le montre. »
syr nɔt plɑ̃, e vwasi œ̃ desɛ̃ ki l mɔ̃:tr.»

M. Doumier trouva sur sa table un très beau livre
məsjø dumje truva syr sa tabl œ̃ trɛ bo li:vrə

sur les ponts de Paris et l'ouvrit à un dessin qui re-
syr le pɔ̃ d pari e luvri a œ̃ desɛ̃ ki rə-

présentait le pont des Arts.
prezɑ̃tɛ l pɔ̃ de -za:r.

« Le pont des Arts, » dit M. Doumier, « a été construit
«lə pɔ̃ de -za:r,» di məsjø dumje, «a ete kɔ̃strɥi

en 1803, sur l'ordre de Napoléon, qui était
ã dizɥi sã trwa, syr lɔrdrə də napɔleɔ̃, ki etɛ

alors Premier Consul. Ce qui est heureux, pour nous
-talɔ:r prəmje kɔ̃syl. s ki ɛ -tœrø, pur nu

tel quel ɔ: tel qu'il était

autres, c'est que ce pont soit resté tel quel jusqu'à
-zo:tr, sɛ k sə pɔ̃ swa rɛste tɛl kɛl ʒyska

notre époque. Il fut en effet construit uniquement à
nɔtr epɔk. il fy -tã -nɛfɛ kɔ̃strɥi ynikmã a

piéton = personne qui va à pied

à l'usage des piétons = pour servir aux piétons

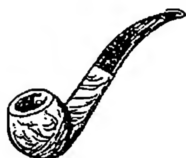
l'usage des piétons. Là donc, aujourd'hui, aucune auto
lyza:ʒ de pjetɔ̃. la dɔ̃, oʒurdɥi, okyn oto

ni aucune autre machine à faire du bruit ne dérange
ni okyn o:t maʃin a fɛ:r dy brɥi nə derã:ʒ

les rêveurs. Devant un des plus beaux paysages de
le rɛvœ:r. dəvã -tœ̃ de ply bo pejiza:ʒ də

tranquille
la tranquillité

Paris, on peut en toute tranquillité allumer sa pipe —
pari, ɔ̃ pø ã tut trãkilite alyme sa pip —


une pipe

si on fume la pipe — et partir bien loin, porté par sa
si ɔ̃ fym la pip — e parti:r bjɛ̃ lwɛ̃, pɔrte par sa

fantaisie, tandis qu'à deux cents mètres de là, de
fãtɛzi, tãdi ka dø sã mɛt də la, də

l'autre côté du Louvre, autos et autobus remplissent
lo:t kote dy lu:vr, oto e otɔbys rãplis

de leur bruit la rue de Rivoli.
də lœr brɥi la ry d rivɔli.

Veut-on faire un tour sur l'eau? — C'est bien simple.
vø -tɔ̃ fɛ:r œ̃ tu:r syr lo? — sɛ bjɛ̃ sɛ̃:pl.

On n'a qu'à faire quelques pas, jusqu'à l'embarcadère
ɔ̃ na ka fɛːr kɛlk pa, ʒyska lɑ̃barkadɛːr

des « bateaux-mouches ».»
de «batomuʃ».»

« Des bateaux-mouches? Oh, quel joli nom! » dit Robert.
«de batomuʃ? o, kɛl ʒɔli nɔ̃!» di rɔbɛːr.

« Pourquoi les appelle-t-on ainsi? Sont-ils aussi petits
«purkwa le -zapɛl -tɔ̃ ɛ̃si? sɔ̃ -til osi pti

que des mouches? »
k de muʃ?»

« Oh, non! » lui répondit M. Doumier, « ils ne sont
«o, nɔ̃!» lɥi repɔ̃di məsjø dumje, «il nə sɔ̃

pas si petits que cela. Ils ne sont pas grands, il est
pa si pti k sla. il nə sɔ̃ pa grɑ̃, il ɛ

vrai, mais il peut y avoir beaucoup de passagers à
vrɛ, mɛ il pø javwaːr boku d pasaʒe a

bord d'un bateau-mouche, et il y a même un restau-
bɔːr dœ̃ batomuʃ, e il ja mɛːm œ̃ rɛstɔ-

rant (qui — entre nous soit dit — est très cher). Je
rɑ̃ [ki — ɑ̃ːtrə nu swa di — ɛ trɛ ʃɛːr]. ʒə

ne sais donc pas pourquoi ils s'appellent bateaux-
n se dɔ̃ pa purkwa il sapɛl bato-

mouches, mais quelqu'un pourra peut-être nous le
muʃ, mɛ kɛlkœ̃ pura pœtɛːt nu l

dire, quand nous monterons à bord. » M. Doumier
diːr, kɑ̃ nu mɔ̃trɔ̃ a bɔːr.» məsjø dumje

dit cela avec un petit sourire intérieur, car cela lui
di sla avɛk œ̃ pti suriːr ɛ̃terjœːr, kar sla lɥi

embarcadère ɔ: endroit d'où partent les bateaux

intérieur ɔ: qu'on ne voit pas

donnera le temps de trouver une explication, ou bien
dɔnra l tɑ̃ də truve yn ɛksplikasjɔ̃, u bjɛ̃

de se rappeler pourquoi on a donné ce nom à ces ba-
d sə raple purkwa ɔ̃ -na dɔne s nɔ̃ a se ba-

teaux. Mais il n'est pas sûr de l'avoir jamais su.
to. mɛ il nɛ pa sy:r də lavwa:r ʒamɛ sy.

« Nous voici donc à l'embarcadère des bateaux-
«nu vwasi dɔ̃ -ka lɑ̃barkadɛ:r de bato-

mouches, » reprend-il. « C'est là, en bas, vous voyez?
muʃ,» rəprɑ̃ -til. «sɛ la, ɑ̃ ba, vu vwaje?

Nous sommes sur le quai Anatole France, et nous
nu sɔm syr lə ke anatɔl frɑ̃:s, e nu

avons toujours le Louvre en face de nous. C'est là,
-zavɔ̃ tuʒu:r lə lu:vr ɑ̃ fas də nu. sɛ la,

sur notre plan. Nous avons de la chance, voilà juste-
syr nɔt plɑ̃. nu -zavɔ̃ d la ʃɑ̃:s, vwala ʒystə-

ment un bateau-mouche qui approche. Ils ne partent
mɑ̃ œ̃ batomuʃ ki aprɔʃ. il nə part

que du quai Anatole France, voyez-vous, et une fois
kə dy ke anatɔl frɑ̃:s, vwaje vu, e yn fwa

seulement toutes les deux heures. Vite, descendons
sœlmɑ̃ tut le dø -zœ:r. vit, desɑ̃dɔ̃

et montons à bord! Ah, une question: ferons-nous le
e mɔ̃tɔ̃ a bɔ:r! a, yn kɛstjɔ̃: fərɔ̃ nu l

petit ou le grand tour? Le grand tour est de 30
pəti u l grɑ̃ tu:r? lə grɑ̃ tu:r ɛ də trɑ̃:t

kilomètres, le petit de 15. »
kilɔmɛtr, lə pti də kɛ̃:z.»

« C'est une des meilleures manières de se promener dans
«sɛ -tyn de mɛjœ:r manjɛ:r də s prɔmne dɑ̃

Paris, je crois, » continue M. Doumier, « c'est du moins
pari, ʒə krwa,» kɔ̃tiny məsjø dumje, «sɛ dy mwɛ̃

la plus charmante, s'il fait beau temps. Assis en toute
la ply ʃarmɑ̃:t, sil fɛ bo tɑ̃. asi ɑ̃ tut

tranquillité, on voit les plus beaux monuments de
trɑ̃kilite, ɔ̃ vwa le ply bo mɔnymɑ̃ d

Paris, ses plus beaux ponts (je crois qu'on passe sous
pari, se ply bo pɔ̃ [ʒə krwa kɔ̃ pa:s su

vingt-cinq ponts) passer devant et au-dessus de soi,
vɛ̃tsɛ̃ pɔ̃] pase dvɑ̃ e odsy d swa,

pendant que le bateau glisse doucement sur l'eau
pɑ̃dɑ̃ k lə bato glis dusmɑ̃ syr lo

verte.
vɛrt.

Voilà à notre gauche la Tour Eiffel, et à droite le
vwala a nɔt go:ʃ la tu:r ɛfɛl, e a drwat lə

Palais de Chaillot avec ses musées et son théâtre, un
palɛ d ʃajo avɛk se myze e sɔ̃ tea:tr, œ̃

des meilleurs de Paris. Et là, là, regardez: en plein
de mɛjœ:r də pari. e la, la, rəgarde: ɑ̃ plɛ̃

centre de Paris, des hommes en costume de bain
sɑ̃:trə də pari, de -zɔm ɑ̃ kɔstym də bɛ̃

sortent de l'eau et se mettent à jouer à la balle. Puis
sɔrt də lo e s mɛt a ʒwe a la bal. pɥi

ils se couchent au bord de l'eau et prennent un bon
il s kuʃ o bɔ:r də lo e prɛn œ̃ bɔ̃

charmant = qui plaît beaucoup

glisser ɔ: avancer légèrement et sans bruit

en plein centre = exactement au centre

costume de bain = vêtement pour le bain

cœur ɔ: centre

bain de soleil. On voit cela en plein cœur de Paris! »
bɛ̃ d sɔlɛ:j. ɔ̃ vwa sla ã plɛ̃ kœ:r də pari!»

« Mais il doit faire froid! » dit Fatima. « Froid? » dit
«mɛ il dwa fɛ:r frwa!» di fatima. «frwa?» di

M. Doumier, « oh, pardon, j'ai oublié de vous dire
məsjø dumje, «o, pardɔ̃, ʒe ublie d vu di:r

que, dans ma fantaisie, nous étions en été. On ne
kə, dã ma fãtɛzi, nu -zetjɔ̃ -zã -nete. ɔ̃ n

pourrait pas parler de bateaux glissant sur l'eau, de
purɛ pa parle d bato glisã syr lo, də

rêveurs et de paysages charmants si le récit se passait
rɛvœ:r e d pejiza:ʒ ʃarmã si l resi s pasɛ

en hiver. » Puis, M. Doumier poursuivit:
ã -nivɛ:r.» pɥi, məsjø dumje pursɥivi:

« Quand nous aurons fait notre promenade, nous pour-
«kã nu -zɔrɔ̃ fɛ nɔt prɔmnad, nu pu-

rons peut-être prendre une glace ou un café ou autre
rɔ̃ pœtɛ:t prã:dr yn glas u œ̃ kafe u o:t

chose, puis revenir sur les grands boulevards. Pour
ʃo:z, pɥi rəvni:r syr le grã bulva:r. pur

se rendre à ɔ: aller à

nous y rendre, nous traverserons de nouveau la rue
nu -zi rã:dr, nu traversərɔ̃ d nuvo la ry

de Rivoli. Et peut-être y trouverons-nous encore un
d rivɔli. e pœtɛ:tr i truvrɔ̃ nu ãkɔ:r œ̃

de ces camelots que les Parisiens aiment tant. Venez!
d se kamlo k le parizjɛ̃ ɛ:m tã. vəne!

Oui, écoutez, de l'autre côté de la rue, je crois que
wi, ekute, də lo:t kote d la ry, ʒə krwa k

j'entends un camelot. Approchons! C'est bien cela, et
ʒãtã œ̃ kamlo. aprɔʃɔ̃! sɛ bjɛ̃ sla, e

ce qui est intéressant, c'est que c'est une femme, et
s ki ɛ -tɛ̃terɛsã, sɛ k sɛ -tyn fam, e

qu'elle vend des blaireaux. Écoutons son discours!
kɛl vã de blɛro. ekutɔ̃ sɔ̃ disku:r!

« Et voilà la bonne affaire! Qui m'enlève ça? Deux
«e vwala la bɔn afɛ:r! ki mãlɛ:v sa? dø

cents francs! Et je vous les garantis deux ans! Dans
sã frã! e ʒ vu le garãti dø -zã! dã

les magasins de l'avenue de l'Opéra, qu'est-ce que ça
le magazɛ̃ d lavny d lɔpera, kɛs kə sa

coûte? Sept cent cinquante francs! Eh bien, moi, je
kut? sɛt sã sɛ̃kã:t frã! e bjɛ̃, mwa, ʒə

vous les vends à deux cents francs! Et ce n'est pas un
vu le vã a dø sã frã! e s nɛ pa œ̃

produit quelconque, c'est de la bonne marchandise
prɔdɥi kɛlkɔ̃:k, sɛ d la bɔn marʃãdi:z

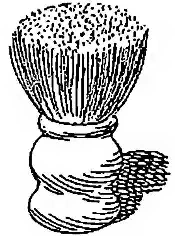
française! Vous pourrez en faire tout ce que vous
frãsɛ:z! vu pure ã fɛ:r tu s kə vu

voudrez, Messieurs, jusqu'à les mettre dans l'eau
vudre, mesjø, ʒyska le mɛt dã lo

bouillante, ils resteront comme neufs. Et ça ne s'use
bujã:t, il rɛstərɔ̃ kɔm nœf. e sa n sy:z

pour ainsi dire pas: après deux ans d'usage, vous n'y
pur ɛ̃si di:r pa: aprɛ dø -zã dyza:ʒ, vu ni

verrez rien. Un miracle? Non, seulement mes blai-
vere rjɛ̃. œ̃ mira:kl? nɔ̃, sœlmã me blɛ-


un blaireau

enlever (famille de se promener) ɔ: acheter rapidement

garantir (famille de finir) = assurer qu'une marchandise sera bonne

avenue = rue, généralement très large

Opéra = théâtre où l'on chante

un produit quelconque = n'importe quel produit

eau bouillante = eau qui a 100 degrés

cela ne s'use pas = cela reste comme neuf

miracle = chose extraordinaire que l'on ne peut pas expliquer

en pur nylon = seulement en nylon

reaux sont en nylon, en pur nylon français. Voilà
ro sɔ̃ -tɑ̃ nilɔ̃, ɑ̃ py:r nilɔ̃ frɑ̃sɛ. vwala

tout le miracle. Et je le répète: nous vous les garan-
tu l mira:kl. e ʒə l repɛt: nu vu le garɑ̃-

tissons deux ans. Ce n'est donc pas un blaireau quel-
tisɔ̃ dø -zɑ̃. s nɛ dɔ̃ pa œ̃ blɛro kɛl-

conque: vous pouvez sans rougir l'offrir à vos amis
kɔ̃:k: vu puve sɑ̃ ruʒi:r lɔfri:r a vo -zami

comme cadeau de Noël ou de Nouvel An. Approchez,
kɔm kado d nɔɛl u d nuvɛl ɑ̃. aprɔʃe,

messieurs-dames, approchez! »
mesjødam, aprɔʃe! »

M. Doumier s'arrête pour souffler, pendant que
məsjø dumje sarɛt pur sufle, pɑ̃dɑ̃ k

Marie-Anne, en riant, lui dit que s'il avait continué
mari a:n, ɑ̃ rijɑ̃, lɥi di k sil avɛ kɔ̃tinɥe

pendant cinq minutes seulement, elle lui aurait deman-
pɑ̃dɑ̃ sɛ̃ minyt sœlmɑ̃, ɛl lɥi ɔrɛ dmɑ̃-

dé de lui vendre un blaireau. «Vous auriez dû faire
de də lɥi vɑ̃:dr œ̃ blɛro. «vu -zɔrje dy fɛ:r

du théâtre, beau-père,» dit-elle. A son grand étonne-
dy tea:tr, bopɛ:r,» di -tɛl. a sɔ̃ grɑ̃ -tetɔn-

ment, son beau-père lui répond: « Mais j'ai fait deux
mɑ̃, sɔ̃ bopɛ:r lɥi repɔ̃: «mɛ ʒe fɛ dø

ans de théâtre quand j'étais jeune. Et j'aurais con-
-zɑ̃ d tea:trə kɑ̃ ʒetɛ ʒœn. e ʒɔrɛ kɔ̃-

tinué si ma mère n'était pas morte à cette époque,
tinɥe si ma mɛ:r netɛ pa mɔrt a sɛt epɔk,

suivie peu de temps après par mon père. J'avais alors
sɥivi pø d tɑ̃ aprɛ par mɔ̃ pɛ:r. ʒavɛ alɔ:r

une sœur plus jeune que moi de quinze ans dont je
yn sœ:r ply ʒœn kə mwa d kɛ̃:z ɑ̃ dɔ̃ ʒə

suis soudain devenu le seul parent (nous n'avions
sɥi sudɛ̃ dəvny lə sœl parɑ̃ [nu navjɔ̃

qu'un oncle qui demeurait en Espagne). Cela a été
kœ̃ -nɔ̃:klə ki dmœrɛ ɑ̃ -nɛspaɲ]. sla a ete

un moment très dur. Mais j'ai pris la décision de
œ̃ mɔmɑ̃ trɛ dy:r. mɛ ʒe pri la desizjɔ̃ d

quitter le théâtre pour chercher une situation plus
kite l tea:trə pur ʃɛrʃe yn sitɥasjɔ̃ ply

sûre, je suis devenu professeur de français et d'his-
sy:r, ʒə sɥi dəvny prɔfɛsœ:r də frɑ̃sɛ e dis-

toire, comme mon pauvre père. Et j'ai essayé d'oublier
twa:r, kɔm mɔ̃ po:vrə pɛ:r. e ʒe esɛje dublie

le théâtre. Puis j'ai rencontré celle qui devait devenir
l tea:tr. pɥi ʒe rɑ̃kɔ̃tre sɛl ki dvɛ dəvni:r

ma femme, nous nous sommes mariés, nous avons
ma fam, nu nu sɔm marje, nu -zavɔ̃

fondé une petite famille, et mes rêves de théâtre sont
fɔ̃de yn pətit fami:j, e me rɛ:v də tea:trə sɔ̃

restés des rêves. Voilà pourquoi le vieux Doumier
rɛste de rɛ:v. vwala purkwa l vjø dumje

fait le clown. »
fɛ l klun.»

« Un clown? Oh, ne dites pas cela, beau-père! » s'écria
«œ̃ klun? o, nə dit pa sla, bopɛ:r!» sekria

plus jeune que moi de quinze ans = qui a quinze ans de moins que moi

M. Doumier dit « mon pauvre père » parce que son père est mort.



un clown

Marie-Anne. « Merci, ma petite, » lui dit M. Doumier,
mari a:n. «mɛrsi, ma ptit,» lɥi di məsjø dumje,

Un peintre est un artiste.

« mais tu sais, un clown aussi est un artiste. Mais continuons!
«mɛ ty se, œ̃ klun osi ɛ -tœ̃ -nartist. mɛ kɔ̃tinɥɔ̃!

Jusqu'à six heures, Paris reste à peu près le même.
ʒyska si -zœ:r, pari rɛst a pø prɛ l mɛ:m.

d'un seul coup = tout d'un coup

Mais à six heures, tout change d'un seul coup, car à six heures, la plupart des bureaux ferment et des dizaines de milliers d'employés rentrent chez eux en même temps. Si vous êtes las de vivre, vous n'avez qu'à traverser à six heures cinq l'avenue des Champs-Élysées ou la place de l'Étoile. Si vous arrivez de l'autre côté sans accident, c'est que votre destin est de vivre très vieux. Car le fleuve d'autos de midi n'est rien à côté de celui de six heures. Il y a quelque chose de grand dans ce spectacle.
mɛ a si -zœ:r, tu ʃã:ʒ dœ̃ sœl ku, kar a si -zœ:r, la plypa:r de byro fɛrm e de dizɛn də milje dɑ̃plwaje rɑ̃:trə ʃe -zø ɑ̃ mɛ:m tɑ̃. si vu -zɛt la d vi:vr, vu nave ka travɛrse a si -zœ:r sɛ̃:k lavny de ʃɑ̃ -zelize u la plas də letwal. si vu -zarive d lo:t kote sɑ̃ -zaksidɑ̃, sɛ k vɔt dɛstɛ̃ ɛ d vi:vrə trɛ vjø. kar lə flœ:v doto d midi nɛ rjɛ̃ a kote d səlɥi d si -zœ:r. il ja kɛlkə ʃo:z də grɑ̃ dɑ̃ sə spɛktakl.

vivre très vieux ɔ: devenir très vieux

Puis, à six heures et demie, ce sont les grands maga-
pɥi, a si -zœ:r e dmi, sə sɔ̃ le grɑ̃ maga-

sins qui ferment, et leurs employés qui remplissent
zɛ̃ ki fɛrm, e lœr -zɑ̃plwaje ki rɑ̃plis

les rues de vie et de bruit. Vers la même heure, tantôt
le ry də vi e də brɥi. vɛr la mɛ:m œ:r, tɑ̃to

dans un quartier de Paris, tantôt dans l'autre, des
dɑ̃ -zœ̃ kartje d pari, tɑ̃to dɑ̃ lo:tr, de



Une foire

lampes de toutes couleurs s'allument, des phono-
lɑ̃:p də tut kulœ:r salym, de fɔnɔ-

graphes se mettent à jouer de la musique de danse, et
graf sə mɛt a ʒwe d la myzik də dɑ̃:s, e

la fête du quartier commence. Il y a toujours fête
la fɛ:t dy kartje kɔmɑ̃:s. il ja tuʒu:r fɛ:t

dans un ou plusieurs quartiers de Paris, et selon l'en-
dɑ̃ -zœ̃ u plyzjœ:r kartje d pari, e slɔ̃ lɑ̃-

Le 14 juillet est la fête nationale des Français.

droit, les foires sont toutes petites, comme celle de la
drwa, le fwa:r sɔ̃ tut pətit, kɔm sɛl də la

place Baudoyer, entre la rue de Rivoli et la Seine, ou
plas bodwaje, ɑ̃:trə la ry d rivɔli e la sɛ:n, u

grandes comme celle de la place de la Bastille. Mais,
grɑ̃:d kɔm sɛl də la plas də la basti:j. mɛ,

grandes ou petites, ces foires se ressemblent toutes par
grɑ̃:d -zu ptit, se fwa:r sə rsɑ̃:blə tut par

gai
la gaîté

leur musique, leur gaîté, leur lumière et leur vie. Et
lœr myzik, lœr gete, lœr lymjɛ:r e lœr vi. e

elles sont un des nombreux spectacles de Paris qui ne
ɛl sɔ̃ -tœ̃ de nɔ̃brø spɛktaklə də pari ki n

coûtent rien. Naturellement, on peut aussi y dépenser
kut rjɛ̃. natyrɛlmɑ̃, ɔ̃ pø osi i depɑ̃se

beaucoup d'argent, mais c'est tout aussi amusant de
boku darʒɑ̃, mɛ sɛ tu -tosi amyzɑ̃ d

regarder les autres dépenser leur argent.
rəgarde le -zo:trə depɑ̃se lœr arʒɑ̃.

Voici Madame Bella qui appelle un client: « Entrez
vwasi madam bɛla ki apɛl œ̃ kliɑ̃: «ɑ̃tre

donc, jeune homme! Madame Bella vous ouvrira les
dɔ̃, ʒœn ɔm! madam bɛla vu -zuvrira le

l'avenir(m) = ce qui se passera, qui ne s'est pas encore passé

portes de l'avenir pour un billet de cent francs. Cent
pɔrt də lavni:r pur œ̃ bijɛ d sɑ̃ frɑ̃. sɑ̃

chance ɔ: possibilité

francs pour connaître votre destin! Entrez, Monsieur,
frɑ̃ pur kɔnɛ:t vɔt dɛstɛ̃! ɑ̃tre, məsjø,

se présenter ɔ: apparaître, se montrer

c'est une chance qui ne se présentera plus, car Madame
sɛ -tyn ʃɑ̃:s ki n sə prezɑ̃tra ply, kar madam

Bella part demain pour l'Amérique! N'hésitez pas,
bɛla pa:r dəmɛ̃ pur lamerik! nezite pa,

Monsieur! » Et le jeune homme n'hésite plus, il entre.
məsjø!» e l ʒœn ɔm nezit ply, il ɑ̃:tr.

Dans une dizaine de minutes, il connaîtra son avenir
dɑ̃ -zyn dizɛn də minyt, il kɔnɛtra sɔ̃ -navni:r

aussi bien que son passé, il quittera Madame Bella
osi bjɛ̃ k sɔ̃ pase, il kitra madam bɛla

jurant qu'il ne croit rien de ce qu'elle lui a dit, mais
ʒyrɑ̃ kil nə krwa rjɛ̃ d sə kɛl lɥi a di, mɛ

cachant dans son cœur des rêves secrets.
kaʃɑ̃ dɑ̃ sɔ̃ kœ:r de rɛ:v səkrɛ.

Mais voici venir le plus beau moment de la journée
mɛ vwasi vni:r lə ply bo mɔmɑ̃ d la ʒurne

de Paris, le moment où, le soleil s'étant couché, la nuit
d pari, lə mɔmɑ̃ u, lə sɔlɛ:j setɑ̃ kuʃe, la nɥi

n'est pas encore venue: c'est « l'heure bleue ». Il y a
nɛ pa -zɑ̃kɔ:r vəny: sɛ «lœ:r blø». il ja

une demi-heure à peine, les vieilles, trop vieilles mai-
yn dəmiœ:r a pɛn, le vjɛ:j, trɔ vjɛ:j mɛ-

sons de Paris montraient encore leurs grandes bles-
zɔ̃ d pari mɔ̃trɛ ɑ̃kɔ:r lœr grɑ̃:d blɛ-

sures; il y a une demi-heure, Paris était une vieille
sy:r; il ja yn dəmiœ:r, pari etɛ -tyn vjɛ:j

ville de plus de deux mille ans. Et voilà que mainte-
vil də ply d dø mil ɑ̃. e vwala k mɛ̃t-

nant, le soleil du plein jour disparu, avec sa lumière
nɑ̃, lə sɔlɛ:j dy plɛ̃ ʒu:r dispary, avɛk sa lymjɛ:r

une demi-heure à peine = tout juste une demi-heure, un peu moins d'une demi-heure

trop dure, une ombre douce est descendue sur Paris.

trɔ dy:r, yn ɔ̃:brə dus ɛ desɑ̃dy syr pari.

Elle recouvre tout de son voile bleu de rêve, cachant

ɛl rəku:vrə tu də sɔ̃ vwal blø d rɛ:v, kaʃɑ̃

tout ce qui n'est pas beau. Et lentement, sous les yeux

tu s ki nɛ pa bo. e lɑ̃tmɑ̃, su le -zjø

de qui sait regarder, un miracle s'accomplit, chaque

d ki se rgarde, œ̃ mira:klə sakɔ̃pli, ʃak

soir tout aussi nouveau et aussi merveilleux. En une

swa:r tu -tosi nuvo e osi mɛrvɛjø. ɑ̃ -nyn

heure à peine, la fatigue et les laideurs d'une vieille

œ:r a pɛn, la fatig e le lɛdœ:r dyn vjɛ:j

ville ont été lavées et la Ville Lumière a retrouvé son

vil ɔ̃ -tete lave, e la vil lymjɛ:r a rətruve sɔ̃

visage toujours jeune de la nuit. Fini le travail gris

viza:ʒ tuʒu:r ʒœn də la nɥi. fini l trava:j gri

du plein jour! C'est l'heure de la joie et de la gaîté!

dy plɛ̃ ʒu:r! sɛ lœ:r də la ʒwa e d la gete!

Il faut vivre maintenant!

il fo vi:vrə mɛ̃tnɑ̃!

Mais vivre, c'est mille choses différentes, car chacun

mɛ vi:vr, sɛ mil ʃo:z diferɑ̃:t, kar ʃakœ̃

a sa manière de s'amuser. Les uns vont danser, les

a sa manjɛ:r də samyze. le -zœ̃ vɔ̃ dɑ̃se, le

autres vont au théâtre, voir un nouveau spectacle, ou

-zo:trə vɔ̃ -to tea:tr, vwa:r œ̃ nuvo spɛktakl, u

au cinéma, voir un nouveau film. Les uns y vont pour

o sinema, vwa:r œ̃ nuvo film. le -zœ̃ i vɔ̃ pur

---

recouvre ɔ: couvre complètement



un voile

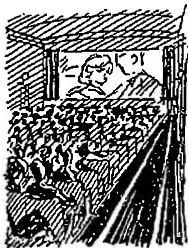
sous les yeux de ɔ: devant

qui ɔ: celui qui

s'accomplir (famille de finir) = se faire

laid
la laideur

La Ville Lumière est le nom que les Français donnent à Paris.



un cinéma

voir quelque chose de beau, d'autres pour faire passer
vwa:r kɛlkə ʃo:z də bo, do:trə pur fɛ:r pase

le temps, d'autres encore pour admirer leur acteur
l tã, do:tr ãkɔ:r pur admire lœr aktœ:r

ou leur actrice préférés. Devant les cinémas des
u lœr aktris prefere. dəvã le sinema de

grands boulevards, on fait la queue pour voir le der-
grã bulva:r, ɔ̃ fɛ la kø pur vwa:r lə dɛr-

nier film.
nje film.

Il y en a qui préfèrent écouter de la bonne musique,
il jã -na ki prefɛ:r ekute d la bɔn myzik,

d'autres préfèrent la musique moins sérieuse, les chan-
do:trə prefɛ:r la myzik mwɛ̃ serjø:z, le ʃã-

sons à la mode. D'autres encore préfèrent fuir le bruit
sɔ̃ a la mɔd. do:tr ãkɔ:r prefɛ:r fɥi:r lə brɥi

et la foule et se promener le long de la Seine, en com-
e la ful e s prɔmne lə lɔ̃ d la sɛ:n, ã kɔ̃-

pagnie de celui ou de celle pour qui bat leur cœur.
paɲi d səlɥi u d sɛl pur ki ba lœr kœ:r.

Et nous voilà revenus là où nous avions commencé
e nu vwala rvəny la u nu -zavjɔ̃ kɔmãse

notre tour de Paris. La nuit est tombée sur la Ville
nɔt tu:r də pari. la nɥi ɛ tɔ̃be syr la vil

Lumière, apportant aux uns le sommeil, appelant les
lymjɛ:r, apɔrtã -to -zœ̃ l sɔmɛ:j, aplã le

autres au travail. Car pas un instant, Paris ne cesse
-zo:tr o trava:j. kar pa -zœ̃ -nɛ̃stã, pari n sɛs

un acteur (une actrice) = personne qui a un rôle dans un film ou au théâtre

de vivre, toujours aussi jeune malgré ses deux mille
də vi:vr, tuʒu:r osi ʒœn malgre se dø mil

ans, Paris, la ville aux mille visages et aux cent
ã, pari, la vil o mil viza:ʒ e o sã

langues diverses, Paris, capitale du monde...»
lã:g divɛrs, pari, kapital dy mɔ̃:d...»

Pendant que M. Doumier parlait, personne n'avait
pãdã k məsjø dumje parlɛ, pɛrsɔn navɛ

remarqué que la pendule du salon avait sonné dix
rmarke k la pãdyl dy salɔ̃ avɛ sɔne di

heures. Personne non plus n'avait remarqué que quel-
-zœ:r. pɛrsɔn nɔ̃ ply navɛ rmarke kə kɛl-

qu'un avait sonné et qu'Amélie avait ouvert, puis re-
kœ̃ avɛ sɔne e kameli avɛ -tuvɛ:r, pɥi r-

fermé la porte. Et personne non plus n'avait entendu
fɛrme la pɔrt. e pɛrsɔn nɔ̃ ply navɛ -tãtãdy

la porte du salon s'ouvrir tout doucement.
la pɔrt dy salɔ̃ suvri:r tu dusmã.

Quand une voix d'homme s'écria: «Bravo!» aux der-
kã -tyn vwa dɔm sekria: «bravo!» o dɛr-

niers mots de M. Doumier, Marie-Anne et Fatima
nje mo d məsjø dumje, mari a:n e fatima

poussèrent un cri de surprise, suivi d'un cri de joie de
pusɛ:r œ̃ kri d syrpri:z, sɥivi dœ̃ kri d ʒwa d

toute la famille: «André!» En un instant, le jeune
tut la fami:j: «ãdre!» ã -nœ̃ -nɛ̃stã, lə ʒœn

homme est entouré et doit répondre à mille et une
ɔm ɛ -tãture e dwa repɔ̃:dr a mil e yn

mille et une = un très grand nombre

questions. D'où vient-il? pourquoi? comment? com-
kɛstjɔ̃. du vjɛ̃ -til? purkwa? kɔmɑ̃? kɔ̃-

bien de jours reste-t-il? où ira-t-il après? Seuls, M.
bjɛ̃ d ʒu:r rɛst -til? u ira -til aprɛ? sœl, məsjø

Doumier et Robert se taisent, le premier avec un sou-
dumje e rɔbɛ:r sə tɛ:z, lə prəmje avɛk œ̃ su-

rire amusé aux lèvres, le deuxième de plus en plus
ri:r amyze o lɛ:vr, lə døzjɛm də ply -zɑ̃ ply

étonné. Tout à coup, Marie-Anne demande à son beau-
-zetɔne. tu -ta ku, mari a:n dəmɑ̃:d a sɔ̃ bo-

père: « C'était cela, votre surprise, beau-père? » « Oui,
pɛ:r: «setɛ sla, vɔt syrpri:z, bopɛ:r?» «wi,

ma petite. » « J'avais presque deviné. » «Je sais, ma
ma ptit.» «ʒavɛ prɛsk dəvine.» «ʒə se, ma

petite, je sais. » «Ah? » fait la jeune femme, cachant son
ptit, ʒə se.» «a?» fɛ la ʒœn fam, kaʃɑ̃ sɔ̃

fait ɔ: dit

visage en feu aux regards des autres. A ce moment
viza:ʒ ɑ̃ fø o rga:r de -zo:tr. a s mɔmɑ̃

en feu ɔ: rouge comme le feu

Robert, poliment, dit bonne nuit à son oncle, sort sans
rɔbɛ:r, pɔlimɑ̃, di bɔn nɥi a sɔ̃ -nɔ̃:kl, sɔ:r sɑ̃

être vu et monte dans sa chambre, sentant qu'il est de
-zɛ:trə vy e mɔ̃:t dɑ̃ sa ʃɑ̃:br, sɑ̃tɑ̃ kil ɛ də

il est de trop = on n'a pas besoin de lui

trop dans cette compagnie.
tro dɑ̃ sɛt kɔ̃paɲi.

A onze heures, Marie-Anne monta dire bonne nuit
a ɔ̃:z œ:r, mari a:n mɔ̃ta di:r bɔn nɥi

aux enfants, et pour une fois, ils furent sages comme
o -zɑ̃fɑ̃, e pur yn fwa, il fy:r sa:ʒ kɔm

sage comme une image = très sage

des images. La jeune femme put donc redescendre un
de -zima:ʒ. la ʒœn fam py dɔ̃ rədesɑ̃:dr œ̃

quart d'heure plus tard. Quand elle rentra au salon,
ka:r dœ:r ply ta:r. kɑ̃ -tɛl rɑ̃tra o salɔ̃,

Fatima en était sortie, elle aussi. Elle avait voulu
fatima ɑ̃ -netɛ sɔrti, ɛl osi. ɛl avɛ vuly

faire un tour au jardin, dit M. Doumier. Marie-Anne
fɛ:r œ̃ tu:r o ʒardɛ̃, di məsjø dumje. mari a:n

la remercia en son cœur, et s'assit en souriant douce-
la rmɛrsja ɑ̃ sɔ̃ kœ:r, e sasi ɑ̃ surjɑ̃ dus-

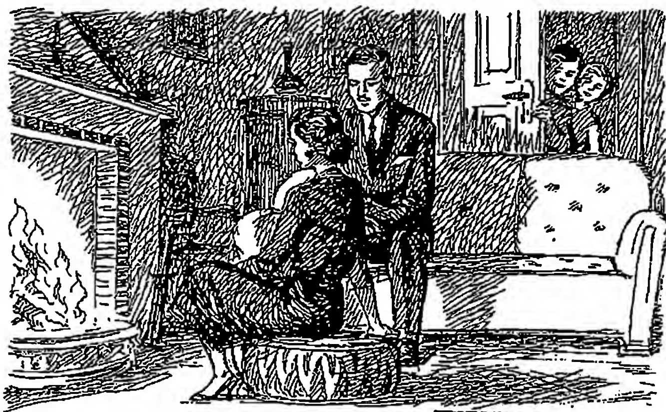

une flamme

ment devant la cheminée. Elle regardait les flammes
mɑ̃ dvɑ̃ la ʃmine. ɛl rəgardɛ le fla:m

danser gaiement, elle ne voyait pas André, mais elle
dɑ̃se gemɑ̃, ɛl nə vwajɛ pa ɑ̃dre, mɛ ɛl

sentait sur elle le regard sérieux et tendre en même
sɑ̃tɛ syr ɛl lə rga:r serjø e tɑ̃:dr ɑ̃ mɛ:m

temps de ses yeux bruns. Elle était heureuse.
tɑ̃ də se -zjø brœ̃. ɛl etɛ -tœrø:z.



Soudain, la porte du salon s'ouvrit lentement, une
sudɛ̃, la pɔrt dy salɔ̃ suvri lɑ̃tmɑ̃, yn

petite tête se montra, puis une autre, et Jeanne et
pətit tɛ:t sə mɔ̃tra, pɥi yn o:tr, e ʒa:n e

Arthur entrèrent en se tenant par la main. « Com-
arty:r ɑ̃trɛ:r ɑ̃ s tənɑ̃ par la mɛ̃. «kɔ-

ment? Vous ne dormez donc pas? Que voulez-vous? »
mɑ̃? vu n dɔrme dɔ̃ pa? kə vule vu?»

leur demanda Marie-Anne. Les deux enfants se regar-
lœr dəmɑ̃da mari a:n. le dø -zɑ̃fɑ̃ s rəgar-

dèrent, puis Arthur dit à André: « Tu sais, oncle André,
dɛ:r, pɥi arty:r di a ɑ̃dre: «ty se, ɔ̃:kl ɑ̃dre,

on serait très tristes si tu nous quittais. Et maman
ɔ̃ srɛ trɛ trist si ty nu kitɛ. e mɑ̃mɑ̃

on serait ɔ: nous serions

aussi. Alors voilà, on voulait te dire, Jeanne et moi,
osi. alɔ:r vwala, ɔ̃ vulɛ t di:r, ʒa:n e mwa,

qu'on t'aime bien, tous les trois. » Dans les minutes
kɔ̃ tɛ:m bjɛ̃, tu le trwa.» dɑ̃ le minyt

qui suivirent, il se passa tant de choses que Marie-
ki sɥivi:r, il sə pasa tɑ̃ d ʃo:z kə mari

suivirent = ont suivi

Anne et André, plus tard, purent en parler pendant
a:n e ɑ̃dre, ply ta:r, py:r -tɑ̃ parle pɑ̃dɑ̃

des heures. Avec un petit soupir content, le vieux
de -zœ:r. avɛk œ̃ pti supi:r kɔ̃tɑ̃, lə vjø

M. Doumier sortit sur la pointe des pieds. Il avait
məsjø dumje sɔrti syr la pwɛ̃:t de pje. il avɛ

envie de faire un petit tour au jardin, lui aussi. Et les
ɑ̃vi d fɛ:r œ̃ pti tu:r o ʒardɛ̃, lɥi osi. e le

deux jeunes gens restèrent seuls avec les deux en-
dø ʒœn ʒã rɛstɛ:r sœl avɛk le dø -zã-

fants. « Quelle belle scène de famille, » se dit M.
fã. «kɛl bɛl sɛ:n də fami:j,» sə di məsjø

Doumier à voix basse, en jetant un dernier regard dans
dumje a vwa ba:s, ã ʒətã œ̃ dɛrnje rga:r dã

le salon par la fenêtre du jardin. Puis, il alla rejoin-
l salɔ̃ par la fnɛ:trə dy ʒardɛ̃. pɥi, il ala rəʒwɛ̃:-

dre Fatima.
drə fatima.

— — — — —

Peu après Noël, M. et Mme Comaux dirent adieu
pø aprɛ nɔɛl, məsjø et madam komo di:r adjø

à M. Doumier et à la vieille Amélie et quittèrent
a məsjø dumje e a la vjɛ:j ameli e kitɛ:r

Villebourg avec les enfants. Ils allaient faire un court
vilbu:r avɛk le -zãfã. il -zalɛ fɛ:r œ̃ ku:r

voyage en Suisse avant d'aller tous les quatre à Paris,
vwaja:ʒ ã sɥis avã dale tu le katr a pari,

où André avait acheté un très bel appartement de six
u ãdre avɛ -taʃte œ̃ trɛ bɛl apartəmã d si

pièces dans une maison dans l'Ouest de Paris. C'était
pjɛs dã -zyn mɛzɔ̃ dã lwɛst də pari. setɛ

un peu loin du centre, mais les appartements du centre
-tœ̃ pø lwɛ̃ dy sã:tr, mɛ le -zapartəmã dy sã:tr

étaient trop chers, avait dit André « Que veux-tu
etɛ trɔ ʃɛ:r, avɛ di ãdre. «kə vø ty

que cela me fasse? » lui avait répondu Marie-Anne,
kə sla m fas?» lɥi avɛ repɔ̃dy mari a:n,

« puisque je suis avec toi. » Elle était heureuse. Les
«pɥisk ʒə sɥi -zavɛk twa.» ɛl etɛ -tœrø:z. le

enfants trouvaient que c'était comme dans un film.
-zɑ̃fɑ̃ truvɛ k setɛ kɔm dɑ̃ -zœ̃ film.

André et Marie-Anne auraient voulu que Fatima
ɑ̃dre e mari a:n ɔrɛ vuly k fatima

vienne avec eux à Paris, mais la jeune fille préféra
vjɛn avɛk ø a pari, mɛ la ʒœn fi:j prefera

rester à Villebourg, avec le père d'Henri. Au fond de
rɛste a vilbu:r, avɛk lə pɛ:r dɑ̃ri. o fɔ̃ d

son cœur fidèle, elle ne réussissait pas à pardonner à
sɔ̃ kœ:r fidɛl, ɛl nə reysisɛ pa a pardɔne a

Marie-Anne d'avoir trahi son premier amour. C'était
mari a:n davwa:r trai sɔ̃ prəmje -ramu:r. setɛ

injuste, elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle.
-tɛ̃ʒyst, ɛl lə savɛ, mɛ setɛ ply fɔ:r kɛl.

M. Doumier fut très heureux de la décision de Fa-
məsjø dumje fy trɛ -zœrø d la desizjɔ̃ d fa-

tima. Il aurait été très triste de se retrouver de nou-
tima. il ɔrɛ -tete trɛ trist də s rətruve d nu-

veau tout seul. Et même la vieille Amélie se montra
vo tu sœl. e mɛ:m la vjɛ:j ameli s mɔ̃tra

assez contente, car Fatima lui rendait mille petits ser-
ase kɔ̃tɑ̃:t, kar fatima lɥi rɑ̃dɛ mil pəti sɛr-

vices d'une façon si gentille que la vieille femme, elle
vis dyn fasɔ̃ si ʒɑ̃ti:j kə la vjɛ:j fam, ɛl

que veux-tu que cela me fasse? = cela n'a aucune importance pour moi

c'est plus fort que moi = c'est un sentiment que je ne peux pas combattre

aussi, aurait été fort triste, à sa manière, de la perdre.
osi, ɔrɛ -tete fɔ:r trist, a sa manjɛ:r, də la pɛrdr.

Au mois de mai, enfin, Josette, la fille de M. Doumier,
o mwa d mɛ, ɑ̃fɛ̃, ʒozɛt, la fi:j də məsjø dumje,

vint demeurer à Villebourg avec sa fillette. Le bonheur
vɛ̃ dmœre a vilbu:r avɛk sa fijɛt. lə bɔnœ:r

du vieux père fut alors complet.
dy vjø pɛ:r fy -talɔ:r kɔ̃plɛ.



EXERCICE A.

Le long de la Seine, il y a beaucoup de —, qui vendent des livres. Beaucoup de ces livres sont —, mais la plupart ont appartenu à une ou plusieurs personnes. Ceux qui les achètent ne sont pas —, ils prennent leur temps. Leur portefeuille est —, ils ne sont pas riches.

On peut acheter autre chose sur les — de la Seine. On peut, par exemple, y acheter des —. Briochard en — depuis l'âge de dix ans. Autre part, il y a des marchands de fleurs, des marchands d'oiseaux et des marchands de —. Et il y a aussi beaucoup de pêcheurs, à qui la Seine permet de manger — une fois par jour.

Il y a aussi beaucoup de —, chacun devant son tableau. Et chacun rêve de devenir —. Et qui sait? Peut-être son tableau aura-t-il un jour sa place dans un des — de Paris.

Un des plus jolis ponts de Paris est le vieux pont des Arts: on n'y voit que des —, pas une auto. Il est construit uniquement à leur —. On peut y allumer sa pipe en toute — et rêver sans être dérangé.

Une des manières les plus — de voir Paris est de faire un tour en bateau-mouche. On voit tant de choses pendant que le bateau — doucement sur l'eau. En plein centre de Paris, on peut voir également des hommes en — de bain qui nagent dans la Seine et prennent des bains de soleil.

Chaque soir ou presque, dans quelque quartier de Paris, il y a —: on allume des lampes de toutes les

MOTS:

un acteur
une actrice
un appartement
un artiste
un avenir
une avenue
un bateau-mouche
un billet de mille
un blaireau
une chance
un cinéma
un clown
un costume
une danse
un embarcadère
une fatigue
une fête
un film
une flamme
une foire
une gaîté
une laideur
un miracle
la musique
le nylon
un opéra
un peintre
un piéton
un professeur
un repos
un tableau
un timbre
une tranquillité
un usage
un voile
bouillant
célèbre
charmant
gratuit

indifférent
neuf
quelconque
s'accomplir
cachant
collectionner
convenir
dépenser
enlever
garantir
glisser
jeter
user
gratuitement
changer d'idée
de quoi faire
en plein cœur
de
faire du théâtre
Nouvel An
pour une fois
se rendre à
tel quel
Anatole
Baudoyer

couleurs, on joue de la — de danse. Un jour ou l'autre, chaque quartier a sa —, où l'on s'amuse beaucoup.

EXERCICE B.

Voici de nouveau une petite histoire sans paroles. A vous de la raconter!



Ces dessins sont très simples et nous vous demandons donc, cette fois, de nous raconter ce qui se passe entre les dessins également. Que dit l'homme à la police? Comment est-il possible de reconnaître des billets de mille, par exemple, que l'on a perdus? Comment peut-on savoir que le portefeuille a appartenu à l'homme? Comment a-t-on trouvé le voleur? Qu'arrivera-t-il au voleur, après cette histoire?

EXERCICE C.

garantir

a garanti	**garantissait**
garantit	**garantira**

Le camelot — que sa marchandise est bonne. Il l'a — à tous ceux qui ont bien voulu l'écouter. « Pouvez-vous me la —? » demande un client. Si le camelot ne — pas ses marchandises, le client n'achèterait rien. Mais même si les marchandises étaient mauvaises, le camelot les — quand même.

enlever

a enlevé	**enlevait**
enlève	**enlèvera**

Quand Jean est entré, il a — son chapeau. On — toujours son chapeau quand on entre chez quelqu'un. Si Jean ne l'— pas, on le regarderait avec étonnement. Il a aussi appris à — son chapeau quand il rencontre une personne qu'il connaît. « Quand tu diras bonjour, tu — ton chapeau, » lui disait son père.

s'accomplir

s'est accompli	**s'accomplissait**
s'accomplit	**s'accomplira**

Quand Jeanne d'Arc entre dans la ville d'Orléans, tous les soldats croient qu'un miracle s'est —. Pour les soldats de Jeanne, il s'— un miracle chaque fois qu'il arrive une chose qu'ils ne peuvent pas expliquer. Il s'— beaucoup de miracles, à cette époque. Aujourd'hui, peu de gens croient qu'il puisse s'— des miracles. Mais il s'en — peut-être encore, malgré tout.

EXERCICE D.

Nous voici arrivés au dernier exercice du « Français par la Méthode Nature ». Et pour terminer d'une façon amusante, voici ce que nous vous demanderons de nous raconter.

Si vous allez en France, ou la prochaine fois que vous irez en France, que ferez-vous?

RÉSUMÉ

Féminin et pluriel

Dans ce dernier résumé du « Français par la Méthode Nature », nous allons vous rappeler comment on forme le féminin et le pluriel des adjectifs et des substantifs en français.

1) **Le féminin des adjectifs**

La règle générale est que l'on ajoute un -*e* au masculin (petit, petit*e*; grand, grand*e*). Cela change souvent la prononciation des mots, mais ce n'est pas toujours le cas (aîné, aîné*e*; mûr, mûr*e*). Quand le masculin se termine lui-même par un -*e*, le féminin garde la même forme (aveugle, aveugl*e*; brave, brav*e*).

Mais cette règle générale n'est pas suivie par tous les adjectifs, loin de là. Voici les cas que vous avez rencontrés où le féminin ne se forme pas selon cette règle:

-er, -ère Entier, entière; premier, première; dernier, dernière; étranger, étrangère; particulier, particulière; cher, chère; prisonnier, prisonnière; etc.

-eux, -euse heureux, heureuse; nerveux, nerveuse; amoureux, amoureuse; luxueux, luxueuse; courageux, courageuse;

délicieux, délicieuse; douloureux, douloureuse; furieux, furieuse; etc.	
italien, italienne; autrichien, autrichienne; européen, européenne; napoléonien, napoléonienne; parisien, parisienne; quotidien, quotidienne; mien, mienne; tien, tienne; sien, sienne; etc.	**-en, -enne**
secret, secrète; complet, complète; etc.	**-et, -ète**
public, publique; etc.	**-c, -que**
beau, belle; nouveau, nouvelle;	**-eau, -elle**
blanc, blanche;	**-c, -che**
bon, bonne; etc.	**-on, -onne**
doux, douce;	**-x, -ce**
naturel, naturelle; nouvel (nouvel an), nouvelle; etc.	**-el, -elle**
neuf, neuve; etc.	**-f, -ve**
pareil, pareille; vieil, vieille; etc.	**-eil, -eille**
gentil, gentille.	**-il, -ille**

2) Le féminin des substantifs

Un certain nombre de substantifs ont aussi une forme masculine et une forme féminine, parce qu'ils désignent des personnes, et ont donc besoin des deux formes, selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. La règle générale est la même que pour les adjectifs: on ajoute un *-e* au masculin pour avoir le féminin (client, client*e*; cousin, cousin*e*). Mais dans beaucoup de cas, le féminin se forme selon d'autres règles. Voici celles que vous avez apprises:

Acheteur, acheteuse; vendeur, vendeuse; chercheur, chercheuse; nageur, nageuse; pêcheur, pêcheuse; rêveur, rêveuse; voyageur, voyageuse; voleur, voleuse; etc.	**-eur, -euse**

-en, -enne	citoyen, citoyenne; Italien, Italienne; Parisien, Parisienne; Européen, Européenne; etc.
-er, -ère	couturier, couturière; ouvrier, ouvrière; sorcier, sorcière; etc.
-on, -onne	patron, patronne; etc.
-an, -anne	paysan, paysanne; etc.
-f, -ve	veuf, veuve.

3) Le pluriel des adjectifs et des substantifs

La règle générale est que le pluriel des mots français (adjectifs et substantifs) se forme en ajoutant un -*s* au singulier (petite, petite*s*; maison, maison*s*). Naturellement, si le mot a déjà un -*s* au singulier (parfois un -*z* ou un -*x*, comme dans « ne*z* », « vieu*x* », « nerveu*x* », etc.), le pluriel garde la forme du singulier. Mais dans un grand nombre de cas, le pluriel se forme selon d'autres règles. Voici celles que vous connaissez:

-al, -aux	Principal, principaux; central, centraux; égal, égaux; général, généraux; national, nationaux; etc. hôpital, hôpitaux; animal, animaux; cheval, chevaux; signal, signaux; maréchal, maréchaux; général, généraux; canal, canaux; journal, journaux; etc.
-eau, -eaux	beau, beaux; nouveau, nouveaux; etc. bateau, bateaux; bureau, bureaux; cadeau, cadeaux; chapeau, chapeaux; chameau, chameaux; château, châteaux; drapeau, drapeaux; morceau, morceaux; etc.
-ail, -aux	travail, travaux; etc. (Mais attention! Pas « detail », qui au pluriel fait « détails », selon la règle générale!)
-el, -eux	ciel, cieux;
-eu, -eux	feu, feux; cheveu, cheveux; jeu, jeux; lieu, lieux; neveu, neveux; etc.